



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 1,378,131





3. 4. 5.

892.45

K78



HISTORISCH - KRITISCHES  
LEHRGEBÄUDE  
DER  
HEBRÄISCHEN SPRACHE,  
MIT STETER BEZIEHUNG

AUF QIMCHI UND DIE ANDEREN AUCTORITÄTEN

AUSGEARBEITET VON

DR. (FRIEDRICH) EDUARD KÖNIG

LICENTIAT UND PRIVATDOCENT DER THEOLOGIE AN DER UNIVERSITÄT LEIPZIG.

ERSTE HÄLFTE:

LEHRE VON DER SCHRIFT, DER AUSSPRACHE,  
DEM PRONOMEN UND DEM VERBUM.



LEIPZIG

J. C. HINRICHS'SCHE BUCHHANDLUNG

1881.

„So lieb als uns das Evangelium ist,  
so hart lasset uns über den Sprachen halten!“

LUTHER (Walch, Bd. X. S. 546).

Alle Rechte vorbehalten.

Druck von Hunderstund & Pries in Leipzig.



## Vorrede.

Die Eigenschaften, durch welche sich vorliegendes Werk von den vorhandenen Bearbeitungen der hebräischen Sprache unterscheidet, sind folgende: Erstens, in vielfacher Hinsicht sucht es eine aus der Praxis geborene Anleitung zur Erlernung der Sprache zu bieten; zweitens, trotzdem ist es dem Interesse der strengsten Wissenschaft gewidmet; drittens, es gewährt eine volle Verschmelzung der alten Betrachtungsweise der Grammatik mit der historischen Spracherklärung unseres Jahrhunderts; viertens, es ist in untersuchender Darstellungsart bearbeitet, indem es nicht nur die Streitfragen selbst von allen Seiten sich darstellen, sondern auch die Auctoritäten zu Worte kommen lässt, deren Meinungen gegeneinander abwägt und so den Wahrscheinlichkeitsgrad jeder Ansicht bestimmt. Es bildet zu allen gebräuchlichen Lehrbüchern der hebräischen Sprache einen Commentar, welcher in ausführlicher Rede hauptsächlich dá Auskunft geben soll, wo jene schweigen, oder wegen ihrer kurzen und bloss thetischen Darstellungsart den Leser unbefriedigt lassen.

Es sei gestattet, diese vier Eigenschaften des vorliegenden Buches mit wenigen Strichen genauer zu beschreiben!

Erstens. Schon in der Lehre von der Schrift und Aussprache sind alle Dinge ausführlich angegeben und alle Erklärungen mit grösster Deutlichkeit aufzustellen versucht worden. — Die Setzung des Cholem ist S. 44—49 genau erörtert, weil darin von Allen so sehr gefehlt wird. Auch ist die neuerlich in Frage gekommene Aussprache des Qames

chatuph ausführlich betrachtet (S. 90—111). Ferner ist zu allen Beispielen eine genaue Uebersetzung gefügt, damit der Leser sich Form und Bedeutung gleichzeitig aneignen kann. Auch ist im Gegensatz zu Olshausen, Stade u. A. der Fundort der Sprachgebilde angegeben. Sodann dürfte es sich in der Formenlehre als eine wesentliche Förderung erweisen, dass die mehrfach schwachen Zeitwörter immer erst da behandelt sind, wo sie wegen ihrer verschiedenen Schwächen conjugirt werden können. Weiterhin sind alle Punkte, welche nach des Verf.'s Erfahrung den Lernenden in seiner Beherrschung des Hebräischen durch ihre Dunkelheit unsicher machen, beharrlich im Auge behalten: so die schwebenden Silben; die Bildung und Betonung des Jussivs, die Betonung des Perfectum und Imperfectum consecutivum, die Vocalisation der transitiven und intransitiven Verba vor Suffixen. Die darüber gegebenen Regeln haben sich im Unterricht als ausgezeichnet werthvoll erwiesen.

Zweitens. Auf der andern Seite tritt das Buch überall in den Fluss der wissenschaftlichen Forschung an demjenigen Punkte ein, wo derselbe gegenwärtig angelangt ist, nimmt Stellung zu den Streitfragen und sucht mit allen Mitteln unserer Sprachwissenschaft ihre Entscheidung zu fördern.

Drittens. Darüber, dass das Buch die sonst angewendete analytische und die erst in unserm Jahrhundert gefundene historische und lautphysiologische Methode der Spracherklärung zu verbinden trachtet, ist in der Einleitung § 2 gehandelt.

Viertens. Gesenius hat noch in seinem Lehrgebäude 1817 an vielen Stellen eine untersuchende Darstellungsart angewendet und sich mit Vorgängern und Gegnern auseinandergesetzt. Darauf aber hat die bloss behauptende Darstellungsart gerade auf dem Gebiete der hebräischen Grammatik sich der Herrschaft bemächtigt. Die ausführlichen Lehrbücher haben mit Absicht wie aus Intuition oder nach einem grossen Princip kühne, geniale Systeme aufgebaut, und die kurzgefassten haben nothgedrungen die Untersuchung ausgeschlossen. Insbesondere wegen dieser Beschaffenheit der vorhandenen Lehrbücher habe ich meine Ausarbeitung unternommen. Es muss die Debatte wieder eröffnet werden, und gründlich, allseitig über die

Hunderte von alten und neuen Fragen verhandelt werden, welche die hebräische Sprache aufwirft. Denn die Benutzer der vorhandenen Lehrbücher bekommen kein deutliches Bewusstsein von den Schwierigkeiten, welche vorhanden sind, von den Mitteln, durch welche, sowie von dem Grade der Wahrscheinlichkeit, mit welchem die Probleme gelöst werden können. Eben dieses Bewusstsein soll das vorliegende Buch in seinen Lesern wachrufen. Dadurch sollen sie zur Urtheilsfähigkeit, zur Mitarbeit und zur Bildung einer bestimmten Ansicht geführt werden.

Dieses über die Art des Buches! Sein Inhalt mag für sich selbst sprechen! Hoffentlich beweist er die Liebe zur Sache, mit welcher von dem Verfasser gearbeitet worden ist. Derselbe darf wohl hoffen, dass sich das Buch Allen, welche es ihrer Beachtung würdigen, wegen der darin niedergelegten Materialien und Untersuchungen als ein willkommener Rathgeber bewähren wird. — Ein Verzeichniss aller behandelten Schriftstellen, von welchen mehrere Hunderte einen ausführlichen grammatischen [und sachlichen] Commentar erhalten haben, wird dem Exegeten die Benutzung des Buches mühelos machen.

Was die allgemeine Voraussetzung, nämlich die Stellung des Verfassers zum masoretischen Texte anlangt, so kann er, vgl. seine Schrift *De Criticae Sacrae argumento e linguae legibus repetito* (1879) pag. 23 ss., es nicht gelten lassen, dass unser hebräischer Text auf einem einzigen Exemplar beruht, und dass alles Auffallende desselben der Willkür und Blindheit der Punctatoren sowie der Nachlässigkeit der Abschreiber Schuld gegeben werden müsse. Man vergesse nur nicht die allgemeine Richtigkeit, Feinheit und Regelmässigkeit der überlieferten Vocalisation! Ein besonders eclatantes Beispiel von der Ueberlegtheit der Punctuation ist S. 404—406 (1 M 16, 11) besprochen. Ferner die relative Auctorität der Vocalbuchstaben hat der Verfasser schon in der eben genannten Habilitationsschrift pag. 38 s. als alte richtige Erkenntniss wieder in das Gedächtniss zurückgerufen, vgl. unten S. 124 ff. und S. 486—89 über eine Aufstellung Wellhausens zu 1 M 3, 15; ein ein-

leuchtender Fall von der Ursprünglichkeit eines Servilbuchstaben ist S. 275 erörtert; vgl. 284. 391 f. 461. 463. 503. 640. — Andererseits hat der Verf. ganz unbefangen den masor. Text auf seine Fehlerhaftigkeit hin geprüft und viele Versehen desselben nach dem Vorgange Anderer zugegeben oder selbst gefunden: z. B. S. 286. 289. 491 f. 609 f. etc. etc.

Meine Anschauung über das Verhältniss des Hebräischen zum Arabischen und des Arabischen zum Ursemitischen will ich auf Grund von S. 6 f. 12. 516 dahin präcisiren, dass ich das Arabische, was den Wortkörper der dem Arabischen und dem Hebräischen gemeinsamen grammatischen Bildungen anlangt, im wesentlichen als die geschichtliche Vorstufe des Hebräischen ansehe, also dem Ursemitischen gleichstelle. Dass man eine semitische Ursprache construirt und dann die hebräischen Formen als Degenerationen derselben betrachtet, halte ich für fruchtlos, weil man da keinen geschichtlichen Boden unter den Füßen hat. Vgl. S. 207—10. 19. 34. 94 f. etc.

Ueber „Dikduke ha-teamim“ oder bloss „Dikduke“ siehe S. 31. Ihre Materialien sind in Uebersetzung vollständig mitgetheilt, soweit sie sich auf die hier behandelten Punkte beziehen.

Das grammatische Werk David Qimchi's habe ich nicht in der Fürther Ausgabe von 1793, obgleich diess für mich wegen der in den Werken anderer Gelehrten sich findenden Citate bequemer gewesen wäre, sondern in der Ausgabe von Rittenberg benützt, weil ich jedem Leser die Möglichkeit geben wollte, sich dieselbe Ausgabe anzuschaffen und die übersetzten Stellen im Original zu vergleichen. Dieses erschien zu ליק = Lyck nicht כד הקמה לא חכיה לפ"ק d. h. im Jahre „Der Kad des Mehles wird nicht alle werden“ (1 Kg. 17, 14) nach kleiner Zeitrechnung, 1842; sondern nach S. VIII, 1868. Dieses Werk habe ich mit Qimchi und beigefügter Foliozahl, einige Male auch als Mikhlol (מִכְלוֹל) citirt. — Die lexicale Abtheilung des zweigetheilten sprachlichen Werkes D. Qimchi's, סֵפֶר הַשְּׂרָשִׁים (so vielleicht richtig punctirt, obgleich שְׂרָשִׁים mit dem Artikel nicht vorkommt, und הַשְּׂרָשִׁים 2 M 26, 33 etc. geschrieben ist), liegt uns in der trefflichen Edition von



Biesenthal und Lebrecht, Berlin 1847, vor. — Ich habe wörtlich übersetzt, theils weil ich den Anfängern eine wirkliche Hilfe leisten, theils weil ich den Alten ihre Einfachheit und Naivität lassen wollte; und ich habe auch solche Zusätze, wie „mein Herr Vater segensreichen Gedenkens (זְכוֹרִינוּ לְבָרְכָהּ = ז"ל)“ ausgeschrieben oder abgekürzt wiedergegeben, weil ich hoffen kann, dass das Eigenartige vergangener Jahrhunderte nicht bloss mich anheimelt.

Das Buch von J. P. N. Land, Hoogleeraar te Amsterdam, habe ich in der holländischen Originalausgabe gebraucht: *Hebreeuwsche Grammatica ten dienste van het hooger onderwijs*; Amsterdam 1869. Davon ist auch eine Uebersetzung erschienen: J. P. N. Land. *The principles of Hebrew Grammar. Translated from the Dutch by R. Lane Poole*, London 1876.

Andere angeführte Schriften sind an ihrem Orte genügend bezeichnet, vgl. zunächst S. 2—5. 7. 9. 24. 31. 32. 47. 156. 173. 386.

Was bei Citaten in eckigen Klammern steht, ist Zusatz von mir.

Nöldeke hat in der Vorrede zu seiner „Syrischen Grammatik“ (1880) S. X gesagt: „Ausdrücklich bemerke ich, dass ich mich der Auffassung der Wurzeln ע"ו und ע"ז anschliesse, welche August Müller in der Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft [X]XXIII, 698 ff. dargelegt und welcher gleichzeitig auch Stade in seiner hebräischen Grammatik folgt, ohne dass ich die Schwierigkeiten verkenne, die auch bei ihr noch bleiben“. Welches nun die Anschauung Müllers ist, und dass sie dem Ausgangspunct nach von derjenigen Stade's sich unterscheidet, und dass mir die Schwierigkeiten der Auffassung Müller's unüberwindlich scheinen, habe ich S. 479—81, vgl. S. 451—53, auseinander gesetzt.

Auch in Bezug auf die 22. Auflage von Gesenius' Grammatik durch Kautzsch ist manchmal ausdrücklich bemerkt, dass er eine schwierige Form nicht erwähnt hat, weil er in der Vorrede sagt, dass er die unregelmässigen Verbalformen „möglichst vollständig“ nachgetragen habe, und weil es mir lieb wäre, wenn ich einen so gediegenen Kenner des Hebräischen

veranlassen könnte, sein Urtheil über viele schwierige Erscheinungen abzugeben, und wäre es auch nur mit einem Worte oder durch Erwähnung der Form oder ihrer Stelle an einem bestimmten Orte.

Die Regel über Bezeichnung der Vocallänge S. 28 ist nicht consequent durchgeführt, weil die Buchstaben mit griechischem Circumflex nicht gegossen waren; ich glaube aber, dass es schon fördernd ist, wenn die Idee einer solchen dreifachen Bezeichnung der Vocallänge angeregt wird.

Hätte ich noch mehr Jahre auf die Ausarbeitung dieser ersten Hälfte des Werkes verwenden wollen, so hätte ich ja noch manches hineinbringen können; aber es schien mir vor allem nöthig, dass einmal Heerschau über die Streitkräfte, welche sich in unserm Jahrhundert auf dem Gebiete der hebr. Grammatik gemessen haben, gehalten werde, z. B. alle Anschauungen Böttcher's, der mehr gelobt als gelesen wird, auf ihren Wahrscheinlichkeitsgrad hin untersucht werden.

Die zweite Hälfte des Werkes, welche die Lehre vom Nomen und den Partikeln, die Allgemeine Bildungslehre und die Syntax umfassen wird, soll in Wahrheit eine zweite Hälfte werden und mit Gottes Hilfe in zwei bis drei Jahren erscheinen. Vgl. über den Plan einer vollständigen Grammatik, wie er mir richtig zu sein scheint, S. 8 f.

Leipzig, den 1. Juli 1881.

Der Verfasser.

# Uebersicht des Inhaltes.

## Einleitung.

	Seite
§ 1. Wichtigkeit des Studiums der hebr. Sprache . . . . .	1
§ 2. Die verschiedenen Methoden, die Grammatik der hebr. Sprache zu schreiben . . . . .	2
§ 3. Stammbaum der hebr. Sprache . . . . .	9
§ 4. Ursprüngliche Angehörigkeit der hebr. Sprache . . . . .	14
§ 5. Namen der hebr. Sprache . . . . .	17

## Erster Haupttheil: Schrift und Aussprache.

§ 6. Form der Consonanten . . . . .	25
§ 7. Namen und Ordnung der Consonanten . . . . .	28
§ 8. Aussprache der Consonanten . . . . .	31
§ 9. Die Vocale . . . . .	42
§ 10. Die Arten des Schewa und Dagesch . . . . .	50
§ 11. Die Tonzeichen . . . . .	75
§ 12. Die Qualität des langen Qames . . . . .	90
§ 13. Das Qames chatuph . . . . .	95
Exeours über die Offenheit der Silben mit langem Vocal und Metheg . . . . .	111
§ 14. Wichtige masoretische Beizeichen des alttestamentlichen Textes . . . . .	118

## Zweiter Haupttheil: Die Formenlehre.

### I. Die Pronomina.

§ 15. Pronomen personale . . . . .	124
§ 16. Der Artikel . . . . .	132
§ 17. Pronomen demonstrativum . . . . .	135
§ 18. Pronomen relativum . . . . .	135
§ 19. Pronomen interrogativum und indefinitum . . . . .	141

### II. Die Verba.

#### A. Starke Verba.

§ 20. Der Grundstamm oder das Qal der Transitive . . . . .	147
§ 21. Das Qal der Intransitive . . . . .	167

	Seite
§ 22. Der Stamm Niqtal . . . . .	179
§ 23. Der Stamm Qittel . . . . .	186
§ 24. Der Stamm Quttal . . . . .	192
§ 25. Der Stamm Hithqattel . . . . .	195
§ 26. Nebenformen der Intensivstämme . . . . .	200
§ 27. Der Stamm Hiqtil . . . . .	204
§ 28. Der Stamm Hoqtal . . . . .	213
§ 29. Die Verbalsuffixe . . . . .	216

## B. Schwache Verba.

## Erstens: Verba gutturalia.

§ 30. Verba primae gutturalis . . . . .	236
§ 31. Verba mediae gutturalis . . . . .	260
§ 32. Verba tertiae ט, ט, ט . . . . .	280

## Zweitens: Verba contracta.

§ 33. Verba liquida . . . . .	298
§ 34. Verba ט"ו . . . . .	320

## Drittens: Verba quiescentia.

§ 35. Verba ט"ו quiescentia . . . . .	382
§ 36. Verba ט"ו . . . . .	398
§ 37. Verba ט"ו . . . . .	434
§ 38. Verba ט"ו quiescentia . . . . .	438
§ 39. Verba ט"ו quiescentia . . . . .	504
§ 40. Verba ט"ו quiescentia . . . . .	517
§ 41. Verba ט"ו d. h. ט"ו und ט"ו quiescentia . . . . .	520
§ 42. Verba ט"ו . . . . .	605

Excuse: 1) Ueber die Setzung des Cholempunctes . . . . . 659

2) Ueber die Vocale und das Schewa nach Abenesra  
und Juda Chajjug . . . . . 661

3) Ueber die Vermeidung der unmittelbaren Auf-  
einanderfolge doppelter Aspiration . . . . . 677

4) Ueber die Betonung von טט . . . . . 678

5) Vom Dagesch forte hinter dem Artikel . . . . . 680

Uebersicht der Abweichungen von der Flexion des starken  
Verbs . . . . . 681

Verzeichniss von Formen . . . . . 685

Register der citirten Schriftstellen . . . . . 687

Berichtigungen und Zusätze . . . . . 709



# Einleitung.

## § 1. Wichtigkeit des Studiums der hebräischen Sprache.

Dieselbe bietet 1. ein linguistisches Interesse, weil sie uns einen vom indogermanischen vielfach verschiedenen Sprachzweig kennen lehrt und, zur Vergleichung auffordernd, nicht bloss den Scharfsinn übt, sondern auch die Besonderheiten der Muttersprache zu durchschauen und zu lieben anleitet. Die hebräische Sprache nimmt also an dem Nutzen Theil, welchen jede Sprache als formales Bildungsmittel gewährt. 2. Sie gewährt uns einen Einblick in die Geisteskraft und Culturstufe der Hebräer, soweit sich diese in Grammatik und Lexikon jeder alten Sprache einen Ausdruck gegeben haben. Indem der Hebräer z. B. nur zwei Tempora ausbildete und die Nebenordnung der Sätze vielfach der Unterordnung derselben vorzog, zeigte er, dass er auf die genaue Bezeichnung der temporalen und logischen Wechselbeziehung der Handlungen verzichtete. Schon an sich ist also die hebräische Sprache ein materiales Bildungsmittel. 3. Sie ist für historische Studien wichtig, weil sie einen Schlüssel zur Erlernung der verwandten Sprachen und Literaturen bildet, welche insbesondere für die Geschichte der Religion von allergrösster Bedeutung sind. 4. Nur ihre Kenntniss ermöglicht das volle Verständniss des Alten Testaments, welches durch keine Uebersetzung vermittelt werden kann. 5. Sie befähigt zur Beurtheilung der das Alte Testament betreffenden kritischen Streitfragen, deren Entscheidung ja immer vom Sprach- und vom Sachbeweis abhängt. 6. Sie lehrt das ungriechische Colorit kennen, welches das Sprachidiom des Neuen Testaments an sich trägt.

Da nach den Grundsätzen der evangelischen Kirche jeder Geistliche die Möglichkeit eines vollen Verständnisses der Heiligen Schrift und die Fähigkeit zur Beurtheilung der die Kirche bewegenden Streitfragen besitzen soll, so muss auch von jedem eine gediegene Kenntniss des Hebräischen gefordert werden. Darauf ist um so weniger Verzicht zu leisten, als die Erlernung des Hebräischen keine grossen Schwierigkeiten bietet, wenn sie nur einmal mit voller Energie und nach richtiger Methode betrieben wird.

## **§ 2. Die verschiedenen Methoden, die Grammatik der hebräischen Sprache zu schreiben.**

Setzt man die Forderung, dass jede Darstellung der hebr. Sprache mit Gründlichkeit die wirklich vorhandenen d. h. in richtig constituirten Texte befindlichen Erscheinungen dieser Sprache suchen soll, als selbstverständlich voraus, so giebt es drei Methoden, nach welchen in unserm Jahrhundert die hebr. Grammatik geschrieben worden ist.

1. Wilhelm Gesenius († 1842 als Professor der Theologie zu Halle) hat in seiner hebr. Grammatik von 1813 die Beobachtung der Formen zur Hauptsache gemacht und hat auch in seinem „Ausführlichen grammatisch-kritischen Lehrgebäude der hebr. Sprache“ von 1817 gerade die Flexionserscheinungen des Hebr. aus diesem selbst zu erklären gestrebt, so sehr er auch für das Stoffliche der Grammatik Parallelen aus anderen Sprachen beigebracht hat. Ebenso hielt es Friedrich Böttcher († 1863 zu Dresden) in seinem „Ausführlichen Lehrbuch der hebr. Sprache“, herausgegeben von Ferdinand Mühlau (Professor der Theologie in Dorpat) (1. Band 1866; 2. Band 1868), für die Pflicht des hebr. Grammatikers, „sich nicht den Blick für das eigenthümlich Hebräische trüben zu lassen, indem man hebräische Spracherscheinungen etwa nach arabischer Schablone zu deuten versuche“, vgl. die Vorrede zum 2. Bande S. III f. Man kann diese erste Methode die analytisch-particularistische nennen, insofern nach ihr vom Einzelnen zum Ganzen, von den Erscheinungen zu den Gesetzen fortgeschritten wird, und die letzteren aus dem Hebr. allein entnommen werden. — Eng an seinen

Lehrer Böttcher hat sich Friedrich Immanuel Grundt (Religionslehrer am Kreuzgymnasium zu Dresden) in seiner „Hebräischen Elementargrammatik“, Leipzig, 1875 angeschlossen.

2. Um die Spracherscheinungen mehr in ihrem gegenseitigen Zusammenhang und innern Entstehen vor Augen zu führen, hat Georg Heinrich August Ewald († 1875 zu Göttingen) in seiner „Kritischen Grammatik der hebr. Sprache“ 1827, welche in 5. bis 8. Aufl. als „Ausführliches Lehrbuch der hebr. Spr. d. A. Bundes“ 1844—1870 erschien, mehr als die Früheren in der Lautlehre das Aufeinanderwirken der Consonanten und Vocale beachtet und in der Formenlehre die einzelnen Sprachbildungstriebe in ihrem Einflusse auf die mancherlei Wurzelarten verfolgt. Er hat also zu zeigen versucht, wie aus dem verschiedenen Material, welches die Sprachwurzeln darbieten, die Nominal- und Verbalstämme gebildet werden, wie an diesen Person, Geschlecht und Zahl bezeichnet wird, und wie endlich am Nomen die Casus, am Verbum die Tempora und Modi bemerkbar gemacht werden. Man kann seine Methode die synthetisch-speculative nennen, weil das Ganze der Erscheinungen und die wirkende Idee bei ihm die Anordnung und Darstellung an die Hand gegeben haben. — Nicht nur Ewald selbst hat sein Verfahren in einer „Hebräischen Sprachlehre für Anfänger“ zu verwerthen gesucht, sondern ihm sind auch gefolgt Seffer in seinem „Elementarbuch der hebr. Sprache“ und Hermann Gelbe in seiner „Hebräischen Grammatik, für den Schulgebrauch bearbeitet“ (Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1868).

3. Dieses in der Formenlehre von Ewald beobachtete Verfahren hat Justus Olshausen (jetzt Geh. Oberregierungsath in Berlin) in seinem „Lehrbuch der hebr. Sprache“ 1861 nachgeahmt, indem er z. B. den ersten Verbalstamm (das Qal) von allen Arten der Zeitwörter angiebt und zwar zuerst wieder das Perfect von den starken und schwachen Zeitwörtern hinter einander, dann den Imperativ des Qal von den starken und schwachen Zeitwörtern u. s. w. Er unterscheidet sich aber von seinen Vorgängern dadurch, dass, wie er selbst in der Vorrede sagt, er zuerst „in hinreichendem Umfange auf die ältere Gestalt der hebräischen Sprache zurückgehen will, aus welcher die in den heiligen Schriften vorliegende hervor-

gegangen ist“.<sup>1)</sup> Desshalb construirt er S. 7—37 die frühere Gestalt des biblischen Hebräisch und leitet dann die Erscheinungen der Laut- und Formenlehre von jenem Urhebräisch ab, welches dem Altarabischen schwesterlich verwandt war. Seine Methode muss die sprachvergleichende oder comparative oder auch die historische genannt werden, weil er immer die älteren Formen der Sprache vor die jüngeren stellt. Ihm sind gefolgt: Gustav Bickell (Professor der katholischen Theologie in Innsbruck) in seinem „Grundriss der hebr. Grammatik“ 1869, in englischer Uebersetzung „*Outlines of Hebrew Grammar*“ von Samuel Ives Curtiss (jetzt Professor am theologischen Seminar zu Chicago) 1877 (die Lehre von den Accenten § 18—20 hat Prof. Franz Delitzsch geschrieben), und August Müller (Professor der orientalischen Sprachen in Halle) in seiner hebr. Schulgrammatik 1878.

4. Dieses also sind die drei Methoden, welche in unserm Jahrhundert bei der Bearbeitung der hebräischen Grammatik befolgt worden sind. Es fragt sich nun, ob eine von diesen drei Methoden für sich allein, oder ob eine Verbindung aller drei oder zweier das zu erstrebende Ziel sei. Eine Synthese von Gesenius und Ewald wollte Carl Wilhelm Eduard Nägelsbach († 1880) in seiner „hebräischen Grammatik als Leitfaden für den Gymnasial- und academischen Unterricht“ geben; eine Synthese von Gesenius und Olshausen die späteren Auflagen von „Gesenius' hebräischer Grammatik“, welche Emil Rödiger († 1874 als Professor der orientalischen Sprachen in Berlin) herausgab, und insbesondere die 22. Auflage, welche Emil Kautzsch (jetzt Professor der Theologie in Tübingen) bear-

---

1) Schon Hermann Hupfeld († 1866 als Professor der Theologie in Halle) hatte aber in seiner „Ausführlichen hebr. Grammatik“ 1. Lieferung, (S. 1—128) vom Jahre 1841 auf S. 20 sich diese Aufgabe gestellt, vgl. „Sofern alle durch Literatur in die Geschichte getretenen Sprachen in einem Gange der Entwicklung und zwar der Zerrüttung ihres sinnlichen Lebens (ihrer äusseren Formen) begriffen sind, so hat die Grammatik nicht nur jeden Fortschritt in den vorliegenden Denkmälern sorgfältig zu beobachten, älteres und jüngerer zu unterscheiden, sondern auch die untergegangene Sprachbildung, aus der sich die gegenwärtige entwickelt hat, mit Benutzung aller darauf hinweisenden Spuren soviel wie möglich auszumitteln, um daraus die vorhandenen Sprachformen zu erklären.“



beitete. — Endlich Bernhard Stade (Professor der Theologie in Giessen) sagt nicht bloss, dass er in seinem „Lehrbuch der hebr. Grammatik“ (1879) eine Synthese vom Standpunkte Ewald's und Olshausen's geben wolle, sondern hat in der That die zwei eigenthümlichen Grundsätze jener beiden Männer noch schärfer verfolgt. Denn a) er hat beim Verb die Perfectformen aller Verbalstämme von allen Arten der Verba hinter einander behandelt und zwar wieder zuerst die 3. pers. sing. masc. u. s. w.; b) er hat die vorhandenen hebräischen Formen noch durchgängiger als Olshausen auf ursemitische Formen zurückgeführt.

Ich kann aber nur die analytisch-historisch-lautphysiologische Methode für die richtige halten.

a) Analytisch soll die Methode sein. Ich kehre also in dieser Beziehung im Wesentlichen zu dem Verfahren zurück, welches Gesenius und Böttcher in der Anordnung der Formen befolgt haben, hoffe aber, nicht unwichtige Verbesserungen bieten zu können. Ich werde also in der Verballehre wieder die einzelnen Verba als Individuen betrachten und in ihrer Gesamtgeschichte an einer und derselben Stelle beobachten. Ich werde ferner jede Classe der schwachen Zeitwörter wieder an einem Platze nach dem ganzen Complex ihrer Eigenthümlichkeiten entfalten. Ich werde weiter in der Nominallehre wieder die Nomina in Declinationen ordnen und dadurch auch das Schicksal mancher Endungen, vgl. עָדָה, חָזָה, בָּרָחָה, wieder im Zusammenhang zur Anschauung bringen. Denn etwas anderes ist die Lehre von der Nominalbildung und etwas anderes die Lehre von der Nominalflexion, und so wenig man z. B. im Griechischen beide Abtheilungen der Grammatik vereinigt (vgl. z. B. Raphael Kühner's grosse griechische Grammatik), so wenig darf man es im Hebräischen. Und es lässt sich sogar ein Mittelweg einschlagen, damit die doppelte Vorführung desselben Stoffes vermieden werde, nämlich innerhalb der Declinationen können immer die Wortbildungsarten von der einfachsten bis zu der zusammengesetztesten betrachtet werden. Und diesen Weg gedenke ich einzuschlagen. — Man sieht schon aus diesen wenigen Bemerkungen, dass diese Art der Anordnung auch wissenschaftlich gleich sehr, wie die Ewald'sche, berechtigt ist. Ihre praktische Vorzüglichkeit ist aber allgemein anerkannt; denn es wird wohl bei dem Ur-

theil bleiben, welches Böttcher über die Verwerfung der Declinationen von Seiten Ewald's, Olshausen's und aller Nachahmer derselben gefällt hat, dass nämlich nach der Methode dieser Männer die Nominalflexion für die meisten Hebräisch Lernenden eine terra incognita bleibe (2. Band S. 535).

b) Historisch soll die Methode sein d. h. sie soll bei jedem einzelnen Abschnitte diejenigen Formen als die älteren betrachten, welche dem Arabischen näher stehen, als die andern. Diese historische Methode fordert auch, dass die dem Arabischen am nächsten stehenden Formen bei jedem Abschnitte zuerst aufgeführt werden, wenn sie auch im Hebräischen selbst seltener geworden sind. Es genügt nicht, dass die im Hebräischen herrschenden Formen zuerst vorgeführt werden, und nur bei den seltenen Formen aufmerksam gemacht wird, ob sie dem arabischen Typus näher oder ferner stehen, als die im Hebräischen herrschenden. — Zur allgemeinen Begründung der historischen Methode lässt sich diess sagen, dass die Sprache ein Gewächs ist, dessen einzelne Entwicklungsstufen organisch aus einander hervorgehen, und ferner, dass nur der Blick auf die mit dem Hebräischen verwandten Sprachen und auf die Sprachwissenschaft überhaupt den Lehrer des Hebräischen davon abhalten kann, alle die falschen Erklärungen von hebräischen Formen vorzutragen, welche sonst gefunden werden. Man denke hauptsächlich an die willkürliche Annahme sogenannter Vortonvocale! Aber dabei soll er allerdings die Regel beobachten, dass er nur aus der sicheren Verwandtschaft hebräischer Formen mit arabischen u. s. w. seine Erklärung schöpft; dass er ferner nicht Erscheinungen aus dem Arabischen herleitet, für welche das Hebräische selbst ein Erklärungsprincip gibt.

Anmerkung. Die historische Erklärung hat aber auch ihre Schwierigkeiten und ihre Grenzen, obgleich noch Niemand darüber gehandelt hat. Was die Schwierigkeiten anlangt, so erinnere ich an das Verhältniss des hebr. *niqṭal* zu dem arab. *inqāṭala*; ferner an das *e* von *qīṭel* und *hiḥqāṭel* sowie an das zweite *i* von *hiqṭil*; vgl. unten § 23 und 27. — Was die Grenzen der historischen Erklärung anlangt, so weise ich hin auf *quṭṭal*, neben arabischem *qūṭṭila*; *hoḡtal* neben arabischem *uḡṭila*. — Man kann ferner das bloss tongedehnte *ā* von *פָּאָר* etc. nicht auf historischem Wege erklären. Olsh. § 134, a spricht in richtiger Erkenntniss der Sachlage von einer „eigenthümlichen Veränderung“.

„einem Einschub“; Stade § 86, 3 spricht aber einfach von „Verlängerung eines semitischen *a* zu hebräischem *d*“ und führt die angegebene Form mit als Beleg auf. — Es ist mir ferner mehr als fraglich, ob das ursemitische *a* von *ba* sich in פָּנָה, בָּנָה, רָנָה erhalten hat, wie es gegen Olsh. § 223, e, der beim Zusammentreffen der Praepositiones praefixae mit vocallos anfangenden Wörtern „die gewöhnlichen Wohlautgesetze walten lässt“, Stade § 374 auffasst. Es ist viel wahrscheinlicher, dass בָּ, weil es gewöhnlich so lautete, für das Sprachbewusstsein des Hebräers eine eigene, selbständige Existenz gewann und sich nun auf dem Boden seiner Sprache ein Gesetz bildete, wonach die Vorsatzwörtchen (auch וּ) mit dem folgenden Worte je nach dem Anlaute des letzteren auf verschiedene Art verknüpft wurden. Ich denke, dass im Unterschiede vom einheitlichen בָּנָה (mein Erwählen) Hes. 20, 5 das בָּנָה (in Zorngluth) auch für den seine Muttersprache redenden Hebräer durch eine Zusammensetzung zu Stande kam, wovon er ein Bewusstsein hatte. — Es sind aber diese Schwierigkeiten nicht im Stande, die ganze historische Erklärungsart und insbesondere die des Vortonqameš über den Haufen zu werfen und uns zu einer Rückkehr zur alten allgemeinen Annahme eines willkürlichen, unorganischen *ā* vor der Tonsilbe zurückzudrängen. Es wird immer eine Errungenschaft der historischen Sprachbetrachtung bleiben, dass wir das Qameš von בָּ etc. etc. als Dehnung des *a* im arabischen *jasubbu* ansehen etc. etc. Und auch im vorliegenden Werk wird das Hebräische aus dem Ursemitischen (Arabischen) erklärt werden, wo nur immer ein organisches Fortbestehen sich aufspüren lässt.

c) Lautphysiologisch soll die Methode sein d. h. alle Sprachveränderungen, in welchen sich nicht ein Gedankentrieb ausgewirkt hat, sollen aus der wahren Natur der Sprachlaute und aus der wahren Beschaffenheit ihrer gegenseitigen Beeinflussung erklärt werden. — Die Anregung zu meinen auf Lautphysiologie bezüglichen Studien gab mir die Leipziger Antrittsvorlesung des Herrn Geheimen Kirchenrath Delitzsch, welche gedruckt vorliegt in „Physiologie und Musik in ihrer Bedeutung für die Grammatik, besonders die hebräische. Mit physikalischen Abbildungen und einer musical. Beilage“, Leipzig, 1868.

Ich erlaube mir an eine Stelle aus meiner bisher wenig beachteten Schrift „Gedanke, Laut und Accent als die drei Faktoren der Sprachbildung comparativ und physiologisch am Hebräischen dargestellt“ (1874) S. 22 zu erinnern: „Es war ein grosser Fortschritt, als die Theorie von den tres morae beseitigt war, welche Alting aufstellte, Danz (compendium grammaticae hebraicae, ed. 8. p. 29) unangefochten stehen liess,

deren Willkürlichkeit J. D. Michaelis (hebr. Gram., 3. Aufl. (1778), S. 14) erkannte („principium oder besser hypothesis trium morarum“), und welche Severin Vater in seinen Grammatiken nicht mehr erwähnt; — es war ein grosser Fortschritt als Gesenius in seinem Lehrgebäude (1817) die Kategorien der Lautveränderungen mit meisterhafter Klarheit besprach und durch zahlreiche Vergleiche ihre Natürlichkeit zu erweisen strebte. Die tiefere Wissenschaftlichkeit unserer Zeit hat sich sodann, nachdem Kant den Begriff des Organischen entwickelt, Schelling und Hegel in allen Sphären des Daseins die Verkörperung eines Geistes gesehen hatten, auf allen Gebieten von der blossen Nebeneinanderstellung der beobachteten Formen losgesagt, betrachtete Alles nicht mehr als Todtes, sondern als Lebendes und forschte nach dem Principe, welches die Erscheinungen aus sich heraus geboren hat. Auf dem Gebiete der Philologie insbesondere hat man der Empirie bekanntlich dadurch zu entgehen gesucht, dass man einmal die einzelne Sprache bis in ihre Kindheit zurückbegleitete, das andere Mal möglichst viele Sprachen miteinander verglich. Aber ist man dadurch schon über die blosser Beobachtung und Beschreibung des Sprachlebens hinausgelangt? Man will eine organische Entwicklung geben, stellt aber nicht die wirkenden Kräfte in den Vordergrund, während man doch in einer solchen von den Gründen zu den Folgen fortschreiten, ja die wirkenden Ursachen zum Eintheilungsprincipe machen muss, vgl. Drobisch, Logik, 3. Aufl. § 136“. Diese Vervollkommnung der Erklärungsmethode habe ich in der genannten Schrift zu begründen gesucht, und sie soll sich in dem vorliegenden Werk zeigen, selbstverständlich besonders im III. Haupttheile.

5. Was den Plan einer vollständigen Grammatik anlangt, so giebt eine solche I. eine Lehre von der Schrift und der Aussprache, wozu auch die Betonung gehört. Darauf kann aber nicht eine sogenannte „Lautlehre“ folgen, wie es in den bisherigen Grammatiken der Fall ist; denn diese Reihenfolge bringt drei Nachtheile mit sich. Sie widerspricht der analytischen Methode überhaupt; sie führt dem Lernenden eine Menge von Formen vor, die er noch gar nicht in ihrem Zusammenhange kennt; sie müsste, wenn sie vollständig sein sollte, alle regelmässigen und unregelmässigen Beispiele der Formenlehre beibringen, oder sie muss wenigstens die weiteren

Belege in einem späteren Theile des Systems zu suchen anleiten, und das ist allemal wenigstens ein formeller Mangel der Darlegung. Vielmehr folgt gleich II. die Formenlehre, wo das zur Verfügung stehende lautliche Material in kritischer Sichtung dargeboten wird. Als III. Theil erscheint die allgemeine Bildungslehre, welche untersucht, wie sich in dieser speciellen Sprache die Denkhätigkeit eines Volkes kundgegeben, wie das Nebeneinanderstehen der verschiedenen Laute eine gegenseitige Beeinflussung derselben verursacht, und wie der Tonfall auf die Wortgestalten gewirkt hat. IV. folgt die Satzlehre, worin nun nach der von mir vorgeschlagenen Zerlegung der Grammatik, bloss Material behandelt zu werden braucht, welches sich wirklich aus dem Begriffe des Satzes, der Satztheile, der Satzerweiterungen, Satzklänge, Satzverbindungen, Satzgefüge, Satzkürzungen u. s. w. ergibt, vgl. meine Schrift „Neue Studien über Schrift, Aussprache und Allgemeine Bildungslehre des Aethiopischen“ (1877), S. 73.

### § 3. Stammbaum der hebräischen Sprache.

1. Stellung des Semitischen zur menschlichen Sprache überhaupt. — Alle menschlichen Sprachen bilden einen Baum, welcher drei Aeste getrieben hat: die isolirenden, die agglutinirenden und die flectirenden Sprachen. Und es sind die Sätze unrichtig, welche Bickell, Grundriss der hebr. Gramm. (englische Uebersetzung) § 2 schreibt, z. B. „Die innere Flexion an sich hat nichts mit der Modification der Idee zu thun“. Dafür konnte er seinerseits nur einen scheinbaren (wie er Andern vorwirft) Beweis bringen, indem er den secundären Vocalismus des Hebräischen zu Hilfe nahm und (meist mit Recht) in Bezug auf die Abweichungen desselben vom Arabischen leugnete, dass sie zum Ausdruck verschiedener Gedanken dienten. Er hat aber doch allgemein von jeder innern Flexion seine obige Behauptung aufgestellt und sagt von der innern Flexion an sich auch weiter § 3, Anmerkung: „Durch die rein mechanische Wechselwirkung der Wurzeln und Affixe auf einander und durch andere Vocalgesetze, welche allgemein mit der Betonung verbunden wurden, entstand eine scheinbare Veränderung der Wurzel selbst (innere Flexion). Flexion

ist einfach die Verbindung von Wurzeln, und daher hat die Lautsymbolik nur Statt in der Wurzelbildung, aber niemals in der Flexion“. Wie gesagt, zum Beweise dieser ganz allgemeinen Behauptung hätte Bickell den primären Vocalismus des Altarabischen benutzen müssen; freilich wäre dann die Unrichtigkeit seiner Behauptung sofort klar gewesen. Wie kann denn im Arabischen die verschiedene Vocalisation, durch welche sich z. B. vom Activum das Passivum (z. B. *qātala* [er tödtete] und *qūtīla* [er wurde getödtet]) und vom Perfectum das Imperfect (*jāqtulu* [er wird tödten] und *jīqtalu* [er wird getödtet werden]) unterscheidet, durch Aufeinanderwirken von Wurzel und Affix sowie durch Accentuation hervorgerufen worden sein? Sind denn nicht die Wurzellaute und der Accent der beiden genera und tempora verbi dieselben? Vielmehr diese innere Flexion hat an sich und von vornherein den Zweck, die Verschiedenheit des Gedankens auszudrücken. — Zu den innerlich flectirenden Sprachen gehören nun insbesondere die indogermanischen und die semitischen.

2. Verhältniss des Indogermanischen zum Semitischen. Vom indogermanischen oder arischen Sprachzweig, dessen einzelne Schösslinge das Sanskrit, Altbaktrische, Griechische, Lateinische, Litthauische, Celtische und Germanische sind, und der nach der Völkertafel 1 Mos. 10, 2—5 auch der japhethische heissen könnte, scheidet sich ein Sprachzweig, welchen man seit 1781 den semitischen nennt. Damals hat Schlözer in Eichhorn's Repertorium für biblische und morgenländische Literatur, Theil VIII. S. 161 diesen Ausdruck zuerst angewendet. Das Recht zu dieser Bezeichnung. beruht darauf, dass die meisten von denjenigen Völkern, welche diesen Sprachzweig sprechen, in der Völkertafel von dem ältesten Sohne Noah's, dem Sem, abgeleitet werden 1 Mos. 10, 21—31. — Ueber das lexicalische Verhältniss beider Sprachzweige vgl. Friedrich Delitzsch, Studien über Indogermanisch-Semitische Wurzelverwandtschaft, Leipzig 1873.

In grammatischer Hinsicht unterscheidet sich vom Indogermanischen das Semitische hauptsächlich durch folgende Eigenheiten: a) Fast alle semitische Schrift läuft von rechts nach links. Es giebt nur einzelne *βουστροφῆδόν* (nach Ackerstierwendung) geschriebene Inschriften der Himjaren in Süd-arabien, wo also die erste Zeile von rechts nach links, die

zweite von links nach rechts läuft und so abwechselnd weiter. Und nur die Aethiopen haben wahrscheinlich von ihren griechischen Bekehrern durchaus die Schreibrichtung von links nach rechts angenommen, vgl. darüber meine Aethiopischen Studien S. 14—19. — b) Die Bezeichnung der Vocale theils durch Buchstaben theils durch Zeichen, die den Consonanten, wie im Aethiopischen, angehängt, oder, wie im Arabischen, Syrischen und Hebräischen, unter, (in), oder über dieselben gesetzt wurden, ist hinter der Ausbildung des Vocalsystems vielfach zurückgeblieben. Im übrigen aber sollte man aufhören, von „dem vagen Charakter der semitischen Vocale“ zu reden, vgl. Bickell a. a. O. § 62 auch wieder in der englischen Uebersetzung „the vague character of Semitic vowels“. Denn auch im Semitischen haben alle Veränderungen der Vocale ihre Ursache und ihre Schranken, vgl. meine Schrift „Gedanke, Laut und Accent“ S. 131 f. — c) In der Aussprache bietet das Semitische Schwierigkeit wegen seiner Vorliebe für Verwendung der Kehle und für Zusammenpressung der Mundhöhle. — d) Der einer indogermanischen Wurzel in seiner Verwendung für die Wortbildung entsprechende einfachste Verbalstamm ist immer dreibuchstabig. — e) Abgeleitete Verba und Nomina im Sinne z. B. der deutschen Grammatik fehlen gänzlich, obgleich es Weiterbildungen des einfachsten Stammes giebt, welche den deverbalia und denominativa z. B. der lateinischen Grammatik in der Bedeutung entsprechen. Ebenso fehlen zusammengesetzte Verba; in der Nominalbildung aber giebt es Beispiele von Zusammensetzung. — f) In der Verbalflexion giebt es zwar einen reichlichen Ausdruck für die genera verbi; aber nur 2 tempora und wieder nur bei dem einen von diesen beiden verschiedene modi. — g) In der Nominalflexion besass das Semitische von vornherein nur Endungen zur Bezeichnung des Nominativ, des Genetiv und des Accusativ. Alle drei Endungen hat nur das Arabische; nur zwei davon, eine für den Nominativ und eine für den Genetiv sowie Accusativ, hat das Aethiopische bewahrt; Hebräisch und Syrisch zeigen nur Ueberreste von ihnen und haben zur Unterscheidung der Casus diejenigen Mittel hervorgesucht, welche die Sprachen im Verlaufe ihrer lautlichen Verkümmernng überhaupt anwenden, vgl. mit dem Lateinischen das Italienische und Französische. — h) Wieder nur das Arabische hat die

Mittel bewahrt, durch welche die Comparison der Adjectiva durch Umbildung dieser selbst bewirkt wurde. — i) Es findet sich nur eine sehr beschränkte Ausbildung der Ordinalzahlen. — k) In der Syntax hat der Semite zwar den einfachen Satz reichlich ausgestattet; aber schon bei den Satzverbindungen die copulative Conjunction meist zugleich mit für die adversative gebraucht. Ebenso hat er die Satzverbindungen vielfach den Satzgefügen vorgezogen und vollends den Periodenbau sehr vernachlässigt. Dagegen die Abkürzung der Sätze durch Particip und Infinitiv hat er wieder viel geübt.

3) Die Schösslinge des semitischen Sprachzweiges. Bei der absichtlich kurzen Aufzählung derselben soll uns der Hauptsatz leiten, welchen die Sprachwissenschaft über das Wachsthum der Sprachen aufgestellt hat, dass nämlich unter den zu einem Sprachzweig gehörigen Sprachen derjenigen das grösste Alter zuzuschreiben ist, in welcher insbesondere Fülle des Vocalismus im Auslaute der Wörter, möglichst grosse Unversehrtheit der drei Grundvocale *a, i, u* sowie Unversehrtheit der Diphthonge, ferner in der Stammbildung und Flexion der grösste Reichthum von Formen anzutreffen ist.

a) Nach diesem Satze muss unter den in Inschriften und Literaturen uns bekannt gewordenen semitischen Sprachen dem Altarabischen die höchste Alterthümlichkeit zugeschrieben werden. Gegen diese Entscheidung bildet keine hinreichend kräftige Gegeninstanz der Umstand, dass in der Verbalstambildung der Hebräer den stärkeren Spiritus asper hat, wo der Araber den Spiritus lenis spricht; wenn man auch nicht wohl der Ansicht beistimmen kann, dass der stärkere, aber auch leichter vernehmbare Hauch der jüngere sei, wie sie v. Maltzan in seinem Bericht über das Méhri, vgl. Z. d. D. M. G., XXV, S. 202. 209; XXVII, S. 273, ausgesprochen hat. Mehr darüber in meinen Aethiopischen Studien S. 77—79. Und vollends gar nicht haben die Spuren der Alterthümlichkeit, welche das Arabische an sich trägt, in dem Umstand ein Gegengewicht, dass das Nomen plurale im Hebräischen auf *m*, im Arabischen auf *n* ausgeht. Denn dass da *n* der ältere Consonant ist, scheint mir sicher daraus hervorzugehen, dass die Pluralendung im Imperfect (und einmal im Perfect) des Verbum auch im Hebräischen *ûn*, im Arabischen *ûna* lautet (wo also wegen des folgenden *a* nicht das *n* als erst aus *m* entstanden aufgefasst werden kann).



Vielmehr ist das hebr. *m* am Nomen plurale als erleichternde Vertauschung des dentalen Nasal (*n*) mit dem labialen (*m*) zu betrachten. So auch Stade, Lehrbuch § 323. — Die Beduinen haben, begünstigt durch ihre geringere Berührung mit Völkerbewegungen, in ihrer Liebe zu correcten Sprachformen länger ihre Sprache in ihrer alterthümlichen Gestalt bewahrt. Dagegen das Neuarabische ist in vielen Punkten zu einer viel späteren Entwicklungstufe fortgeschritten. Darüber, dass man eine spätere Gestalt der Sprache nicht in jeglicher Hinsicht eine unvollkommenere nennen darf, vgl. die Urtheile Jacob Grimm's und Max Müller's im Schluss von „Gedanke, Laut und Accent“ S. 154—156. — Fast gleich alterthümlich wie das Altarabische ist das Aethiopische. Beide bilden das Südsemitische.

b) Nach der Fülle des Vocalismus folgt an Alterthümlichkeit dem Südsemitischen das Mittelsemitische, welches wieder in Phönizisch und Hebräisch zerfällt. Zu letzterem gehört auch das Moabitische des Mesasteines, vgl. 2 Kön. 3, 4 ff., welcher 1868 gefunden wurde.

c) Schon nach dem angegebenen Haupteintheilungsgrund wird man am besten dabei stehen bleiben, die eben genannten beiden Sprachen vom Nordsemitischen oder Aramäischen zu trennen (anders Stade § 9a). Aber vom Hebräischen unterscheidet sich das Aramäische und zwar auch die Gestalt desselben, welche in Dan. 2, 4—7, 28; Esra 4, 8—6, 18; 7, 12—26 vorliegt, nicht bloss durch das Verklingen vieler Vocale, sondern auch durch die Bevorzugung der Verschlusslaute *d*, *t* und *ʔ* vor den hebräischen Engelaute *z*, *sch* und *ʕ*. Auch der Ausdruck des Passivum ist im Aramäischen anders bewirkt worden; die masculine Pluralendung geht auf *n* aus u. s. w.

d) Ueber das Ostsemitische d. h. die Sprache der assyrisch-babylonischen Keilinschriften siehe Schrader selbst z. B. kurz in der 8. Auflage von De Wette's Einleitung in das Alte Testament 1869, S. 82—85.

Für diejenigen, welche sich einen ersten Einblick in die mit dem Hebräischen verwandten Sprachen verschaffen wollen, empfiehlt sich die von Petermann in Berlin begründete *Porta linguarum orientalium*, welche in je einem Bändchen nach ganz gleicher Methode durch Grammatik und Leseproben in die einzelnen Dialecte einführt. Ich erwähne dieses Hilfsmittel

besonders auch desshalb, weil ich es sonst nicht bemerkt finde, und doch Manchem mit dieser Erwähnung ein Dienst geleistet werden kann. (Jetzt im Verlag von H. Reuther in Karlsruhe).

#### § 4. Ursprüngliche Angehörigkeit der hebräischen Sprache.

1. Die Kanaaniter und somit auch die von den Griechen sogenannten Phönizier gehörten nach der biblischen Ueberlieferung 1 Mos. 10, 6 zu den Nachkommen des dritten Noahsohnes Ham und sind von dem Arabien umfluthenden Meere, wahrscheinlich dem persischen Golfe, gekommen, wo ein anderer Hamit, Nimrod, das kuschitische Reich Altbabylönien begründete 1 Mos. 10, 8—12. Jenen Ausgangspunkt berichtet Herodot 1, 1: ἀπὸ τῆς Ἐρυθρῆς καλεομένης θαλάσσης und zwar 7, 89 ὡς αὐτοὶ λέγουσιν. Vgl. Justini Historiarum XVIII, 3, 2: Tyriorum gens condita a Phoenicibus fuit, qui terrae motu vexati, relicto patriae solo, Assyrium stagnum primo, mox mari proximum litus incoluerunt, condita ibi urbe, quam a piscium ubertate Sidona appellaverunt; nam piscem Phoenices sidon vocant. — Die biblische Ueberlieferung ist für richtig zu halten. Denn man kann nicht sagen, dass die Kanaaniter von den Israeliten aus Nationalhass dem hamitischen Völkergeschlecht zugetheilt worden seien; weil trotz des Nationalhasses von den Israeliten die Amalekiter, Moabiter, Ammoniter und Edomiter als ihre Verwandten anerkannt worden sind. Und an die Stelle der leiblichen Abstammung eine geistliche Verwandtschaft der Kanaaniter mit dem hamitischen Völkertypus zu setzen, wie es Fr. W. Schultz im Artikel „Canaan“, Herzogs Realencyclopädie, III, S. 118 thut, ist nicht bloss gegen den Text, sondern auch desshalb unmöglich, weil nicht die Kanaaniter allein auf einen andern Sohn Noah's als die Israeliten zurückgeführt werden, sondern auch Kusch, Aegypten und Put und diesen dreien doch nicht dieselbe unsittliche Art zugeschrieben werden kann. Und dass die Unkeuschheit der Kanaaniter eben speciell kanaanitisch und nicht allgemein hamitisch war, dass also die Kanaaniter nicht wegen, sondern trotz ihrer Unsittlichkeit zu Ham gerechnet worden sind, ergibt sich aus 1 Mos. 9, 22, wo Ham als unkeuscher der Vater Kanaans (allein) heisst, und aus v. 25, wo nicht Ham, sondern Kanaan allein verflucht wird. — Sind nun die Kanaaniter der Rasse nach Hamiten, so

haben sie (da nicht umgedreht mit J. G. Müller's Buch „Die Semiten in ihrem Verhältniss zu Chamiten und Japhetiten“ 1872 alle Semiten hamitisirte Indogermanen sein können) ihre spätere Sprache von den Semiten gelernt, unter welchen sie sich ansiedelten. Und es ist wahrscheinlich, dass sie mit diesem Tausch schon im Osten, in der Nähe der Euphratmündung begannen, als sie zuerst in semitisches Sprachgebiet eindringen. Es ist weniger wahrscheinlich, dass sie die neue Sprache erst in Palästina eingetauscht haben, obgleich die Bevölkerungsschicht, welche vor den Kanaanitern Palästina bewohnte, auch eine semitische Sprache redete, soweit man aus ihren Namen einen Schluss ziehen kann. Solcher Umtausch von Sprache und Cultur ist zu allen Zeiten vorgekommen, vgl. die Westgothen in Spanien und die Longobarden in Italien.

2) Eine ganz andere Frage ist, ob auch die Hebräer durch Aufgeben einer andern semit. Sprache das neue semit. Idiom der Kanaaniter nach ihrer Einwanderung in Palästina angenommen haben. Bei den Israeliten hätte solcher Sprachentausch leichter als bei den hamitischen Kanaanitern Statt finden können, weil Abraham nur mit wenigen Leuten sich unter den Kanaanitern ansiedelte. Es ist aber wahrscheinlicher, dass die Bibel keinen solchen Sprachentausch Abrahams lehrt, als dass sie es thut.

a) Denn die Bibel lässt zwar den Abraham von Arpachsad, dem dritten Sohne Sem's 1 Mos. 10, 22, abstammen, aber erst als 9. Generation 1 Mos. 11, 10 ff., braucht ihn also gar nicht aus dem Lande jenes Arpachsad, der Ἀρπαχζιτς (nach Bochart) am obern Tigris, auswandern zu lassen. Sie lässt ihn vielmehr aus dem Ur der Chaldäer oder in Chaldäa kommen 1 Mos. 11, 28 und will doch eben damit sagen, dass er unter den Chaldäern damals seinen Sitz gehabt habe. Nun kennt das Alte Testament weder nach der Etymologie von Arpachsad (als sei es mit Schlözer = Grenze, Gebiet der casd) noch nach 1 Mos. 22, 22 (denn der dort erwähnte kēsed bedeutet so wenig wie Bethuel einen sich mit den Aramäern vermischenden und in Mesopotamien wohnhaften Stamm) noch endlich nach Jes. 23, 13 (vgl. Delitzsch und Nägelsbach dazu) andere Chaldäer, als solche, welche Bewohner Babyloniens waren. Folglich ist es schon desswegen wahrscheinlich, dass der Stammsitz Abrahams in Babylonien gelegen hat, abgesehen also davon, dass man kein anderes Ur im Norden, in den kar-

duchischen Bergen gefunden hat, und dass diese Karduchen, die Chaldäer Xenophons (z. B. *Anabasis* IV, 3, 4), nichts mit den Chaldäern Babyloniens zu thun hatten. Aus seiner chaldäisch-babylonischen Heimath hat nun Abraham einen Dialect mitgebracht, welcher ähnlich demjenigen war, welchen vorher in benachbarten Gegenden wahrscheinlich die Kanaaniter oder Phönizier bei ihrem Abzuge nach Westen zu lernen angefangen hatten, vgl. unter Nr. 1 dieses §.

b) Theils daraus, dass Abraham immerhin aus einem andern Theile des östlichen Gebietes als die Kanaaniter wegzog, theils daraus, dass er später als sie aus jenen Gegenden auswanderte, theils endlich aus der getrennten Entwicklung der Kanaaniter und der Abrahamiden erklären sich die Verschiedenheiten, welche zwischen dem phönizischen und dem hebräischen Dialecte bestanden. Vergleiche über diese Unterschiede Stade, *Erneute Prüfung des zwischen dem Phönizischen und Hebräischen bestehenden Verwandtschaftsgrades in „Morgenländische Forschungen“* Leipzig, 1875. Diese Verschiedenheiten würden sich nicht wohl erklären lassen, wenn Abraham mit seinem Gefolge in Kanaan die Sprache derjenigen eingetauscht hätte, unter welchen er sich ansiedelte. Diess ist ein zweiter Grund dagegen, dass Abraham seine Sprache bei der Einwanderung in Kanaan gewechselt hat.

c) Und es ist auch drittens auf Grund folgender Erwägung nicht wahrscheinlich, dass die Bibel einen Sprachenwechsel Abrahams lehren will. Denn weder der Vater Abraham's, der auch seinerseits schon aus Ur der Chaldäer auswanderte, um nach Kanaan zu ziehen 1 Mos. 11, 31, noch Abraham selbst, welcher nach kurzem Aufenthalte in Haran durch Gott zur Abtrennung von seinen Stammgenossen berufen worden ist 1 Mos. 12, 1 ff., kann Absicht oder Veranlassung gehabt haben, die aus Babylonien mitgebrachte Heimathsprache erst in Mesopotamien mit der dortigen Sprache zu vertauschen, um dann in Kanaan wieder zu einem andern Dialecte überzugehen. Es hat ja auch Jacob bei seinem mehr als zwanzigjährigen Aufenthalte in Paddan Aram nicht seine Sprache gegen die aramäische vertauscht, welche die in Mesopotamien zurückgebliebenen Verwandten Abrahams angenommen hatten 1 Mos. 31, 20. 24. 47. Und wie wenig das Erlernen der aramäischen Sprache mit dem Aufenthalte eines Mannes in Aram

verbunden gedacht wurde, ergibt sich daraus, dass Jacob, der doch notorisch bei seinem Aufenthalte in Aram die aramäische Sprache nicht sich aneignete, wegen seines Fluchtaufenthaltes in Aram ein „herumirrender Aramäer“ genannt wird 5. Mos. 26, 5. Dafür, dass auch Abraham, wie seine zurückbleibenden Verwandten, in Aram die aramäische Sprache gelernt und diese in Kanaan mit der kanaanitischen wieder vertauscht hat, kann endlich auch das nicht geltend gemacht werden, was der Anfang des folgenden § erwähnt.

### § 5. Namen der hebräischen Sprache.

1. Nämlich der eine von den beiden Namen, unter welchen diese Sprache in der älteren Literatur Israels erscheint, ist Lippe d. h. Mundart, Sprache Kanaans Jes. 19, 18, wo vorausgesetzt ist, dass einstmals fünf Städte im Lande Aegypten die Sprache Kanaans reden und Jehova Zebaoth eidlich sich verpflichten werden. Da hier gemeint ist, dass einstmals die Verehrung Jehovas in Aegypten verbreitet, die alttestamentlichen Bundesbücher also in Aegypten bekannt sein werden, so ist mit jenem Ausdruck die althebräische Sprache gemeint. Dass diese nun nicht nach den Israeliten, sondern nach dem Lande Kanaan genannt ist, hat seinen einfachsten Grund darin, dass in der angeführten Stelle dem Lande Aegypten eben eine andere Gebietsbezeichnung entgegengestellt werden sollte. Nicht braucht man zur Erklärung den Gedanken zu Hilfe zu nehmen, dass auch die Nichtisraeliten in Kanaan mit den Israeliten zusammen eine gleiche oder ähnliche Mundart redeten (so Bertheau, Artikel „Hebr. Sprache“ in Herzogs Real-Encycl. V, S. 681); vollends gar nicht den Gedanken, dass die gemeinte Sprache eigentlich und ursprünglich diejenige Kanaans war und von den Hebräern nur durch Eintausch angenommen wurde; auch dazu sehe ich keinen Grund, eine dichterische Färbung der Stelle anzunehmen mit Gesenius-Kautzsch § 2, 1 und Kautzsch im Artikel „Hebräer“ in Riehms Handwörterbuch d. bibl. Alterthums.

Bei Jes. 36, 11 bitten die Beamten Hiskia's den Gesandten Sanherib's, dass er aramäisch zu ihnen rede und nicht judäisch, damit die auf der Mauer sitzenden Jerusalemer nicht die Botschaft des assyrischen Königs mit verstünden. Der

Assyrer aber antwortet, dass er gerade des Volkes wegen judäisch reden werde, v. 12 f. Dieselben Worte 2 Kön. 18, 26—28. Es ist nun nicht anzunehmen, dass die Bezeichnung „judäisch“ gewählt sei, damit eine besondere Mundart des Althebräischen ausdrücklich genannt werde; denn die Bezeichnung bildet den Gegensatz gegen „aramäisch“, und ausserdem ist nicht vorauszusetzen, dass der assyrische Gesandte etwa wegen des Feldzugs gegen Südpalästina sich den südpalästinischen Dialect angeeignet hätte. „Judäisch“ ist also Benennung des Althebräischen überhaupt. — Neh. 13, 23 f. ist berichtet, dass Nehemia die Juden gesehen habe, welche fremde Frauen aus der philistäischen Stadt Asdod, aus Ammon und aus Moab geheirathet hatten (23), und dass die Kinder dieser Juden zur Hälfte asdo-disch redeten und nicht judäisch zu reden verstanden (24) etc. Auch in dieser Stelle ist nicht mit „judäisch“ ein besonderer Dialect gemeint, weil es dieselbe Sprache bezeichnet, in welcher z. B. das Buch Nehemia's selbst abgefasst ist.

3. Diese selbe Sprache erscheint nun später auch unter dem Namen „Hebräische Sprache“. Je kürzer und unbestimmter in den neueren Grammatiken über diese Benennung gehandelt worden ist, desto mehr habe ich darnach gestrebt, dieselbe zu erklären.

a) 1 Mos. 10, 21 ist Sem der Vater aller Söhne Eber's genannt. Nämlich von Sem stammte als der dritte von fünf Söhnen auch Arpachsad ab, 1 Mos. 10, 22, und von diesem als sein Enkel Eber v. 24. Von dem einen Sohne dieses Eber stammten die Joqtaniden d. h. die reinen Araber ab v. 25—30. Von Eber's anderem Sohne Peleg (v. 25) aber stammte als fünfter Nachkomme Abraham ab 1 Mos. 11, 18, 26, und durch diesen wieder stammten von Eber die Ismaeliter 21, 21, die Midianiter 25, 2, die Amalekiter 36, 12, 16, die Edomiter 36, 20 ff. und die Söhne Jacobs Cap. 37 ff. ab. Dieses sind „alle Söhne Eber's“. Daher ist in den Worten bei Gesenius-Kautzsch S. 8 „Es dürfte schliesslich doch auf alter und richtiger Erinnerung beruhen, wenn die hebräischen Genealogen durch ihre Zurückführung [nämlich des עֵבֶר] auf das Patronym Eber (1 Mos. 10, 2; 4 Mos. 24, 24 dem Namen eine ursprünglich viel umfassendere Bedeutung [nämlich als die, nach welcher es = Israelit ist] beilegen, obschon die uns zugängliche Uebersetzung von keinen andern Söhnen Eber's mehr weiss, als

eben den Israeliten“ — weniger der Druckfehler 10, 2 und das Fehlen der Klammer hinter der zweiten citirten Stelle (auch Zeile 5 oder 6 fehlt eine Klammer), als die am Schlusse des Satzes stehende Behauptung verwunderlich. Das Richtige hat aber Kautzsch im Art. „Eber“ in Riehms Handwörterbuch des bibl. Alterthums.

b) Unter diesen vielen Söhnen Eber's nahmen nun die Söhne Jacob's nicht bloss in religionsgeschichtlicher, sondern auch in weltlich-politischer Beziehung durch ihre Zahl und Macht die erste Stelle ein, und es ist daher ganz selbstverständlich, dass sie die eigentlichen Söhne Eber's und darum der hervorragende Theil der Söhne Sems sind in dem citirten Ausdruck „Sem der Vater aller Söhne Ebers“ 1 Mos. 10, 21. Denn Sem war der Vater auch anderer Leute, als der Söhne Eber's. Aus welchem Grunde ist also da, wo der auf Sem bezügliche Theil der Völkertafel beginnt, ihm das Attribut „der Vater aller Söhne Eber's“ beigelegt? Weil zu dem ganzen Complex der in v. 21 gemeinten Söhne Eber's auch die Eberssöhne *καὶ ἑξοχῇ* d. h. die Israeliten gehörten; derjenige Theil der nachsündfluthlichen Menschheit, innerhalb dessen Gott sein Gnadenreich aufrichtete; das Salz und Licht (Matth. 5, 13—16) der vorchristlichen Völkerwelt; die Nation, wegen deren religiöser Bevorzugung der Stammvater Sem seine beiden Brüder überragte und der Gott Sem's gepriesen wird 1 Mos. 9, 26. — Nicht aber liegt dasselbe Verhältniss von Eber und Israel oder überhaupt eine Beziehung beider auch in 4 Mos. 24, 24, wie Gesenius im Thesaurus s. v. *עֲבֵר* meint „et poetice *עֲבֵר* Num. XXIV, 24 i. q. *עֲבָרִים*, Hebraei“; ebenso Gesenius-Kautzsch in den oben citirten Worten der Grammatik; nicht aber Kautzsch in dem citirten Artikel „Eber“. Denn an der angeführten Stelle lässt der Verfasser den Bileam seinen 4. Spruch mit den Worten schliessen „Und Schiffe von Seiten der Kittim: und sie demüthigen Assur und demüthigen Eber, und auch er geht unter“. Dieses bezieht sich auf den siegreichen Widerstand, welchen die Tyrier dem assyrischen Könige Salmanassar leisteten, und „Eber“ bezeichnet da Mesopotamien, und davon, dass es die Söhne Eber's in Kanaan bezeichne oder auch nur mit umfasse, kann gar nicht die Rede sein. Denn Bileam hat seinen verheissenden Spruch über Israel, das er wider Willen segnen musste, v. 22<sup>a</sup> geschlossen. Es bedeutet

also v. 24 Eber ein Land, welches in der Nachbarschaft Assur's lag, gleichsam dessen zweite Hälfte ausmachte, also das Land jenseit des Euphrat. Und diese Bezeichnung des Landes, welches jenseit des Euphrat lag, als „das jenseitige κατ' ἐξοχήν“ erklärt sich aus der Bedeutung des genannten Stromes für Vorderasien. Dieses gegen Dillmann, welcher im Commentar zur Genesis bei 11, 14 bemerkt: „Wie viele Völker sind über einen Fluss gezogen! Der blosse Uebergang über einen Fluss (nicht Meer, nicht grosses Gebirge) ist nichts so absonderliches, dass ein Volk sich darnach benennen könnte“. — Also 4 Mos. 24, 24 hat Eber nur die oben angegebene Bedeutung „Jenseitsland“, bedeutet auch nicht etwa die Abkömmlinge Eber's, welche von den Verwandten Abrahams in der Nähe Assur's geblieben sind.

c) Nun kann jener von der Ueberlieferung als Stammvater Israels genannte Eber nach seiner Appellativbedeutung auch „Jenseits“, „Jenseitsland“ heissen, und dieser Name kann also nur eine Personification des jenseits (vom Euphrat) gelegenen Gebietes und seiner Bewohner sein. Da nun unter den neun Nachkommen Sem's, welche 1 Mos. 11, 10 ff. aufgezählt sind, wenigstens Arpachsad, also der erste, und Serug, der sechste, v. 21 f., bestimmt in ihren Namen mit Landschaftsbezeichnungen zusammenfallen, und da auch andere von den in Cap. 10 f. sowie anderwärts aufgezählten Personennamen mit Namen von Landschaften und Völkern sich decken: so ist es das wahrscheinlichste, dass auch bei Eber diess der Fall ist, zumal sich eine für eine einzelne Person passende Appellativbedeutung des Namens nicht wohl finden lässt. Dieses können wir um so unbedenklicher annehmen, als damit doch nicht gezeugnet wird, dass die im „Jenseitslande“ zunächst sich festsetzenden Stämme in der That auch in einem genealogischen oder Abstammungs-Verhältnisse unter einander und zugleich zu den Stämmen von Arpachsad standen, also ihre Gesamtbezeichnung als „Söhne Eber's“ zugleich eine locale und eine nationale Zusammengehörigkeit derselben ausspricht. — Wir brauchen uns aber nicht mit Wahrscheinlichkeiten zu behelfen. Denn ein Umstand der biblischen Ueberlieferung scheint mir die Identificirung des Personennamens Eber mit der Gebietsbezeichnung Eber zu erzwingen. Nämlich wie käme der Name „Eber“, wenn er bloss als Personbezeichnung gedacht wäre, dazu, dass



gerade von ihm die Abrahamiden und insbesondere das Heilsvolk abgeleitet würde, wie es doch nach 1 Mos. 10, 21 unbedingt der Fall ist [vgl. oben unter b]? „Eber“ ist ja (als Person) gar nicht der nächste Vorfahre Abrahams, sondern vielmehr der sechste! Diese Bedeutung Eber's in der Ahnenreihe Abrahams kann sich nur daher schreiben, dass „Eber“ zugleich und eigentlich Gebietsbezeichnung ist, und dass das „Jenseitsland“ der längste und festeste Standort sowie der Ausgangspunkt zur Weiterwanderung für die über Arpachsad von Sem sich ableitenden Stämme war.

d) Es fällt also die Bezeichnung des Stammvaters Abrahams und des Transeuphratgebietes zusammen. Darnach kann es auch nicht fraglich sein, ob von dieser doppelseitigen Bezeichnung das Adjectivum עִבְרִי abgeleitet ist, ob dieses also soviel wie „Sohn des Eber in dessen zweifachem Sinne“, also der Singular des 1 Mos. 10, 21 stehenden Plural „Söhne Eber's“ ist. Denn wenn dieses „Söhne Eber's“ wenigstens auch „Abkömmlinge, Auswanderer aus dem Jenseitslande“ bedeutet, so ist es überflüssig, zu fragen, ob nicht von einem Appellativum *eber* „Jenseits“ das genannte Adjectivum gebildet sei. Und wenn, wie nicht bestritten werden kann, 1 Mos. 10, 21 unter den „Söhnen Eber's“ die Abrahamiden und das Heilsvolk nicht bloss mit verstanden sind, sondern erst von ihnen aus sich jener Ausdruck „Sem war der Vater aller Söhne Eber's“ erklärt: so ist es sogar unzulässig, zu fragen, ob nicht für Abraham insbesondere die Bezeichnung „ibri“ erfunden worden sei. Er war ja schon als Abkömmling und Auswanderer des Transeuphratlandes ein „ibri“, und umgedreht Joqtan war es eben so gut, wie er. — Gegen diese Ableitung kann nun nicht mehr angeführt werden, vgl. noch Mühlau-Volck in der 8. Auflage des Handwörterbuchs von Gesenius, dass „ibri“ auch noch für das spätere Volksbewusstsein appellative Bedeutung gehabt habe; denn eben diese hatte es nach der hier entwickelten Herleitung. Es kann auch nicht eingewendet werden, wie denn die Israeliten allein mit der Benennung „Ibri“ als Abkömmlinge des Jenseitslandes bezeichnet sein könnten; denn gerade nach der hier gegebenen Ableitung geschieht dieses eben nicht, weil ja wenigstens 1 Mos. 10, 21 (wo es auch nur nöthig war) von „allen Söhnen Eber's“, also von einem grösseren Völkerkreise als von den Abrahamiden

allein die Benennung gebraucht ist und v. 25 Joq̄tan ausdrücklich auch als Sohn Eber's aufgeführt ist. — Also ibri, welches zum ersten Male 1 Mos. 14, 13 als Attribut des Abraham erscheint, ist diesem beigelegt worden, weil er der Abkömmling „des transeuphratensischen (Stammheros und Gebietes)“ in demselben eminenten Sinne als Einzelner war, wie alle seine Nachkommen und insbesondere die Israeliten die Abkömmlinge desselben „Eber“ waren 1 Mos. 10, 21. Das ὁ περὶ τῆς, welches die LXX 1 Mos. 14, 13 für „ibri“ gesetzt haben, ist also von der Vulgata ganz richtig mit „Transeuphratensis“ wiedergegeben worden.

e) Man fragt noch, wesshalb, wenn „ibri“ 1 Mos. 14, 13 die Einzahl von der Mehrzahl „bené Eber“ 1 Mos. 10, 21 sein solle, nicht jener Singular durch „ben Eber“ ausgedrückt sei. Die Antwort lautet, dass „ben“ zwar ausser Sohn auch Enkel bedeutet, wie 1 Mos. 29, 5, wo Laban (welcher doch Sohn des Bethuel, also Enkel Nahor's war 1 Mos. 22, 23; 24, 15. 24. 29) ein „ben Nachor“ genannt wird. Aber zur Bezeichnung der entfernteren Verwandtschaft, also des Nachkommen, wird nur der Plural „bené“ gebraucht. Vgl. nur ein Beispiel von allen: „bené Jischmael“ 1 Mos. 25, 13. 16 heisst das Volk; aber der einzelne Mann heisst „Jischmeëli“ 1 Chr. 2, 17, und dieses Adjectivum wurde dann auch wieder im Plural gebraucht, daher die Kaufleute, welche Joseph kauften, „Jischmeëlim“ heissen 1 Mos. 37, 25. So ist es bei allen andern Nationalbezeichnungen. Also musste auch von den bené Eber 1 Mos. 10, 21 der Einzelne (Abraham) „ibri“ heissen 1 Mos. 14, 13. Diese allgemeine Regel war schon bekannt, vgl. Gesenius im Thesaurus s. v. יְבִרִי; aber die Anwendung der Regel in Bezug auf den Singular „ibri“ hat man noch nicht gemacht.

f) Auch davon kann also nach der vorausgehenden Untersuchung nicht die Rede sein, dass „ibri“ den Abraham als denjenigen bezeichne, welcher über den Jordan gekommen sei. Aber die Begründung, welche Stade, S. 1 f. für diese seine Vermuthung giebt, ist überhaupt sehr precär. Denn er sagt: „Es fragt sich noch, nach welchem Flusse die Hebräer die jenseitigen heissen. Meist denkt man an den Euphrat. Besser denkt man an den Jordan. Denn die hebräischen Stämme haben sich nach der Rückwanderung aus Aegypten wohl geraume Zeit auf das Ostjordanland beschränkt und das West-

jordanland im Besitze der stammverwandten Kanaanäer gelassen“. Da ist freilich die Zuverlässigkeit der israelitischen Ueberlieferung sogar in Bezug auf die mosaische und nach-mosaische Zeit und selbst in Bezug auf die allgemeinsten Dinge (Eroberung des Westjordanlandes im Ganzen und Grossen noch unter Josua) in Frage gestellt, und dieser Zweifel scheint mir der Grundlage zu entbehren. Ausserdem ist von Stade vorausgesetzt, dass die Bezeichnung „ibri“ erst nach der Rückkunft Israels aus Aegypten entstanden, auf Abraham 1 Mos. 14, 13 zurückgetragen, und dann ebenso weiter rückwärts dem Abraham ein Urahne, Namens Eber, 1 Mos. 10, 21 gegeben worden sei. Diess alles, wie auch die von Stade angenommene Stammverwandtschaft der Hebräer und Kanaanäer, ist nach der obigen Auseinandersetzung unmöglich.

g) Der Name „Ibrim“, welchen die Nachkommen Jacobs nach ihrem nationalen Zusammenhang mit andern Stämmen und ihrem territorialen Ausgangspunkt trugen, musste auch gebraucht werden, wenn sie in politischer Hinsicht von andern Völkerschaften unterschieden werden sollten, und er war, wie der profane, so der früher bekannte. Diese Eigenschaften besass dieser Name gegenüber dem andern „bené Jisrael“, welchen der hervorragendste Theil der „Ibrim“ und zwar aus religiösen Gründen und später empfing. — Es erscheint daher nur als natürlich, wenn die später in Canaan gebräuchliche chaldäische Form jenes „ibri“, nämlich *ı̄braj* oder vielmehr die syrische Form *ı̄braj* von den Griechen in ihrem *ἰβραῖος* nachgeahmt und auch z. B. von Tacitus in seinem grossen Abschnitte über die israelitischen Verhältnisse (*Historiarum liber V. Cap. 1—13*) Cap. 2 „hebraeus“ geschrieben wurde.

Ἡ ἰβραῖς φωνή und das Adverbium ἰβραῖστι bezeichnen im Prolog des Sirachenkels, wo letzteres steht, jedenfalls die alt-hebräische Sprache, aber 4 Macc. 12, 7; 16, 15, wo der erstere Ausdruck steht und beide Male von der Anrede der heroischen Mutter an ihre sieben Söhne erzählt wird, wahrscheinlich schon die chaldäische Sprache. — Im Neuen Testament bezeichnet ἰβραῖστι Apoc. 9, 11 „in hebräischer Sprache“. Denn die Stelle heisst: „(die aus dem Brunnen des Abgrundes aufsteigenden Heuschrecken) ἔχουσιν ἐπ’ αὐτῶν βασιλέα τὸν ἄγγελον τῆς ἀβύσσου, ᾧ ὄνομα αὐτῷ ἰβραῖστι Ἀβαδδὼν κτλ.“ Dieses Wort steht im hebräischen Texte z. B. Hiob 26, 6

aber im chaldäischen Dialecte giebt es genau diese Form nicht, sondern  $\text{ܐܪܡܝܐ}$  und  $\text{ܐܪܡܝܐ}$ . — Apoc. 16, 16 bleibt zweifelhaft, obgleich von  $\text{ܐܪܡܝܐ}(\delta)\acute{\omega}\nu$  der 1. Theil wahrscheinlicher hebr.  $\text{אֲרָמַי}$ , als chaldäisch  $\text{ܐܪܡܝܐ}$  (Verbannung, Vernichtung) ist (auch das syrische Wort für „anathema“ zeigt nur den *e*-laut, nicht den *a*-laut). — An den übrigen Stellen des N. Testaments bezeichnen jene beiden Wörter aber die spätere chaldäische Landessprache Palästinas, wie die aus dem Munde Christi und Pauli  $\text{Μαρὰν ἁθὰ}$  1 Cor. 16, 22 (was Schürer bei seiner Zusammenstellung, Neutestamentl. Zeitgeschichte S. 372 übersehen hat) überlieferten Ausdrücke beweisen. — Josephus spricht selbstverständlich von der althebräischen Sprache, wenn er Antiqq. I, 1, 2 sagt: „Ὁ δ' ἄνθρωπος οὗτος Ἀδαμος ἐκλήθη. Σημαίνει δὲ τοῦτο κατὰ γλῶττιαν τὴν Ἑβραίων πυρρόν“. Ebenso wenn er weiter schreibt:  $\text{Ἰσοῦ κατὰ τὴν Ἑβραίων διάλεκτον καλεῖται γυνή}$ . Dagegen seine chaldäische Muttersprache meint er jedenfalls, wenn er im Prooemium der  $\text{Ἀρχαιολογία}$  § 2 von ihr sagt: „ $\text{Μέλλει περιέξειν ἅπασαν τὴν παρ' ἡμῖν ἀρχαιολογίαν καὶ τὴν διάταξιν τοῦ πολιτεύματος ἐκ τῶν Ἑβραϊκῶν μεθρημηνευμένην γραμμάτων}$ “. Ebendieselbe spätere Sprache meint er Bellum Judaicum Prooemium § 1 in den Worten: „ $\text{Προεθεμὴν ἐγὼ τοῖς κατὰ τὴν Ῥωμαίων ἡγεμονίαν Ἑλλάδι γλώσση, μεταβαλὼν ἃ τοῖς ἄνω βαρβάροις τῇ πατρίῳ συντάξας ἀνέπεμψα πρότερον, ἀφηγήσασθαι}$ “. —

Im Gegensatz zu dieser späteren Landessprache wurde die althebräische Sprache von den chaldäischen Targumim „die heilige Sprache“ genannt, vgl. das  $\text{ܕܠܗܩܕܝܫܐ}$  in Buxtorf's rabbinischer Bibel hinter der Chronika Pag. ב Zeile 20 von unten zu 1 M 31, 11:  $\text{יְהוָה אֱלֹהֵינוּ יִשְׁמְרֵנוּ בְּכָל דְּבָרֵינוּ}$  [richtiger:  $\text{יְהוָה יִשְׁמְרֵנוּ}$  nach Dan. 3, 4 etc.] (respondit Jacob linguā [sanctitatis =] sanctā:  $\text{יְהוָה}$ ).

# Erster Haupttheil:

## Schrift und Aussprache.

### § 6. Form der Consonanten.

Vorbemerkung. Eine hinreichende Veranschaulichung der Schriftgeschichte bietet schon die bei Gesenius-Kautzsch sich findende, von J. Euting in Strassburg gezeichnete Schrifttafel; ein Meisterstück des letztgenannten Gelehrten ist aber die Schrifttafel hinter der englischen Uebersetzung von Bickell's oben § 2 erwähnter Grammatik.

1. Die meisten Gelehrten sind jetzt der Meinung, dass die hieratischen d. h. die aus den Hieroglyphen vereinfachten Formen der ägyptischen Schrift die Vorbilder für die ursprünglichste Schrift der Semiten gewesen sind. Und die Aehnlichkeit der Mehrzahl jener hieratischen Zeichen mit den ältesten Schriftformen der Semiten, wie sie uns auf dem Mesastein und den phönizischen Inschriften entgegentreten, ist allerdings so frappant, dass diese Meinung wohl die richtige sein wird. Man kann auch nicht die vermittelnde Hypothese aufstellen, dass sowohl die Kanaaniter wie die Aegypter aus den hamitischen Ursitzen im Osten die gemeinsame Schrift mitgebracht haben; denn da wir Hieroglyphen nur im Nillande finden, so entbehrt die Annahme, dass sie von den Hamiten schon im Osten, am Unterlauf des Euphrat und weiter südlich, gebraucht worden seien, der thatsächlichen Grundlage. — Von jener jetzt herrschenden Meinung, dass die Kanaaniter von den Nilanwohnern Anlass und Muster zur Schriftverwendung bekommen haben, kann uns nicht der Umstand abbringen, dass die Kanaaniter nicht im Nillande selbst oder unmittelbar an dessen Grenze gewohnt haben; denn der Handelsverkehr, welcher die Kunde

vom Schriftbesitze der Aegypter brachte, und die Vortheile, welche der Besitz der Schrift und insbesondere der Besitz einer mit der ägyptischen übereinstimmenden Schrift bot, erklären die Nachahmung der ägyptischen Schrift auch von Seiten eines etwas entfernter wohnhaften Volkes. — Auch das Bedenken kann uns nicht zur Verwerfung jener Meinung bewegen, dass gemäss derselben von den Phöniziern, wie die Hebräer, so alle östlichen und südlichen Semiten die Schrift bekommen haben müssen; denn wieder dieselben beiden Factoren, welche die Phönizier zur Annahme der ägyptischen Schrift mögen bewogen haben, wirkten zur Weiterverbreitung derselben Schrift im Binnenlande Asiens. — Endlich die Form der Buchstabennamen, welche uns im griechischen Alphabet entgegentritt, ist kein zwingender Beweis dafür, dass die Schrift aus dem östlichen, aramäischen Gebiete zu den Phöniziern gekommen ist. Nämlich die griechischen Buchstabennamen gehen doch zum grössten Theile auf *α* aus. Diesen *α*-laut wollte Schultens, *institutio linguae hebr.* p. 9 vom status emphaticus der Aramäer ableiten. Dagegen bemerkte aber schon Ewald in der „Kritischen Grammatik“ von 1827 (im Abschnitt von Figur und Namen der Buchstaben), dass jenes *α* nur zugesetzt sei, damit nicht Consonanten am Ende des Wortes blieben, welche das griechische Ohr beleidigen, wie *πάσχα* für *πασ*, Dieses ist ganz richtig; denn wenn man die betreffenden Wörter durchgeht, so findet man, dass nicht einmal das auf *l* ausgehende *gaml* vom Griechen unverändert gelassen werden konnte, vgl. *ἄλς* (Salz). Anstatt nun die von den Phöniziern gehörten Endconsonanten nach den Gesetzen seiner Sprache abzuändern, hat der Grieche eine vocalische Endung angefügt. *Mēm* verlor sein zweites *m* zur Beseitigung der Kakophonie; ebenso *nūn*, welches sein Schluss-*n* hätte behalten können, vgl. den dori-schen Namen *Σάν* für *Σίγμα* (Herodot. 1, 139: *τὰ οὐνόματά σφι [τοῖς Πέρσαις] τελειῶσι πάντα ἐς τὸν τὸ γράμμα, τὸ Δω-ρεῖες μὲν Σάν καλέουσι, Ἴωνες δὲ Σίγμα*). Endlich von *rosch* liess der Grieche lieber gleich den für ihn unaussprechbaren Laut weg, anstatt ihn erst umzuwandeln. Nicht zwingend aber war es, wenn Ewald aus der monophthongisirten Form von *βίττα* [und *ζήττα*] einen Schluss auf die aramäische Heimath der griechisch-phönizischen Buchstabennamen zog; denn jene monophthongische Aussprache konnte bei so gewöhnlichen

Wörtern auch im Munde der mit den Griechen verkehrenden Phönizier gehört werden. Und wenn Ewald endlich die Form  $\text{פֿ}$  für den aramäischen Ursprung geltend machte, so hatte er nicht an das griechische *ῥω* gedacht, welches auf  $\text{פֿ}$  der Hebräer,  $\text{ר}$  der Phönizier hinweist, welches also, nebenbei bemerkt, damals noch nicht *rûs* ausgesprochen worden sein kann.

2. Ursprünglich gebrauchten die Hebräer eine Schrift welche der phönizischen nahe verwandt war. In dieser alten Schrift war der Pentateuch geschrieben, als die Samaritaner ihn als ihren Kanon annahmen, und wesentlich in seiner damaligen Schriftform bewahrten. Diese selbe alte Schrift steht auch auf den 20 geschnittenen Siegelsteinen und auf den Münzen der Hebräer, von denen manche erst bei Barkochba's Aufstand unter Hadrian geprägt worden sind, vgl. Schürer, Neutestamentliche Zeitgeschichte, S. 364—367. Diess ist der  $\text{קָרָב רַצָּץ}$ , der wegen seiner vielen Ecken auch  $\text{קָרָב רַצָּץ}$  scriptura fractionis = scriptura fracta genannt wird.

3. Obgleich aber die alte Schrift noch gelesen werden konnte und (allerdings vielleicht dem Handelsvolk der Phönizier zu Gefallen und auch nur bei bekannten Wörtern, wie die Münzinschriften waren) immer noch verwendet wurde, war doch seit der Rückkehr aus dem Exil der aramäische Schriftductus bekannt und bürgerte sich wegen seiner abgerundeten Art immer mehr ein. Esra, der schnelle Schreiber, Esra 7, 6, hat nach der Tradition diese „assyrische Schrift“  $\text{קָרָב אֲשִׁירִי}$  mitgebracht. Und auch bei Abschriften der heiligen Literatur muss dieser Ductus schon zu Christi Zeit verwendet worden sein, weil nur in ihm das Jod der kleinste Buchstabe war, als welcher es Matth. 5, 18 erscheint (*ἵνα ἐν ᾧ μία κεραία*).

4) Auch mit diesem jüngern Alphabet wird von rechts nach links geschrieben. Man schreibt daher zuerst den rechten Theil, wenn der betreffende Buchstabe füglich in mehrere Theile zerlegt wird. Die 22 Zeichen sehen folgendermassen aus: 1) א, 2) ב, 3) ג, 4) ד, 5) ה, 6) ו, 7) ז, 8) ח, 9) ט, 10) י, 11) כ, 12) ל, 13) מ, 14) נ, 15) ס, 16) ע, 17) פ, 18) צ, 19) ק, 20) ר, 21) ש und שׁ, 22) ת. Zuerst sollen die Zeichen mit ihrer Nummer benannt werden. — Aus der Schreibrichtung erklärt sich, dass viele Zeichen eine Oeffnung nach links haben, gleichsam ihr Gesicht dahin wenden, vgl. „Neue Studien über

das Aethiopische u. s. w.“ S. 16—19 in Betreff des Einflusses, welchen die Veränderung der Schreibrichtung auf die Gestalt der Buchstaben übte. — Weil viele von diesen Buchstaben rechte Winkel und starke Annäherung an die quadratische Form zeigen, so nannte man dieses Alphabet *Scriptura quadrata*, כְּתוּב מְרֻבָּע. — Halbe Breite besitzen nur sechs Zeichen: ג, ד, ה, ו, ז, ח; halbe Länge hat ט; aber über den zwischen beiden Grundlinien befindlichen Raum ragt י hinaus, unter denselben hinab ק. — צ, ע, פ, צ, כ bekommen am Ende der Wörter zum Theil einen Abschluss nach unten, werden respective zu einem vollen Quadrat umgebildet: ך, ם, ן, ם, ן. Diese *literae finales* stehen in der *vox memorialis kamēnappēs* (wie der Zerschmetterer). — Fünf Buchstaben werden, weil man beim Schreiben und Drucken des Hebräischen die Wörter am Ende der Zeile nicht abtheilt, benützt, um mit ihrer Verbreiterung innerhalb der Zeile zu verhindern, dass überhaupt am Ende der Zeile Veranlassung zur Wortabtheilung entsteht. Diese fünf sind: ם, ן, ך, ם, ן. Für diese der Verbreiterung fähigen Buchstaben (*literae dilatabiles*) ist *vox memorialis: ahaltēm* (ihr habt Zelte aufgeschlagen).

### § 7. Namen und Ordnung der Consonanten.

Vorbemerkung über die gegebenen Transcriptionen: Die von mir gebrauchten Aequivalente der hebräischen Consonanten folgen unter Nr. 1 dieses §. — Alle kurzen Vocale sollen entweder durch kein Zeichen, oder durch den herkömmlichen Bogen bezeichnet werden. Die langen Vocale des Hebräischen zerfallen nach ihrem Verhältniss zu der Vocalquantität des Arabischen und zu den Einflüssen des Tonwechsels in drei Classen: α) Solche, die auch im Arabischen lang sind und beim Tonwechsel als unverdrängbar bleiben, werden mit französischem Circumflex bezeichnet, z. B. â; β) solche, die im Arabischen kurz sind, aber im Hebräischen durch lautliche oder ideelle Einflüsse ebenfalls unverdrängbar gemacht sind, erhalten den griechischen Circumflex, z. B. ā; γ) solche, die im Arabischen kurz sind und im Hebräischen durch den Ton selbst oder den Vorton gedehnt sind und desshalb beim Tonwechsel verkürzbar und verdrängbar sind, erhalten den Balken, z. B. ā. — Der Accent soll, wo er nicht auf der letzten Silbe liegt, durch einen senkrechten Strich links vom Vocal der Vorletzten bemerkt werden; doch ist bei den Lesern meines Buches vorausgesetzt, dass sie im allgemeinen die Betonung der Verbalformen und die der Nomina *segolata* kennen. — Ueberdiess aber wird bei öfter wiederkehrenden Bezeich-



nungen die Transcription nur einmal genau gegeben werden. Die genaue Repetition der typographisch schwierigen Transcriptionen durch ein ganzes Buch halte ich für Luxus.

1. Die Namen der hebr. Consonanten sind in hebräischer Schrift meist folgendermaassen überliefert worden: 1) אָלֶף, 'āleph, Rind; 2) בֵּית, bēth, Haus; 3) גִּמֶל, gīmel, Kameel; 4) דָּלֶת, dāleth, Thüre; 5) הֶ' hē' Guck(fenster) [?; so Hupfeld und Böttcher]; 6) וָו, wāw, Nagel; 7) זָיִן, zājīn, Waffe (französisches z); 8) חֵת, Chēth, Zaun; 9) טֶת, tēth, Schlauch; 10) יָד, jōd, Hand; 11) קָף kaph<sup>1)</sup>, hohle Hand; 12) לָמֶד, lāmed, Ochsenstecken; 13) מֵם, mēm, Wasser; 14) נוּן, nūn, Fisch; 15) סָמֶךְ, sāmekh, Stütze; 16) עֵינַיִן, 'ajin, Auge; 17) פֶּ' pē' (Qimchi, Mikhlol, S. 2) oder פִּי (Dikduke hateamim, vgl. Schluss dieses §, S. 7) Mund; 18) צַדֵּי, Sādē, (Bart)schnitt [?; so, nach dem Aethiopischen, Böttcher; Andere: Fischerhaken<sup>2)</sup>]; 19) קֹף, qōph, (Ohr)höhle; 20) רֶשֶׁךְ, rēsch, Kopf; 21a) שֵׁן, šīn, Zahn und 21b) שִׁין, schīn, Zahn<sup>3)</sup>; 22) תָּו, tāv, Kreuz d. h. kreuzförmiges Zeichen, welches man den Thieren als Erkennungszeichen einbrannte oder anmalte.

In griechischer Schrift lesen wir die Buchstabennamen zunächst bei den Septuaginta Klagel. Cap. 1—4.

Die ursprüngliche Form der Consonanten stellte in den charakteristischsten Zügen das Thier oder Ding dar, dessen Name mit dem betreffenden Consonanten anlautet. Schrift nun, welche ihre Zeichen aus der Abbildung einer Anzahl von Dingen schöpft, die mit den einzelnen Lauten einer speciellen Sprache beginnen, heisst akrophonetische. Solche ist die

1) Kautzsch hat kāph; aber wenn sich auch dieser 11. Buchstabe mit dem 22. reimen soll und wenn auch קָף bei kleiner wie bei grosser Pause vorkommt (Olah. § 139, c), so ist doch die gewöhnliche kurze Form des Wortes beizubehalten.

2) Wie beim Teth, behalte ich beim Sade den Punkt als diacritisches Zeichen bei, wie die Deutsche Morgenländische Gesellschaft beim Arabischen.

3) Ich transcribire שֵׁן mit dem Doppelbuchstaben sch, obgleich ich die Forderung von Lepsius kenne, dass kein Buchstabe mit zwei Zeichen wiederzugeben sei, Standard Alphabet (1863) p. 62: „Every simple sound ought to be represented by a single sign“. Denn im Hebräischen treten, wenn überhaupt, ש und ת ohne dazwischenstehenden Vocal so selten neben einander, dass man in diesen wenigen Fällen zwischen s und t einen Bindestrich setzen kann.

canaanitisch-semitische insofern gewesen, als die kanaanitisch-semitischen Nachahmer von hieratischen Zeichen diese mit semitischen Namen von Thieren und Dingen benannten, welche jenen Zeichen ähnlich waren und durch ihre Anfangslaute diejenigen Lautwerthe bestimmten, die die Zeichen bei den Kanaaniter-Semiten haben sollten.

2. Die Reihenfolge der hebr. Consonanten ist in den alphabetisch abgefassten Dichtungen des A. Testaments überliefert. Diese sind Ps. 25. 34. 37. 111. 112. 119. 145; Spr. 31, 10 ff.; Klagel. Cap. 1—4. Da fängt einer von den 22 Consonanten nach dem andern je einen, oder mehrere Verse, oder einen Vertheil an (Ps. 111. 112). Dabei zeigt sich ein Schwanken in der Anordnung, indem Klagel. 2, 16 f.; 3, 46. 49; 4, 16 f.  $\text{ז}$  hinter  $\text{ב}$  steht. Diese Abweichung ist auch von einem Theil der Septuagintahandschriften beibehalten worden, während andere die gewöhnliche Reihenfolge hergestellt haben. Wahrscheinlich hat Böttcher Recht, wenn er § 138 sagt, dass man den „Mund“ (Pe) näher zu denjenigen Dingen habe stellen wollen, welche die Mahlzeit betreffen, oder dass man einen Reim auf den Schluss der ersten Fünzfahl (He) erstrebt habe. Aber die gewöhnliche Reihenfolge wird als die ältere durch das griechische Alphabet erwiesen, weil dieses sein  $\delta$   $\mu\iota\chi\rho\acute{o}\nu$ , wodurch der knarrende Laut des  $\text{ז}$  ersetzt wurde, vor  $\pi\acute{\iota}$  hat. — Dass in Psalm 37 zwischen Vers 27 und 30 das  $\text{ז}$  und in Psalm 145 zwischen Vers 13 und 14 das  $\text{ז}$  fehlt, kann nur im Wegfall eines Verses seinen Grund haben. — Dass ausser dem  $\text{ז}$  noch  $\text{ב}$  sich als überschüssiger Buchstabe in Psalm 25 und 34 findet, hat wahrscheinlich in der Aussprache beider Zeichen seinen Grund, vgl. S. 37. — Ueber die Spuren alphabetischer Anordnung in Psalm 9 und 10 sowie Nahum 1, 2—10 hat Bickell in Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft 1880, S. 559—563 gehandelt; aber die Mittel, durch welche er die alphabetische Anordnung in diesen Stellen als eine vollkommene darstellen will, sind gewaltsam.

3. Aus den Namen der hebr. Consonanten lässt sich vielleicht noch erkennen, nach welchem Princip die 22 Zeichen die angegebene Ordnung erhalten haben. Denn wenn sich nicht verkennen lässt, dass die ersten neun Namen das Haus des ackerbaureibenden und nomadisirenden Menschen beschreiben, so kann man das 10. Zeichen „Hand“ als Abschluss der ersten

Zehnzahl fassen; das 11. Zeichen „Kaph“ als erstes Reimglied für das 22., Tav. Durch das 10. und 11. Zeichen ist auch der „Ochsenstachel“ Nr. 12 vom 9. Zeichen getrennt worden. Unter Nr. 13 und 14 folgen die Nahrungsquellen des meer- und flussbefahrenen Theiles der Menschen, Nr. 15 ist vielleicht ein Bild des beim Essen aufgestützten linken Armes, Nr. 16—21 andere Theile des (bei der Mahlzeit liegenden) Menschen, Nr. 22 endlich das Wort, welches sich auf das 11. reimt. So nach Böttcher § 138.

Vergl. als Ergänzung zum 6. und 7. § hauptsächlich die reichhaltige Schrift von Dr. A. Berliner, Beiträge zur hebräischen Grammatik im Talmud und Midrasch, Berlin 1879, 59 Seiten, und dazu die Recension von Ignaz Goldziher in der Z. d. D. M. G. 1880, S. 375—384. — Ebenso sind hier zu vergleichen die Dikduke ha-teamim des Ben Ascher aus Tiberias in der ersten Hälfte des 10. Jahrh., herausgegeben von S. Baer und Hermann L. Strack (1879) und recensirt von Kautzsch, Z. d. D. M. G. 1880, S. 384—89, in § 5.

### § 8. Aussprache der Consonanten.

1. Die Quellen, woraus wir eine Kenntniss derselben schöpfen können, sind: a) Erscheinungen der Sprache selbst, indem die Grammatik zeigt, inwieweit die Kehllaute theils der Syncope unterworfen sind, theils durch ihre Stärke auf die Quantität und Qualität der Vocale einwirken u. s. w., vgl. Theil III., und indem das Lexikon die Bedeutungsgleichheit und Verwechselung verschieden geschriebener Wörter lehrt, also damit zugleich die Gleichheit ihrer Laute aussagt, vgl. כָּרַח und כָּרַח (um Lohn dinge, bestechen). b) Die Transcriptionen der hebräischen Buchstabennamen und vieler Eigennamen bei den griechischen Uebersetzern und bei Hieronymus. Die Auctorität der Septuaginta ist zu verwerfen, wo sie, wie bei den Kehllauten (ἀλεφ, ἦ, ἦθ, αἶν) nach der späteren, aramäischen Aussprache alle Unterschiede vernichtet hat; aber sie ist werthvoll, wo sie, wie bei den Sibilanten, starke, eine kräftige Bewegung der Sprechwerkzeuge fordernde Laute überliefert, obgleich auch da ihre Lautangabe durch die Schwierigkeit der Transcription beeinträchtigt wird. c) Die ausdrücklichen Angaben über Consonantenlaute bei Hieronymus und gelehrten Rabbinen des Mittelalters. Dagegen die Aussprache der neueren Juden kann nicht nach-

geahmt werden, obgleich auch unter ihnen die morgenländischen, span., portug. u. italienischen Juden sich durch bessere Tradition auszeichnen, nur dass sie *ũ* wie *s* sprechen. Ihre Aussprache ist durch Reuchlin bei den Christen eingeführt worden. Die deutschen u. polnischen Juden sprechen *ɾ* wie *s*; *ʀ* meist wie *ng*; und, um dies gleich hier hinzuzufügen, *—* wie *o*; Cholem meist wie *au*; *ɿ* wie *ai*, — wie *ü* und setzen den Accent auf Paenultima, vgl. *bréschis bóro* 1 M 1, 1. d) Eine viel directere Quelle ist die Aussprache der alten und neuen Araber, und diese ist denn auch von Reisenden und Lautphysiologen sorgfältig beobachtet und beschrieben worden, vgl. nur Wallin in Z. d. D. M. G. IX und XII und Lepsius, Allgemeines linguistisches Alphabet 1855, 2. Aufl. (Standard Alphabet) 1863; vollständige Literatur in meinen Aethiopischen Studien, S. 22.

2. Lautphysiologische Erläuterung. Bei der Bildung der menschlichen Stimmlaute ist abgesehen von dem Brustkasten, der wie ein Blasebalg den Athem durch die Luftröhre treibt, das Ende dieser letzteren, der Kehlkopf, thätig. Die Muskeln, welche um und über dieses Gehäuse ausgespannt sind, lassen zwischen ihren Rändern einen von der hintern nach der vordern Halsseite gehenden Spalt, durch welche der Athem streicht. Eben jene Muskelränder heissen die Stimmbänder. Denn je nachdem sie während des Sprechens einander genähert und deshalb vom vorbeistreichenden Athem in Schwingung versetzt werden oder nicht, zerfallen alle Laute, mit Ausnahme der Liquidae und Nasalen, in zwei Hälften: die tönenden d. h. die mit Stimmton gesprochenen und die tonlosen. Sonst sagte man: *mediae* und *tenues*. — Zur weiteren Ausbildung (Gliederung, Articulation) dieses zweifach vom Kehlkopf beeinflussten Athems dienen Verschlüsse und Verengungen, welche theils in der Kehle selbst, theils zwischen Gaumen und Zunge, theils zwischen den Zahnreihen und theils zwischen den Lippen hergestellt werden. Je nachdem die Consonanten bei Durchbrechung eines Verschlusses oder beim Durchstreichen der Luft zwischen einer Verengung entstehen, heissen sie Verschluss- und Engelaute, auch Schlag- und Reibelaute, auch Explosiv- und Fricativlaute, auch momentane und continuirliche Laute; sonst: *mediae* nebst *tenues* und *aspiratae* oder vielmehr *spirantes*. — Die vier Abtheilungen des Kehl- und Mundraums, in denen die erwähnten Verschlüsse und Engen hergestellt werden, heissen Articulations-

gebiete, und man unterscheidet das gutturale, palatale, dentale und labiale Articulationsgebiet.

3. Die einzelnen Laute.

a) Kehllaute. א bezeichnet die Verstärkung und Einengung des zur Lebenserhaltung dienenden Luftstroms durch die einander genäherten und straffgezogenen Stimmbänder. Da ohne Vollzug jener beiden Operationen die Stimmbänder überhaupt nicht durch Schwingungen einen Ton hervorbringen, so sind jene Operationen die Vorläufer jedes Vocales und müssen also auch zwischen zwei aufeinanderfolgenden Vocalen wiederholt werden, bezeichnen also auch den Hiatus d. h. eben die Pause in der Vocalhervorbringung, welche die Stimme braucht, um nach der Bildung des ersten Vocals jene beiden Operationen wieder vollziehen zu können. Dieser 1. Consonant wird durch den Spiritus lenis transcribirt (') — א bezeichnet die Hervortreibung einer die gewöhnliche Athemstärke bedeutend übersteigenden Luftmasse durch die weit geöffnete Stimmritze. Ohne die Ausdeutung der einzelnen Sprachlaute weiter begünstigen zu wollen, muss man es doch natürlich finden, dass die Menschen durch eine (solche dem Husten ähnliche) Verstärkung ihrer Expiration die Aufmerksamkeit zu erregen, auf etwas hinzudeuten suchten, und darum begreifen, wesshalb dieser Laut bei hinweisenden Fürwörtern und Interjectionen besonders oft auftritt. (h). Während die genannten beiden Laute im Kehlkopfe ihre artikulirende Stelle haben, haben die beiden folgenden sie oberhalb desselben. — ש bezeichnet die gewaltsame Durchbrechung eines im Schlunde gebildeten Verschlusses. Bei dieser Durchbrechung vernahm das Ohr verschiedene Geräusche. Denn bald fand sie näher am Kehlkopfe statt und war dann eine dem Spiritus lenis gleichartige, nur verstärkte Einschnürung des Luftstromes oder es überwog in der Wahrnehmung der dem Spiritus asper ähnliche Luftstoss, bald fand sie näher am Gaumen Statt und erscholl dann als ein palataler Laut, welcher auch noch von einem r-artigen Knarren begleitet wurde. Die 2. Hauptart wird in der arabischen Schrift durch einen über das Zeichen gesetzten diakritischen Punct unterschieden. Daher kommt die vierfache Weise, in welcher das ש bei den LXX wiedergegeben ist, vgl. שׁוֹן, 'Edfı 1 M 2, 8; שׁוֹן, 'Eβeq 10, 21; שׁוֹן Γαζά 10, 19; das arabische Wort شَوْنَة (expeditio bellica) = Razzia. Am besten sucht man alle vier Ingredienzien des Lautes durch eine

heftige Zusammenpressung des Schlundes und Hervorstossung eines rauhen Hauches bei der Aussprache zu vereinigen. Man kann aber ohne Schaden der Sache, dem Zuge nach Erleichterung der Aussprache, von welchem wir auch schon die Semiten, namentlich alle mit den Aramäern zusammenhängenden (Samaritaner, Galiläer, Syrer, Mandäer) bewegt sehen, nachgebend, das  $\text{ʾ}$  nur wie einen etwas verstärkten Spiritus lenis aussprechen. Wir umschreiben es durch doppelten Spiritus lenis ( $\text{:}$ ) —  $\text{ʾ}$  bezeichnet das Durchstreichen der Luft durch eine im Schlunde gebildete Verengerung. Weil diess die Articulationsstelle dieses Tones ist, so nähert er sich den palatalen Lauten und steht zwischen Doppel- $\text{h}$  und  $\text{ch}$ . Durch letzteres soll er hier umschrieben werden. — War dieser Laut von einem Rasseln begleitet, so versah der Araber das Zeichen mit einem diakritischen Punkte.

b) Gaumenlaute.  $\text{ʾ}$  ist der tönende,  $\text{ʿ}$  der tonlose Verschlusslaut des Gaumens ( $\text{g}$  und  $\text{k}$ ).  $\text{p}$  gleicht in allen drei angegebenen Merkmalen dem vorausgehenden <sup>1)</sup>, aber bei seiner Bildung wird die Mundhöhle aussergewöhnlich zusammengedrückt und daher eine aussergewöhnliche Luftmasse erfordert. Daher heisst er emphatischer Gaumenlaut. Zur Umschrift eignet sich  $\text{g}$  um so mehr, als es im Alphabet die dem Qoph entsprechende Stelle einnimmt, vgl. hinter  $\text{πῖ}$  das Zahlzeichen  $\text{Κόππα}$  für 90. — Zum palatalen Gebiete gehört auch der vor, zwischen und nach Vocalen vom  $\text{i}$  sich ablösende Engelaute des Jod,  $\text{y}$ , ( $\text{j}$ ).

c) Zahnlaute.  $\text{ʾ}$  ist der tönende,  $\text{ʿ}$  der tonlose,  $\text{ʰ}$  der emphatische Verschlusslaut des dentalen Articulationsgebietes. Auf diesem Gebiete sind auch die Engelaute durch besondere Zeichen dargestellt worden: die Spiranten im engeren Sinne, daher auch mit einem besondern Namen (Sibilanten, Zischlaute) versehen. —  $\text{ʾ}$  ist der tönende Sibilant und ist gewiss gleich zuerst kein affricirter d. h. aus Verschluss- und Engelaute gemischter Laut, affricirtes Daleth ( $\text{dz}$ ) gewesen. Denn hätte die hebräische Sprache affricirte Laute gekannt, so hätte sie nicht

---

1) Darüber dass  $\text{p}$  ursprünglich wenigstens eine Tenuis (und nicht eine media, wie vielfach behauptet worden ist) war, vgl. die Untersuchung mit Anführung der Literatur in meinen Aethiopischen Studien, S. 28–31.

zur Vermeidung derselben die Transposition der dentalen Verschlusslaute mit den Sibilanten vorgenommen. Das ζ aber mit welchem die LXX den Laut wiedergeben, kann schon damals den weichen *s*-laut gehabt haben, welchen es im Neugriechischen bezeichnet; vgl. das *s* in *lesen, leise* (z). — ϝ ist der tonlose Sibilant, das anlautende *s* im Deutschen. Eben diesen Laut, und nicht wohl einen etwas breiteren, bezeichnet man mit ϗ, wo sich (vgl. über dialectische Verschiedenheit in diesem Puncte das ephraimitische פִּיבִּיבִּי (Fluss) Richt. 12, 6) das *s* anstatt *sch* ausgebildet hatte, und man doch noch bei der historischen Rechtschreibung bleiben wollte, also sich mit einem diakritischen Puncte behalf, anstatt gleich ϝ für ϗ einzusetzen, wie es später nach aramäischer Orthographie geschah. — Wo nun ϗ seinen ursprünglichen Laut *sch* behalten hatte, setzte man einen Punct rechts. Wir schreiben *š* und *sch*. Dass der Laut *sch* zur Zeit der Septuaginta gehört wurde, haben sie durch ihre Umschreibung der beiden Buchstabennamen פִּיבִּי und פִּיבִּי mit ϗσεν und εϗχς ausgedrückt, weil sie sich nicht anders helfen konnten. Da wollten sie ein für alle Mal angeben, wie das σ aufzufassen sei, welches sie bei den Umschreibungen für ϗ setzen. — Das Arabische hat oft den n. m. M. abgeleiteten Laut *š*, wo im Hebräischen sich *sch* bewahrt hat. — Endlich *z* ist nicht das affricirte ϗ, also nicht wie deutsches *z* oder *tz*, wie es bei den heutigen Juden lautet, zu sprechen. Dafür ist der Buchstabenname *צאדי* bei den LXX nicht entscheidend; denn die LXX wollten nur, so gut es ihnen möglich war, die emphatische Eigenthümlichkeit dieses Sibilanten angeben. Wichtiger ist des Hieronymus Ausspruch zu Jes. XI: *Proprietatem Zade inter Z et S latinus sermo non exprimit, et strictis dentibus vix linguae impressione profertur*. Der Umstand, dass das *z* an der Transposition der Sibilanten mit dentalen Verschlusslauten theilnimmt, worauf Hupfeld, Gram. S. 50 Gewicht legte, muss gegen die affricirte Aussprache als entscheidend angeführt werden. Es ist also ein mit zusammengepresster Mundhöhle heftig hervorgetriebenes *s* (s). Wie sich aber dieser schwere Laut in den leichteren des deutschen *z* umsetzen konnte, zeigt das Aethiopische, Amharische u. s. w., vgl. meine Aethiopischen Studien S. 47—49.

d) Von den Lippenlauten ist der tönende Verschlusslaut *b*, der tonlose *p*. Zum labialen Gebiete gehört auch der

vor, zwischen und nach Vocalen vom *u* sich ablösende Laut des ו (*w*). Dieser *w*-laut geht am Wortende, weil er ohne folgenden Vocal nur ganz schwer hervorzubringen ist, naturgemäss in den leichteren Laut des deutschen *v* über, vgl. engl. *leaf, leaves* (Blatt).

e) Sechs von diesen Lauten (nämlich בּוּרְכָה) werden durch den Uebergang der Sprachwerkzeuge von der vorausgehenden Hervorbringung eines Vowales zur Production dieser Consonanten aus Verschlusslauten zu Engelaute. Wird der ursprüngliche Laut gesprochen, so hat der Buchstabe ein Dägersch (acuens; es ist chaldäisches Participium activum Qal) d. h. einen Punct in seiner Mitte, welcher, als die schwächere, einfachere Modification des betreffenden Consonanten bezeichnend, im Unterschied von einem andern das Dagesch lene heisst. Die beiden Laute des א und אִ klingen, wie die in *gegen*, vgl. אָגָן (Zaum); vom hauchartigen und rauheren ח, vgl. חָלָח (Salz), scheidet sich als glatterer Laut כ, vgl. חָכָם; ד und דִ klangen vielleicht wie neugriech. δ und ϑ, können aber der Bequemlichkeit halber um so mehr unaspirirt ausgesprochen werden, als vielleicht beim Leben der alt-hebräischen Sprache diese Aspiration noch gar nicht geübt wurde. כ lautet wie das zweite *b* von *Babel*; am Wortende, gleich dem ו, wie deutsches *v*; ט wie *f*. Diese sechs aspirirbaren Verschlusslaute stehen in der vox memorialis בְּגַדְכֶּפֶת begadkephath. Ich transcribire diese Zeichen, wo sie aspirirt sind: *b, g, d*; aber *kh, ph, th*.

Ich habe früher, *Gedanke, Laut und Accent* S. 19, auf Grund lautphysiologischer Beobachtung mit Berufung auf Merks Anthrophophonik S. 917 ausgeführt, dass die Punctatoren wahrscheinlich das Gesetz von der Aspiration einer litera בּוּרְכָה durch einen vorausgehenden Vocallaut zu abstract an der zu ihrer Zeit doch todten Sprache durchgeführt haben. Ich habe a. a. O. darauf hingewiesen, dass beim Leben der Sprache nicht der schliessende Vocal eines vorhergehenden Wortes einen aspirirenden Einfluss auf den aspirirbaren Anlaut des folgenden Wortes ausgeübt haben kann, sondern dass dieser Einfluss erst beim langsamen und ausserdem nach künstlichen Regeln eingerichteten Vortrag der Schriftabschnitte im Gottesdienste hervorgebracht oder vielmehr hinzugebracht wurde. Ich habe ferner, was die Hauptsache ist, dort שְׂכָנָם mit γέγονται; לְבָנָם mit der von Petermann, „Hebräische Formenlehre nach der Aussprache der heutigen Samaritaner“ S. 7 berichteten Aussprache



des Samaritaners *lebankimma* verglichen und habe bemerkt, dass von der lebenden Sprache aller Wahrscheinlichkeit nach im ersten Falle das Gesetz der Assimilation, im zweiten Falle das Gesetz der Dissimilation beobachtet worden sei. — Dazu füge ich jetzt dieses, dass in unsern deutschen Wörtern *b* nur dann durch die Vocalaussprache in seinem Laute verändert wird, wenn nicht bloß ein Vocal vorausgeht, sondern auch einer folgt, vgl. *Leib*; *reißen* und *reiß*! Darnach wird wohl der Hebräer לֵב auch *leb*, לֵבֵב auch *lebb* ausgesprochen haben. Ausserdem besteht der Einfluss des Vocals auf den folgenden Consonanten bei uns darin, dass, während *d* ein tönender Verschlusslaut bleibt, *g* und *b* aus tönenden Verschlusslauten zu tönenden Engelaute, *k*, *t* und *p* aber aus tonlosen Verschlusslauten nur zu tönenden Verschlusslauten werden, vgl. *beide*, *gegen*, *beben*, *Haken*, *treten*, *kneipen*. Man könnte bei den fünf ersten Lauten diese Gewohnheit unserer lebenden Sprache auf die hebräischen Worte übertragen und dabei doch dem sechsten Laut *p* hinter einem Vocal den Laut *ph*=*f* geben; denn dass bei ע und פ die Discrepanz der Aussprache schon, während die Sprache noch eine lebende war, stärker als bei den ersten fünf Aspirabiles hervorgetreten ist, soll doch wahrscheinlich dadurch ausgedrückt werden, dass in Ps. 25 und 34 das ע am Schlusse noch einen überzähligen Vers anfängt. — Aber eben das פ schon macht uns aufmerksam, dass wir nicht die Wirkungen der Vocale auf die fraglichen sechs Laute, wie sie im Deutschen sich zeigen, als Analogien für das Hebräische betrachten dürfen. Ausserdem lässt sich bei פ nachweisen, dass es durch den vorausgehenden Vocal nicht nur zum tönenden Verschlusslaut (wie im deutschen *Haken*), sondern zu einem Engelaute geworden ist, sodass es ähnlich war dem Laute des פ, aber nur nicht wie dieses hinten im Schlunde, sondern weiter vorn am Gaumen gesprochen wurde. Diese Aehnlichkeit des aspirirten פ mit dem פ lässt sich mehrfach beweisen. Zunächst erscheint bei den Punctatoren Chateph-Pathach auch unter aspirirtem Kaph, wo dieses Chateph sonst nicht weiter veranlasst sein könnte, vgl. zwar nicht das neben כְּחִיכְךָ (in eurer Mitte) erscheinende כְּחִיכְךָ z. B. 1 M 23, 9, weil diess auch nach § 10, Schluss erklärt werden könnte, aber כְּחִיכְךָ 1 M 3, 17 und כְּחִיכְךָ (du sollst es essen) Hes. 4, 9. 10. 12. In Dikduke hateamim § 51 ist richtig 1 M 3, 17, nicht ganz richtig Hes. 4, 13 bemerkt. In der Hahn'schen Bibel

liest man das Chateph-Pathach auch bei  $\text{חֶטֶף פָּתַח}$  3 M 7, 6; 5 M 12, 15. Böttcher § 205 hat richtig die Stellen aus 1 Mose und Hesekiel; hat aber das Chateph irrthümlich mit dem  $\text{ס}$  in Causalnexus gebracht. Ferner vgl. die Transcription der LXX, z. B.  $\text{Ἀβιμέλεχ}$  für  $\text{אַבִּימֶלֶךְ}$  Ri. 9, 1, vgl. weiter in meiner Schrift, Gedanke, Laut und Accent S. 74 ff. Endlich wird auch im Talmud eine Gleichheit von  $\text{צ}$  und  $\text{ץ}$  vorausgesetzt, wie Goldziher in der am Schluss von § 7 erwähnten Recension S. 378 bemerkt. Dort verweist er auch auf das, was v. Maltzan, Reise nach Südarabien (1873; Braunschweig, Vieweg und Sohn) S. 177 über die Aussprache der aspirirten Laute giebt, und weil Goldziher die Stelle nicht mittheilt und der Reisebericht nicht Vielen zur Hand sein wird, so will ich die Worte v. Maltzan's hierher setzen: „Interessant war mir, was mir der Méri (= Herr; Oberrabbiner in Aden) über die landesübliche Aussprache des Hebräischen sagte. Qâmez wird wie  $\hat{o}$  ausgesprochen, ebenso Qâmez chatuph, nur kürzer. Zère ist  $\hat{e}$ , Segol aber  $a$  und von Patach kaum verschieden. Chôlem lautet auch wie ein  $\hat{e}$ , so dass man *Mêscheh*, *Yêsef* u. s. w. sagt; doch ist dieses  $\hat{e}$  nicht ganz so lang, wie Zère. Das Beth ist hier stets hart, nie aspirirt, nie  $bh$ , selbst wenn es ohne Dagesch steht. Das Zade klingt sehr weich, fast wie englisches  $z$  und deutsches schwaches  $s$ . Das Qoph wird in Aden selbst wie  $Q$ , in Çan'â dagegen soll es wie  $G$  (in *Gott*, *gut*) ausgesprochen werden. Diese Eigenthümlichkeit ist wohl dem Einfluss des Dialects von Yemen zuzuschreiben, in welchem das arabische  $Q$  auch wie  $G$  klingt. Daleth und Thau ohne Dagesch aspirirt, wie bei den spanischen Juden, lauten etwa wie das englische *th* in *the* (stark) und *their* (schwach)“.

Tabelle der Mutae.

	tönend (media)		tonlos (tenuis)	
	Verschlusslaut	Engelaut	Verschlusslaut	Engelaut
Gaumen	ג	ג	כ, ק	כ
Zähne	ד	ד, ז	ח, ט	ח, ס, ש, זש, צ.
Lippen	ב	ב	פ	פ

Vgl. die tabellarische Anordnung der arabischen Laute, wie sie nach dem Verhalten der Stimmbänder, der Verschluss- oder Engbildung, der Articulationsstelle und der Beeinflussung

seitens der umgebenden Vocale von den Nationalgrammatikern beschrieben worden sind, in m. Aethiopischen Studien hinter S. 24.

f) Verschieden von den besprochenen Lauten sind die Liquidae, die einen unbestimmteren Laut haben, weil sie durch Schwingung entstehen, und zwar *l* durch Vibration der Zungenränder, *r* durch die des Zäpfchens (*r* uvulare), oder der Zungenspitze (*r* linguale), vgl. die Bedingungen für das Eintreten des ersten oder zweiten *r*-lautes bei Delitzsch, Physiologie und Musik in ihrer Bedeutung für die Grammatik, besonders die hebräische, (1868), S. 11—13. Ich kann ihm nur beistimmen, wenn er das in der Nähe von Zungenlauten gesprochene *ṛ* (vgl. die unten folgende Anmerkung) für das *r* linguale erklärt. — Aus der Thatsache aber, dass uns nur in sehr wenigen Ausnahmefällen eine doppelte Aussprache des hebräischen *r* überliefert ist, lässt sich nicht mit Stade, Lehrb. § 62, d schliessen, dass die Hebräer gewöhnlich ein *r* uvulare sprachen; denn im Gegentheil lässt sich das *r* linguale noch schwerer doppelt aussprechen als das andere. — Ueber diese doppelte Aussprache des *ṛ* handeln die Dikduke ha-teamim in § 7.

Anmerkung. Ich gebe eine Uebersetzung dieses lautphysiologisch wichtigen §. „Das Merkmal desjenigen Resch, welches ausgesprochen wird mit Dagesch, und desjenigen, welches mit Raphe ausgesprochen wird! Und dieses [diese Unterscheidung] ist bei den Kindern des Landes [Israel] allein — (im Codex Cairo steht dafür „und diess ist bei den Bewohnern von Maʒazja [= Tabarja d. h. Tiberias] nur“; auch im Codex Tschufutkale 13 heisst es „wisse, dass die Bewohner von Maʒazja, das sind die Bewohner von Tabarja, sprechen und lesen in ihr, der Schrift [nämlich mit jener Unterscheidung des doppelten Resch] [und zwar] sie nur“). — Und dieses [die Unterscheidung] ist angebunden an ihre Zunge [= verknüpft mit ihrer Aussprache], sei es dass sie in der Schrift lesen oder dass sie in ihrer Unterhaltung sich unterhalten. Und dieses findet sich im Munde der Männer und der Frauen und im Munde der Kinder. Und nicht schwankt es und nicht unterliegt es einem Wechsel, wenn sie in ihr, der Schrift, lesen; [sondern] am Orte eines Dagesch [= eines zu dageschirenden Resch erklingt] Dagesch, und am Orte eines Raphe [= eines zu raphirenden Resch erklingt] Raphe. Und dies ist sein [dieses doppelten Resch] Merkmal: Wenn sich Resch stützt auf [= sich anschliesst an, folgt auf] die sechs Buchstaben, deren Merkformel *ר"ט ז"ח* ist, und wenn unter dem Buchstaben, auf den es sich stützt [= dem es folgt], Schewa ist, dann wird Resch mit Raphe ausgesprochen; z. B. *בְּרִי יִשְׂרָאֵל*; *בְּרִי יִשְׂרָאֵל* zur Vermehrung der Herrschaft Jes. 9, 6; *בְּרִי יִשְׂרָאֵל* und für die Zehnten Neh. 12, 44; *בְּרִי יִשְׂרָאֵל* dürften wir doch

dich zurückhalten! Ri. 13, 15; **וְיָשְׁבוּ שָׁמָּה** ein Ortsname 4 Mos. 32, 35; **וְיָשְׁבוּ מִיָּדָיו** seine mächtigen Regenströme Hi. 37, 6; **וְיָשְׁבוּ** und die Knöchel seines Rückgrates Dn. 5, 6; **וְיָשְׁבוּ** hilf uns Jehova, unser Gott! 2 Chr. 14, 10; Baer-Strack haben unrichtig **וְיָשְׁבוּ** denn der Gott meines Vaters zeigte sich als meine Hilfe 2 Mos. 18, 4; **וְיָשְׁבוּ** in meinen Wegen 1 Kg. 3, 14; **וְיָשְׁבוּ** lass mich einhergehen! Ps. 25, 5; **וְיָשְׁבוּ** die Fürsten Ri. 16, 30; **וְיָשְׁבוּ** und sein Name war Jithra 2 Sm. 17, 25; **וְיָשְׁבוּ** sie bricht in sich zusammen Jes. 24, 19. Dieses sind die sechs Buchstaben vor Resch, und zwei nach ihm, deren Merkformel **וְיָשְׁבוּ** ist, [bedingen ebenfalls jene raphirte Aussprache], z. B. **וְיָשְׁבוּ** Unbeschnittene am Herzen Jer. 9, 25; **וְיָשְׁבוּ** meine Tenne Jes. 21, 10; **וְיָשְׁבוּ** mein Horn 1 Sm. 2, 1; **וְיָשְׁבוּ** Vorhänge der Philister 1 Sm. 18, 25. Dieses sind die acht Buchstaben, sechs vor Resch und zwei nach ihm, **וְיָשְׁבוּ**, und nur wenn Schewa unter dem vom Resch gestützten [= gefolgt] Buchstaben ist, [wird raphirtes Resch ausgesprochen]; wenn aber nicht Schewa [unter dem vom Resch gefolgt Buchstaben ist], wird es [Resch] mit Dagesch ausgesprochen. Und ebenso wenn Schewa unter dem Resch steht, welches den [jenen genannten] sechs Buchstaben folgt, wird es mit raphirter Aussprache ausgesprochen, z. B. **וְיָשְׁבוּ** von seiner Nachkommenschaft dem Moloch 3 M 20, 2; **וְיָשְׁבוּ** in den Wegen Davids 2 Chr. 17, 3; **וְיָשְׁבוּ** dass gerade sind die Wege Jehova's Hos. 14, 10; **וְיָשְׁבוּ** Dariken Esera 2, 69; **וְיָשְׁבוּ** alle frischen Zweige seines Sprossens = alle seine sprossenden frischen Zweige Hes. 17, 9; **וְיָשְׁבוּ** seine Sprossen 31, 5; **וְיָשְׁבוּ** bis Sarepta Obadja v. 20; **וְיָשְׁבוּ** du schlägst breit = breitest aus Hi. 37, 18. Und ebenso, wenn die Buchstaben **וְיָשְׁבוּ** vor Resch kommen, und es kommt [darauf] das Resch mit Schewa, ist es raphatum, z. B. **וְיָשְׁבוּ** zu euerm Wohlgefallen 3 M 19, 5; **וְיָשְׁבוּ** und wir werden sehen 1 M 37, 20 und dergleichen [et quae sunt similia]. Und die übrigen Resch, welche sich in der Schrift finden, sind in Bezug auf Aussprache alle dageschirt. Und diess ihr Merkmal ist klar“.

Wird durch Oeffnung der Gaumenklappe für die Luft ein Weg zugleich durch den Mund- und den Nasencanal geöffnet, so entstehen die Nasenlaute, und zwar der dentale Nasal *n* und der labiale Nasal *m*.

g) Die Verdoppelung der Laute wird ebenfalls durch Dagesch angezeigt. Als die stärkere Modification eines Lautes angehend, heisst dieses Dagesch forte. Diess steht nur nach vorausgehendem vollen Vocale. — Weil diess der Fall ist, so kann **וְיָשְׁבוּ** nur wo es hinter einem Vocal steht, *ww* sein. Ueber den Laut, den **וְיָשְׁבוּ** dann hat, wenn es nicht hinter einem

Vocal steht, vgl. § 9. — Ueber die Bedingungen des Auftretens der verschiedenen Arten von Dagesch kann erst unten, § 10 gehandelt werden.

h) Wenn ה am Ende eines Wortes seinen Consonantenlaut behalten hat, ist es mit einem Punkte in seiner Mitte versehen vgl. הָ (hoch sein). Er heisst מַפְּיָק Mappiq (proferens d.h. efficiens, ut litera proferatur, pronuntietur, also: zur Aussprache bringend, lautbar machend). Dasselbe Zeichen steht über oder unter א viermal: 1 M 43, 26; Esr. 8, 18; 3 M 23, 17; Hi. 33, 21. Man hat wohl an den ersten drei Stellen [וְהָיָה וְהָיָה] und [וְהָיָה וְהָיָה] (sie werden und ihr werdet bringen)] mit inconsequenter Genauigkeit bezeichnen wollen, entweder dass א gegen den Augenschein seinen Consonantenlaut besitze, oder dass es zwischen zwei Vocalen nach aramäischer Weise wie j gesprochen werde. An der vierten Stelle [אֶתְּ] [Athias], [אֶתְּ] [Baer-Delitzsch], sie wurden gesehen) ist der Punkt am wahrscheinlichsten Zeichen der Verdoppelung. — Die Abwesenheit der beiden Dagesch und des Mappiq ist, wo sie nicht erwartet wird und werden kann oder soll (1 Mos. 7, 23) und desshalb den Leser und Schreiber (1 Mos. 42, 25) zu falscher Aussprache, Uebersetzung und Schreibung verleiten könnte, ausdrücklich durch ein besonderes Zeichen, einen wagerechten Strich über dem betreffenden Consonanten, angemerkt worden. Dieser Strich heisst Rāphāh (schlaff, schwach הַפֿ oder הַפֿֿ Rāphē) d. h. er bezeichnet den betreffenden Consonanten als schwach ausgesprochen, weil er entweder 1) hervorhebt, dass der Consonant als Engellaut (aspirata) und nicht als Verschlusslaut (media, resp. tenuis) ausgesprochen wird (Gegensatz zum Dagesch lene), oder 2) dass der Consonant einfach und nicht doppelt gesprochen wird (Gegensatz zum Dagesch forte), oder 3) dass er quiescirt (Gegensatz zum Mappiq). Beispiele zu 1) sind הַבֶּהֱמָה (ihre Fettstücke) 1 Mos. 4, 4; ferner v. 8, vgl. aber v. 14; 19, 17. 33. 35; 24, 31; 29, 13; 39, 19; 40, 10. Beispiele zu 2) sind: הַיָּמִים (sie ist genommen) 1 Mos. 2, 24, ferner 6, 2. 16; 7, 4. 20. 23; 9, 24; 10, 2; 12, 19; 18, 5. 17; 20, 3; 25, 23; 26, 14 f.; 29, 5; 30, 15. 37 ff.; 31, 6. 26; 33, 12; 34, 9; 36, 34 f.; 41, 21. 23; 42, 16. 25; 43, 9; 46, 23; 50, 6. Ein Beispiel zu 3) ist הַפֿֿ (Blüthe) Jes. 18, 5 im Unterschied von הַפֿֿ (ihre Blüthe) 1 Mos. 40, 10 (Ausgaben von Baer und Delitzsch); vgl. andere Beispiele in der Formenlehre.

### § 9. Die Vocale.

1) Wie die hebräischen Münzen und die Synagogenrollen zeigen, hat man die Vocale zuerst bloss durch einzelne Consonanten angezeigt. Man zählt gewöhnlich als solche א, ה, ו und ך auf. Aber, um das Werden der Sache verstehen zu lernen, muss man zunächst die Fälle unterscheiden, wo diese vier Consonanten zu den Radicalen und Bildungsbuchstaben des betreffenden Wortes gehören. Daran schliessen sich die Fälle, wo א (selten), ה, ו und ך des Vocales wegen an Stelle eines Radicales oder Bildungsbuchstaben getreten ist. Endlich kommen die Fälle, wo einer von diesen Buchstaben zu den Radicalen und Bildungsbuchstaben hinzugetreten ist. Dies hat א ganz selten, ה gar nicht, ו und ך sehr oft gethan. Diese vier Vocalbuchstaben nennt man *literae quiescibiles* (des Ruhens d. h. des Nichtausgesprochenwerdens fähige), weil sie ihren eigenen Consonantenlaut verlieren können, oder auch „*fulcra sive matres lectionis*“, weil sie bei der Auffindung des jedesmaligen Vocales eine Unterstützung gewähren, diesen gleichsam gebären können.

2) Durch die beiden letztgenannten Vocalbuchstaben sind zunächst und nothwendigerweise die im Auslaute stehenden Vocale angezeigt worden. Nur der lange *a*-laut kann jetzt am Wortende stehen, ohne durch einen Vocalbuchstaben angezeigt zu sein. — Oftmals ist dann in der vorausgehenden Silbe der Vocalbuchstabe ausgelassen worden. — Doch hat man, wenn das Wort consonantisch endete, auch umgedreht die letzte Silbe ohne Vocalbuchstaben geschrieben und ihn schon in die vorletzte gesetzt. — Endlich findet man auch die letzte wie vorletzte Silbe mit Vocalbuchstaben geschrieben. — Ausserdem hat man für die einzelnen grammatischen Bildungen meist nach einer bestimmten Regel die Vocalbuchstaben gesetzt oder weggelassen, vgl. die Formenlehre: z. B. der Infinitivus constructus Qal gewöhnlich ohne Vocalbuchstaben, der Inf. absolutus mit Vocalbuchstaben; wieder der Imperativ, das Imperfect und Particip Qal ohne Vocalbuchstaben u. s. w. Und wie die Formen gewöhnlich geschrieben sind, stehen sie im Paradigma. — Ist ein Vocal durch einen Vocalbuchstaben angezeigt, so nennt man diese Orthographie *Scriptio plena*,

im andern Fall *Scriptio defectiva*; oder man sagt in jenem Fall, der Vocal sei *plene*, in diesem, er sei *defective* geschrieben.

Anmerkung. Ueber das Alter der Vocalbuchstaben wird unten § 15 im Anschluss an einen concreten Fall gehandelt.

3) a. Obgleich ursprüngliche d. h. vom Gedankentrieb für die betreffende Form geforderte Vocallänge meist durch den Vocalbuchstaben angezeigt ist, so ist diess doch auch manchmal nicht der Fall. — Von radical langen Vocalen zu reden, ist falsch; denn dazu hätte man nicht einmal bei den *Verba mediae semivocalis* ein Recht, weil diese eben nicht *Verba mediae vocalis* (u oder i) sind, wie unten, § 38, 5 am Schlusse ausführlich bewiesen ist. — b. Tongedehnte Vocale sind zwar gewöhnlich *defective* geschrieben, aber doch auch *plene*. — c. Kurze Vocale sind selten *plene* geschrieben. Aber das Eintreten einer andern als der gemäss diesen Regeln in einer bestimmten Form zu erwartenden *Scriptio* übt keinen Einfluss auf die Quantität der betreffenden Vocale und ermöglicht weder (bei den ursprünglich langen) noch verhindert (bei den tongedehnten und kurzen) Vocalen das Verschwinden derselben beim Rücken des *Accentus*.

4) Erst nach der Zeit des Hieronymus († 420), im 5. und 6. Jahrh., hat man, um die Aussprache sicherer zu überliefern, theils zu Tiberias theils in den Schulen zu Babylonien ein System von Vocalzeichen erfunden. Sie machen also nur den Vocal sichtbar, der vorher schon in der *plene* oder *defective* geschriebenen Silbe gesprochen wurde.

5) Die Vocalzeichen des tiberiensischen Systems sind nun, verbunden mit einigen der häufigsten *scriptiones plenae*, diese: 1. 𐤀 (ä); 2. 𐤁 (ā, oder vielmehr dunkel gefärbt: langes ā); 3. 𐤂 (ē, ǣ, ǣ); 4. 𐤃 (ū und selten ǣ); 5. 𐤄 (ē); 6. 𐤅 (ē); 7. 𐤆 (i und ī); 8. 𐤇 (i und selten i bei Späteren); 9. 𐤈 (ö); 10. 𐤉 (ō); 11. 𐤊 (ō); 12. 𐤋 (ū und ū); 13. 𐤌 (ū und selten ū bei Späteren). Hier, in diesen Transcriptionen bezeichnet der Balken alle drei Arten von Vocallänge, welche oben § 7 unterschieden worden sind; nur dass die *defective* geschriebenen langen Vocale zunächst nur die durch den Ton und lautliche Einflüsse hervorgerufene Länge, in zweiter Linie auch die ursprüngliche Vocallänge; umgedreht die *plene* geschriebenen langen Vocale zunächst die

ursprünglich langen Vocale, dann erst auch die andern beiden Arten von Vocallänge darstellen. — Welche von diesen Vocalbezeichnungen nur kurz, welche mittelzeitig (ancipites), und welche nur lang sind, ist durch die Transcription angegeben. — Ueber die Unterscheidung des zweiten und neunten Vitals handelt § 12. — Diese Zeichen und scriptiones plenae heissen: 1. Páthach, Oeffnung, näml. des Mundes, wie sie zur Aussprache des *a* nöthig ist; 2. Qā'měš, Zusammenziehung; 3. Segō'l (Traube, von der Gestalt des Zeichens) parvum. 4. Segol magnum; 5. Sērē (Zerreissung) parvum; 6. Sere magnum; 7. Chī'rēq (Knirschen, Kreischen) parvum; 8. Chireq magnum; 9. Qames chāṭū'ph, kurzes Qames; 10. Chō'lēm (Vollheit) parvum; 11. Cholem magnum; 12. Qibbū's, Zusammendrückung; 13. Schūrēq, Pfeifen, wie es bei der Aussprache des *u* ertönt.

Zeichen der Vocallosigkeit ist ׀, Schewa, אָׁׂ׃; vielleicht: Leerheit; allerdings Gesen. Lgb. S. 64: sistens vocem, also vom chald.-hbr. אָׁׂ׃, אָׁׂ׃; Stade, Lehrb. S. 40 „Ruhe“ vgl. arab. *ḥukūn*, aber die letzte Ableitung von אָׁׂ׃ scheint unannehmbar, weil die Masora das Wort immer mit *w* schreibt und erst Elias Levita u. A. es mit *o* schreiben.

6) Diese Zeichen stehen zum grössten Theil mitten unter dem Consonanten, hinter welchem sie zu sprechen sind. Nur in das Kaph finale tritt — und — also: ׀ und ׀, wahrscheinlich der Ausfüllung wegen; vgl. dass beim Nun finale das Qames links vom untern Schaft (׀ z. B. 1 Mos. 19, 33), beim Qoph aber rechts davon steht (׀); ferner dass Pathach furtivum unter demjenigen Consonanten steht, vor welchem es erklingt, z. B. אָׁׂ׃ (Geist) 1 Mos. 1, 2; ferner der Punct des Schureq steht im Wav, und das Cholem steht gewöhnlich über dem linken obern Ende des vorausgehenden Consonanten. Nur kann ein Accent das Cholem aus seiner gewöhnlichen Stellung verdrängen, wie man z. B. 1 Mos. 7, 13 beobachten kann: אָׁׂ׃ (Noah), auch אָׁׂ׃, aber אָׁׂ׃, vgl. weiter gegen den Schluss dieses §.

Aber a) defective geschriebenes Cholem steht über dem rechten obern Ende eines folgenden א, wenn dasselbe ein quiescirendes ist oder, besser, nicht den Vocal der folgenden Silbe unter oder über sich hat.



Anmerkung. α) Richtig ist z. B.  $\text{יֵצֵא}$  (herausgehen) 1 Mos. 8, 7;  $\text{בָּא}$  (komm!) 1 Mos. 24, 31 (ausnahmsweise plene geschrieben);  $\text{לֹא}$  (nicht), nur 35 Mal plene geschrieben, z. B. Jer. 4, 11.

β) Richtig ist auch  $\text{בָּא}$  (ihr Kommen) 2 Mos. 28, 43; 40, 32; Hes. 42, 14; richtig steht desshalb bei Olshausen im Index  $\text{בָּא}$  (Kommen), aber falsch S. 533  $\text{בָּא}$ ; ebenso falsch aber in der Bibelausgabe von Hahn (1839)  $\text{בָּא}$  (Ehebrecherin) 3 Mos. 20, 10. — Richtig  $\text{בָּא}$  (dein [m.] Kommen) 1 Mos. 10, 19, aber falsch jene Form Jer. 51, 61 und  $\text{בָּא}$  (euer [m.] Kommen) 4 Mos. 15, 18 (Hahn). — Richtig  $\text{בָּא}$  (verwerfend [f.]) Hes. 21, 15, falsch  $\text{בָּא}$  v. 18 (H.). — Richtig  $\text{בָּא}$  (Loskäufer) 4 Mos. 35, 27, falsch  $\text{בָּא}$  (Ehebrecher) 3 Mos. 20, 10. — Richtig  $\text{בָּא}$  (sehende, fem. plur.) 5 Mos. 3, 21; 11, 7.

γ) Richtig steht auch dann der Cholempunkt nicht auf dem folgenden  $\text{א}$ , wenn diesem ein Segol magnum, Sere magnum oder Chireq magnum folgt, vgl.  $\text{רָאִי}$  (die dich sehen) Hes. 28, 18;  $\text{רָאִי}$  (sehende [in Genetivverbindung]) Jer. 52, 25;  $\text{בָּא}$  (komm [f.]) Jes. 47, 5; Hes. 37, 9;  $\text{בָּא}$  (schmutzige) Sach. 3, 4, aber falsch  $\text{רָאִי}$  (sehende) 5 Mos. 4, 12 (Hahn).

δ) Aber auf dem folgenden  $\text{א}$  steht der Cholempunkt, wenn dieses nicht das Zeichen eines ihm folgenden Vocals unter oder über sich trägt, z. B.  $\text{בָּא}$  (tritt ein!) 1 Mos. 7, 1;  $\text{לֹא}$  (nicht), in seiner gewöhnlichen defectiven Orthographie.

In richtiger Consequenz steht Cholem parvum auch auf dem folgenden  $\text{א}$ , wenn diesem ein Schureq folgt; daher richtig  $\text{בָּא}$  (sie [m.] werden kommen) z. B. 2 Mos. 35, 10. 21. 22; 36, 4, aber falsch  $\text{בָּא}$  4 Mos. 27, 21 (H.); richtig  $\text{בָּא}$  Baer-Del. Jes. 1, 12; richtig  $\text{בָּא}$  (kommt! [m.]) Joel 4, 11, aber falsch  $\text{בָּא}$  v. 13, auch bei Baer-Delitzsch. — Consequent wäre es nun auch, wenn Cholem parvum auf dem folgenden  $\text{א}$  stünde, wenn diesem ein Cholem magnum folgt, und so steht auch bei Olshausen S. 350 und Gesenius im Thesaurus  $\text{בָּא}$  (Zehntausende); aber bei diesem Zusammentreffen wird in andern Drucken der erstere Cholempunkt zurückgerückt, wahrscheinlich wegen der zu grossen Nähe des zweiten Cholempunktes. Daher liest man  $\text{בָּא}$  Dan. 11, 12 bei Hahn; Gesenius, Handwörterbuch. 8. Aufl. von Mühlau und Volck in Dorpat. Und so immer bei derselben Constellation, vgl.  $\text{בָּא}$  (sein Kommen) 2 Mos. 28, 29. 30. 35; Hes. 10, 3; 42, 9.

Ueber diesem nächsten  $\text{א}$  bleibt Cholem parvum stehen, auch wenn etwa noch Wav folgt, vgl.  $\text{בָּא}$  (linke Seite) Hes. 1, 10;  $\text{בָּא}$  (Vergehungen, in Genetivverbindung) Jes. 44, 22;  $\text{בָּא}$  (voll sein) Jer. 25, 12.

Und in Fällen, wie  $\text{בָּא}$  (sehr) ist ja  $\text{א}$  gar kein dem o-laute folgender Consonant, vgl.  $\text{בָּא}$  (Unreinigkeiten) 3 Mos. 16, 16;  $\text{בָּא}$  (Schmerzen) Ps. 32, 10; noch viel weniger in

מִשְׁאוֹר Hes. 17, 9 oder vielmehr mit éinem ם (wegnehmen); מִלְאוֹר (erfüllen), falsch angenommen in Ges. Thes. s. v.; richtig מִלְאוֹר Dn. 9, 2; 1 Chr. 29, 5; 2 Chr. 36, 21; Bö. II S. 422; Mühlau-Volck s. v.

b) Soll α) Cholem durch ם angezeigt werden, so steht es gewöhnlich über dem rechten obern Ende des ם, also ם, ם. — β) Dieses gewöhnliche Zeichen heisst aber auch noch ם̄w, wenn der vorausgehende Consonant weder Vocal noch Schewa, das ם selbst aber einen Vocal unter sich hat, vgl. םִן (speien) = qô'. Also םֹ (oder) lautet 'ô; םִן (wieder, noch) lautet zôd; aber םִן (harrende) ist = qôwê (bei Hahn) Ps. 37, 9. Damit nicht ם zwei Vocalzeichen bei sich habe, wird aber vielfach und richtiger bei der Bezeichnung von ם̄w das Cholem über den vorausgehenden Consonanten gesetzt, wie in der Hahn'schen Bibel (die also inconsequent ist) םִןִּי (die auf dich harrenden) Ps. 25, 3. Ebenso richtig bei Baer-Delitzsch. Wieder falsch םִןִּי (abborgend) Jes. 24, 2 bei Hahn; richtig םִןִּי bei Baer-Delitzsch. Man dürfte aber dann consequent auch nicht םִןִּי drucken lassen, was auch bei Baer-Delitzsch steht. — γ) Soll aber ם̄ bezeichnet werden, so steht gewöhnlich das Cholem über dem linken oberen Ende des ם, also ם̄ vgl. םִן (Sünde) 1 Mos. 4, 13. — Wenn, wie z. B. im Thesaurus von Gesenius, in allen drei Fällen ם steht, hat dieses Zeichen die zweite Bedeutung (ם̄w) unter den bei β) angegebenen Umständen und die dritte Bedeutung (ם̄), wenn der vorausgehende Consonant Vocal oder Schewa hat.

c) Tritt zu ם oder ם ein in ם quiescirendes Cholem, so behält der Cholempunct seine Stelle über dem ם, vgl. Beispiele von den vier möglichen Fällen: םִן (aufhebend, tragend) 3 Mos. 15, 10; םִן (wegnehmen = vergeben) 1 Mos. 4, 13; םִן (Enos) 4, 26; םִן (Pison) 2, 11. — Ebenso behält das Cholem seine Stelle, wenn es, in ם quiescirend, dem ם vorangeht, vgl. םִן (Haupt, Kopf) 1 Mos. 3, 15. Es ist also nicht nöthig, durch Hoch- und Tiefstellung die beiden Punkte zu unterscheiden, wie es besonders auffallend bei Gesenius Thesaurus geschieht. — Trifft aber mit ם oder ם ein defective geschriebenes Cholem zusammen, so gelten folgende Regeln: ם heisst ם̄, wenn es selbst weder Vocal noch Schewa hat; ם heisst ם̄sch, wenn der vorausgehende Consonant weder Vocal noch Schewa hat; ם heisst ם̄, wenn der vorausgehende Consonant weder Vocal noch

Schewa hat, aber *schō*, wenn es selbst weder Vocal noch Schewa hat, vgl. אָנֵן (hassend) = *šōnē* z. B. 5 Mos. 7, 11; חָשֶׁךְ (Finsterniss) = *chōschekh* 1 Mos. 1, 2; 4, 20; 7, 13; תָּעוּהוּ (thuend) = *tōūh* 1 Mos. 1, 11; 9, 2; 18, 17; 21, 22; אֹנֶיֶם (Onyx) = *schōham* 1 Mos. 2, 12. Das 1. 2. und 4. von diesen Beispielen hat auch Hupfeld, Ausführliches Lehrbuch S. 64; vgl. zum 4. Fall noch 1 Mos. 1, 18; 4, 9; 7, 21; 8, 1; 9, 5. 6; 10, 5. 20. 31; 13, 4; 18, 10. 25; 21, 6; 24, 11. 20. — Andere Beispiele zur Uebung Hes. 16, 44; 17, 2. 10. 15; 18, 2. 10; 26, 16; Am. 9, 12 f.; Ps. 91, 1; insbesondere auch עָנָה Esth. 5, 13; 7, 4 (gleich, passend). —

Es war also unnöthig, bei עָנָה (Entwurzlung) Esra 7, 26 die Aussprache anzugeben, wie es Rödiger in Gesenii Thes. pag. 1484 gethan hat („lege: *schēroschū*“) und wie Mühlau und Volck in der 8. Aufl. des Handwörterbuchs nachgeahmt haben (*schēroschu*). Bei diesen findet sich überdiess dort der Druckfehler עָנָה statt עָנָה (Wurzel).

Von dieser Regel hat man bei Concurrenz zunächst eines *א* nicht consequent Gebrauch zu machen gewagt, vgl. 1) richtig אָרָם (erheben, vergeben) 4 Mos. 4, 2. 21; Hos. 1, 6; vgl. Jes. 1, 14 אָרָם richtig Baer-Delitzsch, aber unrichtig אָרָם (aufheben, sich erheben) Jes. 18, 3 (auch bei Baer-Delitzsch); und so unrichtig auch bei Concurrenz eines ה steht אָרָם (machen) Hes. 23, 30. Olsh. § 36, b erwähnt 1 M 50, 20 als Ausnahme; aber diess wohl bei Buxtorf; doch nicht bei J. H. Michaelis und Baer. Richtig אָרָם (das Annehmen) 2 Chr. 19, 7 und so auch richtig bei Gesenius Thes. und Handwörterb. Aber falsch ist es, dass in diesen Büchern die Aussprache *masso* dazu gesetzt ist. Denn diese ausnahmsweise Angabe der Aussprache ist, weil das א kein Schewa hat, nicht nur ganz überflüssig, sondern auch verwirrend, weil der Lernende denkt, dass bei diesem Worte eine ganz besondere Schwierigkeit der Aussprache vorliege. — 2) Richtig steht אָרָם (Gestank) Amos 4, 10, und es kann ja das *א* so wenig vocallos sein, wie z. B. das א in אָרָם (Floh) 1 Sam. 24, 15. Trotzdem steht mit überflüssigem Cholempunct אָרָם (zeigt euch fest!) Jes. 46, 8 (auch bei Baer-Delitzsch); Gesenius schrieb im Thesaurus plene אָרָם (pag. 84); aber Mühlau-Volck haben richtig im HWB אָרָם. — Vom dritten Falle habe ich kein Beispiel mit concurrirendem *א* bemerkt. 4) Richtig steht אָרָם (deine [f.] Plünderer) Jer. 30, 16; aber diese Form

ist nur ein scheinbarer Beleg; denn das Kethib ist  $\text{קָדַשׁ}$  auszusprechen; die im Texte stehende Punctuation gehört vielmehr zur Randlesart, also  $\text{קָדַשׁ}$ , vgl. Graf zur Stelle. Falsch ist aber  $\text{קָדַשׁ}$  (vergessen) Jer. 23, 39; aber so auch Olsh. § 38, f. und im Index. Gesenius hat im Thesaurus pag. 920 zwar richtig die beiden Punkte über dem  $\text{ש}$ , aber unnöthigerweise den zweiten, das Cholem anzeigenden, höher stellen lassen; Bö. II. S. 421 richtig.

Die Vocalzeichen sind zuweilen durch andere concurrirende Zeichen ein wenig aus ihrer regelmässigen Stellung gedrängt worden:  $\text{יְדֹהִי}$  (er gelobt) 4 Mos. 30, 3 durch Qadma, während der Cholempunct seinen gewöhnlichen Platz hat v. 4; jene Verdrängung auch 5 Mos. 4, 9 f.; 6, 25, und während an der zuletzt citirten Stelle  $\text{יְדֹהִי}$  (diese fm. sing.) gelesen wird, also das Cholem seinen Platz über  $\text{י}$  behalten hat, musste es weichen in  $\text{יְדֹהִי}$  (sehr) 5 Mos. 4, 9. Wie es hier nach links weichen musste, so nach rechts in  $\text{וַיָּבֹא}$  (und er kam) 4 Mos. 20, 6; 25, 8 und  $\text{וַיָּבֹא}$  27, 17; 5 Mos. 4, 21. Dagegen keine Verdrängung brauchte einzutreten in  $\text{וַיָּבֹא}$  (und wir kamen) 5 Mos. 1, 19, und nicht das Rebîa hat die beiden Cholempuncte auseinander getrieben 3, 21, sondern vgl. oben unter a). — Der letztgenannte Accent Rebîa hat gewöhnlich ganz dieselbe Gestalt wie Cholem. Daher war bei seiner Concurrenz mit diesem in zwei Fällen wirklich eine Beseitigung der Unsicherheit durch Höherstellung des Rebîa nöthig. Nämlich in der 1. und 2. der vier in Bezug auf  $\text{ש}$  aufgezählten Möglichkeiten. Denn  $\text{שָׁבַע}$  (aufheben, erheben) 4 Mos. 4, 2. 21 hätte, wenn die beiden Punkte in gleicher Höhe neben einander ständen, falsch *nascho* ausgesprochen werden müssen. Nöthig ist die Höherstellung des linken Punctes auch in  $\text{וַיָּבֹא}$  2 Mos. 19, 9; 36, 2 f.; denn ohne solche Höherstellung müsste das Wort *mosûh* gelesen werden. — In den neuen Textausgaben von Baer und Delitzsch unterscheidet sich Rebîa schon durch seine bedeutendere Grösse vom Cholem, vgl. Jes. 62, 11, wo Cholem und Rebîa auf dem  $\text{י}$  zusammentreffen; vgl. noch unten § 11, 5, Schluss. — Ein Circellus, welcher auf die ungewöhnliche Grösse des Nun aufmerksam macht, hat das Cholem nach links gedrängt in  $\text{וַיָּבֹא}$  (bewahrend) 2 Mos. 34, 7. Ein Asteriscus, welcher irgendwie die Form als merkwürdig bezeichnet, concurrirt in  $\text{וַיָּבֹא}$  (er zerschmeisst) Jer. 23, 29.

Anmerkung. Diese Regeln über Cholem einmal ausführlich zur Sprache zu bringen, war nothwendig, weil man in den Schriften gelehrter und ungelehrter Verfasser auf Schritt und Tritt Verstösse dagegen findet. Ich habe mir bei der Lectüre über hundert Stellen angemerkt, wo die vorstehenden Regeln über den Cholempunkt verletzt sind. Verhältnissmässig correct sind Gesenius, Thesaurus und Lehrgebäude; Olshausen; Böttcher-Mühlau; Mühlau-Volck; Gesenius-Kautzsch; aber decadenweise hintereinander stehen falsche Cholempunkte bei Ewald und Stade. Auch wenigstens in den Beigaben zu den Editiones biblischer Texte von Baer und Delitzsch habe ich Fehler bemerkt, vgl. *Liber duodecim prophetarum*: 'רמא p. 74 (richtig pag. 64); לם pag. 77; לם pag. 82 statt לם; יאמץ pag. 99; — *Liber Proverbiorum*: רמא zweimal pag. X; auch pag. XI; רמץ pag. X; לץ pag. XII zweimal; ebenda רמץ u. a. In den *Dikduke ha-teamim* von Baer und Strack steht ל S. 8. 12. 23 (2 mal). 30 (2 mal), richtig ל S. 21. 23. 25; מ S. 8 (2 mal); רמץ S. 11; יאמץ S. 67 (2 mal); רמץ S. 67 (2 mal); רמץ S. 42 (2 mal); רמץ S. 20. 25 neben richtigem רמץ S. 20; רמץ S. 37; לץ S. 37.

7) Ob die Vocalbuchstaben in den Vocalzeichen quiesciren, kann nach folgender Regel erkannt werden. Vorauszuschicken ist, dass א in allen fünf Vocalen; ה in a, e, o und zwar nur am Wortende; ו nur in o und u, י in e und i quiescirt. Die bei jedem Vocalbuchstaben genannten Vocale heissen die ihm entsprechenden. Wenn nun א selbst kein Vocalzeichen oder Schewa unter oder links über sich, aber einen ihnen entsprechenden Vocal vor, in, oder rechts über sich haben, so werden sie als quiescirende Vocalbuchstaben nicht mit ausgesprochen (so nach Seffer's Elementarbuch § 4). — Steht vor ו oder י ein anderer als der ihnen entsprechende Vocal, so bilden sich auch keine Diphthonge, weil es diese im Althebräischen nach überlieferter Aussprache nicht giebt. — Für die Fälle, wo die vier Vocalbuchstaben in den ihnen entsprechenden Vocalen quiesciren, sind keine Beispiele nöthig. Aber ich will einige Beispiele hersetzen, wo die vier Vocalbuchstaben nicht quiesciren: 1) רמץ (er ist schuldig) = *jěschām* Hos. 4, 15. Da hat also א seinen Consonantenlaut behalten, obgleich es im e quiesciren kann. Gegen Ewald § 15, e רמץ *jěscham* Hes. 6, 6<sup>a</sup>. 2) רמץ (er stösst) = *jěhdōph*. Da steht ה nicht am Wortende und hat auch Schewa unter sich. 3) רמץ (er möge befehlen) = *jezāv*; ו oder auch ו (Nagel) = *wāv*. Wie in diesem Beispiele, so steht oft vor auslautendem ו ein quiescirendes, unausgesprochenes ו.

Ferner קר (Kreuz) = *tāv*; שָׁלֹו auch שָׁלֹוֹ (Wachtel) = *šēlāv*; קֶרִי, Qeri קָרִי (Winter) = *šethāv* HL. 2, 11; סוּסָיו (seine Pferde) = *sūsāv*; — אֶרְוָה (ich war ruhig) = *schāldvī*; — שָׁלֵוֹ oder auch שָׁלֵוֹ (ruhig) = *schālēv*. — פִּי (sein Mund) = *pīv*. — 4) חַי (lebendig) = *chāj*; אֲדֹנָי (mein Herr, der Herr, von Gott gesagt) = *ʿadônāj*; אֲדֹנָי (Volk) = *gōj*; גִּלְגָּל (geoffenbart) = *gālāj*; — אֲשִׁיר (ich werde züchtigen) = *ʿajsīr* Hos. 7, 12. —

Damit die noch fehlenden Regeln über die Aussprache eine sichere Grundlage erhalten, muss folgender Weg eingeschlagen werden.

### § 10. Die Arten des Schewa und des Dagesch.

1) Es kommt darauf an, die Kennzeichen einer offenen d. h. auf einen Vocal ausgehenden Silbe aufzufinden. Da ist erst noch vor auszuschicken, dass eine auf einen quiescirenden Vocalbuchstaben endigende Silbe mit langem Vocal offen ist, wenn auch die analoge, aber eines quiescirenden Buchstaben entbehrende Silbe nicht zu den offenen Silben gehört. — Immer ist a) eine Silbe mit unbetontem langen Vocal, meist b) eine Silbe mit betontem langen Vocal, manchmal c) auch eine Silbe mit betontem kurzen Vocal eine **offene** Silbe. Die Fälle, welche unter a) gehören, sind sicher, da der Wortaccent und die Quantität, welche den einzelnen Vocalzeichen von vornherein, abgesehen von den hier zu erwähnenden Ausnahmen, zukommt, feststeht, vgl. § 9, 5. S. 43 f.

Die Fälle von b) sind: α) alle betonten, vocalisch anlautenden Endsilben, und dazu gehören auch die aus einem zufälligen Grunde auf der ultima betonten Verbalformen, vgl. מָלַכְתָּ (und du (m.) wirst tödten); β) in der Mitte fast alle Silben mit methegirtem Qames (vgl. darüber die Untersuchung unten § 13) und alle Silben mit Metheg bei anderm Vocal als Qames, soweit sie nach der Analogie eigentlich plene geschrieben werden müssten; ferner auch alle Silben, welche (zufällig) wegen des Satztones einen langen Vocal bekommen haben, vgl. הָרָגְתָּ (sie hat getödtet); die sogenannten Bindevocale der Verbal- und Nominalsuffixa; die Nomina nach

der Analogie von כְּסֵף (Buch); קֹדֶשׁ (Heiligthum); מָוֶת (Tod). Ausnahmen von b) sind α) alle betonten, consonantisch auslautenden Endsilben mit langem Vocale, und dazu gehören auch die mit zwei Consonanten schliessenden Endsilben, die langen Vocal haben, vgl. נָרְדֵּי (Narde), אֵמֶת (Wahrheit), יָבֵךְ (jēbk, er möge weinen) und alle diesem gleichen Beispiele, die von Gesenius Lgb. S. 67 fälschlich als anderthalbsilbig aufgefasst worden sind. — β) in der Mitte des Wortes die Formen der intransitiven Zeitwörter mit ם, vgl. הָיָהְלָךְ (du bist klein gewesen); die Verbalformen mit consonantischem Afformativum, welche unter dem Satztone einen verlängerten Vocal bekommen, vgl. הָיָהְלָךְ (du (m.) hast getödtet).

Die Fälle von c) sind die Nomina nach der Analogie von מֶלֶךְ (König); עַיִן (Auge, Quelle) und überhaupt alle Formen, welche den betonten kurzen Vocal in der vorletzten Silbe haben. Vorletzte Silbe ist aber diejenige, auf welche eben noch eine volle Silbe folgt. Diess wegen Nr. 2, S. 52 u. Nr. 4, S. 60. Daher sind von c) die Formen wie הָיָהְלָךְ (du [f.] hast gesandt); ferner הָיָהְלָךְ (er möge sich freuen), bei denen nur scheinbar auf den betonten kurzen Vocal noch eine volle Silbe folgt; ebenso die Suffixa יָהְלָךְ, יָהְלָךְ, יָהְלָךְ und יָהְלָךְ ausgenommen.

Und wie nun schon alle unter b) und c) genannten Ausnahmen, so sind auch noch alle diejenigen Silben geschlossen, welche einen unbetonten kurzen Vocal haben, vgl. noch S. 68.

2) Das auf eine offene Silbe folgende Schewa ist ein **Schewa mobile**, also ein solches, welches bewegt d. h. hervor gebracht oder ausgesprochen werden kann. Denn die hebräischen Grammatiker sagten von einem Zeichen des Alphabetes, dass es bewegt oder ausgesprochen werde, wenn es durch Verbindung mit einem Vocale zum Gehör gebracht werden konnte. Solches Schewa mobile ist also aussprechbar, lautbar, ist ein Vocalanstoss, welcher beim Leben der Sprache gemäss seiner Abstammung und gemäss seiner consonantischen und vocalischen Umgebung verschieden gefärbt gewesen ist, vgl. z. B. die Eigennamen bei den LXX. Das Genauere darüber im III. Haupttheil. Jetzt aber kann es nur als kurzes, farbloses ē gesprochen werden.

Es fängt eine neue Silbe an, ist silbenanlautend. Damit aber angezeigt werde, dass sein Laut noch grössere Flüchtigkeit

keit besitzt, als selbst ein unbetontes Segol, wird es durch ein hochgestelltes e transcribirt, wo es auf Genauigkeit der Transcription ankommt. Solches Schewa mobile steht in der Mitte des Wortes, ausser (1) hinter einer offenen Silbe, auch (2) unter einem verdoppelten Consonanten und (3) hinter einem andern Schewa, wie auch (4) unter dem Anfangsconsonanten eines Wortes.

Dagegen ein **Schewa**, welches nicht in den aufgezählten Verhältnissen steht, heisst **quiescens**, unausgesprochen, stumm. Es steht also am Ende einer geschlossenen Silbe, ist silbenschiessend. Schewa quiescens ist also jedes Schewa, welches am Ende aller der Silben steht, die in Nr. 1 dieses §, im Unterschied von den offenen Silben, als geschlossene Silben erkannt worden sind, also z. B. von נָרַךְ (Narde) u. s. w. Dieses Schewa quiescens wird als unnöthig weggelassen am Wortende, vgl. הָרַג (tödten). Aber auch da wird es geschrieben, wenn das Wort auf Kaph finale, oder auf mehr als einen lautbaren Consonanten endet, vgl. הָרַךְ (Weg); הָרַגְתָּ (du (f.) hast getödtet); ebenso, wenn man die Erinnerung an mehrfachen Schlussconsonanten festhalten wollte, vgl. אָתָּה (du [f.]); הָתָּה (du [f.] hast gegeben); הָתַתָּה (du [f.] hast gesandt); הָתַתָּה (er möge sich freuen). Aber nicht steht es, wenn von mehreren Schlussconsonanten der eine quiescirt, vgl. הָתַתָּה (Vergehen) 1 M 4, 7. Doch bieten in diesem Falle die Handschriften und Ausgaben mehrfach ein Schewa, vgl. die Formenlehre. Auch steht Schewa nicht am Wortende, wenn der eine von beiden schliessenden Consonanten ein *otiosum* ist, welches entweder stehen geblieben ist, obgleich es nicht mehr ausgesprochen wurde, vgl. z. B. הָתַתָּה (Vergehen), oder welches des graphischen Abschlusses wegen hinzugefügt wurde, vgl. z. B. הָתַתָּה (Thal).

3) Es mag hier noch einmal (vgl. oben § 8, 3, g, S. 40) wiederholt werden, dass **Dagesch forte** nur hinter vollem Vocale, also hinter keinem Schewa steht.

Die verschiedenen Arten des Dagesch forte sind:

1) Es steht im zweiten von zwei ursprünglich vorhandenen Consonanten.

a) z. B. הָתַתָּה *gittel*, wo die Verdoppelung zum Character der Form gehört; daher Dagesch forte characteristicum bei Ges.



Lgb. S. 84; D. f. noëticum bei Böttcher § 295, auch intensivum, nur dass er darunter Verschiedenes begreift. Ich ziehe die Bezeichnung Dag. forte intensitatis vor, weil dieses Dag. f. nur bei der Intensivstambildung vorkommt.

b) z. B. קָרָרְתִּי *karátti* (ich habe geschlossen [einen Bund]) 2 Kg. 17, 38; סָבְבָה *sábbā*; das ist Dagesch forte contractionis.

c) z. B. יִגְגַּשׁ *jiggasch* für *jingasch*. Das ist Dagesch forte assimilationis.

2) Es steht bei der Verdoppelung eines einzelnen Consonanten.

a) Dagesch forte orthoconsonanticum.

α) non-pausale. Dieses Dagesch forte wird am richtigsten in den Formen der sogenannten Verba פִּי־אִי assimilantia angenommen, vgl. unten § 36, 8, also נָצַב etc. Dieses ergibt sich aus לִי־יָד, etc. Assimilation des פִּי־אִי liegt also nicht vor. Nur so erklärt es sich, dass diese sogenannte Assimilation des פִּי־אִי nur bei Sibilanten, bei *l* und einmal beim scharfen *p* sich findet. Nicht in dem פִּי־אִי liegt also die Quelle dieser Erscheinung, sondern in dem folgenden Consonanten, welcher durch seine Neigung zur dauernden und scharfen Aussprache sich selbst als doppelt und in Folge dessen den vorausgehenden Vocal als kurz hat erschallen lassen. — Olshausen führt § 83, c לִי־יָד an und giebt sehr instructive nominale Beispiele dieser Selbstverdoppelung von Dauerlauten und vom scharf abgestossenen *k* und *t*. — Hierher gehört auch מִי־אִי־מִי Mi. 7, 10, womit auch Olsh. § 83, b nichts anzufangen wusste, indem er es in der Verlegenheit zu den pausalen Beispielen gestellt hat. Ueber מִי־אִי־מִי Mi. 2, 12, wo Baer-Delitzsch das Dagesch forte verwerfen, vgl. unten in der Formenlehre.

β) pausale [sonst: Dagesch forte affectuosum]. Siehe die Beispiele nach der Reihenfolge, in welcher sie unten in der Formenlehre auftreten: Jes. 19, 6 in einzelnen Handschriften; Ri. 5, 7; 1 Sm. 2, 5; Hes. 27, 19; Jes. 41, 17; Hi. 29, 21; 22, 12, [aber nicht (gegen Olsh. § 83, b) Hi. 24, 24]; — und mit kurzem Vocal vorher in dem scharf abgestossenen und daher leicht doppelt klingenden *t*: Hi. 21, 13 und Jes. 33, 12 sowie Jr. 51, 58. In der Pausa kann nicht das Streben, die Vocal-kürze zu erhalten, der treibende Factor bei der Verdoppelung

sein; sonst müsste man diese letzten drei Fälle unter 2, c bringen.

b) Dagesch forte orthoconsonantico-vocalicum.

Hierher gehören קומה צא (steht auf, zieht aus!) 1 M 19, 14; 2 M. 12, 31; קנב קנב (auf, brecht auf!) 5 M. 2, 24 und die andern Beispiele, welche Baer in der Abhandlung vor dem Liber Proverbiorum, ediderunt Baer et Delitzsch 1880 „de primarum vocabulorum literarum dagessionatione“ § 7 noch aufgezählt hat, nämlich תַּעֲבִירוּ צֵאֵר 2 M 12, 15; פָּרֹר פָּרֹר 1 Sm. 15, 6; הָרָה הָרָה Jr. 49, 30; וַיִּחַלּוּ מִקֵּץ Hos. 8, 10; וַיִּאָּמְרוּ לוֹ Ri. 18, 19; Esth. 6, 13. [Die beiden Stellen, wo לֹא folgt, gehören aber unten zu e)]. Hier ist überall ein doppelter Factor wirksam gewesen: Der Dauerlaut am Anfang des folgenden Wortes und die Natur des vorausgehenden ו, welches auch sonst im Gegensatz zum gepressten o in geschärfter Silbe erscheint. — Aber hierher gehören auch einige Beispiele, von denen Baer a. a. O. § 7 mit der Einleitung handelt „Anomala, utpote quae legibus supra expositis subjici nequeant, at auctoritate Masorae confirmata sunt“: הָאֵלֹהִים הָאֵלֹהִים Ps. 94, 12; ebenso הָאֵל hinter י Ps. 118, 5. 18. Diese drei Fälle hat mit den obigen schon Delitzsch zu Ps. 94, 12 zusammengestellt. Aber wenn er meint, in allen diesen Fällen sei das Dagesch ein Zeichen des Nachdruckes, weil Neigung vorhanden gewesen sei, die Zischlaute zu verschleifen und das Jod unvernehmlich auszusprechen (so auch Ges.-Kautzsch § 20, 2, 2) Anm.; Stade § 40, b): so kann ich nur die Erklärung für richtig halten, wonach wie die Dauerlaute so auch die Semivocalis j kraft ihrer Natur zur Selbstverdoppelung geneigt ist und dem Ohre leicht als doppelte erscheinen muss. — Und da auch das ק wegen seines scharfen Lautes anderwärts, vgl. unter a, solche Selbstverdoppelung zeigt, so erlaube ich mir hierher noch ein anderes von jenen „Anomala“ zu stellen, die Baer nicht eingereiht hat: וַיִּבְרָךְ אֱלֹהִים 5 M 32, 6.

c) Dagesch forte orthovocalicum.

Vgl. nur z. B. קָמֵל (Kameel), קָמֵלִים etc. etc. So ist das Wesen der weitgreifenden Erscheinung aufzufassen, wonach zur Bewahrung des kurzen Vocals bei der Flexion des Nomens der letzte Stammconsonant so oft verdoppelt wird. Ich nenne solche Verdoppelung eine unorganische im Gegen-

satz zur organischen, welche im Stammauslaut des Nomens wegen Identität des zweiten und dritten Radicals erscheint. — Denselben Vorgang haben wir in *בָּמָה* etc. (Olsh. § 223, e) und in Nachahmung dieser Formen bei *לָמָה*. Man hat also nicht nöthig, mit Bö. § 295 ein besonderes Dagesch forte firmativum anzunehmen — Wie Stade das Dagesch forte hinter dem Artikel nennt, als dessen ursprüngliche Form er *ha* und nicht *hal* annimmt § 172, hat er nicht bemerkt. Es müsste aber hierher gehören, wenn jene Aufstellung über den Artikel sich halten liesse, vgl. unten § 16. — Hierher gehört die Verdoppelung hinter *מָה* und *זָה*, vgl. *מָה-זָה* z. B. 1 M 27, 20; *מָה-זָה* 42, 28; *מָה-שָׁמָיִם* 31, 36 (nicht v. 16, wie bei Baer a. a. O.) etc. *זָה-שָׁמָיִם* 4 M 13, 27 (nicht v. 17). Und hierher gehört auch *זָה-הַיָּד* 4 M 34, 6. 7. 9, was Baer nicht erwähnt a. a. O. § 5, Anm.; Olsh. § 83, e aber unrichtig zum *קִדְּוֶה* zieht, vgl. nachher d). Auch *מָה* muss hierher gezogen werden; denn es scheint unrichtig, bei ihm die Verdoppelung im Anfangslaut des folgenden Wortes mit Olsh. § 83, e; Ges.-Kautzsch § 20, 2, Anm. 1 aus Assimilation zu erklären, wonach dann diese Fälle oben zu 1, c gehören würden. Das schliessende *ה* von *מָה* kann doch als lautlos bei Entstehung dieser Verdoppelung gar nicht als wirkender Factor in Frage kommen. Vielmehr das helle und kurze *a* und *ä* haben das doppelte Erklingen des folgenden Consonanten veranlasst. — Dagegen das Streben, dieses Wörtchen mit dem folgenden Worte zu einer Einheit zu verbinden, war wieder kein Factor bei der Verdoppelung des folgenden Anfangslautes. Dieses Streben hat eine andere Wirkung gehabt, nämlich das vielfache Zusammenschreiben des *מָה* mit dem folgenden Worte, vgl. *מִלְכָּם* Jes. 3, 15; *מָה* 2 M 4, 2 etc., vgl. das Wörterbuch unter *מָה*; unten § 19. — Auch gehören, wie die Fälle mit *זָה*, so auch die mit *מָה* nicht zur folgenden Art des Dagesch forte d), weil die hinter ihnen eintretende Verdoppelung nicht von der Vornbetontheit des nächsten Wortes abhängt. Dies hat Baer hervorgehoben, indem er a. a. O. schreibt: „*מָה* et *זָה* aliquid praecipui habent“.

d) Dagesch forte orthovocalico-accenticum.

So muss man, wenn man das Werden und Wesen der Spracherscheinung erfassen will, das sogenannte Dagesch forte coniunctivum nennen, nach seinen beiden Arten: *קִדְּוֶה* (ara-

mäisch: eng, gedrängt, zusammengedrückt, vgl. Levy, Chaldäisches Wörterbuch s. v.), wo das erstere der beiden Wörter immer durch Maqqeph mit dem andern vereint ist, und אָרִי מְרֹחֵק (aram. = hebr. אֶרֶץ מְרֹחֶק, kommend = wirksam seiend aus der Ferne), wo das erstere der Wörter auf Paenultima oder Antepaenultima betont ist und kein Maqqeph hinter sich hat. Die Fälle mit Maqqeph, welche Baer a. a. O. unter § 6, c aufgeführt hat, müssen nach seinen eigenen Bestimmungen (über § 5 und § 6) zu § 5 gezogen werden. — Das letztere der beiden Wörter hat beim מְרֹחֵק den Accent immer auf der ersten Silbe, beim אָרִי מְרֹחֵק entweder ebenfalls den Hauptton oder wenigstens den Nebenton auf der ersten Silbe. —

Der Vorgang, welchen die Punktatoren durch dieses Dagesch bezeichnen wollten, ist hauptsächlich durch einen doppelten Factor veranlasst worden: a) durch die Natur des Schlussvocal des ersteren Wortes, denn nur hinter dem mit leichter, ungezwungener Mundöffnung gesprochenen *a* und *ä* ist diese Erscheinung eingetreten. Vgl. das von Baer a. a. O. nicht erwähnte מְרֹחֵק Ps. 94, 7; Delitzsch z. St. lässt aber nicht unerwähnt, dass dieses Dagesch zum מְרֹחֵק gehört. Vgl. insbesondere das gleichfalls von Baer übergangene מְרֹחֵק 1 M 19, 2 im Gegensatz zum oftmaligen מְרֹחֵק 1 M 12, 11 etc. Jenes Dagesch 19, 2 hat auch Delitzsch z. St. nicht eingereiht, aber richtig ein Unicum genannt. Und nicht allgemein anerkannt ist die einzige Stelle, wo hinter Sere ein solches Dagesch forte stehen würde: מְרֹחֵק Hab. 2, 3; auch Baer-Delitzsch lassen in ihrem Text das Dagesch aus, und diess nach der Analogie mit Recht. — b) Der andere Factor sind die Betonungsverhältnisse der beiden Wörter. Genauer: der andere Factor ist die Verstärkung der Stimme, welche allemal durch die Emphase des Accentus herbeigeführt wird, vgl. meine Schrift „Gedanke, Laut und Accent“ S. 114 ff. Zunächst beim מְרֹחֵק hat das Zusammenstossen des Accentus der Endsilbe des ersteren Wortes mit dem Accent der Anfangssilbe des letzteren Wortes die fragliche Erscheinung hervorgerufen, noch ehe oder vielmehr zugleich indem jenes Zusammenstossen durch Maqqeph paralysirt wurde. Obgleich aber die eben ausgesprochene Deutung die richtige sein wird, scheint mir doch das Wort מְרֹחֵק so, wie oben geschehen ist, übersetzt werden zu müssen

(vgl. Ges. Lgb. S. 85, Anm. h „רחיק eilends“, Bō. § 486 „רחיק beeilt“), nicht mit Olsh. § 83, e durch „pulsum“ mit der Erläuterung „wobei gleichsam ein Fortstossen der Aussprache zu dem Folgenden hin statt hat“. Ebenso „רחיק pulsum“ Ges.-Kautzsch § 20, 2. — Sodann beim מרחיק אהי hat die Wechselwirkung des Haupttones (oder Nebentones) des letzteren Wortes gegenüber dem Tone des ersteren Wortes, der sich zu jenem wie der Gegenton verhält, den in Frage stehenden lautlichen Vorgang zum Gehör gebracht. Baer § 7, Schluss bemerkt hier eine Ausnahme Ps. 77, 16, vgl. was er zu dieser Stelle in der neuen Ausgabe der Psalmen von 1880 angemerkt hat. — Auch der Silbenbau des vorausgehenden Wortes greift beim רחיק als Nebenfactor ein, vgl. Baer § 5 Schluss, und die Neigung zur Selbstverdoppelung beim Anfangsconsonanten des nächsten Wortes macht sich beim א' נ' geltend, vgl. Baer § 6, e, wo bemerkt ist, dass לך hinter einem Miletworte mit Qames am Schlusse allemal Dagesch bekomme.

Aber welches ist der lautliche Vorgang, der vom feinen Ohr der Punctatoren aus der Recitation des Textes an den betreffenden Stellen herausgehört und durch jenes Dagesch angezeigt wurde? Indem dasselbe von Ges. Lgb. § 19; Olsh. § 83; Bō. § 485; Ges.-Kautzsch § 20; Stade § 39, c als Dagesch forte bezeichnet wurde, sollte die Meinung ausgedrückt werden, dass durch dieses Dagesch die Verdoppelung des betreffenden Consonanten angezeigt werde. Diess ist auch die Ansicht von Delitzsch für alle Fälle des רחיק und für die Fälle des אהי מרחיק, in denen das zweite Wort auf seiner ersten Silbe den Hauptton trägt, während er für die Fälle des א' נ', in denen das zweite Wort auf der ersten Silbe nur den Nebenton hat, das Dagesch nur seinem Consonanten die richtige Aussprache vindiciren, ihn vor Vernachlässigung schützen lassen will. Die letztere Ansicht, dass das fragliche Dagesch nur ein orthophonicum sei, seinem Consonanten nur eine Befestigung, Kräftigung zuweise, vertritt Baer in Bezug auf alle Fälle des רחיק wie des מרחיק אהי, vgl. Delitzsch, Praefatio zum Liber Proverbiorum, pag. VI. — Ich muss mich aber für die alte Ansicht, und zwar ohne eine Scheidung der Fälle mit Delitzsch vorzunehmen, erklären. Denn wenn man sagt „Verstärkung“, „Verschärfung“, was ist dieses, lautphysiologisch betrachtet, bei den Nicht-begadkephath anderes, als eben Verdoppelung?

Also weil der Vorgang nicht bloss bei den Begadkephath, sondern auch bei den Nicht-begadkephath eintritt, ist er bei beiden Arten von Lauten gleichmässig nur als Verdoppelung zu deuten. Dafür spricht auch ferner, dass die Erscheinung nur hinter Vocalen eintritt, welche leichter als andere in einer geschärften d. h. auf einen Doppelconsonanten ausgehenden Silbe stehen können. — Ob diese Verdoppelung des Anfangslautes vom zweiten Worte zu gleicher Zeit eine engere Verbindung des Wortpaares anzeigen sollte, ist eine ganz andere Frage, und sie scheint mir nicht mit Sicherheit bejaht werden zu können.

e) Dagesch forte emphaticum.

Ein solches ist z. B. in בְּכֹל־לִבִּי bekhöl-llibí (mit meinem ganzen Herzen) Ps. 9, 2. Viele andere Beispiele liest man jetzt gesammelt bei Baer, Proverb. § 8. Dieses Dagesch ist, als in vielen Bibelausgaben vernachlässigt, von Ges. Lgh. § 19; Ew. § 21; Olsh. § 83 nicht erwähnt worden. Es fragt sich, ob über dieses Dagesch diejenige Anschauung richtig ist, welche in dem Dagesch ein Zeichen der Verdoppelung, also des Zusammensprechens der beiden gleichen Consonanten und darum der engeren Verbindung beider Wörter sieht, oder diejenige Auffassung, wonach das Dagesch nur eine Verstärkung des mit ihm versehenen Lautes angiebt und, was die Hauptsache ist, zur Verhinderung des Zusammensprechens der beiden gleichen Consonanten und der Wörtervereinigung gesetzt ist. Die erstere Ansicht ist von Bö. § 296 vertreten; die andere von Delitzsch-Baer, Proverb. § 8, Anmerkung; Ges.-Kautzsch § 13, 2; Stade § 40, b. — Die erstere Ansicht, die von vornherein als die nächstliegende erscheint, lässt sich durch verschiedene Erwägungen vertheidigen. Man kann sagen: Nur bei dieser Annahme steht die Wirkung im directen Verhältniss zu den vorliegenden Ursachen. Denn die Erscheinung zeigt sich ja nur bei verbindenden Accenten (ich habe die bei Baer gegebenen Beispiele in dieser Hinsicht alle geprüft), wo also wohl Anlass zur Zusammenziehung der Worte, aber nicht zur Trennung vorhanden ist, ferner beim Zusammentreffen gleicher Consonanten, die doch eben zu einem doppelten verbunden werden können. Dazu kommt, dass die hebräische Sprache und auch die spätere Ueberlieferung zum Theil ein Streben zeigt, gleiche Consonanten, die nur durch Schewa

quiescens getrennt sind, in der Aussprache und im Schreiben zu verbinden, vgl. für letzteres Böttcher a. a. O., der daraus die Lesart Hos. 8, 12; Pred. 9, 12; 1 M 49, 24; 5 M 33, 2; 1 Kg. 5, 23; Am. 4, 3 erklärt. — Aber nur die zweite Ansicht ist richtig. Denn wie Baer a. a. O. bemerkt, wird die Dageschirung an andern Stellen durch eine Trennungslinie (z. B. 5 M 7, 1), oder durch ein von der schnellen Aussprache des ersteren Wortes und vom Fortteilen die Stimme zurückhaltendes Metheg ersetzt (z. B. 4 M 17, 23).

Solches emphatisches Dagesch forte steht nun auch in **וַיֹּאמְרוּ** (und sie sagten: Nein) 1 M 19, 2; 1 Sm. 8, 19, die, wie schon oben unter b) bemerkt wurde, bei Baer § 7 und so auch bei Delitzsch zu 1 M 19, 2 in mir unrichtig scheinendem Zusammenhang aufgeführt sind. Denn während das Dagesch in den oben unter b) aufgeführten Beispielen gemäss dem Sinne dieser eine rasche Aufeinanderfolge der beiden Wörter fordert oder doch zulässt, ist bei den hier unter e) aufgeführten Fällen umgedreht Auseinanderhaltung der Wörter durch den Sinn derselben gefordert.

Eben solches emphatisches Dagesch forte steht in **וַיֹּאמֶר** (und er sagte: Nein) 1 Kg. 11, 22; vgl. Bö. § 227 „Auch 1 M 3, 17; 20, 3 malte es so in **וַיֹּאמֶר** und **וַיִּקְרָא** das rücksichtslos Feste, blieb aber, der Masora missfällig, bloss in Manuscripten“. Nicht kann jenes Wortpaar mit Ges. Lgb. S. 88, Anm. mm) als Dagesch assimilationis aufgefasst und darnach *wajjomelló* ausgesprochen werden, so sicher auch eine weitgehende Neigung einzelner Rabbinen und Handschriften zur Assimilation behauptet werden kann, wie Ges. Lgb. S. 88–92 nachweist.

Hierher gehören auch die Fälle, welche Baer am Schlusse von § 8 anfügt. Nämlich überall wo die an Laut ähnlichen, aber an Bedeutung verschiedenen **וַיֹּאמֶר** **וַיֹּאמֶר** zusammentreffen, da wird **וַיֹּאמֶר** geschrieben und dadurch der Leser erinnert, dass er die Negation mit Emphase aussprechen und sie vorsichtig vom Pronomen unterscheiden solle, z. B. 1 M 38, 9. So auch **וַיֹּאמֶר** 5 M 32, 5. Hierher dürfte allerdings auch das zu ziehen sein, was Baer a. a. O. § 8, Schluss hinzugefügt hat, dass nämlich **וַיֹּאמֶר** mit Dagesch geschrieben werde, so oft **וַיֹּאמֶר** mit verbindendem Accent vorausgehe z. B. 2 M 6, 10. 29; 13, 1;

14, 1. Denn dass dieses Dagesch hierher zu e) gehört, wozu es auch Baer gerechnet hat, d. h. dass es zur Hervorhebung des ה, zur Trennung der Wörter dient, ist der einzige haltbare Grund, den man für die Setzung dieses Dagesch finden kann. Ebenso scheint mir hierher gestellt werden zu müssen, was er § 6 am Schlusse angemerkt hat: „Quam analogiam [nämlich der des הָ, vgl. oben unter d)] sequitur וְלִלְלָהּ לְלִלְלָהּ Ps. 19, 3“. Dieses Dagesch scheint mir nicht mit Baer zum אָרִי מְרוֹחֵי gestellt werden zu dürfen, sondern scheint mir ein emphatisches zu sein, also der Worttrennung zu dienen. Nach den zwei vorausgehenden l sollte dasjenige, welches das Wort anfang, mit stärkerem Luftstrom hervorgebracht werden.

4) Da in den literae בִּנְיָמִין nur, wenn gar kein Vocallaut vorhergeht, ein **Dagesch lene** steht, vgl. § 9, 3, e; S. 36, so kann ein solches nicht hinter Schewa mobile, sondern nur hinter Schewa quiescens stehen. Und dieses ist die Bedingung, unter welcher man Dagesch lene im Innern eines Wortes gesetzt hat. Dagesch lene steht darum in den oben zu Nr. 1 und 2 dieses § gegebenen Beispielen von geschlossenen Silben mit Schewa quiescens an ihrem Ende, wie נָרְדֵּךְ (Narde) etc.

Man hat aber ein Dagesch lene auch in eine das Wort beginnende litera Begadkephath gesetzt. Darüber hat Baer in der unter Nr. 3 dieses § genannten Abhandlung vor dem Liber Proverbiorum (1880) vortrefflich sich ausgesprochen, und ich habe nach dem Erscheinen seiner Arbeit meine Auseinandersetzung umgegossen, damit nicht durch doppelte Anordnung die Leser beider Besprechungen unnöthigerweise verwirrt werden.

a) Dagesch lene steht, wenn α) überhaupt kein Wort vorausgeht (was Baer weggelassen hat,; β) wenn zwar ein Wort vorausgeht, aber einen trennenden Accent hat, vgl. darüber § 11. — Das erste Beispiel für den ersteren Fall ist das Dagesch lene von בְּרֵאשִׁית 1 M 1, 1. Das erste Beispiel für den anderen Fall ist das Dagesch lene von בְּרֵאשִׁית 1 M 1, 1; weil man nur den trennenden Accent des vorausgehenden Wortes als Grund für die Anwesenheit des Dagesch lene anzugeben braucht. Denn dieser trennende Accent ist für sich allein eine hinreichende



Ursache für das Dagesch lene im folgenden כ, weil ein solcher trennender Accent auch das Dagesch lene in der folgenden Begadkephath hervorruft, wo das vorausgehende Wort vocalisch auslautet. Der erste Beleg dafür ist im Codex כְּרִמְיָהוּ בְּצִלְקָנוּ (nach unserm Bilde, gemäss unserer Aehnlichkeit), wo das erstere Wort mit Tiphcha versehen ist v. 26. — Hierher, also bei Baer zu § 1, wären die Fälle zu stellen gewesen, welche Baer zu § 2 (wo er doch vom Dagesch lene hinter verbindendem Accent handelt) aufzählt, und zwar in folgender Ordnung: זָשׁוּ בְּלֵה־ (sie handelten gänzlich) 1 M 18, 21; אִירוּ בָאֵשׁ (ihn mit Feuer) 5 M 9, 21; בִּיה־וְדָה לְרִכִּי: (in Juda Tretende, näml. die Keltern) Neh. 13, 15; — אֶשׁוּא בְנִי (o doch mein Sohn!) Spr. 6, 3; — זָל עֲמִי בְרָח־ ([möge hinzufügen Jehova zu] seinem Volke ihre Quantität [hundertmal]!) 1 Chr. 21, 3. Denn in den ersten drei Beispielen steht der trennende Accent Legarmeh (Nr. 15 des prosaischen Systems; unten § 11, 2); — beim vierten Beispiel steht Mahpakh legarmeh (Nr. 11<sup>a</sup> des poetischen Systems; unten § 11, 3); — beim fünften Beispiele steht das Paseq (im eigentlichen Sinne), wie z. B. 1 M 1, 5, vgl. unten § 14, 3. Ueberdies ist an der fünften Stelle die Lesart verschieden.

b) Dagesch lene steht trotz eines vorausgehenden verbindenden Accenten, oder gar eines Maqqeph (vgl. § 11, 6:

α) wenn das vorausgehende Wort consonantisch schliesst. Erster Fall ist זָל-עָפְרִי (auf der Oberfläche etc.) 1 M 1, 2. Besonders zu erwähnen ist aber noch, dass auch ף consonantischen Wortschluss bildet, vgl. z. B. שְׁמַע בְּקוֹלִי (höre auf meine Stimme!) 1 M 27 43, wo das erstere Wort Munach hat (Nr. 21 in § 11, 2). — Consonantisch schliesst aber das vorausgehende Wort auch, wenn an seinem Ende eine des Quiescirens fähige Litera thatsächlich nicht quiescirt (vgl. § 9, 7). Von den vier Quiescibiles quiescirt nun א immer am Wortende. — Bei ה wird das Nichtquiesciren am Wortende durch Mappiq angegeben. Daher בָּצִדָה הָשִׁיב [Baer] (an ihrer Seite sollst du anbringen) 1 M 6, 16. — Wann ך, wie überhaupt, so am Wortende nicht quiescirt, ist oben § 9, 7 angegeben. Daher z. B. יְשִׁי בְכֶרְךָ (Esau, dein Erstgeborener) 1 M 27, 19, wo das erstere Wort wieder mit Munach (Nr. 21 in § 11, 2) versehen ist. — Wann endlich ך, wie überhaupt, so am Wortschlusse nicht quiescirt, steht oben § 9, 7. Daher z. B. הָיָה: בְּצִדְקָה (Jehova nach seiner Gerechtigkeit) Ps. 7, 18, wo das erstere

Wort den verbindenden Accent Munach bei sich hat. Der Fall gehört aber hierher, weil für יהיה bekanntlich יהי gelesen wurde. — An drei Stellen findet sich aber bei verbindendem Accent und nichtquiescirendem ו, ׀ doch kein Dagesch lene: Jes. 34, 11 (Maqqeph); Hes. 23, 42 (Munach); Ps. 68, 18 [nicht v. 6, wie Baer hat; richtig steht die Stelle in Dikduke hateamim pag. 29, Zeile 4.] mit Merkha. „Die Vocalähnlichkeit des ו und ׀ schien diess zu gestatten“, sagt richtig Müller § 86.

β) wenn eine mehrfache Aspirirung im folgenden Worte vermieden werden soll. Während Baer darüber in seinem 4. §, wo überdiess aus Versehen Kaph für Pe gedruckt ist, eine grössere Sammlung von Beispielen giebt, will ich eine Uebersetzung der auf diesen Fall bezüglichen Worte der Dikduke hateamim geben. Es heisst S. 30: „Ueberall wo zwei Buchstaben [von den Begadkephath] gleich sind und der erste Schewa hat, steht immer Dagesch, z. B. ויהי בבוֹאָה (und es geschah bei ihrem Kommen) Ri. 1, 14; ויהי בבוֹאָם (und es geschah bei ihrem Kommen) 1 Sm. 16, 6; הָלָא בְּכַרְמִישׁ כְּלָנוּ (ist nicht wie Karkemisch Kalno?) Jes. 10, 9; ויהי בְּכִלּוֹת (und es geschah beim Beenden) Jos. 8, 24; קָטְזָה בְּכַף אִישׁ (klein wie die hohle Hand eines Mannes) 1 Kg. 18, 44; aber ohne Schewa ist es Raphe, z. B. וְהָיָה אִשָּׁה בְּתוּלִיָּה יָקָח (und er soll ein Weib unter ihren Jungfrauen nehmen) 3 M 21, 13; אֲרַבְנָהּ בְּבִלְיָה (die Leute von Erech, die von Babel) Esra 4, 9; אָזְלוּ בְּבִדְהִילוֹ (sie gingen weg in Eile) 4, 23. Und alle בּם sind gleich בּב gemäss ihrem Ausgang von der Lippe, z. B. „und ich will mich verherrlichen an Pharao בְּפָרְעֹה“ 2 M 14, 4; „sein Lob ist in meinem Munde בְּפִי“ Ps. 34, 2; „denn in einem Augenblick בְּפִתְאֹם geschah das Wort“ 2 Chr. 29, 36. Und die ganze übrige Schrift ist, wenn אִי' einer [litera] vorangeht, Raphe. Und alle Begadkephath hinter ויהי sind Raphe z. B. 1 M 29, 13; aber „gürte doch wie ein Mann בְּגָדְךָ deine Lenden!“ Hi. 38, 3; „ist es nicht, wenn anrührt בְּנִדָּה etc.“ Hes. 17, 10; „denn so hoch der Himmel ist בְּגִבּוֹה“ Ps. 103, 11. Alles dieses und alles ihm ähnliche ist Raphe immer“. — Während aber Ben Ascher gegenüber Ben Naphtali bei den nicht ganz gleichen Lauten כּב eine Differenzirung durch Verhinderung der Aspiration für unnöthig hielt, hat Ben Bileam (vgl. Baer zu Ps. 23, 3) zur Differenzirung der beiden Labialen כּב eine Verhinderung der Aspiration des בּ

gefordert, z. B. בְּמִצְוֵי (in den Geleisen etc.). Baer fügt bei Ps. 23, 3 hinzu, dass Joseph Qimchi in seinem grammatischen Werke „das Buch des Gedächtnisses“ den Grund der zuletzt erwähnten Erscheinung auseinandersetze, und führt die hebräischen Worte an. Auch davon gebe ich eine Uebersetzung: Wenn der erste Buchstabe ב ist und nach ihm נ kommt, so ist das ב dageschirt, z. B. בִּי בְּנִקְלִי (denn mit meinem Stabe) 1 M 32, 11; und wer es raphirt [aspirirt] liest, in dem ist nicht die Gesinnung der grammatisch geschulten Zungenbeweger [Sprecher]; denn siehe, raphirtes [aspirirtes] ב ist ähnlich der Silbe נ, und niemals darf [doch bekanntlich] ein mit Schewa versehenes נ vor den Buchstaben נִבֵּם sein, sondern es verwandelt sich in Melophthum [Vollheit des Mundes, hier = Schureq].“

Hierher scheint mir Mehreres zu gehören, was Baer am Schlusse von § 7 mit der Bemerkung „Anomala, quae legibus expositis subiici nequeunt, at auctoritate Masorae confirmata sunt“ angehängt hat. Ein Beispiel scheint gar keine Schwierigkeit zu machen, nämlich דְּהַבְרֵיָה (die Gesetzesverständigen) Dn. 3, 2 f.; denn darin ist doch nur das Zusammentreffen der unmittelbar aufeinander folgenden beiden aspirirten Dentalen vermieden. Aber wie in den vorhergehenden Beispielen die unmittelbare, so soll die zu nahe Aufeinanderfolge desselben aspirirten Lautes beseitigt werden in כִּי־נָאֵה נָאֵה (denn hochehaben ist er) 2 M 15, 1. 21; מִי בְּמִדָּה (wer wie Du?) v. 11. Derselbe Grund wird gewaltet haben in גַּם־זֶה גַּם־זֶה (das Volk, welches du erlöset hast) v. 13; denn ז zeigt ja oft in den alten Transcriptionen einen dem g ähnlichen palatalen Laut. So scheint sich mir auch zu erklären דְּבִירָה בְּבִירָה (du bist dick und feist geworden) 5 M 32, 15. Dasselbe Streben, durch Verhinderung der Aspiration Gleichheit des Lautes zu vermeiden, sehe ich in בְּרִכָּה (funkelnder Stein, Rubin) Jes. 54, 12 und in גִּלְעָדִי בְּלִבִּי (ich bin müde, auszuhalten) Jr. 20, 9. Aus der Scheu vor gleicherweise aspirirtem Wortanfang deute ich mir auch הִקְרִינוּהָ פְּוֹדֶיהָ (wir haben es erforscht, so ist es) Hi. 5, 27; ebenso וְחָכְמָה בְּחָכְמָה (und Weisheit gleich Weisheit etc.) Dn. 5, 11. Endlich גַּם־זֶה גַּם־זֶה (sie verstummten gleich dem Stein) 2 M 15, 16 erklärt sich daraus, dass auch gegen den zweimaligen Silbenanfang mit aspirirtem כב eine Abneigung bestand. Vgl., was diesen letzten Fall anlangt, Ges.-Kautzsch § 21, 1, Anm. 2.

Das bis jetzt besprochene Dagesch lene ist Dagesch lene commune sive literarum aspirabilem.

Ausserdem giebt es noch Dagesch lene orthosyllabicum. Nämlich weil das Dagesch lene in den Begadkephath nicht nur die Nichtaspirirung, sondern auch die Geschlossenheit der vorausgehenden Silbe anzeigt, so ist der straffe Silbenschluss durch einen Punct wie Dagesch lene auch in andern Buchstaben als den בִּגְדִּיךָ angezeigt worden. Diess geschieht hinter Gutturalen, wo der Leser auf die Vermuthung kommen könnte, es sei vom Typographen aus Versehen ein Schewa simplex (vgl. nachher Nr. 6 dieses §) gesetzt worden, oder es sei ohne seine Schuld bei dem Druck das Schewa compositum verstümmelt worden. Da soll also der Punct in dem auf die Gutturalis folgenden Buchstaben, weil dieser Punct nicht beim Druck verloren gehen kann, den Leser darüber versichern, dass der vorausgehende Guttural Schewa simplex hat, also die vorausgehende Silbe eine straff geschlossene ist. So hat Delitzsch in der Praefatio zum „Liber Psalmorum, edidit Baer 1880“ pag. VIII. den Herausgeber Baer, der in Nachahmung von Handschriften in seinen Ausgaben dieses Dagesch häufiger als frühere Editoren gesetzt hat, gegen die Einwände von Strack in Schürer's Theologischer Literaturzeitung, 1879, Nr. 8 vertheidigt. Dieser hatte gesagt: „Durchaus missbilligt Referent, dass die Consonanten, welche auf einen mit Schewa versehenen Guttural folgen, Dagesch bekommen haben z. B. לֶחֶם (mein Brod) Hos. 2, 7 etc. Kein Dagesch steht bei Baer z. B. in הִנֵּנִי (ihr denket).“ Diese Inconsequenz verwirft Strack mit Recht; aber beistimmen kann ich ihm nicht, wenn er fortfährt: „Wenn die Masoreten (Grammatiker) sagen, jene Consonanten seien dagessirt, so soll dadurch nur härtere d. h. nicht durch vorangehenden Vocal erweichte Aussprache, nicht aber Schreibung mit Dagesch ausgesagt werden“. Dagegen gilt: 1) jene Meinung der Masoreten (Grammatiker) über die in Frage stehenden Consonanten kann doch jedenfalls durch Dagesch auch ausdrücklich angezeigt werden; 2) die Deutung, welche Strack von der Dageschirung dieser Consonanten giebt, ist unrichtig; denn wie sollte z. B. bei הִ eine Erweichung der Aussprache durch vorausgehenden Vocal gedroht gewesen sein und diese Gefahr durch Benennung und Bezeichnung des ה als eines dageschirten beseitigt worden sein? Mir scheint dieses Dagesch

hinter den Gutturalen nicht die Aussprache des mit ihm versehenen Consonanten selbst bestimmen zu sollen, also kein Dagesch forte zu sein, denn diess steht ja nur hinter vollem Vocal, und es war ein unhaltbarer Gedanke von Ges. Lgb. S. 91, der dieses Dagesch in der That beim Dagesch forte erwähnt, dass die Gutturalen vorher halb verschluckt würden. Aber es ist auch kein Dagesch lene in demselben Sinne, wie bei den Begadkephath; denn bei den Nichtbegadkephath kann es keine gleiche Einwirkung auf die Qualität des Lautes angeben; die Einwirkung auf die Quantität, die Stärke wäre aber eben Verdoppelung, die nur hinter vollem Vocal eintreten und, wie gesagt, durch Dagesch forte bezeichnet werden kann, vgl. unter Nr. 3 dieses §; S. 52. Diess auch gegen Böttcher § 227 „Dagesch lene findet sich in manchen Manuscripten zur Kräftigung der Consonantenaussprache auch auf Nichtaspiraten ausgedehnt“. Das Dagesch lene dieser Formen hat, wie oben schon angegeben, nur die Nebenfunction, die das Dagesch lene allemal auch bei den Begadkephath hat, und die es hier hinter den Gutturalen einzig haben kann. Denn die Gutturalen sind doch die Veranlassung, wesswegen dieses Dagesch lene gesetzt wurde. Wie sollen nun gerade die Gutturalen veranlassen haben, dass irgendein auf sie folgender Buchstabe eine stärkere Aussprache bekomme? Aber dazu konnten sie thatsächlich Anlass geben, dass die Silbe, die sie straff schliessen sollten, als eine locker geschlossene erscheine, und diese Gefahr sollte durch die Setzung jenes Dagesch lene beseitigt werden. — Damit glaube ich diese Sache ins Reine gebracht und diesen Zweck des fraglichen Dagesch durch die Attribute „lene“ und „orthosyllabicum“ zum unmissverständlichen Ausdruck gebracht zu haben. Ueberdiess als Dagesch lene ist dieses Dagesch auch betrachtet von Böttcher, dessen § 227 schon angeführt ist; Ges.-Kautzsch § 13, 2; Stade § 40. Die letzten Beiden haben auch mit weniger oder mehr Bestimmtheit diesem Dagesch lene die Function zugesprochen, den straffen Silbenschluss der vorausgehenden Silbe anzuzeigen. Kautzsch sagt: „um schärfer den Anfang einer neuen Silbe hervorzuheben“; aber er setzt doch zugleich das fragliche Dagesch demjenigen gleich, welches oben zum Dagesch forte als letzte Art (Dagesch forte emphaticum S. 58) gerechnet werden musste. Er meint also, auch das hier besprochene Dagesch sei

ein emphaticum oder orthophonicum, wie es Delitzsch in seiner Abhandlung (Zeitschrift für die gesammte lutherische Theologie und Kirche, 1863, S. 409 ff.) genannt hat. Dass aber das jetzt zuletzt besprochene Dagesch kein „emphaticum“ ist, dass es keine grössere Quantität des mit ihm versehenen Buchstaben anzeigt, glaube ich hier bewiesen zu haben. Dass man es „orthophonicum“ nenne, ist ganz wohl möglich, nur hat gegenüber diesem Namen der von mir vorgeschlagene „orthosyllabicum“ den Vorzug der Bestimmtheit. Was gegen Kautzsch gilt, gilt auch gegen Stade, der a. a. O. das hier fragliche Dagesch mit der Formel einführt „Eine Abart des Dagesch lene ist das sogenannte Dagesch emphaticum oder orthophonicum z. B. כִּכְרָה 1 M 10, 7“ und der auch wie Kautzsch jenes wirkliche Dagesch emphaticum (oben S. 58) daran anschliesst. Ganz richtig drückt sich nach meiner Ansicht nur Ewald aus, der dieses Dagesch zwar nicht § 21 erwähnt, aber § 48, f es als Merkmal dafür betrachtet, dass „das vorhergehende Schewa die vollkommenste Vocallosigkeit bezeichnen solle“; ebenso Müller § 86 mit den Worten: „Einige setzen Dagesch lene sogar in andere Consonanten, als die בִּכְרָה, in Fällen, wo dadurch die vorhergehende Silbe als *geschlossene* (mit Schewa *quiescens*) besonders markirt werden sollte; z. B. וַיִּשְׁכַּח [und erschirrte an] 1 M 46, 29“.

Und wie hier im Innern des Wortes zwei aufeinander folgende Consonanten durch einen dem Dagesch lene aspirabilium in der einen Function gleichen Punkt zu einem Complex vereingit werden, so im Anfange des Wortes durch einen dem Dagesch lene aspirabilium in allen beiden Functionen gleichen Punkt in dem einzigen Beispiele, dem Femininum des Zahlwortes „zwei“ שְׁתֵּי = *schtájim*, also mit Schewa quiescens und Dagesch lene. Dass man gerade in diesem Beispiele den Consonantencomplex sprach, erklärt sich aus der Häufigkeit des Wortes. Diese Auffassung (auch Olsh. § 35, e erwähnt nichts von einem Vorschlagslaute und führt unser Wort nicht § 87, a bei den Beispielen des *prostheticum* auf; ebenso Müller § 44. 127), wonach also die leichte Verbindbarkeit des *scht* unmittelbar selber jene Dageschirung des *ח* in der Aussprache und Schrift veranlasst hat, ist die richtige gegenüber derjenigen, wonach das Dagesch auch ein Dagesch lene sein, aber dadurch veranlasst

worden sein soll, dass man einen Vorschlagslaut vorher gesprochen habe. Letztere Ansicht bei Ges. Lgb. S. 96 nach Qimchi „wie עָפָה“; Ew. § 48, b „*schtdjim*, fast *eschtdjim*“; Bō. § 258. 263 „עָ = עָה“; Ges.-Kautzsch § 97, Anm. 1 „Es ist *schtdjim* (mit Dagesch lene = עָה oder עָה mit א prostheticum) zu lesen“. Denn es ist natürlich nicht zu bestreiten, sondern als Thatsache anzuerkennen, dass das Wort im Mittelalter weithin עָפָה gesprochen worden ist, vgl. Rödiger in Gesenii Thesaurus s. v.; es ist auch nicht zu fragen, wesshalb das א prostheticum nicht, wie in עָרָה (Arm) Jer. 32, 21 und Hi. 31, 22, geschrieben worden sei; weil die Entstehung dieses Vorschlagslautes hinter die Feststellung des Consonantentextes fiel; — aber bei der Ableitung jenes Dagesch aus dem Vorschlagslaute macht man sich eines *circulus vitiosus* schuldig. Man dreht sich im Kreise herum. Denn woher ist dieser Vorschlagslaut entstanden? Doch aus dem Bedürfniss, sich die Consonantenverbindung *sch*t für die Aussprache zu erleichtern. Also leitet man erst den Vorschlagslaut aus der als schon vorhanden angenommenen Consonantenverbindung ab, und dann will man diese wieder aus dem Vorschlagslaute ableiten. Man kann desshalb höchstens sagen, dass gleichzeitig, wie jenes Zusammensprechen des *sch* und *t*, so auch die Aussprache eines Vorschlagslautes eingetreten ist. — So ist also aus der nach dem Masculinum עָפָה vorauszusetzenden ursprünglichen Femininform *schintdjim*, *schütdjim* unser von den Tiberiensen überliefertes *schtdjim* entstanden und zu erklären. Der Vorgang ist selbstverständlich nicht so gewesen, wie Nägelsbach § 50, 2 ihn beschreibt: „Das Dagesch lene in עָ verstösst wider die Regel. Es erklärt sich daraus, dass das ע des Stammes (עָפָה) vor dem פ verschwunden ist, ohne dass die Schreibart des letzteren geändert wurde“, und wonach er das Dagesch ein *monumentum scriptum*, wie in פָה § 13, nennt. Weder vom Verklingen des unassimilirten ע, noch vom Stehenbleiben des Dagesch kann natürlich die Rede sein, weil die Punkte später aufkamen, als die Wandlung der Aussprache eintrat. — Wie fest in dem Worte die Consonantenverbindung und der Silbenschluss war, ersieht man daraus, dass auch beim Vortreten der Praeposition וּ und des Fragepronomens מָה dieser enge Silbenschluss nicht aufgelöst wurde; daher עָפָה Jona 4, 11 und עָפָה-מָה Sach. 4, 12, vgl.

Baer zu den Stellen; und רַעַב Ri. 16, 28 (Olsh. § 81, a) erscheint als Inconsequenz, die nicht bloss formal, sondern auch material unberechtigt ist. — Denn dass die Tiberienser die straffe Verbindung *sch*t mit ihrer Punctuation haben ausdrücken wollen, dass sie also das Schewa als quiescens und das Dagesch als lene gemeint haben, ist ja zweifellos. Unmöglich ist also die Meinung, dass sie das Schewa als mobile und das Dagesch als forte hätten betrachtet wissen wollen. Denn hätte das Schewa einen kurzen Vocal ersetzen sollen, so hätte man Segol oder Chireq parvum geschrieben. — Auch so darf man nicht sagen, wie Stade § 361, b, „die Entstehung von רַעַב verrieth sich noch durch das abnorme Dagesch lene in ר. Letzteres ist unaspirirt geblieben, weil es in רַעַב verstärkt gesprochen wurde“. Nein; in einem Causalzusammenhang stehen das frühere Dagesch forte und das spätere Dagesch lene (die frühere Doppeltheit und die spätere Nichtaspirirung) nicht zu einander, sondern nur in dem Verhältniss der temporalen Succession. Man kann nur sagen: Das ר, welches früher, als noch der kurze *i*-laut vor ihm gesprochen wurde, ein Dagesch forte hatte (doppelt erklang), hatte, als der *i*-laut wegen der leichten Verbindbarkeit des *sch* und *t* syncopirt (übergangen, verschluckt) wurde, ein Dagesch lene (erklang unaspirirt). — Dass derjenige, welcher im Prophetencodex mit babylonischer Punctuation vom Jahre 916 [Prophetarum posteriorum codex Babylonicus Petropolitanus, ed. Hermann L. Strack 1876] für das ursprünglich dort stehende רַעַב fast immer רַעַב geschrieben hat (Friedrich Philippi in Z. d. D. M. G., XXXII S. 85 ff.), das Dagesch als forte angesehen hat, ist selbstverständlich. Ebenso selbstverständlich ist aber, dass daraus kein Aufschluss über den Character des Dagesch im tiberienschischen רַעַב sich ergibt; denn weder die tiberienschischen Punctatoren, die vor dem ר ein Schewa setzten, noch die Rabbinen, die vor dem ר ein ׁ sprachen, haben das Dagesch als forte angesehen.

5. Wenn nun, wie gesagt, das Dagesch lene nur hinter Schewa quiescens im Innern eines Wortes erscheinen kann, so ist auch umgedreht sein Vorhandensein ein sicherer Beweis dafür, dass ein ihm vorausgehendes Schewa ein quiescens, also die vorausgehende Silbe eine geschlossene ist. Die Geschlossenheit einer Silbe ist ferner nicht zweifelhaft,



wenn sie auf einen verdoppelten, also mit Dagesch forte versehenen Consonanten ausgeht, und ebensowenig, wenn sie die Endsilbe eines Wortes ist und auf einen (nichtquiescirenden) Consonanten ausgeht. — Diese Bestimmungen über geschlossene Silben mussten zu den oben (am Schluss von No. 1 dieses §; S. 51) gegebenen noch hinzukommen, weil eins von den Vocalzeichen nicht bloss lang und kurz ist (denn solche doppelte Quantität haben auch noch andere), sondern mit dieser verschiedenen Quantität auch seine Qualität modificirt; vgl. darüber weiter § 12.

Folgt aber eine litera כִּבְדוּ **ohne** Dagesch lene auf ein Schewa und geht diesem ein unbetonter kurzer Vocal voraus, so ist diese Silbe nicht offen, vgl. S. 51. Aber sie ist auch nicht geschlossen, weil eben die auf das Schewa folgende litera כִּבְדוּ kein Dagesch lene hat. Eine solche Silbe nennt man eine halbgeschlossene oder schwebende und das darauf folgende Schewa ein Schewa medium. Ein Beispiel sei כִּבְדוּ *kibedú* (seid schwer!); die übrigen Fälle werden in der Formenlehre allemal besonders namhaft gemacht. Theils wo nach der grammatischen Analogie straffer Silbenschluss war, also Schewa quiescens folgte, theils wo nach derselben lockerer Silbenschluss war, also Schewa medium folgte, hat in nicht wenigen Beispielen sowohl ein einzelner Laut durch dauernden Klang (כ, נ, ל, ר), oder schwierige Production (ט, צ, ק und כּ [ʔ]) als auch vielleicht verschiedene Consonantencomplexe (בל, בכ) bewirkt, dass eine Zerdehnung der Silbe eintrat. Auch die vorher enggeschlossenen Silben nähern sich nun stark den halbgeschlossenen, und man nennt den Punct, welcher diese Zerdehnung des Silbenverbandes anzeigt, Dagesch (medium) dirimens und das darunter stehende Schewa ein Schewa medium. Ich gebe Beispiele a) von derjenigen Reihe, wo ursprünglich nach der grammatischen Analogie straffer Silbenschluss war: קִבְדוּ (Heiligthum) 2 Mos. 15, 17 für קִבְדוּ, und dabei darf ein verbales Beispiel nicht vergessen werden קִבְדוּ (es wird dich [f.] treffen) 1 Sam. 28, 10. b) Beispiele, wo schon von vorn herein nach der grammatischen Analogie lockerer Silbenschluss vorhanden war, sind: קִבְדוּ (glatte, näml. Steine) Jes. 57, 6; קִבְדוּ (Trauben) 5 Mos. 32, 32. — Zweifelhafte ist, ob ursprünglich straffer oder lockerer Silbenschluss

vorhanden war, bei יִקְרֶה (Gehorsam) 1 Mos. 49, 10, weil man nicht weiss (so richtig Ges. Thesaurus s. v. gegen Mühlau-Volck s. v., die nur die erstere Möglichkeit geben), ob יִקְרֶה oder יִקְרֶה der Status absolutus war. Der Name „Dagesch medium orthoconsonanticum“ würde die Quelle der Erscheinung hervorheben.

6. Alle diese drei Arten, in welche die Schewa nach ihrer Beziehung zum Silbenschlusse zerfallen, können in Bezug auf den Lautbestand entweder einfache (simplicia) oder zusammengesetzte (composita) sein. Nämlich zum einfachen Schewa, welches mit den blossen zwei Punkten geschrieben wird und wie *ë* in der Dauer einer halben Silbe (Schewa mobile), oder einer Viertelsilbe (Schewa medium) gesprochen wird, oder gar keinen Laut besitzt (Schewa quiescens), können noch die drei kurzen Vocale Pathach, Segol, oder Qames links antreten, also: אֶ, אֵ, אִ. — Die Zeichen heissen פָּתַח, סֶגוֹל, קָמֶץ, חֵטֵּף פָּתַח, חֵטֵּף סֶגוֹל, חֵטֵּף קָמֶץ, וְיָמָּה d. h. Schewa, welches verkürzt, oder zur kurzen Aussprache bringt Pathach, Segol und Qames. Mit Weglassung von Schewa sagt man bloss: Châṭēph-Pathach, Ch.-Segol, Ch.-Qames.

Diese zusammengesetzten Vocalanstösse wurden erzeugt:

a) meistens durch die vocalverwandte Articulation der Gutturallaute. Und dabei ist zu bemerken, dass α) die Gutturalen für Schewa mobile simplex immer, für Schewa medium simplex fast immer Schewa compositum haben, vgl. als Beispiele von Schewa medium compositum שְׁחַטְוּ (schlachten) Hos. 5, 2; פָּדְמוּ (ihn antreiben) Ri. 13, 25; שָׁעֲרֵי (schrei [f.]) Jer. 22, 20; שִׁלְחָה (er hat dich entsendet) 1 Sm. 20, 22; נְעָרֵי (Jünglinge, st. constr. pl.) 1 Kg. 20, 15; שִׁנְאוֹ (Löwengebrüll, st. constr. sg.) Sach. 11, 3. β) Schewa quiescens bleibt mehr simplex unmittelbar vor der Tonsilbe, weil da der lockere, schlaffe Silbenverband durch das Streben der Sprechorgane sich für die Hervorbringung der Tonsilbe vorzubereiten natürlicherweise mehr vermieden wird; aber in weiterer Entfernung von dem Tone geht es mehr in compositum über; vgl. darüber einen Beleg darin, dass יִבְדֵּל (er wird binden etc.) vorkommt 1 M 46, 29; 2 M 14, 6; 1 Kg. 20, 14; Hi. 12, 18; 2 Chr. 13, 3 (Bö. II. S. 375), dass also bei unmittelbarer Folge des Accentis wenigstens die straffe Form auch vorkommt, in den längeren Formen nicht. Ebenso: שִׁלְחָה, aber שִׁלְחָה nach 1 M 26, 29 etc.

b) durch die Schwierigkeit der gutturalverwandten und emphatischen Laute, vgl. אֶרְדֶּה-אֲנִי (ich will doch hinabsteigen) 1 M 18, 21; Dikduke § 50 und andere Beispiele unten § 20, 8; mit ק 1 M 30, 38, Ew. § 31; Stade § 105 aus Ps. 27, 2; קָצִי 5 M 9, 27 und קָצִי 2 M 23, 19, Dikduke § 14; ferner אֲכָלְךָ (du wirst es essen) Hes. 4, 9. 10. 12. Die ersten zwei dieser Stellen sind auch bei Olshausen § 65, e angeführt, und Bö. § 205 hat noch an 1 M 3, 17 erinnert; aber weder er noch ein Anderer hat den Grund der Erscheinung angegeben. Interessant, vgl. S. 53. 73, ist, dass beim scharf abgestossenen *t* Chateph steht, יִקְרָבְךָ Jes. 10, 19 [n. „9“] u. אֲכָלְךָ Jr. 31, 33, Dik. § 14.

c) durch die Schwierigkeit, zwei aufeinanderfolgende gleiche Consonanten auseinanderzuhalten, wenn nicht ein deutlicher Vocal dazwischen steht, vgl. zum Anschluss an das Vorausgehende das neben בְּרוּכְכֶם (in eurer Mitte) oftmals stehende בְּרוּכְכֶם z. B. 1 Mos. 23, 9. Zwei andere Beispiele erwähnt Bö. II. S. 311 aus 5 M 8, 2. 15 הוֹלִיכְךָ er hat dich wandeln lassen und מוֹלִיכְךָ Particip); vgl. noch אֶהְיֶה (ich werde dich leiten) HL. 8, 2; 1 Sm. 24, 10; רֶבְבוֹרָה (Zehntausende; st. cstr. pl.) Ps. 3, 7; גָּלְלִי (sein Mist) Hi. 20, 7. Die Regel giebt § 33 der Dikduke ha-teamim, welcher über diesen Punct in gereimter und reimloser Form handelt. Dieser § lässt sich in Folgendem zusammenfassen: Wenn in einem Worte sich zwei gleiche Consonanten folgen und es geht dem ersteren ein Vocal mit Metheg [vgl. unten § 11, 7] voraus, so wird dieser erstere Consonant mit Chateph-Pathach ausgesprochen, z. B. גָּלְלִי (sie wälzten) 1 M 29, 3. So verhält es sich mit der ganzen Schrift, abgesehen von sechs Versen, welche in dieser Beziehung sich absondern, weil sie Metheg haben und doch nicht im Lesen mit Pathach versehen werden: (1) שֹׁחֲרֵינִי (sie suchen mich) Hos. 5, 15; ferner (2) Ps. 50, 23; dann (3—5) in Spr. 1, 28; endlich (6) ebendasselbst [עַם] 8, 17. — Geht aber dem ersteren von den beiden gleichen Consonanten ein Vocal ohne Metheg voraus, so wird dieser erstere Consonant nicht mit Pathach gesprochen: z. B. רֶבְבוֹרָה 5 M. 33, 17; הִנֵּנוּ (siehe, wir) Jr. 3, 22; הִנֵּנִי (siehe, ich) Hes. 34, 11; הִקְצִי (Festsetzungen; st. cstr. pl.) Jes. 10, 1; ebenso Ri. 5, 15; צִלְלֵי (Schatten; st. cstr. pluralis) Jr. 6, 4.

d) durch die Schwierigkeit, einen der Schreibweise oder wenigstens der Potenz nach verdoppelten Consonanten zu Gehör zu bringen, wenn nicht ein deutlicher Vocal folgt, vgl. וְהִתְאַצְּרוּ

(und sie drängte ihn) Richt. 16, 16; בָּבֶבֶד (in dem Dickicht) 1 M 22, 13; vgl. aber מִשְׁנֵאִי (meine Hasser) Ps. 18, 41 etc. etc. auch bei Baer-Delitzsch. Hierher gehört § 34 der Dikduke ha-teamim: Es heisst הַמְדַּבְּרִים (die Redenden) etc.; [auch z. B. הַמְצַאֲתֵי 1 Kg. 21, 20; הַבְּרָכָה 1 Mos. 27, 38] Wenn Metheg unter dem Artikel ist, so hat das מ, welches dem Artikel folgt, Chateph-Pathach. Die Ausnahmen sind: המילדה die Hebammen 2 M 1, 17, 19; המזמרים sechsmal die Verfluchenden 4 M 5, 18, 19, 22, 24 (zweimal), 27; המזמרים die Lichtputzscheeren dreimal Jr. 52, 18; 1 Kg. 7, 50; 2 Chr. 4, 22; המקשרים die Räuchernden 2 Kg. 23, 5; המשרים die Sänger, überall wo es vorkommt, 1 Chr. 9, 33 etc.; המהללים die Lobenden 2 Chr. 23, 12; המצמצמים die Pipenden Jes. 8, 19; המבשלים die Kochenden Hes. 46, 24; המדברים die Redenden 2 Chr. 33, 18; המישרים die Gerademachenden Spr. 9, 15; המשחקים die Scherzenden, Spielenden 1 Sm. 18, 7; המעשקים die Verdrehte Jes. 23, 12; המחולל der Entweihte Hes. 36, 23; המקברים die Begrabenden, ebenda 39, 15; המקשרים die Rauchpfannen 2 Chr. 30, 14; המבשרים die frohe Botschaft Bringenden Ps. 68, 12 [nicht „13“]; המהלכים die Einherwandelnden Pred. 4, 15; המעשרים [hier] die den Zehnten Erhebenden, Empfangenden Neh. 10, 38.

e) durch die Schwierigkeit einen langen Vocal auszuhalten, wenn zwei Consonanten folgen, denn da war immer die Neigung der Sprechwerkzeuge vorhanden, den Vocal zu verkürzen. Die Beispiele sind so dargeboten worden: 1 M 2, 12; 3 M 25, 34; 4 M 23, 18; 5 M 5, 24; Rich. 5, 12; Hes. 26, 21; so Ges. Lgb. S. 77. Ew. § 31, b hat die Lesart mit Chateph 1 Kg. 14, 21 (gegen 2 Chr. 12, 13) und 2 Kg. 19, 16 (gegen Jes. 37, 17 [wo aber Baer-Delitzsch auch Chateph haben]) sowie 2 Kg. 9, 17 und Jes. 45, 14 [auch bei Baer-Delitzsch] hinzugefügt. Olsh. § 65, e hat die Stellen von Ges. Lgb. u. 1 Kg. 14, 21 von Ew. gegeben. Bö. § 205 hat alle Stellen von Ew. ausser Jes. 45, 14. Die Neueren haben wieder nur die bekanntesten Beispiele; aber Ges.-Kautzsch hat neu Ps. 28, 9; 55, 22 und Stade § 105: 1 M 1, 18. Die Beispiele sind aber so anzuordnen, dass zur Anschauung kommt, dass ausser der Länge des Vocals auch die Gutturalverwandschaft oder der Dauerlaut oder der scharfe Stoss des folgenden Consonanten zur Erzeugung eines volleren Lautes, als das Schewa simplex gewesen wäre, beigetragen hat. — α) וַיִּרְצֵם (und weide sie!) Ps. 28, 9. Für diesen Fall

geben die Dikduke ha-teamim § 14 nach der Aussprache des Rabbi Pinchas [und Ben Ascher] noch folgende Beispiele: מְרַפֵּי־יָם 2 M 19, 2; הִרְוָהוּ (die Erleichterung) 8, 11; הָרְבִי־יָ (der vierte) 1 M 2, 14 [nicht „19“]; הִרְבֵּי־שָׁרָשׁ (der Besitz) 14, 16 [überdiess bei Baer-Delitzsch defective geschrieben]; הִרְשִׁי־יָם (die Gottlosen) 2 M 9, 27. — ב) וְקָרַב = uqārāb (und Kampf) Ps. 55, 22 [nicht Ps. „58“, wie in den Dikduke § 14 steht]; daran schliesst sich ein Beispiel mit dem scharf abgestossenen t: וְהִבְקֵשׁ (und du [fm.] wurdest gesucht) Hes. 26, 21. — ג) וְיִזְבְּחֵהוּ (und um zu scheiden) 1 M 1, 18. Dazu fügen die Dikduke ha-teamim in § 50 alle Formen von הִלֵּךְ, welche ein Wort mit Dagesch hinter sich haben z. B. אֶלְכֶּה-יָ (ich will doch gehen) 2 M 4, 18; ebenso נִלְכֶּה-יָ 3, 18; נִלְכֶּה שָׁם 1 Sm. 9, 6; אֶלְכֶּה-יָ Jr. 5, 5; aber allemal wenn ein nicht mit Dagesch versehenes Wort kommt, wird die Form von הִלֵּךְ nicht mit Pathach ausgestattet. — ד) וְזָהָב und [das] Gold etc.) 1 M 2, 12. Da sollte nicht ūzhāb gesprochen werden. Ebenso ein Sibilant folgt 3 M 25, 34; 4 M 23, 18; 5 M 5, 24; Ri. 5, 12; 1 Kg. 14, 21; 2 Kg. 9, 17 [die letzten drei Stellen auch in Dikd. § 14]; 2 Kg. 19, 16; Jes 37, 17; 45, 14; Dn. 6, 23; 2 Chr. 2, 7 [nicht „9, 6“, wie in den Dikduke steht, welche allein die beiden letzten Stellen bieten].

Vergleiche hier § 27 der Dikduke ha-teamim: Das Erkennungszeichen der zwischen einem „Garesch“ (Vorwärtstreiber = Accent, nämlich Verbindungsaccent [meist] vor Sinnor oder Klein-Rebia vgl. unten § 11, S. 80) und dem Pathach bestehenden Beziehung. In den drei Büchern, den schönen und reinen [Psalmen, Proverbien, Hiob] sollen wissen die da lesen; in den drei Büchern wird jedes lange und mit Raphirung versehene d. h. dageschlose Wort, das da aufgestellt und mit festem Metheg versehen ist, mit festem Pathach ausgesprochen [das letztere „festem“ ist bloss des Reimes wegen hinzugefügt], z. B. אֶקְרָא (ich rufe) Ps. 18, 7 mit Munach vor Sinnor; ebenso in לִשְׁכְּנֵי (meinen Nachbarn) 31, 12 mit Munach vor Sinnor; אִמְרֵיהֶם (Worte) 12, 7 mit M. v. S.; מִמְּחֵי (von Männern) 17, 14 mit Merkha vor Azla legarmeh; תִּמְחֹץ (du schüttelst herum) 68, 24 mit Merkha vor Klein-Rebia; הַמְקִירָה (der da bälkt d. h. aufbaut) 104, 3 mit M. v. Kl.-R.; אֶבְחֶר (ich erwähle) Hi. 29, 25 m. Munach v. Sinnor; אֲנִשִּׁי (Männer, st. cstr. plur.) ebenda 34, 10 mit Merkha vor Klein-Rebia; הִלְכֵנִי (es verspottet) Spr. 30, 17 mit Munach vor

Sinnor. Ausgenommen sind vier Verse, welche in dieser Beziehung sich absondern und diese Regel zerreißen und von diesem Verhalten sich trennen: שְׁמֵרָה (behüte doch!) Ps. 86, 2; שָׁבְרָה (sie hat gebrochen) 69, 21; טָמְנוּ (sie haben versteckt) 140, 6 [nicht „101, 6“]; יִרְאָה (die Furcht; st. constr. sg.) Spr. 8, 13; alle vier Fälle mit Munach vor Sinnor. — In diesen Fällen wird also der vollere Klang des Schewa auf den Einfluss des Accentus zurückgeführt. Nach den betreffenden Consonantlauten zu urtheilen, sieht es aber ganz so aus, als wenn von ihnen diese Erscheinung abhinge.

Die besondere Färbung des Chateph-Qames wurde erzeugt:

1) Meist durch die forterbende Macht eines in der betreffenden Silbe früher vorhandenen o-lautes, vgl. קָקְרוּ (sein Scheitel) von קָקַר Ps. 7, 17 (Vererbungschateph-qames).

2) Seltener durch die vorwärtsschreitende Assimilationskraft eines vorhergehenden o oder u, vgl. גָּזְזָמִי (= *gōsomî* wahrsage [f.]) 1 Sam. 28, 8; לָקְחָהּ (sie ist genommen) 1 Mos. 2, 23 (Assimilationschateph-qames).

3) Ebenfalls selten in Formen, wo weder die betreffende Silbe selbst früher einen o-laut hatte noch einer in der Nähe ist, durch die wachsende Neigung zur Trübung, Zerdrückung des reinen a, vgl. die Besprechung des ersten derartigen Falles unten § 23, 3. Diese 3. Art könnte man in Nachahmung eines psychologischen Terminus „freisteigendes Chateph-Qames“ nennen; aber, weil auch dieses nicht unmotivirt ist, sagt man besser: „Vocaltrübungschateph-qames“. Alle hierher gehörigen Fälle werden in der Formenlehre erörtert. — Hier gebe ich bloss noch eine Uebersetzung des darauf bezüglichen § 14 der Dikduke ha-teamim.

„Es giebt Schreiber, welche Zuverlässiges lehren und richtige Ausgaben fertigen, und die an vielen Stellen Chateph-Qames lesen, wie וּפְתַחְהָ (und wir öffneten) 1 M 43, 21; שִׁמְעָה (höre doch!) Ps. 39, 13; וַאֲשָׁמְעָה (und ich hörte) Dn. 8, 13; וַיִּקְרָא (und sie wird genannt werden) Zach. 8, 3; וַיִּקְרָא (und sie wurde gerufen) Esth. 2, 14; וַיִּזְרַע (und sie wird befruchtet werden) 4 M 5, 28 [nicht „21“]; וַאֲשָׁקֶלְהָ (und ich wog) Esra 8, 25; קָדַחַ 4 M 4, 2; הִקְדַּחְתִּי 3, 27; הִקְדַּחְתִּים 10, 21; הִקְדַּחְתָּהּ (die Schale) 7, 85; הִקְדַּחְתָּהּ (die Tennen) 1 Sm. 23, 1; כְּתָנֶיהָ (Kleider)

2 M 28, 40; מִרְדָּכִי Esth. 2, 5; לִמְרִדָּכִי 4, 12, und, wie sie [diese Beispiele], viele. Aber es giebt auch andere Schreiber, die nicht Chateph-Qames lesen, und die doch auch richtige Ausgaben fertigen, wie גִּנְפָּחָה; [und nun folgen alle obigen Beispiele wieder mit Schewa simplex; nur nicht Esra 8, 25, jedenfalls, weil da das Kethib וְאֶשְׁקִילָה oder וְאֶשְׁקִילָה las; vgl. darüber unten § 21, 12].“ Man sieht, dass die Beispiele bis 4 M 5, 28 zu der dritten von mir angegebenen Classe des Chateph-Qames gehören; die dann folgenden Beispiele zur ersten oder zweiten Classe.

### § 11. Die Tonzeichen.

1. Die Wortbetonung, welche doch einen wesentlichen Bestandtheil einer richtigen Aussprache bildet, wird durch die Accente angezeigt. Diese geben auch noch die Trennung der Sätze, wie auch die Trennung resp. Zusammengehörigkeit der Satztheile an, sind also zugleich Interpunctuationszeichen und dienen endlich noch als Notenzeichen für den gesangartigen Vortrag der Schriftabschnitte im Gottesdienst.

2. Die Accente der meisten Bücher des Alten Testaments (die sog. **prosaischen Accente**) sind:

a) **trennende** (distinctivi oder domini), nämlich

α) die **imperatores**: (1) Unter der Tonsilbe des letzten Wortes im Verse, dessen Abschluss in der Zeile durch einen Doppelpunct (:), Sôph pâsûq, finis versûs, angezeigt wird, steht אָ (Sillûq, Gipfel, Ende). Er beherrscht vom Schlusse, gleichsam vom höchsten Punkte, des Verses aus den ganzen vorausgehenden Vers. Die Grösse seines Gebietes (ditio) hängt also von der Länge des betreffenden Verses ab, wie überhaupt das von den stärkeren distinctivi beherrschte Gebiet immer eine relative Ausdehnung hat, indem der betreffende Vers zwar immer in denselben Proportionen zerschnitten wird, aber die dabei abgeschnittenen Theile bald grösser bald kleiner sind, vgl. 1 Mos. 1, 2 mit Vers 14. — Wenn es der Vers nicht, weil er zu kurz ist, oder weil er trotz grösserer Länge keinen stärkeren Sinnabschnitt besitzt (wie 1 Mos. 1, 13; 2, 1; 3, 21), verbietet: so wird er in zwei Haupttheile zerlegt. Und der erstere Haupttheil des Verses, welcher bald grösser bald kleiner

(vgl. 1 Mos. 1, 21) als der zweite ist, wird (2) vom אָתָנָח (**Ath-nach**, das Ausruhen<sup>1)</sup>), als erstem Unterherrscher, befiehlt.

β) **reges**: Sind die beiden Hauptabtheilungen des Verses lang, so werden ihre Unterabtheilungen wieder beherrscht von (3) זָקֵף **Zaqêph qaton**<sup>2)</sup>, vgl. 1 Mos. 1, 22, wo die 1. Vershälfte wegen ihrer Kürze keine Unterabtheilung hat, aber wohl die 2. Hälfte. Umgedreht ist es in V. 24. — Seltener ist die erstere Unterabtheilung einer der beiden Haupttheile beherrscht (4) vom זָקֵף **Zaqeph gadol**, z. B. 1 M 2, 9. 20; 3, 10; ebenso (5) vom רֵבִיא (**Rebia**; wahrscheinlich nicht „ruhend, sich lagernd“ mit Ges. Lgb. S. 110, sondern nach der eigentlich viereckigen Gestalt „viereckig“ mit Bö. § 237), wie 1 Mos. 2, 4 im 2. Haupttheil; noch seltener (6) vom סֵגוֹלָה (**Segolta**, die Traube), oder dessen Vertreter (7) שְׁחַלְשֵׁלֶת **Schalschêleth** mit folgendem Pâsêq<sup>3)</sup> z. B. 1 Mos. 19, 16; 24, 12. — Schon diese **reges** beherrschen aber oftmals Unterunterabtheilungen, vgl. 1 Mos. 3, 1 wo Zaqeph qaton in der 1. Vershälfte zweimal hintereinander, in der 2. Vershälfte dreimal sich selbst untergeordnet ist; 3, 11 ist Zaqeph gadol seinem Zwillingsbruder untergeordnet; Rebia ist oftmals z. B. 1, 2. 9. 11. 14. 21. 22. 24. 25. 26 u. s. w. der Beherrscher einer Unterunterabtheilung; ebenso Segolta, vgl. 1, 7. 28; 2, 23; 3, 3. 14. 17.

1) Auch אָתָנָח; Dikduke ha-teamim § 16, a; als von אָתָנָח (quievit) kommend, hat das Wort hinter dem : einen ursprünglich, also mit Circumflex zu bezeichnenden *a*-laut (gegen Ges.-Kautzsch § 15).

2) Weshalb im Unterschiede von Dagesch und Châteph das Zaqeph, welches doch auch Particip ist (von אָתָנָח; also: suspendens; suspensor, Ges. Lgb. S. 110), bei Ges.-Kautzsch § 15 einen Balken über dem *a* hat, ist nicht zu erkennen.

3) D. h. Kette [daher אָתָנָח Dik. 16, a, vgl. Jes. 40, 19; war vielmehr plene zu schreiben] mit folgendem Trenner. Der erstere Accent heisst auch noch אָתָנָח, „entweder *trrepidans* (von der Gestalt) oder *elevans* (nach dem Talmudischen)“, Ges. Lgb. S. 111. Den zweiten Bestandtheil des Accentes nannte man sonst *Pesik* (Ges. Lgb. S. 111; Ew. S. 204; Olsh. § 43; Bö. § 237 „separatio“; Müller § 58; Stade § 47). Aber wenn auch dafür in der Masora vereinzelt אָתָנָח steht (Buxtorf, Tiberias, S. 68), so ist letzteres nicht der Status emphaticus von einem אָתָנָח, sondern von אָתָנָח (Buxtorf a. a. O.), und wenn auch unser Wort plene geschrieben wird (in den Dikduke ha-teamim § 28 aber steht defective אָתָנָח), so ist es doch Pâsêq auszusprechen mit Baer-Delitzsch, Genesis (1869), pag. 91, nota; Ges.-Kautzsch § 15 (nur wieder inconsequent „Pâsêq“).



γ) Während die vorhergehenden Zeichen gewöhnlich einen ganzen einfachen Satz beherrschen, dienen zur Unterscheidung der Hauptsatzgruppen, wie des Subjectes mit seinen Attributen und des Prädicates mit seinen Bestimmungen, die **duces**: (8) פָּשְׁטָה (Paschta; inclinatio (Ges. Lgb. und Bð. a. aa. OO.) 1 Mos. 1, 2; (9) יִתְּחִיב (Jethib; (nicht „sedens i. q. sistens sermonem“ mit Ges. Lgb. a. a. O., sondern „sessio“ mit Bð. a. a. O.) 1, 11; (10) תִּפְחָה (Tiphcha) 1 M 1, 1;<sup>1)</sup> (11) תִּבְרִי (Tebir) 1, 4; (12) זֶרְקָה (Zarqa), der Unterbefehlshaber des Segolta, vgl. die oben angeführten Stellen 1 Mos. 1, 7, 28; 2, 23; 3, 3. 14. 17.

δ) Auch die genannten Hauptsatzgruppen, 2, 8 f, oder die einzelnen Wörter derselben werden getrennt von den **comites**: (13) גֶּרֶשׁ (Gèresch oder תֶּרֶס Tères oder אֲזֵלָה Azla) 1, 9; (14) גֶּרָשִׁים (Geraschájim oder Doppelgèresch) 1, 11; (15) לְגַרְמָהוּ (Legarméh) 1, 21;<sup>2)</sup> (16) פָּזֵר (Pázër) 1, 21; (17) פָּזֵר גָּדוֹל (Pazer gadol d. h. Grosspazer, oder קַרְנֵי פָּרָה Qarnéphara d. h. Kuhhörner) 4 Mos. 35, 5, nur 16 Mal, vgl. Delitzsch bei Bickell, Outlines § 20; (18) תֵּלִישָׁה גְּדוֹלָה (Telischa gedôla d. h. Grosstelischa) 1, 12. 30; 5, 29; 6, 22; 7, 2. 7; 8, 21 (zweimal).

b) **Verbindende Accente** (coniunctivi oder servi). Die Interpunctoren der hebräischen Sätze haben sich nicht begnügt, bei den Wörtern der genannten Hauptsatzgruppen durch das Fehlen eines kleinen Trenners die Zusammengehörigkeit der Wörter darzustellen, sondern sie haben auch positiv durch das Setzen von Accenten die enge Verbindung der Wörter hervorgehoben, welche eine solche Hauptsatzgruppe bilden. Diese Zeichen sind: (19) מֶרְכָּה (Mèrekha) 1 Mos. 1, 1b; (20) מֶרְכָּה כְּפִלָּה (Merkha kephála d. h. doppeltes Merkha); (21) מִנָּח (Múnach) 1 Mos. 1, 1a; (22) דָּרְגָה (Darga) 1, 4a; (23) מִלְּפָנֶיךָ (Qadma) vgl. 1, 5a; (24) מִלְּפָנֶיךָ (Mahpakh) 1, 5a;

1) Tiphcha = „flache Hand“ (Ges. Lgb.); = palma (Bð.). Der andere Name תַּרְחָה Tarchā (Ermüdung) ist aber nicht zu verschweigen, weil gerade dieser in den Randbemerkungen gebraucht ist (so 3 M 27, 10; 4 M 9, 2; 13, 8; 21, 6; 5 M 9, 14; Richt. 17, 1). Den Druckfehler זֶרְקָה bei Bð. a. a. O. hat der Herausgeber selbst Band I. S. 645 berichtigt.

2) Vgl. Ewald § 97, n, Anm.: „Die Rabbinen haben das Munach mit Pesiq nicht ohne Grund durch den chaldäischen Namen לְגַרְמָה d. h. für sich, selbständig ausgezeichnet, weil es sich wirklich über die blosse Kraft einer Senkung [eines coniunctivus] erhebt“.

(25) תִּלְשָׁא קֶטְנָה (Telischa qetanna d. h. Kleintelisch) 1, 25<sup>a</sup>; 2, 19; (26) גָּדוֹל (Jèrach) oder גָּלְגַּל (Galgal), unter dem Worte vor Pazer gadol, also wie dieses nur 16 Mal; (27) מְאִלָּא (Me'alja) immer unter einem Worte, welches Silluq, oder Athnach hat, zur Bezeichnung des Gegentones (darüber unten Nr. 7 dieses §, S. 86) vgl. 3 Mos. 21, 4; 4 Mos. 28, 26, wie Delitzsch a. a. O. angegeben hat. —

Auch die Zusammengehörigkeit der Hauptsatzgruppen selbst wird durch diese coniunctivi angezeigt, wenn eine solche Hauptsatzgruppe nur aus einem Worte besteht, vgl. 1 Mos. 1, 3<sup>a</sup>, wo durch Merkha angezeigt wird, dass das folgende Wort das Subject zum vorausgehenden Verbum ist. Ebenso ist es Vers 4<sup>a</sup>. 6<sup>a</sup>. Ja selbst die enge Zusammengehörigkeit zweier Sätze wird angezeigt, vgl. Vers 8<sup>b</sup>. — Die Coniunctivi haben nicht verschiedene Grade in der Fähigkeit des Verbindens.

Vgl. hier die Worte von Ges. Lgb. S. 113: „In sehr kurzen Versen, oder wo das Gebiet eines grossen Distinctivus sehr kurz ist, hat man wenige oder gar keine Coniunctivos gesetzt, und der kleine[re] Distinctivus in der Nähe des grossen hat dann verbindende Kraft (servit domino maiori; fit vicarius servi). Z. B. וְלֹא יִחַבְּשׁוּ [und sie schämten sich nicht] 1 M 2, 25. Hier steht Tiphcha als Servus des Silluq und verbindet. Je kleiner überhaupt das Gebiet eines grossen Distinctivus ist, je weniger bedeuten die [ihm] untergeordneten Distinctivi. Diess nennt man quantitas relativa. — In sehr langen Versen werden dagegen auch wohl Coniunctivi für kleinere Distinctivos gebraucht (legati dominorum)“.<sup>1)</sup>

1) Zu 8 נִשְׁטָא — „Neigung, Fall (des Tones), von נָשָׂא inclinavit — das hebr. נָשָׂא (man wird an ἔγκλισις und vox enclitica erinnert)“, Ges. Lgb. S. 110; „inclinatio“, B8. § 237.

Zu 11. חֲבִירָא, חֲבִירָא — Bruch im Chaldäischen; חֲבִירָא, was Dikduke ha-t. § 16, a steht, ist jedenfalls Status emphaticus vom synonymen חֲבִירָא, also חֲבִירָא auszusprechen.

Zu 12. זִרְקָא — Zersprengung, Abtheilung.

Zu 13. Geresch = Fortreibung; Teres hängt zusammen mit תִּרְסָא — θύρεος (Schild), vgl. Levy, Chald. Wörterbuch; מְלִלָּא = מְלִלָּא, der Strick.

Zu 14. Auch מְלִלָּא „von מְלִלָּא (schütteln, kläppern) wegen des trillern-den Tones“, Baer zu Dikd. § 16, a.

Zu 15. [im Anschluss an die schon vorhandene Anmerkung.] Auch מְלִלָּא (ziehend, dehnend); Baer in den Dikduke § 16, a.

3. Die drei Bücher Psalmen, Proverbien und Hiob,<sup>1)</sup> תְּהִלָּים, תְּהִלָּים, תְּהִלָּים und תְּהִלָּים, welche in der vox memorialis (Treue) zusammengefasst werden, haben ein von dem bis jetzt dargestellten sog. prosaischen System abweichendes System von Accentuation: die sog. poetischen Accente.

a) **Trennende Accente:** (1) תְּהִלָּים Silluq, wieder als Beherrscher des ganzen Verses; (2) תְּהִלָּים wejored d. h. hinaufsteigend und herabsteigend; sonst: „Merkha mahpakhatum“, weil die beiden Bestandtheile dieses Accentus gleiche

Zu 16. תְּהִלָּים; Status emphaticus תְּהִלָּים (Dikduke § 16, a); = theilend.

Zu 18. Auch תְּהִלָּים (Dikduke § 16, a) und תְּהִלָּים; alles drei = Schild.

Zu 19. Auch תְּהִלָּים, תְּהִלָּים, תְּהִלָּים (prolongatio; nicht: adaptatio, zwischen welchen Bedeutungen die Wahl gelassen ist bei Ges. Lgb. und Bð. a. aa. OO.); auch תְּהִלָּים (verlängernd; nicht: anpassend); Buxtorf, Tiberias s. v.; Dikduke § 16, a.

Zu 21. „Vollständig תְּהִלָּים angelegte Trompete, auch תְּהִלָּים gerade fortgehende Trompete, von der Gestalt“, Ges. Lgb. a. a. O.; weniger wahrscheinlich mit Bð. a. a. O. „demissa sc. tuba, tiefer Posaunenton“. Auch תְּהִלָּים allein wird gebraucht Dikduke § 16, a. 17. 21. 23. 26.

Zu 22. תְּהִלָּים „Stufe, Steige, Schritt“, Levy, Chald. WB. s. v.; auch תְּהִלָּים gewundene Trompete, von der Gestalt, Ges. Lgb. a. a. O.; auch תְּהִלָּים Dikduke § 16, a. 17. 19; vgl. תְּהִלָּים „die Kette, der geflochtene Strick“, Levy, Chald. WB.

Zu 23. תְּהִלָּים, ? der erstere, vornstehende, im Unterschied vom Paschta, welches, an Gestalt gleich, weiter nach hinten, links steht. — In den Dikduke = תְּהִלָּים § 16, a. 17. 23.

Zu 24. תְּהִלָּים Umkehrung; auch תְּהִלָּים (Dikd. § 16, a. 17) oder תְּהִלָּים tuba inversa.

Zu 25. Auch תְּהִלָּים, also „Schild“, wie Nr. 18; letzterer Name steht Dikduke § 16, a. 17.

Zu 26. תְּהִלָּים = Mond; תְּהִלָּים = Rad; dafür auch תְּהִלָּים = Wagenrad. So vocalisiren die letzte Bezeichnung Baer-Strack in den Dikduke § 17, und es ist nicht auszusprechen „תְּהִלָּים rotunda“, Ges. Lgb. a. a. O.

Zu 27. תְּהִלָּים. „Sic vocatur accentus Tiphcha proxime ante Athnach et Silluk; ante Athnach quidem undecies, ante Silluk quinquies. Quare Masorae regula: Accentui Athnach non ministrat nisi Munach, praeter undecim loca, in quibus ministrat ipsi Meajela, quorum unum 4 M 28, 26 . . . . . Masorethae vocarunt Meajela, quasi Tiphcha roborans aut roborans regem sequentem Athnach“. Buxtorf, Tiberias s. v.

1) Bis Hiob 3, 1 herrscht aber das prosaische System; ebenso im Epilog 42, 7 ff.

Form mit Merkha und Mahpakh haben. Das Genauere geben Baer-Delitzsch, Psalmi, pag. IX. Dieser Accent beherrscht bei grösseren Versen die erste Haupthälfte des Verses. Die zweite Hälfte wird in diesem Falle oftmals, aber nicht „stets“ (gegen Ges.-Kautzsch, vgl. Ps. 1, 2; 3, 3; 4, 5) wieder in zwei Unterabtheilungen zerlegt, wovon die erstere durch (3) — **Athnach** geschlossen wird, vgl. Ps. 1, 1. 3; 2, 7; 3, 6; 4, 7. 9. Die meisten Verse sind aber entweder zu klein, als dass sie in drei Haupttheile zerlegt werden konnten, vgl. 1, 4. 5. 6; 2, 1. 2. 3. 4. 5. 6. 8. 9. 10. 11; 3, 1. 2. 4. 5. 7. 9; 4, 4. 6. 8, oder sind trotz bedeutenderer Länge, vgl. 2, 12; 3, 8; 4, 2. 3 nur mit Athnach versehen worden.

Die nächstgrossen Unterabtheilungen der drei oder zwei Haupttheile werden beherrscht von (4) — **Rebia gadol** d. h. Grossrebia, Ps. 1, 1a; (5) רִבְיָא **Rebia mugrasch** d. h. Rebía, welchem über dem Anfangsconsonanten desselben Wortes ein Gèresch vorangeht, Ps. 1, 1b. 2b. 4b; (6) — **Rebia qaton** d. h. nicht an Form, sondern an Trennkraft klein, weil es über dem dem Olewejored vorangehenden Worte steht Vers 2a; 2, 7a; 3, 6a; 4, 5a; (7) — **Schalschèleth gedola** (grosse Kette) d. h. Sch. mit folgendem Paseq 10, 2b; (8) — **Zarqa** oder **Sinnor** 1, 1a. 3a. Von diesem kann das an Form gleiche **Sinnorit** dadurch leicht unterschieden werden, dass letzteres immer auf einer Silbe steht, welcher eine mit Merkha oder mit Mahpakh versehene unmittelbar folgt, vgl. 1, 1b. 2b; 3, 4b, wo überall Merkha in der nächsten Silbe steht, und 3, 5b, wo Mahpakh in der nächsten vollen Silbe steht.

Gewöhnliche Unterabtheilungen werden beherrscht von (9) תִּפְחָא **Tiphcha** initiale oder דְּחִי (**Dechi**) z. B. חַטָּאִים (Sünder, st. abs. pl.) 1, 1b; וְעֵלְהֵם (und seine Blätter) 1, 3b; (10) **Pazer** אֶ; (11a) — **Mahpakh legarmeh** d. h. Mahpakh mit Paseq 1, 5a und (11b) אֶזְלָא **Azla legarmeh** = „Azla für sich selbst“, „selbständig gemachtes Azla“ d. h. Azla mit Paseq 1, 3b; 2, 2a.

b) verbindende: (12) — **Merkha** 1, 1a; (13) — **Múnach** 1, 1b; (14) אֶ **Illûj** oder **Múnach superior** 1, 3b; 2, 12a; 3, 1b; 4, 8b; (15) — **Tarcha** z. B. וְכָל (und alles) 1, 3b; וְדָרַךְ (und Weg) 1, 6b; (16) — **Jèrach** oder **Galgal** 1, 1a. 3a; 4, 7a. 9a; 5, 10a; (17) — **Mahpakh** 1, 1a אֶפְשָׁר; Vers 3b;

(18) אַזְלָא Azla 5, 12a; (19) אִשְׁחַלְשְׁחֵלֶּתְּ qetanna d. h. kleine Kette (Schalscheleth ohne Paseq).<sup>1)</sup>

4) Von den aufgezählten Accenten zeigen einige nicht die Tonsilbe an, weil sie nothwendig ihren Platz rechts vom ersten Consonanten und Vocal, oder links vom letzten Consonanten des Wortes haben: **praepositivi** und **postpositivi**. Beim prosaischen System sind praepositivi: (9) Jethib, vgl. יֶתִיב (Kraut) 1 Mos. 1, 11; dann ebenso 2, 5a. 11b. 23a; 3, 1b. 5a. 11a. auch 22b; 4, 6b, und (18) Telischa gedola, vgl. תְּלִישָׁה גְּדוֹלָה (Grünes) 1, 12; aber postpositivi: (6) Segolta שְׂגוֹלְתָּא (Gott) 1, 28; (8) Paschta פַּשְׁטָא (welcher) 1, 7; (12) Zarqa זַרְקָא 1, 7; (25) Telischa qetanna תְּלִישָׁה קֶטַנָּה 1, 25a. — Beim poetischen System ist praepositivus: (9) Tiphcha initiale תִּפְחָא (warum?) Ps. 2, 1a, aber postpositivus ist (8) Zarqa זַרְקָא (er ging) 1, 1a.

Stehen diese acht Accente über einem Worte, so kann an dem betreffenden Orte die Tonstelle des Wortes nicht aus dem Accente erkannt werden, sondern man muss das Wort an andern Orten beobachten, wo es nicht einen praepositivus, oder einen postpositivus trägt, um seine Tonstelle zu erkennen. In den Ausgaben von Baer und Delitzsch bedarf es aber (meist) nicht erst einer solchen Vergleichung, um auch bei einem mit praepositivus, oder mit postpositivus versehenen Worte die Tonstelle ausfindig zu machen. Denn wenn die Tonstelle mit dem Platze der acht Accente übereinstimmt, wie es in den obigen Beispielen ist, d. h. wenn ein mit praepositivus versehenes Wort auf der ersten und ein mit postpositivus versehenes Wort auf der letzten Silbe die Tonstelle hat, so stehen in den genannten Ausgaben die praepositivi und postpositivi nur einmal, und wo sie stehen, da ist eben die Tonstelle des Wortes. Aber wenn die Tonstelle nicht gerade mit dem Platze der acht Accente übereinstimmt d. h. wenn ein mit praepositivus versehenes Wort nicht auf der ersten Silbe und ein mit postpositivus versehenes Wort nicht auf der letzten Silbe die Tonstelle hat [oder wenn der allerdings betonten letzten Silbe noch ein Hilfslaut, wie Pathach furtivum folgt]: so stehen in den genannten Ausgaben die meisten der prae-

1) Zu 8 יֶזֶא = Wassersturz, Wasserfall, Wasserleitung.

Zu 9 יֶזֶא = Anstoss zum Fallen.

König, Lehrgebäude d. hebr. Spr.

positivi und postpositivi zweimal, nämlich ausser an ihrem Platze auch auf der Tonstelle des Wortes, vgl. der Reihe nach: von Jethib habe ich kein solches Beispiel doppelter Setzung gefunden; aber Telischa gedola תְּלִישָׁא גְדוֹלָא (die Erde) 1 Mos. 1, 30<sup>a</sup>; Segolta סִגּוֹלְתָא (die Veste) 1, 7<sup>a</sup>; Paschta פַּשְׁתָּא (Wüste) 1, 2<sup>a</sup>; Zarqa זַרְקָא (und er sprach) 2, 23<sup>a</sup>; Telischa qetanna תְּלִישָׁא קֶטַנָּא (und er bildete) 2, 19<sup>a</sup>. Der poetische praepositivus Tiphcha initiale wird nicht zweimal gesetzt, vgl. חַטָּאִים (Sünder, pl.) Ps. 1, 1b; ebenso 3b. 5<sup>a</sup>. 6<sup>a</sup>: 2, 3<sup>a</sup>, und auch vom poetischen Zarqa oder Sinnor habe ich kein Beispiel der doppelten Setzung beobachtet, auch wenn das betreffende Wort nicht seine Tonstelle auf der letzten Silbe hat, vgl. שָׁמַיִם (Himmel) Ps. 14, 2<sup>a</sup>; 16, 11<sup>a</sup>; 18, 44<sup>a</sup>; 22, 15<sup>a</sup> als erste im Psalter vorkommende Beispiele, wo eine doppelte Setzung hätte eintreten müssen.

Ist ein praepositivus doppelt gesetzt, so giebt das zweite Zeichen die Tonstelle an; ist ein postpositivus doppelt gesetzt, so giebt das erste Zeichen die Tonstelle an. — Stehen zwei verschiedene Accente über demselben Worte, so giebt das zweite Zeichen die Tonstelle an.

5) Der hebräische Grammatiker sagt von den Worten, welche, wie es meist der Fall ist, den Accent auf der letzten Silbe haben, dass sie „von unten“ oder vielmehr „unten“ (מִלְרָי, milra), von denen, welche auf der vorletzten den Accent haben, dass sie „von oben“ oder vielmehr „oben“ (מִלְעֵיל, milzél) betont seien. Man findet beide Bezeichnungen z. B. in den Randbemerkungen zu 1 M 40, 15; 3, 10. — Der Ton liegt selten auf der drittletzten Silbe, vgl. Delitzsch in der Praefatio zum „Liber Jobi“ pag. VI. So, wenn die vorletzte Silbe einen Hilfsvocal besitzt, der keine Dehnung verträgt, wie bei יְהוֹשֻׁעַ Hi. 12, 15 (u. „11“) [bei יְהוֹשֻׁעַ 2 M 15, 8 Munach nur Gegenton], oder wenn die vorletzte wegen ihrer Geschlossenheit nicht den Accent auf sich nehmen kann. — Als Interpunctionszeichen geben die Accente den Satzton an und den Inhalt in der Rede, welchen die grössten (und grösseren) Accentus distinctivi beider Systeme bewirken, nennt man Pausa. — Wie oftmals in der Pausa, kann die gewöhnliche Tonstelle eines Wortes auch beim Zusammenreffen zweier Accentsilben geändert werden, indem der Ton

von der Ultima auf die Paenultima zurückgeschoben wird: נסון אחרון (sich zurückbewegend).

Anm. Eine Besprechung dieser Erscheinung an zwei Specialfällen § 31, 5 Schluss; § 38, 5 Schluss. Eine Zusammenfassung des Einzelnen bringt der III. Haupttheil.

Anmerkung: Es ist dafür gesorgt, dass an Gestalt gleiche Accente nicht verwechselt werden können. Denn 1) beim prosaischen System ist (8) Paschta als postpositivus immer links über dem Schlussconsonanten des Wortes (und beim Milel der eigentl. Tonsilbe), aber das gleichgestaltete (23) Qadma steht über dem ersten Consonanten der Tonsilbe, vgl. חֲדָה 1 Mos. 1, 2a; נִקְרָא (und er nannte) v. 5; יָקְרוּ (sie mögen sich sammeln) v. 9. — Ferner (9) Jethib steht als praepositivus unten rechts vom Vocal des ersten Consonanten, aber (24) Mahpakh steht links vom Vocal der betonten Silbe. Oben unter Nr. 4 dieses § habe ich aus den ersten vier Capiteln des 1. Buches Mose die Fälle verzeichnet, wo das Zeichen — Jethib ist. In den andern Fällen, wo in diesen vier Capiteln dasselbe Zeichen getroffen wird, ist dieses also Mahpakh: 1, 7a. 9a. 10a. 11a (חֲדָה sie lasse grünen, חֲדָה) u. s. w.; auch unter בִּי 2, 3b nach dem Gesetze, dass nicht 2 Coniunctivi zusammenstehen, sondern zur Vermeidung dieses Falles Maqqeph gesetzt wird, Ges. Lgb. S. 113; [aber zwei Munach folgen einander Hi. 6, 13. 17]. — 2) Beim poetischen System ist (9) Tiphcha initiale, wie sein Name besagt, ein praepositivus, vgl. וְיִלְדוּ Ps. 1, 3b, aber (15) Tarcha giebt die Tonstelle an, vgl. וְכָל in dem nächsten Vertheile.

Wenn der Punct des Rebia nicht, wie z. B. in der Psalmenausgabe von Baer und Delitzsch (1861), durch quadratische Figur, oder, wie in den andern Textausgaben dieser beiden Gelehrten, durch bedeutendere Grösse sich vom Cholempunct unterscheidet, so ist trotzdem keine Verwechselung des Rebia mit Cholem möglich, weil Rebia ziemlich mitten über oder (beim ל, vgl. 1 M 13, 8. 11 לֹדֶם) rechts von dem die Tonsilbe anlautenden Consonanten, das Cholem aber entweder genau über dem linken obern Ende des vorhergehenden Consonanten oder genau über dem rechten obern Ende eines folgenden ם und ך oder [in andern Drucken, als dem vorliegenden] über dem linken obern Ende des folgenden ך steht.

6. Auch die mit einem *Accentus coniunctivus* versehenen Worte besitzen einen eigenen Wortaccent. Darum enthält folgender Satz von Ew. § 97, b kaum etwas Richtiges: „Man theilt nach der sprache des Mittelalters alle *accente* in zwei grosse schichte: מְלִכִּים *könige* d. i. herrschende, stärkere, und שִׁמְרָנִים *diener*, sich anschliessende schwächere; spätere Gelehrte nannten dann minder passend die stärkern *accentus disjunctivi*, weil sie die stimme länger aufhalten und im flusse der worte oft eine gewisse trennung auch im sinne zu machen scheinen, die schwächern *conjunctivi*; am deutlichsten und zugleich am kürzesten sind die namen *hebungen* und *senkungen*, dem unterschiede von *arsis* und *thesis* oder noch besser von אֲרִיס וְתֵזִיס entsprechend“. Denn gleich diess ist an Ewald's Satze falsch, dass er den früheren Gelehrten vorwirft, sie hätten die eine Reihe der Accente mit Unrecht „trennende“ genannt; weil es vielmehr auf der Hand liegt, dass die Interpunction (die Trennung der Sätze und Satztheile) die erste und allervornehmste Aufgabe der melakhim ist, und dass sie ganz mit Recht מְלִכִּים שִׁמְרָנִים (Accente, die Einschnitte hervorbringen) genannt worden sind. Dafür genügt es einen Satz von Ges. Lgh. S. 102 anzuführen: „Die Namen der Accente, welche grösstentheils chaldäische Etymologie haben, beziehen sich, soweit sie deutlich sind, auf Interpunction und Abtheilung der Sätze, oder auf ihre Figur, nicht auf musikalischen Ton“. Und eine musicalische Formel des Verses auszudrücken, wie Olsh. § 41, b sagt, war allerdings später die wesentliche Bestimmung dieser Zeichen, und ihretwegen haben sie den Namen מְלִכִּים „modulationes“ empfangen, aber diese musicalische Bestimmung der Accente kann nur eine accessorische sein. — Fernerhin ist auch dieses an jenem Satze Ewald's falsch und verwirrend, dass er die שִׁמְרָנִים (*servi*) nicht als מְלִכִּים (*coniunctivi*) gelten lassen will und ganz allgemein „Senkungen“ nennt. Denn unter „Senkungen“ versteht man doch Silben die entweder keinen Ton oder höchstens den Mittel- (Neben-)ton besitzen, aber im Hebräischen tragen auch ganze Wörter und die allerbedeutsamsten Wörter solche *Accentus coniunctivi*. Diess lehrt jeder Vers des Alten Testaments, vgl. z. B. den Anfang des Jesaja. — Aber soviel scheint an jenem Satze Ewald's richtig (wenn er auch nicht selbst die Bezeichnung „Senkung“ damit in Zusammenhang bringt), dass in einzelnen Fällen die mit *Accentus coniunctivus* versehenen Wörter keinen Ton oder nur einen Mittelton besitzen. Diess hat nur Olsh. § 57, b beobachtet; vgl. 1 M 17, 17; 5 M 25, 2; (Hi. 31, 35); Ps. 35, 10; Spr. 19, 7; Ri. 19, 5 sowie die Anführung und Verwerthung dieser von ihm beigebrachten Stellen unten § 13, 1, a, S. 95 f. — Indess auch dadurch erhält die Ewald'sche Auffassung der Verbindungsaccente als „Senkungen“ nur eine scheinbare Be-



rechtigung. Denn die kurzen Wörtchen  $\text{מַ}$ ,  $\text{מֶ}$ ,  $\text{לֶ}$ ,  $\text{רֶ}$ , welche auch öfters mit Verbindungsaccent erscheinen (Olsh. a. a. O.), haben doch auch Trennungsaccente bei sich, vgl.  $\text{מַ}$  mit Jethib Jer. 31, 20;  $\text{לֶ}$  mit Tiphcha Ps. 33, 14. Es scheint darum die Ewald'sche Idee, dass die Verbindungsaccente nur einen Mittelton den mit ihnen versehenen Wörtern verliehen, auch nicht einmal bei den sechs Fällen (1 M 17, 17 etc.), wo bei ihnen thatsächlich ein sonst nur in tonloser Silbe stehender Vocal gesprochen wird (vgl. S. 95 f.), die Idee der Punctatoren gewesen zu sein. Diese sechs Fälle scheinen vielmehr deshalb kurzen Vocal bei Verbindungsaccent zu haben, weil dieser kurze Vocal nun einmal an den betreffenden Stellen überliefert war und andere Accentuatoren an denselben Stellen wirklich das Zeichen der Tonlosigkeit (Maqqeph; vgl. gleich nachher) gesetzt haben. Dass diess der Hergang der Sache war, lässt sich durch folgende Gründe wahrscheinlich machen.  $\alpha$ ) Was die sechs Stellen selber zunächst anlangt, so notirt J. H. Michaelis zwar 1 M 17, 17; 5 M 25, 2; Ri. 19, 5 keine Lesart mit Maqqeph, aber bei Hi 31, 35 aus der zweiten und dritten Erfurt'schen Handschrift, ebenso aus noch mehr Handschriften Ps 35, 10 und Spr. 19, 7.  $\beta$ ) Ebenso ist aber in andern Stellen ein Wechsel der Ueberlieferung zwischen verbindendem Accent und Maqqeph zu bemerken, vgl. bei den S. 96 besprochenen Stellen mit ursprünglichem Qames Esth. 4, 8 (J. H. Mich.); Ps. 15, 5; 104, 25. Vgl. über Ben Ascher als Freund des Maqqeph Ges. Lgb. S. 117; Baer-Delitzsch, Genesis, pag. 81. — Ausdrücklich gegen Ewald in Dikduke § 40: Neben  $\text{וְ}$ ,  $\text{וֹ}$ ,  $\text{וָ}$ ,  $\text{וֶ}$ ,  $\text{וֵ}$ ,  $\text{וִ}$ ,  $\text{וַ}$  bei Vornbetontheit des folgenden Wortes steht  $\text{וְ}$  Ps. 51, 7 und Pred. 6, 11,  $\text{וֹ}$  Hi. 9, 33;  $\text{וָ}$  Jes. 33, 23 (n. „20“) bei Nichtvornbetontheit des folgenden Wortes; „und so, wenn [kein Maqqeph, sondern] ein Accent unter einem von diesen kleinen Wörtern ist, ist jedes mit Sere“, vgl. 4 M 31, 16; 2 Kg. 8, 19; demgemäss verläuft die ganze Schrift; ausgenommen bei  $\text{רֶ}$  und  $\text{לֶ}$ , vgl. unten § 15.

Soll angezeigt werden, dass ein Wort keinen eigenen Wortton besitzt, so wird es durch Verbindungslinie,  $\text{וְיִשְׂרָאֵל}$  oder  $\text{וְיִשְׂרָאֵל}$  = Maqqeph (coniungens) mit dem folgenden Worte zusammengehängt. — Es leuchtet ein, dass bei dieser Enttonung eines Wortes ein tongedehnter Vocal, welcher doch eben bloss dem Accent seine Quantität verdankt, verkürzt werden musste. — Ebenso, wenn Mahpakh vom Olewejored das Maqqeph vertritt: Ps. 1, 3; Spr. 23, 7; Dikduke p. 38, Z. 4; Baer-Delitzsch, Psalmi, p. IX. Die Regel darüber vgl. am Schluss des Petit-Satzes.

7. Der Gegenton d. h. ein Gegendruck gegen den Hauptton des Wortes wird durch einen senkrechten Strich links vom Vocalzeichen angegeben, vgl. הָיָה (sie war) 1 Mos. 1, 2. Der Strich heisst מֶתֶּהַג Metheg (Zaum) und er hat als Zeichen des Gegentones, wie jeder Betonung, für den Vocallaut, an dessen linker Seite er steht, die Wirkung einer geringen Dehnung. Aber nicht wird dadurch eine geschlossene Silbe zu einer schwebenden oder gar offenen, und nicht wird dadurch ein Schewa-laut zu einem vollen Vocal; vgl. Genaueres bei einer concreten Frage unten § 13, Anhang. — — Mit Silluq, welches unter der Haupttonsilbe des letzten Wortes im Verse steht, kann Metheg nicht verwechselt werden.

Darüber hat Baer (und Delitzsch) in Merx' Archiv für wissenschaftliche Erforschung des Alten Testaments I. Band (1867—1869) S. 55—67 und 194—197 in grundlegender Weise gehandelt. Ich gebe einen Auszug daraus und mache ein paar Bemerkungen unter dem Texte dazu (10 Citate sind nebenbei berichtigt).

Neben מֶתֶּהַג steht der Name מַתְּאִיר (Verlängerer) und מֶתֶּהַג (Stimmerhebung [mugitus, Kuhgeblöke]). I. Leichtes Metheg (מֶתֶּהַג). A. Das gewöhnliche leichte Metheg (מֶתֶּהַג). Dasselbe steht in der Regel beim zweiten Vocal vor der Tonsilbe, wenn dieser Vocal eine offene Silbe (חֵתֶּם מֶתֶּהַג) bildet d. h. weder ein Schewa noch ein Dagesch nach sich hat; z. B. מֶתֶּהַג 1 M 1, 27; מֶתֶּהַג 25, 30; מֶתֶּהַג 18, 5; in der dritten Silbe vor dem Ton z. B. מֶתֶּהַג 48, 19; in der vierten z. B. מֶתֶּהַג Hes. 42, 5; in der zweiten und vierten z. B. מֶתֶּהַג Hes. 42, 5; aber auch z. B. מֶתֶּהַג 1 M 19, 12, damit das Schewa mobile des zweiten Wortes in seiner Dauer geschützt werde; wiederum indess immer ohne Metheg, weil es bloss für י steht. B. Das feststehende leichte Metheg (מֶתֶּהַג) zur Ankündigung des langen Qames, des Sere, des langen Chireq (d. h. eines solchen, in welchem Jod quiesciren kann), des Cholem und des Schureq, z. B. מֶתֶּהַג (sie war klug) Sach. 9, 2, vgl. weiter unten § 13; מֶתֶּהַג (wir wollen hinabsteigen) 1 M 11, 7; מֶתֶּהַג (sie werden fürchten) 2 Kg. 17, 28, vgl. 2 M 16, 32; Spr. 4, 16; Hi. 29, 22; מֶתֶּהַג 1 M 27, 25; מֶתֶּהַג (gestohlene) 1 M 31, 39; so auch vor Maqqeph מֶתֶּהַג 1 M 4, 25 etc. Die Länge des Sere wird auch geschützt bei מֶתֶּהַג z. B. מֶתֶּהַג Jes. 66, 3; dieses Metheg insbesondere heisst מֶתֶּהַג (Innehaltung). Fest steht das Metheg auch bei dem kurzen Vocal vor Chateph (ausser wenn zwischen beiden D. forte steht) z. B. מֶתֶּהַג (lasst uns machen!) 1 M 1, 26; ebenso in מֶתֶּהַג und מֶתֶּהַג und so allen Formen von מֶתֶּהַג und מֶתֶּהַג, in denen ה oder ה ein

Schewa haben; ebenso in  $\text{וְיִשְׂרָאֵל}$  etc.;  $\text{וְיִשְׂרָאֵל}$ ; und es können zwei feststehende Metheg auf einander folgen z. B.  $\text{וְיִשְׂרָאֵל וְיִשְׂרָאֵל}$  (und ich will segnen) 1 M 12, 3; auch kann das feststehende leichte Metheg unmittelbar vor dem gewöhnlichen leichten Metheg stehen z. B.  $\text{וְיִשְׂרָאֵל וְיִשְׂרָאֵל}$  (und ich werde aufrichten) 1 M 9, 11; während ein gewöhnliches leichtes Metheg vor dem feststehenden nur beim Dazwischentreten einer Silbe stehen kann z. B.  $\text{וְיִשְׂרָאֵל וְיִשְׂרָאֵל}$  1 M 34, 25, aber  $\text{וְיִשְׂרָאֵל}$  43, 32. Ueberdiess kann das leichte Metheg sich bei geeignetem Wortbau in einen dienenden Accent verwandeln, wie Merkha, Munach, Mahpakh, Qadma, Meajla.<sup>1)</sup>

1) So von den prosaischen Accenten Munach, vgl. 1 M 13, 11; 14, 7; 15, 5. — Ueber Qadma hatte Ges. Lgb. S. 113 aus Valentin Löscher's Buch „De Causis linguae hebraicae“ (S. 351) den Satz wiederholt „Kadma servit  $\tau\phi$  Geresch“. Dieses hat auch Ewald § 97, f. g. besprochen und mit Beispielen belegt, wie 1 M 9, 23. Und er hat richtig hinzugefügt, dass Qadma auch dem Geresch auf der Gegentonsilbe ebendesselben Wortes vorhergehen kann, vgl. 1 M 48, 20; 5 M 7, 13. — Olsh. § 45, c hat darüber aber folgendes Unrichtige „Wenn das Zeichen des Paschta, wie häufig geschieht, bei der Tonsilbe desselben Wortes wiederholt wird, oder wenn Paschta vor einem nachfolgenden Zaqeph qaton innerhalb desselben Wortes bei einer Nebentonsilbe steht, so ist es von Qadma äusserlich nicht zu unterscheiden. Da aber Qadma nie unmittelbar vor Paschta, oder vor Zaqeph qaton steht, so ist eine Verwechselung dennoch unmöglich“. Diese Worte enthalten zwei Behauptungen. Davon ist zunächst die erstere unabweisbar, dass das dem Paschta gleiche und vor demselben auf der Tonsilbe des nämlichen Wortes stehende Zeichen nicht Qadma sei. Gegen diese erstere Behauptung von Olshausen ist richtig der Satz von Delitzsch in Bickell's Outlines of Hebrew Grammar § 20 „Qadma, always over the first letter of the tone-syllable, while Paschta stands at the end of the word [Qadma, über dem ersten Buchstaben der Tonsilbe, während Paschta am Ende des Wortes steht]“ und die Worte von Ges.-Kautzsch § 15 „Qadma, über dem letzten [vielmehr: ersten] Consonanten der Tonsilbe vor Paschta“. — Aber während die citirten Worte von Delitzsch und Kautzsch nur missverständlich sind, weil sie im Leser den Gedanken hervorrufen, dass Qadma nur mit dem Paschta auf ebendemselben Worte stehe, ist die zweite von den beiden Behauptungen Olshausen's, dass der vor Zaqeph qaton auf ebendemselben Worte stehende und dem Paschta gleiche Accent wirklich Paschta sei, positiv unrichtig. Vielmehr dieser vor Zaqeph qaton auf demselben Worte zur Bezeichnung des Gegentones dienende, das Metheg vertretende Accent ist ein conjunctivus, und zwar Qadma. Olshausen hat keine Beispiele gegeben; aber man findet zwei in  $\text{וְיִשְׂרָאֵל}$  (und deinem Samen) 1 M 12, 7, vgl.  $\text{וְיִשְׂרָאֵל}$  (und auch dem Lot) 13, 5. — Ueber den verbindenden Accent des poetischen Systems Azla als Vertreter des Metheg vgl. Hi. 1, 15—17. 19; unten § 13, 1 gegen Schluss.

II. **Schweres Metheg** (מֶתֶגֶד) hat nicht den Zweck, einen Vocal zu dehnen, sondern nur zu veranlassen, dass man den Laut, bei dem es steht, mit etwas mehr Ausdruck spreche, wesshalb ihm auch der besondere Name Gaja zukommt. Dies steht entweder a) bei den kurzen Vocalen Pathach, Segol, Kurz-Chireq und Qibbus. α) beim Artikel vor schewairten und dageschlossen Consonanten z. B. לְיָמָיו, aber nicht vor Jod (וְיָמָיו 1 M 33, 5) oder unmittelbar vor der Tonsilbe (וְיָמָיו 4 M 35, 8), auch nicht unmittelbar vor oder nach dem gewöhnlichen l. M. (z. B. וְיָמָיו 1 M 33, 18); — β) beim Pathach des ה interrogativum und zwar rechts vom Pathach z. B. הֲיָרְדָּהּ 1 M 27, 38 (doch in den drei Büchern מִן אֲמִי links: הֲלֹאֵנוּ Ps. 85, 6), nur wieder nicht vor Jod (וְיָרְדָּהּ 1 M 29, 5), vor dem Wortton oder dem gewöhnlichen l. M. (daher הֲיָרְדָּהּ 1 M 30, 15 [aber וְיָרְדָּהּ Jos. 22, 17] und הֲיָרְדָּהּ 4 M 32, 6); auch nicht vor dageschirtem Buchstaben (וְיָרְדָּהּ, ob entsprechend ihrem Gerücht?) 1 M 18, 21; — γ) falls der Accent des Wortes ein trennender ist (daher nicht wie וְיָרְדָּהּ 1 M 34, 24 mit Mahpakh), und die Accentilbe mit beweglichem Schewa anfängt (daher nicht bei וְיָרְדָּהּ 1 M 18, 22), und die zweite (daher nicht bei וְיָרְדָּהּ 1 M 32, 2) Silbe vor dem Accente Pathach, Segol, Kurz-Chireq oder Qibbus hat sowie in Schewa oder Dagesch endet z. B. וְיָרְדָּהּ 1 M 3, 8 mit Doppelgeresch; וְיָרְדָּהּ 2 M 3, 10; וְיָרְדָּהּ 1 M 32, 18; וְיָרְדָּהּ 1 M 47, 24; auch vor dem Gegenton, den das leichte Metheg anzeigt z. B. וְיָרְדָּהּ (als eure Gedanken) Jes. 55, 9; aber nicht vor Cholem und Chateph-Pathach, die nicht unter gleichen Buchstaben stehen z. B. וְיָרְדָּהּ 1 M 19, 22, auch nicht bei Qames chatuph z. B. וְיָרְדָּהּ 1 M 7, 11; — δ) gehen der Tonsilbe des Wortes zwei Silben voran, die beide mit ruhendem Schewa oder Dagesch schliessen, und ist in der ersten Silbe Segol, Kurz-Chireq oder Qibbus, so tritt, wenn der Accent des Wortes ein trennender ist, das schwere Gaja zum Vocal der ersten Silbe z. B. וְיָרְדָּהּ 1 M 4, 16, doch nicht hinter gewöhnlichem leichtem Metheg (darum וְיָרְדָּהּ 1 M 24, 48, und nicht וְיָרְדָּהּ); — ε) z. B. וְיָרְדָּהּ Ps. 121, 8, aber וְיָרְדָּהּ Ps. 9, 9; — ζ) וְיָרְדָּהּ 1 M 3, 15 mit (trennendem) Tiphcha, aber וְיָרְדָּהּ mit (verbindendem) Merkha 1 M 17, 10; — η) וְיָרְדָּהּ und וְיָרְדָּהּ nur vor Maqqeph und bei Pascht; — b) Das schwere Metheg bei Schewa (diess wird von Manchen auch allein Gaja genannt). α) In Psalmen, Sprüchen, Hiob, wo diess Schewa vorzugsweise heimisch ist z. B. וְיָרְדָּהּ (heb auf über uns!) Ps. 4, 7 statt וְיָרְדָּהּ. Bei der Intonirung solcher Worte soll ein Theilchen der complicirten Melodie schon auf das Schewa fallen, vgl. die Vorschlagsnote unserer Musik. Geht aber dem trennenden Accente des zweiten Wortes ein Diener voraus, oder hat es nur schwache

Trenner, wie Sinnor oder Klein-Rebia, oder hat es einen verbindenden Accent, so behält das leichte Metheg die Stelle, welche es ausserhalb Ps., Spr., Hi. einnimmt. Insbesondere die Gottesnamen  $\text{יְיָ}$ ,  $\text{אֱלֹהִים}$ ,  $\text{אֲדֹנָי}$  mit Gross-Rebia ohne vorangehenden Diener bekommen beim Anfangs-Schewa dieses Gaja, vgl. Ps. 2, 7; 90, 1; 68, 8; 25, 2; aber 17, 13. 14. Ferner wenn ein Wort das Olewejored, Gross-Rebia oder Dechi ohne vorhergehenden Diener hat und mit Schewa anfängt, so erhält dieses Schewa ein Gaja, vorausgesetzt, dass zwischen dem Schewa und dem Worttone wenigstens ein Vocal liegt und dieser nicht bereits das gewöhnliche leichte oder bei einfachem Schewa stehende Metheg bei sich hat, vgl. Ps. 50, 23; 25, 5; Spr. 19, 26. Endlich  $\text{מִנַּח$  mit Munach als Diener des Dechi hat dieses Gaja, vgl. Ps. 17, 6; 116, 16, aber 8, 6; 27, 3; 51, 5. —  $\beta$ ) Ausserhalb Ps., Spr., Hi. kommt dieses Schewa-Gaja in solchen Wörtern vor, welche mit Geraschajim oder Pazer ohne vorhergehenden Diener accentuirt sind, wenn zwischen dem Anfangs-Schewa und der Tonsilbe wenigstens zwei Vocale liegen, und der erste Vocal nicht schon das gewöhnliche leichte Metheg bei sich hat, vgl. 1 M 10, 14; 3 M 11, 26, aber Jer. 34, 1; Hes. 20, 40; 16, 3; so wenigstens Ben Ascher, während freilich Ben Naphthali das Gaja auch bei den übrigen Trennern, sowie auch wenn nicht zwei Vocale zwischen dem Schewa und dem Ton liegen und auch wenn schon das leichte Metheg beim ersten Vocal steht, gesetzt hat. Ferner steht das Schewa-Gaja in solchen Wörtern, die mit Darga als zweitem Diener vor dem Rebia, oder mit Qadma als zweitem Diener vor Paschta oder Tebir, oder mit Munach als drittem Diener des Telischa accentuirt sind, wenn zwischen dem Anfangs-Schewa und dem Tone wenigstens ein Vocal liegt, der nicht schon das gewöhnliche leichte Metheg hat, vgl. 1 M 34, 21; 2 M 19, 23; 5 M 25, 19; Jer. 36, 6<sup>1)</sup> (ausserdem noch unter andern Accentverhältnissen z. B. 3 M 21, 10; Esth. 3, 12; 8, 9<sup>1)</sup>, so auch vor dem Chateph-Metheg (vgl. 4 M 4, 14), aber nicht vor dem gewöhnlichen leichten Metheg, wie 5 M 24, 19.<sup>2)</sup> Der von der Tonstelle weit entfernte Schewa-Buchstabe soll nach der Mahnung dieses Gaja durch stärkere Aussprache hörbar gemacht werden.

III. Wohllauts-Metheg ( $\text{נְעִיחַ מִתְּחִלָּה}$ ). Dieses Gaja hat nicht, wie die leichten und schweren Metheg, eine Dehnung oder Erhebung des Vocals, sondern mehr und hauptsächlich die richtige

1) Auch bei J. H. Michaelis in der Nota bemerkt.

2) Nicht „9“; richtig ohne Metheg bei Buxtorf und J. H. Michaelis; falsch mit Metheg bei Hahn.

und deutliche Aussprache des Buchstaben zum Zwecke. Es kommt meistens bei Kehl- und Zischbuchstaben vor in folgender Art und Weise. a) Dieses Gaja steht bei schliessendem ך mit verbindendem Accent vor vornbetonten Wörtern, vgl. לִּי מִנָּח (mit Munach) 3 M 26, 21; לִּי מִנָּח 1 M 24, 9; — b) beim ersten von zwei ähnlich lautenden Kehlbuchstaben, wenn die beiden Wörter accentuell verbunden sind, vgl. מִנָּח וְהַנָּח (der silbere Pocal) 1 M 44, 2;<sup>1)</sup> מִנָּח וְהַנָּח 1 M 28, 2. 5—7;<sup>2)</sup> — c) ferner bei מִנָּח, מִנָּח, מִנָּח, מִנָּח und ähnlichen Wortformen, wenn sie durch Maqqeph mit einem Worte verbunden sind, das einen trennenden Accent am Anfange hat, vgl. z. B. 1 M 34, 16; 2 M 21, 10; 3 M 15, 29; Hos. 4, 11; 2 Chr. 19, 7; 1 M 24, 7; 3 M 15, 11; 4 M 30, 6; Hos. 4, 17;<sup>3)</sup> — d) endlich im Wortanfange, wenn die erste Silbe mit einem kurzen Vocale auf einfaches Schewa schliesst, und die zweite Silbe gleich mit einem vocalisirten aber schwachen Buchstaben d. i. einem Labiale, Gutturale oder einer aspirirten Muta (מִנָּח) anfängt. Das Gaja wird alsdann dem Vocale der Anfangsilbe beigegeben, theils damit dem vorangehenden Hauch- oder Zischlaute Deutlichkeit verliehen, theils damit angezeigt werde, dass beim Anfangsbuchstaben der zweiten Silbe die Abwesenheit des Dagesch das Richtige sei, vgl. 1 M 36, 23. 40; מִנָּח Ps. 71, 11; מִנָּח Jes. 10, 34 u. s. w.<sup>4)</sup>

## § 12. Die Qualität des langen Qames.

Ich stelle eine ähnliche Erwägung voran, wie sie schon nebenbei in Gedanke, Laut und Accent S. 146 f. angedeutet worden ist. Ich weise z. B. auf folgende Eigennamen hin:

1) Weder bei Buxtorf noch bei J. H. Michaelis oder Hahn, aber bei Baer-Delitzsch.

2) Buxtorf und J. H. Michaelis haben aber in allen vier Versen Merkha in der letzten Silbe des ersten Wortes, und Michaelis rechtfertigt diess durch Citirung einer Nota aus seinem ersten Erfurt'schen Manuscript „קִלְחֵן מִנָּח וְהַנָּח“ = sie alle mit Maarikh beim Nun“; das Maarikh muss aber hier Name für Merkha sein, weil ja auch dieses erste Erfurt'sche Manuscript Merkha bei jenem Nun hat (vgl. beim Merkha oben S. 79), nicht Name des Metheg.

3) J. H. Michaelis hat dieses Metheg nicht; Hahn hat es nicht 1 M 34, 16; Hos. 4, 11; 2 Chr. 19, 7; Hos. 4, 17; aber 2 M 21, 10; 3 M 15, 29; 1 M 24, 7; 3 M 15, 11; 4 M 30, 6.

4) Bei schwebender Silbe des Verb und Nomen.

הָבֵל und הֶבֶל nebeneinander 1 Mos. 4, 2; לָמֶכֶךְ und לִמְכֶךְ 4, 18 f.; יָפֶתֶךְ und יֶפֶתֶךְ 5, 32; 7, 13 etc. etc. Ich hätte auch Verbalformen oder Nomina appellativa nehmen können; aber die Eigennamen illustriren am deutlichsten den Satz, dass nicht dieselben Worte unter dem Satzton (in der Pausa) und ausser demselben einen generell verschiedenen Vocal gehabt haben können. Es können beim Leben der Sprache nicht dieselben Personen unter dem Satzton *Häbel*, *Lämek* und *Jäpheth*, ausserhalb desselben aber *Häbel*, *Lämek* und *Jäpheth* gerufen worden sein. Um noch eines anzuführen: Damaskus kann nicht beim natürlichen, unwillkürlichen Aushalten der Stimme am Satzende *Damäseq*, im Flusse der Rede aber *Damäseq* gesprochen worden sein. Vielmehr ist es nur möglich, dass unter dem Satztone die Wörter (abgesehen von der Vocalquantität) nur einen graduell verschiedenen Vocal gehabt haben, also einen *a*-laut, welcher breiter (mit weiter auseinander gezogenem Munde) gesprochen wurde, als das dem *ai*, *i* zuneigende, mit spitzerem Munde gesprochene *ä*. Jener in der Pausa gesprochene Vocal zeigte, wie ein Versuch Jedem lehrt, weniger Abbiegung vom reinen *a*-laut, also weniger 'Imäleh, als das in forteilender Rede gesprochene *ä*.

Also beim Leben der Sprache zeigte sich unter dem Satzton ein nur wenig vom *a* abweichender, ein dem *a* nahestehender Laut. Nach dem Aussterben der Sprache schritt die Neigung zu enger Mundöffnung, und damit zugleich zu Hervorbringung dunkler Vocale, welcher schon früher viele reine *a* des Ursemitschen (Arabischen) zum Opfer gefallen waren (vgl. nur arabisches *qätılun* und hebräisches *qōfel*) in der Ausdehnung ihres Terrains weiter vorwärts. Es wurden nun vom mechanisch-theoretischen Standpunct aus, wie alle übrig gebliebenen langen *a*, so auch die dem reinen *a* nahestehenden Pausalvocale derjenigen Worte, welche ausser der Pausa ganz imälirtes *a*, also *ä*, hatten, dunkel gefärbt, also *o*-artig gesprochen. Diesen *o*-artigen Laut, also *ä*, hat im Punctuationssystem das lange Qames. Diess ist ja bekanntlich daraus sicher, dass dasselbe Zeichen, welches langes *ä* darstellt, auch zur Darstellung des kurzen *o*-lautes durch die Punctatoren verwandt werden konnte und verwandt worden ist.

Ebenso sicher aber ist ferner, dass bei der Festsetzung des Vocalsystems das lange Qames noch nicht den wirklichen,

vollen, runden *o*-laut hatte, den es bei den polnischen und deutschen Juden im weiteren Fortschritt der Entwicklung, nach der Feststellung des Vocalsystems bekam. Also einfach „Komez“ [anstatt „Kâmez“] mit Baer (z. B. 1 M 19, 34; vgl. zu Joel 2, 20, aber richtig Mal. 1, 14; ebenso „cum Kamez brevi“ zu Ps. 52, 7; „cum Kamez correpto“ zu 69, 19; Prov. 4, 4) zu schreiben, ist unmöglich. Diese Aussprache geht über die Meinung des Vocalsystems hinaus. Denn, wenn bei der Feststellung desselben das lange Qames einfach wie *o* gesprochen worden wäre, so hätte man es gar nicht als besonderes Vocalzeichen aufgestellt, sondern Cholem für dasselbe gebraucht, man hätte insbesondere nicht in der Pausa Formen, welche ausser der Pausa *ö* haben, mit langem *a* punctirt. Und diesem Beweis kann man doch sich nicht dadurch entziehen wollen, dass man entgegnete, Cholem seinerseits sei schon bei Feststellung des Vocalsystem, wie später der Differenzirung wegen, gleich *au* gesprochen worden. Aussprachen wie  $\text{יִקְטֹאֵל}$  = *jiktaul*,  $\text{קֵטֹאֵל}$  = *qetaul* wird doch Niemand für von den Punctatoren beabsichtigt ausgeben wollen.

Demnach besitzt das Qames non-chatuph (corruptum) nur einen *o*-ähnlichen Laut, den zerdrückten und daher getrübten *a*-laut, wie man ihn auch in deutschen Provinziodialecten z. B. im Voigtlande hört. Und dafür, dass Qames non-chatuph, wenn auch ein getrübtes, so doch immerhin ein *a* bezeichnen soll, spricht auch noch diess, dass es doch diejenigen *a*-laute bezeichnet, welchen im Arabischen *a*-laute entsprechen und welche eben bis zur Feststellung des Vocalsystems noch nicht vom Trübungsprocesse erfasst, noch nicht zu *o* (Cholem) geworden waren. —

Trotzdem konnte dasselbe Zeichen, welches in seiner Unverkürztheit nur einen *o*-artigen Laut bezeichnet, zur Darstellung des kurzen *ö* selber verwendet werden; weil das kurz, flüchtig, mit unvollständiger Herstellung der Articulationsbedingungen gesprochene *o* nicht die reine Farbe des langen *o* besitzt, wie alle kurzen Vocale mehr oder weniger Beimischung von einer unreinen Färbung haben. Gerade die Verkennung dieses Satzes hat Verwirrung gebracht. Denn, da der Laut des Qames chatuph wegen dessen Wechselbeziehung zum reinen *o* (Cholem) sich als der des kurzen *ö* aufdrängte, so schloss man von da rückwärts



auf den Laut des Qames non-chatuph und bestimmte auch diesen wie reines, wirkliches, eigentliches *ō*.

Um die doppelte Verwendung desselben Vocalzeichens zu begreifen, braucht ebensowenig, wie dass langes Qames gleich wirkliches *ō*, diess angenommen zu werden, dass umgedreht kurzes Qames von den Vocalzeichensetzern gleich kurzes getrübtcs *a* gesprochen worden sei. Es können sich vielmehr der lange Vocallaut, der durch Qames dargestellt wurde, und der kurze Vocallaut, der durch dasselbe Zeichen dargestellt wurde, immerhin etwas im Grade ihrer Trübung, also ihrer Verwandtschaft mit *o* von einander unterschieden haben. Es kann also diess die Meinung der Punctatoren gewesen sein, dass langes Qames = langes *ā*, aber kurzes Qames nicht bloss wie kurzes *a*, sondern näher dem *o*-laute, also = kurzes *ō*, oder einfach *ö* gesprochen werden soll. Und dass diess die Meinung der Punctatoren gewesen sein muss, ergibt sich daraus, dass die Formen mit Qames chatuph solchen entsprechen, welche im Arabischen den *u*-laut haben, und dass das Qames chatuph im Hebräischen selbst unter dem Druck des Accentcs in den reinen *o*-laut (Cholem) übergeht und umgedreht beim Weichen des Accentcs aus dem reinen *o* entsteht: קָרַשׁ und קָרַשׁ; פָּעִל and פָּעִל Jes. 1, 31; הִעֲלָה הִעֲלָה (er ist hinaufgebracht worden) und הִעֲלָה Richt. 6, 28.

Die Tendenzen der Punctatoren selbst, welche sich aus der Vergleichung der einzelnen Theile ihres Systems ergeben, müssen aber für uns maassgebend sein. Theorie und Praxis der Späteren können uns nicht bewegen, den ursprünglichen Sinn des Punctations-systems zu alteriren. Uebrigens scheint mir nicht aus dem von Baer in Merr' Archiv S. 59 f. citirten Ausspruche von Chajug zu liegen, dass er, wie Baer sagt, das Qames nicht wie *ā*, sondern dem *ō* ähnlich sprach. Die Worte haben doch folgenden Sinn: Wenn auf ein Schewa mobile (שְׁוָא מוֹבִיל) einer von den Buchstaben אהו"ע folgt, so wird es bewegt [ausgesprochen] gemäss der Aussprache die in dem jedesmal folgenden Vocale liegt, ausser bei folgendem Qames, denn es ist zu schwer für die Zunge, wenn das Schewa mit Qames-vocalen ausgesprochen wird, darum wird es mit Pathach ausgesprochen; z. B. in הִעֲלָה, קָרַשׁ, הָאָה, לְהַבִּים wird nicht das Schewa mit dem Qames ausgesprochen, welches hinter ihm ist, sondern mit Pathach, dem entsprechend die Zunge leicht ist [leichte Arbeit hat]. — Weil da als derjenige Laut, welcher vom Qames vermöge regressiver Assimilation zur Näherbestimmung des Schewa mobile zurückge-

worfen worden ist, Pathach, also der helle *a*-laut erscheint, so ist aus dieser Stelle vielmehr die gegentheilige Folgerung über die Aussprache des Qames zu ziehen, als welche Baer daraus gezogen hat, nämlich dass Chajug eine helle Aussprache des Qames meint. — Nach der Aussprache der deutschen Juden, welche Baer auch die der Methegsetzer [d. h. doch der Punctatoren] sein lässt, ist Qames nicht „dem *ō* ähnlich“, sondern einfach gleich, und dass diess eben nicht bei den Punctatoren so gewesen ist, ist oben bewiesen. Deshalb differenziren eben die polnisch-deutschen Juden das Cholem als *au*, während die Punctatoren mit Cholem und eben nur damit ein *ō* gemeint haben.

Das Resultat dieser Untersuchung ist also, dass Qames non-chatuph (, non-correptum) und Qames chatuph (, correptum) nicht nach der polnisch-deutschen Aussprache eine ganz gleiche Qualität besitzen also *ō* und *ö*; auch nicht eine ganz verschiedene Vocalqualität besitzen, wie man früher nach der spanisch-italienisch-reuchlinischen Aussprache annahm, also *ā* und *ō*; sondern eine obgleich unwesentlich verschiedene Vocalqualität haben, also langes *ā* und kurzes *ä*. Dieses Verhältniss des unverkürzten und des verkürzten Qames mit Deutlichkeit hervorheben, ist von grosser Wichtigkeit. Denn daraus ergibt sich, dass es sich bei dem Streite, der sich neuerdings über die Aussprache mancher Qameszeichen erhoben hat, zwar nicht darum handelt, ob sie eine wesentlich verschiedene Vocalqualität besitzen sollen (*ā*, oder *ö*); aber auch nicht bloss darum, ob sie eine verschiedene Vocalquantität haben sollen (ob sie langes *ā*, oder kurzes *ä* sind), sondern auch zugleich mit darum, ob sie eine wenn auch unwesentlich verschiedene Vocalqualität haben (langes *ā* und kurzes *ä*). Dass so der strittige Punct zu formuliren sei, ist einerseits wegen der wesentlich gleichen Benennung beider Laute (Qames [non-chatuph] und Qames [chatuph]); andererseits wegen der früher üblichen reuchlinischen Aussprache des Qames non-chatuph als eines reinen *a* und des Qames chatuph als eines wesentlich verschiedenen Lautes [*ö*] nicht so selbstverständlich, wie es scheint, und muss daher erst zum deutlichen Bewusstsein gebracht werden. Vor der Erörterung dieser Streitfrage über die Aussprache mancher Qameszeichen gebe ich erst eine Darstellung derjenigen Bedingungen, unter welchen überhaupt Qames chatuph gesprochen wird.

### § 13. Das Qames chātūph.

Haben wir in § 10, 4 (S. 69) drei sichere Merkmale einer geschlossenen Silbe erkannt, so haben wir auch eine sichere Grundlage gewonnen, um in einem grossen Theile der Beispiele den inneren Grund zu durchschauen, wesshalb in ihnen das , wie *ō* gesprochen wird. Dieser innere Grund ist die Geschlossenheit der betreffenden Silben. Und von diesem grossen Theile der Beispiele aus können wir dann den Schluss ziehen, dass auch in andern Beispielen diese Geschlossenheit der Silbe für die Aussprache des , als *ō* die Ursache gewesen ist. Zur Geschlossenheit der Silbe muss aber noch deren Unbetontheit treten, wenn ein kurzer Vocal erklingen soll. Und diese zweite Eigenschaft derjenigen Silben, welche , chatuph haben, steht für die erste Betrachtung im Vordergrund. Noch muss voraus bemerkt werden, dass bloss die Aussprache von defectiv geschriebenem Qames in Frage kommt. Daher können wir als erste Regel folgende aufstellen:

1. , wird wie *ō* in unbetonter **geschlossener** Silbe ausgesprochen.

a) Die unbetonte geschlossene Silbe ist die Endsilbe und zwar

α) indem die vorletzte betont ist, vgl. *וַיִּגְבֹּהַּ* *vajjāsōb* (und er umgab);

β) indem das Wort eines eigenen Worttones entbehrt, vgl. *כָּל-חַיָּה* *kōl-chajjā* (jedes Thier) 1 M 1, 28. — Diese Tonlosigkeit einer Endsilbe wird auch dreimal durch einen verbindenden Accent angezeigt. Denn Ps. 35, 10 steht eben dies *כָּל* mit Merkha, und es kann doch nicht angenommen werden, dass das Wort *kāl* ausgesprochen werden soll. So auch *ō* bei Merkha Spr. 19, 7, und so auch *ō* in der unten § 31, 1 besprochenen Form aus Ri. 19, 5 (mit Darga); vgl. Bö. § 250; ebenso Ew. S. 89; Olsh. § 156; Stade § 198 b; Dikd. § 47. — Dagegen braucht man *כָּב* (Sims, Schirmdach; so Smend z. St.) bei Merkha Hes. 41, 25 nicht mit Qames chatuph auszusprechen [so Böttcher zögernd; Ewald entschieden], obgleich der Plural *כְּבִים* v. 26 auf eine Grundform mit *ō* zurückführt; da nun einmal *כָּב* mit Tiphcha 1 Kg. 7, 6 ein *a* zeigt und da

auch sonst Wechselbeziehung von Wörtern mit *o* und *a* sich zeigt, vgl. Olsh. § 147, a; 160, a. — Olsh. § 139, d sagt nichts über die Aussprache des fraglichen *קָ*, erwähnt es aber auch § 57, b nicht mit, wo er in vortrefflicher Weise darauf aufmerksam macht, dass die übliche Verlängerung bei verbindenden Accenten unterblieben ist und dort neben *קָ* bei Mahpakh 1 M 17, 17 und *קָ* bei Merkha 5 M 25, 2 [statt *קָ* bei Munach Hi. 31, 35 haben aber Baer-Del. *קָ*] auch die obigen drei Beispiele mit „*ֿ*“ bei verbindendem Accent“ aufführt. — *Cöl* Ps 35, 10 auch Del. z. St.; vgl. noch § 38, 4, c bei Jes. 40, 12.

Soll aber trotz des Maqqeph ein Qames non-chatuph gelesen werden, so steht bei diesem gewöhnlich Metheg, vgl. *שָׂחַתְּ-לִי* *schâth-li* (er hat mir gesetzt = als Ersatz gegeben) 1 M 4, 25; *כְּתָב־הַדָּלָת* *kethâb-haddâth* (die Schrift des Befehles) Esth. 4, 8. An andern Stellen muss aber trotz der Abwesenheit eines Metheg ein Qames non-chatuph gelesen werden, vgl. *קָרַבְתִּי* *qerâb-li* (Kampf mir) Ps. 55, 19 und *קָרַב־לִבִּבּוֹ* *qerâb-libbô* (Kampf seines Herzens) Vers 22. In den letzten beiden Versen steht auch bei Buxtorf, J. H. Michaelis und Baer-Delitzsch Maqqeph, aber kein Metheg. Ebenso ist zu urtheilen über *מְנַחֵם* *menât* (Theil) Ps. 16, 5, wo Buxtorf und J. H. Michaelis Maqqeph ohne Metheg, aber Baer-Delitzsch den verbindenden Accent Munach haben. Ebenso *אֵ* ist zu sprechen in *שָׁמָּה* *schâm* (da, daselbst) Ps. 104, 25, wo Buxtorf Maqqeph mit Metheg; Hahn Maqqeph ohne Metheg; J. H. Michaelis und Baer-Delitzsch aber Munach bieten. — Von *יָם* (Meer; gedehnt aus *יַם*) heisst der Status cstr. bekanntlich (ausser in *יַם־סוּף*, Schilfmeer) *יָם*. Soll der nun in den wenigen Fällen, wo Maqqeph ohne Metheg folgt, vgl. 4 M 34, 11; Jes. 11, 15 [Baer-Delitzsch] seinen *a*-laut verlieren? Delitzsch in der Praefatio ad Librum Jobi, ed. Baer, pag. VIII, nota 2; Mühlau-Volck beantworten die Frage mit Nein, indem sie zu Qames ein Metheg setzen; ebenso Curtiss bei Bickell § 95 mit Berufung auf Luzzatto; Müller § 336; Ges.-Kautzsch § 93, Anm. 7; Stade § 149, a. Ihnen schliesse ich mich an. — Wo *עַרְוָה* (unschuldig) Hi. 9, 20 sein Qames sogar bei folgendem Maqqeph hat (Olsh. § 139, a), steht Metheg dabei. So Baer-Delitzsch; J. H. Michaelis hat aber statt Maqqeph ein Munach.

b) Die unbetonte geschlossene Silbe geht auf *Da-* gesch forte aus, d. h. sie ist eine geschärfte Silbe. Be-

tont ist die geschärfte Silbe z. B. in לָמָּה *lā'mmā* (warum?) 1 M 4, 6; שָׁמָּה *schāmmā* (dahin) 20, 13; 23, 13. Aber wenn die geschärfte Silbe auch unbetont ist, so wird trotzdem Qames non-chatuph gesprochen, wenn das folgende Dagesch ein Dagesch forte coniunctivum ist, vgl. הָאֵתְּךָ (du hast diess gethan) 1 M 3, 14. Aber ם wird gesprochen, wenn das Dagesch forte auf die unbetonte Silbe in der Mitte des Wortes folgt, vgl. חֲנוּנִי *chonnéni* (erbarme dich meiner!) Ps. 4, 2.

Auch in der geschärfen Silbe, die des Haupttones entbehrt, hat der Nebenton (Mittelton, Gegenton), angezeigt durch Metheg, die Verkürzung des Lang-Qames [קָם קָם] verhindert. So in בָּאֵתְּךָ *bā't(t)im*, worin n. m. Muthmassung das Dagesch den Ausfall, gleichsam die Assimilation des doch syncopirten, verschluckten Jod von ם anzeigen sollte. Diess scheint mir noch eher haltbar zu sein, als die Meinung von Kautzsch, dass diese „künstliche Dageschirung zur Unterscheidung gleichlautender Formen“ vorgenommen worden sei (Z. d. D. M. G. XXXIV, S. 387); weil diese Unterscheidung, wenn sie irgendwo beabsichtigt worden wäre, öfter hätte auftreten müssen. Mehr darüber in der Nominallehre. Ebenso in ם. Diess letztere Wort trägt, wie auch zu erwarten ist, auf der Ultima den Hauptaccent. Diess lehrt der Anblick der Stellen, wo es gebraucht ist, z. B. 1 M 50, 17 mit Pazer auf Ultima und Munach als Vertreter des Metheg auf Paenultima; 2 M 32, 31 mit Rebia auf Ultima. Zu einer falschen Anschauung könnte verleiten der Ausdruck bei Ges. Thes. s. v. „pronuntiandum *ánna*, nicht *onna*“. Ich erwähne diess nicht ohne Anlass. Nämlich bei Mühlau-Volck steht „ם, [das sieht ganz wie Paenultimabetonung aus; vollends da dabei steht:] sprich *ánna*“. Richtig hat das Accentzeichen auf Ultima Kautzsch § 16, 3 [nur hat dieser das Wort vergessen, indem er Z. d. D. M. G. S. 387 schrieb: „Es bietet sich im ganzen Bereich der Sprache nur ein Beispiel für langes *ā* in unbetonter geschlossener Silbe, nämlich ם“]. Ueber das Dagesch forte in ם schrieb Ges. Thes. s. v. „utrum compensativum sit, an euphonicum, non defnio“. Mir scheint hier mit mehr Grund, als bei ם (vgl. oben S. 55), das Dagesch als Zeichen der Assimilation des ם angesehen werden zu können, weil der Spiritus asper vom vorauszusetzenden ם, wie es auch bei einem Ausdruck des Seufzens, des schwer athmenden Klagens zu erwarten ist, noch lebendig gewesen zu sein scheint, vgl. das wirklich existirende ם z. B. Jer. 1, 6 und ם Hes. 30, 2. Es ist mir darum weniger wahrscheinlich, dass das Dagesch „euphonisch“ d. h. richtiger wegen des Dauerlautes ם dem Ohre erklungen, also ein orthoconsonanticum sei (vgl. oben S. 53).

c) Die unbetonte geschlossene Silbe geht auf zwei verschiedene Consonanten aus d. h. sie ist eine doppelt geschlossene Silbe im engeren Sinne.

Betont ist die doppelt geschlossene Silbe z. B. in לַיְלָה (*lā'jla* (Nacht) 1 M 1, 5. Was aber die unbetonten doppelt-geschlossenen Silben anlangt, so ist, wo auf einen Vocal zwei Consonanten folgen, wie wir wissen (§ 10, 4; S. 67),

a) die Geschlossenheit der Silbe unzweifelhaft, wenn der zweite auf den Vocal folgende Consonant eine litera בּנכסח ist und Dagesch lene hat, vgl. nur הֶהָפֵךְ *hōhpakh* (es ist gekehrt worden) Hi. 30, 15; אָרְכוֹ *ōrkō* (seine Länge) und רָחְבוֹ *rōchbō* (seine Breite) 2 M 25, 10; תְּרוּבָה (Trockenheit, Zerstörung); נִקְרָה (Nachstellung. List), wie 2 Kg. 10, 19 zu schreiben ist, wenn nicht die Form wegen der schwierigen Aussprache des ק nach § 10, 6 mit Dagesch dirimens geschrieben werden soll. Vgl. ferner צִרְפָּה (Schwägerin der Ruth; Luther, wie öfter, mit dem a-laute: Arpa) Ruth 1, 4; רְהִיָּה n. propr. 1 Chr. 7, 34; קָרְבֵּן (Darbringung, Opfer) z. B. 3 M 1, 2; מֶרְדֵּכַי (Mordekhai; Luther: Mardochai) Esth. 2, 5. — In diesen Fällen bedürfen wir keines weiteren Mittels, um die Aussprache des Qames zu bestimmen, und da nach der grammatischen Analogie dieser Beispiele andere bestimmt werden können, so ist auch deren Aussprache ausser Zweifel gesetzt, vgl. z. B. הֵינִיָּה (er ist weggeführt worden) Esth. 2, 6; קִדְשׁוֹ (seine Heiligkeit) Ps. 3, 5; אֲכָלָה (Speise, Essen) 1 M 1, 29 f.; קָקֵץ n. pr. 1 M 10, 25. Vgl. auch צְהַרְיָאֵל = ִצְחַרְיָאֵל (n. pr. meine Kraft ist Gott; Luther: Athniel) nach גְּלִיבְיָאֵל, vgl. Olsh. § 277, e; יֶכְהוֹנָה = Jekhonjahu, Luther: Jechanja Jer. 24, 1; vgl. für den straffen 'Silbenschluss קִיבֹנֶק Neh. 3, 16, mag da nun קִי Perfectum Qal (Olsh. S. 620), oder Adjectivum (Mühlau-Volck s. v.) sein. Darnach auch קִרְיָה Jer. 27, 20 (Qeri § 14, 1); 28, 4; Esth. 2, 6; בְּקִרְיָה Jer. 22, 24. 28; 37, 1; יֶכְלִיָּה 2 Kg. 15, 2.

Da aber die Bestimmung der grammatischen Analogie dem Anfänger Schwierigkeit macht, so ist es vorthellhaft, dass in denjenigen Fällen, wo „wenn zwei Consonanten folgen von denen der erstere Schewa simplex hat, wie *ō* gelesen wird, das „kein Metheg neben sich hat. Wo aber das „in offener Silbe stehen und das darauf folgende Schewa ein mobile sein soll, steht Metheg, vgl. הָיָתָה (sie war) 1 M 1, 2; הִבְרָאָם *hūbbāre-'ā'm* (ihr [eorum] Geschaffenwerden) 2, 4.

Ausgenommen ist aber, wenn das Metheg zuweilen unmittelbar vor einer Pause sogar beim kurzen Vocal steht, so bei קָרָבָן = *qōrebān* Hes. 40, 43; דָּרָבָן = *dōrebān* (Stachel, Spitze) 1 Sm. 13, 21; vgl. דָּרְבִּנֹּחַ = *dōrebōnōth* Pred. 12, 11, wo das Metheg durch den Accentus conjunctivus Munach vertreten ist; דָּלָי = *dōlejāw* (sein Eimerpaar) 4 M 24, 7 (wieder Munach für Metheg); ferner, wenn das Metheg in viertletzter Silbe steht, vgl. נִשְׁקָהּ לִי = *šscheqā-llī* (Beklemmung [ist] mir) Jes. 38, 14. Diese letzte Form kann nicht, wie Stade, Lehrb. § 52, a meint, die 3 pers. sg. fem. sein, weil נִשְׁקָה ein transitives Zeitwort ist, welches sonst den Accusativ regiert; allerdings נִשְׁקָה Mi. 3, 6 kann die unpersönliche 3. pers. sg. fm. sein, weil נִשְׁקָה ein intransitives Zeitwort ist, und es ist die Verbalform, weil nicht (mit Ges. Thes.) das vorhergehende לִי, sondern das folgende קָה das parallele membrum ist. Alle vier Beispiele haben nicht Schewa quiescens, wie ja bei den ersten beiden die Abwesenheit des Dagesch lene im כ beweist. Sie haben aber auch nicht Schewa mobile, wie Olshausen in Bezug auf דָּלָי S. 295 schreibt. Sondern sie haben Schewa medium, wie wahrscheinlich Mühlau-Volck s. v. דָּלָי meinen, wenn sie sagen „mit lautbarem, weil aus einem vollen Vocal verkürzten Schewa“, indem sie diese Dualform richtig nach der Analogie קָרְנִים (Hörnerpaar) דָּלָיִם st. cstr. דָּלָי = *dōlejē* gebildet haben. Und woher dieses Schewa medium in den vier angeführten Beispielen? Entweder der starke Druck des Gegentones vor der Pausa, wie Gesenius im Lehrgebäude S. 43 wegen der ersten beiden Beispiele meinte, oder, wie es mir vielmehr scheint, wegen der liquiden Natur und (beim 4. Beispiel) der Schwierigkeit der Laute ר, ל und ק scheint mir eine Zerdehnung der Silben, ähnlich wie beim Dagesch dirimens, eingetreten zu sein. Diess hier zur positiven Begründung der von mir angegebenen Aussprache; negative Bemerkungen zur Zurückweisung einer anderen Aussprache gebe ich am Schlusse der Zusammenstellung.

β) Ebenso nöthig ist die Abwesenheit eines Metheg als Kennzeichen eines Qames chatuph, weil dieses auch vielfach in Silben gelesen werden muss, die schon von vornherein nach der grammatischen Analogie (nicht erst, wie die vier eben besprochenen Beispiele, in Folge besonderer Lautverhältnisse ausnahmsweise) halbgeschlossen oder schwebend sind.

Denn in schwebenden Silben, deren 2. Schlussconsonant eine litera begadkephath ist, kann, weil diesem 2. Schlussconsonanten das Dagesch lene fehlt, die Kürze des Vitals nicht leichter erkannt werden, als in solchen schwebenden Silben, deren 2. Schlussconsonant keine litera begadkephath ist, vgl. die beiden Beispiele  $\text{בְּדָה}$  und  $\text{שְׁמֶרָה}$  = *šbedāh* und *schōmerāh* (ihr Bauen und ihr Bewahren) 1 M 2, 15 nebeneinander. Vgl. weiter  $\text{אֶכְלָה}$  = *akhōlēkhā* (dein Essen) 2, 17;  $\text{מֶלֶךְ}$  = *mōlēkhū* (sei doch König!) Richt. 9, 8;  $\text{יִשְׁמְרֶךָ}$  = *jischmōrekhā* (er wird dich behüten) Ps. 121, 7;  $\text{תִּשְׁבַּדְּם}$  = *tōšbedēm* (du sollst ihnen dienen) 2 M 20, 5;  $\text{הִצְמִדָהּ}$  = *hōšmedā* (sie ist zum Stehen gebracht worden);  $\text{אֶסְפֶּה}$  = *ōsephē* (Sammlungen st. cstr. pl. von  $\text{אָסַף}$ ) Micha 7, 1 (so z. B. J. H. Michaelis; aber Baer-Delitzsch bieten  $\text{אֶסְפֶּה}$ , wonach wegen der leichten Verbindbarkeit von *sp* die halbgeschlossene Silbe zur geschlossenen geworden wäre). Vgl. noch  $\text{חֲרֻבוֹת}$  (Wüsteneien, Trümmer st. cstr. pl.) z. B. Jes. 52, 9. Halbgeschlossene Silbe ist auch in  $\text{יִדְּגַעְלֵךְ}$  = *Jōgetē'ēl* Jos. 15, 38; 2 Kg. 14, 7, weil der erste Theil der Zusammensetzung wahrscheinlich das Imperfect Qal eines Verbum  $\text{יָדַעַתְּ$  ist (Olsh. S. 624); ebenso halbgeschlossene Silbe in  $\text{יִקְדַּעַתְּ}$  Jos. 15, 56, weil der erste Theil zwar nicht mit Olsh. a. a. O. Imperfect Qal eines Verbum  $\text{יָדַעַתְּ$ , aber weil er Infinitiv Qal von  $\text{יָדַעַתְּ}$  (brennen) ist. Halbgeschlossene Silbe hätte auch in  $\text{יִשְׁבַּדְּךָ}$  1 Chr. 25, 4. 24 sein müssen, möchte nun der erste Theil wahrscheinlicher mit Olsh. das Impf. von  $\text{שָׁבַד}$  oder weniger wahrscheinlich mit Mühlau-Volck der Infinitiv von  $\text{שָׁבַד}$  sein; aber, weil  $\text{ב}$  sich leicht verbinden, vgl.  $\text{יִשְׁבַּדְּךָ}$  4 M 21, 1, ist straffer Silbenschluss entstanden.

In allen diesen Fällen zeigt nur das Fehlen des Metheg den Laut *š* an. Daher  $\text{שְׁמֶרָה}$  *schōmerā* (behüte doch!) 1 Chr. 29, 18, aber  $\text{שְׁמֶרָה}$  = *schāmerā* (sie hat behütet) Hi. 24, 15, wo statt Metheg der accentus coniunctivus Mahpakh steht; ferner  $\text{זִכְרָה}$  = *zōkherā* (gedenke doch!) Neh. 13, 31, aber  $\text{זִכְרָה}$  = *zā-kherā* (sie erinnerte sich) Klagel. 1, 7. (Die letzten vier Beispiele nach Gesenius, Lehrgebäude, S. 48). — Ueber einzelne Fälle, in denen die Aussprache des Qames als *š* trotz des fehlenden Metheg bestritten worden ist, wird unten ausführlich gehandelt, vgl. § 26, 1; 29, 8; 30, 6; 31, 8; 32, 5; 35, 5; nämlich über Formen aus Ps. 101, 5; 1 Sm. 13, 10; 1 Chr. 23, 6; Ps. 94, 20; 18, 2; 81, 8; 62, 4; Hi. 20, 26.



Es mag noch ausdrücklich wiederholt werden, dass das Metheg, wie überhaupt, so auch beim Qameszeichen durch einen verbindenden Accent vertreten werden kann, vgl. וְאַתָּה לִי (und ich bin entronnen) Hi. 1, 15—17. 19. Da steht über der Silbe des Gegentones Azla, der 18. Accent des poetischen Systems. So auch in dem Beispiele, welches Bö. § 250 aus HL 8, 1 anführt: אֶפְשָׁךְ (ich werde dich küssen), also mit Munach. — Dieselbe Function ist dem Accentus distinctivus Dechi gegeben worden, wenn bei וְכִרִי Ps. 106, 7 einzelne Ausgaben das Metheg weglassen. —

Aber ausnahmsweise steht auch in der schwebenden Silbe Metheg neben Qames chatuph vgl. יִפְהֲגֹשְׁכֶחָד = *jîphgöschekhd* (er wird auf dich stossen) 1 M 32, 18; bei Baer-Del. יִפְהֲגֹשְׁכֶחָד = *jîphgöschakhd*. Die zwei Fälle, welche Bö. II. S. 314, Anm. 1 noch aus Jes. 22, 18 u. Ps. 121, 7 bemerkt, stehen nicht in den Ausgaben von J. H. Michaelis; Baer und Delitzsch. שְׁמֶרָה = *schömerā* (behüte doch) Ps. 86, 2; שְׁמֶרֶנִי = *schömerēni* (behüte mich!) Ps. 16, 1; לֵיְרֹשְׁעֵנִי = *lejöreschéni* (uns in Besitz zu nehmen) Ri. 14, 15. Ferner עֲמֹדֶכָּה = *amödekhā* (dein Stehen) Obad. v. 11 und in einem Falle wie לִמְשֹׁחֶכָּה = *limschöchakhā* (um dich zu salben) 1 Sam. 15, 1. — Um diese richtige Aussprache mit *ö* zu schützen, welche auch Olsh. § 64, d giebt, braucht man nicht mit Ew. § 40, b Anm. u. Bö. II. S. 396 Anm. 4 die Lesart לִמְשֹׁחֶה als allein richtige und mit Olsh. a. a. O. als consequente zu vertheidigen. Ges.-Kautzsch und Stade sprechen nicht darüber. — In viertletzter Silbe bei durch Maqqeph verbundenen Wortgruppen, vgl. יֹרֵד־בֹּרַי *jöre-di-bôr* (mein Hinabsteigen in die Grube) Ps. 30, 4 (Randlesart, vgl. § 14, 1); רֹדֶפִי-טוֹב = *rödefi-tôb* (mein Verfolgen [Erstreben] das Gute) Ps. 38, 21 (Randlesart). —

In allen unter 1. angeführten Fällen ist, abgesehen von den angegebenen Ausnahmen, die Abwesenheit des Metheg oder eines dasselbe vertretenden Accentus coniunctivus das äusserliche Erkennungszeichen eines Qames chatuph. Daher ist es möglich, für den Anfangsunterricht die Fälle unter 1, c in der Regel zusammenzufassen: Hat ein Qameszeichen ein Schewa simplex oder Chateph Pathach nach sich, so ist es bei Abwesenheit eines Metheg ein Qames chatuph.

2. — lautet wie *ō* auch in unbetonter **offener** Silbe, wenn dieselbe

a) erst aus einer eng-, oder einer halbgeschlossenen Silbe entstanden ist. Und diess erkennt man daran, dass

α) unter dem nächsten Consonanten ein Chateph-Qames steht, vgl.  $\text{הָעֵמֶד} = hōmād$  (er ist gestellt worden), aus einer enggeschlossenen Silbe, also vorwärtsschreitende Assimilation;  $\text{בְּחֹרִי} = bōchori$  (mein Erwählen) Hes. 20, 5, aus einer halbgeschlossenen Silbe, vorwärtsschreitende Assimilation; nominale Beispiele:  $\text{פִּסְלִי} = pōsoli$  (mein Thun), aus enggeschlossener Silbe, vorwärtsschreitende Assimilation;  $\text{בְּחֹרִי} = bōchori$  (in Zorn-gluth) z. B. 2 M 11, 8, für das Sprachbewusstsein wahrscheinlich rückwärtsschreitende Assimilation, vgl. oben S. 7.

Nur etymologische Rücksicht, wie Bō. § 250 richtig sagt, bewahrt einem Qames trotz folgenden Chateph-Qames den Laut *ā*. So in der Randlesart  $\text{בְּמֹתַי}$  (Höhen) z. B. Jes. 14, 14 *bāmōthē* mit Ges. Lgb. § 125, 6; Ew. § 38, a; Bō. a. a. O.; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 95 Anm. 2. Aber schon Ges. hatte a. a. O. hinzugesetzt „oder vielleicht auch *bōmōthē*“ und vertheidigte diese Aussprache als einzig richtige im Thesaurus s. v. Er machte geltend, dass von  $\text{בְּמֹתַי}$  das *ō* nicht hätte verkürzt werden können, wie auch  $\text{צִפְרִיִּם}$  (Vöglein, Sperling) nicht von  $\text{צִפּוֹרִי}$ , sondern von einem voranzusetzenden  $\text{צִפְרִי}$  stamme. Diess letztere kann jetzt dahingestellt bleiben, wie es auch Olsh. § 184, b dahingestellt sein lässt. Jedenfalls ist diese Parallele kein Entscheidungsgrund gegen die ausnahmsweise Verkürzung der Endung *ōth*. Denn  $\text{בְּמֹתַי}$  mit doppelter Endung hatte eben auch etwas Ausnahmsweises und es konnte, wenn auch nicht bei dem einmaligen Beispiele  $\text{רֵאשִׁיתִי}$  1 Sm. 26, 12 (Olsh. § 127, b), so doch bei dem oft gebrauchten  $\text{בְּמֹתַי}$  eine Verkürzung des nicht als Femininendung betrachteten *ōth* eintreten. Ich halte es für ganz unerlaubt, für  $\text{בְּמֹתַי}$  eine andere Grundform  $\text{בְּמֹתַי}$  anzusetzen [Ges. im Thes.], als wovon der sonst gebrauchte Status cstr. herkommt, obgleich auch Olsh. § 164, d ein *bōmēth* vermuthet und jedenfalls deswegen § 65, c die Aussprache *bōmōthē* giebt. Denn wenn die Etymologie aller Formen von *bāmā* festgehalten wird, dann ist für  $\text{בְּמֹתַי}$  die Aussprache *bāmōtē*, wie auch für  $\text{יְהֹרְרֵהוּ}$  Jes. 44, 13, vgl. § 31, 8, *jethā-’ōrēhū* zu behaupten; weil nun einmal

bei Nominibus mit dem Artikel als *a-ö* doch auch von den Punctatoren gemeint ist, vgl. jetzt nur בָּנִי (auf dem [erbauten] Schiffsgeschwader) *bā-ōnî*, welches 1 Kg. 9, 27 im Unterschiede von einem Geschwader וְשִׁנָּיִם *woš-ōnî* steht, das Salomo erst erbauen liess v. 26. Andere Beispiele unten im Anhang dieses §. — Stade § 185 giebt nichts über die Aussprache von בָּנִי; Müller § 349: *bōmothê*, wie Olshausen.

β) Dass die mit Qameszeichen versehene Silbe, welche für die äusserliche Betrachtungsweise offen ist, doch ihrem Ursprunge nach eine geschlossene ist, erkennt man auch daran, dass der nächste Consonant ein (anderes) Qames chatuph unter sich hat. Wenn also in zwei Silben hinter einander steht, so ist erst der Laut des zweiten zu bestimmen, die Wortanalyse also vom Wortende herein vorzunehmen. Dieses zweite Qames kann nun aus den meisten der oben unter Nr. 1 dieses § angegebenen Gründen = *ö* sein. Gehen wir die unter Nr. 1 angegebenen fünf Möglichkeiten, in welchen = *ö* war, der Reihe nach durch! Allerdings gleich wegen der ersten von diesen fünf Möglichkeiten (1, a, α), deren Beispiel וְיָסֹבֵב war, kann das voranstehende von zwei aufeinanderfolgenden Qames nicht = *ö* sein, weil ja eben bei dieser ersten von den fünf Möglichkeiten die vor dem *ö* stehende Silbe betont sein muss. Aber wegen der andern vier Möglichkeiten kann das erste von zwei aufeinanderfolgenden Qames = *ö* sein, vgl. (1, a, β) קִבְּלוּ-יָאֵם = *qöböl-āam* (vor dem Volke) 2 Kg. 15, 10. Bei וְשָׁבֵר (er kehre doch zurück!) 2 Sm. 19, 38; Dn. 9, 16 oder וְקָם-יָאֵם Hi. 22, 28, was ich noch unerörtert finde, ist die Sache aber doch anders, weil da die drittletzte Silbe nicht urspr. *o* hat und weil, verglichen mit וְקָבֵץ 1 Chr. 11, 11, die Verbalform mit der folgenden Silbe nicht zur Worteinheit zusammengewachsen ist. Ueber einen ähnlichen Fall vgl. § 21, 1. — Ferner neben קָבֵלָו (sein Gegenüber) [bei Buxtorf], welches also unter 2, a, α gehört und hier bloss der Vergleichung wegen mit erwähnt wird, lesen manche Ausgaben קָבֵלָו = *qöböllö* Hes. 26, 9, und darin ist dann das zweite nach der Möglichkeit (1, b) = *ö*; verwerflich aber ist, weil kein Schewa vor Dagesch forte stehen kann, die Lesart (bei J. H. Michaelis und Hahn) קָבֵלָו. — Dieselbe Sache ist es mit קָטָנִי = *qötonî* (mein kleiner Finger) [J. H. Michaelis 1 Kg. 12, 10], oder קָטָנִי = *qötonnî* (so J. H. Michaelis und Hahn 2 Chr. 10, 10); ver-

werflich aber ist wieder קָטַף (bei Buxtorf 1 Kg. 12, 10 und 2 Chr. 10, 10 und Hahn 1 Kg. 12, 10). — Vgl. zu 1, c,  $\alpha$  als Beispiel יָרֹבָם = *Jöröbām* 1 Kg. 11, 26 und יִשְׁבָּם = *Jöschöbām* 1 Chr. 11, 11. — Zu 1, c,  $\beta$  gehört das zweite Qames von הֶדְמָה = *hōdmedd* (sie ist gestellt worden); von פְּזִלָּה = *pōzölēkhā* (dein Werk) z. B. Hab. 3, 2; קִטְבָּה = *qōtōbekhā* (dein Verderben, Luther: Stachel) Hos. 13, 14. In diesen Formen wirkt vorwärtsschreitende Assimilation des Vocales.

b) Die Silbe ist offen und enthält eigentlich nur ein Chateph-Qames und zwar in Folge der forterbenden Kraft eines Silbenvocals, hat aber durch die vocaldehnende Wirkung eines schwer auszusprechenden Consonanten einen vollen kurzen Vocal erhalten. So in יִרְאֵה-לִי = *ör[r]ā-llī* (verfluche mir doch!) 4 M 22, 6; 23, 7 und in קְבֵה-לִי = *qōbā-llī* (verwünsche mir doch!) 4 M 22, 11. 17. Man wird diese beiden Fälle nicht anders erklären können, als dass zunächst von יִרְאֵה = *ō'rā* die analogiegemässe (vgl. בְּרֵא umgieb doch!) Verdoppelung der ersten Silbe aus dem Sprachbewusstsein verschwunden und nun wegen des folgenden *r*-lautes beim Fortteilen des Accentus das *ō* bloss zu *ō* (Qames chatuph), nicht vollends zu Chateph-Qames verflüchtigt wurde. Und nach der Analogie dieses *ōrā-llī* scheint das in demselben Zusammenhange stehende *qōbā-llī* gesprochen und punctirt worden zu sein, obgleich allerdings das schwierige *p* eine vocaldehnende Kraft auch seinerseits besass, vgl. das Genauere über beide Formen unten § 34, 1. — Dieselbe forterbende Kraft des Silbenvocals und dieselbe vocaldehnende Kraft schwieriger Consonanten zeigt sich endlich auch in שְׁחֹרָשִׁים = *schörāschīm* (Wurzeln) und קֹדָשִׁים = *qōdāschīm* (Heiligthümer). — Für den Anfangsunterricht können die unter 2. aufgeführten Fälle in die Regel gefasst werden: Qames ist auch = *ō*, wenn ein Chateph-Qames oder ein zweites Qames chatuph darauf folgt, sowie in vier einzeln zu merkten Formen, und in allen diesen Fällen von Nr. 2 verhindert die Anwesenheit eines Metheg nicht die Aussprache des Qames als Qames chatuph.

Anhang: Vertheidigung der bei einigen in diesem § erwähnten Qameszeichen angegebenen Aussprache.

I. 1. Bei den Fällen, wie קְבֵה-לִי oben S. 96, steht die ursprüngliche Länge des *ā* fest. Es ist daher nicht anzunehmen, dass diese

Wörter durch die zufällige Verbindung, in der sie uns an den angeführten Stellen entgegentreten, ihren *d*-laut verlieren. Wenn also angenommen werden muss, dass diejenigen, welche das Metheg wegliessen, auch damit das *d* in *o* verwandelt wissen wollten, wenn nicht angenommen werden kann, dass sie trotz des weggelassenen Metheg die Aussprache des *d* für selbstverständlich hielten: so muss eine Verirrung der Tradition angenommen werden, der wir nicht folgen dürfen. Dass die dort angegebenen Wörter mit *d* zu sprechen seien, haben auch angenommen Ges. Lgb. S. 44; Ew. § 29, d; Bō. § 250; Ges.-Kautzsch § 9; Mühlan-Volck s. vv; Del. ausser Ps. 55, 19; (bei Olsh. § 173, b; Stade § 208, b; Müller § 298 keine ausdrückliche Angabe darüber); nur Baer sagt von קָרָה Ps. 55, 22 „Resch cum Kamez correpto. Similiter קָרָה 2 Sm. 15, 5“.

2. Wie in den eben erwähnten Beispielen die Abwesenheit des Metheg nicht das Qames chatuph anzeigt, so verhindert in andern Beispielen nicht die Anwesenheit desselben die Aussprache des Qames als chatuph. Delitzsch hat 1875 in der Praefatio zum Liber Jobi pag. VI es als falsch bezeichnet, dass man קָרָה, קָרָה und קָרָה spreche *dorban*, *pofo* und *godaschim*. Mühlan-Volck haben darauf 1878, wenn ich die Beispiele immer in der von mir angegebenen Reihenfolge vorführe, transcribirt: קָרָה und קָרָה (nicht, wie sie ausdrücklich hinzufügen, mit *dorban* und *dorbonoth*, sondern) mit *dāriban* und *dārbonoth*; קָרָה mit *dāljav*; קָרָה mit „*āschqā* (mit verbreitertem Kurz-Qames)“; קָרָה Ps. 86, 2 mit *schāmera*, und sie verweisen dabei auch auf Ps. 16, 1, wollen also das dort stehende nächste fragliche Wort קָרָה auch *schāmerēni* ausgesprochen haben; קָרָה mit *kabollo*; קָרָה mit *kāṭōni* und die andere mögliche Lesart קָרָה mit *kāṭōnni*; קָרָה mit „*Jarobṣam* oder nach stärkerer Verkürzung *Jorobṣam*“; bei קָרָה verweisen sie in Betreff der Aussprache auf das eben erwähnte Wort zurück; קָרָה mit *poolcha*; קָרָה mit *kāṭobcha*; bei קָרָה ist keine Aussprache angegeben, קָרָה ist gar nicht erwähnt; קָרָה mit *schorāschaw*; endlich קָרָה mit *kādaschim*. —

In diesen Transcriptionen sind zunächst die citirten Worte „*āschqā* mit verbreitertem Kurz-Qames“ wichtig; denn darnach soll es sich in der Streitfrage über die masoretisch treue Aussprache der fraglichen Qameszeichen bloss um die Quantität derselben handeln. Aber die Herausgeber des Wörterbuchs haben diesen Standpunkt wenigstens selbst nicht festgehalten; denn sie umschreiben die fraglichen Qameszeichen nicht bloss, wie es ihrem Standpunkt angemessen ist, mit *ā* und dreimal mit *o*, sondern auch, ihrem Standpunkte untreu, mit *ā* und zweimal mit *a*. Wenn sie diese letztere Transcription geben, dann handelt es sich nicht bloss um

die Quantität jener fraglichen Qameszeichen, sondern auch um deren Qualität; denn dann sind jene fraglichen Qames mit Metheg wie langes *a*, die kurzen Qames aber wie *o* auszusprechen, wie letzteres ja die Herausgeber bei der Zulassung von *Jorobam* und bei der Aussprache *poolcha* vom zweiten Qames angeben.

Ich habe nun schon im vorigen § die Gründe dafür gegeben dass Qames non-chatuph nicht bloss der Quantität, sondern auch der Qualität nach sich vom Qames chatuph unterscheidet. Ist das nun so, so kann man nicht zugeben, dass Wörter, welche im Arabischen den *u*-laut haben und deren Qames im Hebräischen unter dem Druck des Accentus zu *o* werden könnte, also vom ersten der fraglichen Beispiele *קָרָן* bis zum letzten *קָרָן*, mit dem *a* oder auch nur langem *o* gesprochen werden, sondern sie können nur mit dem *o*-laute gesprochen worden sein. Oder wie? Neben dem oftmaligen *קָרָן*, wo kein Mensch an der Aussprache *qōrbān* zweifelt, und welches das Genus seines ersten Vocals durch das zweimal vorkommende *קָרָן* *qurbān* Neh. 10, 35; 13, 31 noch deutlich verräth, soll einmal eine Form vorkommen, deren erster Vocal in das genus des *a*-lautes übergegangen wäre?

Welches sind nun aber die fraglichen Qames-zeichen und weshalb sollen sie nicht wie *o* ausgesprochen werden? Delitzsch sagte in der angeführten Praefatio: Alle Qames-zeichen dürfen nach den Masoreten nicht wie *o* ausgesprochen werden, welche Metheg bei sich haben; „Kamez illud methegatum non est *o*, nam Kamez chatuf nec Metheg et ne Gaja quidem patitur“. Und dass dieser Satz ganz umfassend gemeint war, das sieht man aus den beigesetzten als falsch bezeichneten Aussprachen: *doreban*; *poolo*, *kodaschim* d. h., mag das , in unbetonter geschlossener [auch halbgeschlossener vgl. die Transcription der Lesart Ben Ascher's 1 M 32, 18 (nicht „17“) in Genesis, ed. Baer et Del. pag. 85 „*jif-ghā-schacha*“] oder in unbetonter offener Silbe stehen, so soll nach jenem Satze von Delitzsch durch Metheg seine Aussprache wie *o* verhindert werden.

An der Möglichkeit, jenem Satze von Delitzsch auch in Bezug auf die zweite Hälfte der Fälle des , chatuph (wo es also in offener Silbe steht) beizustimmen, haben nun schon Mühlau-Volck gezweifelt, indem sie (in glücklicher Inconsequenz) auch *Jorobam*, *poolcha* und *schoraschaw* umschrieben haben. Kautzsch aber hat daran ver-zweifelt, indem er für , chatuph in offener Silbe ausdrücklich den Laut *o* fordert und umschreibt: *po<sup>o</sup>lō*, *po<sup>o</sup>l<sup>o</sup>kha*, *qodaschim*. Thäte man diess nicht, so könnte man auch *קָרָן* (in Krankheitszustande) Jes. 1, 5; 2 Chr. 21, 18 nicht mehr mit Kurz-Qames aussprechen

und könnte nicht mehr קָמֶס קָמֶס (gleich Kaufmannsschiffen) mit Kurz-Qames Spr. 31, 14 von קָמֶס (auf dem Schiffe) mit Lang-Qames unterscheiden Jon. 1, 5. —

Aber was die erste Hälfte der fraglichen Fälle (wo also, mit Metheg in unbetonter geschlossener Silbe steht) anlangt, so haben Mühlau-Volck immer dem Satze von Delitzsch Rechnung getragen, und Kautzsch hat die vorher mit aufgeführte Aussprache *dā-rēbān* nicht ebenso, wie die gemissbilligten Aussprachen von methegirtem Qames in offener Silbe, ausdrücklich zurückgenommen, scheint also diese Aussprache *dā-rēbān* gelten lassen zu wollen. — Demnach wollen Mühlau-Volck und Kautzsch wenigstens bei der ganzen ersten Hälfte der fraglichen Fälle, bei den in geschlossener Silbe stehenden Qames-zeichen, die Anwesenheit eines Metheg als Hinderniss für die Aussprache des , = *ö* ansehen. — Das ist aber jedenfalls inconsequent und deswegen wenigstens formal falsch. Denn wenn man bei קָמֶס (Mühlau-Volck) und bei קָמֶס (Kautzsch) das Metheg kein Hinderniss für die Aussprache von , als *ö* sein lässt, dann kann man es auch in קָמֶס u. s. w. kein Hinderniss für die Aussprache *qorēbān* u. s. w. sein lassen. Dass aber die Aussprache z. B. jenes einmaligen קָמֶס Hes. 40, 43 auch material falsch ist, ist schon vorhin angegeben worden. — Und das Metheg hat ja gar nicht immer die Function, einem Vocal eine andere Quantität zu geben, vgl. קָמֶס: es macht die enggeschlossene Silbe mit kurzem Vocal nicht zu einer halbgeschlossenen Silbe; und die an sich schon halbgeschlossene oder schwebende Silbe macht es nicht zu einer offenen, vgl. קָמֶס (Dickichte) Jes. 10, 34; nur die an sich d. h. nach der Herkunft, der Analogie schon offene bezeichnet es als solche, wie קָמֶס (timebunt) zur Unterscheidung von קָמֶס (videbunt).

So ist jedenfalls die Streitfrage nach Sinn und Tendenz der Feststeller unseres tiberiensischen Punctuationssystems selber zu entscheiden.

II. Die Auffassung der jüdischen Grammatiker kann nichts beweisen, weil sie nur eine Ausdeutung der von der Masora gebotenen Metheg-Setzung ist, wie wir eben auch eine solche Ausdeutung geben. Während oben behauptet worden ist, dass mehrere ursprünglich lange *a* trotz der Abwesenheit eines Metheg ihren langen *a*-laut, und mehrere aus *ü* entstandene *ö* trotz der Anwesenheit eines Metheg ihren kurzen *o*-laut behalten müssen, haben ältere jüdische Grammatiker die zufällige Abwesenheit oder Anwesenheit eines Metheg für entscheidend über den Character des *a* resp. *ö* erklärt. Sie haben also dieselbe Auffassung, wie Delitzsch sie auch wieder in der 3. Auflage seines Jesajacommentares (1879) ausgesprochen hat, vgl. 7, 11 um קָמֶס bei Zaqeph qaton als Pausalform

von  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  zu erweisen „Uebergang des *o* in  $\bar{a}$  ( $\bar{a}$ ) erzeugt auch die Infinitivform  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  1 Sm. 15, 1;  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  (nach Norzi) 1 Sm. 24, 11;  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  Obad. v. 11. Die Schreibung  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  ist ein Unding. Ueber entsprechende Imperativformen, vgl. zu 38, 14“. Ich führe auch das bei 38, 14 Stehende noch an, weil es uns die Unsicherheit der Metheg-Setzung ad oculos demonstrirt, vgl. „Unmöglich ist's  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  als Imperativ zu fassen; die Punctuation, wonach *āschka* zu lesen ist, lässt diess [allerdings] zu (vgl.  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  und  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  in der Geschichte Bileams;  $\text{שָׁמְרָה}$  *schāmra* Ps. 86, 2; 119, 167 [an der letzteren Stelle ist aber die Form nicht Imperativ, sondern 3. sg. fm. Perfecti] und dagegen  $\text{שָׁמְרָה}$  1 Chr. 29, 18. wo sich aber auch die Lesart  $\text{שָׁמְרָה}$  findet, und  $\text{שָׁמְרָה}$  *sochralli* u. d.); aber der Sprachgebrauch bietet keinen passenden Sinn dieses Imperativs etc.“

Schon Gesenius hat im Lgb. S. 42, Anm. darauf aufmerksam gemacht, dass Danz in seinem Literator hebraeo-chaldaicus die Angaben Qimchi's öfters gut berichtet hat. Ich führe Einiges daraus an. S. 83 (Secunda editio 1696) reiht er an das bekannte  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  Esth. 4, 8 auch  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  (coram) Dn. 2, 10. 36 und  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  (secundum legem) Dn. 6, 9. 13 und bemerkt: „Pronunciemus *Kodām*, *Kedāth*, quamvis tono per Makkeph ablato, nec hic nec ibi Metegh habeatur. Utriusque origo chamez chatuph respuit“. Diess ist für jene Zeit eine sehr feine Bemerkung. Ferner: „ $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  *bathrach* (i. e. post te) Dan. 2, 39, quia est ex  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  Dan. 7, 6 f., quamvis metegh adjectum non sit; et contra  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  *lokbhel* (i. e. ex opposito), utut metegh habeat. Est enim pro  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  Dan. 5, 1. 5. 10“. Ich bemerke zu Dan. 2, 39, dass dort viele Ausgaben  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  haben, und diess ist der sicherste Beweis, dass die traditionelle Aussprache an jener Stelle den (reinen) *a*-laut forderte. J. H. Michaelis, welcher auch die Form mit Pathach im Texte hat, bemerkt  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  sic per Kametz cum Metegh [Erfurt.] 1 et sine Metegh 7. 8. 11—16. 19“. Ferner sagt Danz p. 85—87: „In  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  Ps. 16, 1;  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  Obad. v. 11;  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  Ps. 30, 4;  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  38, 21 et iuxta Kimchium  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  1 Sm. 24, 11 multa exemplaria extraordinarie Metegh habent: quod non obstat, quominus, pronuncietur ut *o*, invitis quidem Ebraeorum multis. Formatio tamen vocum non admittit vocalem aliam. Nec, hhatuph in syllaba simplici inusitatum est, quoties scilicet ea, novo emergente superveniente, talis effecta est e compositā. Legamus ergo *schomērēni* etc. Quin si metegh laxum dixeris, Schewa maneret quiescens § 13, II“. Damit verweist er auf S. 117, wo es heisst: „Metegh laxum datur 1. ad vocalem brevem in syllaba composita *a*) primae radicali verborum  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  (cf.  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$  1 M 2, 25) et  $\text{לְהַשְׁמִיעַ}$ “. — Danz hat die Worte David Qimchi's, welche sich auf die obigen Formen beziehen, nicht angeführt. Damit man sehe, inwieweit er zu den „inviti Ebraei“ gehöre,



will ich seine Worte aus der Ausgabe des Mikhlol von Rittenberg übersetzen. Zuerst S. 15, wo vom Imperativ geredet wird, heisst es: „Und viele Male mit Hinzufügung eines ך am Ende z. B. שְׁמַרְךָ 1 Chr. 29, 18; וְיָדְךָ Neh. 5, 19. Der erste Stammbuchstabe mit שְׁמַרְךָ. Wird aber der erste Stammbuchstabe [d. h. seine Silbe] durch einen Accent gedehnt, so wird es in שְׁמַרְךָ verwandelt: שְׁמַרְךָ Ps. 86, 2 [wo das Metheg durch Merkha vertreten ist]“. Dazu fügte Elias Levita: „Wenn ein Accent bei dem ersten Stammbuchstaben des Verb ist, dann wird das Qames ein Qames gadol; denn wir haben nicht gefunden, dass ein Accent neben einem שְׁמַרְךָ steht“. Dann über den Infinitiv heisst es S. 32: „אֲכַלְךָ etc. Und so der Infinitiv mit שְׁמַרְךָ im Unterschied vom Nomen z. B. אֲכַלְךָ, welches Cholem hat. Aber es giebt Schreiber, welche ausdrücken אֲכַלְךָ Obadja v. 11. Das ך ist ausgestattet mit Gaja. Und so auch in dem אֲכַלְךָ des Ben Ascher. Das Resch wird gelesen mit אֲכַלְךָ; denn das Gimel ist mit Schewa und Pathach punctirt. Und es wird verwandelt zu Qames in dem dritten Stammbuchstaben des Verbs bei dem Worte אֲכַלְךָ. Ferner: es wird gedehnt das Qames durch einen Accent in אֲכַלְךָ u. אֲכַלְךָ. Endlich S. 34: Es wird gedehnt das Qames in אֲכַלְךָ“. — — Darauf geht Danz S. 88 zu den Fällen über, wo Qames vor Chateph Qames oder einem andern Qames chatuph steht, und er streut auch da trotz seiner Theorie von den drei morae einige richtige Bemerkungen ein. Ueber Metheg, den steten Begleiter dieser Qames chatuph, sagt er: Aliis quoque brevibus vocalibus adiici solet; cf. אֲכַלְךָ 1 Reg. 6, 18 et אֲכַלְךָ (derelinquam) Hi. 9, 27. Quare: *po-öló* 5 M 32, 4; *bo-ħħörí* Hes. 20, 5; *mo-ösám* Am. 2, 4; *kěo-ħöbhám* Hos. 9, 10; *lēgho-ölēch* Ruth 3, 13. Quae perperam Kimchi pronuncianda putat per Kamez longum primae radicali attribuendum“. Die Worte Kimchi's, worauf sich Danz bezieht, stehen in der Ausgabe von Rittenberg S. 32: „Wenn der zweite Stammbuchstabe des Verbs ein Kehlbuchstabe ist, so wird er mit שְׁמַרְךָ und der erste Stammbuchstabe des Verbs mit אֲכַלְךָ gelesen“. Diese Bemerkung Kimchi's bezieht sich zugleich auf die Fälle wie אֲכַלְךָ Jes. 30, 12, welches Danz richtig mit *mo-os-chém* transcribirt.

Neben Danz bemerke als Bekämpfer der mittelalterlichen Auctorität noch J. H. Michaelis. Dieser bemerkt zu כָּל Ps. 35, 10 „per Makkeph et Metheg Codex 3. 21, per Makkeph cum superfluo Merca 7. 11. Sed Merca et Kametz heic et Prov. 19, 7 requirit Masora 1. 2. impr. et Erfurt. Item Kimchi et M. I. et R. Chaiim ad Mas. fin. fol. 26, c. Ceterum negat cum Kimchio etiam M. J. esse vocalem istam h. l. Komethachatuph (sic!) et nonnulli codices notam marginalem addunt אֲכַלְךָ, Kametz magnum: verum tamen accentus

tonicus hic forte non magis impedit lectionem per Kometschatuph, ut poseit analogia, quam euphonicum Metheg in  $\text{שמרי} \text{שמרי}$  custodi me! Ps. 16, 1, et cf. analogum quod in  $\text{רם}$  Prov. 3, 12, ubi quemadmodum notatur in margine  $\text{מלך בלי מלך}$ , sic omnino convenientius hic notaretur  $\text{מלך בלי מלך}$ . Quod vero ad consecutionem accentuum, cf. Prov. 30, 9; Job 34, 37. — Zu Spr. 19, 7 bemerkt er:  $\text{ל}$  per Makkeph sine accentu vel Metheg [codex] 3. 6. 9—16. 20. 23 contra Mas. 1. Porro  $\text{ל}$  7. 8 contra M. J. hic et Ps. 35, 10, quippe quod Makkeph abesse iubet. At  $\text{ל}$  per Mahpakh 1. contra Mas. 1 et imprimis ad Ps. 35, 10, quae Merca et Komets requirit, ut habet 17. 18. 22. 24. — Zu Ps. 16, 5 bemerkt er:  $\text{רם}$  per Pathach [codex] 3. 5. 14. 15. 22 et in margine 6. 9, quam variationem adnotavit etiam R. Chaiim ad Mas. finalem fol. 14, b. Verum Kamets requirit Mas. 1 et Erfurt. cf. Ps. 11, 6. Also um den  $\alpha$ -laut zu bewahren, hat man Pathach geschrieben. Geradeso bemerkt er zu 4 M 34, 11; Jes. 11, 15.

III. Ebensovienig beweist endlich die babylonische Punctuation etwas gegen die oben dargelegte Aussprache der fraglichen Qameszeichen. Denn diese unterscheidet beständig das Kurz-Qames von dem Lang-Qames. Zum Beweis nehme ich zunächst Beispiele aus einem babylonisch punctirten Stücke, welches den meisten meiner Leser zur Hand ist, nämlich dem Abschnitt aus dem babylonischen Hiob, welcher der Job-Ausgabe von Baer-Delitzsch (1875) beigegeben ist. Da sieht man in 36, 4. 10 die Bezeichnung des Qames chatuph von  $\text{מחטף}$  und  $\text{מחטף}$  im Unterschied von dem Qames non-chatuph in der zweiten Silbe der beiden genannten Wörter und in  $\text{מחטף}$  in Vers 8. Dieselbe Unterscheidung der beiden fraglichen Laute wird gelehrt durch jede andere Stelle des „Codex Babylonicus Petropolitanus Prophetarum posteriorum von 916“. Vgl. z. B.  $\text{ל}$  Hes. 10, 12;  $\text{מחטף}$  v. 13;  $\text{מחטף}$  v. 17;  $\text{מחטף}$  11, 13;  $\text{ל}$  11, 15, vgl. mit  $\text{מחטף}$  ebenda;  $\text{מחטף}$  12, 2;  $\text{ל}$  12, 5;  $\text{ל}$  12, 10. — Darum kann es nur ein scheinbares Gewicht haben, wenn Delitzsch in der Praefatio ad „Librum Jobi, edidit Baer et Delitzsch“, pag. VI zum Erweis, dass die Aussprache z. B. von  $\text{ל}$  = *pooló* falsch sei und dass „Kamez illud methegatum non esse  $\delta$ “, sagt: „[In codicibus, qui ut Chatuf Kamez sic etiam Kamez chatuf „scribere solent, nusquam „reperitur et] Babylonii  $\text{ל}$  e. c. Hab. 3, 7 sic scribunt, ut posteriori Kamez lineolam quae signum correptionis est addant, priori non item“. Wie diese Zeichen aussehen, können die Leser zunächst wieder an jenem Stückchen des babylonischen Hiob erkennen, weil dort  $\text{ל}$  v. 9 vorkommt. Ebenso zeigt sich diess in dem Theile des ganzen Prophetencodex, welcher für sich von Her-

mann Strack herausgegeben worden ist, nämlich „Hosea et Joel prophetae ad fidem codicis Babylonici Petropolitani“ 1875, dem auch eine Belehrung über das Babylonische Punctuationssystem beigegeben ist. Vgl. יְרֵבָם Hos. 1, 1; Am. 1, 1; אֶחָדָם (ihre Zelte) Hos. 9, 6; אִמָּרֵם (amare eorum) 9, 10; בְּאֶחָדָם (in Zelten) 12, 9; קֶשֶׁךְ (dein Stachel) 13, 14; und so steht auch Lang- und Kurz-qames für hebräisches שָׁמַךְ (sein Gestank) Joel 2, 20, also im Babylonischen mit lockerem Silbenschluss. Es ist diese Schreibweise nur ganz analog der tiberiensischen; sie gestattet sich nur, wie die tiberiensische, bei Qames chatuph vor einem andern Qames chatuph das Zeichen der Correction als selbstverständlich wegzulassen. Ja noch mehr; wie sollte die Babylonische Aussprache, welche beim Vorhandensein nur eines Kurz-qames noch deutlicher als die tiberiensische dieses Kurz-qames bemerkbar macht, dazu kommen, gerade beim Vorhandensein zweier Kurz-qames das erstere wie Lang-qames zu sprechen? — Von diesem Urtheil kann uns selbstverständlich auch nicht die Wahrnehmung abbringen, dass in שָׁמַךְ Hos. 14, 6 auch unter dem ש einfach das Zeichen des Lang-qames steht, gerade ebenso wie bei שָׁמַרִים (Pferde) Joel 2, 4 oder שָׁמַרְתִּי (ihr Unrecht) 4, 13. Ist denn in der tiberiensischen Punctuation nicht ebensowenig bei שָׁמַרִים bemerkt, dass die erste Silbe mit Kurz-qames zu sprechen ist, und hat nicht die babylonische Punctuation, welche in allen analogen Fällen den dem Ursprunge des Wortes entsprechenden Laut des Kurz-qames zeigt, den meisten Anspruch darauf, dass ihr nicht Inconsequenz der Aussprache vorgeworfen werde? — Indess möchte auch die Tendenz des babylonischen Punctuationssystems in Bezug auf die Qualität und Quantität des ersten Qames von שָׁמַרִים sein, welche sie wollte, keinesfalls dürfte auch das Qames vor Chateph-Qames und Qames chatuph (z. B. in אֶחָדָם und יְרֵבָם) für Lang-qames erklärt und daraus ein Schluss auf den Character des Qames unter ם z. in מֶלֶךְ gezogen werden.

### Excurs

über die Offenheit der Silben mit langem Vocal und Metheg.

Hier ist der richtige Ort zu einer Erörterung darüber, ob diese mit Metheg versehenen Silben zu den offenen gehören, oder nicht. Nämlich Baer hat in seinem (hebräisch geschriebenen) Büchlein über das poetische Accentuationssystem „Torath Eméth“ (1852) S. 9 f., in seiner Abhandlung „Metheg-Setzung“ in Merx' Archiv S. 60, endlich in Dikduke ha-teamim in einer Anmerkung zu § 11 behauptet, eine solche mit Metheg versehene, einen langen Vocal enthaltende Silbe sei keine offene

und das unter dem nächsten Consonanten stehende Schewa sei kein ausgesprochenes (שָׁ), sondern die Silbe sei eine „gedehnte“ Silbe מִשְׁכָּח und das unter dem nächsten Consonanten stehende Schewa sei ein unausgesprochenes (שְׁ).

a) In der „Torath Emeth“ spricht Baer von folgender Sache Zeile 7 ff.: „Wenn der Diener Merkha auf ein Wort fällt, vor dessen Tonstelle noch eine gedehnte Silbe ist (d. i. eine Silbe, hinter welcher weder Schewa quiescens noch Dagesch ist), dann punctirt man Merkha und Sinnorith in dem Worte, und es kommt Merkha auf die Tonstelle und das Sinnorith wird über der gedehnten Silbe punctirt, welche vor ihr ist, z. B. מִשְׁכָּח (er bläst sie an) Ps. 10, 5“. Und unter den folgenden Beispielen führt Baer auch מִשְׁכָּח (wir haben auf dich geharrt) Ps. 33, 22 sowie מִשְׁכָּח (er lästert Jehova) 10, 3 an. Also wir bemerken nebenbei, dass das Sinnorith sowohl bei wirklich offenen Silben, als auch bei solchen steht, welche eine virtuelle Verdoppelung hinter sich haben. Darauf fährt Baer fort: „Und wenn ein Wort ein Merkha in seiner Anfangsilbe hat, und es ist ein Wort vor ihm, welches auf eine gedehnte Silbe ausgeht und welches sich mit ihm verbinden soll, so lässt man das Maqqeph weg und punctirt das Sinnorith über den Anfang des ersteren Wortes und zwar [noch] ausserhalb desselben [d. h. noch vor, rechts von demselben], z. B. מִשְׁכָּח (denn die Zorngluth entbrannte ihm) Ps. 18, 8“. Darauf sagt Baer Zeile 5 v. unten: „Und das Kennzeichen des Sinnorith ist, dass es nicht vorkommt, ausser auf einer gedehnten Silbe; aber eine dageschirte oder in Schewa ruhende Silbe, auch die dienenden Buchstaben מִשְׁכָּח am Anfang des Wortes, sie bekommen das Sinnorith nicht, z. B. מִשְׁכָּח Ps. 4, 1; מִשְׁכָּח 4, 4, vgl. מִשְׁכָּח 2, 7; מִשְׁכָּח 9, 10; מִשְׁכָּח 19, 6; מִשְׁכָּח 31, 21; מִשְׁכָּח 59, 15“. — Dazu fügt Baer folgende Anmerkung: „Und wisse, dass auch Wörter, wie מִשְׁכָּח (in deiner Zorngluth) Ps. 6, 2 [besitzt aber gar nicht Merkha] (vgl. andere Beispiele solcher mit Metheg versehener Silbe Ps. 90, 11 [nicht „12“; besitzt nicht Merkha]; 92, 8; 119, 29 [hat wieder kein Merkha, sondern Munach]; 19, 10 [nicht „7“; hat kein Merkha]; מִשְׁכָּח 58, 12 [nicht „59, 12“]; 130, 6; auch מִשְׁכָּח 129, 5 und ihresgleichen) — auch sie sind durchaus ruhend in Schewa. Denn das Schewa dei Tav von מִשְׁכָּח ist שְׁ (ruhend, quiescens) und wird zugleich mit dem Vocal [מִשְׁכָּח, Dikduke § 10] ausgesprochen, welcher vor ihm ist, und ebenso ist das Mem von מִשְׁכָּח ruhend, und so alle gemäss ihrer Gestalt. So [verhält sich die Sache] gemäss der Einsicht der Aeltern [Gelehrten] und nicht [verhält sich die Sache], wie [dieselbe darstellen] die späteren [neueren] Grammatiker, welche durchaus erklären, dass immer hinter ruhendem Schewa ein Dagesch kommt, und desshalb Schewa gleich den genannten als Schewa mobile lesen. Vielmehr durchaus das Richtige

ist dieses, dass jedes Schewa, welchem einer von den 7 Vocalen [פָּלְגִים] vorangeht, ein ruhendes Schewa ist und zugleich mit dem Vocal, welcher vor ihm ist, gelesen wird; ausgenommen die Buchstaben ״ממח״ und wenn von zwei [aufeinanderfolgenden] gleichen Buchstaben der erstere ein Schewa hat, sie lassen beim Schewa einen Vocal erklingen, wie מִמְּמָה 2 M 12, 49 etc.“

Hier hat also Baer seine These, dass eine Silbe, wie die dem ׀ in מִמְּמָה Ps. 6, 2 vorhergehende, geschlossen sei, damit begründen wollen, dass auf dieser Silbe vor Merkha und Silluq kein Sinnorith stehe. — „Und so [wie oben dargestellt wurde] hat gesagt der Rabbi Aben Ezra in seinem Buche מִמְּמָה S. 11: in dem Worte מִמְּמָה erscheint das Schin ruhend, und man spricht es aus um der Quantität willen. Und so hat er in seinem Buche מִמְּמָה S. 7 gesagt: Bei מִמְּמָה war das ׀ zuerst ausgesprochen und es ist jetzt unausgesprochen. Und auf S. 28 hat er gesagt: Und in der Conjugation מִמְּמָה ist das ״ beim Imperfect ruhend in Schewa z. B. מִמְּמָה Ezra 9, 4. Und so ist die Erkenntnis des Ben Ascher und des Ben Bileam und sie besitzen die Wahrheit und ihre Ueberlieferung ist die richtige, wie wir aus der Setzung der Accente gesehen haben. Denn wir haben gefunden מִמְּמָה 1 M 34, 11, vgl. מִמְּמָה 2 M 9, 15; מִמְּמָה ebenda 12, 22; מִמְּמָה 4 M 26, 64; מִמְּמָה 1 Sm. 30, 16; מִמְּמָה 1 Kg. 16, 24; מִמְּמָה Jes. 28, 2; מִמְּמָה ebenda 51, 20; מִמְּמָה Jer. 17, 13; מִמְּמָה Hes. 13, 3; מִמְּמָה Mi. 1, 6 und ihresgleichen alle mit Merkha, welches dient einem Tebir, um dessen willen weil das Schewa in dem Worte des Tebir ruhend ist und weil zwischen dem Tebir und seinem Diener nur eine Silbe ist. Aber wir haben gefunden מִמְּמָה Hes. 28, 16 mit Darga, weil dieses Schewa einen Vocallaut hören lässt wegen der zwei gleichen Consonanten und weil in Folge dessen zwischen dem Worte des Tebir und seinem Diener zwei Silben, ein Vocal und ein Chateph, sind, also entsprechend dem מִמְּמָה (mit Darga vor Tebir) 1 M 27, 22. — Und was die Späteren [die neueren Grammatiker] in den Irrthum verführt hat, bei den erwähnten Worten das Schewa für mobile zu halten, das war das Gaja, welches bei dem Vocal vor ihm [dem Schewa] steht, und sie hielten es für einen Zaum [für einen Anhalter], um das darauffolgende Schewa auszusprechen. Aber in Wahrheit erscheint dieses Gaja nur, um fest zu stellen die Silbe, damit wir sie nicht in Eile lesen und nicht gehört wird das Qames und das Cholem wie Qames chatuph und nicht das Sere wie Segol; und es ist gleich dem Gaja von מִמְּמָה 1 M 28, 2; מִמְּמָה 4 M 24, 22; מִמְּמָה Esth. 3, 14 und allen ihresgleichen. Und nun ist es erklärt, warum wir nicht ein Wort mit der erwähnten Silbenconstruction mit Sinnorith vor dem Merkha finden; weil nämlich auf der Silbe, die auf ruhendes Schewa ausgeht, kein Sinnorith steht“.

b) In Merx' Archiv S. 60, Anm. sagt Baer: „Eine solche [mit fest-König, Lehrgebäude d. hebr. Spr.



[unter den drei Consonanten] ein Consonant מ'מ'מ' oder zwei gleiche Consonanten sind, welche sie dann sich folgen lassen.

d) Wie haben die neueren Gelehrten, soweit sie diese These Baer's überhaupt beachtet haben, dieselbe aufgenommen? Delitzsch hat ihr zugestimmt, wie es scheint, indem er in Merx' Archiv a. a. O. hinzugefügt hat: „Wir werden später einmal in dieser Zeitschrift auf die bei unsern Grammatikern eingerissene Verkennung der durch Metheg angezeigten gedehnten Silbe zurückkommen; die Regel „Nach langem Vocal ist das Schewa beweglich, nach kurzem ruhend“ ist in dieser allgemeinen Fassung eine dem Accentuationssystem und der Masora widerstrebende Neuerung Mose Kimchi's“. Ewald § 96, a, Anm. sagt: „Eine reiche Menge von Beispielen über die Metheg-Setzung giebt die Abhandlung in Merx' Archiv etc.; aber ihr Verfasser weiss nicht einmal, was eine hebräische Silbe sei“. Stade § 50, Anm.: „Leider hat sich Baer von der traditionellen Vorstellung der hebräischen Grammatiker von der Silbe und dem Schewa mobile nicht emancipirt“. Ges.-Kautzsch § 16, Schl. erwähnt bloss die Sache: „Allerdings betrachten die jüdischen Grammatiker auch die durch Metheg gedehnte Silbe nicht als offene, sondern das Schewa gilt ihnen in Fällen wie מְחַיִּים als ruhendes, zum vorhergehenden Vocal zu ziehendes“. In der Recension der Dikduke ha-t. Z. d. D. M. G. XXXIV, S. 387 hat aber Kautzsch sich im Ganzen zustimmend so ausgesprochen: „מְחַיִּים [in Dikd. § 11] scheint uns ausser Betracht zu fallen, und zwar theils als Eigennamen, theils wegen der Möglichkeit, dass das Jod nur als Vocalbuchstabe eingedrungen, ursprünglich aber die Form pīnchās, vgl. 1 Sm. 1, 3, gemeint ist. Was die übrigen Fälle anlangt, so bietet sich allerdings im ganzen Bereich der Sprache nur ein Beispiel für langes ā in unbetonter geschlossener Silbe, nämlich מְחַיִּים [vgl. aber oben S. 97], und auch dieses fällt strenggenommen ausser Betracht, da es sich dabei lediglich um eine künstliche Dagessirung zum Zweck der Unterscheidung gleichlautender Formen handelt. Dennoch dürfte die Masora mit ihrer Theorie bis zu einem gewissen Grade im Rechte sein. Stände nämlich das ā von מְחַיִּים etc. in einer völlig offenen Silbe, so wäre nicht abzusehen, warum dann nicht die von den Bildungsgesetzen geforderte Umbildung in מְחַיִּים (vgl. מְחַיִּים etc.) eintreten musste. Dagegen war die Beibehaltung des ā in geschlossener Silbe möglich, allerdings nicht als eines langen, sondern als eines kurzen Vocals — und diess ist ohne Zweifel der wahre Sachverhalt in der Zeit gewesen, wo die Sprache noch als eine lebende gesprochen wurde. Darauf führt vor allem die Analogie des Aramäischen, wo das ursprüngliche ā der ersten Silbe in der Verdünnung zu ī (im Syrischen in der Umlautung zu ē) wiederkehrt. Die Masora dagegen hielt zwar den Silbenschluss fest, folgte aber der Analogie von מְחַיִּים, מְחַיִּים etc., indem sie der Verkürzung des ā zu ā oder gar der Verdünnung

zu  $\text{ז}$  widerstand. Den sonst feststehenden Bildungsgesetzen trug sie wenigstens insoweit Rechnung, als sie die Dagessirung der auf die geschlossene Silbe folgenden Muta (in Fällen wie  $\text{קָקָה}$  etc.) unterliess. Eine andere noch einfachere Erklärung würde sich ergeben, wenn man im Widerspruch mit der Masora die Vornbetonung der fraglichen Formen für das Ursprüngliche hält, entsprechend dem arabischen *qātala* etc. Alsdann stände das  $\bar{a}$  von  $\text{qā'ila}$ ,  $\text{qā'lu}$  auf gleicher Stufe mit dem pausalen  $\bar{a}$  in  $\text{qafāla}$  etc. — allerdings, wie bemerkt, im Widerspruch mit der masorethischen Betonung“.

e) Wie ist die in Rede stehende These Baer's zu beurtheilen? — Sie kann nicht als die Ansicht der Punctatoren selber erwiesen werden. Gehen wir die drei von Baer (vgl. oben a, b, c) vorgebrachten Beweise durch! a) Das was Baer als thatsächlich beobachtet hat, dass erstens im Unterschied z. B. von  $\text{יִרְדּוּ בָהֶם}$  Ps. 10, 5 das  $\text{וְיִרְדּוּ הַשְׂמֵרָה}$  Ps. 92, 8 bei dem  $\text{ו}$  kein Sinnorith vor Merkha enthalte und dass zweitens  $\text{אֲשֶׁר רָאִתִּי}$  1 M 34, 11 ein Merkha vor Tebir im Unterschiede von  $\text{מִלִּי הִינֵךְ}$  Hes. 28, 16 steht, diess beides erweist nicht, dass die Punctatoren (hier: Accentuatoren) selbst das auf die fraglichen langen Vocale und Metheg folgende Schewa als quiescens, als stumm angesehen haben. Die beiden von Baer beobachteten Umstände erweisen nur, dass erstens die Silbe  $\text{ו}$  in  $\text{וְיִרְדּוּ}$  nur nicht in derselben Weise offen und darum nicht ebenso, wie die erste von  $\text{יִרְדּוּ}$ , mit einem Melodietheile zu bedenken war und dass zweitens das Schewa von  $\text{וְיִרְדּוּ}$  nur nicht als ein ebenso deutlicher, voller Vocalanstoß, darum nicht ebenso als halbe Silbe betrachtet wurde, wie das Chateph von  $\text{וְיִרְדּוּ}$ ,  $\text{וְיִרְדּוּ}$ . Und diese beiden Punkte, worin die wahre Meinung der Accentuatoren über diese Silben liegen muss, ergeben sich auch für die Betrachtung der Lautverhältnisse als ganz naturgemässe. Denn es folgt in den fraglichen Silben auf den Vocal die Articulation eines Consonanten, der eines vollen Vocale entbehrt; darum wird der vorausgehende Vocal nicht ganz voll ausgehalten. Und dass das Schewa mobile simplex, welches unter dem folgenden Consonanten steht, nicht so viel Art von einer Silbe hat, wie ein Schewa compositum, ist noch weit natürlicher. — Diese Distinctionen, durch welche die fraglichen Silben als nach der Ansicht der Punctatoren offene und das folgende Schewa als mobile behauptet werden soll, sind keine müssige Erfindung und unerlaubte Haarspalterei; sondern sie werden uns durch einen entscheidenden Grund aufgezwungen. Denn bekanntlich erweist sich ein solches fragliches Schewa als mobile, als Vocalanstoß durch die Aspirirtheit einer auf dasselbe folgenden litera Begadkephath. Oder kann man mit Kautzsch a. a. O. etwa sagen, dass in einem Falle wie  $\text{וְיִרְדּוּ}$  die erste Silbe geschlossen und das Schewa ein quiescens sei, obgleich das  $\text{ו}$  als aspirirt ausgesprochen wurde und so uns überliefert ist? Nun, diess ist erstens eine Meinung, welche in das



Punctuationssystem hineingetragen und nicht aus demselben herausgenommen ist; ferner wird nach dieser Meinung die Wirkung des vorausgehenden Vocals (nämlich die Aspirirung der Begadkephath) als noch bestehend angenommen, während die Ursache (das Vorausgehen eines Vocals) als verschwunden betrachtet wird; endlich aber widerspricht diese Meinung einer den Punctatoren deutlich bewussten und in ihrem System vor unsern Augen lebenden Idee. Sie tritt uns schon im Innern der Wortgestalten handgreiflich und unausweichlich entgegen, sobald wir Wörter, die aus gleichen Consonanten bestehen, mit einander vergleichen. Denn was hat die Punctatoren abgehalten, im Unterschiede von  $\text{אָפֶּן}$  (sie nehmen gefangen) dem  $\text{אָפֶּן}$  oder  $\text{אָפֶּן}$  oder  $\text{אָפֶּן}$  ein aspirirtes  $\text{א}$  zu lassen? Hat diese Nichtsetzung eines Dagesch lene etwa auch den Zweck, die Gedehntheit der vorausgehenden Silbe anzuzeigen (welchen Zweck Baer entsprechend seiner These dem Metheg solcher Silben giebt, obgleich auch diess schon keinen Sinn hat, weil man zwar beim Qames und Chireq, aber nicht beim Sere und Cholem einen solchen Index der Vocallänge brauchte!)? Diese Antwort kann doch Niemanden einfallen. Also kann nur die Verschiedenheit des Schewa und in Folge dessen die Verschiedenheit der vorausgehenden Silbe der Grund für die Setzung und Weglassung des Dagesch lene in den angeführten Beispielen sein. Also hat man in  $\text{אָפֶּן}$  hinter  $\text{פֶּ}$  keinen Vocallaut, in  $\text{אָפֶּן}$  etc. aber einen Vocallaut hinter  $\text{פֶּ}$  gesprochen, und in Folge dessen dort das  $\text{א}$  unaspirirt, hier es aspirirt gesprochen. — Und dieselbe Erscheinung, dass vom Vocallaut die Aspirirung abhängt, tritt uns auf einem zweiten Wege entgegen. Die Aspirirtheit der Begadkephath existirt ja nicht bloss innerhalb der Wörter, sondern auch am Wortanfange hinter einem Vocale (bei Accentus coniunctivus). Und da kann diese Aspirirtheit nicht (wie Kautzsch in Betreff der Wortmitte meint) eine als erstarrte und nicht mehr in lebendigem Connex mit ihrer Ursache stehende Erscheinung aufgefasst werden. Da ist die Aspirirtheit noch thatsächlich von ihrer Ursache abhängig und tritt nicht ein, wenn die Ursache nicht vorhanden ist. Folglich dürfen wir auch den Punctatoren nicht die Meinung zuschreiben, als hätten sie trotz der Abwesenheit der Ursache (des Vocalanstosses) in Fällen wie  $\text{אָפֶּן}$  die Wirkung (die Aspirirtheit der Begadkephath) als vorhanden bezeichnet. [Die übrigen von Kautzsch a, a. O. ausgesprochenen Gedanken können erst § 20, 6 beurtheilt werden]. — b) und c) Die von Baer aus den Dikduke Ben Ascher's und aus den Werken anderer mittelalterlicher jüdischer Grammatiker vorgebrachten Aussprüche beweisen nicht, was die Punctatoren, sondern was die Späteren über die fraglichen Punkte gemeint haben.

Die von Baer erneuerte Meinung der Späteren kann sehr wohl erklärt werden. Denn die Verkürzung der Wortgestalten

durch Uebergehung (Verschluckung, Syncopirung) von Vocalen, die zwischen den Articulirungen der Consonanten standen, ist eine allgemeine Erscheinung, vgl. oben S. 12 und „Gedanke, Laut und Accent“ S. 153. Ein Vergleich des Aramäischen und Neuarabischen mit dem Alt-arabischen und Aethiopischen, des Neuhochdeutschen oder Englischen mit dem Alt- und Mittelhochdeutschen beweist diess. So ist auch nach der Zeit der Punctatoren das Hebräische zur Bildung von gedrungeneren Wortgestalten fortgeschritten. Es ist also ganz erklärlich, dass Baer (Dikduke § 11) mit den mittelalterlichen Grammatikern nicht *Pi-nechās*, sondern *Pinchas* ausgesprochen wissen will. Es ist ebenso erklärlich, wie wenn man z. B. bei Strack, *Prolegomena Critica in Vetus Testamentum Hebraicum* (1873), pag. 70 für תולדות *tô-lêdôth* liest als Buchtitel „Toldoth“; oder wie wenn „commentarius“ zusammengezogen ist zu קונטרס = „Kontres“.

#### § 14. Wichtige masoretische Beizeichen des alt-testamentlichen Textes.

Vor, neben und hauptsächlich nach der Punctation des Bibeltextes sind theils aus sprachlichen Gründen zur Conservirung alter Formen und Einführung von Neuerungen, theils aus religiösen und theils aus ethisch-aesthetischen Gründen zur Beseitigung von Anstössigem Bemerkungen gemacht und nach langer mündlicher Fortpflanzung schriftlich fixirt worden. Die Summe dieser Bemerkungen heisst Ueberlieferung im besondern Sinne d. i. *Māsôrā* (מסורה oder מסרה = *traditio*). Aus diesen Bemerkungen sei Folgendes erwähnt:

1. *Kethib* und *Qerî* oder Textlesart und Randlesart. 1 M 8, 17 liest man im Texte die Consonanten הִיצֵא und darüber ein Ringelchen, einen *circellus*, wie anderwärts auch ein Sternchen, *asteriscus*, z. B. 11, 32 bei dem *nûn sinistrorsum inclinatum*; 27, 40 bei der Mitte des Buches; 30, 18, wo zuerst *Jissakhar* vorkommt. Jener Ring 8, 17 verweist darauf, dass unter dem Texte eine abweichende Lesart zu suchen ist, und man findet dort הִצֵּא. Das im Texte Stehende heisst das Geschriebene בְּקִרְיָה, das unter demselben Stehende heisst בְּקִרְיָה, also das, was anstatt jenes gelesen worden ist. Die unter der Textlesart stehenden Vocale würden a. a. O. ebensogut zu derselben passen, wie zur Randlesart. Denn man könnte ebensogut הִצֵּא (lass herausgehen!) einmal lesen, abgesehen davon, dass sonst es הִצֵּא heisst, als man nach der Rand-

lesart  $\text{אֶלֶּהֶם}$  lesen soll. So stimmen die unter der Textlesart stehenden Vocale noch manchmal ebenso zu derselben, wie zur Randlesart, vgl. 9, 21; 12, 8; 13, 3; 14, 2. 8; 20, 6 und so schliesslich auch in  $\text{בְּתוּלָה}$  (das Mädchen) 24, 14 vom Standpunct der Möglichkeit aus, obgleich sonst die Femininendung  $\bar{a}$  nicht defectiv geschrieben ist. Aber gewöhnlich passen die unter der Textlesart stehenden Vocale nicht zu derselben. Das ist noch nicht sofort klar in  $\text{וַיִּשְׁמַע}$  24, 33, obgleich das Fehlen eines Vocalzeichens unter dem ersten  $\text{ו}$  aufmerksam machen muss, dass der Punct des zweiten  $\text{ו}$  nicht ein Dagesch forte, sondern der Punct des Schureq sein soll, und dass zu diesem Puncte, weil ein solcher im  $\text{ו}$  nicht stehen kann, ein  $\text{ו}$  als mater lectionis zu suchen ist, wie es in der Randlesart gefunden wird. Auf den ersten Blick aber deutlich ist, dass die Vocale der Textlesart nicht zu dieser gehören, bei  $\text{וַיִּשְׁתַּחֲוּ$  (und sie sollen anbeten) 27, 29, weil eine hebräische Form unmöglich auf ein defectiv geschriebenes  $u$  ausgehen kann. Derselbe Fall auch 43, 28. Zur Textlesart müssen darum die Vocale gesucht werden; zur Randlesart sind sie vorhanden. Natürlich nicht, um diesen bekannten Satz zu bezweifeln oder zu beweisen, habe ich die in 1. Mose vorkommenden Fälle von Kethib und Qeri durchgegangen, sondern um die Regel aus der Anschauung abzuleiten. — Auch die Punctuation  $\text{וַיִּשְׁמַע}$  Hi. 15, 31 weist, als für das Kethib unmöglich (§ 10, 2, Schluss S. 52), auf das Qeri  $\text{וַיִּשְׁמַע}$  (Eiteles) hin.

Bei vier Wörtern, anstatt deren, so oft sie geschrieben waren, etwas anderes gelesen worden ist, also ein Qeri perpetuum vorhanden war, hat man sich begnügt, bloss eine nicht zum Kethib passende Vocalisation zu setzen und dadurch den Leser aufzufordern, sich nicht nur, was beim gewöhnlichen Kethib die einzige Aufgabe war, die zum Kethib gehörige Vocalisation, sondern auch die zur vorliegenden Vocalisation stimmenden Consonanten zu suchen. Man hat aber keinen circellus gesetzt. Diese vier Wörter sind: 1)  $\text{וְהִיא}$  von 1 M 2, 12 an; denn im Pentateuch steht  $\text{וְהִיא}$  für er und sie, die Masoreten wollen aber, wo jene Form für „sie“ stand,  $\text{וְהִיא}$  gelesen haben. 2)  $\text{וְהָיָה}$  von 1 M 2, 4 an, weil zur Vermeidung von Missbrauch, vgl. 2 M 20, 7; 3 M 24, 16, seit den letzten Jahrhunderten v. Chr. nicht „der abgesonderte Name“ ( $\text{שֵׁם הַמְּסֻבֶּה}$ )  $\text{וְהָיָה}$ , sondern  $\text{אֲדֹנָי}$  (mein Herr = der Herr) gelesen wurde. 3)  $\text{וַיִּשְׁתַּחֲוּ}$  von

1 M 30, 18 an', wo das  $\text{ש}$  durch Unpunctirtheit als nicht auszusprechender Buchstabe bezeichnet werden soll, weil vom ursprünglichen  $\text{שֶׁשֶׁקֶר}$  (es ist vorhanden Lohn) der erste Sibilant dem zweiten sich assimilirt hatte. 4)  $\text{וְיִשְׁלַח}$ , vgl. 2 Sam. 5, 5, wonach statt des älteren Singular  $\text{וְיִשְׁלַח}$  der Dual  $\text{וְיִשְׁלַחַם}$  mit  $\text{־}$  gelesen werden soll, welches auch fünf Mal geschrieben ist Jr. 26, 18; Esth. 2, 6; 1 Chr. 3, 5 (da bei J. H. Michaelis; aber nicht bei Buxtorf und Hahn); 2 Chr. 25, 1; 32, 9.

Wie schon beim dritten dieser Wörter gesehen worden ist, dass ein nicht auszusprechender Consonant nicht punctirt wurde, so steht auch ausdrücklich Jos. 12, 20 bei  $\text{גִּרְאֹן}$  am Rande  $\text{לֹא קָרִי}$  = non est lectum Aleph. Und dieses Weglassen ist auch schon durch die Vocalsetzung angezeigt; denn wenn sonst  $\text{א}$  mit Cholem stehen, so trägt es ja, vgl. S. 45, das  $\text{א}$ . Anderwärts ist die Nichtaussprache eines organischen  $\text{א}$  unangezeigt geblieben, vgl.  $\text{יִרְאַו}$  =  $\text{jer'û}$  (fürchtet!) Jos. 24, 14; 1 Sm. 12, 24; Ps. 34, 10 (Baer). Aber bei  $\text{וְנִרְפְּאוּ}$  (und sie wurden gesund gemacht) Hes. 47, 8, welches *wenirpû* gelesen werden soll, steht am Rande  $\text{הָאֵלֶּף נִחָה}$  (das Aleph ist quiescirend). Bei  $\text{מִמּוֹם}$  = *mûm* Hi. 31, 7 ist bei Baer-Delitzsch wieder  $\text{נִחָה}$   $\text{א}$ , und bei derselben Form Dn. 1, 4 hat auch Hahn  $\text{נִחָה}$  (superfluus [est]  $\text{א}$ ). — Ein einzelner Buchstabe ist auch 1 Kg. 21, 8 nicht punctirt ( $\text{וְהִקְדִּירִים}$ ). Und so sind auch manchmal ganze Wörter durch Nichtpunctirung als im Lesen zu übergehende bezeichnet worden. Da steht am Rande:  $\text{לֹא קָרִי בְּחִיב}$  (geschrieben, aber nicht gelesen). So zuerst  $\text{בִּירְאָם}$  2 Sm. 13, 33, wo die Conjunction „sondern“ als zu schwierig mit der leichteren und dem nächsten Zusammenhang entsprechenderen „denn“ vertauscht werden sollte. Derselbe Fall 15, 21; 2 Kg. 5, 18; Jr. 39, 12; Ruth 3, 12. Ferner überflüssiges  $\text{אֶת־}$  ist getilgt Jr. 38, 16; eine falsche Wiederholung beseitigt Jr. 51, 3; Hes. 48, 16.

Wo aber ein Wort ergänzt werden sollte, wagte man in den Text nicht die Consonanten, sondern nur die Vocale dieses Wortes zu setzen, während die Consonanten am Rande bemerkt wurden. Diess ist  $\text{לֹא קָרִי בְּחִיב}$  (gelesen, aber nicht geschrieben). So zuerst Ri. 20, 13, wo im Texte  $\text{וְהָיָה}$  und am Rande die Consonanten dazu  $\text{בְּנִי}$  stehen. Ebenso 2 Sm. 8, 3; 16, 23; 18, 20; 2 Kg. 19, 31; Jr. 31, 38; 50, 29; Ruth 3, 5. 17. Ein einzelner Buchstabe ist Hi. 2, 7 durch Punctirung als zu lesen angezeigt. Hes. 9, 11 sind im Texte nicht einmal die

Vocale des einzuschiebenden Wortes gesetzt, sondern nur באָפּער punctirt und durch diese unmögliche Punctuation auf בְּכָל-אָפּער als „Gelesenes“ aufmerksam gemacht.

Die Dikduke ha-teamim geben nicht bloss in § 62 ein Verzeichniss der Stellen, wo beide Erscheinungen hervortreten [nur sind Ri. 20, 18; 2 Sm. 8, 13; 2. Sm. 12, 33 falsche Citate], sondern sie versuchen auch eine Erklärung und Angabe der jedesmaligen Veranlassung in § 63. 64. Doch ist es Sache der Exegeten, diese Versuche bei den einzelnen Stellen mit den andern traditionellen Erklärungen zu vergleichen und ihren Wahrheitsgrad zu bestimmen.

Kreis oder Stern zeigt auch noch an, dass eine Form aus religiösem Grunde bemerkenswerth sei. So zuerst weist bei אֱלֹהֵי 1 M 18, 3; 19, 18 ein Kreis auf ein am Rande stehendes קֹדֶשׁ (sanctum) hin. Diese Bemerkung dient also zur Conservirung der im Texte stehenden Orthographie, damit nicht ein Abschreiber etwa das Nûn mit Pathach schriebe (also אֱלֹהֵי) und dadurch zum חוּל (profanum) machte, ihm die Bedeutung „meine Herren“ gab, die es 19, 2 hat, wo denn nun auch חוּל dabei steht. Ebenso bezeichnet bei אֱלֹהֵיִם 20, 13 das קֹדֶשׁ, dass das Wort nicht von heidnischen Göttern, sondern vom wahren Gotte gebraucht sei; so auch 35, 7; und bei אֱלֹהֵי 5 M 32, 17; bei אֱלֹהֵי v. 21. Umgedreht ist אֱלֹהֵיִם als חוּל (profanum) 1 M 31, 53 bezeichnet, wo es im Munde Labans erscheint.

Endlich aus ethisch-aesthetischem Grunde ist durch Kreis oder Stern von einem im Texte stehenden Worte auf ein am Rande stehendes verwiesen zuerst 5 M 28, 27, wo das anstössige Wort אַחֲרֵי (Aftergeschwülste) durch den Ausdruck אַחֲרֵי־יָמֶיךָ ersetzt werden sollte, der, wenn er auch an specieller Bedeutung jenem im Texte stehenden Worte gleich war, so doch, wie es auch bei uns geschieht, vielleicht, als nur in vornehmeren Gesellschaftsclassen gebraucht, die Ohren der Zuhörer weniger verletzen sollte. So auch 1 Sm. 5, 9. 12; 6, 5. Wenigstens ist sonst überall der derbere Ausdruck durch einen feineren ersetzt, vgl. 5 M 28, 30; Jes. 13, 16; Jr. 3, 2; Zach. 14, 2. — 2 Kg. 6, 25; 10, 27; 18, 27.

2. Puncta extraordinaria findet man über den Wörtern, wo am Rande steht נֶקֶד (punctum oder puncta supra etc.). So ist zuerst bei יְיָ-יָדְךָ (und zwischen dir) 1 M 16, 5 ein Punct über dem zweiten Jod, weil dieses sonst fehlt, also das Singular-

suffix steht. Die drei Punkte 18, 9 über אִי in אִיִּי sind unerklärbar, vgl. Delitzsch z. St. Der Punct 19, 33 soll das ו (und) hervorheben, um zu behaupten, dass Lot beim Aufstehen seiner Tochter zum Bewusstsein von seiner That gekommen sei. Die Punkte 33, 4 bezweifeln die Aufrichtigkeit des Küssens Esau's.

Wie andernwärts werden auch in Dikduke ha-teamim § 58 die 15 Stellen verzeichnet, wo die ausserordentlichen Punkte sind: 10 in der Thora und 4 in den Nebiim und 1 in den Kethubim, nämlich 1 M 16, 5; 18, 9; 19, 33; 33, 4; 37, 12; 4 M 9, 10; 3, 39; 21, 30; 29, 4 [nicht „6“]; 5 M 29, 28 [nicht „6“]; — 2 Sm. 19, 20; Hes. 41, 20; 46, 22; Jes. 44, 9; — Ps. 27, 13. Die aus dem Codex Baer bei den ersten sechs Stellen eingeschalteten Erklärungen zu prüfen, müssen wir uns hier versagen.

3. Wie noch ausser beim 7. und 15. Accente des prosaischen Systems und bei Accent 7; 11 und 11<sup>b</sup> des poetischen Systems eine senkrechte Linie zwischen den Wörtern (פֶּסֶק, פֶּסֶק Pāsēq, Abschneider, Unterbrecher) zur Verhinderung von Wortzusammenziehungen gebraucht wurde, vgl. 1 M 1, 5. 10; 2, 21 f.; 12, 17 u. s. w.; Ps. 5, 2 u. s. w.; so findet sich auch manchmal ein Zwischenraum und zur Anzeigung desselben ein Ring, welcher auf die Randbemerkung פֶּסֶק בְּאֶמְצַת הַפֶּסֶק (Unterbrechung in der Mitte des Verses) hinweist. So 1 M 35, 22; 5 M 2, 8; Jos. 4, 1; 8, 24; Ri. 2, 1; 1 Sm. 10, 22; 14, 19. 36; 16, 2. 12; 17, 37; 21, 10; 23, 2. 11; 2 Sm. 5, 2. 19; 6, 20; 7, 4; 12, 13 u. s. w. Es soll mit diesem Zwischenraum auf die Trennung aufmerksam gemacht werden, welche an den betreffenden Stellen im Gedankenzusammenhang sich findet, und welche dem Masoreten den Wunsch einflösste, dass vielleicht an der von ihm freigelassenen Stelle wenigstens der Versanfang sein sollte. Aber damit kommen wir schon an die masoretische Eintheilung des Bibeltextes, deren Auseinandersetzung der Einleitung in das Alte Testament überlassen bleiben muss.

Von diesem selbständigen Pāseq handeln die Dikduke ha-teamim in § 28: „Das Pāseq (פֶּסֶק) dient zu fünf Dingen (חֲמִישֵׁי, Zwecken), wie es festgestellt haben die richtigen Seher. Der erste ist, abzusondern einen Consonanten von seinem Genossen, welcher ihm gleich ist und kommt ihn aufzunehmen [= ihm folgt], um die Aussprache deutlich zu machen (in der Lieblichkeit des Flüsterns [?]), z. B.

למענה 1 Chr. 22, 5; לרב ברזל 22, 3; מעין 37, 51. — Zweitens: bei zwei [gleichen] Wörtern, die neben einander in unmittelbarer Aufeinanderfolge stehen, z. B. יהוה יהוה 2 M 34, 6; אמך אמך 4 M 5, 22; סביב סביב Hes. 37, 2; יום יום 1 M 39, 10; חבונד חבונד בונד והשורד שורד Jes. 21, 2. — Drittens: aus Furcht, dass zwei Wörter unmittelbar hintereinander ausgesprochen werden, die nebeneinander ausgehauen [wie aus dem Fels = bereitet], aber doch nicht dazu bestimmt sind, verbunden zu werden, und nicht wie ein Wort gesprochen werden sollen, z. B. עמים [הוירד] אלהים Ps. 66, 8; [nicht „67, 4“]; רבים יהוה Ps. 119, 156; אלוה ירשע Ps. 139, 19; משנה v. 21. — Viertens: um festzustellen das Wort, welches nicht mit einem andern vermengt werden soll, und um abzusondern den Laut oder Ausdruck des Wortes, damit es nicht verbunden sei, z. B. עשו מלח 1 M 18, 21; ישמע אל Ps. 55, 20; חאל לנו 68, 21. — Fünftens: um eine Trennung zwischen den Accenten zu bewirken, welche getrennt sein, mit einander nicht verknüpft sein sollen, z. B. מורחה 4 M 3, 38; ירחושע ברנין Jos. 19, 51; לאלה שמקא Esra 6, 9.\*

## Zweiter Haupttheil:

### Die Formenlehre.

#### I. Die Pronomina.

##### § 15. Pronomen personale.

a) Pronomen personale separatum.

**Ich** = יָנִי die ältere, אֲנִי die jüngere Form.

**Du** [m.] = הָיָנִי und defectiv 5 Mal הָנִי 1 Sm. 24, 19; Ps. 6, 4; Hi. 1, 10; Pred. 7, 22; Neh. 9, 6. — **Du** [f.] = הָיָנִי 7 Mal Ri. 17, 2; 1 Kg. 14, 2; 2 Kg. 4, 16. 23; 8, 1; Jer. 4, 30; Hes. 36, 13. Diese Wortgestalt weist in ihren Consonanten auf die ältere vocalisch auslautende Form *atti*, in ihrer Punctuation aber auf den Widerspruch der Punctatoren gegen jene ältere Form zu Gunsten der jüngeren *hānī* hin.

**Er** = הוּא, mit ursprünglichem א, nicht א otiosum, wie das äthiopische ወ-አቲ: *wé'étû* (er) zeigt.

Anmerkung. a) Dieselben Consonanten bezeichnen im Pentateuch „sie“. Nur an 11 Stellen steht, wie die Masora zu 1 M 38, 25 bemerkt, auch im Pentateuch die spätere Form הֵם für „sie“. Diese 11 Stellen sind 1 M 14, 2; 20, 5; 38, 25; 3 M 2, 15 [hier richtig bei Buxtorf; aber nicht bei J. H. Michaelis und Hahn]; 11, 39; 13, 10. 21; 16, 31; 21, 9; 4 M 5, 13 f.]

b) Und diese epizöne Form hat wirklich in der Sprache existirt, ist nicht durch Schreiberversehen hineingekommen. Nämlich Wellhausen in der 4. Auflage von Bleek's Einleitung in das Alte Testament S. 636 f. sagt: „Geht man von den hier dargelegten Anschauungen aus, so übt es fast eine komische Wirkung, wenn הוּא = הֵם für die Authentie oder das hohe Alter des Pentateuch angeführt



wird. Nach dem stehenden  $\text{עַל לְדֹו}$  zu schliessen, scheint noch die LXX in der bekannten Citirformel nicht  $\text{אֵלֶּה הָאֵלֹהִים}$ , sondern  $\text{אֵלֶּה הָאֱלֹהִים}$  gelesen und  $\text{אֵלֶּה}$  als  $\text{לְדֹו}$  verstanden zu haben“. — Die Anschauung auf welche sich Wellhausen beruft, ist die, dass auf dem Mesastein (etwa aus dem Jahre 900 v. Chr.; vgl. oben S. 13) im Innern des Wortes  $\text{אֵלֶּה}$  und  $\text{אֱלֹהִים}$  nicht als Vocalbuchstaben erscheinen, und dass sie desshalb auch in hebräischen Schriften derselben und früherer Zeit gefehlt hätten. — Aber

α) Die Orthographie eines harten Steindenkmals kann schon von vornherein nicht als Muster der auf gefügigerem Schreibmaterial angewendeten gelten. Ebendasselbe gilt in Bezug auf die defective Schreibart der phönizischen Inschriften. Ferner die Münzinschriften zeigen theils Uebereinstimmung mit dem Fortschritt der Plene-schreibung, theils Gegensatz zu derselben. Die Münzen können aber, wenn sie auch Uebereinstimmung mit dem Fortschritt der Plene-schreibung zeigen, doch jenen in Bezug auf die Steindenkmäler aufgestellten Satz nicht widerlegen, weil bei ihnen die Herstellung eines Prägestockes mit den *matres lectionis* sich wegen des oftmaligen Gebrauches der Mühe verlohnte.

β) Jene Uebersetzung der LXX beweist so wenig das Fehlen der *mater lectionis* in der fraglichen Citirformel, dass man es verwunderlich nennen kann, wenn Wellhausen sich darauf beruft. Er meint nämlich, die LXX hätten das defectiv geschriebene  $\text{אֵלֶּה}$  für  $\text{אֵלֶּה} = \text{en, ecce}$  (1 M 47, 23; Hes. 16, 43) angesehen. Aber die LXX setzen  $\text{לְדֹו}$  auch für das blosse  $\text{אֵלֶּה}$  Jos. 1, 9; Ri. 6, 14; Esth. 10, 2 und  $\text{עַל לְדֹו}$  für  $\text{אֵלֶּה הָאֱלֹהִים}$  2 Kg. 15, 21. Also haben sie die Fragepartikel  $\text{אֵלֶּה}$  in eine behauptende Partikel umgesetzt (wie auch schon die Chronika meist  $\text{הָאֱלֹהִים}$  für das  $\text{אֵלֶּה}$  der Königbücher setzten z. B. 2 Chr. 16, 11 gegenüber 1 Kg. 15, 23) und nicht das angebliche Pronomen  $\text{אֵלֶּה}$ . Im Gegentheil haben die LXX  $\text{אֵלֶּה הָאֱלֹהִים}$  5 M 3, 11 mit  $\text{לְדֹו אֱלֹהִים}$  wiedergegeben.

γ) Auch wird die Richtigkeit der Anschauung Wellhausen's [dass die Vocalbuchstaben erst spät den Texten hinzugefügt worden sind] nicht durch folgenden Satz von ihm a. a. O. S. 632 bewiesen: „Nur so erklären sich die zahlreichen Misverständnisse, welche durch Annahme oder Nichtannahme einer *mater lectionis* verschuldet sind, nur so die zahlreichen Varianten in diesem Punkte, welche nicht allein die Vergleichung der LXX liefert ( $\text{עַל לְדֹו}$  Hi. 19, 18 LXX  $\text{אֱלֹהִים} = \text{אֵלֶּה}$ ), sondern ebenso sehr innerhalb des masoretischen Textes die Vergleichung der Eigennamen, namentlich der minder gebräuchlichen, welche aus leicht begreiflichen Gründen häufig der Anpassung an die spätere Regel widerstanden und einen älteren Zustand der Schrift conservirt haben“. Vielmehr erklären sich die Varianten

welche die Vocalbuchstaben betreffen, daraus, dass die Vocalbuchstaben als accessorischer Bestandtheil der Wortgestalten immerhin in ihrer Setzung mehr als die Radicale dem Gutdünken der Schreiber unterworfen waren. Und wenn die Eigennamen weniger Vocalbuchstaben zeigen, so bedurften sie derselben auch weniger, als die Nomina appellativa und das übrige Sprachgut überhaupt.

d) Alle diese von Wellhausen für seine Anschauung vorgetragenen Gründe haben also an sich kein Gewicht; aber, wenn sie auch mehr hätten, so würden sie durch folgenden Gegengrund widerlegt: Der vorhandene Bestand der Vocalbuchstaben liefert den Beweis, dass die Vocalbuchstaben nicht eine willkürliche Zugabe Späterer zum Texte sind. Der Beweis liegt in dem verschiedenen Maasse, in welchem im Ganzen und Grossen die Vocalbuchstaben in den früheren und späteren Büchern verwendet sind. Es ist ja eine allgemein bekannte, von Ew. § 15, d wie Bö. § 167 hervorgehobene Thatsache, dass von den Büchern der Könige und Jeremia an die Scriptio plena häufiger ist. Das alte bekannte durchschlagende Beispiel ist:  $\text{קִי}$  steht in den älteren Büchern;  $\text{קִיִּי}$  in diesen nur selten, aber durchaus in (Zach. 12, 7. 8. 10. 12; 13, 1) Esra, Neh., Chronica. Hätten nun Spätere die Vocalbuchstaben eingesetzt, so hätten sie es gleichmässig und zwar nach der späteren Gewohnheit gethan. Es lässt sich nicht erklärlich machen, weshalb sie die Einsetzung ungleichmässig vorgenommen haben sollten. — Wenn nun die Vocalbuchstaben überhaupt nicht im Ganzen später zu den Texten hinzugesetzt sein können, so nimmt überdiess die Annahme, dass jenes angebliche  $\text{אֵל}$  in Blindheit für das Genus des vom Pronomen vertretenen Substantivs von irgend einem Abschreiber des Pentateuch mit Ausnahme jener 11 Stellen mit  $\text{אֱלֹהִים}$  versehen worden sei, ein förmliches Wunder von sprachlicher Verblendung nicht eines Einzelnen, sondern der mit der heiligen Literatur sich beschäftigenden Kreise Israels zu Hilfe. Aber wie soll eine solche unberufene Hand über den Pentateuch gerathen sein? Wie könnte es auch nur einen Abschreiber in jenen frühen Zeiten (etwa Esra's) gegeben haben, der gar nicht gewusst hätte, was er schrieb? Wie soll er seine alles Sprachbewusstsein verleugnende Neuerung seiner Zeitgenossenschaft aufgedrungen haben, sodass erst Spätere, eben die Punctatoren, die Fälschung erkannt und das richtige Genus an den betreffenden Stellen restituirt hätten?

c) Dieses epizöne  $\text{אֱלֹהִים}$  ist auch als Archaismus zu betrachten (gegen Bertheau, Protestantische Realencyclopädie, 2. Aufl. V. [Artikel „Hebräische Sprache“] S. 690: „Man wird zugeben müssen, dass die dem Pentateuch eigenthümlichen Erscheinungen uns nicht berechtigen, seiner Sprache einen alterthümlichen Character beizu-

legen, da überall nicht bewiesen werden kann, dass sie Archaismen sind<sup>4)</sup>. Denn Jes. 30, 33 ist וְיָּ ohne Noth in וְיָּ verwandelt; ferner 1 Kg. 17, 15 und Hi. 31, 11 sind וְיָּ und וְיָּ nur umgestellt; endlich Ps. 73, 16 und Pred. 5, 8 ist im Gegensatz zur pentateuchischen Erscheinung für וְיָּ ein וְיָּ eingesetzt. Was aber nun nicht in der spätern Literatur vorkommt, muss doch für alterthümlich gelten.

d) Obgleich aber demnach das doppelgeschlechtige וְיָּ echtes und altes Sprachgut ist, so ist doch auch der Satz von Keil, Einleitung in das Alte Testament, 3. Aufl. § 35 [S. 160 f.] „Es bleibt der allen 5 Büchern Mose's gemeinsame alterthümliche Sprachcharacter für die Ergänzungs- und Urkundenhypothese ein Stein des Anstosses, an dem sie fallen und zerschellen muss“ nicht richtig. Denn was die Ergänzungshypothese anlangt, so hat schon Bleek, S. 151 f. richtig bemerkt: „Es konnte in einzelnen Puncten eine gewisse Gleichmässigkeit auf zwiefache Weise bewirkt werden, theils so, dass die späteren Redactoren [Ergänzer], indem sie das frühere Werk ganz oder theilweise aufnahmen und es jedenfalls wieder abschrieben, in die ursprüngliche Darstellung Einzelnes von ihren Eigenthümlichkeiten in Hinsicht des Sprachgebrauchs hineintrugen, theils so, dass sie selbst von den Eigenthümlichkeiten der früheren Verfasser, mit deren Werken sie sich eifrig beschäftigten, sich etwas aneigneten“. Und auch die Urkundenhypothese kann sich darauf berufen, dass die Redactoren bei der Verschmelzung der unabhängig von einander entstandenen Schriften das ganze Werk, weil es von einer alten Zeit handelte, uniformirten. Der Gedanke aber, dass doch im Buche Josua u. s. w. dieser Archaismus sich nicht finde, scheint mir keine Schwierigkeit zu machen, weil ein Fortgehen des Jehovisten, Deuteronomiker und Elohisten im Josua, Richter etc. nach meiner Ueberzeugung nicht nachgewiesen werden kann, sondern in diesen Büchern bloss ein Nachahmer des Deuteronomikers als Ergänzer erwiesen werden kann

e) Dieser sprachliche Archaismus ist durch die vorausgehende Auseinandersetzung auch gegen die Gründe geschützt, welche Kautzsch § 32 gegen seine Annahme angeführt hat. Nur gegen seinen ersten Grund „dass keine andere semitische Sprache die (ganz unentbehrliche) Unterscheidung der Geschlechter im Pron. separ. der 3. Pers. aufgehoben hat“ muss noch bemerkt werden, dass derselbe mit dem „ganz unentbehrliche“ immerhin eine unbewiesene Voraussetzung macht, folglich auch in dem „aufgehoben“ eine unbewiesene Conclusio hat. Der zweite Grund „dass sich diese Unterscheidung doch auch 11 Mal im Pentateuch findet und zwar 1 M 38, 25 וְיָּ und וְיָּ dicht nebeneinander“ kann gerade für successive Differenzirung der Genera angeführt werden und dafür, dass man die Unter-

scheidung nur anwendete, wo sie am nöthigsten war. — Der oben nachgewiesenen Nothwendigkeit gegenüber, die mater lectionis als wenigstens in einem Theile der Pentateuchurkunden ursprünglich vorhanden anzunehmen, sind diese Gründe vollends ohne Gewicht. Und wie kann man sich mit Kautzsch bei der Annahme beruhigen, „dass die Schreibung  $\text{הוא}$  für  $\text{היא}$  auf einer orthographischen Eigenthümlichkeit beruht, die bei irgend einer Recension des Pentateuchtextes fast consequent durchgeführt, nachmals aber von den Masoreten mit Recht beseitigt worden ist“? Wer war denn die dunkle Grösse, der es in den Sinn kam und kommen durfte, diese „orthographische“ Eigenthümlichkeit in den Pentateuchtext einzuschmuggeln?

Vielmehr ist die einzig mögliche Annahme, dass zuerst im Semitisch-Hebräischen für das Pronomen der 3. pers. sing. wenn auch nicht dieselbe Form vorhanden gewesen sei und sich erst allmählich neben  $\text{הוא}$  für „er“ auch  $\text{היא}$  für „sie“ ausgebildet habe, aber doch zwei einander ähnliche Formen ( $\text{הוא}$  und  $\text{היא}$ ) existirt haben, welche beide  $\text{היא}$  geschrieben worden sind, bis die feminine Form sich allmählich deutlicher zu  $\text{היא}$  differenzirte. So Böttcher § 860.

Solche Zuspitzung und Erleichterung des tiefen und schweren  $\text{u}$  zum höheren  $\text{i}$  lässt sich belegen, vgl. äthiopisch *qatálkú* (ich habe getödtet) und hebr. *ānōkkí* (ich); arab. *qatállú* (dass.) und hebr. *qatállú* (dass.); alte Pluralendung *án*, spätere *in*, *im*; alter Imperativ *quílú*, spätere Form *qílú*, *qílú*. Hierher gehört auch die Wechselbeziehung zwischen Wörtern mit [jetzigem] Cholem und Chireq, vgl. Olsh. S. 628: „Neben  $\text{פיר}$  [von  $\text{פיר}$  Satzung] findet sich auch  $\text{פירי}$  Ri. 5, 15; Jes. 10, 1 . . . mit Abschwächung des ursprünglichen  $\text{ú}$  in  $\text{í}$ . So auch Mühlau-Volck s. v. Aller Wahrscheinlichkeit nach ist dieselbe Erscheinung bei  $\text{יָמָיו}$  (sein Wort) Hi. 20, 29,  $\text{יָמָיו}$ ,  $\text{יָמָיו}$  (pro sing. absol. est  $\text{יָמָיו}$ , Ges. Thea. s. v.). Dieser Uebergang muss eingetreten sein, als die jetzt mit Cholem gesprochenen Worte noch mit  $\text{ú}$  gesprochen wurden. Damals hat sich dieses  $\text{ú}$  zum Theil in  $\text{í}$  zugespitzt, erhöht. So fällt ein erwünschtes Licht auf eine Erscheinung, die, wenn man Cholem und Chireq nebeneinander stellt, dunkel erscheinen muss. — Und ebenso wie in vorgeschichtlichen, oder, wie beim Imper. in alten geschichtlichen Zeiten, so sehen wir denselben Process der Umwandlung von  $\text{u}$  ins bequemere  $\text{i}$  nach dem Aussterben der hebr. Sprache im vollen Gange. Denn die Punctatoren kämpften theils gegen unberechtigtes  $\text{i}$  zu Gunsten des  $\text{u}$ , vgl. Jes. 10, 13; 12, 5; 28, 15; Jer. 18, 22; 29, 14; 52, 1 (offenbares Schreibversehen); Hes. 39, 25; Sach. 9, 9, theils verwandeln sie selbst  $\text{u}$  in  $\text{i}$ , vgl. Jes. 62, 3; Jer. 18, 16; 19, 2; 49, 39; Zeph. 2, 7 (da wird  $\text{יָמָיו}$ , das sie doch öfters umgedreht für

ענין eingesetzt oder auch wie Zeph. 3, 20 unangetastet gelassen haben, in ענין verwandelt); Sach. 11, 2. — Und die Tendenz des *u* zu *ä* ist ja überhaupt eine weitverbreitete; man erinnere sich zunächst noch daran, dass, wie § 8, 1 erwähnt ist, Qibbus von den späteren Juden vielfach wie *ä* gesprochen wurde und wird. Vgl. Delitzsch zu Ps. 94, 12: „AE [= Abenesra] und Parchon bezeugen, dass das *u* als aus *o* (*u*) + *i* zusammengesetzt von den Palästinensern *ä* gesprochen wurde“.

Sie also später = ענין, wieder mit ursprünglichem *ä*, vgl. das äthiopische ይኒ: *je'ēti*, sie; vgl. zur Aussprache die Abhandlung von Trumpp, Z. d. D. M. Gesellschaft XXVIII, S. 548. Indem Mühlau in einer Anmerkung bei Bō. II. S. 8 gegen Ew. § 105, e und Olsh. § 95, b aus dem Arabischen beweisen will, dass das *ä* von ענין und ענין ein *ä* otiosum, ein „Elif der Wahrung“ sei, hat er auf die äthiopischen Formen keine Rücksicht genommen. Es lässt sich wohl begreifen, dass der stumm gewordene Laut des *ä* im Arabischen weggefallen ist; aber nicht, dass er im Aethiopischen hinzutrat. Mit Mühlau stimmt nur Müller, indem er § 147 schreibt: „Das *ä* in ענין und ענין hat keinen Consonantenwerth“ und auf § 108 verweist, wo er vom *ä* als graphischem Abschluss handelt. Aber Ges.-Kautzsch § 32 und Stade § 171, c wie wir. Weder die äth. Form noch das hebr. Suffix *ha* lehren Zusammensetzung aus *ha* und *va* (gegen Bick. § 82); vollends gar nicht weist das *ä* auf Zusammensetzung aus *hu-ya*, *hi-ya* hin (gegen Land § 91; *y* = Spir. lenis).

Wir = ענין; 6 Mal abgekürzt ענין 1 M 42, 11; 2 M 16, 7 f.; 4 M 32, 32; 2 Sm. 17, 12; Klagel. 3, 42. ענין nur als Kethib Jr. 42, 6.

Ihr [m.] = ענין. Dessen *ē* ist, wie das Aethiop., Arab. und Syr. beweist, aus *ä* zerdrückt. Diess gilt gegen Olshausen, der es § 95, b als aus *ä* verlängert ansieht. Er will diess § 98, 4 damit beweisen, dass das *e* in den abgekürzten Formen dieses Pronomens lang, weil betont sei. Das letzte nun, die Betontheit, ist Factum, aber daraus folgt nicht der 2. und 1. Punct, nämlich die Länge des *e* und seine Entstehung aus *a*. — Diese Aufstellung von Olshausen ist nur von Land § 90 gebilligt, obgleich sie auch noch nicht von Jemand (vgl. Bickell § 82; Müller § 147; Stade § 178; Ges.-Kautzsch § 32) widerlegt worden ist. — Ueberdiess braucht man gar nicht über das Hebräische hinaus zu blicken, um den Ursprung des fraglichen

e aus u zu erkennen; denn die Verbalformen des Hebr. auf *tem* und *ten* zeigen bekanntlich vor Suffixen noch ihr altes u. — Diese Form *attem* steht einmal für das Feminin in Hes. 13, 20, b.

Ihr [f.] = אַתָּה Hes. 34, 31, vielmehr (Qimchi 170, a) אַתָּה; אַתָּה 1 M 31, 6; Hes. 13, 11; 34, 17; אַתָּה aber in Mss. und Editt. Hes. 13, 20, a (so Buxtorf).

Sie [m.] = הוּא und הִיא gleich häufig <sup>1)</sup>.

Sie [f.] = הִיא und הִיא gleich häufig.

Anmerkung. In Pausa heissen die Pronomina: אַתָּה z. B. 1 M 4, 9; אַתָּה z. B. 1 M 27, 24; אַתָּה bei Athnach viermal: Ps. 2, 7; (nicht „5, 5“, wie Bb. II. S. 8 steht); 25, 7 (nicht „26, 7“, wie bei Stade § 178, a steht); 40, 18; 70, 6; sonst אַתָּה wie z. B. Ps. 5, 5; אַתָּה z. B. 1 M 12, 13; אַתָּה 1 M 13, 8; aber Ps. 100, 3 אַתָּה (Buxtorf; J. H. Michaelis; Baer-Delitzsch).

b. Der Genetiv kann nur von einem Nomen abhängen, da es im Hebräischen keinen von einem Verb regierten Genetiv, kein Genetivobject, giebt. Man verwendet zum Ausdruck des Genetiv abgekürzte und ans Nomen angehängte Formen des pronomen personale separatum und ersetzt dadurch das pronomen possessivum. Und die Praxis kann sich nun erlauben, gleich an dieser Stelle an einem in der Declination unveränderlichen Worte das Pronomen suffixum nominis singularis und nominis pluralis zu veranschaulichen, nachdem die Casusbildung eines solchen unveränderlichen Wortes im Singular und Plural an einem Beispiel veranschaulicht ist. Hier aber soll diess erst bei der Behandlung der Declination geschehen.

Der Dativ wird ebenfalls mit Hilfe solcher abgekürzter und an die Praeposition לְ (zu) angehängter Formen ausgedrückt: לִי mir; לְךָ oder auch plene geschrieben לְךָ dir [m.]; in Pausa לְךָ 1 M 3, 18; 14, 21; 15, 1; לְךָ dir [f.]; לוֹ ihm; aber dafür

1) Dikduke ha-teamim § 43: Das Erkennungszeichen von הוּא und הִיא. — הוּא heisst es an jedem Orte mit „Qames qaton“ oder „zwei Punkten“ d. h. Sere. Aber wenn sich verbinden mit ihm die vier Buchstaben וְהוּא, so steht es mit „drei Punkten“ d. h. Segol: וְהוּא, וְהוּא, וְהוּא, וְהוּא. Und wenn sich verbinden mit ihm die drei Buchstaben וְהוּא, so steht es mit Sere: וְהוּא, וְהוּא, וְהוּא, ausser einem, welches in der Schrift vereinzelt ist, nämlich וְהוּא 2 Kg. 17, 15.

kommt eine Verschreibung an ziemlich viel Stellen vor;<sup>1)</sup> in gehobener Rede auch לְמִי ihm. Letzteres zwar nicht 5 M 33, 2, wo gar keine Einzahl verlangt wird; auch nicht Jes. 30, 5, wo das Collectivum עַם (Volk) dabei steht, wie Ps. 73, 10; auch nicht Ps. 28, 8, wo man gegen das Targum (לְהוֹי) mit den LXX (τοῦ λαοῦ αὐτοῖ) die Lesart לְמִי bevorzugen muss, um eine natürliche Gedankenbewegung herzustellen; denn es bleibt doch unnatürlich, dass in einem Verse eine Sache im Pronomen und erst im folgenden Verse die Sache selbst stehen soll. Aber לְמִי ist schon 1 M 9, 26 f. ein Singular, weil da die drei Noahsöhne durchaus als Individuen vor dem Vater stehen; ebenso Jes. 44, 15; 53, 8. — Ferner אֲנִי ihr; אֲנִי uns; אַתָּה euch [m.]; אַתָּה euch [f.] Hes. 13, 18 und wahrscheinlich אֲנִי, obgleich es nicht vorkommt; אֲנִי ihnen [m.]; einmal אֲנִי Jr. 14, 16; nur in gehobener Rede לְמִי 5 M 32, 32. 35; 33, 2; Jes. 23, 1; 30, 5; 35, 8; 43, 8; 44, 7 (auf עַם bezüglich); Hab. 2, 7; Ps. 2, 4 u. s. w. אֲנִי ihnen [f.] 1 M 19, 8 u. s. w.; „stets mit Segol“, Qimchi fol. 191, b; אֲנִי Hes. 1, 5. 23; 42, 9; Zach. 5, 9; das letzte nach Böttcher II, S. 59.

Der Accusativ wird durch Anfügung abgekürzter Formen an das zur Praeposition gewordene אֲנִי (אֲנִי, אֲנִי) (Ziel, Olsh. § 223 d) ausgedrückt. Dabei zeigen sich folgende Formen: אֲנִי oder plene אֲנִי mich; אֲנִי dich [m.]; in Pausa אֲנִי, einmal אֲנִי 2 M 29, 35; אֲנִי dich [f.]; אֲנִי ihn; אֲנִי sie [eam]; אֲנִי uns; einmal אֲנִי euch [m.] Jos. 23, 15; Böttcher falsch v. 16; sonst אֲנִי euch [f.]; אֲנִי sie [eos], auch אֲנִי Hes. 23, 45; אֲנִי 1 M 32, 1; 2 M 18, 20. אֲנִי sie [eas] nur einmal Hes. 16, 54 und אֲנִי 2 M 35, 26; einmal אֲנִי Hes. 23, 47; aber 10 Mal אֲנִי 1 M 19, 8 u. s. w. Die Formen mit Cholem kommen alle, wie defective, so auch plene geschrieben vor. Qimchi, fol. 189, a.

1) Die Masora bemerkt zu 3 M 11, 21: לֹא יִקְרָא לֵב וְיִקְרָא לֵב, also 15 Kethib לֵב und Qeri לֵב; aber die Bemerkung findet sich an mehr als 15 Stellen, vgl. 2 M 21, 8; 3 M 11, 21; 25, 30; 1 Sm. 2, 3; 2 Sm. 16, 18; 2 Kg. 8, 10; Jes. 9, 2; 49, 5; 63, 9; Ps. 100, 3; 139, 16; Spr. 19, 7; 26, 2; Hi. 6, 21, vgl. Baer z. St.] 13, 15; 41, 4; Esra 4, 2; 1 Chr. 11, 20. Vgl. hauptsächlich S. Frensdorf, Ochla W'Ochla (1864), Sectio 105; Hermann L. Strack, Prolegomena Critica in Vetus Testamentum Hebraicum (1873), pag. 93 s. 123.

Dikduke ha-teamim § 42: Das Erkennungszeichen von  $\text{רָם}$  und  $\text{רֶם}$ , des  $\text{רָם}$ , welches mit 2 Punkten (Sere), und desjenigen, welches mit 3 Punkten (Segol) [vgl. die Verweisung hierauf oben S. 85 am Schlusse des Petit-Abschnittes, weil sich  $\text{רָם}$ , wie  $\text{רָ}$ , von den übrigen, dort besprochenen „kleinen“ Wörtern, Dikduke § 40, unterscheidet] — Es soll wissen der Lernende, welcher nach der Schrift sich sehnt: jedes  $\text{רָם}$  mit Maqqeph wird mit drei Punkten gestützt, ausser einem, welches in der Schrift vereinzelt ist,  $\text{רָם}$  Hi. 41, 26 [vgl. Baer zu dieser Stelle]; denn diess hat Maqqeph und lehnt sich ans Folgende an und ist [trotzdem] mit zwei Punkten gestützt. — Aber jedes  $\text{רָם}$ , welches einen „Garesch“ [„Treiber“, theils „Wegtreiber“, d. h. Accentus distinctivus, z. B. 1 M 1, 25 mit Tebir, v. 29 mit Darga; theils „Vorwärtstreiber“ d. h. Accentus coniunctivus, z. B. 1 M 1, 1. 21.] als seinen Accent hat, in zwei Punkten besteht sein Abzeichen: mit Ausnahme von drei Versen, denn sie sind mit dem „Garesch“ und doch sind drei Punkte bei ihnen eingegraben: Ps. 47, 3; ebenda 60, 2; Spr. 3, 12 [alle drei mit Merkha, vgl. Baer zur 3. Stelle]. Und diess ist es, wo sie [die  $\text{רָם}$ ] mit Accent versehen sind; aber die übrige Schrift ist so: wenn  $\text{רָם}$  maqqephirt ist, so ist es mit drei, und wenn es nicht maqqephirt ist, so ist es mit zwei [Punkten] gelesen“. Es unterscheidet sich also  $\text{רָם}$  insofern von den übrigen, oben S. 85 erwähnten „kleinen Wörtern“, dass diese bei Maqqeph nur vor vornbetonten Wörtern Segol haben, wobei allerdings ein Schewa nicht in Betracht kommt, wie Dikduke § 40 ausdrücklich hinzugefügt ist, „weil ein Schewa nicht zu den Vocalen ( $\text{וְאֵלֶּיךָ}$ ) gerechnet wird“, z. B.  $\text{וְאֵלֶּיךָ}$  5 M 4, 38;  $\text{וְאֵלֶּיךָ}$  1 M 16, 15; 1 Sm. 8, 2;  $\text{וְאֵלֶּיךָ}$  1 M 31, 29. Dagegen  $\text{רָם}$  hat Segol bei Maqqeph sowohl vor vornbetonten Wörtern (vgl. 1 M 1, 16; 3, 18), als auch vor nichtvornbetonten Wörtern (vgl. 1 M 1, 4. 7. etc.).

## § 16. Der Artikel.

Anmerkung. Stade sagt § 132, a „Der hebräische Artikel ist etymologisch mit dem arabischen Artikel *al* nicht verwandt. Letzterer geht auf die Deutewurzel *la* zurück. Aus beiden ist vielleicht zusammengesetzt der beduinische Artikel *hal*. Gleichen Ursprungs mit dem hebräischen Artikel ist die Endung des aramäischen Status emphaticus *d*. Da der Artikel von Haus aus ein demonstrativ und Apposition ist, war seine ursprüngliche Stellung am Ende des Wortes“. Diess alles, was auch Böttcher in früheren Publicationen, dann Hupfeld im „System der semitischen Demonstrativbildung“ (Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, II. S. 128 ff.) und Dietrich in der 6. Auflage des Handwörterbuchs von Gesenius angenommen hatten,



lässt sich am wenigsten mit Bestimmtheit behaupten. Unter den Neueren hat auch nur Müller § 113 die Form  $\text{ה}$  eine hypothetische genannt und hinzugefügt, dass die Erklärung der immer auf das  $\text{ה}$  folgenden Verdoppelung aus Assimilation streitig sei. Aber Ew. § 103, c (*ha-la, ala*); Olsh. § 100 („überall liegt die Lautgruppe *hal* — arab. *al* zu Grunde“); Bickell § 83 (the article *ha*, originally *hal*, is evidently cognate with  $\text{הל}$ ); Land § 86; Ges.-Kautzsch § 55; Bö. I. S. 400 f. haben erklärt, dass die hebräische Form des Artikels ihren nächsten Verwandten in dem arabischen Artikel habe. Unter den zehn Gründen, welche Böttcher für seine spätere Ansicht a. a. O. auführt, scheint mir der neunte zu gelten: „Mit jenem  $\text{ה}$  von  $\text{ה}$  [diese lange Form wäre aber selbstverständlich nicht zu Grunde zu legen, auch wenn die andere Ansicht richtig wäre] wäre das Hebräische dem Arabischen, dem es doch sonst, wenn auch nicht immer in Wortbedeutungen, meist in Wortbildung und -beugung ungleich näher steht als dem Aramäischen, ausser allem Verhältniss entrückt“. — Auch was Stade über die ursprüngliche Stellung des Artikels am Ende des Wortes sagt, ist mir, als aller semitischen und indogermanischen Analogie widersprechend, mehr als fraglich, zumal es nicht einmal durch das Aramäische gestützt wird, weil dieses das demonstrative *ha* vor die Pronomina setzt ( $\text{ההוא}$ ;  $\text{הזו}$  etc.). Viel leichter annehmbar scheint mir, dass die alte Accusativform des semitischen Nomen auf  $\text{en}$  im Aramäischen (vgl. das Französische) zu einer Form des Nominativ geworden, und zwar nicht bloss als die determinirte Form, sondern als die fast regelmässige Form des Nomens verwendet wurde.

Ist ein Wort nicht durch seinen Begriff, weil es eigentliches oder uneigentliches Nomen proprium ist, oder durch ein Pronomen possessivum, oder ein genetivisches Attribut determinirt, so kann es durch den Artikel von andern abgegrenzt werden. „Und das  $\text{ה}$  dient zum Kennenlernen des Wortes“, beginnt Qimchi 42<sup>b</sup>; daher  $\text{ההוא הריצה}$  Z. 3 v. u.

Weil *hal* mit dem folgenden Worte immer aufs engste verbunden, ja zusammengesprochen (und-geschrieben) also nicht bloss Procliticum, sondern Präfixum wurde: so trat immer Assimilation des liquiden *l* ein, und es steht daher

1) vor Nichtgutturalen  $\text{ה}$  mit folgendem Dagesch f., nur dass, wenn der Anfangsconsonant keinen vollen Vocal hinter sich hat, also die Doppeltheit des Consonanten schwer zu Gehör gebracht werden konnte, einige Consonanten die thatsächliche

Verdoppelung und damit das Verdoppelungszeichen aufgegeben und nur eine virtuelle Verdoppelung bewahrt haben, insofern die Oeffnung der Artikelsilbe nicht so perfect geworden ist, dass Verlängerung des Vocals, Ersatzdehnung, eingetreten wäre. Diese Consonanten sind: das schon in seiner Einfachheit schwer aussprechbare  $\text{צ}$  (in  $\text{הַצְפֵּרְדִּים}$  2 M 7, 27 etc.; doch 8, 2); die schon als einfache andauernden  $\text{ל}$  und  $\text{נ}$  („wenn  $\text{ה}$  vor  $\text{נ}$  ohne Gaja“); endlich das wegen seiner Vocalähnlichkeit schwer doppelt zu Gehör zu bringende  $\text{י}$ . Jod bleibt aber doppelt vor  $\text{ה}$  und  $\text{ז}$ , weil da die Sprechwerkzeuge den vorausgehenden Vocalanstoss voll aushielten, um sich für die schwere Aussprache der beiden Gutturalaute die richtige Position zu geben: Esth. 3, 6; Ri. 8, 15; 1 Sm. 24, 3; Jr. 26, 20: „aber  $\text{הַיְאֹזֵר}$  [1 M 41, 1 etc.] etc. mit raphirtem Jod, und ebenso  $\text{בְּיָצִיט}$  KL. 4, 3<sup>u</sup>, Qimchi 41<sup>a</sup>.

2) Weil die Gutturalen in der Reihe  $\text{ה}$ ,  $\text{ה}$ ,  $\text{ז}$ ,  $\text{א}$ ,  $\text{ר}$  in einem aufsteigendem Grade der doppelten Aussprache (also auch sogar eines virtuellen Dagesch forte) unfähig sind, so tritt

a) bei ihnen in umgedrehter Proportion eine offene Silbe und damit Ersatzdehnung des Artikels ein, daher  $\text{ה}$  nur dreimal vor  $\text{ה}$  1 M 6, 19; Jes. 3, 22; 17, 8; auch selten vor  $\text{ה}$ , nämlich  $\text{הַהִים}$ ,  $\text{הַהָרָה}$ ,  $\text{הַהֵדָּר}$  und  $\text{הַהֵרֶר}$  (der Berg); aber, ausser 1 Sm. 16, 7; 2 Sm. 5, 8; Jes. 24, 2; 59, 10; 65, 11; 42, 18; Jr. 12, 9; Spr. 2, 13. 17; Hi. 29, 15; Pred. 11, 7, vor  $\text{ז}$ ; stets vor  $\text{א}$ ,  $\text{ר}$ .

b) Auf Dissimilation der Vocallaute beruht es, dass vor unbetontem  $\text{ה}$   $hā$  und  $\text{ז}$   $zā$  (also beide mit Qames non-chatuph), vgl.  $\text{הַהָרִים}$  (die Berge);  $\text{הַזֶּם}$  (das Volk), aber  $\text{הַזָּן}$  (die Wolke), und ebenso vor unbetontem sowie betontem  $\text{ה}$   $chā$  (also mit Qames non-chatuph) und  $\text{ה}$  die Form  $\text{הֵ$  steht, vgl.  $\text{הֵהָם}$  (der Schwiegervater);  $\text{הֵחֵזֶק}$  (der Starke);  $\text{הֵחָלִי}$  (die Krankheit);  $\text{הַחֲרִיבוֹת}$  (die Trümmer) Hes. 33, 24. [Aber  $\text{הַחֲרִיבָה}$  und nicht  $\text{הֵחָרִיבָה}$ , vgl. Smend zu Hes. 26, 2]. Erklärung der lautphysiologischen Vorgänge findet sich in „Gedanke, Laut und Accent“ S. 70 f. 89 f.

Ueber den Artikel vor  $\text{ה}$  geben die Dikduke ha-teamim folgenden kleinen § 48: „Alle  $\text{בְּל}$  [das sind die Praepositiones praefixae] und alle  $\text{ה}$ , welche bei  $\text{ה}$  vorkommen, sind immer pathachirt, abgesehen von drei, welche Qames haben, nämlich:  $\text{הַיְאֵר}$  1 M 6, 19;  $\text{הַיְצִיטִּים}$  (die Sonnensäulen) Jes. 17, 8; und  $\text{הַיְצִיטִּים}$  (die Geldbörsen), ebenda 3, 22“, vgl. Baer zur 3. Stelle. Ebenso Qimchi, fol. 47<sup>b</sup>.

### § 17. Pronomen demonstrativum.

Singular. Dieser = **זֶה**; auch bei einem femininen Worte Jos. 2, 17; **הַזֶּה** deutet auf weiter Entferntes hin, nur 2 Mal und zwar im Pentateuch 1 M 24, 65; 37, 19; **הִיא** nur ausserhalb des Pentateuch Ri. 6, 20; 1 Sm. 14, 1; 17, 26; 2 Kg. 23, 17; Zach. 2, 8; Dn. 8, 16. **זֶה** ist Demonstrativum nur in Ps. 12, 8. Diese = **זֵאת**; (**זֵאתָה** Jr. 26, 6 ist jedenfalls Schreibfehler, so auch die Masoreten); **זוּ** nur Hos. 7, 16; **זֶה** 2 Kg. 6, 19; Hes. 40, 45; und im Pred. 2, 2 u. a. w.; **הִיא** auch einmal femininum 2 Kg. 4, 25 (**הַשְּׂמִימָה הִיא**); **הַזֶּה** nur Hes. 36, 35 („das verwüstete Land **אֶרֶץ** da war gleich dem Garten Eden“).

Plural. **אֵלֶּה** *elläh*, generis communis; **אֵל** nur 9 Mal 1 M 19, 8, 25; 26, 3 f.; 3 M 18, 27; 5 M 4, 42; 7, 22; 19, 11; 1 Chr. 20, 8, wobei es nach meiner Ansicht keinen fassbaren Unterschied ausmacht, wenn diese kürzere Form im Pentateuch alle Mal hinter einem mit dem Artikel determinirten Worte steht, also selbst determinirt ist, in der Chronikstelle aber im Anfange des Satzes als Substantivum gebraucht wird.

Der Genetiv wird ausgedrückt durch Nachstellung der aufgezählten Formen hinter die res possessa, vgl. **זֶה מְחִירָה** (der Preis von diesem) 1 Kg. 21, 2; **זֵינֵי אֵינָה** (die Augen dieser) 2 Kg. 6, 20; bei Böttcher § 896 ohne Angabe der Stellen.

Dativ: **לְזֶה** (diesem) 1 Sm. 21, 12; **לְזֵאת** (dieser) 1 M 2, 23; **לְאֵלֶּה** und **לְאֵלָה** vgl. letzteres bei Zaqeph qaton 1 Kg. 22, 17. Accusativ: **זֶה-אֶת** und **זֵאת-אֶת** und **זֵאת**; **אֵלֶּה-אֶת** und **אֵלָה**. Böttcher a. a. O. giebt richtige Belege.

Auch das pronomen personale der dritten Person wird, mit dem Artikel verbunden, zur stärkeren Hervorhebung einer Person oder Sache gebraucht, also **הַזֶּה**, **הַהִיא**, **הַהֵם**, **הַהֵנָּה**, **הַהֵנָּה**. Wir gebrauchen dafür oft nur den betonten Artikel; oft „dieser“, „jener“; oft „derselbe, ebenderselbe“.

### § 18. Pronomen relativum.

1) Unser Relativpronomen wird ausgedrückt, indem sich das Pronomen **אֲשֶׁר** auf alle Genera und Numeri zurückbezieht.

Zunächst in Nordpalästina, also in der Nähe Aramäas, wo man nur eine kürzere Form kennt, aber dann, mit der wachsenden Herrschaft aramäischen Einflusses, auch in Südpalästina wurde eine kürzere Form gebraucht und mit dem folgenden Worte zusammengeschrieben: meist  $\psi$  mit folgendem Dagesch forte, welches in Gutturalen virtuell liegt, vgl.  $\psi$  (dass ich) Pred. 2, 18;  $\psi$  Ri. 7, 12; 8, 26 [die Gideongeschichten Ri. 6—8 haben nordpalästinische Art];  $\psi$  oder  $\psi$  wird gelesen vor  $\psi$  Pred. 2, 22 und vor  $\psi$  3, 18; —  $\psi$  mit folgendem Dagesch forte Ri. 5, 7; Hohesl. 1, 7 [Deboralied und Hoheslied sind nordpalästinisch gefärbt]; Hi. 19, 29 und vor Guttural mit Ersatzdehnung  $\psi$  Ri. 6, 17.

2. Dieses Relativpronomen hat, wie nach meiner Kenntniss Nägelsbach § 80, 2 allein richtig bemerkt hat, schon als Nominativ manchmal eine genauere Bestimmung seiner Beziehung bekommen. Zwar das einzige von ihm angeführte Beispiel  $\psi$   $\psi$  (welches lebendig ist) 1 M 9, 3 ist nicht beweisend. Denn da  $\psi$  nach der nächstliegenden Annahme Adjectiv ist, jedenfalls sein kann, so hat dieser Satz ein nominales Prädicatum, und  $\psi$  kann also Copula sein. Und die Stellung des  $\psi$  kann diese Annahme nicht verhindern, obgleich  $\psi$  als Copula in einem relativen Nominalsatz 7, 2 hinter dem Prädicatsnomen steht; weil  $\psi$  als Copula bald zwischen Subject und Prädicatsnomen vgl. 1 M 2, 14; 9, 18; 21, 29; 25, 16; 27, 38; 3 M 14, 13; Pred. 1, 17; 1 Chr. 1, 31 und bald ausserhalb von Subject und Prädicatsnomen steht vgl. 1 M 34, 21; 3 M 17, 11; Pred. 2, 23. Aber ich habe ein Beispiel gefunden, wodurch jene Behauptung von Nägelsbach bewiesen wird, vgl.  $\psi$   $\psi$  (der Grimm Jehova's, welcher sich entzündet hat gegen uns) 2 Kg. 22, 13. Denn da wir hier keinen Nominalsatz haben, so kann  $\psi$  nicht Copula, sondern nur genauere Bestimmung des Relativpronomens  $\psi$  sein.

3. Die Genetivbeziehung des Relativpronomen zu einem folgenden Worte konnte gar nicht auf die gewöhnliche Weise, d. h. durch Vorsetzung der res possessa vor den Besitzer, dargestellt werden, weil sonst der Relativsatz nicht mehr mit dem Relativpronomen begonnen hätte. Man drückte daher diese Beziehung so aus, dass man der res possessa dasjenige Possessivpronomen anfügte, welches nach Person, Genus und Numerus demjenigen Worte entsprach, worauf sich das Relativpronomen

zurückbezog. Beispiele, wo sich אֲשֶׁר im Genetiv auf ein Wort der zweiten Person zurückbezieht, sind Jr. 32, 19 und Pred. 10, 16 f. nach Gesenius Lgb. S. 745 und Nägelsbach a. a. O., während an den von Gesenius gegebenen Stellen 5 M 3, 24; Neh. 2, 3 אשר natürlicher als Conjunction gefasst wird und an der von Nägelsbach gegebenen Stelle Jr. 31, 32 nothwendig als Conjunction gefasst werden muss. Und es ist Nägelsbach entgangen, dass er mit seiner Auffassung von Jr. 31, 32 „quod foedus meum ii violaverunt“ seine eigene ausdrückliche Erklärung über Ps. 8, 2, dass nämlich da הָיָה הוֹדָדָךְ אשר nicht mit „quam magnificentiam tuam edas“ übersetzt werden dürfe, ausser Augen gelassen hat. Beispiele, wo sich das Relativpronomen als Genetiv auf eine dritte Person zurückbezieht, sind häufig, und ich gebe daher ein Paradigma:

סוּסוֹ	—	אֲשֶׁר	dessen Pferd
סוּסֶיהָ	—	'א	deren [f. sg.] Pferd
סוּסֵיהֶם	—	'א	deren [quorum] Pferd
סוּסֵיהֶן	—	'א	deren [quarum] Pferd.

Die res possessa „Pferd“ könnte dabei wieder zwar nicht im Genetiv, aber im Dativ, Accusativ stehen, oder eine Präposition haben, also לְסוּסוֹ — 'א cuius equo; אֶת סוּסוֹ — 'א cuius equum; בְּסוּסוֹ — 'א in cuius equo etc. etc.

4. Auch der Dativ konnte am Relativpronomen, wenn nicht die Möglichkeit vernichtet werden sollte, vor demselben ein ebenfalls im Dativ stehenden Demonstrativpronomen auszulassen, nur so bezeichnet werden, dass im Relativsatze der Dativ desjenigen Personalpronomens folgte, welches in Person, Genus und Numerus mit der vom Relativpronomen vertretenen Sache übereinstimmt. Wenn daher die vom Relativum vertretene Sache in der dritten Person steht, so ist לִי — 'א welchem; לָהּ — 'א welcher [cui, f. sg.]; לָהֶם — 'א welchen; לָהֶן — 'א welchen [quibus f. pl.]. Wenn die vom Relativum vertretene Sache aber eine erste oder zweite Person ist, so heisst es יִי — 'א; יָיָה — 'א etc.

So war es auch beim Accusativ, also: אֶת־ — 'א quem oder quam me; אֶתְּנוֹ — 'א quos oder quas nos; אֶתְּךָ — 'א quem te, אֶתְּךָ — 'א quam te, אֶתְּכֶם — 'א quos vos, אֶתְּכֶן — 'א quas vos; אֶתְּוֹ — 'א quem [eum], אֶתְּהָ — 'א quam [eam], אֶתְּהֶם — 'א quos [eos], אֶתְּהֶן — 'א quas [eas].

5. Ebensowenig nun, wie  $\text{ב}$  und  $\text{אֶל}$ , sind überhaupt Präpositionen vor  $\text{אֲשֶׁר}$  zu dessen eigener Genauerbestimmung gesetzt worden; sondern zu diesem Zwecke werden auch die übrigen Präpositionen mit dem Personalpronomen nachgesetzt, das mit dem durchs Relativum vertretenen Worte in Person, Genus und Numerus übereinstimmt, also: bei Beziehung auf eine erste Person 4 M 22, 30; auf eine zweite Person Hos. 11, 4; auf eine dritte Person  $\text{בּוֹ} - \text{אֲשֶׁר}$  in welchem;  $\text{אִתּוֹ} - \text{אֲשֶׁר}$  mit welchem 1 M 44, 9 f.;  $\text{עִמּוֹ} - \text{אֲשֶׁר}$  mit welchem etc.

Nur an zwei Stellen definirt eine dem Relativpronomen vorangehende Präposition dieses selbst:  $\text{אֲשֶׁר בָּהֶם}$  bei wem [apud quem oder quam; quos oder quas] 1 M 31, 32. — Aber nicht ohne Zweifel ist diese Auffassung bei der andern Stelle, welche Gesenius seit der 10. Auflage seiner Grammatik (1831; vgl. Böttcher II, S. 82) angeführt hat, nämlich Jes. 47, 12. Denn da heisst es „Tritt doch her mit ( $\text{בּוֹ}$ ) deinen Bannformeln und mit ( $\text{בּוֹ}$ ) der Menge deiner Zaubergebete, mit den (Dingen), mit welchen du dich abgemüht hast von deiner Jugendzeit an!“ ( $\text{בְּאֲשֶׁר הִנַּחְתָּ}$ ). Da kann das dritte  $\text{בּוֹ}$  auch vom vorausgehenden abhängen, eine Wiederaufnahme der beiden ersten  $\text{בּוֹ}$  sein; es braucht nicht vom folgenden Zeitworte  $\text{הִנַּחְתָּ}$  abzuhängen; denn wenn dieses auch für gewöhnlich mit dem  $\text{בּוֹ}$  der Sache construiert wird, so hat es doch auch die Sache im Accusativ bei sich. Und zwar steht diess in einem inhaltlich wie formell mit dem zu erklärenden verwandten Satze in demselben Capitel Vers 15:  $\text{כִּי הָיוּ לְךָ אֱשֶׁר הִנַּחְתָּ}$  (so sind dir geworden die, mit denen du dich plagtest). So unabhängig von Böttcher II, S. 80. — Doch bestimmt eine vor dem Relativum stehende Präposition dieses selbst Sach. 12, 10 „und sie werden blicken auf mich, welchen sie durchbohrt haben“. Denn möchte man auch für  $\text{אֲשֶׁר}$  das erleichternde  $\text{אֵלָיו}$  (ad eum) lesen; so ist doch unmöglich zu lesen  $\text{אֲשֶׁר}$ , so dass zwei Präpositionen(!) sich auf ein weggelassenes Demonstrativum bezögen. Das hält Böttcher II, S. 78 für möglich. Muss also eine von den ersten beiden Lesarten gewählt werden, dann kann  $\text{אֲשֶׁר}$  nicht vom vorausgehenden  $\text{הִבִּיטוּ}$  abhängen, weil diess doch nicht in demselben Moment zwei verschiedene Präpositionen regieren kann; es kann nur vom folgenden Verbum  $\text{קָרַר}$  (perforare) abhängen. — Wiederum die von Köhler zu Sach. 12, 10 als eine Analogie citirte Stelle Jr. 38, 9 ist wahrscheinlicher nicht, wie von ihm geschieht,

aufzufassen. Denn es heisst „Mein Herr König, diese Männer haben übel gehandelt in Bezug auf Alles, was sie dem Propheten Jeremia gethan haben, in Bezug darauf dass sie ihn in die Grube geworfen haben“, sodass also אִם אֱלֹהִים einen Objectsatz einleitet, welcher eine Apposition zum vorhergehenden Accusativ-objecte bildet. (Köhler will übersetzen „quem iecerunt in puteum“).

Wo also sonst eine Präposition vor einem Relativum steht, bezieht sich dieselbe vielmehr auf ein vor dem Relativsatze [wie im Lateinischen oftmals] weggelassenes Demonstrativum. Auf einer solchen Ellipse beruht auch בְּאַחֶיךָ ubi; es ist da hinter 'א nicht noch einmal die vor dem weggelassenen neutralen Demonstrativ stehende Präposition mit dem Personalpronomen gesetzt, also nicht בְּאַחֶיךָ בִּי „an dem [Puncte], an welchem“. Also in diesem Ausdruck befindet sich אַחֶיךָ nicht im Uebergang zu den Adverbien; gegen Nägelsbach.

Wie durch ein folgendes Personalpronomen, wird das Relativpronomen gemäss einer leicht begreiflichen allgemeineren Verwendung auch durch ein folgendes Demonstrativadverbium näher bestimmt. Dadurch werden Relativadverbien geschaffen, z. B. הֵן — 'א wo; מֵהֵן — 'א woher; הֵנָּה — 'א wohin.

Weder dadurch, dass אִם nicht vor sich seine eigenen Genauerbestimmungen nimmt, noch dadurch, dass es durch Adverbien näher definirt wird, wird die Frage verneint, ob אִם ein Pronomen ist. Denn beide Erscheinungen sehen wir ja auch im Aramäischen, vgl. Winer, Grammatik des biblischen und targumischen Chaldaismus § 41; Dan. 2, 11. 26; Esra 6, 1 und im Syrischen vgl. nur z. B. Matth. 1, 16. 24. Es haben also auch die Aramäer, getrieben durch jenen von mir oben beim Dativ (Nr. 4 dieses §) nachgewiesenen verhältnissmässigen Zwang, die zur Näherbestimmung des Relativums dienenden pronominalen und adverbialen Elemente dem Relativum folgen lassen. — Nun ist das aramäische הֵן ein Pronomen. Es ist ja auch das arabische هُوَ (dhā; dh — weiches englisches th) trotz seiner nominalen Flexion ein Pronomen, welches den folgenden Satz wie ein Attribut oder Subject oder Object oder Prädicatsnomen [das letzte in הָיָה אֵלֶיךָ אֱלֹהִים 2 M 3, 14] regiert und zu einer Einheit

zusammenfasst. Also z. B. הַזֶּה הַלְלוּ אֱלֹהִים ist „der von den beiden

Hörnern“; es ist irreführend und gar zu mechanisch הוּא mit „Herr, Besitzer“ zu übersetzen, wie noch bei Mühlau-Volck geschieht; vgl.

schon den Einspruch von Gesenius im Thesaurus pag. 405 s. Und es kann auch keinem Zweifel unterliegen, dass diese aramäische und arabische Relativbildung mit Demonstrativbildungen verwandt ist. Da bedarf es gar keines Hinweises auf äthiopisches **ዝ** zä (dieser) und **ዘ** zä (der = welcher).

Folglich hat es die überwältigende Analogie für sich, auch dem Hebräischen in **וְ** mit Ges. Lgb. § 63; Ew. § 105, a; Böttcher II. S. 77 ff.; Bickell § 84 ein Relativpronomen zu vindiciren, welches von seiner Demonstrativbedeutung zu seiner späteren relativen Function fortgeschritten ist. Nur darin, dass er dem **וְ** die Stellung eines wirklichen Relativpronomens abstreitet, ihm vielmehr fortwährende Demonstrativbedeutung zuspricht, scheint mir Böttcher zu irren. Darin aber wieder, dass er **וְ** durch Berufung auf aramäisches Schaphel und Haphel; **וְ** Hi. 38, 32 und **וְ** 2 Kg. 23, 5 (Wohnungen, Herbergen, nämlich der Sonne im Thierkreis) mit dem Artikel **וְ** in Verbindung setzt und das **וְ** für ein prosthetisches **א** erklärt, scheint er mir die richtige Spur festgehalten zu haben.

Es scheint mir demnach zu sehr der Analogie zu entbehren, wenn man **וְ** mit aramäischem **וְ** (Ort), arabisch **أَنْثَر** (Spur) identificirt (So Fleischer; Olshausen, weil er **וְ** unter den Pronominibus nicht erwähnt § 94—101; A. G. Sperling, Die nota relationis im Hebräischen, Leipzig 1876; Mühlau-Volck s. v.; Kautzsch § 123; Müller § 153; Stade § 176, e.) Und obschon die oftmalige Verbindung von **וְ** **וְ**, **וְ** **וְ** sich bei dem Erlöschen jedes Bewusstseins von diesem Ursprunge des **וְ** verstehen liesse; so wäre es doch zu auffallend, dass die Hebräer bald dasjenige Wort (**וְ**) zum Relativum selbst gemacht hätten, dessen aramäisches Aequivalent **וְ** so oft vor dem Relativpronomen erscheint.

Ist also das Relativpronomen aus einer dem *hal* des Artikels verwandten Form entstanden, so ist es nur natürlich, dass der Artikel selbst und andere hinzeigende Bildungen dazu dienen, einen folgenden Satz zur nominalen Einheit zusammenzufassen und als Subject, Prädicatsnomen, Object, Adverbiale, Attribut mit dem übergeordneten Satze oder Worte zu verknüpfen. Damit mag noch einmal der Process beschrieben sein, durch den es überhaupt zur Entstehung der von uns sogenannten Relativsätze gekommen ist. Einen subjectiven Relativsatz knüpft der Artikel an in **וְ** **וְ** „welche



fremde Frauen heimgeführt haben, sollen kommen“ Esra 10, 14; einen objectiven in „den Schenkel und was daran war“ 1 Sm. 9, 24; und zu den objectiven würde ich auch ein Beispiel wie „und alles Volk freute sich über das, was Gott dem Volke bereitet hatte“ 2 Chr. 29, 36 rechnen; einen adverbialen in „aber die Lade Gottes hat David heraufgeführt von Qirjath-jearim in das, was [den Raum, den] ihr David hergestellt hatte וְיָרִיר בְּיָמָיו לִי דָוִיד“ 2 Chr. 1, 4; so auch Dan. 8, 1; attributive oftmals z. B. „die Kriegsmänner, die mit ihm gegangen waren“ Jos. 10, 24. Soviel Beispiele sollen zum Beweise jener Verwandtschaft des אֲשֶׁר mit הַל gegeben werden; die übrigen Beispiele gehören in die Syntax.

וְיָ knüpft einen subjectiven rückbezüglichen Satz an Hi. 19, 19 „die ich geliebt habe, haben sich gegen mich gewandt“; einen objectiven Hi. 15, 17 „was ich geschaut habe, will ich erzählen“; einen adverbialen 2 M 13, 8; attributive Jes. 25, 9; Ps. 74, 2; 78, 54; 104, 8. 26; Spr. 23, 22. Die Stellen an sich, aber ohne Ordnung und ohne Andeutung der verschiedenen Arten von Relativsätzen, giebt Böttcher II. S. 71.

Das, wie § 17 angegeben, einmal (Hos. 7, 16) demonstrativ, und dort nicht, wie Hitzig, Böttcher wollen, relativ gebrauchte וְיָ (vgl. Qimchi bei Wünsche z. St.), steht wirklich relativ Ps. 132, 12 in einem attributiven Satze.

Das, wie § 17 angegeben, einmal (Ps. 12, 8) demonstrativ gebrauchte וְיָ knüpft oftmals einen Relativsatz an. Die Ordnung der auch hierfür von Böttcher gegebenen Belege nach dem Satztheil der übergeordneten Sätze, der in diesen Relativsätzen enthalten ist, soll in der Syntax versucht werden.

## § 19. Pronomen interrogativum.

**Wer** = מִי und zwar bei der Frage nach einem einzelnen Manne z. B. מִי אֲנִי (Wer bin ich?) 2 Sm. 7, 18, wie nach einer einzelnen Frau z. B. מִי אַתָּה (Wer bist du? [f.]) Ruth 3, 9, wie auch nach mehreren Personen 1 M 33, 5, obgleich auch zum deutlicheren Fragen nach einer Mehrheit מִי נְאֻמִּי gebraucht wird, vgl. 2 M 10, 8 (Gesenius, Thesaurus s. v.). — Selten fragt es nach Sachen, nämlich wenn in diesen entweder Personen sind oder gemeint werden, vgl. die Fortsetzung jener obigen Frage aus 2 Sm. 7, 18 „und wer ist mein Haus? הֲבֵיתִי הַזֶּה, wo

Haus = Familienglieder ist;  $\text{מי קשׁת יקקב}$  „wer ist die Sünde = der eigentliche Sündler, der Urheber der Sünde Jacobs (Israels)?“ Mi. 1, 5.

Der Genetiv wird durch Nachstellung hinter die res possessa bezeichnet, vgl. das bekannte  $\text{בת מי את}$  (wessen Tochter bist du?) 1 M 24, 23. Der Dativ heisst  $\text{למי}$  (wem?) z. B. Ruth 2, 5; der Accusativ  $\text{מי את}$  (wen?) z. B. 1 Sm. 28, 11.

Es fragt nicht bloss nach dem Namen, sondern auch nach der Beschaffenheit, die ursprünglich im Namen ihren Ausdruck hatte und immer haben soll, ist also auch = wie beschaffen? was für? z. B.  $\text{מי אבימלך ובי שכם}$  = Wer d. h. mit welchen Vorzügen ausgestattet [ironisch] ist Abimelech und was für Leute sind die von Sichem? Ri. 9, 28.

Was? =  $\text{מה}$ . Ueber seine verschiedene Schreibweise diess:

1) Seine enge Verbindung mit dem folgenden Worte, seine proclitische Natur hielt die Vocalkürze  $\ddot{a}$  fest, sodass gewöhnlich  $\text{מה}$  gesprochen wurde. Dieser engen Zusammengehörigkeit des Wortes mit dem folgenden gab man im Punctuationssystem Ausdruck, indem man Maqqeph folgen liess, und die Consonantenverstärkung, die dem  $\ddot{a}$  folgte, zeigte man durch Dagesch forte orthovocalicum an, vgl. oben S. 55. — So vor den Nichtgutturalen und zwar bei diesen mit ausgedrückter Verdoppelung, die hinter diesem Worte (im Gegensatz zum Artikel) auch in  $\text{מ}$  und  $\text{י}$  bleibt, wenn diese blossen Vocalanstoss hinter sich haben. Die enge Verbindung führte sogar mehrmals zum Zusammenschreiben mit dem folgenden Worte, vgl. z. B.  $\text{מהיך}$  (was doch?) 2 M 4, 2.

2) Weil die Gutturalen nur mehr oder weniger oder gar nicht, vgl. § 16, 2, der doppelten Aussprache fähig sind, so steht

a)  $\text{מה}$  mit virtueller Verdoppelung zwar in der Regel vor  $\text{ח}$  und  $\text{ה}$ , welches letztere nur in  $\text{הם}$ ,  $\text{הימה}$ ,  $\text{היך}$ ,  $\text{היך}$  sowie dem Artikel  $\text{מה}$  vorzieht, aber selten vor  $\text{ט}$ , welches also meist  $\text{מהט}$  vor sich hat, und gar nicht vor  $\text{א}$  und  $\text{ר}$ , welche also ohne Ausnahme  $\text{מהא}$  vor sich haben. Dabei folgt Maqqeph oder auch nicht, bleibt also die eine Spur der Verbindung des Wörtchens mit dem folgenden oder nicht, welche auch vor Gutturalen einmal zum Zusammenschreiben geführt hat, vgl.  $\text{מהם}$  (was sie) Hes. 8, 6 Kethib. Wegen Abwesenheit der engen

Verbindung muss natürlich die Verlängerung des  $\ddot{a}$  zu  $\bar{a}$  auch in der Pausa eintreten; da also מַה z. B. Spr. 9, 13.

b) Auf einer regressiven Dissimilation der Vocalqualität beruht es, dass auch מַה =  $m\bar{a}$  gesprochen wurde

$\alpha$ ) vor ה, ה, ז, wenn sie Qames non-chatuph, oder auch sogar Pathach (ausser 2 Kg. 8, 13), oder Qames chatuph und einmal Cholem Pred. 2, 22 haben. Dabei folgt Maqqeph oder verbindender Accent.

$\beta$ ) Nachdem die Form mit  $\ddot{a}$  durch jene Dissimilation vor den Gutturalen einmal sich erzeugt hatte, wurde sie vielleicht als die am stärksten in die Ohren schallende Aussprache auch vor Nichtgutturalen, hauptsächlich am Anfang von Sätzen und zwar nie mit Maqqeph, sondern mit verbindendem oder auch trennendem Accente verwendet, vgl. Stade § 173, c.

$\gamma$ ) Auf der Helligkeit des מה beruht es wohl auch, dass es neben מה hinter Präpositionen erscheint, vgl. על-מה (worauf?) Jes. 1, 5; זר-מה (bis wann?) Ps. 4, 3; וזן-מה (um weswillen?) Hag. 1, 9, vgl. Köhler zur Stelle; vgl. auch למה חכמת-יה (Weisheit wovon ist ihnen?) Jr. 8, 9. Es könnte aber auch schon in diesen Beispielen das  $\ddot{a}$  seine bestimmte Ursache in einer vom  $\alpha$  ausgehenden Dissimilation haben. Solche liegt gewiss vor, wenn neben מה das מה auch hinter den mit  $\bar{a}$  oder  $\ddot{a}$  gesprochenen Präpositionen ל (zu), ב (in, mit, durch), כ (gemäss, wie) erscheint.

Für den Genetiv ist soeben ein Beispiel in der citirten Stelle Jr. 8, 9 gegeben; ein anderes Beispiel 4 M 23, 3. Der Dativ heisst למה wozu? wodurch? warum? und diese Betonung ist festgehalten, damit die Stimme austönen und Zeit zu neuer Production gewinnen könne, von den Gutturalen und wenn auch nicht von ה, vgl. 1 Sm. 28, 12; Ps. 2, 1; aber von ש (ausser 2 Sm. 2, 22; Ps. 49, 6) und deshalb von יהיה, weil dafür אלהי gelesen wurde; von ז, vgl. למה צוּבְחָנִי Ps. 22, 2; von ה ausser 2 Sm. 14, 31; Jr. 15, 18; wiederum, der Erwartung gemäss, nicht von dem leichter sprechbaren ה, vgl. 2 Sm. 24, 3; Pred. 2, 15. Aber wegen dieser Ausnahmen kann der Einfluss der Kehllaute auf die Festhaltung des Accentis bei מה um so weniger geleugnet werden, als die Kehllaute auch sonst Betonung der Silbe vor sich fordern, vgl. סרה אלהי und סרה אלהי.

(tritt doch her zu mir!) Ri. 4, 18; קִמָּה אֵלַי (steh doch auf, Herr!) Ps. 3, 8; שׁוּבָה אֵלַי (kehre doch zurück, Herr!) 6, 5. Und kann die Betonung der ultima auf das Streben nach einer besonders Betonung des Fragewortes zurückgeführt werden? Wesswegen denn dann die Betonung des Fürwortes gerade vor אֵלַי? Nein; dass nicht eine besondere Energie, eine ungewöhnliche Heftigkeit der Frage, die Ungeduld des Fragers durch die Accentuation des Pronomens ausgedrückt werde, lehrt schon ein Vergleich der angeführten Stellen, in denen vor Gutturalen nicht das הָ betont ist. Giebt es z. B. eine erschrecktere Frage, als die der Hexe von Endor 1 Sm. 28, 12; eine unwilligere als die des Verfassers von Ps. 49, 6; eine erregtere als die des Propheten Jr. 15, 18? — Der Einfluss der Gutturalen auf die Festhaltung der Betonung des הָ kann auch nicht deswegen geleugnet werden, weil dieselbe auch vor Nichtgutturalen vorkommt, vgl. לָמָּה זָכַחְתָּהּ (warum hast du mich vergessen?) Ps. 42, 10; לָמָּה זָנַחְתָּהּ (warum hast du mich in Verruf gebracht?) 43, 2. Daraus folgt nur, dass man den Ton auch ohne die Anregung einer lautlichen Umgebung, also vom Gedanken getrieben, auf das Fürwort legen konnte. Ich kann der Ausführung Hupfelds, Psalmen I. S. 285, wonach überall, auch immer vor den Gutturalen der Gedanke diese Betonung des Pronomens veranlasst habe, nicht beistimmen; weil diese Begründung durch mehr Ausnahmen erschüttert wird, als die alte, wonach vor den Gutturalen die Schwierigkeit eben des folgenden Guttural die Betonung der Endsilbe veranlasst hat.

Einmal findet sich לָמָּה Hi. 7, 20; dreimal לָמָּה in dem Verse 1 Sm. 1, 8. Die gewöhnliche Form ist aber לָמָּה, mit Dagesch forte orthovocalicum in Nachahmung der Formen בָּמָּה etc.; S. 55. — Ein Vortonvocal konnte gar nicht stehen, weil der Accent weiter entfernt war, in den beiden Zusammensetzungen לָמָּה אֲנִי (desswegen weil anfänglich) 1 Chr. 15, 13 und לָמָּה (gemäß [ל] normae) dem Gentügenden = in gentügendem Maasse) 2 Chr. 30, 3.

Die Dikduke ha-teamim bemerken in § 56 „Erkennungszeichen des לָמָּה raphatum [d. h. ohne Dagesch forte] und des לָמָּה dageschatum. Die ganze Schrift [ist so]: Jedes לָמָּה, welches einem א, oder ה, oder ך vorangeht, ist raphirt, z. B. vor א 1 M 12, 19; Ps. 10, 1; 88, 15; 4 M. 14, 3; — vor ה 4 M 20, 4; 21, 5; — vor ך Ri. 12, 3; mit Ausnahme von fünf Versen, denn sie gehen einem א, ה, ך voran

und sind [doch] mit Dagesch [versehen]: 1 Sm. 28, 15 (vor ה); 2 Sm. 2, 22 (vor מ); 14, 31 (vor ה); Jr. 15, 18 (vor ה); Ps. 49, 6 (vor מ). Und die ganze übrige Schrift hat לֹמֶשׁ dageschatum, abgesehen von drei [Versen], welche mit Raphe gestützt sind, obgleich sie einem מ, ה, ו nicht vorangehen: Ps. 42, 10 (vor שׁ); 43, 2 (vor ו); Hi. 7, 20 [nicht „2“; vor שׁ]; — also alle drei Mal vor Sibilanten. — Ueberdiess: „Bei jedem לֹמֶשׁ dageschatum setzt man seinen Accent zu dem ל; aber bei jedem לֹמֶשׁ, welches raphirt ist, stellt man seinen Accent zu dem ו und gemäss seinem Laute lässt man es als Milra erschallen; abgesehen von einem, das im Hiob vereinzelt ist, welches beim ל den Accent hat und als Milel, obschon raphirt, zu Gehör gebracht wird, nämlich לֹמֶשׁ שׁוֹמֵרִי (warum hast du mich gemacht [zum Angriffsobject für dich]? Hi. 7, 20.“ — Wäre dieser 3. Fall nicht, so könnte man vielleicht behaupten, dass durch dieselbe Ultimabetonung, welche vor den Gutturalen durch das Bedürfniss der Sprechorgane, sich für deren schwierige Production fertig zu machen, hervorgerufen wurde, vor den Sibilanten verhindert werden sollte, dass die letzte Silbe des Fragewortes wegen des zur Verdoppelung geeigneten Sibilanten verkürzt würde.

Der Accusativ heisst nur מֶה.

Gleich dem מֶה ist dieses מֶה ein substantivisches Fürwort oder pronomen interrogativum absolutum (pronom interrogativ disjoint). Auf Substantiva bezogen, fragt es öfter als מֶה nach der Qualität.

Weiter macht מֶה (wo?) aus demonstrativen Fürwörtern und Adverbien interrogative, vgl. מֶה-זֶה (welches?) als adjectivisches Fragpronomen, in directer Frage מֶה-הַדֶּרֶךְ הַזֶּה (welchen Weg oder auf welchem W. ist er gegangen?) 1 Kg. 13, 12 und so auch 2 Kg. 3, 8; Hi. 38, 24; 2 Chr. 18, 23, und in indirecter Frage Jr. 6, 16 und auch substantivisch Pred. 11, 6. — Ferner מֶה-עִיר מֶה-אַתָּה (aus welcher Stadt bist du?) 2 Sm. 15, 2; „aus welchem Volk bist du?“ Jon. 1, 8. — Nach der Entstehung der Formel wäre ja freilich zu übersetzen „wo da ist der Weg u. s. w.“; „woher in Bezug auf Stadt bist du?“; aber der Gebrauch erlaubt, ja erzwingt, vgl. die Stelle aus dem Pred., die gegebene Uebersetzung. — Endlich מֶה-לָּזֶה (warum?) Jr. 5, 7.

## § 19b. Pronomen indefinitum.

מי wird in seiner Bedeutung zu einem verallgemeinerten Relativum „wer auch immer“, vgl. 2 M 24, 14, wofür auch מי אףֿער steht, vgl. 2 M 32, 33; 2 Sm. 20, 11. — Ebenso wird מי als Relativum und zwar als verallgemeinertes Relativum gebraucht, vgl. Ri. 9, 48; 4 M 23, 3, indem auch das Relativum dabei steht מי־הֶפֶץ Pred. 1, 9 u. s. w. — Und מי־הֶפֶץ geht von der Bedeutung „was es auch sei“ schliesslich in die Bedeutung „irgend etwas“ über, vgl. Spr. 9, 13. —

„Irgend etwas“ hauptsächlich in verneinten Sätzen heisst מי־אין־הַמַּיִם. Die Ableitung, welche Gesenius im Thesaurus gegeben hat „probabiliter pro מי־הֶפֶץ (an forte מי־הֶפֶץ)“ kann aber weniger gebilligt werden, als die von Qimchi, Buxtorf, Redslob, welchen Gesenius erwähnt, Olshausen § 133 und 205, wonach es soviel wie מאַס (Flecken, Punct) sein soll. Denn, wenn Gesenius bemerkte, die Betonung auf Paenultima könne bei seiner Ableitung noch eher erklärt werden, als bei dem femininen Nomen, so ist eben das fragliche Wort kein Femininum, sondern eine Bildung mit der ursprünglichen Accusativendung, wie לַיְלָה (Nacht).

Die erstere Ableitung als einzige erwähnt und gebilligt nur von Land § 50. 87.

Qimchi, Wurzelbuch s. v.: „Das מ in diesem Worte ist hinzugefügt, weil das Wort ein Milal ist; und seine Bedeutung ist „irgend etwas“. Und es kommt ohne מ vor, mit quiescirendem א, und sein Vocal wird auf das מ übertragen: מאַס Hi. 31, 7; [Dan. 1, 4]; und wir werden es noch einmal schreiben bei der Wurzel מאַס. Auch Ew. § 104, d; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 80; Müller § 298 haben die zweite Ableitung gebilligt. Bei Stade finde ich das Wort nicht; er sagt nur § 111: „מאִס neben מאַס“, und führt die letztere Form mit מ auch im Index auf; aber diese Form liegt zwar zu Grunde, doch sie existirt selbst nicht mehr.

## II. Das Verbum:

### A. Regelmässiges Verbum: קָטַל (töten) (auch „festes“ Verbum genannt).

#### § 20. Der Grundstamm oder das Qatal.

Perfectum: Sing.		3. m.	קָטַל <i>qāṭal</i> er hat getötet.
		3. fm.	קָטְלָהּ <i>qā-ṭelā'</i> sie hat getötet.
		2. m.	קָטַלְתָּ <i>qāṭaltā</i> du [m.] hast getötet.
		2. fm.	קָטַלְתְּ <i>qāṭalt</i> du [f.] hast getötet.
		1. com.	קָטַלְתִּי <i>qāṭaltī</i> ich [com.] habe g.
Plur.		3. com.	קָטְלוּ <i>qā-ṭelū</i> sie [com.] haben g.
		2. m.	קָטַלְתֶּם <i>qāṭaltēm</i> ihr [m.] habt g.
		2. fm.	קָטַלְתֶּן <i>qāṭaltēn</i> ihr [f.] habt getötet.
		1. com.	קָטַלְנוּ <i>qāṭalnū</i> wir [com.] haben g.
Perfectum consecutivum, soweit es im Accent abweicht:			וְקָטַלְתָּ <i>weqāṭaltā'</i> u. du [m.] wirst töten.
			וְקָטַלְתִּי <i>weqāṭaltī</i> u. ich werdetöten.
Imperfect: Sing.		3. m.	יִקְטֹל <i>yiqtōl</i> er wird töten.
		3. fm.	תִּקְטֹל <i>tiqtōl</i> sie wird töten.
		2. m.	תִּקְטֹל <i>tiqtōl</i> du [m.] wirst töten.
		2. fm.	תִּקְטְלִי <i>tiqtēlī</i> du [f.] wirst töten.
		1. com.	נִקְטֹל <i>'eqtōl</i> ich [com.] werdetöten.
Plur.		3. m.	יִקְטְלוּ <i>yiqtēlū</i> sie [m.] werden töten.
		3. fm.	תִּקְטְלוּ <i>tiqtēlū</i> sie [f.] werden töten.
		2. m.	תִּקְטְלוּ <i>tiqtēlū</i> ihr [m.] werdet töten.
		2. fm.	תִּקְטְלוּ <i>tiqtēlū</i> ihr [f.] werdet töten.
		1. com.	נִקְטְלוּ <i>niqtōl</i> wir [com.] werden t.
Jussiv:			יִקְטַל <i>yiqtal</i> er möge töten u. s. w. wie der Indicativ Imperfecti.

Cohortativ:	אֶקְטֹל <i>'eqtōlā</i> ich will töten.
	נִקְטֹל <i>niqtōlā</i> wir wollen töten.
Imperfectum consecutivum:	וַיִּקְטֹל <i>vajjīqtōl</i> und er tötete.
	וַתִּיקְטֹל <i>vattīqtōl</i>
	וַיִּקְטֹל <i>u. s. w.</i>
	וַתִּיקְטֹל
	וַתִּיקְטֹל <i>wā' eqtōl</i>
	וַיִּיקְטֹל <i>vajjīqtōlā</i>
	וַתִּיקְטֹל <i>u. s. w.</i>
	וַתִּיקְטֹל
	וַתִּיקְטֹל
	וַתִּיקְטֹל
Imperativ: Sing. 2. m.	קְטֹל <i>qtōl</i> töte [m.]!
verstärkt	קְטֹלָה <i>qtōlā</i> töte doch [m.]!
2. fm.	קְטֹלִי <i>qtōlī</i> töte [f.]!
Plur. 2. m.	קְטֹלוּ <i>qtōlū</i> tötet [m.]!
2. fm.	קְטֹלוּנָה <i>qtōlūnā</i> tötet [f.]!
Infinitivus constructus:	קְטֹל <i>qtōl</i> töten.
Infinitivus absolutus:	קָטַל <i>qāṭal</i> durch Töten.
Participium activum:	קֹטֵל <i>qōṭēl</i> tötend.
Participium passivum:	קָטֹל <i>qāṭāl</i> getötet.

**Erläuterungen** zu allen Puncten des vorausgehenden Paradigma der Reihe nach.

1) Die Eigenschaften des regelmässigen oder festen Verbum ergeben sich von selbst und in einzig richtiger und vollständiger Weise aus der Betrachtung der Eigenschaften des unregelmässigen oder schwachen Verbum, vgl. darum § 30—42.

2. Vom Paradigma קָטַל (niederhauen, töten) bin ich, weil es immernoch in hebräischen und andern semitischen Grammatiken das verbreitetste ist, nicht abgegangen, obwohl es nur von Dichtern dreimal (Ps. 139, 19; Hi. 13, 15; 24, 14) gebraucht wird, und obwohl es zur Darstellung der halbgeschlossenen Silben im Imperativ und Infinitiv nicht geeignet ist. Es ist aber genügend, dass man die Halbgeschlossenheit einzelner Silben durch Transcription zur Anschauung und Einprägung bringt. — קָטַב (schreiben), welches in der Ewald'schen Schule gebraucht worden ist, participirt an dem ersteren Mangel, der die Bedeutung und praktische Verwendbarkeit des Paradigma betrifft, weil bei ihm eine Uebersetzung einiger Verbalstämme



kaum möglich ist. Allerdings ist bei ihm dem andern Mangel auf die vollkommenste Weise abgeholfen. — Ich wäre daher fast, wie Land, zum Paradigma von Moses Qimchi (einem Sohne des Joseph Qimchi aus Narbonne, also einem [älteren] Bruder des David Qimchi von 1200), nämlich  $\text{קָרַח}$  (aufsuchen etc.), womit  $\text{קָרַח}$  verdrängt wurde, zurückgekehrt. Denn dieses ist bekanntlich das einzige Verbum, von dem alle gewöhnlichen Verbalstämme und auch noch ein aussergewöhnlicher im Sprachgebrauch wirklich vorkommt, von dem ferner alle Verbalstämme übersetzt und im Unterrichte verwendet werden können. Ferner weil der dritte Stammlaut eine aspirirbare Muta ist, treten die halbgeschlossenen Silben hervor. Und die doppelte Aussprache des anlautenden  $\text{ק}$  sowie das Zusammenklingen des auslautenden  $\text{ח}$  mit dem  $\text{ח}$  der Endungen, auf welche beide Eigenschaften dieses Verbs Gesenius, Lgb. S. 227 als auf Uebelstände hinweist, sind nach meiner Erfahrung zwar Nachtheile dieses Paradigmas, aber sie werden durch Vorthelle ausgeglichen. Denn ich habe bei den Lernenden die Erfahrung gemacht, dass sie nach dem Erlernen von  $\text{קָרַח}$  immer beim Aufsagen eines mit *litera begad-kephath* anfangenden Zeitworts erst eine Schwierigkeit zu überwinden hatten, und ebenso, dass sie in Verlegenheit darüber waren, welches denn das Schicksal eines auslautenden Dentalen vor den mit  $\text{ח}$  beginnenden Endungen sei. Indess dieses Verb ist in einigen Formen nicht regelmässig und kann auch aus diesem Grunde nicht an die Stelle des  $\text{קָרַח}$  treten. Danz, *Literator*, Praef.: „Pro recepto hactenus verbo  $\text{קָרַח}$  substitui  $\text{קָרַח}$ “.

3.  $\text{קָרַח}$  heisst „er hat niedergehauen, getötet“. Aber man gebraucht von den meisten Zeitwörtern in der hebräischen Grammatik wie Wörterbuch die dritte Person sing. masc. als die einfachste Form zur Bezeichnung des Zeitwortes überhaupt; giebt aber trotzdem die Bedeutung gewöhnlich im Infinitiv an; daher: töten.

4.  $\text{קָרַח}$  heisst nun der Grundstamm und seine drei Consonanten die drei Stammconsonanten, weil er, wie alle semitisch-hebräischen im Sprachgebrauch befindlichen Verba, aus einer zweibuchstabigen Wurzel hervorgewachsen ist, welche aus dem palatalen und dem dentalen Consonanten bestand, vgl.  $\text{קָרַח}$  (hauen, schneiden) u. s. w. bei Mühlau-Volck. — Als nächster Trieb aus der Wurzel und als für die gewöhnliche Betrachtungsweise einzig wahrnehmbare Erscheinungsform der

Wurzel hiess  $\text{לָבַן}$  bei den Alten selbst Wurzel (*radix*) und seine drei Consonanten daher Wurzelconsonanten (*literae radicales*). Den alten Ausdruck aber für  $\text{לָבַן}$  beizubehalten und die zweibuchstabige Bildung etwa Urwurzel zu nennen, vgl. Friedrich Delitzsch, Studien über indogermanisch-semitische Wurzelverwandtschaft (1873) S. 69 f., ist an sich eine unnöthige Erschwerung des Ausdruckes und wegen Vergleichung mit dem Indogermanischen, wo man doch bilaterale Bildungen einfach Wurzel nennt, verwirrend. — Das einzigartige Verhältniss, welches diese Bildung  $\text{לָבַן}$  zur Wurzel besitzt, lässt sich auch zur Geltung bringen, wenn man sie den Grundstamm nennt. — Der Grundstamm ist auch  $\text{Qal}$ ,  $\text{לָבַן}$  d. h. leicht [*levis*] genannt worden, weil er für die alte Betrachtungsweise gar nicht, für die neuere relativ am wenigsten mit Stammbildungssilben beschwert, belastet ist. Es ist aber räthlich, dass man auf diesen Ausdruck im Anfang der Darstellung verzichtet, weil derselbe doch erst aus dem Gegensatz (aus der Betrachtung der schweren Stammbildungen) seinen Inhalt empfängt.

5. Bei der Abbeugung (Flexion) der Zeitwörter hat der Hebräer zunächst nicht sowohl Zeitstufen als vielmehr zwei Zeitarten, vgl. Curtius, Griechische Grammatik § 484 f., dargestellt. Denn er hat a) das der Wirklichkeit oder der Anschauung nach Vollendete, Abgeschlossene bezeichnet. Dieses ist selbstverständlich einerseits im Verhältniss zu einem andern Vergangenen ein Vorvergangenes (*Plusquamperfectum*) und im Verhältniss zu einem Zukünftigen ein Vorzukünftiges (*Futurum exactum*). Andererseits kann es mit seinem Ergebniss, vgl. das griechische Perfect, nämlich einer erworbenen Eigenschaft, oder mit seiner Vorbildlichkeit, vgl. den Aoristus *gnomicus*, in die Gegenwart hereinreichen. b) Er hat das in Vergangenheit, Gegenwart, oder Zukunft Unvollendete, Fortdauernde bezeichnet. Diess ist seltener ein relativ Unvollendetes, nämlich in Beziehung zu einem Vergangenen (lateinisches und griechisches Imperfect; franz. *Imparfait* oder Relativ, Hirzel, franz. Grammatik), oder ein theilweise Unvollendetes (*Praesens*), meist vielmehr ein absolut und ganz Unvollendetes (*Futurum*) und desswegen ist im Paradigma „er wird töten“ gebraucht, und vom Standpuncte des Gebrauchs aus war die alte Benennung „*Futurum*“ nicht so absurd, wie man sie verschrieen hat.

6. Am Perfectum wird die Bezeichnung von Person, Geschlecht und Zahl durch angehängte Flexionssilben, Afformativen (*literae affirmativae*), bewirkt, welche theils mit dem Personalpronomen, theils mit der Femininendung, theils mit der Pluralendung verwandt sind. Für die 3. ps. sg. fm. die ursprüngliche Femininendung  $\text{ִּי}$ , welche noch mehrmals erscheint, aber gewöhnlich mit träger Vernachlässigung der consonantischen Endarticulation  $\text{י}$  geworden ist. Für die 2. ps. sg. m. das sofort an  $\text{יָיִךְ}$  erinnernde  $\text{יָךְ}$ , gewöhnlich aber defective geschrieben  $\text{י}$ . Für die 2. ps. sg. fm. ursprünglich das aus dem alten *attî* abgekürzte  $\text{יָיִךְ}$ , welches als persönliche Eigenheit einzelner Schriftsteller noch öfter gelesen wird: zwar nicht Mi. 1, 10, wie Ges. Lgb. S. 266 steht, denn da ist die erste ps. sg. in einen Imp. umgewandelt, aber Jr. 2, 33; 3, 4 f.; 4, 19; 13, 21; 22, 23; 31, 21; 46, 11; Hes. 16, 13. 18. 20. 22. 31. 36. 43. 47. 51; aber nicht „u. s. w.“ wie Ges. a. a. O. hat; Ruth 3, 3 f.; aber nicht Zach. 9, 11, vgl. Köhler z. St. Die Punctatoren haben überall die spätere Form  $\text{יָיִךְ}$ , und nur 2 Kg. 4, 23 das Particip gesetzt. Verkannt ist jedenfalls diese alte Endung in  $\text{יָיִךְ}$ , Jr. 2, 20 LXX *ανέτριψας*; St. § 438, b; Ew. § 190, c Anm.: wohl nicht. Ueber andere Fälle vgl. unten § 22, 2; 30, 5; 33, 6; dagegen 38, 1; (nämlich in den Stellen Hes. 27, 34; Mi. 4, 13; Jr. 2, 20; — dagegen Ri. 5, 7). — Wie schon oben § 15, b zu sehen war, dass das Pron. ps. separatum der 2. ps. ein *t*, das Pron. suffixum ein *k* zeigt, welches das Aethiopische auch im Afformativum *ka* hat (*qatálka*, *qatálki*, *qatalkémwá*, *qatalkén*); so beobachten wir den umgedrehten Wechsel des *k* und des *t* in der 1. ps. sg. Denn während das Pron. separatum *k* hat  $\text{יָיִךְ}$ , welches *k* auch vom Aethiopischen im Afformativum bewahrt ist (*qatálkû* ich habe getödet), hat das Afformativum im Arab. u. s. w. das *t*. So erklärt es sich, dass das Afformativ für die 1. ps. sg. com. im Hebräischen  $\text{יָיִךְ}$  lautet. Diess ist auch 4 oder vielmehr 5 Mal da zu lesen, wo der Vocalbuchstabe fehlt, 1 Kg. 8, 48; Hes. 16, 59; Ps. 140, 13; Hi. 42, 2, und so auch jedenfalls Ps. 16, 2, wo man nicht  $\text{יָיִךְ}$  (Seele) als Subject ergänzen kann. — Für die 3. ps. pl. com. ursprünglich die alte Pluralendung  $\text{יָיִךְ}$ , die noch 5 M 8, 3. 16; Jes. 26, 16 erhalten ist; sonst mit bequemer Unterdrückung des Nasals  $\text{יָיִךְ}$ . Die Schreibweise  $\text{יָיִךְ}$  Jos. 10, 24; Jes. 28, 12; Jr. 10, 5; Ps. 139, 20 zeigt nur graphischen Abschluss (das arabische „Elif

der Wahrung“). Die Umsetzung von Formen auf ה, in Pluralformen auf י, welche die Masoreten vorgenommen haben, scheint 4 M 34, 4; 5 M 21, 7; Jos. 15, 4; 18, 12 ff.; 1 Kg. 22, 49; Jr. 2, 15; 50, 6 nicht nöthig; wohl aber scheinen sie richtig eine Verschreibung von י in ה angenommen zu haben 2 Kg. 24, 10; Jr. 22, 6; Hes. 35, 12; Ps. 73, 2; Hi. 16, 16. — Für die 2. ps. pl. m. מִי. — Für die 2. ps. pl. fm. einmal מִיִּי Am. 4, 3, sonst מִי. — Für die 1. ps. pl. com. יִי.

Diese Affirmativen zerfallen ihrem Anlaute nach in zwei Vocalaffirmativen und sechs Consonantaffirmativen. — Die affirmativlose Form מִיִּי hat den Ton auf der letzten Stammsilbe und in der vorletzten einen durch den Vorton gedehnten Vocal. — Die beiden Vocalaffirmativen nehmen den Accent auf sich, und der Wortaccent hatte nicht soviel Kraft, um in der offenen Vortonsilbe den ursprünglichen kurzen Vocal zu schützen und zu dehnen, sodass vielmehr der Gegenton seinen Vocal schützen konnte. So ist jedenfalls das Problem von מִיִּי und מִיִּי qā'-tēlā' und qā'-tēlū' zu lösen, vgl. Gedanke, Laut und Accent S. 142—144. Die Endung hat nicht die volle Wucht des Accentis gehabt. Denn man kann hier nicht sagen, obgleich diess sonst freilich wahr ist, vgl. § 29, 1, dass der Hebräer nicht in zwei unbetonten offenen Silben hinter einander unursprünglich lange Vocale ertragen habe. Denn es hätte ja eben der Vocal der Vortonsilbe nur bleiben und dagegen derjenige des Gegentones verhalten können, wie es in Formen mit Suffixen ja factisch stets der Fall ist (מִיִּי sie haben mich getödtet). Dieser Unterschied zwischen der suffixlosen und der mit Suffix versehenen Form lässt sich eben nur, wie geschehen, deuten, dass nämlich in der suffixlosen Form der Wortaccent weniger beherrschende Gewalt besessen hat, als in der Form, welche durch das Suffix verlängert ist. — Darüber, dass מִיִּי Am. 1, 11 nicht die 3. ps. sg. fm. ist, siehe § 29, 1, e.

Es ist auch sonst nicht ohne Analogie, dass der *a*-laut zwischen Gegenton und Hauptton verklungen ist. Ich habe dabei zunächst die Pluralformen von Participia Niqtal מִיִּי z. B. 1 Sm. 19, 15; Esth. 1, 5; 4, 16; מִיִּי (verunreinigte) Hes. 20, 30; מִיִּי (verborgene) Jos. 10, 17; מִיִּי (weissagende) 1 Sm. 19, 20 etc. im Auge. Denn bei diesen Formen mit Ges. Lgb. S. 560 f. und Olsh. § 192, c eine Grundform mit Sere in der letzten Stammsilbe anzunehmen, halte ich für unerlaubt, weil die Formen mit dem *a* in der Pausa (Esra 8, 25;

Hes. 13, 2) auch von jenen Verben und von den andern Verben bekanntlich auch ausser der Pausa existiren, Vielmehr ist Nachahmung der Participien von ם״ב mit Ew. § 189, f und B5. II. S. 419 anzunehmen, weil die Erscheinung gerade bei den ם״ב auftritt, bei denen nun einmal solche Nachahmung der ם״ב weithin gewirkt hat. Es ist demnach zwar nicht einfach mit Stade § 327, a zu sagen „Verkürzung zwischen Ton und Gegenton zeigen ם״ב etc.“; indess bleibt immerhin die zwischen Gegenton und Hauptton waltende Wechselbeziehung ein Nebenfactor. Denn indem die Sprache auch bei diesen Formen die erwähnte Analogie wirken liess, gab sie thatsächlich kund, dass es ihr möglich und leicht war, den zwischen Gegenton und Hauptton stehenden Vocal verklungen zu lassen. Ebendarauf führt uns auch die Wahrnehmung, dass die Erscheinung auch ausserhalb der ם״ב bei ם״ב (sein Verstossener) 2 Sm. 14, 13 in Pausa sich zeigt. — Ferner das tongedehnte e ist in Wörtern mit unveränderlicher Antepaenultima bekanntlich in der Regel zwischen Gegenton und Hauptton verklungen. — Auch sonst können wir die Einwirkung des Gegentones auf den Vocalbestand der Formen beobachten; vgl. jetzt nur „zu ם״ב (verborgen) findet sich ם״ב und ם״ב, wo das ם durch den Gegenton geschützt zu sein scheint“, Olsh. § 192, b; vgl. ferner unten § 38, 5 über ם״ב; eine Zusammenfassung bringt der III. Haupttheil. — Also kann man nicht mit Kautzsch in der oben Seite 115 aus Z. d. D. M. G. XXXIV. S. 387 in extenso mitgetheilten Stelle sagen: „Stände das ā von ם״ב etc. in einer völlig offenen Silbe, so wäre nicht abzusehen, warum dann nicht die von den Bildungsgesetzen geforderte Umbildung in ם״ב (vgl. ם״ב etc.) eintreten musste.“ Die Kraft des Gegentones gegenüber dem in der suffixlosen Form schwächeren Hauptton ist dabei von Kautzsch nicht in Anschlag gebracht worden. Es lässt sich ja auch dasjenige nicht aufrecht erhalten, was Kautzsch zur Erklärung von ם״ב sagt. Denn dass in dieser Form die beiden ersten Stammconsonanten nicht, wie die mittelalterlichen Grammatiker wollten, eine geschlossene Silbe bilden, glaube ich oben in dem Excurs zu § 13, S. 111 ff. erwiesen zu haben. Und wie denkt sich Kautzsch den Einfluss der Masora auf die Gestalt, in welcher uns das alttestamentliche Hebräisch vorliegt, wenn er sagen kann: „Die Masora hielt zwar den Silbenschluss fest, folgte aber der Analogie von ם״ב, ם״ב etc., indem sie der Verkürzung des ā zu ă oder gar der Verdünnung zu i widerstand“ und wenn er meint, die Masora habe dieser vocalisch afformirten Form (und zunächst noch ם״ב) eine andere Betonung gegeben, als dieselbe beim Leben der Sprache war? Nein; weder ist anzunehmen, dass die Masora, bloss verleitet von dem langen a in ם״ב etc., auch der 3. sg. fm. und 3. plur. ein langes a gegeben habe, noch dass diese

beiden Formen von der allgemeinen Tonverrückung, die im Hebräischen gegenüber dem Altarabischen eintrat (vgl. „Gedanke, Laut und Accent“ S. 124 ff.), ausgenommen gewesen seien. Und endlich, selbst wenn  $\text{חָבֵק}$ ,  $\text{חֶבֶק}$  beim Leben der Sprache auf dem  $p$  betont gewesen wären, würde sich die Länge des auf  $p$  folgenden  $a$  nicht mit den Pausalformen  $\text{חֶבֶק}$  etc. in Parallele bringen lassen, weil die Wirkungen des Worttones und des Satztones eben dadurch sich unterscheiden, dass nur der letztere den Vocal der Silbe dehnt. — Eine Aussprache über die hier untersuchten Formen finde ich weder bei Ges. Lgb. § 77, noch Ew. § 173. 190; Olsh. § 108. 226; Ges.-Kantzs. § 44. 80; Müller § 79. 169, 298. Ausgesprochen hat sich aber Stade § 398, b: „Die Verbalformen haben durch eine von der Betonung des Nomens verschiedene Behandlung der Nebentöne eine von den entsprechenden Nominalformen durchaus verschiedene Gestalt erhalten. Während im Nomen die zweite Stammsilbe Vorton hat, also  $\text{חָבֵק}$  gebildet wird, erhält im Verbum die erste Silbe Gegenteil, daher  $\text{חֶבֶק}$ .“ In dieser Erklärung ist ihm Böttcher vorausgegangen, welcher § 254 mit dem grössten Nachdruck hervorhebt: „Es unterscheiden sich die Nomina wesentlich von den Verben z. B. dadurch, dass die Nomina ihre Sinnvocale wie schon in der Bildung gedehnter, so auch in der Biegung fester gegen die Verflüchtigung als die Verba schützen, vgl. von  $\text{יָקַח}$  (die Alte), aber  $\text{יָקַח}$  (illa senuit)“ und § 932 hinzufügt: „ $\text{חָבֵק}$ ,  $\text{חֶבֶק}$   $\sigma\phi\acute{o}\varsigma$ ,  $\sigma\phi\eta$ , aber  $\text{חָבֵק}$ ,  $\text{חֶבֶק}$  er, sie  $\sigma\phi\iota\zeta\epsilon\alpha\iota$ .“ Wahrscheinlich ist diese Erklärung Böttcher's die einzig richtige und für sich allein ausreichende; sodass also auch das beim Nomen und Verb verschiedene Gewicht der Gegentöne, als aus dem ersten Grundtrieb (Nomen und Verb zu differenziren) geflossen, gar nicht als Factor bei der Erklärung von  $\text{חָבֵק}$  etc. in Betracht kommt.

Von den sechs Consonantafformativen lassen vier den Hauptton auf der letzten Stammsilbe; während die aus längeren Formen entstandenen und noch eine geschlossene Silbe bildenden  $\text{חָבֵק}$  und  $\text{חֶבֶק}$  den Hauptton besitzen und der ersten Stammsilbe ihren ursprünglich kurzen Vocal entzogen haben.

Man kann nun an dem Paradigma beobachten, dass die vier Gruppen, in welche die Formen sich nach der Anhängung der Afformativen zerlegen, in ihrem Bau einander gleich sind. Darum braucht man zur Veranschaulichung jeder Gruppe nur eine Form. Die kann man vorbildliche Form oder auch Leitform nennen. Es liegt auf der Hand, wie sehr die Uebersicht und das Lernen erleichtert wird, und wie sehr zugleich

die geistige Kraft des Lernenden angeregt wird, wenn man bei den übrigen Paradigmata des Verbum nur die Leitformen giebt. Und wegen dieses doppelten Nutzens werde ich dieses Verfahren (Nägelsbach's) im Folgenden anwenden.

Bei der Anfügung der Afformativen ist noch zu beachten, dass ׀ und : als Stammauslaute mit den Afformativanlauten ׀ und : zusammengesprochen und daher auch zusammengesprochen wurden. Von den regelmässigen Verben lassen sich nur Belege für ׀ bringen, vgl. בָּרַחְתִּי (ich habe geschlossen, näml. einen Bund) 2 Kg. 17, 38 von בָּרַחְתִּי feriit, insbes. foedus. Beispiele für : kommen vom regelmässigen Verbum zufällig nicht vor. — Was unter dieser Nr. 6 vom Qal gelernt worden ist, gilt auch ausserhalb des Qal, soweit nicht eine Ausnahme bemerkt ist. — Der ursprüngliche Vocal der zweiten Stammsilbe ist in Pausa bewahrt vor den Vocalafformativen und gedehnt vor den Consonantafformativen: בָּרַחְתִּי; בָּרַחְתִּי; בָּרַחְתִּי. Und diese Regel gilt überhaupt bei den Verbalformen, soweit nicht eine Ausnahme bemerkt ist [doch habe ich von den Ausnahmen diejenigen weggelassen, die nur im III. Haupttheile bei der Uebersicht über die Pausaleinflüsse zur Erklärung kommen können].

7. Wenn von einer ersten in die Zukunft reichenden und desswegen durch futurisches Imperfect, Imperativ oder Particip mit בָּרַחְתִּי (siehe) gegebenen, auch manchmal elliptisch ausgelassenen Aussage eine zweite Aussage als innerlich (d. h. conclusiv, consecutiv, oder final) abhängig vorgestellt ist: so setzt der Hebräer das Perfectum consecutivum, soweit nicht zwischen Conjunction und Verb ein nothwendig (z. B. אֲלֵיךְ nicht) oder wegen zufälliger Bedeutsamkeit voranzustellender Satztheil trat. Diess ist das gewöhnliche Perfect mit (1) ׀ (und), welches (2) vor ׀, ׀, ׀ (בָּרַחְתִּי vox memorialis) ׀ [ausgenommen Fall (4)] und ebenso vor jedem Schewa simplex (nur aber mit ׀ zusammen ׀) heisst; (3) vor einem Schewa compositum aber den darin liegenden kurzen Vocal annimmt; (4) endlich unmittelbar vor der Tonsilbe mit Vortonqames gesprochen wird. Der Uebersicht wegen mag das hier zusammenstehen, obgleich die Fälle von ׀ an beim regelmässigen Verb nicht eintreten können. — Als nach vorwärts weisende Aussage hat dieses Perfectum consecutivum auch bei den zwei ersten von den drei auf der vorletzten Silbe betonten Perfectformen den Accent auf die

letzte Silbe geworfen, also  $\text{תָּמִיתְּ}$  (und du [m.] wirst töten) und  $\text{תָּמִיתִּי}$  (und ich werde töten). Weil diese Betonung nur eine zufällige und vorübergehende Beeinflussung dieser Formen und diese so betonten Formen nicht dauernde, selbständige Neubildungen geworden sind, so ist der Vortonvocal geblieben. Aber die 1. ps. pl. bleibt auf der vorletzten betont, also  $\text{תָּמִיתוּ}$  (und wir werden töten), vgl. z. B. Ri. 19, 12; 20, 10; 21, 22. — Auch Nr. 7 gilt ausserhalb des Qal, soweit nicht das Gegentheil angegeben ist. — Hier soll nur im Allgemeinen noch darauf hingewiesen werden, dass auch bei Formen, wo das Fortrücken an sich eintritt, dasselbe doch meist unterbleibt, sobald das folgende Wort vornbetont ist, also der stärkere Trieb des  $\text{זָכוּ אַחֲרָיו}$  (S. 83) wirkt. In Pausa bleibt stets der Ton, Qim. 5b.

8. Vom Perfect unterscheidet sich das Imperfect a) durch einen andern Tempusstamm, indem bei den meisten Verben das  $\ddot{a}$  der letzten Perfectstammsilbe ursprünglich in  $\ddot{u}$ , jetzt gewöhnlich in tongedehntes  $\bar{o}$  übergeht, welches selten plene geschrieben wird. b) durch Flexionssilben, welche dem Stamm vorgesetzt werden (Praeformativa), die theils die Person theils das Genus anzeigen. Gehen wir diese nach der Ordnung des Paradigma durch!  $\text{י}$  vertritt das im Hebräischen am Wortanfang fast immer durch Jod ersetzte  $\text{י}$ , den charakteristischen Laut des  $\text{הוּא}$  (er).

Diese Ableitung ist alt. So heisst es im Thesaurus Grammaticus von Buxtorf (editio VI, 1663), pag. 94: „Tertia singularis masculini  $\text{יָפִי}$  *visitabit ille*, ex  $\text{י}$  vicario  $\text{טוֹ$   $\text{י}$  ex  $\text{הוּא}$  *ille*, ne  $\text{י}$  formativum confunderetur cum  $\text{י}$  consignificativo, quod pro Coniunctione usurpatur; Pluralis  $\text{יָפִי}$  *visitabunt illi*.“ Ebenso Ges. Lgb. S. 274: „Ueber das Jod des Masculini der 3. Person ist die Erklärung ziemlich befriedigend, dass es von  $\text{הוּא}$  herkomme und eigentlich ein  $\text{י}$  sein sollte, welches aber in Jod verwandelt worden sei, weil der Hebräer überhaupt das  $\text{י}$  im Anfange der Wörter vermeidet und in Jod verwandelt. Man hat eingewendet, dass sich das Jod hier auch im Arabischen fände, wo doch sonst das ursprüngliche  $\text{י}$  bleiben kann, und dass im Syrischen gar ein Nun statt dessen stehe. Allein diese Einwürfe lassen sich wohl heben. Das Arabische hat seine gegenwärtige Bildung offenbar aus einer Zeit, wo jene Grundeinrichtungen schon bestanden, und ist selten so etymologisch geregelt, als das Hebräische; das syrische Nun scheint aber erst eine spätere aus dem Jod entstandene Bildung, aus einer Zeit, wo man an die ursprüngliche und etymologische Bedeutung solcher Bildungsbuchstaben nicht mehr



dachte. Man mag sich daher ein ähnliches Verhältniss denken, wie zwischen der dorischen Form *ῥύπτομες*, worin sich die Entstehung zeigt, und der gewöhnlichen *ῥύπτομεν*, wo diese Spur verwischt ist. Jod und die Liquida Nun wechseln aber öfter als Anfangsbuchstaben, vgl. die Verba *יָבַח* und *יָבַח*. Dieser Erklärung war auch Ewald anfänglich geneigt gewesen, vgl. seine Worte § 191, b, Anm.: „Das dunkle j könnte man (wie ich zuerst that) von *יָבַח* ableiten, da diess im Aethiop. zu *vee* wird und da *v* im anfang des wortes in *j* übergeht; doch hat auch das Arab. und Aethiop. welche sonst *v* vorn im worte behalten hier *j*. Richtiger also hält man es für aus *l* oder *n* erweicht; denn *l* findet sich auch noch im Chaldäischen *ܠܝܬܝܢܐ* und einmal im Hebr. *לָבַח* = *לָבַח* Jes. 44, 14; und im Syrischen lautet diese person im sg. und pl. beständig *n*. Ueber die Aramäisch-Rabbinischen bildungen *נָשָׂא* (er stehe auf!) siehe jedoch § 237, c [wo er bemerkt, dass sich im Neuhebräischen ganz neu vom Impf. aus wörter wie *נָשָׂא* (er gebe!) bilden]. Ganz ähnlich entstand *ሆኑ* *heja* im Aethiop. aus *هنا* (hier)“.

Da haben wir die wesentlichen Einwände gehört, welche gegen die Ableitung des Praeformativs *j* von *יָבַח* erhoben werden. Und die Entscheidung schien Olshausen so schwierig, dass er § 226, c schrieb: „Der Ursprung der Subjectsbezeichnung durch *י* und *נ* ist zur Zeit noch dunkel und eine Berührung mit den sonst bekannten Pronominalformen nicht nachweisbar“. Böttcher aber hat § 925 mit Entschiedenheit die Combination des *י* wie mit *יָבַח*, so mit *יָבַח*, *יָבַח* oder der Reflexivsilbe *נָ* (im Sinne von „selbst“) abgelehnt und gefordert, in jenem Jod oder Nun [syrisch] gar kein Person-, sondern ein blosses Tempus-Zeichen zu sehen, „wie solches auch in der III Person zur Unterscheidung vom Perfect nöthig wurde, diess Tempus-Zeichen aber hervorgegangen aus den Bildungslauten *י* und *נ*, die bei blossen Adjectiven angehängt, aber für verbale oder substantivische Adjectivform, bei jener den Eintritt, bei dieser das Auffällige oder Vorausbestimmte ausdrückend vorangestellt wurden, ganz wie auch sonst dieselben Beugungs- oder Bildungslaute als Prae- oder Affirmativen ihre Stelle und damit den Sinn gewechselt haben“. „Und wirklich giebt es ja in Beispielen, wie *יָבַח* (aufglänzend) *Oel*, *יָבַח* (sammelbereite) *Fläche*, *יָבַח* (existens) *Wesen* u. dgl. mehr noch Bildungen genug, die ganz mit dem Fiens [= Imperfectum] übereinstimmen, als Nominalformen aber sehr unnatürlich bleiben, wenn im Jod schon ein „er“ oder „der“ oder „selbst“ gesteckt haben soll“. „Das Syrische hat neben Nominibus mit *נ* vorn auch einzelne mit *י*, die dem Fiens gleichen (F. E. C. Dietrich, Abhandlungen zur hebräischen Grammatik S. 176 f.). So hat sich ohne den schwer

annehmbaren Lautwechsel sowohl Nun im Syrischen wie Jod im übrigen Semitischen als Formlaut des Fiens festsetzen können“. —

Trotzdem gehen die Meinungen immer wieder auseinander. Denn Land § 91 ganz wie Buxtorf; und Bickell § 114 „The 3. sing. masc. *yiqtol* = *ya-qtol-u* has certainly arisen by prefixing the pronominal root of the third person *ya* = *va*“. — Dagegen Ges.-Kautzsch § 47, 2, Anm. erklärt, dass die gewöhnliche Ableitung aus dem ך des ך׃ wenig für sich habe und erinnert an Rödiger's Vermuthung, dass ehemals ein entsprechendes Pronomen der 3. Pers. (*jaʔ*) existirt habe, wie auch im Amharischen ein *jəh* (dieser) und *ja* (welcher) vorhanden sei. Gegen Ableitung des *j* von ך׃ spreche auch, dass im Arabischen und Westaramäischen Jod auch als Praeformativ der 3. Plur. *feminini* erscheine. Und so ist auch Müller auf der Bahn von Ewald, Dietrich und Böttcher, indem er sagt § 114: „Die Herkunft dieses ך ist dunkel; doch scheint es zu den durch vorgesetztes ך gebildeten Nominibus in einem ähnlichen Verhältniss zu stehen, als die 3. Masc. Sing. Perf. zu den verwandten Nominalformen“. Ebenso Stade § 478, c: „Die Meinung, im Praefixe ך der 3. Pers. Masc. Sing. und Plur. stecke ein verkürztes ך׃, bedarf keiner Widerlegung. Vielmehr die zur Imperfectbildung verwandte Nominalbildung ist die Bildung vermittelt eines vorgeschobenen *ja* (nach Dietrich a. a. O.). Gerade sie eignete sich, weil vorzugsweise Concreta nach einer bestimmten Eigenschaft benennend, ganz vorzüglich zur Bildung des Imperfecte“.

Ich glaube nicht, dass die Verurtheilung der alten Ableitung so apodiktisch lauten kann. Denn a), wie das Aethiopische *we'at* uns oben S. 124 schon erwiesen hat, dass das ך von ך׃ ursprünglich ist, so zeigt es auch, dass das ך dieses Pronomens nur accessorisch sein, also dieses Pronomen zuerst auch mit ך oder ך׃ angelautet haben kann. Dieses ך kann also vor den Imperfectstamm zur Bezeichnung der 3. Person getreten und in das bequemere *j* umgewandelt worden sein. b) Auch das Arabische und das Aethiopische können hierin dem Allgemeinsemitischen sich angeschlossen haben; während das ostaramäische ך in Folge der Neigung zu noch grösserer Bequemlichkeit an Stelle des *j* getreten, nicht, als identisch mit der Bildungsilbe des Niqtal, von Anfang an neben demselben gestanden zu haben scheint, weil durch diese Annahme von vornherein das Semitische eine wesentliche Discrepanz aufgebürdet bekäme. c) Die Berufung auf die Nominalformen mit vorgesetztem *j* scheint mir eine *petitio principii* zu sein, weil man ruhig behaupten kann, dass diese Nominalformen alle selbst Imperfectformen sind. d) So ist zugleich die Analogie mit den übrigen Praeformativen gewahrt, welche (ausser der 3. sg. fem. und der 3. plur. fem., soweit

der Semite bei dieser eine Unterscheidung des Genus auch vor dem Worte nöthig fand) abgekürzte Formen des Personalpronomen sind, und zugleich das Bildungselement *ja* beseitigt, dessen selbständige und uranfängliche Existenz neben dem *u* (*w*) des Pronomen der 3. Person Singularis nicht erwiesen werden kann.

Das nächste *n* ist die alte Femininendung. Aber die *n* der beiden zweiten Personen sind der charakteristische Laut von *הָיָה* und *הָיָה* (du). *n* vertritt *הָיָה* (ich). Bei den vier ersten Formen des Plural ist der Ursprung des Präformativs wie bei den entsprechenden Personen des Singular. Endlich *n* vertritt *הָיָה* (wir). — Der ursprüngliche Vocal der Präformativa, nämlich *ä*, hat sich im regelmässigen Verb immer zu *i* zugespitzt, welches durch *n* zu *ë* zerdrückt wird. —

Theils um die Scheidung des Genus zu vollenden (bei der 2. sg. fm.), theils um die Formen von gleicher Person und gleichem Genus auch im Numerus zu unterscheiden, hat die Sprache auch im Imperfect Afformative verwendet. Zwar thut sie diess nicht, wie im Syrischen vereinzelt, bei der dritten sg. fm.; denn in *הָיָה* Jer. 47, 7 (Pausalform) kann, obgleich auch das Targum *הָיָה* und der Codex Alexandrinus *ἡσυχάσεις* liest, nur eine (fehlerhafte) Wiederholung derselben Form aus Vers 6 erkannt werden. So Ew. § 191, c; Olsh. S. 452; Graf z. St. — Bö. sieht es als zweite sg. fm. an, vgl. § 1028 „*הָיָה* Jr. 47, 6 f.“; ebenso Land § 208; ebenso scheint es bei Ges. Lgb. und Stade, weil sie nichts von der Frage erwähnen. — Für die 2. ps. sg. fm. ist Afformativ noch vielfach zur Herstellung volleren Abschlusses in der Pausa *n*, welches im Arab. und Aramäischen noch die regelmässige Endung ist; gewöhnlich aber mit bequemer Verschliessung des Nasencanals bloss *n*. Und dieses *i* bewirkte als der feinere Laut schon beim Pron. pers. separatum *attî(n)* die Unterscheidung der weiblichen Form von der männlichen *attû* mit volltönendem *a*. — Für die 3. ps. pl. m. ist Afformativ ursprünglich die alte Pluralendung *n*. Diese hat sich hier beim Imperfect viel häufiger erhalten, als beim Perfect; und zwar hat sie ausser der (grossen (und kleinen)) Pausa nicht das *o* oder *a* oder *e* der Form als Vortonvocale behalten, wohl aber in Pausa. — Gewöhnlich aber steht das bequemere *ü*, dessen *n* sicher mit den Masoreten 3 M 21, 5, weniger sicher Hes. 37, 22 als verschrieben in *n* anzunehmen ist. — Für die 3. ps. pl. fm. ist Afformativ *n* oder gewöhnlich

plene geschrieben  $\text{הָ}$  nach  $\text{הִנֵּה}$  (sie, eae). Für die 2. ps. pl. m. wieder ursprünglich  $\text{הִנֵּה}$ , die alte Bezeichnung der Mehrzahl; aber gewöhnlich  $\text{הָ}$ . Für die 2. ps. pl. fm.  $\text{הִנֵּה}$  oder vielmehr  $\text{הָ}$  von  $\text{הִנֵּה}$  (ihr [fm.]). —

Es giebt fünf affirmativlose Formen; drei mit Vocalaffirmativen; zwei mit Consonantaffirmativen. Die Vocalaffirmativen haben wieder den Accent auf sich und haben den vorausgehenden tongedehten Vocal nicht als einen Vortonvocal geschützt. — Das  $\text{הָ}$  als Stammaslaut wird wieder mit dem  $\text{הָ}$  des Affirmativs zusammengeschrieben, vgl.  $\text{הִנֵּה}$  (sie [eae] werden wohnen) Hes. 17, 23. — Es ergiebt sich, dass beim Imperfect nur drei Leitformen nöthig sind. —

Die Lesart  $\text{הִנֵּה}$  Ps. 7, 6 ist eine von denjenigen Spracherscheinungen, welche die älteren Grammatiker, vgl. Abraham de Balmis, S. 198—208, *Formae mixtae* nannten. Ges. hat im Lgb. § 114 in seiner musterhaften Klarheit darüber gehandelt. Er hat mit einigen Vorgängern die unnatürliche Ansicht jener Aelteren, als hätte z. B. die obige Form in den beiden Bedeutungen „er verfolge“ und „er lasse verfolgen“ der lebenden Sprache angehört, durch die natürliche Betrachtungsweise zu verdrängen gesucht, dass 1) manche von den *Formae mixtae* gar keine sind, 2) andere die Verbindung zweier Lesarten darstellen, 3) andere auf Uncorrectheiten beruhen. Alle von Gesenius angeführten Beispiele werden unten besprochen, und es ist angegeben, in welche der drei Classen sie bei Gesenius gestellt sind und ob sie darein gehören. — Die Form  $\text{הִנֵּה}$  stellt er in die zweite Classe, weil die Aelteren meinten, in dieser Punctuation sei die Möglichkeit zweier Aussprachen ( $\text{הִנֵּה}$  und  $\text{הִנֵּה}$  Qimchi 69, a) angedeutet. Er hält aber selbst für wahrscheinlicher, dass jene Lesart aus der fehlerhaften Vermischung zweier Aussprachen  $\text{הִנֵּה}$  und  $\text{הִנֵּה}$  entstanden sei. Näher als die Beispiele, welche man gewöhnlich zur Illustration dieser letzteren Form beibringt (vgl. unten § 31, 1 und 36, 7, a), steht dieser Form die Lesart  $\text{הִנֵּה}$  Jes. 60, 5. Da hat man das Dagesch lene als Dagesch forte angesehen und deswegen dann Pathach unter  $\text{הִנֵּה}$  geschrieben. So Rödiger in Gesenii Thes. analyt. Anhang; Olsh. § 236, e; Ges.-Kantzasch § 63, Anm. 2. — Ew. § 224, a schreibt richtig  $\text{הִנֵּה}$ , will aber das Pathach nicht aus Chateph-Pathach entstanden wissen, sondern als ein Hilfspathach ansehen, wie in  $\text{הִנֵּה}$  (er freue sich), worauf er mit § 66, a verweist. Aber solches Hilfspathach haben wir [nur zwischen zwei vocallosen Endconsonanten. Auch Stade schreibt richtig § 483, a, indem er sagt „ $\text{הִנֵּה}$  Ps. 7, 6 ist eine Unform. l.  $\text{הִנֵּה}$ “; aber falsch steht im Index

הָיָה, und diese falsche Form steht bei Bð. I. S. 304; II. S. 168 Anm.: S. 271 Schluss und im Index, und ebenso falsch bei Mühlan-Volck im analyt. Anhang, obgleich diese letzten drei Gelehrten die Form richtig nach Gesenius erklären.

In Pausa: הָיָה etc.; vgl. Nr. 6, Schluss.

Das Imperfect drückt auch das „Sollen“ und mit der objectiv verneinenden Negation אֵין (non) das „Nicht sollen“ aus, vgl. אֵין תִּשָּׁבֵחַ (du sollst nicht stehlen) 2 M 20, 15. — Auch Nr. 8 gilt ausserhalb des Qal, soweit nicht eine Ausnahme bemerkt ist.

9. Eine vom Indicativ des Imperfects sich unterscheidende (nach dem Wortende hin vocalisch erleichterte oder sogar verkürzte) Form des Jussiv giebt es nur bei den affirmativ- und überdiess (mit wenigen Ausnahmen) suffixlosen Formen und auch da nur bei manchen Verbalstämmen und -arten. So zunächst beim Imperfect Qal des regelmässigen Verb haben Indicativ und Jussiv dieselbe Form. Ueberall, wo ausserhalb des Qal der Jussiv eine besondere Form hat, wird es angegeben werden. — Die zweiten Personen Singularis und Pluralis vertreten mit der subjectiv verneinenden Negation אֵין (ne) den verneinten Imperativ, vgl. אֵין תִּשָּׁבֵחַ (vergiesset nicht!) 1 M 37, 22.

10. Das *ā* des Cohortativs (He [ח] cohortativum) tritt gewöhnlich nur an die 1. ps. sg. u. pl. und hängt sich, was den Vocal der letzten Stammsilbe und die Schlussart der vorausgehenden Silbe anlangt, wie die Vocalaffirmativen an. Ueber חָשָׁקוֹתָ 'eschqōtā' (ich will still sein) Jes. 18, 4 vgl. beim Imperativ. — In Pausa: חָשָׁקָה, חָשָׁקָה; vgl. Nr. 6, Schluss; Ps. 55, 7; 59, 10.

11. Soweit es eine besondere Form des Jussiv giebt, wird sie meist zur Bildung des Imperfectum consecutivum verwendet, durch welches der Hebräer an eine wirklich oder ideell vergangene Handlung eine andere innerlich (consecutiv) damit zusammenhängende anknüpft, soweit nicht zwischen Conjunction und Verb ein nothwendig (z. B. אֵין) oder wegen zufälliger Bedeutsamkeit voranzustellender Satztheil trat. — Als Wāv consecutivum oder conversivum Imperfecti hat das Binde-  
wort וַאֲ „und“ sein altes *ā* beibehalten, weil es, als innig mit der häufig gebrauchten Form zusammengewachsen, in Gedächtniss und Mund des Volkes haften blieb. Die enge Verbindung

des *wā* mit der Verbalform hat sich auch noch darin ausgeprägt, dass der Anfangsconsonant der Verbalform verdoppelt wurde, vgl. denselben Vorgang bei  $\text{וָּה}$  (was?), insbesondere  $\text{וָּהַ$  und  $\text{וָּהָ}$  § 19; auch S. 55. Vor  $\text{א}$  musste natürlich (§ 16, 2; 19, 2) die Verdoppelung unterbleiben und durch Ersatzdehnung ausgeglichen werden, also  $\text{י}$  entstehen. — Während, wie das obige „meist“ besagt, in allen Personen (in denen es überhaupt einen Jussiv geben kann) seltener hinter  $\text{consecutivum Imperfecti}$  auch der Indicativ steht, steht dieser bei der ersten Person Singularis fast immer, und bei dieser sowie bei der 1. plur. hauptsächlich im späteren Sprachgebrauch erscheint häufig sogar das verlängerte Imperfect, der Cohortativ, also  $\text{וָּהַ$  (und ich tötete),  $\text{וָּהָ$  (und wir töteten). Ueber  $\text{וָּהַ$  *wā'esqōlā* (und ich wog) Esra 8, 25 vgl. beim Imperativ. — Als nach rückwärts, in die Vergangenheitweisend, hat das Imperfectum consecutivum den Accent in der Regel auf Paenultima, wenn diese offen ist und die Ultima einen kurzen oder verkürzbaren Vocal enthält. Alle Ausnahmen werden angegeben werden.

$\text{וָּהַ$  (und du [fm.] machtest dir eine Festsetzung) steht für  $\text{וָּהַ$  Jes. 57, 8, wo das Subject vorher schon mehrmals als 2. sg. fem. bezeichnet ist, auch eine Perfectform auf  $\text{י}$  mehrmals vorausgeht und folgt.

Gegen die früher gebrauchte alte Bezeichnung „ $\text{וָּהַ}$ “, Waw conversivum“ hat Böttcher in § 971 ausführlich sich ausgesprochen, weil diese Verwandlung, diese fast 1000 Jahre lang geduldig hingegenommene Unmöglichkeit, weder mit Scholze und Windheim durch „ $\text{וָּהַ} = \text{וָּהַ}$ “, noch mit J. D. Michaelis mit „ $\text{וָּהַ} = \text{abgekürztes וָּהַ}$  oder  $\text{וָּהַ}$ “ erklärlich gemacht werden könne. Dass diese Erklärungen unmöglich sind, liegt auf der Hand; aber ohne Anstoss ist jene Benennung „Waw conversivum“, wenn man nur damit sagen will, dass das  $\text{וָּהַ}$  eine Verwandlung des Perfects oder Imperfects anzeigt, nicht, dass es dieselbe bewirke. Eine solche Verwandlung zeigt aber dieses Waw wirklich an, weil sich das mit ihm verbundene Perfect oder Imperfect factisch oft im Accent und Vocalismus, immer in der Bedeutung von den Temporalformen unterscheiden, die nicht hinter jenem Waw gebraucht sind. Die wirkliche Ursache der accentuellen und lautlichen Umwandlung, die nur deshalb nicht durchgreifend ist, weil stärkere Triebe im Wege standen, ist die durchgreifende Umwandlung der Bedeutung. Diese bleibt factisch, so sehr man sich dieselbe auch erklären und dieselbe als im Grunde

12. Der Imperativ hat, weil er ebenfalls etwas Unvollendetes, noch Abzuschliessendes bezeichnet, den Tempusstamm des Imperfects, hat aber keine Präformativa. — Die beiden Vocal- und das eine Consonantafformativ verhalten sich zum Accent, wie im Imperfect. So auch ausserhalb des Qal. — In Pausa aber קָטַלְי, קָטַלְי, קָטַלְי, vgl. Nr. 6, Schluss; Zach. 7, 9. — Die nächste Form also ist קָטַל, und hier ist das tongedehnte *ō* noch seltener plene geschrieben als im Imperfect. Die verstärkte Form hat den Vocal dreimal hinter dem zweiten Stammconsonanten: קָטַלְיָהּ (sei doch König!) Ri. 9, 8 Kethib; צִרְיָהּ (läutere doch!) Ps. 26, 2 Kethib; פָּקְדָהּ (zieh doch aus!) Jes. 32, 11; denn dass diese letzte Form ein verstärkter Imperativ ist, scheint mir schon aus dem parallelen קָרַר (zittert!) hervorzugehen. Und nach dem Imperativ קָרַר scheint zunächst die folgende Form des Gleichklangs wegen קָרַר וְקָרַר und weiter rückwärts פָּקְדָהּ und רָקַדָהּ betont zu sein. Diese Betonung hätte aber nicht aus Nachahmung verwendet werden können, wenn sie nicht überhaupt beim Leben der Sprache vorgekommen wäre. Also die Formen Jes. 32 sind gleichsam Pausalformen des verstärkten Imp. פָּקְדָהּ etc. — Als ה locale am männlichen Infinitiv kann das *a* nicht mit Böttcher § 606, 3 gefasst werden; denn אָרַח Ps. 120, 5 ist eben Substantiv; ferner haben wir sonst kein Beispiel eines ה locale am Infinitiv; Jes. 32, 11 hat der Imperativ das erste Recht, weil der Imperativ vorausgeht und dieser den natürlichsten Sinn giebt; von רָקַד wäre überdiess als Infinitiv eher רָקַד zu erwarten. — Ist die Form פָּקְדָהּ also mit Recht zum Imperativ gezogen, so können wir nicht zweifelhaft sein, dass auch מְלִיכָה, צִרְיָהּ in Pausa mit betontem *o* in der zweiten Stammsilbe auszusprechen wären, wie ja in der

Pausa betontes *o* hinter dem zweiten Stammconsonanten gesprochen wird.

Wenn aber auch durch Hinzuziehung der (Pausal)form  $\text{פָּאָזָה}$  zum Imp. die Pausalaussprache der beiden Kethib  $\text{פָּאָזָה}$ ,  $\text{פָּאָזָה}$  festgestellt ist (oder wenn  $\text{פָּאָזָה}$  nicht zum Imp. gehörte), so bleibt noch zweifelhaft, ob diese Kethib in gewöhnlicher Rede mit *o* oder *u* gesprochen worden sind. Denn es lässt sich schon gar nicht bestimmt sagen, ob die betreffenden Formen auf der vorletzten oder auf der letzten Silbe betont worden sind.

Nehmen wir Betonung der vorletzten Silbe an, dann lässt sich für *o* zwar nicht sagen, dass doch die ganze Entwicklung des ursprünglichen *u* in seine Umwandlung zu betontem  $\bar{o}$  ausgemündet ist; aber weil dieses tongedehnte  $\bar{o}$  gewöhnlich nicht mit *ı* angedeutet wird, so fragt es sich eben, ob sich nicht Spuren der unabgeschlossenen Entwicklung erhalten haben. Es fällt für *o* auch nicht entscheidend ins Gewicht, dass gerade hinter dem emphatischen, gepressten *p* mehrmals ein solches *ı* erscheint und *p* eine Vorliebe für den *o*-laut hatte, wie seine Vorliebe für Chateph-Qames beweist; denn es haben sich gerade hinter *p* zwei von den wenigen erhaltenen ursprünglichen  $\bar{u}$  gerettet, und nicht bloss geschützt durch folgenden Labial  $\text{פָּאָזָה}$  (seine Handvoll) 3 M 2, 2 u. a., sondern auch bei einem ebenfalls emphatischen Laute, vgl.  $\text{פָּאָזָה}$  (euer Ernten) 3 M 19, 9; 23, 22, bei Stade § 92. Also nicht ohne Zweifel ist die Aussprache Olshausens  $\text{פָּאָזָה}$  und  $\text{פָּאָזָה}$  § 234, a; ebenso Ges.-Kautzsch, wie es scheint § 46; Stade § 591, d.

Nehmen wir die Betonung der letzten Silbe an, so lässt sich für die Aussprache mit *u* zwar sagen, dass doch *u* in unbetonter Silbe in einer Zahl von Erscheinungen auftrate, vgl. Olsh. § 55, b; Stade § 78, a; aber diese unbetonten *u* sind für betontes  $\bar{o}$  entstanden. Das gleichfalls unbetonte und in offener Silbe aus altem  $\bar{u}$  gedehnte *u* von  $\text{פָּאָזָה}$  hat Olsh. § 55, e zu erwähnen vergessen, weil er die Entstehung dieses *u* so annimmt, Stade aber § 92 mit Absicht nicht erwähnt, weil er  $\text{פָּאָזָה}$  anders erklärt, vgl. unten § 34, b. Auch dieses *u* in offener unbetonter Silbe hat aber kein entscheidendes Gewicht für die Aussprache mit *u*, weil vielleicht beim Passiv gerade der alte dumpfe Laut gewahrt werden sollte. Es hat auch kein ganz entscheidendes Gewicht, dass in der That 2 (3) Mal von den Punctatoren selbst das Imperfect in der unbetonten letzten Stammsilbe mit *u* gesprochen worden ist:  $\text{פָּאָזָה}$  (sie wird sie (eos) bewahren) Spr. 14, 3;  $\text{פָּאָזָה}$  (du sollst weiter gehen) Ruth 2, 8; und auch 2 M 18, 26 ist von Qimchi, wie Kautzsch § 47, 3, Anm. 1 bemerkt,  $\text{פָּאָזָה}$  (sie werden richten) auf der vorletzten



nicht betont worden.<sup>1)</sup> Ich sage, dass diese 2 (3) Fälle kein entscheidendes Gewicht haben, weil ihr *u* zwar nicht aus Nachahmung des Aramäischen, aber aus dem Einfluss des vorausgehenden Labialen erklärt werden kann. Also auch die Aussprache von Böttcher aller Fälle mit *u* § 1005, 4 ist nicht zweifellos. —

Ich erlaube mir daher eine dritte Aussprache kurz zu begründen. Ich glaube nicht, dass die Tonlosigkeit des *u*, mit Olah., Kautzsch, Stade angenommen werden kann, weil in jenem Falle Jes. 32, 11 diese Tonlosigkeit des *u* durch Nachahmung begründet ist. Wenn ich also Böttcher in Betonung des Affirmativs an den betreffenden Formen beistimme, so glaube ich doch nicht, dass die vorhergehende Silbe immer mit einem langen Vocal gesprochen worden ist. Ich glaube vielmehr, dass zunächst bei den betreffenden Imperfectformen *u* den kurzen *ü-ö*-laut bezeichnen soll, der je nach der Lautnachbarschaft in der betreffenden Silbe gehört wurde. Vgl. dieselbe Vermuthung bei Stade, § 95, Anm. Auch bei den Imperativformen aber ist am wahrscheinlichsten *melūkhá*, *zurūphá* gesprochen worden, indem sich der alte kurze Vocal *ü* noch als Vortonvocal an seinem Platze erhalten hatte, bis die anlautende Consonantverbindung und das starke Gefühl des Hebräers für den Gegenton dem Vocal vielmehr zwischen dem ersten und zweiten Stammconsonanten seinen Platz anwies, also *mūlēkhá* (*mü*), *zurūphá* (*zö*) siegte. Ebenso war es bei dem unten § 29, 4 erwähnten Infinitiv aus Ps. 38, 21. — Bei der Begründung dieser Aussprache ist vorausgesetzt, dass die Vocalbuchstaben nicht so jung sind, wie man neuerdings vielfach annimmt. Aber das relativ hohe Alter der Vocalbuchstaben lässt sich auch wirklich nachweisen, vgl. oben S. 115 und meine Dissertatio: De Criticae Sacrae Argumento e linguae legibus repetito, p. 38 s. 41 s.

Diess ist also später das Herrschende geworden, dass das ursprüngliche *ü*, dann daraus getrübt *ö* hinter dem ersten Stammconsonanten in halbgeschlossener Silbe mit Schewa medium (gegen Ges.-Kautzsch § 46) steht, weil die frühere Vocalausstattung des zweiten Stammconsonanten unbewusst auf den Silbenschluss wirkte. Also z. B. כִּרְתָּה *kōrethá* (schliess doch,

---

1) Qimchi. Mikhlol, fol. 18: „Es kommt vor Schureq anstatt Cholem in dem Worte מִלְרָא מִלְרָא 2 M 18, 26 [nicht „Cap. 11“, wie bei Rittenberg steht], und es ist Milra.“ Wie in der dort stehenden Nota, so ist auch fol. 19 מִלְרָא מִלְרָא Spr. 14, 3 und nicht viel später קָמַרְרָא Ruth 2, 8 erwähnt, und auch hier ist hinzugefügt, dass die Form Milra sei.

nämlich einen Bund!) 2 Sm. 3, 12. — Einmal hat sich das ursprüngliche *ũ* zu *ĩ* zugespitzt: מְכַרְהוּ (verkaufe doch!) 1 M 25, 31.

Das alte *ũ*, welches zuerst hinter dem zweiten Stammconsonanten (vergl. מְלִיכָה = *melūchi* (sei doch Königin!) Ri. 9, 12 Kethib und קְסוּמִי = *qesūmi* (wahrsage [f.]!) 1 Sm. 28, 8 Kethib) war, stand darauf in der nächsten Stufe der Entwicklung in halbgeschlossener Silbe ursprünglich in der 2. ps. sg. fm. und in der 2. pl m. als *ö* hinter dem ersten Stammconsonant. Denn es findet sich noch מְלִיכָה (sei doch Königin!) Ri. 9, 10 und auch v. 12 als Qeri des angeführten Kethib; קְסוּמִי *qōsōmi* (wahrsage [f.]!) 1 Sm. 28, 8 Qeri mit vollerm Schewa wegen des dem emphatischen *x* nahestehenden Sibilanten (Assimilationschateph-qames S. 74); מְצִיחַ (zieht) Hes. 32, 20. Gewöhnlich aber hat sich das alte *ũ* zu *ĩ* zugespitzt, vgl. z. B. מְצִיחַ (zieht!) 2 M 12, 21, vgl. פָּרְחָה (schliesst!) und בָּרַחָה (giesst!) in demselben Verse Jr. 6, 6.

Die 2. ps. pl. fm. kommt vor in בָּרַחְתֶּם (klagt!) Jr. 49, 3.

13. Wird der Infinitiv von etwas Vorhergehendem regiert oder regiert er selbst etwas, so steht in der Regel die leichtere Form des Infinitivus constructus, dessen wiederum bloss tongedehntes *ō* gewöhnlich defective geschrieben ist. Ein Infinitivus constructus mit Femininendung kommt beim regelmässigen Thatverb nicht vor; aber ein Beispiel der (aramäischen) Infinitivbildung mit מ, nämlich in לְמַצּוֹת מְרִצָּה לְבִי (um es [das Land] auszutreiben zur Beute) Hes. 36, 5. Siehe Ges. Lgb. S. 304; Bö. II. S. 234; Mühlau-Volck s. v. — Ew. § 239, a erwähnt gerade nicht dieses Beispiel, aber die andern Fälle, wo im Hebräischen diese Bildung als Infinitiv gebraucht wird. Olsh. § 245, g Anm. macht wenigstens die Bemerkung, dass ganz vereinzelt Nomina von abstracter Bildung auch als Infinitivi gebraucht werden. Stade macht keine solche Bemerkung § 271 oder 618 ff. — Die Erscheinung ist wichtig für die Kritik, vgl. Ryssel, De Elohistae Pentateuchici sermone, pag. 48 ss. — Der Infinitivus absolutus, welcher, wie sein Name besagt, in der Regel nach vorn und hinten ausser Rection steht, hat bei seinem *ō* gewöhnlich scriptio plena.

14. Obgleich das Participium activum ein ursprünglich langes *ō* hat, wird es doch gewöhnlich defective geschrieben.

Was  $\text{הִיָּתָה}$  Ps. 16, 5 betrifft, so ist 1) davon auszugehen, dass das vorausgehende  $\text{חֵלֶקֶת מִיָּדִי}$  „Antheil meines Theils“ auffällig ist (= mein ganz besonderer Theil) statt des einfachen  $\text{חֵלֶקֶת}$ . Daraus scheint sich die Forderung zu ergeben, dass 16b eine gleiche Häufung des Ausdrucks festgehalten wird. Zugleich scheint dem Parallelismus am meisten es zu entsprechen, wenn das fragliche Wort als Substantivum aufgefasst wird. Es fragt sich nur, ob eine solche Substantivbildung angenommen werden kann. Ewald § 156, e scheut sich nicht, das Wort, welches er „besizung“ übersetzt, unter lauter Bildungen aufzuführen, welche  $\delta$ ,  $\alpha$ ,  $\iota$  in der 1., aber alle  $\alpha$  in der 2. Silbe haben. Das ist selbstverständlich ein Gewaltact. Böttcher § 548, 1 ([festgehaltenes] Kleinod), vgl. § 767,  $\gamma$  und den Vergleich von  $\text{הִיָּתָה}$  (schweigende, Schweigen) § 828, a, das bei Olsh. und Stade fehlt. Er meint also, dass eine Diminutivbildung zu Grunde liegt (arab. qutailun); aber Umwandlung des arab.  $u$  zu  $\bar{o}$  in unbetonter Silbe lässt sich nicht nachweisen, wenn auch die von arab.  $ai$  zu  $\bar{i}$ , vgl. Stade § 95. 100. — 2) Die fragliche Form für ein Verb zu halten, lässt der Parallelismus trotz seiner angegebenen Beschaffenheit immerhin zu, vgl. das 16b neu eintretende  $\text{הָיָה}$ . Aber dass die Form nun mit Schultens (citirt von Ges. Lgb.), Hgsth. z. St., Maurer Lexicon Appendix, Del. zu St. die 2. sg. msc. Impf. Hi. vom arab.  $\text{هَيَّ}$  (weit sein) sei, hat schon Rödiger im analyt. Anh. zum Thes. wegen der Seltenheit des arab. Verbs für unwahrscheinlich erklärt. — 3) LXX geben:  $\sigma\upsilon \epsilon\lambda\theta\acute{\iota} \delta\alpha\pi\omicron\chi\alpha\theta\iota\sigma\tau\acute{\omega}\nu$ , haben also die Form für das Partic. act. Qa. von  $\text{הָיָה}$  (festhalten, aufrechterhalten) genommen und deshalb bleibt diese Auffassung die wahrscheinlichste. Dafür Qim. 9, a; Ges. Lgb. § 91, 15; Mühlau-Volck s. v.  $\text{הָיָה}$  „vielleicht“; Ges.-Kautzsch § 50, 3, 1 lässt die Wahl zwischen der Auffassung 2) und 3); Olsh. § 179: „Gewiss“ ein Fehler; Stade § 214, b: Vielleicht nach § 100 zu erklären[?]; vielleicht incorrecte Punctuation. —

Das Partic. passivum bezeichnet einige Male nicht mehr das Beeinflusstwerden selbst, sondern den Zustand, welcher durch dasselbe hervorgerufen ist. So beim regelmässigen Thatverb nur  $\text{זָכַר}$  einmal „eingedenk“ Ps. 103, 14, von Gott, der durch die Erfahrung vieler menschlicher Schwächen gleichsam zum Bewusstsein davon gebracht, gekommen ist, dass wir Staub sind.

## § 21. Das Qal der Zustandsverba.

$\text{כָּבֵד}$  (schwer [gravis] sein;  $\text{קָטַן}$  (klein sein).

Perfectum: 3. sg. m.  $\text{קָטַן}$   $\text{כָּבֵד}$   
3. sg. fm.  $\text{קָטְנָה}$   $\text{כָּבְדָה}$

	2. sg. m.	קָטַנְתָּ	כָּבַדְתָּ
	2. pl. m.	קָטַנְתֶּם	כָּבַדְתֶּם
Imperfectum:	3. sg. m.	יִקְטֹן	יִכְבֹּד
	2. sg. fm.	תִּקְטְנִי	תִּכְבְּדִי
	3. pl. fm.	תִּקְטְננה	תִּכְבְּדנה
Imperativus:	2. sg. m.	קֹטֵן	כֹּבֵד
	verstärkt	קָטַנְה	כָּבַדְה
	2. sg. fm.	קֹטְנִי	כֹּבְדִי
	2. pl. fm.	קֹטְננה	כֹּבְדנה
Inf. constructus:		קֹטֵן	כֹּבֵד
Inf. absolutus:		קֹטוֹן	כֹּבוֹד

1. Das  $\bar{e}$  hinter dem zweiten Stammconsonanten der Intransitiva ist durch die Macht der Analogie vielfach durch das  $\bar{a}$  der Transitiva verdrängt worden. Daher haben nur wenige Verba bloss  $\bar{e}$ ; andere  $\bar{e}$  und  $a$ ; andere bloss  $a$ . Zum Theil ist der Vocal des Imperfectstammes ein Anhalt für die Einordnung der Verba unter die Intransitiva, und daher empfiehlt es sich, erst beim Imperfect die angedeuteten Classen aufzuzählen. — Neben dem Paradigma der Intransitiva mit  $\bar{o}$  findet sich beim regelmässigen Verb noch קָטַל (kinderlos sein).

Dass auch da die Macht der Analogie bewirkt hätte, dass das Verb auch mit der gewöhnlicheren Intransitivaussprache, also קָטַל, vorgekommen wäre (so Ges. Lgb. S. 302 „diese Form mit Cholem und die gewöhnliche Form nebeneinander 1 M 43, 14 קָטַלְתָּ קָטַלְתָּ“; Rödiger in Gesenii Thesaurus s. v.; Mühlaus-Volck s. v.; Bö. § 499 Schluss), lässt sich nicht deshalb behaupten, weil das Verb im Arabischen nur mit Kesra ( $\bar{i}$ ), im Chald. mit  $o$  und  $e$  existirt. Vielmehr scheint die Form mit Qames nur in Pausa für die mit Cholem zu stehen (so Ew. § 93, a; Olsh. § 222, k; Mü. § 170). Denn ein Uebergang von Cholem in Qames unter dem Druck des Satzaccentes scheint mir durch die von Ewald a. a. O. und Böttcher I. S. 298 gegebenen Beispiele sicher gestellt zu sein. Und es ist auch lautphysiologisch zu begreifen, dass der volle, runde, reine  $o$ -laut bei dem Druck und der Dehnung, die der Satzton veranlasste, in den gequetschten, unreinen langen  $\bar{a}$ -laut übergehen konnte. — Eine neue Erklärung hat Stade § 459, c geben wollen, vgl.: „Die Form mit Qames ist nicht aus  $\bar{a}$  durch irgend einen Lautwandel entstanden. Vielmehr ist die gewöhnliche Form der Euphonie wegen nicht nochmals gebraucht und dafür willkürlich eine Pausalform nach  $a$  punctirt worden“. Darin ist aber unrichtig die ursemitische Form mit  $u$  zur unmittelbaren Vorgängerin jener fraglichen Pausal-

form mit langem  $\bar{a}$  gemacht. Macht man aber mit Ew., Olsh., Mü. die hebr. Form mit Cholem zur Schwester der fraglichen Pausalform, dann ist, wie vorhin angedeutet wurde, das Nebeneinanderstehen der Nichtpaualform und der Pausalform gar nicht unbegreiflich, und dann braucht man nicht einen „willkürlichen“ Uebergriff in die transitiven Verba zu statuiren.

Das  $\bar{a}$  geht vor den Consonantafformativen, also in doppelt-geschlossener Silbe in kurzes  $\bar{a}$  über.  $\bar{o}$  erhält sich aber vor Consonantafformativen und verkürzt sich beim Fortrücken des Accenttes in der 2. pers. plur. masc. und fem. zu  $\bar{o}$ , also Qames chatuph. Diess geschieht auch beim Perfectum consecutivum, וְקָטַנְתָּ und וְקָטַנְתִּי (und du (m.) wirst klein sein; und ich werde klein sein).

Ich finde da noch nicht die Frage erörtert, wie das Qames unter dem ersten Stammconsonanten dieser Formen ausgesprochen werden soll. Denn schon Qimchi im Mikhlol pag. 3 und Elias Levita in seiner Nota haben bloss über die durch das וָיִי וְהָיָה עָרֵךְ לְעָרֵךְ (Wav convertens Perfectum in Futurum) bewirkte Accentfortschreitung und die davon abhängige Verwandlung des Cholem in Qames chatuph; nicht aber über den Klang des unter dem 1. Stammconsonanten beharrenden Qames gehandelt. Ges. Lgb. S. 302; Olsh. § 232, g; Bš. § 974; Kautzsch § 44; Müller § 229; Stade § 427, c schweigen; doch nicht Ewald § 234, c, indem er sagt „Bei der nur sanften Tonveränderung des Perfectum consecutivum bleibt der Vorton  $\bar{a}$  in der dritten Silbe: וְקָטַנְתָּ und mit halbpassivem  $\bar{o}$  וְקָטַנְתִּי“. Auch Bickell § 111 erklärt sich, obgleich bloss andeutungsweise, über die Frage, vgl. „When  $\bar{a}$  is prefixed, the accent is transferred to the final syllable. This change of accent however effects no other vocal alteration than that, which is indispensably necessary, namely that the now toneless syllable should retain the originally short instead of the heightened vowel, e. g. קָטַנְתָּ *qātōntā* parvus eras, וְקָטַנְתִּי *vəqātōntā*“. — Doch was ist „sanfte Tonveränderung“, womit Ewald die Erscheinung erklären will? Man wird besser sagen, dass beim Perfectum consecutivum als einer vorübergehenden, nicht bleibenden Veränderung der Wortgestalt, wie der Wegfall des Vortonqames, so auch die Verkürzung dieses Vortonqames zu Qames chatuph unterblieben ist. Man hat also die Analogie für die Aussprache des fraglichen Qames als non-chatuph; man kann behaupten, dass diese Aussprache der Intention der Sprache selbst entspricht; und ich halte diess für zureichende, zwingende Gründe. Einen äusserlichen Anhalt hat man aber nicht, um die Aussprache dieses Qa-

mes als non-chatuph zu behaupten; denn das Metheg ist kein solcher äusserlicher Grund, wie oben ausführlich erörtert worden ist § 13, Anhang; S. 106 f.

2. Der Imperfectstamm der Zustandsverba hat den Vocal *ä*. Diesen haben

a) diejenigen, welche noch bloss mit *ē* vorkommen: יָקַן (alt sein); קָמַל (verwelken) Jes. 19, 6 und da in manchen Handschriften mit dem Dagesch forte orthoconsonanticum pausale (oben S. 53); wegen des Sere bei Silluq ist die Stelle erwähnt bei Qimchi, Mikhlol, pag. 3; 33, 9 und da in Pausa ausnahmsweise mit Pathach; bloss im Perfect gebräuchlich; שָׁלַם (vollständig sein); נָשַׁל (niedrig sein).

b) diejenigen, welche *ē* in der Pausa und *a* ausser der Pausa zeigen: נָבַר (stark sein); גָּדַל (gross sein); דָּבַק (ankleben) z. B. תִּדְבֹּקֶיךָ Ruth 2, 8 mit Vortonvocal, obgleich in ganz kleiner Pausa; כָּבַד (schwer sein); לָבַשׁ (bekleiden); קָדַשׁ (heilig sein); קָרַב<sup>1)</sup> (sich nahen, nahe sein); aber יָשַׁב (wohnen) 5 M 33, 12 bei Silluq; v. 20 und Ri. 5, 17 bei Zaqeph qaton zeigt im Imperfect nur *ō*, also יֹשֵׁב (er wird wohnen).

1) תִּקְרַב als 3. plur. fm. Hes. 37, 7; Ew. § 191, b (nicht 190, wie Smend z. St.); Olsh. § 226, c; Bō. II. S. 134. Wie Ges.-Lgb. S. 298. 344, erwähnt auch Stade § 534 die Frage nicht, aber Ges.-Kautzsch § 60, Anm. u. d. Texte. — Dass Hes. 37, 7 für die 3. plur. fem. die 2. plur. masc. gesetzt ist, sagt Qimchi, fol. 19 s; denn er redet dort von der 2. oder 3. plur. fem. Futuri (תִּקְרַבְנָהּ וְתִקְרַבְנָהּ לְיָמֵי צָרָה) und sagt von diesen Formen aus, dass sie auch dreimal mit *ā* als Praeformativ vorkämen, und dass sie auch als 3. plur. masc. sowie als 2. plur. masc. erschienen (תִּקְרַבְנָהּ וְתִקְרַבְנָהּ וְתִקְרַבְנָהּ), und zwar als 2. plur. masc. (תִּקְרַבְנָהּ); falsch bei Rittenberg (יָבִי) eben an der oben angeführten Stelle Hes. 37, 7. Zur Erklärung ihrer Auffassung, wonach, wie gesagt, die 3. plur. fem. anstatt des *ā* ein *ā* angenommen hätte, hat Olsh. § 226, c den „späteren Hebraismus“ und Bō. II. S. 134 den „späteren Rednerstyl“ erwähnt; aber die „spätere“ Zeit erklärt die Erscheinung nicht, weil im aramäischen קָרַב keine Veranlassung zur Aenderung vorlag. Damit ist zugleich für unwahrscheinlich erklärt, dass zur Zeit Hesekiels und von ihm selbst die 3. plur. fem. statt mit *ā* vielmehr mit *ā* affirmirt worden sei. Dass eine solche Verleugnung feststehender Sprachgewohnheiten, wenn sie überhaupt vorhanden gewesen wäre, nur zweimal uns überliefert worden wäre, ist ganz unwahrscheinlich. — Es ist aber im Gegensatz zu den angeführten Auctoritäten vielmehr zu sagen, dass Hes. 37, 7 eine forma mixta stehe, indem ein Leser, ein Diaskeuast für die früher vorhandene Form

c) Nur *a* haben folgende, die im Perfect zwar kein *ē* in unsern Texten zeigen, aber da sie im Perfect auch nicht *a* zeigen, im Perfect *ē* besessen haben können und wahrscheinlich zum Theil besessen haben: בָּרָךְ (niederkniesen); בָּטָל (thöricht sein); צָדִיק (gerecht sein); קָרַם (überziehn); רָטַב (feucht, saftig sein); רָמַד (hinlegen, hinbreiten); רָקַב (faulen); שָׁכַר (sich be-  
rauschen); שָׁמֵן (fett sein); aber nicht שָׁנַל (beschlafen), wie die Concordanz und Olsh. S. 505, 1. Z. sagt; denn der *ā*-laut unter dem Kethib 5 M 28, 30 gehört doch zu dem Qeri שָׁכַב; also bleibt das Imperfect von שָׁנַל ungewiss. So schon Gesenius im Thesaurus s. v. —

d) Bloss *a* zeigen im Imperfect folgende Verba, die im Perfect ausdrücklich durchaus *a* haben: הָלַק (hitzig sein); לָמַד (lernen); מָחַק (süss sein); פָּטַר (spalten, hervorbrechen lassen, weggehn); קָשָׁב (steif sein, von den Ohren gesagt), im Qal bloss Jes. 32, 3, wo kein Einfluss des Satztons geltend gemacht werden kann, vgl. unter e); רָבַץ (auf allen Vieren liegen, nieder-  
kauern); רָנַו (beben); רָכַב (reiten, fahren); שָׁכַב (liegen); שָׁלַט (herrschen) in der 3. sg. masc. Pfi. Pred. 8, 9; in der 3. sg. masc. Impfi. Pred. 2, 19, wie die Concordanz ausweist.

e) *ā* und *ō* zeigen: קָצַר (kurz sein), welches nach dem Adjectiv קָצַר (kurz wahrscheinlich ursprünglich mit *ē* im Perf. gesprochen wurde, dessen (neben sechsmaligem *ā*) einmaliges *ō* in תִּקְצַרְנָה bei Silluq Spr. 10, 27 aber doch nicht mit Bött-

---

תִּקְצַרְנָה die jetzt vorhandene Form תִּקְצַרְנָה gesetzt hat. Denn die Subjecte תִּקְצַרְנָה erscheinen in jenem Capitel 37 zwar auch als Feminina (v. 3 f.); aber meist als Masculina (v. 1. 5 ff.), und zwar auch das Verbalprädicat steht v. 5 f. im Masculinum bei diesen Subjecten. Also war auch v. 7 die masculine Verbalform zu erwarten. Diese rein masculine Form hat Jemand aus Rücksicht auf das sonst sich meist findende Genus des Wortes תִּקְצַר durch Verwandlung des *י* in das *ר* zu einer aus Masculinum und Femininum gemischten Form gemacht. — Dass dieser Diaskeuast sein תִּקְצַר als 2. plur. masc. gemeint habe, weil v. 5 f. mehrmals die צַמְחָה als 2. plur. masc. stehen, ist immerhin möglich, obgleich es an sich weniger wahrscheinlich ist und obgleich das Targum die 3. plur. (קָרִיבָה) hat (die Alexandriner übersetzen freier: προσήγαγε). — Dass aber der Prophet selbst diese künstliche Anpassung der Verbalform an die im Capitel hervortretende Doppeltheit des Genus von צַמְחָה bewirkt habe, ist weit weniger wahrscheinlich, als dass ein späterer mit grammatischem Auge lesender Sopher sie gemacht habe. Vgl. noch § 29, 2, b und 32, 5.

cher I, S 299, 1. Z. aus dem Druck des Satztones hergeleitet werden kann, da auch sein einziger anderer Beleg רָבַי (sie schossen mit dem Pfeil; mit Athnach bei der Paenultima) 1 M 49, 23 nicht von רָבַי, רָבַב, sondern von רָבַב herkommt; vgl. weiter § 34, 2. Und diese beiden Erscheinungen sind um so mehr zweifelhafte Belege Böttchers für Umwandlung des *a* in *o* durch den Satzton, weil eher umgedreht an mehreren Stellen, wie er selbst gleich vorher ausführt, eine Bevorzugung des langen *a* vor *o* in Pausa wahrgenommen wird (vgl. oben S. 160), und von der nämlichen Ursache (unter den gleichen Nebenumständen) doch nicht entgegengesetzte Wirkungen hergeleitet werden können. Es muss wohl ein Hinüberschwanen der Tradition zu dem Impf. von קָצַר (abschneiden, mähen) angenommen werden. — Umgekehrt zweimal *o* (Jes. 48, 8; Mal. 2, 15) und nur einmal *ä* (Mal. 2, 10) hat בָּרַח (verdeckt handeln). — נָצַר (schneiden, scheiden) heisst mit *o* Jes. 9, 19 abschneiden, nämlich Nahrung, mit *ä* Hi. 22, 28 bescheiden, beschliessen. — טָרַח (reissen) hat *o*, aber einmal langes *a* 1 M 49, 27 bei Zaqeph qaton, welches also hier, wie vielfach anderwärts, kleine Pausa bewirkt. Und es muss für möglich oder gar wahrscheinlich gehalten werden, dass das lange *a* vom Einfluss des Satztones herrührt, weil in einigen Fällen der Satzton sicher diese Wirkung hervorgebracht hat; obgleich allerdings gleich das nächste Verb הָשַׁח (sich ausbreiten, ausziehen) gerade umgedreht bei Athnach *o* Hes. 26, 16 und ausser der Pausa *ä* hat 1 Sm. 19, 24. — קָסַח (wahrsagen) hat *o* Micha 3, 11 bei Athnach (auch im Imperativ *o*) und einmal *ä* Hes. 13, 23; nicht bei Mühlau-Volck bemerkt. — שָׁכַח (ruhen) hat *o* und zweimal *ä* 3 M 26, 34 (vom Lande) und Neh. 6, 3 (vom Mauerbau) ausgesagt. Dieser Vocalwechsel ist nicht in der Concordanz (1632), aber bei Böttcher § 911 angegeben. — שָׁקַל (wiegen) hat oftmals *o* und dem entsprechend וָאֶשְׁקַלָּהּ (und ich wog) im Qeri Esra 8, 25, also mit Vererbungschateph-qames [oben S. 74]; aber 8, 26 kommt zwar dieselbe Form als Lesart vor, aber daneben וָאֶשְׁקַלָּהּ, welches auch Jer. 32, 9 steht. Man kann bei dem mannigfaltigen Wechsel, der hier beobachtet wird, schwerlich mit Stade § 94 urtheilen, dass es „kaum richtig“ stehe. Qimchi im Mikhlol, pag. 17 erwähnt allerdings bloss die Aussprache mit קָמֵץ חֶסֶד Esra 8, und J. H. Michaelis hat Esra 8, 26 die Aussprache mit Chateph-Qames vorgezogen und



Jr. 32, 9 bemerkt, dass viele Handschriften Chateph-Qames bieten.

Wenn man die erobernde Gewalt der Analogie des häufiger gebrauchten Thatverbs, die in den meisten der vorausgehenden Beispiele gewaltet hat, ins Auge fasst, so könnte man sich zu dem Schlusse berechtigt fühlen, dass zu den Zustandsverben ursprünglich auch nach ihrer Vocalisation solche Verben gehört haben, die tatsächlich einen Zustand bezeichnen, aber jetzt im Perfect und Impf. wie Thatverba vocalisirt sind. Böttcher erinnert § 910 unter anderm an  $\text{קָמַן}$  (stehen). Wenn aber jener Schluss auch unberechtigt ist, so muss man doch den Umstand im Bewusstsein behalten, dass es der Bedeutung nach nicht wenige Zustandsverba giebt, die in ihren Tempusstammvocalen keine Spur davon zeigen. — Eine weitere Zerlegung der Zustandsverba in solche, welche Eigenschaften, und in solche, welche sozusagen objectalose Handlungen (z. B.  $\text{יָשָׁב}$  wohnen) bezeichnen, lässt sich zwar versuchen, aber nicht durchführen (vgl.  $\text{לָמַד}$  lernen) und bringt keinen wesentlichen Nutzen. Die ursprüngliche Idee und Tendenz der Sprache muss das aber gewesen sein, alle Verba, welche Eigenschaften oder nicht ein Object beeinflussende Handlungen ausdrücken, durch ihre Vocalisation von den Verba zu unterscheiden, welche eine Beeinflussung eines Objectes voraussetzen. — Auf der andern Seite muss auch diess hervorgehoben werden, dass auch die Zustandsverba einen Accusativ zur Bezeichnung der Sphäre annehmen, in Bezug auf welche sich der Zustand geltend macht. Wenn dieser Accusativ also auch ursprünglich nur ein Accusativus relationis (limitationis) gewesen sein kann, so ist es doch eben ein Accusativ, und, wenigstens äusserlich angesehen, sind die Zustandsverba keine Intransitiva. Desswegen habe ich der Anregung Böttchers § 910 folgend, den Ausdruck „Intransitiva“ oftmals vermieden, habe aber seinen neuen Terminus „verba stativa“ mit der deutlicheren obgleich hybriden Bezeichnung „Zustandsverba“ vertauscht. Buxtorf, Thesaurus gramm. pag. 96: „Activa verba Hebraeis vocantur  $\text{קָמַן יָשָׁב}$  = Verba transeuntia sive Transitive, quorum actio transit in aliud subjectum; Neutra,  $\text{עָמַד}$  = Stantia sive  $\text{יָשָׁב יָצָא}$  = Non transeuntia, hoc est, intransitiva, quando actio non transit extra agentem. Passiva periphrastice appellantur  $\text{יָצָא}$  vel  $\text{יָשָׁב}$ , pro forma quaque passiva.“ Bei Qimchi Mikhlol findet man diese Ausdrücke z. B. pag. 20.

Noch genauer handelt darüber Abraham de Balmis im  $\text{מִקְחָל}$  (1523), pag. 125 a.

Neben  $\text{יִקְטַן}$  (er wird klein sein) findet sich vom regelmässigen Verb nur  $\text{יִשְׁלַל}$  (er wird kinderlos sein).

3. Der Imperativ zeigt meist  $\alpha$ . Nach den oben beim Imperfect gemachten Classen geordnet, sind die vorkommenden oder aus der Pausalform hinsichtlich des Vocals sicher bestimm- baren Beispiele für die 2. sg. masc. diese: a) שָׁלֵם Hi. 22, 21; — b) לִבֶּשׁ 1 Kg. 22, 30; 2 Chr. 18, 29; קָרַב 3 M 9, 7 u. s. w.; aber שָׁכֵן 1 M 26, 2 etc., wie das Impf. erwarten lässt; — d) רָכַב Ps. 45, 5; שָׁכַב 1 Sm. 3, 5 etc.; — e) נָזְרוּ (discindite!) 1 Kg. 3, 26. — Die verstärkte Form hat nur bei ausnahmsweiser Betonung den Silbenvocal hinter dem 2. Stammcons., nämlich in רִבְּזָה (bebe doch!) Jes. 32, 11, vgl. über diese Imperativ- form oben § 20, 12. Sonst zeigt sich hinter dem 1. Stamm- consonanten  $\tilde{z}$ , vgl. שָׁכְבָה 1 M 39, 12. Aber  $o$  findet sich in מִשְׁטָּה (zieh doch aus!) Jes. 32, 11, wenn diese Form, wie wahr- scheinlich ist § 20, 12, Imperativ ist <sup>1)</sup>, und so neben קָרַב auch קָרְבָה (sei doch nahe!) Ps. 69, 19 u. sonst. — Die Femininform heisst mit dem aus dem ursprünglichen  $\alpha$  zerdrückten  $\delta$  קָסְמִי (weissage!) 1 Sm. 28, 8 mit Assimilationschateph-qames (S. 74), vgl. über das Kethib dieser Stelle schon oben § 20, 12; sonst überall ist  $\tilde{z}$  wie in שָׁכְבִי 1 M 19, 34. — Die 2. pl. m. z. B. שָׁכְרוּ, רִבְּזוּ, לָמְדוּ, um diese Beispiele von Verben hervorzuheben, die bei der 2. sg. m. nicht vorkamen.

4. Der Inf. cstr. hat selten  $\alpha$ , nämlich שָׁעַל Spr. 16, 19 Pred. 12, 4 und שָׁכַב 2 Kg. 14, 22 etc. — Sonst hat er  $\delta$ . — Mit Femininendung heisst er dann שָׁכְבָה (das Beiliegen) 3 M 18, 20 etc. [das dabei stehende נָתַן heisst „machen, voll- bringen“]; sonst mit der jüngeren Endung דִּבְקָה 5 M 11, 22; 30, 20; Jos. 22, 5. So auch neben קָרַב Ps. 32, 9; 27, 2; 2 Sm. 15, 5; 5 M 20, 2 קָרְבָה 2 M 36, 2; 40, 32; 3 M 16, 1. Aber קָרְבָה, vielmehr Status cstr. קָרְבָה Jes. 58, 3; Ps. 73, 28 kann doch,

1) Schwanken über die Auffassung der beiden aus Jes. 32, 11 ent- nommenen Formen finden wir auch bei Qimchi, vgl. Mikhlol, fol. 16: „[Die 2. plur. fem. Imperativi wird gebildet] auch durch Anfügung eines  $\alpha$  allein.“ [Er sieht also nicht, wie in dem vorliegenden Buche geschieht, die Formen als 2. sg. masc. an, die in Verallgemeinerung ihres Gebrauches auch als Zuruf an mehrere weibliche Subjecte verwendet sei, sondern als eine ganz unerhörte Verstümmelung für רִבְּזָה, מִשְׁטָּה, an]. „Aber es giebt Leute, welche sagen, das  $\alpha$  der Infinitiv (קָסִי) mit Anfügung eines  $\alpha$  sei [also wie Böttcher]. Und ebenso verhält es sich mit מִשְׁטָּה [in der Bibel ist es defective geschrieben] und den übrigen dort stehenden Formen.“

eben weil es den Status cstr. bildet, nicht mit Bö. § 1006 ein Infinitiv genannt werden; es ist nomen actionis (Mühlau-Volck). Ebenso ist zu urtheilen über das bloss mit der Endung des Status cstr. vorkommende **שָׁכַבְתָּ** 2 M 16, 13 etc., welches aber richtig in der Concordanz mit „cubatio, das Liegen“, übersetzt ist. Darauf weist das targumische **נִחַחְתָּ** 3 M 16, 13 f. (das Niedersteigen) und **שָׁכַבְתָּ** 3 M 15, 16 etc.; ebendarauf weist das alexandrinische *καταπαυόμενης* 2 M 16, 13 und *κοιτῆ* 3 M 15, 16 etc. Die Tradition kennt nicht das „Ausgiessen“ Mühlau's und Volck's. — Aber es existirt noch **לְשָׁכָרָה** (zum sich Berauschen) Hag. 1, 6. <sup>1)</sup> Der Inf. absolutus ist immer, wie im Paradigma angegeben; nur dass auch scriptio defectiva vorkommt. **קָרִיב** Pred. 4, 17 ist Inf. abs. Qatal, vgl. Knob. z. Stelle; so des Sinnes wegen; nicht, wie Bött. II, S. 228, Anm. 1 will, weil es keinen Inf. Qittäl mit *ä* gebe; so auch Stade § 624, c; nicht ist es Inf. Qittäl, wie Olsh. § 249, c; Ew. § 240, b meinen.

5. Für das Particip wird meist ein Adjectiv gebraucht; vgl. nach den beim Impf. gemachten Classen: a) **זָקֵן** alt und alternd; **שָׁלֵם** unversehrt seiend; **שָׁלֵם** vergeltend nur Ps. 7, 5; vgl. **שָׁפָל** niedrig; — b) **גִּבֹּר** tapfer; **גָּדֹל** gross werdend 1 M 26, 13; 1 Sm. 2, 26; 2 Chr. 17, 12; aber **גָּדוֹל** gross; **דָּבַק** anklebend, haftend nicht 2 Kg. 3, 3; aber Spr. 18, 24; 5 M 4, 4; 2 Chr. 3, 12; **כָּבֵד** schwer 1 M 12, 10 etc.; **לִבָּשׁ** bekleidend nur Zeph. 1, 8; **קָדֵשׁ** geweiht seiend, im schlimmen Sinne, **קָדוֹשׁ** im guten Sinne; **קָרִיב** nahend; aber **קָרִיב** nahe; **שָׁכֵן** Bewohner, Anwohner, Nachbar, aber **שָׁכֵן** wohnend. — c) **צָדִיק** gerecht; **רֹטֵב** saftig Hi. 8, 16; **שָׁמֵן** fett; — d) **הֵלֵךְ** hitzig seiend; **מְרוֹק** süß; **קָשָׁב** (aufmerksam) ist voranzusetzen zu dem Feminin **קָשְׁבָה** Neh. 1, 6. 10; auch **קָשְׁבוֹת** Ps. 130, 2; 2 Chr. 6, 40; 7, 15; **מוֹטֵר** hervorbrechen lassend, bloss Spr. 17, 14; vgl. **רָנָה** bebend 5 M 28, 65; **רֹבֵץ** kauernnd; **רֹכֵב** reitend, fahrend; **שָׁכֵב** liegend; **שָׁלִיט** (dominator); — e) **קָצֵר** (kurz seiend, kurz) kann bloss erschlossen werden aus der Analogie von **זָקֵן** etc.; denn die Form mit Sere existirt nicht selbst, sondern nur der Status cstr. **קָצַר** und **קָצְרִי** Hi. 14, 1; 2 Kg. 19, 26 etc.; für **קָצְרוֹת** in der Concordanz

1) Qimchi, Mikhlol, fol. 13 fügt **לְקָדְשָׁה** (zum Glätten) Hes. 21, 16 hinzu. Dieses Beispiel hat Niemand, ausser Stade § 619, g wieder erwähnt (sein **לְקָדְשָׁה** ist überdiess verdrukt für **שָׁה**, obgleich es auch im Index steht).

steht Hes. 42, 5 קָצְרוֹת בּוֹיָד; verdeckt handelnd; נָצַר schneidend nur Ps. 136, 13; מִשֵּׁט zerreissend; מִשֵּׁט (ausziehend) nur Neh. 4, 17; קָטַן קָטָן, קָטָן (klein).

Von mehreren findet sich auch das Participium passivum, zum Theil mit activ gewendeter Bedeutung; vgl. לְבוּשׁ bekleidet; שָׁכַן gelagert, aber auch schliesslich = wohnend, bloss Ri. 8, 11; בָּרוּךְ gesegnet; שָׁכַר berauscht, nur einmal Jes. 51, 21 und zwar als Fem.; öfter aber שָׁכַר als Adjectiv und Femin. שָׁכַר 1 Sm. 1, 13; לָמַד gelehrt, gewöhnt, gewohnt, nur 1 Chr. 5, 18; öfter לָמַד; שָׁכַל der Kinder beraubt, bloss im Femininum Jes. 49, 21; öfter aber eine abgeleitete Adjectivbildung שָׁכַל orbatus prole. —

Auch שָׁלַם zum Frieden gebracht [an Frieden gewöhnt], und darum friedliebend und friedlich, welches Gesenius im Lgb. § 91, 18 erwähnt und Rödiger im Thesaurus vertheidigt, ist gegen die Conjectur von Thenius in der 1. Auflage seines Commentares zu den Büchern Samuelis שָׁלַם שָׁלַם für שָׁלַם (שָׁלַם) festzuhalten. Es ist aber, um diess nebenbei zu bemerken, auch die neue Conjectur von Thenius in der 2. Auflage, wo er das Pronomen שָׁלַם für unmöglich hält, abzuweisen. Denn das Weib von Abel spricht schon im vorhergehenden Verse 2 Sm. 20, 18 nicht von sich, sondern von ihrer Stadt. Darum kann sie ohne Schwierigkeit V. 19 als Verkörperung und Repräsentantin ihrer Stadt fortfahren mit „ich bin Friedliebende, Treue [wir würden sagen Loyale] Israels.“ Und dass sie nicht sich als einzelne Person mit dem „ich“ meint, das zeigt die Fortsetzung aufs deutlichste. Denn sie fährt fort: „Du suchst sterben zu lassen eine Stadt und Mutter in Israel; warum verschlingst du das Erbe Jehova's?“ Mit der Mutter meint sie doch nicht sich, das einzelne Weib, sondern ihre Stadt. Auch das Targum hat שָׁלַם שָׁלַם und die LXX haben: *Εγώ εἰμι εἰρηνοῦσα τῶν σιτιζομένων Ἰσραὴλ καὶ*. Also die palästinische und die ausserpalästinische Tradition garantirt das Pronomen und spricht dagegen, dass mit Böttcher und Thenius für שָׁלַם ein שָׁלַם zu lesen sei. — Die beiden Status cstr. können bei der Festhaltung der Lesart 1) wie es oben geschehen ist, einander coordinirt, also beide als Nomina recta zum folgenden Status absol. gefasst werden; denn es kommen ja, wenn auch selten, 2 Nomina recta vor demselben St. abs. vor, vgl. Ewald § 339, b; Ges.-Kautzsch S. 256, 1. Anm. unter d. Texte; Nägelsbach § 63, 2, und wenn da die beiden Stat. cstr. durch „und“ verbunden sind, so könnte diess auch wohl fehlen, wie ja auch sonst 2 Adjectiva asyndetisch bei einander stehen, vgl. Sach.

1, 8 mit 6, 3. Es kann auch der 1. St. cstr. als assimilirt an den folgenden coordinirten gefasst werden, vgl. nur **אֵלֶּיךָ יָצֵא וְעָנִיךָ** 1 Sm. 28, 7 und viele Beispiele bei Ges.-Kautzsch § 116, 5 und Nägelsb. § 64, 4.) Die Lesart kann aber auch 2) mit den LXX so gefasst werden, dass die beiden Status cstr. einander subordinirt sind.

Ueber **שָׂכַרְךָ** handelt Qimchi, Mikhlol fol. 20, wo er nach der Behandlung des Qal anhangsweise von den **עֲשֵׂיִם** spricht, die so heissen, „weil sie für sich selbst stehen und ihre Handlung nicht auf einen Andern übergeht“ (**לֹא תָצֵא עֲשֵׂיִיךָ מֵעַל אֲדָרִי**) und von denen deshalb das Participium passivum nicht vorkomme. — Dort fährt er fort: „Und es giebt Verba, bei denen du das Ptc. act. oder das Ptc. pass. (**עֹשֶׂה**) sagen kannst, welches davon [von den Beiden] du willst; wie wenn du sagst: **שָׂכַרְךָ** oder du sagst: **שָׂכָרְךָ**, z. B. **שָׂכַרְךָ** Ri. 8, 11 [nicht „Cap. 5“], sodass **שָׂכַרְךָ** ein Adjectivum (**חֹמֶר**) ist an Stelle des Ptc. act. und pass. . . . . Und ebenso **בְּרִיךְ** (gesegnet) ist ein Adjectivum; denn wir haben nicht [eine Form] gefunden vom Qal von dieser Bedeutung [segnen], und ebenso ist **קָדַם** ein Adjectiv, denn das Qal davon ist ein intransitives Zeitwort (**קָדַם**). — Darauf: „Und es giebt Verba, von denen man die ganze Conjugation sagen kann, aber von denen man weder das Ptc. act. noch das Ptc. pass. sagt, weil von ihnen das Nomen adjectivum (**שֵׁם חֹמֶר**) an Stelle des Ptc. act. und pass. vorkommt, z. B. **קָדַם** und **קָדַם**, und weder sagt man **קָדַם** oder **קָדַם** noch **קָדַם** oder **קָדַם**. Und so **קָדַם**, **קָדַם**, **קָדַם**, **קָדַם**, **קָדַם**. Nicht sagt man von ihnen **קָדַם** etc. Und von **קָדַם** haben wir weder ein Ptc. act. oder pass., noch ein Adjectivum in der Schrift gefunden; aber in der Mischna haben wir das Adjectivum **קָדַם** etc. gefunden.“

Ich habe diese Stelle deshalb angeführt, weil doch die darin ausgesprochene alte Anschauung, dass die Verba intransitiva der Participialbildung entbehren, und dass die Nomina **קָדַם** etc. keine Participia, sondern Adjectiva zu nennen sind (er führt auch fol. 9 s. keine „Participia“ dieser Art auf), mit derjenigen Anschauung ausgeglichen werden muss, welche man in neuerer Zeit vertreten findet. Nämlich Gesenius sagt im Lgb. S. 260: „Man kann eine dreifache Bildung des Particips unterscheiden: a) die ursprünglichste scheint die, wo das Participium mit der *tertia praeteriti* gleichlautend ist, oder sich nur durch Verlängerung des kurzen Vocal unterscheidet. *Tödtet* und *tödtend* wurde durch dieselbe oder eine

1) Eine ziemlich ganz entsprechende Parallele zu den als coordinirt gefassten Status constructi von 2 Sm. 20, 19 ist aber **בְּאֵרוֹת אֲשֶׁר בְּאֵרוֹת אֲשֶׁר** (Brunnen, Brunnen von Asphalt) 1 M 14, 10.

sehr ähnliche Form angezeigt. So in Kal bei den regulären Verben mit *E* und *O* in der zweiten Sylbe, als  $\text{קָטַל}$ ,  $\text{קָטַל}$  *praet.* und *part.*; in den *Verbis*  $\text{קָטַל}$ , als  $\text{קָטַל}$ ,  $\text{קָטַל}$ ,  $\text{קָטַל}$ ; und vorzüglich im *Niphal* aller *Verba*, als  $\text{קָטַל}$ ,  $\text{קָטַל}$ ,  $\text{קָטַל}$ . — Derselben Analogie folgte ursprünglich auch das regelmässige Verbum der Form  $\text{קָטַל}$ , aber die Participialform  $\text{קָטַל}$  ist nur noch als *Nomen verbale* gebräuchlich. Daher ist bei der gewöhnlichsten Form — b) eine zweite Bildungsweise angewendet, die sonst nicht vorkommt, nämlich, wie  $\text{קָטַל}$ ,  $\text{קָטַל}$ ,  $\text{קָטַל}$ , im Arab.  $\text{قَاتِل}$ , aram.  $\text{ܩܬܝܠ}$ ,  $\text{ܩܬܝܠ}$ . — c) Alle übrigen Participia schliessen sich an den Infinitiv an und setzen  $\text{ו}$  vor etc.“ Ebenso Ew. § 169; Olsh. § 245; Bō. § 991; mit besonderer Deutlichkeit Stade § 613, b: „Dasselbe Urnomen, welches zum Particip verwandt wurde, diente einst auch zur Bildung der 3. Pers. Masc. Sing. Perf. Ganz besonders deutlich ist dieses Verhältniss noch im Niphal.“

Diese neuere Anschauung scheint mir zu viel aus den vorliegenden Prämissen zu folgern. Denn es liegt doch nur unfraglich vor, dass einige Nomina mit Qames und Sere, sowie eines mit Qames und Cholem ( $\text{קָטַל}$  Jr. 22, 25; 39, 17) wie Participien gebraucht werden; bei  $\text{קָטַל}$  und  $\text{קָטַל}$  etc. sowie den wenigen ähnlichen ist die Entstehung fraglich (vgl. § 38), und  $\text{קָטַל}$  scheint mir als relativ jung keine ursprüngliche Idee der Sprache zu bezeugen. Aus diesem Thatbestand scheint mir nicht erschlossen werden zu können, dass auch bei Verben, wie  $\text{קָטַל}$ , die ursprüngliche Participialform  $\text{קָטַל}$ , hebr.  $\text{קָטַל}$  gelautet habe, und dass es die erste (unbewusste, aber doch vorhandene) Idee des Sprachgeistes gewesen sei, die einfachste Form des Perfectums und das Participium gleichlautend sein zu lassen. Vielmehr bedeutet die einfache Form des Perfects, dass Jemand eine Handlung vollendet habe, aber das Particip sagt aus, dass Jemand eine Handlung nicht vollendet habe (dass er  $\text{קָטַל}$  sei, eine mittlere Stellung einnehme zwischen dem  $\text{קָטַל}$  und dem  $\text{קָטַל}$ , wie die hebr. Grammatiker sich ausdrücken). — Man wird zwischen der alten und der neuen Anschauung folgenden Mittelweg als den richtigen anerkennen müssen: In Bezug auf die Participialbildung scheiden sich die Thatverba und die Zustandsverba; die ersteren haben ihr Particip im arab. *qātilun*, hebr. *qāṭēl* etc.; die letzteren, weil bei ihnen das Gewesensein in einem Zustand und das Nochsein in demselben gewöhnlich zusammenfiel, in einer Sprachbildung, die mit der 3. sg. Perfecti zusammenfällt. Qimchi muss also anerkennen, dass auch  $\text{קָטַל}$  etc. nach der Idee der Sprache Participia sind, und die Neueren müssen anerkennen, dass das Particip von  $\text{קָטַל}$  auch von vornherein nicht  $\text{קָטַל}$  hiess. Eine solche richtige mittlere Meinung liegt auch den Angaben bei Bickell-Curtiss § 116; Ges.-Kautzsch § 50; Müller § 182 zu Grunde.

## § 22. Der Stamm Niqtál.

Vorbemerkung. Es ist schon § 20, 4 hervorgehoben, dass der Grundstamm Qal ein einzigartiges Verhältniss zur Wurzel hat. Und es ist hier hinzuzufügen, dass die Bildungen, welche man durch die gleiche Benennung „Stamm“ mit ihm coordiniren zu wollen scheint, ihm in Betreff der Wortableitung (*derivatio*) durchaus subordinirt sind, weil sie nicht ebenfalls primäre, sondern secundäre Bildungen aus der Wurzel, nicht Brüder des Grundstammes, sondern Kinder desselben sind. — Welche einzelnen seltenen Stämme wahrscheinlich ebenfalls direct aus der Wurzel abgeleitet sind, wird unten besonders bemerkt werden. — Es wäre bei dieser Beziehung des Grundstammes und der andern Stämme zur Wurzel und darum zu einander gut, wenn man bei Qal und z. B. Niphal gar nicht das gemeinsame Wort „Stamm“ gebrauchte. Aber eine solche gemeinsame Benennung braucht man durchaus, und wäre es auch nur, wenn man Jemanden im Unterrichte fragen will, ob eine dastehende Verbalform dem Qal oder Niphal oder u. s. w. angehört. Denn man kann doch da nicht allemal alle Namen aufzählen, um den Gefragten daraus einen wählen zu lassen. — Zu solcher zusammenfassenden Benennung der directen und indirecten Ableitungen der Wurzel habe ich nun, wie Andere, das Wort „Stamm“ gewählt. „Species“ oder „Form“ mit der arabischen Grammatik anzuwenden habe ich mich doch nicht entschliessen können, weil der erstere zu gesucht und doch stumpf, der letztere aber, wie schon Gesenius, Lgb. S. 234 bemerkte, zu allgemein ist. Denn wenn ich Jemanden frage: „Welche „Form“ ist diess?“, so soll er mir nicht bloss den „Stamm“, sondern auch das Tempus etc. angeben. — Den Ausdruck „Conjugation“ aber für „Stamm“ anzuwenden, konnte ich nicht für richtig halten, da er in der Anschauung der Lernenden etwas ganz anderes bezeichnet und sein Gebrauch immer eine Verwirrung in den Köpfen zurücklässt. — Undeutlich ist auch der Ausdruck der Nationalgrammatiker, von welchem Buxtorf, Thesaurus, pag. 95 spricht, vgl. „Flexio Verbi secundum Tempora et Personae dicitur *Conjugatio*: Hebraeis  $\text{בִּינְיָן}$  *Binjan*, Structura, Aedificium, a  $\text{בָּנָה}$  *Aedificare*“. Davon handelt Qimchi im Mikhlol gleich zu Anfang: „Der Bau der Zeitwörter ( $\text{בְּבִינְיָן}$   $\text{בִּינְיָן}$ ) baut sich in acht Reihen auf. Die eine Reihe ( $\text{בָּן}$ ) ist der leichte Bau ( $\text{בְּנִי$ ), und er ist die Grundlage der Zeitwörter und ist so genannt, weil bei ihm kein Buchstabe zu den Grundbuchstaben gefügt ist, ausser um zu dienen dem Bedürfniss seiner Flexion für den Gefundenen [die getroffene = angeredete Person] und den Verborgenen [die abwesende = dritte Person] und

den für sich Redenden [= erste Person] und für das Weibliche und für die Vielen (männlichen und weiblichen)“.

Perfectum: 3. sg. m. נִקְטַל *nīqtāl* (er ist getötet worden).

3. sg. fm. נִקְטְלָה *nīqtēlā* u. s. w.

2. sg. m. נִקְטְלָה *nīqtālā*.

Hier braucht man nur drei Leitformen, weil die erste Silbe keinen tongedehnten Vocal in offener Silbe enthält; und so ist es überall, wo eben nur drei Leitformen im Perfect gegeben sind. Dass aber, wenn auch nicht im Vocalismus der ersten Silbe, doch in der Betonung die 2. ps. pl. m. und fem. sich von den andern mit Consonantafformativen versehenen Formen unterscheidet, ist aus dem Qal bekannt.

Impf.	3. sg. m.	יִקְטֹל <i>jiqqātēl</i>
	2. sg. fm.	תִּקְטְלִי <i>tiqqā-tēlī</i>
	3. pl. fm.	תִּקְטְלֶנָּה <i>tiqqātēlnā</i>
Imp.	2. sg. m.	הִקְטֹל <i>hiqqātēl</i>
	2. sg. fm.	הִקְטְלִי <i>hiqqā-tēlī</i>
	2. pl. fm.	הִקְטְלֶנָּה <i>hiqqātēlnā</i>

Inf. cstr. הִקְטֹל

„ abs. הִקְטֹל, הִקְטַל und הִקְטַל *nīqtāl*.

Partc. הִקְטֹל *nīqtāl*.

1. Was den Namen dieses Verbalstammes anlangt, so nennt man ihn sonst Niphal, genauer Niphāl, indem die vom Grundstamm Qal abgeleiteten Stämme mit derjenigen Form benannt werden, welche sie beim ehemaligen Paradigma נִפְעַל (machen, thun; nur im höheren Stil, zuerst 2 M 15, 17) hatten. Diese alte Benennung würde aber besser aufgegeben werden; schon weil das Verb נִפְעַל ein unregelmässiges ist. Der Hauptgrund ist aber, dass diess Verb wegen seines Guttural ein ganz unbrauchbares Veranschaulichungsmittel ist. Ein anderer Grund folgt § 24, 1. Man muss Böttcher Dank wissen, dass er sich nicht gescheut hat, diesen Anachronismus zu beseitigen. Oder was soll uns nöthigen, diese Last, die jeder Lehrer beklagt, weiter fort zu schleppen? Zur Verständigung mit solchen, welche nur den alten Namen kennen, kann man ja diesen zum neuen, so oft es nöthig ist, hinzusetzen; diejenigen aber, welche ältere Grammatiken studieren, die sind über einen Anstoss an anderer Benennung erhaben. — Der erste vom Qal durch Vorsetzung von נִ abgeleitete Stamm bedeutete ursprünglich, wie die



Arabische Sprache und das allgemeinsprachliche Verhältniss von Medium und Passivum beweist, stets, und jetzt noch zum Theil das Reflexivum zum Qal, wobei das Reflexivpronomen im Accusativ oder auch im Dativ stehen kann (שָׁמַלְתָּ sibi d. h. in seinem Interesse glatt sein = entschlüpfen), und wobei auch das Subject ein mehrköpfiges sein kann, also die Handlung nicht sowohl reflexiv als reciprok genannt werden muss, vgl. שָׁמַלְתָּ (mit einander rechten). Gewöhnlich aber hat dieser Stamm passive Bedeutung.

2. Das *ā*, welches ursprünglich im Perfect hinter *ו* gesprochen wurde, ist beim regelmässigen Verb immer zu *ī* erhöht, vgl. z. B. וְיִכָּרְתָּ (und du sollst ausgerottet sein) Obadja vs. 10; וְנִכְמָתִי (ich bin zum Schweigen gebracht d. h. vernichtet, von צָמַר gebunden, verschlossen sein, stumm sein) Hi. 23, 17.

וְנִכְמָתִי ist wahrscheinlich als 2. sg. fem. verkannt und als Partic. fem. punctirt Hes. 27, 34; LXX *νῦν συνετελεσται*; Ew. § 190, c; Smend z. St. Da die 2. sg. fem. vorausgeht und nachfolgt, so ist diese Auffassung als richtige anzusehen gegenüber dem Targum (וְנִכְמָתִי = nunc fracta est), welches die 3. sg. fem. setzt. Die dritte Person nimmt unrichtig auch Qimchi im Commentar zur Stelle an, indem er das Subject der zweiten Vershälfte auch für die erste annimmt. — Als Perfectform ist jedenfalls auch וְנִכְמָתִי 4 M 21, 20 gemeint und zu übersetzen „und sie (die Pisga) = welche sich vorneigt (über die Fläche der Wüste)“. Das Tiphcha bei der Vorletzten bezeichnet dann kleine Pausa und desswegen steht die Form für וְנִכְמָתִי. Weil kein Pronomen dabei steht, ist diese Auffassung der Form als Perfectform wahrscheinlicher, als die, dass sie Participle sei und dann auch in kleiner Pausa stehe. Keinesfalls haben wir eine Spur davon, dass die Perfectendung *ו* auch unbetont gesprochen worden sei. Es ist nicht nöthig, mit Olshausen § 226, b eine Verschreibung des *ו* für den Artikel *ו* anzunehmen, weil dieser 23, 28 steht: וְנִכְמָתִי. Und überdiess bleibt ja dann in jener Stelle 21, 20 die eben zu erklärende besondere Betonung ganz unerklärt. Allerdings sowohl das Targum (וְנִכְמָתִי = und hinschauend) als auch die LXX (τὸ βλέπον) bieten das Participle. Deshalb nimmt auch Bö. I. S. 414 das Participle an; aber auch Ewald § 173, b, Anm. giebt richtig wenigstens die Möglichkeit zu, dass die Form Pausalform des Perfects sein könne.

3. Beim Imperfectstamm ist das *ו* eng an den ersten Stammconsonant getreten, ja mit ihm zusammengesprochen

worden und hat sich zwischen dem ersten und zweiten Stammconsonanten ein tongedehntes Qames erzeugt. — In der 1. ps. sg. bleibt hier neben *ā* auch *i* dreimal: *אֶפְלֹט* (ich werde ent- schlüpfen) 1 Sm. 27, 1; *אֶדְרֹשׁ* (ich werde gesucht) Hes. 14, 3, aber beide Male vielleicht zur Erzeugung eines Gleichklangs mit der vorausgehenden Form; doch ohne solche Veranlassung *אֶשְׁפֹּט* (ich werde rechten) Hes. 20, 36. Und immer bleibt *i* im Cohortativ, auch wo dieser zur Bildung des Impf. consec. verwendet ist (Qim. 55; Bö. § 1009). — Darein, dass vor dem *קו* thatsächlich immer, ausser bei einem Beispiel des unregelmässigen Verb, *ā* sich zeigt, müssen wir uns fügen<sup>1)</sup>, obgleich dadurch das im allgemeinen herrschende Gesetz zerstört wird, dass ein *ē* (oder *i*) der ersten Perfectform vor den Consonantaffirmativen als *ā* erscheint, aber ein *ē* (oder *i*) der ersten Imperfect- oder Imperativform auch vor Consonantaffirmativen sich als *ē* hält. Die „regelmässige“ Form ist also die mit *ā*; das ist der Anmerkung Böttcher's zu § 1009 zuzugestehen; aber sie ist nicht die ursprüngliche, wie er § 1007, 3 meint, indem er sagt: „Impf. u. s. w. sind mit verdünntem Endsilbenvocal ( *i* statt *e* ) u. s. w. gebildet“. Nein. Denn der Vocal des hebr. Impf. ist nicht aus dem hebr. Perf. abzuleiten, sondern aus dem Impf. der arabischen VII. Form; also wurde aus *i* erst *ē*, und daraus nach der Analogie des Perfects, welches im Niphal schon durch die Stammbildungssilbe genug abgesondert zu sein schien, oder aus irgend welchem lautlichen Grunde in doppelt geschlossener Silbe jenes *ā*. — Qimchi 57, b bietet Sere vor *קו*.

*וְנִקְרְיוּ לֹא יִקְרָקְרוּ* (und seine Kleider werden nicht verbrannt werden) steht Spr. 6, 27. Nun ist *קָרָקְרָ* (Kleid) sonst masc., und auch 3 M 6, 20 möchte ich gegen Ges. Thes. und Mü.-V. mit Knobel und Bö. § 658, 4 es nicht unter dem femininen Suffix verstehen, weil sonst der Ausdruck ganz sinnlos weitschweifig wird. Trotzdem kann ich nicht mit Bö. § 929, *δ* in Spr. 6, 27 die Verbalform für die 3. sing. fm. nehmen [uretur und *קָרָקְרָ* als adverbialer Acc.].

1) Vgl. die Worte von Ges. Lgb. § 92 Anm. 4: „Man muss sehr versucht werden, die Form mit Pathach ins Paradigm aufzunehmen. Da indessen die mit Zere die ursprüngliche scheint und hier und in Piel noch Spuren derselben vorkommen (Ruth 1. 13; Hi. 27, 4), so habe ich sie nicht von ihrem Platze verdrängen mögen“. Ew. S. 9 und Ges.-Kautzsch haben aber das Pathach im Paradigma; ebenso Bickell, Land und Müller.

weil ja im Hebr. auch sonst viele Nomina doppeltes Genus haben. — Auch Jes. 27, 11 geht  $\text{הִתְפַּחְּרְוּ} (eae frangentur)$  nicht auf das zunächst vorausgehende  $\text{קָצִיר} (Ernte)$ , sondern auf die im Schluss von Vs. 10 erwähnten  $\text{עֵצִים} (Zweige)$ . — Auch  $\text{הִתְפַּחְּרְוּ} (eae conculcabuntur)$  Jes. 28, 3 geht nicht bloss auf das zunächst folgende  $\text{כֶּרֶם} (Krone)$ , sondern auf die beiden Vs. 1 genannten femininen Subjecte  $\text{וְ} (und)$   $\text{וְ} (oder)$  vielmehr  $\text{וְ} (welches)$  letztere auch Vs. 4 folgt, nur dass die Construction abgebrochen ist. Also auch in der letzten Stelle habe ich gegen Ew. § 191, c; Bō. § 929, δ keinen Anhalt dafür finden können, dass die 3. sing. fem. zur Unterscheidung von der 2. sg. masc. mit  $\text{וְ} (mit)$  versehen worden sei. Auch Ges. Lgb. S. 800 f. möchte, so sehr er auch Parallelen aus dem Neuarabischen kennt, dieses Zugeständniss abwehren; ebenso sträubt sich Ges.-Kautzsch S. 106. Olsh. erwähnt obige Stellen nicht; Stade Jes. 28 als 3. pl.

Impf. consecutivum ist auch auf der Vorletzten betont nach § 20, 11; beim regelmässigen Verb aber nur in  $\text{וַיִּחַץ} (und er band [hing] sich [an])$  4 M 25, 3.  $\text{וַיִּתְּנָה} (entwöhnt werden)$  1 M 21, 8.

Indem uns beim Imperativ wieder, wie im Qal, der Imperfectstamm ohne Präformativ entgegentritt, bemerken wir, dass er wieder mit dem Spiritus asper ( $\text{ה}$ ) beginnt, welchen das Hebräische bei den Stammbildungspräfixen nun einmal vor dem Spiritus lenis bevorzugt hat. — Imperfect und Imperativ standen beim Leben der Sprache als zwei selbständige Bildungen da aber doch ist ursprünglich das Imperfect so entstanden, dass die Präformative vor den Imperfectstamm traten, der uns z. B. im Imperativ entgegen tritt. Bei diesem Zusammenwachsen der Präformative mit dem Imperfectstamm ist, wie wir sehen, eine Uebergang oder Verschluckung (Syncope) des  $\text{ה}$  eingetreten, mit welchem der Imperfectstamm anlautet. Nur kann Niemand sagen, ob beim Beginn jenes Zusammenwachsens der Spir. asper oder der Spir. lenis im Anlaut des Imperfectstamms gesprochen zu werden pflegte. Zur letzteren Annahme nöthigt uns kein Bedenken, weil im Hebräischen auch ausser der Verbal-flexion eine Syncope des Spiritus asper oftmals vorgekommen ist, sondern könnte nur das Arabische mit seinem Spiritus lenis in den entsprechenden Formen uns geneigt machen. Doch diess ist gleichgiltig; mehr von Belang ist aber, dass man sich nicht vorstellt, jenes Verbinden der Präformative mit dem Imperfectstamm und die dabei stattfindende Syncope seien von den ein-

zeln redenden Subjecten mit Bewusstsein vollzogen worden; vielmehr sind sie vom Gesamtsubject der Redenden oder vom Sprachgeist unbewusst, allmählich und stetig begonnen und fortgesetzt worden.

Das ך im Anlaut eines Verb hat, als der factischen und virtuellen Verdoppelung unfähig, immer die Silbe des Präformativs zu einer offenen gemacht und mit einem langen Vocal ausgestattet z. B. ךָּרָם (und er war betäubt im Schläfe) Jon. 1, 5. — Es ist nach meiner Ansicht durchaus nöthig, die Verba mit ך ganz und gar bei den regelmässigen Verben zu behandeln. — ךָּשָׁבַר Hes. 32, 28. — ךָּזָכָר (es w. männl. geboren) 2 M 34, 19 (Qimchi, Wurzelb. s. v.): Qames nicht Dehnung des Pathach, das als **breiterer Laut** öfters in der letzten Stammsilbe Impfi. Ni. erscheint (Qimchi 56, a); nicht Rest einer urspr. Lesart ךָּזָכָר (Ew. § 93, a; Olsh. § 265, a; Bö. I. S. 298; Stade § 552; Mü.-V. s. v. [?]), denn Trg. ךָּזָכָרִין, LXX τὰ ἀρσενικά nur Erleichterung; sondern es ist ein bewusster Hinweis auf den denominativen Character dieser Form.

4. Der Imperativ ist auf der Letzten betont. Diess Selbstverständliche ist nur deshalb zu erwähnen, weil für „hüte dich!“ sei es wegen des Ernstes dieser Mahnung, sei es wegen des häufigen Gebrauches, bloss einmal ךָּשָׁבַר Jes. 7, 4 und auch da vielleicht nur zum Gleichklang mit der folgenden Form steht, die auch ē in der letzten Silbe hat, sonst aber ךָּשָׁבַר punctirt ist. — Die verstärkte Form erscheint zufällig beim regelm. Verb nicht. — 2. sg. fm. u. 2. pl. m. wie im Paradigma.

Da kommt aber noch die Form ךָּבַר Jo. 4, 11 in Frage. Diese ist von Ges. Lgb. § 92, 6 mit kurzer Verweisung auf die Syntax § 205, wo aber die Stelle nicht angeführt, geschweige besprochen ist, und wieder von Böttcher mit ausführlicherer Begründung, indem er zur Erklärung von § 1009 auf (§ 966 ist Druckfehler) § 956, m zurückweist und hier ein Perf. precativum zu Hilfe nimmt, für das Perfect gehalten worden. Ich muss ihnen beistimmen; denn ehe man eine so ausserordentliche Abweichung der Imperativbildung annimmt, kann man eher einen raschen Uebergang von der 2. ps. der vorausgehenden Imperative zur 3. des folgenden Perfects annehmen und diese 3. ps. pl. das allgemeine Subject „man“ ausdrücken lassen. Also die ganze Stelle würde heissen: „Drängt euch (beeilt euch) und kommt. alle Völker von ringsumher, und man versammle sich!“ (Jes. 43, 9, wo ךָּבַר einer folgenden dritten Person

parallel ist, kann die Frage, ob die Form Imperativ ist, welche Hitzig z. St.; Ew. § 226, c; Ges.-Kautzsch § 51, Anm. 3 bejahen, gar nicht ernstlich gestellt werden: die Stelle ist auch nicht von Qimchi, Mikhlol f. 54 erwähnt worden). Und diese Erklärung kann man auch für die andere in Betracht kommende Stelle Jr. 50, 5 aufrecht erhalten, obgleich dort kein zur 3. ps. hinlenkender Vocativ zwischen Imp. und der fraglichen Form steht; vgl. unten § 41, 5, f. Man braucht aber zu dieser Erklärung nur das gewöhnliche Perf. consecutivum, nicht das Perfectum precativum, dessen Existenz Bš. § 947, g ausführlich nachweist. — Aus der obigen Vorführung von Joel 4 wird aber ersehen, dass die Auffassung der Form als einer Perfectform, obgleich sie mir wahrscheinlicher ist, eine grosse Härte hat. Das Targum setzt die 3. Pers. Impfi. und dieser zu Liebe für das vorausgehende  $\text{בָּא}$ , als wenn  $\text{בָּאִי}$  stünde, die 3. plur. Impfi. ( $\text{בָּרִיחַ}$ ); aber die LXX:  $\sigma\tau\epsilon\lambda\chi\theta\eta\tau\epsilon$ ; und auch für Qimchi (Mikhlol pag. 54 und im Commentar) ist die Form ein  $\text{גָּוִי}$  mit ausnahmsweisem Flexions-Nun; Buxtorf, Thesaurus, pag. 114 folgt seiner Auctorität; aber in der Concordanz übersetzt er „et cum congregati fuerint“. Es ist also nicht zu verwundern, dass Ewald § 226, c; Olsh. § 264; Ges.-Kautzsch § 51, Anm. 3 die Form als Imperativ fassen. Stade hat weder bei der Besprechung des Perfects § 425 noch bei der des Imperativs § 611 dieser Form gedacht.

Die Verba mit anlautendem  $\text{ר}$  würden, wenn ein Imperativ gebildet werden sollte (die Concordanz zeigt keinen), wieder Ersatzdehnung vor  $\text{ר}$  haben.

5. Infinitivus constructus wie im Paradigma. — Verba mit anlautendem  $\text{ר}$  wie im Imperativ. — Als Infinitivus absolutus erscheint a)  $\text{הִכָּרֵת}$  (abgehauen werden);  $\text{הִפְלֹט}$  (entschlüpfen),  $\text{הִפְקֵד}$  (vermisst w.);  $\text{הִשְׁמִד}$  (vernichtet w.); b) eine Form mit  $\delta$  in der letzten Stammsilbe bei  $\text{אֶדְרֹשׁ}$  (gesucht w.) Hes. 14, 3, wo überdiess wegen eines vorausgehenden Spiritus asper ( $\text{הִ}$ , das Fragewort) das folgende  $\text{ה}$  sich zum Spiritus lenis dissimilirt, abgeschwächt hat; c) vom Perfectstamm  $\text{נִכְסֵה}$  (von Sehnsucht zerrissen w.) 1 M 31, 30. Diese Beispiele sind die einzig vorkommenden vom regelmässigen Verb, wenn Böttcher II. S. 228 richtig beobachtet hat.

6. Das Particip zeigt wieder wie das Perfect einen Vocal zwischen  $\text{נ}$  und dem ersten Stamconsonant, also kurz: Es wird vom Perfectstamm abgeleitet.

## § 23. Der Stamm Qittel.

Perfectum:	3. sg. m.	קָטַל <i>qittē'l</i> (er hat gemordet)
	3. sg. fm.	קָטְלָהּ <i>qittēlā'</i>
	2. sg. m.	קָטַלְתָּ <i>qittaltā</i>
Imperfectum:	3. sg. m.	יִקְטֹל <i>jēqattē'l</i>
	2. sg. fm.	תִּקְטְלִי <i>teqattēlī'</i>
	[1. sg.	אֶקְטֹל <i>aqattē'l</i> ]
	3. pl. fm.	תִּקְטְלֶינָהּ <i>teqattēlnā</i>
Imperativ:	2. sg. m.	קָטַל <i>qattē'l</i>
	2. sg. fm.	קָטְלִי <i>qattēlī'</i>
	2. pl. fm.	קָטְלֶינָהּ <i>qattēlnā</i>
Infinitivus constructus:		קָטַל <i>qattē'l</i>
„ absolutus:		קָטַל
Particip:		מִקְטֵל <i>meqattē'l</i>

1. Diese Form nennt man sonst Piel, genauer Pi<sup>3</sup>iel. — Die Verdoppelung des mittleren Stammconsonanten bildet die (intensive oder extensive) Steigerung einer Handlung ab, welche soweit gehen kann, dass Andere unter die Einwirkung der vom Qatal bezeichneten Handlung gerathen oder zur Versetzung in den vom Qatal bezeichneten Zustand veranlasst werden oder als mit demselben behaftet erscheinen, oder auch dass die Handlung einen zerstörenden Character annimmt. — Dieser Stamm hat also a) intensive und extensive Bedeutung, vgl. שָׁבַר (zerbrechen), שִׁבְרָה (zersplittern) und was die extensive Steigerung anlangt, so wird wenigstens das chald. קָטַל vom Töten Mehrerer gebraucht, ebenso im Syrischen. b) Er hat causative Bedeutung, vgl. לָמַד (lernen), לִמְדָּה (lehren) d. h. das Lernen in solchem Grade ausüben, dass Andere zum Lernen angeregt werden oder dass Andere mit lernen. Der Accusativ ist da zunächst ein solcher, wie bei den Zustandsverben § 21, 2, nämlich Accusativus relationis. Vgl. noch גָּדַל (gross sein), גִּדְּלָהּ (gross sein lassen, aufziehen) d. h. das Gross sein ausüben, pflegen in Bezug auf Jemanden. Deutlicher: Die Qittel sind (im Grunde) nicht indirect causativ, wo eine Mittelsperson zur Realisirung des vom Qatal bezeichneten Begriffs veranlasst wird, sondern direct causativ, wo dieser Begriff selbst zur Realisirung bewogen

wird; vgl. das Genauere über diese Unterscheidung in § 27, 1. — Und von der causativen Bedeutung ist die declarative nur eine Abart, indem jene vorhanden ist, wo die Anregung zur Realisirung des Qatalbegriffes durch „Handeln“ gegeben wird, diese aber, wo die Anregung durch lautes Urtheilen, oder stummes Denken geschieht, vgl.  $\text{פָּדָה}$  (für gerecht erklären). c) Er hat privative Bedeutung, vgl.  $\text{סָקַל}$  (steinigen),  $\text{עָסַקַל}$  (entsteinigen) d. h. so stark sich mit Werfen von Steinen beschäftigen, dass ein genannter Accusativus relationis von Steinen befreit wird, wie der von Jehova im Gleichniss gepflanzte Weinberg Jes. 5, 2. Natürlich könnte die starke Ausübung des Steinwerfens auch die entgegengesetzte Bedeutung haben d. h. einen Acker auch ganz mit Steinen überschütten; aber weil diess von vernünftigen Menschen und im naturgemässen Gang der Dinge nicht geschieht, brauchte die Sprache keinen Missbrauch ihres  $\text{סָקַל}$  zu fürchten und von vornherein abzuwehren.

Ich führe hier eine Stelle aus Buxtorf, *Thes. gram.* pag. 116 an, damit man sehe, wie genau er schon die Sache dargestellt hat: „Quae Verba in Kal sunt neutra, hic sunt activa notantque actionem transeuntem in alium, ut  $\text{לָמַד}$  didicit,  $\text{לָמַד}$  discere fecit vel iussit, hoc est, docuit, instituit alium. Quae autem in Kal sunt activa, hic fere idem significant, nisi quod actio saepe videtur intensior et gravior aut etiam accuratior et frequentata magis designari, ut  $\text{פָּרַץ}$  fregit  $\text{פָּרַץ}$  confregit, contrivit. Neutra significatio videtur esse in sequentibus:  $\text{פָּתַח}$  aperuit se, Cantic. 7, 12 [vielmehr: v. 13];  $\text{פָּתַח}$  confractus est Jer. 51, 56;  $\text{פָּתַח}$  aperientur Jes. 60, 11;  $\text{פָּתַח}$  aperta fuit Jes. 48, 8;  $\text{פָּתַח}$  valide germinavit Hes. 16, 7;  $\text{פָּתַח}$  inebriata est Jes. 34, 5 [Stade § 155, d hat von diesen Beispielen das aus dem Hohenliede nicht, fügt aber richtig  $\text{פָּתַח}$  (in Furcht sein) Jes. 51, 13; Spr. 28, 14 hinzu] . . . . . Sunt etiam pauca quaedam Verba, quae primae conjugationis contrarium significatum obtinent, ut  $\text{פָּשַׁע}$  peccavit,  $\text{פָּשַׁע}$  [vielmehr  $\text{פָּשַׁע}$ , wie Buxtorf selbst richtig in der Concordanz aus 3 M 14, 52 citirt]. Monet Elias in libro Habachur, non fieri istud nisi in Verbis derivatis a Nominibus:  $\text{פָּשַׁע}$ ,  $\text{פָּשַׁע}$ ,  $\text{פָּשַׁע}$ “. Diese privative Bedeutung erwähnt Stade a. a. O. nicht.

2. Das Perfect hatte ohne Zweifel ursprünglich in beiden Silben  $\tilde{a}$ . In der ersten Silbe hat es sich beim regelmässigen Verb stets zu  $\tilde{z}$  erhöht. Das  $a$  der zweiten Silbe hat sich ausser der Pausa mehrmals noch erhalten, theils vielleicht wegen des Endconsonanten, theils wegen eines folgenden Guttural,

theils aus Assimilation an einen benachbarten Vocal, theils aus Dissimilation von einem solchen. Die Beweisführung Böttcher's § 1021 tritt da zu sicher auf. *a* seigt sich ausser in den schon genannten גָּדַל (gross machen) und לָמַד (lehren) noch in מָלַט (entschlüpfen und entschlüpfen lassen), חָלַל (theilen), קָדַשׁ (heiligen), שָׁלַם (vollständig sein lassen), שָׁקַץ (verwerflich, greuelhaft machen und dafür ansehen). Da ein *a* im Arab. hinter dem zweiten Consonant des Stammes steht und im Hebr. die aufgezählten Verba ein *a* zeigen, so kann kein Zweifel sein, dass die hebr. Verba den ursprünglichen Vocal und nicht etwa erst einen secundären, aus *ē* entstandenen Vocal enthalten. — Bei דָּבַר (reden); כָּבַס (walken, waschen) mit zwei Ausnahmen (1 M 49, 11 bei Mahpakh und 2 Sm. 19, 25 bei Zaqeph qaton; wohl von Qimchi im Mikhlol fol. 58; nicht von Abraham de Balmis, pag. 173 f. bemerkt — und bei כָּסַר (zudecken, sühnen) hat das ursprüngliche *a*, welches wie überall so auch im Semitischen unter begünstigenden Umständen der Erhöhung zu *ā* zuneigt ('Imāla), in Folge des häufigen Gebrauchs oder der phonetischen Umgebung sich vom reinen *a* entfernt und verkürzt und ist daher durch Segol dargestellt worden. — Wie alle genannten Verba unter dem Satzton *ā*, bezeichnet durch Sere, haben, so die übrigen Verba ausser und in Pausa. Böttcher sagt § 1021, dass דָּבַר 2 M 12, 25 und 5 M 26, 19 in der grossen Pausa stehe; doch die Tradition schwankt, wie J. H. Michaelis in seiner Nota beweist; und er selbst hat an der ersteren Stelle ein Sere und nur an der letzteren ein Segol vorgezogen. — Mit dem Vocalloswerden des zweiten Stammconsonanten beim Antreten der Vocalafformative fällt mit der doppelten Aussprache bei dem ohnehin starken *p* auch das Zeichen der Verdoppelung meist aus, also בִּקְשָׁה an seinen zwei Stellen Esth. 2, 15; Pred. 7, 28, בִּקְשִׁי, welches letztere nur Zeph. 1, 6 mit Dag. f. geschrieben ist mit J. H. Michaelis u. Bö. § 1025, aber vgl. Baer z. St. — Vor Consonantafformativen hat sich das alte *a* erhalten.

Die Verba mit mittlerem *r* haben zum Ersatz für die unterbliebene Verdoppelung das vorhergehende *i* zu *ē* gedehnt z. B. וְבִרְךָ segnen; nur zweimal בִּרְךָ; חִרְךָ (Schärfe entfalten [alsodirect causativ] in Bezug auf Jemanden = verhöhnen; יִרְךָ (Absonderung treiben = sich absondern) Hos. 4, 14; פִּרְךָ (abreissen);



פֶּרֶשׁ ausbreiten; קָרַב (herannahen lassen, sehr nahe sein); שָׂרַשׁ (entwurzeln); שָׂרַח (freiwillig dienen).

Hierher gehört Dikduke § 49: „Diess [sei erwähnt] aus dem Abschnitt vom Verb: הִקְדִּיחַ etc. Sie alle sind pathachirt sei es in der Mitte [des Verses], sei es bei Athnach, sei es bei Soph Pasuq, abgesehen von vieren: פָּקְדָה 1 M 48, 11; הִקְדִּיחַ Ps. 38, 7; יִקְדֹּחַ Ps. 119 [v. 43. 74. 81. 114. 147]; יִשְׁרָח Ps. 119, 128“.

3. Der Imperfectstamm hat sein ursprüngliches *a* in der ersten Silbe bewahrt und sein *i* in der zweiten Silbe durch den Ton gedehnt. Das *u* der Praeformativen hat sich in der offenen, unbetonten Silbe zu dem unbestimmten Laut des Schewa verfärbt. *א* hat bei dieser Umwandlung den homorganen *α*-laut sich erzeugt.

Bei Vocalafformativen gilt wieder die obige Regel vom vocallos gewordenen *ק*. Als Beleg, dass das Dagesch *f*. aber auch bleibt, sei אֶלְקָטָה (ich will sammeln) Ruth 2, 2. 7 erwähnt. Wenn da auch *ק* gelesen wird (wie von David Qimchi sowohl im Mikhlol, fol. 17 als im Wurzelbuch s. v. geschieht), ohne dass doch vorher weder in derselben noch in der Nachbarsilbe ein *o* gestanden hat, so ist dieses als Nachahmung der Fälle, wo *ק* Chateph-Qames aus dem eben erwähnten Grunde und wegen seines eigenen emphatischen Lautes bekommen hat, erklärlich. Die Lesart ist nicht erwähnt bei Ges. Lgb. S. 78; Bö. I. S. 221; II, S. 290; aber Ew. erinnert § 68, b richtig an die Consonanten *ק* und *ח*. Noch richtiger ist es, an die Punctationsrichtung zu erinnern, welche, der allgemeinen Trübung des *a* zu *ā* entsprechend, das Chateph-Qames unter *ק* und vor Gutturalen dem Chateph-Pathach vorgezogen hat. Weil also diess *o* unorganisch ist und nur der Aussprachsneigung entsprossen ist, sagt Olsh. § 65, c richtig, dass die Lesart mit Chateph-Qames nicht den Vorzug verdiene. — Vocaltrübungschateph-qames, vgl. S. 74.

Vor Consonantafformativen erscheint bei Athnach einmal *a* in הִרְשָׁמְתָה (sie zerschmettern) Jes. 13, 18; Qim., Mikhlol, fol. 60.

י consecutivum Imperfecti verliert beim vocallosen י immer sein Dagesch *f*., also fast wie § 16, 1; Qimchi, fol. 49 im Mikhlol; aber nie beim vocallosen ח und ה. Vor א bekommt es immer י. Diess versteht sich zwar nach der allgemeinen Regel § 20, 12 von selbst, muss aber hier, damit einer Verwechslung vorgebeugt werde, nachdrücklich hervorgehoben werden Also z. B.

וְאָדַבֵּר = und ich werde reden; aber וְאָדַבֵּר = und ich redete; Qimchi, Mikhlol, fol. 49.

In יִדְשֶׁקָהּ (er halte für fett = lieblich) Ps. 20, 4 steht das ה cohortativum an der dritten sg. und überdiess mit *ā*. So Buxtorf, Thesaurus, pag. 123; Ges. Lgb. § 84, 2; Ew. § 228, c; Olsh. § 228, b; Bō. § 349, f; Ges.-Kautzsch § 48, 3; Stade § 492, b. Aber Qimchi, Wurzelwörterbuch s. v. יִשְׂיָקָהּ דֶּשֶׁן (er mache es zu Asche!); also ה = Pronomen.

Die mit mittlerem ר haben das *a* der ersten Stammsilbe immer zu *ā* gedehnt, also יִבְרַךְ (er wird segnen) u. s. w.; יִבְרַכְנָה (Böttcher § 1054); aber ר mit Pathach zu schreiben, hat auch etwas für sich, vgl. § 25, 3. — Weil da die vorletzte Silbe offen war und die letzte einen verkürzbaren Vocal enthielt, trat die Regel § 20, 11 in Kraft, also נִיבְרַךְ (und er segnete) u. s. w.; aber auch נִיבְרַךְ 2 Sm. 21, 21. — וְאֶנְרֶשׁ Ri. 6, 9 muss, da zweimal ך vorausgeht und zweimal folgt, aus Versehen für וְאֶנְרֶשׁ gesetzt sein; Bō. II, S. 201; Ges.-Kautzsch § 52. Anm. 2. Qimchi, Mikhlol, fol. 49 erwähnt nur zwei Fälle derselben Verirrung, die nicht zum starken Verb gehören.

4. Der Imperativ zeigt *a* in der letzten Silbe in פִּלְגִי (zertheile!) Ps. 55, 10, Qimchi, fol. 59. Die verstärkte Form wie z. B. סַפְּרֵה (erzähle doch!) 2 Kg. 8., 4, Qimchi, fol. 60. Im Imperativ hat, im Unterschied vom Imperfectum, das vocallos gewordene ק sein Dagesch f. immer behalten, also בִּקְשֵׁה (sucht!); Baer zu Zeph. 1, 6.

Die mit mittlerem ר haben immer *ā*, vgl. בִּרְךָ (segne); aber auch קִרְבֵּה (lass sich nähern!) Hes. 37, 17, Qimchi, fol. 59; nach Bō. II. S. 366 wegen des folgenden א. — בִּרְכְנָה, aber vielleicht auch mit ך.

5. Der Infinitivus constructus mit Femininendung, vgl. זִדְקָהּ (das Rechtfertigen) Hes. 16, 52, Qimchi, fol. 59; שִׁלְכָהּ (das Hinwerfen) Jes. 6, 13; זִמְרָהּ (das Citherspielen = musicalisch verherrlichen; mit Accusativobject) Ps. 147, 1. Er zeigt mehrmals in der ersten Silbe das i des Perfects, vgl. שָׁלַם (das Vergelten) 5 M 32, 35; sicher auch קָשַׁר (Räuchern) Jr. 44, 21; wahrscheinlich דָּבַר (Reden) Jr. 5, 13. Diese drei Beispiele hat Olshausen § 182, e als wahrscheinlich bemerkt; Stade § 222 hat ihm in Betreff der ersten beiden beigestimmt „falls die

Punctuation richtig“; im dritten Beispiele aber entschieden die 3. sg. Pfl. gefunden. Bō. giebt II. S. 226 keins von den drei Beispielen; aber dafür יִי בָּיִם דְּבָר 2 M 6, 28; 4 M 3, 1; 5 M 4, 15; und er hat Recht; denn die Regel, dass בָּיִם auch mit Weglassung von אָשֶׁר ein Perfect hinter sich habe (Ges. Thes. S. 584), beruht bloss auf solchen Stellen (3 M 7, 35; 2 Sm. 22, 1), wo eben auch der Infinitiv anzuerkennen ist; vgl. nur einmal 3 M 7, 35 mit v. 36! Ebenso richtig hat er Hos. 1, 2 hinter תִּתְּנָהּ den Infinitiv erkannt. In den Formen aus 5 M 32 und Jr. 5 sowie 44, Hos. 1 hat auch Qim., fol. 48 den Infinitiv (מִקְרִי) erkannt. Ueber Hos. 1, 2 sagt er: „Nach meinem Wissen ist auch diess das Nomen verbi, und die Erklärung davon ist: Der Anfang des Sprechens Jehovas, welches geschah zu Hosea, war diess, dass er sagte etc.“ Mit dem Inf. cstr. ist der Inf. absol. beim regelmässigen Verb immer gleichlautend. Ebenso bei den schwachen Verben (ausser vier Fällen; siehe u.). — Die mit mittlerem ר haben: בָּרַךְ. Ob בָּרוּךְ Jos. 24, 10 Infinitiv absol. Qittel ist, ist unsicher; denn es könnte auch Qatal sein, also zu § 21, 4 gehören, nach der Syntax. Da aber vom Qal dieses Verbs nur das Partic. pass. mit derselben Bedeutung vorkommt, so ziehe ich die erstere Ableitung vor. Zum Qittel rechnet auch Qimchi, fol. 59 die Form, obgleich es schon zu seiner Zeit Leute gab, welche sagten, dass die Form ein Infinitiv vom Qal sei. — Die Form לְדָרוֹשׁ [לְדַבֵּר] (um zu untersuchen [die Sache]) Esra 10, 16 hat Ges. Thes. s. v. von דָּרוֹשׁ mit Zuhilfenahme eines mouillirenden ך ableiten wollen. Nicht diese Hilfsannahme, vgl. darüber § 34, 1, sondern die Annahme eines Inf. constr. mit ם ist unbegreiflich, ganz abgesehen davon dass ר nach der herrschenden Regel Ersatzdehnung vor sich hat und das Qittel dieses Verbs sonst nicht vorkommt. Gesenius hatte diese Erklärung auch noch nicht im Lgb. § 91, Anm. 6, d, sondern da erklärte er die Form für einen alten Schreibfehler („vielleicht“); ebenso Ew. § 239, b Anm.; Olsh. § 82, d; Bō. § 300b, Anm., welcher auch den Schreibfehler für לְדָרוֹשׁ aus dem gewohnten דָּרַשׁ (Darius) erklärt. So auch Mühlau-Volck s. v. Stade erwähnt die Form nicht. — Qimchi, 64, b „vielleicht zusammengesetzt; ich weiss es nicht“; Wurzelbuch s. v.: „Jod ist hinzugefügt, und die normale Form wäre לְדָרַשׁ“.

6. Das ך des Particips hängt mit dem ך von מִי quis? und aliquis zusammen; das Schewa ist aber wieder ein verdumpftes

û. — Von denen mit mittlerem ר vgl. z. B. מְבַרֵּךְ 1 M 12, 3; מְצַרֵּה (läuternd) Mal. 3, 2 f.; מְשֵׁרֵה (minister, famulus) 4 M 11, 28.

### § 24. Der Stamm Quttal.

Perfectum:	3. sg. m.	קָטַל	<i>quttal</i> (er ist gemordet w.)
	3. sg. fm.	קָטְלָה	<i>quttelā'</i>
	2. sg. m.	קָטַלְתָּ	<i>quttaltā</i>
Imperfectum:	3. sg. m.	יִקְטֹל	<i>jequttal</i>
	2. sg. fm.	תִּקְטְלִי	<i>tequttelā</i>
	[1. sg.]	אֶקְטֹל	<i>aquttāl</i>
	3. pl. fm.	תִּקְטְלֶנָּה	<i>tequttalnā</i>
Inf. constructus:		קָטֹל	
„ absolutus:		קָטַל	
Particip:		מִקְטֹל	

1. Was den Namen anlangt, so hat Böttcher § 1000 richtig bemerkt, dass Pual mit *u* eine falsche Form ist, weil die Verba mit mittlerem ר alle ihr *u* zu *ō* zerdrücken und dehnen, wie er § 1056, III nachweist. Man kann nun zwar entgegnen, dass קָטַל in der Grammatik nur ein Schemen ist, woran die Formen veranschaulicht werden sollen, und dass es nicht als Theil der lebendigen Sprache in Betracht kommt; ferner dass wir, wenn wir so streng verfahren wollten, beim regelmässigen Verb Quttal, beim unregelmässigen aber Qōtal u. s. w. sagen müssten. Indess, es bleibt doch קָטַל ein überaus schlechtes Veranschaulichungsmittel der regelmässigen Stammbildung. — Seiner Bedeutung nach vertritt Quttal das Passivum zu Qittēl und nur, wo dieses scheinbar, d. h. für unser unvollkommenes Sprachgefühl und nach dem wenigen uns übriggebliebenen Sprachmaterial, in seiner Bedeutung mit dem Qatal übereinstimmt, vertritt es das Passivum auch zu diesem.

Dieses war gegen Böttcher § 903—906 zu bemerken, wo er die Spuren des von ihm in ausserordentlichem Umfange postulirten Passivum zu Qal sammelt. Wenigstens soweit er als solche Spuren auch Formen mit verdoppeltem mittlerem Stammconsonanten auführt (נָפְּטָה beschlafen werden Jer. 3, 2; נִפְּטָה abgespült werden 3 M 6, 21; נִפְּסָה ausgegossen werden 4 M 35, 33 und noch mehrere als

wahrscheinlich), ist sein Beweis von vornherein haltlos, weil er den Punctatoren zutraut, dass sie einen falschen Verbalstamm angenommen haben. Aber auch sachlich ist sein Beweis nicht zwingend; denn aus dem blossen Fehlen eines entsprechenden Qittäl in der übriggebliebenen Literatur lässt sich nicht das Fehlen desselben in der lebenden Sprache erschliessen. Weil aber doch die Erscheinung auffallend ist, dass einerseits das Passivum Qal verschwunden, andererseits zu manchem Passivum Qittäl kein entsprechendes Activ gebräuchlich ist, so erlaube ich mir folgende Hypothese aufzustellen: Das nach aller Wahrscheinlichkeit auch im Hebr. erst vorhandene Passivum zu Qatal, also  $\text{בָּרַח}$ , drohte mit der Ton- und Vocalverrückung, die das Hebr. im allgemeinen vom Ursemitischen allmählich trennte, nach den oben § 20, 12 betrachteten Spuren in der offenen unbetonten Silbe Schureq zu bekommen, also  $\text{בָּרַחַ$ . Um nun diese Zerstörung des ursprünglichen Wortkörpers, welche man nicht durch Verflüchtigung des  $\text{u}$  [wie oben beim Impf. Qal] oder durch Umstellung desselben [wie beim Imperativ Qal] verhindern konnte, unmöglich zu machen, bevorzugte man zur Vertretung des Passivum Qal das Passiv des Intensivstammes. — Es soll dabei noch daran erinnert werden, dass auch sonst vielfach der ursprünglich kurze Vocal durch Verdoppelung des folgenden Consonanten in seiner Quantität geschützt wurde, vgl. zu diesem letzten Puncte S. 55 oben und in „Gedanke, Laut und Accent“ S. 72.

Es ist jedenfalls nicht ohne Lautsymbolik, dass das tiefe  $\text{u}$  zum Ausdruck des Leidens gewählt wurde. — Dass in  $\text{קָטַל}$  Mi. 1, 7 ein Quttäl vorliege, ist die Meinung von Qimchi, Wurzelbuch s. v., welcher das Jod [ $\text{i}$ ] mit dem von  $\text{קָטַל}$  (und es werden offen stehen) Jes. 60, 11 vergleicht; von Ewald § 131, d: „Das Passiv ist passender und einige Handschriften lesen wirklich Qibbus“ und von Böttcher § 350, 4, e, und diese Meinung hat für sich, dass wirklich ein vielfacher Uebergang von  $\text{u}$  durch  $\text{ü}$  in  $\text{i}$  vorliegt, vgl. S. 128 f. Dagegen die Ansicht, dass die Form ein Qittäl sei (Buxtorf, Concordanz; Gesen. Thes. s. v.; Olsh. § 246, a, 2; Stade § 402, a), beruht auf der Annahme einer einzigartigen Abweichung des Pausalvocals im Qittäl.

2. Durch Analogie ist der Tempusstamm des Perfects auch im Imperfect gebraucht worden. — Die Präformative sind wieder vocallos.  $\text{x}$  wird wieder mit Chateph Pathach gesprochen. — Auch im Qu. fällt das Verdoppelungszeichen aus dem vocallos gewordenen  $\text{p}$ , obschon selten, aus; nur dass die Verdoppelung virtuell bleibt d. h. keine Ersatzdehnung des vorhergehenden

Vocals eintritt. Böttcher führt § 1025 als Beispiel von dem vielgebrauchten Verb **בָּקַשׁ** die Form **יִתְבַּקֵּשׁ** (und du [fm.] wirst gesucht werden) Hes. 26, 21 an (überdiess mit Schewa compositum wegen des langen *û*, Ges. Lgb. S. 77 u. s. w.; oben S. 73; Nebenmoment war aber das Zusammentreffen so vieler Consonanten; Qimchi, Mi. fol. 49 sagt, wie auch bei andern Erscheinungen, bloss „zur Verzierung des Wortes“).

Ein Imperativ kommt von diesem rein passiven Verbalstamm nicht vor.

Ueberhaupt das einzige Beispiel eines Infinitivus absolutus vom Quttal ist **נָבַח גָּבַחִי** (wahrhaftig gestohlen bin ich worden) 1 M 40, 25.

Die Verba mit mittlerem *ר* haben auch nicht einmal virtuelle Verdoppelung des *ר* behalten, indem das vorausgehende *u*, das vor ihnen schon zu *o* zerdrückt war, in der offenen gewordenen Silbe immer als *ô* sich zeigt. Also **בָּרַךְ**; **יִבְרַךְ** u. s. w. **יִבְרַךְ** *jebo-rekkû*. Die Tonzurückziehung beim Impf. consec. (§ 20, 11) ist wegen des *a* in Ultima nicht eingetreten, weil dieses eine sorgfältigere Mundöffnung verlangt als *ë*. — Infinitiv vermuthlich **בָּרַךְ**; Particip **מִבְרַךְ**. Ein Particip ohne *מ*, vielleicht wegen der gehäuften Lippenlaute (Bö. II. S. 246; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 6) ist **מוֹרֵךְ** (geglättet, glatt etc., vgl. Stade, De Isaiæ vaticiniis Aethiopicis pag. 100 s.) Jes. 18, 2. 7. So auch Ew. § 169, d; Olsh. § 250, c; Stade § 220. — Die Form ist aber nicht unter den des Mem entbehrenden Participien aufgeführt von Qimchi, fol. 62; aber ist von ihm dazu gerechnet im Wurzelbuch s. v., indem er sagt: Nach der Analogie (**עָלַ מִשְׁקָל**) von „und der Dornbusch wurde nicht verzehrt (**אָכַל**)“; wieder von Buxtorf, Thes. p. 126 ist die Form nicht als Particip aufgezählt. — Auch von **פָּרַח** heisst das Quttal z. B. **פָּרְחָה** (sie war abgehauen, gefällt) Ri. 6, 28; dort in Pausa. Nur einmal wird uns dieses Verb auf einer Durchgangsstufe gezeigt indem **פָּרַח** (er ist abgeschnitten) Hes. 16, 4 punctirt ist, Qimchi, fol. 62. Dass durch das Schnarren des *r* ein vorwurfsvoller Ton gemalt werden solle (Bö. § 392, b), kann man nicht wohl einsehen; eher liesse sich denken, dass das Ritzen [Razen], Schlitzen des Schneidens abgebildet werden solle.

## § 25. Der Stamm Hithqattel.

Perfectum:	3. sg. m.	הִתְקַטֵּל <i>hithqattēl</i>	(er hat sich get.).
	3. sg. fm.	הִתְקַטְּלָה <i>hithqattēlā</i>	
	2. sg. m.	הִתְקַטֵּלְתָּ <i>hithqattēltā</i>	
Imperfectum:	3. sg. m.	יִתְקַטֵּל <i>jithqattēl</i>	
	2. sg. fm.	תִּתְקַטְּלִי <i>tithqattēli</i>	
	3. pl. fm.	תִּתְקַטְּלֶנָּה <i>tithqattēlnā</i>	
Imperativ:	2. sg. m.	הִתְקַטֵּל <i>hithqattēl</i>	
	2. sg. fm.	הִתְקַטְּלִי <i>hithqattēli</i>	
	2. pl. fm.	הִתְקַטְּלֶנָּה <i>hithqattēlnā</i>	

Inf. constructus u. absol.: הִתְקַטֵּל

Particip: מִתְקַטֵּל

1. Hithqattel oder Hithpa<sup>33</sup>el bedeutet zunächst das Reflexivum vom Qittel, aber bei Verben, welche im Qal transitive Bedeutung haben, thatsächlich zugleich auch vom Qal. Das Hebräische hat sich eben darum diesen Verbalstamm bewahrt, um dem Bedürfniss der Sprache, die Reflexivbedeutung auszudrücken, Genüge zu thun. Vgl. הִתְמַכַּר (sich verkaufen und verkauft werden), wo gar kein Qittel existirt; מָשַׁח (ausziehen); Qittel ausplündern [Erschlagene]; Hithqattel sich (sibi) ausziehen etwas 1 Sm. 18, 4; הִתְקַשֵּׁר (sich [zu einer Verschwörung] verbünden), was doch eine Bedeutung des Qal ist; vgl. die andern weiterhin angeführten Beispiele. — Sofern Qittel auch ein Causativum des Qal von Zustandsverben ist, so ist Hithqattel von eben diesen Verben ein Reflexiv-causativstamm, indem es bedeutet „sich dasjenige sein lassen, was Qal aussagt“, „sich zu dem machen“, „als das beweisen, zeigen, stellen“, vgl. הִתְהַוָּה (sich anmuthig, gnadenwürdig zeigen Jemandem [mit לְ, אֵל, לְפָנָיו]) = zu Jemandem beten; הִתְהַוָּה (sich huldreich erweisen). Man sieht, wie das Hebr. die Reflexivcausativstämme des Arab. und Aeth. [meine Aeth. Studien S. 79 ff.] hat aufgeben können. — Es ist begreiflich, dass die reflexiv-causative Wendung der Zustandsverba diesen selbst gleich scheinen kann. — Es kann wie bei Ni. das Reflexivpronomen im Dativ stehen. — Auch Hithqattel steht von der gegenseitigen Handlung eines mehrköpfigen Subjectes, vgl. unten ein Beispiel „sich unterreden“. — Seltener hat Hithqattel passive Bedeutung.

2. a) Das **ר** der Verbalstammbildungssilbe **הר** erleidet immer Metathesis hinter einem den Stamm beginnenden Sibilanten und dabei findet noch Assimilation des Stärkegrades<sup>1)</sup> des Dentalen an den des Sibilanten statt, soweit beide nicht schon gleichen Stärkegrad besitzen (**ר** und **ס**, **ש**, **ז**). α) **הסתתר** (sich verbergen); **השתכר** (sich verdingen); **השתמר** (sich hüten und sibi observare Mi. 6, 16); β) **הצטרק** (sich rechtfertigen) 1 M 44, 16; γ) mit **ז** kommt im Hebr. kein Beispiel vor, aber schon Qimchi fol. 69 verglich das chaldäische **הזרזין** (unter einander bestimmen, verabreden) von **זמן** Dn. 2, 9 Qeri. — b) **ר** wird mit folgendem Dentalen zusammengesprochen. Für Zusammensprechung mit **ר** und **ז** kommt beim regelmässigen Verb kein Beispiel vor, aber mit **ד** ist **ר** zusammengesprochen in **הדבר** (sich unterreden), „dessen nach dem äusserlichen Gesetz zu erwartende Form“ (= **הדבר**, Qimchi, fol. 68) gewesen wäre; vgl. aber auch **הדדק** (unter einander = gemeinschaftlich stossen) Ri 19, 22; bei Buxtorf, Thes. p. 145 erwähnt.

3. In der affirmativlosen Form des Perfects ist das **a** der zweiten Stammsilbe vielfach bewahrt. — Davon dass beim Antritt der Vocalaffirmative die Verdoppelung ausfällt, giebt es (in unsern Ausgaben) keine Beispiele. — Vor Consonantaffirmativen haben in tonloser Silbe **ל** und **ש** das regelmässige **a** zu **i** erhöht in **החלשתי** sowie **החזקשתי** (und ich werde mich gross und hehr erweisen) Hes. 38, 23 und in **החזקשם** (und ihr sollt euch heiligen) 3 M 11, 44; 20, 7 [Qimchi, fol. 69; bei Böttcher sind die Citate in Verwirrung gerathen § 974. 1; 1023].

4. Auch in Formen des Imperfectstammes hat sich durch Analogie das **a** in die 2. Stammsilbe gedrängt. Und vor dem **ה** des Imperfects hat sich **ē** nur in **השתפכנה** (sie [fm.] wurden hingegossen, hingeschüttet) Klagel. 4, 1 erhalten. Qimchi, fol. 70 erwähnt diese specielle Form nicht; sondern drückt sich allgemein aus: „**התפכנה**, alle Beispiele mit Sere oder mit Pathach.“ Abraham de Balmis, pag. 196 sagt: „Und im Plural kommt die 3. Person des Feminin auf zwei Arten vor; denn manchmal kommt sie vor mit Segol, wie **השתפכנה**, und manchmal mit Pathach etc.“ Jedenfalls ist in KL. 4, 1 das **e** be-

1) Vgl. die lautphysiologische Begründung dieses Ausdrucks in m. Aeth. Studien S. 74 f.



stimmt überliefert. Die übrigen 2 Fälle, welche [vom unregelmässigen Verb] ausser der Pausa vorkommen (Am. 8, 13; Zach. 6, 7; der 3. Fall Am. 9, 13 in Pausa) zeigen *a*. Daher habe ich Pathach in das Paradigma aufgenommen. Diess ist die wahrscheinlichere Aussprache der Mehrzahl der einst in der Sprache vorhandenen Formen dieser Art, weil auch die einzige Form, welche mit *ה* vom Imperativ der Reflexivstämme vorkommt, ein *a* hat; Jr. 49, 3. — Ein Beispiel von Metathesis des Dentalen und zugleich der alten Endung *in* ist *תִּשְׁתַּכְּרִין* (du [fm.] benimmst dich als Berauschte) 1 Sm. 1, 14 bei Athnach. — Für *תִּתְחַלֵּל* (du wirst dich verkehrt erweisen) Ps. 18, 27 steht im Paralleltext 2. Sm. 22, 27 *תִּתְחַלֵּל*, worin zur Herstellung eines Gleichklangs mit 2 vorhergehenden Formen wahrscheinlich eine Umstellung von *ח* und *ת* vorgenommen worden ist und dann die beiden *ח* zusammenfielen. Genaueres siehe § 34, 4. Hier vergleiche nur die Worte von Qimchi, fol. 68: „תִּתְחַלֵּל“; sein nächster Vorgänger (*עֲקָרָו*) ist *תִּתְחַלֵּל* und die eigentlich zu erwartende Form (*תִּשְׁתַּכְּרִין*) ist *תִּתְחַלֵּל*; und es ist verdreht der 2. Stammbuchstabe des Verbs mit dem ersten, wie bei *יִשְׁכַּבְנִי* 2 Sm. 15, 8 [, wo das *י* von *שָׁכַב* als *י* vor *ש* gestellt sein soll (!)] und bei *כָּבַשׁ* und *קָשַׁב* 3 M 5 [vielmehr 3, 7] sowie bei *שָׁמְלָה*, *שָׁלְמָה* 2 M 22, 8.“

Alle Pausalformen vom Verbum finitum dieses wie der übrigen Reflexivstämme mit *ח* zeigen Qames, also *תִּתְחַלֵּל* etc. etc. Qimchi, fol. 70. Die einzige Ausnahme unten § 34, 4, b (Pred. 7, 16). Bö. II. S. 294 sagt, man dürfe dieses pausale *a* nicht mit dem ausserpausalen *a* zusammenbringen, welches in den reflexiven Intensivstämmen noch mehr als im Qittel sich zeigt, weil das ausserpausale *a* in jedem einzelnen Fall durch die lautliche Nachbarschaft motivirt sei. Aber das pausale *a* hängt sicher mit dem ausserpausalen zusammen, weil sich letzteres nicht immer durch die Consonantenumgebung begründen lässt. Und beide Arten von *a* (das pausale und ausserpausale) sind ein Nachklang von dem *a*, welches ursprünglich im Perfect in der letzten Stammailbe stand (und aus Analogie auch in Imperfect und Imp. eingedrungen ist).

5. Particip. Es ist nicht möglich, mit Böttcher § 297, g; 500, 10 *מְדַבֵּר* 4 M 7, 89; 2 Sm. 14, 13; Hes. 2, 2; 43, 6 als bloss des Nachdrucks halber (= wirklich redend) umgebildete Form von *מְדַבֵּר* aufzufassen. Denn es kann kein gültiger Beweis dafür gebracht werden, dass durch ein (virtuelles oder ausdrückliches) Dagesch f. orthoconsonanticum (z. B. *קָמְלִי* sie sind ver-

welkt, Handschr. Jes. 19, 6; יָצְחוּ sie werden lodern, 33, 12 u. s. w.) ein Schewa simplex in *i* verwandelt worden sei. Es kann diess auch bei den von Böttcher angeführten Nominalformen (צָפֹרֶן, צָפֹרֶן, צָפֹרֶן, צָפֹרֶן, צָפֹרֶן, צָפֹרֶן) nicht angenommen werden, obgleich beim 2. Wort das Chaldäische und das Arabische nur ein *o* zeigt. Denn der Vorgang hätte, wenn er eingetreten wäre, weitere Dimensionen annehmen müssen.

6. Die Verba mit mittlerem *r* haben immer Ersatzdehnung, also *ā*, vor *r*, z. B. הִתְבַּרְךָ (sich segnen): הִתְפַּרְךָ (sich [sibi] abreissen; zerbrochen werden). — הִתְבַּרְכְּהָ und הִתְפַּרְכְּהָ sind nach Nr. 4 berechtigter, als die Formen mit Sere, welche Böttcher im Paradigma bietet.

7. Die Formen הִתְפַּקְדִּי (sie werden gemustert) Ri. 20, 15. 17; הִתְפַּקְדִּי v. 15; הִתְפַּקְדִּי 21, 9 [mit Ton auf Ultima; also § 20, 11 ist nicht angewendet worden] sind auf 3fache Weise aufgefasst worden: a) Sie sind zu Hithqa. ohne Begründung gestellt worden von Qimchi, fol. 68 mit der bloss referirenden Einleitung „Wir haben in dieser Conjugation den 2. Stammconsonanten des Verbs auch raphirt, welches ungesetzmässig ist, gefunden;“ (Abraham de Balmis übersah diese Formen, wenn er pag. 208 schrieb: „Der 2. Buchstabe der Wurzel steht, wenn er nicht ein Guttural ist, immer mit Dagesch“); Ges. Lgb. § 71, 3, a, indem er sogar הִתְפַּקְדִּי schrieb; Ewald § 132, d bemerkend: „die Verdoppelung ist aufgegeben, weil im Begriffe die Steigerung nicht mehr lebendig genug war“ [da hätte die Verdoppelung öfter beseitigt sein müssen]; Olshausen § 267, a bemerkend: „ohne sichtbaren Grund“ mit *ā*; Bö. § 1025; Land § 243; Müller § 220: „mit aufgehobener Verdoppelung“. — b) Aber Olshausen hat es § 274 für möglich erklärt, dass das Qames auch ein ursprüngliches *ā* sei, obgleich, wie er vorsichtig hinzufügt, sonst überall sich für *ā* nur *ō* hinter dem 1. Stammcons. zeige. — c) Nöldeke (Merx' Archiv S. 458) hat die Form zu einem Reflexivstamm vom Qatal gemacht; ebenso Kautzsch § 54; Stade § 162. — Für die erste Ansicht fällt entscheidend ins Gewicht, dass gerade aus dem vocallosen *p* wegen dessen gutturalartiger Schwierigkeit die Verdoppelung oft ausgefallen ist. Und wenn nun dabei auch immer im Qi. die Verdoppelung virtuell blieb, also keine Ersatzdehnung eintrat, so kann doch in der längeren Wortgestalt des Hithqa.

Ersatzdehnung in der drittletzten Silbe eingetreten sein, damit ein kräftigerer Gegenton gewonnen werde. Von diesem Falle aus, wo das *p* vocallos geworden war, kann sich dann die Ersatzdehnung auch in die Fälle hineingezogen haben, wo *p* einen Vocal hinter sich hatte. — Die 1. Ansicht erscheint mir also näher liegend als die 2. (jetzt ganz abgesehen von Wesen und Annehmbarkeit von Stämmen mit *a-ô*, vgl. § 26, 1 darüber), weil das Qi. und Qu. von *קָדַשׁ* die gewöhnliche Intensivbildung *קִדְּשׁוּ* (genau besichtigen, mustern) Jes. 13, 4 und *קִדְּשׁוּ* (gemustert sein) 2 M 38, 21 zeigen. — Die 3. Ansicht hat das Missliche, dass sie nur diese eine Spur von äthiopisch-aramäischem Reflexiv-Passiv zu Qal im Hebr. aufzeigen könnte, wie denn das moabitische Beispiel, worauf Kautzsch verweist, uns auch in der Nähe Israels doch Nachahmung der eigenthümlichen VIII. arab. Form verräth, indem der Dental hinter den Stammanlaut gesetzt ist, ohne dass dieser ein Sibilant ist.

8. Vom Passivum des besprochenen Verbalstammes findet sich: *הִתְקַדֵּשׁ*. Vielmehr statt jener Form liest man mit virtueller Verdoppelung *הִתְקַדֵּשׁוּ* (sie [Jehovas Schwert] ist eingefettet w.) Jes. 34, 6. Die Vorletzte ist betont, weil wahrscheinlich (Olsch. § 271) beim schwindenden Sprachbewusstsein die Imperfect- und Imperativform auf *קָדַשׁ* nachgeahmt wurde. — *הִתְקַדֵּשׁוּ* (gewaschen sein) 3 M 13, 55 f.; Inf. cstr.; *ê* nicht vom arab. *i*; sondern Imāla des *a* (5 M 24, 4), Nachahmung des *كَبَسَ*. — *הִתְקַדֵּשׁוּ* (sind gemustert w.) 4 M 1, 47; 2, 33; 26, 62; 1 Kg. 20, 27.

Vgl. arabisches *tuqūtīla*, wo das *u* des Stammes in rückwärtsgehender Assimilation auch auf *t* übergegangen ist, während umgedreht im Hebr. der Passivcharacter der Form bloss beim Stammbildungselement bemerkt worden ist. Diese Beziehung der arab. und hebr. Bildung ist angenommen bei Ges. Lgb. § 71, 4. Olsch. § 271; Bi. § 119; Land § 247; Mü. § 226 sprechen nicht über diesen Zusammenhang. — Aber Ew. § 132, a nimmt keinen directen Zusammenhang dieser Passivformen mit dem Passiv der arab. V. Form an, sondern erklärt die hebr. Formen aus einer Uebertragung des passiven *u* auf das hebr. Reflexivum. So auch Bö. II. S. 106; St. § 165. Die 1. Ansicht möchte aber trotz der angegebenen Verschiedenheit der arab. und der hebr. Bildung vorzuziehen sein, weil im Hebr. nur das *u* als Charactervocal des Passivs festgehalten wurde, sonst aber die Stammconsonanten nach dem Genius des Hebr. vocalisirt worden sind, vgl. Quttāl mit arab. *qūtīla*. — Nöldeke a. a. O.: *הִתְקַדֵּשׁוּ* *huth-gattal*; aber *הִתְקַדֵּשׁ* Passiv der VIII. arab.; diess auch Kautzsch.

### § 26. Nebenformen der Intensivstämme.

1.  $\text{זָרְמוּ}$  Ps. 77, 18 wird von Hupf z. St. und Stade § 155, Anm. 1 als Qu. gefasst (= sie wurden ausgeschüttet). Aber dies ist weniger wahrscheinlich, weil im parallelen Gliede ein actives Prädicat folgt; also ist vielmehr zu übersetzen: „es haben im Gewitterregen ergossen Wasser die Haufenwolken (eig.: Dicht-, Dickwolken)“. —  $\text{מְלִישָׁי}$  Ps. 101, 5 = „der die Zunge gebraucht [im Versteck gegen seinen Nächsten].“

Dieses  $\text{מְלִישָׁי}$  ist jedenfalls folgendermaassen zu beurtheilen.

a) Dass die Masoreten die Aussprache ihres Qeri mit  $\delta$  beabsichtigten, kann nach meiner Ansicht nicht zweifelhaft sein. Denn es fehlt Metheg, und dessen Setzung wäre eine Sache der Aufmerksamkeit für die Masoreten, vgl. die Verschiedenheit der Lesart  $\text{לְיָמֵי}$  und  $\text{לְיָמֵי}$  (iis [feminis], quae delent) Spr. 31, 3 cf. Mühlau, De Proverbiorum quae dicuntur Aguri et Lemuelis origine et indole, pag. XIII. Und wenn man denken könnte, dass bei der Punctuation eines Kethib etwas von den Puncten, die strenggenommen zum Qeri gehören, eben ein Metheg, weggelassen worden sei, so werden wir eines Besseren belehrt, sobald wir  $\text{הֶרְבֵּי}$  (mein Hinabsteigen) Ps. 30, 4 und  $\text{קִלְקִלְיָי}$  (mein Verflucher) Jer. 15, 10 betrachten. Da also Ps. 101, 5 kein Metheg steht (auch bei Baer-Del. nicht), so soll das Qeri mit  $\delta$  gelesen werden. Diese Aussprache giebt auch ausdrücklich Olsh. § 207, d. — b) Aber welches ist die Entstehung dieses  $\delta$ ?

α) Das Kethib weist uns auf die Ableitung aus der Form  $\text{מִלֵּשׁ}$  und dieser Hinweis wird stets die stärkste Beweiskraft behalten. Und man darf nach meiner Ansicht nicht sagen, dass kein aus  $\delta$  (vgl. darüber unten) entstandenes  $\delta$  habe zu  $\delta$  verkürzt werden können. Denn langes  $o$  war für den Volksmund und für die Punctatoren, die nur die gewordene Aussprache markirten und doch keine sprachvergleichenden Etymologen waren, langes  $o$ . Und es wird wohl auch ein Anlass ausfindig gemacht werden können, wesshalb ein  $\delta$  ausnahmsweise sich verkürzt hat. Ew. § 211, b hat den Grund in der Anfügung der alten Endung des Status cstr.  $\text{ִי}$  gesucht, welche eine stärkere Verkürzung herbeigeführt habe. Das ist wohl ebenso wenig erweisbar, wie die Vermuthung von B6. I. S. 621, welcher die Aussprache mit  $\delta$  eine „mimisch beschleunigte, verächtliche“ nennt. Olsh. § 207, d nennt aber trotzdem die Form mit  $\delta$  unrichtig eine aus den Bildungsgesetzen der Sprache unerklärliche; denn in der leichten Verbindbarkeit des *schn* scheint mir die Verkürzung begründet zu sein. Man wird desshalb die Ableitung des  $\delta$  aus  $\delta$

folgender 2. Ableitung vorziehen müssen. —  $\beta$ ) Ges. im Lgb. S. 251 und Thes. s. v. meinte, das Qeri sei mit  $\alpha$  zu lesen und setze ein Qittel  $\text{קִי־לֵךְ}$  voraus, und aus der Form  $\text{קִי־לֵךְ}$  sei  $\text{קִי־לֵךְ}$  und durch Ersatzdehnung  $\text{קִי־לֵךְ}$  entstanden. So auch Mühlau-Volck s. v., welche ebenfalls ein Metheg hinzusetzen. [Ges.-Kautzsch erwähnt die Form nicht mit § 55, 1; Stade § 282 nur das Kethib]. Sofern diese 2. Ableitung das Qeri mit  $\alpha$  spricht, ist sie nach dem Obigen von vornherein zu verwerfen; aber man kann auch von ihr aus zur Aussprache des Qeri mit  $\delta$  kommen, indem man annimmt, dass das aus Ersatzdehnung stammende  $\alpha$  aus Versehen ohne Metheg geblieben und daher als Qames chatuph gesprochen worden sei. Dieser Vorgang kann sehr wahrscheinlich gemacht werden. Denn schon Ges. Lgb. S. 251 hat auf Jes. 62, 9 aufmerksam gemacht, worüber wir jetzt auch bei Baer-Del. eine instructive Bemerkung haben: „Triplex exstat huius vocis punctatio:  $\text{קִי־לֵךְ}$  [seine Einsammler],  $\text{קִי־לֵךְ}$  [gewöhnlich  $\text{קִי־לֵךְ}$ ] et  $\text{קִי־לֵךְ}$  [siehe die Uebersetzung der Worte Qimchi's unten § 35, 3]“. Ein anderes Beispiel desselben Processes sieht unten § 30, 6. Aber da nach dem Kethib  $\text{קִי־לֵךְ}$  existierte, ein  $\text{קִי־לֵךְ}$  aber sonst nicht vorkommt, so wird, wie gesagt, die erstere Ableitung des  $\delta$  hier den Vorzug verdienen.

Der nächste Vertreter dieses Stammes ist wieder ein Ptc.  $\text{קִי־לֵךְ}$  „den als Richter über mich auftretenden [flehe ich an]“ Hi. 9, 15. Bö. hält diese Form für einen Pluralis fractus extensus von  $\text{קִי־לֵךְ}$  auf Gott bezogen, I. S. 459. Ganz unwahrscheinlich. — Qimchi, fol. 67 hat auch  $\text{קִי־לֵךְ}$  Ri. 4, 4 hierher gerechnet; auch Buxtorf, Thes. pag. 117; aber die Neueren halten die Form für das Feminin des Ptc.; es fragt sich aber, ob mit Recht, weil einmal die Form aus Hiob existirt.  $\text{קִי־לֵךְ}$  (Wurzel schlagen) Jes. 40, 24;  $\text{קִי־לֵךְ}$  (sie sind eingewurzelt) Jr. 12, 2. Nach dem Index stünde diess bei Bö. in Band II. S. 348, Anm. 1; es ist aber S. 384 gemeint, und da ist die Form für Passiv vom Qótel erklärt.

Ges. Lgb. § 72; Ew. § 125, a, der besonders deutlich darüber spricht; Olsh. § 254, indem er dem  $\delta$  ein  $\alpha$  zu Grunde liegen lässt; Ges.-Kautzsch § 55; Stade § 158 (Müller § 227 sagt bloss „mit Einschlebung eines  $\delta$  hinter dem ersten Radical“) haben die aufgezählten Formen für Reste des Einwirkungsstammes (der III. Form) im Arabischen erklärt. Ich habe einige Bedenken dagegen: Denn wenn die Form im hebr. Sprachbewusstsein gelebt hätte, wesshalb dann so wenige Bei-

spiele? Ferner lässt sich nachweisen, dass Consonantenschwere durch Vocalschwere im Hebr. ersetzt wurde und insbesondere auch durch *ô* § 30, 4; 38, 7, a. Dieselbe Form muss nach jener Ansicht bei den Verben, deren 2. u. 3. Stammconsonant gleich ist, anders als bei dem regelmässigen Verb erklärt werden, und zwar so, wie es mir unmöglich erscheint, vgl. § 34, 4 und die dort aus Bickell § 132 citirte Stelle, die auch keine solche Ableitung der fraglichen Formen aus der III. arabischen Form annimmt. — Und für die Uebersetzung der obigen Stellen ist die Bedeutung des Einwirkungsstammes nicht gerade nöthig. Es scheint mir deshalb plausibler, dass in den aufgezählten Formen die Intensivstambildung einiger Classen der unregelmässigen Verba nachgeahmt worden ist. Qimchi, fol. 67 spricht sich nicht über das Verhältniss dieser Form Poel zum Piel aus; Abraham de Balmis, pag. 176 stellt diese Form nur deshalb hinter Piel, weil die alten Grammatiker auch dieses „מריבץ“ genannt hätten, wie er seinerseits das Poel nennt; aber Buxtorf, Thes. p. 111 sagt mit voller Deutlichkeit: „זירב etc. His peculiare conjugatione attribuant, quasi aliquid novi contineant. At nihil aliud habent, quam anomaliam huius conjugationis Pihel, ob ejectionem Dagesch, quod in Cholem conversum est, ut etiam fit in Defectivis secundâ radicali.“ — Es ist auch wahrscheinlicher, dass die letzte Form aus Jr. 12, 2 bloss die Pausalform und nicht das Passivum ist. — Bei Böttcher habe ich keine Aussprache über das Verhältniss dieser Formen zu den arabischen gefunden.

2. Wie in den besprochenen Formen die Verdoppelung der mittleren Stammconsonanten durch einen langen Vocal, so ist sie anderwärts durch einen liquiden Consonanten ersetzt, vgl. über diese im Semitischen weit dominirende Erscheinung Stade, Ueber den Ursprung der mehrlautigen Thatwörter im Ge'ez (1871) S. 21 ff.; meine Aethiop. Studien S. 101 f. — So ist es bei יכרסם (es [das Schwein] frisst ab) Ps. 80, 14 für יכרסם (durch Ausbreiten) Hi. 26, 9 zunächst aus Dissimilation פרשש, und dieses für פשש. Passivum: טכרבל (umgibt) מכתבל 1 Chr. 15, 27.

3. Verdoppelung des dritten Stammconsonanten. Die Form דאדאדא steht, vor in צמחצמח von צמח „sie haben mich zum Schweigen gebracht“ Erleichterung der Aussprache ist da

ẽ gesprochen worden. Ewald meint sogar § 120. 2. dass die Wortgestalt durch absichtliche Wiederholung des 3. Stammconsonanten sammt dem Afformativ zu Stande gekommen sei wozu in Hos. 4, 18 kein genügender Grund liegt. Die Voraussetzung dieses Qibbus ist im Verhältniss zum jemenischen Schureq jedenfalls auffallend, zeigt überlegte Wahl wie das Dagesch im ם kann nicht als das gedankenlos stehengebliebenes Verdoppelungszeichen des Qittel, sondern muss mit H. § 121. 2. als Dag. dirimens (vielmehr: orthoconsonanticum S. 68) angesehen werden. — Einen seltsamen Nebengedanken enthält die Aussprache von Qimchi, fol. 60: „Es giebt ein Wort zusammengesetzt aus dem Plural der 3. pers. und dem Plural der 2. pers., nämlich ם. Wenn es dem Plural der 3. pers. angehörte, so wäre es ם, und ebenso die 2. Plurale ם. Und es ist möglich, dass die Verdoppelung eingetreten ist, um den Sinn zu verstärken, und dass es nicht zusammengesetzt ist; denn so ist die Art der Hebräer ם ם ם etc. Dies ist das Sichere in meinen Augen: denn nach habe ich einen Sinn in dieser [der oben angegebenen] Zusammensetzung gefunden. Und so ist es auch die Art der Hebräer, zu verdoppeln die Wörter, um den Sinn zu verstärken z. B. ם ם ם 4 M 17, 28 etc. etc.“ Aber die von Qimchi verworfene Erklärung, dass ם zusammengesetzt sei aus ם und ם, trägt ganz genau so vor Abraham de Balm. p. 201; dagegen Buxtorf nimmt die von Qimchi verworfene Erklärung an, indem er Thes. pag. 120 kurz bemerkt: „natio est ad augendam significationem.“ Man kann noch unbedenklich sagen, dass das Qibbus in Schewi zu verwechseln

(Ges. Lgb. 1) oder vielmehr das ganze ם als zufällige Wiederholung (Ausnahme) der letzten Silbe zu stehen sei (C. 1. § 227; Stade § 155. 2. „Schwächer“). Wiederholte letzte Stammconsonant, indem ein Laut ist angehängt in ם ם ם ist aufge- sucht, saftig sein ם ם ם über- nicht zum Ende freigesprochen S. 77 ein ם ם ם, auch 1. b; B. § 26, indem Saug- d. seines Umlauts u z wegen. Niqal u. Hängel haben w 1, 8.

spiele? Ferner lässt sich nachweisen, dass Consonantenschwere durch Vocalschwere im Hebr. ersetzt wurde und insbesondere auch durch *ô* § 30, 4; 38, 7, a. Dieselbe Form muss nach jener Ansicht bei den Verben, deren 2. u. 3. Stammconsonant gleich ist, anders als bei dem regelmässigen Verb erklärt werden, und zwar so, wie es mir unmöglich erscheint, vgl. § 34, 4 und die dort aus Bickell § 132 citirte Stelle, die auch keine solche Ableitung der fraglichen Formen aus der III. arabischen Form annimmt. — Und für die Uebersetzung der obigen Stellen ist die Bedeutung des Einwirkungsstammes nicht gerade nöthig. Es scheint mir desshalb plausibler, dass in den aufgezählten Formen die Intensivstamm-bildung einiger Classen der unregelmässigen Verba nachgeahmt worden ist. Qimchi, fol. 67 spricht sich nicht über das Verhältniss dieser Form Poel zum Piel aus; Abraham de Balmis, pag. 176 stellt diese Form nur desshalb hinter Piel, weil die alten Grammatiker auch dieses „מריבֿ“ genannt hätten, wie er seinerseits das Poel nennt; aber Buxtorf, Thes. p. 111 sagt mit voller Deutlichkeit: „זִירָה etc. His peculiare conjugationes attribuunt, quasi aliquid novi contineant. At nihil aliud habent, quam anomaliam huius conjugationis Pihel, ob ejectionem Dagesch, quod in Cholem conversum est, ut etiam fit in Defectivis secundâ radicali.“ — Es ist auch wahrscheinlicher, dass die letzte Form aus Jr. 12, 2 bloss die Pausalform und nicht das Passivum ist. — Bei Böttcher habe ich keine Aussprache über das Verhältniss dieser Formen zu den arabischen gefunden.

2. Wie in den besprochenen Formen die Verdoppelung der mittleren Stammconsonanten durch einen langen Vocal, so ist sie anderwärts durch einen liquiden Consonanten ersetzt, vgl. über diese im Semitischen weit dominirende Erscheinung Stade, Ueber den Ursprung der mehrlautigen Thatwörter im Ge'ez (1871) S. 21 ff.; meine Aethiop. Studien S. 101 f. — So ist es bei יִרְסֶם (es [das Schwein] frisst ab) Ps. 80, 14 für יִרְסֶם; פִּרְשֵׁוּ (durch Ausbreiten) Hi. 26, 9 zunächst aus Dissimilation für פִּרְשֵׁוּ, und dieses für פִּשֵׁוּ. Passivum: מִכְרַבֿ (umgürtet) für מִכְרַבֿ 1 Chr. 15, 27.

3. Verdoppelung des dritten Stammconsonanten liegt, wie die Form dasteht, vor in צַמְצַמִּי von צָמָה (stumm sein), also „sie haben mich zum Schweigen gebracht“ Ps. 88, 17. Zur Erleichterung der Aussprache ist das erste ׀ mit ׀ statt mit



é gesprochen worden. Ewald meint sogar § 120, a, dass die Wortgestalt durch absichtliche Wiederholung des 3. Stammconsonanten sammt dem Affirmativ zu Stande gekommen sei; wozu in Hos. 4, 18 kein genügender Grund liegt. Die Einsetzung dieses Qibbus ist im Verhältniss zum folgenden Schureq jedenfalls auffallend, zeigt überlegte Wahl und das Dagesch im ך kann nicht als das gedankenlos stehengebliebene Verdoppelungszeichen des Qittel, sondern muss mit Bö. § 1021, 4 als Dag. dirimens (vielmehr: orthoconsonanticum S. 69 f.) angesehen werden. — Einen seltsamen Nebengedanken enthält die Aussprache von Qimchi, fol. 60: „Es giebt ein Wort, zusammengesetzt aus dem Plural der 3. pers. und dem Plural der 2. pers., nämlich ך. Wenn es dem Plural der 3. allein angehörte, so wäre es צמרחיך, und ebenso die 2. Pluralis allein wäre צמרחיך. Und es ist möglich, dass die Verdoppelung eingetreten ist, um den Sinn zu verstärken, und dass es nicht zusammengesetzt ist; denn so ist die Art der Hebräer, z. B. ירקק etc. Dies ist das Sichere in meinen Augen; denn nicht habe ich einen Sinn in dieser [der oben angegebenen] Zusammensetzung gefunden. Und so ist es [auch] die Art der Hebräer, zu verdoppeln die Wörter, um den Sinn zu verstärken, z. B. דקרב דקרב 4 M 17, 28 etc. etc.“ Aber die von Qimchi verworfene Erklärung, dass ך zusammengesetzt sei aus צמרחיך und צמרחיך, trägt ganz genau so vor Abraham de Balmis, p. 201; dagegen Buxtorf nimmt die von Qimchi vorgezogene Erklärung an, indem er Thes. pag. 120 kurz bemerkt: „Geminatio est ad augendam significationem.“ Man kann nicht unbedenklich sagen, dass das Qibbus in Schewa zu verwandeln (Ges. Lgb. § 73, 1) oder vielmehr das ganze ך als nachlässige Wiederholung (Vorausnahme) der letzten Silbe zu streichen sei (Olsh. § 251, a; Müller § 227; Stade § 155, a: „Schreibfehler“).

Nicht der wiederholte letzte Stammconsonant, sondern ein anderer leichterer Laut ist angehängt in רטטט (er ist aufgegrünt, aufgelebt, vgl. רטט feucht, saftig sein) Hi. 33, 25; überdies mit Schewa compositum nicht zum Ersatz für weggelassenes Dagesch forte, wie Ges. Lgb. S. 77 ein רטטט voraussetzte, auch weniger des ך wegen [Ew. § 31, b; Bö. § 205], sondern hauptsächlich des schwierigen ך und seines Ueberganges zu ך wegen.

Eine Verschmelzung des Niqtal u. Hithqattel haben wir in נִכְחַר (gesühnt sein) 5 M 21, 8.

## § 27. Der Stamm Hiqtil.

Perfectum:	3. sg. m.	הִקְטִיל <i>hiqtî'l</i> (er hat töten lassen)
	3. sg. fm.	הִקְטִילָּה <i>hiqtî'lā</i>
	2. sg. m.	הִקְטַלְתָּ <i>hiqtaltā</i>
Imperfectum:	3. sg. m.	יִקְטִיל <i>jaqtîl</i>
	2. sg. fm.	תִּקְטִילִי <i>taqtîlî</i>
	[1. sg. com.]	אֶקְטִיל <i>'aqtîl</i>
	3. pl. fm.	תִּקְטִלְנָה <i>taqtēlnā</i>
Jussivus	3. sg. m.	יִקְטֵל <i>jaqtēl</i> (er mögetöten lassen)
Imperativ:	2. sg. m.	הִקְטֵל <i>haqtēl</i>
	2. sg. fm.	הִקְטִילִי <i>haqtîlî</i>
	2. pl. fm.	הִקְטִלְנָה <i>haqtēlnā</i>
Inf. constr.:		הִקְטִיל <i>haqtîl</i>
Inf. absolut.:		הִקְטֵל <i>haqtēl</i>
Particip:		מִקְטִיל <i>maqtîl</i>

1. Die Bedeutung dieses Stammes, der gewöhnlich Hiph<sup>3</sup>l heisst, ist die causative und zwar a) die indirect causative, wenn das Subject eine Person zur Vollbringung der im Qal ausgedrückten Handlung oder zur Versetzung in den vom Qal bezeichneten Zustand veranlasst; b) die direct causative, wenn das Subject das Eintreten der durch Qal bezeichneten Handlung oder des dadurch bezeichneten Zustandes veranlasst.

Ad a) sind die Beispiele häufig. Ich will nur darauf hinweisen, dass auch beide Bedeutungen bei demselben Verb vorhanden sein können. Denn הִקְטִיד *hiqtîd* heisst 1) Jemanden beaufsichtigen lassen (jubere) = ihn zum Aufseher machen; 2) Jemanden oder Etwas beaufsichtigen lassen = zur Aufsicht übergeben. Bei diesem letztern Fall, wo ein persönliches oder sächliches Object der Beaufsichtigung hinzugefügt ist, könnte man meinen, dass jene Mittelsperson durch eine Ellipse verschwiegen sei; aber diese Erklärung wird durch die Mehrzahl der Beispiele verboten. Denn zwar Jr. 37, 21 könnte man eine solche Ellipse statuiren: „und sie liessen beaufsichtigen (Jemanden) den Jeremia u. s. w.“; aber nicht ist eine solche Ellipse dem Gedanken entsprechend bei אֶתְּ אֲנִשִּׁים וְג' *et annisim u. g.* 40, 7.

Denn wollte man übersetzen „er liess beaufsichtigen (Jemanden) bei ihm [Gedaljah] Männer u. s. w.“, so wäre, ganz dem Sinn der Stelle zuwider, ein Jemand als durch die Babylonier zum Aufseher neben dem Gedaljah bestellt angenommen, während doch eben der Gedaljah der von den Babyloniern bestellte Aufseher sein soll [der seinerseits Unteraufseher erwählen konnte; aber dies war dann nicht Maassregel der Babylonier]. So ist eine Ellipse der beaufsichtigenden Person auch nicht vorhanden in **וְיִקְרֶה אֶת־רוּחִי בְיָדְךָ** Ps. 31, 6, wo es widersinnig wäre zu übersetzen „durch dich lasse ich (Jemanden) beaufsichtigen meinen Geist.“ Ebensowenig bei **וְיִקְרֶה עַל־יָדְךָ** 2 Chr. 12, 10; denn nicht möglich ist „er liess beaufsichtigen [die Schilde] (Jemanden) auf Grund der Hand der [= durch die] Anführer der Läufer, welche die Wache hielten am Eingange zum Hause des Königs.“ Da hat wieder Rehabeam nicht Jemanden neben den Anführern, sondern eben diese selbst zu Aufsehern ernannt, mochten diese nun ihrerseits Unteraufseher wählen oder nicht. Vielmehr ist in diesen Beispielen und in **וְיִקְרֶה בְּלִי** Jes. 10, 28 die Bedeutung schon eine direct causative, nämlich „das Beaufsichtigen ausüben“. Der dabei stehende Accusativ der Sache ist ein Accusativus relationis, in Bezug auf welchen das Subject das Beaufsichtigen ausübt. Dass man dann statt „das Beaufsichtigen ausüben in Betreff einer Person oder Sache“ auch kürzer sagen kann „zur Aufsicht übergeben“, „in Verwahrung geben“ und einen Ort des Gewahrsams hinzufügen kann, wie Jer. 36, 20, — diess thut nichts zur gegebenen Ableitung der eigentlichen Bedeutung, aber beeinträchtigt auch nicht deren Richtigkeit. — Indirect causativ ist aber die Bedeutung in den Fällen, welche Nägelsbach § 18, III, 3 zunächst als Belege der direct causativen Bedeutung angeführt hat: **וְיִקְרֶה** (schwer sein lassen, nämlich Jemanden); und von unregelmässigen Verben führt er noch an „heraus gehen lassen“ und „zu Grunde gehen lassen“.

Ad b) direct causativ ist:

α) von Thatverben **וְיִקְרֶה** das Scheiden ausüben; **וְיִקְרֶה** das Abgrenzen ausüben in Bezug auf das Volk 2 M 19, 12 und in Bezug auf den Berg v. 23; — **וְיִקְרֶה** Ps. 18, 48 „und er übte aus das Antreiben von Völkern in meinen Spuren“; ebenso 47, 4; — **וְיִקְרֶה** 1) Jemanden treten lassen; 2) das Treten ausüben in Bezug auf ein Object Hi. 28, 8; Jr. 9, 2; Ri. 20, 43; —

הִזְכִּיר 1) Jemanden sich erinnern lassen; 2) das Sicherinnern selbst ausüben in Bezug auf; — הִסְתַּיֵּן das Verbergen an sich selbst bewirken 2 Kg. 7, 8; — הִכְבִּישׁ das Unterwerfen ausüben an Jemandem Jr. 34, 11 Kth.; — הִכְלִים das Verwunden (durchs Wort) ausüben in Bezug auf Jem. = Jemanden beschämen u. s. w.; — הִכְרִית das Schneiden, Fällen 'ausüben in Bezug auf Jemand oder etwas; — vgl. noch z. B. הִדְרִיק das Verfolgen ausüben in Bezug auf Jemand Ri. 20, 43.

β) von Zustandsverben vgl. הִגְבִּיר 1) Jemanden stark sein lassen; 2) das Starksein selbst ausüben Ps. 12, 5; — הִגְדִּיל 1) Gross sein lassen Jemanden oder Etwas; 2) das Grosssein zur Erscheinung bringen = Grösse erweisen, im Thun לַעֲשׂוֹת und dann auch mit Weglassung dieses Mittels; הִזְקִין das Ältssein an sich selbst zur Erscheinung bringen = alt werden; — הִכְבִּיר 1) Jemanden schwer u. s. w. sein lassen; 2) das Geehrtsein an sich selbst eintreten lassen = sich geehrt machen 2 Chr. 25, 19; — הִקְשִׁיר das Tauglichsein, Nützlichsein in Bezug auf sich selbst eintreten lassen = sich Vorthail erringen Pred. 10, 10; — vgl. noch z. B. הִשְׁקִיף das Sichvorneigen ausüben = sich vorneigen; — הִשְׁקִיט das Sichruhigverhalten ausüben = Ruhe halten; — dagegen bei הִקְשִׁיב „aufmerken“ ist bloss das אָזַן (sein Ohr), welches ja auch zuweilen ausdrücklich dabei steht, elliptisch unterdrückt.

Man sieht, dass diese direct-causativen Bedeutungen des Hiqtıl bisher im Lexicon unter „intransitiv“, „wie Qal“ erschienen; — eine Entwicklung dieser Bedeutungen aus dem Qal ist aber bis jetzt nicht gegeben worden. — Der Gedanke der Unterscheidung einer indirect- und einer direct-causativen Bedeutung des Hiqtıl stammt von Nägelsbach a. a. O., und er hat in seinem Commentar zu Jesaja öfter darauf hingewiesen; die Durchführung des Gedankens ist aber bei ihm theils falsch, wie oben angegeben, theils so dürftig, dass sie nur das bis dahin schon Bekannte enthielt. Ich hoffe aber angedeutet zu haben, welches reiche Licht diese Unterscheidung auf die Ableitung der Bedeutungen des Hiqtıl aus dem Qatal wirft, und wie sie gradezu der Schlüssel zu lexicographischen Schwierigkeiten ist, welche jetzt ungelöst dastehen, wie in Mühlau-Volck bei einzelnen der angeführten Verben. — Stade kennt den Ausdruck indirect-causativ nicht und hat § 160, b für „direct-

causativ“ den weniger deutlichen Ausdruck „innerlich causativ“ und als Belege giebt er nur das altbekannte Material (הִשְׁקִיט, הִלְבִּין, הִזְקִין) d. h. nur Beispiele von Zustandsverben.

Wie die causative Bedeutung in die declarative übergeht z. B. הִזְדִּיק gereicht sein lassen durch die That und durchs Wort, ist beim Qittäl § 23, 1 auseinandergesetzt.

2. Die causative d. h. hinweisende, anregende Bedeutung wurde durch das Stammbildungselement ה dargestellt, welches mit den Deutewurzeln zusammenhängt und welches in andern Dialecten zwar als schwächerer Spiritus lenis erklingt, aber doch auch als *s* und im Hebr. selbst als *t* erscheint, vgl. § 28 Anhang.

Dieses ה wurde ursprünglich mit *a*, jetzt beim regelmässigen Verb immer mit leichterem *i* gesprochen, welches in הִכְלִמְנוּ (wir haben sie [eos] beschimpft) 1 Sm. 25, 7 durch das gutturalverwandte Kaph (oben S. 37) zu *e* zerdrückt ist.

Dass auch das *i* der zweiten Stammsilbe aus *a* geworden ist, lässt sich nicht auf zwingende Art dadurch beweisen, dass die Formen mit Consonantafformativen ein *a* in der zweiten Stammsilbe zeigen. Denn bei diesem Hinweis vergisst man, dass auch das ursprüngliche *i* von הִבֵּד u. s. w. vor Consonantafformativen in doppelt geschlossener Silbe als *a* erscheint. Die Behauptung, dass die zweite Stammsilbe zuerst *a* enthielt, kann sich also nur auf die Wahrscheinlichkeit berufen, dass auch das Hiqtäl sich historisch aus einem der IV. arab. Form entsprechenden *haqtala* entwickelt habe. Der Uebergang ist dann so zu denken, dass aus imälirtem *a*, also *ä*, erst unter dem Druck des Accentus geschlossenes *e* [*e fermé*] geworden sei.

Zunächst: dieser Uebergang, vgl. zum St. cstr. הַן (Nest) 5 M 22, 6 den St. abs. הֵן; zu הָן etc. הֵן (Stelle) muss als möglich angenommen werden. Sodann erinnere ich an folgende Worte aus „Gedanke, Laut und Accent“ S. 136 f.: „Wenn für die Ableitung des *ä* im Perfect Qittäl und Hithqattäl aus dem arab. Imperfect allerdings der Umstand spricht, dass dem hebr. Quttäl und Hoqtäl das Impf. der arab. II. und IV. Form zu Grunde zu liegen scheint; so doch dagegen, dass dem Perf. Qattäl wie Niqtäl auch im Arab. das Perfect entspricht. Also scheint es sicherer auch das Perf. Qittäl und Hithqa. vom arab. Perfect abzuleiten und dann kann deren *ä*

nur aus imälirtem *a*, also *ä*, entstanden sein“. Aus dem *ē* muss dann im Hiqtıl das verwandte *i* geworden sein. Dass nun beim Uebergang des *ē* in *i* der 2. Stammsilbe eine Assimilation an das eben erst gewonnene *i* der 1. Stammsilbe thätig gewesen sei, ist nicht anzunehmen, weil solcher assimilirender Einfluss beim Qıttıl nicht wahrgenommen wird. Trotz dieser Schwierigkeit, das *i* des Perfects zu erklären, kann man nicht beim Hiqtıl den Perfectstamm aus dem Imperfect ableiten. Denn wenn beim Qıttıl, wie schon besprochen, solche Herleitung unannehmbar ist, so kann man das Hiqtıl nicht von der allgemeinen Analogie, dass die hebr. Perfecte aus dem arab. Perfect [ausser den selbständigen Bildungen Qıttıl und Hoqtıl] entstanden sind, isoliren. Es muss aber diese allgemeine Analogie aller activen und medialen Perfectstämme umsomehr festgehalten werden, als bei Herleitung der Formen Qıttıl und Hiqtıl aus dem Imperfect das *i* der ersten Silbe unerklärt bliebe. Da würde also die letzte Silbe aus dem Imperfectstamm abgeleitet; aber angenommen, dass die vorletzte Silbe sich dann wieder vom Imperfect differenzirt hätte. Also: da man nicht alle beide Silben des Perfect Qıttıl und Hiqtıl aus dem Imperfect ableiten kann, so muss man diese Ableitung, gegen welche ohnehin jene Analogie spricht, überhaupt verwerfen. — Stade aber nimmt das *i* des Perfects als Nachahmung des *i* vom Imperfect § 91.

3. Das einmal gewählte *i* der letzten Stammsilbe hat bewirkt, dass im Hiqtıl auch die Vocalafformative ausser dem alten *ı*, den Accent auf der letzten Stammsilbe lassen und diese Betonung auch beim Perfectum consecutivum bleibt, ausser bei *וְהִכְרִיתִּי* (und sie soll trennen) 2 M 26, 33. Böttcher sagt § 308: „weil es das erste überhaupt vorkommende Beispiel war“; und er scheint auf etwas Richtiges aufmerksam gemacht zu haben. Wenigstens ist es auffallend, dass diese Tonverrückung bloss noch bei der nächsten vorkommenden Form auf *a* vorhanden ist, vgl. § 42, 10, e. Die Berufung auf die beide Male folgende Gutturalis gilt nicht, weil an andern Stellen trotz folgender Gutturalis der Ton geblieben ist. Als Beispiel von Zusammensprechung der beiden *ı* und zugleich der regelmässigen Betonung des Perfectum consecutivum vgl. *וְהִכְרִיתִּי* (und ich werde ausrotten) 3 M 20, 3; 26, 30; *וְהִשְׁבַּחְתִּי* (und ich werde zur Ruhe bringen = verschwinden lassen) 26, 6; Hes. 23, 48.

4. Das Imperfect der IV. arab. Form heisst *júqtıl*; die hebr. Form *jaqtı'l*. Das *u* und das *a* unter dem Praeformativ scheinen

eine unübersteigbare Schranke für die historische Erklärungsmethode zu bieten. Doch hat, glaube ich, der Einzige, welcher die Frage berührt, Olshausen § 257, a den richtigen Weg der Erklärung gezeigt, indem er schreibt: „Das  $\eta$ , womit die Wurzel vermehrt worden [bei der Bildung des Stammes Hiqtıl], ist hinter der Subjectsbezeichnung mit wenigen Ausnahmen durch Syncope ausgefallen und der darauf folgende Vocal  $a$ , nachdem der ehemalige Vocal der Subjectsbezeichnung, nämlich  $u$ , ebenfalls unterdrückt worden, auf diese übertragen worden“. Die Discrepanz zwischen der arab. und der hebr. Bildung scheint auch so noch vorhanden zu sein; denn beim Zusammenwachsen des Präformativs mit dem Imperfectstamm ist doch auch im Arab. der den letzteren anlautende Spiritus syncopirt worden und dabei hat sich das  $u$  des Präformativs gegenüber dem  $a$  der ersten Stammsilbe behauptet, während im Hebr. eben dieses  $a$  gesiegt hat und das  $u$  verschwunden ist. Um diese Verschiedenheit der Entwicklung zu erklären, muss man hinzunehmen, dass beim Zustandekommen der erwähnten Syncope im Arab. das Präformativ sein  $u$  noch besass, im Hebr. aber schon mit dem unbestimmten  $\varepsilon$  vertauscht hatte. So ist es erklärlich, dass im Arabischen auch beim Imperfect der IV. Form das  $u$  siegte, welches auch unter dem Präformativ der Imperfecte der II. und III. Form gesprochen wurde; im Hebr. aber an die Stelle des  $\varepsilon$  das  $a$  der Imperfectstammsilbe trat. — Ges. Lgb. § 94; Ew. § 141; Land § 227 schweigen; Bickell § 120 u. Ges.-Kautzsch § 53 stellt bloss יִקְטִיל und *juqtıl* nebeneinander. Stade § 478. 492. 498 meint, dass sein Präformativum *ja* im Ursemitischen auch beim Intensiv-, Tendenz- und Causativstamm gesprochen worden sei. Soll also das arab. *ju* eine secundäre Bildung, etwa, wie Böttcher § 1013 Anm. sagt, eine Nachahmung des passiven Imperfects sein? Solche Nachahmung des Passivs durchs Activ scheint nicht annehmbar. — Auch Müller § 207 nennt das hebr.  $a$  in der ersten Silbe „ursprünglich“; sagt aber nicht, woher das arab.  $u$  in eben dieser Silbe rühre.

Dass in der zweiten Stammsilbe des Imperfects für das  $i$  der arab. Form zunächst ein vom Accent zerdrücktes  $\bar{e}$  stand, ist nothwendig anzunehmen, vgl. den entscheidenden Beweis am Schluss dieses §. — Wie diess  $\bar{e}$  zu  $\bar{i}$  wurde, ist wieder die Frage. Am nächsten liegt es, auch im Imperfectstamm einen Uebergang des geschlossenen  $i$ -artigen  $\bar{e}$  in  $\bar{i}$  anzunehmen. —

Olsh. scheint eine Analogiewirkung des Perfects-*î* anzunehmen, vgl. § 257, a: „In der Silbe nach dem zweiten Radical hat früher *î* vorgeherrscht, jetzt ist seit langem auch hier, wie im Imperativ und zum Theil im Perfect, fast überall *î* an dessen Stelle getreten“. Dies halte ich nicht für so wahrscheinlich, wie meine Erklärung. Bickell § 47, remark hat erklärt: „The remarkable transition of *î*, which has arisen from *a*, to *î* in the hiphil has perhaps originated according to an erroneous analogy from the conjugation of the verbs mediae *v*, *y*, where this *î* is phonetically legitimate“. Stade erklärt ganz ebenso § 91: „Verlängerung des *î* zu *î* ist eingetreten im Imperfect Hiphil aller Wurzeln, ausser ע"ו ע"ו ו ע"ו ו ע"ו. Es ist das eine Analogiebildung nach dem Muster der Wurzeln ע"ו ו ע"ו ו ע"ו ו. Es scheint mir aber zu gewagt, wenn man die Bildung des regelmässigen Verb von einer einzigen Art des unregelmässigen Verb herleitet. Da scheint mir die Basis zu schmal. — Land § 227; Kautzsch § 53 spricht sich nicht darüber aus, wie das *i* wurde. — Endlich Müller § 207 und § 69 nennt das *i* „ursprünglich lang“, wie alle *i* und *u* ursprünglich lang seien. Damit verzichtet man einfach auf irgendwelche historische Ableitung der hebräischen Form aus der arabischen; aber ich meine: „ursprünglich“ können solche lautliche Discrepanzen der semitischen Schwestersprachen nicht sein.

Mag meine Erklärung des *î*, oder die von Olshausen richtig sein, so fordert immer noch die Form mit *z* eine Erklärung, welche für den Indicativ Imperfecti bei Dichtern und sonst nicht selten vorkommt, und welche nicht erst von den Punctatoren, wenn wir ihnen überhaupt eine solche Verkenennung der hebr. Eigenthümlichkeit zutrauen dürften, nach aramäischer Art bei der scriptio defectiva angebracht, sondern eben durch die scriptio defectiva als altes Sprachgut gesichert erscheint. Ist das *e* dieser Formen, wie z. B. von יִדְבֵק (er wird sich heften lassen) 5 M 28, 21, eine Spur der alten Bildung wie sie vor dem auf irgend eine Weise eingedrungenen *î* war, oder des Strebens nach Verkürzung der Form? Für die erstere Auffassung spricht, dass auch vor Vocalaffirmativen (und Suffixen) die zweite Stammsilbe vocallos erscheint: יִדְבֵקִי (und sie hefteten sich an = setzten nach) 1 Sm. 14, 22; 31, 2; 1 Chr. 10, 2; יִדְבְּרוּ (u. sie traten = spannten [den Bogen]) Jr. 9, 2. Doch könnte auch diese Erscheinung eine weitergehende Folge davon sein, dass in den



affirmativlosen Formen die Aussprache mit  $\bar{e}$  anstatt der Aussprache mit  $\bar{i}$  angewendet wurde.

Die Form mit  $\bar{e}$  wird regelmässig für den Jussiv gebraucht. Diese Form unterscheidet sich nicht durch die Silbenzahl von der Indicativform und, wie es scheint, auch nicht durch die Vocallänge. Aber in der That, dem Schicksale (wenn auch nicht dem Ursprunge) nach, ist das  $\bar{e}$  bloss tongedehnt und darum beim Weichen des Accentus der Verkürzung zu  $\bar{e}$  (Segol) unterworfen. Die leichtere Form, wie man besser für „kürzere“ sagt, hat der Jussiv des Gedankens wegen, weil bei Befehl wie Anrede der Accent natürlicherweise auf den Wortanfang gelegt wird, vgl. „Gedanke, Laut und Accent“ S. 43. 117. Ist diese leichtere Form nun die alte noch nicht durch  $\bar{i}$  beschwerte, oder eine erleichterte? Jene Annahme erscheint als die naturgemässe; diese als ein unmöglicher Umweg (von  $\bar{i}$  durch  $\bar{e}$  über  $\bar{i}$  zu  $\bar{e}$  zurück); aber nicht nur erscheint bei einigen Arten des unregelmässigen Verb der Jussiv als die aus der Indicativform erleichterte Form, sondern der Umstand, dass manchfach bei Verbis tertiae gutturalis, insbesondere  $\text{א"ב}$ , die Indicativform als Jussiv u. Impf. consec. [u. die schwerere Form als Imperativ] vorkommt, ist nur erklärlich, wenn die Form mit  $\bar{i}$  als gewöhnlich, zunächst gebrauchte, die mit  $\bar{e}$  [a] als davon abgeleitete gedacht wurde.

Ueber Imperfectum consecutivum gilt § 21, 11, also  $\text{אֶפְקַדְתִּי}$  u. s. w. aber  $\text{אֶפְקַדְתִּי}$  und wieder  $\text{אֶפְקַדְתִּי}$ , vgl. 4 M 31, 50. So beim regelmässigen Verb ohne Ausnahme, wenn auch Bö. II. S. 198 f. vermuthet, dass die Formen der ersten Pers. Sing., welche nur mit defectivem Chireq punctirt sind (3 M 20, 26; 5 M 9, 21; Hes. 31, 15), nach der Intention der Schriftsteller oder wenigstens der Consonantenschreiber vielmehr mit Sere zu sprechen seien, weil ausser bei Wav consecutivum die 1. Sing. Impfi. nicht defectiv geschrieben sei. Aber den letzten Satz kann Böttcher nur durch eine neue Hilfsannahme vertheidigen. Jene Vermuthung hat allerdings noch diess für sich, dass bei der 1. Sing. hinter Wav consec. zwar bei einigen Arten des unregelmässigen Verb immer die unerleichterte Imperfectform, bei einer Art (den  $\text{א"ב}$ ) aber doch neben der langen auch die apocopirte Form erscheint.

5. Imperativ: **הִקְטִיל**, aber verstärkt: **הִקְטִילָה**.

Der Infinitivus constructus hat bei sechs Verben statt *a* unter ה ein *i*.

Qimchi fol. 65, zählte auf **הִקְטִיל** (et eripiet) Jes. 31, 5; dann Jer. 50, 34, „und es ist möglich, dass hier das Perfectum steht für **הִקְטִילָה**“; dann Jer. 51, 33; Jos. 11, 14. Gesenius hatte im Lgb. § 94, Anm. 4 vom starken Verb zuerst genannt Jes. 31, 5; aber da ist wahrscheinlicher das Perfect gemeint; so Ew. § 350, a, und es kommt diese Stelle in keiner Grammatik seitdem bei den Inff. Hi. mit *i* vor. Weiter hatte Ges. (V) Jer. 50, 34 als unsicheres, aber (VI) 5 M 7, 24 wegen des Suffixes als unzweifelhaftes Beispiel genannt. Ewald hat aufgeführt § 238, d (I) Jer. 51, 33; (III) 3 M 14, 46; (V) Jr. 50, 34; (VI) 5 M 7, 24; 28, 48; Jos. 11, 14, 1 Kg. 15, 29; 2 Kg. 10, 17. Olshausen hat § 192, f als besonders deutliche Beispiele aufgeführt: (III) 3 M 14, 46; (V) Jer. 50, 34; (VI) 5 M 7, 24; 28, 48; 1 Kg. 15, 29. Böttcher führt II. S. 226 ausser den bei Ew. erwähnten noch auf: (II) **עֲרֹחֲקֵיהֶם** (bis zum Ausrotten) 1 Kg. 11, 16. Das haben Ew. und Olsh. jedenfalls weggelassen, weil da **עָרַף** oder **עָרַף** ergänzt und die Form als Perf. gefasst werden könnte. Und diese Möglichkeit ist anzuerkennen, da **עָרַף** in der That mit dem Perfect in der Bedeutung „bis“ steht, vgl. Jos. 2, 22 etc. (Ges. Thes. pag. 992). Ferner hat Bö. noch als Nr. IV. eingefügt **בָּיִת הַקָּרִיב** 3 M 7, 35. Das haben Ew. und Olsh. jedenfalls aus demselben Grunde weggelassen. Aber v. 36 steht ganz in derselben Construction **בָּיִת קָדוֹם אֶתָּם**. Desswegen habe ich schon § 23, 4 die Ansicht ausgesprochen, dass hinter **בָּיִת** die Verbalform wahrscheinlicher Infinitiv ist. Diess ist überdiess auch die Consequenz aus dem Beispiel III. — Die römischen Ziffern beziehen sich auf meine Anordnung der sechs Verba nach dem Alphabet: I **הִדְרִיף**; II **הִכְרִיחַ**; III **הִסְטִיר**; IV **הִקְטִיל**; V **הִרְגִּיז**; VI **הִשְׁמִיד** Ges.-Kautzsch § 53, Anm. 2 will nur Beispiele geben und giebt (V) Jr. 50, 34; (VI) 5 M 7, 24; 28, 48; Jos. 11, 14. Stade § 247 nennt: vielleicht 3 M 14, 46 u. a.; bestimmt 5 M 7, 24; 28, 48; Jos. 11, 14. — Ueber den Ursprung dieses *i* hat wahrscheinlich Ges. im Lgb. § 94, Anm. 4, ohne dass er sich dessen bewusst war, das Richtigste gesagt, indem er schrieb: „Noch häufiger als im Piel finden sich hier Formen des Inf., die mit dem Praeterito gleichlautend sind“. Die Analogie der Perfectvocalisation schien mir schon, ehe ich diese Aeussderung las, der einzige mögliche Erklärungsgrund dieser Aussprache. Ewald § 238, d hat auch an das Perf. erinnert und wollte der Sache so zu Hilfe kommen, dass er meinte, es wäre diese Vocalisation nur eingetreten, wo die Setzung eines verbum finitum sehr nahe gelegen

wäre. Da hat er nur das auch von ihm anerkannte Beispiel (V) Jr. 50, 34 vergessen, wo die Form von  $\text{הָיָה}$  abhängt, hinter welchem sonst kein Perfect steht, vgl. darüber § 42, 10, d über Jos. 4, 24. Olsh. und Stade a. aa. 00.; ebenso Müller § 211 haben die Erscheinung als einen Fall der Abschwächung des *a* zu *i* bezeichnet d. h. eine besondere Ausnahme durch eine allgemeine Regel erklären wollen. Bö. und Ges.-Kautzsch haben nichts zur Erklärung bemerkt. Bickell und Land haben die Sache nicht erwähnt. — Beim Inf. cstr. hat die letzte Stammsilbe einige Male auch *ē* behalten, ohne dass sich ein einleuchtender Grund angeben lässt. Vom regelmässigen Verb gehört dazu  $\text{הָיָה}$  (verbergen) Spr. 25, 2; auch  $\text{הָשָׁקַט}$  (Ruhe halten) Jes. 57, 20; Jer. 49, 23. Ew. hat die Sache § 238, d, aber nicht diese beiden Fälle gegeben; aber diese stehen bei Olshausen § 258, b. Ges.-Kautzsch § 53, Anm. 2 erwähnt Jes. 57, 20; Stade § 621, a hat beide Beispiele. Bei Bö. habe ich sie nicht gefunden. Seine Erklärung aus gutturalischer Umgebung, die er aber andeutet II. S. 226, lässt sich nicht bei allen Beispielen anwenden. Vgl. Ew. unten § 33, 9, a. Allerdings bei  $\text{לַלְכֹּךְ}$  Dn. 11, 35 (um weiss zu machen) folgt wenigstens *ē*.

Der Infinitivus absolutus hat herrschend Sere mit und ohne  $\text{וְ}$  ist auf aramäische Art zu Spiritus lenis geschwächt in  $\text{אֲשָׁרִים}$  (mit Sichfrühaufmachen = auf eifrige Art) Jr. 25, 3 Vgl. auch  $\text{אֲבָרָה}$  1 M 41, 43, was als Inf. absolutus Hiqtıl als Vertreter des Imperativ aufgefasst werden konnte, also = „Kniebeugen!“ —  $\text{הִתְבַּחֵר}$  (direct-causativ; das Ausüben des Bestürmens, des Angreifens; das aggressive Verhalten) 1 Sm. 15, 23 ist nicht sowohl Infinitivus, weder constructus noch absolutus, als infinitivartiges Nomen. Was das Pathach anlangt, so ist anzunehmen, dass sich der Einfluss des  $\text{ר}$  auf das (vgl. S. 209 f.) in der zweiten Stammsilbe stehende *ē* geltend gemacht hat, ehe dieses zu *i* überging. Zu dieser Auffassung nöthigt eine Form mit Suffixum, in welcher sich auch beim Inf. constructus vor  $\text{ר}$  ein *a* zeigt, vgl. § 29, 11. —

Das Verhältniss des arab. Particip *mūqtıl* zum hebr. *maqīl* muss wieder so, wie beim Imperfect, erklärt werden.

### § 28. Der Stamm Hoqtal.

Perfectum:	3. sg. m.	$\text{הִקְטִיל}$ <i>hoqtāl</i> (er ist getötet worden)
	3. sg. fm.	$\text{הִקְטִילָהּ}$ <i>hoqtēlā'</i>
	2. sg. m.	$\text{הִקְטִילָהּ}$ <i>hoqtāltā</i>

Imperfectum: 3. sg. m.	יִקְטֹל <i>joqtāl</i>
2. sg. fm.	תִּקְטְלִי <i>toqtēlī</i>
3. pl. fm.	תִּקְטְלנה <i>toqtālñā</i>
Infinitivus constructus:	יִקְטֹל <i>hoqtāl</i>
„ absolutus:	יִקְטֹל <i>hoqtē'l</i>
Particip:	מִקְטֵל <i>moqtāl</i> .

1. Dieser Stamm (Hoph<sup>3</sup>al) bedeutet „zum Object der indirect- oder direct-causativen Bedeutung des Hiqtıl gemacht werden“. Nehmen wir als Beispiel הִקְטֵר, so bedeutet es 1) „zum Aufseher gemacht werden“, also Passiv zum indirect-causativen הִקְטִיר; 2) „zur Beaufsichtigung niedergelegt werden“ oder auch „zur Heimsuchung übergeben sein“ Jr. 6, 6, also Passiv zum direct-causativen הִקְטִיר. Ist Hoqtal Passiv des indirect-causativen Hiqtıl, so kann man sich die Bedeutung veranschaulichen durch „Befehligtwerden (iuberi), Veranlasstwerden, die im Qal ausgedrückte Handlung zu vollbringen“. So ist es beim Hoqtal zu allen indirect-causativen Hiqtıl, also: מִדְּבֵק „veranlasst zum Sichankleben“, Passiv zu הִדְבִּיק I Ps. 22, 16; מִכְשָׁל „gebracht zum Wanken“ Jr. 18, 23; מִהִמְלָךְ zum Königein bewegt werden; הִקְטֵר veranlasst werden zum Duften, angenehmen Rauch zu entwickeln; הִשְׁכַּב veranlasst werden oder sein, sich zu legen. — Bei dem Hoqtal zum direct-causativen Hiqtıl wird dasjenige, was beim Hiqtıl die Sphäre der Einwirkung, also ein Accusativ-object im weiteren Sinne, bildet, zum Subjecte gemacht, welches die Realisirung des vom Qal bezeichneten actus oder status erfährt. Also: מִבְּדֵל Jos. 16, 9 „das Trennen (הִבְדִּיל) erleidende Subjecte“; מִכָּלַם das Beschämen (הִכָּלַם) erleidende Subjecte; מִהִכְרִית (הִכְרִית) erleidende Subjecte; מִהִשְׁלֵךְ das Hinwerfen (הִשְׁלִיךְ) erleidende Subjecte. Bei הִשְׁלֵם Hi. 5, 23 kann man zweifelhaft sein, ob es Passiv zu einem indirect-causativen הִשְׁלִים, also = „veranlasst werden, befriedigt, freundschaftlich zu sein“, oder ob es Passiv zu einem direct-causativen הִשְׁלִים, also = „das Frieden-, Freundschaftstiften erleidende Subjecte“ ist.

Nun existirt zu drei Hoqtalstämmen des regelmässigen Verbs kein direct-causatives Hiqtıl. Diese sind: הִפְצֵר das Brechen erleidende = gebrochen werden Jer. 8, 21 (הִפְצַר [bloss Jes. 66, 9] ist da, wie הִזְלִיר, indirect-causat.); מִיָּדָה oder vielmehr die Femininform מִיָּדָה „gemengt“, 3 M 6, 14 u. s. w.; מִפְּצֵר „gezwirnt“, 2 M 26, 1 u. s. w. — Da ist ein direct-causatives Hiqtıl vorauszu-

setzen, also חָפַץ „das Brechen ausüben“ wie z. B. חָרַץ „das Schneiden ausüben“; מָצַץ „das Mengen ausüben“; חָצַץ „das Zwirnen betreiben“. Obgleich also zu diesen drei Beispielen kein entsprechendes d. h. direct-causatives Hiqtal existirt, so sind sie doch selbstverständlich keine Spuren des Passivum Qatal, für dessen Existenz, wie schon § 24, 1 erwähnt ist, besonders Böttcher gekämpft hat. Denn חָפַץ ist ja eben das Perfect der passiven IV. arab. Form und nicht der passiven I., und das zweite und dritte Beispiel sind das eigenthümliche Particip der nämlichen passiven IV. arab. Form und nicht der passiven I., welches letztere ja *maqtáʿ* heisst. — Das regelmässige Verb bietet überhaupt keine Spuren von dem postulirten Passivum Qatal. Denn ich sehe alle Spuren dieses fraglichen Passivum als nicht beweiskräftig an, welche erst durch die Behauptung gewonnen werden, dass die Punctatoren einen falschen Verbalstamm angenommen hätten. Also wo Böttcher meint (§ 906), dass die Punctatoren irrthümlich einen Niqtalstamm punctirt hätten, wo Passivum Qatal zu punctiren gewesen wäre, wie חָצַץ (abgeschnitten, verwehrt sein) 1 M 11, 6 statt חָצַץ, da muss ich widersprechen. Denn das klingt ganz so, als hätten die Punctatoren ein fremdsprachiges, ausländisches Buch zugeschickt bekommen, zu dessen Consonanten sie die Vocale hätten schreiben sollen. Die Punctatoren haben sich aber die Aussprache nicht ausgesonnen, sondern die durch lebendige Tradition überlieferte nur fixirt.

Da das regelmässige Verb keine Spuren des Passivum Qatal liefert, so verlieren auch diejenigen Formen des unregelmässigen Verb an Beweiskraft, welche allerdings solche Spuren sein können, vgl. § 34, 7. 9, c.

2. Was die Vocalisation anlangt, so hat sich der alte Passivvocal *u* noch erhalten beim Perfect viermal neben elfmal *o*; beim Imperfect zweimal neben einmal *o*. Das einzige Beispiel von Imperativ beim starken Verb חָשַׁבָה „sei doch veranlasst oder dazu gebracht zu liegen; erleide doch das Zumliegenbringen“, also Passiv vom indirect-causativen חָשַׁב, zeigt also *o*; Hes. 32, 19; das zweite Beispiel siehe § 41, 1, e (Jr. 49, 8). Das Particip hat wegen des Lippenlautes ח zwölfmal den homorganen *u*-laut, einmal das aus *u* erhöhte, zuge-spitzte *i* in dem schon aus Jos. 16, 9 angeführten מְבַדְּלוֹר und nur dreimal *o*. Die Formen selbst, welche das regelmässige Verb bietet, giebt Böttcher § 1014. — Während bei חָב Jos. 16, 9 wegen der Adjectivconstruction die Annahme Böttchers,

dass die Form Particip Hoqtal sei, zu billigen ist, ist diess bei מְנַבְלוֹת (Schnuren) 2 M 28, 14 unnöthig.

Anhang. Vom Causativstamme giebt es die folgenden

### § 29. Die Objectsbezeichnung

קָטַלְנִי er hat ge- tötet mich	קָטַלְךָ dich [m.]	קָטַלְךָ dich [f.]	קָטַלְוּ ihn	קָטַלְהָ sie (eam)
קָטַלְתִּנִּי sie hat ge- tötet mich	קָטַלְתְּךָ dich [m.]	קָטַלְתְּךָ dich [f.]	קָטַלְתֶּהּ קָטַלְתָּהּ	קָטַלְתָּהּ
קָטַלְתִּיךָ du [m.] hast get. mich	—	—	קָטַלְתֶּהּ קָטַלְתָּהּ	קָטַלְתָּהּ
קָטַלְתִּיךָ du [f.] hast get. mich	—	—	קָטַלְתֶּהּ קָטַלְתָּהּ	קָטַלְתָּהּ
—	קָטַלְתִּיךָ ich habe g. dich [m.]	קָטַלְתִּיךָ	קָטַלְתֶּהּ קָטַלְתָּהּ	קָטַלְתָּהּ
קָטַלְתִּיךָ sie haben get. mich	קָטַלְתֶּהּ קָטַלְתָּהּ	קָטַלְתֶּהּ קָטַלְתָּהּ	קָטַלְתֶּהּ קָטַלְתָּהּ	קָטַלְתָּהּ
קָטַלְתִּיךָ ihr [com.] habt getöt. mich	—	—	קָטַלְתֶּהּ קָטַלְתָּהּ	קָטַלְתָּהּ
—	קָטַלְתִּיךָ wir haben g. dich [m.]	קָטַלְתִּיךָ	קָטַלְתֶּהּ קָטַלְתָּהּ	קָטַלְתָּהּ

**zwei Formen mit t:** תָּרַגְלְתִּי (ich habe die Füße setzen lassen) Hos. 11, 3 und passiv מִתְּרַגְּלָם „das Uebersetzen erlitten habend“ = übersetzt Esra 4, 7.

**am Verb oder die Verbalsuffixe.**

קָטַלְנוּ uns	קָטַלְכֶם euch [m.]	קָטַלְכֶן euch [fm.]	קָטַלְם sie (eos)	קָטַלְן sie (eas)
קָטַלְתִּנִּי	—	—	קָטַלְתֶּם	קָטַלְתֶּן
קָטַלְתִּנִּי	—	—	קָטַלְתֶּם	קָטַלְתֶּן
קָטַלְתִּנִּי	—	—	קָטַלְתִּים	קָטַלְתִּין
—	קָטַלְתִּיכֶם	קָטַלְתִּיכֶן	קָטַלְתִּים	קָטַלְתִּין
קָטַלְנִי	—	—	קָטַלְתִּים	קָטַלְתִּין
קָטַלְתִּנִּי	—	—	קָטַלְתִּים	קָטַלְתִּין
—	קָטַלְתִּיכֶם	קָטַלְתִּיכֶן	קָטַלְתִּים	קָטַלְתִּין

1. Ich füge auch hier das Paradigma bei, weil ohne vorausgesetzte mechanische und ganz exacte Kenntniss desselben sich gar nicht operiren lässt. — Es handelt sich nun darum, eine durchsichtige Analyse des Paradigma's zu geben. Dabei geht man nach meiner Ansicht am besten von der Verbalform zu den Suffixen fort. Nach dieser Methode ist über das Perfect der Thatverba dieses zu bemerken:

a) Weil der Accent, ausser bei den ohnehin schon auf Ultima betonten beiden Formen (קָטַלְתָּ und קָטַלְתְּ), bei Anfügung der Suffixe um eine Stelle nach dem Wortende hinrückt, so ist der vorhandene Vortonvocal verschwunden, aber ein anderer in der Silbe vor der neuen Tonstelle entstanden, falls diese Silbe offen ist. Das kann man sich nun an dem memorirten Paradigma durchgehen.

b) Die Endungen sind vor Suffixen zum Theil andere: statt קָ ist das alte קִ bewahrt; statt תָּ meist das alte תִּי, nur dass es defective geschrieben ist, ausser Jer. 2, 34 und Hes. 16, 19 (bei Böttcher § 1042); statt וּתָ und וְתָ das alte וְתִי.

c) Von den so entstandenen beiden consonantisch auslautenden Formen (קָטַלְתָּ und קָטַלְתְּ) zeigt קָטַלְתָּ vor dem Suffix den alten Auslaut *a*, und zwar als *ā* vor dem spitzen *nî*, wie Böttch. II, S. 323, Anm. 2 wohl richtig vermuthet, oder *ā*. Nur bei תָּ (dich [fem.]) ist durch das dem וּ ursprünglich folgende *i* (וְ) ein assimilirender d. h. hier, erhöhender Einfluss ausgeübt worden, sodass *ē* gesprochen wurde und nur, wenn doppelte Gutturalis vorausging, zweimal diese retrogressive Einwirkung aufgehalten wurde. So Qimchi, fol. 27, a; Abraham de Balmis S. 243, Zeile 18. Böttcher hat § 881, a, *γ* alle vorkommenden Fälle aufgeführt (Hes. 27, 26; Mi. 4, 9; Ri. 4, 20; 1. Sm. 25, 32; — Jes. 60, 9; 54, 6). Aber auch Ewald § 249, c hat das Richtige; ebenso Olshausen S. 231, c; Kautzsch aber erwähnt § 58, 3 Anm. 1 תָּ nur als Ausnahme Ri. 4, 20; Stade § 634, a richtig; und nur er giebt die richtige Erklärung dieses *e* § 108, obgleich er nicht gerade von Epenthese des *i* hätte sprechen sollen. Richtig bei Müller § 235 und Land § 196; falsch קָטַלְתָּ bei Bickell § 139. — Vor תָּ, וּתָ und וְתָ erscheint hier, wie überhaupt, der ursprüngliche Vocaleuslaut nur als Schewa mobile (wenn langer Vocal vorhergeht) oder als Schewa medium (wenn kurzer Vocal vorhergeht). (In Pausa תָּ, wovon



es nur wenige Ausnahmen giebt; vgl. unten Nr. 7, ferner § 31, 8; ferner mehrmals bei den  $\text{קָטַל}$  § 41, 4; endlich einmal bei den  $\text{קָטַל}$  § 42, 9).

Die andere Form  $\text{קָטַל}$  soll nun durchaus schon ursprünglich einen consonantischen Auslaut gehabt haben, vgl. Ewald § 248; Stade § 628, a. Ges.-Kautzsch § 58, Anm. unt. d. Texte 2 spricht sogar positiv davon, indem er arab. *qatalani* und *qatalatni* als Gegensätze auführt; ebenso positiv Olshausen § 231, b „Unter allen Verbalformen ist nur eine, welche, jetzt wie früher auf einen Consonanten ausgehend, einen Theil der Suffixe ohne Bindelaut anfügt, nämlich die 3. fm. sg. im Perfect“. Bickell § 110: „The form *qatalat* even in primitive Semitic has lost the vowel, and ended in the consonant *t*“; ebenso Müller § 170; Land § 211, d. Indess Olshausen selbst sagt S. 34 „Es muss auffallen, dass die 3. sg. fm. hinter der Geschlechtsbezeichnung auf *at* keinen Vocal aufweist.“ Nun zeigt das Aethiopische auch hinter *at* durchgehends ein *a*, also *qatalatáni* (sie hat mich getödet) u. s. w., wie ja auch im Hebräischen vor zwei Suffixen an dieser 3. sg. fm. ein *a* erklingt, und diess ist einer von den Gründen, welche ich in meinen Aethiopischen Studien S. 141 — 143 gegen die alte Theorie vom Bindevocal aufgeführt habe. — Wenn nun auch die 3. sg. fm. ursprünglich auf ein *a* ausging, wie erklärt es sich dann, dass sie diess *a* vor den meisten Suffixen verloren hat? Ich meine so: Die 3. sg. fm. hat ihren vocalischen Auslaut verloren, wo beim Festhalten desselben die beiden ersten Stammconsonanten vocallos hätten werden müssen, also eine unhebräische, aramäische Wortgestalt hätte entstehen müssen, nämlich  $\text{קָטַלְתָּ}$ ,  $\text{קָטַלְתְּ}$ ,  $\text{קָטַלְתִּי}$  u. s. w. Und dass diese Scheu wirklich den Sprachgenius des Hebräers geleitet hat, erkennt man daraus, dass aus eben jenem Grunde das *at* überall betont ist. Und weil eben diese Betonung des *at* vor  $\text{קָטַלְתָּ}$ ,  $\text{קָטַלְתְּ}$  nicht möglich gewesen wäre, weil also vor  $\text{קָטַלְתָּ}$  und  $\text{קָטַלְתְּ}$  jene unhebräische Bildung trotz Wegwerfung des *a* hätte eintreten müssen ( $\text{קָטַלְתָּ}$ ,  $\text{קָטַלְתְּ}$ ), ebendaraus und nur daraus erklärt es sich, dass die 3. sg. fm. nie mit  $\text{קָטַלְתָּ}$  und  $\text{קָטַלְתְּ}$  verbunden auftritt, sondern den Accusativ mit  $\text{קָטַלְתָּ$  hat. (Eben deshalb existirt nicht  $\text{קָטַלְתָּ}$  und  $\text{קָטַלְתְּ}$ ; gegen Qimchi 28b; Abr. de Balmis 244.) — Da die Betonung des *at*, wenn es mit andern Suffixen als  $\text{קָטַלְתָּ}$  verbunden ist, feststeht, so hat die Meinung, dass das *at* auch vor  $\text{קָטַלְתָּ}$  betont gewesen sei und zwar aus demselben Grunde, wie vor den andern Suffixen, das erste Recht. Also die Meinung von Böttcher II. S. 323, dass gerade vor  $\text{קָטַלְתָּ}$  allein das *at* nur in Pausa betont worden sei, ist eine willkürliche. Ausserdem tragen von den fünf Beispielen, welche überhaupt vorkommen, nur zwei das

Silluq HL. 8, 5; Hi. 42, 5; zwei aber das Zaqeph qaton Hes. 28, 18; Jr. 22, 26, also einen Accent, der doch nur ausnahmsweise Pausa macht, und an diesen beiden Stellen auch deshalb wahrscheinlich diess nicht thut, weil der kurze Vocal bleibt. Endlich, wenn das 5. Beispiel HL. 8, 5 (הִגְלִיחָהּ, sie hat dich gekreisst) nicht auf *at* betont ist, so waltete in diesem Beispiel auch nicht der diese Betonung fordernde Grund.

Die Reste des ursprünglichen Vocaleuslauts darf man auch, nachdem die Sache erkannt ist, nicht Bindevocal nennen, denn sonst wird die Coordination dieser Auslautsreste mit den andern Auslautvocalen im Bewusstsein zerstört. Man kann ja „Vocalstammauslaut“ sagen. Er trägt, ausser bei קָטַלְתָּ, קָטַלְתִּי, קָטַלְתֶּם, den Accent. Bei den übrigen Verbalformen ist es ebenso.

d) Die Verbalsuffixe heissen: אֲנִי mich; אַתָּה dich (m.), auch plene אַתָּה; אַתָּה dich (fm.), אַתָּה nur einmal bei einer Imperfectform Ps. 137, 6; — Ps. 103, 4 und die übrigen von Ges.-Kautzsch angedeuteten Stellen § 58, 3 Anm. 1 haben אַתָּה nur an Nominalformen]; אֲנִי ihn; אַתָּה sie (eam); das von Ges.-Kautzsch angegebene אַתָּה Hes. 41, 15 steht an einem Nomen plurale; אֲנִי uns; אַתָּה euch (m.); אַתָּה euch (fm.); אֲנִי (eos), אַתָּה nur in gehobener Rede, ausser 2 M 23, 31; אַתָּה sie (eas). — Es werden aber diejenigen Fürwörter nicht angehängt, welche zu der betreffenden Person des Verbs die Reflexiva wären, weil die Reflexivbedeutung durch besondere Verbalstämme ausgedrückt ist. Ausgenommen ist Hes. 29, 3; und auch da bezeichnet das Suffix den Dativ des Reflexivpronomens „ich habe (ihn) mir gemacht“. Um so weniger Nöthigung liegt vor, mit Olshausen § 231, a, der אַתָּה vorschlägt, und Smend z. St., der nach den LXX אַתָּה lesen will, die Lesart zu ändern. — b), c) und d) gelten für alle Verbalstämme, mit wenigen Ausnahmen.

e) Ueber das Schicksal des Vocals der letzten Stammsilbe und einzelne Erscheinungen, die beim Antreten der Suffixe sich zeigen. — Schon aus der Form אַתָּה können wir eine Regel von grosser praktischer Bedeutung abstrahiren: Ein *a* in der letzten Stammsilbe bewahrt sich, und zwar ausser vor אַתָּה und אַתָּה in gedehnter Gestalt, soweit es im Qaṭal ursprünglich oder der Vertreter eines *ō* ist. In אַתָּה hat das Suffix wegen geringerer Wucht

des Haupttones dem Gegenton seine vocalverlängernde Kraft gelassen; aber כָּ und כֵּן haben dies nicht gethan. — Die Verwandlung des הֵ in וֵ beruht auf Uebergang des Hauches und Monophthongisirung des entstandenen Diphthong *au*. Die Form הֵ— kommt am regelmässigen Verb nicht vor. — Das Mappiq des ה in קִטְּוֵה zeigt an, dass nach dem Wegfall des auslautenden *a* von הֵ das ה noch seine Consonantenpotenz bewahrt hat.

Aber das Mappiq ist ausgefallen in קִטְּוֵה (er hat sie, seine קִטְּוֵה, Wuth, bewahrt, festgehalten) Am. 1, 11. Denn wollte man die Form als suffixlose 3. sg. fm. ansehen, so müsste das Verb objectlos stehen, während sonst nur קִטְּוֵה (Seele) bei der Redensart „sich hüten“ und eben das Wort Zorn (Jr. 3, 5) weggelassen wird, welches hier Object ist, und nur beim Partc. „Hüter, Wächter“ selbstverständlich das Object fehlt. Ferner, wenn jene Form die 3. sg. fm. sein sollte, könnte man zwar das Gesetz (Delitzsch, praef. ad Jobum Baerianum pag. VI), dass vor vornbetontem Worte eine offene Paenultima den Accent bekommt, geltend machen; aber wie wollte man erklären, dass desswegen die drittletzte ihren Vocal verloren hätte? Zu jener Auffassung kann ferner auch nicht der Gedanke bewegen, dass קִטְּוֵה entsprechend dem vorausgehenden וֵה Subject sein müsse; sondern, da dieses nachgestellt und jenes vorangestellt ist, so scheint angedeutet zu sein, dass der Prophet im letzten Satze zum allgemeinen Subjecte des Verses (Edom) zurückgekehrt ist und קִטְּוֵה bedeutsam als absolutes Object vorausgeschickt hat. Es kommt dazu, dass הֵ sein Mappiq oft verloren hat. Viele solche Fälle zählt Qimchi, fol. 26, b auf, indem er beginnt: „Und manchmal wird das ה des Pronomens ruhend“ und nun eben die hier behandelte Stelle zuerst aufzählt, also dieselbe als 3. sg. m. mit dem Suffix auffasst, wie es hier vertheidigt worden ist. So auch Abraham de Balmis S. 243, indem er das Wegfallen des Mappiq eben auf die Mitlelbetonung der besprochenen Form zurückführt; Ges. Lgb. S. 267; Ew. § 249, b; B8. l. S. 243; Ges.-Kautzsch § 58, 3. Es ist also auch unnöthig, mit Olshausen § 226, b die Lesart in קִטְּוֵה וֵה (und seine Wuth, er hat sie bewahrt für immer) zu ändern. Stade allerdings nimmt diese Lesart an § 384.

קִטְּוֵה beruht auf rückwärtsgehender Assimilation, sagt man gewöhnlich. Man sollte aber sagen: Die Kraft des Sprechorgans, welche zur Aussprache des Hauches nöthig gewesen wäre, hat sich durch Verstärkung des *t* kundgegeben. — Dass

man ausser der Pausa קטלתני sagt, kann nur in Nachahmung des קטלני seinen Grund haben. — Aus קטלתיהו (ich habe ihn getötet) entstand קטלתיו, indem sich bei Uebergang des ה

## 2. Imperfect Qatal der Thatverba

יקטלני	יקטלה	יקטלה	יקטלה	יקטלה
	<i>jiktölékhd</i>			
er wird t.	dich (m.)	dich (fm.)	ihn	sie (eam)
mich				
יקטלני u. s. w.				
sie wird				
t. mich				
יקטלני u. s. w., nur mit Weglassung der Pronomina				
du [m.] wirst				
t. mich				
יקטלני — — יקטלנה יקטלנה				
du [fm.] wirst				
t. mich				
— יקטלה u. s. w. wie bei יקטל				
ich werde t.				
dich (m.)				
יקטלני יקטלה יקטלה u. s. w. wie bei יקטל				
sie werden				
t. mich				
יקטלני sie [fm.] werden t. mich; ihr [com.] werdet				
יקטלה wir werden t. dich [m.] u. s. w.				

Bei der Analyse schlage ich der Uebersichtlichkeit wegen denselben Weg, wie beim Perfect, ein.

a) Ein Vortonvocal konnte beim Rücken des Accentis nicht mit rücken, weil keiner da war.

b) Die beiden Formen auf ursprüngliches הן erscheinen in gehobener Rede noch mehrmals vor Suffixen mit ihrem alten ה, vgl. ילכדנו (sie werden ihn fangen) Spr. 5, 22, auf dem Suffix, nicht, wie bei Böttcher § 1047, f steht, auf dem Qibbus betont, und mit ה, welches beim Impf. selten vorkommt, vgl. unten.

Und eben weil diess ה angehängt ist, trägt das ו nicht den Accent, wie es thut, wenn es, nach seiner Gewohnheit, die Suf-

von *u* der verwandte Semivocal *v* ablöste. Zwischen *והי* — musste aber *ה* bleiben, weil sonst die beiden *u* in einander geflossen und die Form suffixlos geworden wäre.

יִקְטְלוּ	יִקְטְלֶכֶם	יִקְטְלֶכֶן	יִקְטְלֵם	יִקְטְלֵן
	<i>jiqtölēkhēm</i>	<i>jiqtölēkhēn</i>		
uns	euch (m.)	euch (fm.)	sie (eos)	sie (eas)

der 2. Person.

תִּקְטְלֵנִי	—	—	תִּקְטְלֵם	תִּקְטְלֵן
--------------	---	---	------------	------------

töten mich. Wie bei יִקְטְלוּ  
wie תִּקְטְלוּ.

fixe ohne Bindevocal hat. Qimchi, fol. 35, b stellt diess „Nun mit *ו*“ nur als der Regel widersprechend hin (פָּלַג טָהֳרָה); ebenso Abraham de Balmis, pag. 250, Z 27; aber die Endung *un* haben in dieser Form gefunden Ges. Lgb. § 100, Anm. 13; Olshausen § 231, c; Böttcher a. a. O.; Ges.-Kautzsch § 60, Anm. 3; Stade § 628, e; Müller § 236; Land § 198, b. Nur Ew. hat § 250, b die Endung *u* und vielmehr das Nun epentheticum vor dem Suffix angenommen und so bei allen Beispielen, wo die Endung *un* vor Suffixen erscheint. Ewalds Meinung lässt sich, wie bei unserm Beispiel, überall nicht durchführen.

Die beiden Formen auf *נה* erscheinen vor Suffixen bloss mit der allgemeinen Pluralendung *u*, also תִּקְטְלֵן.

Darüber, dass die Form, wenn sie auch ohne Suffixe zweimal so erscheint Hes. 37, 7; Jer. 49, 11, nicht aus Nachahmung der Form geflossen ist, welche vor Suffixen gebraucht wurde, vgl. oben S. 170. Es ist hier an die Gewalt der Analogie des Masculinum zu erinnern, mit Ewald § 191, b; Stade § 534. 571, indem letzterer seine eigene Vermuthung, dass die Erscheinung aus einem unterschiedslosen Gebrauch von *taqtulāna* und *taqtulna* in einer älteren Sprachperiode stamme, bekämpft. — Hier, bei einer regelmässig auftretenden, also wirklich der alten Sprache angehörenden Erscheinung kann man diese Erklärung annehmen; anders war es oben bei einer Erscheinung, deren Aechtheit wegen ihrer Seltenheit zweifelhaft war, vgl. S. 170.

c) Die fünf affirmativlosen Formen bewahren ihren ursprünglichen Endvocal *u* als *ē*, welches sich vor הָ zu *ā* assimiliert, nach der positiven Verwandtschaft, welche zwischen *ā* und *ā* sich zeigt, vgl. „Gedanke, Laut und Accent“ S. 90 f.; meine Aethiopischen Studien S. 124. Nur Nachahmung der kürzeren Perfectsuffixform ist es, wenn für הָיִי erscheint יִי in תִּלְכְּדוּ (sie wird ihn fangen) Ps. 35, 8; יִרְדְּפוּ (er wird ihn verfolgen) Hos. 8, 3 trotz der Pausa; יִתְקַסּוּ (er überrumpelt ihn) Pred. 4, 12. יִתְחַצְּבוּ (und sie verbarg ihn) Jos. 2, 4 geht auf die beiden Kundschafter; aber vielleicht in Folge einer Breviloquenz auf den Ort, wo Rahab die Beiden wie vergraben hatte; deshalb nicht mit Böttcher § 881, λ in יִתְחַצְּבוּ zu ändern. — Ebenso der Kürze wegen erscheint für הָיִי das perfectische הָיָה, aber nach Böttcher § 881, γ nur an לָכֹד (fangen, einnehmen, erobern) von den regelmässigen Verben z. B. יִלְכְּדֶהָ (und er nahm es [Lachis] ein) Jos. 10, 32 u. s. w. Vgl. Qimchi fol. 35.

Der Vocalstammauslaut des Perfects, also *a*, erscheint auch sonst mehrmals, aber nicht der Kürze wegen, sondern wegen gutturalischer Umgebung, oder zum Gleichklang mit benachbarten Formen, oder wegen der Pausa; vgl. *āni*, *ānā* an Imperfectformen nach der Reihenfolge, in welcher sie unten erwähnt werden, 1 M 19, 19; Jes. 56, 3; Hi. 9, 18; Jes. 63, 16; 1 M 29, 32; 1 Kg. 2, 24 Qeri; 2 M 33, 20; 4 M 22, 33. — *ām* für *ēm* steht 2 M 29, 30; 5 M 7, 15; Ps. 74, 8; 4 M 21, 30. — Das Streben zwischen *i* und *ē* zu dissimiliren scheint auch ein Factor gewesen zu sein. יִי erscheint gar nicht im Codex (Böttcher II. S. 31), sondern dafür die Form mit dem Vocalstammauslaut des Perfects; aber diess wahrscheinlich nur, weil die betreffenden Formen gerade in kleiner oder grosser Pausa stehen; vgl. 2 M 2, 17; Hab. 2, 17.

d) Als Verstärkung der Suffixform (hauptsächlich in der Pausa) erscheint ein wahrscheinlich altes *an* und (erhöht) *än*, vgl. das einmalige יִכְבֹּדֶנִי, also eine Qittelform (er ehrt mich), mit Verlängerung des *a* durch den Satzton Ps. 50, 23; öfter contrahirt יִקְטֹלֵנִי (er wird mich morden) nach 1 M 27, 19; seltener mit *e*, also יִקְטִילֵנִי (er wird mich töten lassen) nach Jer. 49, 19. — Ferner יִקְטֹלֶנָּךְ *iq̄telénkā* (er wird dich [m.] töten) nach Jer. 22, 24 (Pausa); öfter contrahirt תִּשְׁמְרֶנָּךְ *tischmerékkā* (sie wird dich [m.] behüten) Spr. 4, 6. Da auch diese Form bei Athnach steht, so kann nicht mit Ges.-Kautzsch § 58, 4 hervorgehoben werden, dass in Pausa יִבְרָךְ stehe Spr. 2, 11. Die letztere Form ist vielmehr nur Pleneschreibung, wie dieselbe auch bei הֵן vorkommt, vgl. S. 130. 220. — Ferner mehrmals יִקְטֹלֶנִּי (er wird ihn töten) nach 5 M 32, 10; viel öfter mit Verstärkung des *n* bei Verschluckung des folgenden ה, also יִקְטֹלֵנִי, — Ferner bloss contrahirt יִבְרָךְ sie (*eam*). — Es ist zweifelhaft, ob יִבְרָךְ auch „uns“ bedeutet. Denn Jos. 1, 18 bedeutet es sicher „ihn“; Targum יִבְרָךְ und LXX αὐτῷ; Hos. 12, 5 heisst es wahrscheinlich „ihn“, wie auch das Targum die 3. sg. (יְבָרַךְ) setzt, während freilich die LXX eine erste Person (sing.: *με*) geben, wie wenn sie יִבְרָךְ gelesen hätten; aber in Hi. 31, 15 ist es unwahrscheinlich, ja unmöglich, dass es nur auf das zunächst vorausgehende הֵן, nämlich den עֶבֶד (Knecht) von v. 13 zurückweist; wie denn auch die erste plur. vom Targum (יִבְרָכְנָא) geboten wird, während die LXX wieder sich ganz frei bewegen (*γενόμενα ἐν τῇ αὐτῇ κοιλίᾳ*).

Ursprung dieses *an*. Ges. Lgb. § 35, 2; 58, 3 macht auf die Schwierigkeiten aufmerksam, welche die Annahme hat, dass das *an* eine ursprüngliche Endung des Impfs., des *modus energicus* des Arabischen, sei; weil die Formen mit *n* keine andere Bedeutung als die mit den gewöhnlichen Suffixen versehenen Formen haben, und weil die Formen mit *n* auch [am Perfect] an Adverbien und Interjectionen vorkämen. Aber in der Anmerkung macht er doch auf die Möglichkeit aufmerksam, dass dieses Nun ursprünglich zum Verb [und zwar zum Imperfect] gehörte, aber bedeutungslos geworden sei und durch Missverstand, nachdem es einmal mit dem Suffix verwachsen gewesen wäre, auch an andere Wörter gehängt worden wäre. Diese Auffassung scheint mir die richtigste zu sein, und der für dieselbe ausschlaggebende Grund ist noch nicht erwähnt: dieser ist: der *a*-laut, welcher vor diesem *n* bei Imperfect-König, Lehrgebäude d. hebr. Spr.

suffixen erscheint und höchstens zu *ā* übergeht, während sonst vor Imperfectsuffixen das aus *u* gewordene geschlossene *ē* gesprochen wird. Und ich glaube auch erklären zu können, weshalb gerade die Formen des Imperfectsuffixes vorzugsweise an Adverbien u. s. w. erscheinen, nämlich weil das Imperfect, dessen Tempusstamm auch im Infinitiv erscheint, überhaupt mehr als das Perfect dem Nomen verwandt ist, und die Adverbien u. s. w. ursprünglich Nomina sind. Daher schlage ich als den, Ursprung und Bedeutung der Erscheinung am deutlichsten bezeichnenden Namen „Nun energicum“ vor. — Ges.-Kautsch giebt keine Entscheidung, sondern erinnert bloss § 58, 4, Anm., wie an die Einschreibungen des Aramäischen, so an den Modus energicus des Arabischen. Müller § 238 spricht sogar ausdrücklich gegen die angegebene Ableitung, vgl. „Man hat diese Formen mit dem Cohortativ [dessen *a* aus *an* stammt] in Verbindung gebracht; da sie aber bisweilen auch am Perfect (bezw. Infin.), häufig an Partikeln vorkommen, so ist diese Erklärung sehr zweifelhaft.“ Aber Stade § 480, c vertritt die Ableitung des *n* vom Modus energicus des arabischen Impf. und Imp. (und weiter zurück von einem Pronominalstamm *an* § 177, b).

Ewald nimmt § 105, f; 123, a nicht nur, mit Erinnerung an das Sanskrit, eine ursprüngliche Verwandtschaft zwischen dem Stammbildungselement *t* (𐤕𐤕𐤕𐤕) und *n* (𐤕𐤕𐤕), sondern auch § 247, a Zusammenhang zwischen diesen und *nin*, *nn*, *nn*, dem Zeichen des Accusativ und dem Nun vor Suffixen an § 250, a, welches ihn auch beiläufig an die Nunation des Arabischen erinnert. — Die ersten zwei Zusammenstellungen will ich nicht bestreiten, denn einen logischen Zusammenhang scheinen auch mir die beiden Elemente haben zu müssen, welche beide ursprünglich zur Bildung des Reflexivs dienten. Aber *nin* lässt sich nicht als Verlängerung des einfachen *t* auffassen. vgl. oben § 15 Schluss; und wenn das Nun vor Suffixen Zeichen des Accusativ sein sollte, so müsste es gleichmässig an den Suffixen des Perfects und des Imperfects stehen. — Also nicht: Nun demonstrativum. — Ich weiss nicht, ob durch Ewald angeregt worden ist Bickell, vgl. § 140: „In the future the suffixes can also be appended to a future form, which instead of the nominative ending *i* = *u* had the indefinite accusative ending *an* = *am*, Hebrew *ān*. For in the verb the indefinite form can remain before the suffixes, since the verbal suffixes are accusative, while the nominal suffixes, as genitive, must always have the noun before them in the definite form of the status constructus.“ Darin scheint mir die fragliche Imperfectendung, die ja im allerletzten Grunde mit der alten Accusativendung zusammengehangen haben mag, unrichtig als Accusativendung noch in ihrer Function am Imperfect und in ihrer Verwendung



vor den Suffixen betrachtet. Es scheint aber die vollere Imperfectform, die also nur eine ursprüngliche Verwandtschaft mit dem nominalen *an* des Hinstrebens auf ein Ziel hat, nur aus lautlichen Gründen auch vor Suffixen gebraucht worden zu sein, damit ein vollerer Klang der Form entstehe. (Wenn Bickell in seinen Worten die angebliche Accusativform des Verbs in demselben Athem auch die unbestimmte Form desselben nennt, so ist das ein sehr kühner Sprung). — Eine ähnliche, zu nahe Beziehung zwischen der fraglichen Imperfectendung und der alten Accusativendung nimmt auch Land § 195 an, vgl. „De rol van en bindvocaal wordt niet zelden door de klankverbinding *an* vervuld, die, behalve vóór den ersten pers. enk., onder den klemtoon in *en* verandert. Dat dit *ān* oorspronkelijk ostensief, en met de oude casusuitgangen en de bindvocalen van het genitiefsuffix verwant is, is niet onwaarschijnlijk.“

Olahausen § 97, c giebt die Vermuthung, dass *an* mit dem *an* zusammenhänge, welches in *an* u. s. w. erscheine, bekämpft sich selbst aber mit einer Reihe von Bedenken und, wie ich glaube, siegreich. — Diese Aufstellung hat Böttcher nicht gekannt, indem er § 869, 2 schrieb: „Dass das *an* dieselbe, nur lautlich erschlafte Reflexivsilbe *an* ist, welche den Separaten der 1. und 2. Person vortritt, liegt so auf der Hand, dass es unbegreiflich ist, warum es die Lehrbücher nicht längst haben.“ Gegen ihn bemerke ich: Gerade reflexiv ist ja das angehängte Pronomen nicht; es scheint also auch nicht durch ein altes Bildungselement verstärkt worden sein zu können, welches das „selbst“, die Rückbeziehung der Handlung auf das Subject, ausdrückt. — Alle seine Verweisungen auf die weite Verbreitung dieses *an* oder *i* im Chaldäischen erklären sich so, wie es schon Gesenius im Lgb. angedeutet hat, vgl. oben. Ferner ist es zwar richtig, dass im Aramäischen auch ein *an* vor Suffixen eingeschoben ist, und überhaupt ist, vgl. oben § 26, 2, die Einsetzung von Buchstaben unbestimmteren Lautes weit im Semitischen verbreitet: indess aus allem dem ergibt sich nicht, dass jenes *an*, *ān*, welches zunächst an Imperfectformen des Hebräischen erscheint, aus eben solcher Lautwucherung stamme. Also nicht: Nun epentheticum.

b), c) und d) gelten im allgemeinen von allen Verbalstämmen.

e). Das tongedehnte *ō* der letzten Stammsilbe hat sich als dumpfer, gedrückter Vocal nicht im Vorton erhalten, sondern ist zu *ō* (Schewa) verklungen. Es hat aber öfter in einem Vererbungschataph-qames [S. 74] eine Spur von sich zurückgelassen, vgl. *an* (ich werde sie schreiben) Jr. 31, 33

bei Athnach; יִרְדֹּף (er wird dich verfolgen) Hes. 35, 6 bei Athnach; אֲשַׁתְּכֶנִּי (ich werde ihn pflanzen) Hes. 17, 23 bei Zaqeph qaton; vgl. Qimchi fol. 35, a. Stade verweist § 574, b falsch auf seinen § 104, als läge hier kein Vererbungschatephgames vor. Nur vor הָ, כָּה und כֶּן hat *ō* sich als unbetonter *o*-laut d. h. als Qames chatuph erhalten.

### 3. Imperativ Qatal der Thatverba.

קַטְלֵנִי	קַטְלֵהוּ	קַטְלֵהָ
<i>qōṭelē nî</i>	<i>qōṭelē hū</i>	<i>qōṭelā hā</i>
töte mich!	töte ihn!	töte sie (eam)!

קַטְלֵנוּ	קַטְלֵם	קַטְלֵנָּה
<i>qōṭelē nū</i>	<i>qōṭelē m</i>	<i>qōṭelē n</i>
töte uns!	töte sie (eos)!	töte sie (eas)!

קַטְלֵנִי *qīṭel' nî*, töte [fm.] mich! u. s. w. mit הָ הִי ו. ג. קַטְלֵנָּה *qīṭel' nū*, tötet [com.] mich! u. s. w. mit denselben Suffixen.

a) Die 2. pers. sg. masc. zeigt vor Suffixen ihr altes (*u*) *ō* hinter dem ersten Stammconsonanten in halbgeschlossener Silbe, wie die Transcription veranschaulichen soll.

b) Die Form auf הָ erscheint wieder ersetzt durch die nächstliegende Masculinform.

c) und d) Vocalstammauslaute und Suffixformen sind wie beim Imperfect, nur dass für *āhā* das kürzere *āh*, ausser bei לָכֶּה vgl. לָכֶּה, (nimm sie ein!) 2. Sm. 12, 28, auch bei כָּרַב vgl. כָּרַב Jes. 30, 8 vorkommt. — b), c) und d) gelten im Allgemeinen bei allen Verbalstämmen.

e) Die Bemerkung über den Vocal der letzten Stammsilbe liegt hier schon mit in a).

### 4. Infinitivus.

קַטְלִי	קַטְלֵה	קַטְלֵךְ	קַטְלוּ	קַטְלֵהָ
<i>qōṭeli'</i>	<i>qōṭlekhā'</i>	<i>qōṭelē kh</i>	<i>qōṭelō'</i>	<i>qōṭelā h</i>
mein Töten	oder	dein [fm.]		
קַטְלֵנִי	קַטְלֵהָ	קַטְלֵנוּ		
<i>qōṭelē nî</i>	<i>qōṭelē khā'</i>	<i>qōṭelē nū</i>		
das mich	dein Töten	das dich		
Töten.	[fm.] Töten			
	und das			
	dich Töten			

u. s. w.

קָטְלֵנִי <i>qōṭelē nū</i>	קָטְלֵכֶם <i>qōṭlekhēm</i>	קָטְלֵךְ etc.	קָטְלֵם <i>qōṭelā m</i>	קָטְלֵן <i>qōṭelā n</i>
oder				
קָטְלֵכֶם <i>qōṭlekhēm</i>				

Dafür, dass der Infinitiv auch vor Suffixen sein *u-o* zwischen dem zweiten und dritten Stammconsonanten hatte, ist Beleg das Kethib רדוףִי (mein Verfolgen) Ps. 38, 21, über dessen muthmassliche Aussprache *redūphī* (*redōphī*) oben § 20, 12 im Zusammenhang gehandelt worden ist. Nach der spätern Entwicklungsstufe hatte aber der Infinitiv gleich dem Imperativ, wie die Transcription andeutet, vor Suffixen sein *ō* hinter dem ersten Stammconsonanten in halbgeschlossener Silbe. — Beim Suffix der ersten pers. sg. wird zur Bezeichnung des Subjects der Handlung das Nominalsuffix *i*, aber zur Bezeichnung des Objects der Handlung das Verbalsuffix *nī* angehängt; über 2 Chr. 35, 21 und Hes. 47, 7 vgl. § 31, 8; 38, 6. Bei den Suffixen der übrigen Personen wird Subject und Object durch das Nominalsuffix bezeichnet; die einzige Ausnahme Jr. 39, 14 siehe unten § 42, 10, d. Diese Regel gilt für den Infinitiv aller Verbalstämme, soweit an denselben ein Object angehängt werden kann. — Vor ה, כ, ק ist ausser der Pausa, bei unbetontem Vocalstammauslaut, zur Vermeidung der beiden vocallosen Consonanten und eines sich daraus bildenden Hilfschireq entweder straffer Silbenschluss eingetreten, wie er also auch in מִשְׁכָּחֶם (euer Erfassen, Erobern) Jos. 8, 8 und in קִצְרָחֶם (euer Ernten) 3 M 19, 9; 23, 22; Qimchi 32, b vorauszusetzen ist, oder der Silbenvocal hat seinen Platz hinter dem zweiten Stammconsonanten; vgl. das Paradigma. Qimchi, fol. 32, b führt 2 M 23, 20 und 1 Sm. 25, 29 als Belegstellen an. Aber in der Pausa, bei betontem Vocalstammauslaut, konnte sich und hat sich die Halbgeschlossenheit der Stammsilbe erhalten; daher in Pausa קָטְלָה *qōṭelāha*, vgl. קָצַרָה bei Zaqeph qaton 3 M 23, 22; Qimchi 32, b. — Neben dem aus *ū* zerdrückten *o* zeigt sich zugespitztes *i* bei מִכְרָם, vgl. מִכְרָם (ihr [eorum] Verkaufen) Am. 2, 6 und bei שִׁבְרִי, vgl. שִׁבְרִי (mein Zerbrechen) 3 M 26, 26; Qimchi 33, a. Bloss *i* zeigt שִׁטְנִי in שִׁטְנִי (um ihn anzuklagen) Zach. 3, 1.

5. Die Participia werden in die Declinationen eingereiht.

6. Das Qatal der Zustandsverba. Diejenigen, welche in der affirmativlosen Form des Perfects  $\bar{e}$  und  $a$  zeigen, haben ihr  $\bar{e}$ , wie in der Pausa, so vor Suffixen allemal bewahrt, vgl. die einzigen Beispiele vom regelmässigen Verb  $\text{גִּדְלָנִי}$  (er ist mir grossgewachsen) Hi 31, 18 und  $\text{לְבָשָׁה}$  (er hat sie [eos] umkleidet) 3 M 16, 4. Daraus ergiebt sich die Regel: Das  $\bar{e}$  in der letzten Stammsilbe der Zustandsverba erhält sich vor Suffixen als Vortonvocal.

Auch  $\text{לְבָשָׁה}$  hat es nach der Analogie des unregelmässigen Verb geheissen und  $\text{לְבָשָׁה}$ ,  $\text{לְבָשָׁה}$  ist mir sicherer, weil Formen mit ebenfalls ursprünglichem  $i$  [wie  $\text{הִזְכִּירָם}$  (euer zur Erinnerung Kommen [Smend]) Hes. 21, 29] als Analogie herangezogen werden müssen, als die Aussprache mit Pathach, wofür sich nur Analogien mit ursprünglichem  $a$  [wie  $\text{בִּישָׁה}^1$  (euer Schändlichhandeln) Am. 5, 11] bringen lassen; gegen Böttch. § 1043, 2.

Beim Imperfect gilt die Regel über das  $a$  der letzten Stammsilbe, oben 1, e, ohne Ausnahme. Also z. B.  $\text{יִלְבָּשֵׁנִי}$  (er wird mich umkleiden) Hi. 29, 14;  $\text{יִלְבָּשֶׁךָ}$  (er wird dich [m.] umkleiden) u. s. w. Und es ist  $\text{יִלְבָּשְׁכֶם}$ ,  $\text{יִלְבָּשְׁכֶן}$  nach der Analogie zu erwarten. Ja, es erhält sich nicht bloss das  $a$  der letzten Stammsilbe, sondern es haben sogar die drei Formen mit Vocalaffirmativen vor Suffixen immer ihr altes  $a$  als Vortonqames bewahrt: also  $\text{תִּלְבָּשֵׁנִי}$  (du [f.] wirst mich umkleiden),  $\text{יִלְבָּשְׁנִי}$  (sie [m.] werden mich umkleiden);  $\text{תִּלְבָּשְׁנִי}$  (sie [f.] und ihr [com.] werdet mich umkleiden). Nur vor  $\text{כֶּם}$  und  $\text{כֶּן}$ , die doch betont gewesen wären, hätte die 3. pl. m. und fm. das  $a$  nicht behalten können, weil es da nicht mehr vor der Tonsilbe gestanden wäre. Vgl. noch  $\text{תִּדְבְּקֵנִי}$  (es heftet sich an mich) 1 M 19, 19 (Qimchi 35, a) und  $\text{יִלְבָּשֶׁךָ}$  2 M 29, 30 „verbunden nach der Weise des Fürwortes [כֶּנִּי] des Perfects“ (Qimchi 35, b), mit Vocalstammauslaut des Perfects.

Was vom Imperfect gilt, gilt auch vom Imperativ. Das  $a$  zeigt sich nämlich immer als Vortonvocal hinter dem 2. Stammconsonanten, also  $\text{לְבָשֵׁנִי}$  (umkleide mich!) u. s. w. Und wieder zeigt sich in den vocalisch affirmirten Formen das ursprüngliche  $a$ , also  $\text{לְבָשֵׁנִי}$  (umkleide [fm.] mich!),  $\text{לְבָשְׁנִי}$  (umkleidet [com.] mich!). — Ich habe diesen Gegenstand so ausführlich dargestellt, weil nach meiner Erfahrung hier ein

breiter Grund gelegt werden muss, wenn ein klares und bestimmtes Bewusstsein entstehen soll.

Beim Infinitiv haben die Zustandsverba auch vor Suffixen gewöhnlich *o*, und es gelten über den Silbenschluss dieselben Regeln, wie bei den Thatverba. Dabei zeigt sich einmal in קָרַבְּכֶם (euer Nahen) 5 M 20, 2 eine Vorausnahme des *o* unter dem schwierig producibaren *p*, also *qöröbekhém*. Freilich kann man auch das *o* hinter dem *r* als das secundäre ansehen, und dann hätte Qimchi auch ein innerliches Recht gehabt, das Verb fol. 32, b zu den Verbis mediae gutturalis zu stellen. — Aber *o* und *i* zeigen שָׁכֵן (wohnen) und שָׁכַב (liegen) vgl. שָׁכַבְהָ 5 M 6, 7 (Qimchi 32, b) [über das Dageschlene vgl. Nr. 4] und שָׁכַבְהָ 1 M 19, 33. 35; bloss *i* zeigt בָּגַד (verdeckt handeln) 2 M 21, 8.

7. Am Verbum finitum des Niqtal kommt beim regelmässigen Verb kein Suffix vor. — Vom Infinitiv vgl. als Vorbilder: הִקְבְּדִי (das mich Geehrtmachen, -erweisen) 2 M 14, 18 und הִשְׁמְדָה (dein [m.] Vernichtetwerden) 5 M 28, 20. (In diesem Capitel hat die Pausalform ausnahmsweise drei Mal הִשְׁמְדָה v. 24. 45. 51; הִקְבְּדָה Hes. 21, 29; Qimchi 55, b. — Also: Das *e* im Imperfectstamm Niqtal erhält sich nicht als Vortonvocal, sondern verhält im Allgemeinen zu Schewa und verkürzt sich vor ה, כ, ו und כן zu Segol.

8. Das *e* in der letzten Stammsilbe des ganzen Qittel hat dasselbe Schicksal vor Suffixen, wie das *e* des Imperfectstamm Niqtal. Also: קִטְלָנִי = *qittelaní*, קִטְלָה = *qittələkhā* u. s. w. u. s. w. Bemerke noch das poetische Suffix in וְגִרְשָׁתְּמוֹ 2 M 23, 31. Aber neben וְשָׁרְשָׁה (und er wird dich entwurzeln) Ps. 52, 7 heisst es immer בִּרְכָה 5 M 2, 7 etc. (8 Mal nach der Concordanz). Das kann nur als Wirkung des gutturalartigen כ betrachtet werden, vgl. S. 37 f. — בִּרְכָה 5 M 24, 13 mit Athnach; „nach falscher Analogie“, Stade § 633, b.

Beim Imperfect bemerke mit dem kürzeren Perfectsuffix וְיִסְרָה Hi. 28, 27; Qimchi 35, a. Ferner ist, weil wegen des נסוג אחר der Ton auf die Silbe gelegt wurde, das Sere einmal geblieben in תִּבְרָה (mit Rebia mugrasch) Spr. 4, 8; Qimchi 60, a. — Hier seien vom regelmässigen Verb einige

Beispiele mit Suffix energicum erwähnt: אָקבֿצֿךְ (ich werde dich zusammenbringen) Jes. 43, 5; vgl. חִבְּרֶכֶּי mit dem ursprünglichen *an* 1 M 27, 19. 31. Mit dem jüngeren *en* und zwar uncontrahirt: יִבְרַכְּנִי Ps. 72, 15, Qimchi 35, a; contrahirt öfter z. B. 4 M 23, 25. Im Imperfect hat auch בִּרְךָ vor ה immer Segol, also den *e*-laut bewahrt, vgl. יִבְרַכֶּה 1 M 27, 10 u. s. w. — וְאִבְרַכְּם (und ich werde sie [eos] s.) 1 M 48, 9 bei Silluq (auch Baer-Del.) muss nicht ein Versehen (Olsh. S. 469, Anm.) sein. — Beachte noch יִשְׁרָתְּךָ (sie werden dich [fm.] bedienen) Jes. 60, 7. 10 (Qimchi 35, b), wo das alte *ün* seinen Vocalauslaut bewahren musste.

Hierher gehört Dikduke ha-teamim § 52 „Merkmal des Wortes „Vertreiben““ (יָרֵשׁ). Das ganze Verb „Vertreiben“, unter dessen Schin der Dreipunct [Segol] ist, hat Pathach [d. h. Chateph-Pathach], z. B. אֶנְרִישׁוּ 2 M 23, 29; ebenso 4 M 22, 6. Und das ganze übrige Wort „Vertreiben“ in der Schrift hat nicht Pathach, z. B. יִרְשֶׁה Ri. 11, 2; גִּרְשֶׁנִּי 1 Sm. 26, 19; abgesehen von einem Pathach d. h. einer mit Chateph-Pathach versehenen Form, in der doch nicht der Dreipunct [unter dem ש] ist, nämlich יִרְשֶׁההוּהוּ Ps. 34, 1“. Baer bemerkt aber in einer Nota, dass dieser Fall nicht die einzige Ausnahme bilde.

Ebenso gehört hierher § 53: „Merkmal des Wortes „Segnen““, welches in der Schrift richtig disponirt[?], mit einem Gesundheitsmittel und Verband immer verknüpft ist. Wenn das Wort „Segnen“ beim ב gedehnt ist [d. h. hinter ב einen langen Vocal hat] und bei diesem ב der Accent angebracht ist, so ist es immer gebunden [zusammengebunden d. h. kurz ausgesprochen, vgl. die Stelle, welche Levy, Chald. WB. s. v. בָּרַךְ ganz zuletzt anführt: בָּרַךְ אֶת־שֵׁמֶךָ = sie lesen „das Schema“ ohne Pausen oder Absatz, eig. abgerundet]. Z. B. חִבְּרֶכֶּי Jr. 4, 2 [mit Merkha beim ב]; ebenso in Ps. 72, 17 [beide Male mit Accent beim ב wegen אחרי]; ebenso 1 Chr. 29, 20 [mit Merkha beim ב als Vertreter des Metheg]. — Aber wenn beim ב sein Accent ist, so wird es pathachirt in seinem Klange, und man lässt es mit der Zunge lautbar werden [d. h. man giebt durch Chateph-Pathach dem Worte einen volleren Lautkörper]. Z. B. אֶבְרַכֶּה 1 M 12, 3 [mit Paschta]; vgl. 27, 34; 4 M 6, 27; 1 M 22, 18; Ps. 103, 20; — ausser einem, welches in der Schrift vereinzelt ist, weil beim ב sein Accent ist, und es doch nicht in seinem Laute pathachirt wird: קָרַב (ich pries) Dn. 4, 31“.

Hier bietet das regelmässige Verb zwei Beispiele davon, dass die Imperativform auf קָה durch die auf בֵּי ersetzt wird:

סמכני (stützet, kräftiget mich!) und רפדיני (erquicket mich!) Hohesl. 2, 5, weil nach dem Zusammenhang die Jerusalemerinnen des 7. V. aufgefordert sind. Und so ist zu urtheilen, obgleich von diesen Femininis auch sonst V. 7 das Masculin gebraucht ist. — Infinitiv: קטלי (mein Morden) und קטלני (das mich Morden). — Infinitiv: לברכו steht 1 Sm. 13, 10 ohne Metheg und so auch 1 M 28, 6; 2 Sm. 8, 10; 1 Chr. 18, 10 in manchen Ausgaben, wie Ges. Thes. s. v., Bö. II. S. 399 angeben (bei Buxtorf 1 Sm. 13, 10 und 1 Chr. 18, 10; bei Mich. und Baer-Delitzsch nicht). Es haben daher Manche, hauptsächlich Fürst bō ausgesprochen. Es fragt sich zwar kaum noch, ob diess auch wirklich die Schreiber gewollt, welche das Metheg weggelassen. Aber möchte diess auch sein; da die Bedeutung ganz so wie bei den mit Metheg versehenen Formen ist, so ist das Metheg nachzutragen und bā auszusprechen. — Für das gewöhnliche Segol in der letzten Stammsilbe vor ה, כם, כן steht, vielleicht unter Begünstigung des Sibilanten, auch Chireq in בפרשכם (bei eurem Ausbreiten) Jes. 1, 15, Qimchi 59, b. Und diess ist das einzige Beispiel eines Inf. von Vb. mediae ר vor ה, כם, כן. Mit Femininendung: צדקתך (dein Rechtfertigen) Hes. 16, 52.

9. Im Quttal kommt nicht einmal der Infinitiv, sondern nur das Particip mit Suffixen vor, und das gehört in die Nominalflexion.

10. Beim Hithqattel kommt wieder vom regelmässigen Verb keine Form des Verbum finitum mit Suffixen vor. — Der Infinitiv lautet wie הִתְקַטְּלִי (mein mich Töten); הִתְקַטְּלִיךְ (dein dich Töten); also ē ist behandelt, wie im Imperfectstamm Niqtal und im ganzen Qittel. — Die selteneren Intensivstämme verhalten sich vor Suffixen wie ihre herrschenden Verwandten. Die vorkommenden Formen sind gleich oben in § 26 mit aufgeführt worden.

11. Beim Perfect und Imperfect Hiqtıl hat das ī der letzten Stammsilbe sich unveränderlich erhalten, also הִקְטִילִּי (er hat mich töten lassen), הִקְטִילֶּךָ *hiqtī-lekhā* (er hat dich [m.] töten lassen) u. s. w. u. s. w. In הִקְטִילֵּם (wir haben sie verletzt) 1 Sm. 25, 7 (Qimchi 63, b) hat das gutturalverwandte כ, vgl. S. 37 f., das ī zerdrückt. — הִרְדִּיפֵם (sie haben sie verfolgt) Ri. 20, 43 mit Dagesch medium orthoconsonanticum der

1. Art [S. 69 f.]. Inconsequent haben Buxtorf, Michaelis, Hahn zwar kein Dagesch lene im ך, aber auch keinen Punct im ך, während sie ihn 1 Sm. 1, 6 haben. — Bemerke יִבְדִּילֵנִי (er wird mich absondern) Jes. 56, 3 mit Vocalstammauslaut des Perfects (Qimchi 35, a).

In Bezug auf den Jussiv ist schon bemerkt, dass es (fast ausnahmslos) vor Suffixen keine besondere Form desselben giebt. Man kann diess praktisch auch so ausdrücken: Das ם des Jussiv wird vor Suffixen wieder zu ך. Also heisst יִקְטִילֵנִי nicht bloss „er wird mich töten“, sondern auch „er möge mich töten!“; letzteres, wenn die Optativbedeutung irgendwie durch eine Beifügung (אֵל; אֵל) bemerkbar gemacht wird; sonst wird auch der Jussiv für sich gesetzt und das Pronomen mit אֲנִי hinzugefügt. — Folglich auch יִקְטִילֵנִי „und er liess mich töten“ u. s. w. Auch das ם des Imperativ wird, wie vor dem verstärkenden ה, so auch vor Suffixen zu ך, also הִקְטֵל (lass töten!), הִקְטִילָהּ (lass doch töten!), הִקְטִילֵנִי (lass mich töten!). —

Beim Infinitiv wieder הִקְטִילֵנִי (mein Tötenlassen) und יִקְטִילֵנִי (das mich Tötenlassen). הִצְטִינוּ (ihn verstecken) 2 M 2, 3 mit Dagesch dirimens [Dagesch medium orthoconsonanticum S. 69 f.]. Hier kommt nun הִצְטַרְכֶּם (euer Sicherinnernlassen d. h. euer Einwirkung, dass man sich erinnert; indirect-causativ) Hes. 21, 29 vor, und dieses ם ist aus ם geworden und zwar als diess noch vorhanden war. Es ist also ein Beweis dafür, dass der Imperfectstamm des Hiqtıl einmal ein [aus ם zerdrücktes] ם besass. Denn die letzte Möglichkeit, durch welche man der Annahme eines solchen ם als der Zwischenstufe zwischen [arabischem] ם und hebräischem ם entgegen könnte, nämlich dass [arabisches] ם unmittelbar durch den Einfluss des ך in ם übergegangen wäre, ist ja ausgeschlossen.

Qimchi 65, a erwähnt diese Form hinter den Imperativen Hiqtıl, welche bei Verbis mediae (und tertiae הִצִּיט Ps. 5, 9) gutturalis (ausser Pausa הִצִּיט Joel 4, 11 und) in Pausa statt Sere ein Pathach haben, vgl. darüber § 31, 7. Er sagt: „הִצִּיט 1 Sm. 15, 23; Infinitiv (הִצִּיט) und zwar mit Pathach bei Athnach; und ebenso הִצִּיט Hes. 21, 29 mit Pathach“.



12. Beim Hoqtal kommt nicht der Infinitiv, sondern nur das Particip mit Suffixen vor.

13. Was die Bedeutung der Suffixe anlangt, so bemerke ich nach Böttcher § 875 diess: a) Das Suffix bedeutet auch seltener den Dativ, vgl. מְשַׁכְּתִירָךְ (ich habe dir [fm.] hinausgezogen d. h. lang dauern lassen [Huld]) Jer. 31, 3; den Dativ bei einem Zustandsverb vgl. schon oben Nr. 6 dieses § aus Hi. 31, 18. — b) Das Suffix steht auch, wo eine nicht durch Suffix ausgedrückte Ergänzung des Verbs durch Praeposition angeknüpft wäre. Vgl. das schon oben Nr. 6 aus anderm Grunde gebrachte Beispiel הִדְבַּקְנִי (es heftet sich an mich) 1 M 19, 19; denn דָּבַק wird sonst mit בָּ oder אֶחָרַי construiert etc.

## B. Unregelmässiges Verbum.

Diess ist dasjenige Verbum, welches durch die Beschaffenheit, oder (in einem Falle) durch die gegenseitige Beziehung der Stammconsonanten zu Abweichungen in der Flexion Anlass giebt. Man nennt dieses Verbum auch „schwaches“ Verb und die Stammconsonanten, welche Abweichungen herbeiführen, „schwache“. Und diese Bezeichnung ist gegen Ges. Lgb., Olshausen und Böttcher § 998 auch auf die Gutturalen auszudehnen; denn a parte potiori fit denominatio. — Es war etwas anderes, wenn Qimchi im Mikhlol, fol. 2—70 die Formen der gutturalen Verba zugleich mit bei den מְלִיץ מְלִיץ (verba integra) behandelte; denn da sollten nach der praktisch-mechanischen Art der Alten die Verba zusammengenommen werden, von denen kein Stammconsonant in der Flexion verschwand.

## I. Verba gutturalia.

Vorbemerkung: Die Literae gutturales zeigen drei Eigenthümlichkeiten:

1) Die Eigenschaft, bloss virtuell (wenn vor der allerdings einfach gebliebenen Gutturalis keine Ersatzdehnung eingetreten ist), oder gar nicht verdoppelt zu werden (wenn der vorhergehende Vocal gedehnt wird). Diese Eigenschaft besitzen sie in folgender absteigenden Reihe: ח, ט, ע, א, die ich darum immer einhalte, wenn es sich um diese Eigenschaft handelt, vgl. schon § 16 beim Artikel und § 19 bei מָן.

2, a) Eine mehr oder weniger grosse Vorliebe für den ihnen homorganen Vocal a, und zwar in der Reihe ע, ח, ט, א abwärts, und

darum wende ich immer diese Reihenfolge an, wo die Vorliebe der Gutturalen für den *a*-laut in Betracht kommt.

2, b) Einen zerdrückenden Einfluss auf die ihnen nicht homorganen Vocale *i* und *u*.

3, a) Durchgreifende Unfähigkeit, ein Schewa mobile. oder medium simplex,

3, b) Theilweise Unfähigkeit ein Schewa quiescens simplex unter sich zu haben. Letztere Unfähigkeit beruht auf der grösseren oder geringeren Schwierigkeit, die Gutturalen mit dem folgenden Consonantencomplex zu verbinden. Und da ist die Reihe *ח, ע, ה, א*.

### § 30. Verba primae gutturalis.

Dieses sind Verba primae [literae radicalis] gutturalis d. h. Verba von (oder mit) einem gutturalischen ersten [Stammconsonanten]. Aber alle Verba primae *א*, in denen das *א* der Quiescierung, oder der Syncope unterliegt, werden § 35 behandelt. Das Verzeichniss dieser Verba siehe dort über dem §.

#### 1. Qatal der Thatverba.

Perfectum: 3. sg. m. עָמַד (er ist gestanden).  
 3. sg. fm. עָמְדָה  
 2. sg. m. עָמַדְתָּ  
 2. pl. m. עָמַדְתֶּם

Imperfectum: 3. sg. m. יַעֲמֹד *ja-amōd*  
 2. sg. fm. תַּעֲמֹדִי *ta-ʾamedī*  
 [1. sg. com. אֶעֱמֹד]  
 3. pl. fm. תַּעֲמֹדְנָה

Imperativus: 2. sg. m. עֲמֹד  
 2. sg. fm. עֲמֹדִי *ʾimedi*  
 2. pl. fm. עֲמֹדְנָה

Infinitivus constructus: עֲמֹד  
 „ absolutus: עֲמֹד

Participium activum: עֹמֵד  
 „ passivum: עֲמִיד

a) Perfect. Wie עָמַדְתָּ, haben alle, auch die mit dem schwächeren *א* beginnenden, Chateph-Pathach; also Eigenthümlichkeit 2, a und 3, a.

b) Beim Imperfect handelt es sich zunächst um den Vocal des Präformativs; also um die Eigenthümlichkeit 2, a. Da gilt: die Verba mit פ haben alle das ursprüngliche *a* unter dem Präformativ bewahrt; nur hat bei diesen Verben, wie bei den mit andern Gutturalen beginnenden, das א des Präformativs, also in der 1. sg., fast ohne Ausnahme seinerseits die Erhöhung des *a* zu *i* bewirkt. — Ebenso *a* unter dem Präformativ haben die mit ה beginnenden, ausser רָחַשׁ (und er schälte ab, entblätterte) Ps. 29, 9 und נִחְמְדֵהי (wir begehren seiner) Jes. 53, 2. — Von den mit ו beginnenden hat immer *a* הִסֵּף (wenden) und הָרַג (töten) und hier sogar in der 1. sg. neben dem zu erwartenden אֶהָרַג (ich werde töten) אֶהָרֵג *'a-hare-gā'* (ich will töten) 1 M 27, 41; *a* und *e* haben הָרַס (niederreißen) und הָלַם (hümmern, schlagen); bloss *e* hat הָדָה (stossen). — Die mit א als erstem Stammconsonanten haben immer *a* unter dem Präformativ in allen Formen, wo der Accent über dem letzten Stammconsonanten hinaus liegt: also zunächst die Formen mit Vocalaffirmativen, so lange diese nicht in der Pausa den Ton auf der letzten Stammsilbe tragen, wie Böttcher II. S. 374 einen Fall anführt תִּאֲרִי (du [fm.] wirst weben) Ri. 16, 13<sup>1)</sup>, aber יִאֲרִי (sie werden weben) Jes. 59, 5; dann die fünf affirmativlosen Formen mit Suffixen. Bei der angegebenen Betonung ist das *e* selten, vgl. נִאֲסְרָה (wir werden dich binden) Ri. 15, 13; zwei weitere Fälle vgl. § 35, 1 (Olsh. § 236, c). Aber regelmässig steht bei denen mit א *e*, wenn der Ton vor dem letzten Stammconsonanten liegt: also bei den fünf affirmativlosen Formen und bei den zwei consonantisch affirmirten Formen, so lange dieselben keine Suffixe haben.

Ferner handelt es sich um die Eigenthümlichkeit der Gutturalen 3, b. Ein Beispiel sei uns יִחַמְדֵּהוּ (er wird begehren) und יִחַמְדֵּי; תִּחַמְדֵּהוּ (du [fm.] wirst begehren) und תִּחַמְדֵּי. Von jedem dieser beiden Paare heisst die erstere Form, wo die Gutturalis ihr silbenschiessendes Schewa (Schewa quiescens) als simplex

1) So mit א auch bei J. H. Michaelis; aber bei Buxtorf und Hahn das א mit Dagesch lene, weil wegen des leichten Zusammensprechens von *ry* aus der halbgeschlossenen Silbe eine geschlossene wurde. Qimchi erwähnt nichts im Mikhlol 19, a; im Wurzelbuch haben aber Biesenthal und Lebrecht die Form mit Dagesch geboten. Im Mikhlol 37, a ist נִחְמְדֵהי 1 M 37, 20 geboten.

hat: die Form mit straffem Silbenschluss (die straffe Form); die andere, wo die Gutturalis ein Schewa compositum resp. wegen der Vocallosigkeit auch des zweiten Stammconsonanten einen kurzen Vocal hat: die Form mit lockerem Silbenschluss (die lockere Form).

Nach der auf Zerdehnung der Wortkörper gehenden Gesamttendenz des Hebräischen gegenüber dem Arabischen sind die straffen Formen im Allgemeinen die älteren. — Die Veranlassungen zur Auflösung des straffen Silbenschlusses in den lockeren sind verschiedene. Böttcher hat darüber § 1059. 60 vollständige Beobachtungen angestellt. Dieselben hier zu reproduciren, hat keinen Zweck. Denn beim Uebersetzen aus dem Hebräischen nimmt Niemand Anstoss daran, ob eine Form straffen oder lockeren Silbenschluss besitzt, nachdem er überhaupt ein deutliches Bewusstsein vom Unterschied der beiden Bildungsarten bekommen hat. Für das Uebersetzen in das Hebräische aber muss man das Lexicon, oder die Concordanz zu Hülfe nehmen. — Ich habe nur das Resultat aus den Beobachtungen Böttchers gezogen, indem ich schon oben in der Vorbemerkung zu diesem § sagte, dass die Adaptationsfähigkeit der Gutturalen an den zweiten Stammconsonanten nach der Reihenfolge  $\tau$ ,  $\gamma$ ,  $\pi$ ,  $\kappa$  abnimmt. Ich habe aber über diesen Punct auch selbständige Sammlungen von Beispielen gemacht und lautphysiologische Untersuchungen darüber angestellt und das Ergebniss derselben in „Gedanke, Laut und Accent“ S. 102 mitgetheilt. Im III. Haupttheile dieser Schrift werde ich auf die Frage zurückkommen.

Praktisch wichtiger als die Angabe aller einzelnen Fälle ist die Aufstellung einer Regel, wonach man sich jede straffe Form, die einem bei der Lectüre begegnet, in eine lockere umdenken kann, und umgedreht. Sie heisst: Aus straffem Silbenschluss macht man lockeren, indem man das Schewa simplex bei den fünf affirmativlosen und den zwei consonantisch affirmirten Formen in ein mit dem kurzen Vocal der vorausgehenden Silbe zusammengesetztes Schewa compositum, bei den drei vocalisch affirmirten Formen aber in diesen kurzen Vocal selbst verwandelt. Umgedreht aus lockerem Silbenschluss macht man straffen, indem man bei den fünf affirmativlosen und den zwei consonantisch affirmirten Formen das Chateph des Guttural, bei den drei vocalisch affirmirten aber den kurzen Vocal des Guttural in ein Schewa simplex verwandelt. Die bei dieser doppelten Umwandlung nöthig werdende Weglassung

und umgedreht Hinzusetzung eines Dagesch lene beim mittleren Stammconsonanten, falls dieser eine litera בּנדרכפּר ist, ergibt sich von selbst.

Ueber תַּעֲבֹרָה Ruth 2, 3 ausser Pausa vgl. schon § 20, 12. — Neben תַּעֲבֹרָה (sie [fm.] werden erstehen) steht, ebenfalls auf ein weibliches Subject bezogen, תַּעֲבֹרָה Dn. 8, 22. Qimchi 19, b hat nur diese Form mit den zwei anderen, gleich beschaffenen einfach zusammengestellt, und in einer beigefügten Nota des א' א' א' d. h. Elia der Deutsche, Levita vgl. Buxtorf, de abbreviaturis Hebraeorum, s. v.] wird nur bemerkt, dass die Masoreten. (תַּעֲבֹרָה) diese drei Formen „androgyn“ genannt hätten. Abraham de Balmis führt die Form nicht unter den zusammengesetzten auf, aber Buxtorf, Thes. p. 108 sagt „Mixtam formam habet ex masculina et feminina nota“. Diese haben nichts zur Erklärung gesagt. — a) Ich möchte allerdings nicht mit Bb. II. S. 134 stimmen, der die Form zwar nicht als blosse Verschreibung des ׀ vom vorausgehenden ׀, aber als Assimilation an תַּעֲבֹרָה v. 23 ansieht, ich möchte sie vielmehr als Wirkung des Gedankens ansehen, dass auch unter den vier Königreichen (v. 22) Könige zu verstehen sind. Denn darauf weist das ׀, (eorum) statt ׀, (earum) hin. Wegen des Zusammenstehens der normalen und der anormalen Form in demselben Verse ist mir keine der beiden folgenden Erklärungen wahrscheinlich. — b) Durch den Einfluss des Aramäischen [genauer Westaramäischen oder Chaldäischen, vgl. oben S. 170] auf das spätere Hebräisch ist die Form erklärt worden von Ges. Lgb. S. 276; [Ew. § 191, b lässt unsere Form weg und erwähnt sie auch sonst nicht]; Olsh. § 226, c „Analogie anderer verwandter Sprachen“; Ges.-Kautzsch § 47, Anm. 3 „wie stets im Westaramäischen, Arabischen, Aethiopischen, Assyrischen“. Daran erinnert auch Bickell § 114. — c) Stade § 534 hält dieses für möglich, wagt aber auch die Vermuthung, dass in der Form eine Spur vom einstigen Vorhandensein einer allgemein semitischen Form *jaḥṭulnā* auch im Hebräischen vorliege. Müller § 248 giebt kein Urtheil; bei Land § 190. 208 findet sich die Frage nicht erwähnt. — Vgl. darüber weiter § 36, 7, b. 8, f.

c) Beim Imperativ haben in der 2. sg. m. und pl. fm. alle mit ׀, ׀, ׀ Chateph-Pathach; aber alle mit א' Chateph-Segol. Also neben עֲבֹרָה steht אֲבֹרָה (binde; schirr an!) 1 Kg. 18, 44. — Bei der verstärkten 2. sg. m., der 2. sg. fm. und 2. pl. m. kann sich höchstens die Eigenthümlichkeit der Gutturalen 2, b geltend machen. So zeigt sich bei der verstärkten 2. sg. m. neben dem regelmässigen עֲזְבֹהָה (verlass doch!) Jr. 49, 11

auch mit Segol עָרְכָה (mach doch Schlachtordnung!) Hi. 33, 5, wo das ursprüngliche *u* ausnahmsweise, vielleicht zum Anklang an das Nomen עָרָךְ, עָרְכִי (Schlachtordnung) zu *e* zerdrückt wurde. Bei Andern habe ich keinen Versuch einer Erklärung gefunden. — In der 2. sg. fm. mit dem zerdrückten ursprünglichen *u* עָלְךָ (frohlücke!) Zeph. 3, 14 neben dem regelmässigen עָלֶיךָ Ps. 68, 5. Anstatt mit Schewa medium vielmehr mit Schewa quiescens wegen der leichten Zusammensprechbarkeit von *sp* steht הִשְׁפִּי (entblöße!) Jes. 47, 2, wo auch noch ausnahmsweise *i* durch den Guttural zerdrückt ist. — Bemerke noch הָרַב (vertilge!) Jr. 50, 21 und הָרַבִּי (vertilget!) v. 27 von einem Verb, welches sonst nur intransitive Bedeutung und Vocalisation zeigt, vgl. Nr. 2 dieses §. — הִגְרָנָה (gürtet um!) Jr. 49, 3.

d) Beim Infinitivus constructus haben wieder ע (ausser בָּעֵזֶר [beim Helfen] 1 Chr. 15, 26 neben dem oftmaligen לָעֵזֶר), ח und ה Chateph-Pathach. א hat wieder Chateph-Segol. — Mit Femininendung הַמְלָה (schonen) Hes. 16, 5, also mit dem alten *u* (wegen des מ), und mit Zuspitzung dieses *u* zu *i* und Zerdrückung desselben durch den Guttural הַמְלִיָּה 1 M 19, 16; Jes. 63, 9. — Für den Infinitiv steht מְהִפְכָּה (Umkehrung) mit folgendem Accusativobject (אֶת) in derselben Redensart dreimal Am. 4, 11; Jes. 13, 19; Jr. 50, 40. Dieses findet sich zwar noch nicht erwähnt bei Ges. Lgb. S. 304; aber bei Ew. § 239, a; Bö. II. S. 235.

e) Beim Particip einmal für עָרִיךְ ein עָרִיךְ (st. cstr; in Schlachtordnung aufgestellt) Joel 2, 5. Es beruht wohl nicht auf Dissimilation vom vorausgehenden עָצִים [stark] (Bö. I. S. 219); auch nicht auf Dissimilation der Vocalquantität (Ew. § 68, a; 108, c); auch wohl nicht auf einreissender Schwächung der Gutturale und damit parallel gehender Begünstigung des bequemen *e*, woran man denken könnte; sondern wahrscheinlicher auf Assimilation an das oben c) erwähnte Nomen עָרָךְ (acies). — Ges. Lgb.; Olsh.; Stade erwähnen die Form nicht.

## 2. Qatāl der Zustandsverba.

a) Beim Perfect verlangt eine Besprechung das הִחְדַּלְתִּי Ri. 9, 9. 11. 13. Die Form kann nicht für Schreibfehler erklärt werden, wie Ges., der im Lgb. die Form nicht erwähnt, im Thes. s. v. meinte. α) Man kann nicht einfach sagen mit Mühlau-Volck im analytischen Anhang, die Form sei Qal und sei mit

dem dunkleren *o*-laute statt mit dem *a*-laute gesprochen worden zur Erleichterung der Aussprache der aufeinanderfolgenden Gutturale. Denn dann hätte diese Erleichterung öfter eintreten müssen; während doch sonst ׀׀׀ ruhig nebeneinander stehen. Der Grund, welchen die beiden Gelehrten für Verwerfung der folgenden Deutungen anführen, nämlich dass weder Hi. noch Ho. dieses Zeitwortes vorkomme, kann nicht den Ausschlag geben. Uebrigens ist die Angabe, Ewald handle § 51, c über diese Frage, aus den früheren Auflagen stehen geblieben (Thes. im Index analyticus steht richtig „5. editio“ dabei). Jetzt in der 8. Auflage seines Lehrbuchs handelt Ewald anderswo über diese Form, vgl. unter *β*).

Für Qal ist übrigens die Form von Abraham de Balmis gehalten worden, vgl. S. 181, Z. 29 „Und es giebt von dieser Conjugation [Hi.] auch eine solche Bildung nach der Ansicht der meisten Grammatiker, dass das ם mit Segol und der erste Stammbuchstabe mit Chateph-Qames versehen ist, z. B. חָמַם; aber nach meinem Wissen ist es nicht von dieser Conjugation, sondern vom Qal und das ם ist das ם der Verwunderung“.

β) Eine Begünstigung des Chateph-Qames durch ח, welche Bö. I. S. 219 behauptet, kann nicht vertheidigt werden. Denn es machte sich überhaupt, vgl. oben S. 74. 189, eine Neigung zu dunklerer Aussprache des Chateph, also zur Bevorzugung des Chateph-Qames vor dem Chateph-Pathach in der Aussprache und bei Schreibern geltend; also ist es nicht auffallend, dass diese Bevorzugung auch bei ח mehrmals vorkommt. Denn die von Olsh. § 64, d citirte Aussprache des Eigennamens חֲרִיָּה neben חֲרִיָּה Neh. 3, 8 hält der Aussprache חֲרִיָּה Neh. 7, 63 neben חֲרִיָּה (derselbe Mann) Esra 2, 61, welche Böttcher zunächst zum Beweise seiner Behauptung anführt, das Gegengewicht. Ferner das חֲרִיָּה (die wüsten) Hes. 36, 35. 38 erklärt sich wohl als Anklang eines seltenen Wortes an ein häufiges, nämlich חֲרִיָּה, חֲרִיָּה (die Wüsteneien), חֲרִיָּה, in welchen substantivischen Formen ja das ם ganz normal ist (vgl. Dikduke ha-teamim § 45). Bei מִחֲרִיָּה, welches Bö. weiter anführt, spielt aber diese Neigung vollends keine Rolle, vgl. darüber Olsh. § 206, c. Der Fall מִחֲרִיָּה (du [fm.] schenkst) wird ja, was er hier vergessen hat, von Bö. selbst II. S. 365 aus Assimilation an ein folgendes ם erklärt, vgl. unten 31, 1. Aber

wenn diess auch nicht richtig wäre, so stünde doch diese Form neben der endlich noch übrig bleibenden  $\text{אָרְרִי}$  (erfasse [fm.]! vgl. unten § 35, 6) neben andern Formen, wo bei andern Gutturalen statt Chateph-Pathach ein Chateph-Qames steht. Ist nun diese Neigung des  $\text{ר}$  zu Chateph-Qames unerweislich, so ist auch die Deutung der fraglichen Form unmöglich, wonach sie aus dem Hiqtıl entstanden wäre. Nämlich für  $\text{הִיחִיִּלְתִּי}$  (sollte ich aufhören lassen = aufgeben?) sei nach Syncope des einen  $\text{ר}$  anstatt  $\text{הִיחִיִּלְתִּי}$  gesprochen worden mit Assimilation  $\text{הִיחִיִּלְתִּי}$  und dafür eben wegen jener Neigung des  $\text{ר}$  zu  $\text{ח}$  dann  $\text{הִיחִיִּלְתִּי}$  und zur besseren Abhebung des Frageworts schliesslich  $\text{הִיחִיִּלְתִּי}$ . So Ew. § 70, c; Ges. Thes. s. v.; Bō. I. S. 239 Schluss. Bō. fügt hinzu, dass diese Deutung nöthig sei wegen des dreimal folgenden Accusativobjectes mit  $\text{אֶת}$ . Das ist nicht der Fall; denn dieses  $\text{אֶת}$  ist auch bei folgender einfacheren Deutung berücksichtigt. — γ) Die Consonanten sind von den Punctatoren als Hoqtal für  $\text{הִיחִיִּלְתִּי}$  (sollte ich veranlasst sein aufzugeben?) aufgefasst worden, indem dieselben meinten, dass das zweite  $\text{ר}$  syncopirt worden sei. So Olsh. § 89; Stade § 175, a, bei welchem letzteren die Form nicht im Index steht. Aber den Zusatz, welchen Beide machen, dass ursprünglich das Hi.  $\text{הִיחִיִּלְתִּי}$  beabsichtigt gewesen sei, vor welchem das Fragewort wegen des Wohllautes weggeblieben sei, halte ich für unnöthig und unzulässig, weil auch die Punctatoren das Fragewort nicht missen mochten.

Für Hoqtal hielt die Form auch Qimchi 63 s.: „Man hat gesagt dass diese drei Formen seien ausgeschmückt mit Chateph-Qames für  $\text{אָרְרִי}$ ; aber das Sichere ist, dass sie zur Conj. Ho. gehören, und wenn nicht das  $\text{ר}$  ein Guttural wäre, würden sie  $\text{אָרְרִי}$  gelautet haben, aber wegen des  $\text{ר}$  wurde das Qames gewandelt, dass es auch unter  $\text{ר}$  wäre, wie in  $\text{הִיחִיִּלְתִּי}$ . Wenn nun auch das  $\text{ר}$  von  $\text{הִיחִיִּלְתִּי}$  mit Qames und das  $\text{ר}$  von  $\text{הִיחִיִּלְתִּי}$  mit Segol steht, so braucht man sich darüber nicht zu bekümmern; denn der Vocal des  $\text{ר}$  dient nur zur Verlängerung und Verbreiterung der Lesung des  $\text{ר}$ , und wenn er verlängert und verbreitert die Lesung des  $\text{ר}$ , was kümmert es uns, wenn diess geschieht wegen des Vocals Qames oder wegen des Vocals Segol“ [!]. Buxtorf, Thes. p. 138 s. stellt ebenfalls die Form zu Hoqtal, bringt aber nicht selbst eine Erklärung, sondern beruft sich nur auf die, wonach die Form ihr  $\text{ר}$  vom Hiqtıl, die übrigen Theile vom Hoqtal haben soll.



חִלְלִי Ri. 5, 7; 1 Sm. 2, 5 mit Dagesch forte orthoconsonanticum pausale (nach den besten Auctoritäten, vgl. Michaelis z. St., Olsh. § 83, b).

b) Beim Imperfect haben Verba mit allen Gutturalen im Anlaut das ursprüngliche *a* unter dem Präformativ vielfach bewahrt, so lange der Accent über dem letzten Stammconsonanten hinaus liegt, aber haben Segol, soweit dieses nicht der Fall ist, vgl. יִרְצֻנִי (und sie waren stark, zahlreich) 2 M 1, 7. 20 von einem vorauszusetzenden יִרְצֶנָּה; יִרְצֻנִי (sie werden Gefallen haben) Jes. 13, 17, aber יִרְצֶנָּה Ps. 37, 23, auch יִרְצֻנִי Ps. 68, 31 in Pausa, vgl. sogar יִרְצֶנָּה Hi. 16, 6; יִרְצֻנִי (sie werden lang sein) Hes. 12, 22, aber יִרְצֶנָּה 31, 5.

Es gilt also hier bei Verben mit allen Gutturalen weithin dieselbe Regel, welche bei den transitiven Verben nur die mit *a* beginnenden traf. Angedeutet ist diese Erscheinung schon von Ges. Lgb. § 97, Anm. 6; in bestimmterer Fassung bei Ew. § 193, a „der Laut *e* verschwindet in der Umbildung vor den betonten Nachsätzen“. Dieses Moment der verschiedenen Betonung der Formen mit *a* und *e* ist scharf hervorgehoben bei Olsh. § 236, c. Böttcher aber hat II. S. 374 über den Einzelheiten das allgemeine Gesetz auszusprechen fast vergessen. Bei Ges.-Kautzsch ist das Gesetz hinreichend angedeutet § 63, 2, Anm. Stade § 81 verweist auf den Sprachgebrauch und auf das Verhältniss der Lautgruppen *ay* und *ay* zur Betonung. Auf eine äusserliche Weise hat Müller § 247 das Gesetz ausgesprochen, vgl. „Statt des Chateph muss ein (ebenfalls mit dem Präfixvocal übereinstimmender) Hilfsvocal eintreten, wenn demselben ein weiteres Schewa (mobile) folgt. Im Imperfect Qal mit *o* aber schlägt hierdurch entstehendes Doppel-Segol fast stets in Doppel-Pathach um“. Genau ebenso § 134.

Aber wie das Gesetz bei den transitiven Verben mit *a* drei Ausnahmen hatte, so erleidet es auch bei den intransitiven Verben mehrere, vgl. Jes. 28, 22; 58, 2; Hes. 26, 18; Hos. 11, 10 f.; 1 Chr. 19, 12.

In Bezug auf den straffen und lockeren Silbenschluss gilt wieder als Directive durch das Wirrsal der Einzelheiten die Wahrnehmung, dass nach der Reihenfolge ה, ע, ו, א die Gutturalen des Schewa quiescens simplex im absteigenden Maasse fähig sind.

Von יִתְדָּר (du sollst ehrfurchtsvoll sein in Bezug auf = ehren Jm.) 2 M 23, 3 [wo nicht mit Knobel vorher anstatt יִתְדָּר (Trg.

מִסְכָּנָא; LXX: τὸν πένητα) ein גָּדַל zu lesen ist], auch 3 M 19, 15; von חָאֶסֶר (verschliesst) Ps. 69, 16 und יַעֲבֹר (gleichsam als Opferrauch aufsteigen = beten) nahm Bö. II. S. 357 an, dass das *a* nicht durch die intransitive Bedeutung, sondern durch das *ר* erzeugt sei. Aber solche Einwirkung müsste, wenn sie angenommen werden sollte, allgemein sein, und das ist sie nicht. Und ausserdem müsste man ja hier annehmen, dass infolge der fraglichen Erzeugung des *a* durch *ר* in der Stammsilbe auch der Vocal des Präformativs wenigstens bei dem letzten Beispiel sich geändert habe, und das ist nicht wahrscheinlich. Also ist festzuhalten, dass das *a* durch eine zuständige Wendung in der Bedeutung der drei Zeitwörter bedingt sei.

c) Beim Imperativ haben wieder die mit ע, ה und ה Chateph-Pathach, aber die mit א Chateph-Segol, vgl. חֲזַק וְאַמֵּץ (sei stark und muthig!) Jos. 1, 6 f. — Pausalform ganz nach Erwartung z. B. חָזְלִי Zach. 11, 12. — Wie oben § 21, 3 unter den regelmässigen Verben sich bei einem Intransitivum ein Fall von verstärktem Imperativ mit *o* fand, so auch hier חָרְבִי (starret! [gleichsam wie die Einöde dürr, leblos]) Jr. 2, 12. Die Form bei Qimchi 15, a; aber nicht bei Ges. Lgb. § 91 oder 97; Ew. § 226; Olsh. § 234, e; Ges.-Kautzsch § 46 oder 63; bei Stade nicht nach dem Index, weil da Metheg dabei steht, aber wohl § 93; ebenso bei Bö. II. S. 376. Das *o* dieser Form erklärt sich, kann man sagen, ganz natürlich aus Nachahmung des transitiven Verb; aber es muss doch ein Anlass vorhanden gewesen sein, wesshalb diese Nachahmung gerade bei diesem Zeitwort eintrat. Diesen Anlass finde ich, wie oben bei הִחְרַבְוּ vgl. unter a), im Streben nach Assonanz an das häufige Wort חָרְבָה. Die Berechtigung zu dieser Annahme wird bei der Pausalform חָרְבִי (vertrockne!) Jes. 44, 27 noch mehr Licht erhalten, denn da ist חָרְבֻוּ v. 26 genannt. Das Chateph-Qames dieser Pausalform scheint mir also nicht mit Böttcher auf einer unbeweisbaren (vgl. oben unter a)) Neigung gerade des ה zu Ch-Qames zu beruhen, aber auch nicht ein freisteigendes (S. 74) Vocaltrübungschateph-qames zu sein mit Qim. 15, a „Ch.-Qames לְחַצְרָתָא = zum Zierrath“; Buxtorf, Thes. p. 105; (bei Ges. Lgb. fehlt es); Ew. § 68, b; Olsh. § 234, e; Stade § 599, a, indem er auf seinen § 104 zurückweist. Mü. § 132 sagt bloss „ה ist eine stark vereinzelte Ausnahme“.

d) Beim Infinitiv haben wir wieder dasselbe Verhältniss der Gutturalen zum  $\alpha$ -laute, soweit Formen vorhanden sind, vgl. חָרַל. Einen Fall mit  $\alpha$  giebt es § 35, 6, b. — Mit Femininendung חֲמָדָה (das Säuern Hos. 7, 4 mit dem  $\alpha$  wegen des ח) und mit Erhöhung des  $\alpha$  zu  $i$  und Zerdrückung desselben durch die Gutturalis in חֲזָקָה (Starksein, Starkwerden) Jes. 8, 11; Dn. 11, 2; 2 Chr. 12, 1; 26, 16 (Bö. II. S. 224).

e) Particip. Dass אֲבִיבִי [Eigenname eines Ismaeliters, des Kameelhirtens Davids (1 Chr. 27, 30)] ein Deminutivum sei (Bö. § 994, 3), ist nach der Untersuchung oben § 20, 14 eine unberechtigte Annahme. Die Erklärung, dass die Form nicht hebräisch sei (Olsh. § 179) ist von fraglicher Genügendheit, weil die Form ihr  $\delta$  doch nicht aus dem Arabischen haben könnte, sondern darin arabisches  $\hat{a}$  getrübt oder  $au$  zusammengezogen wäre, also unarabischen [hebräischen] Lautwandel erfahren hätte. Auch die arabische Etymologie bei Mühlau-Volck (= 'abbāl) ist dem Gedanken nach künstlich, weil dieser Kameeltreiber auch mit seinem Eigennamen so geheissen haben würde, den Lauten nach aber selbstverständlich gar nicht als eigentliche Etymologie gemeint. Trotzdem braucht die Form nicht mit Ges. Thes. ein Part. act. = אָבֵל (trauernd) zu sein, sondern ist nach meiner Ansicht, da ja (vgl. Olsh. S. 617) auch erste Personen Sing. als Eigennamen verwendet wurden, die 1. sing. Impf. Hi. von נָבַל, also = „ich führe, bringe“ = Führer, Bringer. Ewald und Stade erwähnen die Form nicht. — Dass חָזַק (im Unterschied von חֲזָקָה) ein wirkliches Particip sei (nomen actionis), muss mit Bö. II. S. 237 behauptet werden; obgleich an der zweiten der Stellen (2 M 19, 19; 2 Sm. 3, 1) ein Adjectivum im parallelen membrum steht, vgl. S. 177 f.

### 3. Niqtal.

a) Im Perfect hat das נ beim einfach schwachen Verb ausnahmslos Segol. — Beim straffen und lockern Silbenschluss waltet wieder die Eigenthümlichkeit 3, b: z. B. נֶחֱשֶׁב (wurde gerechnet), נֶחֱשַׁבְתָּ, נֶחֱשַׁבְתָּ; aber נֶחֱמַד (wurde gestellt), נֶחֱמַדְתָּ, נֶחֱמַדְתָּ.

b) Das Imperfect hat ohne Ausnahme bei ח, ה, ע, א wegen unterbliebener Verdoppelung Ersatzdehnung. Dass dieser Ausdruck, nebenbei bemerkt, nicht neu ist, beweist Qimchi 47, b, wo er vom Artikel spricht und sagt: „וְהַקֶּמֶץ הַזֶּה הֵיאָה חֲשֵׁלִים הַקֶּמֶץ“ =

und das Qames ist der Ersatz für das Dagesch“. Also: יְהִישָׁב u. s. w. gerade so wie יַעֲמִיד u. s. w. Und so bei allen vom Imperfectstamm abgeleiteten Formen.

Bei תַּעֲנֶנָּה (ihr verschliesst [enthaltet] euch; von עָנָן) Ruth 1, 13 mit dem ursprünglichen Sere ist in Pausa nach dem lang ausgehaltenen Vocal die Verdoppelung des ם nicht zur Aussprache und desswegen nicht zur Schreibung gekommen. Ebenso bei תַּעֲנֶנְךָ (sie werden getragen werden) Jes. 60, 4 in Pausa mit dem gewöhnlichen Vocal der Form, Pathach. Ew. § 93, d; Olsh. § 82, b; Bō. § 494; Ges.-Kautzsch § 51, Anm. 2; Müller § 120; Stade § 137, a. Es bleibt diess eine Inconsequenz gegenüber dem Dagesch forte orthoconsonanticum pausale (oben S. 53), welches doch auch (Hes. 27, 19) bei ם steht. — Bei תַּעֲנֶנְךָ (sie wird geschlossen) 4 M 17, 13 etc. kann das ם nicht auf das schliessende ם zurückgeführt werden, weil dieser Einfluss wie im Ni., so im Qi. und Hithq. auch oftmals fehlt. — Für das Sere der Ersatzdehnung erscheint Segol in תַּעֲנֶנְךָ (beim Vollbrachtwerden von Tötung) Hes. 26, 15 in Folge der bekannten und dem Mund wie Schreibrohr geläufigen positiven Verwandtschaft zwischen ם und ם, die aber regelrecht nur bei Pathach vor Qames eintritt. In den Handschriften ist diese Erscheinung noch öfter, wie bei תַּעֲנֶנְךָ (beim Verschmachten) KL 2, 11. Man kann diess Segol nicht als das des Artikels gemeint auffassen, indem man annähme, die Punctatoren hätten die ungewöhnliche Syncope des Infinitiv-ם verkannt. Denn dasselbe Segol kommt, wie unter dem ם, so auch unter dem Präformativ des Ni. vor, vgl. 41, 5, a. — Qimchi erwähnt nichts von dem Segol auch nur in מִכְלֹל Mikhlol fol. 54, b oder im Wurzelbuch s. v. Während aber Rittenberg die Form mit Sere giebt, haben Biesenthal und Lebrecht ם geboten, und Elias Levita bemerkt in den Zusätzen zum Wurzelbuch: „Ich habe ein Bedenken wegen des Segol beim ם, und es sollte mit Sere nach der Analogie von לָצִיר punctirt sein, und ich werde noch einmal darüber sprechen in der Anmerkung bei ם“. Aber da verweist er, was das Segol anlangt, nur auf seine Bemerkung zu ם zurück.

c) Der vom Perfect abgeleitete Infinitivus absolutus hat unter ם immer ם, vgl. mit straffem Silbenschluss: נִהְיוּם (gesiegelt werden) Esth. 8, 8, נִתְחַוּם (sich erbitten lassen) 1 Chr. 5, 20; mit lockerem Silbenschluss: נִתְחַוּם (sich wenden) Esth. 9, 1.

d) Im Particip steht unter ם meist Segol, aber ם in נִתְחַוּם (furchtbar) Ps. 89, 8, wie einige Male bei dem Plural und dem Feminin; siehe die Lehre vom Nomen.

4. Bei den Intensivstämmen sind diese Verba regelmässig. Bemerke den Infinitivus constructus mit Perfectvocalisation **הִלֵּךְ** (herausreissen) 3 M 14, 43; Qimchi 58, b; Ges. Lgb. § 93, Anm. 2; Ew. § 238, d; Olsh. § 182, e; Bō. II. S. 226; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 3; Stade § 221 „falls der Text richtig ist“. — Bei denen mit mittlerem **ר** zeigt sich selbstverständlich Ersatzdehnung, vgl. **אַרַשׁ** (festmachen, erfreuen) 5 M 20, 7. **נִיחַרָה** (und er schmähte) 2 Sm. 21, 21. — Ausfall der Verdoppelung aus dem Sibilanten bemerke in **הַמַּעֲשִׂים** ([hier] die den Zehnten Erhebenden) Neh. 10, 38, vgl. oben S. 72. — Zerdrückung des **ו** [Eigenthümlichkeit der Gutturalen 2, b]: **מֵאֲדָם** (rothgefärbt) 2 M 25, 5 etc. — Wie bei dem obigen **אַרַשׁ** will Bō. II. S. 366 das Pathach der letzten Silbe auf ein folgendes **א** zurückführen in **יִתְעַרֵב** (mischt sich) Spr. 14, 10 [nicht **תִּתְרַ**, wie bei Bō. steht.] Und er scheint Recht zu haben, wenn man mit ihm **יִתְעַרֵב** **כֵּן** Jes. 36, 8 vergleicht. Aber wenn man **תִּתְעַלֵּם מִתּוֹ** (sich verhüllen) Ps. 55, 2 u. **יִתְעַלֵּם-שָׁלֵנִי** Hi. 6, 16 vergleicht und bedenkt, dass auch sonst oftmals **א** in der letzten Stammsilbe der Intensivstämme vorkommt, so wird man immer wieder zu dem Satze kommen, dass der Wechsel des **א** und **ע** in der Schlussilbe des Qi. und Hithq. nicht wohl in Regeln gefasst werden kann. — **אֶתְחַבֵּר** (er verbündete sich) 2 Chr. 20, 35 mit aramäischem Sp. lenis, vgl. § 27, 5.

Von seltenen Intensivstämmen kommt vor das Passivum des Qitlél **אֶמְלֵל** (verwelken).

Dieselbe Form steht in **אֶמְלֵל אֶתִּי** Ps. 6, 3 als Nomen mit dem kurzen Vocal; nicht wie Stade § 230 meint „wegen zurückgezogenen Tones“. Dazu ist er jedenfalls von der Stellung des Mahpakh aus gekommen, weil es davon bei Baer-Delitzsch, Psalmi, p. IX heisst, dass dieses Mahpakh des Olewejored bei Vornbetonung des zweiten Wortes über den letzten Consonanten des vorausgehenden Wortes gesetzt werde, falls dieses auf Paenultima betont sei. Wir hätten ja aber dann **אֶמְלֵל אֶתִּי** bei geschlossener Paenultima. Und schon J. H. Michaelis bemerkt z. St.: „**אֶמְלֵל** cum Makkeph, quod secundum nostros accentus subintelligi debet, expresso [im Codex] 2“, und Herr Prof. Delitzsch hat mir auf meine Befragung gütigst mitgetheilt, dass er dieselbe Auffassung vertrete. Dieselbe war mir deshalb zweifelhaft gewesen, weil nach Baer-Del. a. a. O. Mahpakh bloss dann das Maqqeph vertreten soll, wenn die beiden mit Olewejored versehenen Wörter „einen Zusammenhang haben“, wie **זֶלַי מִיָּד** Ps. 1, 3.



Diese Bestimmung muss also etwas erweitert werden. — Die Erklärung des also vom Maqqeph bedingten  $\ddot{a}$  ist ohne Bedeutung für die Beantwortung der Frage, ob die Form Ps. 6, 3 Adjectivum, oder Participium ohne  $\eta$  (§ 24, 2) sei. Das erstere nehmen Ew. § 157, b; Olsh. § 187, a; Ges.-Kautzsch § 84, Nr. 21. 22; Stade § 230 an, indem sie das Wort mit Adjectiven wie  $\text{רָעָנָן}$  (grün) und dem Substantiv  $\text{פְּרוֹלֵס}$  (Hos, proles) Hi. 30, 12 zusammenstellen. Aber immerhin bleibt es die einzige Form mit  $\ddot{a}$ , und da nun das  $\eta$  gerade beim Participium Quttal öfters unterdrückt ist, so ist mir die letztere Ansicht wahrscheinlicher mit Ges. Lgb. S. 316; Thes. s. v.; Mühlau-Volck s. v.

Ein Pealal [Qetaltal] liegt wahrscheinlich dem Kethib  $\text{מְחַצְצֵרִים}$  1 Chr. 15, 24; 2 Chr. 5, 13; 7, 6; 13, 14; 29, 28 zu Grunde. Denn wie das allemal dahinter, oder in der Nähe stehende  $\text{חֲצֹצְרָה}$  (Trompete) wegen seiner Zusammengesetztheit nicht mit Ges. Thes. und Mü.-Volck s. v. als ein nomen onomatopoeicum, sondern nach älterem Vorgang mit Ew. § 158, c; Olsh. § 188 a; Müller § 100; Stade § 124, b als umgewandelt aus  $\text{חֲצֹצְרָה}$  (vgl. § 26, 1) anzusehen ist, so ist jenes Kethib  $\text{מְחַצְצֵרִים}$  auszusprechen und für entstanden aus  $\text{מְחַצְצֵרִים}$  zu halten; Olsh. § 252; Stade § 280. Wahrscheinlicher aber noch ist das Verb unmittelbar vom Nomen abzuleiten (so Ew. § 126, b) und hat es nicht auch seinerseits jenen Process der Umsetzung einer Liquida in ein vocalisches Aequivalent durchgemacht. Die Masora lässt immer das zweite  $\ddot{z}$  unpunctirt und bemerkt  $\text{יְחִירֵר}$  (superfluous  $\ddot{z}$ ), und sie punctirt die übrigbleibenden Consonanten  $\text{מְחַצְצֵרִים}$  also als Hi. (nicht erwähnt von Qimchi 64, b), aber 2 Chr. 5, 13  $\text{מְחַצְצֵרִים}$  also als Qi. — 2 Chr. 5, 12 steht vor demselben  $\text{בְּחֲצֹצְרוֹת}$  (mit Trompeten) vielmehr  $\text{מְחַצְצֵרִים}$ , also statt mit doppeltem  $\ddot{z}$  vielmehr mit doppeltem  $\eta$ . Aber schon die Masoreten haben es mit ihrem  $\text{יְחִירֵר}$  als Schreibfehler anerkannt. So auch Ges. Thes.; und es hat vollends nach der von uns gebilligten Ableitung des Substantivs für „Trompete“ und des Verbs für „trompeten“ keinerlei Wahrscheinlichkeit für sich, dass nach diesem Kethib ein Pilel  $\text{מְחַצְצֵרִים}$  als wirklich gebrauchte Form vorauszusetzen sei, wozu Mühlau-Volck geneigt erscheinen.

Derselbe Stamm mit dem passiven Vocal ist  $\text{הִמְרִיר}$  (in Gähren, Brausen versetzt; erhitzt, geröthet sein; denn dieser Zusammenhang der Bedeutungen ist mit Ges. Thes. gegenüber

Mühlau-Volck festzuhalten, und nicht ist die Bedeutung activ anzugeben, wie überall geschieht) Klagel. 1, 20; 2, 11; Hi. 16, 16. Das Chateph-Qames ist als Zeichen der passiven Bedeutung angesehen worden von Qimchi 135, sofern er diese Bildung vom  $\text{קָטַל}$  ableitet; Ges. Lgb. S. 253; Thes. s. v.; Ew. § 131, g; Olsh. § 252; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 55, 3; Stade § 417, wenn auch die Bedeutung activ angegeben ist. Und da jenes  $\text{קָטַל}$  ebenfalls in zuständlicher Bedeutung den *u*-laut zeigt, so ist an dem Passivvocal von  $\text{קָ}$  auch weiter kein Anstoss zu nehmen. Nur Bō. II. S. 105 will den *o*-laut auf die Einwirkung der Consonanten  $\text{קָטַל}$  zurückführen, indem er auf seinen § 383 zurückweist, mit dessen Widerlegung wir uns schon oben Nr. 2 beschäftigten bei Besprechung der Form  $\text{קָטַל}$ . Eine solche Beeinflussung der Charactervocale durch zufällige Consonanten kann an sich angenommen werden ( $\text{קָטַל}$ ).

$\text{קָטַל}$  (Abgeschupptes, Schuppenartiges) 2 M 16, 14, das doch jedenfalls mit  $\text{קָטַל}$  (abschälen, abblättern) zusammenhängt und von  $\text{קָטַל}$  (vgl.  $\text{קָטַל}$  (Scherbe) Dn. 2, 33] abzuleiten ist, ist in seiner Bildung nicht beanstandet worden von Ges. Lgb. § 73, 6.

Auch Olsh. § 214 und 276 nimmt keinen Anstoss und stellt unsere Form mit  $\text{קָטַל}$  (vgl. oben § 26, 2) zusammen. So auch Stade § 291. Das nun beruht auf Verkennung der Eigenartigkeit beider Formen; denn bei  $\text{קָ}$  ist doch nicht das *l* der Bildungsbuchstabe. Und wenn diess auch wäre, wovon gar nicht die Rede sein kann, so wäre doch in  $\text{קָ}$  das schliessende *o* nicht ein unorganischer Sibilant (ein Mittel der Quadriliteralstamm-bildung, wie es allerdings factisch vorkommt, vgl. das Beispiel § 26, 3), weil es zu auffällig wäre, dass gerade dieses zur Weiterbildung eines Stammes verwendet wäre, welcher *o* zum mittleren Stammconsonanten hat. Olshausen und Stade haben auch kein quadriliteres Nomen angeben können, wovon diese Verbalform denominirt wäre. Dieselben haben also die Schwierigkeit nicht erklärt, sondern ignorirt. — Ew. § 131, g, Anm. sagt: „Es ist eine Form wie  $\text{קָטַל}$  etc., nur dass der dritte Wurzellaut an zweiter Stelle abgefallen ist.“ Ja, aber das Abfallen des dritten Stammconsonanten in der Reduplicationssilbe ist eben das Characteristische der Form und ist derjenige Umstand, um dessen Möglichkeit und Erklärung es sich eben handelt. — Bō. II. S. 284 f. hat die Möglichkeit dieses Abfallens nicht zugegeben und hat darum die überlieferte Form nicht als gesichertes Sprachgut gelten lassen und mit Erinnerung an  $\text{קָטַל}$  [Sammelsurium; zusammengelaufenes Gesindel 4 M 11, 4]  $\text{קָטַל}$  her-

stellen wollen, dessen Endbuchstabe in der Consonantenschrift abgefallen gewesen und darum die noch vorhandenen Consonanten nach  $\text{מָלֵל}$  punctirt worden seien, wie eben dasteht. — Dieser Annahme Böttchers wäre es gleichgeordnet, wenn ich  $\text{מָלֵל}$  als die ursprüngliche Form voraussetzte und das schliessende  $\text{ל}$  als fehlerhafte Zuthat betrachtete. Vielleicht lässt sich aber auch noch die Form vertheidigen, wie sie dasteht. Nämlich wenn die Form dem  $\text{מָלֵל}$  gleich sein sollte, so hätte sie  $\text{מָלֵלֵךְ}$  heissen müssen. Vielleicht nahm Mund und Ohr an dem doppelten  $\text{ל}$  irgend welchen Anstoss; oder vielmehr: vielleicht hat sich die Form im Volksmunde für die letzte Silbe denselben Auslaut gegeben, welchen die mittlere Silbe hat. Und so wäre eben die dastehende Form  $\text{מָלֵלֵךְ}$  entstanden; die dann also nicht ein verstümmeltes *Qulal*, sondern ein mundgerechter gemachtes *Qulal* [*Pulal*] wäre.

5. Hiqtil, bald mit straffem Silbenschluss, bald mit lockerem:

Perf.  $\text{הַחֲכִים}$  (weise machen)  $\text{הַעֲמִיד}$  (zum Stehen bringen)

$\text{הַחֲכִימָה}$   $\text{הַעֲמִידָה}$   
 $\text{הַחֲכִמָּה}$   $\text{הַעֲמִדָּה}$

Impf.  $\text{יַחֲכִים}$   $\text{יַעֲמִיד}$

$\text{תַּחֲכִימִי}$   $\text{תַּעֲמִידִי}$   
 $\text{תַּחֲכִמְנָה}$   $\text{תַּעֲמִדְנָה}$

Imp.  $\text{הַחֲכֵם}$   $\text{הַעֲמֵד}$

$\text{הַחֲכִימִי}$   $\text{הַעֲמִידִי}$   
 $\text{הַחֲכִמְנָה}$   $\text{הַעֲמִדְנָה}$

Inf.  $\text{הַחֲכִים}$   $\text{הַעֲמִיד}$

$\text{הַחֲכֵם}$   $\text{הַעֲמֵד}$

Partc.  $\text{מַחֲכִים}$   $\text{מַעֲמִיד}$

Eben das Participle kommt beim ersten Paradigma Ps. 19, 8 in straffer Aussprache vor und gestattet uns einen Schluss auf die straffe Aussprache des ganzen Hiqtil dieses Verbum  $\text{הַחֲכֵם}$  zu machen.

a) Beim Perfect ist Ausnahme  $\text{הַעֲבִרָה}$  (du hast herübergehen lassen) Jos. 7, 7. Dieses ist das erste Beispiel davon, dass bei der Aufeinanderfolge eines kurzen Vocal und seines entsprechenden Chateph vor der Production des Guttural sich der kurze Vocal verlängert und dann der Guttural mit dem ihm homorganen Chateph, also Ch.-Pathach, aufgetreten ist. Es ist mir aber wahrscheinlich, dass bei allen den hierher



gehörigen Fällen von einer Form mit straffem Silbenschluss auszugehen ist. Dann wäre also die Dehnung des Vowels z. B. in **הַעֲבִירָהּ** vor dem Uebergang dieser Form in den lockeren Silbenschluss eingetreten, und zugleich hätte sich das dem Guttural homorgane Chateph erzeugt. — Beim Perfectum consecutivum zeigt sich das alte *a* unter dem Stammbildungsbuchstaben, wenn, wie es Regel ist, der Accent über den letzten Stammconsonanten hinausrückt, vgl. 2, b dieses §. Daher Segol allerdings beim Perfectum copulativum **וַהֲחִזַּקְתִּי** (und ich fasste an), was 1 Sm. 17, 35 nicht bloss scheinbar, sondern wirklich vorliegt (gegen Bö. II. S. 380 ex.). Ebenso steht Segol beim Perfectum consecutivum, wenn wegen Zusammenstoss von Tonsilben der Ton doch seine Stelle behält **וַהֲחִזַּקְתָּ בּוֹ** (und du sollst ihn anfassen) 3 M. 25, 35; aber sonst Pathach ohne Ausnahme z. B. **וַהֲחִזַּקְתִּי** (und ich werde anfassen) Hes. 30, 25 und so bei allen Verben. — Bei **וַהֲחִירְמִיתִּי** (und du wirst weihen; Targum **וַהֲחִירְמִיין** [und du wirst den Garaus machen], LXX: καὶ ἀναθήσεις) Mi. 4, 13 ist von den Punctatoren die 2. sing. fm. mit der alten Endung *i* (vgl. § 20, 5) jedenfalls verkannt und fälschlich für die 1. sing. gehalten worden, weil sie das Jod punctirt und kein Qeri dazu geschrieben haben. So auch Bö. II. S. 132; Stade § 438, b.

b) Beim Imperfectum einmal **וַאֲעֲשֶׂה** (und ich werde reich machen) Zach. 11, 5; also Verschluckung des Spiritus lenis. — **וַהֲעִירָהּ** (ihr erregt Erstaunen) Hi. 19, 3 ist mit Ges. Lgb. § 94, Anm. 8; Thes. s. v.; Bö. II. S. 278, der ein ? dazu setzt; Mü.-Volck der Bedeutung wegen für das Hi. zu nehmen. Denn wenn das Imperfectum auch sonst bloss bei *v* consec. ohne *i* in der letzten Stammsilbe vorkommt, so ersetzt vielleicht hier die Enttonung durch Maqqeph diese Bedingung. Ew., Olsh., Stade erwähnen die Form nicht. — **וַהֲחִלְסִי** (und sie drängten ihn [zur Erklärung]) 1 Kg. 20, 33; vgl. § 27, 4. — Umgedreht *i* beim Impf. consec. in **וַיִּחְשֶׁה** (und es dunkelte; direct-causativ) Ps. 105, 28 in Pausa und **וַיַּעֲמִיר** Neh. 4, 3. Der erstere Fall wird auf den Einfluss des Satztones, der letztere auf die Eigenheit der 1. plur. zurückzuführen sein, welche in der Bewahrung des Indicativs hinter *v* consec. ein wenig der 1. sing. ähnlich ist, vgl. den Fall § 38, 1. Der zweite Fall ist also nicht mit Bö. II. S. 197 auf Assimilation ans folgende **וַיַּשְׁמִיר** (Wache) zurückzuführen. Beide Beispiele sind nicht von Ges. Lgb. S. 321

erwähnt; bei Ew. § 231, a ist das erste, aber nicht das zweite Beispiel, auch nicht § 224, b erwähnt; beide nicht bei Olsh. S. 467 oder 570; auch Stade erwähnt nichts § 498, c. Bei Ges.-Kautzsch bezieht sich wohl auf die letztere Ausnahme der Ausdruck § 49, 2: „Nur bei der ersten Person, zumal im Sing., ist die Zurückziehung des Tones und selbst die Reducirung des langen Vocal in der zweiten Silbe nicht gewöhnlich“. Dieser Ausdruck ist aber auch zu unbestimmt, weil bei der 1. pluralis die Umwandlung der Indicativform, soweit dieselbe hinter ך consec. überhaupt möglich und üblich war, nur in zwei Fällen unterblieben ist: Neh. 4, 3 und v. 9 und zwar an letzterer Stelle bloss im Kethib, vgl. § 38, 1.

c) Beim Imperativ einmal Perfectanalogie: הַעֲמִיקִי (macht Tiefe; direct-causativ) Jer. 49, 8. 30.

d) Ebenso beim Infinitiv Perfectvocalisation: הַחֲזִיקִי (mein Erfassen) Jr. 31, 32. So selbstverständlich wegen des Suffixes Alle, die die Form erwähnen: Ew. § 238, d; Olsh. § 192, f; Bö. II. S. 226; Stade § 247. — ē in der letzten Stammsilbe zeigt לַעֲשֹׂה (um zu verzehren; überdiess mit syncopirtem ה und Dagesch lene orthosyllabicum) 5 M 26, 12; בָּעֲשֹׂה Neh. 10, 39. Beide Formen [falsch punctirt u. citirt] bei Ges. Lgb. § 94, Anm. 3; Ew. § 131, b, Anm.; 238, d; Olsh. § 258, b; Bö. II. S. 279 oben.

e) Drei Participia מְחַלְמִים (träumende) Jr. 29, 8; מְחַצְרִים (trompetende) 1 Chr. 15, 24 etc., vgl. oben Nr. 4; מְעֻזְרִים (hilfeleistende) 2 Chr. 28, 23 sind ausnahmsweise im Plural zu erwähnen, weil sie auf die Entstehung des Hiqtıl-ı aus ē hinweisen, vgl. § 27 ex.; 29, 11. — Ew. § 131, b sieht in der Punctuation mit Schewa unter dem mittleren Stammconsonanten einen Aramaismus. Aber weswegen wären dann nicht alle Fälle der Scriptio defectiva im Hiqtıl mit Sere oder Schewa ausgestattet worden? Auch Stade § 285 will für das erste und dritte Beispiel einfach Formen mit Chireq, beim zweiten Beispiel das Kethib lesen.

Wenn die Formen des Hoqtal straffen Silbenschluss haben, sind sie von Formen des starken Verbs nicht verschieden, vgl. den Infinitivus absolutus הִחָתֵל (in Windeln eingewickelt werden) Hes. 16, 4. — Mit lockerem Silbenschluss lauten sie wie הָעֵמֵד (er ist zum Stehen gebracht worden); הָעֵמֵדָה; in Pausa הַחֲרֵבָה (sie ist verödet) Hes. 26, 2, wo die masoretische

Lesart den Sieg behalten wird (vgl. Smend z. St.); denn das Targum **הָיָה מְלֵאָה הָרִיבָה** [quae fuit plena, vastata est] und die LXX-übersetzung **ἡ πλήρης ῥέγμωται** sind, blosse Erleichterungen. — Die 2. sg. masc.: **הֶעֱמַדְתָּ**. — Das Imperfect **יַעֲמַד** 3 M 16, 10; **תַּעֲמַדְתָּ**; **תַּעֲמַדְתָּ**; Infinitivus absolutus: **הֶעֱמַד** nach 2 Kg. 3, 23; Particip: **מַעֲמִיד** 1 Kg. 22, 35.

6. Vor Suffixen haben diese Verba wenig Eigentümliches. Vgl. beim Perfect Qal **עָזַרְנִי** (er hat mir geholfen) etc.; bemerke **עָנְקָרְמִי** (sie umgiebt sie [eos] als Halsband) Ps. 73, 6; Dann beim Imperfect Qal vgl. **יַעֲזָרְנִי** (er wird mir helfen). **יַעֲזָרָה**; **יַעֲזָרָה** etc. Mit Suffixum energeticum bemerke **יַעֲבֹרְנָהוּ** (es [das Meer] überschreitet ihn [seine ewige Grenze nicht] Jr. 5, 22. — Man erinnere sich aber an oben Nr. 1, b, um neben **יִאֶסֶר** (er wird binden) das **יִאֶסְרֶהוּ** (und er band ihn) 2 Kg. 17, 4; **יִאֶסְרֶהוּ** (und sie band ihn) Ri. 16, 8 ff. zu verstehen! — Ausser dem Wechsel zwischen Segol und Pathach ist der Wechsel zwischen Chateph und kurzem Vocal unter dem Guttural zu beachten, je nachdem der mittlere Stammconsonant seinen vollen Vocal behält oder Schewa bekommt. — Bemerke **יִדְחֶנּוּ** (er stösst ihn) 4 M 35, 20 mit Vererbungschataph-games (oben S. 74); bei demselben Verb auch in **יִדְחֶנּוּ** Jos. 23, 5; aber nicht in **יִדְחֶנּוּ** Hi. 18, 18. Da haben die zwei folgenden *u* den *ö*-laut des Schewa unmöglich gemacht. Zu beachten ist, dass auch oben S. 227 f. dieses Vererbungschataph-games hinter einem (scharfabgestossenen) Dentalen, resp. vor einem Labialen sich zeigte. — Beachte noch **יַעֲבֹרְנָהוּ** (sie überschreiten ihn) Jr. 5, 22 mit der alten Endung *ün*; oben S. 222 f. — **יִתְחַמְדָּהּ** (und sie verpichte es) 2 M 2, 3 mit Perfectsuffix und noch dazu ohne Mappiq in demselben; Qimchi 26, b. — Beim Infinitiv findet sich nichts Abweichendes. Bemerke nur **לְהַרְגָהּ** 1 Sm 24, 10 [vgl. überdiess S. 109] ausser Pausa, aber **לְהַרְגָהּ** 1 M 27, 42; Neh. 6, 10 in Pausa; vgl. S. 229. Von denen mit *u* gehört hierher **לְאַסְרָהּ** Ri. 15, 12. —

Kittel. Ueber **הִבְלִיחָהּ** (sie hat dich gekreisst) HL. 8, 5 mit Ultimabetonung vgl. schon S. 219 f. — Beachte **וַתִּצְרֶנּוּ** (und sie drängte ihn) Ri. 16, 16; vgl. wegen des Chateph-Pathach S. 71, unten. — **אֶחְזֶכֶּם** (ich werde euch stärken) Hi. 16, 5 mit Chireq statt des gewöhnlichen Segol, jedenfalls unter Einwirkung des Sibilanten, vgl. S. 233.

1 Chr. 23, 6 und 24, 3, wo von der Eintheilung der Leviten durch David die Rede ist, kommt — a) neben andern Lesarten auch  $\text{נִיטָל}$ , also ohne Metheg, vor. Da kann nun nicht mit Ges. Lgb. S. 251 Streit darüber sein, ob nach der Meinung der Masoreten und Grammatiker  $\text{ֿ}$  zu lesen ist. — b) Es fragt sich nur, wie dieses  $\text{ֿ}$  entstanden ist. Ist es ein Hinweis darauf, dass das Qōṭel von diesem Zeitwort gebräuchlich war, also  $\text{נִיטָל}$ , vgl. oben § 26, 1 über Ps. 101, 5? Dieses zu vertheidigen, haben wir hier keinen solchen Anlass, wie dort. Es kommt ja auch jener seltene Verbalstamm sonst von dem genannten Zeitwort nicht vor. Darum auch, wenn Qames mit Metheg gelesen wird, so „kann sich nicht darin eine Spur vom ursprünglichen  $\text{ֿ}$  des fraglichen Verbalstammes erhalten haben“, wie Olsh. § 254 für möglich hält. Da hätten wir gar eine Ruine von Ursemitismus noch im Hebräischen! Ebenso wenig kann die Meinung, welche Ewald in der Anm. zu § 83, c für möglich hält und Bō. I. S. 237 vertheidigt, gebilligt werden, dass nämlich die angeführte Lesart mit  $\text{ֿ}$  ein alter Schreibfehler für  $\text{נִיטָל}$  sei. Denn diese letztere Bildung ist selbst unerhört im Hebräischen und beruht nur auf der Anschauung Ewalds über  $\text{נִיטָל}$ , welche gleich nachher in ihrer Grundlosigkeit nachgewiesen werden soll, und wo Böttcher das  $\text{ֿ}$  herbekommt zu der „sicher normalsten Ableitung von  $\text{נִיטָל}$ “, sagt er gar nicht. — Vielmehr die Entstehung des  $\text{ֿ}$  durch Weglassung des Metheg bei Qames erklärt sich, wie oben § 26, 1 nach Jes. 62, 9 gezeigt wurde. — Aber wie ist dieses Qames selbst entstanden? Darüber herrschen zwei Meinungen. a) „Vor dem  $\text{ל}$  der regelrechten und auch als Lesart vorkommenden Imperfectform Qal  $\text{נִיטָל}$  (und er theilte sie) (vgl. J. H. Michaelis z. St.), bildete sich, weil es seiner Natur nach wie ein Doppellaut klingt, gleichsam als Ersatzdehnung ein  $\text{ֿ}$  aus, also  $\text{נִיטָלֿ}$  und dafür (vgl. beim Artikel)  $\text{נִיטָלֿ}$  und daraus in falscher Correctur, als läge ein Niqtal zu Grunde,  $\text{נִיטָלֿ}$ .“ Davon aber, dass diess etwa wirklich zu Grunde liege, kann gar keine Rede sein. Und es ist geradezu sinnlos, wenn Mühlau-Volck s. v. sagen: „Niphal bedeutet 3) unter sich theilen; so viel als Hithp.; 1 Chr. 23, 6“. Denn es kommt das Hithq. allerdings in der reciproken Bedeutung vor Jos. 18, 5, aber im Plural:  $\text{נִיטָלֿ}$  (et diviserunt inter se). Aber wer ist denn 1 Chr. 23, 6 der bei „unter sich“ verstandene? David?! — Die Niqtal-lesart hat Böttcher II. S. 310 so fassen zu können gemeint „et distribuit sibi eos.“ Das muss als möglich zugegeben werden; vgl.  $\text{נִיטָלֿ}$  (sibi petere 1 Sm. 20, 6. 28; Neh. 13, 6; Ges. Lgb. S. 239) und das Beispiel mit Suffix am verbum finitum Niqtal unten § 31, 8; aber diese Auffassung ist ganz und gar unwahrscheinlich, weil das „sibi“ zwar bei jenem  $\text{נִיטָלֿ}$ , aber gar nicht hier, wo es sich um eine öffentliche Einrichtung, eine Institution für die ganze Ge-

meinde handelt, verständlich ist. Böttcher selber sagt I. S. 237 von der Niqtal-lesart „wobei ein Pronomen unrichtig mit einem Reflexiv verbunden wurde“; das ist nun wieder, wie gesagt, an sich falsch. Die nun unter  $\alpha$ ) erwähnten Lesarten sind die gewöhnlich 1 Chr. 23, 6 vorkommenden und die oben gegebene Erklärung [mit der jetzigen Spracherkenntnis vermehrt] ist die von D. Qimchi [Mikhlo] 35, b „Und das Wort  $\text{עָלְךָ}$  kommt vor mit Kleinpathach (Segol) anstatt Grosspathach (wie beim Artikel nach der Anmerkung), und wegen des Segol vom Jod (das auch als Sere erscheint, und dann die Form als Niphal) wurde  $\text{עָ}$  qamesirt; aber seine normale Form wäre  $\text{עֲ}$ , vgl. Ges. Thes. und so auch Stade § 631, e. Und jene Erklärung von Qimchi hat dieses für sich, dass das Qal  $\text{עָלְךָ}$  von der Eintheilung der Leviten wirklich gebraucht ist, vgl. 1 Chr. 24, 3, wo die gewöhnliche Lesart eben das Impf. Qal  $\text{עָלְךָ}$  ist, und 2 Chr. 23, 18. Ferner nach der von mir bei der Erklärung angedeuteten besondern Natur des  $\text{ל}$ , wonach es an sich wie doppelt klingt, kann man nicht mit Olsh. S. 501 sagen, „dass diese Ableitung den Lautgesetzen der Sprache durchaus widerspricht.“ Und unsere Lautgesetze wurden erst später geschrieben, nachdem die Spracherscheinungen im lebendigen, unbewussten Flusse entstanden waren, und sie können auch eine Lücke haben, weil hier die Sache sich durch die Natur des  $\text{ל}$ -lautes begründen lässt. Es ist daher immerhin möglich, dass die angegebene Umbildung des Impf. Qal in der mündlichen Tradition des unpunctirten Textes zu Stande gekommen ist. Vgl. noch Abraham de Balmis pag. 249: „Und manchmal ist vorgekommen das  $\text{עָ}$  von  $\text{עָלְךָ}$  [vox memorialis der Imperfectpraeformativen] mit Segol und das  $\text{עָ}$  der Wurzel mit Qames, wie  $\text{עָלְךָ}$  und das  $\text{עָ}$  ist qamesirt worden in Folge des Segol vom Jod, obgleich die normale Aussprache beider Consonanten mit Pathach gewesen wäre.“ —  $\beta$ ) Indess die Ersatzdehnung ist doch sonst nur vor ursprünglich zu verdoppelndem Consonanten eingetreten, vgl. den Fall, welchen Ew. § 83, c, Anm. aus dem codex Stuttg. zu 4 M 1, 18 anführt  $\text{עָלְךָ}$  (und sie meldeten sich als Geborene an) statt mit Pathach. Auch führt die vorkommende Lesart  $\text{עָלְךָ}$  auf Qittel. Und es ist nun jetzt die Ansicht der Meisten, dass daraus  $\text{עָלְךָ}$  und dafür in Unkenntnis  $\text{עָלְךָ}$  und dafür auch  $\text{עָלְךָ}$  sich gebildet habe. So Ges. Lgb. S. 251; Thes. s. v.; Ew. § 83, c; Olsh. S. 501. Mü.-V. s. v. bei Niqtal. Ges.-Kautzsch schweigt § 61 und 63. — Wie man auch über diese beiden Erklärungen entscheiden mag; jedenfalls liegt hier keine forma mixta vor, wie Aeltere, vgl. Ges. Lgb., annahmen, indem sie glaubten, dass man mit der anormalen Punctuation habe darauf hinweisen wollen, dass die Form als Qi. oder als Ni. aufgefasst werden könne. Denn die letztere Auffassung konnte einem Leser und Abschreiber, welcher überhaupt



Hebräisch kannte und die Gedanken beim Lesen und Schreiben hatte, nicht in den Sinn kommen. Ganz kenntniss- oder gedankenlose Leser und Abschreiber aber, wie deren ja bei der Fortpflanzung der äthiopischen Literatur gewirkt haben und wirken, die wollten wenigstens nicht eine kritische Andeutung in jene Punktationen legen.

Der Imperativ  $\text{הַבִּלְהִי}$  Spr. 20, 16; 27, 13 wird allgemein als Qal aufgefasst, vgl. Qimchi, Wurzelbuch s. v.; Ges. Thes. s. v.; Ew. § 251, f; Olsh. § 234 ex.; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 63, Anm. 1. Alle haben auch die Einzigkeit dieses Imp. Qal. mit *a* anerkannt; nur der letztgenannte Gelehrte glaubt eine Analogie in der Lesart  $\text{הַבִּלְהִי}$  Ps. 9, 14 gefunden zu haben. Aber diese Form ist ganz andersartig; denn da beruht das *a*, wie nicht auf einer ausnahmsweisen Färbung des *o* durch den Guttural [so muss es doch Ges.-Kautzsch meinen], so auch nicht auf der intransitiven Bedeutung, welche auch sonst bei  $\text{הַבִּלְהִי}$  intransitive Vocalisation hervorgerufen hat, vgl. darüber § 34, 7, a; denn da müsste die Form  $\text{הַבִּלְהִי}$  heissen (Böttcher II. S. 528, Anm.), sondern auf der, wegen der ausnahmsweisen Uncontrahirtheit der Form [jedenfalls mit Unrecht] vermutheten, Abstammung derselben vom Piel.

Warum hat man also immer die Form mit dem unerklärlichen *a* für Qal gehalten? Der Bedeutung wegen; wie Umbreit zur erstgenannten Stelle sagt: „ $\text{הַבִּלְהִי}$  ist der übliche Ausdruck für pfänden“. Da hat er Recht; aber er musste Hi. 22, 6 als Belegstelle zunächst bringen, weil da das Verb mit einem persönlichen Object in der That steht, während es sonst, ausser unsern beiden fraglichen Stellen, mit sächlichem Object gebraucht wird. Aber ist die Bedeutung des „Pfändens“ in den Stellen der Sprüchwörter nöthig? Dies ist nicht der Fall wegen des Parallelismus; sondern es kann auch eine gradatio ad maius im zweiten Membrum beabsichtigt, also das Qittäl gemeint sein, wie es gerade auch in der Bedeutung „verderben Jm. durch richterliche Sentenz“ vorkommt Jes. 32, 7. Kurz, indem sich die Aussprache mit *a* überlieferte, muss das Qittäl gemeint sein. Dagegen kann der Einwand erhoben werden, dass dann nicht das Dagesch forte intensitatis ausgefallen wäre. Aber gerade bei der Consonantenverbindung *bl* konnte aus *chabbélhu* ganz naturgemäss entstehen *chabléhu*, wie auch sonst kurze Zwischenvocale bei Herstellung eines leicht sprechbaren Consonantencomplexes unterdrückt wurden, vgl. oben 1, c dieses § statt des zu erwartenden *chesé pi* vielmehr *chespi*; ein anderer allgemein anerkannter Fall wird gleich jetzt

bei Quttal erwähnt werden; vgl. ferner § 35, 1, Imperativ. — Stade hat die Form nicht § 628 und sonst.

**Quttal.** In den Worten **הִתְחַבֵּרָה כְּסֵא הַיּוֹשֵׁב** Ps. 94, 20, welche den Sinn haben müssen „Ist vereinigt dir [Gott] ein Stuhl des Unheils [zunächst: Richterstuhl]?“ bildet das erste Wort wieder einen Fall, vgl. § 26, 1 und vorhin beim Qittēl, wo —

a) die Aussprache des Qames als *ō* beim Fehlen des Metheg nicht zweifelhaft sein kann. Diess hat in diesem Falle auch Ges. Lgb. S. 251 zugegeben. — b) Es fragt sich nur wieder, wie das *ō* entstanden ist. α) Auch hier ist die Meinung ausgesprochen worden, wie Ges. bemerkt, dass das *ō* ein ausnahmsweise verkürztes *ô* der Form Qotēl, also **הִתְחַבֵּר**, sei. Dafür liesse sich sagen, dass das Wort Denominativ von **חֵבֵר** (Genosse) sein könnte, auch dass die Form ausnahmsweise wegen der leichten Zusammensprechbarkeit von *br* kurzen Vocal erhalten habe. Indess jener Verbalstamm ist nicht weiter anzuerkennen, als wir müssen, und dazu liegt hier kein Grund vor. — β) Ewald hält die Form § 89, d für entstanden aus dem Imperfect Qal **הִתְחַבֵּר**, indem er meint, dass der Vocal *ō* unter die Gutturalis *ח* gerückt sei. Um diese Vermuthung zu erweisen, stellt er a. a. O. unsere Erscheinung mit **הִתְחַבֵּר**, **הִתְחַבֵּר** zusammen (vgl. das Genauere darüber oben § 29, 4), welche aber gar nichts für Ewalds Meinung beweisen; denn in der ersteren Form ist nur die beim Inf. Qal mit Suffixen ganz normale Metathesis des Silbenvocals eingetreten, in der letzteren Form aber ist diese Metathesis aus lautlichen Gründen unterblieben. Ferner stellt er zu unserer Form die Parallele **הִתְחַבֵּר** statt **הִתְחַבֵּר** auf; aber diess beruht auf einem anerkannten hebr. Lautgesetze, dass die Gutturalis den Vocal, welchen sie hat, öfters an einen vorausgehenden vocallosen Consonanten abgiebt, vgl. die Form in ihrem Zusammenhang § 34, 7, a, und über das Gesetz § 31, 7; 42, 1. Endlich bringt er § 251, d noch **הִתְחַבֵּר** zum Beweise, weil er auch dafür annimmt, dass das *ō* vor die Gutturalis gerückt sei; vgl. darüber nachher beim Hoqṭal. Die Vermuthung von Ewald hat also gar keine Basis. Trotzdem hat sie die Zustimmung von Bö. I. S. 237 und Mühlau-Volck s. v. gefunden. γ) Aber wirklich begründen zu können glaube ich die Ansicht von Ges. Lgb. S. 251; Thes. s. v., dass die Form Pual sei. So Qimchi 62, b: „Und das Wort **הִתְחַבֵּר** gehört zu dieser Conjugation, und seine Erklärung ist **הִתְחַבֵּר**.“ Und bei seiner Vereinigung [nämlich des Verbs und des Pronomens] fiel das Dagesch weg, und das Qames Chatuph ist gleich dem Schureq [Qibbus].“ Für Pual hält die Form auch Buxtorf,

Thes. p. 128. Auch nach Olsh. § 250, b „soll die Form wohl zum Pual gehören =  $\text{יְהַחֲזִיק}$  erhält er dich zum Genossen? Das Wort ist aber auf abnorme Weise abgeändert durch die Aufhebung des letzten Vitals der Verbalform, wozu sich kein zweites Beispiel aus der Verballehre nachweisen lässt.“ Aber der letzte Satz ist eben falsch; denn da hat Olshausen  $\text{יְהַחֲזִיק}$  [für  $\text{יְהַחֲזִיק}$ ] 3 M 26, 15 vergessen, und das war um so leichter, weil er in der Erklärung dieser Form in seinem Lehrbuch schwankte, vgl. den Nachtrag von ihm und die Besprechung unten § 34, 6. In der Form 3 M 26, 15 haben wir aber genau dieselbe Erscheinung, wie die, welche wir erklären wollen: nämlich die Verschluckung eines Vitals zwischen zwei zu einem Consonantencomplex zusammenstrebenden Consonanten. Und auch in unserm Fall ist ein so gern zusammengesprochenes *br* entstanden. Die Zerdrückung des *u* zu *o* durch den Guttural lief jenem Prozesse parallel. — Allerdings kommen keine allgemein anerkannten Beispiele von Quttal mit Suffixen vor (worauf auch Elias Levita in seiner Nota zu Qimchi a. a. O. hinweist); aber da auch Zustandsverba Suffixe erhalten und für den Dativ wie für präpositionale Ergänzung ausnahmsweise das Suffix eintritt, vgl. oben § 29, 13, so liegt wohl im Suffix kein Hinderniss, die Form als Qu. aufzufassen. Pual ist sie auch nach Müller § 248. — Gesenius-Kautzsch und Stade schweigen. — [Mit dieser Begründung kann man aber selbstverständlich nicht der Ansicht Ewalds zu Hülfe kommen; weil ja in der vorausgesetzten Qalform  $\text{יְהַחֲזִיק}$  der dem *b-r* vorausgehende Consonant keinen Vocal hat, also die Sprechorgane gar nicht die Neigung hätten bekommen können, auf diesen eben fehlenden Vocal einen Consonantencomplex folgen zu lassen.]

Beim Hiqtıl haben wir hier zwei Fälle ohne *i*:  $\text{יְהַחֲזִיק}$  („den wird [der König] reich machen“, Luth.) 1 Sm. 17, 25 und  $\text{יְהַחֲזִיק}$  („du machst es [sehr] reich“ Luth.) Ps. 65, 10. Vgl. Qimchi 66, a: „Obgleich nicht über sie [diese zwei Formen] das Pathachirtsein des Praeformativconsonanten aufklärt, weil auch in der Conjugation Qal der Praeformativconsonant pathachirt wird wegen des Kehlbuchstaben z. B.  $\text{יְהַחֲזִיק}$ , so klärt doch sein Object darüber auf, weil es ein transitives Verb ist.“

Hoqtal. Von  $\text{עָבַד}$  (dienen) lautet das Impf. Qal  $\text{עָבַד}$  ganz regelmässig mit Suffixen z. B.  $\text{נָעֲבֹדָה}$  (wir werden ihm dienen) Ri. 9, 28;  $\text{נָעֲבֹדְךָ}$  (wir werden dir dienen) 1 Sm. 11, 1. Der Lernende muss also eine falsche Vorstellung bekommen, wenn es bei Mühlau-Volck s. v. heisst: „Kal impf. mit Suff.  $\text{נָעֲבֹדָה}$  2 M 20, 5 etc.“ — Neben jenen Formen von Qal kommt



nun die eben aus Mührlau-Volck citirte Form [bei Stade § 549, g steht falsch Chateph-Qames unter ך, aber richtig im Index] vor 2 M 20, 5; 23, 24; 5 M 5, 9 und ךָׁׁׁׁ 13, 3 [bei Stade § 588, e richtig, aber falsch im Index].

Es ist nun eben die Frage, welchem Verbalstamm diese letzteren Formen angehören. Was nun der erste Augenschein lehrt, dass an dasselbe Qal nicht auf zweifache Weise die Suffixa angehängt worden sein können, dass also die Formen mit ם vielmehr zum Hoqʿal gehören, das muss und kann vertheidigt werden. So Ges. Thea. s. v.; Olsh. § 261; Müller § 248; Stade § 549, g; 588, e. Ich habe mir selbst dagegen eingewendet 1) dass die Formen nicht Hoqʿal sein können, weil dieser Verbalstamm sonst keine Suffixe habe; aber vgl. darüber vorhin unter Quttal. 2) Ich habe mir weiter eingewendet, dass doch nicht anzunehmen sei, dass mitten unter den Qalformen ein paar Hoqʿalformen stünden und zwar mit der nämlichen Bedeutung. Jedoch ersteres würde nichts ausmachen, und letzteres ist gerade nicht der Fall; denn die Formen mit ם stehen bloss in Bezug auf die Götter, also von dem Sichzueigengehen an die Gottheit, und da sollte ein stärkerer Ausdruck „zu Knechten gemacht werden [durch die eigene, innere Sucht nach Vielgötterei]“ gebraucht werden. 3) Man kann einwenden, dass die Formen auch aus dem Qal erklärt werden können. Nun selbst, wenn diess der Fall wäre, würde es bei der thatsächlichen Verschiedenheit der wirklichen Qalformen mit Suffixen von diesen angeblichen nichts ausmachen; indess die fraglichen Formen lassen sich auch gar nicht aus dem Qal erklären. Einen Versuch dieser Erklärung hat Ewald gemacht. Schon § 66, b stellt er die Formen mit ךָׁׁׁׁ zusammen, welches sich aber nach einem anerkannten Gesetz der Sprache für ךָׁׁׁׁ gebildet hat, vgl. § 34, 7, a; und über das Gesetz unten § 31, 7; 42, 1. Ewald sagt aber: „So ziehen die schwereren ך, ם vor dem Tone statt des ם auch wohl ein ם an sich, wenn es durch eine stärkere Bewegung [!] und Umbildung [!] des Wortes in ihre Nähe kommen kann“. Aber bei Formen, wie ךָׁׁׁׁ, hätte oftmals ein ם in die Nähe des Guttural kommen können, vgl. nur ךָׁׁׁׁ (und er rechnete es) 1 M 15, 6, wenn das ם nicht ganz selbstverständlich bei der Anfügung von Suffixen ausfiel und gar nicht etwa wanderte. An den übrigen Stellen fügt Ewald nur ebenso Unhaltbares zur Vertheidigung seiner Ableitung hinzu. Vgl. § 89, b: „Doch bemerkt man, dass in dem Gebilde ךָׁׁׁׁ von ךָׁׁׁׁ das verschwindende ם sogar in die vorige Silbe gedrungen und hier sich festgesetzt hat, aber nach § 66, b nur unter Begünstigung des Hauchlautes vorher, und weil diese Silbe an sich keinen wesentlichen Vocal hat.“ Der letzte Satz ist also das Neue;

aber es ist eine aus der Luft gegriffene Behauptung; denn das *a* des Praeformativ von שָׁחַד ist ein ebenso wesentlicher Vocal wie irgend-einer, ja bei der Suffixanfügung der bleibende gegenüber dem verschwindenden tongedehten *o*. Endlich § 251, d bringt er nur noch einmal die Zusammenstellung mit שָׁחַד. Also ist diese Meinung, dass die Formen mit *o* zu Qal gehörten, zu verlassen, obgleich ihr auch Böttcher I. S. 237 und Mühlau-Volck zugestimmt haben. Ges.-Kautzsch schweigt. — Qimchi 37, a rechnet die fraglichen Formen zu Qal, vgl.: „Und der zugefügte Consonant [das Praeformativ] ist mit Qames punctirt wegen des Qames chatuph, welches hinter ihm steht [unter *z*, als wenn nicht eben dieses der zu erklärende Punct wäre]“.

### § 31. Verba mediae gutturalis.

#### 1. Qatal. Paradigma: שָׁחַט (schlachten).

Perfect:	שָׁחַט	Imperfect:	יִשְׁחַט	Imperativ:	שַׁחַט
	שָׁחַטָה		תִּשְׁחַט		שַׁחֲטִי
	שָׁחַטְתָּ		תִּשְׁחַטְּהָ		שַׁחֲטֵהָ
	שָׁחַטְתָּם				

Inf. cstr. שֹׁחֵט, abs. שְׁחוּט. Ptc. act. שֹׁחֵט, pass. שְׁחוּט.

Beim Perfect hat die Gutturalis ihre Eigenschaft 3, a (vgl. oben vor § 30) walten lassen, also Chateph statt Schewa mobile simplex. — Nach dem Arabischen und Aethiopischen hat שָׁחַט (verlangen, bitten, fragen) erst transitives *a* in der zweiten Silbe besessen, wie dieses die Pausalförmlichkeiten שָׁחַטָה und שָׁחַטְתָּ noch haben. Dann aber hat es durch eine Vereinigung von lautlichen Factoren *z* bekommen und dieses ist auch durch *z* zu *z* zerdrückt, daher שָׁחַטְתָּ z. B. 1 Sm. 12, 13, daher auch שָׁחַטְתָּה Ri. 13, 6 oder שָׁחַטְתָּה 1. Sm 1, 20, und dann nach der Festsetzung des *i-e* wurde auch vor Suffixen das *e* gesprochen, vgl. שָׁחַטְתָּה 1 M 32, 18 und שָׁחַטְתָּה Ri. 4, 20, und auf demselben Wege ist die Aussprache dieses Verbs mit *e* im Chaldäischen und Syrischen entstanden. Diese Anschauung von Ew. § 67, c; Bö. § 1145; Ges.-Kautzsch § 44, Anm. 2; Müller § 249; Stade § 82, 2 ist der entgegengesetzten von Ges. Lgb. § 91, 2 und Olsh. § 232, i vorzuziehen. Die Entwicklung ist jedenfalls, wie angegeben; die Ursachen aber, weswegen *a* in das höhere, bequemer und flüchtiger zu bildende *z* übergegangen ist, sind nicht so leicht zu fixiren. Es muss eine combinirte Wirkung

verschiedener Factoren angenommen werden: das unbestimmte Articulationsgebiet des *l*; die Schwäche des Spiritus lenis; assimilirender Einfluss eines benachbarten *i* und die Häufigkeit des Gebrauches. Auf eine feste Basis dieser Anschauung, nämlich eine Hiqtılform, glaube ich unten aufmerksam gemacht zu haben; vgl. schon oben § 25, 3; weiter § 36, 2. 6; 38, 1.

Die Intransitiva zeigen ihr Sere in Pausa: טָהוּר (rein sein); רָעב (hungern).

Beim Imperfect ist statt des *u* als ursprünglichen Stammvocal der Transitiva gewöhnlich der homorgane Vocal *a* erzeugt worden, vgl. z. B. יִצְחָק־לִי 1 M 21, 6, wo überdiess Schewa compositum wegen das Zusammentreffens schwerer Consonanten sich gebildet hat; vgl. Ges. Lgb. S 77; Ew. § 68, b; Ges.-Kautzsch § 64, Anm. 3; demnach Ersatz für Dagesch medium orthoconsonanticum S. 69. 71. — הִזְעַק 2. sg. fem. ohne *i* Jr. 30, 15; Ew. § 232, e. — Das tongedehnte *ō* haben nur behalten יָצַח (zürnen) 4 M 23, 8 neben יִצְחָק־י Spr. 24, 24; יָמַעַל (er handelt verdeckt) 3 M 5, 15; 4 M 5, 27 neben יָמַעַל; הִפְעֵל־בּוֹ Hi. 35, 6, sonst יָפַעַל. הַשְׁחִירִי (du [fm.] beschenkst) Hes. 16, 33 neben הַשְׁחִירִי v. 21 will sich Bö. II. S. 365 aus dem *o*-laut erklären, welcher folgt und welcher den Punctatoren in dem häufigen שָׁחַר vor der Seele schweben konnte. Vielleicht hat er das Richtige getroffen. — Ew. § 68, a und Olsh. § 64, d erwähnen die Form nur; Ges. Lgb. § 98 und Stade § 555 f. thun auch diess nicht.

Beim Imperativ ist in der 2. sg. m. wieder statt des tongedehnten *ō* ein *a*; ebenso in der 2. pl. fm. — Bei den zwei vocalisch afformirten Formen hat die Gutturalis sogar den vorausgehenden kurzen Vocal (*u-i*) durch den homorganen Laut *a* verdrängt und sich für Schewa medium simplex ein Chateph-Pathach erzeugt. — Die 2. sg. m. behält *o* bei סָעַד־נָא (stütze = stärke) Ri. 19, 8 und so auch vorher v. 5 סָעַד mit demselben *o*, weil Darga eine engste Verbindung herstellt, das Maqqeph vertritt, vgl. oben S. 95 f. Da die beiden dort angegebenen Beispiele mit verbindendem Accent Qames chatuph haben müssen, so kann uns auch Qimchi's Auctorität, welche Ges.-Kautzsch § 64, 2 für die Aussprache mit *ā* anführt, hier nicht zur abnormen Pausalaussprache bewegen. Qimchi 15, a führt erst סָעַד־נָא als mit *ō* unter den unfraglichen Beispielen

auf (wie זָכַר-נָא etc.); dann sagt er, die Formen nach פָּעַל hätten in Pausa (בְּהִזָּק) ein Qames, wie שָׁכַב 1 Sm. 3, 5; dann fährt er fort: „Und es kommt auch ohne Pausa Qames vor in סָעַר Ri. 19, 5, ohne dass es nach der Norm wäre.“ Mit *ō* spricht die Form auch Ew. S. 89; Olsh. § 57, b; 234, e; Bö. § 250 ex Stade erwähnt die Form nicht § 591 f.

Beim verstärkten Imperativ hat *o* זָעַמָּה (zürne doch!) 4 M 23, 7. In einem vorauszusetzenden זָעַמָּה ist also da dieselbe Erscheinung eingetreten, welche oben § 30, 5, a erklärt ist. — שָׁאַלָה Jes. 7, 11 ist gemäss dem Versanfang שָׁאַל [wozu es eine Tautologie bilden würde] und dem Versschluss „nach oben“ [wozu es keinen Parallelismus bilden würde] nach meiner Ansicht nicht einmal von den Punctatoren als verstärkter Imperativ „bitte doch!“ gemeint, wie Qimchi 15, a, der aber dieselbe Form 14, b beim Inf. anführt; Olsh. S. 490; Müller § 250; Bö. I. S. 298, Anm. 3 annehmen. Es steht vielmehr für שָׁאַלָה (ad orcum). Es kann aber auch die Form nicht einfach als Beleg für die Bevorzugung des langen *ā* vor *o* in Pausa (vgl. oben § 21, 2), welche anzuerkennen ist (Ew. § 93, a; Bö. § 492), gelten. Vielmehr scheint mir, wie Ew. a. a. O., die Form schon von den Punctatoren mit Bewusstsein als eine Assonanz zum folgenden לִמְעֵלָה aufgefasst zu sein, wie sie in einem solchen geflügelten Worte sich leicht bilden konnte. So ja auch wahrscheinlich das Targum mit seinem עַל אֶרֶצָא in terra und die LXX mit ihrem εἰς βύθους; bestimmt Aquila, Symmachus und Theodotion. [Stade erwähnt die Form nicht]. — Ob bei יָסַעְדָּה (und stärke dich doch!) 1 Kg. 13, 7 von dem *ū* aus das Chateph-Qames durch vorwärtsschreitende Assimilation eingetreten ist (Ges.-Kautzsch § 10, 2), ist mit Olsh. S. 490 zu bezweifeln. Denn, wie oben S. 73 angegeben ist, kommt oft die Erscheinung vor, dass hinter *ū* und *ī*, *ē*, *ī* doch Chateph-Pathach eingetreten ist. Andererseits giebt es neben unserer Form noch יִסְאֵה-סֵלֶה (und ein Seah Feinmehl) 2 Kg. 7, 18, an welches Bö. § 386 erinnert. Also kann man zur Erklärung des Chateph-Qames nur an den mehr sausenden, mehr emphatischen Laut des *o* appelliren, welcher sich auch in בְּסַעְרָה („im Wetter“, Luther) 2 Kg. 2, 1. 11 zeigt. Chateph-Qames der dritten Art, vgl. S. 74 f., ist es also auch nicht. Stade § 592, c sagt nichts zur Erklärung.

Die Pausalform von שָׁעֵרִי (schrei [fm.]!) hiess regelrecht שָׁעֵרִי. Wenn nun שָׁעֵרִי Jr. 22, 20 gelesen wird, so kann man nicht mit Stade § 104 sagen, dass hier Qames statt eines ursprünglichen *a* eingetreten sei; denn eine Pausalform ist nicht aus der Nichtpausalform abzuleiten. Aber abgesehen davon ist das Chateph-Qames wieder nicht als vorwärtsschreitende Assimilation vom vorhergehenden *u* aus zu erklären (Ges.-Kautzsch § 10, 2); vielmehr es ist als Wirkung des emphatischen *z* zu betrachten, vgl. הִצְרִי oder הִצְרִי (ist Balsam?) Jr. 8, 22; Ew. § 40, b. Es ist also auch wieder nicht ein freisteigendes Chateph-Qames. — Bei der zweiten pl. m. ist Ausnahme שָׁחַדְתִּי (schenkt!) Hi. 6, 22. Qimchi 15, a: „Mit Chireq, obgleich ח eine Gutturalis ist; aber es ist zerdehnt durch den Accent, um [wenigstens] beim ח einen breiteren Laut [als bei קָטַלְתִּי, nämlich das Chateph] eintreten zu lassen“ (?). Ew. § 65, b sagt: „Nur vor dem härtesten ח und in sehr lose geschlossener Silbe bleibt *z*“. Davon ist eher das Gegentheil der richtige Grund dieser Erscheinung, vgl. über die Anschlussfähigkeit des ח oben § 30 Vorbemerkung. Bö. II. S. 367 ruft zur Erklärung den Gegenton zu Hilfe [der doch bei allen diesen Imperativen gleich ist]. Ges. Lgb. S. 333 und Olsh. S. 490 schweigen über das *cur?* dieser Bildung. Stade § 605 f. hat die Form ganz weggelassen. — Die Stelle Jr. 49, 3 liefert uns auch hier eine 2. pl. fem.: שָׁעֵרְתִּי.

Der Infinitiv zeigt bei That- und Zustandsverben gewöhnlich *o*; auch vor der Femininendung, vgl. רָחַץ (waschen) z. B. 2 M 30, 18; רָחַקָה (entferntsein) Hes. 8, 6 [richtig locker Bö. II. S. 225; richtig so, aber auch falsch straff S. 363]; Qimchi 14, b, wo aber bei der ersteren Form unrichtig von Rittenberg Chateph Pathach unter ח gesetzt ist; vgl. richtig im Wurzelbuch s. v. — Der *a*-laut zeigt sich nur in רָחַב־לֵב (Weitsein des Herzens) Spr. 21, 4 und vor der Femininendung in רָחַבְתִּי (verschmachten) Jr. 31, 12.

Auch שָׁחַדְתִּי Hos. 5, 2 kann von den Punctatoren nur als Inf. Qal mit der Femininendung gemeint sein. Denn im Infinitiv sind die transitiven und die intransitiven Verba einander gleich, halten beide *o* fest; und so gut nun ein intransitives Verb nicht wegen seiner Bedeutung, sondern wegen der Gutturalis den *a*-laut bekommen konnte, ebenso gut ein transitives. Und zum Ueberfluss zeigt sich neben שָׁחַדְתִּי auch vor Suffixen שָׁחַדְתֶּם (mactare eorum, vom Schlachten



der Kinder als Opfer für die Götzen) Hes. 23, 39.<sup>1)</sup> So als *Inf. Qal* ist die Form gefasst von Qimchi 14, b; Wurzelbuch s. v. und ebenso auch im Commentar zur Hoseastelle. So auch Gesenius, wie Röd. bezeugt s. v. Olsh. 245, d erwähnt  $\text{הִשְׁחָתָה}$  Hos. 5, 2 bei den Infinitiven Qal; es scheint ihm aber auf einem Fehler zu beruhen; bei den Feminininfinitiven Qi. erwähnt er ihn nicht § 249, b. — Ferner das Verb war sonst nur im Qal gebräuchlich und seine Qalbedeutung (schlachten, nämlich Opferthiere) passt hier vortrefflich in den Zusammenhang; denn die Rede wendet sich zunächst an die Priester v. 1 und gegen das äusserliche Opferschlachten v. 6. Um so weniger ist es nöthig, für das Zeitwort ein einziges Mal eine andere Bedeutung zu suchen, als die es gewöhnlich hat. Am wenigsten durfte der Zufall, dass dasselbe Hilfszeitwort  $\text{הִשְׁחָתָה}$  9, 9 bei einem ähnlich klingenden Zeitworte  $\text{הִשְׁחָתָה}$  (verderben) steht, dazu verleiten, das  $\text{הִשְׁחָתָה}$  5, 2 als Piel aufzufassen und ihm dieselbe Bedeutung wie  $\text{הִשְׁחָתָה}$  zu geben. Und doch hat sich diese Hypothese Ewalds [nicht im Index, aber § 238, d] viele Freunde erworben: Rödiger in Ges. Thes. s. v.; Bö. II. S. 224 „verderben“ Qittl; ebenso S. 364. Mühlau-Volck haben als Anhänger der Hypothese ein hebräisches  $\text{הִשְׁחָתָה}$  II. nach dem syr.  $\text{ܠܫܚܐ}$  (verderbt sein) aufgestellt, während dieses doch neben  $\text{ܠܫܚܐ}$  nur das hebräische  $\text{הִשְׁחָתָה}$  vertritt. Bei Stade finde ich die Form weder § 191, d, wo doch  $\text{הִשְׁחָתָה}$  erwähnt ist, noch § 221, wo die femininen *Inf. Piel* besprochen werden, noch § 619, g oder 620, a, wo ebenfalls die femininen *Inf. Qa.* und *Qi.* behandelt werden.

Particip. Auch von  $\text{הִשְׁחָתָה}$  Ps. 73, 27 kann mit Bö. II. S. 237 behauptet werden, dass es wirkliches Particip sei.

## 2. Niqtal.

Perf.	$\text{הִשְׁחָתָה}$	Impf.	$\text{הִשְׁחָתֵּי}$	Imp.	$\text{הִשְׁחָתֵּי}$
	$\text{הִשְׁחָתָה}$		$\text{הִשְׁחָתֵּי}$		$\text{הִשְׁחָתֵּי}$
	$\text{הִשְׁחָתָה}$		$\text{הִשְׁחָתֵּי}$		$\text{הִשְׁחָתֵּי}$
Inf. cstr.	$\text{הִשְׁחָתֵּי}$	abs.	$\text{הִשְׁחָתֵּי}$	Ptc.	$\text{הִשְׁחָתֵּי}$

Beim Perfect bemerke  $\text{הִשְׁחָתָה}$  (ich bin erschrocken) Dn. 8, 17 und  $\text{הִשְׁחָתָה}$  (wir haben uns gestützt) 2 Chr. 14, 10.

Der Imperfectstamm hat in der letzten Stammsilbe, wenn sie am Wortende steht, durchaus Sere behalten, vgl. z. B.  $\text{הִשְׁחָתָה}$  (er führt Krieg) 2 M 14, 14. Das Impf. consecutivum wieder (S. 183) mit doppelter Betonung, vgl. z. B.  $\text{הִשְׁחָתָה}$  (und sie

1) Aber die Worte bei Bö. II. S. 399 „ $\text{הִשְׁחָתָה}$  etc. *Inf.* Qittl Hes. 22, 30; 1 M 19, 13 u. a.“ involviren einen Druckfehler für  $\text{הִשְׁחָתָה}$ .

wurde gepocht = beunruhigt) 1 M 41, 8. Also die vorausgehende Gutturalis macht nicht einmal das folgende Segol zu *a*, und so immer, wo bei diesen Verba mediae gutt. die letzte Stammsilbe Segol bekommt, wie bei נִכְרַח אֶחָדִיר und bei Maqqeph. — Die andere Betonung beobachtet man z. B. in נִכְרַחֲתָ (und sie wurde gedrängt) 4 M 22, 25.

Hierher gehört auch eine auffallende Form von נִכַּח II (= נִכַּל), verwerflich, befleckt sein. Nämlich neben dem normalen Ptc. fem. נִכַּחֲתָ Zeph. 3, 1 findet sich נִכַּחֲתָ; Jes. 59, 3; KL. 4, 14. Diese Form ist von Aelteren für eine forma mixta angesehen worden, vgl. oben § 20, 8. Vgl. Qimchi 56, a: „Es ist zusammengesetzt aus zwei Conjugationen, aus dieser [= Niqtal, die er eben behandelt] und aus der 4. [Qu.]; und man hat es so gemacht, weil so in dem Worte dargestellt wird die Meinung der beiden Conjugationen: die Meinung dieser [des Ni.], weil sie befleckt wurden mit dem Blute [KL. 4, 14] durch sich selbst ohne einen Urheber ausser ihnen, und die Meinung der 4. Conjugation [des Qu.], weil es richtig ist, dass ihre Feinde sie mit dem Blute befleckt haben (נִכַּחֲתָ), und siehe, sie wurden befleckt an ihrer Hand (נִכַּחֲתָ). Und ebenso ist es Jes. 59, 3: das Schwert des einen war gegen den andern; ein jeder vergoss das Blut seines Genossen; und siehe [also]: ein jeder von ihnen wurde befleckt mit dem Blute seiner selbst (נִכַּחֲתָ) und [zugleich] befleckt mit dem Blute seines Genossen (נִכַּחֲתָ)“ (Abraham de Balmis aber zählt die Form nicht unter den Zusammensetzungen pag. 202 s., sondern unter den Eigenheiten des Ni. pag. 207 auf. Auch Elias Levita erinnerte in seiner Anmerkung zur angeführten Stelle Qimchi's an die Niqtal mit Cholem von den נִכַּחֲתָ). Ges. Lgb. S. 462 setzte die Form in die 1. Classe der f. mixtae, weil nur die Früheren sie für eine Mischung aus dem Ni. נִכַּחֲתָ und dem Qu. נִכַּחֲתָ gehalten hätten. Ich halte aber diese ältere Meinung in dem Sinne für richtig, dass die Punctatoren absichtlich auf die Möglichkeit hindeuteten, anstatt des Ni. könne auch das Qu. gelesen werden. Denn dieses letztere kommt in derselben Bedeutung wie das Ni. wirklich mehrmals vor, vgl. נִכַּחֲתָ Esra 2, 62; Neh. 7, 64; das Ptc. Mal. 1, 7. 12 und das dazu gehörige Qi. Mal. 1, 7; also der Intensivstamm dieses Verbs war in der späteren Zeit gebräuchlicher als das Niqtal. — Diese Auffassung scheint mir der Wirklichkeit näher zu kommen, als die schon von Gesenius a. a. O. bevorzugte Ansicht, dass die Form einen Ueberrest des Passivs von Niqtal d. h. der arabischen VII. Form darstelle (so Mühlau-Volck s. v. und Ges.-Kautzsch § 51, 2); — oder „dass sich die Aussprache von Pual als dem nächsten Passivum auf das Nifal übertragen habe“ (so Ew. § 132, b); — oder „dass Ni. bei passiv düsterem

Sinn gleich Qu. vocalisirt sei\* (Bö. II. S. 106); — oder „dass sich : auch vor Pual gestellt habe“ (Olsh. § 275; Land § 248; Mf. § 250). Diese neueren Anschauungen kann ich nicht billigen, weil ich die alte durch Hinweis auf den späteren Sprachgebrauch ganz hinreichend motivirt zu haben glaube; während bei den neueren durchaus das Motiv fehlt, wesshalb eine sonst unerhörte Spracherscheinung gerade bei diesem Verb und wesshalb sie nicht öfter aufgetreten ist. Auch Olshausen aber postulirt etwas Unerhörtes, weil das : zwar thatsächlich vor das Hithpael getreten ist (oben S. 203 und in der Mischna), aber nicht vor Pual. — Stade § 169, a erklärt sich auch nicht mit diesen neueren Auffassungen der Form einverstanden, aber nicht weil er, wie ich, zur alten Anschauung zurücklenken will, sondern weil er „die Form für wohl fehlerhaft“ hält.

Auch  $\text{פָּעַל}$  Hes. 9, 8 ist forma mixta, vgl. oben § 20, 8 und ist von Ges. Lgb. S. 463 richtig in die zweite Classe gesetzt worden, weil die Consonanten der Form wahrscheinlich aus zwei Lesarten entstanden sind und die Punkte darauf hindeuten sollen. Die Consonanten sind aus dem Ptc.  $\text{פָּעַל}$  (mit Bö. II. S. 364; wegen des folgenden  $\text{פָּעַל}$ ; nicht Perf., was Qimchi im Com. z. St. „diess ist zusammengesetzt aus  $\text{פָּעַל}$ , welches ist Niqtal Perfect, und aus  $\text{פָּעַל}$ , welches ist  $\text{פָּעַל}$  [= Impf.] vom Qal“ und Gesenius meinte) und (nicht aus  $\text{פָּעַל}$ , Böttcher, sondern wegen der Punkte der dastehenden Form) aus  $\text{פָּעַל}$ , was Ges. meinte und Bö. für möglich hält, entstanden; oder man las auch, wie mir das sonst unerklärliche Chateph-Pathach andeutet,  $\text{פָּעַל}$ , gleich dem unmittelbar folgenden  $\text{פָּעַל}$ . Buxtorf, Thes. p. 112 leitete die Form vom Propheten selbst her, vergl. „Mens utramque linguae formam simul suggessit; consternatio autem et perturbatio ingens ipsi confusam vocem expressit“. Es ist aber vielmehr zu sagen: abgeändert hat man im Laufe der Ueberlieferung das Particip, nicht sowohl weil man die Fortsetzung der Rede hinter  $\text{פָּעַל}$  mit dem Particip als ungewöhnliche oder gar unmögliche beseitigen wollte, denn vgl. § 32, 5; Jes. 23, 15, sondern weil man den Nachsatz nicht erst mit  $\text{פָּעַל}$  beginnen zu dürfen glaubte. — Im Mikhlol 54, a, worauf er auch im Wurzelbuch s. v. als auf die längst von ihm gegebene Erklärung hinweist, hat Qimchi eine unmögliche Deutung gegeben: „Man hat gesagt, dass es [die fragliche Form] zum Niqtal gehöre, und dass das Aleph hinzugefügt sei, und dass die normale Form davon sei  $\text{פָּעַל}$ ; und die Deutung davon „und ich selbst wurde übrig-, zurückgelassen“. Aber das Sichere ist, dass es zu dieser Conjugation [Qal] gehört und dass es zusammengesetzt ist aus dem „Nun der Verzierung“ z. B.  $\text{פָּעַל}$  [lasst uns machen!] 1 M 1, 26 und aus dem Aleph der ersten Person, obgleich das eine [von diesen Beiden, : und n] genügt.“ So auch Abraham de Balmis pag. 200. — Gesenius meinte



selbst, die gewöhnliche Punctuation sei aus der noch in einzelnen Codices vorliegenden  $\text{שָׁאָר}$  erweitert worden. Aber letzteres kann nicht mit Gesenius nach  $\text{הַעֲלָה}$  (Hab. 1, 15, vgl. darüber § 41, 5; er hätte auch  $\text{הַעֲבִירָה}$  oben § 30, 5 nehmen können) verglichen werden, weil ja die Gutturalis zur Erklärung des  $\bar{e}$  fehlt und überhaupt auch nicht die Vocalfolge „ $\text{אָר}$ “ da war. Also kann diese seltene Schreibart nur umgedreht aus jener gewöhnlichen als Verkürzung abgeleitet werden. — Neuere haben freilich meist die wahrscheinliche syntactische Entstehung der Consonanten und das Hinweisende der vorliegenden Punctuation nicht zu erklären versucht, sondern die Consonanten einfach als Schreiberversehen und die Punkte als Verlegenheitsact aufgefasst und lesen wollen entweder  $\text{יִשְׁחָר}$  (Hitzig z. St.; Röd. im Index analyticus zu Ges. Thes.; Olsh. S. 589; Mühlau-Volck im analytischen Anhang; Stade § 397, a) oder  $\text{יִשְׁחָר}$  (Ew. z. St.; Smend z. St.).

3. Qittel. Paradigmen:  $\text{שָׁחַת}$  (verderben);  $\text{מָאָן}$  (sich weigern).

$\text{שָׁחַת}$	$\text{מָאָן}$	—	$\text{יִשְׁחָת}$	$\text{יִמָּאָן}$	—	$\text{שָׁחַת}$	$\text{מָאָן}$
$\text{שָׁחַתִּי}$	$\text{מָאָנִי}$		$\text{תִּשְׁחָתִי}$	$\text{תִּמָּאָנִי}$		$\text{שָׁחַתִּי}$	$\text{מָאָנִי}$
$\text{שָׁחַתְךָ}$	$\text{מָאָנְךָ}$		$\text{תִּשְׁחָתְךָ}$	$\text{תִּמָּאָנְךָ}$		$\text{שָׁחַתְךָ}$	$\text{מָאָנְךָ}$

Inf.  $\text{שָׁחַח}$ ;  $\text{מָאָן}$ . Ptc.  $\text{מִשְׁחַח}$ ;  $\text{מִמָּאָן}$ .

Die zweite Stammsilbe von Qittel [und Hithq.] hat  $a$  und  $e$ , wie beim festen Verb. — Im Perfect Qi. haben  $\text{ח}$ ,  $\text{ה}$  und  $\text{ע}$  immer virtuelle Verdoppelung;  $\text{א}$  aber nur in  $\text{יִשְׁאָלִי}$  (und sie bettelten) Ps. 109, 10; Pausalform überdiess. — Bei Formen vom Imperfectstamm haben  $\text{ח}$ <sup>1)</sup> und  $\text{ה}$  immer virtuelle Verdoppelung (Qimchi 60, a);  $\text{ע}$  überwiegend; Qimchi 60, a; 59, a erwähnt als Ausnahmen „ $\text{יִתְעַב}$  (verabscheuen) Ps. 5, 7;  $\text{יִתְעַב}$  Ps. 106, 40;  $\text{יִתְעַבִּי}$  Am. 5, 10;  $\text{מִתְעַב}$  Jes. 49, 7“; ausserdem noch  $\text{בָּעַר}$  (brennen) Jes. 4, 4 etc.;  $\text{מִסְעָה}$  (entzweigend) Jes. 10, 33;  $\text{מִצְעַק}$  (schreiend; Lesart) 2 Kg. 2, 12.  $\text{א}$  nur in der gewöhnlichen Lesart  $\text{בָּאָר}$  (eingraben) 5 M 27, 8. Nicht diese Lesart erwähnt Qimchi 60, a oder im Wurzelbuch als Ausnahme; aber  $\text{תִּפְסָאָר}$  (die Zweige durchsuchen, stoppeln 5 M 24, 20) Mikhlol 60, a und bemerkt im WB. s. v.: „Mit Pathach, um die Bedeutung

1) Nur in  $\text{תִּתְחַש}$  1 M 18, 15 steht in Handschr. ein Qames. Elias L. in seiner Nota zum Wurzelb. s. v. — Bö. I. S. 224 wohl richtig: „Mimisch gedehnt für vergeblich Bemühn“; vgl. die Lesart  $\text{לִי־יִצְחָק}$  1 M 39, 14. 17 (J. H. Michaelis z. St.); allerdings bei  $\text{נִסְתַּח אֲחֵרֵי}$ , worauf Bö. I. S. 298 die Dehnung zurückführen will.

zu unterscheiden [vom gewöhnlichen פָּאָר, schmücken etc.], nämlich „du sollst nicht wegtragen, was übrig geblieben ist an Zweigen (פִּאָרֹת)“. [Die Fortsetzung gehört ins Wörterbuch]. — Bemerke noch die Pausalform z. B. לִהְבֶּה (sie leckte) 1 Kg. 18, 38; Zusammensprechung der beiden ה 4 M 32, 15; Mal. 2, 8; das Sere in הִמְהִרָהּ (sie [fm.] werden eilen) Jr. 9, 17.

Zu Zephanja 1, 14. Anerkanntermaassen ist bei Participiis Pual, vgl. oben § 24, 2, mehrmals das ׀ verschluckt worden. Die Vocallosigkeit des ׀ war der allgemeine Anlass; Häufung von Lippenlauten an einer betreffenden Stelle ein besonders begünstigendes Nebenmoment. Anerkannt ist auch, vgl. unten § 34 und 38, dass das vocallose ׀ mehrerer Participia Poel, Poal, Polel und Polal verklungen ist. Ewald § 169, d und Stade § 277, a haben sogar auch anerkannt, dass מֵאֵן (welches Ges. Thes. s. v. für Adjectivum verbale, Olsh. § 182, d für ein Adjectivum [ohne Analogie unter den Adjectiven] erklären, Bö. II. S. 246 gar nicht als Particip in Erwägung zieht) in der Redensart אֵם מֵאֵן אֶתָּה 2 M 7, 27; 9, 2; 10, 4; Jr. 38, 21 aus מֵאֵן abgekürzt sei, „aber offenbar nur wegen der vielen zusammentreffenden m“, wie Ew. hinzusetzt. [Qimchi 59, a: „Adjectivum statt des Particips“, und dazu Elias Levita: „מֵאֵן steht dort, wie מִמֵּאֵן“]. — Trotzdem sagt Ewald: „Der Fall Zeph. 1, 14 gehört nicht hierher“. Nun heisst es aber dort: „Nahe ist der grosse Tag Jehovas, nahe und sehr eilend הִמְהִיר קִרְבֵּי יְהוָה“. Treffen denn da nicht auch mehrere m zusammen? Sind also nicht auch Zeph. 1, 14 alle Bedingungen gegeben, welche die Uebergangung eines m begünstigten? — Dazu kommt ein negatives Argument. Denn erklärt man die Form für den Infinitiv, wie es Ges. Thes. s. v.; Ew. § 240, e; Olsh. § 249, a; Bö. II. S. 246 thun [Ges.-Kautzsch und Stade erwähnen die Form nicht]: dann muss man so construiren, wie es Ewald § 240, e thut, wo er unsere Form mit הִמְהִירָהּ zusammenstellt. Seine Worte sind so charakteristisch, dass ich sie ganz hersetzen muss. Es heisst: „Ferner ist מְהִיר schon so sehr unser eilends geworden, dass es auch als einfache Aussage gilt Ssef. 1, 14 und wie ein gemeines Nennwort sogar einem Adjectiv gleich im St. cstr. verbunden werden kann Jes. 8, 1. 3; während von diesem Piel aus מְהִירָה (Schnelligkeit, aber lieber untergeordnet schnellst) nach § 153, h [er meint: a] neugebildet ist“. Gehen wir die einzelnen Punkte dieses Citates durch!

Was zunächst Zeph. 1, 14 anlangt, so ist das eben die Frage, ob da **מָהֵר** wahrscheinlicher Particip, oder Infinitiv ist. Es spricht aber für die erstere Auffassung ausser allem schon Angeführten diess, dass Jes. 8, 1. 3 das **מָהֵר** in Parallele mit einem Particip **הָשׁ** (sich beschleunigend) steht und also gar nicht Inf. und St. cstr. ist. Das **ל** Jes. 8, 1 ist = für, als Umschreibung des Genetivs; also heisst die Stelle: „die Tafel, welche Bezug hat auf [das Kind Namens] Eilendebeute-sichbeschleunigenderraub“. So heisst der Name des Kindes noch einmal ohne **ל** v. 3. Das **מָהֵר** ist also auch v. 1 nichts anderes als ein zu **הָשׁ** paralleles Particip. Es ist nach meiner Ansicht schon allein auf Grund von Jes. 8, 3. 1 [so absichtlich geordnet] ausser allem Zweifel, dass **מָהֵר** nicht bloss bei zufällig zusammentreffenden Lippenlauten, sondern seines häufigen Gebrauches wegen auch ausserdem sein **מ** verloren hat. Und in dieser Beweisführung werden mir wohl Mühlau-Volck beistimmen, welche schreiben: „**מָהֵר** Adjectivum eilend Zeph. 1, 14“. [Für **תֹּאֵר** = Adjectivum hatte auch Qimchi, Wurzelbuch s. v. das **מָהֵר** in Zeph. 1, 14 erklärt]. — Was endlich in jenem Citat aus Ewald die horrende Ableitung des **מָהֵר** von der Pielform **מֵהֵר**, dessen erste Silbe doch eine geschärfte (mit *hh*) ist, anlangt, so ist das jetzt Nebensache. — Es ist nicht bloss unnöthig, sondern nach dem vorausgehenden **קָרִיב** sogar ganz inconcinn, wenn Olsh. § 249, a als wahrscheinliche Lesart für Zeph. 1, 14 **יִמְהֵר** vorschlägt.

4. Quttal. Paradigma: **רָחַץ** (waschen); **רָצַח** (verlöschen).

<b>רָחַץ</b>	<b>רָצַח</b>	—	<b>יִרְחֹץ</b>	<b>יִרְצַח</b>	Imp. vacat.
<b>רָחַץ</b>	<b>רָצַח</b>		etc.	etc.	
<b>רָחַץ</b>	etc.				

Inf. **רָחַץ**, **רָצַח**; Ptc. **מִרְחֹץ**; **מִרְצַח**.

Im Quttal hat **ח** immer virtuelle Verdoppelung, also Qibbus vor sich [Qimchi, 62, b „Bei **ח** tritt keine Veränderung ein“, nämlich an dem Qibbus des starken Verb]; **ה**, **ע**, **א** gar nicht, also immer **ו** vor sich.

Unter der Voraussetzung, dass die Vermuthung eines Schreibfehlers unerlaubt ist, ist **מִיִּצְחָה** bei Athnach Spr. 25, 19 für das Fem. des Ptc. act. Qal erklärt worden von Ges. Lgb. § 91, Anm. 15; Thes. s. v.; Bö. I. S. 299, und letzterer hat auf andere Verwandlungen von **ו** zu **וּ** vor verstärkter Tonsilbe aufmerksam gemacht, wie ich meinerseits noch auf den Parallelismus

„brechender Fuss“ hinweisen möchte, welcher auch für diese Ableitung zu sprechen scheint. Dann also = wankend. — Andere erklären die Form für abgekürztes Partic. Qu. Vgl. Qimchi 62, a: „Es schrieb der weise Abraham Aben Ezra im Namen des Rabbi Mose ha-kohen, dass das Schureq an Stelle des Cholem stehe, und dass es wie מוֹעֵלָה von der Conjugation Qal sei“. Aber Qimchi selbst hält die Form für ein Partic. Qu., das zum Adjectiv geworden ist (בִּינֹנִי מוֹאֵר); wie er diese Auffassung auch im Wurzelbuch s. v. vorzieht. — Nun hat allerdings, während Ew. § 169, d, Anm. und nach ihm Mühlau-Volck s. v. gegen die erstere Ableitung bemerken, dass solche Umwandlung von *ô* zu *û* beim Ptc. act. Qal sonst unbelegbar sei, umgedreht Böttcher gegen die andere Ableitung eingewandt, dass vor ע zur Ersatzdehnung immer *o* gesprochen werde und dass der Fall nicht mit יִקְשִׁים (vgl. § 36, 4) sich decke, insofern die letztere Form keine eigentliche Gutturalis in der Mitte habe. Die Argumentation von Böttcher gegen die zweite Ableitung ist aber nicht haltbar; vgl. auch noch יִקְדֹּ Ptc. § 36, 4. Daher ziehe ich die zweite Ableitung vor. So auch Ges. Thes. s. v., Ew. § 169, d; Olsh. § 182, c; 250, c; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 6; Stade § 617, b. Und da ein Hiqtıl vorhanden ist, kann es um so leichter ein Passiv dazu von diesem Verb gegeben haben. Also: „zum Wanken gebracht“.

Aber רָחַמָּה (לֹא) Hos. 1, 6. 8; 2, 3. 25 ist nicht Ptc. (Ges. Thes. s. v.), oder ein Ptc., welches in vb. fin. übergeht [Ew. § 320, c], sondern Perfect [Olsh. § 250, a; Bö. II. S. 246, Anm.], weil die Form sonst nicht auf der Paenultima in Pausa betont sein könnte.

שֹׁעֵר (schauerlich) Jr. 29, 17 von den schlechten (24, 8) Feigen gesagt, haben Röd. in Ges. Thes. s. v.; Ew. § 169, d; Bö. II. S. 364 für ein abgekürztes Partic. Qu. erklärt. Allein da die passive Bedeutung fehlt, welche die andern abgekürzten Participia Qu. [auch מוֹרֵס § 24, 2 ursprünglich] haben: so halte ich das Wort für ein Adjectivum mit Qimchi, Wurzelbuch s. v. (מוֹאֵר); Olsh. § 166, a [vielleicht]; Mühlau-Volck s. v. Wie Ges. Lgb. § 93, Anm. 6, erwähnt auch Stade § 617, b die Form nicht unter den abgekürzten Prtcc. Qu., und weil nach der von ihm gebrauchten Ausdrucksweise Stade diese vollständig aufzählen will, so scheint er für die zweite Auffassung zu stimmen.



Auch Ges.-Kautzsch führt die Stelle nicht § 52, Anm. 6 mit an, obgleich er sonst alle Fälle von abgekürzten Particc. Qu. aufführt. Also scheint auch er der zweiten Ansicht zu sein.

5. Hithqattel. Paradigma: הִתְפַּאֵר (sich verherrlichen).

Perf.	הִתְפַּאֵר	Impf.	יִתְפַּאֵר	Imp.	הִתְפַּאֵר
	הִתְפַּאֲרָה		תִּתְפַּאֲרִי		הִתְפַּאֲרִי
	הִתְפַּאֲרָתָּ		תִּתְפַּאֲרָנָה		הִתְפַּאֲרָנָה
Inf.	הִתְפַּאֵר	Ptc.	מִתְפַּאֵר		

Im Hithqattel hat die zweite Stammsilbe *a* und *e*, wie beim festen Verb. — Ferner: ה immer virtuelle Verdoppelung, ausser bei הִתְרַחֲצִי (ich habe mich gewaschen) Hi. 9, 30, ebenso ה immer, ausser bei הִתְקַדְּדִי (sie reinigten sich) sowie הִתְקַדְּדִי (und sie reinigten sich) Esra 6, 20; Neh. 12, 30. Aber wie die 1. plur. Perf. mit Pathach Jos. 22, 17, so der Imp. הִתְקַדְּדִי mit Pathach 1 M 35, 2. Da hatten Baer-Delitzsch zwar in der Anmerkung richtig Pathach, aber im Texte Qames; doch sie haben den Fehler schon selbst bemerkt, vgl. Praefatio ad Liber Jesaiae pag. V., nota. — Bemerke noch הִתְקַדְּדִי (und sie sollen sich reinigen) 4 M 8, 7; 2 Chr. 30, 18, wo in der Pausa nach Erwartung das alte *a* der letzten Stammsilbe bewahrt ist, und davor das Pathach in virtuell geschärfter Silbe zu *ä* sich dissimilirt hat. — Aber umgedreht ק hat keine virtuelle Verdoppelung, also immer vor sich, ausser bei einem Falle von einem doppelt schwachen Zeitwort, vgl. unten § 33, 9, a. — Endlich א zeigt gar keine virtuelle Verdoppelung.

Zu allen Intensivstämmen: Wo Ersatzdehnung eingetreten und damit die vorletzte Silbe eine offene geworden war, konnte die Regel (oben § 20, 11; 22, 3; 23, 3) in Anwendung kommen, dass das Impf. consec. bei offener Paenultima und kurzer oder verkürzbarer Ultima auf Paenultima betont sein kann. Aber man findet הִתְבַּחֵב (und er betrachtete als Greuel) Ps. 106, 40 (Bö. II. S. 369), und auch Ges. Lgb. § 98, Anm. 1 verweist auf הִתְבַּחֵב als auf der Ultima [z. B. 1 M 37, 38] betont. Andere Beispiele habe ich in der Concordanz nicht gefunden. — Und was das Hithqattel anlangt, so habe ich nicht bemerkt, dass die Regel noch in einem andern Beispiele zur Anwendung gebracht worden ist, ausser in dem von Bö. II. S. 198 angeführten: הִתְחַפֵּץ (und sie wurde gepocht = beunruhigt) Dn. 2, 1. — Wo keine Ersatzdehnung eingetreten war, also virtuelle

Verdoppelung ist, konnte die Regel gar nicht angewendet werden, vgl. **יִבְהֵל** (erschrecken) Esth. 2, 9; **יִכְהֵן** (das Priesteramt verwalten) 4 M 3, 4; 5 M 10, 6; **וַיִּכְחַשׁ** (verleugnen) 1 M 18, 15. Also **וַיִּמְהַר** 1 M 18, 6 etc. durfte von Ges. a. a. O. gar nicht als auffällig angeführt werden. — Bei **נָסִיב אַחֲרָי** aber ist der Accent auch auf die virtuell verdoppelte Silbe zurückgegangen: **וַיִּכְחַשׁ בָּהּ** (und er verleugnete es) 3 M 5, 22; Hi. 8, 18; **וַיִּכְחַשׁ בָּהּ** Hos. 9, 2.

6. Von **seltenen Intensivstämmen** kommt vor; **יָסַר** (er zerstürmt, verweht; intrans.) Hos. 13, 3. Qimchi 61, b rechnete die Form zum Quttal; aber man sieht, mit welcher Willkür, vgl. „Wie z. B. **יָבֹאֵר**, so auch **יָסַר**; denn das Sere darin steht an Stelle des Pathach, und seine normale Form wäre **יָסַר** mit Pathach“. Genau so im Wurzelbuch s. v. — Aber die Form ist nach jetziger allgemeiner Anerkennung ein Qotel, vgl. oben § 26, 1; wahrscheinlich Denominativ von **סָרַר** (Sturm). Zwar Ewald, welcher § 125, a allein etwas über die Quelle dieser Beziehung sagt, meint, es habe sich diese Form von **סָרַר** (zerstürmen, auseinanderreiben; trans.) Sach. 7, 14 abgesondert. Aber wenn es sich bloss um die Gewinnung eines Intransitivums gehandelt hätte, so hätte das wirklich vorkommende Qal genügt. Es sollte also nach meiner Ansicht das Sturmartige dieses Verwehens der Spreu ausgedrückt werden.

Hithqotel. Neben dem Hithqa. **יִרְגְּעוּשִׁי** (sie werden bewegt; sie schwanken) 2 Sm. 22, 8 ex.; Ps. 18, 8 ex.; Jr. 5, 22; 46, 7 [aber nicht v. 8, wie Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. haben] steht

**יִרְגְּעוּשִׁי** Jr. 25, 16 und **יִרְגְּעוּשִׁי** 46, 8; und man kann wohl nicht sagen, dass dieses bloss zufällig in diesem Zusammenhang aus Anlass des **יִרְחֹלֵל** (unsinnig sich erweisen; rasen) geschrieben sei, welches an der ersteren Stelle unmittelbar, an der andern in der nächsten Zeile folgt. — Aber mag man die Existenz dieser Formen für bloss zufällig in diesem Zusammenhang oder für dauernd im Sprachleben halten, jedenfalls kann man fragen, ob auf das Hithqattel „die Aussprache von Pual als dem nächsten Passivstamme übertragen worden sei“, wie Ew. § 132, b und Stade § 165 sich die Sache vorstellen, sodass also ein Hithquttal vorauszusetzen wäre. Aber auch wenn die Form **יִנְאֲלִי** (vgl. unter Niqtal) eine Form der lebendigen Sprache darstellen sollte und dort die Erklärung Ewalds von der Ueber-

tragung des Passivvocals richtig wäre: würde doch in unserm Falle diese Anschauung Ewalds unwahrscheinlich sein, weil hier die Erklärung viel näher liegt, dass ein Qotel von **גַּעַשׁ** voraussetzen und dazu sich gerade so ein Reflexiv gebildet habe, wie zu Qittel. So Ges. Lgb. § 72, 3; Olsh. § 274; Bö. II. S. 367, Anm. 3; Ges.-Kautzsch § 55, 1.

Qitlel. — Einem **רַעֲנָנָה** (grün) HL. 1, 16 mit Silluq steht gegenüber **רַעֲנָנָה** ebenfalls mit Silluq Hi. 15, 32. Diesen Unterschied der Betonung hat Olsh. nicht bemerkt, indem er hinter dem auf Paenultima betonten Worte bei den Stellen citirt § 251, a. So auch Stade § 404, a, indem er die Form als Milel giebt und kein **†** dazu setzt, welches sonst bei ihm das einmalige Vorkommen einer Form anzeigt. — Die Form im HL. hat also die Nominalbetonung in Pausa d. h. wie wenn sie auch ausser der Pausa einen vollen Vocal in vorletzter Silbe hätte; die Form im Hiob hat die Verbalbetonung in Pausa d. h. wie wenn sie ausser der Pausa in vorletzter Silbe ein Schewa hätte, also **רַעֲנָנָה** hiesse. Jene steht im Parallelismus mit zwei Adjectiven; diese mit einem Verb. Jene kann aber trotzdem nicht ohne Bedenken für ein Adj. erklärt werden, weil sie nicht die Verdoppelung des letzten **נ** zeigt [Dagesch forte orthovocalicum S. 53], welche im Plural des Adjectivs **רַעֲנָנִים** Ps. 92, 15 gelesen wird. — Beide Formen zum Verb zu nehmen, was Ges. im Thes. bevorzugt und Olsh. [jedenfalls auch Stade] giebt, ist unerlaubt, weil da die Betonung im HL. durch keine Analogie gedeckt werden kann; denn es kommt zwar vor, dass bei Verbalformen das Schewa der Paenultima bleibt, weil die Ultima den Ton behält (**יִהְיוּבָרוּ** [sie werden eingehauen] Hiob 19, 24 bei Silluq; Bö. I. S. 304), aber dass das Schewa der Paenultima durch den ursprünglichen Vocal ersetzt wird, obgleich die Ultima den Ton behält, das kommt sonst nur bei den alten Verbalendungen *an* und *in* vor; Olsh. § 230, 3. — Beide Formen nun zu den Adjectiven zu stellen, was Ges. im Thes. für möglich hielt, ist ein erlaubter Ausweg, weil die Milelbetonung im Hiob dann mit den bekannten Beispielen **אָנְכִי** etc. gedeckt werden kann. — Aber der sicherere Weg ist: die erstere Form ist Adjectiv und bloss die letztere ist Verb. So ausdrücklich Qimchi, Wurzelbuch s. v.: „**ר** Hi. 15, 32 ist Verbum im Perfectum; denn es ist Milel; **ר** HL. 1, 16 ist Adjectivum; denn es ist Milra“; — so auch Ewald jedenfalls, in dem er § 120, a bloss die Hiob-

stelle citirt; Mühlan-Volck ausdrücklich, indem sie die Stelle aus dem HL. beim Adjectivum, die aus Hiob beim Verb citiren.

Nicht solcher Zweifel ist über die Verbalnatur von שָׁנֵן (ruhig sein) Jr. 30, 10; 46, 27; Spr. 1, 33, weil es schon durch sein Pathach vom Adjectiv, welches Qames hat (z. B. Jes. 33, 20) unterschieden wird; abgesehen davon, dass es an den drei genannten Stellen im Parallelismus mit einem Verb steht. Ebenso Verbalform ist שָׁנֵן Jr. 48, 11, obgleich es parallel mit einem Particip steht. So auch Qimchi, Wurzelbuch s. v.: „Jr. 48, 11; 30, 10; Spr. 1, 33, alle diese drei sind Verbalformen im Perfect; denn sie haben Pathach und auch der erste Stammbuchstabe hat Pathach“. [Die Stelle Jr. 48, 11 steht nicht bei Ges. Thes., Ew., Olsh. § 251, a; Bö.]. — Dazu gehört auch שָׁנֵן Hi. 3, 18 bei Athnach, also für die Nichtpausalform שָׁנֵן. Wenn sich nun dabei auch in den Texten vielfach, weil man den Reduplicationsstamm nicht erkannte und ihn mit einem Qatal zusammenwarf [diess ist wahrscheinlicher, als dass Dehnung des *a* durch *ā* und den Gegenton Statt gefunden hätte], ein Qames unter ש findet: so ist doch die Schreibung mit Pathach selbstverständlich vorzuziehen, vgl. Baer-Delitzsch z. St. — Die Bemerkung bei Stade § 80: „שָׁנֵן Hi. 3, 18; Andere: שָׁנֵן“ beruht auf Irrthum; denn es handelt sich nicht in der Athnachsilbe um Pathach, oder Qames, sondern in der ersten Silbe.

In beiden Verben ist das ursprüngliche *a* in der ersten Stammsilbe des Intensivstammes durch den mittleren Guttural geschützt worden.

Qetaltal. — קָהַרְהוּ ([mein Herz] hat heftig gestossen, sich bewegt) Ps. 38, 11; Qimchi 135, b. — Diese Form von קָהַר ist also Pealal zu benennen; so richtig Ew. § 120, a; Land § 186; Ges.-Kautzsch § 55, 3; Müller § 227; Stade § 156. Olsh. giebt § 252 bei diesen Stämmen keine Benennung vom alten פָּקַל und überhaupt nicht, während er sonst alle Stämme mit der alten üblichen Bezeichnung versieht. Das ist noch besser als „Pilp.“ zu schreiben mit Ges. Thes. s. v. Das ist selbstverständlich einfach falsch. Und doch findet es sich noch bei Mühlan-Volck s. v.

7. **Hiqtil.** Da ist kein Paradigma nöthig, weil dieser Stamm, soweit er *i* unter dem mittleren Stammconsonanten hat, von vornherein den Gutturalen keine Gelegenheit bietet, ihre Eigen-



thümlichkeiten geltend zu machen. Es ist nur Folgendes zu bemerken:

אִנְיָאִי (ich habe befleckt; also von אָנַל II) Jes. 63, 3 mit Spiritus lenis für Spiritus asper auf aramäische Art, vgl. oben § 27, 5; 30, 4; Qimchi 64, b. So Ges. Lgb. § 94, Anm. 1; Ew. § 122, a; Bö. § 1015; Ges.-Kautzsch § 53, Anm. 6. Und zwar halte ich es für wahrscheinlich, dass die Form der lebenden Sprache angehört hat, also vom babylonischen Verfasser des zweiten Jesaja selber gesprochen und geschrieben worden ist. Diess hält auch Olsh. § 255, b für möglich; doch hält er es andererseits für „naheliegend, einen blossen Schreibfehler darin zu vermuthen“, Stade vollends sagt kurz § 159, b „Auf Schreibfehler beruht es etc“. Das muss man geradezu für eine unerlaubte Vermuthung erklären, weil sich sonst solcher Umschreibungen des hebr. ה in aram. א mehr finden müssten. Und warum käme solche Verschreibung nur in Schriften seit der Zeit des Jeremia vor? Denn Micha 7, 15 ist gar nicht daran zu denken, dass א für ה steht, vgl. darüber § 41, 5, b.

Zusammensprechung der beiden ה bemerke in הִשְׁחָתֵם 5 M 4, 25 von הִשְׁחָתִי (direct-causativ: verderbt handeln; diess ist sicherer, weil auf allgemeiner Analogie beruhend, als bei der ersteren Bedeutung allemal eine Ellipse von הִרְדֵּךְ [Weg, Handlungsweise] anzunehmen, wie Rödiger in Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. wollen; indirect-causativ: verderben ein Object).

Einen Indicativ Imperfecti mit Sere, vgl. § 27, 4, setzt es voraus, wenn wir 2 M 22, 4 vor Maqqeph ein Segol lesen: שִׁי יִבְרַאֲשֵׁי כִי יִבְרַאֲשֵׁי (wenn abweiden lässt Jemand etc.). Es ist nicht nöthig, mit Bö. II. S. 365 die folgende Gutturalis zu Hilfe zu rufen, um diese Aussprache mit ē zu erklären; und א zeigt auch so wenig gutturalische Kraft, dass ihm ohnehin eine solche Wirkung nicht zuzutrauen ist; überdiess hat א bei den Verben אִלֵּי das längere i oft geschützt, wo dies beim Fehlen des א nach der Analogie zu ē erleichtert worden ist, vgl. § 42, 10, a. — Wie das eben erwähnte Segol, so hat [weil hinter dem Guttural] das Sere des Jussiv der Umwandlung in a widerstanden, vgl. אִלֵּי הִשְׁחָתֵם 5 M 9, 26 und in der Ueberschrift von Ps. 57—59. 75. — Impf. consecutivum הִשְׁחָתֵם Hes. 23, 11. Für beide Fälle hatte selbst Bö. II. S. 365 keine Beispiele gegeben.

Der Imperativ heisst הִרְדֵּק (lass fern sein!) Spr. 4, 24; 5, 8; Bö. II. S. 365 hat (nach der Concordanz) noch 30, 8 hinzugefügt; und erst in Pausa הִרְדֵּק Hi. 13, 21 und הִמְעֵד (lass wanken!) Ps. 69, 24; beide Pausalformen bei Qimchi 65, a. Den Fehler, welchen Ges. Lgb. § 98, 2 hierbei gemacht hatte, dass er nämlich aus den beiden ersten Stellen der Sprüche eine Form mit *a* aufführte, hat schon Ewald vermieden § 226, c; Olsh. § 256, a; Bö. II. S. 365, Anm.; Stade § 595, a. Bei Ges.-Kautzsch würde § 64, 3 die ausdrückliche Erwähnung der Nichtpausalform mit Sere wesentlich zur Belehrung des Lesers beitragen.

Infinitivus cstr. mit Perfectvocalisation: הִשְׁאִיר hinter עַד-בְּלֹחִי 4 M 21, 35; 5 M 3, 3; Jos. 8, 22; 10, 33; 11, 8; 2 Kg. 10, 11; hinter בְּבֹלִי 5 M 28, 55; hinter blosser עַד 2 Kg. 3, 25.

Diese bei Bö. II. S. 226 ohne Angabe der Praeposition nach der Reihenfolge der biblischen Bücher gegebenen Stellen habe ich nach den Praepp. geordnet, hinter welchen der Inf. stehen soll. Böttcher vergleicht noch die normale Form לְהִשְׁאִיר Esra 9, 8. — Qimchi 60, b erwähnt diese Stellen, auch die mit עַד nicht, wie er auch nicht analoge Infinitivi vom festen Verb hinter עַד auführt, vgl. § 27, 5. Gerade die Stelle mit עַד hat auch Ges. Lgb. § 94, Anm. 4 schon gegeben; hat aber allerdings bemerkt, dass man אִשָּׁר oder יִי ergänzen könne. Ew. § 238, d hat: 4 M 21, 35; 2 Kg. 10, 11; — 5 M 28, 55. Aber 2 Kg. 3, 25 erwähnt er, wie wir nach § 27, 5 schon erwarten können, nicht und hat die Stelle auch sonst nicht wegen des הִשְׁאִיר. Olsh. sagt § 192, f: הִשְׁאִיר 4 M 21, 35 u. ö. Ges.-Kautzsch § 53, Anm. 2 und Stade § 247 erwähnen die Form nicht.

Eine quadrilitere Nebenform des Hiqtıl bildet hier das Denominativ von שָׁמַל (linke Seite, linke Hand), welches in folgenden Formen vorkommt: הִשְׁמָאִילִי (ihr geht nach links) Jes. 30, 21; אֶשְׁמָאִילָהּ (ich will nach links gehen) 1 M 13, 9. Aber der Spiritus lenis ist auch zwischen einem vocallosen Consonanten und seinem Vocal übergangen [syncopirt] und dann, als unausgesprochen, zum Theil nicht mehr geschrieben worden [vgl. das weite Gebiet dieser Erscheinung § 42, 1]: הִשְׁמִילִי (wende dich links!) Hes. 21, 21; לְהִשְׁמִיל (sich nach links zu wenden) 2 Sm. 14, 19; מְשִׁמָּאִילִים (solche, die [auch] mit der linken Hand thätig sind) 1 Chr. 12, 2.

Hoqtal bietet der Gutturalis nur Gelegenheit, statt Schewa simplex ein Schewa compositum erklingen zu lassen.

רָפָּץ Jes. 52, 14 wird von Bð. § 1014 und 350, e für den St. cstr. des Ptc. Ho. mit i für u erklärt. Diess i kommt nun allerdings vor, vgl. oben § 28, 2; aber bei diesem Verb ist diese Ausnahme ganz unwahrscheinlich, weil davon das Particip רָפָּץ (verderbt) Spr. 25, 26 und im Femin. Mal. 1, 14 und dieselbe Form als Substantiv 3 M 22, 25 vorkommt. Trotz des ך scheint deshalb die Auffassung jenes Wortes als eines Substantivs (= Verderbniss; Entstellung) vorzuziehen mit Rðd. in Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v. — Qimchi erwähnt die Form nicht bei der Conjugation Hophal fol. 66. 67; nicht bei den Nominibus בָּלַץ 164; nicht im Wurzelbuch s. v.; auch im Commentar zur Stelle geht er mit einfacher Repetition des Wortes vorüber. Auch Ew. erwähnt die Form nicht; aber Olsh., obgleich nicht im Index, so doch § 198, b, obwohl bloss mit dem Bemerken, dass sie „wahrscheinlich“ Verbindungsform sei; so auch Stade § 271, b „vielleicht“.

8. Vor Suffixen zeigt das transitive Perfect Qal keine Abweichung. Intransitive Perfecte mit nur einem schwachen Consonanten kommen vor Suffixen nicht vor, sie hätten aber nach der Analogie, wie in der Pausa, so vor Suffixen ihr *ē* gezeigt. — Imperfect z. B. יִסְעֶדְךָ Ps. 94, 18 nach § 29, 6.

Es fragt sich hierbei, wie יִסְעֶדְךָ (ich liebe dich) Ps. 18, 2 auszusprechen ist. Nach meiner Ansicht haben diejenigen, welche das Metheg weggelassen haben, ein *o* gesprochen; da doch das Metheg als Zeichen des Qames non-chatuph eine bekannte Sache war. So Ges. Thes. s. v. und mit ausdrücklicher Transcription Olsh. § 236, d; „wofür jedoch יִסְעֶדְךָ (ich erhebe dich) zu lesen sein wird“. So ist es auch, wenn יִסְעֶדְךָ (ich werde dich prüfen) Ps. 81, 8 gelesen wird, [auch Baer-Del.] Olsh. § 238, a; Bð. aber setzt II. S. 394 ohne Bemerkung ein Metheg. — Unwahrscheinlich ist es aber, wenn Bð. II. S. 314, Anm. meint, „יִסְעֶדְךָ sei auch ohne Metheg mit *ā* zu sprechen“. Nach der Lesart bei Baer-Delitzsch mit Metheg, welche auch schon Stade § 633, a aufgenommen hat, kann über die Aussprache mit *ā* kein Streit sein; und diese Lesart ist nach der Analogie vorzuziehen. — Ferner in יִסְעֶדְךָ (so verwerfe ich dich) Hos. 4, 6 meinte Ges. Lgb. S. 287 möglicherweise eine Spur davon finden zu können, dass auch der Cohortativ mit Suffixen versehen worden sei. Aber davon haben wir sonst keine Spur; denn über Hi. 22, 21 vgl. § 42, 10, e; ja es kann kurzweg für unmöglich erklärt werden. Ew. § 247, e sah in dem ך ein Anzeichen der Suffixform ך, welche auch bei Verben ך leicht erscheine; aber vgl. darüber § 41, 4; nämlich sie ist bloss im Perfect. Und doch hält auch Bð. II. S. 17 diese Erklärung für richtig („ein vereinzelt erhaltener aramaisiren-

der Ephraimism“). Da liegt es doch wirklich näher, mit den Masoreten anzunehmen, dass wegen der 2 \* noch ein drittes sich eingeschlichen habe. So auch Olsh. § 96, e; Röd. im Index analyt. zum Thes. — Unbestimmt Mä.-V. im analyt. Anh.

Ebenso nach § 29, 6 immer mit Rückkehr des *a*, z. B. *יִשְׁאַלְנִי* Jes. 58, 2. — Imperativ z. B. *בְּחַנֵּנִי* (prüfe mich!) Ps. 26, 2; *בְּחַנֵּנִי* (prüfet mich!) Mal. 3, 10. — Infinitiv *בְּחַרִּי* (mein Erwählen) Hes. 20, 5; *נָאֲלֶךְ* (dein Loskaufen) Ruth 3, 13; *מִאֲסִכְכֶם* (euer Verwerfen) Jes. 30, 12; *מִאֲסִכֶם* Am. 2, 4. Die Gutturalis hat sich aber sonst vor Suffixen den homorganen *a*-laut erzeugt: *זַעֲמוּ* (sein Aufbrausen) 2 Chr. 26, 19; *זַעֲקָה* (dein Schreien) in Pausa Jes. 30, 19, vgl. 57, 13; *מַעֲלֶם* (ihr Untreuhandeln) Hes. 20, 27; *לִסְעֲדָהּ* (um sie zu stützen) Jes. 9, 6; *פָּעַמִּי* (sein Stossen) Ri. 13, 25; *אַעֲדָהּ* (dein Schreiten) Ri. 5, 4; Ps. 68, 8; *רָחַצִי* (mein Waschen) Ps. 60, 10; 108, 10; überdiess mit Dagesch lene orthosyllabicum bei Baer-Delitzsch [oben S. 63]; *שָׁחַטְכֶם* (ihr Schlachten) Hes. 23, 39.

Vom Niqṭal bemerke *נִלְחַמְתִּי* (und sie führten Krieg gegen mich) Ps. 109, 3 als den einzigen Fall, wo sicher, vgl. S. 254, ein Suffix an das Verbum finitum Ni. gefügt ist. — *הִשְׁעִנָּה* (dein Dichstützen) 2 Chr. 16, 7; also auch da ist Segol geblieben nach der oben Nr. 2 dieses § gegebenen Regel.

Beim Qittel im Perfect wie *שָׁחַדְתִּי* etc. Vgl. noch *בַּעֲרָתִי* (sie hat ihn erschreckt) 1 Sm. 16, 14. — Vor ה [כֶּם, כֶּן] steht neben *רִחַמְתָּ* (er hat dich geliebt) 5 M 13, 18, wo also die Regel über das Beharren des Segol, oben Nr. 2, verletzt ist, aber *שָׁחַדְתָּ* Hos. 13, 9, welches im Perfect auch wieder das einzige Beispiel ist. Jede Punctuation hat also ein Beispiel für sich; aber die letztere ist als der allgemeinen Regel entsprechend wahrscheinlich die häufigere gewesen und deshalb bei vorkommendem Bedürfniss im Uebersetzen zu bevorzugen.

*נִמְאָרְךָ* (er hat dich [masc.] verherrlicht) Jes. 55, 5 bei Silluq mit abweichendem Pausalvocal nach falscher Analogie. — Dagegen dieselbe Form 60, 9 hat ה, für „dich [fm.]“ und ist der eine von den beiden Fällen, wo vor ה der Vocalstammauslaut *a* geblieben ist (§ 29, 1, c).

Beim Imperfect bemerke *תִּבְעֲרָתִי* mit dem ursprünglichen *an energicum* als 3. sg. fem. Hi. 9, 34; 13, 21 [wahrscheinlich];

als 2. sg. m. 7, 14 [bei Bō. II. S. 398 ist 9, 34 falsch für die 2. sg. m. angegeben].

וְאֶתְּכֶם (und ich werde sie auseinander treiben) Zach. 7, 14. Da ist zuerst die Meinung abzulehnen, dass in dieser Form וְאֶתְּכֶם zu Sere geworden sei, wie Ges. Lgb. S. 152 annahm, indem er sich auf die Form וְאֶתְּכֶם Jes. 33, 10 berief; aber dieses ist Hithqatlēl, vgl. § 38, 4. Trotzdem hat Bō. § 427 ebendasselbe für möglich gehalten. Es ist vielmehr וְאֶתְּכֶם vorauszusetzen, wie in וְאֶתְּכֶם § M 26, 33, und dann ist unsere Form mit וְאֶתְּכֶם (§ 41, 5, d) zusammenzustellen, wie bei Bō. § 427 ex.; Olsh. § 87, b; Stade § 103, b geschieht. Vielleicht ist aber auch die ganze Form וְאֶתְּכֶם zu Grunde zu legen, wie bei Ew. § 62, b. Und dann ist hier die Erscheinung eingetreten, dass bei der Lautfolge *e-e* scharf eingesetzt hat. Ich erinnere nur an וְאֶתְּכֶם. Diese Erscheinung ist eine Parallele zu dem oben § 30, 5 zuerst besprochenen Vorgang [וְאֶתְּכֶם].

Vor ה, כ, נ, ן erscheint beim Impf. nur Segol, vgl. יִבְהִלְךָ (es erschreckt dich) Hi. 22, 10. Ebenso ist es beim Inf. יִרְחֶמְךָ Jes. 30, 18 und שִׁחֲרָכְךָ Hes. 5, 16. — Vgl. mit der Endung *ân* יִשְׁחָרְכֵנִי (sie werden mich suchen) Spr. 1, 28.

In לִבְהִלִּי 2 Chr. 35, 21 erkennt man richtiger das Suffix als Objectsbezeichnung an (= um mich aufzuseuchen, τοῦ κατασπύσαι με, LXX) mit Olsh. § 132; Bō. II. S. 32, als dass man es für Subjectsbezeichnung nimmt (gegen § 29, 4) mit Ew. § 261, b.

Jes. 44, 13. — Wenn an dieser Stelle neben וְאֶתְּכֶם in demselben Verse auch וְאֶתְּכֶם steht, so ist bekannt, dass auch für die letztere Form in manchen Handschriften die Lesart mit Chateph-Pathach unter ם vorkommt. Aber die gewöhnliche Lesart steht nicht bloss in den meisten und besten Handschriften, sondern es ist auch wahrscheinlich, ja sogar nöthig, dass beide Verbalformen in verschiedener Bedeutung und deshalb verschiedener Aussprache neben einander gebraucht sind. — Ferner ist bekannt, dass וְאֶתְּכֶם gewöhnlich *ō-ō* zu lesen ist. Diese Aussprache kann man nun auch in der zu erklärenden Form für von den Punctatoren beabsichtigt halten, indem man voraussetzt, dass neben jenem וְאֶתְּכֶם (umschreiben, vorzeichnen) ein Denominativ von וְאֶתְּכֶם (Umriß, Form), nämlich ein Qoṭel וְאֶתְּכֶם gebildet, und in diesem wieder anstatt וְאֶתְּכֶם in Nachahmung der Formen וְאֶתְּכֶם und וְאֶתְּכֶם [wo aber die Entstehungsreihe umgedreht ist; und so noch öfter beide Vocalfolgen nebeneinander] ausnahmsweise das *ō* verkürzt und *jethō-ürēhu* gesprochen und daher auch geschrieben worden sei. Und zur Unterstützung dieser Ansicht kann man den allgemeinen Satz anführen, dass die Punctatoren doch



nicht grammatische Erwägungen angestellt und sich gefragt haben, ob sie ein von *d* (abgesehen von meinem Zweifel § 26, 1) stammendes *ō* auch zu *ō* verkürzen dürften, sondern dass sie nach der überlieferten Aussprache die Vocale gesetzt haben. Bei dieser Ansicht ist das Nebeneinanderstehen der beiden Verba in demselben Verse am besten erklärt. Und die Annahme eines Denominativum Qōtel wird auch dadurch begünstigt, dass dieser Stamm auch bei  $\text{קָטַל}$ ,  $\text{קָטַל}$  (§ 26) und  $\text{קָטַל}$  (Nr. 6 dieses § 31) denominirt ist. — Aber jetzt ist eine andere Auffassung der fraglichen Form herrschend. Nämlich es ist bekannt, dass aus etymologischem Grunde auch von den Punctatoren in gewissen Fällen  $\text{קָטַל}$  als *ā-ō* gemeint ist, vgl. § 13, 2. Und ein Fall dieser Art könnte hier vorliegen, wo die Existenz eines  $\text{קָטַל}$  mit aus Ersatzdehnung stammendem *ā* durch die erstere, in demselben Verse gebrauchte Form bezeugt ist. So sprechen *jethā-ōrēhu* Ges. Lgb. § 72, 2, Anm. 2; Rōd. in Ges. Thes. s. v.; Ew. § 68, b; Olsh. § 64, d; Bō. § 250 und 492; Müller § 132. (Mühlau-Volck; Ges.-Kautzsch; Stade erwähnen die Sache nicht). Da nimmt man also an, dass die Unterscheidung der beiden Verbalformen bloss durch das verschiedene Chateph der zweiten Silbe bewirkt werde. Aber was wollte man damit? Wie kam man darauf? Und war es genügend zur Unterscheidung? Eine Antwort auf die ersten beiden Fragen sehe ich bloss bei Rōdiger im Thes. versucht, indem er schreibt „cum Chateph-Kames [nämlich erscheint die zweite Form], cuius soni obscuri occasionem dedit sonus antecedentis vocalis „quippe qui ad *o* inclinaret“[!]. Darnach müsste ja die Form in beiden Fällen gleichmässig in der Tradition mit Chateph-Qames gesprochen worden sein. Oder, habe ich selbst mich

### § 32. Verba

Von Verben mit  $\text{מָה}$  (*mappiqatum*) bemerke als hierher gehörig  $\text{נָבַה}$  (hoch sein) Jes. 52, 13 etc.;  $\text{בָּכַה}$  (bedeckt, umdunkelt, ohnmächtig sein, schmachten) Ps. 63, 2;  $\text{תָּמַה}$  (starren, staunen), vgl.  $\text{תָּמַה}$  in Pausa Ps. 48, 6.

Perf.	$\text{שָׁלַח}$ ;	$\text{נָשַׁלַח}$ ;	$\text{שָׁלַח}$ ;
In Pausa:	$\text{שָׁלַח}$ ;	$\text{נָשַׁלַח}$ ;	$\text{שָׁלַח}$ ;
	$\text{שָׁלַחָה}$	etc.	
	$\text{שָׁלַחָה}$	etc.	
	$\text{שָׁלַחָה}$ ;	$\text{נָשַׁלַחָה}$	etc.

gefragt, hat vielleicht die Aussprache der zweiten Form mit  $\delta$  die verschiedene Bedeutung der zweiten Form „gestalten, formen“ (nach  $\text{חָא}$ ) ausdrücken sollen? Das war natürlich das Motiv der Erscheinung, aber ich weiss nicht, ob eine solche Unterscheidung bloss durch die verschiedene Vocalisation einer Nebensilbe genügend bewirkt werden konnte. — Ein letzter Ausweg wäre die Annahme, dass auf die Form  $\text{חָא}$  die Vocalisation  $\delta$ - $\delta$  übertragen worden sei, um dem Zeitworte die Bedeutung des „Formen“ zu geben. Aber dieser Ausweg darf wohl nicht eingeschlagen werden. Denn wie hätte man ein diesem Impf. entsprechendes Perfect von  $\text{חָא}$  unterschieden? Dieser Ausweg würde uns also wohl auf die erste Annahme eines Qoṭel  $\text{חָא}$  zurückleiten.

Beim Hiqtıl begegnet uns  $\text{חָשַׁלְתִּיךָ}$  1 Sm. 1, 28 (ich habe in Bezug auf ihn das Bitten ausgeübt; also hier direct-causativ, während es 2 M 12, 36 indirect-causativ ist = zum Bitten veranlassen, drängen). Diese Form ist ein entscheidender Beweis für die Verwandlung des  $\alpha$  durch  $\text{ל}$  und andere Factoren in unbetonter Silbe. — Beim Jussiv geht nach der allgemeinen Regel auch hier dem Suffix  $\text{י}$  voraus:  $\text{אַל־תִּשְׁחַלְתִּיךָ}$  1 Sm. 26, 9. — Ebenso beim Imp., vgl.  $\text{חָלְעִיטְנִי}$  (lass mich schlingen!) 1 M 25, 30;  $\text{חָרְחִיקְךָ}$  Hi. 11, 14. — Beim Inf. bemerke  $\text{חָרַעְמָה}$  ([um sie] in Aufregung zu versetzen) 1 Sm. 1, 6 mit Dagesch medium orthococonsonanticum der ersten Art, S. 69.

9. Von **doppelt schwachen** Verben gehört hierher nur  $\text{חָוַעְתְּךָ}$  (vereinige dich [fem.]) Hes. 21, 21.

tertiæ ח, ה, ו.

Paradigma:  $\text{שָׁלַח}$  (senden); Ni. gesendet w.; Qi. hauptsächlich: entsenden; Qu.: Passiv davon; Hithq. kommt nicht vor; Hiq.: hereinbrechen lassen; Hoq. kommt nicht vor, aber es wäre Passiv vom Hiqtıl.

$\text{שָׁלַח}$ ;	$\text{חָשַׁלְתִּיךָ}$ ;	$\text{חָשַׁלְתִּיךָ}$ ;	$\text{חָשַׁלְתִּיךָ}$ .
$\text{שָׁלַח}$ ;	$\text{חָשַׁלְתִּיךָ}$ ;	$\text{חָשַׁלְתִּיךָ}$ ;	$\text{חָשַׁלְתִּיךָ}$ .

Impf.	וְשָׁלַח;	וְשָׁלַח;	וְשָׁלַח;
In Pausa:		וְשָׁלַח	וְשָׁלַח
Jussiv.			
3. plur. fem	תְּשַׁלְּחֶנָּה etc. immer mit <i>a</i> vor ח.		
Imp.	שְׁלַח;	הִשְׁלַח;	שְׁלַח;
In Pausa:		הִשְׁלַח;	שְׁלַח;
3. plur. fem.	תְּשַׁלְּחֶנָּה etc. immer mit <i>a</i> vor ח.		
Inf. constr.	שְׁלַח;	הִשְׁלַח;	שְׁלַח;
In Pausa:		הִשְׁלַח;	שְׁלַח
Inf. abs.	שְׁלַח;	הִשְׁלַח u. הִשְׁלִיחַ;	שְׁלַח;
Partc.	שֹׁלֵחַ;	הֹשֵׁלֵחַ;	מִשְׁלִיחַ
	שְׁלִיחַ.		

### Allgemeine Erläuterungen:

1. Beim Perfect hat die 2. sg. fem. zur Vermeidung der schweren Consonantenverbindung ein Hilfspathach erzeugt; aber diess soll nicht eine kurze Silbe bilden, wie die Beibehaltung des Dagesch lene und des Schewa quiescens lehrt. So in allen Verbalstämmen. Ausnahme: שָׁכַחְתָּ (du [fm.] hast vergessen) Jr. 13, 25, wo aber auch andere Ausgaben das Hilfspathach unter ח haben. Diess steht nicht bloss am Rande, sondern ist auch von Delitzsch in der Praefatio zu Baer's Kleinen Propheten hervorgehoben, pag. III.

2. Anstatt der tongedehnten Vocale ist das homorgane *a* gesprochen worden, wie das Paradigma zum grössten Theil lehrt: a) Beim Impf. und Imp. Qal statt *ō* ausser und in Pausa; vgl. z. B. יָגִידָהּ 1 Sm. 10, 23; אֶל־תִּתְּנָהּ Pred. 5, 7; ausgenommen: אֶסְלֹחַ (ich werde vergeben) Jr. 5, 7 Kth. und טַבַּחַּ (schlachte!) 1 M 43, 16, vielleicht zur Dissimilierung vom folgenden טַבַּח (Bö. II. S. 357). Ebenso statt *ē* ausser und in Pausa beim Jussiv und Imp. Hiq. Und diess Pathach bleibt auch in Pausa, vgl. הִצַּלָּהּ 1 Kg. 22, 12, 15, weil das den Sinnvocal *e* vertretende Pathach überhaupt in Pausa bleibt, wie Bö. I. S. 297 beobachtet hat. Daher sei auch 1 Chr. 29, 23 die Lesart mit Pathach die richtige, fügt er hinzu. — b) Aber statt *ē* nur ausserhalb grosser (und



יָשַׁלַּח;	יָשַׁלַּח;	יָשַׁלַּח;	יָשַׁלַּח.
	יָשַׁלַּח		
		יָשַׁלַּח	
—	הָשַׁלַּח; הָשַׁלַּח	הָשַׁלַּח;	—
יָשַׁלַּח;	הָשַׁלַּח; הָשַׁלַּח	הָשַׁלַּח;	הָשַׁלַּח.
	הָשַׁלַּח	הָשַׁלַּח;	הָשַׁלַּח.
מָשַׁלַּח;	מָשַׁלַּח;	מָשַׁלַּח;	מָשַׁלַּח.

kleiner) Pausa: beim Perfect der Zustandsverba, vgl. von יָצַח (glücklichen Fortgang haben) bei Zaqeph qaton Jer. 12, 1; von שָׂבַע (satt sein) שָׂבַע bei Athnach Jes. 9, 19; von שָׂמַח (sich freuen) שָׂמַח bei Silluq Spr. 29, 6; von שָׁמַע (hören) שָׁמַע z. B. Ri. 2, 17. — Ebenso ist es beim Impf., Imp. und Inf. cstr. Niqtal, beim Perf., Impf., Imp. und Inf. cstr. Qittel und Hithqattel. Bei den letzten drei Verbalstämmen steht nur bei wenigen Impff. consec. ein Pathach bei grösserem Accentus distinctivus; umgedreht bei dem zu nominaler Länge geneigten Infinitiv ein  $\bar{e}$  mit folgendem Pathach furtivum auch bei Accentus coniunctivus; Bö. II. S. 357. — Zur Dissimilation des Tonfalles vom vorausgehenden Worte, wie mir scheint, und zugleich in Nachahmung der Pausalform der Nomina segolata steht אֶזְכָּרְךָ (oder schwören = schwört) 4 M 30, 3. — Man kann nicht mit Knobel z. St. sagen: „Man wird indess besser יִשָּׁבַע lesen“. Denn wie sollte aus dieser leichten Lesart jene schwere entstanden sein? — Beim Impf. Qi. ist Ausnahme יָרַבַּח (er opfert) 2 Kg. 16, 4; 2 Chr. 28, 4; Hab. 1, 16; Qimchi 60, a; jedenfalls zur Erzielung eines Gleichklangs mit dem  $\bar{e}$  des folgenden יָקַח (er räuchert). So ausdrücklich schon Ges. Lgb. S. 338; Ew. § 232, a; Bö. II. S. 359. Olsh. erwähnt § 248, a die Ausnahme, aber er widerlegt weder jene Begründung, noch versucht er eine neue. Stade verweist von § 492, a auf § 90, 1

zurück; aber da spricht er im Allgemeinen von der Steigerung des *i* zu *ē*, während doch zu erklären ist, wesshalb ausnahmsweise ausser Pausa das *ē* geblieben ist. § 106, worauf er auch verweist, spricht er vom Pathach furtivum.

3. Wie beim Inf. cstr. Qal das tongedehnte *ō* seinen Platz behauptet (ausser וַיִּשְׁכַּח [verscheiden] 4 M 20, 3 und וַיִּשְׁכַּח Jes. 58, 9, beide im Status cstr.; das erstere von Qimchi, Wurzelbuch s. v.; das letztere im Mikhlol 14, a bemerkt), — so auch das tongedehnte *ē* im Ptc. act. Qal und im Ptc. Qi. und Hithq. — וַיִּשְׁכַּח Jr. 17, 23 Kethib ist schon von den Masoreten als Schreibfehler erkannt worden.

4. Wie das *ō* des Inf. abs. Qal und des וַיִּשְׁכַּח beim Niqtal Esth. 3, 13 und das *ū* des Ptc. pass. Qal, hat sich auch das *ē* in allen Inf. abs. behauptet, und es hat sich nur Pathach furtivum zur Erleichterung des Uebergangs vom nichthomorganen Vocal zur Gutturalis gebildet.

##### 5. Einzelne Bemerkungen zu allen Verbalstämmen der Reihe nach.

וַיִּשְׁכַּח (sie war hoch) Hes. 31, 5; von Qimchi, 8, a sowie im Wurzelbuch s. v. nur erwähnt; „nichts als aramäische Orthographie“ Ges. Lgb. § 78, Anm. 1; so richtig auch Ew. § 173, b, indem er auf § 16, b zurückweist; Olsh. § 38, f.; Bö. II. S. 130 „mit aramäisch geschriebenem *ā*, um das wiederholte *u* zu vermeiden, vgl. dagegen Zeph. 3, 11“; Ges.-Kautzsch § 44, Anm. 4. — Stade sagt § 31: „Es lässt sich nicht mehr ausmachen, ob hier [wo *u* am Ende oder in der Mitte von Wörtern zur Anzeige eines *a* dient] Reste aus jener Periode einer regellosen Orthographie vorliegen, in welcher man sich etwa an diese Uebertragung des *u* gewöhnte, oder ob nur die Fehler eines späteren Abschreibers vorliegen, welchem jene Orthographie aus dem Aramäischen oder Arabischen geläufig war.“ Die Fälle sind aber zu sondern in solche, welche aramäisch [und arabisch] und in solche, welche bloss [וַיִּשְׁכַּח, וַיִּשְׁכַּח] arabisch sind. Und bei den aramäisch [-arabischen] *u* müssen wenigstens die in den späteren Büchern von den Schriftstellern selbst herrühren; denn warum sollten Abschreiber dieselben fast nur in die späteren Schriften gebracht haben?

וַיִּשְׁכַּח (und ich hörte) Dn. 8, 13 und וַיִּשְׁכַּח (ich will schreiten) Jes. 27, 4 (Qimchi, 17, b; im Wurzelbuch s. v. וַיִּשְׁכַּח fügt er hinzu „in einem Theile der Handschriften“). Darin kann man nicht ein Vererbungschateph-qames annehmen, weil ja in diesem Cohortativ und am allerwenigsten beim intransitiven וַיִּשְׁכַּח niemals ein *o* in der letzten Stammsilbe gesprochen worden ist. Man kann in ihnen nur ein

mehr freisteigendes Chateph-Qames der allgemeinen Trübung des *a* erkennen, vgl. S. 74 und 189. So auch Ew. § 68, b; 228, b; Olsh. § 65, c; Bð. § 386; Stade § 104.

תִּפְתָּח Obad. v. 13. — Da in der Weissagung des Obadja die angeredete Person oft auf das Deutlichste als Masculinum bezeichnet ist, erst noch v. 11 ausdrücklich תָּנָא steht, auch v. 12 immer die 2. sg. masc. z. B. תִּפְתָּח־לֹא (du solltest dich nicht freuen) gelesen wird, ebenso v. 13 und wieder v. 14: so kann dazwischen eine feminine Form „auf keine Weise“ stehen (so richtig Ew. § 191, c, Anm.), auch nicht die 2. plur. fem., etwa weil die angeredete Person eine Nation ist, was Ges. Lgb. S. 800 für möglich hält. Ein feminines Subject muss auch Caspari z. St. voraussetzen, wenn er an das *na* der 2. sg. fm. (arab. *taqtulina*) erinnert. Aber dieses *ina* erscheint sonst im Hebräischen nur als ך, weil das *a* nicht mehr gesprochen wurde. Nun könnte man zwar dieses ך als ursprünglich für ך: gesetzt ansehen, wie bei den Pluralformen auf ך. Indess bei den letzteren (*tiqtolna*) wissen wir aus vielen Beispielen, dass da *a* noch gesprochen wurde, aber bei der Endung *in* wissen wir das nicht. Ausserdem fehlt das Jod. — Also nach dem ganzen Tenor des gegenwärtigen Textes kann die Form תִּפְתָּח־לֹא v. 13 nur eine 2. sg. masc. sein. Was sich nun die Punctatoren unter dem angehängten ך: gedacht haben, ist schwer zu sagen. Ob das optative ך, welches ausnahmsweise in der Zusammensetzung תָּנָא auch mit ך, also תָּנָא geschrieben ist? An diese Möglichkeit denkt nicht nur Ew. § 246, a; sondern er zieht sie den andern Auffassungen vor. Aber diese Annahme ist unerlaubt, weil diess ך [ך] niemals mit dem vorausgehenden Worte zusammengeschieden ist; und die Berufung Kleinert's z. St. auf תִּפְתָּח etc. Jes. 32, 9, als wäre dieses ein Singular, weil die Töchter Jerusalems als Repräsentanten des ganzen Volkes singularisch angeredet seien, mit angefügtem optativen ך = ך, ist einfach ein Versehen. — Auch mit Rosenmüller (bei Ges. Lgb. S. 801) das ך: für Zusammensetzung aus ך, cohortativum und ך: epentheticum zu erklären, war nur auf dem alten Standpunct der mechanischen Sprachbetrachtung möglich. — Es liegt aber diesen Erklärungen (von Ewald und Rosenmüller) die Anschauung zu Grunde, dass die Masoreten bei der vorliegenden Lesart sich etwas gedacht haben müssen, dass sie derselben ein Verständniss abgewonnen haben und also doch ein solches ך: an der 2. sg. masc. für möglich gehalten haben. Obgleich man diess zugiebt, macht man doch den Zusatz, dass ursprünglich eine andere Aussprache beabsichtigt war, m. a. W., dass die Punctatoren die vorgefundenen Consonanten falsch punctirt haben, oder vielmehr dass also schon vor ihnen in der Tradition die richtige Aussprache der dastehenden Consonanten verloren gegangen war. Diess konnte nur

geschehen, wenn die Consonanten eine Form andeuteten, welche später aus der Sprache verschwunden war. Darauf beruht es, wenn man sagt, dass hier eine Spur vom Modus energicus der Araber auf *anna* vorliege. Das liesse sich, wie schon Ges. Lgb. S. 801 sagt, vergleichen, und so punctirt denn auch Bö. §966 ex. sowie §967 ex. (II. S. 190) *אֲנָהּ* und übersetzt „strecke ja nicht!“ [Nach dem Zusammenhange vielmehr: Du hättest ja nicht strecken sollen!]. Man muss geneigt sein, diese Ansicht für unmöglich zu halten, weil die Spur so vereinzelt wäre und weil die vorausgehenden Verba keine solche Endung tragen. Auch Ges.-Kautzsch S. 106 hält diese Annahme kaum für berechtigt. — Allerdings diess könnte man nicht gegen die vorgeführten Ansichten geltend machen, dass doch überhaupt *אֲנָהּ* nicht absolut gebraucht hätte werden können, wie alle diese Ansichten voraussetzen. Denn die LXX haben auch bloss *μη συρηνισθῃ*, und *אֲנָהּ* ist in der That für sich gebraucht worden, wie auch Röd. in Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. unsere Stelle Obadja v. 13 zu 2 Sm. 6, 6 und Ps. 18, 17 fügen, wo *אֲנָהּ* wirklich absolut steht. Aber so wenig wie diese beiden Umstände kann zur Billigung der Ansicht von Ewald-Böttcher die Schwierigkeit der Annahme bewegen, welche nach Ablehnung jener Ansicht bloss noch übrig bleibt, nämlich dass die [wie von den LXX, so] von den Punctatoren vorgefundenen Consonanten schon falsch waren und von ihnen punctirt worden seien, ohne dass sie eine Harmonie der von ihnen punctirten Consonanten mit dem Context für möglich gehalten, oder vielleicht auch nur ernstlich ins Auge gefasst hätten. Denn die Punctatoren und Masoreten haben auch sonst nicht geändert, wo eine Verschreibung auf der Hand liegt, vgl. *אֲנָהּ* für *אֲנָהּ* Hes. 47, 13. Mit Recht sagt darum Olsh. S. 452: „Die vorgefundenen Consonanten waren für *אֲנָהּ* verschrieben.“ Und wenn auch *אֲנָהּ* ohne *אֲנָהּ* gebraucht werden konnte, wie vorhin angegeben wurde, so schliesst doch dieser Gebrauch eine Härte in sich. Das sieht man aus dem Targum „*אֲנָהּ* *אֲנָהּ* *אֲנָהּ* (du strecktest aus deine Hand)“. Und Raschi sagt ausdrücklich z. St.: „*אֲנָהּ* *אֲנָהּ*; so das Targum Jonathan; und [der masoretische Text] ist eine kurze Ausdrucksweise, und es ist nöthig zu ihr hinzuzufügen *אֲנָהּ*“. Diess fügt auch Qimchi im Commentar hinzu mit Berufung aufs Targum. Sonst erwähnt Qimchi die Stelle weder im Mikhlol noch im Wurzelbuch. — Stade sagt § 545, c bloss: „*אֲנָהּ* Obad. 13 beruht auf einer Entstellung des Textes“. Man weiss also nicht, ob er sich für die vocalische Aenderung Böttchers oder die consonantische Olshausens entscheidet, oder ob er selbst noch eine andere vorschlagen will.

Es wirkt verwirrend, wenn die eben besprochene 2. sing. masc., welche wegen des voranstehenden *אֲנָהּ* ein Modus energicus sein

könnte, zusammengenannt wird mit einer Reihe von dritten pers. sg. fem., bei denen nach dem Sinn gar nicht an einen Modus *energicus* zu denken ist, und von denen wir schon drei oben S. 182 f. besprochen haben, eine eben jetzt besprochen werden soll, und die übrigen (Spr. 1, 20; 8, 3; Hi. 17, 16; 2 M 1, 10) unten folgen werden. Trotzdem haben diese Zusammenstellung Ges. Lgb. S. 800; Olsh. § 226, c; Ges.-Kautzsch § 47, Anm. 3; — aber nicht Ewald, indem er Obad. 13 § 246, a, die andern Stellen § 191, c behandelt, und noch weniger Böttcher, welcher Obad. 13 in § 966 bespricht und auch nicht einmal, wie Ewald, in einer Anmerkung mit den andern zusammenbringt, welche er § 929 behandelt.

תִּשְׁמַחַת Ri. 5, 26. — Hier ist es immerhin möglich, dass die Punctatoren die von ihnen punctirte Form als 3. pl. fem. angesehen haben. — Wenigstens hat auch Qimchi (während das Targum für den hebräischen Vers 26 einen ganz andern giebt und Raschi den Anfang desselben gar nicht erwähnt) diess „ungewöhnliche“ תִּשְׁמַחַת (Commentar z. St.) nach einer Analegung seines Vaters als auf die beiden Hände, die linke und die rechte, bezüglich aufgefasst (לִּשְׁמַחַת וְלִשְׁמַחַת [?]). Es kann aber diese Meinung, welche möglicherweise die der Punctatoren [und Masoreten] war, keine entscheidende Auctorität besitzen, weil sie nun einmal manches für möglich gehalten haben, was unmöglich in der lebenden Sprache existirt haben und von den Schriftstellern beabsichtigt sein kann, vgl. nur wieder Hes. 47, 13. — Was also war vom Schriftsteller Ri. 5, 26 beabsichtigt? Wie schon vorhin angedeutet wurde, nach dem Sinn kein Modus *energicus*. — Aber wahrscheinlich das Verb mit dem Suffix *enna*. Nun haben zwar die Punctatoren diese verstärkte Suffixform sonst nicht verkannt; aber an unserer Stelle kann, obwohl nicht das vorausgesetzte Object תִּשְׁמַחַת [denn diess kommt auch sonst vor z. B. 1 M 47, 21; Bö.], aber doch das auf die Verbalform folgende zweite Object תִּשְׁמַחַת [LXX: *χειρα αὐτῆς ἀριστερὰν εἰς πάσσαλον ἐξέτεινε καὶ δεξιὰν αὐτῆς*] sie zur Verkennung des תִּשְׁמַחַת veranlasst haben. So תִּשְׁמַחַת zu lesen, hat schon Ludovicus de Dieu (bei Ges. Lgb. S. 801) vorgeschlagen und Gesenius selbst es nicht für unmöglich gehalten, und dem haben zugestimmt Olsh. § 226, c; Ges.-Kautzsch § 47, Anm. 3; Stade § 510, c. — Gesenius a. a. O. empfahl, wenn keine der angeführten Auffassungen angenommen werde, die, dass wirklich die dritte plur. fem. vorliege, nur dass diese durch irgend einen Gebrauch oder Missbrauch für die dritte sing. gesetzt sei, wie im Vulgararabischen der Plural *nekul* für „ich esse“ und *antina* (ihr, fem.) für *anti* (du, fem.) und dieses für *anta* (du, masc.). S. 276 des Lgb. und S. 263 erinnert er an j'avons bei Molière. Aber dieser Gebrauch des Plurals für den Singular im Munde der Leute, welche von sich selbst sprechen oder



welche Andere anreden, kann nicht erklären, wesshalb die dritte pers. plur. für die dritte sing. gebraucht worden wäre. — Endlich, wie Andere früher, haben sich Ew. § 191, c und Bö. § 929 zu der Annahme entschlossen, dass zur Unterscheidung der dritten sing. fem. Impfi. von der doch gleichlautenden zweiten sing. masc. ein  $\text{נ}$  angefügt worden sei. Ich halte diese Annahme aber für durchaus unzulässig. Denn wenn die Sprache das Bedürfniss solcher Unterscheidung gehabt hätte, so hätte sie nicht in hundert Fällen dieselbe verschmäht und in allerhöchstens acht Fällen dieselbe angewendet; vgl. § 22, 3; 34, 1; 36, 1; 42, 1.

$\text{נִּבְטְחוּ}$  (sie sollen vertrauen) als 3. plur. fem. Jr. 49, 11; Ewald § 191, b; Olsh. 226, c; Bö. II. S. 134; Ges.-Kautzsch § 60, Anm.; vgl. über diese Erscheinung schon oben S. 170 und 223 f. den andern noch vorkommenden Fall. — Hier bei diesem Fall scheint mir eine Verstümmelung des Affirmativs  $\text{נִּבְטַח}$  und Umwandlung desselben in  $\text{נִּבְטְחוּ}$  zu Grunde zu liegen, die dann durch Nachahmung allmählich in alle Handschriften eingedrungen ist.

$\text{נִּבְטְחוּ}$  (und sie waren hochmüthig) Hes. 16, 50 („unregelmässig“, Qimchi 19, b) steht bei Ges. Lgb. S. 463 als forma mixta der dritten Art (vgl. oben § 20, 8), weil nämlich in der Sprachbildung selbst eine Vermischung der Flexionen der Vb. *tertiaie gutturalis* und der  $\text{נִּבְטַח}$  (diese vergleicht Qimchi, Wurzelb. s. v.) sowie  $\text{נִּבְטְחוּ}$  stattgefunden habe. Ist aber nun anzunehmen, dass die Hes. 16, 50 stehende Aussprache überhaupt im Sprachleben existirt habe? Diess will Bö. I. S. 231; II. S. 361 vertheidigen (und dazu scheint Gesenius-Kautzsch § 47, Anm. 3 zu neigen), indem er meint, dass  $\text{נִּבְטַח}$  mappiqatum im Gegensatz zu  $\text{נִּבְטַח}$  und  $\text{נִּבְטְחוּ}$  vor dem  $\text{נִּבְטַח}$  „ein verdeutlichendes Erhaltungsmittel bedurft habe“. Wir haben aber dafür keinen Beweis, und im Gegentheil steht auch  $\text{נִּבְטְחוּ}$  HL 3, 11 [§ 42, 10, d], worauf er sich beruft, gerade vor einer Form  $\text{נִּבְטַח}$ . Ja, wir haben einen positiven Gegenbeweis gegen die Vermuthung von Böttcher, nämlich  $\text{נִּבְטְחוּ}$  (wir verwunderten uns) 1 M 43, 10; denn diese Nichtpausalform ist dort nur gedehnt, hat aber keinen vocalischen Einschub erhalten. Also ist die sicherste Annahme, dass die Form nur in diesem Zusammenhange zum Gleichklang mit dem folgenden  $\text{נִּבְטְחוּ}$  entweder vom Propheten selbst (Ew. § 198, b „zugleich aber durch Gleichklang befördert“), oder von einem Abschreiber (Olsh. § 237, a „blosser Schreibfehler“; Stade § 536, b) gebildet worden ist.

$\text{נִּבְטְחוּ}$  4 M 23, 18; 5 M 5, 24 in kleiner Pausa bemerke wegen des Chateph-Pathach hinter  $\text{נִּבְטְחוּ}$ ; oben S. 73.

Die verstärkte Form heisst  $\text{נִּבְטְחוּ}$  (sende doch!) nach Erwartung z. B. 1 Sm. 16, 11. 19. So auch  $\text{נִּבְטְחוּ}$  z. B. Ps. 17, 1. Aber neben dieser Lesart findet sich Ps. 39, 13 auch  $\text{נִּבְטְחוּ}$  oder  $\text{נִּבְטְחוּ}$  (Baer-

Delitzsch), mit Chateph-Qames der allgemeinen Trübung des *a*, vgl. S. 74. 189; und gleich vorhin über Dn. 8, 13; Jes. 27, 4. — In Pausa erscheinen hier nach Erwartung חַתְּפֵי und חַתְּפֵי (vergieb doch!) Dn. 9, 19. — Die 2. sg. fem. heisst abweichend חַתְּפֵי (mach dir eine Glatze!) Mi. 1, 16 vielleicht in Assimilation an das folgende חַתְּפֵי (scheer ab!). Weil diese Bildung des Imperativ mit dem alten *ũ-õ* auch sonst vorkommt, bedarf sie keine Motivirung, wie auch keine gegeben ist bei Qimchi, Wurzelbuch s. v. (Mikhlol, 16 a erwähnt er es nicht); Ges. Lgb. S. 305; Olsh. § 234, b; Stade § 598, a, und Böttcher mit seiner Verweisung von § 1052 auf 351<sup>b</sup> nur an die allgemeine Natur der Consonanten dieses Verbs erinnern zu wollen scheint; aber das folgende Wort kann doch eine Veranlassung zur Bevorzugung dieser seltenen Bildung gewesen sein. Ew. § 226, d erwähnt die Form nicht mit.

חַתְּפֵי (hört [fem.]!) 1 M 4, 23; von Qimchi 16, b; Wurzelbuch s. v. einfach erwähnt; bei Abraham de Balmis pag. 162 s. geschieht auch diess nicht. — Diese Form hat B5. § 931 als eine solche aufgefasst, in welcher auch die Punctatoren noch eine Kunde von einem Dual verrathen hätten. Aber so wenig stichhaltig sein Beweis aus dem „sichtbar dualischen“ חַתְּפֵי (vos ambae) 1 M 31, 6, ist jeder Beweisgrund für seine These, und so auch der aus dem vorliegenden Imperativ gezogene. Denn Böttcher muss ja selbst § 929 zugeben, dass *;* sehr oft der Abkürzung wegen für *חַתְּפֵי* geschrieben ist. Folglich kann er doch nicht das Fehlen des *חַתְּפֵי*, wenn nun vorher gerade zwei weibliche Subjecte gehen, für eine Spur des Dual aufführen; und auch 1 M 4, 23 ist ja von denselben beiden Frauen eine Imperativform mit *חַתְּפֵי* gebraucht. — Abgesehen von der angegebenen Behauptung Böttchers fragt es sich nun, ob die Aussprache חַתְּפֵי dem wirklichen Sprachleben angehört habe. So Ges. Lgb. S. 290; Ew. § 226, d; Olsh. § 226, d; Böttcher, nur mit seiner besonderen Deutung; Ges. Kautzsch § 46, Anm. 3; Müller § 252; Stade § 612, a. Zur Erklärung erinnert Gesenius a. a. O. daran, dass die arabische Form *taqtulna* auch vulgär zu *taqtuln* abgekürzt gesprochen werde. Aber solche Abkürzung des Imperfects ist eben nach dem Zeugniß der Punctatoren bei den Hebräern nicht geübt worden, weil sie beim Imperfect die Formen mit *;* immer mit Qames versehen haben. Es kann auch nicht mit Ewald § 226, d darauf hingewiesen werden, dass gerade die den Verbalstamm schliessende Gutturalis die Verschweigung des auslautenden *a* und die Zerdehnung der vorhergehenden Silbe veranlaßt habe. Denn diese Erscheinung kommt ja sonst bei den Formen von Verben *tertia gutturalis* auf *חַתְּפֵי* nicht vor. Ja, es wird doch sogar חַתְּפֵי Jes. 32, 9 und Jr. 9, 19 gelesen! Man kann sich eben dieser beiden Stellen wegen, und weil sonst überall ausser 1 M 4, 23; 2 M



2, 20; Ruth 1, 9. 12. 20 das  $\text{נָּ}$  auch beim Imperativ steht, nicht wohl darauf berufen, dass der Imperativ wegen der Raschheit seiner Aussprache diese Verkürzung der Form begünstigt habe. Ich habe deshalb in *De Criticae Sacrae argumento ex linguae legibus repetito* pag. 40 nota 1 die punctirten Formen 1 M 4, 23 und 2 M 2, 20 für falsch erklärt. Dieses Urtheil scheint festgehalten werden zu müssen, wenn man bedenkt, dass auch beim Imperativ an drei von den oben genannten fünf Stellen, nämlich Ruth 1, 9. 12. 20, das  $\text{ך}$  mit Qames versehen worden ist und dass beim selteneren Imperativ und insbesondere bei der Seltenheit der Imperativform auf  $\text{נָּ}$  die beiden obigen Formen auf  $\text{ך}$  in der Tradition eine falsche Aussprache erhalten konnten. Ich glaube nicht, dass gegen diese Gründe ein hinreichendes Gegengewicht in folgender Erwägung liegt: Die Punctatoren müssen gerade beim Imperativ diese Verkürzung des  $\text{נָּ}$  für möglich gehalten haben, weil sie nie beim Imperfect, sondern eben nur zweimal beim Imperativ das  $\text{ך}$  ohne Qames gelassen haben. Vielmehr halte ich diese Aussprache der beiden Imperativformen, weil es eben nur zwei sind, bloss für ein Product der verkennenden Tradition; ich halte es für unmöglich, dass in der lebenden Sprache die Silbe  $\text{נָּ}$  auch nur beim Imperativ verklingen konnte. Vgl. den Anlass zur Verirrung der Tradition unten bei 2 M 2, 20.

Als Infinitive mit Femininendung bemerke:  $\text{נִקְּחָה}$ ;  $\text{נִקְּחָה}$ ;  $\text{נִקְּחָה}$ ;  $\text{נִקְּחָה}$  (sich niederkauern, legen) 3 M 20, 16. Die erste Form (= sich erheben, Zeph. 3, 11) wird von Qimchi weder Mikhlol, fol. 14, noch im Wurzelbuch s. v. erwähnt; aber die drei andern Formen an der genannten Stelle des Mikhlol. So in Bezug auf die letzte Form auch Ew. § 238, a; Olsh. § 245, d; Bött. z. B. II. S. 60, Anm.; Stade § 619, c. Nur Ges. Thes. s. v. wollte nach 3 M 18, 23 den Wegfall eines Mappiq annehmen. Das ist nicht unmöglich; aber nicht wahrscheinlich, weil dann 18, 23 nur das Object, aber 20, 16 Subject und Object bezeichnet wäre. Was Böttcher in Bezug auf beide Stellen sonst vermuthet, ist hier nicht zu discutiren.

Niqtal.  $\text{נִקְּחָה}$  Am. 8, 8 Kth. hat nach dem Parallelismus und nach der entsprechenden Stelle  $\text{נִקְּחָה}$  9, 5 den Sinn „und wird sich senken“. Also kommt die Form von  $\text{נִקְּחָה}$  [von  $\text{נִקְּחָה}$  würde sie ja  $\text{נִקְּחָה}$  lauten; Ges. Thes. s. v.]. Ist nun schon in der lebenden Sprache das  $\text{ך}$  nach der S. 276 bei den Formen von  $\text{נִקְּחָה}$  besprochenen Erscheinung syncopirt worden? Im Hebräischen wäre diess, wie Ew. § 73, b bemerkt, der einzige Fall, weil  $\text{כֵּן}$  für  $\text{כֵּן}$  Jes. 46, 1 aus dem Chaldäischen stamme. Obgleich nun diese Behauptung in Bezug auf  $\text{ך}$  nicht ganz richtig ist, indem (gegen Olsh. § 79, e) jedenfalls schon vom Schriftsteller  $\text{כֵּן}$  Mi. 1, 10 des Wortspiels wegen für  $\text{כֵּן}$  gebildet ist und  $\text{כֵּן}$  (Bitte) doch vielleicht von  $\text{כֵּן}$  stammt (Gesenius Lgb.



S. 137 und noch Einiges bei Bō. § 263): so ist doch die Syncope des ך eine so seltene Erscheinung, dass man besser mit den Masoreten ein irrthümliches Ausfallen des ך annimmt. Auch Qimchi führt im Wurzelbuch s. v. nur die Form mit ך an. Dazu neigen auch die genannten Gelehrten, ausser Ges. Lgb. a. a. O. und Böttcher.

רָצַח־, Jes. 23, 15 ist mit Bött. II. S. 362, Anm. für das Feminin des Particip Niqtal zu halten. — Denn seine Berufung auf Jes. 2, 2 ist freilich eine unglückliche, weil da nicht das Particip allein, sondern das Particip mit dem Hilfsverb יָרַח folgt. Auch war das Particip wegen der Zeitangabe „70 Jahre“ nicht gerade nöthig. Auch wenn er die Fortführung der Rede hinter יָרַח mit ך und dem Particip eine zufällige nennt, so ist das kein Beweis, weil es sich eben fragt, ob wir diese Fortführung anerkennen dürfen. — Indess er hat Beweismittel vergessen. Er hätte nämlich nicht diese Anknüpfung eine einzigartige nennen, sondern an 1 M 20, 16 erinnern sollen, wo er doch S. 361 richtig mit den Punctatoren das Ptc. Niqtal findet. Ferner, wenigstens vom Standpunct der Punctatoren aus, muss auch an רָצַח־׃׃ (Zeit, wo du [fm.] zerscheitert bist) Hes. 27, 34 erinnert werden; vgl. über diese Stelle oben S. 181. Und ebenfalls noch unbeachtet ist רָצַח־׃׃ Hes. 9, 8, vgl. S. 266, wo hinter יָרַח die Rede mit dem Particip רָצַח־׃׃ ursprünglich fortgesetzt war, und diese Fortführung nicht sowohl als eine ungewöhnliche, sondern, weil der Nachsatz schon mit רָצַח־׃׃ beginnen sollte, verschmährt wurde. Das Ptc. steht hinter יָרַח auch 1 M 41, 1. Endlich auch die angelegentliche Beziehung auf das Particip in „vergessene Hure“ scheint mir für die Auffassung der Form als Particip zu sprechen. — Die Form ist nicht für die dritte sing. fem. Perfecti zu halten, worin die alte Endung *at* in רָצַח־׃ ihr *a* an den vorausgehenden vocallosen Consonanten abgegeben [über den Process vgl. S. 276] und dann, damit nicht רָצַח־׃ entstehe, ein Hilfspathach sich erzeugt hätte. Für die dritte sg. Pf. hält die Form Qimchi, Mikhlol 57, a; Wurzelbuch s. v. („Das *r* ist eine Abwechselung für *n*, wie das *n* von רָצַח־׃ [und sie wird zurückkehren] Hes. 46, 17<sup>a</sup>“); Rōd. in Ges. Thea. s. v.; Ew. § 194, b; Olah. S. 449; Müller § 252; Stade § 410, a. Diese Erscheinung wäre so einzigartig, dass gar kein Ausweg vorhanden sein müsste, wenn sie anerkannt werden sollte.

Intensivstämme. Dass in רָצַח־׃ (ihr zerstoßt) Ps. 62, 4 beim Fehlen des Metheg ׀ zu sprechen ist, kann nicht mit Geenius Lgb. S. 251 in Zweifel gezogen werden. Aber wie ist dieses *o* entstanden? — Dass darin nicht deshalb keine Spur von Qoṭel (der arab. III. Form) <sup>1)</sup> stecken könne, weil es unerhört wäre, dass ein

1) Irrelevant ist dabei, dass ich diese Grundlage des hebräischen

ursprüngliches *d* und hebräisches *đ* sich verkürzt hätte. darüber siehe S. 200 und 279 f. Aber diese Herleitung des *o*, welche Olsh. § 254 „nicht für ganz unmöglich hält“, ist unwahrscheinlich, weil dieser angebliche Verbalstamm von  $\text{קטל}$  sonst nicht vorkommt. Aber das Qittel erscheint in  $\text{קטל}$  Ps. 94, 6; dieselbe Form ausser Pausa Hos. 6, 9 und das Partc. 2 Kg. 6, 32; Jes. 1, 21. Dass nun auch die in Frage stehende Form ein Imperfect Qittel ursprünglich war, dafür spricht auch die Lesart des Ben Naphtali  $\text{קטל}$ . [„Getheilte Meinung sind bei diesem Worte Ben Naphtali und Ben Ascher. Denn Ben Naphtali liest es mit Pathachirung des  $\text{ק}$ , und Ben Ascher liest das Wort mit Qamesirung des  $\text{ק}$ “, sagt Qimchi, Wurzelbuch s. v.] Da ist nun in der Entwicklung der Aussprache Dehnung und Trübung eingetreten. Nämlich wie bei  $\text{קטל}$  etc., vgl. S. 198. 200. 254. 257. 279 f., ist nach Vereinfachung des Consonanten Ersatzdehnung eingetreten, aber bei der dunklen Aussprache des Qames verkannt und desswegen ohne Metheg  $\text{קטל}$ , ja sogar  $\text{קטל}$  geschrieben worden (Baer-Delitzsch). Diese Auffassung findet man mit mehr oder weniger Entschiedenheit bei Ges. Lgb. S. 251; Thes. s. v.; Ew. § 53, c und Anm.; Olsh. § 248, a ex.; Mühlau-Volck s. v.; Müller § 195; Stade § 566, c. — Böttcher will § 353, b die Lesart mit Qames und ohne Metheg als eine Assimilation an das vorausgehende  $\text{קטל}$  (ihr stürmt ein) auffassen. Aber das lässt sich weniger plausibel machen, als jene von uns angenommene Ersatzdehnung, welcher Böttcher „Ursache und Analogie“ mit Unrecht abspricht. Man vergleiche die hier gebotene, eingehende Würdigung aller einzelnen Fälle.

Dafür, dass in  $\text{קטל}$  Pred. 4, 2 ein abgekürztes Particip vorliegt, vgl. § 31, 3, liesse sich nur die Seltenheit der Construction geltend machen, dass zu einem Inf. abs., welcher die Rede fortsetzt, ein Pronomen als Subject gefügt ist, während diess eben beim Ptc. der Fall ist. — Aber schon Gesenius, welcher Lgb. § 99, 2, c mit „laudando ego sc. laudo“ übersetzt, hatte S. 783 unsern Fall mit einem andern zusammengestellt, wo ebenfalls das Subject beim Inf. abs. genannt ist: Hes. 1, 14. Und da ist der Syntax wegen die Lesart nicht mit Smend anzugreifen, weil, wenn auch nicht Hi. 40, 2 von den bei Ges.-Kautzsch § 131 ex. genannten Beispielen, so doch Spr. 17, 12  $\text{קטל}$  ganz gleich ist. — Indess auch zu Pred. 4, 2 ist von Ew. § 351 ex. ein ganz gleicher Fall aufgeführt: Esth. 9, 1  $\text{קטל}$  (entweder „da wurde er umgewandelt“ nämlich der Tag [Bertheau z. St.], oder auch wohl „da wandte es sich“). So heisst

Qotel überhaupt bezweifle § 26, 1; denn es bliebe immer ein längster Vocal als Grundlage.

auch unsere Form als Fortsetzung zu dem  $\text{וַיִּלְבֹּד} \text{וְהַמֵּתִים}$  (und ich sah wieder an etc.) v. 1: „und ich lobte die Toten etc.“ — Als Infin. ist die Form ausser von Ges. Lgb. und Ewald gefasst von Bš. II. S. 246; Ges.-Kautzsch § 131 ex. Als Particip ist die Form gefasst von Qimchi, 58, b „es ist Adjectivum anstatt des Particips“; — in neuerer Zeit auch von Knobel im Commentar z. St. im Jahre 1836, und das ist zu erwähnen, weil er (denn ich habe dessen Qohelethcommentar im Thesaurus p. 564 etc. erwähnt gefunden) bei Gesenius bewirkt zu haben scheint, dass derselbe 1842 im Thesaurus s. v. zur anderen Ansicht übertrat. So auch Mühlau-Volck s. v.

$\text{וַיִּקְטֹּל}$  (sie wurden gesät) Jes. 40, 24 (bei kleiner Pausa) ist Quttal (so auch Qimchi, Wurzelbuch s. v.) und ist nicht mit Bš. II. S. 103 als eine Spur des von ihm postulirten Passivum Qal anzusehen (vgl. oben § 24, 1). Ich habe gerade bei dieser Form die Sache noch einmal erwähnt, weil die Stelle zeigt, dass die Tradition und die Punctatoren nicht beliebig die Verbalstämme angenommen haben. Denn unmittelbar vorher in demselben Verse ist das Niqtal punctirt.

Von  $\text{וַיִּפְתָּח}$  (starren, staunen) stammt  $\text{וַיִּפְתְּחוּ}$  oder vielmehr der Imperativ  $\text{וַיִּפְתְּחוּ}$  (wundert euch!) Hab. 1, 5. Diess ist der Vergleichung (mit einer unten auf S. 378 f. besprochenen Form) wegen zu erwähnen.

Causativformen. — Infinitiv Hiqtıl  $\text{וַיִּשְׁבֹּת}$  (beruhigen) Jr. 50, 34 mit Perfectvocalisation, hinter  $\text{וַיִּשְׁבֹּת}$ . So Qimchi 65, b; Gesenius Lgb. § 94, 4; Ew. § 238, d; Olah. § 192, f; Bš. II. S. 226; Ges.-Kautzsch § 53, Anm. 2. Stade § 247 begreift vielleicht die Form mit unter den andern, welche „vielleicht“ Infinitiv mit *i* in der ersten Silbe sind.

$\text{וַיִּשְׁבֹּת}$  (und sie werden stinken; direct-causatives Hiqtıl) Jes. 19, 6. Qimchi 64, b: „Bei dem Worte  $\text{וַיִּשְׁבֹּת}$  ist das  $\text{ו}$  hinzugefügt; denn seine rechtmässige Form wäre  $\text{וַיִּשְׁבֹּת}$ ; so ist das Wissen der Grammatiker; aber mein Wissen ist, dass das  $\text{ו}$  hinzugefügt ist und das  $\text{ו}$  eine Abwechslung für  $\text{ו}$  ist. . . . Und es giebt welche, die da sagen, dass das  $\text{ו}$  sei nach der Gewohnheit der aramäischen Sprache, welche hinzufüge  $\text{ו}$  am Anfang des Wortes etc., und es sei darin geschrieben  $\text{ו}$  nach der aramäischen Sprache und das  $\text{ו}$  nach der heiligen Sprache etc.“ Es ist also eine alte Anschauung, wonach das Wort eine forma mixta sei. Ges. Lgb. S. 463 setzt das Wort unter die zweite Classe, weil schon Faber, wie Gesenius erwähnt, die wahrscheinliche Vermuthung gegeben habe, dass ursprünglich die chaldäische Form  $\text{וַיִּשְׁבֹּת}$  (vgl. oben S. 213. 247. 275) geschrieben gewesen und diese durch die hebräische  $\text{וַיִּשְׁבֹּת}$  erklärt worden sei. [Wie wir gesehen haben, sagte man diess schon zu Qimchi's Zeit].

So auch im Thes. s. v., und dort giebt er auch zwei Beispiele, wo die aramäische und die hebräische Orthographie in demselben Worte nebeneinander stehen, vgl. Esra 2, 44. 50 mit Neh. 7, 47. 52 (so auch Bertheau z. ersteren Stelle). Diese Erklärung hat auch Bð. II. S. 281 für „höchst wahrscheinlich“ gehalten. — Ges. Lgb. a. a. O. hatte die Vermuthung ausgesprochen, dass die Form auch von einem Adjectiv רַיִס (stinkend) kommen könne, hatte aber, wie auch im Thesaurus, diese Ableitung für unwahrscheinlicher erklärt. Aber Ewald hat diese festgehalten [dass er רַיִס schreibt, ist gleichgiltig, weil die Form auf beide Arten gelautet haben kann, vgl. Olsh. § 211] § 126, b und führt dieses conjicirte Adjectiv sogar § 162, b als vorhandene Form mit auf; und so auch Muhlau-Volck im analytischen Anhang. Aber erstens existirt jenes Adjectiv nicht; zweitens haben wir kein Beispiel von genau solchem Hiqtil; drittens existirt 'רַיִס sonst nicht, dagegen רַיִס 1 Chr. 28, 9; 2 Chr. 11, 14; 29, 19. — Olsh. § 254, b: „רַיִס Jes. 19, 6 beruht „sicherlich“ nur auf einem Versehen; man hat dafür 'רַיִס herzustellen“; Müller § 248: „ist ein Textfehler“; Stade § 420, a: „רַיִס Jes. 19, 6 ist Schreibfehler für 'רַיִס“.

Dass קַרְקַר (zu Winkeln gemacht = an die Ecken gesetzt) Hes. 46, 22 wegen seiner losen Verbindung mit dem vorausgehenden Worte, wegen des Schweigens der LXX und der Puncta extraordinaria der Masoreten als Glosse zu betrachten ist, das kann nicht wohl streitig sein. — Aber die Form kann nicht mit Bð. I. S. 286 als verschriebene Glosse angesehen werden. — Das Wort ist also nur unter die späteren Bildungen der hebräischen Grammatik gesetzt, nicht aus ihr ganz entfernt und muss deshalb erklärt werden. Es ist für uns das erste Beispiel davon, dass das ך des Imperfectstammes beim Vortreten des Praeformativs nicht syncopirt ist. Vgl. Qimchi 64, a: „Die Participia [der Causativstämme werden gebildet] durch Hinzufügung von ך, und es verschwindet das bei den Perfectformen hinzugefügte ך, weil es für die Zunge schwer ist, zwei Zusatzbuchstaben wie einen [auszusprechen]; und einmal erscheint es, in 'רַיִס; und die Participia activa und passiva sollten alle so sein, und wenn das ך verschwunden ist, so ist der Vocal des ך auf das ך geworfen“. — Diese Nichtsyncopirung findet nun selten in alten Eigennamen, wie רַיִס, vielfach aber in den jungen Schriften statt. Es ist nun sicher, dass diese Nichtzusammenziehung aus dem Alterthum sich erhalten hat; denn wäre keine Spur vom ך des Imperfectstammes in Imperfectbildungen vorhanden gewesen, so wäre eine von der damaligen Zeit nicht zu erwartende Reflexion über die Sprache nöthig gewesen, damit aus dem Imperfect der Imperfectstamm abgeleitet, oder im Imperativ etc. erkannt worden wäre. Also so ist es einzuschränken und zu verstehen, wenn Stade § 113 sagt: „Auch hier

[ausser beim Artikel] kommen in Folge der schlafferen Aussprache der späteren Zeit uncontrahirte Formen wieder auf“. Ferner wahrscheinlich ist es, dass auch im Hebräischen solche Nichtzusammenziehung sich im Munde des Volkes immer erhalten und diese Neigung durch den Einfluss aramäischer Dialecte später nur eine neue Kraft empfangen hat. Denn ohne jene Voraussetzung wäre es auffallend, dass gerade diese Erscheinung vielfach und früh in die Literatur sich eingedrängt habe. Und noch ist hinzuzufügen, dass die späteren nichtsynopirten Formen nicht alle aus dem Alterthum sich erhalten, sondern zum Theil nach der neuen Mode neu gebildet sind. Also nur in diesem beschränkten Sinne ist von einem späteren „Sichauflösen“ der Sprache (Ew. § 192, d) zu reden.

## 6. Vor Suffixen:

Qal, Perfect. Hier kommt **קָרַעַה** (er hat ihm [dem Volk, קָרַעַה] die Zügel schiessen lassen) 2 M 32, 25 vor. Diese Endung ist immer mit Recht als eine nur orthographische Abweichung vom gewöhnlichen **י** aufgefasst worden. Ges. nennt [beim Nominalsuffix] die Schreibung mit **ה** die ältere Lgb. S. 212. Ew. § 249, b stellt sie jedenfalls nur als die seltenere an zweite Stelle; ebenso Olsh. § 231, c; Ges.-Kautzsch § 58, 2; Müller § 40. Vgl. besonders Stade, welcher § 28, a es schon verwerthet hat, dass auf dem Mesastein das Suffix der 3. sg. m. immer durch **ה** bezeichnet ist. — Nur Böttcher hat § 872 diese Suffixform zunächst im vorliegenden Falle als Irrthum beseitigen wollen, indem er dafür **הַ** (eam) schreiben wollte. Denn er meinte, diese Suffixform sei überhaupt ein verkanntes **הַ**, oder ein aramäischartiges **הַ**, welches die Punctatoren im Hebräischen zu setzen sich gescheut hätten. Indess jene Identificirung mit **הַ** ist z. B. an unserer Stelle unmöglich; denn vorher geht das sonst immer masculine **עָם** [auf **הָעָם** kann man sich nicht berufen, weil es im Pentateuch generis communis war], und diess soll nun hier einmal generis feminini sein! Und wie kann bewiesen werden, dass die Punctatoren sich gescheut haben, etwas Aramäischartiges im Hebr. anzuerkennen?

**קָרַעַנָה** (wir haben dich beraubt) Mal. 3, 8 ist ein Beispiel davon, dass in der 1. plur. mit dem Tonloswerden der zweiten Stammsilbe das Schewa quiescens simplex sich **immer** in Chateph-Pathach auflöst; vgl. noch Ps. 44, 18; 132, 6 dieselbe Erscheinung.

Die Intransitiva haben ihr *ē*, wie in der Pausa, so vor Suffixen bewahrt, vgl. שָׁכַחְתִּי (er hat mich vergessen) Jes. 49, 14; שָׁכַחְתִּי Jr. 2, 32 etc.

Imperfect z. B. יִשְׁחַחְךָ mit *ā* 1 Sm. 15, 17; vgl. תִּבְלַעְמִי (sie verschlingt sie [eos]) 2 M 15, 12; יִבְלַעְהִי Hos. 8, 7 nach § 29, 6 und so immer mit Rückkehr des *a*; vgl. noch besonders יִתְחַחֲרִים Hes. 16, 20. — Imperativ z. B. שְׁלַחְנִי Jes. 6, 8; שְׁמַעְנִי 2 Chr. 29, 5 nach § 29, 6 und so immer.

Bei יִבְזַעֲם (und verwunde sie [eos]!) Amos 9, 1 ist die richtige Erklärung noch nicht vollständig vorgetragen. α) Wie das Targum die Imperative dieses Verses חָךְ (schlage!) etc. in die 3. Person des Passivum יִתְחַשֵּׁל (er soll getötet werden) etc. verwandelt hat, während die LXX richtig *πάταξον* und *διάκουσον* übersetzten: ebenso hat auch Qimchi die zu erklärende Form als 3. sg. Perfecti gefasst, vgl. Mikhlol 26, b: „Mit Pathach der 3. Stammconsonant, weil das Wort Milal ist.“ Wie aber dort Elia Levita bemerkt, dass ihm die Form als Imperativ erscheine mit Hinzufügung eines Mem, so hat Qimchi selbst im Wurzelbuch s. v., wo er seinerseits wieder die Form als 3. sg. Perfecti fasst, hinzugefügt, dass Rabbi Jona [Abulwalid Merwan ibn Gannach] die Form als יִבְזַעֲם und das Pathach als Stellvertreter eines Sere ansehe, weil der Prophet [vorher] sage: יִבְזַעֲם. Aber auch Abraham de Balmis p. 243 fasst die Form als 3. sg. Perfecti. — Ein auffallendes Versehen steht bei Olsh. § 96, f, dass nämlich für בּ, hier בּ sich zeige. Aber wenigstens wiederholt Olsh. § 231, c diese Aeusserung nicht und er bezeichnet hier die Form ausdrücklich als Imperativ. Es ist selbstverständlich, dass vielmehr eine Form mit בּ, also יִבְזַעֲם, der Erklärung zu Grunde zu legen ist. β) Wie ist nun die Betonung der vorletzten Silbe zu erklären? Stade § 631, e spricht richtig vom Zurückweichen des Tones, giebt aber keine Ursache davon an. Olsh. hat am erstgenannten Orte יִבְזַעֲם (sie hat sie [eos] gestohlen) 1 M 31, 32 als Parallele aufgestellt; ebenso Ges.-Kautzsch § 61, 2. Aber da sind zwei vollständig heterogene Dinge zusammengebracht. Ew. § 253, a: „Zu beachten ist, dass auch an Gutturale sich die Suffixe tonlos anhängen können, ähnlich wie an Vocalendungen; so beim Imperativ, der überhaupt Verkürzung liebt: Am. 9, 1 und 1 M 48, 9 [wo aber Maqqeph folgt, vgl. unten S. 320]“. Man sieht also, dass er mit einem Seitenblick auf die Gutturale zur Erklärung von Olshausen noch eine andere hinzufügt; nämlich dass der Imperativ auch sonst nach dem Wortende hin erleichtert werde. Dieses Moment hat nun Böttcher stark hervorgehoben, indem er I. S. 215 unsere Form „als rednerischen Imperativ mit Tonzurückziehung“ bezeichnet und durch Zurückver-

weisung auf S. 166 auf die vielfache Betonung von Imperativen und Jussiven auf Paenultima aufmerksam macht. Indess in keinem dieser Beispiele hat die Verbalform ein Suffix. Darum kann als richtiger Grund der Tonzurückziehung in unserm Falle nur  $\text{נסיון אחר}$  wegen des folgenden  $\text{קרא}$  gelten; denn dabei ist ja ein folgendes Wort mit Schewa unter dem ersten Consonanten als einsilbig betrachtet worden, vgl. z. B.  $\text{לִּהְיוֹת לְךָ}$  1 M 15, 7; oben S. 132. —  $\gamma$ ) Warum ist nun nicht die zu erwartende Form  $\text{בָּרַא$  gesprochen worden? Das lässt sich mit Bö. S. 215 aus Nachahmung der Analogie der Segolatformen  $\text{נָצַח}$  etc. erklären.

Infinitiv. —  $\text{שָׁמַעַי}$  Dn. 10, 9;  $\text{שָׁמַעַךְ}$  2 Chr. 34, 27 oder  $\text{לְשָׁמַעַךְ}$  mit  $\text{ֹ}$  1 Sm. 15, 1; vgl. wegen des  $\text{ֹ}$  S. 101. 108; in Pausa  $\text{לְשָׁמַעַךְ}$  1 M 38, 17. — Mit  $\text{a}$   $\text{רָקַעַךְ}$  (dein Stampfen) Hes. 25, 6; mit  $\text{i}$ , wie  $\text{בְּטַחַךְ}$  (dein [fm.] Vertrauen) Jr. 48, 7 auch von  $\text{בלע}$  Hi. 7, 19; aber zu  $\text{בָּצַע}$  (Gewinn machen) Hes. 22, 27 ist jedenfalls auch nicht einmal  $\text{בָּצַעַךְ}$  Jer. 22, 17 zu ziehen, obgleich Infinitivi folgen, sondern wahrscheinlich gehört auch diess zu  $\text{בָּצַע}$  (Gewinn); aber Infin. ist  $\text{בָּקַעַם}$  (diffindere eos) Am. 1, 13;  $\text{פָּגַעַו}$  (sein Stossen auf ihn) 4 M 35, 19. 21;  $\text{פָּתַחַי}$  (mein Oeffnen) Hes. 37, 13 und  $\text{פָּתַחוּ}$  Neh. 8, 5;  $\text{לְרַבְּעָה}$  (ut coeat cum ea) 3 M 18, 23. Die beiden Stellen von  $\text{פָּתַח}$  sind auch von Qimchi 33, a beispielsweise angeführt.

Qittel. —  $\text{שָׁלַחַי}$  etc. Hier kommt auch  $\text{שָׁמַחַי}$  Jr. 20, 15 in Pausa mit der alten uncontrahirten Suffixform vor. —  $\text{שָׁלַחַי}$  1 Sm. 20, 22. —  $\text{בָּלַעְנִיהוּ}$  (wir haben ihn verschlungen) Ps. 35, 25. — Impf.  $\text{יִשְׁלַחַי}$  etc., und so beim Imp.  $\text{שָׁלַחַי}$  etc. Aber vor  $\text{ה}$  bleibt bei Formen vom Imperfectstamm immer Sere:  $\text{יִשְׁלַחַי}$  nach 1 M 26, 29; 31, 27; 32, 27;  $\text{יִשְׁלַחַי}$  5 M 15, 18. Vor  $\text{כ}$  und  $\text{נ}$  vermuthet Bö. II. S. 398 Anm. ein Pathach und so jedenfalls richtig wegen der Gutturalis, vgl. § 42, 9, Qittel. — Da in  $\text{מִן־שְׁלַחַי אֲרוֹם}$  1 Chr. 8, 8 der Sinn des Fortschickens, Entlassens, also der des Qittel liegt (LXX:  $\alpha\pi\sigma\sigma\epsilon\iota\lambda\alpha\iota$ ), wie auch Bö. II. S. 232 anerkennt, so ist es nicht mit ihm S. 316. 396 zu Qal zu rechnen; zumal wir Inff. Qi. mit  $\text{i}$  ja sonst haben. So auch Ew. § 238, d; Olsh. § 182, e; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 3. Stade erwähnt diesen Fall nicht mit § 222 oder sonst.

Hiqtil. — Statt des  $\text{a}$  des Jussiv und Imperativ steht nach § 29, 11 vor Suffixen  $\text{i}$ . — Bemerke noch  $\text{יִשְׂבַּעַי}$  (er wird mich sättigen) mit Vocalstammauslaut des Perfects Hi. 9, 18.



7. **Doppelt schwache Verba.** — a) Verba primae gutturalis und tertiae gutturalis. נָאֻחַ (sie sind verdorben) Ps. 14, 3; 53, 4 in Pausa; Ptc. נֹאֲחִים Hi. 15, 16. — נִאֲנָה (sie seufzte) KL. 1, 8; pl. Jes. 24, 7; Impf. יִנְאֶה Spr. 29, 2 mit Tonzurückziehung zufällig; plur. 2 M 2, 23. — Imp. יִנְאֶה Hes. 21, 11 mit Pathach bei Athnach. Da ist nicht mit Stade § 597, a darauf (bei ihm § 107, a) zu verweisen, dass Pathach überhaupt öfter für *ē* in Pausa steht; auch nicht mit Böttcher I. S. 305 auf das parallele יִנְאֶה; sondern mir scheint das zweimalige *e-a* vermieden zu sein. — Ptc. נֹאֲנָה mit straffem Silbenschluss Hes. 21, 12, aber mit lockerem Silbenschluss das Femin. KL. 1, 21; Joel 1, 18 und der Plural KL. 1, 4. 11. — אָרַח (wandern) Hi. 34, 8; Ptc. אֹרְחִים z. B. Ri. 19, 17.

יִעְלֶה (sie schlürfen; Targ. גְּמַעֲנִין [sind] schlürfende) Hi. 39, 30 würde ein עלע voraussetzen; aber eine solche Ersetzung einer Semivocalis (hebr. לִיַע; arab. وَلَعَ, *wálaṣa*) durch ע ist beispieillos in der hebr. Stammbildung. Vgl. Buxtorf, Thes.

## II. Verba

### § 33. Verba

Paradigma: נָפַל (fallen); [נָגַשׁ] (sich nähern).

	Qal	
Perfectum:	נָפַל	—
	etc.	
Imperfectum:	יִפֹּל,	יִנָּשׁ
	etc.	etc.
Imperativ:	נָפַל,	נָשׁ
	etc.	נָשִׁי
		נָשִׁי
		נִשְׁתָּה
Infinitiv:	נָפַל,	נִשְׁתָּה
abs.:	נָפֹל,	נִשְׁתֵּה
Participium:	נָפֹל,	



p. 214: „Pro יִלְעָעַר, ne duplex ע ad maiorem pronuntiationis difficultatem concurreret. Thema enim est לִיעַ, non עָלַע; nullo enim Verbum perfectum et primitivum reperitur in Bibliis Hebraicis, cuius prima et tertia radicalis sit eadem“. Wenn nun auch die Conjectur Buxtorf's nicht richtig ist, so ist doch vielleicht anzunehmen, dass die überlieferte Form aus יִעְלָעַר (Pilpel von עָלַל), wie in einem Codex steht [vgl. Schultens bei Ges. Thes. s. v.], umgebildet, im Munde der Leute verstümmelt worden sei, wie es bei einem solchen auf Säuglinge bezüglichen Worte nicht unmöglich ist. Andere haben einen Schreibfehler vermuthet, und zwar Gesenius selbst hat die Form für verschrieben gehalten mit י für ל, also für [יִעְלָעַר] (Perfect Pilpel von לִיעַ [oder besser von לָעַע, vgl. S. 375 f.]); aber Olsh. § 253; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 528 für das Impf. davon, also für יִלְעָעַר [richtiger, vgl. S. 378, locker: יִלְעָעַר].

b) Verba, welche mediae gutturalis und zugleich tertiae ה, ח, ע wären, habe ich nicht gefunden.

### contracta.

#### liquida.

Niqtal	Hiqtil	Hoqtal
נָגַשׁ	הִנָּגַשׁ	הִנָּגַשׁ.
etc.	etc.	etc.
[וְנָגַשׁ]	וְהִנָּגַשׁ	וְהִנָּגַשׁ.
etc.	etc.	etc.
[וְהִנָּגַשׁ]	וְהִנָּגַשׁ	—
etc.	etc.	
	הִנָּגַשׁ	הִנָּגַשׁ.
	הִנָּגַשׁ	הִנָּגַשׁ.
נָגַשׁ	מִנָּגַשׁ	מִנָּגַשׁ.

1. Beim Perfect lässt nur das mit zwei Nun versehene und oft gebrauchte נתן (geben) sein zweites Nun vor den Consonantaffirmativen assimiliren: also נתן oder oft zur Vervollständigung der Wortgestalt plene geschrieben נתת; נתת; נתת; נתת. In der 1. plur. fallen die beiden Nun zusammen: נתנו KL. 5, 6; 1 Chr. 29, 14; נתנו Perf. consecutivum und doch auf Paenultima betont (vgl. S. 156) 1 M 34, 16; [mit Suffixen Ri. 15, 13; 2 Chr. 25, 16]. — Einzelnes: Für נתת (sie ist versiegt) Jr. 51, 30 steht nicht die regelmässige Form נתת in Pausa Jes. 41, 17, sondern das ת hat Dagesch forte orthoconsonanticum pausale [S. 53]. So Qimchi 3, b und Wurzelbuch s. v.; Ges. Lgb. S. 85; Thes. s. v.; Olsh. 232, e; Muhlau-Volck s. v.; Müller § 170. — Die Formen sind sammt einer S. 306 besprochenen Niqtalform wegen des vorkommenden Verb שר (versiegen) nicht mit Hitzig zu Jes. 19, 5 von שר abzuleiten, obgleich auch Stade § 399, a diese Möglichkeit offen lässt. Auch stammen diese Formen nicht mit Bö. I. S. 300 [nach dem Vorgang Früherer] von שר. — Ebenso steht für die regelmässige Pausalform von נתת, nämlich נתת, vielmehr Hes. 27, 19 נתת (sie haben gegeben; Targum: נתת; LXX, codex Alex.: ἐδώκαν); also mit demselben Dagesch orthoconsonanticum pausale [S. 53]. Und da ist es allgemein anerkannt, vgl. Qimchi 3, b; Ges. Lgb. S. 85; Ew. § 93, d; Olsh. § 83, b; Bö. I. S. 299; Stade § 138. In der Concordanz von 1632 steht die Form als 1. pers. plur. — Für נתת Ps. 18, 41 steht in der Parallelstelle 2 Sm. 22, 41 נתת. „Es fehlt das ת [der erste Stammbuchstab] des Verbs, was gegen die Gewohnheit ist bei den Formen des Perfects“, Qimchi im Commentar z. St.; ebenso im Wurzelbuch s. v. Diess ist als aus der lebenden Sprache stammend anzuerkennen. Die Gründe, welche mich zu diesem Urtheil bewegen sind: α) Es sind zuviel Beispiele, wo ein Consonant mit vollem Vocal im Texte fehlt (n hier; l Hes. 17, 5 vgl. Hos. 11, 3; j Ri. 19, 11 und Jr. 42, 10, vgl. unten über die Stellen nach dem Register). β) es wäre unerklärlich, weshalb der überlieferte Text solche Aphaeresis gerade bei den schwachen Consonanten unbestimmteren Lautes zeigte, bei den starken Consonanten aber keine, wenn sie nicht wirklich gesprochen worden wäre. In unserm Fall ist diese Aphaeresis auch als richtig anerkannt worden von Ges. Lgb. S. 139; Röd. in Ges. Thes. index analyt.; Ew. § 195, b; Bö. I. S. 136; Muhlau-

Volck s. v. „poetisch“; Bickell § 128. Aber Olsh. § 89 sieht in allen diesen Fällen eine „zufällige Beschädigung des Textes“; Ges.-Kautzsch § 19, 3 „חורח 2 Sm. 22, 41 ist eine Abnormität“, und er erwähnt keinen andern von den drei fraglichen Fällen; Müller § 257 „wohl Textfehler“; Stade § 127, b „חורח 2 Sm. 22, 41 ist ein Schreibfehler“.

2. Beim Imperfect unterblieb Assimilation in חִנְנֶה (ihr drängt) Jes. 58, 3, (sonst יִנְנֶה); חִנְנֶה (auseinandertreiben) Ps. 68, 3, vgl. darüber unter Nr. 6 (sonst יִנְנֶה); יִנְצֹר (bewachen) Jr. 3, 5 (sonst יִצֹר); יִנְצֹר (behüten etc.) öfter neben יִצֹר; יִנְקֹב (bohren etc.) Hi. 40, 24 (sonst יִקֹב [26]); יִנְקֹב (kreisen) Jes. 29, 1; ohne Grund Stade § 126, c „Niphal“; denn Activ geht voraus; Trg. יִנְקֹב; LXX: *τηρῶσι*; auch andere Vb. ja mit und ohne נ. — Rückwärtsschreitende Assimilation in אָסַק (ich werde hinaufsteigen) für אֶסְקֶה Ps. 139, 8. So richtig Ges.-Kautzsch § 19, 2. — Ges. Thes. s. v.; Olsh. § 237, a; Bö. II. S. 114; Müller § 257; Stade § 576, a sprechen nicht über den Modus der Entstehung. — Ewald § 78, c nimmt eine unbegründete Metathesis des *l* und *s* an. — In חִנְנֶה Dn. 6, 24 ist das נ ebenso wenig Stammconsonant, wie in חִנְנֶה 2, 9; חִנְנֶה 2, 30; יִנְצֹר 4, 14; חִנְנֶה 2, 25. Vgl. über die Liquidae als consonantische Compensation der Verdoppelung oben § 26, 2 und die dort angeführten Schriften. Also ist nicht wegen dieser Form im Daniel die Form des 139. Psalm von einem נִסֵּק abzuleiten, welches sonst nicht existirt (während סִלַּק im Aram. gewöhnlich ist), wie Qimchi, Wurzelbuch s. v. geschieht. — In חִנְנֶה (und ihr risst nieder) Jes. 22, 10 hat das vocallose ח ausnahmsweise sein Dagesch forte verloren; wahrscheinlich, wie Bö. I. S. 136 sagt, wegen der aufeinanderfolgenden Dentale.

3. Stammvocal des Imperfects ist meist *o*, wie selbst von נָבֵל (verwelken) Jes. 40, 7 יִבֹּל Ps. 1, 3. — *o* und *a* zeigt sich von נָדָר (geloben), also יִדֹּר und יִדֹּר; von נָשָׁךְ (beissen), also יִשָּׁךְ und יִשָּׁךְ. Obgleich letzteres 5 M 23, 20 bei Silluq und Spr. 23, 32 bei Athnach steht, ist wahrscheinlich nicht die Pausa als Erklärung des langen *a* zu verwenden, obgleich diese Wirkung der Pausa allerdings nachgewiesen werden kann, vgl. S. 172. Der Wechsel zwischen *o* und *u* im Imperfectstamm eines Verbs liegt als Erklärungsgrund für dieses Qames viel näher. — Von נִשָּׁק (küssen) findet sich אֶשְׁקֶה 1 Kg. 19, 20 oder auch mit Wegfall des Dagesch forte aus dem vocallosen Sibi-

lanten: אָשָׁקָה. Diese Form hat kein Vererbungschateph-qames, wie Ew. § 40, b lehrt; weil das Impf. dieses Verbs sonst immer *a* zeigt. Diese Annahme muss aber auch Olsh. § 238, a für möglich halten, indem er dort das Verb unter denen aufführt, welche Impf. mit *o* haben. Die Form hat auch kein Assimilationschateph-qames, wie Bö. I. S. 207 meint: „eines Nachbarconsonanten wegen“. Sie hat vielmehr das Chateph-Qames der allgemeinen Trübung des *a* [S. 74]. So Olsh. § 65, c, wo er die Form zu denjenigen stellt, „in denen weder vormalis ein *u* oder *o* gehört worden ist, noch auch einer dieser Laute vorhergeht“. So auch Stade § 574, b, indem er auf seinen § 104 verweist. — Bloss *a* haben יָשָׁה, welches im Perfect durch das Perfect Niqtal ersetzt wird; יָצַל (fliessen); יָשַׁל (ausziehen); יָשַׁק (küssen); יָשַׁח (sich ergiessen). — Den Vocal *e* zeigt nur יָחַן etc. Für יָחַן Ben Aschers sprach Ben Naphtali יָחַן 1 M 27, 28; 28, 4, vgl. Baer z. St.; unten § 36, 7, b (Hi. 29, 21) und 42, 6 (Hi. 5, 4; 34, 25).

4. Beim Imperativ haben die mit *o* keine Aphaeresis. Vgl. z. B. die verstärkte Form נִקְבֵּה (bezeichne doch!) 1 M 30, 28 und mit Verdünnung des alten *u* zu *i* נִבְרֵה (blicke doch!) Ps. 141, 3, wo überdiess noch Dagesch medium orthoconsonanticum der zweiten Art steht [S. 69 f.]. — Aphaeresis des Nun beim Silbenvocal *o* zeigt sich nur in נָשִׁי Ruth 2, 14 (woraus Bö. II. S. 456 falsch ein נָשִׁי entnommen hat, welches also überhaupt, wo es citirt wird z. B. Qimchi 74, a; Ges.-Kautzsch § 66, 1 nur richtig erschlossen ist) und in נָשִׁי Jos. 3, 9; 1 Sm. 14, 38; 2 Chr. 29, 31. Ges. Lgb. S. 354 giebt diese Formen ohne Bemerkung; ebenso Ges.-Kautzsch § 66, 1; Stade § 125, a. Olsh. § 235, b und Müller § 257 bemerken nur, dass die Formen auffallend sind. Dagegen Ewald sagt § 227, b: „נָשִׁי Jr. 46, 3 (bei ו [und]) lautet durch grössere Verkürzung (wie bei נִקְבֵּה § 228, a) bei zurtückstrebendem Vocale (§ 100, a) נָשִׁי Jos. 3, 9; Ruth 2, 14; aber auch schon ohne diese Veranlassung 2 Chr. 29, 31“. Lassen wir nun ganz die „grössere Verkürzung wie bei נִקְבֵּה“ [wofür doch das gerade Gegentheil gesagt sein müsste] bei Seite, so will also Ew. nach seiner Verweisung auf seinen § 100, a, wo er vom אָחֹר נָסַח spricht, das *o* als durch die Tonzurückziehung wieder hervorgerufenen Vocal betrachten. Diess ist bei Ruth 2, 14 und 1 Sm. 14, 38, wo הִלָּכָה (hierher) folgt, sowie Jos. 3, 9, wo נִקְבֵּה

(hierher) folgt, als möglich zuzugeben, und schon Ges. Lgb. S. 178 hat bei Jos. 3, 9 diese Erklärung angewendet. Es muss aber Ew. zugeben, dass 2 Chr. 29, 31 seine Erklärung nicht anwendbar ist, weil da das folgende Wort keine Veranlassung zum נסרי א' gab. Ferner Bö. will I. S. 188 das *o* vom Gaumenlaut ableiten; S. 288 die abweichende Betonung bei [Ruth 2, 14 lässt er also wieder weg] Jos. 3, 9 und 1 Sm. 14, 38 aus Tonzurückziehung und bei 2 Chr. 29, 31 aus der ausnahmsweisen Betonung des Imperativs auf Paenultima nach seinem § 311 und 497 erklären. Indess, wenn auch diese Zurückschiebung des Tones bei Imperativen nachgewiesen werden kann (vgl. הַשְׁמִיט oben S. 184), so erregt mir doch diese Erklärung Bedenken, weil die besondere Betonung gerade bei einer Form stattgefunden haben soll, die ohnehin ganz gegen die Erwartung ist. — Bei allen diesen Unerklärlichkeiten kommen mir diese Formen sehr verdächtig vor, und es liesse sich erklären, dass die Tradition auf eine falsche Aussprache gerathen sei, da gerade das *š* verführen konnte, ein *osch* zu sprechen. Vgl. zwei Formen des Imperativs mit *o* und Aphaeresis, welche jedenfalls auch erst durch die Tradition geschaffen worden sind, S. 329. 357. — Dagegen ist die Aphaeresis immer eingetreten, wo der Silbenvocal *a* oder *e* ist: שָׁ; גָּשָׁה; גָּשִׁי 1 M 45, 4; Jr. 46, 3; שָׁל 2 M 3, 5; Jos. 5, 15; יִשְׁקָה (und küsse doch!) 1 M 27, 26 mit Schewa compositum zum Schutz für die Quantität des *a*; S. 73. — שָׁ 1 M 19, 9 ist vielleicht nur Dissimilation des ohnehin imälirten [*ä*-artigen] *a* von שָׁ wegen des folgenden *a*. — הָנִי; הָנִי; הָנִי; הָנִי; הָנִי.

Da הָנִי, wie Ges. Thea. s. v. betont, 23 Mal als verstärkter Imperativ vorkommt, so hat die Meinung das erste Recht, welche die Form auch Ps. 8, 2 so fasst. So Ges. a. a. O.; Bö. II. S. 176 und zwar mit der Nebenbemerkung, dass es permissiven Sinn habe. So auch Raschi z. St., indem er umschreibt הָנִי. — Dagegen Abenesara z. St. hat die nächste mögliche Auffassung vertreten, indem er sagt: „Das Wort הָנִי ist dort der Infinitiv, wie הָנִי הָנִי [1 M 46, 3 „vom Hinabziehen nach Aegypten“], wie wenn er sagte: הָנִי הָנִי.“ Indess diese Auffassung der Form als Infinitiv ist wegen der Constructionsschwierigkeit unmöglich. — Als 3. sg. msc. (= הָנִי) ist die Form gefasst von Ew. § 87, a, Anm., indem er sich wegen Verlust des *a* auf Ri. 5, 13 [vgl. unten § 36, 1] und Hi. 39, 8 [vgl. § 38, 1] beruft. Aber auf diese beiden Fälle kann man sich nicht wegen

Wegfall des *a* berufen, weil in ihnen die Entstehung des *a*-lautes ihre besondere Begründung hat. Nicht unmöglich aber wäre es, dass durch die aramäische Punctuation der aramäische Character des gebrauchten Zeitwortes „weil man wiederholt = erzählt, lobt“ angedeutet werden soll. Diess halte ich für die wahrscheinlichste Auffassung. Es ist mir überdiess [auch wegen לַי st. לַי] unwahrscheinlicher, dass מִרְרָה die Bedeutung „sich erstrecken“ (Delitzsch, Riehm z. St.) habe nach Hos. 8, 10, wo es „porrigere“ und „porrigendo conducere“ heisst; weil mir die Vorstellung ungreifbar, künstlich vorkommt, dass der Ruhm Jehova's sich von der Erde durch die Luftsphäre bis zum Firmament erstrecke. Die LXX (ὅτι ἐπ' ἡρώθῃ, quia elatum est) können nicht dieses Bedenken heben. — Olah. § 89 meint, dass die Form aus der 3. sg. fem. verschrieben sei. Ebenso Müller § 257. Nehmen wir nun statt dieser „zufälligen Beschädigung“ die Möglichkeit einer Aphaeresis für מִרְרָה an, so würde sich dieselbe nicht, wie S. 300 bei der Form aus 2 Sam. 22, 41, begreiflich machen lassen, weil hier die verkürzte Form mit einer andern [eben dem verstärkten Imperativ] zusammengefallen wäre, dort aber der Character der 2. sg. msc. Pfi. trotz der Aphaeresis gewahrt blieb. Dass die Form aber eben aus dieser 2. sg. masc., also מִרְרָה, corrupt sei, muss für unmöglich erklärt werden, obgleich das Targum (מִרְרָה, quia dedisti) die Form so gefasst hat. — Stade erwähnt unsere Frage nicht.

5. Beim Infinitivus cstr. zeigt von den Verben, welche *a* und *e* im Imperfectstamm haben, (soweit sie überhaupt im Inf. cstr. vorkommen) keine Aphaeresis מִרְרָה 2 Sm. 20, 9, aber immer מִרְרָה (also mit der alten Femininendung für מִרְרָה, nach *malk*, *mā'lekh*) und ebenso meist מִרְרָה. Dieses steht für מִרְרָה, מִרְרָה und mit Ersatzdehnung מִרְרָה, nach *siphr* *sē'pher*. Also es hat sich nicht gebildet für מִרְרָה, wie Ges. Lgb. § 102, Anm. 1 und 11; MÜ.-V. s. v. steht; richtig Ges.-Kautzsch § 19, 2 „für מִרְרָה“; und § 66 Anm. 3 wehrt er die alte falsche Anschauung richtig ab, wenn es heisst „מִרְרָה nicht zu מִרְרָה erweitert, vgl. מִרְרָה“; denn das ist doch ἄλλο γένος, nämlich *malk* und *siphr*; — aber nur halb richtig bei Stade § 127, b „מִרְרָה aus *tint* (מִרְרָה)“. — Ziemlich richtig Ew. § 79, b „מִרְרָה *tet* für *tett* aus *tent*“; denn da ist nur der Vocal des letzten Wortes falsch; richtig Olsh. § 77, f.; Bickell § 35 „מִרְרָה for *netint*“; Müller § 118 „מִרְרָה st. *tūt*“. — Was oben S. 132 gelegentlich nach Dikduke ha-teamim § 40 erwähnt wurde, daran soll hier nach Qimchi 76, b erinnert werden; vgl. „Wenn מִרְרָה mit Maqqeph steht und einem kleinen Worte oder einem Worte mit Paenultimabetonung vorausgeht,

so steht Segol: לָרַחֵץ Esth. 2, 9; הָרַחֵץ 1 M 15, 7 etc". —  
יָרַחֵץ steht nur 1 M 38, 9; 4 M 20, 21.

1 Kg. 6, 19 und 17, 14 findet sich die Form יָרַחֵץ. Nur an der ersteren Stelle haben die Masoreten die Form gelten lassen, indem sie die Form als zweite sing. masc. Impf. und יָ als Conjunction (also = „damit man lege“) fassten; an der letzteren Stelle aber haben sie den gewöhnlichen Infinitiv יָרַחֵץ als Qeri bemerkt. Darum hat Qimchi 76, b nur die erstere Stelle bemerkt, vgl. „Und wir haben es [יָרַחֵץ] gefunden mit Hinzufügung von Nun am Ende: יָרַחֵץ 1 Kg. 6“; ebenso Wurzelbuch s. v.: „Infinitiv mit Hinzufügung von Nun“. Die masoretische Ansicht ist an beiden Stellen gebilligt von Mühlau-Volck im analytischen Anhang. Das Qeri ist 1 Kg. 17, 14 acceptirt und 6, 19 [auch] ein Schreibfehler angenommen von Olsh. § 224, d; während Rödiger im Index analyticus nur über die verschiedenen Meinungen referirt, und Stade unsere Frage nicht berührt hat. — Sowenig aber das Urtheil der Masoreten ausschlaggebend sein kann, wo sie uns eine Schwierigkeit bereitet, kann es maassgebend sein, wo sie eine beseitigt haben. Also ist die Sache unabhängig von ihnen zu betrachten. — Da kann nun dieselbe Form nicht zufällig zweimal verschrieben sein. Ferner beide Formen sind, da der conjunctionale Gebrauch des blossen יָ vor dem verbum finitum 6, 19 für das Hebräische mehr als fraglich ist (obgleich Ges.-Kautzsch § 155, 2, e ihn anerkennt), gleichmässig als Inf. zu betrachten. So Ew. § 238, c, welchem Gesenius im Thes. pag. 733, col. B zuzustimmen geneigt ist, und Bö. II. S. 535. Während aber Beide die Form aus Reduplication ableiten (= יָרַחֵץ), halte ich das יָ bloss für ein parasitisches Anhängsel, welches das Volksbedürfniss angebracht hat, da in der Form יָרַחֵץ die Erinnerung an יָ fast ganz verwischt war. Und diese Form finden wir nur angewendet, wo eine Verwechslung mit der zweiten sing. masc. Impf. ausgeschlossen war. Ueberhaupt ist aber das lautliche Zusammenfallen zweier Formen kein Hinderniss der Sprachbildung, wie wir in unseren modernen Sprachen sehen.

6. Das Perfect Niqtal kann äusserlich nicht vom Perfect Qittel unterschieden werden, wo dieses das alte *a* bewahrt hat. Es ist darum erklärlich, dass immer Streit über die Conjugation von יָרַחֵץ (man blickte; nur Jes. 5, 30) gewesen ist; vgl. Qimchi, Wurzelbuch s. v.: „Das Nun ist Radical, und es ist Verbalform im Perfect vom Intensivstamm; aber es giebt Leute, welche sagen, es sei Niphal“. Ihm stimmen bei Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v.; aber Buxtorf in der Concordanz und Bö. II. S. 452 erklären die Form für Niphal. Aber ich sehe nicht, wie Böttcher

sagen kann, dass für das Qittel weder das Pathach statt Sere, noch eine Sinnverstärkung, noch die impersonale Stellung motivirt erscheine. — Vgl. noch von dem im Qal nicht existirenden נגר das Ni. נָגַר (sich ergiessen, hinwerfen). — Wie שָׁבַח das Perfect zum Imperfectstamm Qal ist, so ist das Sinnverhältniss noch anderwärts. (Bö. II. S. 453.) — שָׁרְרוּ (sie sind versiegt) Jes. 19, 5 gehört hierher; so Ges. Thes. s. v. שָׁרַר und Mühlau-Volck; auch diese Form, vgl. (S. 300) unter Nr. 1, gehört nicht mit Hitzig z. St. zu שָׁרַר; aber auch nicht mit Bö. II. S. 452 zu שָׁרַשׁ (wovon שָׁרְשָׁה [sie versiegen] Jr. 18, 14), sodass Metathesis eingetreten wäre, während umgedreht gegenüber den drei Formen von שָׁרַר die eine Form von שָׁרַשׁ auf vorzeitlicher Metathesis beruhen muss [so Ges.-Thes. und Mühlau-Volck]. Ew., Olsh., Stade erwähnen die Form nicht. — Neben שָׁרַשׁ (sich verschnaufen = erholen) 2 M 23, 12 (Merkha) und שָׁרַשׁ (Tiphcha) 2 Sm. 16, 14 steht שָׁרַשׁ (Silluq) 2 M 31, 17. — Als Infinitivus abs. bemerke שָׁרַשׁ (geschlagen werden) Ri. 20, 39. So richtig plene bei Olsh. S. 364 und 600; falsch defective im Index und so auch bei Stade § 626, c und im Index.

Da in שָׁרַשׁ Ps. 68, 3 das verbum finitum, obgleich vorher Jehova nicht angeredet ist, doch wegen des lebhaften Personenwechsels im Hebräischen auf ihn bezogen werden kann, so ist diese Auffassung festzuhalten: „gleich dem Sichzerstreuen von Rauch zerstreut Du [die Gottlosen]“. Nicht ist שָׁרַשׁ 3. sing. fem.: Ewald § 174, b. Denn dann muss dem Verb ausnahmsweise intransitive Bedeutung [so aber auch Stade, indem er § 126, c שָׁרַשׁ vermuthet, was dann bloss שָׁרַשׁ zum Subjecte haben könnte] und dem שָׁרַשׁ ausnahmsweise genus femininum gegeben und endlich der allerdings „sehr merkwürdige Fall eingetreten sein, dass ein Inf. absol. zugleich Inf. cstr. und von שָׁרַשׁ regiert wäre“ Ew. § 240, c; so aber auch Mühlau-Volck s. v., indem sie schreiben „du aus שָׁרַשׁ“. — Wahrscheinlich um Gleichklang mit dem verbum finitum „du treibst auseinander“ zu erzielen, ist nun statt שָׁרַשׁ die dastehende Form gesprochen worden, die also immerhin Inf. constr. blieb und also ganz richtig vor dem Substantiv steht. So Ges. Lgb. § 92, Anm. 2: Thes. s. v.; [Ew., was die Umwandlung der lautlichen Form anlangt]. Vgl. Qimchi, Wurzelbuch s. v.: „Was die Form שָׁרַשׁ anlangt, so sagen Manche, dass es Inf. vom Stamm Niphal und dass die eigentliche Form שָׁרַשׁ sei; aber Manche sagen, dass es Infinitiv vom Stamm Hiphil sei; aber ich habe davon geschrieben im Abschnitt von den Verben: Es ist Nomen verbi von dem Stamme Hiphil“; fast



ganz dieselben Worte stehen an der Stelle des Mikhlol, worauf er sich bezieht (fol. 65, b); vgl. 75, a. Dagegen Olshausen erkennt eine solche Absicht der Tradition, nämlich Assonanz herzustellen, nicht an, sondern sagt § 266, b: „Man wollte nicht das regelrechte *הִתְנַחֵם* und konnte nicht das ebenfalls regelrechte *הִתְנַחֵם* sprechen“. Wesshalb aber soll man das erstere nicht gewollt haben? Das Niqtal in Vergleich zu bringen mit einem Qal, davor konnte sich doch niemand scheuen. Und wesshalb soll man das letztere [*הִתְנַחֵם*] erstrebt haben, das doch gar nicht erstrebenswerth war, weil dann entweder es intransitiv genommen und auf *עַל* als Subject hätte bezogen, oder transitiv hätte genommen werden müssen, wobei dann das Auseinandertreiben des Rauches Gott beigelegt wäre? Trotzdem schreibt auch Stade § 253: „für *הִתְנַחֵם* Ps. 68, 3 lies entweder *הִתְנַחֵם*, oder *הִתְנַחֵם*“; Müller § 190: „*הִתְנַחֵם* statt *הִתְנַחֵם* ist ganz abnorm“. — Böttcher wollte vermeiden, dass mit Ewald *הִתְנַחֵם* als dritte sing. fem. zu dem ausnahmsweise femininen *עַל* gefasst würde, vgl. I. S. 453; aber auch, dass *הִתְנַחֵם* als zweite sing. masc. auf Gott bezogen würde, weil derselbe doch eben vorher nicht angeredet ist. Darum nahm er *הִתְנַחֵם* als Substantivum II. S. 235 = „das Fortstossen“, welches im Accusativ adverbialis stehe, also „stossweise“ bedeute. Das ist originell; aber ein solches Substantiv von *הִתְנַחֵם*, welches mit *הִתְנַחֵם* (Most) Olsh. § 213, d verglichen werden müsste, würde jedenfalls nicht sein 1 behalten haben.

Qittel. In *הִתְנַחֵם* Jr. 2, 20 scheint mir die 2. sg. fem. (du hast zerrissen) von den Punctatoren verkannt, vgl. S. 151 und gegen das Targum *הִתְנַחֵם* (ich habe zerhauen) vgl. LXX: *διέσπασας*.

Hes. 28, 23 steht *הִתְנַחֵם* (und fallen werden Erschlagene); vgl. Qimchi, Wurzelbuch s. v. „mit Verdoppelung des *ל*; so das Targum *הִתְנַחֵם* [sie werden hingeworfen]“; was er mit dieser Verweisung besagen will, weiss ich nicht. — Das sieht doch an sich schon wie ein Fehler wegen *ὁμοιοτέλευτον* aus. Ausserdem ist längst bemerkt, dass 30, 4 und 32, 20 in derselben Redensart das einfache *נָפַל* steht. Ueberdiess weiss man nicht, welche Nüance des Begriffs durch diesen seltenen Steigerungstamm Pilel bei diesem Verb ausgedrückt hätte werden sollen. Ges. im Thes. s. v. führt zur Vertheidigung der Form an: „Apud Ezechielem, qui formis minus usitatis abundat“; Mühlau-Volck s. v. „bei Ezechiel, der an ungewöhnlichen Formen so reich ist“; indess seltene Verbalstämme haben wir bei Hesekiel nicht mehr, als anderswo. — Als Schreibfehler ist die Form

gefasst von Röd. in Ges. Thes. index analyt.; Ew. § 120, a; Olsh. § 251, a; Stade § 155, a.

7. Causativstämme. Vom Perfect vgl. z. B. **הִסְכִּיחַ** (ausgiessen) Jr. 32, 29. — Bei **וְהִתְרַחֵם** (und ihr sollt sich entfernt halten lassen etc.) 3 M 15, 31 hat der Samaritaner **וְהִתְרַחֵם**, ebenso der Syrer, und die Vulgata übersetzt: docebitis; und desswegen haben schon Aeltere, vgl. Ges. Thes. s. v. **נָזַר**, gemeint, auch die Form des masoretischen Textes sei von **זָר** mit rückwärtsgehender Assimilation des **ה** [vgl. **קָטַלְתִּי** etc. S. 221] gebildet worden. — Da ist ein auffallendes Versehen in Ges. Thes. zu beobachten: nämlich unter **זָר** steht **וְהִתְרַחֵם** mit dem Citat 3 M 15, 31 ohne ein Wort der Erläuterung einfach als Textlesart, als wenn die Form wirklich so dort stünde; ausserdem: unter **נָזַר** wird die Ableitung der 3 M 15, 31 wirklich stehenden Form von **זָר** verworfen und die von **נָזַר** vertheidigt. Und so ist die Sache noch in der achten Auflage des Handwörterbuchs bei Mühlau-Volck. — Die Ableitung der Form von **זָר** hat Böttcher II. S. 517 erneuert; aber sie ist zu verwerfen; denn sie ist bloss eine erleichternde Etymologie, die aus einer Zeit und aus einem Kreise stammt, wo das mehr aramäische als hebräische **זָר** geläufig war. In andern Kreisen leitete man das Wort richtig von **נָזַר** ab, vgl. Targum **וְהִתְרַחֵם** (und ihr sollt absondern); LXX: *ἐλαβεῖς ποιήσας*.

Beim Jussiv vgl. z. B. **יִזְרַח** (liesse er doch aufspringen!) Hi. 6, 9. — An **אַל-תִּבְרִיט** (nicht blicke!) 1 M 19, 17 haben die Punctatoren keinen Anstoss genommen und nicht einmal Sere magnum punctirt. Der Gebrauch der schwereren Form des Indicativ für den Jussiv ist ziemlich weit verbreitet bei Verben mit schwerem Endconsonanten; die vorkommenden Fälle werden angeführt; vgl. zunächst S. 211. — Wie **וַיָּבֵשׁ** (und brachte [es] dar) Ri. 6, 19 in Pausa, steht ausser derselben (bei Tiphcha) vor **וַיַּקֵּם** (und liess einen Kreis machen) KL. 3, 5 „wegen des harten ק“ Olsh. S. 570; Bö. § 348, c; Stade § 498, c. — Nach Erwartung: **וַיִּצְרֵחַ** (vortragen, melden) Jes. 48, 5 etc.; **וַיִּצְלַח** (erretten) Jos. 24, 10; Ri. 6, 9; plene 1 Sm. 10, 18. — Beim Imperativ steht neben der regelmässigen Form **הִבֵּט** (blicke!) Ps. 84, 10 (sechsmal) [vgl. **הִבֵּט-נָא** zweimal (1 M 15, 5 und Jes. 64, 8)] auch **הִבִּיט** Ps. 142, 5; aber **הִבִּיט** KL. 5, 1, welches auch mit Sere magnum oder Chireq magnum hätte gelesen werden können, haben die Punctatoren selbst als Hinweis auf den fehlerhaften

Ausfall eines ה angesehen, obgleich kein ה folgt, und darum הַבִּיטָה gelesen, wie 1, 11; 2, 20 in derselben Verbindung (ausserdem noch 3, 63; Ps. 13, 4) steht.

Beim Infinitiv steht לְהַנִּיחַ (hingiessen, ausschütten) Hes. 22, 20, wegen י nicht mit Stade § 126, c: „Niphal“; aber richtig sagt er: Für לָנֶחַל 4 M 5, 22 war לָנֶחַל beabsichtigt. — בִּיטָה 2 Sm. 22, 1; Ps. 18, 1 ist von Bö. II. S. 226 als Inf. mit Perfectvocalisation gefasst, und ich stimme ihm darin bei aus den oben S. 191 und 212 angegebenen Gründen; also „am Tage des Errettens“. Wir erwarten auch schon, dass Ew. § 238, d; Olsh. § 192, f nicht beistimmen. Auch Ges. hat im Lgb. § 94, Anm. 4 den Fall nicht mit aufgezählt und erklärt im Thes. p. 584 die Form für Perfect. Ges.-Kautzsch und Stade erwähnen die Form nicht als Infinitiv. Auch Qimchi hat die Form nicht 65, b; 74, a; 76, a; Wurzelbuch s. v.; Commentar z. St. — הִסִּיף (ausgiessen, spenden) Jr. 7, 18 hinter Inf. cstr. mit הִ ist als Inf. cstr. mit e gefasst von Olsh. § 258, b. Aber nach den andern von Ew. § 351, c gegebenen Beispielen [2 M 32, 6; 1 Sm. 25, 26. 33] ist es als Inf. absol. zu fassen. Genau so auch הִסִּיף Jr. 44, 17 und wieder ohne י (also defectiv) v. 18 f.; und so auch endlich הִסִּיף hinter dem Perfect Jr. 19, 13. — Dagegen לָהִסֵּף Jr. 44, 19. 25 ist selbstverständlich Inf. cstr.; Ew. a. a. O.; Bö. II. S. 455. Wenigstens in diesen beiden Stellen kann Böttcher doch keine gutturalische Umgebung beschaffen, um daraus das Erscheinen des e für i zu erklären. — Infinitivus cstr. liegt auch in הִכִּירְפָּנִים (anerkennen Gesicht = Person) Spr. 24, 23; 28, 21 vor; Olsh. § 258, b; Bö. II. S. 455; Stade § 621, a.

Beim Hoq tal hat sich in geschärfter Silbe das alte u bewahrt, vgl. nur יִסֵּךְ (es wird gegossen) 2 M 25, 29; aber הִנָּחֶקֶי (sie wurden abgerissen) Ri. 20, 31; Stade § 126, c sagt trotz des ה: „Dürfte durchs Niphal zu ersetzen sein“. — יִחַץ (wird niedergerissen) nur 3 M 11, 35; יִחַץ (wird ausgerissen) nur Hes. 19, 12 und יִחַץ (wird gegeben) 3 M 11, 38 etc. sind von Bö. II. S. 104 für Passiva Qal erklärt worden, weil ein Hiqtil fehlt. Hier wäre diese Aufstellung ohne Angriff auf die überlieferte Form möglich; vgl. § 28, 1.

8. Vor Suffixen haben die Vocale der letzten Stammsilbe ihr bekanntes Schicksal. — Beim Perfect Qal bemerke nur יִנָּחֶקֶי (und wir werden ihn losreissen) Ri. 20, 32 mit Dagesch

medium orthoconsonanticum der ersten Art, vgl. S. 69 f. — Beim Imperfect bemerke **אַתְּקַנְךָ** (*ettegénka* = ich werde dich losreissen) Jr. 22, 24 mit Silluq neben dem Segol; also mit unassimilirtem *en* energicum; ebenso **יִצְרְכֶהוּ** (er wird ihn bewahren) 5 M 32, 10. Ferner zeigen **יִשְׁכֹּתוּ** (er wird ihn schlagen) 1 Sm. 26, 10 bei Athnach, **יִקְבְּעוּ** (er wird ihn bestimmen) Jes. 62, 2 bei Silluq und ebenso **אֶצְרְעֶהָ** (ich behüte sie) Jes. 27, 3 ein Vererbungschateph-qames; S. 74. Stade verweist § 574, b in Bezug auf das letzte Beispiel falsch auf seinen § 104; denn darnach hätten diese Formen ein Chateph-Qames der allgemeinen Trübung des *a*. — Das *ē* in der letzten Silbe von **יִתֵּן** verhält sich, wie beim Qittel, vgl. z. B. **תִּתְּנוּ-לִי** 2 M 22, 29 mit der kürzeren Suffixform des Perfects; **יִתְּנָהּ** 5 M 28, 25 etc. — Beim Imperativ bemerke **בִּצְרָהּ** (bewahre sie!) Spr. 4, 13 mit ausnahmsweisem *i* und Dagesch medium orthoconsonanticum der zweiten Art [S. 69 f.]. — **תִּקְרֵי** Neh. 1, 11 etc. — Infinitiv z. B. **נָתַן** 2 M 12, 27, Bö. II. S. 316. 470; wo Hahn allein **נָתַן** bietet; aber neben **נָתַן** 1 Sm. 29, 3 auch **נָתַן** 2 Sm. 1, 10 und **נָתַן** Jr. 49, 21. — **נָשָׂא** etc. — **תִּתֵּן** 1 M 29, 19 etc.

In den andern Verbalstämmen verhalten sich diese Verba vor Suffixen wie feste Verba. Nur zeigt sich hier einmal ein Jussiv vor dem Suffix: **וְיִגְדֶּךָ** (und er möge dir [es] verkündigen = damit er es dir verkündige) 5 M 32, 7. — Bemerke **יָדַעְנוּ** (er kennt uns) Jes. 63, 16 mit Perfectsuffix, vielleicht wegen des *γ* und der Pausa; vgl. S. 224.

9. **Doppelt schwach.** a) Verba **נִחַם** und mediae gutturalis.

Beim Imperfect Qal unterbleibt die Assimilation meist und zwar bei Stammvocal *o*, den nur **יִנָּחֵם** (er knurrt) Jes. 5, 29 f. zeigt, wie auch Stammvocal *a*, den alle andern haben. So auch von **נָחַח** (heruntersteigen) **תִּנָּחֵחַ** 3. sg. fem. Ps. 38, 3 (Qimchi 75, a und Wurzelbuch s. v.), und man braucht nicht mit Bö. I. S. 225 zu vermuthen, dass nach dem vorausgehenden Perf. Niqtal auch hier das Impf. Niqtal beabsichtigt sei; denn nichtassimilirte und assimilirte Form kam ja auch bei den einfach schwachen **נִחַם** mehrfach vor [Nr. 2 dieses §].

Hierneben heisst es nun auch **יִרְדּוּ** (descendet) Jr. 21, 13 (Qimchi 75, a und WB. s. v.) und **יִרְדּוּ** Spr. 17, 10, ein **יִרְדּוּ**, wie die Masora bemerkt. An der letzteren Stelle hat das Targum: **יִרְדּוּ** (es tritt ein.

kommt über); Abenesra z. St. „von ירד“. Gesenius verweist im Thesaurus s. v. auf sein Lgb. § 51, 1, Anm. 1, wo er vom ירדן spricht. Davon kann aber hier nicht die Rede sein, weil ירדן (das Schelten), also kein vornbetontes Wort, folgt. Ew. § 139, c: „an letzterer Stelle [Spr. 17, 10] hat das Wort gar den Ton vorn, welches allerdings nach § a nicht sehr auffällig wäre“. In Abschnitt a) dieses § 139 spricht er nun von den Imperfecten ירד etc.; man sieht nun nicht, wie aus der Verweisung darauf die besondere Betonung des ירד erklärt werden soll, denn jene Imperfecte haben ja alle den Accent auf der Letzten. Olsh. § 237, a: „Spr. 17, 10 mit einer ganz ungewöhnlichen Betonung, die incorrect erscheint, aber auf der Annahme einer andern Ableitung beruhen wird.“ Was er mit dem letzten Satze meint, sagt er nicht; jedenfalls aber sollen die Punctatoren, da die Ableitung von ירד nichts helfen würde, an Ableitung von ירד gedacht und dann z. B. nach ירד Hi. 3, 6 [vgl. unten § 41, 5, a] eine Mittelbetonung vorausgesetzt haben. Von dieser Voraussetzung können aber die Punctatoren nicht ausgegangen sein, weil ירד nicht in der Bedeutung „heruntersteigen“ oder „brennen“ existirt, und die Bedeutung „wegraffen“ nicht passt; auch die LXX jedenfalls mit ihrem συρρίβει [conterit] nur eine Auslegung des „descendit“, nicht eine Ableitung von ירד beabsichtigt haben. Qimchi freilich hat Mikhlol 113, a und Wurzelbuch s. v. ירד diese Ableitung vorgetragen, vgl. an der letzteren Stelle: „nach der Norm (יִרְדֵּי) von ירדן [und sie verirrte sich 1 M 21, 14], und seine rechtmässige Form wäre ירדן, und seine Bedeutung ist die des Nehmens“ (יִרְדֵּי); und [aber] es passt [auch], dass ירד von der Wurzel ירד komme, wie wenn man sagen wollte: sie steigt herab (יִרְדֵּי) etc.“ Auch wäre, weil das Verb ירד und primae י ist, das Sere [anstatt Chireq] dabei eine einzigartige Ausnahme, wenn auch nicht das י dann Dagesch lene und Schewa quiescens [wie bei ירד] hätte bekommen müssen. — Bð. I. S. 302 giebt die Erklärung, dass die Form von ירד stamme, aber der Ton des Nachdrucks halber auf die vorletzte Silbe gelegt worden sei, wie sonst manchmal im Jussiv und Imperativ. Das bleibt zwar prekär, ist aber als letztes Auskunftsmittel unanfechtbar, weil wenigstens ein analoger Fall (2 Chr. 24, 11; vgl. § 41, 5, a) mit Wahrscheinlichkeit nachgewiesen wird. Der Sinn wäre also; Es dringt wirklich [tiefer] ein; es macht in der That [mehr] Eindruck etc. — Stade erwähnt weder § 126, b noch 510, b, dass die Form ausnahmsweise auf der Vorletzten betont ist, giebt überhaupt die Betonung nicht an. — ירד Hi. 21, 13 mit Dagesch forte orthoconsonanticum pausa [S. 53]; Qimchi 76, a; vgl. Wurzelbuch s. v.: „Es scheint mir, dass von dieser Wurzel (ירד) stamme ירד, und das Dageschirtsein des י ist wegen der Pausa zur Verzierung“. Ein solches Dagesch forte

affectuosum nahm auch an Ges. Lgb. S. 85; Bō. I. S. 299; auch Ew. § 139, c; Olsh. § 237, a, nur dass die beiden letzten Gelehrten meinen, dass die Masoreten an ein anderes  $\text{נָחַם}$ , nämlich von  $\text{נָחַם}$  (§ 34, 7, a), gedacht hätten. Da indess das genannte Dagesch auch gerade in dem scharf abgestossenen  $\text{נָחַם}$  noch Jes. 33, 12; Jr. 51, 58 erscheint, so ist jene Vermuthung überflüssig. — Stade erwähnt § 523 unsere Form  $\text{נָחַם}$  nicht; auch nicht § 39 beim Dagesch affectuosum.

Imperativ:  $\text{נָחֵם}$  (und verriegele!) 2 Sm. 13, 17; aber  $\text{נָחֵם}$  (führe!) 2 Kg. 4, 24.

Infinitivus cstr.:  $\text{לְנַחֵם}$  4 M 34, 18 (um erben zu lassen; zufällig eine von den wenigen Stellen, wo das Verb causativ ist).

Niqtal.  $\text{נִנְחַרְתִּי}$  (ich bin abgeschüttelt worden) Ps. 109, 23; aber  $\text{נִנְחַרְתִּי}$  (sie senkten sich herab) Ps. 38, 3; Qimchi 75, b; vgl. WB. s. v.: „Seine gesetzmässige Form wäre  $\text{נִנְחַרְתִּי}$ , wie wenn er sagen wollte: sie steigen herab nach mir und lagern sich auf mich“.  $\text{נָחַם}$  (sich trösten oder sichs gereuen lassen) etc.; Impf.  $\text{יִנְחֶם}$ ,  $\text{יִנְחֶם}$  etc.

Qittel.  $\text{נָחַל}$  (erben lassen);  $\text{נָחַם}$  (trösten);  $\text{נָחַשׁ}$  (wahrsagen etc.) 2 Kg. 21, 6;  $\text{נָחַחָהּ}$  (sie hat niedergedrückt = gespannt [den Bogen]) Ps. 18, 35; das Targum übersetzt ganz frei; die LXX rathen auf  $\text{נָחַחָהּ}$  mit ihrem  $\epsilon\theta\sigma\upsilon$ ; Qimchi leitet es von  $\text{נָחַח}$  ab = gebrochen ist. Im Imperfectstamm haben alle Pathach; vgl. z. B.  $\text{נָחַח}$  (drück nieder = ebne!) Ps. 65, 11; diess leitet Qimchi wieder von  $\text{נָחַח}$  ab; WB. s. v. — Mit mittlerem  $\text{נָחַח}$  (führen), aber  $\text{נָחַל}$  (führen) 2 M 15, 13, aber beim Imperfectstamm hat auch dieses Pathach, vgl. Ps. 23, 2. —  $\text{נָחַר}$  (schütteln) Ps. 136, 15; ebenso  $\text{נָחַר}$ . —  $\text{נָחַחָהּ}$  (verabscheuen) Ps. 89, 40, aber  $\text{נָחַח}$  KL. 2, 7, und so auch  $\text{נָחַח}$  (eherechen) und  $\text{נָחַח}$  (schmähen); aber im Impf. haben diese beiden Verba theils Qames Ps. 74, 10 [Bō. II. S. 368 falsch v. 13; auch da hat Baer-Delitzsch Pathach] und Hosea 4, 13 f., theils Pathach 4 M 14, 11 und Jr. 29, 23, wo aber auch Andere  $\text{נָחַח}$  lesen. Also das „stets  $\text{נָחַח}$ “, was Ew. § 141, b, Anm. schreibt, muss irreführen. Im Particip hat  $\text{נָחַח}$  immer Qames; aber  $\text{נָחַח}$  theils Qames 4 M 14, 23, theils Pathach Jes. 60, 14; Jr. 23, 17. —  $\text{נָחַח}$  2 Sm. 12, 14 mit Perfectvocalisation Inf. abs., vielleicht zum Gleichklang mit dem folgenden Perfect; Qimchi, WB. s. v.; Ew. § 240, c; Olsh. § 182, e; Bō. II. S. 227; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 3; Stade § 221 „falls der Text richtig ist“.

Quttal. Bloss נָחַם Jes. 66, 13. Die Meinung von Ges. Thes. s. v., dass נָחַם Jes. 54, 11 ein Particip ohne נ sei, hat keine Anhänger gefunden; obgleich diese Auffassung sehr gut zu dem vorausgehenden Adjectiv und Particip passt; und selbstverständlich nicht mit Nägelsbach z. St. zu sagen ist: „נִי ist Perfect, denn als Particip müsste es נָחַם heißen“; indess wenigstens die Punctatoren haben die Form als Verbum finitum betrachtet, weil sie dieselbe in Pausa auf der Paenultima betont haben. Vgl. oben S. 270 über נָחַם. — Kein Verb mit anderm Gut-tural in der Mitte bietet Quttalformen.

Hithqattel. נָחַל und נָחַם zeigen Pathach; bemerke aber נָחַל 4 M 33, 54. Neben נָחַם erscheint auch einmal (denn נָחַם Jes. 1, 24 wird richtig von Qimchi, WB. s. v. gegenüber dem Rabbi Jona für Niphal erklärt) mit Assimilation des נ נָחַם נִי Hes. 5, 13, wo überdiess in der Pausa das alte α der letzten Stammsilbe nach Erwartung bewahrt und das vorhergehende Pathach in der virtuell geschärften Silbe sich zu α dissimilirt hat, vgl. oben S. 271 über 4 M 8, 7; dieselbe Erscheinung noch in נָחַם Ps. 119, 52; 4 M 23, 19; 5 M 32, 36. — Ebenso Pathach findet sich in נָחַל (ich will dahin gehen so für mich) 1 M 33, 14. — נָחַם (entschütte dich!) Jes. 52, 2 ist der einzige Fall, wo überhaupt פ als mittlerer Stammconsonant keine Ersatzdehnung im Hithq. hat.

נָחַם (geschmäht) Jes. 52, 5 ist immer als Ptc. von Hithpoel aufgefasst worden: Qimchi 62, b: „Es giebt ein Wort, zusammengesetzt aus dieser Conjugation [Qotel] und der achten, welche Hithqattel ist: נָחַם; in welchem das Dagesch für den Mangel des נ ist, und es sollte sein נָחַם; und es ist zusammengesetzt aus dem Particip der achten נָחַם und dem Ptc. Qotel = נָחַם etc.“; Ges. Thes. s. v.; Ew. § 132, b; Olsh. § 274; Mühlau-Volck s. v. [wo aber das Pathach zu corrigiren ist]; Ges.-Kautzsch § 55, 1; Stade § 165. — Nur Bö. will I. S. 159, wie bei נָחַם, das Chireq unserer Form als „emphatisch und pausal“ auffassen, demnach die Form als Ptc. Pual ansehen. Ich habe aber schon oben § 25, 5 (S. 197 f.) die Unmöglichkeit dieser Annahme nachzuweisen gesucht.

Hiqtil. נָחַל (erben lassen); נָחַל (beschuhen) 2 Chr. 28, 15. — Imperfectum נָחַל etc.

Wenn נָחַל für wirklich aus נָחַל, als direct-causativem Hiqtil, entstanden erklärt wird [Ges. Lgb. S. 411; Thes. s. v.

כִּנֵּן mit vielen Andern]: so ist nicht so sehr auffallend, dass כִּנֵּן seinen Vocal an den vorausgehenden vocallosen Consonanten abgegeben hätte [denn diess kommt oft vor, vgl. S. 276 und § 35]; aber es müsste auch e für i angenommen werden. — Glaubt man aber, dass die Form, wie sie dasteht, als Impf. von כִּנֵּן (blühen) gemeint sei [Ew. § 141, b; Olsh. § 257, f „soll nach der jetzigen Aussprache hieher zu den כִּנֵּן gehören“; Mühlau-Volck s. v. כִּנֵּן nach Delitzsch z. St.; Ges.-Kautzsch § 73, Anm. 3]: so ist auffallend, dass ein כִּנֵּן zur Anzeige eines e gebraucht worden sein soll. Und dieses kann man nicht hinreichend mit Ew. § 15, e durch Hinweis auf כִּנֵּן Spr. 6, 11; 30, 8 oder כִּנֵּן Hes. 6, 6 (nach Ew. § 138, b = כִּנֵּן von כִּנֵּן) und gar nicht mit Mühlau-Volck durch Hinweis auf כִּנֵּן Hos. 10, 4 [gemeint ist v. 14] erklärlich machen, denn zur Anzeige von a dient כִּנֵּן öfter und naturgemäss. Dieselbe Schwierigkeit ist, wenn Qimchi, WB. s. v. die Form von einem כִּנֵּן ableitet, welches er auch dem כִּנֵּן, כִּנֵּן (Blüthe) zu Grunde legt; denn seine einfache Bemerkung hilft nicht „das Aleph ist darin an Stelle des Jod“. — Beiden Schwierigkeiten entgeht man, wenn man mit Böttcher I. S. 251, Anm. meint, dass unserer Punctuation ein „unangemerktes Qeri“ כִּנֵּן zu Grunde liege, dass also die Punctatoren wohl gewusst hätten, das Kethib sei כִּנֵּן auszusprechen. Daran ist nun der Satz, dass es auch „unangemerkte Qeri“ gebe, welchen Böttcher öfter verwendet, nicht richtig; aber richtig ist der Gedanke von der ursprünglich beabsichtigten und der später vorgezogenen Auffassung. Diesen Gedanken hat auch Olsh. a. a. O. und Stade § 492, a. — Beabsichtigt war also auch nach meiner Ansicht ursprünglich כִּנֵּן (verächtlich ist) und כִּנֵּן war als Euphemismus für ein menschliches Glied gemeint, das man nicht gern mit dem richtigen Namen benannte. — Es konnte ja auch die Stumpfheit der Zähne nicht noch einmal hervorgehoben werden nach v. 3, und gegen den Mandelbaum als Bezeichnung des Greisenhaares ist schon genug gesagt worden. — Weil man den Euphemismus nicht verstehen konnte oder wollte, las man das Verb so, als wenn כִּנֵּן Mandelbaum bedeute.

Imp. הִנְחֵר (lass hinabsteigen!) Joel 4, 11, also mit Pathach, obgleich ausser Pausa; Abweichung von § 31, 7. Ew. § 226, c; Stade § 595, a erwähnen die Form nicht. Olsh. § 256, a erwähnt sie, aber nicht als auffallend. Nur Böttcher versucht



eine Erklärung, aber schwankt, ob er den Nasenlaut (§ 348], der aber doch nicht in derselben Silbe steht, oder den folgenden Guttural (§ 378] die Ursache des *a* sein lassen soll. Letzterer mag die Veranlassung zur Wahl der Aussprache gewesen sein; denn dass im Leben der Sprache diese Imperative Hiqtıl von Verbis mediae gutt. mit *e* und *a* gelautet haben, ersieht man daraus, dass sie in der Pausa das *a* haben.

א' 5 M 32, 8 בְּהִנָּחֵל ע' ג' בְּד' ב' א' (als erben liess der Höchste die Völker, als er zertheilte die Menschenkinder: da setzte er fest etc.); also Inf. constr. mit *ē*, Ew. § 238, d. Wenn dieser ihn mit dem leichteren, auch für den Indicativ gebrauchten *e*-Imperfect (oben S. 210) zusammenbringen will § 233, a, so hat er dadurch auf die richtige Analogie hingewiesen, indem beiderlei *ē* Spuren von der früheren Vocalisation des Imperfectstammes Hiqtıl sind. Bö. II. S. 365 will die beiden Gutturale (ה' und das folgende ע') als Ursache auffassen; aber da diess nicht überall giltig ist, vgl. oben S. 309, so ist es überhaupt nicht zur Erklärung zu verwenden. Olsh. § 258, b; Ges.-Kautzsch § 58, Anm. 2: keine Deutung; Stade § 621, a: viell. = הִנָּחֵל.

Hoqtal. הִנָּחֵל; vgl. הִנָּחוּ Dn. 5, 20.

Vor Suffixen verhalten sich diese Verba, wie die verba mediae gutturalis überhaupt. Ausnahme: הִנָּחֵלְךָ (und ich beschuhte dich) Hes. 16, 10. Ohne Erklärung steht es bei Ges. Lgb. § 100, Anm. 12. Bö. I. S. 304 will die Kürze des *a* aus der Lebhaftigkeit der Darstellung ableiten. Ich glaube vielmehr, dass man die Form als Denominativ von הִנָּחֵל darstellen wollte, damit sie nicht als Form von הִנָּחֵל (verriegeln) erscheine. Ew., Olsh., Stade erwähnen die Form nicht. — Beim Qittel vgl. z. B. הִנָּחֵנִי (er führet mich) Ps. 23, 2. — Nach Erwartung, vgl. oben § 31, 8, heisst es הִנָּחֵךְ 5 M 28, 37 und אֲנִיחֶמְכֶם Jes. 66, 13.

Da ausgemachterweise auch schon im biblischen Hebräisch Spuren davon vorkommen, dass das anlautende Jod in den Vocal überging (vgl. הָאֵל für ה' 2 Sm. 14, 19 und Mi. 6, 10; הָאֵבֶר für ה' den Vater Davids 1 Chr. 2, 13), so kann principiell nicht geleugnet werden, dass auch das Jod der 3. sg. masc. Ipfi. wie *i* ausgesprochen werden und auch diese Aussprache in der Orthographie sich geltend machen konnte. Und auch Verwechselung mit der ersten sing. konnte im Qal nicht eintreten, weil letztere durch ihr Segol noch gesondert

blieb. Wenn also Context und Versionen irgendwo diese Schreibweise der dritten sing. masc. an die Hand geben, so ist das Zugeständniss nicht zu verweigern. Und diess scheint mir bei  $\text{יְהוָה יִצְעַק}$  Jes. 51, 19 der Fall zu sein (Bö. I. S. 271). Denn im parallelen Glied steht die dritte sing. masc.; ferner lässt sich  $\text{יְהוָה}$  mit der ersten sing. nicht construiren, das ist formal (weil  $\text{יִצְעַק}$  nicht ergänzt werden kann) und sachlich unmöglich; endlich die LXX bieten  $\tau\acute{\iota}\varsigma \pi\alpha\rho\alpha\kappa\alpha\lambda\acute{\epsilon}\sigma\sigma\epsilon\iota \sigma\epsilon$ ; und auch das Targum hat die dritte singularis „es ist keiner, der dich tröstet, ausser ich“.

$\text{וְהִתְחַלְּקוּם}$  (und sie theilen sie sich als Erbtheil aus) Jes. 14, 2 bemerke als zweites Beispiel [vgl. § 31, 8], wo an das verbum finitum eines reflexiv-passiven Verbalstammes ein Suffix hängt ist.

b) Verba  $\text{יָצַח}$  und tertiae gutturalis.

Imperfect Qal  $\text{יִצָּח}$  (er strahlt) Hi. 18, 5;  $\text{יִצָּח}$  (stössig sein) 2 M 21, 28. 32;  $\text{יִצַּע}$  (berühren) etc. 3 M 5, 3 etc.;  $\text{יִדָּח}$  (stossen) 2 Sm. 14, 14;  $\text{יִטַּע}$  (pflanzen) etc. 1 M 2, 8 etc., in  $\text{יִטַּעַר}$  Jes. 17, 10 haben Editionen kein Dagesch forte; vgl. unter Nr. 2 dieses § den Fall aus Jes. 22, 10; J. H. Michaelis z. St.;  $\text{יִטַּח}$  (ausreissen) Spr. 15, 25;  $\text{יִטַּע}$  (die Zeltpflocke herausreissen = aufbrechen) von 1 M 12, 9 an. Die Formen dieses Verbs mit Vocalafformativen verlieren ihr Dagesch forte, z. B. auch  $\text{נִטַּעַר}$  (wir wollen aufbrechen) 1 M 33, 12;  $\text{יִפַּח}$  (blasen) 1 M 2, 7.

Imperativ:  $\text{נִצַּע}$  Ps. 144, 5;  $\text{טַע}$  5 M 2, 24;  $\text{פָּחַי}$  Hes. 37, 9; aber auch  $\text{נִטַּע}$  2 Kg. 19, 29 etc.

Infinitivus cstr.:  $\text{נִצֵּחַ}$  und  $\text{נִצֵּחַ}$ ;  $\text{נִדֵּחַ}$  5 M 20, 19;  $\text{נִטַּעַר}$  und  $\text{נִטַּע}$ ;  $\text{נִטַּעַר}$ ;  $\text{נִטַּע}$  Hes. 22, 20. — Für den Inf. steht auch  $\text{נִטַּעַר}$  (aufbrechen) 5 M 10, 11; aber diese Form hat 4 M 10, 2 nicht Qal-Bedeutung, wie Ew. § 239, a; Bö. II. S. 234; Mü.-V. s. v. angeben, sondern Hiqtıl-Bedeutung, wie Sinn und Construction fordern, wie auch das Trg. ( $\text{ἐξαιτῆσαι}$ , aufbrechen lassen) sowie die LXX ( $\text{ἐξαιτῆσαι}$ ) es geben und Ges. Thes. s. v. vorziehen möchte.

Niqtal.  $\text{נִדָּח}$ ;  $\text{נִטַּע}$  Jes. 40, 24;  $\text{נִטַּח}$  5 M 28, 63;  $\text{נִטַּע}$  Jes. 38, 12;  $\text{נִצָּחוֹת}$  (dauernd, fem.) Jr. 8, 5;  $\text{נִצָּח}$  (ausgeschlagen werden) Hi. 4, 10. — Obgleich vom Ptc.  $\text{נִדָּח}$  die Formen  $\text{נִדָּחוֹת}$  2 Sm. 14, 13 und  $\text{נִדָּחוֹת}$  Jr. 49, 36 ihr Dagesch forte behalten haben, und obgleich aus dem Dentalen Jes. 17, 10; 22, 10 nur bei vorhergehendem Dentalen das Dagesch forte ausnahmsweise

verschwunden ist: so glaube ich doch, dass man bei ך״ו Jes. 11, 12; 56, 8; Ps. 147, 2 an das häufig gebrauchte ך״ו, nicht jedoch [was Ges. Thes. s. v. ך״ו für möglich hält und Bō. II. S. 457 bestimmt behauptet] an das seltene ך״ו gedacht habe. Von ך״ו leitet die Formen auch Qimchi, WB. s. v. ab, nur dass er hinzufügt: „Und es ist möglich, dass die Form Adjectivum vom Qal nach der Analogie von ך״ו Jes. 24, 7 ist“. Daran ist nicht zu denken, weil ך״ו ein transitives Verb ist.

Hiqtil — ך״ו etc., ך״ו Esth. 4, 14; 2 Sm. 15, 14; ך״ו. — Impf. ך״ו (aussprudeln, verkündigen; ך״ו Ps. 78, 2; ך״ו Ps. 119, 171. — Die leichtere Form des Imperfects, wenn auch nicht in Jussivbedeutung: ך״ו Ps. 78, 26; Impf. cons. z. B. ך״ו Jes. 6, 7. — Imperativ ohne Suffix kommt nicht vor, müsste aber z. B. ך״ו gelautet haben; ך״ו, ך״ו, ך״ו. — Infinitivus cstr. ך״ו Esth. 2, 12. — Ptc. ך״ו Pred. 8, 14. etc. — Hoqtal z. B. Ptc. ך״ו Jes. 13, 14.

Vor Suffixen verhalten sich diese Verba, wie die verba tertiae gutturalis. Bemerke: ך״ו (wir haben dich verletzt) 1 M 26, 29; ך״ו (du pflanzest sie [eos]) 2 M 15, 17; ך״ו (ihr Aufbrechen) 1 M 11, 2; mit ך״ו zeigt sich nur ך״ו (dein [fm.] Pflanzen) Jes. 17, 11.

c) Verbum ך״ו und tertiae gutturalis: ך״ו (nehmen).

Ist es möglich, dass ך״ו Hes. 17, 5 für ך״ו aus dem Leben der Sprache stammt? Ja; bei einem so vielgebrauchten Worte konnte der erste liquide Laut auch verschluckt werden; vgl. oben Nr. 1 dieses §. Während Ges. Lgb. S. 139 diesen Fall der Silbenaphaeresis nicht mit erwähnt, nahm er die Form als richtig überliefert an dort S. 356, Anm. und im Thes. s. v.; ebenso Rōd. im Index analyt. und Mō. V. im analyt. Anhang. Qimchi, Mikhlol, 77, a „denn so haben wir es gefunden“, und im WB. s. v. fügt er hinzu: „Und es ist mit Qames versehen, um eine Trennung zwischen ihm und dem Imperativ zu bewirken“. — Das Urtheil von Olsh. § 89 über alle diese Fälle, dass sie „zufällige Beschädigungen“ seien, steht oben Nr. 1; auch dass Ges.-Kautzsch § 19, 3 unsern Fall nicht mit erwähnt; Stade § 384: „Statt ך״ו [sic] Hes. 17, 5 lies ך״ו“. — Wie Ewald, der unsere Form im Lehrbuch gar nicht erwähnt, in seiner Erklärung der Propheten zu unserm ך״ו ein Substantiv von ך״ו verglichen hat [von Smend z. St. acceptirt]: so will Bō. I. S. 137, Anm. unsere Form als Ptc. von diesem ך״ו fassen und übersetzen „wuchernd [an grossem Wasser]“. Aber wenn er diess wegen des am Versan-

fange stehenden  $\text{קָרַךְ}$  thun will, dann muss ich sagen, dass mir dieses gerade ein Grund dafür ist, das  $\text{קָרַךְ}$  als Perfect für  $\text{קָרַךְ}$  festzuhalten; weil wir dann einen vollkommenen Parallelismus zwischen 17<sup>a</sup> (nahm und setzte ihn) und 17<sup>b</sup> (nahm ihn an grosses Wasser, zu einer wasserliebenden Pflanze machte er ihn) haben. Gerade als Wiederaufnahme des vorausgehenden  $\text{קָרַךְ}$  konnte das  $\text{קָרַךְ}$ , das im Targum mit „setzte ihn“ wiedergegeben wird, von den LXX übergegangen werden.

$\text{לָקַחְתָּ}$  (du [fm.] hast genommen) Hes. 22, 12, aber einmal  $\text{לָקַחְתָּ}$  1 Kg. 14, 3. Ges. Lgb. S. 336 hatte unrichtig gerade aus dieser Stelle die regelmässige Form citirt; im Thes. s. v. hat er die Form ohne Hilfspathach bei 1 Kg. 14, 3, aber unrichtig Hes. 22, 12 hinzugefügt.

Imperfectum  $\text{קָרַךְ}$  etc.; aber vor Vocalaffirmativen verliert  $\text{ק}$  sein Dagesch forte, also  $\text{קָרַךְ}$  Zeph. 3, 7;  $\text{קָרַךְ}$ ,  $\text{קָרַךְ}$ ;  $\text{קָרַךְ}$  [קָרַךְ], mit  $\text{א}$  beim  $\text{ו}$  cohortativum steht Jes. 56, 12 in einem Theil der Codices; vgl. § 23, 3 über Ps. 20, 4; Qimchi erwähnt nichts von einer besondern Form in Jes. 56);  $\text{קָרַךְ}$

Imperativ  $\text{קָרַךְ}$ ; verstärkt  $\text{קָרַךְ}$ ;  $\text{קָרַךְ}$ ,  $\text{קָרַךְ}$ ; aber  $\text{לָקַחְתָּ}$ ,  $\text{לָקַחְתָּ}$  2 M 29, 1; Hes. 37, 16; Spr. 20, 16; 1 Kg. 17, 11.

Infinitiv  $\text{קָרַךְ}$ . Das einmalige  $\text{קָרַךְ}$  2 Kg. 12, 9 erwähnt Qimchi 77, a mit den Worten: „Mit Schewa das  $\text{ק}$ , um das Wort hineilen zu lassen zu dem  $\text{קָרַךְ}$ , welches Milel ist“. Es ist von Ges. Lgb. § 102, Anm. 10 ohne Erklärungsversuch bemerkt; von Ew. § 62, a und Olsh. § 147, e als ein Fall der öfter vorkommenden Versetzung des Silbenvocals hinter den zweiten Stammconsonanten aufgeführt. Während diese Begründung zu allgemein ist, auch wenn man die Beobachtung hinzu nimmt, dass Gutturale diese Metathesis begünstigen (vgl. § 31, 8 über die Form aus Zach. 7, 14): scheint die von Bö. § 1107, b „um die eintönigen zwei Milel zu vermeiden“ der Rücksicht auf den Ton zuviel Macht zuzuschreiben. Aber dieses zufällige Zusammentreffen der Betonung kann die Veranlassung zur Wahl dieser auch sonst im Sprachleben möglichen und vielleicht gebräuchlichen Wortgestalt gegeben haben. — Mit  $\text{לָקַחְתָּ}$  heisst es  $\text{לָקַחְתָּ}$ . So als Infinitiv ist auch  $\text{לָקַחְתָּ}$  1 M 30, 15 nach der feststehenden Regel der Punctuation gemeint. So auch Olsh. § 232, h, wenn er auch mit Unrecht diese Auffassung der Punctatoren eine unrichtige nennt; Bö. II. S. 361; Stade § 439, a [Delitzsch und Dillmann z. St.]. Dagegen, dass auch

die Punctatoren die Form als 2. sg. fem. Perfecti gemeint hätten, diess ist die Ansicht von Ew. § 195, b [Tuch z. St.]. — Dass die Function des Inf. auch durch חָזַל verwaltet wird 2 Chr. 19, 7, hat nur Bö. II. S. 235 hervorgehoben. — Inf. abs. חָזַל; Ptc. חָזַל.

Niqtal: חָזַל 1 Sm. 4, 11. 17. 22; Hes. 33, 6; חָזַל 2 Kg. 2, 9; חָזַל Esth. 2, 8 etc. Inf. חָזַל 1 Sm. 4, 19 ff.; 21, 7. [Qimchi 77, b sagt: „חָזַל und so ganz durch, und zu den unversehrten Verben gehört die Form חָזַל Hes. 33, 6 und zwar qamesirt bei Zaqeph qaton“. Aber Formen vom Perfectstamm Niqtal, welche das ח assimilirt hätten, sind uns nicht überliefert].

Quttal. Das Perf. Quttal und Impf. Hoqtal, die sich im Sprachgebrauch einander ergänzen, nimmt Bö. II. S. 104 wieder als Passivum des Qal. Hier ist diese Aufstellung wieder möglich. — חָזַל; חָזַל 1 M 2, 23. Nicht begründet war dieses Chateph-Qames bei Ges. Lgb. S. 78. — Es kann natürlich kein Vererbungschateph-qames sein, weil kein *o* in dieser Silbe gestanden hat; aber es kann wohl ein Assimilationschateph-qames genannt werden, insofern das *u* und das emphatische *p* zusammen den Schewalaut verdunkelt haben mögen [Ew. § 41, c; Olsh. § 65, c; Bö. I. S. 221; Ges.-Kautzsch § 10, 2]. Weniger richtig dürfte es sein, mit Stade § 104 unser Wort zu denjenigen Beispielen zu stellen, wo ein Chateph-Qames der dritten Art d. h. der allgemeinen Trübung des *a*-lautes vorliegt [S. 74]. — חָזַל 2 Kg. 2, 10 ist als Ptc. ohne ח gefasst von Ges. Lgb. S. 316; Ew. § 169, d; Olsh. § 250, c; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 6; Stade § 220. — Bö. II. S. 246, Anm. 8 stimmt nur desshalb nicht bei, weil er, wie angegeben, überhaupt חָזַל als Passivum vom Qal ansieht, dem ein Ptc. nach Art des verbum finitum, wie חָזַל, gegeben sei. — Hoqtal: חָזַל 1 M 18, 4 etc.

Vor Suffixen wie ein Verbum *tertiæ gutturalis*.

Bemerke nur: חָזַל Hos. 11, 3. Obgleich da die erste ps. sg. vorhergeht und nachfolgt auch die LXX (*ἀνέλαβον*) und das Targum [חָזַלְתִּי (ich hob sie auf)] die 1. sg. übersetzen [also die ursprüngliche Lesart, wenn auch nicht חָזַלְתִּי, so doch חָזַלְתִּי gewesen zu sein scheinen könnte]: so muss es doch noch als eine leichtere Annahme erscheinen, dass diese Uebersetzer die Rede gleichförmiger gemacht haben, als dass sich aus der gleichförmigen Rede eine schwierige durch eine dreifache Veränderung gebildet hat, nämlich Weg-

lassung des Präformativ ן und Verwandlung des Suffix ן in ן, so wie des darauf folgenden ך in ך. Es scheint also auch hier, wie Hes. 17, 5, gerathen, eine Verschluckung der ersten Silbe anzunehmen, sodass die Form für לָקַח stünde. So nicht Ges. Lgh. S. 454, wie Wünsche zur Hoseastelle angiebt, denn dort steht nichts davon und Ges. hatte überhaupt eine andere Meinung; aber Mühlau-Volck im analyt. Anhang. — Aber לָקַח will herstellen Ew. z. St. Olsh. § 77, i; Stade § 384. — Für den Inf. — לָקַח ist die Form genommen von Ges. Thes. s. v. „eos sumendo“, während er im Lgh. S. 356, Anm. die Wahl zwischen der 1. und der 3. Auffassung liess; Bð. I. S. 531; [Bðd. im index analyticus referirt bloss.]. Diese Ansicht ist die unwahrscheinlichste.

Der Imperativ mit Suffix ist einmal vor Maqqeph gestellt; daher קָחִינָה (nimm = hole sie doch!) 1 M 48, 9. — Infinitivus cstr. קָחִי etc.

### § 34. Verba ע"ע

d. h. Verba, deren ע oder mittlerer Stammconsonant doppelt ist; m. a. W.: Verba, derer zweiter und dritter Stammconsonant identisch ist.

Paradigmata: סָבַב (umgeben); קָלַל (leicht sein).

Perfectum:	סָבַב;	קָלַל
	סָבְבָה;	קָלְלָה
	סָבְבוּ;	קָלְלוּ
Imperfectum:	יָסֵב;	יָקַל
	תִּסְבֵּי;	תִּקְלִי
	תִּסְבִּינָה;	תִּקְלִינָה
Imperativus:	סֵב;	
	סְבִי	
	סְבִינָה	
Infinitivus cstr.:	סֵב;	קַל
" abs.:	סָבַב	
Participium:	סָבֵב	
	סָבִיב	

1. Transitives Qal. — Im Perfect herrscht die uncontrahirte Aussprache bei der affirmativlosen und den mit

Vocalafformativen versehenen Formen, vgl. z. B. קָרַר (zusammenbinden, einengen) Hos. 4, 19; גָּלְלָהּ (sie wälzten) 1 M 29, 3. 8 mit Schewa compositum wegen Aufeinanderfolge desselben Consonanten; Ges. Lgb. S. 77 u. A. Und so bei diesen Verben nach der S. 71 aus den Dikduke reproducirten Regel. Ausnahme קָמַר (schweigen, still sein) Hi. 30, 27 in Pausa, wie auch Ps. 35, 15. Die contrahirte Aussprache herrscht bei den mit Consonantafformativen versehenen Formen, vgl. z. B. mit Ersatzdehnung בָּרַרְתִּי (ich trenne) Hes. 20, 38; ausser bei קָמַרְתִּי (sinnen) Zach. 8, 14 f. und בָּזַזְתִּי (plündern) 5 M 2, 35, welches nicht mit Bō. II. S. 478 wegen בָּזַזְתִּי 3, 7 als Schreibfehler betrachtet werden kann.

Dass dieses von Böttcher II. S. 478 durch Vorführung aller Beispiele bewiesene Gesetz noch nicht Verwerthung gefunden hat, hat Mühlau in seiner Recension von Ges.-Kautzsch in Schürer's Theol. Literaturztg. 1879, Nr. 16 hervorgehoben. Olsh. § 233, c hatte allerdings die doppelte Flexionsweise dargestellt, hatte aber nicht die Beziehung derselben zum transitiven und intransitiven Imperfectstamm bemerkt.

Das *o*, welches vor den Consonantafformativen erscheint, ist — a) aus der Zuhilfenahme einer litera quiescens erklärt worden (Ges. Lgb. S. 358). Das ist der äusserlichste Standpunct der Betrachtung, wo man den Vocalbuchstaben für den Vocallaut nahm — b) Dieser Vocal sollte aus der Nachahmung der ל"ו (welche Gesenius schon verglichen hatte) stammen. So Bō. II. S. 477. Diese Erklärung kann sich auf das Arabische berufen, weil da der Zwischenvocal gewöhnlich *ai*, *ē* heisst; aber kaum auf das Hebr. Denn hier haben die ל"ו eben kein *o* als Bindevocal, obgleich sie es allerdings „gehabt haben könnten“ (Ew. § 196, a, Anm.), soweit sie ל"ו waren, vgl. קָלַתִּי Hi. 3, 26. Und im Hebr. haben ferner umgedreht die ק"ו kein *ai*, *ē*. Denn wenn לָלַךְ Jr. 11, 20; 29, 12 von Hitzig und Graf z. St. von לָלַךְ abgeleitet wird, weil der Prophet doch Gott seinen Rechtsstreit nicht zu offenbaren לָלַךְ brauche, so ist diess kein Grund, weil ja die Männer des Alten Testaments sehr oft Gott ihre Anliegen vortragen, und wenn Bō. II. S. 479 ihnen wegen der Präposition לָ beistimmt, so steht doch diess sehr oft für לָ zur Bezeichnung des Dativs, vgl. ein besonders deutliches Beispiel 1 M 37, 10. Wenn ferner Bō. a. a. O. mit Hitzig und Graf Jr. 33, 6 לָלַךְ von לָלַךְ wegen des Objectes „einen Ueberschwall von Heil“ herleiten wollte, so ist diess unnüthig und daher unannehmbar. Und ebensovienig braucht endlich קָמַרְתִּי Spr. 24, 29 von קָמַר abgeleitet zu

werden, was schon Qim. 133, a bekämpft. Da also der Zwischenvocal bei den  $\text{מ"ב}$  und den  $\text{מ"ז}$  nach der uns überlieferten Sprachentwicklungsstufe thatsächlich verschieden ist, so müsste zur Vertheidigung der Erklärung b) vorausgesetzt werden, dass der von den  $\text{מ"ב}$  auf die  $\text{מ"ז}$  übertragene Vocal  $\text{au}$ ,  $\text{ö}$  bei den  $\text{מ"ב}$  selbst zwar, indem sie sich immermehr zu  $\text{מ"ב}$  entwickelten, zu  $\text{ai}$ ,  $\text{ē}$ ,  $\text{i}$  geworden, bei den  $\text{מ"ז}$  aber geblieben wäre. Das ist nicht unmöglich. — c) Trotzdem kann man vielleicht diese immerhin befremdliche Annahme einer Nachahmung der  $\text{מ"ב}$  entbehrlich machen. Denn es kann der Vocalstammauslaut  $\text{a}$  bei diesen Verben, damit der Doppelconsonant am Ende hörbar blieb, beibehalten und betont und dadurch gedehnt worden sein. Dieses dadurch entstandene  $\text{ā}$  kann die gewöhnliche Trübung zu  $\text{ō}$  erfahren haben. So meint es jedenfalls Bickell § 129, vgl. „An  $\text{ō}$  is inserted . . . . , which has probably arisen through the lengthening of the  $\text{a}$  after its transposition“. — Ew. § 196, a, Anm.; Olsh. § 233, c; Ges.-Kautzsch § 67, 4, Anm.; Stade § 428, b sagen wohl, dass das  $\text{ō}$  aus  $\text{ā}$  entstanden sei, aber nicht, wie dieses auch im Arabischen sich zeigende  $\text{ā}$  selber entstanden sein möge; und ebensowenig Müller § 268. 276. Land § 212, c sagt, man habe den Nominativausgang  $\text{u}$  bei dem Stamm stehen lassen, der das  $\text{a}$  verloren hat. Indess von „Nominativ“-Ausgang kann man beim Verb [Imperfectum] überhaupt nicht wohl sprechen; jedenfalls hat das Perfect nie einen Auslaut  $\text{un}$  gehabt. — Ebenso scheint es am einfachsten, das  $\text{e}$ , welches bei den Formen des Imperfectstammes vor Consonantaffirmativen erscheint, als aus  $\text{u}$ ,  $\text{ē}$  differensirt aufzufassen. Diesen Zwischenvocal haben Ew. § 196, c und Stade § 535, b aus Nachahmung der  $\text{מ"ב}$  erklärt, also auf eine gleichmässige Erklärung beim Perfect und beim Imperfect verzichtet. Olsh. § 222, c: 243, a [244, a; 257, f. g.] hat nichts über den möglichen Ursprung dieses  $\text{ā}$ ; ebensowenig Ges.-Kautzsch § 67, 4, Anm. — Ich nenne daher  $\text{ō}$  und  $\text{ā}$  immer „Vocalstammauslaut“, wie ich dies Wort schon § 29 bei den Suffixen anstatt Bindevocal gebraucht habe.

An den contrahirten Stamm ist das Consonantaffirmativ ohne Vocalstammauslaut, wie es im Aramäischen geschieht, angehängt bei  $\text{מַמְרֵי}$  (sollten wir alle [verscheiden]?) 4 M 17, 28 und Jr. 44, 18 mit Qames bei Silluq. An diesen beiden Stellen kann kein Zweifel über die Zahl der Person aufkommen. Man könnte nur fragen, ob gerade bei diesem Verb die Analogie der  $\text{מ"ז}$  gewirkt habe, da eine solche beim Hiqtıl mit Suffix bemerkt wird, vgl. S. 360 über Jes. 33, 1 und das Adjectiv  $\text{מַרְאֵה}$ , welches sogar bei folgendem Maqqeph sein Qames hat (Olsh. § 139, a); es muss aber immerhin der Dauerlaut  $\text{m}$  den Anlass



gegeben haben, dass gerade bei diesem häufigen Verb die Analogie zur Geltung kam. — Ebenfalls als 1. plur. wird  $\text{הִמְנִי}$  (so bei Baer mit Dagesch medium orthoconsonanticum [S. 69 f.]) Ps. 64, 7 gefasst von Qimchi 128, a; Ges. Lgb. S. 373 und Mühlau-Volck s. v. „wir sind fertig“. Die Form ist aber nach dem Zusammenhang vielmehr die 3. plur. [LXX:  $\acute{\epsilon}\xi\acute{\epsilon}\lambda\iota\pi\omicron\nu$ ], und so Ew. § 83, b „sie sind zu Ende“ und so auch „fortassis“ Rödiger im index analyt. zum Thes.; Bö. II. S. 488 „wahrscheinlich“. Olsh. erwähnt Ps. 64, 7 nicht. — Und für diese Auffassung von Ps. 64, 7 als 3. plur. kann man um so leichter stimmen, weil die 3. plur.  $\text{הִמְנִי}$  auch KL. 3, 22 heisst, wie man nach der zweiten Hälfte des Verses nicht bezweifeln kann [Targum  $\text{לֹא אֶחָדֵינוּ יָחִיד}$  (sind nicht zurückgehalten worden [seine Barmherzigkeitserweisungen]; LXX:  $\sigma\upsilon\kappa\ \acute{\epsilon}\xi\acute{\epsilon}\lambda\iota\pi\epsilon$ ]. So Ges. Lgb. S. 135, allerdings mit dem Zusatze „sehr zweifelhaft“; bestimmt Rödiger im index analyt.; Ew. § 83, b. Mühlau-Volck erwähnen KL. 3, 22 nicht. Wenn man aus ihrem Schweigen ihr Urtheil erschliessen darf, nehmen sie die Form KL. 3, 22 für die 1. plur., wie Qimchi 128, a; und dasselbe kann man vielleicht bei Stade annehmen, weil er die Form  $\text{הִמְנִי}$  zwar als 1. plur. § 472, b, aber nicht bei den 3. plur. § 413, b erwähnt. — Haben wir nun Ps. 64, 7 und KL. 3, 22 die 3. plur. zu verstehen, woran ich wie gesagt nicht zweifele, so haben wir hier consonantische Compensation der Verdoppelung anstatt  $\text{הִמְנִי}$ . So Qimchi, WB. s. v., wo er freilich 4 M 17, 28 für 1. pl.; aber Ps. 64, 7; KL. 3, 22 aus  $\text{הִמְנִי}$  erklärt, also sich selbst bekämpfend. Vgl. S. 332 über Spr. 26, 7.

Die letzte Stammsilbe, auch vor Vocalafformativ, oder vor Consonantafformativen der Vocalstammauslaut trägt den Accent. So durch die ganze Flexion dieser Verba hindurch; doch kommen vor Vocalafformativ nicht wenige Ausnahmen vor.

Das Imperfect hat unter dem Präformativ in offener Silbe das alte  $\alpha$  erhalten, vgl. z. B. auch  $\text{יָצַר}$  (einengen) Jes. 11, 13; auch  $\text{יָגִידָהּ}$  (sie schneiden = dringen ein) Ps. 94, 20; vgl. S. 356.

Der Pluralis intensivus  $\text{הִמְנִי$  steht Spr. 24, 7 mit dem Plural des Adjectivs und steht Ps. 49, 4 im Parallelismus mit einem Plural, wird aber meist mit dem Singular des Verb verbunden. Aber wo er zum ersten Male als Subject auftritt Spr. 1, 20 folgt das erste Verb in der Form  $\text{הִמְנִי}$ , während dann weiter vom Subject entfernt  $\text{וְהָיָה}$  etc. folgt. Liegt nun da die Auffassung jener Form als der 3.

plur. fem. [ohne Vocalstammauslaut wegen der zusammenfließenden beiden *n*] nicht nahe genug? So Qimchi, WB. s. v. weil 'n einfach erwähnend; Ges. Lgb. S. 286, Anm. Deshalb: — a) Die Form ist kein Beleg dafür, dass die 3. sg. fem. zur Unterscheidung von der 2. sing. masc. (vgl. auf S. 182 f., sowie auf S. 287) unter andern Mitteln auch die Pluralendung *n* verwendet habe, oder dass die 3. plur. fem. für die 3. sing. fem. gebraucht worden sei. Olsh erwähnt wenigstens unsere Form da, wo er von den angeblichen Erweiterungen der 3. sg. fem. spricht, § 226, c. — b) Es ist nicht die zu erwartende Form *n* mit der weiblichen Endung *n* (dem *n* femininum) versehen worden. So Ew. § 191, c; B5. § 929. Bei dieser Annahme bleibt doch wenigstens die Indicativbedeutung der Form bewahrt, welche auch diejenigen zugeben müssen, welche — c) an der Form das *n* cohortativum erblicken. So Ges.-Kautzsch § 49, 3, Anm.; Mühlau-Volck s. v. *n*; Stade § 480, c; 506, d. Das Bewusstsein, dass die Form doch keinen cohortativen Sinn besitzt, welcher Jes. 5, 19 vorhanden ist [gegen Ges.-Kautzsch a. a. O.], hat vielleicht Mühlau-Volck a. a. O. zur Prägung eines neuen terminus technicus veranlasst „*n* ist die emphatische Form der 3. sg. fem. impf. von *n*“. — d) Olsh. § 226, c vermuthet, dass ursprünglich eine Form von *n* beabsichtigt gewesen sei, und so auch Stade § 506, d „doch könnte auch eine Ableitung von *n* vorliegen“. Diese Form müsste *n* gelautet haben und würde allerdings die Schwierigkeit wegschaffen, und sie steht wirklich Hi. 39, 23 vom Klirren des Köchers beim Anschlagen der Pfeile. Indess mir scheinen die Punctatoren mit Recht das oft gebrauchte *n* festgehalten zu haben. — Auch Spr. 8, 3 am Schluss scheint mir *n* 3. plur. fem. in ideellem Bezug auf den Pluralis intensivus *n*. Denn wenn dieser auch nicht dort steht, sondern v. 1 *n* verwendet ist, so scheint mir doch der Verfasser an die Form *n* in der sich die Personification der Weisheit sprachlich ausdrückt, zu denken, ehe er v. 4 die Rede dieser personificirten Weisheit beginnen lässt. Die Andern haben über diese Form 8, 3 so geurtheilt, wie über die 1, 20. J. D. Michaelis hat zu 8, 3 *n* gelesen, indem er ein *n* mit der Bedeutung des arabischen *نَظَرَ* (spectavit) annahm und übersetzte „sie lauert“. Aber diess ist richtig von Früheren zurückgewiesen, vgl. Umbreit z. St., weil vor der directen Rede ein Verb des Rufens verlangt wird.

In *n* (jauchzen) Spr. 29, 6 ist *n*-Analogie zu erkennen. So Ges. Lgb. S. 369; Ew. § 138, a; Olsh. § 243, a; B5. II. S. 518. Nur Stade § 95 sieht in dieser Form und den nachher

aufzuführenden, „falls der Consonantentext in Ordnung ist“, Aussprache des gemeinen Lebens. Da aber in die Flexion der ו"ו anerkanntermaassen die ו"ו-Analogie hineingewirkt hat, so kann man wohl nicht diese einzelne Annäherung an die ו"ו von den andern Annäherungen loslösen und aus einer andern Ursache erklären; vgl. noch S. 328 bei der Form **הָיָה**. — Davor, dass die Entscheidung, ob neben einem wirklich und gewöhnlich vorkommenden ו"ו oder ו"ו auch ein ו"ו resp. ו"ו anzunehmen sei, willkürlich ausfalle, werden folgende Grundsätze behüten: a) Zu einem wirklich und gewöhnlich vorkommenden Verb der einen Art kann nicht deswegen allein ein Verb der andern Art hinzugefügt werden, weil auch Bildungen nach der Flexion der andern Art sich finden. — b) Steht die Existenz eines Verb von der andern Art aber, abgesehen von solchen Flexionsübergängen, durch ein Sprachgebilde fest, so wird man es besser auch für die Verbalformen annehmen. — Solche ו"ו-Analogie zeigt auch **רָצַח** (zerbrechen), indem es Jes. 42, 4; Pred. 12, 6 Impf. mit *u* aufweist. Auch zu **יָשַׁד** (tritt gewaltthätig, verwüstend auf) Ps. 91, 6 kann kein besonderes Verb **שָׁדַד** angenommen werden, vgl. insbesondere mit demselben Adverbiale **שָׁדַד בְּצָהָרִים** Jr. 15, 8. Beide Stellen sind verglichen von Röd. Thes. p. 1364, obgleich gerade er noch die Möglichkeit der Ableitung jener Form von **שָׁדַד** angenommen hat.

**Verdoppelungswegfall.** Da die Doppeltheit des zweiten Stammconsonanten in den affirmativlosen Formen verschwand, so konnte für das Sprachbewusstsein die Abstammung einzelner Formen überhaupt verloren gehen und die Doppeltheit des zweiten Stammconsonanten nicht mehr gesprochen werden. Es scheint mir aber dabei die leichte Zusammensprechbarkeit der betreffenden Consonanten die Veranlassung gegeben zu haben und daher nenne ich diese erste Art: Verdoppelungswegfall wegen Consonantenverbindung. So in **יָמְנוּ** (sie sinnen) 1 M 11, 6 und **נִבְלָנוּ** (wir wollen durcheinander mengen) v. 7. — Eine andere Art von Verdoppelungswegfall ist nur scheinbar, nämlich wo hinter dem langen, betonten Vocal die nicht gesprochene und unhörbare Verdoppelung auch äusserlich nicht angezeigt ist. Nicht die „Weichheit“ der folgenden Consonanten wirkt dabei mit, wie Bö. II. S. 488 meint, sondern die Eigenschaft der betreffenden Consonanten als „Dauerlaute“.

Darum sage ich „Verdoppelungswegfall in Dauerlauten“: נָבְזוּ (wir wollen plündern) 1 Sm. 14, 36.

Da bei den affirmativlosen Formen die Verdoppelung des zweiten Stammconsonanten für Ohr und Mund verloren ging, so hat sich die Sprache einen Ersatz durch doppelte Aussprache des ersten Stammconsonanten geschaffen. Vgl. Qim. 128, b: הָנִשׁ לְרַשָּׁלַיִם אִזֵּי הַמָּסַל. Ges. Lgb. S. 370 bezweifelt zwar diese Begründung; aber nicht Ew. § 112, e; Bō. II. S. 486. — Olsh. § 105, b sagt: „Manche Derivate von Wurzeln פֿ״ע sind der Bildungsweise, die bei starken Wurzeln Statt hat, wenn auch nur äusserlich ähnlich gemacht, indem man die Wurzeln auf zwei Consonanten zurückführte, dagegen den ersten Radical ohne irgend einen andern Grund verdoppelte, als um sich dem Silbenbau der Derivate starker Wurzeln genau anzuschliessen“. War denn aber der Stamm nicht schon in der gewöhnlichen Bildung יֵצֵא auf zwei Consonanten zurückgeführt? Wie hätte man da das Bestreben haben sollen, den Stamm nun erst auf zwei Consonanten zu reduciren und יֵצֵא zu bilden? Also das Moment von der Reducirung der Wurzeln auf zwei Radicale ist in der Erklärung Olshausens falsch. Ist nun das andere Moment richtig, dass die Verdoppelung des ersten Radicals eingetreten sei, damit die Form einem Derivat von starker Wurzel [Müller § 277: dem Impf. der פֿ״ע] ähnlich werde? Zu solcher Behauptung scheint mir viel weniger Anhalt vorhanden zu sein, als zu der alten Erklärung der Verdoppelung als einer compensirenden. — Etwas von dieser neuen Erklärung Olshausens scheint auch in den Worten bei Ges.-Kautzsch § 67, 5. Anm. zu liegen: „Diese künstliche Schärfung des ersten Stammconsonanten dient offenbar nur dem Zweck, den biliteral gewordenen Stamm wieder zum triliteralen zu erheben“. — Noch eine andere neue Erklärung hat Stade § 484, a vorgetragen, indem er auf § 82, 1, wo er vom Uebergang mancher *a* in *i* handelt, und auf § 71, 3 zurückweist, wo er von dem Dagesch forte spricht, welches die Sprache häufig angewendet habe, um den Ausfall oder die Dehnung eines kurzen Vocal zu vermeiden. Das Dagesch forte von יֵצֵא soll also nach ihm ein solches Dagesch forte orthovocalicum sein, wovon ich oben S. 53 gesprochen habe. Aber auch diese neue Erklärung ist abzuweisen, weil jene zum Schutz eines kurzen Vocals eingetretene Verdoppelung [Dagesch forte orthovocalicum] sonst nur im Stamm-

auslaut erscheint, und weil dieselbe im Aramäischen nicht vorhanden ist, während doch jene Vorderverdoppelung der ע"ו im Aram. gerade heimisch ist. — Stade kann dagegen einwenden, dass ich den Kern seiner neuen Erklärung nicht erfasst habe. Er meint nämlich jedenfalls, dass das *a* des Präformativs von יִסֵּב ebenso in *i* verwandelt worden sei, wie das vom arab. *jaqtulu* in יִקְטֹל und dass das Streben, eine solche Gleichheit zwischen starkem und schwachem Impf. Qal herzustellen, der erste treibende Factor bei der Umwandlung von יִסֵּב in יִסֵּב gewesen sei. Indess diess kann nicht zugegeben werden, weil dann unerklärt bleibt, wesshalb gerade bei den ע"ו dieses Streben (den Vocal des Bildungsbuchstabens wie beim starken Verb zu gestalten) so stark sich gezeigt hat und nicht ebenso wie bei den ע"ו etc. Vielmehr war der erste Factor das Streben, die verlorene Verdoppelung wieder zu Gehör zu bringen; und nur nebenher geschah es, dass nicht יִסֵּב gebildet wurde, sondern יִסֵּב.

Demnach bleibe ich bei der alten Erklärung und nenne jene Vorderverdoppelung immer **Ersatzverdoppelung**. Sie zeigt sich z. B. in יִרְדּוּ (schweigen) etc. z. B. auch der Cohortativ יִרְדּוּהוּ (wir wollen schweigen) Jr. 8, 14. So Qimchi 129, a; Ges. Thes. s. v.; [Ew. § 193, c]; Olsh. § 243, d; Bö. II. S. 487; Mü. § 279. h. Nicht ist es Niq. mit Qim. WB.; Mühlau-Volck s. v.; Kautzsch § 67, Anm. 11. Und da (S. 353. 355) beim Hiq. und Hoq. ganz sicher diese Ersatzverdoppelung auch ausnahmsweise angewendet worden ist, wo die Verdoppelung des zweiten Stammconsonanten vorhanden war, so ist zum Qal auch יִרְדּוּ (du [fm.] sollst schweigen = der Existenz verlustig, vernichtet sein) Jr. 48, 2 zu ziehen; so Qim. 107, b; Olsh. § 243, d. Nicht ist es für ein nach ע"ו-Analogie gestaltetes Niqtal zu halten mit Ges. Lgb. S. 367 und Thes. s. v.; Bö. II. S. 519; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 5. — Die Formen יִסֵּב und יִסֵּב (oder auch beide plene geschrieben) sind von Ges. u. s. w. für Qal gehalten worden. Nur Bö. II. S. 519 hat die Meinung [Qim.'s WB.] erneuert, dass sie Niq. seien. Man wird aber besser bei jener Meinung bleiben, weil der Bedeutungsunterschied von יִסֵּב und יִסֵּב nicht ganz bestimmt ist. — Die Formen, wie יִקְבּוּ, muss man zum Theil von קִבּוּ (verfluchen) ableiten, weil man nicht mit Bö. II. S. 560 soweit gehen kann, anzunehmen, dass sich nur aus Versehen der Sprache, die bloss קִבּוּ

besessen hätte, aber die Imperfectformen von קבב abgeleitet hätte, auch ein Imperativ קב gebildet hätte.

In יָרָם (sie soll alle werden) Hes. 24, 11 liegt Ersatzverdoppelung und י"ע-Analogie vor. Denn das *u* ist nicht mit Bö. II. S. 487 auf Einfluss des folgenden ך zurückzuführen; da ja von diesem eher eine Begünstigung des *o* abzuleiten wäre. Es wird auch kein anderer lautlicher Einfluss ausfindig gemacht werden können, etwa das vorausgehende יָרָם. Man kann aber auch nicht diesen Fall von *u* beim Impf. mit denjenigen Fällen von altem *u-o* zusammenbringen, welche oben § 20, 12 besprochen worden sind, wie Ges. Lgb. S. 369 gethan hat und Stade § 95 wieder thut, vgl. darüber schon S. 325 bei יָרָם. Richtig also aus י"ע-Analogie haben das *u* erklärt Ew. § 139, c; Olsh. § 243, d. Und überdiess sind beide Abweichungen auch in einer Form des Hiq. aus Jr. 49, 20 vereinigt, was zu vergleichen man bis jetzt vergessen hat (S. 353).

Imperfectum consecutivum wie יָרָם *wajjā'sōb*. — יָרָם (und er war Fürst) Ri. 9, 22 hat sein Pathach nach י"ע-Analogie. Denn bei den י"ע ist das tongedehnte *o* des Impf. Qal nicht wegen eines folgenden ך oder Gutturalen dem homorganen *a* gewichen, vgl. darüber unten S. 376. Eine Begründung, weshalb die Form Ri. 9, 22 zu den י"ע gestellt worden ist, habe ich nicht gefunden; aber wenigstens thatsächlich ist die Form (auch Hos. 12, 5) zu יָרָם gestellt bei Qimchi WB.; Ges. Thea. s. v.; Olsh. § 244, a; Müh.-V. s. v. — Bö. hat die Form einfach zu den י"ע gestellt II. S. 489 und hat das Pathach durch Verweisung auf § 378, 5 auf Einfluss des ך zurückgeführt. Er hat aber dabei übersehen, dass eben bei den י"ע das ך und die Gutturalen diesen Einfluss nicht ausüben. Er hätte also die Form II. S. 518 erwähnen sollen, wo er von den Uebergängen der י"ע in die י"ע handelt.

Ueber יָרָם (und er drückte aus) Ri. 6, 38 glaube ich dasselbe Urtheil fällen zu müssen; also ich leite es von יָרָם, einer schwächeren Gestalt des יָרָם, ab. Die Annahme eines יָרָם (Qimchi WB.; Ges. Lgb. S. 404; Thea.; Olsh. 244, a; Mühlau-Volck; Stade § 484, d) halte ich nach S. 325 trotz יָרָם (zerdrückt) Jes. 59, 5 für inconsequent. Bei Ew. und Bö. finde ich die Form nicht.

יָרָם. So heisst die Form 2 M 16, 20 und nicht יָרָם, wie Ew. § 232, c schreibt, was er, nebenbei bemerkt, „es wurde

faul“ übersetzt. Dass jene Form von רמם (kriechen, wimmeln), dem Stammwort von רמיה (Wurm), auch durch die Punctatoren gemeint sei, kann man mit Sicherheit behaupten. Denn nur so erklärt sich die abweichende Aussprache, wodurch die Form von der des Verb רים (hoch sein) unterschieden werden sollte (Qimchi 128, b), und ausserdem hat Onkelos רריש (kriechen, wimmeln) und ebenso die LXX ἐξέζεσε, welches letztere gerade beim „Sichbewegen, Wimmeln“ von Würmern gebraucht wird, vgl. Herodot 4, 205 von der *Φασελημη* „ῥῶσα ἐνέλων ἐξέζεσεν“ = etiamnunc vivens vermibus ebullivit sive scatuit. Also diese Ableitung jener Form von רמם ist anzunehmen mit Ew. a. a. O.; Olsh. § 243, a.; Bō. II. S. 480; Dillmann z. St. Nicht ist sie zu beweifeln mit Ges. Thes. s. v. und Stade § 484, d, oder ganz zu übergehen mit Knobel z. St. und Mühlau-Volck s. v. רמם.

Imperativ. כב 1 Sm. 22, 18 etc. — Auch כל (beschneide!) Jos. 5, 2 ist von כלל abzuleiten, weil dieses nun einmal neben מיל existirt hat; nicht ist es mit Bō. II. S. 499. 519 zu diesem Verb zu ziehen, vgl. unten S. 344.

קבא-לי (verfluche mir doch!) 4 M 22, 11. 17. Ueber die Aussprache *qōbā-lī* ist schon S. 104 gehandelt. — Die Form kann von קב (verfluchen) abgeleitet werden; obgleich Aphaeresis der Imperative ק"י mit *o* nur in dem zweifelhaften ק"י und ק"י vorkam und der Imp. dieses Verb קב (allerdings in anderer Bedeutung) ohne Aphaeresis wirklich gebraucht ist, vgl. oben S. 302 f. Die Form ist aber, wie sie dasteht, vielfach von קב abgeleitet worden. Die Aussprache Qimchi's Mikhlol 132, b über die Form siehe unten in ihrem Zusammenhang unten Nr. 7, a (S. 364) bei קב! — Rōd. im Index analyt. zum Thes. entscheidet sich nicht für eine der beiden Ableitungen. Olsh. hatte § 77, h die Form von קב, aber § 235, f im Widerspruch mit sich selbst von קב abgeleitet und hat sich im Nachtrag S. 626 für letztere Ableitung entschieden. — Wesshalb aber ist, wenn man die Form, wie sie dasteht, von קב ableitet, das כ nicht verdoppelt? Darüber habe ich nichts gefunden bei Ges. Lgb. oder Thes., wo die Form ausdrücklich von קב abgeleitet wird, bei Olsh. a. aa. OO.; Mühlau-Volck im analyt. Anh.; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 2. Auch Land § 207, f sagt bloss: „Verwaarloosd vinden wij de verdubbeling (vgl. § 56, h) in de voorbeelden קב וקב“. Und § 56, h schliesst er diese Fälle an die bekannte Erscheinung an, dass am Wortende die Verdoppelung weggefallen ist, indem er fortfährt: „Ook tusschen bepaalde vocalen is de verdubbeling meermalen verwaarloosd; b. v. קב in pl. v. קב; קב in pl. v. קב“.

מִצֵּי". Da wird also ganz Heterogenes vermischt; vgl. über die von ihm mit verglichene Pausalform aus Ruth 1, 13 oben S. 246. — Ewald stellt unsere Form § 82, b mit der Lesart מִצֵּי (nach Gath) 1 Kg. 2, 40 und weiter mit dem Wegfall des Dagesch forte in der Pausa, vgl. oben § 80, 3 (S. 246), zusammen. Aber wenn auch die Lesart 1 Kg. 2, 40 richtig wäre, so wäre doch diese Form wenigstens auf der Silbe betont, hinter welcher die Verdoppelung weggefallen sein soll, und es wäre also diese Lesart mit den erwähnten Pausalfällen zusammenzustellen; unsere Form ist aber unbetont auf dieser Silbe und mit den Pausalfällen ist sie also nicht zusammenzubringen. Ein tauglicheres Moment zur Erklärung der Nichtverdoppelung des צ bringt Ewald auch § 90 und 228, b nicht hinzu. Und ganz dieselbe Erklärung hat auch Bö. I. S. 160. Wenn dabei מִצֵּי von Beiden erwähnt wird, so ist ja die Ableitung dieser Bildung von צ gerade wegen des Fehlens der Verdoppelung fraglich, wenn auch, weil bei ihm das Dagesch forte in der betonten Silbe fehlen würde, vielleicht möglich. Und wenn von Beiden מִצֵּי (bergwärts) 1 M 14, 10 mit Vergleichung von מִצֵּי (nach der Wüste) 1 Kg. 19, 15 erwähnt wird, so sind da die betreffenden Silben nicht nur wieder betont, sondern es liegt auch virtuelle Verdoppelung vor, nur dass י, wie auch sonst, das Dagesch forte nicht hat. — Aus eben diesem Grunde darf durchaus nicht, wie von beiden Gelehrten geschieht, die fragliche Form mit מִצֵּי, vgl. unten auf S. 364, auf die gleiche Stufe der Anomalie gestellt werden; weil ja in letzterer Form nicht der Mangel der Verdoppelung, sondern nur die trotz der etymologischen Verdoppelung des י ausnahmsweise [aber wegen des folgenden Metheg erklärlicherweise] eingetretene Verkürzung des o-lautes auffallend ist. Und doch hat auch Stade § 591, e die beiden Formen einander ganz gleich gestellt, indem er hinzufügt: „Sie erklären sich nur aus der Aussprache des י als ö“. Was meint er mit diesem Zusatz? Er muss damit die verdunkelte Aussprache des Qames meinen, welche in den späteren Zeiten eintrat. Ich habe aber § 12 erwiesen, dass bei der Festsetzung der Punctuation die Verdunkelung des Qames zu (wirklichem) ö noch nicht (wie in der jetzigen poln.-deutschen Aussprache) eingetreten gewesen sein kann. Folglich hätten auch die Punctatoren nicht das Dagesch forte aus diesem Grunde aus dem צ weglassen können. Und wenn die Punctatoren das Dagesch forte im צ gesetzt gehabt hätten, dann wäre es gewiss später nicht weggefallen. — Aber ist vielleicht unsere Form dem gleichbedeutenden, ihm vorausgehenden (22, 6) sowie nachfolgenden (23, 7) מִצֵּי nachgebildet worden? Das würde immerhin auf eine beim מִצֵּי wegen des dageschscheuen י leichter, beim מִצֵּי aber schwer erklärliche Verkennung der Etymo-



logie zurückgeführt werden müssen; und für diese Zusammenstellung spricht auch nicht die gleichmässige Schreibung des Qames chatuph mit blossem Qames in beiden Formen, weil wir diese Schreibung auch in וְקָפְּץ haben. — Es bleibt also als Erklärungsgrund für die Nichtverdoppelung des כ nur der Gedanke, dass die Punctatoren die Form von dem synonymen כָּק abgeleitet, der Form wegen des פ ein Vererbungschateph-qames gegeben und dieses entweder wegen des פ oder wegen des וְקָ mit einfachem Qames geschrieben haben. — Dass aber ursprünglich diese Ableitung der Form nicht gemeint war, kann man wohl mit Bestimmtheit sagen, weil Aphæresis des כ bei Imperativen וְקָ mit ו nur in den oben S. 302 f. angeführten und bestrittenen Fällen uns entgegentritt.

וְקָפְּץ (verheert!) Jr. 49, 28 uncontrahirt; man weiss nicht, ob aus besonderm Grunde, etwa des starken Worttons wegen, wie Bö. II. S. 481 meint. Qimchi 16, a; nicht 128, a.

Jedenfalls haben wir keinen Imperativ mit ו von einem einfach schwachen ו"ו. Denn es bleibt immerhin unwahrscheinlich, dass

וְקָ Ps. 80, 16, dessen Betonung auf Ultima allerdings manche Analogie bei diesen Verben hätte, von den Punctatoren als verstärkter Imp. von וְקָ (decken) gemeint sei [Ges. Lgb. S. 365; Mühlau-Volck s. v.]; denn die Fortsetzung der Rede mit וְקָ macht dabei wenigstens ebensoviel Schwierigkeit, wie bei andern Auffassungen. — Die LXX mit ihrem κατάρτισαι haben vielleicht die Form anders ausgesprochen und an וְקָ gedacht; jedenfalls passt ihre Form nicht zum folgenden וְקָ, obgleich auch sie sinnlos mit ἐνί fortfahren. — Andere nehmen mit dem targumischen וְקָפְּץ („und [וְקָ] suche heim!“) den Zweig, das Reis“) das Wort = Setzling, Pflanze. So Ges. Thes. s. v. Und da erklärt sich das folgende וְקָ am leichtesten als Variation der Construction des vorausgehenden וְקָ, indem bei der Ausdehnung des Objectes aus diesem Verb leicht der allgemeinere Begriff „wach sei über!“ herausgenommen wurde. Für diese Auffassung spricht auch das unmittelbar vorausgehende „diesen Weinstock“ und das unmittelbar folgende „welchen gepflanzt hat deine Rechte“. Aber diess alles spricht gegen die Auffassung von Qimchi, welcher im Wurzelbuch von וְקָ auf וְקָ verweist und dort an וְקָ, וְקָ (Stelle, Platz) auch die hier fragliche Form mit den Worten anreihet: „Und mit dem He feminini וְקָ Ps. 80, 16“. Ebenso spricht das „pflanzen“ gegen die Auffassung von Bö. I. S. 448, wonach die Form für וְקָ „ihr [des Weinstockes] Gestell“ gesetzt sein soll. — Ew., Olsh., Stade erwähnen die Form nicht.

Infinitivus cstr. wie וְקָ 5 M 2, 3 oder וְקָ 4 M 21, 4. — Einmal וְקָ-Analogie in וְקָ (zu prüfen) Pred. 9, 1. Qimchi

128, a „Und [der Inf.] kommt vor mit Schureq“; WB. s. v. „Mit Schureq wie mit Cholem“.

Particip שׁוֹרֵר Esth. 1, 22; plene סָבִיר 2 Kg. 8, 21.

2. **Intransitives Qal.** Perfect. In der affirmativlosen und den vocalisch afformirten Formen herrscht hier die contrahirte Aussprache; vgl. z. B. צָר (eng sein) und von נָל (schlaff herunterhängen; schlaff, schwach sein) steht נָלִי Hi. 28, 4. Und davon kommt auch

נָלִי Spr. 26, 7. Denn a), wie es eine consonantische Compensation der Verdoppelung giebt, wo der unbestimmte Laut vor dem eigentlich verdoppelten Consonanten sich erzeugt (§ 26, 2; 33, 2; S. 202. 301), ebenso giebt es eine solche, wo derselbe nach dem eigentlich verdoppelten Consonanten sich einstellt. Nach den Beispielen, welche Ges. Lgb. S. 135; Thes. s. v. דָּלָל; Röd. im index analyt. zum Thes. pag. 12 gegeben haben, kann man die Erscheinung nicht für unbewiesen erklären. Sie wird als wirklich zugegeben ausser von Ges. u. Röd. auch von Ew. § 84, b; Bö. § 300<sup>b</sup>. Für unbewiesen hält die Erscheinung Olsh. § 82, d, weil der Text an den betreffenden Stellen corrupt sei. Das war nun, vgl. oben § 23, 5 (S. 191), wirklich der Fall bei Esra 10, 16; aber nicht kann solche Corruption auch angenommen werden Ps. 64, 7; KL. 3, 22, vgl. oben S. 323; Spr. 26, 7 und Jes. 23, 11. Für unbewiesen halten die Erscheinung auch Mühlau-Volck s. v. דָּלָל sowie Müller § 120, und, wie von Bickell § 22—36; Land § 44—56; Ges.-Kautzsch § 20, wird sie auch von Stade in dem auf die Consonanten bezüglichen Theile der Lautlehre nicht erwähnt. — Also nach meiner Ansicht heisst unsere Form „schlaff hängen herab“; und diese Uebersetzung giebt den zur Beschaffenheit der Beine eines Lahmen einzig passenden Sinn. So Ges. Thes. s. v.; Bö. I. S. 162; II. S. 488. — b) Das Targum „Wenn du gäbest [geben könntest] das Gehen [die Fähigkeit des Gehens] dem Gelähmten etc.“ ist nur eine freie Wiedergabe des Sinnes. Die Uebersetzung der LXX ἁπελοῦ ist aber auch nur errathen aus der folgenden Präposition ἐν. Sie giebt sachlich einen unpassenden Sinn; denn darnach würde aufgefordert, dem Lahmen seine Beine zu nehmen, die, wenn auch keinen vollständigen, so doch einen theilweisen und genügenden Werth für ihn haben. Ausserdem müsste angenommen werden, dass das דָּלָה nicht „schöpfen“, sondern „wegnehmen“ bedeute, und

dass ganz ausnahmsweise der dritte Stammconsonant geblieben wäre, ohne dass der Ton voranging, oder die alte schwere Endung *ân*, oder ein Suffix folgte. Freilich so auch Qimchi, WB. s. v.: „הָלִי (הָלִי). So schrieb es Rabbi Juda Chajug bei den Perfectformen in der Conjugation Qal. Und ich habe gefunden pathachirt das ה. Und so hat es geschrieben Rabbi Jacob ben Elasar [Zeitgenosse Qimchi's; Einleitung zum WB. p. XXVIII]; und wenn so, dann ist es Imperativ vom Intensivstamm mit Raphirung des ה, und seine normale Form wäre zu dageschiren. Und seine Erklärung ist „Nehmt weg (הָרִימוּ) die Schenkel vom Lahmen; denn was nützen sie ihm (וְיִצְלוּ); und ebenso ist der Spruch im Munde von Thoren“. Kurz Buxtorf, Thes. p. 270: „Est et unum, in quo ה in י commutatum est: ה, tollite, Prov. 26, 7“. Ebenso Ges. Lgb. S. 431 „ה eigentlich haurite sive tollite Spr. 26, 7“; Olsh. § 247 ex.: „ה Spr. 26, 7 soll vielleicht als Imperativ Piel mit Beibehaltung des dritten Radical angesehen werden; ob aber eine solche Form hier ursprünglich beabsichtigt war, ist sehr zweifelhaft“. — c) Mit diesen letzten Worten hat Olsh. vielleicht darauf hingedeutet, dass הָלִי ursprünglich beabsichtigt war. So Ewald [im Lehrbuch finde ich nichts], Dietrich bei Mühlau-Volck s. v. הָלִי, welche selbst für diese dritte Auffassung sind; Stade § 413, a. Aber man darf gar nicht mit Mühlau-Volck a. a. O. sagen: „Die nicht elidirte Form הָלִי für הָלִי ist zwar in Pausa heimisch, kommt aber auch ausser Pausa vor“. Denn wo der dritte Stammconsonant der ע"ו ausser Pausa vorkommt, nämlich nur 1) hinter betontem Vocal. 2) vor der alten Endung *ân* und 3) vor Suffixen, das siehe bei Ps. 122, 6 nach d. Register. Ausserdem hat das Verb הָלִי im hebr. Sprachgebrauch nur die Bedeutung „schöpfen“ und nicht die Bedeutung „schlaff herabhängen“.

Ausnahmen von der obigen Regel über die Contraction der beiden gleichen Consonanten sind: הָלִי Jes. 19, 6 und הָלִי (sie klangen, schwirrten, klirrten) Hab. 3, 16; Neh. 13, 19.

Bei den consonantisch afformirten Formen haben diese Intransitiva den Vocalstammauslaut, wie die Transitiva.

Intransitiva mit Cholem.

הָלִי Jes. 1, 6. — a) Schon die Bedeutung „sie sind ausgedrückt“, welche der Context fordert und im Gegensatz zum Targum (לֹא שֶׁבִקִּין, nicht ablassende) sowohl die LXX (οὐκ

ἔστι μάλαγμα ἐπιθεῖναι) als auch Qimchi und Raschi z. St. annehmen, führt uns auf das זרר, wovon schon oben S. 328 ררר Ri. 6, 38 abgeleitet wurde. Und dagegen, dass die Form von einem intransitiv vocalisirten זרר mit Ges. Lgb. S. 401 und Thes. abgeleitet werde, spricht auch entscheidend, dass eben dieses die Bedeutung „abweichen“ hat Ps. 58, 4; vgl. unten § 38, 2. Auch Qimchi, der, wie angegeben, der Form die Bedeutung „sind ausgedrückt“ giebt, stellt sie doch zu זרר, vgl. WB. s. v.: „Pual ist die Form nach dem Wissen des Grammatikers Rabbi Juda. Aber nach meinem Wissen ist es Perfectform von der Art פָּעוּל nach der Analogie von טָבַי [obgleich er dort, wo er dessen Verwandte behandelt, Mikhlol 100, unsere Form nicht erwähnt], und es ist intransitives Verb etc.“ — b) Aber welche Form von זרר steht nun Jes. 1, 6? Die Form kann ein intransitiv vocalisirtes Qal sein. So Kautzsch § 67, Anm. 1. Sie kann aber auch eine Spur vom Passivum Qal sein. Dieses findet am natürlichsten Olsh. § 245, 1; Mühlau-Volck s. v.: Müller § 279. Dagegen lässt sich nicht mit Böttcher, der doch sonst dem Passivum Qal am meisten nachspürt, II, S. 414. Anm. 5 sagen, dass die Punctatoren solche Passiva nicht gefunden hätten. Denn die Punctatoren haben vocalisirt, wie die Aussprache überliefert war, mochte nun die Form einer grammatischen Bildung angehören, welcher sie wollte. — c) Trotz des Accentus auf der vorletzten Silbe, der vollends ausser Pausa doch nicht verschoben sein könnte, ist die Form für Pual von einem sonst nicht existirenden זרה = זרר erklärt worden von Ew. § 138, b, Anm.; Bö. I. S. 296 und Anm.; II. S. 414 und Anm.; Stade § 385, b.

Bei רָבִי I M 49, 23 mit Athnach fragt es sich zuerst, ob es von רִיב (רִיב) [hadern, befehlen] hervorkommt. Diese Ansicht hat Ges. Thes. s. v. für passend gehalten, „modo scribas רָבִי“. Gesenius hat also ganz richtig die Schwierigkeit hervorgehoben, welche diese Ableitung besitzt. Böttcher aber, welcher dieselbe Ableitung vertheidigt hat, glaubt auch die Punctuation mit derselben in Einklang bringen zu können. Er nimmt nämlich I. S. 300 und 307 zunächst an, dass das Dagesch forte der Pausa zuzuschreiben sei. Dagegen lässt sich nichts sagen, weil solche Verdoppelung sonst vorkommt, vgl. S. 53. Nachdem er so רָבִי gewonnen hat, nimmt er I. S. 299 Zeile 1 an, dass das Qames in der Pausa zu Cholem geworden

sei. Dass dieses eine unbeweisbare Annahme sei, ist schon oben S. 171 f. nachgewiesen worden. — Da wir nun ein רָבַי (hadern, befehlen) neben der sonst gebräuchlichen Form nicht annehmen können, so steht es uns nur frei, ein רָבַב (mit dem Pfeil schießen) nach Früheren anzunehmen mit Ges. Lgb. S. 364, wo er auch noch hinzufügt: „zum Unterschiede von רָבַי (sie sind viel)“; Ew. § 138, b „רָבַב jaculari“; Olsh. S. 482 ex.; Land § 212; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 1; Müller § 279. Stade § 385, b verwirft nicht gerade diese Ableitung; „doch die Bedeutung passt nicht zu der Form; ausserdem findet sich Ps. 18, 15 רָבַב in transitiver Aussprache“. Beide Bedenken sind, wie eben Stade mit seinem Endurtheil selbst bewiesen hat, nicht gewichtig. Denn das erstere hat gar keinen Grund; die Form aus dem Psalm beweist aber nur, dass das Verb in intransitiver und transitiver Aussprache vorhanden war, je nachdem es absolut oder mit einem Object gebraucht wurde. Darüber, dass Qimchi unsere Ansicht vertreten hat, vgl. seine Worte am Schluss des Absatzes über רָבַי.

Wenn für רָבַי (sie sind hoch) (was also zu § 38 gehört und hier nur der Untersuchung wegen genannt wird) auch רָבַי Hi. 22, 12 bei Silluq erscheint, so ist diess als Pausalwirkung erklärlich. Wenn aber Bö. I. S. 307 bei

רָבַי Hi. 24, 24 auch dem Versanfang diese Kraft der Verdoppelung beilegen will, so ist diess eine ebenso willkürliche Annahme, wie die (S. 194 und 305 bei ihm), dass auf eben diese Stellung im Versanfang auch die Umwandlung des *a* in *o* zurückzuführen sei. Auch Ew. § 114, a legt ein רָבַב zu Grunde; leitet die Verdoppelung aus der Verwandtschaft der ם״ע und ם״ע ab, spricht aber über das *o* nicht. Olsh. S. 486: „In der Form רָ Hi. 24, 24 ist das Dagesch forte aus § 83, b [wo er vom Dagesch pausale spricht] zu erklären, wenn nicht etwa ein Uebergang in die Bildung von ם״ע anzunehmen ist.“ Also in Bezug auf die Verdoppelung in unserer Form lässt er die Wahl zwischen der Erklärung von Böttcher und der von Ewald. Das *o* leitet er aus intransitiver Bedeutung [wie in בָּוִיחַ] ab. Stade § 413, e „רָ Hi. 24, 24 würde sich nach §§ 39, b; 138, b [wo er vom Dagesch pausale spricht] erklären; doch liegt wahrscheinlich wie in רָבַי falsche Punctuation eines ם״ע vor“. Ich habe nun schon gegen Böttcher bemerkt, dass sich die Verdoppelung eben nicht als pausale auffassen lässt, weil unsere

Form nicht in Pausa steht. Ferner: Das vorausgesetzte **יָצַח** sollte wohl **יָצַח** punctirt sein? Aber wie hätte nur die Punctuation auf die Aussprache mit *o* kommen sollen? Das erklärt Stade nicht. — Es bleibt kein anderer Ausweg, als die Form von **יָצַח** abzuleiten mit Ges. Lgb. § 103, Anm. 1; Thes. s. v.: Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 1. Qimchi 127 s.: „Nach der Form **יָצַח** [gehen] **יָצַח** und **יָצַח**; ihre normalen Formen in ihrer Integrität [Uncontrahirtheit] wären **יָצַח**, **יָצַח**, wie **יָצַח** [potuerunt]. Und Rabbi Juda schrieb, dass **יָצַח** vom quadriliteren Intensivstamm **יָצַח**, und dass seine normale Form **יָצַח** sei.“

Imperfecta: **יָצַח** (bitter sein) Jes. 24, 9; **יָצַח** Spr. 4, 12: **יָצַח**; **יָצַח** (zart sein); **יָצַח** (wüste sein) nach Hes. 12, 19. Auch **יָצַח** Ps. 19, 14 gehört hierher. Denn der Sinn der Stelle verlangt „ich werde unversehrt sein“, und wenn nun auch **יָצַח** in **יָצַח** (der Verwaiste) etc. existirt und von der Bedeutung „fertig sein im negativen Sinne“ ausgegangen ist, so scheint doch diese Bedeutung zu sehr aus dem Bewusstsein gewichen, als dass man jene Form darauf zurückführen könnte. Diess zur Abwehr der Ableitung von **יָצַח**, welche bei Schick, Hebräisches Uebungsbuch (Leipzig, Teubner), 2. Abtheilung (1862) S. 44. Anm. steht. — Richtig von **יָצַח** wird die Form abgeleitet durch Ges. Lgb. S. 366; Röd. im Thes. s. v.; Ew. § 138, b; Olsh. § 243, b; Bö. II. S. 480; Müller § 279; Stade § 576, c. So auch Mühlau-Volck im analytischen Index; nur haben diese dabei eine abweichende Theorie über die Bildung dieses intransitiven Imperfects überhaupt aufgestellt. Denn richtig wird gelehrt, dass, wie das transitive Impf. von *jasubbu*, so das intransitive von *jigallu* ausgehe und dabei sich *i* in offener Silbe zu Sere zerdehnt habe, von Ges. Lgb. S. 366 u. s. w. bei allen den vorhin citirten Gelehrten [über Stade aber siehe nachher bei **יָצַח** Nr. 7, a; S. 365] und auch bei Ges.-Kautzsch § 67, 6. Nur Mühlau-Volck lehren, dass unsere Form für **יָצַח** stehe und das Sere Ersatzdehnung für den verdoppelten Consonanten sei. Das beruht aber bei den beiden Gelehrten vielleicht nur auf einer Breviloquenz, weil sie bemerken wollten, dass einige Codices **יָצַח** [also ohne Jod] hätten. Meinen sie es aber im Ernst so, so ist zu sagen, dass unsere Form Ps. 19, 14 doch nicht desswegen eine besondere Erklärung [aus **יָצַח**] finden kann, weil gerade neben ihr Formen mit Ersatzverdoppelung

stehen [רַחֲמֵי]. Qimchi 128, b: „Rabbi Jona [vgl. oben S. 296] schrieb, dass  $\text{אִירָח}$  zur Conjugation Qal gehöre“. Er selbst aber rechnet die Form zu Niqtal fol. 130, a und WB. s. v.; so urtheilt Qimchi über alle Imperfectformen, die Sere unter dem Präformativ haben.

$\text{תַּצְלִיחַה$  (sie werden klingen) 1 Sm. 3, 11. Es ist daran festzuhalten, dass diese Form zum Qal gehöre, zumal auch in derselben Redensart 2 Kg. 21, 12; Jr. 19, 3 das Qal gebraucht ist; vgl. das Qal in derselben Bedeutung S. 333. Zum Qal ist die Form gerechnet von Ges. Thes. s. v.; Ew. § 197, a; Olsh. § 243, b; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 67, 5; Müller § 279; Stade § 536, d. Und zwar ist wahrscheinlich diese Umwandlung des  $a$  in  $i$  nicht als Ausnahme gerade bei diesem Verb anzusehen, wie es vielleicht Olshausen und jedenfalls Stade durch Verweisung auf § 82 meint, sodass wie bei  $\text{שָׁאֵל}$  etc. in der tonlosen Silbe unter dem Einfluss des  $l$  dieser Wandel eingetreten wäre; sondern wahrscheinlich ist bei den Intransitiven ein Lautwechsel parallel zu dem bei den Transitiven üblichen ( $\delta$  und  $\text{ז}$ ) angewendet worden, oder, worauf Ew. a. a. O. hindeutet, das  $e-i$  der Intransitiven ist in der Stammsilbe wieder zum Vorschein gekommen, wo es unter dem Präformativ verschwunden war. Darnach ist auch im Paradigma  $\text{תַּקְלִיחַה$  angenommen. — Man kann also nicht mit Qimchi 131, a und Bö. II. S. 484 die fragliche Form für Hiqtıl nehmen. Der Umstand, dass die Form mit ihrer Vocalisation wie ein Hiqtıl klang, kann kein Gegengrund sein; da solche Lautidentität bekanntlich in weitem Umfange existirte [z. B.  $\text{יָעַל}$ ,  $\text{וַיָּסַר}$  etc.] — Qimchi, WB. s. v. schrieb, nachdem er als Niqtal  $\text{תַּצְלִיחַה$  aufgeführt: „ $\text{וַיִּתְּכַבֵּר תַּצְלִיחַה$ “. Nun haben Biesenthal und Lebrecht selbst in dem von ihnen vorausgeschickten Glossar der grammatischen Termini gesagt, dass  $\text{כָּבַד}$  die Conjugation „Piel et Hiphil“ bezeichne. Trotzdem haben dieselben bei der oben angeführten Form  $\text{כָּבַד}$  als Piel gedeutet, und so die ausdrückliche Angabe Qimchi's im Mikhlol ignorirt.

Verdoppelungswegfall wegen  $\text{פ"י}$ -Analogie haben wir in  $\text{תַּצְרִי}$  (du [fm.] bist eng) Jes. 49, 19;  $\text{יִצְרִי}$  (sie werden eng sein) Hi. 18, 7 und  $\text{יִרְעִי}$  (sind schlecht = traurig) Neh 2, 3.

Ersatzverdoppelung:  $\text{יָנַר}$  (kaut wieder) 3 M 11, 7;  $\text{יָפַךְ}$  (sinkt zusammen);  $\text{יָפַל}$  (verwelkt) Hi. 14, 2 etc. Ges. Thes. hält 1

und 4 für Qal; 2 und 3 für Niq.; Ew. erwähnt nur das 3. § 193, c und zwar als Qal; Olsh. § 243, d hält wohl richtig alle vier für Qal; Böttcher die drei ersten für Niqṭal, das vierte für-Qal II. S. 483. 487. Mühlau-Volck: 1 = Qal; 2 und 3 = Niq.; 4 schwankend; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 3 erwähnt als Qal יִדַּל und sagt: u. s. w.; Stade 490, a erwähnt 1 und 3 als Qal; Bickell § 129: יִדַּל = Qal; ebenso Land § 210; Müller § 279: יִדַּל. Ein solches Imperfectum kann von einem Imperfect Niqṭal ununterscheidbar werden. Denn a) trotz jener Ersatzverdoppelung kann die Verdoppelung auch im zweiten Stammconsonanten bleiben; daher das Schwanken bei יִדַּל 4 M 14, 35 etc. b) Auch bei einer wirklichen Niqṭalform kann ja in Pausa die Verdoppelung des zweiten Stammconsonanten nach S. 246 wegfallen; daher das Schwanken bei יִדַּל, wie es neben der Form mit Dagesch forte als andere Lesart Ps. 102, 28 erscheint. — Qimchi 129. 130 rechnet alle Formen, wie יִדַּל, zum Niqṭal. Diess erweist sich durch die Bedeutung und zum Theil das Perfect dieser Formen als unrichtig. Nur eine stellt er zum Qal, nämlich יִדַּל 5 M 20, 8; „weil es transitiv ist wegen des [folgenden] Wortes יִדַּל, so sage ich, dass es zur Conjugation Qal gehört“. Aber dieses יִדַּל zeigt nur das, beim Passiv eines hebräischen Transitivum stehen bleibende Object [erstes Beispiel 1 M 4, 18] an, und desswegen ist das angeführte יִדַּל gerade so Niqṭal, wie es auch sonst nur im Niqṭal vorkommt.

Mit Consonantafformativ יִדַּל (sie sollen klingen) 2 Kg. 21, 12; Jr. 19, 3. Das kann nicht Niqṭal sein, wie Ges. Lgb. S. 373 meinte; weil die andern Formen mit derselben Bedeutung Qal sind (S. 333). Als solches wird unsere Form angesehen von Ges. Thes. s. v.; Ew. § 197, a; Olsh. § 243, d; Bö. II. S. 487; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 67, 5, Anm.; Müller § 279; Stade § 536, d. Ist nun unsere Form Qal mit Ersatzverdoppelung, bei welcher doch regelrecht die Verdoppelung des zweiten Stammconsonanten fehlt, so kann sie auch nicht unter dem Gesichtspunct betrachtet werden, dass wie im Aramäischen auch im Hebräischen einigemale Consonantafformative ohne Vocalstammauslaut angehängt werden. Bei Gesenius, welcher im Lgb. a. a. O. unsere Form, wie gesagt, als Niqṭal betrachtete, hatte diese Bemerkung ihr Recht. Zu Niqṭal gehört die Form auch bei Qimchi 130, a; WB. s. v.



Impf. consecutivum. יָצַר Ri. 2, 15 etc. beruht auf י"צ-Analogie, die wir ja bei diesem Verb weiter haben wirken sehen. Also ist diese Form nicht mit Ges. Thes. auf ein יָצַר (pressit) zurückzuführen. Andererseits darf man nicht mit Bō. II. S. 480 einen Einfluss der Lautgruppe צר hervorheben. — יָצַר Hes. 19, 7; nur יָצַל (und sie war leicht, gering) 1 M 16, 4 ist Milra. Bō. II. S. 480 meint, indem er auf § 497, g verweist, die Form habe den Ton auf der letzten Silbe, „um den Wortsinn deutlicher zu machen“. Aber der Wortsinn war doch auch Hes. 19, 7 sehr bedeutsam. Vielleicht lässt sich sagen, dass die zu enge Verbindung der Laute k-l vermieden werden sollte.

Imperativ kommt vom einfach schwachen Verb nicht vor. Ein Verb, das zugleich primae gutturalis ist, zeigt o, vgl. S. 366. Aber es ist desswegen nicht mit Bō. II. S. 480 zu meinen, dass alle Intransitiva zur Unterscheidung vom Perfect beim Impf. den transitiven o-laut besessen haben.

Infinitivus cstr. wie יָרַר Jes. 45, 1 „zu Boden strecken“. Qimchi 128, a; WB. s. v.: „Es ist Infinitiv vom Qal nach der Analogie von יָשַׁע“; Ges. Lgb. S. 365; Thes. s. v.; Ew. § 238, e; Olsh. § 245, c.; Mühlau-Volck s. v.; Müller § 279. Und so scheint es richtig nach der activen Fortsetzung der Rede. „Sich unterwerfen“ übersetzt Bō. II. S. 481. Stade § 619, b giebt nicht die Bedeutung an. Es wird eine neutrale Bedeutung „niedertreten“ zu wählen sein.

Das Pathach aber ist nicht ohne Analogie; denn neben יָשַׁע (sich senken) Esther 2, 1 zu יָשַׁע 1 M 8, 1 findet sich ebenfalls יָשַׁע (sich bücken) Jr. 5, 26; Qimchi 128, a.

Böttcher hat II. S. 225 als Inf. noch יָרַר (prüfen) Pred. 3, 18 anerkannt; aber II. S. 226 Anm. gegen Ew. § 238, b; Olsh. § 245, c; Müller § 279; Stade § 619, b behauptet, dass das יָרַר und יָרַר Hi. 7, 11 substantivisch gebrauchte Adjective seien. Doch diess ist ganz unwahrscheinlich. Ferner יָרַר 2 Kg. 22, 19 soll nach Böttcher Perfect sein, und das ist trotz des יָרַר nicht bloss möglich, sondern sogar wahrscheinlich, weil dadurch das folgende Impf. consec. erklärlich wird. Und für das Praeteritum erklärt die Form auch Ges. Thes. s. v. Auch in יָרַר 1 M 6, 3 sieht Bō. keinen Inf., und diess ist auch meine Ansicht, weil ich das יָרַר als „auch“ für nöthig halte.

In  $\text{יִרְאָה}$  Hi. 29, 3 ist der Inf. Qal  $\text{לִרְאֹה}$  gefunden worden von Qimchi 132, a: „Und [der Infinitiv mit Suffixen] kommt vor mit Chireq in  $\text{לִרְאֹה}$  nach der Art des festen Verbs; denn in seiner Integrität [Uncontrahirtheit] wäre es  $\text{לִרְאֵה}$  nach der Analogie von  $\text{לִרְאֵה}$  Neh. 8, 5 (oben S. 297).“ Genau ebenso WB. s. v. Ebenso Ges. Lgb. S. 365; Thes. s. v.; Ew. § 255, a; Mühlau-Volck s. v. Da muss das Suffix als logisches Subject, als Vorausnahme des Subjects aufgefasst werden, und davon finden sich, vgl. Ew. § 309, c, im Hebräischen mannichfaltige Analogien. Zu übersetzen ist also: „Als sie hell war, seine Leuchte“. Die Umwandlung des  $\alpha$  zu  $i$  in tonloser Silbe erklärt sich dann nach der oben S. 337 besprochenen Form aus 1 Sm. 3, 11. Ueberdies aber haben wir auch beim starken Verb im intransitiven Inf.  $i$  beobachtet, vgl. oben S. 231. — Theils die syntaktische, theils die lautliche Schwierigkeit, theils der Gebrauch des Hiqtıl mit folgendem Object  $\text{אֵלָיו}$  (Jes. 13, 10; Hi. 41, 10) könnte bewegen, die Form für Hiqtıl zu nehmen =  $\text{לִרְאֵה}$  = „als er hell sein liess seine Leuchte“. Diese Auffassung Buxtorfs in der Concordanz hat B5. II. S. 532 erneuert. Jedoch eine Syncope des  $\tau$  beim Hiqtıl hinter Praepositiones praefixae kommt wohl sonst, aber nur nicht bei den  $\text{פִּי}$  vor. Und wenn sich Böttcher auf  $\text{לִרְאֵה}$  5 M 25, 4 beruft, so beweist schon die unmögliche Uebersetzung „bei seinem Dreschenlassen“, dass die Berufung falsch ist. Denn die Form heisst „bei seinem Dreschen“ und könnte also höchstens direct-causatives Hiqtıl sein. Ferner wenn auch  $\text{לִרְאֵה}$  ein abgekürztes Hiqtıl wäre [vgl. darüber § 39, b und f]: so wäre doch der Inf. eben  $\text{לִרְאֵה}$  gewesen, und es könnte nicht von einer Syncope des  $\tau$  in der vorliegenden Form die Rede sein. — Olsh. § 245, c; „לִרְאֵה Hi. 29, 3 gehört nicht hierher [zu den Inf. Qal] und ist vermuthlich fehlerhaft“; Stade lässt die Form weg.

$\text{רִוּחַ}$  Hes. 36, 3 war für den Leser zunächst der Plural eines häufigen Substantivs = „Verwüstungen“. So Rödiger in Ges. Thes. Aber bei dieser Auffassung kann man nicht stehen bleiben. Die Form muss Infinitiv sein, welcher durch den Inf. absol. richtig fortgesetzt wird (Smend z. St.). Es hat allerdings diese Auffassung ihre Schwierigkeiten. Denn entweder muss man dem  $\text{רִוּחַ}$  ausnahmsweise die transitive Bedeutung „verwüsten“ geben. So Ges. Lgb. S. 365 und Mühlau-Volck s. v. und im analytischen Anhang. Das ist nicht unmöglich. Oder man muss mit B5. II. S. 481 die Bedeutung intransitiv lassen, aber eine weitere, ungewöhnliche Ableitung von „Starr sein“ annehmen, nämlich „den Mund aufreissen“, also die „Mime“ bezeichnet sein lassen, welche beim höchsten Verwundern einzutreten pflegt. Daran schlosse sich dann die Fortsetzung jener Form „schnaufen, schnappen nach“  $\text{רִוּחַ}$  an. Das liegt alles näher.

als mit Hitzig und Smend z. St. ein sonst nicht vorkommendes Zeitwort  $\text{נָסַב}$  anzunehmen, indem man sich auf  $\text{נָסַבְתָּ} \text{נָסַבְתָּ}$  Jes. 42, 14 beruft. Denn wenn auch dieses  $\text{נָסַב}$  nicht, wie  $\text{נָסַב}$  von  $\text{נָסַב}$ , von  $\text{נָסַב}$ , sondern [vgl. über die Ungewissheit dieser Entscheidung aber schon Ges. Lgb. S. 371] wegen  $\text{נָסַבְתָּ}$  von einem  $\text{נָסַב}$  abzuleiten wäre: so folgt doch daraus nichts für die Wahrscheinlichkeit, dass auch ein  $\text{נָסַב}$  existirt habe. — Für den Inf. nimmt die Form auch Qimchi 128, a; WB. s. v.; Ew. § 238, e; aber Olsh. § 165, k und 245, f; Müller § 279; Stade § 619, b zaudern, dieses Urtheil auszusprechen, weil sie überhaupt nicht anerkennen mögen, dass die Infinitivendung  $\text{וֹת}$  von den  $\text{נָסַב}$  auf die י"ו übertragen worden sei. Nämlich Olshausen meint, dass die schon von Ges. Lgb. S. 365 zusammengestellten und von Ew. § 238, e sowie Mühlau-Volck s. vv. und im analytischen Anhang anerkannten Beispiele [ $\text{נָסַבְתִּי}$  mein Denken Ps. 17, 3;  $\text{נָסַבְתִּי}$  mein Durchbohrtsein Ps. 77, 11;  $\text{נָסַבְתִּי}$  das Gnädigsein v. 10; die letzten beiden Stellen auch Qimchi 128, a] und das von Andern hinzugefügte  $\text{נָסַבְתִּי}$  „das Ranzig-, Stinkendsein“ Hi. 19, 17 nicht hinreichend sicher als Inf. zu erweisen seien. Olshausen hat aber keine Andeutung darüber gegeben, wie er diese Formen auffassen will. Stade hat die Vermuthung ausgesprochen, dass auch die Endung  $\text{וֹת}$  gemeint gewesen sein könnte, die also von den Punctatoren verkannt worden sei. Bb. II. S. 481 will Ps. 17, 3 das Perfect finden (so jedenfalls auch Qimchi, da er im Mikhlol nichts besonderes erwähnt und im WB. s. v. die Form ohne Nebenbemerkung aufführt); aber das ist unwahrscheinlich; denn dann müsste das folgende  $\text{נָסַב}$  im Unterschied vom vorausgehenden  $\text{נָסַב}$  einen verneinten Heischesatz einführen und überdiess hätte das folgende Verb kein Subject. Ps. 77, 11 soll nach Böttcher das Piel von  $\text{נָסַב}$  vorliegen = „das Michkrankmachen“. Aber trotz der Verweisung auf 5 M 29, 21 bleibt diess eine unverständliche Kürze. Ps. 77, 10 und Hi. 19, 17 sollen nach Böttcher Substantiva im Plural vorliegen. Diess wäre an der ersteren Stelle am leichtesten möglich; aber da das Wort  $\text{נָסַב}$  sonst nur als Eigennamen vorkommt, so ist es auch dort unwahrscheinlich. Hiob 19, 17 findet Qimchi 128, a die Perfectform.

### 3. Niqtal.

Perf.	נָסַב	Impf.	יָסַב
	נָסַבְתָּ		תִּסְבֶּי
	נָסַבְתָּ		תִּסְבִּינָה
Imp.	הִסְבֵּ	Inf.	הִסְבֵּ
	הִסְבִּי	abs.	הִסְבִּי
	הִסְבִּינָה	Ptc.	נָסַב.

Das Perfect zeigt hinter נ immer das alte *a* von einem vorauszusetzenden *nasabba*. Aber in der Stammsilbe steht aus Nachahmung intransitiver נ"ץ [wie נבל S. 301] auch Sere: נָמַס (zerschmelzen) Ps. 22, 15 etc., aber Plural נָמְסוּ Ps. 97, 5 etc.: נָקַל 2 Kg. 3, 18, aber auch נָקְלוּ 2 Kg. 20, 10 etc. Und da diese Bildung nun einmal üblich war und jene Nachahmung der נ"ץ die Ursache derselben war, so hat man keinen Grund, sie mit Bö. II. S. 482 in נָמְסוּ Hes. 26, 2 zu leugnen und den Punctatoren eine Verkennung der Form für נָמְסוּ Schuld zu geben, weil sie die Form als Cohortativ vom Hiqṭil gefasst hätten. Die gewöhnliche, richtige Auffassung der Form als Niqṭal beim Targum אֶסְתַּחֲרֶה (hat sich auf die Wanderung gemacht): LXX: ἐπιστράφη; Qimchi 129, a; WB. s. v.; Ges. Lgb. S. 367; Ew. § 193, b; Olsh. S. 592; Land § 238, g; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 5; Stade § 410, b.

נָבִי (geplündert werden) Am. 3, 11; נָבִי (abgeschoren = vertilgt werden) Nah. 1, 12; נָגְלוּ (gerollt werden) Jes. 34, 4; נָרַץ (zerbrochen werden) Pred. 12, 6 sind von Qimchi 129, b (im WB. bei den vier Verben bemerkt er nichts); Ges. Lgb. S. 367; Ew. § 140, a; Olsh. § 263, b; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 5; Stade § 425, b als Nachahmung des intransitiven Qal z. B. קָטַן erklärt worden. Müller § 279 giebt keine Vermuthung. Aber Bö. II. S. 518 f. scheint mir mit Recht auf Gegengründe aufmerksam gemacht zu haben, nämlich dass diese Perfecte im Unterschied von נָמַס etc. ihre passive Bedeutung behalten und in Formen vom Imperfectstamm (S. 345) doch nun einmal נ"ע-Analogie offen vorliegt. Man kann doch nicht, obgleich das wenigstens consequent wäre, mit Ges. Lgb. a. a. O.: Ew. § 140, b das *o* der Imperfectformen auch aus Nachahmung des intransitiven *o* erklären, weil im Imperfectstamm jenes *o* von קָטַן nicht vorhanden ist; sondern man muss bei den Imperfectstammformen die נ"ע-Analogie anerkennen (Olsh. § 265, e; Stade § 552, b). Da scheint es einfacher, auch beim Perfect jene Formen mit *o* aus נ"ע-Analogie zu erklären.

Vor Consonantafformativen bleibt in der tonlos gewordenen Silbe das *a*, vgl. נָקְלוּ 2 Sm. 6, 22.

נָפַצְנוּ (wir sind verheert) Mi. 2, 4 mit *u* für *o* zum Ausdruck der Klage, wie Ew. § 197, a, Anm. und Bö. II. S. 483 vermuthen. Während Olsh. S. 592, wie auch Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 5, nur

die Ungewöhnlichkeit der Form hervorhebt, stellt Stade 78, a die Bildung mit denjenigen Fällen zusammen, in denen, wie er selber angiebt, tonloses *o* zu *u* geworden ist. Diese Zusammenstellung ist natürlich unrichtig, wie auch, nebenbei bemerkt, aus den von Stade § 78, a gegebenen Beispielen אָרְכִּיל (gestern) Mi. 2, 8; Jes. 30, 33 auszuschneiden ist, in welchem jedenfalls das *l* mit seinem unbestimmten Articulationsgebiet die Umwandlung des gepressten *o* in schlafferes *u* bewirkt hat. Dass Mi. 2, 4 die fragliche Verbalform die 1. plur. ohne Suffix sei, ist nach dem Zusammenhang selbstverständlich, und diese haben auch das Targum אֲרִיזְנָא (wir sind ausgeplündert) und die LXX ἐταλαιπωρήσαμεν wiedergegeben. So auch Qimchi 129, b und WB. s. v.; aber er berichtet an beiden Stellen: „Und der weise Rabbi Juda [Chajug] schrieb, dass das ך und das ך׳ seien Anzeichen der Subjecte [also Suffix] und seine Deutung sei נִשְׁדָּה מִקְּנֵי, wie אֲרִיזְנָא Jr. 10, 20 = אֲרִיזְנָא מִקְּנֵי“. Das ist ein willkürlicher Einfall. Vgl. wegen des *u* noch אֲרִיזְנָא 2 M 15, 5.

Verdoppelungswegfall nach ך״ד-Analogie ist eingetreten in נָזַל Ri. 5, 5; denn es heisst dort nicht, dass die Berge fließen, tröpfeln werden, wie etwa Joel 4, 18, sodass die Form von נָזַל kommen könnte. Allerdings so Qimchi, WB. s. v. נָזַל; vgl. s. v. זָל „Rabbi Jona hat hierin die Wurzel von נָזַל Jes. 64, 2 [gefunden], aber das Sichere ist, dass es von der Wurzel זָל ist“. Darum hat auch Qimchi beide Formen nicht im Mikhlol 129, b, wo er die nächstbesprochene Form erwähnt. Auch ist nicht zu übersetzen, dass „sie zerrinnen werden“ |Ew. § 193, c, der aber richtig זָל zu Grunde legt], sondern dass „sie erschüttert werden“. So das Targum זָרַי und LXX ἐσαλεύθησαν; Ges. Lgb. S. 372, Anm. „vielleicht“, aber bestimmt im Thes. s. v.; Mühlau-Volck s. v. Also ist die Form = נָזַל Jes. 63, 19; 64, 2 bei Silluq, und so auch Olsh. S. 592; Bö. II. S. 488; Land § 238; Stade § 425, b. — Unbestritten ist diese Erscheinung bei

נִבְקָה (und sie wird ausgeleert) Jes. 19, 3 für נִבְקָה Ges. Lgb. S. 372; Ew. § 193, c; Olsh. S. 592; Bö. II. S. 488; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 11; Müller § 279; Stade § 410, b. Ebenso bei

נִסְבָּה (sie wandte sich) Hes. 41, 7 a. aa. 00. ausser bei Müller; aber bei Land § 238. Qimchi hat diese Form im Mikhlol 129, a und im WB. s. v., vgl. „und die normale Form des Wortes wäre נִסְבָּה, wie Hes. 26, 2“.

וְנִמְלֵחֶם (und ihr sollt beschnitten w.) 1 M 17, 11 erwähnt Qimchi 129, b nicht, denn er leitet es von נָמַל ab im WB., wovon er auch das oben S. 337 erwähnte נָמַל Ps. 37, 2; Hi. 14, 2; 18, 16; 24, 24 ableitet. Aber da 1 M 17, 11 von נָמַל abgeleitet werden kann, ist es gegen d. Targ. (תְּנַחֲרִין) mit d. LXX (περιτεμεῖσθε) passiv zu fassen; also können wir kein נָמַל (abschneiden) im Wörterbuch ansetzen. — Von נָמַל leiten die Form ab Ges. Thes. s. v.; Ew. § 234, e; Olsh., Bö., Ges.-Kautzsch, Müller a. aa. OO.; Mühlau-Volck s. v. und Stade § 452, b. So ist es richtig, weil מָלַל existirt hat, vgl. 329. Also ist die Form nicht zu מָלַל zu stellen, wie es Bö. auch thut II S. 520.

Auch נָפַץ (es hat sich zerschlagen, zerstreut) 1 Sm. 13, 11 und נָפְצָה 1 M 9, 19 sowie נָפְצָה Jes. 33, 3 sind von נָפַץ abzu- leiten, da es diess nun einmal gegeben hat, wie man aus dem Eigennamen נָפְצָה 1 Chr. 24, 15 sieht. So Ew. § 193, c; Olsh. S. 592; Mühlau-Volck S. 681; Müller § 279. Schwerlich können die Formen von נָפַץ abgeleitet werden, wie Bö. II. S. 519 f. thut. Möglich, aber weniger wahrscheinlich ist es, dass die Formen von einem Qal נָפַץ stammen, indem diess neben seiner transitiven Bedeutung „zerstreuen“ auch eine intransitive „sich zerstreuen“ besessen hätte. So Qimchi, der die Formen im Mikhlol 129, b nicht aufführt, weil er sie im WB. zum Verb נָפַץ stellt; Ges. Thes. s. v. und vielleicht Stade, weil er die Formen gar nicht erwähnt.

Aber נָקַטָה (sie fühlt sich abgestossen) Hi. 10, 1 gehört nach S. 325 nicht hierher. Denn die Existenz eines קָטַט ist trotz des Impf. יָקַט Hi. 8, 14 und der Lesart נָקַט Hes. 6, 9 unsicher. Also gegenüber Olsh. S. 592; Stade § 410, b leiten richtig von קָטַט die Form ab Qimchi, WB. s. v. קָטַט; Ew. § 193, c; Bö. II. S. 520. Nicht anzunehmen ist Abstammung von נָקַט. So Ges. Thes. s. v. und vielleicht Mühlau-Volck; denn diese führen zwar נָקַט nicht mit auf, aber bringen es bei קָטַט als bekannte und sichere Grösse in Vergleich und erwähnen unsere Form weder unter קָטַט noch unter יָקַט. Ges. a. a. O. beruft sich darauf, dass נָקַט im Chaldäischen existire; aber es hat da eine ganz andere Bedeutung, nämlich: halten, fassen, ergreifen.

Imperfectum. Die 1. sg. zufällig nur in אֶכְבֶּה (ich werde mich beugen) Mi. 6, 6; Qimchi nicht 130, a, aber WB. s. v. — Wenn in Pausa יִדְמִי 1 Sm. 2, 9 (J. H. Michaelis z. St.; Ges.

Thes. s. v.) und יִתְחַרֵּר Ps. 102, 28 (J. H. Michaelis z. St.; Bō. II. S. 483), falls man letzteres für Niqtal hält, ohne Dagesch forte erscheinen, so erklärt sich diess nach § 30, 3 (S. 246).

ע"ר-Analogie in תְּבוֹרוֹ (ausgeplündert w.); תְּבוֹקִי (ausgeleert w.) Jes. 24, 3. Mit Ersatzdehnung wegen des ר auch תִּרְוֶק (du zerbrichst [intr.]) Hes. 29, 7. So Ges. Thes. s. vv., auch Lgb. S. 367; Ew. § 140, b; Olsh. § 265, e; Bickell § 130; Land § 237, e; Bō. II. S. 519; Mühlau-Volck s. vv.; Müller § 279, t; Stade § 552, b. Ges.-Kautzsch reiht § 67, 5 an die Formen des Perfectums mit o, die er aus Nachahmung von קָטַן erklärt, unmittelbar die Formen vom Imperfectstamm mit o an; also scheint er diese aus der Analogie jener Perfectformen erklären zu wollen.

Verdoppelungswegfall in תִּמְקְדֶּה (sie werden zerschmelzen, sich auflösen) Zach. 14, 12. Diese Form stellte Ges. Lgb. S. 373 zum intransitiven Qal und fügte nur hinzu, dass sie auch Niqtal sein könne. Etwas ähnliches sagt Ew. § 197, a, indem er vermittelnd meint, dass die Form „aus Nif. erst ins intransitive Qal trete“. Aber da dieselbe Bedeutung sonst mit dem Niqtal bezeichnet wird, so ist auch diese Form zum Niqtal zu ziehen mit Qimchi 130, a (im WB. s. v. erwähnt er diese Form nicht); Olsh. § 265, e; Bō. II. S. 488; Stade § 542, b. Diese Form muss auch noch unter dem Gesichtspunct betrachtet werden, dass wie im Aramäischen das Consonantafformativ ohne Vocalstammauslaut angefügt worden ist, vgl. schon Ges. Lgb. a. a. O., obgleich nach dessen Auffassung der Form die Bemerkung unrichtig war: vgl. S. 338 bei תִּמְלֶכֶה.

Volle Flexion nur in יִלְכֹּב (Verstand annehmen) Hi. 11, 12, weil es als Denominativ von לָכַב kenntlich sein sollte; vgl. Qimchi WB. s. v.: „Seine Erklärung ist: Der Mensch ist hohl und ausgebohrt am Anfange, aber darnach יִלְכֹּב, sodass er לָכַב und Wissen hat“.

Imperativ: הִקְרִי (läutert euch!) Jes. 52, 11, wo wegen des ר die Verdoppelung durch Ersatzdehnung ausgeglichen ist. — Aber wahrscheinlich ist nicht mit Bō. II. S. 486 הִקְרִי (reinigt euch!) Jes. 1, 16 von זָכַר abzuleiten; da diese Form ausnahmsweise den Accent auf dem Vocalafformativ besäße. Freilich kann zur Begründung dieser Betonung das Streben, gleichen Tonfall mit dem vorausgehenden Imperativ herzu-

stellen, geltend gemacht werden. Und ein Grund, diese Ableitung vorzuziehen, ist, dass gewöhnlich nicht Zusammensprechen des  $\text{ר}$  mit dem folgenden Sibilanten, sondern Umstellung und Ausgleichung des Härtegrades Statt gefunden hat. Weil aber doch in einem sichern Beispiele Pred. 7, 16 (vgl. die Form unten S. 350) solches Zusammensprechen des  $\text{ר}$  und des Sibilanten vorliegt, so bleibt die gewöhnliche Ableitung unserer Form wahrscheinlicher, vgl. darüber § 41, 1, c.

Der Infinitiv kommt zufällig nicht in der Form  $\text{הִסֵּב}$  vor; sondern nur  $\text{הִסֵּס}$  (zerfliessen, sich auflösen) als cstr. Ps. 68, 3 (Qimchi 129, b), als absol. 2 Sm. 17, 10. — Inf. abs. nach „ע“-Analogie  $\text{הִסִּב}$  und  $\text{הִסִּב}$  Jes. 24, 3 zur Verstärkung der oben angeführten Imperfecte. Qimchi 129, b giebt als Paradigma  $\text{הִסִּב}$ , welches selbst nicht in der Sprache existirt.

Particip, ausser (wie im Paradigma steht) mit  $\bar{a}$ , auch mit  $\bar{e}$ :  $\text{הִסֵּב}$  1 Sm. 15, 9. — Mit Ersatzverdoppelung:  $\text{הִסִּב}$  (Zusammengezogenes, -gerafftes) Hi. 20, 28 von  $\text{הִסֵּב}$ ; also: „das Zusammengeraffte am Tage seines Zornes“. So Ges. Thes. Additamenta pag. 81; Olsh. § 261, a; Bö. II. S. 487. Das ist wahrscheinlicher, weil so das parallele membrum ein Subject bekommt, als dass die Form von  $\text{הִסֵּב}$  komme, „Zusammenrinnendes“ übersetzt werden müsse und Apposition zum vorausgehenden Subjecte sei, wie Qimchi, WB. s. v. und Mühlau-Volck s. v. wollen. Die Bedeutung „rinnen, dahinfließen“ hat allerdings auch das Targum in der Form gefunden, indem es mit willkürlich ergänztem Subject übersetzt: „sein Oel und sein Wein sind dahinfließende  $\text{הִסִּב}$ “. Die LXX zerhauen den Knoten mit  $\text{ῥέματα ὀρεγῆς ἐπέλθοι αὐτῶν}$ .

#### 4. Intensivstämme.

- a)  $\text{הִסִּב}$ ,  $\text{הִסִּב}$ ,  $\text{הִסִּב}$  } wie  $\text{קָטַל}$  etc.  
b)  $\text{הִסִּב}$ ,  $\text{הִסִּב}$ ,  $\text{הִסִּב}$  }

Bei den drei Intensivstämmen konnte wegen Verdoppelung des mittleren Stammconsonanten nicht ein Zusammensprechen desselben mit dem dritten Stammconsonanten eintreten.

a) Qittel. — Ich erlaube mir hier aus praktischen Gründen ein Beispiel mit Gutturalis zu nehmen, weil in den Intensivstämmen die Gutturalis keine Abweichung hervorgerufen hat. Vgl.  $\text{הִלֵּל}$  (hell sein lassen = verherrlichen, loben);  $\text{הִלִּיל}$ ;  $\text{הִלִּיל}$ .



(nisteten) Hes. 31, 6 mit ausgefallenem Dagesch forte, während diess sonst auch in dem  $\text{נ}$  blieb. — Impf. z. B.  $\text{הִלְלִי, אֶלְלִי}$  ohne Dagesch forte wegen der Häufigkeit des Wortes, während sonst Dagesch forte auch in  $\text{ל}$  meist blieb;  $\text{אֶלְלִי}$ . Ausfall des Dagesch forte aber auch in  $\text{נִשְׁטַח}$  (wir wollen tasten) Jes. 59, 10. Solcher Wegfall des Dagesch forte noch im Plural des Ptc. bei einem andern Verb 1 Sm. 3, 13; bei  $\text{ז}$  Ri. 5, 11; bei  $\text{ק}$  Ri. 7, 6 f. — Bei  $\text{ר}$  mit Ersatzdehnung z. B.  $\text{אֶמְרֶר}$  (bitter machen) Jes. 22, 4. — Imp. z. B.  $\text{הִלְלִי}$ .

Quttal. —  $\text{שִׁדְדָה}$  Jr. 4, 20; auch plene  $\text{הִלְלִי} = \text{hullā'hi}$  Ps. 78, 63 bei Silluq. Bō. I. S. 274 f. spricht die Vermuthung aus, dass durch das  $\text{ר}$  die Lesart  $\text{הִלְלִי}$  (sie haben gewehklagt) für  $\text{הִי}$  angezeigt werde, weil  $\text{הִלְלִי}$  Ps. 137, 3 von  $\text{לֵל}$  vorkomme und der Parallelismus v. 64 es verlange. Das ist unsicher. — Nur einmal in geschärfter Silbe mit nachfolgendem Schewa  $\text{ֿ}$  in  $\text{שִׁדְדָה}$  (sie ist verheert) Nah. 3, 7. — Particip:  $\text{הִלְלָה}$  Hes. 26, 17 bei Rebia ist als Ptc. ohne  $\text{נ}$  aufgefasst von Ges. Lgb. S. 316; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 6, ohne dass diese die Betonung auf der Vorletzten in kleiner Pausa als dagegen sprechend erwähnt hätten. Olsh. § 250, c hat bemerkt, dass nach dieser Betonung die Form von den Punctatoren als 3. sg. Pfi. und der Artikel als Stellvertreter des Relativpronomens aufgefasst worden sei, wie auch Elias Levita in seiner Nota zu Qimchi's WB. erklärt. Olsh. ist aber wohl mit Recht geneigt, diese Auffassung für unrichtig zu halten, und so auch Bō. II. S. 77. Stade § 220 sieht in der Form ein „feminines Particip mit Vortonqames“. Man sieht nicht, was er damit sagen will. Denn soll es bedeuten, dass dieses Wort vor der Femininendung sein  $\alpha$  zeigt, so ist dieses nichts Hervorzuhebendes, weil diess überhaupt die Regel ist. Soll es aber etwas Besonderes in Bezug auf unsere Form bedeuten, so steht das fragliche Qames eben nicht in der Vortonsilbe, sondern in der Tonsilbe. — Bei  $\text{ר}$  tritt Ersatzdehnung ein:  $\text{מִצְרָרִים}$  (zusammengebundene) Jos. 9, 4.

Hithqattel. — Z. B.  $\text{הִתְקַלֵּל}$  (sich als Entscheider, Vermittler  $\text{xar' \xi\gamma\chi\eta\gamma}$  d. h. als Beter erweisen).  $\text{הִתְקַדַּם}$  (sich als vollkommen, redlich erweisen) Ps. 18, 26, also von  $\text{רָמַם}$  (in sich gesammelt sein). — Bei mittlerem  $\text{ר}$  Ersatzdehnung: z. B.  $\text{הִשְׁתַּדַּר}$  (du benimmst dich als Fürst) 4 M 16, 13, worin auch

noch Metathesis des Dentalen und des Sibilanten zu beobachten ist. Auch der Inf. abs. **הִשְׁתַּחֲוֶה** folgt.

An das Ps. 18, 26 bei Silluq stehende **תִּפְתָּח** schliesst sich v. 27 **תִּפְתָּח** (du erweist dich als rein) bei Athnach, wie dort ja auch das schon § 25, 4 (S. 197) erwähnte regelmässige **תִּפְתָּח** (du erweist dich als verdreht) steht bei Silluq. Im Paralleltexte 2 Sm. 22 steht v. 26 gleichfalls zu Ende **תִּפְתָּח**. Darauf folgt aber v. 27 **תִּפְתָּח** (als Nicht-pausalform ist kaum mit Ges. Lgb. und Mühlau-Volck eine Form mit Pathach, sondern eine mit Sere anzusetzen). Es scheint doch diese Form mit Ges. Lgb. S. 374 als eine Spur der Erscheinung erklärt werden zu müssen, dass die aramäische Bildung des Ethpeal [und des Ittaphal] **תִּפְתָּח** [und **תִּפְתָּח**] auch im Munde der Israeliten möglich war oder wenigstens mit dem Vordringen des Aramäischen möglich wurde. So auch Röd. im Index analyt. z. Thes.; Ew. § 132, d; Olsh. § 269, e; Land § 248; Mühlau-Volck im Anh. Aber Stade § 550, b urtheilt: „Die Unform **תִּפְתָּח** 2 Sm. 22, 27 verbessere nach Ps. 18, 27!“. Nun abgesehen davon, dass Stade selbst eine Unform geschrieben hat, indem er in den hebr. Text eine aramäische Form eingetragen hat, kann ich mir sein Urtheil nicht aneignen, weil 1) in dem **תִּפְתָּח** ein Anlass zu solch abweichender Bildung vorliegt, weil 2) das Chaldäische eben eine ähnliche Bildung bei den **כִּי** hat, und weil 3) das schon § 25, 4 erwähnte **תִּפְתָּח** folgt. Denn diese letzte Form lässt sich doch nur als Nachbildung der beiden vorausgehenden Formen **תִּפְתָּח** und **תִּפְתָּח** verstehen (Ges. Lgb. S. 374). Dafür habe ich mich schon oben entschieden und ich füge hier hinzu: Es scheint mir die „Verdretheit“ des Benehmens Jehovas, welche in Aussicht gestellt wird, durch die Umstellung der Buchstaben veranschaulicht zu sein. Diese Ansicht ist der vorzuziehen, dass an Stelle des im Psalm verwendeten **תִּפְתָּח** bei Sam. **תִּפְתָּח** (fade, geschmacklos sein) gesetzt sei (Röd. im Index anal. und Mühlau-Volck). Dass endlich auch diese Form auf einem „Schreibfehler“ beruhe, also zwei zufällige Schreibfehler hinter einander vorlägen (Olsh. § 269, a) und auch diese „Unform“ nach dem Psalm zu verbessern sei (Stade § 550, a), ist schwer vorstellbar. — Qimchi WB. s. v. bemerkt nur, dass die zu Grunde liegende Form **תִּפְתָּח** sei.

Ausführlicher erklärt sich Qimchi im Mikhlol S. 132, b: **כִּי**; es giebt ein schweres Wort von dieser Wurzel, und das ist **תִּפְתָּח** und seine normale Form wäre **תִּפְתָּח**. Und wenn beim Wegfallen des Zeichens der Verdoppelung wir sagen würden **תִּפְתָּח**, so wäre diese einer Form gleich, deren Wurzel **כִּי** wäre, wie **תִּפְתָּח** [und er entblöste sich] 1 M 9, 21 von **גִּלְגֵּל**, und in Folge dessen warfen sie die Laute von **תִּפְתָּח** in **תִּפְתָּח**. Und das Dagesch im **ת** soll lehren, dass an dem

Worte mangelhaft ist das Fehlen der Verdoppelung [er sieht also in dem Doppel- $\text{ר}$  eine Ersatzverdoppelung].“

b) Die Doppeltheit des zweiten Stammconsonanten ist durch den langen Vocal  $\hat{o}$  ersetzt, mag das diesem zu Grunde liegende  $a$  aus zur Ersatzdehnung verlängertem  $\hat{a}$  [was nach § 26, 1 mir das wahrscheinlichste ist], oder aus der III. arab. Form stammen. Wie ich, sieht diese Formen auch Bickell an, vgl. § 116: „These verbs mediae geminatae seldom form a Piel and its related conjugation, but most commonly a Poel, of which the  $\hat{o} = \hat{a}$  is probably to be regarded as a compensative lengthening for the doubling which has fallen out, thus avoiding the triple repetition of the same consonant“. Auch Land schliesst § 55 diese Formen an ( $\text{כֹּכֵב}$   $\text{כִּכְבֵּב}$ ) an, indem er sagt: „De eerste helpt van dien dubbelen klank gaat dan over in  $\text{ר}$  b. v.  $\text{עוֹלֵלָה}$  ( $\text{עוֹלֵלָה}$ ) in pl. v.  $\text{עוֹלֵלָה}$ “.

Pözel. — Z. B.  $\text{רִדּוּל}$  (er erklärt für prahlerisch) Hi: 12, 17; vgl.  $\text{רִדּוּר}$  (und er nieste; eig. streute aus) 2 Kg. 4, 35 von  $\text{רר}$  I. die einzige Form. — Cohortativ:  $\text{אֶסְבְּרָה}$  (ich will umgehen) Ps. 26, 6.

$\text{שׁוֹטֵט}$  Dn. 8, 13; 9, 27; 12, 11 mit Bö. II. S. 491 als Inf. aufzufassen, ist unmöglich. Auch dass es Ptc. Qal sei [Mühlau-Volck s. v.] ist unwahrscheinlich, weil es ja überhaupt unsicher ist, ob  $\text{שׁוֹטֵט}$  transitive Bedeutung hat, vgl. Nr. 2 (S. 340) über Hes. 36, 3. Wahrscheinlicher ist es Partic. Poel ohne  $\text{ט}$ . So Röd. in Ges. Thes. s. v.; Olsh. § 190; Stade § 233. — Dagegen

$\text{רִדּוּר}$  (Pauken schlagend) Ps. 68, 28 ist wahrscheinlicher Ptc. Qal [Röd. Thes.; Mühlau-Volck s. v.], als Ptc. Poel [Olsh. § 254], da von letzterem Verbalstamm  $\text{רר}$  Nah. 2, 8 in abgeleiteter Bedeutung (auf die Brust schlagen) gebraucht ist. Auch  $\text{רִדּוּל}$  (Prahlernde, Uebermüthige) Ps. 5, 6 etc. ist wahrscheinlich Ptc. Qal, da das Qal  $\text{רִדּוּ$  (prahlend, übermüthig sein) mit jenem Ptc. in demselben Verse Ps. 75, 5 steht. So Ges. Thes.; Bö. II. S. 482; Mühlau-Volck gegen Olshausen § 254.

Neben  $\text{רִדּוּן}$  (Wahrsager) ist auch  $\text{רִדּוּן}$  im Femin. und Plur. Particip Ew. § 179, a; Olsh. § 187, a; Bö. II. S. 491; Stade § 233; Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v.

Pöial. — Z. B. Ptc.  $\text{מְדוּלָּל}$  (für Scheinbares, äusserlich Glänzendes erklärt = blosser Schein, innerlich Hohles, Scheinvergnügen) Pred. 2, 2.

Hithpōæl. הִתְהַלֵּל (sich als prahlerisch, unsinnig erweisen) Jr. 46, 9 etc. — Auch mit Spiritus lenis und Metathesis אֲשִׁיחֲלִיל (sie wurden ausgezogen, geplündert) Ps. 76, 6, vgl. S. 213. 247. 275. 293. — Neben יִשְׁתַּחֲוֶה (erstarren) Jes. 59, 16 etc. (worin also die Metathesis vorliegt) findet sich einmal mit Assimilation des Dentalen תִּשְׁחַח (du verwüdest, zerstörst dich, Pred. 7, 16. Diess ist zugleich die einzige reflexive Form, welche in Pausa nicht Qames zeigt; jedenfalls, wie Bō. II. S. 294 sagt, weil durch die Assimilation der Reflexivcharacter verwischt war.

c) Seltener Intensivstämme. Pilpel: גָּלַגַּל (rollen, wälzen) Jr. 51, 25; כָּרַכַּר (stark kreisen = tanzen) 2 Sm. 6, 14. 16: סָלַסַּל (in der Schwebe halten = hochhalten) Spr. 4, 8; צָרַצַּר (zertrümmern) Hi. 16, 12; צָצַצַּח (pipen, zirpen) Jes. 29, 4; 38, 14: קָלַקַּל ([als leicht behandeln] = schütteln; [leicht = glatt sein lassen] = schärfen) Hes. 21, 26; Pred. 10, 10.

Hithpael. הִתְגַּלְגַּל (sich einherwälzen) Hi. 30, 14; הִתְקַלַּק (erschüttert werden) Jr. 4, 24; vgl. noch יִתְמַרְמַר (erbittert werden) Dn. 8, 7; 11, 11. Mit Metathesis יִשְׁתַּקְשֹׁק (von שָׂקַק (laufen) = „sich einander überrennen“ Nah. 2, 5.

##### 5. Causativstämme.

Perfectum:	הָסַב	הִוָּסַב
	הִסְבֵּחַ	הִוָּסְבֵּחַ
	הִסְבִּיחַ	הִוָּסְבִּיחַ
Imperfectum:	יָסַב	יִוָּסַב
	תִּסְבֵּי	תִּוָּסְבֵּי
	תִּסְבִּיחַ	תִּוָּסְבִּיחַ
Imperativ:	הָסַב	
	הִסְבֵּי	
	הִסְבִּיחַ	
Infinitiv:	הָסֵב	הִוָּסֵב
Particip:	מָסַב	מִוָּסַב.

Hiqtil. Perfect. Das  $\bar{e}$  hinter ה ist als Dehnung des  $i$  erklärt worden, in welches das alte  $a$  [von *hasabba*] wie bei den starken Verben übergegangen war, von Ges. Lgb. S. 359: Olsh. § 255, h; (Bickell § 131 stillschweigend durch seine Transcription); Bō. II. S. 474; Ges.-Kautzsch § 67, 6. Und das

ist auch die richtige Erklärung; denn *i* ist auch sonst in offener Vortonsilbe in *ē* übergegangen, vgl. Stade § 90. Ew. sagt nichts über die Entstehung dieses פ, vgl. § 122, e; 131, e; ebenso wenig Land § 228; Müller § 273—281. — Nur Stade hat eine andere Erklärung aufgestellt § 159, a, indem er auf seinen § 108 zurückweist, wo er von der rückwärtswirkenden Kraft eines folgenden *i* auf vorhergehendes *a* spricht [vgl. oben § 29, 1, c; S. 218]. Aber in unserm Fall hat die folgende Silbe gar kein *i*, und ausserdem kann Stade nicht erklären, weswegen dieselbe Wirkung nicht im Imperfectstamm eingetreten wäre, wenn sie überhaupt in dieser Hiphilbildung thätig gewesen wäre. — Das *ē* der Stammsilbe ist nicht mit Ges. Lgb. S. 357 daraus zu erklären, dass man für *i* das kürzere *e* gewählt habe (! alte Erklärungsweise), damit überhaupt die Contraction der beiden gleichen Stammconsonanten möglich würde. Richtig Ew. § 131, e: Vor dem eigentlich doppelten letzten Wurzel-laute hat sich der Vocal hier nicht zum *i* dehnen können. Dann sind also die *i* in den Formen mit Consonantafformativen Verkürzungen aus jenem *ē*. So auch Bö. II S. 473; Bickell § 131. — Olsh. § 255, h lässt vielmehr das ursprüngliche *a* zu *i* und aus diesem nach dem allgemeinen Gesetz durch den Accent *ē* werden. Ebenso Land § 228, f: „De eerste stavvocaal, hoewel thans in een open lettergreep staande, wordt toch in analogie met de sterke wortels geregeld tot *i* (thans *e*) gewijzigd“; Ges.-Kautzsch § 67, 6; Müller § 274. Da dieser Entwicklungsgang nicht beim starken Verb Statt gefunden zu haben scheint, vgl. § 27 (S. 207), ist er auch hier zu verwerfen. — Endlich Stade § 159, b lässt, wie ja überhaupt, vgl. § 27 (S. 210), in das Perfect Hiqtıl den Vocal des Imperfectum eindringen und dieses *i* zu *ē* werden. Dagegen oben S. 210.

In der Stammsilbe steht öfters das alte *a*, z. B. זָרַק (zermalmen) 2 Kg. 23, 15; זָרַקְל (gering sein lassen) Jes. 8, 23; Qimchi 130, a. b; זָרַקְלִי Hes. 22, 7. Wenn also זָרַק (bitter sein lassen) Hi. 27, 2; Ruth 1, 20 sowie זָרַק (einengen) 5 M 28, 52 erscheint, so kann dies um so weniger auf Einfluss des פ zurückgeführt werden, als auch זָרַק immer (sechsmal) gesprochen wird z. B. Jes. 33, 8, und nur zweimal זָרַק in Pausa erscheint 1 M 17, 14; 4 M 15, 31. Die beiden letzten Hiqtılformen hat Qimchi unrichtig von זָרַק und זָרַק abgeleitet, darum fol. 104, a erwähnt. — Dagegen bewirkt das folgende פ Ersatzdehnung

für  $\dot{\text{z}}$ ; daher  $\text{הִצְרִירִי}$  Jr. 10, 18; Zeph. 1, 17. In der letzteren Stelle hat das Perf. consec. keine abweichende Milélbetonung, wie Delitzsch besonders hervorgehoben hat, Praefatio zu Baer Kleinen Propheten, pag. IV. Vgl. noch  $\text{הִצְרִירִי}$  (sie haben gebrochen) Ps. 119, 126, Qimchi 104, a. —  $\text{הִשְׁרִירִי}$  (Fürsten einsetzen) Hos. 8, 4;  $\text{ע"ר}$ -Analogie; vgl. Esth. 1, 22; Ri. 9, 22; Hos. 12, 5; 4 M 16, 13; Jes. 32, 1; Spr. 8, 16; also  $\text{שִׁיר}$  liegt zu Grunde; ein  $\text{שִׁיר}$  kann nicht mit Qimchi, WB. angesetzt werden.

Ohne Vocalstammauslaut:  $\text{וְהִצְרַחְתָּהּ}$  (und du sollst mir zerbrechen = vernichten) 2 Sm. 15, 34;  $\text{וְהִחַלְתָּהּ}$  (du hast betrogen) Ri. 16, 10. 13. 15. Bei Bö. II. S. 488 steht unrichtig  $\text{וְהִחַלְתָּהּ}$  aus Verwechslung mit  $\text{וְהִחַלְתָּהּ}$  Jr. 16, 13; 22, 26, wo dieselbe Erscheinung bei einer Form von  $\text{טַרַל}$  sich findet.

Imperfectum.  $\text{וְהִחַלְתֶּם}$  (ihr haltet lange hin = täuscht. Hi. 13, 9 mit [gebliebenem oder] wiederhergestelltem Anlaut des Imperfectstammes; vgl. oben S. 294. In  $\text{וְהִחַלְתֶּם}$  Jr. 9, 4 bei Zaqeph qaton kann der Ausfall des Dagesch forte nicht der kleinen Pausa zugeschrieben werden, sondern muss als Verdoppelungswegfall im Dauerlaute betrachtet werden. In  $\text{וְהִחַלְתֶּם}$  1 Kg. 18, 27 haben wir Ersatzverdoppelung.

$\text{וְהִמְשִׁיכְתֶּם}$  (direct-causativ: das Tasten ausüben = tasten) Ps. 115, 7 nach  $\text{ע"ר}$ -Analogie. Bö. II. S. 518 stellt die Form richtig zu  $\text{מִשַׁשׁ}$ , aber meint,  $\text{י}$  stehe für  $\text{י}$ , und die Form sei Qal. — Von einem  $\text{מִשַׁשׁ}$  leiten die Form ab Qimchi, WB.; Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v.

Impf. consecutivum z. B,  $\text{וְהִיָּדְקָהּ}$  2 Kg. 23, 6 (Qimchi 131, a).  $\text{וְהִיָּדְקָהּ}$  (und sie zerschmetterte) Ri. 9, 53 wahrscheinlich [vgl. oben S. 328 die Form von  $\text{רָמַם}$  2 M 16, 20] zum Unterschied von der entsprechenden Form des Verb  $\text{רָמַח}$  (laufen): Ew. § 232, c; Bö. II. S. 484. Olsh. § 257, f und Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 7 versuchen keine Erklärung; Stade erwähnt die Form nicht. — Es ist unverständlich, wie Qimchi 105, b („das Dehnungs-jod ist weggefallen, weil das Wort ein Milél ist“) und WB. s. v. die Form von  $\text{וְהִיָּדְקָהּ}$  ableiten konnte, das doch sonst nur die Bedeutung „laufen“ hat. Während Buxtorf ihm in Bezug auf das oben erwähnte  $\text{וְהִיָּדְקָהּ}$  und  $\text{וְהִיָּדְקָהּ}$  gefolgt ist, ist er in dieser unlebendigen Betrachtung der Spracherscheinungen nicht gefolgt, sondern hat in der Concordanz die Form richtig zu  $\text{וְהִיָּדְקָהּ}$  gestellt.

Mit Ersatzverdoppelung nicht bloss **יִצְטַר** (und sie zerstiessen) 5 M 1, 44, sondern auch mit Verdoppelung des zweiten Stammconsonanten **יִצְטַר** Ri. 18, 23 etc.; Qimchi 131, a. — **יִצְטַר** („entsetzt sich“ wahrscheinlicher als „man verwüstet“) Jr. 49, 20 zugleich mit ע"ו-Analogie; aber trotzdem nicht mit Stade § 499, d zu lesen **יִצְטַר**; die Scriptio plena will den Vocal *i*, nicht *e*; aber **יִצְטַר** (und wir verwüsteten) 4 M 21, 30; vgl. über die Richtigkeit der masoretischen Auffassung gegenüber den LXX unten § 41, 5, e Qal Imperf. consec. — Die Vermuthung von Bö. II. S. 552, die Form stehe für **יִצְטַר**, ist unnöthig. Ebenso die Ewalds § 252, a: von **יִצְטַר** = **יִצְטַר** Jr. 4, 7. Die richtige Ableitung von **יִצְטַר** bei Qimchi 131, a; Ges. Lgb. S. 369; Röd. Thes. s. v.; Olsh. § 257, f, Schluss; Mühlau-Volck im analytischen Anhang. Stade § 588 erwähnt die Form nicht.

Infinitiv: **יִצְטַר** Jr. 4, 11 mit *a* jedenfalls wegen des *r*; mit Pathach aber trotz des Silluq gemäss der oben § 32, 2 (S. 282) mitgetheilten Beobachtung Böttchers.

Particip. Dass es hinter **י** nicht den Vocal des Imperfectstammes, sondern den des Perfectstammes zeigt, wird nur erwähnt von Olsh. S. 581; vgl. den naiven Ausdruck der Verwunderung bei Bickell § 131 „The participle prefixes singularly enough the vowel *i*“; Ew. § 169, c betrachtet *e* als eine aus der nominalen Natur des Particips erklärliche grössere Dehnung des *a*. Bö. II. S. 474 sagt, das Participium behalte das *e* des Perfects zum Unterschiede von gleichgebildeten Nominibus z. B. **יִצְטַר** (Schild). Das lässt sich hören. Stade § 285 verweist auf seinen § 108, wie oben bei der Erklärung des *e* hinter **י** im Perfect. Aber wesshalb diese angebliche regressive Steigerung des *a* wie im Perfect auch im Particip eingetreten, und dieses nicht vielmehr wie sonst an das Imperfect sich angeschlossen hat, — das bleibt eben unerklärt. — Wieder eine andere Erklärung aufzustellen versucht Land, welcher § 152, n sagt: „Vormen als **יִצְטַר**, **יִצְטַר** zijn uit *mahisibb*, *mahibij*“ te verklaren; de voorlaatste stamvocaal *i* is echter uit *a* ontstaan in analogie met vormen van sterke wortels“; und da verweist er auf **יִצְטַר** (Mangel), aber **יִצְטַר** (Gesang). Aber es bleibt ja auch dabei unerklärt, wesshalb bei **יִצְטַר** etc. diese Analogie nicht gewirkt hat, dagegen aber in **יִצְטַר** [und **יִצְטַר**] sie gewirkt haben soll. — Müller § 276 lässt die Analogie der ע"ו wirken; aber wenn auch hier diese Erklärung nicht so gewagt ist, wie oben

beim Impf. Hiqtıl überhaupt (S. 210), so scheint sie mir doch auch hier unannehmbar; weil zwar die Analogie der ״ע״ stark in die Flexion der ״ע״ eingegriffen hat, aber doch immer nur neben den eigenen Bildungen der ״ע״ abweichende Formen hervorgerufen hat. Hier hätte aber diese Analogie die eigene Bildung der ״ע״ ganz verdrängt. — Einmal mit א צל (Schatten spendend) Hes. 31, 3 bei Tiphcha. (מַצֵּל, welches Qimchi 130, b noch anführt, ist nicht Particip). — Nach ״ע״-Analogie מַסְכֵּי (bedeckend) Ri. 3, 24. So Olsh. S. 581, Bö. II. S. 519. Es kann kein besonderes סִכּי angenommen werden mit Qimchi, WB.; Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v.

Uncontrahirt zeigen sich nur alle Formen von רָק. wahrscheinlich, wie Bö. II. S. 484 sagt, damit das Schallnachahmende stärker hervortreten sollte; auch הִשְׁחָרַק Mi. 6, 13, vielleicht damit der Begriff des „Verwüstens“ [so wahrscheinlicher mit Ges. Lgb. S. 370 u. Andern, als „starr sein“ mit Röd. im Thes. und Mühlau-Volck s. v.] stark in die Ohren fallen sollte; הִשְׁחָרִים (starr seiend) Hes. 3, 15.

Hoqtal. Das *û* dieses Verbalstammes ist als Verlängerung des ursprünglichen und bei diesen Verben in offene Silbe getretenen *u* [von *husabba*] erklärt von Ges. Lgb. S. 359; Olsh. S. 585; Bö. II. S. 474; Ges.-Kautzsch § 67, 6. Nur Ewald § 131, e: „Wie bei den ״ע״“; Bickell § 131 „perhaps after the analogy of the *primae vav*“; auch Müller § 276 verweist auf die Aehnlichkeit der ״ע״; und Stade sagt § 159, a: „Bei den ״ע״ und ״ע״ wie bei den ״ו״“. Das scheint mir eine unerlaubte Anwendung der Analogie zu sein. Im Hintergrunde dieser Theorie steht aber die Scheu vor der Annahme, dass ein ursprüngliches *u* in offener Silbe sich erhalten und zu *û* gedehnt hätte. Das ist aber nach ausdrücklicher Ueberlieferung vorgekommen, vgl. meine obige Auseinandersetzung § 20, 12. Wenn aber diess auch nicht der Fall wäre, würde doch hier bei diesem passiven Verbalstamm genug Grund vorhanden gewesen sein, das *u* festzuhalten, weil beim Verschwinden dieses *u* dieser Stamm gar nicht hätte gebildet werden können. Man vergesse auch nicht bei der Betrachtung dieser Umwandlung, dass bei der Ersatzdehnung in vielen Nominibus z. B. הִשְׁחָרַק neben הִשְׁחָרַק (Kebswieb) das *i* in offen werdender Silbe als *i* geblieben ist. — Eine eigene Erklärung hat endlich Land § 233, b gegeben „הִשְׁחָרַק [הִשְׁחָרַק]; dit kan verklaard worden uit



een onregelmatige verdubbeling van den eersten radical (gelijk wij eens הִפְּסִי van מִפְּסָה „verzakken“ vinden), die later volgens wordt opgelost“. Da ist eine offenbar abweichende Bildung (die mit Ersatzverdoppelung) zur Quelle der regelmässigen gemacht. — Mit Ersatzverdoppelung: הִפְּסִי (gedrückt werden, zusammensinken) Hi. 24, 24.

Imperfect. Bemerke הִפְּסִי (und sie wurde zerbrochen) Sach. 11, 11, also das *ā* in Ultima behielt den Accent, obgleich die Paenultima offen war; vgl. S. 162. Bei יִפְּסֵה Hos. 10, 14 und der 2. sg. Jes. 33, 1 haben wir nicht mit Ges. Lgb. S. 371; Ew. § 131, e; Olsh. § 261; Bö. II. S. 487 Ersatzverdoppelung oder mit Stade § 516, b Dagesch forte orthovocalicum [zum Schutze des kurzen Vocals] anzunehmen. Denn dann wäre die Plenarschreibung nur eine zufällige, willkürliche. Sondern wir haben Verkürzung der nach der Analogie langen Silbe wegen des folgenden Sibilanten, also Dagesch forte orthoconsonanticum, vgl. S. 53. So auch in יִפְּסֵה Jes. 28, 27. Aber Ersatzverdoppelung haben wir z. B. in יִפְּסֵה (sie werden zerstossen) Jr. 46, 5; Mi. 1, 7; Qimchi 131, a. b.

Imperativ. Wie הִפְּסִי Perfect Hiqtal Jer. 10, 25 bei Silluq, so steht der Imp. Hiqtal הִפְּסִי (starret!) bei Athnach Hi. 21, 5. Nur aus Verkennung dieser pausalen Vocalisation sind die Schreibweisen הִפְּסִי, הִפְּסִי, הִפְּסִי zu erklären (Qim. 134; Michaelis z. St.), wonach hier ein Imp. Hoqtal vorläge. So Qimchi, WB. s. v.: „Das *פ* ist nicht dageschirt, und das *ה* wird gelesen mit breitem Qames (ק' רָחֵב); so wird es gefunden in correcten Manuscripten, und es ist Imperativ, und das Pathach des *פ* steht anstatt eines Sere, und seine normale Form wäre הִפְּסִי. Und Rabbi Jona schrieb, dass das *פ* dageschirt und das *ה* gelesen werde, wie wenn es mit ק' הִפְּסִי versehen wäre; aber er erklärte es auch so für den Imperativ und sagte, dass es sein sollte nach der Analogie von הִפְּסִי HL. 6, 5“; ebenso Röd. Thes.; Bö. II. S. 485; Olsh. § 260; Land § 226, d; Baer-Del.; Stade § 609, b; während Mühlau-Volck diese passive Vocalisation als richtig anführen.

**6. Vor Suffixen** richten die affirmativlosen und die vocalisch affirmirten Formen sich in der Punctuation der Stammsilbe nach den consonantisch affirmirten Formen.

Also Perfect Qal קָנַן etc. Bemerke קָנָה (er hat ihn verflucht) 4 M 23, 8. Von uncontrahirten Formen sei ein Beispiel קָדַד (er hat ihn gemessen) Hes. 42, 20.

Imperfect Qal יִקְנֶנִי (er wird mich betasten) 1 M 27, 12; vgl. v. 22. Zu demselben קָנַן ist auch zu rechnen יִקְנֶנֶה v. 21 mit weggefallenem Dagesch forte und mit ü trotz des Metheg vgl. oben § 13, Anh. S. 107. Das Metheg gerade bietet also nicht, wie Olsh. S. 520 sagt, einen Grund, in der Form die ו'-Analogie wirken zu sehen (Olsh. a. a. O.) oder sie von einem קָנַן abzuleiten (Mühlau-Volck s. v.). — Aufgeben oder Verkennung der Verdoppelung, also Ableitung von קָנַן ist in יִקְנֶנֶה (er wird in ihn einschneiden = eindringen) 1 M 49, 19; Hab. 3, 16 angenommen von Bō. II. S. 518. Und man kann dafür sagen, dass nicht bloss an der erstern Stelle ein Derivat von קָנַן davor steht, sondern auch sonst keine Derivate von קָנַן vorkommen. Und da nun einmal das Verschwinden der Verdoppelung bei ו' unfraglich ist, so kann wegen solcher Formen nicht ein besonderes Verb angenommen werden. — Eine solche Erklärung hält selbst Qimchi für naheliegend, vgl. WB. s. v. קָנַן: „יִקְנֶנֶה; längst haben wir daran erinnert, dass es die Bedeutung von קָנַן hat, obgleich es nicht zu seiner Wurzel gehört; und es ist קָנַן und קָנַן derselben Bedeutung, und ihresgleichen giebt es viele [Verba]. Und vielleicht ist auch יִקְנֶנֶה von der Wurzel des קָנַן und der quiescirende Buchstabe ist ein Ersatz für das Zeichen der Verdoppelung“. — Ein Verbum קָנַן ist aber angenommen von Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 484. e. — Ebenso glaube ich über תִּקְרֶנֶה (sie zerdrückt sie) Hi. 39, 15 urtheilen zu müssen, vgl. darüber oben S. 328 bei תִּקְרֶנֶה. — אִיִּצֵּם Jr. 50, 44 Kth ist nach 49, 19 verschrieben für אִיִּצֵּם (ich werde sie zum Laufen bringen); vgl. Graf z. St. — Mit Ersatzdehnung יִקְרֶנֶה (er zog ihn) Hab. 1, 15, und von demselben קָנַן (trahere) jedenfalls auch יִקְרֶנֶה (es zieht sie nach) Spr. 21, 7 mit Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. Nicht ist wegen der Pleneschreibung mit Ew. § 138, a an dehnenden Einfluss des ו' zu denken (denn es gab nichts zu dehnen), oder mit Bō. II. S. 528 an Ableitung von קָנַן („einkehren“, oder, was es gar nicht bedeutet, „schrecken“). — תִּקְנֶנֶה (du sollst ihn verfluchen) 4 M 23, 25 hinter dem als Inf. absol. fungirenden קָנַן gebraucht, kann nur von קָנַן mit Annahme der Ersatzverdoppelung abgeleitet werden (Olsh. § 243, d; Stade § 514, c). Weder kann ein Einfluss der ו'-Analogie des synonymen קָנַן angenommen (Bō. II. S. 527) noch die Form geradezu von diesem Verb קָנַן hergeleitet werden (Ges. Thes., Mühlau-Volck s. v.). Die Form besitzt überdiess Vererbungschateph-qames [S. 74]. — Uncontrahirt: יִקְרֶנֶה (er wird sie verheeren) Jer. 5, 6 (Qimchi 132, a); aber contrahirt Spr. 11, 3

Qeri. — Neben פקדו (sie bedecken ihn) Hi. 40, 22 auch פקדו (sie werden dich ausplündern) Hab. 2, 8 und ebenso פקדו Zeph. 2, 9.

Imperativ Qal mit ׀ in der Stammsilbe, wie man daraus ersieht, dass selbst bei einer Gutturalis einmal ׀ steht, vgl. S. 364. Andererseits auch ohne Concurrrenz einer Gutturalis ׀ in פקדו (schüttet es auf!) Jer. 50, 26.

פקדו (verfluche ihn!) 4 M 23, 13. Einfach angeführt ist die Form bei Ges. Lgb. § 103, Anm. 4. Anerkannt, wenn auch „merkwürdig“, oder „höchst auffällig“ genannt ist die Form bei Olsh. § 97, b; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 2. Ew. § 250, b hat bemerkt, dass die Verdoppelung unterblieben sei, wie wenn das ׀ noch in der Tonsilbe laufe. Er meint: wie wenn es noch am Wortende stehe. Das ist selbstverständlich keine Erklärung. Bö. II. S. 35 weist darauf hin, dass dies Verb im Impf. und Imp. seine hintere Verdoppelung aufgegeben hatte. Aber beim Imp. soll es doch eben erst erklärt werden. Er hätte also sagen sollen: Weil diess Verb im Imperfect bei Ersatzverdoppelung seine hintere Verdoppelung einbüsst hatte, konnte man sich auch beim Imperativ eine Aussprache ohne hintere Verdoppelung leicht angewöhnen. Ich glaube, dass auch hier der Einfluss des synonymen פקדו gewirkt hat, indem auch diese Form durch die Tradition und die Punctatoren von פקדו abgeleitet worden ist. Dass diese Aussprache nicht schon vom Consonantentext gemeint ist, sondern dass in diesem eine Form von פקדו beabsichtigt ist, lässt sich wohl bestimmt behaupten. Diess meint auch Stade § 591, e, indem er schreibt, dass פקדו zu lesen sei. Auch die Suffixform ׀ mag im Leben der Sprache nicht am Verb existirt haben; bei פקדו (er ist vorhanden) 5 M 29, 14 etc. lässt sich noch darüber streiten. — Qimchi behandelt die Form zunächst fol. 33 s., vgl. „Der Imp. heisst פקדו oder פקדו, obgleich nicht gefunden wird das Fürwort mit ׀ allein. So ist die Erkenntniss des Rabbi Juda Chajug, welcher sagte, dass von פקדו sei die Wurzel פקדו und dass es nach der Analogie von פקדו gehe. Und Rabbi Mose hakohen griff ihn an und sagte, dass man nicht sagt פקדו von פקדו, sondern פקדו. Aber das ist kein siegreicher Angriff, denn wenn es einmal so [פקדו] gefunden wird beim Infinitiv, warum soll man nicht auch so beim Imperativ sagen? Und man muss sagen, dass ׀ das Suffix der 3. Person sei, obgleich das ׀ raphirt [ohne Dagesch forte] und mit Cholem gegen die Regel auftritt. Aber so, wie es, kommt vor פקדו [oben S. 222] und פקדו“. — Auf fol. 133, a fügt er hinzu, dass die Wurzel פקדו nicht vorkomme, und sehr sicher sei, dass das ׀ so hinzugefügt sei, wie er fol. 34, a geschrieben habe; — oder dass das ׀ an Stelle des Verdoppelungszeichens ist, wie in פקדו Jes. 23, 11 und פקדו KL. 3, 22 [vgl. oben S. 332]. Auch ist es erlaubt zu sagen,

dass : u. ı Verbalsuffix seien, wie es beim Impf. ist:  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$ , und dass so es auch beim Imp. aufgetreten sei und dass die normale Form davon mit dem Dagesch  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$  sei, und dass das Wort erleichtert wurde und das Dagesch aus dem identischen Stammconsonanten und dem : ausgefallen, und es mit Cholem aufgetreten sei, wie  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$ .

Infinitiv zeigt in der Stammsilbe  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$ , vgl. nur  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$  (ihr Vielsein; Hos. 4, 7. Nur von  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$  (aussondern, reinigen, prüfen) kommt  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$  (um sie zu prüfen) vor Pred. 3, 18 neben dem auf S. 331 erwähnten suffixlosen Inf. mit Schureq. Aber da auch sonst transitive und intransitive Aussprache im Inf. neben einander auftritt, so ist um so weniger an eine Erklärung zu denken, wie sie Qimchi 132, b giebt: „ $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$  sollte sein  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$ , indem das  $\text{ו}$  chatuphirt und das  $\text{ו}$  dageschirt wäre nach der Analogie von  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$ . Denn das Schureq und das Qames chatuph sind dieselben Laute, wie ich dich habe sehen lassen, und weil das  $\text{ו}$  nicht sollte dageschirt werden, so wurde das Qames gedehnt und das  $\text{ו}$  wurde mit breitem Qames anstatt mit Kurz-Qames vocalisirt, wie ich geschrieben habe bei  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$ “ (unten S. 364). —  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$  1 M 6, 3 heisst nicht „durch ihr Irren“, sondern „insofern auch“.

Particip.  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$  (deine [fm.] Zerreiſser, Plünderer) Jr. 30, 16 bei folgendem  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$  von  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$ , indem nach aramäischer Gewohnheit beim Ptc. activum Qal der  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$  nach dem Muster der  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$  eine Umbildung mit mittlerem  $\text{ו}$  sich einstellte. Diess wird wahrscheinlich der Process gewesen sein. Die Vermeidung der beiden gleichen Consonanten, welche Ew. § 114, b als Motiv erwähnt, kann nicht als solches angenommen werden. So, wie vorher angegeben, haben die Form nach dem Vorgange Früherer abgeleitet Ges. Lgb. S. 373 f.; Thes. s. v.; Ew. a. a. O.; Bō. II. S. 521. Olsh. und Stade erwähnen weder diese noch eine andere der hierher gehörigen Formen. — Unmöglich ist die Auffassung von Qimchi, WB. s. v.  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$ : „Es ist geschrieben mit  $\text{ו}$  an Stelle des Dehnungs- $\text{ו}$ “; also anstatt eines  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$ . Denn es kommt einerseits solche Ersetzung der mater lectionis  $\text{ו}$  bei Cholem durch  $\text{ו}$  sonst nicht vor, und andererseits ist die aramäische Zerdehnung gerade der Participia von den  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$  in dieser Auffassung Qimchi's nicht berücksichtigt. Und da diese aramäische Zerdehnung dieser Participia zu dreibuchstabigem Bestande eine natürliche Grundlage hat, so sind Spuren derselben um so eher im Hebr. vorauszusetzen, und diese Erscheinung also bei der Erklärung der fraglichen Form zu berücksichtigen. — Von der richtigen Erklärung jener Participialform aus haben dann Ges. im Lgb., Ew. und Bō. a. aa. OO. auch  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$  (er zerschmilzt) Hi. 7, 5 und  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$  Ps. 58, 8 so erklärt, als ob sie aus  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$  [Ges.] oder  $\text{וְיִשְׁפָּטֶנָּה}$  [Ew. und Bō.] unmittelbar umgebildet worden wären. So schon ausdrücklich auch Qimchi 130, a: „Es kommt das  $\text{ו}$  anstatt des Verdoppelungszeichens

vor, wie שָׁמַר statt שָׁמַר etc."; ebenso im WB. s. v. שָׁמַר: „Das *s* ist Ersatz für die Verdoppelung“. Es ist aber richtiger, mit Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. anzunehmen, dass sich, wie es im Aramäischen vorkam, neben שָׁמַר ein Verb שָׁמַר in der Bedeutung „zerschmelzen etc.“ ausgebildet hat, und davon die erwähnten Formen stammen. — Von demselben Verb scheint mir auch שָׁמַר Hi. 42, 6 abgeleitet werden zu müssen, welches Ges. im Thes. übergangen hat, mag man nun das Qal belassen, oder das Niqtal punctiren, wie Bō. will. Es scheint mir jedenfalls die Bedeutung „ich zerschmelze“ haben zu müssen, und das von den LXX für das folgende שָׁמַר gesetzte ἐράσῃ scheint mir auf diese Bedeutung irgendwie hinzuweisen. Die Uebersetzung „ich verwerfe“, nur hier ohne Object gesetzt [Mühlau-Volck s. v.], scheint mir nicht möglich zu sein. Diese Unmöglichkeit hat das Targum gefühlt, indem es ein Object ergänzte und übersetzte: שָׁמַר שָׁמַר = ich verachtete meinen Reichtum. Wegen dieser Objectslosigkeit des שָׁמַר umschreibt auch Abenesra z. St. mit שָׁמַר שָׁמַר = ich bin verachtet. Aber diese Unmöglichkeit der objectslosen Setzung des gewöhnlichen שָׁמַר (verwerfen) nöthigt uns, wie gesagt, zur Annahme eines secundären שָׁמַר = שָׁמַר = zerfliessen. — Auch שָׁמַר (Schmerz erregend) Hes. 28, 24 und שָׁמַר 3 M 13, 51 f. [nicht „ff.“, wie bei Bō. steht]; 14, 44 haben Ges. im Lgb. und Böttcher direct von שָׁמַר etc. abgeleitet. Da hat sich also auch Bō. entschliessen müssen, die uncontrahirte Form der Erklärung zu Grunde zu legen. Ewald erwähnt diese Form nicht. Aber auch hier hat sich ein שָׁמַר neben שָׁמַר gebildet, [so Qimchi, WB. s. v. „seine Bedeutung ist wie שָׁמַר“; Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v.] wie im Arabischen. — Nach dem Vorgange von Simonis hatte Ges. Lgb. auch שָׁמַר (ihr macht schlecht) 2 Kg. 3, 19 von שָׁמַר abgeleitet. Aber er hat selbst im Thes. die Nothwendigkeit dieser Erklärung bemerkt. So auch Thenius z. St.

Bei allen Intensivstämmen hat das *e* der letzten Silbe sein bekanntes Schicksal. — Bemerke שָׁמַר (er umgiebt es) 5 M 32, 10 mit uncontrahirtem *an*. — Der Fall Jr. 15, 10 gehört in die Nominalflexion.

Hiqtil. Perfect. Z. B. שָׁמַר (er hat uns zum Schweigen gebracht = der Existenz beraubt, vernichtet) Jr. 8, 14; Qimchi 131, a. Mit Ersatzdehnung steht שָׁמַר (er hat sie [die Gelübde] gebrochen) 4 M 30, 13.

Imperfect wie שָׁמַר (und er liess mich herumgehen) Hes. 47, 2. Mit Ersatzdehnung שָׁמַר (er kann es brechen) 4 M 30, 14. — פ"ו-Analogie findet sich in der für שָׁמַר (ich werde sie dünn machen [LXX: λεπτόναι]) 2 Sm. 22, 43 sich findenden Lesart שָׁמַר. So Ges. Lgb. S. 369; Bō. II. S. 531 durch Verweisung auf

S. 519; doch verweist er auch unrichtigerweise auf I. S. 161, wo von den Fällen mit Ersatzdehnung die Rede ist [Bei Qimchi 141, a; WB. s. v.  $\text{פָּרַח}$ ; Ew., Olsh., Stade nicht bemerkt]. Und erst aus jener Lesart nach  $\text{פָּרַח}$ -Analogie erklärt sich das  $\text{פָּרַח}$  der Parallelstelle Ps. 18, 43 als weitere Verschlimmbesserung. —  $\text{פָּרַח}$  (sie lassen ihn fliehen) Hi. 18, 18.

Imperativ.  $\text{פָּרַח}$  (lass mich tasten!) Ri. 16, 26 (Qeri) von  $\text{פָּרַח}$  nach  $\text{פָּרַח}$ -Analogie, vgl. oben S. 352 bei der Form aus Ps. 115, 7 und S. 356 über die Form aus 1 M 27, 21.  $\text{פָּרַח}$ -Analogie hat in dieser Form richtig angenommen Bö. II. S. 519. Qimchi, WB. s. v., welcher der Form unrichtig die Bedeutung des Entferneus giebt; Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. haben diese Form als dritte zu dem von ihnen angenommenen  $\text{פָּרַח}$  gestellt. Ew., Olsh., Stade haben dieses Qeri nicht erwähnt. Auch das Kethib  $\text{פָּרַח}$  ist nur bei Olsh. § 256, b bemerkt, welcher es, wie auch Bö. I. S. 275, für einfaches Versehen erklärt. Aber mir ist es wahrscheinlicher, dass diese Umsetzung des  $\text{פָּ}$  als grammatischer Fingerzeig verstanden sein will, damit die Form von  $\text{פָּרַח}$  abgeleitet werde.

Infinitiv wie  $\text{פָּרַח}$ ,  $\text{פָּרַח}$  etc., obgleich solche ganz regelmässige Beispiele zufällig nicht vorkommen. Vielmehr nach  $\text{פָּרַח}$ -Analogie lautet  $\text{פָּרַח}$  (wenn du vollendet hast, fertig bist, aufgehört hast) Jes. 33, 1. Qimchi 130, b: „Leicht ist das  $\text{פָּ}$ “; WB. s. v.  $\text{פָּרַח}$ : „Leicht [nämlich das  $\text{פָּ}$ ], und es sollte das  $\text{פָּ}$  dageschirt sein“. So auch Ges. Lgb. S. 369; Ew. § 114, a; Bö. II. S. 519; Müller § 280, a. Unrichtig ist dieser Fall unter die Beispiele der Ersatzdehnung gerechnet von Olsh. § 191, c durch Verweisung auf § 82, c; Ges.-Kautzsch S. 306 durch Verweisung auf § 20, 3, Anm.

Zur Bildung einer leicht sprechbaren Consonantengruppe ist gesprochen worden  $\text{פָּרַח}$  (sodass ihr brechet) 3 M 26, 15 für  $\text{פָּרַח}$ , indem unter dem  $\text{פָּ}$  ein Segol [Röd. im Index analyt. des Thes.], nicht wahrscheinlich ein Pathach [wie Bö. II. S. 532 meint] und daraus dann ein Schewa sich bildete. Wie Böttcher da aber I. S. 236 von einer „Zurückwerfung des Vocals zum vordern Guttural“ sprechen kann, begreift man nicht, und diess ist mit Recht auch von Ew. § 89, d, Anm. abgelehnt. Was nun die Veranlassung zu dieser Bildung anlangt, so ist sie einfach als ein Fall von Verdoppelungswegfall, wie die S. 343 angeführten  $\text{פָּרַח}$ ,  $\text{פָּרַח}$  angesehen worden von Ew. § 112, f; Bö. I. S. 198; Mühlau-Volck im analyt. Anhang. Diess scheint mir aber nicht ausreichend zu sein. Vielmehr muss die Geeignetheit der Laute  $\text{פָּ}$ , einen Consonantencomplex zu bilden, als Motor betrachtet werden; vgl. S. 256 f. bei den Formen aus Spr. 20, 16 und Ps. 94, 20. Etwas ähnliches hat jedenfalls schon Qimchi gemeint, wenn er Mikhlol 105, a sagt: „ $\text{פָּרַח}$ “; es ist das

Pathach des Lamed zum ם hingewendet worden, und das Schewa des ם zum Lamed, um eine Erleichterung zu bewirken; denn die normale Form davon wäre לְהִתְחַלֵּץ [er leitet ja, vgl. oben S. 351, diese Formen, die wir zu חִלֵּץ ziehen, von חָצַץ ab]“. — Olshausen hat über unsere Form eine doppelte Ansicht, eine im Texte und eine andere in den Nachträgen, ausgesprochen. Nämlich S. 360 stellt er die Form mit חִלֵּץ zusammen und meint, es liege wie § 167 ein Uebergang in die Segolatbildung z. B. חִלֵּץ St. cstr. חִלֵּץ vor. Aber vor Suffixen kommt diess gerade nicht vor. In den Nachträgen stellt er die Form mit חִלֵּץ zusammen und verweist auf § 61, wo er im Allgemeinen von der Metathesis des Silbenvocals gesprochen hat. Es handelt sich aber hier ja gar nicht um eine Metathesis, sondern um die Ausstossung eines Vocals zwischen zwei zu einem Consonantencomplex zusammenstrebenden Consonanten. Bei Stade steht die Form nicht.

Hoqtal. חִשְׁמָה (ihr Verwüstetsein) 3 M 26, 34 f. Ich denke mir die Form so entstanden, dass in חִשְׁמָה wegen des folgenden Silbanten eine Verkürzung des Vocals eingetreten ist, also Dagesch forte orthoconsonanticum sich bildete, vgl. beim suffixlosen Hoqtal (S. 355), und dass in חִשְׁמָה eine oftmals beobachtete Zerdrückung des ü durch den Guttural zu ö eintrat, oder auch dass diess ö nach der Analogie des sonstigen Hoqtal gesprochen wurde. Diese Erklärung der Vocalkürze und des Dagesch forte erscheint mir richtiger, als die Annahme einer Ersatzverdoppelung mit Ges. Lgb. S. 371; Ew. § 131, e; Olsh. § 191, d durch Verweisung auf § 105, b; Müller § 280, m; 277. Stade § 246 sagt „Mit ursprünglichem ü in erster Silbe“. Nun, dass die Vocalkürze ursprünglich sei, könnte man ja gelten lassen; aber es fragte sich dann, wesswegen dieser kurze Vocal gerade in diesem Beispiel geblieben wäre. — Wesshalb dieser kurze Vocal nun nicht ü, sondern ö lautet, darüber findet sich bei diesen Gelehrten nichts. Nur Bö. II. S. 484 f. hat gemeint, es sei überhaupt das Hoqtal der ש"ז hinter dem ם [auch] mit Cholem gesprochen worden, denn, wie חִלֵּץ dem חִלֵּץ, und חִלֵּץ dem חִלֵּץ entspreche, so sei auch חִשְׁמָה neben חִשְׁמָה zu erwarten. Welcher Mangel an Einsicht in die Umbildung der ursprünglichen Vocale in die hebräischen! Denn bei חִלֵּץ steht Cholem in betonter Silbe; bei חִלֵּץ ist es in der Ersatzdehnung gefärbt durch den folgenden Guttural. Beide Fälle treffen bei unserm Hoqtal nicht ein. — Ohne Raphä steht die obige Form 2 Chr. 36, 21. Und daraus, dass auch vielfach חִשְׁמָה = *hüsammāh*, vgl. חִשְׁמָה, gelesen und geschrieben wurde, erklärt sich חִשְׁמָה (bei ihrem Verwüstetsein) 3 M 26, 43. Da hat der Spiritus asper hinter dem vocallosen Consonanten seinen Vocal nicht selbst behauptet, sondern ihn an den vorausgehenden vocallosen

Consonanten abgegeben. Vgl. über diese Erscheinung oben § 31, 7 (S. 276). Also steht jene Form für  $\text{קָדַח}$  (Rödiger im Thes. a. v.). Dies ist einfacher, als ein  $\text{קָדַח}$  mit Olsh. S. 598 und B6. II. S. 485 vorauszusetzen. — Qimchi, WB. s. v. sagt: „Und der Infinitiv von der Conjugation, dessen Nomen actionis nicht erwähnt wird [= passiver (Causativ-)stamm] heisst  $\text{קָדַח}$ , worin das  $\text{ו}$  und das  $\text{ח}$  dageschirt sind.  $\text{קָדַח}$ ; da ist das Qames chatuph hin zu dem Servilbuchstaben  $\text{ח}$  gewendet worden zur Erleichterung. Und längst habe ich die grammatische Erklärung dieser Formen gegeben [Mikhlol 133, b, wo er noch einschaltet „Vor der Verbindung mit Suffixen =  $\text{קָדַח}$ , wie  $\text{קָדַח}$ ; aber bei der Verbindung mit Suffixen kehrte das Dagesch ins  $\text{ח}$  zurück wegen des Mangels des doppelten Buchstaben Und in beiden Worten steht das  $\text{ח}$  femininum [dem Anschein nach], aber beurtheile es als mit Mappiq versehen [d. h. sieh es als  $\text{ח}$  suffixi an]“.

## 7. Doppelt schwach.

### a) Verba primae gutturalis und ע"ע.

Transitives Qal. Z. B.  $\text{אָרַר}$  (fluchen). Mit Suffix z. B.  $\text{הִמְמַנִּי}$  (er hat uns in Bestürzung versetzt) Jr. 51, 34 Kth.;  $\text{הִמְמַנִּי}$  2 Chr. 15, 6. — Perf. consec.  $\text{וְאָרַרְתִּי}$  (und ich werde verfluchen) Mal. 2, 2. — Impf.  $\text{תָּאָרַר}$  (du wirst fluchen) 2 M 22, 27 etc.;  $\text{אָאָר}$  (ich werde fluchen) 1 M 12, 3. — Impf. cons. z. B.  $\text{וַיִּדְהַם}$  (und er verwirrte) 2 M 14, 24, und so lässt die vorausgehende Gutturalis immer den nicht homorganen Vocal bestehen. — Vor Suffixen hat  $\text{ח}$   $\text{ä}$  nur, wenn zwei Doppelconsonanten folgen: also  $\text{וַיִּדְהַךְ}$  (er sei dir gnädig) in Pausa 4 M 6, 25, vgl. Jes. 27, 11; Hi. 33, 24 [Bö. II. S. 527 falsch: Capitel 23]. Dagegen  $\text{וַיִּדְהַם}$  Ps. 67, 2 etc., auch 5 M 7, 2.

In  $\text{וַיִּדְהַךְ}$  für  $\text{וַיִּדְהַם}$  hat die Gutturalis wieder ihren Vocal an den vorausgehenden vocallosen Consonanten abgegeben 1 M 43, 29; Jes. 30, 19; vgl. über diese Erscheinung oben § 31, 7 (S. 276) und vorhin S. 361 f. So Ges. Lgb. S. 171 und 366. — Qimchi 132, b: „Es sollte  $\text{וַיִּדְהַךְ}$  sein; doch man machte das  $\text{ח}$  ruhend, und es fiel das Dagesch aus dem  $\text{ח}$ , und es wurde der Vocal des  $\text{ח}$  auf das  $\text{ד}$  geworfen“. Ew. § 66, b spricht hier von der Anziehung des  $\text{ö}$  durch  $\text{ח}$ , während doch umgedreht das  $\text{ח}$  erst das  $\text{ö}$  besass und an den vocallosen Consonanten abgegeben hat; vgl. darüber schon § 30, 6 bei der Besprechung der Formen aus 1 Chr. 23, 6; Ps. 94, 20 und von  $\text{וַיִּדְהַם}$  (S. 254. 257. 259). — Olsh. S. 520 betrachtet unsere Form durch Verweisung auf § 61 zu allgemein als einen Fall von Metathesis des



Silbenvocals; er bringt also die Gutturalis und die Vocallosigkeit des vorausgehenden Consonanten nicht in Rechnung. Ebenso Müller § 279, e durch Verweisung auf § 83. — Bö. I. S. 237 zieht einen starken Wortton zur Erklärung herbei; aber das ist willkürlich. Ges. Kautzsch § 67, Anm. 2 erwähnt bloss das Factum; Stade hat auch diess nicht. — Zur Sicherung der gegebenen Erklärung bemerke ich, dass in Fällen, die man vielleicht gegen dieselbe ins Feld führen könnte [ע"ו und er drückte dich nieder 5 M 8, 3; ע"ו ich werde dich schrecken Jr. 1, 17; ע"ו ich will dir anzeigen Hi. 15, 17] theils wegen Doppeltheit des ו und ה, theils wegen des ו, das nicht vocallos am Silbenanfange hätte bleiben können, das Vorrücken des Vocals vom Guttural auf das Präformativ unterbleiben musste. Die Vermuthung, dass die Form Hoqtal sei, hat schon Ges. Lgb. S. 366 zurückgewiesen.

Aber ה hat immer u hinter sich, vgl. ע"ו (und er verwirrte sie) Jos. 10, 10 etc.

Imperativ Qal: ע"ו (sei doch stark [Ges.-Thes.] in Bezug auf das, was etc. Qimchi 128, a „mit Schureq“; WB. s. v.: „Es ist mit ו und mit Dagesch geschrieben, und es ist Imperativ. Erklärung: sei doch stark, o Gott, um unsertwillen gegenüber dem Feind, wie du es uns viele Male gethan hast [Elias Levita bemerkt: Die Form sei ein Nomen, wie ע"ו 4 M 9, 14, und die Erklärung sei: Du, Gott, bist Stärke, die du uns oft bewiesen hast]“. — Land § 207, f: „wees doch sterk!“ — Man braucht nicht mit Mühlau-Volck die transitive Bedeutung „befestige!“ anzunehmen) Ps. 68, 29. — Die Form ist plene geschrieben; jedenfalls [wegen des Verb ע"ו seine Zuflucht suchen] nach ע"ו-Analogie [gegen Bö. II. S. 486 „emphatisch, daher auch mit gedehntem u gesprochen]. Die Form ist auf der Letzten betont wegen des folgenden א. Das hat Ges. Lgb. S. 365 unbemerkt gelassen. Wie Stade seine Conjectur § 591, e ה"ו begründen und übersetzen will, hat er nicht beigelegt. Targum: zeige dich mächtig, Gott (ע"ו אלהים); die LXX: δυνάμειον ὁ θεός. — ע"ו (entblösse doch!) Jes. 32, 11. Dass diess Imperativ und nicht nach Böttcher Infinitiv mit ה locale ist, habe ich schon § 20, 12 (S. 163) zu begründen gesucht. So auch Ges. Thes. s. v.; Olsh. § 235, f, mit dem aber nicht in vier Beispielen hintereinander die Richtigkeit des Textes zu bezweifeln ist; Stade § 591, e. Aber mit Qimchi, vgl. schon oben S. 174, Anm., und Ew. § 226, a anzunehmen, dass u für

*na* stehe, ist für das Hebräische ganz unmöglich. — אָרַח = ör[r]ah (fluche doch!) 4 M 22, 6; 23, 7. Ueber die Aussprache dieser Form, die nur Ges. Lgb. S. 365 nach den angeblichen Imperativen aus Ps. 119, 22 und 80, 16 (S. 331) mit *a* sprechen wollte, vgl. schon oben § 13, 2 (S. 104). — Qimchi 132, b: „Es schrieb Rabbi Juda, dass אָרַח vom Intensivstamm, und dass seine normale Form אָרַח sei. Aber es scheint mir vom Qal zu sein und ohne Zusatz des ה zu lauten אָרַח nach der Analogie von סָב, und wenn man das ה zu סָב hinzufügt, so sagt man קָבַח mit Qames chatuph. Weil nun das ר nicht verdoppelt werden sollte, so verbreiterte man den Vocal des א, und er wurde in קָבַח anstatt des קָבַח verwandelt. Und ebenso ist es bei קָבַח. Indem man das Dagesch ausfallen liess, obgleich das ב keine Gutturalis ist, so verbreiterte man das Qames und es wurde quiescirend als Ersatz für das Dagesch, denn die Normalform davon wäre קָבַח mit Dagesch und mit Qames chatuph“. — Plural: אָרַח Ri. 5, 23. — Mit Suffixen: אָרַח Ps. 4, 2 etc.; einmal uncontrahirt אָרַח Ps. 9, 14, wenn diese Lesart, wie wahrscheinlich, richtig ist, vgl. bei den Intransitiven (S. 366). Bei diesem Verb immer ם; aber אָרַח (grabe es ein!) Jes. 30, 8, überdiess mit kürzerem Perfectsuffix.

Infinitiv: ohne Suffix wie אָרַח (feiern [das Fest]) Zach. 14, 16, oder אָרַח (stark sein) Spr. 8, 28; — vor Suffixen immer mit ן, vgl. אָרַח (ihr Verwirren) 5 M 2, 15 etc.; אָרַח (sein Warmsein) Hi. 6, 17 etc. Neben אָרַח (sein Eingraben, Festsetzen) Spr. 8, 27 steht nach אָרַח-Analogie אָרַח v. 29; Qimchi 132, a. So Ges. Lgb. S. 369; Bö. II. S. 518; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 3; Müller § 279. Es ist unrichtig, diese Form unter den Fällen der Ersatzdehnung aufzuführen, wie bei Ew. § 84, a; Olsh. § 82, c geschieht, obgleich letzterer im Widerspruch mit sich selbst S. 531 auch die אָרַח-Analogie in der fraglichen Form walten lässt. Die Lesart v. 27 mit Raphä über dem פ ist jedenfalls erst aus der v. 29 stehenden entstanden und nach dem Consonantentext für falsch zu erklären, mag sie bezeugt sein, wie sie will. Bei Stade ist unsere Form nicht erwähnt.

Intransitives Qal. Perfect: Hier finden sich uncontrahirt als Ausnahmen von der unter Nr. 2 (S. 332) gegebenen Regel: אָרַח (durchbohrt, verwundet sein) Ps. 109, 22, bei Mühlau-Volck weggelassen; אָרַח (ausgedörret werden) Ps. 6, 8; 31, 10 und אָרַח v. 11.

Imperfect: Neben יָחַם (warm sein), יִחַם findet sich auch יָחַם, pl. יִחַמוּ Hos. 7, 7. Die Lesart יָחַם 1 Kg. 1, 1 kann von יָחַם abgeleitet werden und zwar als intransitives Impf. Qal mit Ersatzverdoppelung, welche aber wegen des ה nur eine virtuelle sein konnte. Denn bei den ע"ו kommt auch von צָלַל und חָמַם die Form mit e und i unter dem Präformativ d. h. ohne und mit Ersatzverdoppelung nebeneinander vor. So Ges. Lgb. S. 366; Thes. s. v.; Ew. § 138, b; 193, a; Olsh. vgl. § 242, c mit 243, d; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 490, a. Dieser giebt dabei eine eigenthümliche Bemerkung, indem er sagt: „יָחַם etc. Ferner pflegt man hierher zu rechnen יָחַם, יִחַם etc. In ihnen wäre an Stelle der verstärkten Aussprache des ersten Wurzel-lauten Steigerung des Vocals des Präfixes eingetreten. Für diese Erklärung spricht die Form יָחַם 1 Kg. 1, 1, falls dieselbe auf einer richtigen Ueberlieferung beruht. Doch können diese Formen, welche sämmtlich an der zweiten oder dritten Stelle einen Hauchlaut, resp. ein ה, haben, auch von Imperfectis mit i abgeleitet werden“. Darin sind zwei Punkte zu beanstanden. 1) Stade will also, wie wir es oben Nr. 2 (S. 336 f.) bei Qimchi und Mühlau-Volck in Bezug auf אִיחַם Ps. 19, 14 gefunden haben, das Sere von יָחַם etc. auf Ersatzdehnung für die vorausgesetzte Ersatzverdoppelung zurückführen, also ein *jichcham* etc. voraussetzen. Woher kommt diese Scheu, die gewöhnliche Erklärung dieser Formen wie יָחַם, אִיחַם [denn auch für diese beiden beruft sich Stade § 576, c auf seinen § 490, a zurück] zu billigen, also dieselben auf *jigallu* etc. zurückzuführen? Man weiss es in diesem Falle nicht, weil Stade selbst § 90, 2, c richtig angiebt, dass ursprüngliches i in offener, unbetonter Silbe auch zu ē geworden sei, vgl. לָכֶם. Und was soll die positive Veranlassung zu dieser Aufstellung sein? Die Lesart יָחַם. Es kann aber doch diese vereinzelte Form, welche in der That Ersatzverdoppelung zeigt, uns nicht veranlassen, diese Ersatzverdoppelung als die regelmässige Erscheinung aufzufassen und allen jenen Formen, die Sere unter dem Präformativ haben, zu Grunde zu legen. 2) Welcher Grund ist vorhanden, das Pathach in der Stammsilbe von יָחַם etc. anders, nämlich aus der Einwirkung des Guttural oder des ה auf ein von Stade vorausgesetztes i-e [cf. יָחַם] zu erklären, als bei יָחַם etc.? — Freilich kann unsere Form יָחַם auch von dem ebenfalls existirenden יָחַם abgeleitet werden, weil diess neben dem Impf. יָחַ 1 M 30, 38 (welche

Form freilich auch von חָמַם stammen könnte) auch wegen v. 39 das mit *i* gehabt haben muss, wie ja auch andere Verba יָרַם beide Bildungen nebeneinander haben: יָקַד; יָקַר; vgl. über die beiden zuletzt citirten Stellen das Genauere § 36, 7, b.

Neben dem oftmaligen יָחַן steht auch einmal יִחְנֶן (erbarmt sich) Am. 5, 15. —

יָחַח (gebrochen = erschreckt sein) Jes. 7, 8 etc.; vgl. אֶחָחָה (ich will erschreckt sein) Jr. 17, 18; יָחַחַי 1 Sm. 2, 10 etc. Wegen des gleichbedeutenden Perfect Qal sind mit Recht diese Formen zu Qal gerechnet von Ges., der sie zwar im Lgb. S. 366 nicht mit unter den Intrans. aufzählt, im Thes. s. v.; Ew. § 138, b; Olsh. 243, b; Bō. II. S. 480; Stade § 490, a. Nur Qimchi 130, a und Mühlau-Volck ziehen diese Formen zu Niqtal.

Imperativ. חֲחִי (seid erschreckt!) Jes. 8, 9. Diess Beispiel ist nicht mit Bō. II. S. 480 als allgemein maassgebend für die Vocalisation des Imperativs der intransitiven ע"ע anzusehen; sondern es ist wahrscheinlich *a* zu erwarten. — Diess liegt allerdings nicht in der wahrscheinlich zu verwerfenden Lesart חֲחִי Ps. 9, 14 vor. Die drei Möglichkeiten, diese Form zu erklären, sind: a) Das zu erwartende *o* ist ausnahmsweise durch die Gutturalis in *a* umgewandelt (Ges.-Kautzsch; oben S. 256). — b) Die Form hat intransitive Vocalisation. So Ew. § 251. c; Olsh. S. 630; Müller § 279. Aber da müsste es חֲחִי heißen. — c) Die Form ist Imp. Piel. So Ges. Thes. s. v.; Bō. II. S. 525. Anm. und S. 530. Vgl. Qimchi 132, b: „Es schrieb Rabbi Juda, dass ח' vom Intensivstamm sei, und man habe ח' raphirt, wie in חֲחִי 1 M 42, 21. Aber auch in Bezug darauf ist das Sichere, zu sagen, dass es zum Qal gehöre. Vielleicht ist das ח' die Ursache, dass es pathachirt ist, und dieser Vocal hat den Rabbi Juda veranlasst, zu sagen, dass es zum Intensivstamm gehöre; aber es wird in einem Theile der Bücher mit Qames gefunden“. — Während Ew. a. a. O. [die Andern sprechen nicht darüber] die Lesart mit Pathach für richtiger hält, als die mit *o*, kann sie nach meinem Ermessen nur als eine unbegründete Vermuthung angesehen werden, welche man aus der Uncontrahirtheit der Form zog. So vielleicht auch Mühlau-Volck. weil sie diese Lesart, die auch Baer-Delitzsch aufgenommen haben, gar nicht erwähnen.

Infinitiv. לְחַמֵּם (zu erwärmen) Jes. 47, 14 mit Dag. forte orthosyllabicum [S. 63]. Diess ist ein Fall, vgl. § 30 Vor-

bemerkung, wo wir beobachten, dass die relativ grosse Fähigkeit des ך, sich an den folgenden Consonanten anzuschliessen, das Verschwinden des kurzen Vocals vom Chateph bewirkt hat. Denn auch wo sonst hinter der Präp. ל und hinter ך, vgl. Ew. § 245, b, der straffe Silbenschluss eintritt, ist der treibende Factor die Leichtigkeit, mit welcher der folgende Guttural mit dem ihm folgenden Consonanten in éinem Zuge zusammen-gesprochen werden kann.

Von חנן kommt beim Inf. nur die intransitive Vocalisation vor: לַחֲנֹנְכֶם (sich eurer zu erbarmen) Jes. 30, 18 [bei Bö. steht § 1118, 3 und 1155, 4 „Jer.“].

חֲנִנָה (ihr Erbarmungfinden) Ps. 102, 14. Diese Form für Inf. Piel mit Aelteren zu halten, ist nicht einmal Veranlassung, geschweige denn Möglichkeit. Allerdings vgl. Qimchi 132, b: „In ך kommt Kleinpathach [Segol] statt Grosspathach vor, und seine Normalform wäre חֲנִנָה; denn das Wort gehört zum Intensivstamm, und es ist erleichtert worden, wie viele Formen des Intensivstammes erleichtert [ihres Doppelconsonanten beraubt] wurden, wie ich es beschrieben habe“. — Wie aber ist das Segol zu erklären? Darüber habe ich nichts gefunden bei Ges. Lgb. und Thes.; Ew., Stade. Die blosse Thatsache der „Abschwächung“ oder „des Umlauts“ ist erwähnt bei Olsh. § 245, c und Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 10. Bö. I. S. 221 stellt die Erscheinung mit Formen wie, חֲרָרָה (Zittern) von חֲרָרָה, zusammen, wo nach seiner eigenen Angabe durch die Gutturalis dem Pathach ein Segol vorgezogen sei. Darnach würde er also meinen, dass auch in unserer Form das Pathach und zwar durch die Gutturalis zu Segol umgelautet worden sei. Jene Erklärung der Formen, wie חֲרָרָה, ist aber nun unrichtig; denn es liegt denselben eine Zwischenform, wie חֲרָרָה, zu Grunde, worin dann das ך durch die Gutturalis zerdrückt ist. Folglich muss der Umlaut in unserer Form anders erklärt werden. Ich glaube, wir haben darin eine Dissimilation des Pathach vor Qames zu ä, wie wir sie sonst beobachten. — Da jene Form Jes. 30, 18 existirt, so ist der auch mögliche Gedanke, dass unserer Form eine Form mit Chireq, wie es ja auch in den Infinitiven mit Suffixen vorkommt, zu Grunde liege, wohl abzulehnen. — Ueber בָּרַלְוֹ Hi. 29, 3 vgl. schon oben S. 340.

Niqtal. — Jedenfalls wegen Neigung des ך zu virtueller Verdoppelung heisst es בָּרַלְוֹ (sich profaniren, profanirtsein) Hes.

25, 3; וְנָחֲלָה Hes. 22, 16 [falsch bei Bö. II. S. 490 die 2. sg. masc.], und וְנָחֲלִי Hes. 7, 24. Zugleich war aber auch ein Factor bei der Entstehung dieser Formen das Streben, bei diesen Formen dieselbe Umwandlung des ursprünglichen *a* unter *נ* zu *i* eintreten zu lassen, welche beim starken Verb vorhanden war. Neben נָחַר Jr. 6, 29 etc auch נָחַר (verbrannt, vertrocknet sein) in Pausa Ps. 69, 4; חָרַר Ps. 102, 4; נָחַר (erschreckt sein) Mal. 2, 5.

נָחַר Jr. 22, 23 ist als Niq. von חָנַן gefasst durch Qimchi 129; b: „Es tritt diess in der Art seiner Ersatzdehnung auf, indem es bei seiner Flexion als festes Verb נָחַר hiesse, und das Sere des *נ* ist der Ersatz für das Dagesch, denn oftmals tritt ein ruhender [langer Vocal] als Aequivalent (חֲמִירָה) für Dagesch auf“; ebenso im WB. s. v. und im Commentar z. St. Ebenso Ges. Lgb. S. 371 „wie bist du [fm.] mitleidswürdig“: Thes. s. v. „quam miseranda tu es!“; Mühlau-Volck s. v. „bemitleidet werden oder mitleidswürdig sein“. So jedenfalls auch Stade § 445, b; wenigstens hat er die Form bei den ע"ע und sagt nichts von einer andern Ableitung. [Dass er im Gegensatz zu den andern Gelehrten, welche mit grösserer Wahrscheinlichkeit das *י* als Endung der 2. sg. fm. Perfecti fassen, dies *י* vielmehr als alte Endung des St. cstr. und die Form demnach als Particip fasst § 343, e, ist jetzt gleichgiltig]. Gegen die formale Möglichkeit dieser Ableitung lässt sich nicht mit Olsh. S. 593 sagen, dass sich nur in dieser Form keine virtuelle Verdoppelung vor ה finde; denn da hat er das auf S. 371 erwähnte Ptc. aus Jes. 57, 5 vergessen, das doch auch vom Perfectstamm gebildet ist. Auch der Umstand, dass das Niq. dieses Verbs חָנַן sonst nicht vorkommt, kann nicht gegen diese Ableitung entscheiden. — Aber freilich (das Targum ignoriert die specielle Form und übersetzt „was wirst du thun?“) LXX, Vulg., Syr., vgl. Graf z. St., übersetzen καταστεινάξεις. Kann man nun nicht vermuthen, dass sie das נָחַן in der Bedeutung des häufigen Hithqa. חָנְנוּ „bitten, flehen“ genommen haben? Weist ihre Uebersetzung durchaus auf das häufige Niq. נָחַן (seufzen) hin? Mir scheint die erstere Möglichkeit angenommen werden zu müssen, während Ew. § 197, a, Anm.; Olsh. S. 593; Bö. II. S. 490, Anm. die andere vorziehen. Bei dieser letzteren Auffassung muss man weiter annehmen, dass aus נָחַן ein נָחַה, נָחַה und zur Vermeidung der beiden „am

Wortanfänge נִתָּן entstanden sei. Bö. a. a. O. nimmt aber nicht eine „lautliche Umstellung der beiden n“, sondern eine bloße Verderbung der Form aus נָתַן an. Er meint also, dass nicht ein auch sonst geltendes Lautgesetz die Umstellung veranlasst habe, sondern dass eine zufällige Umschreibung gerade nur in unserer Form stattgefunden habe. Das ist weniger wahrscheinlich, denn mit dem Zufall lässt sich nicht operieren. Es könnte vielmehr (obgleich ich, wie gesagt, diese Auffassung nicht für die wahrscheinlichere halte) immerhin das seltene Zusammentreffen zweier n am Wortanfang zur Metathesis veranlassen haben hier, wo dieselbe möglich war. Bei Formen, wie sie Bö. anführt, z. B. נָתַס, war die Metathesis freilich nicht möglich.

Imperfect: יִתָּן Jes. 48, 11 und יִתָּן Hes. 22, 26; daneben aber auch einmal mit e in der Stammsilbe in Nachahmung des e vom Perf., Inf. und Ptc. יִתָּן (sie entweicht sich) 3 M 21, 9; Targum: יִתָּן (sie wird entweicht); LXX: εὐν βεβηλωσῇ. So Ges. Thes. s. v.; Röd. im index analyticus; Olsh. § 265, e ex.; Bö. II. S. 490; Mühlau-Volck s. v. und im analyt. Anhang. Ewald erwähnt die Form nicht. — Qimchi im WB. s. v. hat die Form ausdrücklich für Niqtal erklärt; aber im Mikhlol 130, b hat er die Form als Hiqtal gefasst, vgl.: „Und es [das Hi. von יִתָּן] kommt mit Kleinqames [Sere] anstatt Grossqames vor in dem Worte יִתָּן; seine Normalform wäre יִתָּן. Und es giebt Leute, welche sagen, dass es zur Conjugation Niphal gehöre, und das Sere unter dem ך in dem Worte יִתָּן an Stelle des Pathach sei“. Neuere haben nun zum Theil die überlieferte Form in eine regelrechte Hiqtalform umändern wollen. Denn Olsh. a. a. O. meint: „doch ist dafür wohl יִתָּן (Hiqtal) zu lesen“. Das würde dann bedeuten „sie fängt an“, und so übersetzt Knobel z. St. ohne eine gram. Bemerkung, als wenn diese Form im Texte stünde (Von Dillmann z. St. berichtigt). Auch Stade § 515, e „Für יִתָּן 3 M 21, 9 wird יִתָּן zu lesen sein“. Er fügt aber etwas Neues hinzu, indem er fortfährt: „Doch erklärt sich die Form auch nach § 108“. Das ist nun der §, in welchem Stade über die rückwärts gehende Einwirkung eines folgenden i-e auf vorausgehendes a handelt; oben S. 218. 351 etc.). Da muss er also annehmen, dass die Form in der ersten Silbe eigentlich kein e haben sollte, sondern dieses e in der ersten Silbe erst durch den rückwirkenden Einfluss der zweiten Silbe

bekommen hat, wie er ja in demselben § 108 יָשַׁב aus *jaschil* erklärt, vgl. darüber unten S. 400 f. Also muss er meinen, dass unsere Form ein Hiqtıl = תִּחַל sei, wie er auch unsere Form beim Causativstamme anführt (also wie Qimchi im Mikhlol). Aber dies Hiqtıl hat sonst activen Sinn „profaniren“, und ausserdem darf man jenes Erklärungsmittel, die rückwärts wirkende Kraft eines folgenden *i*-e, nur da anwenden, wo eine andere Erklärung unmöglich ist. Eine andere Erklärung liegt aber in unserer Form viel näher: nämlich, wie angegeben, dass man das *ē* des Präformativs für das Sere hält, welches auch in den beiden andern Imperfectformen Jes. 48, 11; Hes. 22, 26 steht; als das zu Erklärende demnach nur das *ē* der Stammsilbe betrachtet und diess aus Nachahmung jenes Sere erklärt, welches wir im Perfect, Inf. und Ptc. Niqtal der ע"ע S. 342 gefunden haben. — Dass Bö. II. S. 482 von zwei Imperfectformen mit *e* in der Stammsilbe spricht, während er doch selbst S. 490 nur die eine eben besprochene erwähnt, ist irrthümlich; denn die Concordanz zeigt nur eine solche Form.

יָחַר Hes. 15, 5 und יָחַר 24, 10 bei Silluq (verbrannt w.).

תִּעֹר (sie wird entblösst) Hab. 3, 9. Da wir beim einfach schwachen ע"ע im Impf. Niq. (S. 345) Formen nach ע"ר-Analogie haben, so erscheint es als inconsequent, wenn Ges. Thes. und Mühlau-Volck; Stade § 519, b wegen dieser einzigen Form ein besonderes Verb עֹר (nackt sein) annehmen. So allerdings auch Qimchi, bei dem die Form weder im Mikhlol fol. 104. 130 noch im WB. s. vv. עֹר, עֹר steht, der aber im Commentar z. St. sie von עֹר ableitet, indem er sagt: „תִּעֹר hat auch die Bedeutung des Aufdeckens [wie das vorausgehende תִּעֲרֹךְ], nur dass es nicht von seiner Wurzel [עֲרָה] stammt; denn עֲרִיהָ gehört zu den [Verbis] quiescentibus Lamed und תִּעֹר ist das Niphal von den [Verbis] quiescentibus Ajin“. — Richtig leitet auch diese Form von עֹר ab Bö. II. S. 519.

Infinitiv. — תִּחַל (profanirt werden) Hes. 20, 9; mit Suffix תִּחַלְוּ (um sich zu entweihen) 3 M 21, 4. — Hieran schliesse ich mit Qimchi 130 s. eine Besprechung des תִּחַק 2 Chr. 34, 7. Er hat dort geurtheilt, dass die Form, wie תִּחַל, ein Hiphil sei, obgleich andere die Form für Niphal erklärten. Bei diesem Urtheil bleibt er [anders als bei תִּחַל] auch im WB. s. v., vgl. „Es schrieb Rabbi Jacob ben Eleasar, das Niphal hiervon [von דִּקַּק] sei דִּחַק mit Sere und Pathach nach der Analogie von



הַחֲלוֹ. Aber es scheint vom Hiphil und seine Normalform לְהַדִּיק zu sein“. (Die Worte von Qimchi im Com. z. St. בָּתַח לְהַדִּיק beziehen sich auf das erstere Wort). Aus den LXX: κατένοψε λεπτά ersieht man nichts über die Conjugation der Form. Sie scheint mir aber Niqtal zu sein, weil einerseits der Inf. Niq. dieses הַ thatsächlich in andern Beispielen zeigt und weil andererseits der Inf. Hi. von דִּקַּק in der regelrechten Form הִדִּיק (comminuendo) 2 M 30, 36 existirt. Dagegen Olsh. § 258, b erwähnt die Form (wie Qimchi) als Inf. Hiqtal. Böttcher endlich, der die Form noch erwähnt, II. S. 484 meint, die Form enthalte ein unangemerktes Qeri וְהִדִּיק. Diess kann nicht angenommen werden.

Particip. — נִאָרִים (Verfluchte) Mal. 3, 9 und נִחְמִים (Sich-erhitzende) Jes. 57, 5. Bei beiden Formen lässt sich bestimmt folgende Ableitung aufstellen: Zu Grunde liegt נָאָ und נָחָ, also mit vorgeschobener, Ersatzverdoppelung. Denn wenn man diess nicht annähme, hätte man in der ersten Silbe gar kein *i*, welches wegen der Offenheit der Silbe *e* hätte werden können; weil man die beiden Formen doch nicht unmittelbar nach נִקְחָלִים gebildet sein lassen kann, sondern sie nach der Analogie der ע"ע erklären muss. Ausserdem müsste ohne Annahme jener Ersatzverdoppelung das folgende נ bei der zweiten Form verdoppelt sein; die Formen müssten also nach נִמְקִים Hes. 33, 10 lauten נִאָר, נִחְמִים, נִחָם. Ersatzverdoppelung setzen in den beiden Formen auch Olsh. § 266, a; Müller § 279, w voraus. — Dass nun nicht נִאָרִים geblieben ist, erklärt sich aus dem Verhalten des א zu virtueller Verdoppelung von selbst; dass aber auch nicht נִחְמִים mit virtueller Verdoppelung wie im Perfectstamm [wenn man von Jr. 22, 23 absieht] geblieben ist, kann man ebensowohl mit Ew. § 169, b auf die nominale Natur des Particips, als mit Bö. II. S. 490 auf das Streben, die Form von נִחְמִים (Bereuende) zu scheiden, zurückführen. Die Polemik von Böttcher gegen Ew. a. a. O., weil dieser, wie angegeben, das נ zur Unterscheidung des Particips hatte eintreten lassen, hat also keinen Grund. — Es ist wohl nur der Vergleichung wegen, wenn Stade § 249, a schreibt: „Von ע"ע: נִאָב, aber נִחָם und Jes. 57, 5 נִחְמִים, נִאָרִים Mal. 3, 9“, während er dann bei den Participiis Niqtal von den ע"ע die beiden fraglichen Formen nicht erwähnt. Denn Stade will doch nicht die beiden fraglichen Formen von נחם und נאר ableiten. Bei

נחמיה Jes. 57, 5 ist ja der Bedeutung wegen gar nicht an solche Ableitung zu denken, wenn sie auch Mal. 3, 9 möglich wäre. Bei der ersteren Form hat ja auch Qimchi im WB. s. v. חמם die Ableitung von diesem Verb gegeben, nur die von יחם für möglich erklärt, aber an die von נחם gar nicht gedacht; bei der zweiten Form allerdings ist er nicht abgeneigt, der Ableitung von ארר die von נאר vorzuziehen. Dasselbe Schwanken Mikhlol 132, b.

Intensivstämme. — Vgl. הרתתי (du hast mich erschreckt) Hi. 7, 14 mit Vereinigung zweier חת; אררה (er verfluchte sie) 1 M 5, 29; ענני (mein Wolkensammeln) 1 M 9, 14 mit Schewa compositum zum Ersatz für weggefallene Verdoppelung und wegen Aufeinanderfolge gleicher Consonanten, Ges. Lgb. S. 77 etc. vgl. oben S. 71 f. — מִאֲרָרִים 4 M 5, 18 etc. — הִתְחַנֵּן (sein für sich das Gnädigsein Veranlassen [causativ-reflexiv] = flehen) 1 M 42, 21. — Die Poelformen habe ich schon beim einfach schwachen ע"ע besprochen. — Von seltenen Intensivstämmen bemerke: לְחַרְחֹרֵחַ (sich entzünden) Spr. 26, 21; Inf. abs. עֲרַעֵר (entblößen) zur Verstärkung vor הִתְעַרְעֵר (sie soll entblösst = bis auf den Grund niedergerissen werden) Jr. 51, 58.

Causativstämme. — הִחֵל (anfangen), הִחֲלֶה etc. — Verdoppelungswegfall im Dauerlaut bei הִעֲזָה (sie machte stark = frech) Spr. 7, 13; so von עזז bei Qimchi 130, b; WB. s. v. „mit Erleichterung des ז, und es sollte dageschirt sein“. Ges. Thes. s. v. und Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 11 erklären nicht den Verdoppelungswegfall; Ew. § 82, b: „als ob der mitlaut am ende des wortes stünde“; Olsh. § 82, b: „hinter einem langen Vocal“; Bö. II. S. 488: „in weichen Lauten“; Stade § 136 f. hat allein richtig die Natur der Dauerlaute als Erklärungsgrund angegeben. — הִחֲלִיתָ 5 M 3, 24, also mit vollem Pathach vor dem Guttural und so immer. — Hier kommt eine uncontrahirte Form הִחֲחִיתִי (und ich will zerbrechen) Jr. 49, 37 vor, weil hier der dritte Stammconsonant eine andere Contraction eingegangen war. — Imperfect. יִחַל (er wird anfangen) etc. Verdoppelungswegfall im Dauerlaut zeigen Ausgaben in יִחֲחִיל Hos. 8, 10 (J. H. Michaelis z. St.). — יִחֲחִיל etc. und so immer mit Segol hinter dem Guttural. — Zum Unterschied von diesem Imperfectum steht mit virtueller Verdoppelung יִחַל (er wird entweihen) 4 M 30, 3 und אֲחִיל Hes. 39, 7. So Qimchi 130, b; WB. s. v.; Ges. Lgb. S. 371 etc.

פֿ. Hi. 25, 5 bedeutet scheinbar nach dem Parallelismus („die Sterne sind nicht rein, durchscheinend vor Gott“) „hell sein, scheinen“ (sogar der Mond ist nicht klar vor Gott). Es haben auch die LXX übersetzt: ἐπιφανύσκει; auch Abenesra z. St. bemerkt: „Es giebt auch welche, die sagen, dass das מ hinzugefügt sei“; und Qimchi, WB. s. v. פֿ. sagt: „Es giebt Leute, die von dieser Bedeutung [der des Hellseins] erklären פֿ. und es sei darin geschrieben der ruhende [lange Vocal], welcher in פֿ. ist, obgleich es [מ] nicht wurzelhaft ist, wie er geschrieben ist in פֿ. Ps. 19, 14“. — Aber der Parallelismus zwingt an jener Stelle nicht zur Annahme der Bedeutung „ist hell“. Es kann der Ausdruck doch ein variirender sein; es kann also immerhin der Dichter haben sagen wollen, Gott senke sich nicht auf den Mond herab, wie auch die Sterne nicht rein seien vor ihm. Die Ableitung von פֿ. (zelten) hat auch frei zum Ausdruck gebracht das Targum „giebt es eine Zahl für seine Schaaren“, und Qimchi, WB. s. v. פֿ. hält dieses als Etymon der fraglichen Form fest. Es ist nicht wahrscheinlich, dass neben dem Verb פֿ. ein anderes פֿ. in derselben Bedeutung existirt habe, wie Gesenius im Thes. und Mühlau-Volck annehmen. Noch weniger aber kann פֿ. als Zerdehnung des פֿ. angenommen werden; denn bei den oben S. 358 besprochenen Zerdehnungen hat sich der zerdehnende Hiatus zwischen den Stammconsonanten erzeugt.

Bei פֿ. und פֿ. Spr. 27, 17<sup>a</sup> und 17<sup>b</sup> ist von der Betonung auf der Vorletzten auszugehen. Und es handelt sich dabei nicht um ausnahmsweise Vorrückung der Betonung in der Pausa, wie sie allerdings vorkommt, vgl. mit Böttcher § 499 den Fall Ps. 37, 20; denn die Form hat ja in 17<sup>b</sup> auch ausserhalb der Pausa den Ton auf der vorletzten Silbe. — Ist nun wegen dieser Betonung die Form von den Masoreten als das Nomen פֿ. „Vereinigung“ — „zusammen“ gemeint, wie Ew. § 217, h; Olsh. § 243, d; Bb. II. S. 490 wollen? Es wird keine andere Wahl bleiben, und Ewald versucht, bei dieser Auffassung der Form einen Sinn in den Vers zu bringen und vergleicht v. 19, welcher zu jener Auffassung hätte veranlassen können. — Ist aber die angegebene Auffassung der fraglichen Form wirklich die der Masoreten gewesen, so hat es eine andere daneben gegeben, denn das Targum sagt: „Eisen wird an Eisen geschärft, geglättet, und der Mann schärft das Gesicht seines Genossen“ und die LXX übersetzen: αἰδηρος αἰδηρον ὀξύνει, ἀνὴρ δὲ παροξύνει πρόσωπον ἑταίρου. Können nun die fraglichen Formen, wie sie dastehen, die Bedeutung des „Schärfens“ gehabt haben, welche ihnen Targum und LXX geben? Nun, in 17<sup>a</sup> müsste wenigstens wegen der Praeposition א die Bedeutung intransitiv gewesen sein. Diess vorausgesetzt, könnte eine Form פֿ. mit der Bedeutung „wird scharf“ als Qal für 17<sup>a</sup> und

„macht scharf“ als Hiphil für 17<sup>b</sup> beschafft werden, wenn man ein  $\text{חָרַר}$  (scharf sein) annehmen dürfte. Darüber sagt Qimchi, welcher im Mikhlol 113, a beide Formen als Qal von  $\text{חָרַר}$  auführt, im WB. s. v.  $\text{חָרַר}$  „es scheint von dieser Bedeutung zu sein  $\text{חָרַר}$  Spr. 27, 17, obgleich es nicht von dieser Wurzel ist“ und s. v.  $\text{חָרַר}$  „es scheint von dieser Wurzel zu sein  $\text{חָרַר}$  Spr. 27, 17, aber sie sind von der Bedeutung, welche ich schon bei der Wurzel  $\text{חָרַר}$  angegeben habe.“ Ein  $\text{חָרַר}$  = scharf sein nahm an Gesenius in der ersten Auflage seines grösseren Lexicons und Rödiger im index analyticus zum Thesaurus. Und so in Bezug auf 17<sup>a</sup> auch Mühlau-Volck. Da müsste man auch annehmen, dass die Rede optativ gemeint sei, oder die verkürzte Form des Imperfects „nothwendig Entschiedenes aussagt“ in gehobener Rede, wie es Bō. II. S. 179. 183 durch Beispiele belegt. — Man kann freilich auch annehmen, dass die richtige Vocalisation und damit Accentuation der Consonanten verloren gegangen ist. Man kann also annehmen, dass die richtige Aussprache gelautet habe: Qal  $\text{חָרַר}$  [nicht zu erwarten ist bei einem intransitiven Verb  $\text{חָרַר}$ ] oder weniger wahrscheinlich Hoqtal  $\text{חָרַר}$  (Ewald früher; Olshausen a. a. O. jetzt) für 17<sup>a</sup>; Hiqtıl mit Ersatzverdoppelung  $\text{חָרַר}$  für 17<sup>b</sup> von dem gewöhnlichen Zeitworte des Scharfseins  $\text{חָרַר}$ . So für 17<sup>b</sup> Ges. Lgb. S. 367, Anm.; Thes. s. v.  $\text{חָרַר}$ ; Bō. a. a. O.; Mühlau-Volck s. v.  $\text{חָרַר}$ . Ein solches Verlorengehen der richtigen Aussprache kann nicht für unmöglich erklärt werden. Die beiden letztgenannten Gelehrten meinen aber, dass, sowenig wie in 17<sup>a</sup>, wo sie (wie angegeben) ein  $\text{חָרַר}$  zu Hilfe rufen, auch in 17<sup>b</sup> die richtige Aussprache verloren gegangen sei, sondern zur masoretischen sich umgebildet habe. Sie nehmen an, dass für  $\text{חָרַר}$  in 17<sup>b</sup> ausnahmsweise zunächst  $\text{חָרַר}$  entstanden und weiter in Pausa der Accent ausnahmsweise auf die Vorletzte gelegt worden sei, sodass dann die masoretische Lesart  $\text{חָרַר}$  entstanden wäre. Das ist eine sehr künstliche Position: also Ausgangspunkt von zwei Verben ( $\text{חָרַר}$  17<sup>a</sup> und  $\text{חָרַר}$  17<sup>b</sup>) und ausserdem eine anormale Umbildung der Form in 17<sup>b</sup>. — Olshausen a. a. O. giebt nicht an, was nach seiner Ansicht in 17<sup>b</sup> wohl gelesen worden sein mag. Stade aber erwähnt unsere Formen überhaupt nicht.

Neben  $\text{חָרַר}$  (hätte mich erschreckt) Hi. 31, 34 findet sich  $\text{חָרַר}$  (erschreckte sie [eas]) Hab. 2, 17. Darin ist  $\text{חָרַר}$ -Analogie erkannt worden von Ges. Lgb. S. 369; Bō. II. S. 519. Bei Ewald finde ich die Form nicht. Principiell unrichtig ist es, wenn die Form unter den Fällen der Ersatzdehnung aufgeführt wird von Qimchi 131, a [Es kommt vor die litera quiescens als Aequivalent des Dagesch]; Olsh. § 82, c; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 20, 3, Anm. — Man kann auch nicht bei diesem Falle ausnahmsweise das  $\text{חָ}$  als incorrectes Zeichen des  $\text{ח}$  betrachten, wie Olsh. § 257, f für möglich hält. — Für

עו, welches in der That im Codex gar nicht vorkommt, B5. II. S. 31, steht bei Athnach das hellere an, vgl. oben § 29, 2, c (S. 224) — Dass dieses Suffix überhaupt ein Schreibfehler sei und dafür ursprünglich ה gestanden habe, wie Olsh. § 257, f und Stade § 632 für ausgemacht halten, scheint mir aus dem Parallelismus, dem Targum הִתְחַבֵּר (bricht, knickt dich) und dem ποτῶσε σε der LXX nicht erwiesen werden zu können; vielmehr scheint mir die Uebersetzung des Targums und der LXX aus dem Streben nach Erleichterung und Gleichmachung des Textes hervorgegangen zu sein.

הִתְחַבֵּר (ihr Anfangen) 1 M 11, 6, also wieder mit vollem Pathach, nicht mit Chateph-Pathach.

Hoqtal. — הִתְחַבֵּר (es wurde angefangen) 1 M 4, 26 etc. — Impf. יִתְחַבֵּר (verflucht werden) 4 M 22, 6; יִתְחַבֵּר (verdunkelt sein) KL. 4, 1; יִתְחַבֵּר (begnadigt sein) Jes. 26, 10. Dass da gerade vor ה bloss Qibbus steht, könnte man auf die Neigung dieses Guttural zu virtueller Verdoppelung zurückführen, sodass man denselben Vorgang annähme wie oben (S. 355) bei יִתְחַבֵּר etc. Ebendasselbe könnte man sagen bei יִתְחַבֵּר (eingegraben werden) Hi. 19, 23 in Pausa für die Nichtpausalform יִתְחַבֵּר. Aber es ist richtiger, auch bei jenem Beispiel das Qibbus aus Ersatzverdoppelung zu erklären, weil im zweiten Beispiel das Fehlen der Verdoppelung im ה die Annahme der Ersatzverdoppelung verlangt. So richtig Ges. Thes. s. v.; Ew. § 193, c; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 8; Stade § 530, b. Es ist also kein Grund vorhanden, mit Olsh. § 261 zu sagen, dass die Verdoppelung aus dem ה wegen der Pausa [vgl. oben § 30, 3; S. 246] weggefallen sei.

#### b) Verba mediae und tertiae gutt. und ע"ו.

Qal. Perfect. Z. B. das intransitive שָׁחַח (sie ist geduckt) Ps. 44, 26. Aber nur in dieser Form hat ה [vielleicht nach ע"ו-Analogie] ein Qames vor sich, wie die andern Gutturale immer. Sonst hat ה virtuelle Verdoppelung, also Pathach vor sich; und es findet sich auch uncontrahirt als Ausnahme von der Regel (oben S. 332) שָׁחַח Hi. 9, 13.

לָעַי (sie stammeln, sind stammelnde, sind geschwätzig) Hi. 6, 3 bei Silluq stammt wahrscheinlich nicht von לָעַי [Ges. Thes. s. v.; Ges.-Kautzsch § 29, 4, c], weil da eine ausnahmsweise Zurückschiebung der Betonung in Pausa angenommen werden muss, wie sie auch beide Gelehrte annehmen. Und die Form גָּלַע Spr. 20, 25 (er schwätzt) bei אָחִיר, welche doch

eine gleiche Ableitung finden möchte, könnte ja nicht einmal als Jussiv Hiqtil von לָעַד abgeleitet werden, sondern müsste davon יָלַע heissen. — Eben dieser zweiten Form wegen ist auch zu verwerfen die Ableitung der Form Hi. 6, 3 von לִיץ [Qimchi, WB.; Mühlau-Volck s. v.]; denn da müsste wieder für Spr. 20, 25 der Jussiv angenommen werden. — Beide Formen kommen vielmehr von לָעַע. So auch Bō. I. S. 296, Anm. Olsh. S. 480 führt bloss die drei Möglichkeiten der Ableitung auf. Ewald und Stade erwähnen unsere Form nicht. — Von demselben לָעַע, von welchem ja auch לָעַ (Schlung, Kehle) Spr. 23, 2 kommt, kann dann auch יָלַעַי (und sie werden schlucken, schlingen) Obad v. 16 abstammen (Qimchi, WB. wieder von לִיץ); vgl. noch die Form § 32, ex. (S. 299). — Darnach braucht also im Wörterbuch bloss ein לָעַע und weder ein לִיץ noch ein לָעַ angesetzt zu werden.

Das תָּעַר (sie taumeln, irren) Jes. 16, 8 mit Munach und ohne אָ נָסִיג auf der Vorletzten betont, wie auch die Masora anmerkt, muss nicht von תָּעַע [oder תָּעַי] abgeleitet werden, sondern kann von תָּעַר stammen. Die Stelle ist auch bei Rōd. im Thes. und Bō. nicht erwähnt. Auch Qim., WB. s. v. תָּעַר erwähnt nur תָּעַר Jes. 28, 7. Aber Del. z. St. richtig: „תָּעַר Mīlel Consonanz mit תָּעַר“; vgl. [das Gegenstück] Ps. 37, 20“ [S. 373].

Imperfect. — ז. B. יָרַע (er zerschmettert) Hi. 34, 24; יָשַׁח Ps. 10, 10 und יָשַׁחוּ (sie werden sich ducken) Hi. 38, 40. Also bei den ע"ע ist das tongedehnte *ō* nicht durch die folgende Gutturalis in das homorgane *a* verwandelt worden. Und das lässt sich nicht mit Bō. II. S. 489 damit begründen, dass man das lautliche Zusammenfallen der Form mit Hiqtil gescheut habe. Von solcher Scheu ist die Sprache nicht beherrscht worden, vgl. z. B. יָסַר und יָעַל. Es ist daher diess Bleiben des *ō* bei den ע"ע als ein Regulativ dafür zu betrachten, dass Formen mit Pathach in der letzten Silbe nicht von ע"ע, sondern von den entsprechenden ע"י abgeleitet werden, oder dass wenigstens bei solchen, die von ע"ע stammen und jenes Pathach besitzen, der Einfluss der ע"י-Analogie anerkannt werde.

Intransitiv: יָרַע (schlecht sein) 1 M. 21, 12 etc.

Imperativ: שָׁעַר (seid verklebt [an den Augen] = seid blind!) Jes. 29, 9.

Infinitiv cstr.: שָׁחַוָּה Jes. 60, 14 in der Function des Infinit. abs. — Als Infin. abs. fungirt auch יָרַעַ (zerbrechen) Jes. 24, 19,

für dessen Betonung auf der Vorletzten ich den Grund darin sehe, dass bei diesem ך״ג auch das Femininafformativ ה, tonlos angehängt wurde. Weshalb freilich von den vier an jener Stelle in gleicher Function aufeinanderfolgenden Inff. von ך״ג nur der erste ein ה hat, sieht man nicht ein; es hat aber auch wieder seine Schwierigkeit, mit Olsh. § 245, i eine Verschreibung wegen des folgenden ה anzunehmen, da solches ה auch den beiden nächsten dieser vier Inff. folgt.

Niqtal. יָדָה Jes. 2, 9; 5, 15; יָדָה 29, 4; יָדָה Pred. 12, 4 werden, weil schon ein Imperfectum Qal von diesem Verb existirt [obgleich dieser Grund nicht zwingend ist], weniger richtig für Imperf. Qal mit Ersatzverdoppelung gehalten von Olsh. § 243, d; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 3; Stade § 490, a, als für Impf. Niq. von Röd. Thes.; Bö. II. S. 483, der übrigens die Pluralform gar nicht erwähnt; Mühlau-Volck s. v. Bei beiden Auffassungen besitzt überdiess das ה virtuelle Verdoppelung. — Hierher gehört auch יָדָה (sie werden gestossen) Jr. 23, 12, und zwar nicht wegen der Kürze des a (vgl. die masoretische Note בְּמִקְוֵה קָמָץ), denn diese Kürze des a könnte aus der Neigung des ה zu virtueller Verdoppelung erklärt werden, sondern wegen der Mitlelbetonung, die bei Ableitung von יָדָה, vgl. § 41, 5, b יָדָה Spr. 14, 32, unerklärlich ist. Ganz oder halb Unrecht haben desshalb Bö. § 1078, I (Ableitung von יָדָה); Ges. Thes., der da meinte, die Form könne von יָדָה abgeleitet werden, wenn man nur Qames schriebe; ebenso Graf z. St.; Mühlau-Volck s. v. יָדָה „Die Form ist metaplastisch von יָדָה entlehnt“; — Recht haben Olsh. § 265, e „von יָדָה mit Dag. f. implicitum“; Stade § 533, b.

יָדָה (in schlechten Zustand gerathen) Spr. 11, 15; 13, 20 mit Ersatzdehnung in der ersten Silbe und mit ך״ג-Analogie in der zweiten Silbe. Da beim einfach schwachen ך״ג (S. 345) im Impf. Niq. die ך״ג-Analogie sicher ist, so darf man nicht mit Ges. Thes. und Mü.-Volck für diese Form allein ein Verb יָדָה annehmen. Qim. freilich setzt im WB. überhaupt kein יָדָה an.

Intensivstämme.

Ist Hithqattel von יָדָה mit Metathesis יָדָה יָדָה (so wollen wir wie verblindet sein, oder damit wir wie verblindet sind, gleichsam die Augen zudrücken) Jes. 41, 23? Bei dieser Ableitung ist die Betonung auf der Vorletzten erklärlich. Denn die beiden ך״ג konnten vor dem ā des Cohortativs zusammengesprochen werden, und da nun diese

Form in die Flexionsweise des Qal, Niq., Hiq., Hoq. der  $\text{נח}$  übergegangen war, musste auch die Betonungsweise dieser Verbalstämme eintreten d. h. das Vocalafformativ musste den Accent auf der Stammsilbe lassen. — Die Form würde also statt  $\text{נחנח}$  entstanden sein unter Begünstigung der scheinbaren Einfachheit des 1. נ. So würde dann auch  $\text{נחנח}$  v. 10 für  $\text{נחנח}$  erklärlich sein unter Begünstigung der beiden  $\alpha$  im Gegensatz zu der Form, welche gleich nachher aus Jes. 24, 19 angeführt werden wird. Irgendwelche Verdunklung des Sprachbewusstseins in Bezug auf die erstere Form aus 41, 23 wäre ja wegen der abnormen Betonung allemal anzunehmen. Meine Ableitung ist eben nur ein Versuch zur Erklärung dieser Schwierigkeit. — Ueberdiess lässt sich eine passendere Bedeutung für die Formen schaffen, indem man dieselben von demjenigen  $\text{נח}$  ableitet, von welchem der Imperativ Qal und Hiq. Jes. 29, 9 und Ps. 39, 14 kommt, als wenn man sie von  $\text{נחנח}$  ableitet, wie auch Qimchi, WB. s. v. thut. Vgl. darüber § 41, 5, b.

$\text{נחנח}$  (sie bricht in sich zusammen) Jes. 24, 19; mit Metathesis  $\text{נחנח}$  (du [fm.] duckst dich) Ps. 42, 6. 12; 43, 5; vgl. die dritte sing. 42, 7.

Pilpel.  $\text{נחנח}$  (streicheln, schmeicheln, Liebkosung treiben, sich vergnügen) Jes. 11, 8 vgl. Ps. 119, 70; in transitiver Bedeutung das Imperfectum  $\text{נחנח}$  (sie streicheln = thun wohl) Ps. 94, 19. Ptc.  $\text{נחנח}$  (mit der Zunge anstossend = ausspottend) 1 M 27, 12. — Beide sind von Qimchi 135, a als von  $\text{נח}$  und  $\text{נח}$  abgeleitet betrachtet.

Pulpal.  $\text{נחנח}$  mit  $\text{נח}$  (ihr werdet gestreichelt = geliebt werden) Jes. 66, 12; dort in Pausa (von Qimchi nicht erwähnt).

Hithpalpel. —  $\text{נחנח}$  wahrscheinlich von  $\text{נח}$  vor innerer Gluth schnappend = hundstoll, toll seiend Spr. 26, 18. So Qimchi, WB. s. v.; Ges. Thes. s. v.; Olsh. § 273, nur dass er dabei die Verstümmelung der Wurzel [sagter]  $\text{נח}$  unbegründeter Weise für möglich hält; Bö. II. S. 405; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 291 „Wiederholung der zweilautigen Wurzel“; also legt er ein  $\text{נח}$  zu Grunde. Ewald erwähnt die Form nicht.

$\text{נחנח}$ . — Neben der oben § 32, 5 (S. 293) erwähnten, von  $\text{נח}$  abstammenden Form  $\text{נחנח}$  (starr werden etc.), vielmehr Imperativ  $\text{נחנח}$  Hab. 1, 5, erscheint öfter die diesem Absatz vorgesetzte Form (sich verwundern), vgl.  $\text{נחנח}$  bei Athnach Ps. 119, 60;  $\text{נחנח}$  Ri. 19, 8;  $\text{נחנח}$  1 M 43, 10 bei Athnach;  $\text{נחנח}$  Hab. 2, 3;  $\text{נחנח}$



1 M 19, 16 (mit Schalscheleth und Paseq; oben S. 76); Imperativ **הִשְׁתַּחֲוֶה** Jes. 29, 9; Infinitiv **לְהִשְׁתַּחֲוֶה** 2 M 12, 39; **וַיִּשְׁתַּחֲוֶה** Ri. 3, 26; Participium **מִשְׁתַּחֲוֶה** 2 Sm. 15, 23. Ich habe die vorhandenen Formen hierher gesetzt, damit der Verbalstamm zur vollen Anschauung komme. Diese Formen können nicht unmittelbar mit **הָשַׁח** zusammengebracht werden, wie Olsh. § 273 es für möglich hält, dass eine Verstümmelung der genannten starken Wurzel [sagt er] zu Grunde liege. Sie können nur von einer Wurzel **הָשַׁח** oder einem Stamm **הָשַׁח** abgeleitet werden. So Ges. Thes. s. v. So auch Ewald; nur hat sich bei ihm in Bezug auf diese Formen ein böser Fehler eingeschlichen. Nämlich er lässt überall **הִשְׁתַּחֲוֶה** drucken § 75, c; § 116, a, Anm.; § 124, d und im Index. Und diese Weglassung des Mappiq ist kein blosses Versehen, sondern an der erstgenannten Stelle erwähnt er ausdrücklich die Form unter den wenigen Fällen, wo das **ה** am Ende des Wortes seinen Hauch aufgegeben habe. Worauf beruht dieser Fehler? Vielleicht auf 1 M 19, 16, weil er diese Stelle citirt: **וַיִּשְׁתַּחֲוֶה**. Aber da ist ja nur bei kleiner Pausa ganz regelrecht der Vocal gedehnt worden (wie Qimchi bemerkt 135, a), aber das Mappiq geblieben. Der Fehler kann doch nicht darauf beruhen, dass das **ה** natürlich innerhalb des Wortes sein Mappiq aufgegeben hat. Aber auch da steht, selbst bei Pausaldehnung des Pathach zu Qames Ps. 119, 60, im folgenden Consonanten ein Dagesch lene zum Zeichen, dass das **ה** nicht quiescirt. — Auch Bö. behandelt die Formen bei den ש״ו II. S. 492; ebenso Mühlau-Volck s. v.; Stade § 166, c. Qimchi giebt 135, a kein Etymon an; aber im WB. p. 204 setzt er **הָשַׁח** voran.

Mit Metathesis: **הִשְׁתַּחֲוֶה** (sich streichen = sich vergnügen) Ps. 119, 16. 47; (sich streichen [die Augen] = sich verblenden) Jes. 29, 9. Qimchi 106, b leitet es von **שָׁחַ** ab; ebenso WB. s. v.

Mit Contraction der beiden **ה** bemerke **מִשְׁתַּחֲוֶה** (sich als Spötter Erweisende) 2 Chr. 36, 16. Das ist der dritte und letzte Fall, vgl. § 25, 5; 33, 9, a (S. 197 f.; 313), wo Bö. II. S. 247 das **ה** als bloss emphatische Verstärkung des **ה** nimmt, durch welche der Wegfall des **ה** habe verhindert werden sollen. Ich habe schon oben zu erweisen versucht, dass eine solche Annahme, so verlockend sie auch insbesondere beim ersten Fall ist, unmöglich scheint. Qimchi leitet es 135, a von **הָשַׁח** ab.

Hiqtıl. **הָרַע** (zerbrechen; schlecht, unglücklich sein lassen); **הָרַעוּ** etc.; immer mit Ersatzdehnung *ē* für *i*. — Imperfectum **יָרַע** etc., in Pausa **יָרַע** Zeph. 1, 12. — Impf. cons. **יָרַע** 1 Kg.

16, 25 etc. — Imperativ **הָשֵׁט** direct-causativ: das Bestreichen ausüben = bestreichen Jes. 6, 10 mit beigefügtem Object **עֵינֶיךָ** (Augen). Hier bleibt trotz des Athnach das Pathach nach der Beobachtung Böttchers, welche oben § 32, 2 (S. 282) mitgetheilt ist. (Qimchi leitet diese Form von **שָׁט** ab im WB. s. v; ebendavon diese und die nächste Form im Mikhlol 105, a).

**הָשֵׁט** Ps. 39, 14 scheint mir dieselbe Form, nur absolut, ohne **עֵינֶיךָ** gebraucht, in der Bedeutung „drück zu deine Augen!“, also in der Bedeutung des S. 376 beim Qal angeführten Imperativ aus Jes. 29, 9. Und eben diese Stelle beweist, dass das Verb absolut, ohne sein Object „die Augen“, verwendet wurde. — Diese Form wird ja sonst von **שָׁט** abgeleitet durch Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v., ohne dass diese über die abweichende Betonung sprechen; Bö. II. S. 414, welcher willkürlich die Form „mimisch accentuirt“ sein lässt. Olsh. § 256, b sagt: „Auch Ps. 39, 14 ist die Form auf der Letzten betont, schwerlich mit Recht“. Stade § 595, c. d. erwähnt die Form aus Jes. 6, 10, aber nicht die aus Ps. 39, 14. Ewald § 63, d. hat wenigstens sich bemüht, die [bei der Ableitung der Form von **שָׁט**] abweichende Betonung auf der Letzten zu erklären, indem er sich auf **שָׁט** (Pflanzung) für **שָׁט** beruft. Ja, aber bei diesen Segolatformen haben wir auch sonst Umstellung des Vocals zwischen den zweiten und dritten Stammconsonanten. Ferner verweist er auf **הָשֵׁט** oder vielmehr nach Baer-Delitzsch auf **הָשֵׁט** mit Munach bei der letzten Silbe 1 M 41, 33; sowie darauf, dass auch sonst der Anfangsguttural des folgenden Wortes den Accent auf die letzte Silbe des vorausgehenden Wortes gezogen hat. Es scheint mir aber immer gewagt, einen Fall wie 1 M 41, 33, der nun einmal nur als unerklärliche Abweichung betrachtet werden kann, zur Erklärung eines Falles zu benutzen, welcher eine andere Erklärung zulässt. Endlich von einem Einfluss des Anfangsgutturales kann Ps. 39, 14 nicht die Rede sein, weil keiner da ist. — Desswegen schlage ich die obige Ableitung der Form Ps. 39, 14, nämlich von **שָׁט**, vor und übersetze „Drück zu deine Augen von mir weg — Lass ab deine [Zornes]blicke auf mich zu richten, damit ich meinerseits wieder froh die Augen aufschlagen kann!“ Nach der Ausarbeitung meiner Schrift sah ich, dass mir Müller mit dieser Ableitung zuvorgekommen ist, indem er § 289, nn sagt: „**הָשֵׁט** Ps. 39, 14 ist **שָׁט**“.

Infinitivus constr. **הָשֵׁט** Ps. 54, 7 etc., in Pausa **הָשֵׁט** Spr. 24, 8 etc. Inf. abs. **הָשֵׁט** 1 Sm. 12, 25 etc.; auch **הָשֵׁט** (in Schlingen legen) für das verbum fin. Jes. 42, 22.

Particip. **הָשֵׁט** (Uebelthäter) z. B. Jes. 9, 16; auch in Pausa

nicht mit *ēa*, vielleicht zur Unterscheidung von פֹּרֵץ (Freund) B5. II. S. 490. Die Wahrscheinlichkeit dieser Vermuthung wird nicht dadurch aufgehoben, dass letztere Form in unsern Texten nicht ohne Suffixe vorkommt, wie Olsh. § 210 bemerkt.

c) Verba פ"ו und פ"ז.

פָּרַד (bewegen, sich bewegen etc.); Impf. פָּרַד and פָּרַד. — Hiq. פָּרַד (verscheuchen) Hi. 18, 18. — Hoq. פָּרַד (verscheucht werden) Hi. 20, 8. Dies ist die einzige Form vom Hoq. der פ"ז, welche uncontrahirte Flexion zeigt, weil hier der *u*-laut behalten werden konnte, ohne dass er sich dehnen musste. — Particip: פָּרַד (weggeworfen) 2 Sm. 23, 6; auch פָּרַד geschrieben, also mit Ersatzverdoppelung (Qimchi leitet es von פָּרַד ab im WB. s. v.).

פָּרַץ (glänzen und blühen); Hi. פָּרַץ (sie haben Blüthen angesetzt) HL. 6, 11; 7, 13 mit Verdoppelungswegfall im Dauerlaut.

פָּרַץ Jes. 64, 5 mit dem Sinn „und wir verwelkten [wie Laub]“ kann nur von einem vorauszusetzenden פָּרַץ oder פָּרַץ verstanden werden. So auch Ges. Thes. s. v.; Olsh. § 236, e; Mühlau-Volck im analytischen Anhang. — Es kann die Form nicht von פָּרַץ abgeleitet werden. So Qimchi, 75, a: פָּרַץ wie פָּרַץ. Und beim Niphal von demselben haben wir eine etwas schwere Form gefunden: פָּרַץ. Und es ist daraus das פָּרַץ der Wurzel herausgefallen, und seine Normalform ist פָּרַץ; und bei seinem [des פָּרַץ] Verlust wurde sein Vocal auf das Zusatz-פָּ geworfen, wie es recht ist. Und manche sagen, dass die Form zur Conjugation Hiphil gehöre; und dass seine Normalform פָּרַץ mit Dagesch sei, und es trete der lange Vocal als dessen Aequivalent auf“. So auch im WB. s. v. [Aber richtig bemerkte Elias Levita im Mikhlol: Es scheint, dass seine Wurzel פָּרַץ ist]. Diese Ableitung hält auch Olshausen für möglich, obgleich er die Art der Entstehung der Form für undurchschaubar erklärt. Auch diesen Process erklären zu können, meinte zunächst Ew. § 232, c. Er geht vom Hiq. פָּרַץ aus und stellt unsere Form mit פָּרַץ (neben פָּרַץ) etc. zusammen. Aber da ist doch nur umgedreht ein unregelmässiges und zwar ein nach einer bestimmten und bei den פ"ז auch sonst wirkenden Analogie unregelmässiges Perfect neben dem regelmässigen Imperfect in Gebrauch gewesen. Ferner B5. I. S. 307; II. S. 455 setzt ebenfalls פָּרַץ, Imperfect פָּרַץ voraus und vergleicht פָּרַץ Spr. 7, 13 etc. (oben S. 372). Aber in allen diesen Fällen ist das Dagesch forte verschwunden, während der Accent auf der Silbe lag. Jedoch in der von Böttcher vorausgesetzten Imperfectform פָּרַץ wäre der Accent gar

nicht auf der vorletzten Silbe gelegen. — Ges. Lgb. S. 456 hatte noch einen andern Versuch der Ableitung gemacht, indem er die Form von בלה = בלל ableitete und meinte, dass die Form nun eben einfach eine Anomalie für das zu erwartende בלל sei. Aber setzen wir auch voraus, dass die Form den Jussiv des Hiq. enthalte, so müsste sie בלל heißen, und das Qames bliebe unerklärt. — Bei Stade finde ich die Form nicht im Index oder § 588.

### III. Verba quiescentia.

#### § 35. Verba א"ד quiescentia.

Die Bezeichnung rührt daher, dass nach dem alten Paradigma אכל, dessen erster Stammconsonant eben ein א, dessen zweiter ein כ, dessen dritter ein ל war, die drei Stammconsonanten der Reihe nach die Namen א, כ, ל erhielten. Ein Verb א"ד ist also ein solches, dessen א d. h. erster Stammconsonant ein א ist. Diese Verba gehören nun im allgemeinen zu den Verba primae gutturalis. Aber in einigen Verben mit anlautendem א quiescirt dieses d. h. es verliert seine Consonantenpotenz, wird stumm und übt dabei einen dehnenden Einfluss auf den Vocal aus, welcher nach der Analogie der Verba primae gutturalis vorausgegangen wäre. Die Trübung dieses neu entstandenen langen Vocals zu o und das orthographische Verschwinden des stumm gewordenen א sowie seine Ersetzung durch den das o sonst gewöhnlich anzeigenden Vocalbuchstaben ו kommt öfter oder seltener hinzu.

Die Verba sind in der Ordnung, in welcher sie im Verlaufe des § auftreten, diese: אסך; — אכל, אכר; — אול, אור, אור, אור; — אר, אר, אר; — און, און, און; — און, און, און.

1. Transitives Qal. אסך, dessen Bedeutungen ich in „zusammenraffen, wegraffen“ zusammenzufassen pflege, hat im Imperfect Qal zum Theil regelmässig יאסך etc. nach allen Regeln, welche § 30, 1 (S. 237) über die Verba primae gutturalis mit anlautendem א aufgestellt worden sind. Aber daneben steht auch אסך (du raffst zusammen) Ps. 104, 29 bei Munach, also ausser der Pausa; אסך (ich will zusammenraffen) Mi 4, 6; ויאסך (und er raffte zusammen) 2 Sm. 6, 1.

יאסך (ich werde dich wegraffen) 1 Sm. 15, 6; 2 Chr. 34, 28 ist wegen des Metheg von Ges. Lgb. S. 377 und Bö. II. S. 311. 436 für

Hiq. erklärt worden. Diess ist vom Standpunkt der Punctuation aus einzig richtig; denn man macht die Beobachtung, dass von den Punctatoren sonst vor dem Suffix ה und הָ beim י das Metheg beharrlich weggelassen wird, vgl. 2 Kg. 22, 20; 2 M 23, 4; 2 Sm. 4, 8; 2 M 31, 18; Jes. 52, 12. Qim. 85, b: „Und in der Conjugation Hiphil davon [heisst es] הָיָה 1 Sm. 15, 6, und es geht nach der Art von הָיָה Jr. 46, 8.“ Ebenso zu Hiphil rechnet er die Form im WB. s. v. Dagegen Ges. Thes. s. v.; Ew. § 139, b; 251, b; Olsh. § 241, a; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 68, 1; Müller § 254, c; Stade § 479, c haben die Form für Qal erklärt. — Darüber ist so zu urtheilen: Hält man die Form für Qal, indem man die Methegsetzung für gleichgiltig oder incorrect erklärt, so ist dieses richtig, weil auch nach meiner Ansicht dieses Metheg nur aus der lautlichen Aehnlichkeit und daraus fliessenden orthographischen Verwechslung des Qal הָיָה und des Hiq. הָיָה (hinzufügen) stammt; vgl. über letzteres S. 409. Erklärt man aber die Form für Qal gerade mit ausdrücklicher Berufung auf analoge Fälle, wo kein Metheg steht [wie Ges.-Kautzsch a. a. O. auf § 60, 4 zurückweist, wo doch lauter Fälle genannt sind, in denen bei fehlendem Metheg י zu sprechen ist]: so ist diess unrichtig.

Ich habe dieses Verb הָיָה vorangestellt, weil es im Qal beide Bildungsweisen des Imperfectums hat.

Die beiden Bildungen sind nicht auseinander entstanden; sondern sind ganz unabhängig von einander aus der ursprünglichen Form hervorgegangen. Dieser negative Satz ist mit besonderem Nachdruck vorzutragen. Also: aus demselben הָיָה hat sich a) הָיָה; b) הָיָה und zur Dissimilation, oder wahrscheinlicher, damit der Vocal der Stammsilbe ebenso, wie der der Praeformativsilbe, zerdrückt würde: הָיָה gebildet.

Die Entstehung der letzteren Bildung ist nicht erklärt bei Ges. Lgb. § 104; Nägelsbach § 32. Richtig, obgleich sehr kurz, ist der Process in Bezug auf die Präformativsilbe angegeben von Ewald § 139, b; Olsh. § 241, a; Bō. II. S. 434 „sie lassen das מ in einem aus α vertieften o quiesciren“; Bickell § 124 „Five verbs primae elide their first consonant in the future qal and in this way receive δ = δ“; besser Land § 49, c; 210, c; Müller § 254; Stade § 77, a; 491, b. Gut geht auf die Sache ein Ges.-Kautzsch § 68, 1.

Von den beiden in der Stammsilbe erscheinenden Vocalen (gewöhnlich in der Pausa<sup>1)</sup> Sere; ausserhalb derselben Pathach) ist Sere

1) Man kann nicht sagen mit Ges.-Kautzsch § 68, 1 „sowie vor dem betonten schweren Afformativ הָ“; denn bei diesem kommt es nur in grosser und kleiner Pausa 5 M 4, 26; 8, 19. 20; 30, 18; 18, 1; Jes. 13, 8 vor;

als der relativ ursprünglichere angesehen worden von Ges. Lgb. S. 376; Bō. II. S. 434; Bickell § 124; Land § 210; Ges.-Kautzsch § 68, 1. indem das Pathach als „leichterer Vocal“ bezeichnet ist; Stade § 491, b. Diess ist auch nach dem allgemeinen Gesetze, dass in Pausa der relativ ursprüngliche Vocal einer hebräischen Form sich erhalten hat, das Richtige. Unrichtig ist es also, mit Ew. § 139, b; Müller § 254 umgedreht das Sere als die Umbildung des Pathach aufzufassen.

Als absolut ursprünglicher Vocal der Stammsilbe ist „stillschweigend vorausgesetzt von Ges. Lgb. § 104, da er diese Verba den andern primae gutturalis ganz gleich stellt; ausdrücklich angenommen von Bō. I. S. 295, indem er sagt, dass das o des Präformativs kein o in der Stammsilbe geduldet habe. Diese Ansicht halte ich nach dem Arabischen durchaus für richtig, und die Umbildung des ursprünglichen ū auf die oben angegebene Weise von der Präformativsilbe aus zu e, welches sich unter dem schwereren Satzton als geschlossenes é, im Redeflusse als offenes ê, ä, ganz helles ǣ dem Ohre kundgab, halte ich für wohl begründet. Wenigstens die arabischen Verba, welche dem  $\text{مال}$  und dem  $\text{مار}$  entsprechen, haben im Imperfectum nur u; und wie bei letzterem Verb diess auch durch die nicht-quiessirende Form  $\text{مار}$  bezeugt ist, so ist es auch noch der Fall bei  $\text{مار}$ . — Ich kann also nicht den Neueren beistimmen, welche jenes geschlossene ē aus ursprünglichem i ableiten (Olsh. § 241, a; Land § 49, c; 210, c; Ges.-Kautzsch § 68, 1; Stade § 491, b; Müller § 139 „Eintritt eines andern Grundvocals in der Pausa“ [diese Annahme halte ich in allen Formen, wo sie gemacht wird, für unrichtig; denn der Pausaeinfluss ist ein vom Accent und den Sprechwerkzeugen bewirkter Vorgang; die Grundvocale hängen vom Gedanken ab]). — Dass ich Ewald nicht beistimmen kann, welcher ein ursprüngliches Imperfect mit a zu Grunde legt § 139, b, liegt schon darin eingeschlossen, dass ich seine Erklärung über Pathach als ursprünglicheren Vocal gegenüber dem Sere zurückgewiesen habe.

Die zweite Bildungsweise ausschliesslich hat zunächst  $\text{אָבַר}$  (zu Grunde gehen):  $\text{יֵאָבַר}$  etc.; aber z. B.  $\text{יֵאָבְרִין}$  5 M 4, 26 bei Zarqa. Das Impf. consec. kommt nicht vor, würde aber  $\text{יֵאָבַר}$  heissen nach Hi. 3, 3. —  $\text{יֵאָבְרִינָה}$  1 Sm. 9, 3.

$\text{אָכַל}$  (essen):  $\text{יֵאָכַל}$  etc.; bemerke  $\text{יֵאָכְלִי}$  (esse ich?) mit Cholem magnum Ps. 50, 13; Ges. Lgb. S. 377; auch bei Baer-Delitzsch. Eben solches  $\text{יֵאָכְלִי}$  in der 1. sg. hat das Qeri 2 Sm. 1, 8;

ausserhalb derselben aber nicht: 5 M 4, 28; 4 M 11, 19; 1 M 32, 5; 1 Sm. 11, 9; 2 Kg. 18, 22; 19, 6, 10; Jes. 8, 12; 37, 6, 10; Jr. 21, 3.

ferner Ps. 42, 10; Neh. 2, 7 etc.; auch יִאֲכֹלֶיךָ 5 M 4, 28 und תִּאֲכֹלֶיךָ 4 M 11, 29, beide Male bei Tiphcha. Aber in kleiner und grosser Pausa selten יֵאָכֵל etc., gewöhnlich יֵאָכֵל etc. Imperfectum consec. יִיֵאָכֵל, יִיֵאָכֵל (2. sg.) 1 M 3, 17, aber auf der Letzten betont יֵאָכֵל 1 M 27, 33. In Pausa aber wieder mit Sere, vgl. יֵאָכֵל 1 M 3, 12 f.

Auch יִיֵכֶל Hes. 42, 5 ist als Qal von אָכַל festzuhalten in der Bedeutung „wegraffen, beseitigen“. So Qimchi 85, a; WB. s. v. „Er will sagen, dass sie wegnahmen die Ecken von ihnen; und so das Targum Jonathan „siehe es wurden weggenommen die Ecken von ihnen“, und so bei dieser Form nach den Worten unserer Vorfahren in Baba bathra 14, a<sup>1</sup>; Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v.; Müller 254, b. Also ist weder mit andern Editionen יִיֵכֶל, welches bloss auf Verkennung der späteren Orthographie beruht, noch mit Ewald wegen יִיֵכֶל v. 6 יִיֵכֶל zu lesen, obgleich auch Röd. im Index analyt. z. Thes. urtheilt „quod confirmari videtur v. 6.“; obgleich ferner auch Olsh. § 241, a ein anderes Verb gelesen haben will und Smend z. St. die Lesart Ewalds billigt. — Ges. Lgb. S. 378 hielt die Form für Hoqal = יֵאָכֵל = „sie wurden abgeschnitten d. h. kürzer, kleiner“. Das ist in lautlicher Hinsicht unnöthig; in sachlicher Hinsicht eine Verkennung des Inhalts. Auch das ἐξήγετο (ragte hervor) der LXX scheint nur gerathen zu sein.

אָמַר (sagen, sprechen): vgl. nebenbei אָמַרְנוּ (und wir werden sagen) 1 M 37, 20, also Perf. consec. ohne Tonveränderung nach S. 156. — „Jedes אָמַרְתִּי hat Pathach in der ganzen Schrift sowohl in der Mitte [des Satzes] als bei Athnach und bei Soph Pasuq, abgesehen von einem einzigen: אָמַרְתִּי bei Athnach Ps. 40, 11“, Dikduke § 49. — יֵאָמַר etc.; später auch mit ר geschrieben z. B. Ps. 42, 10 und ganz ohne mater lectionis יֵמַר Ps. 139, 20; תֵּמַר 2 Sm. 19, 14; bemerke auch תֵּאָמַר 1 M 32, 5 (bei Zaqeph qaton) und noch achtmal, vgl. auf S. 384, Anm. — In Pausa יֵאָמַר bei Athnach 4 M 10, 36; aber תֵּאָמַר (sie spricht) Spr. 1, 21; = du [m.] sprichst 1 Kg. 5, 20; wieder אָמַר, wenigstens auch bei Zaqeph qaton Jos. 7, 8; אָמַרְתִּי Jr. 5, 3; תֵּאָמַר mit Segolta Jr. 23, 38; תֵּאָמַר kommt in Pausa nicht vor. — Imperfectum consec. יִיֵאָמַר (und sie sprach) 1 M 3, 2 etc., z. B. auch 25, 22. [Qimchi 85, a: Ausnahme לִי תֵּאָמַר Spr. 7, 13, am Versende; wie Elias Levita bemerkt „ist für Pausalform gerechnet wegen des Wortes לִי“; von keinem Neueren bemerkt]; = und du [m.] sprachst 1 M 44, 21 etc.; aber immer יֵאָמַר 1 M 20, 13 etc.; dagegen wieder

**וַיֹּאמֶר** 1 M 26, 28 etc. In Pausa **וַיֹּאמֶר** bei grossen und kleinen Trennern. Aber bei Letzteren ohne Consequenz, vgl. **וַיֹּאמֶר** 1 M 27, 24<sup>a</sup> mit Zaqeph gadol, aber **וַיֹּאמֶר** v. 36<sup>b</sup> mit demselben Accente. Auch v. 22<sup>b</sup> und 25<sup>a</sup> **וַיֹּאמֶר** mit Rebia, also hat dieses keine kleine Pausa bewirkt. Nur im Buche Hiob 3, 2 ff. ist **וַיֹּאמֶר**, also die Pausalform auf Paenultima betont. So Qimchi 85, a und Alle, z. B. Ew. § 232, b; Olsh. § 241, a; Ges.-Kautzsch § 68, 1. Unrichtig aber sagt Stade § 491, b, die angeführte Form mit Pathach und mit Accent auf Paenultima stehe für [die Nichtpausalform] **וַיֹּאמֶר** im Hiob 3, 2 ff. [Vgl. aber 32, 6 und die Accentregel bei Baer-Delitzsch, Psalms (1880), p. XI] **וַיֹּאמֶר** (und sie sprach) Esth. 5, 7 etc.

Ob in **וַיֹּאמֶר** für **וַיֹּאמֶר** 2 Sm. 1, 5 [hier das Qeri mit וי]; Zach. 4, 2; Neh. 5, 9; 7, 3 (Kethib) das ׀ zur Beseitigung des Hiatus, wie es thatsächlich vereinzelt im Hebräischen (vgl. nur 1 Sm. 22, 18. 22: 1 Chr. 27, 8; Zach. 11, 13), vielfach aber im Aramäischen (vgl. nur Winer, Grammatik des bibl. und targ. Chaldaismus § 22, 1; Luzatto Grammatik der biblisch-chaldäischen Sprache § 78) in ׀ verwandelt worden ist, wie Ewald § 45, d meint; — oder ob es 2 Sm. 1, 5 aus Versehen wegen des vorausgehenden ׀, in den Stellen der späteren Bücher aber aus dem Leben der Sprache selbst stammt (Bö. I. S. 254); — oder ob es auch in den jüngeren Büchern nur Verschreibung für das geläufigere ׀ ist (Bertheau zu Neh. 5, 9), — das lässt sich nicht mit Bestimmtheit sagen.

Imperativ: **אִסְבֹּר** 4 M 21, 16; so auch bei den andern Zeitwörtern. — Verstärkt **אִסְבֹּר** (iss doch!) 1 M 27, 19. — Bei **אִסְבֹּר** (samme doch!) 4 M 11, 16; vgl. eine gleich abweichende Form § 30, 1, c (S. 240). Darin ist wahrscheinlich die Entwicklung vom ursprünglichen *ā* zu *ī* fortgegangen, welches uns zweimal begegnet ist § 20, 12 gegen Ende (S. 166); § 33, 4 am Anfang (S. 302). So Olsh. § 234, a. Formell unverständlich ist, wie Bö. II. S. 174 sagen kann, die Form hätte das Segol behalten neben **אִסְבֹּר**; er meint aber jedenfalls, dass die verstärkte Form unmittelbar von der unverstärkten aus gebildet sei und deren Segol nachgeahmt habe. Das ist möglich. Materiell unverständlich ist aber, wie Ew. § 228, b die Form wegen des *i* mit den Intransitiven auf gleiche Stufe stellen kann; denn bei den Transsitiven ist das *i* für *o* im Imp. mit ה, Ausnahme, bei den Intransitiven ist es der regelrechte Vocal. — **אִסְבֹּר** Jr. 10, 17 ausnahmsweise mit engem Silbenverbande wegen der leichten



Zusammensprechbarkeit von *sp* (S. 240). — אָלֵךְ ist von Bō. Tabelle XLIV im 2. Bande angegeben, und das scheint mir allein berechtigt, obgleich kein Beleg vorkommt. So auch mit Chateph-Segol bei Abraham de Balmis pag. 163, Zeile 8. (Ew.; Land und Müller lassen die Form im Paradigma aus). Denn da der Accent in dieser Form nicht über den letzten Stammconsonanten hinausgerückt ist, ist kein Grund vorhanden, mit Ges.-Kautzsch, Nägelsbach und Seffer in den Paradigmatabellen die Form mit Chateph-Pathach anzusetzen. Denn auf den singulären Fall יִצְחָק, vgl. unten Nr. 4 (S. 390), darf man sich nicht mit Nägelsbach § 32, 6 berufen, um die Umwandlung des *e* in *a* zu begründen.

Infinitivus cstr.: אָבַד nur 5 M 7, 20; אָכַל 5 M 12, 23, und so mit Chateph-Pathach auch bei folgendem Maqeph 1 M 3, 11; aber anders ist es hinter Praepositio praefixa, wo nur בָּאָבַד Spr. 11, 10 (überhaupt aber von diesem Verb der einzige Fall); בָּאָכַל 4 M 26, 10, מֵאָכַל Ps. 102, 5 gesagt ist und sonst Chateph-Segol erscheint, was bei אָסָה und אָמַר (ausser Spr. 25, 7; Hi. 34, 18) überhaupt steht. — Die Complicirtheit der Verhältnisse drückt sich in der Schwerfälligkeit der Regel aus; aber ich glaube wenigstens erreicht zu haben, dass diese ein getreues Abbild der von der Concordanz dargebotenen That-sachen giebt. — Infinitivus abs. regelmässig, vgl. אָבַד (pereundo) 5 M 4, 26; דָּאָכַל 2 Sm. 19, 43 (edendone?); דָּאָמַר Hes. 28, 9 (dicendone?); אָסָה Jr. 8, 13 (tollendo) etc.

2. Intransitives Qal. Von אָזַל, wovon אָזַלְתָּ (sie ist weggegangen) 5 M 32, 36, also mit der alten Femininendung vorkommt, erscheint תָּזַלְתָּ (du [fm.] gehst bei Seite) Jr. 2, 36.

Niqtal. Bemerke neben dem gewöhnlichen יָאָמַר auch יִאָמַר 1 M 10, 9 bei Zaqeph qaton; ebenso 4 M 21, 14; bei Rebia Ps. 87, 5 und neben dem einmaligen לִי יָאָמַר Jes. 4, 3 das ebenfalls einmalige יִאָמַר mit Zaqeph qaton auf der Letzten Jos. 2, 2. Bei dieser Gelegenheit erlaube ich mir an drei Imperfecte Niqtal mit dem breiteren Pathach (S. 184) zu erinnern, welche Qimchi 56, a erwähnt: תִּכְזֹב אֶרֶץ Hi. 18, 4; יִיאָנֵשׁ (krank werden) 2 Sm. 12, 15; יִיחַנֵּק (sich erdrosseln) 2 Sm. 17, 23.

3. Intensivstämme. Qittel zeigt Verschluckung des Spiritus lenis, vgl. יִתְאַרְרִי (und du gürtetest mich) Ps. 18, 40, aber in der Parallelstelle יִתְאַרְרִי 2 Sm. 22, 40, wo also auch das Dagesch forte aus dem vocallosen Sibilanten weggefallen

ist. — **וְאָבְדָהְךָ** (und ich liess dich zu Grunde gehen) Hea. 28, 16 für **וְאָבְדָהְךָ**. — **מִלֵּךְ** (lehrend) für **מִלְכֵּךְ** Hi. 35, 11.

Nebenbei zu erwähnen ist hier **מְסַמֵּר** (seine Sammler) Jes. 62, 9 von **מָסַר**, dessen verschiedene Schreibweisen und dessen grammatische Bedeutung schon § 26, 1 bei Besprechung der Form aus Ps. 101, 5 erörtert worden ist. Hier füge ich noch die Worte Qimchi's fol. 58, a hinzu: „מִסְמֵר“. In dem einen Theile der Handschriften ist das **מ** mit Qames, und in dem andern mit Pathach versehen. Und in der Masora ist man getheilter Meinung darüber: es giebt Leute, die mit Gaja lesen **מִסְמֵר**, und es giebt Leute, die mit Chateph lesen **מִסְמֵר**.“ — Die Erinnerung an dieses Particip, in welchem beim Vergessen der Ersatzdehnung durch Weglassen des Metheg ein **ו** entstanden ist, ist uns wichtig für die Besprechung der Form

**מְסַמֵּר** Hi. 20, 26. Dass diese Form beim Fehlen des Metheg mit Qames chatuph zu sprechen ist, ist, wie bei den fünf schon besprochenen Fällen § 26, 1 (Ps. 101, 5); § 30, 6 (1 Chr. 23, 6; Ps. 94, 20); § 31, 8 (Jes. 44, 13); § 32, 5 (Ps. 62, 4) [S. 200. 254. 257. 279. 291 f.], so auch bei diesem letzten nicht zweifelhaft. — Aber wie ist das **ו** unter dem **מ** entstanden? *α)* Auch bei dieser Form ist von Früheren die Meinung ausgesprochen worden, dass sie Poel sei. So Qimchi 85, a: „Und das „quadrilitere“ hiervon [von **מָסַר**] ist **מְסַמֵּר**.“ Denn die suffixlose Form davon ist **מָסַר** mit Cholem; und bei seiner Verbindung mit dem Fürwort ist es zu Qames chatuph zurückgekehrt nach der Norm, wie **מְסַמֵּר** von **מָסַר**.“ So als **מְסַמֵּר** auch WB. s. v. Dieselbe Ansicht vertreten Mühlau-Volck s. v. Aber es bleibt immer gewagt, diesen Verbalstamm anzunehmen, wo er uns nicht ganz deutlich vorliegt. — *β)* Die Form soll eine Umgestaltung der regelmässigen Form des Impf. Qal **מָסַרְתָּ** sein. So Ew. § 75, d; 253, a, indem er sich auf **וְאָבְדָהְךָ** (und er liess schwören) 1 Sm. 14, 24 statt **וְאָבְדָהְךָ** beruft, während dieses selbst doch nur aus der Verwechselung mit einer häufigen und gleichgeschriebenen Form zu erklären ist, vgl. unten § 41, 5, d. Denn davon kann gar nicht die Rede sein, dass ein quiescirendes **מ** noch eine Consonantenpotenz irgendwie entwickelt und eine Zerdehnung der Form veranlasst haben könnte. Und doch haben eben dieselbe Erklärung Bö. I. S. 249 und Stade § 102, a, welch letzterer die regelmässige Form **מָסַרְתָּ** *to-x-léhu* ausgesprochen wissen will, während sie doch einfach *tō-x-léhu* auszusprechen ist, insofern ein quiescirendes **מ** nun eben quiescirend d. h. für den consonantischen Lautbestand gar nicht mehr vorhanden ist. Das der Erklärung einer einzelnen Form zu Liebe, also ad hoc, erfundene *o-ž* soll weiterhin in der Tradition zu *ž-ō* umgedreht worden sein. Nicht besser wird die Erklärung unserer Form aus dem Impf.

Qal, indem Rödiger im Index analyt. zum Thesaurus an die der regelmässigen Form מ"ע zu Grunde liegende Form מ"ע erinnert; denn dass sich die Urform des Impf. Qal in unserer Form einmal erhalten habe, ist ebenso unglaublich, als dass sich die spätere Form מ"ע einmal zerdehnt habe. — γ) Die Form ist aus dem Piel erklärt worden. Durch Wegfall der Verdoppelung, welcher zwar sonst bei ע nicht beobachtet wird, aber wie bei פ auch bei ihm ausnahmsweise eintreten konnte, entstand gedehnte Aussprache des a von מ"ע und aus ā bei der allgemeinen Verdunklung dieses Vocals ein o, dessen Laut nun durch Weglassung des Metheg fixirt wurde. So Ges. Thes. s. v.; also: „verzehren soll ihn“; Targum מ"ע (consumet); LXX: καταφάγει. Diess bleibt die wahrscheinlichste Erklärung, weil Beweise vorliegen, dass auf dem angegebenen Wege aus Pathach ein Qames chatuph geworden ist. — δ, Die Ableitung des ö aus Zerdrückung des ü des Pual מ"ע (Olsh. § 250, b) halte ich nicht für möglich. Denn wenn Olshausen übersetzt „es — das Feuer — wird ihn zu essen bekommen“, so müsste es deutlicher heissen „zum Essen veranlasst wird in Bezug auf ihn (= genährt mit ihm wird) Feuer“. Diese passive Vorstellung, welche Targum und LXX nicht haben, halte ich für zu künstlich. Die Meinung von Ges. Lgb. S. 170. 322, dass die Form ein Hiqtıl ohne י sei, wie es ja allerdings welche giebt, wird Niemand erneuern wollen; denn da bleibt die Schwierigkeit in Bezug auf die Entstehung des ö, abgesehen davon, dass dieses Hiqtıl מ"ע direct causativ [das Essen ausüben in Bezug auf Jemanden] sein müsste, was es sonst nicht ist.

מ"ע 2 M 3, 2 ist Particip Qu. ohne ו; nicht bei Ges. Lgb. S. 316; aber bei Qimchi 62, a; überdiess nach ihm (WB. s. v.) plene zu schreiben (מ"ע מ); Ew. § 169, d etc.

מ"ע Hes. 27, 19 soll nach der Punctuation ein Particip Qu. sein. Und wenigstens die Pleneschreibung des ü kann kein Gegengrund dagegen sein, dass diess Particip auch vom Schreiber des י beabsichtigt war; denn solche kommt auch sonst vor, vgl. bei Olshausen § 39, e. Ich sehe bei Olshausen nichts von einer Andeutung, wie sie Smend z. St. findet, dass nämlich schon die Orthographie des Wortes auf die ursprüngliche Auffassung des מ"ע als eines selbstständigen Wortes hinwies. Auch Ges. Lgb. § 93, Anm. 5 führt die Form mit unter den plene geschriebenen Participien Pual auf. Böttcher führt II. S. 352 bei Besprechung der obigen Form noch zwei Beispiele von Pleneschreibung des ü vor Sibilanten an. Diese hatte nicht den Zweck, welchen ihr Böttcher giebt, dass sie anzeigen sollte, dass das ü hinter מ nicht [wie in dem מ"ע, vgl. oben § 30, 4; S. 247] wie ö gesprochen werden sollte; denn diese Aussprache haben wir bei מ"ע etc. trotz des fehlenden י auch nicht. — Jedenfalls aber kommt

unsere Form, wenn sie auch nach der Meinung des Propheten ein Particip sein soll, nicht von dem hier behandelten **איל** (weggehen), sondern von einem **איל** = **ציל** (spinnen). — Von **איל** (weggehen) aber hat die Form Qimchi, der sie nicht Mikhlol 84, a bei **איל** aufführt, abgeleitet im WB. s. v. „א“; darin ist geschrieben י mit Dagesch, wie um zu sagen „gehend von Ort zu Ort“, und so hat das Targum gesagt „בשריץ“. Dieses Targum soll also nach Qimchi bedeuten „mit Caravanen“, wie auch Levy, Chald. WB. II. S. 477 bemerkt, indem er diese Deutung zugleich als unwahrscheinlich bezeichnet und den Ausdruck des Targums durch „mit seidenen Stoffen“ übersetzt.

4. Hiqtıl. Von **הִאֲזִין** (Ohren machen = horchen) erscheint **הִאֲזִין** (und er wird horchen) Ps. 77, 2 als die einzige afformativlose Form des Perf. consec. Hi. primae gutt. mit *a* (§ 30, 5, b; S. 251), indem der Accent zwar nicht dem Orte, aber dem Gewichte, der Idee nach gerückt ist, vielleicht aber auch nur eine Nachahmung der afformirten Formen mit Wav consecutivum vorliegt. Davon kommt vor **אֲזִין** (ich horchte) Hi. 32, 11 für **הִאֲזִין**. Bemerke noch nebenbei den Imp. **הִאֲזִינָה** 1 M 4, 23 und in der ganz ähnlichen Stelle Jes. 32, 9. — Ebenso mit einfacher Dehnung des *a* erscheint **לִהְרִיב** (essen zu lassen) Hes. 21, 33. — Ebenso bei zwei Formen von **אָזַל** (bei Seite thun) und **אָרַב** (im Hinterhalt liegen), von welch letzterem Verb die weiteren Ausnahmen der Regel § 30, 1, b (S. 237) stammen: **וַיֵּאָרְבֵּי** Ri. 9, 34 und **נִאָרְבָּה** Spr. 1, 11. Die beiden hierher gehörigen Formen

**וַיֵּאָזַל** 4 M 11, 25 und **וַיֵּרַב** 1 Sm. 15, 5 sind für Hi. erklärt worden von Qimchi 85, b; WB. s. vv., nur dass er bei der Form von **וַיֵּרַב** an beiden Orten bemerkt „oder es ist vom Intensivstamm“; Ges. Lgb. S. 378; Ew. § 232, b; Olsh. § 257, b; Ges.-Kautzsch § 68, Anm. 1; Stade § 498, c. Nur meint Olsh., dass die zweite Form schwerlich so viel als **וַיֵּרַב** sein solle und die überlieferte Gestalt des Textes 1 Sm. 15, 5 überhaupt kaum als hinreichend gesichert angesehen werden dürfe. Aber zu solchem Zweifel bietet, da auch die LXX *ἐνέγκει* haben, weder die verallgemeinerte Uebersetzung des Targums **וַיִּשְׁרִיחֶיהָ** „und schlug sein Lager auf“, noch das Schweigen von einem Hervorbrechen aus dem Hinterhalte, was Thenius z. St. nöthig findet, einen ausreichenden Grund. — Böttcher allein II. S. 436 hat beide Formen für Qal erklärt, weil das erstere Verb in derselben Bedeutung sonst im Qal vorkomme (4 M 11, 17

und z. B. 1 M 27, 36), und weil er für die andere Form die Qalbedeutung für richtig hält; weil ferner das *o* hinter dem Präformativ des Qal doch auch erst aus *a* entstanden sei und auch in der Stammsilbe des Qal (וַיֹּאמֶר) ein Segol sich gebildet habe. Aber dem allem steht gegenüber, dass beim Impf. Qal die Verwandlung des ursprünglichen *a* zu *o* durchgängig und sogar vor der Gutturalis ו eingetreten ist, und es lässt sich nicht annehmen, dass diese Analogie in zwei Fällen nicht befolgt worden sei. Anders ist es, um auch diesen möglichen Einwand zu berühren, wenn beim Hiqtil neben *a* sich *o* zeigt, denn die Tendenz der Lautumwandlung ging nun einmal von *a* zu *o* hin und hat selbst da Eroberungen gemacht, wo die allgemeine Analogie noch *a* zeigt, wie eben im Hiqtil.

Mit erhöhtem *a* (vgl. aram. וַיֹּאמֶר aus *jä-amar*) finden wir nur מִזְרִין (horschend) Spr. 17, 4.

Mit verdunkeltem *a* haben wir אֶבְרִירָה (ich will zu Grunde richten) Jr. 46, 8 und וַיֹּאמֶר (und ich machte zum Schatzmeister), also, nebenbei bemerkt, ohne *i* in der Stammsilbe Neh. 13, 13.

Als Qal ist die letztere Form angesehen worden von Qimchi 85, b, indem er sagte „nach der Analogie von וַיֹּאמֶר“ und so auch Buxtorf in der Concordanz. Aber es ist nicht wahrscheinlich, dass von וַיֹּאמֶר (thesaurus) ein Denominativ gebildet worden sei, welches mit וַיֹּאמֶר (thesaurum colligere) zusammenfiel. Es ist wahrscheinlicher, dass die Form Hiqtil sei — und ich befehligte, Schätze zu sammeln. So als Hiqtil ist die Form gefasst von Qimchi, WB. s. v., „obgleich er hätte sagen sollen וַיֹּאמֶר. Aber wir haben als seinesgleichen gefunden וַיֹּאמֶר 1 Sm. 14, 22“; vgl. oben S. 210. Hiqtil ist die Form auch nach Ges. Lgb. S. 377; Thes. s. v.; Ew. § 117, c; Olsh. § 257, b; Bō. II. 436. Stade § 580, b: „lies וַיֹּאמֶר!“, weil er überhaupt meint (§ 529), dass die Hiqtilformen, welche gegen die Norm kein *i* zeigen, von den Masoreten irrthümlich wegen des Mangels eines *i* in der vorgefundenen Consonantenschrift ohne *i* ausgesprochen worden seien. Aber wesshalb hätten denn dieselben Masoreten וַיֹּאמֶר (5 M 9, 21) etc. vocalisirt? Stade sagt freilich in Bezug auf die Imperfecta consecutiva, wie das angeführte, § 580, b, dass man an der Richtigkeit des *i* zweifeln müsse. Er meint also über וַיֹּאמֶר etc., die Punctatoren hätten unrichtig das *i* weggelassen, aber über וַיֹּאמֶר etc., sie hätten unrichtig das *i* hinzugesetzt. Solche Beurtheilung der Masoreten richtet sich selbst. Sie können 1) nicht willkürlich die Aussprache gesetzt haben; 2) dieselbe nicht nach der herr-

schenden Analogie gewählt haben, weil sie dann, wie bei יִשְׁלַךְ, auch bei יִידְבֹקִי das *i* gesetzt hätten; sie können 3) nur in beiden Reihen von Fällen einer festen Tradition gefolgt sein.

אִכְלִי Hos. 11, 4 ist als Impf. Hiqtil angesehen worden von Qimchi 85, a; Ges. Lgb. S. 377 „ich speise“; Thes. s. v.; Röd. im Index analyt.; Ew. § 192, d „ich lasse essen“; Olsh. § 257, b; Land § 227, d; Mühlau-Volck s. v. und im analytischen Anhang „ich reiche Speise“; Ges.-Kautzsch § 68, Anm. 1 „ich gebe zu essen“; Müller § 254, d; Stade § 77, a. Der Sinn der vorliegenden Punctuation ist jedenfalls so, wie diese Gelehrten ihn annehmen „und ich reichte ihm dar, gab [ihm] zu essen“. Und nicht ist in dieser Punctuation mit Qimchi, WB. s. v. und Commentar z. St. ein Nomen (אָכַל), wie אִכְלִי, oder mit Bö. II. S. 436, Anm. ein Deminutiv zu sehen, vgl. über diese angebliche Deminutivbildung im Hebräischen oben S. 167. 245. — Dass aber das *i* ursprünglich nicht in der Form gestanden habe, sondern אוֹכַל (= אָכַל, Speise; auch das Targum übersetzt „zum Essen“) geschrieben gewesen sei, zeigt die Uebersetzung der LXX (συνήσφα), welche jene Form ebenso falsch אוֹכַל lasen, wie Andere durch Einfügung des *i* eine schwierige Asyndese in den Satz brachten.

5. Vor Suffixen. Beachte den Fall אִכְלִיתָ mit Zaqeph qaton Hes. 28, 18, also nach Erwartung (vgl. S. 219 f.) mit Paenultimabetonung. Es erweist sich das Pathach des Impf. Qal als nicht direct für o gesetzt oder als selbständiger intransitiver Vocal dadurch, dass es verschwindet. Es bewährt sich also die praktische Regel, welche oben S. 220 gegeben wurde. — Vgl. Dikduke § 51: „Erkennungszeichen des Wortes „Essen“. Das ganze Wort „Essen“, wenn es mit dem Dreipunct [Segol] angethan ist, so ist mit Pathach seine Aussprache, vgl. Hes. 4, 12; 1 M 2, 17, und so verläuft die ganze Schrift; abgesehen von אוֹכְלֵיהֶן [ihre Esser] Pred. 5, 10“. — Zur Illustrirung der oben S. 229 gegebenen Regel bemerke ich: אִכְלִיתָ 5 M 28, 20 und אִכְלִיתָ Jos. 23, 13 ausser Pausa, aber אִכְלִיתָ 5 M 28, 22 in Pausa; ebenso ausser Pausa אִכְלִיתָ 1 M 2, 17 und noch אִכְלִיתָ 3, 5; 4 M 15, 19; אִכְלִיתָ Hes. 35, 10 und noch Jr. 23, 38; אִכְלִיתָ Mal. 1, 7. 12; 2, 17; und die erstere von den beiden ausser Pausa möglichen Silbengestaltungen zeigt sich in אִכְלִיתָ 2 M 23, 16; 5 M 16, 13; אִכְלִיתָ 3 M 23, 39. Bei allen vier Verben sind alle Fälle angeführt, wo der Infinitiv mit dem Suffix der 2. Person vorkommt.

6. Doppelt schwache Verba.

a) Transitiv. — Von אָחַז (ergreifen) kommen neben den

Formen mit gesprochenem א יאִחוּ Ri. 16, 3; 1 Kg. 6, 10; und יאִחוּ Pred. 7, 18 nur solche mit quiescirendem א vor und zwar immer mit Sere יאִחוּ Jes. 5, 29 etc.; יאִחוּ 5 M 32, 41, יאִחוּ Jes. 13, 8, aber יאִחוּ Ri. 12, 6 etc.; Cohortativ יאִחוּ HL. 7, 9. Impf. consec. יאִחוּ 2 Sm. 6, 6; יאִחוּ Ruth 3, 15; יאִחוּ 2 Sm. 20, 9; יאִחוּ Ri. 20, 6, auch יאִחוּ 2 Sm. 4, 10. Bemerke. noch יאִחוּ 2 M 15, 15 und die Lesart יאִחוּ Jr. 13, 21 (Qimchi 84, b).

Imperativ: יאִחוּ 2 M 4, 4; יאִחוּ Ruth 3, 15, wo sich eine Spur des alten u hinter dem zweiten Stammconsonanten erhalten hat; also mit Vererbungschataph-qames [S. 74]. So richtig Ew. § 65, b; Ges.-Kautzsch § 64, 2. Das Chataph ist nicht besprochen bei Ges. Lgb. S. 330. Olsh., der es § 64, d erwähnt, betrachtet es § 234, e als „Abnormität, da der ursprüngliche Vocal ū in Formen dieser Art dem ersten Radical zu folgen pflegt, hier aber in e abgeschwächt erscheint“. Aber ganz abnorm ist die Erscheinung nicht. Denn wenn auch das u in der Nichtpausalform קטל־ hinter p steht, so muss es doch im Sprachleben auch hinter ט noch gesprochen worden sein, wie die Pausalform zeigt; abgesehen von den Imperativen mit י hinter dem zweiten Stammconsonanten § 20, 12 (S. 163 f.). Also von diesem in der Pausa thatsächlich hinter ט erscheinenden Cholem muss das Chataph-Qames ein Nachklang sein. Desswegen kann es auch nicht mit Bö. II. S. 376 aus Absimilation erklärt, und kann nicht die Form mit Stade § 598, a durch Verweisung auf § 104 zu denjenigen Fällen von Chataph-Qames gestellt werden, wo demselben kein o in derselben Form vorangegangen ist. — יאִחוּ HL. 2, 15; in Pausa יאִחוּ Neh. 7, 3

Infinitiv: יאִחוּ 1 Kg. 6, 6; aber יאִחוּ Ps. 56, 1; יאִחוּ Hi 38, 13 etc. Das Participium passivum (חֲרִיב) יאִחוּ HL. 3, 8 ist zu bemerken, weil es activen Sinn „sich befassend mit“ hat Ges. Lgb. S. 309 u. A. Es ist nicht geradezu passiv, wie Qimchi WB. s. v. angiebt, wenn er חֲרִיב Ri. 18, 11 und לְבִישׁ Hes. 9, 2 vergleicht.

Niqtal: יאִחוּ (sie ergriffen für sich [sibi] Besitz) 4 M 32, 30; Jos. 22, 9 neben יאִחוּ 1 M 22, 13; vgl. יאִחוּ 1 M 47, 27.

b) Intransitiv. — יאִחוּ in grosser Pausa; bei Zaqeph qaton 1 Sm. 1, 5; Mal. 2, 11; im Worte vor der Pausa 1 M 27, 14; aber sonst יאִחוּ 1 M 37, 3. 4; 5 M 4, 37; 1 Kg. 11, 1. — יאִחוּ 5 M 7, 13; 15, 16; 23, 6 und so immer vor Suffixen (S. 230)

mit dem intransitiven Sere; vgl. noch **אַהֲרֹן** Ruth 4, 15, wie richtiger, anstatt mit Pathach unter **ב**, zu lesen ist. So auch immer bei der 3. plur.; 1 Sm. 18, 22 etc. Hier, im Unterschied von § 29, 6 (S. 230), ist wegen der Gutturalis **אַהֲרֹן** richtiger mit Bö. II. S. 393 vorauszusetzen, als Segol unter dem **ה** mit Ew. pag. 14 und § 251, a.

Imperfect: **יִאָהֶב** etc. (straffen Silbenschluss liest man neben lockerem 2 Chr. 19, 2); nur existirt die 2. sg. fem. nicht, sondern könnte nur erschlossen werden. Aber in der 1. sg. erzeugte sich, als noch straffer Silbenschluss vorhanden war, **אַהֲבָה** Spr. 8, 17; „mit Sere“, Qimchi 84, a. Die Analogie hat bewirkt, dass dafür auch die transitive Aussprache entstand: **אַהֲבָה** Mal. 1, 2 und mit Suffixen Hos. 11, 1; 14, 5; Ps. 119, 167. Weiter kommt die 1. sing. nicht vor. Im Plural existirt nur **יִאָהֶבּוּ** Spr. 1, 22, wo zur Vermeidung der drei mit Schewa versehenen Silben in dem vorauszusetzenden **יִאָהֶבּוּ** [vgl. **יִאָהֶבּוּ** mit *an* Ps. 4, 3 und die Pausalforn **יִאָהֶבּוּ** Zach. 8, 17] der Spiritus lenis stark eingesetzt und dadurch den vorausgehenden kurzen Vocal unterdrückt hat. Vgl. über den Vorgang § 31, 8 bei der Besprechung der Form aus Zach. 7, 14 (S. 279); § 33, 9, c über **קָהֶר־** (S. 318); unten § 42, 1 bei Besprechung von **קָרָאן** 2 M 2, 20. Mit solchen Erscheinungen ist unsere Form schon zusammengebracht von Ges. Lgb. S. 170; Ew. § 60, c. Auch Olsh. § 237, c verweist auf § 61, wo er von der Metathesis des Silbenvocals im Allgemeinen spricht. Ebenso Bö. I. S. 239 mit Verweisung auf S. 249. Einfluss des Gegentons braucht nicht mit Stade § 102, a zu Hilfe gerufen zu werden. Vgl. Qimchi 84, a „Die Normalform davon war **יִאָהֶבּוּ**, mit Schewa das **א** und das **ה**, und es war schwer das Zusammenstossen zweier Buchstaben der Kehle mit zwei Schewa. Oder vielleicht war das **א** mit Segol [**יִאָהֶבּוּ**], und es war das **ה** chatuphirt („er will sagen mit Schewa quiescens“ heisst es in der Nota), und um einen breiteren Laut beim **ה** entstehen zu lassen, verwandelte sich ihr [des **ה**, **א** und **ה**] Vocal, [und es entstand] das Schewa unter **ה** und Sere unter **א** und Schewa mit Pathach unter **ה**. Und Rabbi Jona schrieb, dass die Form gehöre zum Intensivstamm und dass das Sere auftrete anstatt Pathach“. Und so Qimchi selbst im WB. s. v. — Mit Suffixen z. B. **יִאָהֶבּוּ** 1 M 29, 32 mit dem Perfectsuffix: ebenso in **יִאָהֶבּוּ** 1 Sm. 18, 1 Kth. Aber die Punctuation des Stammes ist immer so.



Imperativ: אָהַב Hos. 3, 1; mit Suff. אֶהְבֶּה Spr. 4, 6. Die 2. fem. kommt nicht vor. Die 2. plur. אֶהְבִּי Am. 5, 15; Ps. 31, 24; in Pausa אֶהְבִּי Sach. 8, 19.

Infinitivus: אֶהְבֶּה 1 M 29, 20 etc. — Transitiv und ohne Femininendung אֶהְבֶּה nur Pred. 3, 8 nach Analogie von anderen dabeistehenden Infinitiven. In אֶהְבֶּם Hos. 9, 10 kann man ebensogut diesen Inf. (Ges. Thes.) als den Sing. („אָהַב“ wie אָהַל, Qimchi, WB. s. v.) von dem אֶהְבִּים, Liebkosungen (Mühlau-Volck) erkennen.

Particip: אֹהֵב; אֹהֶיב. Niq. נֹהֵב einmal 2 Sm. 1, 23 im Bogenliede.

Intensivstämme: מֵאֶהֱבֶה (Freund; gewöhnlich: Götzenliebhaber).

אָהַב Hos. 4, 18. Der zweite Theil kann und soll nicht irgendwie ein Substantiv sein, sondern ist als Verbalform gemeint. Das Targum übersetzt „sie lieben, dass komme (יִהְיֶה דְּרִיחִי) über sie die Schande“; LXX: ἡγάγησαν. Und zwar haben die Punctatoren nicht an abgekürztes אָהַב (dederunt) gedacht, vgl. Ges. Thes. s. v. אָהַב; denn dies Verb hat auch in den Dialecten keine intransitive Aussprache. Sie haben auch nicht mit Qimchi Mikhlol 91, b; WB. s. v. אָהַב; Commentar z. St. (= אָהַב) und Raschi z. St. „אָהַב ist ein Ausdruck des Planens, wie אָהַב 2 M 1, 9“ an den Imperativ von אָהַב denken können, denn sonst hätten sie die Consonanten אָהַב wie 5 M 1, 13 etc. punctirt. Sie können aber die Worte als Verkürzung des intransitiven אָהַב verstanden haben. — Eine andere Frage ist, ob diese Bildungsweise dem Leben der Sprache angehört hat. α) Ew. § 120, a hält diess auch hier für richtig, wie bei der Form aus Ps. 88, 17, vgl. oben § 26, 3 (S. 203). Ebenso Böttcher, welcher II. S. 367 die Form ohne jede Nebenbemerkung giebt, aber nach einer Anmerkung auf S. 286 das א des ersten Theiles als vorausgenommenes Afformativ betrachtet. Mühlau-Volck im analyt. Anhang sagen: „Mit spottender Wiederholung des hinteren Theiles des vollständig gebildeten Verbums mit der Verbalperson als selbständiger Form“. Und das soll doch „Pealalbildung“ sein. Es ist ja eben die Frage, ob eine solche Wiederholung des zweiten Theiles vom verbum finitum denkbar ist. — β) Es ist die dastehende Form als Verkennung eines regelmässigen Qetaltal für die beabsichtigte Form אֶהְבֶּה angesehen worden von Ges. Thes. s. v., wie ja auch die Quadriliteralbildung verkannt worden sei Jes. 2, 20; 61, 1; Jr. 46, 20 (Lgb. S. 118). So auch Stade § 156 mit halber Entschiedenheit („falls“ zu lesen ist). Man kann für diese Deutung noch anführen, dass mit

den besprochenen Formen ein starker Ausdruck des Verbalbegriffes gegeben werden solle, weil im parallelen Gliede der Inf. abs. mit dem verbum finitum stehe. Man kann ferner für eine Intensivbildung anführen, dass, wie mit dem Piel gewöhnlich, so auch hier die abtrünnige Liebe zu den Götzen gemeint sei, also übersetzt werden müsse „sie haben mit dem Schandgötzen geliebelt“. — γ) Aber Gesenius selbst hat im Thes. s. v.  $\text{הִבִּי}$  die Entstehung des ganzen zweiten Theiles als einfaches Schreiberversehen kennen gelehrt. Nämlich ein Schreiber habe zufällig die zwei letzten Silben des vorausgehenden Wortes wiederholt gehabt, habe aber, um die Eleganz der Handschrift nicht zu verderben, die falsche Wiederholung  $\text{הִבִּי}$  nicht ausradirt, sondern nur durch ein Zeichen bemerklich gemacht, und Spätere hätten mit Vernachlässigung dieses Zeichens die Consonanten als eine zum Texte gehörige punctirt. Diess hielt auch Röd. im Index analyt. zum Thes. s. v.  $\text{הִבִּי}$  für wahrscheinlich; ebendafür hat sich auch Olsh. § 252 mit voller Entschiedenheit erklärt. Wie sich Gesenius die Verbreitung dieses Versehens in alle Handschriften gedacht hat, hat er nicht bemerkt. Ich habe aber in *De Criticae Sacrae argumento e linguae legibus repetito* pag. 28 schon auseinander gesetzt, dass man sich die Verpflanzung der einzelnen Auffälligkeiten in alle Handschriften denken könne, ohne dass man mit Olshausen, de Lagarde und Wellhausen die Meinung von dem einen Muttercodex aller unserer Handschriften hegt. Es wird richtig sein, was ich dort geschrieben habe, „*miras manuscriptorum nostrorum notas in variis exemplaribus paulatim ortas, tum a masoretis collectas et postea secundum eorum regulas in omnibus codicibus retentas esse*“.

Neben  $\text{יִצְחָק}$  (er zeltet) 1 M 13, 12. 18 findet sich  $\text{יִצְחָק}$  mit  $\text{לֹא}$  hinter andern Imperfecten Jes. 13, 20 = „nicht soll zelten (dort ein Araber)“. Es steht für  $\text{יִצְחָק}$ , also das Impf. Qi. So Ges. Lgb. S. 378 „wahrscheinlich“; bestimmt Thes. s. v.; Röd. im Index analyt. So auch Olsh. § 248, a; nur dass er ohne hinreichenden Grund einen Fehler für  $\text{יִצְחָק}$  (er leitet) annimmt; Bö. II. S. 436; Ges.-Kautzsch § 68, Anm. 2; Müller § 254, d; Stade § 154, a. Die gewöhnliche Lesart mit Pathach kann nicht mit Ew. § 75, a als Hiqtıl aufgefasst werden, weil da die Kürze des *a* unerklärt bleibt; aber auch die seltenere Lesart  $\text{יִצְחָק}$  soll man nicht als Jussiv Hiqtıl für  $\text{יִצְחָק}$ , sondern als Annäherung unserer Form an das regelmässige  $\text{יִצְחָק}$  (er lässt hell sein) betrachten, welches gerade in demselben Capitel Vers 10 vorkommt. Qimchi spricht aber nur von der gewöhnlichen

Lesart und erklärt sie für Hiphil (während Elias Levita hinzufügt, dass ihm die Form zum Piel zu gehören scheine); „das י sei mit Pathach versehen, um das Wort zu scheiden von יָהֵל, welches eine andere Wurzel und eine andere Bedeutung hat“. Genau so im WB. s. v.

יָחַר (und ich zögerte) 1 M 32, 5 ist Impf. Qal (Qimchi, WB. s. v.) Im Mikhlol 84, b sagt er „Wir sagen darüber, dass es zum Piel gehöre; obgleich wir bei der Wurzel חָרַב gefunden haben, dass die Imperfectformen des Qal auf zwei Arten vorkommen, liegt es hier bei dieser Form doch sehr nahe, dass sie zum Piel gehöre“. — חָרַח (er zögerte) 1 M 34, 19 ist Perfect Qittel. Diess fügt Elias Levita Mikhlol 84, b hinzu, weil Qimchi im Mi., obgleich nicht im WB., es weggelassen hatte. Jedenfalls ist die Doppeltheit der Gutturalis die Ursache gewesen, dass hier vor ח (gegen S. 267) Ersatzdehnung ist. Der Process wird so zu denken sein, dass im ursprünglichen חָח durch den gutturalischen Stimmeinsatz das *ī* zu *ē* zerdrückt und dann dieses per Syriasmum gedehnt wurde. — Der Plural חָחָר (sie haben gezögert) Ri. 5, 28 kann nur durch Annahme einer Zerdrückung des *i* aus חָחָר abgeleitet werden. Dieses als Grundform aufzustellen, ist einzig richtig; denn jede Form muss organisch aus ihrem nächsten Typus erklärt werden; vgl. meine Aethiopischen Studien S. 83—85. Und nur aus dieser Grundform konnte jene werden; also wird meine Theorie hier durch die Praxis bewährt. Jene richtige Grundform ist angenommen von Ew. § 70, b; Olsh. S. 539; Ges.-Kautzsch § 64, Anm. 3; Stade § 414, a. Röd. im Index analyt. zum Thes. schwankt zwischen der richtigen und der unrichtigen Grundform, vgl. „pro חָחָר vel חָחָר“. Nur letztere Form ist als zu Grunde liegende betrachtet von Ges. Lgb. S. 170; Thes. s. v.; Bö. II. S. 367; Mühlau-Volck im analyt. Anhang.

יָחַר (und er übte Verzögerung; direct-causativ) 2 Sm. 20, 5 Qeri. Die Form ist als Hiqtıl von חָח abgeleitet durch Qimchi, WB. s. v. (im Mikhlol 84 erwähnt er die Form nicht); Ges. Lgb. S. 377; [Ewald erwähnt die Form nicht]; Bö. II. S. 436; Stade § 498, c. Freilich könnte die Form auch ein Impf. Qal (Olsh. § 241, c) sein, weil nun einmal auch von חָח eine intransitive und eine transitive Bildung des Imperfect Qal vorhanden ist. — Jedenfalls ist kein Grund, für diese Form ein Verb יָחַר anzunehmen, wie Ges. Thes. und Mühlau-Volck gethan haben. Wie

ist man darauf gekommen? Durch das Kethib **יִיחַד**. Aber diess scheint mir, wie eben auch den Masoreten, einer von den vielen Fällen der Verschreibung eines י für ׀ et vice versa zu sein. Ich sehe keinen Grund, von dem Urtheil der Masoreten abzuweichen. Sie scheinen mir mit Recht in **יִיחַד** keine aramäische Schreibweise (die zu erkennen ihnen doch sehr nahegelegen hätte) für **יִיחַד**, wie Olsh. a. a. O. und Stade § 112, c das Kethib aussprechen, gefunden zu haben; denn wozu wäre ausnahmsweise scriptio plena beim Präformativ י noch dazu hinter ׀ gewählt? Und wesshalb sollten die Masoreten ein **יִיחַד**, wie das Kth. von Ges. Thes. s. v., oder das Piel **יִיחַד**, wie dasselbe von Bö. II. S. 461 und Mühlau-Volck gelesen wird, nicht erkannt haben; falls diese Formen von dem angeblichen יחַד vorhanden gewesen wären? Ich kann also das Urtheil von Stade § 112, c „Es liegt gar kein Grund vor mit dem Qeri zu lesen“ nicht billigen.

### § 36. Verba ׀׀.

Das sind Verba, deren erster Stammconsonant ursprünglich ׀ war, aber im Hebr. am Wortanfang [und Hithqa.] als das bequemere י erscheint. „Ob ein Verbum wirklich ׀׀ sei, zeigt sich an der Bildung von Hiphil, den Derivaten und häufig in dem Arabischen, wiewohl zuweilen auch ein Verbum im Hebr. ׀׀ sein kann, im Arab. aber ׀׀, und umgekehrt“. Ges. Lgb. S. 383.

Paradigmata: **יָשַׁב** (sitzen, wohnen, bewohnt werden) und **יָרַשׁ** (Besitz ergreifen und haben von etwas).

Perfectum:	<b>יָשַׁב</b>	<b>יָרַשׁ</b>
	<b>יָשָׁבָה</b>	<b>יָרָשָׁה</b>
	<b>יָשְׁבָה</b>	<b>יָרָשְׁתָּ</b>
Imperfectum:	<b>יֹשֵׁב</b>	<b>יֹרֵשׁ</b>
	<b>תֵּשֵׁב</b>	<b>תֵּרֵשׁ</b>
	<b>תֵּשְׁבָה</b>	<b>תֵּרָשָׁה</b>
Imperativ:	<b>שֵׁב</b>	<b>רֵשׁ, יָרֵשׁ</b>
	<b>שְׁבִי</b>	<b>רֵשִׁי</b>
	<b>שְׁבָה</b>	?

Inf. constr.: יָשַׁב יָשַׁב יָשַׁב

„ absolutus: יָשַׁב יָשַׁב

Particip: יָשַׁב יָשַׁב

1. Qal nach der Analogie von יָשַׁב. Darnach gehen יָלַד ([erzeugen] gebären) und יָרַד (herabsteigen).

יָרַד Ri. 5, 13 und יָרַד 19, 11. Für יָרַד hatte sich seines häufigen Gebrauches wegen auch die Form *jārad* Ri. 5, 13 gebildet und es fiel auch das *j* ganz weg, Ri. 19, 11. Denn jene erstere Form soll nach dem Context nichts anderes sein, als das יָרַד des Targum und das κατέβη der LXX, und die zweite kann nichts anderes heissen als das יָרַד (hatte abgenommen) des Targums und das κατεβήκει der LXX. Und man muss sich doch bedenken, zwei Schreibfehler anzunehmen. Was insbesondere die Aphaeresis bei der zweiten Form anlangt, so ist beachtenswerth, dass gerade bei drei so viel gebrauchten Wörtern wie יָרַד [S. 300]; יָלַד [S. 317. 319 f.] und unserm יָרַד der unbestimmtere Laut fehlt. Vgl. noch die Aphaeresis des *j* einmal (S. 402) beim Inf. absolutus und die dort stehende Bemerkung aus Ges. Lgb. Die Andern haben so geurtheilt: Qimchi: 1 = Impf. apocopatium Piel verbi יָרַד „die Bedeutung ist die des Herrschens“; 2 = Perf. Qal verbi יָרַד; WB. s. vv.; Ges. Lgb.: 1 = Imperativ S. 384; 2 = Perf. S. 139; — Ew.: 1 = Perf. § 87, a, Anm.; 2 ist nicht erwähnt; — Olsh. § 232, a: beide Formen sind Schreibfehler für יָרַד; — Bö. II. S. 412: יָרַד = יָרַד, aber für diesen Vorgang haben wir keinen gesicherten Beweis; S. 442: Ri. 19, 11 = Perf.; — bei Mühlau-Volck finde ich 1 nicht erwähnt; 2 = Perf. im analyt. Anhang; Stade § 384 wie Olshausen.

Imperfect. יָשַׁב. Ges. Lgb. S. 379 sagte über die Bildung dieses Imperfects: „Das Futur hat in sehr vielen Verben in der letzten Silbe Zere und dann quiescirt auch prima Jod in Zere, fällt aber zugleich aus“. Er hat also für die Stammsilbe wie für die Präformativsilbe nur den Thatbestand angegeben; bei der letzteren aber noch unrichtig vom Ausfallen eines Jod geredet, während es sich doch um *j* handelt. — Ewald § 139, a lehrt: „Ein *j* hält unter den beiden zusammentreffenden Lauten *i*-u [damit meint er *j*] folgerichtig den ersten als das Qal bezeichnend fest, dehnt dann aber sofort unter völliger Ausstossung des *j* das *i* zu *ê*; . . . und es hält dann hinten das *ê* fest als Wiederhall des *ê* und als die rechte Senkung nach einem solchen Vocale“. Er geht also, was die Präformativsilbe anlangt, vom Impf. des starken hebräischen Verb, demnach von dem

Chireq in יִקְטֹל aus, legt also יִשָּׁב zu Grunde, lässt das *i* Syncope erleiden und das *i* in offenwerdender Vortonsilbe zu langem *e* sich dehnen. Wesshalb dieses lange *e* mit Circumflex geschrieben wird, während es doch nur ein gedehntes *i* sein soll, sieht man nicht ein. Ferner betrachtet Ew. das *e* der Stammsilbe, welches er als tongedehntes richtig mit dem Balken bezeichnet, als Wiederhall vom langen *e* der Präformativsilbe. — Bö. II. S. 440 f. geht von dem Satze aus, dass das *e* der Präformativsilbe thatsächlich nicht ein bloss tongedehntes, sondern ein festes ist, weil es sich in der drittletzten Silbe vor dem Ton immer erhält. Mit diesem Satze hat er Recht, und es ist unrichtig, wenn Ges.-Kautzsch § 69, 1 schreibt: „יִשָּׁב mit tonlangem Sere in beiden Silben. Statt des ursprünglichen *a* erscheint als Vocal des Präformativs bereits *i* (aus *a* verdünnt); nach der Elision des Waw musste diess *i* in offener Silbe nothwendig in tonlanges *e* übergehen. [Also so mit Ewald]. In zweiter Silbe haben diese Verba ursprünglich *i*, welches in der Tonsilbe gleichfalls zu tonlangem *e* wird“. — Jenem thatsächlichen Beharren des Präformativ-*e* dieser Verba auch beim Fortrücken des Accentus lässt sich kein willkürlicher Grund unterschieben: etwa der, dass sich die Sprache davor gescheut habe, diese Präformative vocallos werden zu lassen. Es kann also das *e* des Präformativs dieser Verba nur als ursprünglich langes betrachtet werden. — Dieser Thatsache wird nicht durch die Erklärung von Olsh. § 242, d Rechnung getragen, welcher die hebr. Bildung von der arabischen ableitet, wie sie dort gewöhnlich ist [*jāhibi*, *jālidū*, *jāridū*], und nun meint, die Bildung יִשָּׁב etc. sei vermieden worden, weil dieselbe schon für andere Nominalformen in Anspruch genommen gewesen wäre. Mit Olshausen gehen Bickell § 133 „יִשָּׁב = *yischib* = *ya[v]schibu*“; Land § 210. b „אִילָה = *'ilik*“; Müller § 261 „Das *i* des Präformativs *ji* wird in *e* verlängert“. — An Stelle jenes willkürlichen Grundes, durch den Olsh. die Vertauschung des *a* hinter *j* durch *i* erklären wollte, hat Stade in seinem § 108 die Erklärung gesetzt, dass das *e* des Präformativs aus rückwärtsgehender Einwirkung des in der Stammsilbe ursprünglich stehenden *i* entstanden sei. Aber auch dadurch bekämen wir bloss ein tonlanges *e*. Wenigstens in הָקִים und מָקִים, worin nach Stade derselbe Einfluss gewirkt haben soll, ist das durch angebliche Rückwirkung

eines  $i$  auf  $a$  entstandene  $e$  ein tonlanges, beim Fortrücken des Accentus verschwindendes. Ich halte es daher überhaupt nicht für richtig, jener rückwärtswirkenden Assimilation im Hebräischen eine weitere Bildung zuzuschreiben, als die Umwandlung des  $aki$  in  $ēkh$  [ךָ], vgl. S. 218; vgl. noch § 34, 5 [חִסָּב] auf S. 351 und S. 484 f. [חִקִּים].

Aber jener richtige Satz von Böttcher über das thatsächliche Beharren des Präformativ- $e$  hat ihn eine Folgerung ziehen lassen, die zu weit zu gehen scheint. Nämlich er hat nicht die Entstehung dieses  $e$  aus  $ai$ , also aus  $\text{יִיִּשָּׁב}$ , sondern aus  $au$ ,  $ô$ , also aus  $\text{יִיִּשָּׁב}$  unmittelbar angenommen. Aber mit der Berufung auf  $\text{אִוֹר}$ ,  $\text{אִוֹר}$  lässt sich die Umwandlung des  $ô$  zu  $e$  nicht decken. Es scheint also, dass Böttcher vielmehr bei der Ansicht hätte stehen bleiben sollen, dass zwar  $\text{יִיִּשָּׁב}$  zu Grunde liege, dass aber daraus  $\text{יִיִּשָּׁב}$  und schliesslich  $\text{יִשָּׁב}$  = *jěschēb* geworden sei. Der Umstand, dass die Pleneschreibung jenes  $e$  hinter  $\text{י}$  nicht geübt wurde, kann uns von dieser einzig der Wirklichkeit entsprechenden Erklärung nicht zurückhalten. (Vgl. aber überdiess scriptio plena Ps. 72, 14; auch in dem Kethib  $\text{יִיִּשָּׁבְךָ}$  (sie sollen bewohnt sein) Hes. 35, 9, weil dieses nach dem vorherrschenden Sprachgebrauch Qal (Ges. Thes. und Olsh. § 242, d), nicht Ni.  $\text{יִיִּשָּׁבְךָ}$  (Bö. II. S. 461) ist; auch Mi. 1, 8, vgl. Nr. 7, a (S. 415). — Uebrigens erlaube ich mir noch eine Andeutung zu geben, wie das  $e$  mehr unmittelbar (also im Sinne Böttcher's) aus  $au$  entstanden sein dürfte, so dass nicht unser  $e$  aus derjenigen Sprachstufe stammte, wo das anlautende Wav schon in Jod übergegangen war. Nämlich das chald.  $\text{רִימָה}$  (Staunen) scheint mir Levy richtig von *ṣaūma* abzuleiten, und nicht ist mit Fleischer im Nachtrag ein *ṣéma* voranzusetzen, denn wie sollte diess dem chald. Worte die Bedeutung „Staunen“ geben? *ṣaūma* ist nun aber nur durch *täuma*, *taima*, *terma* hindurch zu  $\text{רִימָה}$  geworden. So kann auch aus *jauschib*, *jäuschib*, *jeischib* endlich *jěschēb* geworden sein. — Dass überdiess auch im Wüstenarabisch Imperfecte ohne Syncope des  $w$  gesprochen werden, hat schon Böttcher erwähnt.

Imperfectum consecutivum  $\text{יִיִּשָּׁב}$  etc.; aber  $\text{יִיִּשָּׁב}$  5 M 9, 9; dagegen wieder  $\text{יִיִּשָּׁב}$  4 M 20, 15.  $\text{יִשָּׁב}$  und  $\text{יָלַד}$  und auch mit  $\text{י}$  consec. behalten ihr zweites Sere auch in Pausa; aber  $\text{יִיִּרַד}$  Ps. 18, 10 in grosser, Spr. 30, 4 in kleiner Pausa.

Zu den Formen mit Vocalafformativen bemerke noch die  
König, Lehrgebäude d. hebr. Spr.

kurze Notiz in § 50 der Dikduke: „אַרְדִּי-נָא 1 M 18, 21. Dieser Cohortativ der 1. sing. kommt nicht weiter vor; der Cohortativ der 1. plur., welcher nach der Concordanz dreimal (1 M 11, 7; 43, 4; 1 Sm. 14, 36) vorkommt, zeigt dieses Chateph-Pathach nicht; ebensowenig zeigt es sich in einer anderen Form mit Vocalafformativ.

אַרְדִּי Hi. 17, 16 bei Athnach ist dritte plur. fem., bezogen auf die beiden vorhergehenden אֲרָאָה (Hoffnung, Gehofftes), welche nach v. 15 als subjectiv (Gefühl der Hoffnung) und objectiv (Gegenstände der Hoffnung) aufgefasst werden nicht bloss konnten, sondern gewissermassen mussten. Daher setzten die LXX ἡ ἐλπίς und τὰ ἄγαθά und v. 16 den Plural καταβήσονται. Also auch diese Form [vgl. oben S. 182 f.; 239; 285–287; 322 f.] ist mir kein Beleg dafür, dass die dritte sing. fm. durch אָרָא von der zweiten sing. masc. unterschieden worden sei, wie Ew. § 191, c; Bō. § 929 meinen. Ges. Lgb. S. 800 und Ges.-Kautzsch § 47, Anm. 3 geben kein bestimmtes Urtheil ab; Olsh. und Stade erwähnen diese Frage nicht.

Imperativ. — 2. sing. m. verstärkt אָשֶׁבֶר. — 2. sing. fm. einmal יֹשְׁבִי (bleib sitzen!) Jr. 48, 18; wo aber doch wahrscheinlich mit den Masoreten Verschreibung eines י für א anzunehmen ist. Böttcher allerdings, welcher allein die Form erwähnt II. S. 444, will wegen 50, 8, wo dieselbe Verschreibung von den Masoreten angenommen wird, das א als ächt betrachten.

Infinitivus. — z. B. auch אָרָא ohne und mit Praepp., zusammengezogen in אָרָא = *lätt* 1 Sm. 4, 19; aber auch [mit Praepp.] einige Male mit der späteren Femininendung אָרָא Jr. 13, 21 in Pausa, mit אָ in Pausa 2 Kg. 19, 3; Jes. 37, 3; אָרָא Hos. 9, 11. — אָרָא (vom Hinabsteigen) 1 M 46, 3, wo zwischen Gegenton und Hauptton das *ē* als Vortonvocal verklungen ist. Ges. Lgb. S. 384; Ew. § 238, c; Olsh. § 245, d; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 1 haben nichts zur Erklärung bemerkt; Bō. II. S. 445: „Mit אָ für א wegen der Quetschung durch אָר für אָר“ (?); Stade § 619, h: „Kann aus *ridat* erklärt werden. Vielleicht ist jedoch ein Textfehler anzunehmen.“

Inf. absol. Bemerke אָרָא mit Aphaeresis des *ja* Jr. 42, 10. Vergleiche über solche Aphaeresis (S. 399) am Anfang des §. So Ges. Lgb. S. 139 „habitando“. Und er macht dabei eine Bemerkung, die nach meiner Ansicht ganz der Wirklichkeit abgelauscht ist: „Es scheint fast, als ob man beim Leben der Sprache den Vocal in offener Silbe



sehr kurz gesprochen habe, etwa wie im Arabischen  $\text{كتب}$  öfter nur wie *kitab*, wodurch dann die Aphaeresis leichter herbeigeführt wurde.“ Ebenso Rödiger im Index analyticus zum Thesaurus; Ewald § 240, b; Mühlau-Volck im analytischen Anhang. Qimchi 96, b: „Rabbi Juda hat gesagt, dass der erste Stammbuchstabe in den zweiten verwandelt sei, denn die normale Form sei  $\text{יִי}$ . Und das Sichere ist, dass es seiner eigenen Normalform entspricht und dass das  $\text{י}$  in  $\text{יִי}$  das  $\text{י}$  der Dehnung ist, wie das  $\text{י}$  von  $\text{יִי}$  5 M 5, 12, und dass das Jod, der erste Stammbuchstabe, Aphaeresis erlitten hat, obgleich es nicht die Gewohnheit so ist beim Infinitiv. Siehe wir haben gefunden  $\text{יִי}$  Hi. 42, 1, welches ist Inf., wie  $\text{יִי}$ “. [Diese Berufung ist freilich sehr irrthümlich, denn  $\text{יִי}$  ist = omnia; Targum  $\text{יִי}$ ; LXX:  $\text{πάντα}$ . Freilich, wie Qimchi, auch Aben Esra zu Hi. 42, 1 „wie  $\text{יִי}$ “, obgleich er das  $\text{יִי}$  richtig vom Allumfassenden des Könnens Gottes ausdeutet.] Qimchi giebt dieselbe Auffassung von  $\text{יִי}$  auch im WB. s. v.  $\text{יִי}$ , fügt aber nicht die Berufung auf Hi. 42, 1 hinzu; aber er wiederholt seine Deutung von  $\text{יִי}$  Hi. 42, 1 im WB. s. v.  $\text{יִי}$ , indem er ausdrücklich sagt, es sei Inf. mit Verlust des ersten Stammconsonanten, also —  $\text{יִי}$ . — Olsh. hält § 89. 245, h wie alle solche Aphaeresis auch Jr. 42, 10 für ein Versehen. So auch B8. II. S. 227, indem er zur Erklärung bemerkt: „Weil auch das verbum finitum mit  $\text{י}$  anfängt.“ Aber das ist schon an sich nicht richtig, weil das verbum finitum  $\text{יִי}$  heisst, und dann kann auch der angegebenen Rücksicht nicht die bezeichnete Wirkung zugeschrieben werden. Bei Stade ist die Frage nicht erwähnt.

Particip. — Von  $\text{יִי}$  (hinzuraffen, hinzufügen), welches nur im Perfect Qal gebraucht wird [vgl. die Vervollständigung dieses Verbs durch das gleichbedeutende Hiqtıl in Nr. 5 (S. 409); im Imperativ § 41, 1, e] hat das Particip Qal, wie man aus dem Plural  $\text{יִי}$  5 M 5, 22 erschliessen kann, ganz regelmässig  $\text{יִי}$  gelautet. Aber wahrscheinlich sagte man auch  $\text{יִי}$ , vgl. Jes. 29, 14; 38, 5. Denn nach  $\text{יִי}$  steht sonst, wenn eine Aussage von der Zukunft gegeben werden soll, immer das Particip. Ferner das an  $\text{יִי}$  angehängte Suffix und das folgende Zeitwort haben, wenn dieses bei Beziehung der Aussage auf die Vergangenheit ein verbum finitum ist, dieselbe Person; vgl. „siehe, ich habe euch gegeben“ 1 M 1, 29, und die Person wechselt sicher nur ein Mal, nämlich Jes. 28, 16 „siehe, ich bin es, der gegründet hat“; vgl. Ges. Thes. s. v.  $\text{יִי}$ . Obgleich nun dieser Fall mit Stade's Anm. § 214 „Jes. 28, 16 ist zu emendiren“ noch nicht beseitigt ist, so kann er uns doch nicht veranlassen, weiterhin auch in 29, 14 und 38, 5 denselben Wechsel der Person anzunehmen, also die fragliche Form für die dritte sing. Impf. Hiqtıl zu halten; weil sich

in diesen beiden Stellen eben noch die Möglichkeit bietet, dass  $\text{פָּרַח}$  Part. Qal sei. So Qimchi 9, a; WB. s. v.; Ges. Thes. s. v.; Ewald § 169, a; Olsh. § 177, a; Mühlaus-Volck s. v.; Stade § 214, b. Auch  $\text{פָּרַח}$  Pred. 1, 18 ist wahrscheinlicher Ptc. Qal, als dritte sing. masc. Impf. Hiqtıl, wovon  $\text{פָּרַח}$  zu ergänzen wäre; so Knobel z. St. Vgl. noch über  $\text{פָּרַח}$  oben S. 167. — Es ist aber  $\text{פָּרַח}$  auch nicht Ptc. Hiq., wie B5. § 994, 9 will; denn ein Particip Hiq. mit  $\text{פָּ}$  lässt sich überhaupt nicht erweisen durch Heranziehung von  $\text{פָּרַח}$  (schnaubend) Ps. 27, 12 und  $\text{פָּרַח}$  (Widersacher) Jes. 49, 25; Jr. 18, 19; Ps. 35, 1. Diese sind keine Participia, sondern andersartige Nominalbildungen. Und überdies das wirkliche Particip. Hiq.  $\text{פָּרַח}$  steht ausdrücklich Neh. 13, 18.

$\text{פָּרַח}$  1 M 16, 11; Ri. 13, 5. 7 ist von Aelteren zu den formae mixtae [vgl. S. 160] gerechnet worden, weil die Form aus dem Particip und dem Perfect gemischt sei d. h. weil die Punctatoren durch ihre Punctuation einen exegetischen Fingerzeig geben wollten. Vgl. Qimchi 53, a. b: „Wir haben in dieser Conjugation Qal ein Wort gefunden, das zusammengesetzt ist aus dem Perfectum und dem Participium:  $\text{פָּרַח}$  Jr. 22, 23, welches zusammengesetzt ist aus  $\text{פָּרַח}$  und  $\text{פָּרַח}$ ; es will besagen, dass sie gewohnt hat und bis dahin wohnt. Und ebenso  $\text{פָּרַח}$  [ingenistet], welches ist zusammengesetzt aus  $\text{פָּרַח}$  und  $\text{פָּרַח}$ ; es will besagen, dass sie [die (vornehme) Nation Israel] sich ein Nest gebaut hat und noch bis dahin ein Nest [aus Cedernbalken] besitzt. . . . Und ebenso  $\text{פָּרַח}$  1 M 16. Denn an den Ausdruck, welchen er erwähnt hat,  $\text{פָּרַח}$ , schliesst sich an die Form  $\text{פָּרַח}$ ; und mit ihr hat man zusammengesetzt die Form  $\text{פָּרַח}$ , denn das Gebären fällt in die Zukunft, weil sie bis dahin noch nicht geboren hatte. Und manche sagen, dass diese Wörter, deren wir gedachten, nicht zusammengesetzt, sondern das Perfect von der Intensivconjugation  $\text{פָּרַח}$  seien. [Da wirft Elias Levita gleich ein: Aber was werden sie in Bezug auf  $\text{פָּרַח}$  sagen?] Und Rabbi Jona der Grammatiker hat gesagt, dass das Schewa diene, um das Wort hineilen zu lassen, und dass [die genannten Formen] nichts anderes seien als Participia [also keine Mischformen], und dass sie sein sollten  $\text{פָּרַח}$  etc., und um das Wort hineilen zu lassen zu dem, welches vor [hinter] ihm ist, habe man das Segol in Schewa verwandelt.“ WB. s. v. referirt Qimchi bloss über die beiden Ansichten, dass  $\text{פָּרַח}$  eine Zusammensetzung sei, oder dass es vom Poel stamme. — Ich halte die Auffassung Qimchi's für die richtige. Denn zunächst 1 M 16 konnte und musste es stören, dass das Schwangerwerden, dessen Eintritt schon v. 4 erzählt ist, und das Gebären, welches noch zukünftig ist, durch gleichmässige Construction v. 11 in dieselbe Zeit verlegt werden sollte. Die Punctatoren wollten also nach meiner Ansicht

ausdrücken, dass das Schwangersein gegenwärtig, das Gebären aber zukünftig sei; „siehe, du bist schwanger und du wirst gebären“. So ausdrücklich das Targum ( $\text{וְהָיָה לְךָ בֶּן אֶחָד}$ ) sowie die LXX:  $\epsilon\iota\gamma\alpha\sigma\tau\epsilon\iota\ \xi\chi\epsilon\iota\varsigma\ \kappa\alpha\iota\ \tau\acute{\epsilon}\xi\eta$ . Ri. 13 ist zwar v. 3 gesagt, dass die Frau des Manoah früher noch nicht schwanger gewesen sei und geboren habe; aber von dem Schwangerwerden mit Simson ist auch nicht im weiteren Verlauf des Capitels die Rede, sondern gleich von seinem Geborenwerden v. 24. Also ist auch da das Schwangersein schon v. 5 und 7 vorausgesetzt. — Scheinbar dasselbe, aber in der That etwas ganz verschiedenes der Grundlage, dem Ausgangspunkte nach sagt Ew. § 188, b, Anm.: „Da sich diese Aussprache [*jôlâdt*] nicht findet, wo nicht von der zweiten Person die Rede ist (Jes. 7, 14), so haben die Punctatoren wahrscheinlich bloss wegen der Aehnlichkeit mit der zweiten sing. fem.  $\text{יָלַדְתְּ}$  in einem Zusammenhang so ausgesprochen, wo man beinahe [!] auch diese erwarten könnte.“ Aber solche Aeusserlichkeit der Betrachtung sollte man sich nicht gestatten, um sie den Punctatoren an Stellen aufzubürden, wo es eine gar nicht irrationale Erklärung für deren Verfahren giebt. — B5. II. S. 248 sagt: „Im Schwanken zwischen Participium und Perfectum consec. sei die Punctuation gewählt worden.“ — Ges. Lgb. S. 462 stellte die Form in die erste der von ihm gemachten drei Classen von formae mixtae, indem er meinte, dass die Form, wie sie dastehe, also *jôlâdt*, als Particip von den Punctatoren gemeint sei. Aber was hätte denn diesem Particip die ganz besondere Aussprache verschafft? Ich habe erst selbst gemeint, daran denken zu können, dass bei diesem Verb wegen der beiden Dentalen, wie oben (S. 402) beim Infinitiv  $\text{נָּחַ$ , die Zusammensprechung eingetreten sei; aber das ist eine willkürliche Annahme, weil dasselbe Particip an andern Stellen (vgl. 1 M 17, 19; 3 M 12, 7; Jes. 7, 14; Jr. 15, 9; 31, 8) uncontrahirt steht. Trotzdem urtheilt ebenso, dass die dastehende Participialform *jôlâdt* dem Sprachleben angehört habe, Olsh. § 68, g; 109, a. Ges.-Kautzsch will dieser Ansicht zu Hülfe kommen, indem er § 80, 2, b; 94, 2 hervorhebt, dass die Form als Status constr. so kurz laute. Aber erstens lässt sich nicht sicher sagen, dass die Form vor  $\text{נָּחַ$  als Status constr. gedacht sei [= Gebälerin eines Sohnes]; zweitens steht doch Jes. 7, 14 vor demselben  $\text{נָּחַ$  die uncontrahirte Form; drittens haben doch überhaupt die Segolata im Status constr. dieselbe Form wie im Status absol. Und dieser Gedanke, dass die Punctatoren in der That das Particip, aber eine kürzere Aussprache desselben gemeint hätten, lässt sich auch nicht durch Hinweis auf das oben angeführte  $\text{נָּחַ$  Jr. 22, 23 und das ebenfalls von Qimchi 53, b erwähnte  $\text{נָּחַ$  Jer. 51, 13 vertheidigen, indem man etwa meinte, die Punctatoren hätten auch mit diesen Formen wirklich bloss Participia in

verkürzter Aussprache bieten wollen. Diess lässt sich nicht sagen, weil dieselben das Jod des Status constructus auch stehen gelassen haben in **אֶבְרָתִי** Hos. 10, 11 (Qimchi 12, a; Olsh. § 176, a). Sie können also, wo sie das Jod des Status constr. beseitigten und scheinbar eine verkürzte Form des Particips geboten haben, nur die Absicht gehabt haben, das Perfect in den betreffenden Formen anzudeuten. — Stade § 213, b: „Die Punctuation **לִיָּהּ** Gen. 16, 11; Ri. 13, 5. 7 ist falsch“. Das ist kurz und bündig; aber das nennt man keine Erklärung; und das beruht auf der Voraussetzung, dass alles Auffallende der masoretischen Textüberlieferung auf Willkür, Blindheit und Schreiberversehen beruhe.

## 2. Qal nach der Analogie von **יָרַשׁ**.

Perfect. — **יָרַשְׁתָּם** 5 M 4, 1 etc. mit ausnahmsweise bewahrtem *i*; jedenfalls unter dem Einfluss des Sibilanten; vgl. darüber Nr. 6 dieses § am Anfang (S. 411).

Imperfect. — **יִרְשׁוּ**; auch defective. In **יִרְשׁוּ** hat sich wegen des *a* der Stammsilbe, d. h. wegen des zu schützenden Charaktervocal des intransitiven Imperfects, das ursprüngliche *a* des Präformativs vor der Bildung eines *au*, *ô* oder *ai*, *ê* zu *i* erhöht. Und in **יִרְשׁוּ** hat sich *u* wegen des vorausgehenden *i* in *י* verwandelt und ist dieses quiescirt, sodass *jî-rasch* entstand. — Von **יָרַשׁ**; in Pausa Ps. 90, 6, wie ausser Pausa 22, 16 mit Sere. Plur. in Pausa Jr. 50, 38; Hes. 19, 12; Joel 1, 12; (trocken sein) [allerdings arab. **يَرَسُ**; Impf. *jaibäsü*] heisst es **יִרְשׁוּ**; von **יָשָׁן** (schlafen), so mit Sere gemäss dem Ptc. **יָשָׁן** 1 Sm. 26, 7 etc. **יִרְשׁוּ**; **יִרְשׁוּ** Spr. 4, 16. **יָקַד** (brennen) mit *ê* Jes. 10, 16 und mit *i* 5 M 32, 22; ebenso von **יָקַר** (werth sein): *ê* Ps. 49, 9: 72, 14, *i* 1 Sm. 18, 30; 2 Kg. 1, 13 f.

Das Impf. consec. behält immer den Accent auf Ultima.

Imperativ. — **רֵשׁ** 5 M 1, 21; 1 Kg. 21, 15; in Pausa **רֵשׁ** 5 M 2, 24. 31; ebenfalls in Pausa **יִרְשׁוּהוּ** 5 M 33, 23. Sonst findet sich nur noch **רֵשׁוּ** 5 M 1, 8; 9, 23.

Infinitiv. — **רֵשׁוּ** 3 M 20, 24 etc. Aber **יָרַשׁ** Jes. 27, 11; mit Femininendung **יָרַשְׁתִּי** 1 M 8, 7; **יָרַשׁוּךָ** Pred. 5, 11.

Intransitiva mit *ô*. — **יִנְרָתִי** und **יִנְרָתִי** (sich scheuen); **יָכַל** (können), z. B. **יָכַלְתָּ** 2 M 18, 23 mit Qames non-chatuph hinter *j*, vgl. darüber S. 169, **יָקַשְׁתִּי** (eine Schlinge legen), neben welchem im Ptc. Qal Ps. 9, 17 ein **נָקַשׁ** existirt. Denn **יָקַשׁ** scheint mir, als subordinirt dem vorhergehenden **עָשָׂה** mit

Ges. Thes. und Mühlaus-Volck s. v.; Land § 238 Ptc. Qal; es ist kein Zwang, in der Form ein Perfect Ni. (Ew. § 140, a; Olsh. § 263, b; Bō. II. S. 461; Müller § 263), oder ein Ptc. Ni. (Ges. Lgb. S. 385) zu sehen. St. § 397, a hält es ebenfalls für zweifelhaft, ob die Punctatoren ein Perf. Ni. gemeint haben. Allerdings passiv ist die Form übersetzt vom Targum יִי' (Levy s. v. יִי') = „ist gestürzt“ und von den LXX συνηλθον. Aber Qimchi, WB. s. v. יִי' scheint mir mit Recht zu sagen: „Der Heilige lässt zu Grunde gehen (יִי') den Frevler durchs Werk seiner Hände; und das Werk seiner Hände, das ist der Fallstrick für ihn auf dem Wege“. Unzweifelhaft existirt ein יִי' im Impf. Niqtal, Impf. Qittel und Ptc. Hithqattel; das letzte 1 Sm. 28, 9, wofür bei Mühlaus-Volck unrichtig das „Hiph.“ angegeben ist.

Das Impf. יִי' kann aus *jaukal*, *jōkal* vermittels einer Verdampfung des *ō* zu *ū*, vielleicht zur Unterscheidung von יִי' (essen) hergeleitet, demnach als Impf. Qal angesehen werden. Qimchi 93, a: „Die Futurformen wurden vocalisirt mit Schureq und nicht mit Cholem, damit keine Vermischung einträte mit יִי', und auch wurden sie nicht vocalisirt mit Sere, damit keine Vermischung einträte mit יִי' 2 M 39, 32“. So auch WB. s. v. Arabisches *jaudschal*, *jōdschal* hat schon Ges. Lgb. S. 385 citirt. Für diese Auffassung haben sich Bō. II. S. 439; Bickell § 33; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 3; Stade § 486 entschieden. Der Beweis dafür, dass die Form Hoqtal sei, kann nicht stringent dadurch geführt werden, dass der Eigennamen יִי' Jr. 37, 3 für יִי' 38, 1 erscheine (Ges. Lgb. S. 385; Thes. s. v.; Ew. § 127, b; Olsh. § 261). Denn die Imperfectformen mit unsyn- copirtem ה sind nicht alle sicher alte Bildungen, sondern jedenfalls zum Theil Imitationen (S. 295). Und wenn allerdings sonst solch unsyn- copirtes ה nur im Hiqtal und Hoqtal vorkommt, kann nicht bei יִי' das ה eingeschoben sein, weil jene Form den Schein eines Hoqtal hatte? Für Hoqtal aber erklären die Form auch Land § 232, b; Müller § 263, s. — יִי' in Pausa für יִי' Jr. 3, 5, unter Begünstigung des Umstandes, dass das Subject als 2. sg. feminini schon hinreichend bezeichnet ist; Ew. § 232, e; Bō. II. S. 134.

Inf. cstr. יִי'; abs. יִי'; auch defective. Ueber die falsche Auffassung des יִי' Hi. 42, 1 von Seiten Qimchi's, als sei כּל der Infinitiv, also = יִי', vgl. schon oben S. 403.

## 3. Niqtal.

Perf.	Impf.	Imp.	Inf.
נִשָּׁב;	יִשָּׁב;	הִשָּׁב;	הִשָּׁב;
נִשְׁבָּה	תִּשָּׁבִי	הִשְׁבִּי	הִשָּׁב
נִשְׁבְּהָ	אִשָּׁב	הִשְׁבְּהָ	Ptc.
	תִּשְׁבְּנָה		נִשָּׁב.

Perfect. — Das alte *a* hat sich mit *י* zu *au*, *ô* vereinigt. נִשָּׁב; נִשְׁבָּה; נִשְׁבְּהָ (übrig gelassen werden = übrig bleiben): יִשָּׁב; (schlaff werden = austrocknen vom Getreide; etwas altes werden als Einwohner); נִשְׁבָּה.

Bei נִשָּׁבִי 1 Chr. 3, 5; 20, 8 denke ich mir den Vorgang so: ist doppelt gesprochen worden und dann hat sich der gewöhnliche Vocal der geschärften Silbe *ü* eingestellt. Vielleicht enthält den richtigen Grund die Betrachtung bei Qimchi 93, b „Das Dagesch ist Aequivalent für das Cholem von יִשָּׁב; obgleich nicht *י* beim Dagesch geschrieben wird, ist es doch zu Grunde gegangen [d. h. hat nicht die Länge des Vocals schützen können] wegen des Luftstroms [? wegen der starken Aussprache des folgenden *ל*]“. Ges. Lgb. S. 355 giebt nichts zur Erklärung; Ew. § 117, e weiss nicht, ob er *a* oder *ô* der Verkürzung zu Grunde legen soll; Olsh. § 263, b: „*a* für *ô*“ beruht auf einer verhältnissmässig jungen Corruption im Munde des Volkes; aus den allgemeinen Lautgesetzen konnte eine solche Form nicht hervorgehen“. Bō. II. S. 445 sagt, die Form enthalte ein Qu. יִשָּׁבִי. Dazu aber ist kein Anhalt vorhanden. Stade § 425, a: „Die Richtigkeit dieser Punctuation steht dahin“.

Das Impf. behält in der 1. sg. immer sein *i* unzerdrückt. z. B. אִשָּׁב (ich werde besetzt, occupirt d. h. der Güter beraubt) Spr. 30, 9.

4. Intensivstämme. Bemerke: יִרְשָׁב (er wird besetzen, mit Beschlag belegen, in Anspruch nehmen) 5 M 28, 42.

יִשָּׁבִי ist Particip ohne מ Ri. 13, 8; Qimchi 62, a. — Dieselbe Erscheinung liegt vor in כָּרַח יִקָּשִׁים (gleich ihnen [sind, in der Schlinge Gefangene) Pred. 9, 12, wo ausserdem vor dem ק Ersatzdehnung eingetreten ist. So Qimchi 62, a; Ges. Lgb. S. 316; Ew. § 169, d; Olsh. § 250, c; Bō. II. S. 449 oben; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 6; Stade § 220 „falls man nicht aus dem vorhergehenden Worte ein מ ergänzen will“. Aber wie soll man in diesem éinen Beispiel ein מ ergänzen, weil es da einmal gerade möglich ist?

Hithqattel hat beim einfach schwachen Verb immer als Stammanlaut ו; vgl. וְיִתְּנוּ (und sie erklärten sich für Geborene d. h. liessen sich in die Geburtsregister eintragen) 4 M 1, 18.

Ueber וְיִתְּנוּ Jes. 61, 6 vgl. unten S. 457 f.

Nithqattel. וְיִתְּנוּ (und sie werden sich erziehen lassen d. h. sie werden Zucht annehmen) Hes. 23, 48; vgl. über diesen Verbalstamm oben S. 203 am Ende.

##### 5. Causativstämme.

Perf.	Impf.	Imp.	Inf.	Ptc.
הוֹשִׁיב	יוֹשִׁיב	הוֹשֵׁב	הוֹשִׁיב	מוֹשֵׁב.
הוֹשִׁיבָה	תוֹשִׁיבִי	etc.	הוֹשֵׁב	
הוֹשִׁיבָהּ	תוֹשִׁיבָהּ			
הוֹשֵׁב	יוֹשֵׁב	—	הוֹשֵׁב	מוֹשֵׁב.
הוֹשֵׁבָה	etc.		(הוֹשֵׁב)	
הוֹשֵׁבָהּ				

Hiqtıl. Perfect. Das alte *a* hat mit dem ו erst *au*, dann *ô* gebildet. — Das *ô* ist auch defective geschrieben, vgl. הוֹשִׁיב Esra 10, 14; ebenso das *i* הוֹלִיד 4 M 26, 58; הוֹרִיד 2 Kg. 16, 17. Neben dem gewöhnlichen Perfect יָסַף (hinzufügen) tritt seltener das Perfect הוֹסִיף auf in derselben Bedeutung; z. B. 2 Kg. 24, 7. Sonst noch הוֹרִישׁ; הוֹבִישׁ; הוֹתִיר (übrig sein lassen).

Imperfect. — Von den genannten Perfecten z. B. יוֹסִיף; auch in einer der beiden oder in beiden Silben defective, vgl. אֶסֶף (ich werde hinzufügen) 1 M 8, 21 (zweimal); einmal mit אַ הַאֲסִפִּין (ihr sollt hinzufügen) 2 M 5, 7; vgl. über den Grund dieser Schreibweise § 35, 1 S. 382 f. — Vgl. noch als Impff. אוֹקִיר Jes. 13, 12; יוֹבִיל (wallen lassen = bringen) Ps. 68, 30 etc.; יוֹשִׁיט (ausstrecken [das Scepter]) Esth. 4, 11; 5, 2; 8, 4.

Jussiv. — Z. B. יוֹסֶף oder auch defective (= er möge hinzufügen) 1 M 30, 24; in Pausa mit Pathach in der betonten Ultima Hi. 40, 32; אֶל-תִּיֶסֶף 5 M 3, 26, oder auch defective 2 M 10, 28; auch mit Herstellung einer bequemen Consonantenverbindung אֶל-תִּיֶסֶף *tôsp* Spr. 30, 6.

Imperfectum consec. — Z. B. וַיֹּסֶף, וַיִּתְּסֶף (und er fügte hinzu) 4 M 22, 26 etc.; 1 Sm. 3, 8; einmal mit א, also וַיִּתְּסֶף 1 Sm. 18, 29 (Umschreibung des Adverbs „weiter, ferner, mehr“); vgl. wegen des א oben S. 382 f. So nach Erwartung auch in der 1. plur. וַיִּתְּסֶב mit Verkürzung der letzten Silbe. Aber

man findet auch: **יִשָּׁב** 1 M 47, 11 und **יִיָּחַר** 2 Sm. 8, 4 [Bö. II. S. 448 falsch „1 Sm. 8, 3“]; 1 Chr. 18, 4. — **יָחַר** Ruth 2, 14 bei Silluq ist die richtigere Lesart (oben S. 282), als die mit Qames. So auch J. H. Michaelis.

Imperativ. Neben **יָחַר** Ps. 79, 11 steht **הוֹקֵר** Spr. 25, 17. Mir scheint dieses *a* nicht durch das am Anfange des nächsten Wortes stehende *ר* (so Bö. II. S. 448), sondern durch das concurrirende *ק* erzeugt zu sein.

Im Hoqatal erscheint öfter z. B. auch **יִבֵּל** (er wird veranlasst zu wallen, wandern = er wird geführt, gebracht) Jes. 18, 7; 53, 7 etc. — Dass **מִוִּלְדָּת** 3 M 18, 9. 11 nach dem Zusammenhange Ptc. Ho. sei (Ew. § 131, f), ist nach v. 9. scheinbar richtig, aber schon v. 11 streitet dagegen, weil es hier nicht heissen kann „eine Erzeugte deines Vaters“, sondern den allgemeineren Sinn „Familie, Familienglied“ haben muss, wie 1 M 48, 6. Das Targum hat also auch unrichtig 3 M 18, 9. 11 **יִלְדָּא** übersetzt; richtig die LXX in v. 9 *ἐνδογενῆς ἡ γεγεννημένη* *ἐξ*ω, aber auch ungenau v. 11 *ἡμοπατρία*. Unrichtig nennt auch Qimchi, WB. s. v. **מִוִּלְדָּת** ein **מוֹצֵר**, also Adjectivum.

#### 6. Vor Suffixen.

Qal. Perfect. — **יִלְדָּתָהּ** (sie hat dich geboren) Jr. 22, 26 bei Zaqeph qaton kann nicht mit Bö. II. S. 323 als Pausal- aussprache angesehen werden; denn da müsste das Pathach in Qames gedehnt sein, wie bei Silluq **יִלְדָּתָהּ** HL. 8, 5 wirklich steht. Vgl. vielmehr über den wahren Grund, wesshalb in den beiden Formen *at* betont ist, S. 249 f. — **יִלְדָּתָנִי** (du hast mich hervorgebracht) Jr. 2, 27, also wieder mit *i* für *a* vor *l* in tonlos gewordener Silbe. Und so auch in der 2. sg. fem. und in der 1. sg. Für die angegebene Begründung habe ich oben S. 196. 260. 281 einen haltbaren Beweis beigebracht. Dieselben Factoren haben die Erhöhung des *a* [arab. *wälada*] zu *i* im Aramäischen so weit getrieben, dass **יִלְד**, syr. *ilēd* entstand. — Uebrigens ist die Form Jr. 2, 27 auf ein feminines Subject bezogen, ja steht hinter **אֵלָהּ**, also für das erwartete **יִלְדָּתָנִי**. Diess ist einer von den Fällen, um deretwillen oben S. 218 gesagt wurde, dass vor Suffixen sich nur „meist“ die alte Endung *i* bewahrt hätte, vgl. dass auch **הִשְׁבַּעְתָּנִי** (du hast uns schwören lassen) HL. 5, 9; Jos. 2, 17. 20 von einem weiblichen Subjecte ausgesagt wird. Die Fälle sind wahrscheinlich so, wie angegeben (mit Kautzsch § 59, Anm. 4) zu beurtheilen, dass also die Suffixe



seltener auch an die gewöhnlich ohne Suffixe gebrauchte Form קָטַלְתָּ gefügt wurden. Denn zu sagen, man habe die 2. sg. masc. auch beim femininen Subjecte gebraucht, würde jedenfalls die Idee der Sprache nicht erfassen; Qimchi 27, b.

Das Intransitivum zeigt auch vor Suffix das alte *i* oder das gedehnte *e* in יִרְשָׁתָּהּ (und du wirst es besetzen) 5 M 17, 14, יִרְשָׁתָּם 19, 1; 31, 3; יִרְשָׁהּ Jes. 34, 11 etc., siehe die fünf Stellen dieser Form ausser in der Concordanz auch bei Mühlau-Volck. Dass dieses Verb ursprünglich intransitive Vocalisation gehabt habe, nehmen an Ges. Lgb. S. 302; Olsh. § 232, i; Ges.-Kautzsch [§ 44, Anm. 2] § 69, Anm. 4. Diese Ansicht hat wegen des arabischen *wā'rūhā* [chald. יִרְחָ, syr. *irēth* kann nicht in die Wagschale fallen] mehr Wahrscheinlichkeit, als die andere, dass auch in diesem Verb, wie in שָׁאַל und יָלַד (S. 260. 410), urspr. *a* durch die lautliche Umgebung zu *i* zugespitzt worden sei (Ew. § 53, d; Bö. § 1110; Land § 211, c; Müller § 263, a; Stade § 82). Die Letzteren könnten sich darauf berufen, dass unter Begünstigung des *w* aus *a* ein *i* geworden ist oben S. 196 und unten S. 441 (Mal. 3, 20), dass also auch hier unter Begünstigung desselben *w* und eines sich leicht anschliessenden *t* [denn bei schwererer Consonantenfolge steht יִרְשָׁתָּהּ Hes. 35, 10 bei Athnach] derselbe Lautwandel eingetreten sei. Auf den Einfluss des allemal vorausgehenden י oder יי kann man sich aber nicht mit Bö. a. a. O. berufen, weil wir von solchem Einfluss keine sichere Spur haben.

Imperfect. — a) יִלֵּד kommt zufällig nicht mit Suffixen vor. — b) יִירָשׁ mit allen Formen geht ganz nach יִלְבֹּשׁ (S. 230); über Hiob 16, 11 vgl. § 41, 4.

Imperativ kommt nicht mit Suffixen vor.

Infinitiv z. B. שָׁבְתָי Ps. 27, 4; לָדְתִי 1 Kg. 3, 18, vgl. noch לָדְתָהּ (parere earum) Hi. 39, 2 mit vollerer Form des Suffixes; רָדְתִי Ps. 30, 10.

יָדְתִי Ps. 30, 4. Ueber die Aussprache des Qeri vgl. schon S. 101. 109, und obgleich Qimchi auch im WB. s. v. bemerkt, die Form sei gedehnt beim Qames durch den Accent [das Metheg], so kann doch auch seine Auctorität dem Metheg nicht diese Function, die Silbe zu einer offenen zu machen, verleihen. — Der Consonantentext beabsichtigte die Form יִדְתִי und den Sinn „du hast mich am Leben erhalten aus der Zahl [= sodass ich nicht käme unter die Zahl] derer, die in die Grube hinabsteigen“. Und genau diesen Text geben die

LXX wieder mit ihrem „ἀπὸ τῶν καταβαίνόντων“. Für die schwierigere Construction des  $\text{קָם}$  mit dem Particip haben die Masoreten die leichtere mit 'dem Infinitiv gesetzt, wie schon das Targum  $\text{קָםִי קָם}$  (vom Hinabsteigen). Man denkt, dass über den Sinn des Kethib und des Qeri kein Streit sein könne; und doch will Ew. § 29, d. Anm. und § 211, b. Anm., im Eifer, die Masoreten vor dem Vorwurf der Unkenntniss zu schützen, behaupten, dass die Masoreten das Qeri wie nicht als Inf. Qal, so nicht als Inf. Piel, sondern als Part. Qal gemeint hätten. Aber wenn die Masoreten diess gewollt hätten, dann hätten sie die Form mit Wav stehen lassen. — Also abgesehen von Ew., fragt es sich bei den übrigen Gelehrten nur, ob die Masoreten ein Recht gehabt haben, einen solchen Infinitiv  $\text{קָםִי}$  anzunehmen. Dieses Recht spricht ihnen ab Olsh. § 245, d. B5. II. S. 470 redet nur von einem Rückfall in die volle Form. Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 1 nennt die starke Bildung höchst auffällig. Nach meiner Ansicht bleibt dieses Recht fraglich. — Stade § 619, h erwähnt die Form nicht.

Neben z. B.  $\text{קָםִי}$  (damit du besetzest) 1 M 28, 4 steht  $\text{קָםִי}$  (um uns zu besetzen [occupiren] d. h. arm machen?) Ri. 14, 15. Und auch nach dem Theile der Codices, welche ein Metheg beim Qames haben, soll doch Qames chatuph, also Qal, und nicht das sonst nur einmal, vgl. oben S. 408, vorkommende Qittel gelesen werden; vgl. über die Aussprache S. 101.

Qittel. — Verschluckung des anlautenden Jod liegt vor in  $\text{קָםִי}$  (und er machte es trocken) Nah. 1, 4 für  $\text{קָםִי}$ . Vgl. über diese Syncope Qimchi 88, b „Das Jod der Wurzel ist weggenommen, und sein Vocal ist auf den Zusatzbuchstaben Jod geworfen, und mein Herr Vater segensreichen Andenkens sagte, dass es zur Conjugation Hiphil gehöre, und dass seine Normalform  $\text{קָםִי}$  sei“; [eine unbegründete und unfruchtbare Vermuthung]; Ges. Lgb. § 105, Anm. 9: Ew. § 232, f.; auch Olsh. § 78, e erkennt, obgleich er an mögliche Verschreibung erinnert, die Möglichkeit solcher Verkürzung an; B5. II. S. 448; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 6; Stade § 123, a.

#### Hiqtil.

$\text{קָםִי}$  (mit welchem du [fm.] uns hast niedersteigen lassen) Jos. 2, 18. Wie schon S. 218 bemerkt wurde, dass die 2. sg. fem. Pfi. nur meist mit ihrer alten Endung  $\text{י}$  vor Suffixen erscheine, und wie S. 410 durch Beispiele bewiesen wurde, dass an dieser Form auch der Vocalstammauslaut des Masculinum sich zeige, so haben wir hier die einzige Form, wo die 2. sg. fem. vor dem Suffix auf Sere ausgeht. Darüber sagt Qimchi 27, b, wo er diese Frage bespricht: „Das Sere steht anstatt Chireq, denn das Sere und das Chireq sind nahe [d. h. verwandte Vocale] und Zeugniß dafür

ist  $\text{לִּי}$  und  $\text{לִּיִּי}$  [er denkt dabei, wie Elias Levita bemerkt, an  $\text{לִּיִּי}$ , oben S. 167; er hat jedenfalls auch an  $\text{לִּיִּי}$  S. 403 gedacht] und  $\text{לִּיִּי}$  und  $\text{לִּיִּיִּי}$  [vgl. den Gebrauch der ersteren Form als Indicativ S. 210]\*. Die Form ist nicht erwähnt bei Ges. Lgb. S. 347 und Ew.; nur erwähnt bei Olsh. S. 469; Ges.-Kantzs. § 59, Anm. 4. Bð. II. S. 324 hat allein einen Erklärungsversuch gemacht, nämlich das Sere entspreche den Nachbarlauten; ein Qames habe zu stark geklungen; ein dünnes  $\text{י}$  habe für „den wie bei Ligatur gehobenen Milelton“ weniger getaugt; es habe die Möglichkeit der Uebersetzung „demisi nos“ beseitigt werden sollen. Da bleibt Qimchi's Begründung immer die einzig mögliche. — Stade § 637, d: „Diese Form steht ausserhalb aller Analogie. Es wird dafür  $\text{לִּיִּיִּי}$  herzustellen oder das Masculin zu schreiben sein“. Freilich kann die Möglichkeit einer Verirrung der Tradition nicht geleugnet werden.

$\text{לִּיִּיִּיִּי}$  Zach. 10, 6 ist forma mixta [S. 160]. Ich halte diess für die einzig haltbare Ansicht, dass mit Absicht die Form so gestaltet sei, weil man auf die Möglichkeit einer doppelten Exegese hinweisen wollte. Ueber die Möglichkeit dieser Annahme kann kein Zweifel sein. Denn Köhler z. St. sagt unrichtig: „Zwar kommen solche zwiefache Vocalisationen in Einem Worte vor (vgl. Ex. 20, 3. 4. 13; Olsh. 87, b); dass man aber zu dem Ende gewagt habe, die traditionellen Consonanten zu vermehren, ist nicht wohl anzunehmen“; weil es sich bloss um Vocalbuchstaben handelt, die in einem gewissen Grade dem Gutdünken der Abschreiber unterlagen. — Es hat ferner die Meinung Hitzig's z. St. die meiste Wahrscheinlichkeit, dass die beiden  $\text{י}$  zuerst fehlten, also  $\text{לִּיִּיִּי}$  dastand. Denn nähme man an, dass  $\alpha$ ) das zweite  $\text{י}$  vorhanden gewesen wäre, also  $\text{לִּיִּיִּיִּי}$  gelesen worden wäre, so konnte, da auch der Zusammenhang den Sinn „und ich werde sie zurückführen“ begünstigt (so das Targum  $\text{לִּיִּיִּיִּי}$   $\text{וְאֶסְמְכֶם}$  (und ich werde versammeln ihre Exulantenschaft); Hitzig z. St.; Rðd. im Index analyt. z. Thes.; Köhler z. St.), schwerlich Jemand auf die Idee kommen, eine andere Lesart zu suchen. Anders aber war es, wenn  $\beta$ ) keines von beiden  $\text{י}$  vorhanden war; da konnte man leicht mit den LXX meinen, dass die Worte auch  $\text{καὶ κατακλιῶ αὐτούς}$  bedeuten und von  $\text{לִּיִּי}$  stammen könnten, also  $\text{לִּיִּיִּי}$  zu lesen seien. [Ich weiss nicht, aus welchem Grunde die zweite Ableitung als die den passenderen Sinn darbietende begünstigt wird von Ges. Thes. s. v.  $\text{לִּיִּי}$ ; Olsh. § 255, e; Mühlau-Volck im analyt. Anhang; St. § 631, b]. Wäre endlich  $\gamma$ ) diese letzte Ansicht durch Vorhandensein des ersten  $\text{י}$  schon fixirt gewesen, so wäre auch schwerlich Jemand darauf verfallen, noch ein zweites  $\text{י}$  einzusetzen. — Der von mir vorgezogenen Ansicht ist dem Resultate nach gleich die von Bð. I. S. 278 „Mit zweifach gelassener[!], gleich zulässiger

Ergänzung von **וַיִּשְׁבְּרִי**. — Ausser der oben vertheidigten Ansicht, dass die Punctuation in exegetisch-kritischer Absicht so gestaltet sei, sind noch zwei Ansichten möglich, von denen aber keine begründet werden kann: — a) dass die Form einem Schreiberversehen ihr Dasein verdanke. So Ges. Lgb. S. 464; Thes. s. v. **וַיִּשְׁבְּ**; Röd. im Index analyt. z. Thes.; Olsh. § 255, e; Mühlau-Volck im analyt. Anhang. — b) Die andere mögliche Ansicht ist, dass die dastehende Form wirklich im Sprachleben von **וַיִּשְׁבְּ** oder **וַיִּשְׁבַּ** so gebildet worden sei. Auch dieses hielten für möglich Ges., Röd., Mühlau-Volck a. aa. OO., und nur dieses Ew. § 196, b, Anm.; Köhler z. St. Man hat sich, um diese Auffassung weniger grotesk erscheinen zu lassen, immer so ausgedrückt, dass dem Concipienten eine Form des andern Verb „vorgeschwebt habe“ (obversari). Welche Vorstellung vom Sprachleben! Oder hat der Prophet das Hebräische so geschrieben, wie bei uns ein unsicherer Lateiner? — Stade sagt nichts über die wahrscheinliche Entstehung der dastehenden Form, sondern schreibt nur: „Für **וַיִּשְׁבְּ** Zach. 10, 6 l. **וַיִּשְׁבְּרִי**“ § 631, b. — Auch Qimchi 96, b constatirt nur, dass die Form so aus einer regelrechten Form von **וַיִּשְׁבְּ** und von **וַיִּשְׁבַּ** gemischt sei, wie oben angegeben, und dass deswegen auch die Bedeutungen beider Verba in der Form gemischt seien, und er glaubt behaupten zu können, dass **וַיִּשְׁבְּ** und **וַיִּשְׁבַּ** auch in einander übergegangen seien in **וַיִּשְׁבְּרִי** (das Wohnen) 2 Sm. 19, 33 sowie in **וַיִּשְׁבְּרִי** **וַיִּשְׁבְּרִי** Qeri 2 Sm. 15, 8; allein jenes Nomen ist nur durch Aphaeresis des *je* dem **וַיִּשְׁבְּרִי** (Rückkehr) Ps. 126, 1 gleich geworden, und über 2 Sm. 15, 8 siehe S. 470 f.

**וַיִּשְׁבְּרִי** (und er hat mich sitzen lassen) 1 Kg. 2, 24 Qeri mit dem Vocalstammauslaut des Perfects; oben S. 224.

### 7. Doppelt schwache **וַיִּשְׁבְּרִי**.

a) Gewissermaassen primae gutt. und **וַיִּשְׁבְּרִי** ist **וַיִּשְׁבְּרִי** (gehen). Das Perfect Qal wie bei einem Verbum primae gutturalis. — **וַיִּשְׁבְּרִי** Jos. 10, 24. Ueber solch schliessendes **ו** im allgemeinen ist vierfach geurtheilt worden: α) Ew. § 16, c will dieses **ו** physiologisch erklären, indem er meint, dass der Hauch damit bezeichnet werde, welcher einem Schlussvocal nachlaute; so auch § 190, b. Aber das lässt sich nicht halten. β) Es ist als „Elif der Wahrung“ d. h. als graphischer Abschluss aus dem Arabischen erklärt worden von Ges. Lgb. S. 75. Anm. 2; Ges.-Kautzsch § 23, 3, 3; § 32, Anm. 6. Wegen der Seltenheit, mit welcher diese arabische Orthographie verwendet wäre, scheint die Verwendung überhaupt fraglich. Daher ist γ) mit Böttcher II. S. 131 zu urtheilen: „Arabische, auch

hebräisch mögliche Schreibung; doch kritisch höchst verdächtig“. δ) Ebenso, nur entschiedener ist das Urtheil von Olsh. § 38, g: „**ז** ist Schreibfehler, soweit es nicht auf incorrecter Versetzung des **ז** beruht“ und Stade § 31, Anm. „Diese **ז** sind Schreibfehler, und es liegt in ihnen keine Einwirkung der arabischen Orthographie vor“. — Was nun insbesondere Jos. 10, 24 anlangt so mag das folgende **ז** den Anlass zur Setzung eines Schluss-**ז** gegeben haben.

Impf. Qal. — ך״ז Jr. 9, 3 bei Silluq; sonst diese Form nur Ps. 91, 6; Hi. 14, 20; 16, 6; 20, 25; ך״ז Hi. 16, 22; 23, 8 und ך״ז Hi. 41, 11 bei Athnach. — ך״ז 2 M 9, 23 von dem Laufen des Feuers, Ps. 73, 9 von dem zischelnden Schritte der Verleumderzunge gebraucht, scheint mit dem spitzen (dünnen, hohen) *i* diese Bewegung abbilden zu wollen: Zu solcher Verwendung scheint sich die intransitive Imperfectbildung und zwar mit bewahrtem (nicht: neuem) *i* in straffem Silbenschluss geltend gemacht zu haben. — Gewöhnlich ך״ז etc.; einmal plene ך״ז Mi. 1, 8 in Nachahmung eines vorausgehenden Verbs, vgl. noch ך״ז 3. pl. fm. 1 M 24, 61 etc.; 2. pl. fm. Ruth 1, 11. — ך״ז Hi. 27, 21 bei Athnach; ך״ז, in Pausa ך״ז 1 M 24, 61 etc.; aber ohne Tonzurückziehung steht ך״ז Ri. 19, 18 etc.; aber ך״ז 5 M 1, 19 (nur hier). — Was § 50 der Dikduke ha-teamim über die Bedingung sagt, unter welcher das **ז** ein Chateph-Pathach empfängt, steht schon oben S. 73.

Imperativ. — ך״ז Jr. 51, 50; da auch der Inf. cstr. mit ה existirt, ist kein hinreichender Anlass vorhanden, mit Hitzig z. St. das ה zum vorausgehenden Worte zu ziehen. — Gewöhnlich ך״ז; verstärkt לך; dreimal לך 4 M 23, 13; Ri. 19, 13; 2 Chr. 25, 17; alle drei Stellen von Qimchi, WB. s. v. genannt; לך Ri. 9, 10 etc.; לך 1 M 29, 7 etc.; לך Ruth 1, 8, לך v. 12.

Infinitiv. — ך״ז 2 M<sup>c</sup> 3, 19; 4 M 22, 13. 14. 16; Hi. 34, 23; Pred. 6, 8. 9. — Gewöhnlich לך. — Inf. abs. ך״ז 1 M 8, 3 etc. oder ך״ז 31, 30 etc. — Ptc. ך״ז 1 M 2, 14 etc. oder ך״ז Jes. 30, 29 etc. — Ni. ך״ז (ich bin zum Gehen gebracht worden) Ps. 109, 23; bei Athnach mit Qames. — Qi. ך״ז; — ך״ז.

Hiqtıl. — ך״ז (gehen lassen; führen); — ך״ז; — Jussiv ך״ז 5 M 28, 36, auch defective ך״ז Pred. 5, 14; als Jussiv, Finalsatz richtig gefasst von den LXX: ἵνα πορευθῇ. — ך״ז 2 M 14, 21; aber viermal defective; aber ך״ז 3 M 26, 13 etc.;

also zwar mit der erleichterten Form, aber nicht mit Tonzurückziehung; vgl. S. 162. 211. 252. 385. 401.

Imp. הוֹלֵךְ nur 4 M 17, 11; הוֹלִיכִי nur 2 Kg. 17, 27; einmal הוֹלִיכִי 2 M 2, 9, vielleicht (mit Bö. II. S. 461) dem folgenden Worte הִינִיכִי assimilirt, vielleicht auch blosses Versehen. — Ptc. מוֹלִיךְ Jes. 63, 12 etc.

מְהַלְכִים Zach. 3, 7 ist für Ptc. Hiqtıl ohne *i* und zwar in indirect-causativer Bedeutung (= Führende), oder in direct-causativer Bedeutung (= Wandelnde, wie מְהַלְכִין Dn. 3, 25: 4, 34) gehalten worden. So ist es gefasst worden, und zwar mit der ersteren Bedeutung von Ges. Thes. s. v. „duces, comites“; mit der letzteren Bedeutung von Ges. Lgb. S. 322 „gehende“ [Ew. erwähnt die Frage nicht] sowie von Bö. II. S. 438. Aber Qimchi, WB. s. v.: Plural von מְהַלְכֵךְ Jona 3, 4 [St. cstr.]; daher auch von ihm nicht Mikhlol 64, b mit unter den Hiqtılparticipien ohne *i* aufgezählt; Olsh. § 258, a: „Schwerlich“ Ptc.: und so auch Köhler z. St.: Ein Substantiv; Plural von מְהַלְכֵךְ; so auch Mt.-Volck s. v.; auch Stade § 285, nur dass er מְהַלְכִים gelesen haben will. — Von der 1. Deutung „Wandelnde“ [LXX: ἀναστρεφόμενος] kann uns aber nicht der Umstand abbringen, dass der hebr. Ausdruck dafür zu Gebote gestanden hätte. — Die 2. Deutung ist schon vom Trg. vertreten: רִגְלֵיךְ מְהַלְכִין [pedes ambulantes]; von Raschi z. St. abgeändert in „Füsse von solchen, welche wandeln“; und Qimchi sagt, seiner oben erwähnten Fassung des Wortes treu bleibend, im Com. z. St.: „Die Stehenden sind die Engel, und bei der Auferstehung in Ewigkeit sollst du unter ihnen gehen“. Aber dagegen, dass die Form Substantiv sei, spricht mir hauptsächlich die Pluralform; dann auch die zu grosse Dunkelheit des Ausdruckes für den Gedanken, welchen Köhler in der Stelle findet „Ich werde dir mit deinen Bitten freien Zutritt zu meinem Thron gewähren“.

Vor Suffixen: לִּיכִי (mein Gehen), und so mit Segol vor allen Suffixen, indem das *i* durch das gutturalartige aspirirte ך, vgl. S. 37 f., zerdrückt wurde. — הוֹלִיכֵךְ 5 M 8, 2; S. 71.

b) Verba mediae gutt. und ךִׁי ךִׁי.

a) Impf. nach יָשָׁב. — יָתַד (sie vereinigt sich) 1 M 49, 6. — Bei יָתַד 1 M 30, 38 fragt es sich zuerst, ob es von יָתַד oder יָחַם (warm sein) stammt. Da nun das letztere Verb 1 M 30, [39.] 41; 31, 10; Ps. 51, 7 existirt und die specielle Bedeutung „brünstig sein“ besitzt, so ist es am sichersten, die genannte

Form von יחם herzuleiten. — Von חמם abgeleitet durch Olsh. § 243, b; Müller § 279, l; Stade § 536, d; von יחם durch Qimchi, WB. s. v.; Ges. Thes. s. v.; Bö. II. S. 443; Mühlaus-Volck s. v. — Die Form selbst ist von Qimchi 19, b; 92, a, vgl. oben S. 239, [im WB. s. v. erwähnt er bloss die Form] für forma mixta erklärt worden, indem die Alten meinten, dass in der Form die Bildungselemente des masculinen und des femininen Genus gemischt seien. Anders ist die Anschauung Böttcher's II. S. 138, indem er in der Form einen sexuellen Dual, also eine wirklich gebräuchliche Sprachform, sieht, weil es ihm zu auffällig ist, dass v. 38 f. erst das Präformativ ר richtig von den weiblichen Thieren, dann י von den männlichen, dann wieder ר von den weiblichen gebraucht ist. Obgleich nun das בָּבִיָּה (in veniendo earum) hinter unserer Form von Bö. unerwähnt geblieben und für seine Erklärung störend ist, so glaube ich doch an der alten Anschauung festhalten zu müssen, dass man durch Lesen und Schreiben eines י anstatt des ursprünglich vorhandenen ר habe ausdrücken wollen, dass das יחם sich eigentlich nur auf die männlichen Thiere bezogen habe. — Gesenius hat aber Lgb. S. 276. 462 (vgl. oben S. 239 über Dn. 8, 22) die Form aus dem Aram. und Arab. erklären wollen, und so Ew. § 191, b; Olsh. § 226, c; Ges.-Kautzsch § 47, Anm. 3. Mir ist auch hier diese Erklärung nicht einleuchtend. Denn wie soll man sich einen solchen vereinzelter Einfluss der verwandten Sprachen vorstellig machen? — Stade § 534 nimmt auch hier seine oben S. 239 angegebene Doppelstellung ein. Und so sagt auch Müller (über den ich oben S. 239 bemerkte, dass er kein Urtheil abgebe, weil er bei יחמדה § 248, d mit seiner Verweisung auf § 174, b sich selbst falsch citirt hat) § 279, l durch Verweisung auf § 174, f, dass als Praefix der 3. pl. fm. Impf. vielleicht ursprünglich י üblich gewesen sei, wie in der 3. masc., und sich in vereinzelter Fällen erhalten habe. Aber ich kann das Fortleben einer solchen ursemitischen Bildung nicht wahrscheinlich finden.

β) Impf. nach יִיָּחַם. — Für יִיָּחַמוּ (und sie wurden brünstig) 1 M 30, 39 ist wahrscheinlich ein Impf. יִיָּחַם vorauszusetzen. Diess könnte gemäss der Neigung des ר zu virtueller Verdoppelung mit kurzem i gesprochen und anstatt יִיָּחַמוּ dann die uns überlieferte Form mit Zerdrückung des i zu ě gesprochen worden sein. Es könnte aber dieses vorauszusetzende יחם auch

von חמם mit Ersatzverdoppelung herkommen; vgl. darüber S. 365. Diese Ableitung von חמם haben angenommen Ges. Thes. s. v.; Ew. § 193, a; Olsh. § 243, b. Ich zögere nur deshalb die fragliche Form direct von חמם abzuleiten und nehme lieber eine indirecte Beeinflussung eines ירחם (von ירחם) durch ein ירחם (von חמם; vgl. oben auf S. 365) an, weil in demselben Zusammenhang 1 M 30, 41; 31, 10 das Verb ירחם thatsächlich gebraucht ist. — Eine unbewiesene Annahme ist es aber, dass unsere Form aus ירחמי geworden sein soll, mag man nun dieses von ירחם (Qimchi 92, a „von ירחם; nach der Analogie von ירחמי aber Jod bekam Segol, weil das ה mit Chateph-Segol punctirt war“; Ges. Lgb. S. 170; Röd. im Index analyt. z. Thes.; Bō. I. S. 222; II. S. 367; Mühlau-Volck im Analyt. Anhang) — oder von חמם (Müller § 279, k; Stade § 523, d) herleiten. Nur das י kann durch den Guttural zerdrückt sein; dieses ist uns durch Thatsachen (Imp. ירחמי und ירחמי; vgl. oben beim Perf. Pi. ירחמי S. 397) bewiesen; aber die Lautfolge ירחמי hätte nicht durch die Gutturalis verändert werden können; vgl. noch S. 419 f. die Form aus Ps. 51, 7 beim Piel. — Schon Olsh. a. a. O. hatte hinzugefügt: „Durch dieses abnorme Verhalten bekommt die Form das Ansehen eines Imperfects von einer Wurzel ירח“. Stade a. a. O. sagt nun, es sei die Umwandlung „nach Analogie der ירח“ geschehen. Das ist ein unbegründeter Zusatz, weil bei den andern Beispielen der nämlichen Umwandlung dieser Factor nicht geltend gemacht werden kann.

Von ירחם (ermatten) ירחם Jes. 40, 28, ירחם v. 30; ferner ירחם (festsetzen, bestimmen); ירחם (rathen), z. B. auch ירחם (ich will rathen) Ps. 32, 8.

Imperativ: ירח (gieb!); verstärkt ירחי, zunächst als Zuruf (wohlan!) so vorn betont und in Folge dessen dann auch überhaupt, und nur einmal Milra 1 M 29, 21 wegen folgender Gutturalis; ירחי Milra Ruth 3, 15, denn der dort stehende Accent Grosstelicha giebt als Praepositivus [S. 81] nicht die Tonstelle an; ירחי Milra und nur bei ירחי Milel Hi. 6, 22. So richtig Olsh. § 235, a; Bō. II. S. 444. 465. Ew. § 227, a sagt erst, dass ירחי den Ton so zurückgezogen habe, wie ירח, dann aber, es sei erklärlich, wesshalb im Laufe des Satzes der Endvocal dennoch zunächst betont wurde. Richtig aber Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 2; nur war kein Grund zu sagen, dass die Form Ruth 3, 15 bloss „wahrscheinlich“ Milra sei.



Niqtal. — נוֹצַל (sich thöricht zeigen); נוֹצֵץ (er verzweifelte) 1 Sm. 27, 1; נוֹחֵלָה (sie wurde warten gelassen) Hes. 19, 15; נוֹעֵד (sich [sibi] gegenseitig festsetzen; an einem verabredeten Orte mit Jemand zusammentreffen); נוֹעֵץ (sich rathen lassen; berathschlagen; beschliessen). — Impf. z. B. אֶנְעֵד 2 M 29, 42; נוֹעֵד Neh. 6, 10. — וַיִּנְחַל (und er harrete) 1 M 8, 12 mit Assimilation des ו an י. Und es ist um so weniger dieser Vorgang zu bezweifeln, da noch ein Beispiel vorkommt, vgl. § 41, 5, e (2 M 19, 13). So Ges. Lgb. S. 385; Ew. § 140, b; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 5. Es ist also kein Grund vorhanden, mit Bö II. S. 461 anzunehmen, dass das Pi. וַיִּנְחַל (so auch Stade § 504, a), oder mit Olsh. § 265, b, dass das Hiq. von נוֹחַל zu lesen sei, welches v. 10 stehe. Müller § 263, v: „Die Verwandlung des ו in י ist auffällig, und die Lesart bedenklich“. Aber bei der Form aus 2 M 19, 13 zweifeln doch auch Bö. I. S. 258 und Olsh. § 265, d nicht an der Wirklichkeit jener Umwandlung; Stade freilich und Müller bieten die Form aus 2 M 19, 13 nicht. Qimchi 92, a lehnt die Erklärung seines Vaters, 1 M 8, 12 stehe das Hithpael, ab, will aber auch nicht mit Rabbi Juda und Jona die Form mit ו schreiben; das Qames passe nicht zur Form, wenn sie wegen des ו Hithpael zu sein scheine. Zu Ni. zählt er die Form auch WB. s. v. — 1 Sm. 13, 8 war den Masoreten der Consonantentext וַיִּנְחַל nicht so bezeugt, und daher lasen sie nicht wie 1 M 8, 12, sondern nahmen eine Verschreibung des ו für ו an und lasen וַיִּנְחַל, also das Hiqtil. — Ueber das Kethib Hes. 35, 9 vgl. oben S. 401. — Das Segol der vorigen Form entspricht der Regel [S. 265 in.]; aber abweichend davon ist Pathach in וַיִּנְחַץ (Milra) 1 Kg. 12, 6; Qimchi 56, a; 11 Mal nach der Concordanz; vielleicht ist der emphatische Laut des ׀ bei der Entstehung des breiteren „Pathach gadol statt des Pathach qaton“ [= Segol] die Ursache gewesen. — Ptc. z. B. נוֹצֵץ (ein sich frech zeigendes [Volk]) Jes. 33, 19.

Qittel. — וַיִּנְחֵל (sie warteten) Hi. 29, 21 mit Dagesch forte orthoconsonanticum pausale [S. 53]. Ueberdiess für וַיִּנְחֵל Ben Aschers sprach Ben Naphtali וַיִּנְחֵל; vgl. Baer z. St.; oben S. 302 (1 M 27, 28); unten § 42, 6 (Hi. 5, 4). — וַיִּנְחֵנִי (sie ist in Bezug auf mich brünstig geworden) Ps. 51, 7, mit Zerdrückung des ׀ für וַיִּנְחֵנִי [vgl. S. 417 f. über 1 M 30, 39], wie (Qimchi 92, a; WB. s. v. giebt keine Normalform an) Röd. in Index analyt.

z. Th.; Ew. § 193, a; Olsh. § 246, a; Bō. II. S. 367; Mähla-Volck im analyt. Anhang; Ges.-Kautzsch § 64, Anm. 3; Müller § 250, f sagen; nicht für יָרְחָו, wie Ges. Lgb. S. 170; Thes. s. v. hatte. — הִרְחִישׁוּ (sie wurden einregistriert) 1 Chr. 5, 17; 9, 1; über den Vorgang vgl. S. 366 f. bei Jes. 47, 14. — Vgl. ferner יִרְחִישׁוּ (sie berathschlagen sich) Ps. 83, 4, also mit י.

Hiqtil. — הִיאִיל (sich vornehmen); הִיאִיל (harren; direct-causativ); הִיאִיל (emporkommen lassen = nützen; emporkommen = Nutzen von etwas haben).

Jussiv. — יֵאָל Hi. 6, 9; תִּיאִיל 1 Sm. 10, 8 (du mögest harren!); Impf. consec. יֵאָל 2 M 2, 21 etc.; יִיאִיל 1 Sm. 13, 8 Qeri. Imp. הִיאִיל 2 Sm. 7, 29 etc.

Vor Suffixen: z. B. אֵינִי (ich werde dir rathen) 2 M 18, 19.

לִּיחֶמֶת 1 M 30, 41. So mit Chateph unter ח bei Hahn, Baer, Müller, Stade; Dillmann z. St.; während bei J. H. Michaelis, bei allen gleich zu erwähnenden Grammatikern und auch bei Delitzsch z. St. Schewa simplex unter ח steht. Ueber diesen (wahrscheinlicheren) straffen Silbenschluss vgl. S. 420 Zeile 4 f. und oben S. 366 f. — Die Form bedeutet „damit sie brünstig werden sollten“. Das Suffix חֶמֶת für חֶמֶת, חֶ, ist nicht in Zweifel zu ziehen, da nun einmal חֶמֶת für diese gebräuchlicheren Formen vorkommt 1 M 41, 21. Qimchi 92, b: לִיחֶמֶת; das חֶ ist Zeichen des Sg. Fem., obgleich sonst dabei nicht Sere, sondern Segol steht, oder es ist Zeichen des Plur. Femin., vgl. חֶמֶת 3 M 35, 26 [vielmehr 2 M 35, 26], und das Sere steht, wie bei חֶמֶת das Qames; denn es stehe ja anstatt חֶמֶת (oben S. 230) auch eine Form mit Qames, folglich könne umgedreht für חֶ, am Inf. auch חֶ, stehen, und das Dagesch diene zur Verzierung. — Es kam den Punctatoren nur auf Darstellung des Lautes an. Dass sie also bei der Form mit doppeltem ח nur an das fem. sing. hätten denken können (Ew. § 247, d, Anm.), oder dass das Dagesch forte zu streichen sei (Stade § 352, b), oder vielleicht לִיחֶמֶת zu lesen sei (Olsh. § 224, d) ist unbegründet. Müller § 240, a „ist sehr unsicher“. Keinen Anstoss haben am Suffix gewonnen Rōd. im Index analyt. z. Thes. und Bō. II. S. 22.

הִרְחִישׁוּ (ihre Einregistrierung) Esra 8, 1; 1 Chr. 4, 33 etc. mit straffem Silbenschluss; vgl. oben Z. 4. 18; S. 366 f. Straffen Silbenschluss zeigt auch das Ptc. Neh. 7, 64; aber lockeren הִרְחִישׁוּ Esra 2, 62, wie הִרְחִישׁוּ (sich für Juden erklärend) Esth. 8, 17.

c) Verba tertiae gutt. und מִיִּי.

α) Mit Imperfect nach יָשַׁב. — יָדַע (merken, wissen): vgl. יָדַע 1 Kg. 2, 15; יָדַע 5 M 8, 3. 16. Beim Impf. findet

sich neben וְדַע einmal וְדַע Ps. 138, 6 bei Silluq. Das ist die erste von den Formen, welche **doppeltes Präformativ** zeigen. Am ausführlichsten hat darüber Ges. Lgb. S. 388 f. gehandelt. Er erwähnt, dass α) ältere Grammatiker eine unsyncopirte Form zu Grunde gelegt und gemeint hätten, dass הַ wie הָ zwischen den beiden Vocalen in וְ verwandelt worden sei. [Er denkt dabei jedenfalls an Qimchi 93, a, wo dieser von einem Theile dieser Formen spricht, von וְדַע Hi. 24, 21 und von der jetzt hier fraglichen, und sagt, sie lauteten so „mit Mobilität [Nichtquiescirung] des Jod, weil das Zugrundeliegende in den Formen sei וְדַע und וְדַע, worin sich das הַ der Conjugation zeige und quiescire das וְ, welches erster Stammconsonant des Verbums ist, wie es vorliege in וְדַע Jes. 52, 5“. Für הַ lässt sich aber diese Verwandlung nicht erweisen]. Ges. entgegnet darauf, dass ja gerade bei unserer Form, da sie nicht Hi. oder Ho. sei, keine unsyncopirte Form mit הַ vorausgesetzt werden könne; hält aber doch zuletzt diese Erklärung für die vorzüglichste, nur dass er die Aussprache bloss den Punctatoren zuschreibt. — β) Ges. erwähnt ferner, dass man einen Verbalstamm קִטַּל קִטַּל vorausgesetzt habe, wie er z. B. in וְדַע וְדַע Dn. 3, 15 etc. vorliege. Dagegen sagt er nichts; aber das angeführte Beispiel eines solchen Verbalstammes ist ja wahrscheinlich Schaphel von וְדַע. — γ) Endlich erwähnt Ges. die Erklärung, dass, da diese Bildung nur bei Verben וְדַע vorkomme, das וְ ein Ersatz für das ausgefallene Jod sei, wie etwa im Deutschen gegessen für gessen, gessen nach De Wette zu Ps. 138, 3. Dieser Erklärung folgen, auch mit Erwähnung der deutschen Parallele, aber ohne Citirung eines Gewährsmannes, Ew. § 192, d; Bö. II. S. 450; sie wird auch vertreten von Ges.-Kautzsch § 70, Anm. Diese Erklärung scheint auch mir die richtige. Und der erwähnte Process scheint mir nicht so unnatürlich zu sein, dass man mit Olsh. § 242, d einen Anlass hätte zu sagen, sie vertrage sich mit den Gesetzen der Sprache auf keine Weise. Er will aber auch die Form nicht aus Missverständniss einer scriptio plena erklärt wissen. [Das wäre auch nicht möglich, wie schon Ew. a. a. O. Anm. hervorhob; denn die scriptio plena war sonst nicht üblich, oder ist nicht so missverstanden worden]. Olsh. sagt nicht, was er positiv meint; jedenfalls aber meint er entweder dasjenige, was Müller § 259, c sagt „eine schwer zu

erklärende Unregelmässigkeit“, oder auch dasjenige, was St. § 491, c sagt: „י״י Ps. 138, 6 ist Schreibfehler und יידע zu punctiren“. Aber die Form wird durch die (S. 437) § 37 anzuführenden Formen geschützt; weil diese, obgleich sie im Unterschied von der jetzt besprochenen Qalform zum Hiqtıl gehören, von der Qalform nur getrennt werden könnten, wenn von den obigen drei Erklärungen die unter α) richtig wäre, aber eine solidarische Einheit mit derselben bilden, wenn (wie es nothwendig ist) die Erklärung unter γ) gebilligt wird, also wie bei unserer Qalform so auch bei den Hiqtılformen von einer Form mit anlautendem י auszugehen und das י als Vorschlagssilbe zu betrachten ist. — Was, um diess gleich noch hier mit zu erwähnen, die hier in Frage kommenden Hiqtılformen S. 437 anlangt, so urtheilt Olsh. § 257, c, „dass die gegenwärtige Aussprache auf einer eigenthümlichen Entartung in jüngerer Zeit beruhen möge“, bemerkt aber nicht, was er sich dabei denke; und St. sagt § 498, a; 499, d; 529, b, dass dafür Formen mit plene geschriebenem Sere zu lesen seien. Aber es kann nicht angenommen werden, dass gerade in diesen Fällen die scriptio plena von der Tradition verkannt worden sei.

Neben dem Perfect Qal נקעה (sich loslösen, entfremden) Hes. 23, 18. 22. 28 [eine Wurzel נקע erkennt auch Qimchi. WB. s. v. יקע an, indem er die Deutung des נקע als Niphal von קעע verwirft] findet sich von einem vorauszusetzenden Perf. יקע das Impf. יתקע (sich lösen, verrenken) 1 M 32, 26; (sich entfremden) Jr. 6, 8 [תקע] und Impf. cons. wieder Hes. 23, 17 f. — יידע 1 M 4, 17 etc.; aber יאדע Jes. 50, 7; Jer. 32, 8; Hes. 10, 20.

β) Imperfect nach יירש. — Von יגע (müde werden), vgl. יגע Jes. 47, 12. 15; 57, 10; 62, 8. Impf. ייגע Jes. 40, 25; z. B. auch יגע v. 30 in Pausa oder plene v. 31; vgl. 65, 23; Hab. 2, 13 ausser Pausa.

Imperativ. — ידע; verstärkt דעה [andere דעה] Spr. 24, 14; und es folgt Qames chatuph darauf, vor welchem der Artikel nicht ä hat [דעה]; aber ה cohortativum zeigt auch sonst ä, vgl. S. 190. 318 und unten § 41, 1, e über Ri. 9, 29. Qimchi 91, a bemerkt, es zeige sich ja auch umgedreht Qames gadol statt Pathach qaton in אשעה Ps. 119, 117; so stünden die Vocale in Wechselbeziehung unter einander; und speciell unsere

Form habe unterschieden werden sollen von רָאָה etc. [Ueber Ps. 119, 117 aber vgl. § 41 nach dem Register]. — רָעָה; רָעָה.

Infinitiv. — רָעָה 1 M 3, 22 etc.; auch לָרָעָה 2 M 2, 4.

Niqṭal. — נִרְעָה 1 M 41, 21 etc.; נִרְכָּה (geschlichtet und gerichtet, gerechtfertigt sein) Hi. 23, 7 (Ptc.) etc., woneben in den Nominibus נִכָּה (das gerade vor Jem. Liegende) und נָכָה (gerade) ein Verb נִכָּה sich zeigt; נִרְשָׁע (in den Zustand der Weite versetzt werden = befreit werden) 4 M 10, 9 etc. — Impf. יִרְעָה 1 M 41, 31 etc.; aber, wie zu erwarten, in Pausa *ēu*, vgl. יִרְשָׁע Jr. 30, 7 etc.; — יִרְעָה Esth. 2, 22; יִרְאָה Hes. 20, 5; bemerke noch נִרְכָּהוּ (wir wollen mit einander rechten) Jes. 1, 18.

וִינָרָה 1 M 20, 16 bei Silluq ist Participium mit den Punctatoren, welche die 2. sg. fem. Pfi. auch in der Pausa immer mit Dagesch lene und Schewa quiescens versehen haben, wie Bō. II. S. 361 durch 30 gesicherte Beispiele beweist, vgl. oben S. 318 f. über 1 M 30, 15. Als Fem. des Particips fasst die Form auch Ges. Thes. s. v. mit dem Zusatz, dass er die andere Auffassung (als 2. sg. fem. Pfi.) vorziehen würde, wenn gesicherte Belege dafür vorhanden wären, dass in der 2. sg. fem. Pfi. ohne Dagesch lene und Schewa punctirt worden sei. So auch Delitzsch z. St.; Mühlau-Volck s. v. — Aber Ew. § 195, b; Tuch z. St.; Rōd. im Index analyt. z. Thes. sehen trotz der Punctuation des ך die Form, wie sie dasteht, als zweite sing. feminini Pfi. an. — Olsh. § 263, b: „Als 2. sg. fem. Pfi. ist vielleicht וִי Gen. 20, 16 in Pausa zu betrachten, mit Weglassung des Dagesch lene im ך. Doch beurtheilten die Punctatoren diese Form vielleicht anders“. Das ist verwirrend, denn es handelt sich um gar weiter nichts zunächst, als um die Frage, wie eben die Punctatoren die Form aufgefasst haben; wie die Form abgesehen vom Urtheil der Punctatoren zu betrachten sei, ist aber eine ganz andere Frage. Sieht man nun eben von der Richtigkeit der Punctuation ab, dann kann man mit Dillmann z. St. und Stade § 445, a וִינָרָה gelesen haben wollen. Darüber lässt sich streiten. Doch vergleiche für die Erträglichkeit des Particips oben S. 291 über Jes. 23, 15; vgl. noch das וִינָרָה וִינָרָה (und sie goss) 2 Kg. 4, 5. Und zwar ist es dann als Fortsetzung der Rede Abimelechs mit einem ך, nicht als Rede (Abimelechs oder) des Erzählers mit ך zu ergänzen. — Nicht ist daran zu denken (vgl. S. 291 meine Gründe gegen diese Möglichkeit), dass die dastehende Form von den Punctatoren als dritte sing. feminini Pfi. mit der alten Endung *at* gemeint sei. So sieht es allerdings Qimchi 7, b an, indem er die Form mit den

ändern 3. sg. fem. Pfi., welche *at* haben, zusammenstellt, zunächst  $\text{לֹא־יָדְעָהָ}$  (vgl. oben S. 387) u. s. w. So jedenfalls auch im WB. s. v., weil er  $\text{יָדְעָהָ}$  dafür setzt und hinzufügt, das  $\text{י}$  sei wie das Wav in  $\text{יָדָהָ}$  1 M 22, 4. Und so sagt auch Müller § 252, b: „ $\text{יָדְעָהָ}$  und  $\text{לֹא־יָדְעָהָ}$  [oben S. 318 f.], die einmal ohne Schewa und Dagesch vorkommen, sollen nach Absicht der Punctuationen Perf. fem. Nif., bezw. Inf. sein“.

Intensivstämme. — Bemerke:  $\text{יָדְעָהָ}$  (sich zu erkennen geben) 1 M 45, 1; 4 M 12, 6;  $\text{יָדְעָהָ}$  (sich gegenseitig auseinandersetzen) Mi. 6, 2 in Pausa.

$\text{יָדְעָהָ}$  (ich habe wissen lassen, Weisung ertheilt) 1 Sm. 21, 3. Die Form ist als richtig überliefert und darum als Poel aufgefasst von Qimchi 91, b: „Man hat gesagt, dass das Jod ein Vertreter des He von  $\text{יָדְעָהָ}$  sei; aber es gefällt mir, dass das Jod Wurzelbuchstabe sei, und dass das Wort zur Conjugation  $\text{יָדְעָהָ}$  gehöre nach der Norm von  $\text{יָדְעָהָ}$  [oben S. 201]“. Im WB. s. v. ist er aber nicht so entschieden, indem er sagt: „wie  $\text{יָדְעָהָ}$  oder es gehört zum Intensivstamm“. Ebenso unentschieden sagt er im Commentar z. St.: „ $\text{יָדְעָהָ}$  oder es gehört zu denen, die ähnlich dem Quadriliteralstamm sind, und die Erklärung ist: ich habe sie wissen lassen, dass sie mir vorausgehen sollen, und ich werde sie treffen an einem gewissen Orte“. Als Poel fasst die Form auch Ew. § 125, a; B5. II. S. 359, Anm.; Kautzsch § 55; Müller § 227. Auch mir scheint kein triftiger Grund vorzuliegen, mit Olsh. § 254 zu schreiben, „dass die Richtigkeit des Textes bezweifelt werden kann“. Die constructio praegnans des Verbs mit  $\text{יָדְעָהָ}$  ist kein solcher Grund. Das  $\text{διαμεμαρτύρησαι}$  der LXX verlangt ein Verb des Kundgebens; also könnte die Aenderung bloss  $\text{יָדְעָהָ}$  heissen, vgl. Ges.-Kautzsch § 55, 1 „wenn nicht  $\text{יָדְעָהָ}$  zu lesen ist“. — Eine haltlose Vermuthung war es, wenn Dathe (bei Ges. Thes. s. v.) aus diesem griechischen Worte die Aenderung  $\text{יָדְעָהָ}$  ableiten wollte, weil es an  $\text{יָדְעָהָ}$  erinnere; er hätte sagen sollen: an  $\text{יָדְעָהָ}$ , welches die LXX mit  $\text{διαμεμαρτύρησαι}$  5 M 8, 19; 2 Kg. 17, 15; Mal. 2, 14; Neh. 9, 34 etc. oder ähnlich 1 M 43, 3 übersetzen. Trotzdem schien diese Meinung „nicht übel“ Ges. Thes. s. v. Etwas anderes ist es, wenn man wegen der Construction des Verbs mit  $\text{יָדְעָהָ}$  sagt, dass  $\text{יָדְעָהָ}$  ursprüngl. gelesen worden sein möge, wie Ges. a. a. O. sagt, weil  $\text{יָדְעָהָ}$  im Niphal mit  $\text{יָדְעָהָ}$  verbunden werde 4 M 10, 4; Neh. 6, 10. Deshalb wahrscheinlich fügen auch Mühlau-Volck s. v. hinzu: „Sonst  $\text{יָדְעָהָ}$ “. Allerdings hat das Hiphil von  $\text{יָדְעָהָ}$  an den drei Stellen, wo es überhaupt vorkommt (Jr. 49, 19; 50, 44; Hi. 9, 19), die Bedeutung „bestellen“. Aber auch die Construction giebt keinen hinreichenden Grund, eine solche Verschreibung anzunehmen, die an drei Stellen nicht bei  $\text{יָדְעָהָ}$  eingetreten wäre.

Jedenfalls ist Qimchi kein Gewährsmann für die Annahme des Hiphil von יד, wie Ges. Thes. s. v. schreibt: „Kimchius הוידעו“; denn was Qimchi über die Form geurtheilt hat, ist oben verzeichnet. — Stade § 158 „י 1 Sm. 21, 3 ist Schreibfehler“; § 465 „Es ist entweder ein Poel ידעו oder Hi. הוידעו zu lesen“.

Causativstämme. — הוידעו (müde machen) Jes. 43, 24 etc.; הוידעו (wissen lassen) 2 M 18, 20 etc.; הוידעו (schlichten, richten) 1 M 21, 25 etc.; הוידעו (hervorbrechen lassen, erglänzen lassen [indirect-causativ]; erglänzen [direct-causativ] 5 M 33, 2 etc.; הוידעו (befreien) Ri. 2, 18 etc. — Impf. z. B. ידעו Ps. 72, 4, welches nicht „deutlich“ Jussiv ist, wie Ew. § 224, b annimmt. Es geht v. 2 ידעו voraus, und auch die LXX übersetzen σώσει; für Impf. nimmt die Form auch Bö. II. S. 171, Anm. — ידעו 1 Sm. 17, 47; Ps. 116, 6 mit unsyncopirtem ה; vgl. darüber S. 294 f. Jussiv: ידעו (am Morgen, da möge er kund thun!) 4 M 16, 5; es ist nicht Perfect von jenem Poel, welches 1 Sm. 21, 3 steht, wie Bö. II. S. 359, Anm. für am nächsten liegend hielt; ידעו Hos. 4, 4 etc. Dass 1 Chr. 12, 17 bei Silluq das Pathach die richtigere Lesart ist, hat Bö. I. S. 297 nach der oben S. 282 mitgetheilten Regel gelehrt; aber diese Regel ist von der Tradition zum Theil nicht eingehalten worden. הוידעו (sie erglänze) Hi. 3, 4; ידעו Spr. 20, 22. — ידעו Ri. 8, 16; ידעו 1 M 31, 42 etc.; הוידעו Hi. 10, 22; Michaelis; ידעו 2 M 14, 30; seltener defective. Imperativ: הוידעו Hes. 16, 2 etc.; הוידעו Spr. 9, 8; הוידעו 4 M 25, 4; הוידעו Jer. 31, 7; Ps. 86, 2. — הוידעו Spr. 19, 25 könnte als Infinitiv festgehalten werden, wenn man das folgende ידעו indirect-causativ (= wird verstehen lassen) auffasste. Aber der Parallelismus macht nöthig, dass man ידעו direct-causativ oder als Qal (= er wird verstehen; LXX σοήσει) auffasst. Also scheint die Fassung jener Form als Imperativ nöthig (Ew. § 224, b; Olsh. § 256, b; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 7). So auch das Targum: אָכּוּ, weise zurecht; denselben Sinn drücken die LXX mit ἐὰν ἐλέγχῃς aus. Es hätte also die Gutturalis das *ı* festgehalten, vgl. S. 211, wie diess ja das א bestimmt gethan hat, vgl. unten § 42, 10, a über 2 Kg. 6, 29 etc.; insbesondere Jes. 43, 8; 1 Sm. 20, 40; Jr. 17, 18 nach dem Register. Weil aber die andern Gutturale ausser א sonst nicht das *ı* festgehalten haben, so ist es besser, die Analogie des Jussiv und Imperativ der Verba tertiae gutt. auch hier nicht verletzt sein zu lassen und die Form als Inf. cstr.

anzusehen, welcher die Function des Inf. abs. als Imp. verwaltet. An eine Aenderung der Form in הוֹרִיחַ (Bö. II S. 358 f. „unbedenklich“) ist freilich nicht zu denken. — הוֹרִיעַ (brich leuchtend hervor!) Ps. 94, 1 ist, wie es dasteht, als Imperativ gefasst von Ew. § 224, b. Targum: הוֹרֵעַ (strahle!); die LXX freilich fassten die Form als Perfect: ἐπαβρόνισατο; aber die folgenden Imperative, welche auch von den LXX wiedergegeben werden (ὕψωθι etc.) verlangen auch für v. 1 einen Imperativ. Da aber hier das folgende Wort mit ה beginnt, so kann angenommen werden, dass ein ה ausgefallen sei, sodass der verstärkte Imp. הוֹרִיעָה aus Ps. 80, 2 beabsichtigt gewesen wäre. So Olsh. § 256, b; Bö. II. S. 170. 358; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 7; Stade § 595, a. Müller § 263, q „soll Imp. sein, ist aber bedenklich“. Bemerke als verstärkte Form des Imperativs noch הוֹרִיעָה z. B. Ps. 118, 25.

Infinitivus cstr. הוֹרִיעַ 1 M 41, 39 etc. Neben הוֹרִיחַ Hab. 1, 12 kommt הוֹרִיחַ in Verbindungen vor, wo man den Inf. cstr. erwartet. Spr. 15, 12 heisst es „Nicht liebt der Spötter לִי דֹרֵךְ“. Ew. § 156, c scheint es als Nomen zu fassen, aber nach § 283, c muss er es als Verb fassen, weil er da von לִי in לִי als dem Dativ bei „Verben“ spricht. Als Inf. abs. fasst es Bö. II. S. 460, und unzweifelhaft kommt ja der Inf. abs. hinter solchen Hilfszeitwörtern vor, vgl. Ges.-Kautzsch § 131, 1. Aber da wir einmal zahlreiche Infinitivi cstr. Hi. mit ē in der Stammsilbe haben und hier gerade auch eine Gutturalis das ē bewahrt haben kann: so kann man die Form auch für den Inf. cstr. erklären mit Olsh. § 258, b; Stade § 621, a. Ebenso ist es Hi. 13, 3 „Und klar zu legen meine Sache gegenüber Gotte, bin ich geneigt“. Und von der Annahme einer solchen Form des Inf. cstr. mit ē aus lässt sich verstehen, dass derselbe einmal mit a in der letzten Silbe erscheint bei הוֹרִיחָה (um zurechtzuweisen?) Hi. 6, 26. Ew. § 131, b erinnert an das ē des erleichterten Imperfects, welches auch oft für den Indicativ steht; oben S. 210. Bö. II. S. 226 „die Form scheint als Gerund., dem Jussiv sinnverwandt, auch der Jussivform genähert“ (!); Stade § 107, a bringt die Form damit in Parallelismus, dass im Inf. cstr. Pi. הוֹרִיעָה ausser Pausa, הוֹרִיעָה in Pausa stehe; aber die Sache ist doch beim Infinitiv Hiqtıl ganz anders, da muss doch erst erklärt werden, wesshalb das Pathach erklingen



konnte. — Inf. absolutus: z. B. הוֹכֵחַ Hi. 6, 25. — Particip: z. B. מוֹשִׁיעַ 5 M 22, 27. etc.

Hoqtal. — Neben הוֹכֵחַ Hi. 33, 19 muss als Ho. anerkannt werden הוֹדֵעַ 3 M 4, 23. 28 mit Targum (אֲחִידַע); LXX (αἰσχυρῶς); Qimchi 87, b, der das Nebeneinanderbestehen des u- und des o-lautes in diesen Hoqtalformen von ו"י so erklärt: „Denn auch bei den unversehrten Verben ist es [Hoqtal] mit Schureq [Qibbus] oder mit Qames chateph [chatuph], welches an Stelle des Cholem ist; und das ה [in der Form] ist der erste Stammconsonant, und das Zugrundeliegende ist הוֹדֵעַ, הוֹדֵר, und so bei allen“. WB. s. v.: „Das Cholem ist eine Variante [הוֹמֵד], was ich auch manchmal mit Aequivalent übersetzt habe] von Schureq“. Es ist als Hoqtal anerkannt worden von Ges. Lgb. S. 386; Thes. v. v.; Ew. § 131, f; Olsh. 259, b; Bö. I. S. 274, der Assimilation ans vorausgehende אֵי annehmen wollte, ohne dass sich der Einfluss solcher zufälliger Nachbarschaft beweisen liesse; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 7. Stade § 394, a sagt: „Es spottet jeder Erklärung und ist wahrscheinlich ein Fehler“. Dem gegenüber ist aber doch zu bedenken, dass der o-laut bei Ho. von ו"י noch einmal vorkommt, vgl. § 41, 5, e Spr. 11, 25 (wird freilich von Stade nicht erwähnt § 500), und dass der o-laut sich vom starken Verb auf das schwache in der Aussprache übertragen konnte. — Trotzdem (wenn auch jene Aussprache mit o als richtig traditionirte anerkannt wird) kann das Qeri מוֹדֵעַ Jes. 12, 5 richtig mit u ausgesprochen sein, weil ja im Unterschied vom Verbum finitum beim Particip Ho. des starken Verbs das alte u häufiger als das spätere o war, vgl. § 28 (S. 215).

Vor Suffixen: יוֹדֵעֶיךָ Hos. 8, 2; יוֹדֵעִים Jes. 59, 12 (S. 295). — אֲדַע 2 M 33, 13 und so bleibt das e unter dem Präformativ allemal beim Impf. von יָדַע, siehe v. 17; Ri. 19, 22; Jr. 17, 9; Hos. 14, 10; Ps. 78, 3; תִּדְעֶיךָ Jes. 43, 19. — דַּעְהי Spr. 3, 6. — דַּעְתִּי (5 M 9, 24) etc. — הוֹדִיעֵנִי Jr. 11, 18; הוֹדִיעֲתָנִי Jes. 43, 24; הִכְדִּיתִּי 2 Sm. 7, 14; bemerke besonders הוֹדֵעֶיךָ (wir haben sie ausgerenkt d. h. aufgehängt) 2 Sm. 21, 6 (S. 295). — יוֹדִיעֶיךָ Jes. 40, 13 f; אֲדִיעֶךָ 1 Sm. 16, 3; aber selbstverständlich in Pausa יִכְיֶהָ Hi. 22, 4; wieder regelmässig weiter יוֹשִׁעֶךָ 2 Kg. 6, 27; aber auch einmal יִשְׁעֶךָ (et adiuvit eas) 2 M 2, 17 mit dem Vocalstammauslaut des Perfects; S. 224. 374 f. — Jussiv hier wieder einmal

mit Suffix: **וַיִּשְׁעֲכֶם** (und er helfe euch!) Jes. 35, 4, vgl. den ersten Fall S. 310. — Imperativ: **הוֹדְעֵנִי** (2 M 33, 13) etc.

d) Verba **ע"ע** und **ר"ר**.

**וַתִּרְיֶב** (und sie rief laut) Ri. 5, 28.

**ר"ר** (sie warfen), allemal mit folgendem **וּלְ** (Loos) Joel 4, 3; Obad. v. 11; Nah. 3, 10. Dieses Perfect ist nicht erwähnt von Ges. Lgb. § 110, 2, e, denn das **ר"ר** im Index bezieht sich bloss auf das Impf. § 105; und da ist unsere Form auch nicht erwähnt; auch nicht bei den **ע"ע** § 103, Anm. 1; aber im Thes. hat er die Form zu **ר"ר** gestellt. Auch Olsh. hat sie bei den **ע"ע** S. 483 Z. 2. Und der Zurückführung der Form auf **ר"ר** steht nicht entgegen die Betonung auf der Letzten, weil diese auch bei andern **ע"ע** vorkommt, ohne dass die Ausnahme immer begründet werden könnte; aber wohl macht Schwierigkeit, dass sonst ein Verb **ר"ר** in der Bedeutung „werfen“ nicht vorkommt. Bō. § 1166 hat deshalb die Form von **ר"ר** abgeleitet, indem er sich zur Erklärung des **a** auf das § 41, 5, c erwähnte **נִשְׁעֵנִי** (1 M 41, 51) beruft, welches doch bloss zur Begründung einer Etymologie mit **a** gesprochen worden ist. Auf Dissimilation des Vocals hätte er sich eben so wenig berufen sollen; denn es kommt z. B. **הִשְׁעֵנִי** (du hast wissen lassen) Hi. 33, 12 vor. Man kann auch nicht, woran ich zur Erklärung erinnern wollte, sagen, dass das alte **a** sich in einer solchen Redensart erhalten konnte. Also bleibt es nicht möglich, dass die Form von **ר"ר** stammt. Und so haben auch Mühlau-Volck die Form von **ר"ר** abgeleitet. So auch Qimchi, WB. s. v. **ר"ר**: „So haben es geschrieben Rabbi Juda und Rabbi Jona segensreichen Gedenkens, dass die Wurzel davon **ר"ר** sei und dass es gehe nach der Analogie von **קָלַן** Jr. 4, 13; **רָחַן** (weich sein) Ps. 55, 22; und Qimchi selbst citirt noch **רָחַן** Ps. 69, 5. Und mein Herr Vater segensreichen Gedenkens schrieb, dass die Wurzel davon **ר"ר** sei, und dass es gehöre zu Hiphil, wie **רָחַן** KL. 3, 53 [vgl. über diese Angabe unten § 41 bei KL. 3, 53 nach dem Register]“. Ewald hat die Form weder § 141, a noch § 193 bei den **ע"ע**; Ges.-Kautzsch nicht § 67, Anm. 2 und nicht § 76, 2, e. Auch Bickell, Land, Müller haben die Form nicht. Stade hat dieselbe nicht im Index, aber auch nicht § 413, b; 414, b; auch nicht unter den Imperfecten § 525, b, wenn man den Fall annähme, dass er die Form für verkürzt aus **רָחַן** hielte, was Böttcher als die Meinung mancher Leute erwähnt, wovon ich aber in den angeführten Werken keine Spur gefunden habe. Auch ist solche Aphaeresis des vocallosen Jod beim einfachen Impf. Piel unerhört; es kommt vielmehr bloss hinter dem **ו** consecutivum die erwähnte Syncope vor; wie wir sie gerade auch bei einem Impf. cons. Qittel verbi **רָחַן** haben KL. 3, 53, vgl.

in § 41 nach dem Register. Diese Gelehrten halten jedenfalls alle die Form für Perfectum Qal verbi ע"י, weil sie dieselbe nicht besonders hervorheben.

8. Verba ע"י assimilantia; besser: Verba mit Schärfung des mittleren Stammconsonanten.

a) Das Perf. Ni. נָצַב (gestellt sein) 1 M 18, 2 etc., Hi. הִנָּצִיב (stellen), נָצִיב 1 M 21, 28 f. etc. und Ho. הִנָּצִיב 1 M 28, 12 und Ri, 9, 6 könnten zwar von einem Verb נָצַב kommen, von welchem das Nomen נָצִיב (Säule; Posten; Vorgesetzter) 1 M 19, 26 etc. stammt; aber, da נָצַב gar nicht als Verb erscheint, dagegen נָצִיב, welches in seinem Consonantenbau Aehnlichkeit mit wirklichen verbis ע"י assimilantibus hat, wenigstens im Hithqattel auftritt von 2 M 8, 16 an: so werden jene Formen besser von נָצִיב abgeleitet. Neben den oftmals vorkommenden, ganz regelmässigen Formen des Hithq. von נָצִיב, also neben dem regelmässigen הִנָּצִיב (und er stellte sich) 2 M 34, 5 etc. (vgl. noch die 2. sg. m. 2 Sm. 18, 13), erscheint einmal

נָצִיב 2 M 2, 4. Qimchi 95, a sagt: „Es kommt ein Wort von dieser Wurzel, das ein wenig schwer ist, nämlich in der Conjugation נָצִיב von ihr: נָצִיב. Und wisse, dass bei den Verbis mit quiescirendem ersten Stammconsonanten die Quiescirung nicht im Piel und nicht im Hithpael gefunden wird wegen der Dageschirung des zweiten Stammconsonanten, weil nicht Dagesch forte in einem Consonanten beliebt, ohne dass ein anderer mit einem Vocal ausgesprochener Consonant ihm vorangeht. Als man nun [ausnahmsweise] an dem Verlustiggehen des ׀ von נָצִיב, dessen Normalform נָצִיב ist, Gefallen fand, da hat man den langen Vocal, welcher der Stellvertreter des ׀ ist, zwischen den beiden ׀ vorausgehen lassen: und das Dagesch des ׀ weist nicht hin auf das [verschwundene] ׀, denn es dient zum Hinweis auf die Conjugation [es ist Dagesch forte intensitatis, oben S. 52]. Und auch der lange Vocal [das Sere] beliebte nicht zwischen dem ׀ und dem ׀ wegen des Dagesch im ׀; deshalb hat man den langen Vocal vorausgehen lassen“. Darauf beruft sich Qimchi, WB. s. v. Aber man sieht, dass seine Auseinandersetzung nur eine Beschreibung des überlieferten Thatbestandes, nicht aber eine Erklärung der Entstehung desselben ist. — Schultens und Vater hatten, wie Ges. Lgb. S. 386 f. berichtet, zur Erklärung der Form eine Umstellung des ׀ vor ׀ angenommen, woran nicht zu denken ist. Dem gegenüber erinnerte Ges. an die Aphaeresis des anlautenden ׀, die aber eben für das Innere des Wortes nichts zur Erklärung beiträgt; ferner an das aramäische נָצִיב neben נָצִיב (wird gesagt)

vgl. Levy, Chald. Wörterbuch s. v.; also er meinte rückwärtsgehende Assimilation des  $\text{מ}$ ,  $\text{י}$ ; vgl. oben S. 221 ex.; aber vom Schicksal jenes  $\text{מ}$  lässt sich nicht auf das des  $\text{י}$  schliessen. — Obgleich deshalb diese Vertheidigung der Form als einer der Sprache angehörnden gebilligt wurde von Röd. im Index analyt. zum Thes. und Mühlau-Volck im analyt. Anhang; obgleich Ew. § 54, c von einem Zurückwerfen des  $\text{י}$  in die vorausgehende Silbe sprach, und Bō. I. S. 284 an  $\text{יְהִינָךְ}$  (deine Schwangerschaft) 1 M 3, 16 von  $\text{יְהִינָךְ}$  Hos. 9, 11 und Ruth 4, 13 und an andere Beispiele von Syncope des  $\text{י}$  erinnerte: so scheint doch die Form nicht aus der lebenden Sprache zu stammen, weil man vor folgenden drei Möglichkeiten steht: entweder war die Form gebräuchlich, und dann müsste sie öfter erscheinen; oder die Form war wenig gebräuchlich, und dann müsste 2 M 2, 4 ein Anlass zu ihrer Verwendung vorliegen; oder die Form war gar nicht gebräuchlich, und dann müsste 2 M 2, 4 ein Anlass zu dieser ausnahmsweisen Behandlung des  $\text{י}$  vorliegen. Davon findet sich nun 2 M 2, 4 keine Spur; anders liegt die Sache 2 Sm. 22, 26 f., vgl. oben S. 197. 348. Also wird nichts anderes übrig bleiben, als mit Olsh. § 79, b und Stade § 517, a eine Beschädigung des Consonantentextes anzunehmen, welche von den Punctatoren, so gut es ging, zur Herstellung einer neuen Form verwendet wurde.

Als Hinweis auf die Wechselbeziehung der beiden Laute unbestimmteren Articulationsgebietes  $\text{נ}$  und  $\text{י}$  bemerke, dass neben  $\text{נָפַח}$  (anblasen, wegblasen), welches wirklich im Qal (vgl. Jes. 54, 16; oben S. 316) sowie Qu. Hi. 20, 26 vorkommt und von welchem darum auch das Hi.  $\text{נָפַחְתָּ}$  (indirect-causativ: aushauchen lassen Hi. 31, 39; direct-causativ: das Anblasen als Mime des Geringschätzens ausüben Mal. 1, 13) abzuleiten ist, ein  $\text{יְהַיֵּחַ}$  (sie athmet ängstlich) Jr. 4, 31 bei Tiphcha vorkommt.

b) Es ist wahrscheinlich, dass  $\text{יָצַיִג}$  (hinstellen) 1 M 30, 38 etc. und  $\text{יָצַג}$  bloss 2 M 10, 24 von einem allerdings nicht vorkommenden  $\text{יָצַג}$  abstammen, weil von  $\text{יָצַק}$  (hingiessen) 3 M 2, 6 etc. ein Hi.  $\text{יָצַקְתָּ}$  Jos. 7, 23 in der Bedeutung „hinstellen“ vorkommt. Davon auch  $\text{יָצַק}$  Ptc. Ho. Hiob 11, 15, wo ich wegen der Bedeutung (hingestellt = standhaft; Vulg. „stabilis“) die Schreibung mit Dag. f. für vorzüglicher halte. In den Worten „Die zarte [Dame] unter dir und die verweichelte, welche nicht versucht hat, die Sohle ihres Fusses zu setzen auf die Erde  $\text{עַל הָאָרֶץ}$ “ 5 M 28, 56 ist die Infinitivform so zu beurtheilen, wie oben S. 426  $\text{הִיכִיחַ}$ . Ich habe eine Erwähnung der Form bloss bei Olsh. § 258, b und Stade § 621, a gefunden.

und diese fassen sie richtig als Inf. cstr. — יצק zeigt im Qal in der Bedeutung „sich ergiesen“ die Formen יצק 1 Kg. 22, 35, wo freilich Andere (J. H. Michaelis) יצק lesen; Inf. יצקו Hi. 38, 38; — „schütten“ יצקו, also von einem voranzusetzenden יצק, 2 Kg. 4, 40; Imp. יצק v. 41; — „giessen“ יצק 1 M 28, 18 etc.; יצק 3. sg. 2 Sm. 13, 9; Imp. יצק Hes. 24, 3 und יצקו 1 Kg. 18, 34; Inf. יצקו 2 M 38, 27; Hi. Ptc. מוצקו 2 Kg. 4, 5 Qeri; Ho. מוצק Ps. 45, 3, יצק 3 M 21, 10; Hi. 22, 16; מוצק, einmal מוצק 1 Kg. 7, 16, wo man wegen der Bedeutung, vgl. Baer zu Hi. 11, 15, richtiger eine scriptio defectiva annimmt, als יצ mit Dag. f. schreibt. Diese Hoqtalformen können freilich auch vom synonymen ציק herrühren, welches § 38 besprochen wird (Jes. 26, 16; Hi. 28, 2; 29, 6; 41, 15 f.); S. 440 f.

c) יצר (bilden) 1 M 2, 8 etc. gehört zu den פ"י, und es zeigt sich auch keine arabische Form mit י. Neben יצר nur 1 M 2, 7. 19 [hier defective] zeigt sich vor Suffixen יצרו Jes. 44, 12, יצרו Jes. 49, 8 und Jr. 1, 5 Qeri. Ni. יצר Jes. 43, 10; Qu. Perf. יצר Ps. 139, 16 [Qimchi, WB. s. v.; Ges. Thes. s. v.; Ew. § 135, a; Mühlau-Volck s. v. Bö. II. S. 103 findet hier wieder sein Passivum Qal]; Ho. Impf. יצר Jes. 54, 17.

d) Von יצר (entbrennen) bemerke יצר Jes. 9, 17; יצרו mit Dag. forte orthoconsonanticum pausale (S. 53), indem der Druck des Satztones sich leichter in der Verstärkung des scharf abgestossenen t als in der Dehnung des Vocals kund gab, Jes. 33, 12; Jr. 51, 58; יצרו Jr. 49, 2. — Ni. יצר etc. 2 Kg. 22, 13 etc. Hi. z. B. יצרו (und ich werde entbrennen lassen) Jr. 17, 27 etc.

יצרו mit dem Sinn „zündet es an!“ 2 Sm. 14, 30 halte ich mit den Masoreten nur für eine Verschreibung statt יצרו. (So jedenfalls auch Stade, weil er die Form nicht erwähnt.). Denn es könnte sich eine Form יצרו nicht bloss einmal neben dem oftmaligen יצרו erhalten haben und hauptsächlich könnte auch die Form יצרו nicht neben יצרו existiert haben, weil die Verdoppelung des צ vor der Bildung des Diphthongs o eingetreten sein muss (gegen Ges. Thes. s. v.; Ew. § 114, c; Bö. II. S. 459; Mühlau-Volck s. v.).

יצרו (ich werde es entbrennen lassen) Jes. 27, 4 ist hierher zu ziehen mit Ew. § 114, c; Olsh. § 257, c; Bö. II. S. 471 f.; Müller § 264, b. Und zwar scheint mir die Punctuation nicht, wie diesen Gelehrten, einen Uebergang der Flexion von יצרו in die von יצרו zu beweisen, sondern nur ein bei der gleichen Aussprache leicht erklär-

licher Irrthum der Punctation zu sein; — gegen Qimchi, WB. s. v.: „א, obgleich es von dieser Bedeutung [nämlich des Brennens *הִסִּיד*, welche *סִיד* besitzt] ist, so ist es doch nicht von dieser Wurzel; sondern es ist von der Wurzel *סִיד*“; Ges. Thes. s. v., der aber auch bemerkt: „*Vestigium eius [סִיד] in linguis cognatis non repperi*“, und Mühlau-Volck s. v.; vgl. den Fall aus 2 M 2, 9 S. 437.

e) Von *יָצַע* (als Lager hinschütten), dessen Existenz durch *יָצַעִי* (mein Lager) 1 M 49, 4 etc. erwiesen wird, bildet sich nach dieser Analogie *הִצִּיעַ* Jes. 58, 5 und Ps. 139, 8; *הִצִּיעַ* Jes. 14, 11 und Esth. 4, 3.

f) Spuren solcher Schärfung des mittleren Stammconsonanten finden sich auch bei Verben mit einem andern Sibilanten als *ז*. Nämlich von *יָסַד* (gründen) existirt im Qal ausser dem Perf. (Jes. 23, 13 etc.) und dem Ptc. (Jes. 51, 13 u. Sach. 12, 1) nur noch der Inf. *יִסֹּד* in *וְיִסֹּד* Jes. 51, 16; aber dafür findet sich auch geschrieben *לִיִּסֹּד*, also *lissōd* ausgesprochen 2 Chr. 31, 7. Qimchi 94, a „Das *י* ist geschrieben, wie bei *יִצְלֵךְ*“; vgl. S. 433 unter g). Vgl. noch den Inf. *יִסְדִּי* (mein Gründen) Hi. 38, 4 und Esra 3, 12; Ni. *נִיִּסֵּד* (sich zusammensetzen) Ps. 2, 2, welches Perf. bei Qimchi 94, a und WB. s. v. fehlt; *יִסָּד* (sie wird gegründet werden) Jes. 44, 28; Inf. *הִיִּסְדָּהּ* (ihr Ge- gründetwerden) 2 M 9, 18; *הִיִּסְדָּם* (ihr Sichzusammensetzen) Ps. 31, 14; Qi. *יָסַד* (setzen, gründen) z. B. Jes. 28, 16; Qu. *יָסַד* 1 Kg. 6, 37 etc.; vgl. noch *מִיִּסֵּד* 7, 10; Ho. Inf. *הִיִּסֵּד* (das Ge- gründetwerden) Esra 3, 11 und 2 Chr. 3, 3; aber beim Particip *מִיִּסֵּד* (gegründet), also *mussād* Jes. 28, 16, und man kann nicht sagen, dass das Vorausgehen des Substantivums *מִיִּסֵּד* jene Ver- doppelung des *ס* geschaffen hat, sondern nur, dass dieses Voraus- gehen die Wahl einer auch an sich möglichen und vielleicht gebräuchlichen Verdoppelung angeregt hat.

*יָסַר* (in Zucht nehmen); Impf. Qal mit Suff. *יִסְרֵנִי* Jes. 8, 11 (Qimchi 94, b sieht in dieser Form richtig das Qal, zieht aber dann die Meinung vor, dass sie Piel sei mit Sere statt Pathach: so auch im WB. s. v., nur dass da die Reihenfolge der beiden Ansichten umgedreht ist). — *אָסַרָם* Hos. 10, 10 mit Ver- erbungschateph-qames (S. 74) beim Dauerlaut *s*. — Bemerke den Inf. cstr. mit Femininendung *יִסְרָהּ* (= Qal) 3 M 26, 15; ferner *יָסַר* Ps. 118, 18 als einen der vier Fälle, in denen der Inf. abs. Qi. nicht *e*, sondern *o* hat; vgl. § 41, 5, f (Ps. 42, 2); § 42, 4. — Ni. *נִיִּסֵּר*, *יִיִּסֵּר*, *הִיִּסֵּר* (Zucht annehmen, sich warnen.

belehren lassen, vgl. Ps. 2, 10). — Aber in אִיטִירָם Hos. 7, 12 ist das י noch nicht durch die Schärfung des mittleren Stammconsonanten übertönt worden, sondern zeigt sich noch und zwar in der Umwandlung zu bequemerem י. Qimchi 94, b; WB. s. v.; Ew. § 131, c und Ges.-Kautzsch § 24, 2, Anm. geben nichts zur Erklärung. Bö. I. S. 258 sagt: „Zur deutlicheren Erhaltung eines Sinnvocal“, als wenn nicht א in so vielen Fällen genügt hätte, um den alten Sinnvocal des Hi. zu repräsentiren. Olsh. § 257, c und Stade § 120 halten die Form für einen Schreibfehler statt אִיטִירָם, weil Hi. sonst nicht vorkomme. Indess wie wären die Punctatoren darauf verfallen, das nicht vorkommende Hiq. zu setzen, wenn sie nicht eine bestimmte Tradition besessen hätten; und wie hätte die Tradition die häufige Pielform verkennen können, da sie doch vom Hiq. in der Aussprache so sehr verschieden klang? — Vgl. noch zwei Formen mit solcher Schärfung in § 37 (1 Kg. 3, 15; 1 Sm. 6, 12); S. 434 f.

g) Neben נִילָד (ist geboren) Pred. 4, 14; 1 Chr. 2, 3 etc. kommt im Perfectum bloss noch die 3. plur., und zwar (Olsh. § 263, b führt unrichtig auch נִילְדִי auf) folgendermaassen vor: נִילְדִי = *nulledû* 1 Chr. 3, 5; 20, 8. Qimchi 93, b: „Das Dagesch ist Aequivalent für den langen Vocal in נִילָד. Obgleich das י geschrieben ist, ist es doch in der Aussprache verloren gegangen“. Da hat das schon an sich doppelt lautende l den Process der Umwandlung begonnen, und wegen der Schärfung der Silbe hat sich das mit strengerer Zusammenpressung des Mundes gesprochene o in das schlaffer gesprochene u verwandelt. Ges. Lgb. S. 385: „Dagesch euphonicum“; Ew. § 140, a: „Nur vor einer neuen betonten Personenendung“; Olsh. § 263, b: „Verhältnissmässig junge Corruption im Munde des Volkes“; Stade § 425, a: „Die Richtigkeit dieser Punctuation steht dahin“. — הִילָדָה (das Geborensein) = *hullêdet* Hes. 16, 4 und auch defective הִילָדָה v. 5 und 1 M 40, 20. Das ist der Inf. cstr. Hoq. (Qimchi 93, b) mit Femininenendung. Da ist die Schreibung mit י die zu Grunde liegende, und es hat sich nur, weil der Dauerlaut l schon als einfacher nach seiner Natur wie doppelt klingt, eine kurze Aussprache des û ausgebildet, und ist daher auch Qibbus geschrieben worden. Anders ist es bei הִילָדָה Ri. 13, 8. Da ist der kurze u-laut das Normale, Zugrundeliegende, und die Pleneschreibung gehört zu den Fällen, wo im alttestl. Codex die später herrschend werdende Sitte sich anbahnt, auch ü

durch die mater lectionis zu bezeichnen, vgl. S. 389 über Hes. 27, 19; dieselbe Orthographie bei יָדָה noch Ri. 18, 29; Hi. 5, 7. — Die Form aus Ri. 13, 8 ist überdiess Ptc. Qu. ohne ך nach Qimchi 62, a; Ew. § 169, d; Olsh. § 250, c; Ges.-Kautzsch § 52. Anm. 6; Stade § 617, b; aber Bö. II. S. 224 „Passivum Qal“.

Von hier wird ein Licht auf die Bildung der םֿ״י zurückgeworfen. Denn nicht das ״י, sondern der mittlere Stammconsonant hat wegen der Dauer [oder Stärke] seines Lautes einen Theil der םֿ״י abgetrennt; vgl. schon oben bei der Eintheilung der Dag. forte S. 53. — Ebenso hat Mühlau gegen die Annahme einer „Assimilation“ in diesen Verben sich ausgesprochen in der Recension von Ges.-Kautzsch (Schürer's Theol. Literaturztg. 1879, Nr. 16), nur dass er Quelle und Verlauf des Processes umgedreht und, wie mir scheint, unrichtig darstellt, vgl. seine Worte: „Ich halte es für bedenklich, hier [bei םֿ״י] von Assimilation zu reden, da Formen wie יָצָר nicht zunächst aus *jūc̣sor* oder *jīc̣sor* entstanden sind, sondern die Mittelformen *jīc̣sor* voraussetzen, deren erster Radical aus rein euphonischen Gründen (zum Zweck bequemerer Aussprache) verkürzt worden ist, was wiederum die Schärfung des folgenden Consonanten nach sich gezogen hat“.

### § 37. Verba םֿ״י.

Qal. Impf. Von dem ungebräuchlichen Perf. יָטַב (gut sein) wird gebraucht יִטַּב 1 M 12, 13 etc.; ferner gehören dazu von יָנַק (saugen) 4 M 11, 12 etc. יִנַּק 5 M 33, 19 etc; dann יָקַץ (erwachen; vgl. *يَقِظُ jākīza*) 1 Kg. 18, 27 und יָקָץ Hab. 2, 7, während im Perf.; Imp.; Inf. das Hi. הִקִּיץ (direct-causativ: „das Regesein ausüben“, daher „sich regen“) gebraucht wird, welches auch im Impf. vorkommt Jr. 51, 39 etc., sodass also das Impf. von beiden Verben existirt. Auch יִקָּץ (und er erwachte) zeigt sich einmal 1 Kg. 3, 15, weil das *q* mit seinem starken Laute doppelt klang und daher *i* sich verkürzte. — Ferner von יָשָׁר (gerade sein; vgl. *يَسَّرُ jāsara*; Impf. *jāšīru*) wird gebildet יִשָּׁר. Die Verschärfung des Sibilanten hat aber auch Verkürzung des *i* bewirkt (Qimchi 97, a „Das *i* ist verschluckt durch Dagesch“; so auch WB. s. v.); denn es wird einmal



gelesen יִצָּחָה (und sie [fm.] blieben auf geradem Wege)  
1 Sm. 6, 12.

יִצָּחָה — a) Obgleich die Subjecte ausdrücklich als säugende Jungkühe v. 10 bezeichnet sind, so scheint mir die Form bloss auf einer Ueberwucherung der männlichen Analogie zu beruhen, wie sie sich aus dem Hebr. selbst erklärt. Und dazu berechtigt die Erscheinung, dass in demselben v. 10, wo die weibliche Natur der Thiere so ausführlich beschrieben ist, unmittelbar dahinter zweimal das masculine Suffix steht. Diess die dritte „androgyn“ Form (Qimchi 19, b) neben Dn. 8, 22 und 1 M 30, 38. Nicht ist mit Bð. II. S. 138 auch hier, vgl. oben S. 417 sexueller Dual anzunehmen; denn das einheitliche Geschlecht der Thiere war zu genau beschrieben, und die LXX geben αὐτὰς βόας und eben nicht τὰ βόας, was Böttcher zum Vergleich heranzieht. b) Dieses ist die dritte Form, vgl. S. 239. 417, in welcher Ges. Lgb. S. 276; Ew. § 191, b; Olah. § 226, c; Ges.-Kautzsch § 47, Anm. 3 Einwirkung einer aramäischen (und allgemeiner semitischer) Bildung erkennen. c) Stade § 534 giebt auch hier die oben dargestellte doppelte Möglichkeit. Auch Müller § 264, c urtheilt hier wieder so, wie S. 417 angegeben. — Die geringere Wahrscheinlichkeit dieser Anschauungen, welche die Sache von auswärts und aus dem Alterthum erklären wollen, habe ich schon oben angedeutet.

Impf. consecutivum: יִצָּחָה 1 M 41, 37 etc.; יִצָּחָה Esth. 2, 9; יִצָּחָה 1 M 28, 16 (5 mit, 2 mal ohne י): aber auch יִצָּחָה 1 M 9, 24 findet sich neben der regelmässigen Form; יִצָּחָה 1 Sm. 18, 20. 26, plene 2 Sm. 17, 4; יִצָּחָה Ri. 14, 7.

יִצָּחָה finden wir 1 M 24, 33 als Kethib, aber dazu יִצָּחָה als Qeri; יִצָּחָה 50, 26 Kth. und kein Qeri dazu bemerkt; יִצָּחָה Ri. 12, 3 Kth., aber יִצָּחָה Qeri. Wenn wir nun nicht annehmen dürfen, dass die Nichtbemerkung eines Qeri 1 M 50, 26 ein Versehen der Masoreten ist, oder dass sie die Correctur von 24, 33 auch auf 50, 26 bezogen wissen wollten, so ist von ihnen ein Verb יִצָּחָה anerkannt worden. Die active Form kann aber nicht mit Delitzsch z. 1 M 24, 33 durch Berufung auf 43, 34 (wo im Unterschied von dem die Diener betreffenden Plural v. 32 der Singular den Joseph zum Subject hat, wie auch das יִצָּחָה gegen die LXX erweist) vertheidigt werden; sie behält auch bei Verweisung auf 1 M 11, 9; 48, 1 f. (Kautzsch § 137, 1) ihre Härte; und die Annahme einer Zuspitzung des j vom Hoqal zu ji in der lebenden Sprache (Ew. § 131, d; Tuch und Dlm. zu 1 M 24, 33) kann nicht gebilligt werden, vgl. S. 436 bei 2 M 30, 32. Daher möchte ich annehmen, die Masoreten hätten die Correctur von

24, 33 auch auf 50, 26 ausgedehnt wissen wollen. Auch Ri. 12, 3 halte ich die masoretische Annahme einer Verschreibung für richtig.

Ebenso scheint  $\text{הִשָּׁק}$  2 M 30, 32 (fehlt im Thes. von Ges. und bei Stade § 487 f.) weder zur Annahme eines sonst nicht existirenden Verb  $\text{הִשָּׁק}$  [=  $\text{הִשָּׁק}$  und  $\text{הִשָּׁק}$ ] (giessen) [so Mühlan-Volck s. v.], noch zur Annahme einer Zuspitzung des  $\text{u}$  beim Praeformativ Hoq. zu  $\text{i}$  [so schon ausdrücklich Qimchi 94, a. b; 97, a; Ew. § 131, d; B5. § 460 Schluss], sondern nur zur Anerkennung eines verschriebenen  $\text{י}$  [Olsh. § 242, d] zu berechtigen. Denn so unleugbar auch  $\text{u}$  durch  $\text{u}$  hindurch sich vielfach zu  $\text{i}$  erhöht hat, vgl. oben S. 128 f. 193. 215, so ist doch  $\text{הִשָּׁק}$  1 M 24, 33 von den Masoreten selbst nicht anerkannt und also an dieser Stelle eine Verschreibung des  $\text{י}$  für  $\text{י}$  angenommen worden. Ferner von den zwei weiteren durch B5. § 460 angeführten Beispielen ist  $\text{הִשָּׁק}$  (bedeckter Gang) 2 Kg. 16, 18 gleichfalls von den Masoreten für Fehler erklärt worden und ist auch an sich eine ganz unwahrscheinliche Bildung, und ebenso ist es bei  $\text{הִשָּׁק}$  (Grundlagen) Hes. 41, 8. Und es ist unbegreiflich, wesshalb wir die Correcturen der Masoreten in einer solchen Sache nicht respectiren sollen, worin doch wirklich viele Fehler vorgekommen sind (Verschreibung des  $\text{י}$  für  $\text{י}$ , wie oben S. 128 f. nachgewiesen ist) und worin sie doch hätten geneigt sein müssen, eine gute Lesart zu erkennen wegen der herrschenden Tendenz das  $\text{u}$  als  $\text{u}$  zu sprechen. Also halte ich es für das richtigste, in  $\text{הִשָּׁק}$  eine von den Masoreten übersehene Verschreibung für  $\text{הִשָּׁק}$  zu erkennen.

Bei  $\text{הִשָּׁק}$  (sie [fm.] werden wüste sein) Hes. 6, 6 liegt die Sache anders, weil die Existenz eines Verb  $\text{הִשָּׁק}$  durch die Nomina  $\text{הִשָּׁק}$  (Wüste) etc. ohnehin feststeht. Da kann jene Form eher als Spur davon angesehen werden, dass auch das Verb  $\text{הִשָּׁק}$  noch in Gebrauch war. So Qimchi 96, b; Ges. Lgb. S. 384 und Thes. s. v.: Olsh. § 242, c, „falls der Text richtig ist“; B5. II. S. 560; Mühlan-Volck s. v. Ew. § 138, b will unbegreiflicherweise mit Berufung auf  $\text{הִשָּׁק}$  1 Kg. 1, 1, worin doch [wenn es von  $\text{הִשָּׁק}$  kommt, wie Ewald mit dieser Berufung voraussetzt] Ersatzverdoppelung liegt (vgl. oben S. 365) unsere Form von  $\text{הִשָּׁק}$  ableiten. Stade § 536, d:  $\text{הִשָּׁק}$  ist zu lesen.

Imperativ und Infinitiv existiren von keinem dieser Verba; ebensowenig ein Niqtal. — Qi. zeigt die Abweichung  $\text{הִשָּׁק}$  (und er leitete sie gerade) 2 Chr. 32, 30. Da lassen zwar viele Codices das Dagesch aus dem Schin aus, aber die Masora fordert es (J. H. Michaelis z. St.). Qimchi 97, a: „Seine Normalform ist  $\text{הִשָּׁק}$  mit Mobilität der beiden Jod, und beim Quiesciren des ersten Stammconsonanten würde sein Vocal auf

das Jod praeformativum geworfen“. Es ist aber gar nicht sicher, dass das Qittel vom Consonantentext gemeint war, weil das Hiqtıl היקטיל existirte, vgl. nachher; also scheint vielmehr היקטיל vom Consonantentext beabsichtigt. — Die punctirte Form aber muss als forma mixta auf die Möglichkeit, Hiqtıl oder Qittel zu lesen, hindeuten wollen. — Nicht erwähnt von Ges. Lgb. u. Thes. Ew. § 83, b, Anm. „Das doppelte Jod steht im Kethib“; § 232, f.: Das Qeri hat Syncope des Jod, ist also Piel; bei Olsh. nicht; Bō. I. S. 284 wie Qimchi; ebenso Stade § 123, a.

Hiqtıl. Perfect. היקטיל 1 M 12, 16 etc.; היקטיל 1 M 21, 7 etc.; auch היקטיל (wehklagen) Jes. 13, 6 etc. vom ungebräuchlichen היקטיל. — Imperfect היקטיל 1 M 4, 7 etc. Die Form היקטיל Nah. 3, 8 (von Qimchi weder 93, a noch im WB. s. v. bemerkt) hat den Sinn „Bist du (fm.) besser?“; Trg.: *הא אתה טבא*; [LXX ganz frei: *ἐτοιμάσαι μερίδα Ἀμυών*]. Darum ist es richtiger, die Form mit Ges. Lgb. S. 388; Thes. s. v.; Ew. § 139, a, Anm.; Olsh. § 242, a; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 70 (Stade erwähnt die Form nicht) für Qal, als mit Bō. II. S. 561 für Hiq. ohne *i* [= היקטיל Jr. 2, 33] zu halten. — Ueber היקטיל Hi. 24, 21 siehe oben S. 421 f. — היקטיל 2 M 2, 7. — Mit unversehrtem Diphthong findet sich noch היקטיל Spr. 4, 25; אושר Jes. 45, 2 Kth. ist nur Versehen, wie das Qeri אושר anerkennt. — Mit unsyncopirtem ה (S. 294 f.) היקטיל Jes. 52, 5; regelmässig nur היקטיל Mi. 1, 8. — Ueber היקטיל Jes. 15, 2 f.; 16, 7; היקטיל Jr. 48, 31; היקטיל Hos. 7, 14 und היקטיל Jes. 65, 14 siehe oben S. 421 f. — Qimchi 93, b. 94, a: „So mit schewairtem Präformativ nach der Lesung Ben Aschers; aber nach der Lesung Ben Naphtali's quiescirt das י, der erste Stammconsonant, und das י praeformativum in Sere“. — Jussiv היקטיל (er möge gut sein lassen!) 1 Kg. 1, 47, also plene auch in der Stammsilbe geschrieben. — Cohortativ: z. B. היקטיל (ich will zur Rechten gehen) 1 M 13, 9. — Imperfectum consecutivum: z. B. היקטיל 2 M 1, 20. So auch ganz normal היקטיל 1 Sm. 1, 23 und היקטיל (und er liess ihn saugen) 5 M 32, 13. Aber daneben findet sich היקטיל (und sie säugte ihn) 2 M 2, 9. Diess ist von יק abgeleitet bei Ew. § 15, c; 253, b; Olsh. § 257, c; Bō. II. S. 471; Ges.-Kautzsch § 70, Anm. „nach Art der יע“; und auch Ges. Thes. und Mühlau-Volck, welche ein Verb יק aufführen, scheinen geneigt, eine unrichtige Punctuation der Form für יק anzunehmen. Qim. nimmt 95, b zwei Wurzeln, יק und יק, an. Bei Stade finde

ich es nicht erwähnt. — Imperativ: z. B. הִלֵּל Sach. 11, 2, etc.: הִימִינִי Hes. 21, 21. — Infinitiv z. B. לְהִמִּין 2 Sm. 14, 19. — Particip z. B. מִיְמִינֵי 1 Sm. 16, 17, auch in einer oder beiden Silben defective geschrieben; aber mit unversehrtem Diphthong מִיְמִינֵי (solche, die mit der rechten Hand thun) 1 Chr. 12, 2

הָאֱמִינִי Jes. 30, 21. — Weil die Formen von הָאֱמִינִי (glauben) wahrscheinlich auch, obgleich in der Punctuation keine Spur vorkommt, diesem Verb und dem הִימִינִי (zur Rechten gehen) ein. Und nur so erklärt es sich, dass für „ihr geht nach rechts“ einmal eine Form von הָאֱמִינִי entlehnt ist: eben die, welche an der Spitze dieses Absatzes steht. Qimchi bemerkt die Form nicht Mikhlol 94, a bei יָמִין; aber im WB. unter diesem Worte sagt er nach Aufzählung der regelmässigen Formen: „Und es kommt ם mobile als Aequivalent für das ם vor in dem Worte יָמִין“. Von den Gelehrten, welche neuerdings diese Form überhaupt erwähnt haben, haben Ges. Thes. s. v. und deutlicher Ew. § 106, c, Anm. an den etymologischen Zusammenhang des Verbums יָמִין mit אָמִין erinnert. Dieser ist nicht zu bestreiten, vgl. das Arab. u. Aram., thut aber nichts zur Erklärung unserer Form, weil doch nicht angenommen werden kann, dass neben den uns überlieferten Formen von יָמִין, also הִימִינִי etc. auch solche von אָמִין in der Bedeutung „nach rechts gehen“ einhergegangen seien. oder dass ausnahmsweise der Prophet im Bewusstsein von jenem etymologischen Zusammenhang einmal die Form von אָמִין gebildet habe. Der dritte, welcher die Form erwähnt hat, Böttcher, erinnert § 441 an Uebergang eines ם in ם. Dieser ist wieder an sich unzweifelhaft, thut aber nichts zur Erklärung unserer Form, weil dieser Uebergang nur zwischen zwei Vocalen eingetreten ist, hier aber höchstens eine Form הָאֱמִינִי, aber nicht ein unmögliches הָאֱמִינִי angenommen werden könnte. Höchstens am Wortende ist aber ם in ם, übergegangen, vgl. מָצָא 1 Chr. 6, 10 etc. und מָצָא 2 Sm. 17, 25 etc. [Ew. § 16, b: Bō. § 471]. Es liegt also ausser aller Möglichkeit, dass (mit Böttcher) hier ein הָאֱמִינִי beabsichtigt und diess nur falsch so, wie es oben citirt ist, punctirt worden sei. Mühlau-Volck s. v. יָמִין sagen bloss: „In derselben Bedeutung steht auch יָמִין Jes. 30, 21“.

### § 38. Verba ע"י quiescentia.

Vorbemerkung: Einige Verba ע"י, welche zugleich Verba primae gutturalis [יָרַר] (weiss werden, erblassen) nur יָרַר Jes. 29, 22], oder zugleich Verba tertiae gutturalis sind, zeigen ihr

ו als festen Consonanten: קָרַע (hinschmachten, hinscheiden), קָנַע z. B. 1 M 6, 17; קָרָה (schreien) nur יִקְרָהי Jes. 42, 11 in Pausa; קָיָח (luftig, daher weit sein) 1 Sm. 16, 23, יִקְרָה Hi. 32, 20. — Die andern Verba, welche Bō. § 1131 anführt (עָרַר, עָרַל, עָרַע), gehören, weil bloss im Qittel gebräuchlich, auf S. 453. — Diejenigen Verba nun, deren mittlerer Stammconsonant ו [oder י] quiescirt, pflegt man nicht in der 3. sg. Pfi., sondern im Inf. ostr. Qal zu citiren, weil dieser das ו [oder י] enthält.

Paradigma: קָיָם, aufstehen.

### 1. Transitives Qal.

Perf.	Impf.	Imp.	Inf.	Ptc.
קָם	יָקִים	קִים	קִים	קָם
קָמָה	יָקִימִי	קִימִי	קִים	קִים
קָמָה	יָקִימֶנּוּ	קִמְנָה		

Das *ā* von קָם ist auch einmal plene geschrieben Hos. 10, 14. Aber diese Form sollte vielleicht קָאם gelesen werden, weil bei diesen Verben, vgl. bei den ע"ע S. 358 f., zur Herstellung der Dreiconsonantigkeit eine Umbildung mit mittlerem א sich zeigt. Sie ist von den Punctatoren anerkannt in קָאמָה (und sie wird sich erheben) Zach. 14, 10. (Von Qimchi, WB. zu קָיָם gezogen, als eine Umbildung von קָמָה betrachtet). Aber beim Particip ist sie wieder nicht anerkannt in קָאָם (mit Wegwerfung behandelnd; verachtend) Hes. 16, 57; 28, 24; obgleich bei diesem Verb sich die Zerdehnung im Hauptworte קָאָם (Verachtung) Hes. 25, 6. 15; 36, 5 gezeigt hat. Es zeigt sich freilich auch קָשִׁים Hes. 27, 26 und darum haben jedenfalls die Punctatoren, wie Qimchi gedacht, der zwar im WB. ein Verb קָאָם ansetzt, aber sagt: „[die aufgezählten Formen sind] Mittelwort nach der Analogie von קָמִים“.

קָע (er hat niedergetreten, verachtet) Zach. 4, 10 nach ע"ע-Analogie; Anlass dazu gab בָּזָז (plündern); ebenso קָח (er hat übertüncht) Jes. 44, 18; Anlass dazu gab die Neigung des ח zu virtueller Verdoppelung.

Wegen der Schwere des Stammvocalen haben, wie im Hiqtıl das regelmässigen Verbs, auch die Vocalafformative den Accent auf der Stammsilbe gelassen; und so auch beim Niqtıl und Hiqtıl. Aber im Perfect und Imp. Qal ist einige Male auch das Vocalafformativ betont; manchmal, damit das Sprechorgan für die Production eines folgenden Guttural aus-

ruhe, manchmal, damit gleicher Tonfall, wie in der Umgebung hergestellt werde, einmal, damit Tonwechsel eintrete; vgl. beim Imperativ.

Während beim Hiqtıl des regelmässigen Verb im Perf consecutivum der Accent der vocalisch afformirten Formen nur in éinem Beispiele (oben S. 208) fortgeschoben wurde, wird er hier im Qal und Niqtal fast ebenso oft fortgeschoben als er bleibt; also וְקָמָה oder וְקָמָה. Bemerke noch וְשָׁבָה (und sie wird zurückkehren) Hes. 46, 17 mit der alten Endung *at*.

צָקָן Jes. 26, 16; Trg. מְלִמִּין הָרִי (fuerunt docentes); danach hat man es erklärt = „sie haben ausgegossen“ und Qimchi 95, a leitet es von צָק (vgl. oben S. 431) ab, indem er mit Berufung auf רִי Ri. 19 (oben S. 399) eine Aphaeresis des *·* annimmt. Er erwähnt aber auch, dass Rabbi Jona die Form von einem צָק abgeleitet habe. Für das הָן beruft er sich auf רִדְעִין (oben 420). Er giebt der Ableitung von צָק den Vorzug im WB. s. v. und fügt hinzu, die Bedeutung sei = אֲנֶחֱ. Diese Ableitung ist die richtige nach Ges. Lgb. S. 265; Olsh. S. 455: Ges.-Kautzsch § 44, 1; Müller § 271, e; Mühlaus-Volck s. v. — Die LXX übersetzen aber: ἐν ὀλίγῳ μικρῶ. Sie haben also צָק in seiner gewöhnlichen Bedeutung „enge sein“ genommen. Das entspricht dem Parallelismus בָּצָר. Ich übersetze desshalb: „Sie sind bedrängt, so ist [ihr] Geflüster Deine Züchtigung für sie“. — Bö. II. S. 132, Anm. „צָקָן zu punctiren“ [unnöthig: Ew. § 190, b „Gehört nicht hierher“ [?]; Stade § 411, a „Ist verdächtig“.

רָמִי (sie sind hoch) Hi. 22, 12 mit Dag. f. orthoconsonanticum pausale (S. 53). So insgemein; vielleicht ist es aber principiell richtiger, die Verdoppelung auf רָמִי-רָמִי-Analogie zurückzuführen mit Bö. II. S. 519.

Von den consonantisch afformirten Personen bemerke z. B. קָמָה (du hast als Fremdling gewohnt) 1 M 21, 23, plene vielleicht damit die Wortgestalt auf vier Consonanten gebracht werde. — Die Vermuthung, dass קָמָה ([bis] ich aufstand) Ri. 5, 7 vielmehr als 2. sg. fm. hätte gefasst und punctirt sein müssen (Bö. II. S. 132), also: קָמָה, ist erlaubt, wird aber von den LXX mit ἐως οὗ ἀνέστη Δεββώρα nicht unterstützt, indem diese bloss anstatt der 1. pers. die bei der namentlichen Auf-führung des Subjectes leichtere 3. pers. gesetzt haben (richtig hat also Wellhausen [4. Aufl. von Bleeks Einl. in das A. T.

S. 633] nur mit Unentschiedenheit conjicirt: קָמְרוּ); vergl. das Trg. עַד דְּאַשְׁתַּלְחִית אֲנִי דְבוּרָה (bis ich, Debora, gesandt wurde).

In וַתִּצְעַק (und ihr werdet aufspringen) Mal. 3, 20 ist durch den Einfluss des folgenden Sibilanten und des leicht sich anschliessenden Dentalen Erhöhung und zugleich Erleichterung des *a* zu *i* eingetreten; vgl. einen sichern Beweis für diese Einwirkung des *v* oben S. 196; vgl. weiter S. 406. 411. Vgl. als etwas ähnliches die Lesart Zach. 14, 5 וַתִּצְעַק (und ihr werdet fliehen) neben וַתִּצְעַק (und verschlossen wird sein); J. H. Michaelis; Köhler und Baer z. St. Nach dem Targ. וַתִּצְעַקִּים und den LXX (*καὶ φραγθήσεται*) ist das Niqtal von צַעַק gemeint. Wie aber ist nun die letztere Lesart וַתִּצְעַק zu erklären? Nun, man kann denken: aus solcher Umbildung der normalen Aussprache וַתִּצְעַק, wie dieselbe Mal. 3, 20 vorliegt, sodass erst וַתִּצְעַק entstanden wäre und dann in וַתִּצְעַק umgeändert worden wäre, weil diess hier wegen ו"ו möglich schien.

Imperfect. — Das *u* wird auch defective geschrieben, vgl. וְיָסֵר (er soll weggehen) 2 Kg. 4, 8; denn nach וְיָסֵר v. 10 soll auch jene Form Indicativ, nicht Jussiv sein. — Erwähnt seien noch zur Vergleichung mit den oben S. 431 genannten Formen von יָצַק die beiden Imperfecte von dem S. 440 Jes. 26, 16 besprochenen צִיָּק (giessen): יִצְּקִי Hi. 28, 2; 29, 6; 41, 15 (LXX: *καταχέει*); v. 16 (feststehen; LXX: *πέπηγεν*).

וְיָרֵר Hi. 39, 8 ist nicht bloss wegen des parallelen וְיָרֵשׁ eine 3. sg. Impf.; sondern für das von den Meisten [Röd. in Ges. Thea. s. v. „pervestigatio“; Olsh. § 212; (Bö. erwähnt die Form nicht); Mühlau-Volck „das was einer erspäht, aufsucht“; Stade § 259, b] bevorzugte Nomen lässt sich auch keine vom Imperfect abgeleitete Bedeutung finden, wie sie doch auch in dem immer verglichenen וְיָקֵט „das was besteht, der Bestand“ vorliegt. Für die 3. sg. Impf. hält die Form auch Ew. § 87, a, Anm. und stellt es als einen Pendant zu וְיָרֵר, vgl. oben S. 399, hin.

וְיָקַט (ist abgeschnitten) Hi. 8, 14 von וְיָקַט, wegen des *o* nach ו"ו-Analogie; vgl. S. 344 und 447 f.

Den vor Consonantafformativen erscheinenden Laut *ä* betrachte ich als Vocalstammauslaut, wie bei den ו"ו, S. 322. Wo er vorhanden ist, trägt er den Accent. Bemerke die Schreibart וְתִפְצְצוּהָ (sie [fm.] werden sich ausbreiten, zerlassen [vor Reichthum an Gütern] Zach. 1, 17. — Ohne Vocalstammauslaut findet sich וְתִשְׁבְּרוּהָ (sie [fm.] werden zurückkehren) 1 Sm.

7, 14; oder auch mit ך Hes. 16, 55 (zweimal), während dort die 2. pl. mit Vocalstammauslaut folgt (תִּשְׁבְּרִינָה). Die kurze Form steht auch Hes. 35, 9 Qeri; über das Kethib siehe S. 401. Es ist sicherer Anhalt zu der Behauptung vorhanden, dass die leichte Zusammensprechbarkeit des Stammendconsonanten mit dem Afformativanlaut die Hauptbedingung für die Unterdrückung des Vocalauslautes gewesen ist; vgl. S. 449. 462 beim Niq. und Hiq., auch S. 498 und § 42, 10, e die Formen von בּוֹא. — In den Formen ohne Vocalstammauslaut hat sich durch die doppelte Schliessung der Silbe und durch den Druck des Accentus ū zu o und i zu e zerdrückt, wenn sich nicht für dieses e vielmehr a als Vocal der entsprechenden starken Formen, oder endlich beim Fortrücken des Accentus i einstellte.

Jussiv. — Ausser in der regelmässigen Form mit tongedehntem ō (יָקֻם, er möge aufstehen!) kommt er auch öfter mit defective oder selbst plene geschriebenem u vor, z. B. יָקֻם אָבִי 1 M 27, 31; vgl. die andern Beispiele nach Bō. II. S. 171 Jr. 46, 6; Ps. 18, 47; Spr. 3, 30 Kth.; 9, 4. 16; Ri. 6, 18; die Stelle 1 Kg. 13, 6 ist aber falsch citirt, weil da richtig ō steht. — Die Begründung, welche Bō. § 1132, 3 in folgendem א, ה, ע, מ sucht, könnte bei den ersten drei Lauten nicht so, wie es Bō. II. S. 171, meint, indem er jenes erste Beispiel *jaqu-mabi* umschreibt, aufrecht erhalten werden. Denn das ה könnte doch nicht ebenfalls in der Aussprache übergangen worden sein, und ebensowenig folgendes ע. Vielmehr können die folgenden Gutturale nur insofern zur Erklärung dienen, als sie einen schweren Laut in der vorausgehenden Silbe begünstigten, vgl. S. 143 f. 425. Dass das folgende מ den u-laut begünstigte, versteht sich von selbst. — אֶל־תִּצָּר (nicht mögest du bedrängen!) 5 M 2, 9; nach v. 19 von צִיר, Bō. § 1138. ō ist durch ַ in a verwandelt.

Impf. consecutivum. — יִקָּם 1 M 4, 8 etc. Z. B. auch יִקָּז (und er trieb vorüber) 4 M 11, 31; so Qimchi, WB. s. v.: „קָז Ps. 90, 10 ist intransitiv; aber transitiv ist 4 M 11, 31; alle Formen haben die Bedeutung des Entferns der Sache von ihrem Orte“; Ges. Thes.; Bō. II. S. 500; Mühlau-Volck s. v.: Stade § 484, a; Knobel z. St., „wenn man nicht lieber יִקָּז lesen will“. In der 3. sg. m. und fm. giebt es nur zwei Fälle, wo der Consonantentext ַ hat, Hes. 18, 28 und 2 Sm. 13, 8; aber die Punctatoren haben beide Male ō gesprochen. Die 1. sg. behält immer ihr ū, plene oder defective; vgl. יִאָּקִים Neh. 2, 12.



Aber die 1. pl. hat wieder  $\text{וַיֵּשֶׁב}$  Neh. 4, 9, wenigstens im Qeri, während das Kethib  $\text{וַיֵּשֶׁב}$ , also  $\text{u}$  zeigt. —  $\text{וַיִּסָּר}$  (und er wich) 2 M 5, 27 etc. und so bei allen mit schliessendem  $\text{וַיִּ}$ ; vgl. noch  $\text{וַיִּצַּר}$  (und er formte) 2 M 32, 4 (Qimchi, WB. pag. 310, b); 1 Kg. 7, 15; ausser bei  $\text{וַיִּגָּר}$  (und er wohnte als Fremdling) 1 M 20, 1 etc. (Qimchi, Mikhlol 103, a); auch das Feminin 2 Kg. 8, 2.

Imperativ. — Die 2 sg. m. öfter defective:  $\text{קָם}$  Jos. 7, 10, 13;  $\text{רָץ}$  (lauf!) 1 Sm. 20, 36 und Sach. 2, 8;  $\text{שָׁב}$  2 M 4, 19 und 1 Kg. 18, 43. Aus diesen wenigen Fällen neben  $\text{קִים}$  42mal ( $\text{רִיצָה}$  allerdings auch nur zweimal: 2 Sm. 18, 23 bei Athnach; 2 Kg. 4, 26 vor Maqqeph) und  $\text{שִׁיב}$  27mal kann man nicht mit Bö. II. S. 499 schliessen, dass jene defective geschriebenen Formen fälschlich mit Qibbus punctirt seien, und beim Leben der Sprache dieser Imperativ auch mit  $\text{ō}$  gesprochen worden sei. Nur dieses vielleicht lässt sich sagen, dass das  $\text{u}$  beim Imperativ auch kürzer gesprochen worden sei; also wie im Arab. — Die verstärkte Form  $\text{קִימָה}$  ist auf der Letzten vor Gutturalen betont (obgleich nicht ohne Ausnahmen; vgl. Jr. 40, 5 vor  $\text{א}$ ; Ps. 44, 27 vor  $\text{ע}$ ; Bö. II. S. 503); vgl. Ri. 4, 18; 4 M 10, 35 f. etc.

Wie bei  $\text{לָמַד}$ , vgl. oben S. 143 f., hat Hupfeld auch in Bezug auf diese Imperative den Einfluss der Gutturalen, wie ihn Elias Levita zu Qimchi 101, b lehrt, in Abrede gestellt; aber die Ableitung der Milrabetonung aus der Stärke der Aufforderung hat wieder mehr Ausnahmen, als die Ableitung aus dem Gutturaleinfluss gegen sich vgl. insbesondere Ps. 35, 2 und 7, 8, wo  $\text{קָמָה}$  und  $\text{קִמָּה}$ , obgleich auch in Bezug auf Gott gebraucht, doch nicht Milrabetonung haben, weil keine Gutturalis folgt. [Qimchi 101, b „Jedes  $\text{קִימָה}$  der Psalmen ist Milra, ausser Ps. 35, 2]. — Also kann die Milrabetonung nicht in der Bedeutung des Gottesnamens (m. a. W. in der daraus angeblich dem vornusgehenden Imperativ zufließenden besondern Stärke), sondern nur aus dem gutturalen Anlaut der Gottesnamen folgen. Und überdiess, wenn wir jene inhaltliche Beziehung der Gottesnamen zu dieser Milrabetonung annehmen wollten, so würden dagegen sprechen Beispiele wie  $\text{קִימָה}$  (kehre doch zurück!), welche Gott durch den Propheten seinem Volke Israel zurufen lässt (Jr. 3, 12; Hos. 14, 2); denn kann es eine stärkere Aufforderung geben, als diesen Zuruf Gottes an sein Volk? — Ueberdiess hat der gutturale Anlaut der Gottesnamen seinen Einfluss nur auf die beiden am häufigsten damit verbundenen Imperative ausgeübt; nicht auch z. B. auf  $\text{רִימָה}$  (sei doch hoch!) Ps. 21, 14, vor  $\text{אֲרִימָה}$ ; vgl.  $\text{קִימָה אֲלֵי}$  (rege dich doch

in Bezug auf mich!) Ps. 7, 7. — קָמָה vor קָמָה 2 Sm. 15, 27 bemerkt Qimchi 101, b als Ausnahme, obgleich er es nicht in correcten Exemplaren gefunden habe.

Die 2. sg. fm. hat Milrabetonung zur Herstellung gleichen Tonfalls mit der Umgebung Jes. 21, 2; 51, 9; 52, 1; Zach. 13, 7 und zur Herstellung einer Tonabwechselung Ri. 5, 12; vgl. noch dieselbe Erscheinung § 39, k. — Die 2. pl. fem. קָמָה steht Jes. 32, 9.

Der Infinitivus constructus selten defective: לָמַח (um zu fliehen) 4 M 35, 6; auch רָם (sich erheben) Ps. 12, 9. Es kann nicht wegen der scriptio defectiva mit Bō. II. S. 501. 519 die Aussprache mit Cholem als beabsichtigt angenommen werden. — Wenn auch plene geschriebenes *o* im Inf. cstr. erscheint, so wird man darin wohl ע"ע-Analogie zu sehen haben; vgl. עָרַעַב (bis zum Zurückkehren) Jos. 2, 16; מָיַם (wanken) Ps. 38, 17; 46, 3 und neben רָם (sich erheben) Hes. 10, 16 auch רָם v. 17. Hierher ziehe ich auch עָרַח (Zuflucht suchen) Jes. 30, 2 mit Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. עָרַח; gegen Bō. II. S. 481, der es von עָרַח nach ע"ע-Analogie ableitet. Die Andern erwähnen die Form nicht. Stade hat sie im Index und verweist auf S. 339, wohin die Form allerdings gehört, aber da steht dieselbe nicht.

Inf. absolutus, wie z. B. קָם Jr. 44, 29.

Dass מָרַח Jes. 28, 28 durch \* protheticum vermehrt sei, läßt sich wohl behaupten, da dieses vor ר sich findet, ein Stamm מָרַח (dreschen); aber sonst nicht existirt. Auch Qimchi Mikhlol 107, b, ebenso WB s. v. מָרַח sagt: „Das \* ist Zusatzbuchstabe und es ist Infinitiv“. So auch Ges. Thes. s. v. מָרַח: „Haec radix in incertis ponenda“; Ew. § 240, c; Bō. § 256, 2; 253, 3; 528, β; 988, 1; Mühlau-Volck setzen zwar ein מָרַח an, verweisen aber auf Böttcher. Dagegen Olshausen § 245, k: „Dass \* nicht Inf. abs. von מָרַח sein kann, versteht sich von selbst; wenn nicht ein blosser Schreibfehler vorliegt, ist als Wurzel מָרַח = מָרַח zu betrachten“. Von מָרַח scheint auch Stade die Form abzuleiten, weil er sie nicht erwähnt. — מָרַח Hes. 1, 14 scheint aber als leicht möglicher Schreibfehler für מָרַח mit Olsh. § 245, h angesehen und nicht von einem sonst nicht existirenden מָרַח = מָרַח (Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v.; Bō. II. S. 227 „bloss zur Ausdehnung“) abgeleitet werden zu müssen. Qimchi im Commentar z. St. sagt bloss, dass מָרַח מָרַח vom „auf- und absteigenden Blitz“ hergenommen sei; ebenso Raschi z. St. „wie die Flamme des

Schmelzofens, welche ununterbrochen aus der Mündung desselben herausgeht". — יָצָא vor dem verbum finitum, wie sonst der Inf. absolutus Jr. 46, 5. — יָצָא zur Verstärkung des Hiq. von יָצָא Jr. 8, 13; Zeph. 1, 2 kommt vom synonymen יָצָא (zusammenraffen, wegraffen). Qimchi, WB. s. v. יָצָא, יָצָא ist nicht von dieser Wurzel, sondern von יָצָא, aber es ist von derselben Bedeutung „enden“; so auch Ges. Thes. s. v. יָצָא; Bō. II. S. 227; Mühlau-Volck s. v. יָצָא; nur Ew. § 240, c hält das י für erzeugt, um Gleichklang mit dem folgenden Impf. zu bewirken.

Participium activum, wie יָצָא, auch plene יָצָא (occupirt = besitzlos seiend) 2 Sm. 12, 1. 4; Spr. 10, 4; aber wahrscheinlich nach dem Consonantentexte mit mittlerer Zerdehnung durch א, wie im Aramäischen = *ra'esch*, *rajesch*; vgl. oben S. 439 beim Perfect. — Mit getrübt *a* קִימִים (Aufstehende) 2 Kg. 16, 7; (Qimchi 101, a); בִּיטִים (Niedertretende = Kelternde) Zach. 10, 5; auch יָצָא (herausführend) Ps. 71, 6; לִיט (verhüllend) Jes. 25, 7.

Partc. passivum mit neutraler Bedeutung: יָצָא (zurückgewichen seiend [לֵב im Herzen]) Spr. 14, 14; יָצָא (abgewichen seiend) Jes. 49, 21; Jr. 2, 21; Jr. 17, 13, hier bloss Qeri, während das Kethib eine der vielen Verschreibungen des י für ו ist, und gar nicht mit Bō. II. S. 501, Anm. daran zu denken ist, eine Nominalbildung יָצָא als existirend vorauszusetzen; יָצָא (zurückgekommen, abgekommen) Mi. 2, 8, nämlich vom Kriege. Alle diese Stellen, ausser der ersten, sind von Qimchi 101, a genannt, und er erinnert auch an solche adjectivische Participia vom festen Verb, zunächst an Ri. 8, 11; oben S. 176 f

2. Intransitives Qal. Mit *e* bloss יָצָא (er starb) = *mēt*; יָצָא, יָצָא, יָצָא, [יָצָא oder יָצָא] יָצָא. — Mit *o* יָצָא (sich schämen, beschämt werden) = *bōsch*; יָצָא, יָצָא, יָצָא, יָצָא, [jedenfalls יָצָא, יָצָא, יָצָא]. Neben יָצָא (sie sind gewichen) Ps. 78, 30; Hi. 19, 13 findet sich auch יָצָא (sie sind abgewichen) Ps. 58, 4. Und von diesem יָצָא kann auch יָצָא (sie drückt sich weg, ist fremd, widrig) Hi. 19, 17 abgeleitet werden; also braucht nicht mit Bō. § 1142 wegen der letzten Form ein eigenes Zeitwort יָצָא angenommen zu werden; obgleich diess vielleicht sicherer ist. — יָצָא (gut sein) ist das Perfect für das ungebräuchliche יָצָא; nur יָצָא 4 M. 24, 5; HL. 4, 10.

Imperfect. — יָצָא, also nach der Analogie der Transitiva; vgl. יָצָא Hes. 13, 19.

יְקַשֵּׁי Jes. 29, 21 mit Athnach bei Ultima; Trg. ganz frei: Worte des Gesetzes erfragen sie zum Fallstrick für ihn; LXX: *πρόσκομμα ὁψουσιν*. Qimchi im Commentar z. St. leitet es von קָשׁ her im Unterschied von Anderen, die es von קָשׁ ableiteten. Im WB. s. v. קָשׁ billigt er aber die letztere Ableitung. Die Ableitung von קָשׁ als einem Synonymum von קָשׁ (oben S. 406 f.) ist mit Recht vertreten worden von Ges. Thes. s. v.: Ew. § 117, d; Olsh. § 244, b; Mühlaus-Volck s. v.; Stade § 411, a; Müller § 271, g. Aber dieser ist auch nicht abgeneigt von der letzten möglichen Deutung, dass nämlich die Form Perfect von קָשׁ sei § 263, a, und dafür ist B5. II. S. 132. Aber Delitzsch z. St. sagt dagegen richtig: Als Perfect müsste die Form יְקַשֵּׁי lauten.

Nur *וְיָא* etc. zeigt das *e* der Zustandsverba. An der Form ist nicht das *o* das zu Erklärende, denn dieses haben auch *וְיָא*, *וְיָא*. Das *o* der Stammsilbe ist auch nicht zum Object der Erklärung gemacht von Ges. Lgb. § 106, Anm. 6; Ew. § 139, b, und B5. II. S. 493 hat nur nebenbei darauf aufmerksam gemacht, dass in das intransitive *a* von *וְיָא* das *i* als verdunkelndes Ingredienz sich einmische. Nur Olsh. § 244, d; Ges.-Kautzsch § 72, 4; Stade § 486 nehmen eine unmotivirte [weil ohne Concurrenz eines *i* eintretende] Trübung eines *a* an. — Also dieses *o* der Stammsilbe hat *וְיָא* nicht als Eigenthümlichkeit für sich allein; bei ihm ist vielmehr nur das *e* des Präformativs zu erklären. Ges. Lgb. a. a. O. hat das *e* als Dehnung eines *i* angesehen, welches ausnahmsweise wie beim starken Verb [*וְיָא*] sich bei diesem Verb eingestellt und in der offenen Silbe gedehnt habe. So auch B5. a. a. O. [§ 1128, 1]; Land § 210, g „de vocaal van het praefix staat in open lettergreep en blijft *a* (*o*); bei ihm = *o*) of wordt door de analogie de sterke wortels *i* (*e*): *וְיָא* *jānuws*, aber *וְיָא* *jīdāwsch*“; Ges.-Kautzsch a. a. O. Olshausen giebt eine arabische Parallele; aber es wird richtiger sein, die Erklärung aus dem Hebräischen zu holen. Stade a. a. O. erklärt das *i*, welches dem *e* zu Grunde liegt, aus Dissimilation. Das richtigste scheint mir, mit Ewald a. a. O. eine Nachahmung der intransitiven *וְיָא* etc. anzunehmen; so auch Bickell § 135, weil er betont: The intransitives have ex. gr. *וְיָא* *וְיָא*. — Müller § 271, g sagt: „Bemerkenswerth ist, dass *וְיָא* sein Impf. *וְיָא* bildet (= *jī* —; vgl. § 261, b)“. An dieser Stelle nun handelt er von *וְיָא*, *וְיָא*. Jedenfalls will er damit nur sagen, dass das *jī* in beiden Fällen in der offenen Silbe sich zu *e* verbreitert hat; nicht will er die fragliche Form mit *וְיָא* zusammenbringen. Diess hat aber Qimchi gethan, vgl. Mikhlol 99, b:

„ $\text{ז'}$ “; und es kommt ein Futur von ihm vor nach der Form  $\text{ז'}$  und das Jod praeformativum mit Sere:  $\text{ז'}$  [und es wird versiegen sein Born]“, Hos. 13, 15. Aber nicht bloss für diese eine Stelle leitet er die Form von  $\text{ז'}$  ab, weil sie da in der Bedeutung ganz zu diesem Verb gehört (wie es Buxtorf in der Concordanz gemacht hat, indem er nur die Hoseastelle zu  $\text{ז'}$ , die andern zu  $\text{ז'}$  gestellt hat), sondern Qimchi leitet alle Formen dieses Impfs., wie z. B. Jes. 29, 22; Ps. 25, 2; 31, 2, von  $\text{ז'}$  ab; denn im WB. s. v. sagt er: „Und eine andere Bedeutung [nämlich als „versiegen“] hat das Wort  $\text{ז'}$  Jes. 29, 22 etc.“. So sagt Buxtorf, Thes. p. 206: „Habet Tzere, forma hinc [a  $\text{ז'}$ ] et a  $\text{ז'}$  composita“; und noch Nägelsbach § 38, Anm. 1: „Ohne Zweifel eine Combination aus  $\text{ז'}$  von  $\text{ז'}$  und  $\text{ז'}$  von  $\text{ז'}$ “. Aber obgleich im Hiqtal, vgl. unten 463 f., beide Verba wegen ihres Bedeutungszusammenhanges ohne Zweifel schon beim Leben der Sprache in einander übergegangen sind, so kann man diese alte Erklärung doch schwerlich billigen, weil  $\text{ז'}$  gerade  $\text{ז'}$  gebildet hat; also sich  $\text{ז'}$  hätte bilden müssen.

Imperativ:  $\text{ז'}$  (stirb!) nur 5 M 32, 50. Hi. 2, 9. —  $\text{ז'}$  Jes. 23, 4; Hes. 16, 52;  $\text{ז'}$  nur Hes. 36, 32.

Infinitiv cstr.:  $\text{ז'}$  1 M 25, 32 etc.; aber  $\text{ז'}$  Ri. 3, 25,  $\text{ז'}$  2 Kg. 2, 17; 8, 11; abs.  $\text{ז'}$  1 M 2, 17 etc; abs. auch  $\text{ז'}$  nur Jer. 6, 15; 8, 12; aber von  $\text{ז'}$  Jer. 32, 39 kann man nicht mit Bö. II. S. 502 sagen, dass es Inf. sei; es ist das gewöhnliche Adjectiv; denn Graf z. St. verweist mit Recht auf  $\text{ז'}$  7, 6; 25, 7, wo also auch das Adjectiv steht.

Particip:  $\text{ז'}$  (sterbend und gestorben 1 M 20, 3; 2 M 12, 30);  $\text{ז'}$  (sich schämende) nur Hes. 32, 30.

### 3. Niqtal.

Perf.	Impf.	Imp.	Inf.	Ptc.
$\text{ז'}$	$\text{ז'}$	$\text{ז'}$	$\text{ז'}$	$\text{ז'}$
$\text{ז'}$	$\text{ז'}$	$\text{ז'}$	$\text{ז'}$	
$\text{ז'}$	[ $\text{ז'}$ ]	$\text{ז'}$	$\text{ז'}$	
[ $\text{ז'}$ ]				

Perfect: Hierher gehört  $\text{ז'}$  (sie haben sich abgewendet) Jes. 1, 4 und Hes. 14, 5 von dem unter Nr. 2 (S. 445) erwähnten  $\text{ז'}$ ,  $\text{ז'}$  (cedere) =  $\text{ז'}$ . So Qimchi, WB. s. v.; Ges. Thes. s. v.; Bö. II. S. 503; Mühlau-Volck s. v.; — Buxtorf in der Concordanz hat ein Verb  $\text{ז'}$  geschaffen. —  $\text{ז'}$  (abstossend = ekelhaft sein) Hes. 6, 9 mit Dag. f. nach  $\text{ז'}$ -Analogie. Qimchi, WB. s. v. קרס sagt: „Es hat Rabbi Juda  $\text{ז'}$  als Conjugation

Niphal hergeleitet von den Verbis mediae פ silentis, weil er in Handschriften die Form raphirt [ohne Dagesch] gefunden hat. Und Rabbi Jona schrieb, dass er sie dageschirt gefunden hat. Und so habe ich sie in correcten Handschriften gefunden. Und die Masora in Bezug auf dieselbe lautet: ἀναξ γεγραμμένον dageschatum. Und wenn sie so [geschrieben] ist, so gehört sie zu den Verbis פ"ע. Dieser Schluss ist aber nicht richtig. Denn schon S. 344 ist nach den S. 325 aufgestellten Grundsätzen geurtheilt worden, dass die Annahme eines קטט unstatthaft sei. Denn die Existenz eines קיט ist durch die ganz regelmässige Form קיט Ps. 95, 10 und durch die gleich jetzt zu erwähnende Form aus Hes. 20, 43; 36, 31 gesichert; also können gemäss S. 325 die Formen קיט Hi. 8, 14; קיט Hes. 6, 9 und קיט Hi. 10, 1 nur aus Nachahmung der פ"ע erklärt werden. So in Bezug auf die jetzt fragliche Form gegenüber Ew. § 140, a; Olsh. S. 592, welche ein קטט annehmen, richtig Ges. Thes. s. v.; Bö. II. S. 520; Mühlau-Volck s. v.

Von der 2. pl. kommen nur קיט (ihr seid zerstreut w.) Hes. 11, 17; 20, 34 (doppelt plene) und v. 41 (doppelt defective) und קיט (ihr seid zum Ekel geworden) 20, 43; 36, 31 vor. Wäre nun das *o* beim ersten Stammconsonanten geblieben, weil der Gegenton darauf liegt, wie Ew. § 197, a sagt, so wäre es in allen Verben geblieben, also auch bei קיט im Paradigma zu setzen gewesen. Wäre es aber geblieben, weil gerade bei diesen beiden Verben emphatische Consonanten darauf folgten, so wäre es bei Verben, bei denen nicht ein emphatischer Consonant folgte, nicht vorauszusetzen. Die Frage kann nicht wohl entschieden werden. Darum muss im Paradigma diese 2. plur. in Klammern gesetzt werden. Bö. II. S. 504 nimmt an, dass das *o* aus beiden eben angegebenen Möglichkeiten abzuleiten sei und hat darum die Form mit *o* ins Paradigma gesetzt (so auch Ew., Müller § 271 und Land). Aber das ist ebenso unsicher, wie wenn Buxtorf, Thes. p. 208 und Ges.-Kautzsch ohne Reserve die 2. plur. mit *u* im Paradigma hat. Man darf aber endlich auch nicht mit Stade § 78, a sagen: „Für Niphal der פ"ע lässt sich keine Regel [über die Verwandlung des *o* in *u*] aufstellen, da es sehr selten ist und sich in der 2. sing. und der 1. plur. überhaupt nicht findet“. Denn da die 1. sg. Jes. 10, 13; Ps. 35, 9 mit *u* in der Stammsilbe existirt, so dürfen und müssen wir mit Qimchi 103, b auch für die gleichbetonten

2. sg. und 1. pl. die Form mit *u* voraussetzen. Am wenigsten dürfen wir mit Land die 1. sg. mit *o* im Paradigma ansetzen.

נָמַר Jr. 48, 11 bei Silluq Perfectum von נָמַר (wechseln) nach ע"ע-Analogie. Bei Qimchi habe ich es nicht gefunden, wie nicht bei Ewald; richtig von נָמַר Ges. Thes. s. v.; Olsh. S. 593; Bö. II. S. 520; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 397, b.

Imperfect. Formen mit נָ kommen nicht vor. Aber es ist nicht mit Bö. § 1135 nach נָשָׁבַדָּה, vgl. oben S. 441 f. und unten S. 498 bei נָאִיר, zu urtheilen, dass die fehlenden Formen den Vocalstammauslaut nicht besessen haben, weil auch die Niqtalformen von vornherein ein *o* in der Stammsilbe gehabt haben. Denn nicht die Art des dem נָ vorausgehenden Vowels kann entschieden haben, ob im Qal, Ni., Hi. vor נָ der Vocalstammauslaut zu sprechen war, oder nicht; denn sonst hätte man doch im Qal und Hiqtal entweder alle Beispiele verkürzen und mit *o* resp. *e* sprechen können, oder keines. Und überdiess ist (S. 441 f.) im transitiven Qal nicht das *o*, als wenn es schon existirt hätte, eine Veranlassung zur Verschluckung des Vocalstammauslauts gewesen, sondern ist umgedreht erst in Folge dieser Verschluckung aus *u* ein *o* geworden. — Auch nicht die Fähigkeit des dem נָ vorausgehenden Consonanten, mit dem נ eine leicht sprechbare Consonantenverbindung zu bilden, kann ohne jede andere Rücksicht die Verschluckung des Vocalstammauslauts bewirkt haben; denn sonst hätte man lautphysiologisch auch für נָעַנְיָהוּ (sie fliegen) Jes. 60, 8 die verkürzte Form [taʔóphna] erwartet. — Vielmehr die Raschheit des Ausdrucks im gewöhnlichen Leben kommt als Nebenfactor bei dieser Ausstossung des Vocalstammauslauts hinzu, und die uns erhaltenen Beispiele sind Proben von dieser Verkürzung der Formen; und sie stammen in der That von den gebräuchlichsten Verben. Ich sehe darum keinen Grund, mit Buxtorf, Thes. p. 209; Ges. Lgb. S. 398; Ew. S. 9; Bö. Tabelle XLVII; Ges.-Kautzsch S. 352 die Formen mit נָ ohne sogenannten Bindevocal anzusetzen; — oder auch mit Land und Müller diese Form aus dem Paradigma wegzulassen.

יָרָא Hes. 10, 15 ff. (sich erheben), wie auch Imp. יָרָא 4 M 17, 10 beruhen auf ״״-Analogie. Einfluss jenes יָרָא, welches angenommen werden musste S. 335 f., kann die Nachahmung der ״״ angeregt haben; es kann aber auch der Dauerlaut *m* Anstoss zu solcher Nachahmung gegeben haben. Wir sind aber gar nicht genöthigt, einen König, Lehrgebäude d. hebr. Spr.

solchen besondern Anlass dieser Nachahmung aufzusuchen, weil wir ihn nicht überall nachweisen können; sondern weil die allgemeine Aehnlichkeit der  $\text{צ"ו}$  und  $\text{ו"ו}$  diese Nachahmung erklärt. Bei der Annahme, dass die Formen von jenem  $\text{קָטַח}$  selber kämen, würde  $\text{ו"ו}$ -Analogie wieder anzunehmen sein; wenn aber einmal eine falsche Analogie als wirksam angenommen werden muss, dann leitet man sicherer die Formen vom gebräuchlichen  $\text{קָטַח}$  ab. Trotzdem von diesem  $\text{קָטַח}$  Ew. § 127, c; von  $\text{קָטַח}$  Qimchi 109, b; WB. s. v; Ges. Thes. s. v.; richtig von  $\text{קָטַח}$  Olsh. § 264; B5. II. S. 520; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 533, b.

$\text{קָטַח}$  (bewegt sich zurück) Mi. 2, 6 von  $\text{קָטַח}$  nach  $\text{ו"ו}$ -Analogie. Die Form mit Mühlau-Volck s. v. für Ni. (=  $\text{קָטַח}$  vgl. Ps. 35, 4) zu erklären, liegt, weil das Ni. öfter gebraucht wird, näher, als sie mit Ges. Thes. s. v.  $\text{קָטַח}$  und B5. II. S. 520 für intransitives Qal mit Ersatzverdoppelung anstatt eines vorauszusetzenden  $\text{קָטַח}$  zu nehmen. Qimchi, WB. leitet sie von einem  $\text{קָטַח}$  ab, dessen Existenz nicht erwiesen werden kann. Die Andern erwähnen die Form nicht.

$\text{קָטַח}$  (wurde beschnitten) 1 M 17, 26,  $\text{קָטַח}$  v. 27 und  $\text{קָטַח}$  34, 22 nach  $\text{ו"ו}$ -Analogie mit Ersatzverdoppelung, vielleicht angeregt durch das daneben existirende  $\text{קָטַח}$ ; vgl.  $\text{קָטַח}$  (entweiht werden) etc. S. 367 f. Ein  $\text{קָטַח}$ , welches Qimchi 75, b und im WB. annahm, existirt nicht.

Diese Erklärung der Formen hat ja eine principielle Basis und lässt sich auf alle in Betracht kommenden Formen der  $\text{ו"ו}$  anwenden. Aber betrachtet man alle Beispiele, so fällt es auf, dass die Verdoppelung in Liquidae, Sibilanten, [einmal in dem scharfen  $\text{ק}$  und  $\text{ט}$ ], also in solchen Lauten Statt hat, welche ihrer Natur nach doppelt klingen, und welche schon bei den  $\text{ו"ו}$  und sonst Schärfung und vorausgehenden kurzen Vocal zeigen, vgl. S. 355 über  $\text{ו"ו}$  und 434. Darnach entspricht es vielleicht mehr der Wirklichkeit, wenn man alle die Formen der  $\text{ו"ו}$ , bei denen man  $\text{ו"ו}$ -Analogie mit Ersatzverdoppelung anzunehmen pflegt, aus der Verdoppelungsneigung des anlautenden Stammconsonanten erklärt. Indess da wir auch Nachahmung der  $\text{ו"ו}$  durch die  $\text{ו"ו}$  finden, die nicht aus besonderem lautlichen Anlass sich herleiten lässt, so bleibt man am sichersten bei der Annahme der  $\text{ו"ו}$ -Analogie überhaupt stehen.

$\text{קָטַח}$  Inf. cstr. 1 M 34, 15 etc.; abs. 17, 10 etc.; abs. mit : S. 473.

#### 4. Intensivstämme.

a)  $\text{קָטַח}$ ,  $\text{קָטַח}$ ,  $\text{קָטַח}$  etc.

b)  $\text{קָטַח}$ ,  $\text{קָטַח}$ ,  $\text{קָטַח}$  etc.; Passiv:  $\text{קָטַח}$ ,  $\text{קָטַח}$  etc.; Reflexiv:  $\text{קָטַח}$ ,  $\text{קָטַח}$  etc.

Sie flectiren sich nach der Analogie der Intensivstämme vom starken Verb.



Die Neigung des vocalartigen  $\text{ר}$  im ursprünglichen  $\text{ר"ו}$ , trotz seiner Doppeltheit vocalisch ausgesprochen zu werden, also mit dem  $\text{א}$  einen Diphthong  $\text{au}$  und dann  $\text{o}$  zu bilden, hat zu mehrfachen Bildungen geführt, durch welche der Intensivcharacter der Form, also die Doppeltheit eines Stammconsonanten, aufrecht erhalten wurde. Denn einerseits hat man eine Verdoppelung des 3. Stammconsonanten zu Hilfe gerufen, damit der Intensivcharacter gewahrt würde: im Hebr. gewöhnlich; im Aram. selten. Andererseits ist das  $\text{ר}$  nach der Zuspitzung des vorausgehenden  $\text{א}$  zu  $\text{י}$  geblieben: ein Fall im Hebr.; oder es hat sich vielmehr in das leichter zu sprechende und zu verdoppelnde  $\text{ו}$  verwandelt: selten im späteren Hebr.; herrschend im Aram. So erklären sich alle in Betracht kommenden Formen aus der ursprünglichen Intensivform.

Man bedarf also wenigstens nicht der Annahme, dass sich von vornherein ein  $\text{א}$  zwischen die beiden Stammconsonanten eingedrängt habe und dann der zweite Stammconsonant wiederholt worden sei. Man sagt, dass dieses geschehen sei, „weil bei den  $\text{ר"ו}$  und  $\text{ר"ו}$  nur zwei constante Stammconsonanten seien“ (Ges. Lgh. S. 253), oder „wegen der grossen Schwäche des zweiten Wurzellautes“ (Ewald § 121, a), oder „nach Zurückführung der Wurzel auf zwei Consonanten“, wie es Olsh. § 254 ex. für eine mögliche Entstehungsweise hält, oder „nach Elision des  $\text{ר}$ “ (Ges.-Kautzsch § 72, 7). Stade § 155, c. d sagt „Qaṭlal war der den Wurzeln  $\text{ר"ו}$  von Natur eignende Steigerungstamm. Dieser den  $\text{ר"ו}$  natürliche Steigerungstamm ist auch auf die Wurzeln  $\text{ר"ו}$  übertragen worden“. (Dieses Letztere im geraden Gegensatz zu Ew. § 121, a.) Genau durchschaue ich nicht, wesshalb dieser Steigerungstamm „mit Wiederholung des letzten Wurzellautes“ (155, a) Qaṭlal von Stade als den  $\text{ר"ו}$  „von Natur eignend“ genannt wird. Es wird aber damit zusammenhängen, dass er § 143, c die  $\text{ר"ו}$  und  $\text{ר"ו}$  als Verba bezeichnet, bei denen die Sprache durch vocalische oder consonantische Vermehrung nur den „Schein dreier Laute erzeugte“. Vgl. darüber gleich jetzt und S. 453. 479 f. in der Schlussbetrachtung. Wie ich schon S. 202. 349 bemerken konnte, vertritt mit mir Bickell die alte Auffassung, wenn auch hier in Bezug auf die  $\text{ר"ו}$  nur durch beredte Transcription, vgl. § 135: „ $\text{ר"ו} = qômēm = qawmima$ “. Ebenso Land § 217, d: „ $\text{ר"ו} = kāmīn$ “; Müller § 269: „ $qawmēm = \text{ר"ו}$ “. So auch Bö. II. S. 282: „ $\text{ר"ו}$  für  $\text{ר"ו}$ “.

Man hat auch keinen Anlass zu solcher Ableitung. Denn dass dem bewussten Sprachtrieb die ursprüngliche Zweilautigkeit dieser Wurzeln lebendig gewesen sei, geht nicht daraus hervor, dass wie von  $\text{ר"ו}$  so von Verben mediae semivocalis Qilqel- (Pilpel-)bildung vorkommt; vgl. im Chald.  $\text{ר"ו}$  (erheben);  $\text{ר"ו}$  (gewunden werden

= Wehe empfinden);  $\text{נִסְּתָה}$  (betäubt werden); die einzigen Beispiele, die ich in Levy's Chald. Wörterbuch gefunden habe. Vielmehr waren für den Sprachtrieb die  $\text{נִסְּ}$  und die  $\text{נִסְּ}$  in nicht höherem Grade biliteral und in nicht geringerem Grade triliteral, als die andern Verba. Für die Sprache war die Verdoppelung des zweiten Consonanten (bei den  $\text{נִסְּ}$ ) und die Einschlebung einer Semivocalis (bei den  $\text{נִסְּ}$  etc.) ein eben solches Mittel, die Dreiconsonantigkeit herzustellen, wie jedes andere Mittel. Darum scheint mir die Anschauung, als seien die genannten Verbalclassen der Stufe der Biliteralität näher geblieben als die andern Verba, innerlich unberechtigt, weil sie der Sprache eine Halbheit in ihrem Fortschritt zumuthet, und äusserlich unbewiesen. Denn die Bildung von Pilpel-formen beweist nur, dass die  $\text{נִסְּ}$  und  $\text{נִסְּ}$  leichter verkürzbar schienen, weil der identische dritte Consonant und die eingeschobene Semivocalis weniger schwer beseitigt werden zu können schien. Nicht aber beweist diese Bildung, dass diese Verba weniger die Stufe der Dreiconsonantigkeit erreicht hatten, als die andern Verba.

a) Die Formen mit verdoppeltem mittlerem Stammconsonanten sind:  $\text{עָרַר}$  (umgeben) Ps. 119, 61;  $\text{קָרַר}$  (bestätigen; feststellen; im Stand erhalten) ebenfalls in Ps. 119, 28. 106; Esther 9, 21. 27. 29. 31. 32; Hes. 13, 6; Ruth 4, 7;  $\text{וְהִרְבָּתֶם}$  (und ihr werdet schuldig machen) Dn. 1, 10. —  $\text{וְהִצִּיטֵנוּ}$  (wir haben uns mit Reisekost versorgt) Jos. 9, 12 und  $\text{וַיִּצְטִיטֻם}$  (und sie versorgten sich mit Reisekost) v. 4 in Pausa.

Ganz unabhängig von der obigen Frage über die Entstehung des  $\text{נִסְּ}$  und seine innere Beziehung zu *qāwama* ist die Antwort auf die Frage, ob diese Bildung des Intensivstammes bei den Hebräern alt oder jung war. Denn oben handelte es sich um ein Urtheil darüber, ob im Semitischen überhaupt das *qāwama* der Vorgänger des *qōmēm* gewesen ist; jetzt aber um ein Urtheil darüber, ob im Hebräischen selber auch äusserlich d. h. in der Verwendung das *qiwuwm*, *qiffem* der Vorgänger des *qomem* war. — Mir scheint das erstere richtig zu sein, so dass also diese Art der Intensivbildung bei den Hebräern von je gebräuchlich, nur aber nicht so herrschend war, dass sie früher beim schriftlichen Ausdruck verwendet worden wäre, sondern in diesen erst eindrang, als man bei den Aramäern gerade diese Verdoppelung des mittleren Stammconsonanten herrschend fand. So sagt auch Olsh. § 251, b: „Häufiger ist die Verdoppelung des dritten Radicals nur bei den Derivaten hohler Wurzeln, bei welchen diese Bildungsart die verwandte mit Verdoppelung des zweiten Radicals fast ganz verdrängt hat“.

Aber die Ansicht, dass ״״ etc. aus dem Aramäischen entlehnt sei, hat Ges. Lgb. S. 396; Ew. § 121, a; Bō. II. S. 508; Ges.-Kautzsch § 72, 7; Müller § 272, 1; Stade § 143, b. — Davon dass ich die zweite Meinung billige, hält mich dieses ab, dass es sich in unserm Falle nicht um Verwendung lexicalischen Materials oder einfache Aneignung einer grammatischen Eigenthümlichkeit, sondern um Nachbildung handelt, indem das dem Hebräischen eigene Qittel-ı mit der aramäischen Verdoppelung des mittleren Stammconsonanten verbunden worden wäre. Solche Nachbildung scheint mir gerade in diesem Falle fern zu liegen, weil sie ein Bewusstsein von dem ״ oder ״ als dem mittleren Stammconsonanten voraussetzt, das doch bei dem Hebräer [gerade nach der zweiten Meinung] nicht vorhanden gewesen sein könnte. — Ja, man muss überhaupt daran festhalten, dass, wie das schon S. 438 f. angeführte ״״ etc., so auch ״״ (mit Verdrehung handeln) Jes. 26, 10; Ps. 71, 4; ״״ (blenden) 2 M 23, 8; 5 M 16, 19; 2 Kg. 25, 7; Jr. 39, 7; 52, 11; ״״ (verdrehen, umkehren) Am. 8, 8; Ps. 119 und 146; Hi. KL. Pred.; ״״ (schreien) Jes. 58, 9 etc.; ja auch ״״ 4 M 11, 34 etc. etc. (vgl. § 41, 5, f) nicht von ״״ etc. getrennt werden dürfen. Denn, wenn man einwendet, jene kämen doch von Verben, worin das ״ consonantisch sei, diese von Verben worin nur ״ existire und das ״ höchstens als latent gewordener Semivocal gelten könne: so ist zu erwidern, dass diese zweite Classe von Verben nur eine spätere Entwicklungsphase der ersteren Classe darstelle. Und wollte man gegen diese Erwiderung endlich sagen, sie könne nicht gebilligt werden, weil die beiden Classen eben durch ihre gegenwärtige verschiedene Gestalt sich als ursprünglich verschieden darstellten: so dürfen wir antworten, dass jene Verba mit consonantischem ״ alle noch einen andern sog. schwachen Radical besitzen, und dürfen uns auf das Gesetz berufen, dass die Sprache in mehrfach schwachen Stämmen nicht alle Schwächen hat zur Geltung kommen lassen, damit die Wortgestalt nicht zu sehr verkümmert werde. Und dem Hinweis endlich darauf, dass es auch Stämme, wie ״״ etc., gebe, begegnen wir mit dem Satze, dass die Sprache den Quiescierungsprocess der ״״ nicht vollendet hat, und dass keine Verba mit zwei festen Consonanten ihr ״ behalten haben. Diess ist die Wahrnehmung, welche mich zu dem angegebenen Urtheil nöthigt.

b) Die Formen mit accessorischer Verdoppelung des dritten Stammconsonanten sind zahlreich; vgl. wegen besonderen Interesses: מוֹתֵר (totmachen); מוֹתֵרִי (ich habe totemgemacht) 2 Sm. 1, 16. בִּשְׁשׁ (Beschämung hervorbringen = warten lassen) 2 M 32, 1; Ri. 5, 28. תִּקְוָנָה (sie [fm.] werden

wehklagen) Hes. 32, 16. Baer-Strack haben in den Dikduke § 55 die Form mit Segol punctirt. Die Dikduke selber sagen aber direct nur, dass die Form mit Dagesch geschrieben werde, und höchstens indirect könnten sie lehren, dass vor dem Dagesch ein Segol stehen solle, weil alle übrigen in jenem § besprochenen Formen vor dem Dagesch ein Segol haben. Aber in unserm Falle fordert die Analogie ein Sere, welches ja in betonter Silbe vor Dagesch ganz wohl stehen kann, und ich habe auch in keiner Ausgabe die Form mit Segol gefunden. Qimchi, WB. s. v. „Das Dagesch wegen des Mangels der Verdoppelung“. — Passiv z. B.  $\text{הָרִמְתָּהּ}$  (sie [fm.] werden erhöht w.) Ps. 75, 11, also mit  $\alpha$ . —  $\text{לִצְחָךְ}$  (Spötter) Hos. 7, 5 ist jedenfalls Participium ohne  $\text{מ}$ ; Qimchi, 108, b; Olsh. § 251, b. Bō. II. S. 246. 519 will  $\text{רִמְתָּהּ}$  Ps. 118, 16 für Ptc. Qal nach  $\text{עָלָה}$ -Analogie halten, weil die Form intransitive Bedeutung habe, während die Form als Ptc. vom Polel „exaltans“ bedeuten müsse. Indess dieses Polel ist nur direct-causativ verwandt = „Hoheit, Grösse entfaltend“. Qimchi 106, a; WB. s. v.: Adjectiv.  $\text{שׂוֹרֵב}$  (abtrünnig) Jes. 57, 17 etc. ist passives Ptc. ohne  $\text{מ}$  nach der wahrscheinlichen Vermuthung von Olsh. § 251, b; Bō. II. S. 246; ebenso das Activ Jr. 31, 22; 49, 4.

Reflexiv z. B.  $\text{יִרְבֹּצְשׁוּ}$  (sie schämten sich) 1 M 2, 25, ganz normal (S. 197) mit  $\alpha$  in Pausa. — Neben  $\text{יִרְבֹּצְוּ}$  (es wird in Stand gesetzt werden) Spr. 24, 3 findet sich mit Zusammensprechung des  $\text{ר}$  und  $\text{כ}$   $\text{יִרְבֹּצְוּ}$  (sie soll in Stand gesetzt w.) 4 M 21, 27, ebenso  $\text{יִרְבֹּצְוּ}$  und  $\text{יִרְבֹּצְוּ}$  Jes. 54, 14; Ps. 59, 5. — Eben solches Zusammensprechen und zugleich Ersatzdehnung ist eingetreten in  $\text{אֲרִימָם}$ , (ich werde mich erheben) Jes. 33, 10; dort in Pausa mit  $\alpha$ . Es steht also nicht für  $\text{אֲרִימָם}$ , wie Ges. Lgb. S. 152 lehrte, indem er meinte, dass auch Chateph Pathach wie Chateph Segol durch den bekannten Syriasmus zu Sere gemacht werden könne; vgl. über den andern von ihm beigebrachten Fall oben S. 279 Zach. 7, 14. Die richtige Erklärung der Form aus  $\text{אֲרִימָם}$  hat, wie Qim. 109 b, so Ges. im Thes. s. v.; Ew. § 124, e; Olsh. § 272, a; Bō. II. S. 509; Mühlau-Volck im analyt. Anhang; Ges.-Kautzsch § 54, 2, b; Mü. § 272, k; Stade § 581, c. — Hier kommt auch die 3. pl. fem. Impf. vor in  $\text{תִּרְמֹצְנָהּ}$  (sie werden sich zerlassen, auflösen [die Hügel vor Most]) Am. 9, 13 (Qimchi 106, b); auch die 2. pl. fem. Imperativi in  $\text{הִרְשֹׁעֲסִינָהּ}$  (durchpeitscht = durchschweift nur [mit Dativus

commodi!) Jr. 49, 3 (Qimchi, WB. s. v.), wo die Metathesis des ך unterblieb, weil sonst drei *t*-laute auf einander gefolgt wären. — In יִבְרָחֶיךָ מִיָּד (und [soll ich nicht] an denen, die sich gegen dich erheben [Ekel empfinden?]) Ps. 139, 21 ist vielleicht wegen des Zusammentreffens der drei Labialen ein ך übergangen, syncopirt. Nicht aber ist nun mit Ges. Thes. s. v., Ew., § 160, a; Bō. § 264, Mühlaus-Volck s. v. eine Participialform מִיָּדֶיךָ ohne ך ausserhalb jener Verbindung anzunehmen. Eher scheint, weil die Bildung ganz vereinzelt dasteht, mit Olsh. § 213, e; Mü. § 323, d; Stade § 267 eine Restituirung des ך auch in jener einzelnen Verbindung, m. a. W., ein fehlerhaftes Ausfallen des ך auch in jener Stelle angenommen werden zu müssen. Vgl. Qimchi, WB. s. v. „Es ist Adjectivum mit Hinzufügung des ך oder es ist aus ihm das ך des Particips ausgefallen“.

c) Seltene Intensivstämme. — Hier begegnet uns כִּיל (fassen), dessen Qal nur in כָּל . . . מִי (wer hat gefasst?) Jes. 40, 12 vorkommt.

Diese Form ist ganz mechanisch mit denjenigen beiden Fällen von כָּ (mit verbindendem Accent anstatt mit Maqqeph) Ps. 35, 10; Spr. 19, 7, vgl. oben S. 95, zusammengestellt in Dikduke ha-teamim § 47. Wohl hat diese Zusammenstellung von äusserlich gleichen, innerlich ganz verschiedenen Formen dazu beigetragen, dem כָּ in Ps. 35; Spr. 19 die Aussprache mit Qames non-chatuph zu geben. Dass davon nach dem Ursprung dieses כָּ aus *kul* nicht die Rede sein kann, ist oben S. 95. 109 angegeben. Vergl. hier noch Qimchi 192, b: „כָּ mit Cholem, und bei Maqqeph mit Qames chatuph; aber zwei sind mit Qames ohne Maqqeph: Ps. 35; Spr. 19“. Ob Qimchi wohl gemeint hat, dass in diesen beiden Stellen Qames non-chatuph gelesen werden solle? Oder hat er gemeint, dass man zu dem Worte „Qames“ das קָׇׇ aus dem vorhergehenden ergänze? Elias Levita z. St. nimmt das Letztere an. Aber diese Ergänzung ist doch fraglich, weil man diese beiden כָּ mit dem aus Jes. 40, 12 zusammengestellt hat. Aber die Meinung Qimchi's mag gewesen sein, welche sie wolle, jedenfalls ist Qames chatuph in Ps. 35 und Spr. 19 zu lesen. So auch mit eingehender Begründung Delitzsch im Commentar zu den beiden Stellen, und ebenso Baer: vgl. besonders zu Spr. 19, 7: „כָּ non makkephatum nec tamen *kāl* sed *kol* pronuntiandum“. Ich erwähne diess auch deshalb, weil das *kāl* uns Baer im Widerspruch mit sich selbst zeigt; vgl. oben S. 92.

Von dem angeführten Verb existirt das Qilqel (Pilpel) אָכַלְכַּל, יָכַלְכַּל, בָּלַלְכַּל, קָלַלְכַּל, (fassen; erhalten; aushalten),

Inf. **פָּלַל**; Ptc. **מְפַלֵּל**. Von dem zu Grunde liegenden Verb ist immer schon bekannt gewesen, dass es im Arab. mittleres **י** hat. Trotzdem hat man immer im Hebr. ein **פִּי** angesetzt; so Qimchi, WB., während er doch **פִּי** hat; Ges. Thes.; Ew. 121, b; Olsh. § 190, c; Bickell § 73; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 157, b. Aber nur Böttcher hat § 1132 in., Anm. eine Rechtfertigung dieses Verfahrens versucht. Er führt an, dass noch die Form **מְפִילִין** (Opferschalen) 2 Kg. 23, 7 im Targum existire. Das ist aber nur ein halber Beweis; denn nach Levy's Chald. Wörterbuch s. v. **מְפִילִין** ist jene Form nur eine Lesart von Qimchi, der Venetianischen Bibel von 1568 und Buxtorf, während im Aruch und in anderen Ausgaben **מְפִילִין** stehe. Ausserdem macht Böttcher auf die nahe Verwandtschaft des Verbum mit **פָּלַל** (umfasst, abgeschlossen, ganz sein) und die häufige Geminata **פָּלַל** aufmerksam, die wohl von einem ächten **ע** nicht vorkomme. Das sind aber alles keine entscheidenden Gründe für Ansetzung eines **פִּי**. Levy hat desshalb wenigstens neben **פִּי** mit ein **פִּי** gesetzt, und, wie Olsh. vgl. die angeführte Stelle mit § 233, d, hat auch Ges.-Kautzsch § 72, 7 Schluss ausdrücklich **פָּלַל** von **פִּי** abgeleitet, aber, von sich selbst abweichend, § 73, 2 **פִּי** Jes. 40, 12 unter die **ע** gesetzt, „weil im Arab. mediae Jōd“. Ich meinerseits glaube vorderhand genug gethan zu haben, wenn ich die Aufmerksamkeit auf diese Frage deutlich gelenkt habe.

Von **פִּי** kommt **פָּלַל** (hinschleudern) Jes. 22, 17; das Ptc. und **מְפִילִין** (Hinschleuderung) dahinter zur Verstärkung im Parallelismus mit einem Inf. absolutus. Vielleicht wird besser das **ה** zum folgenden **פָּרַר** als Artikel beim Vocativ gesetzt. — Von **פָּרַר** kommt **פָּרַר** (zerschmettern) Hi. 16, 11, obgleich dieses auch von dem anzunehmenden (S. 344) **פָּרַר** kommen könnte. — Von **פִּי** kommt **פָּרַר** (und er wird herausdrehen, von oberst zu unterst kehren; untergraben, vertilgen) 4 M 24, 17. Da ist das erste **א** durch **י** consecutivum (wie in Ps. 77, 2; S. 390) und zugleich das gutturalartige **ק** erhalten worden, wie ja das **ק** allein in Bezug auf das letzte **א** gewirkt hat in **מְפִילִין** Jes. 22, 5.

So Ew. § 234, e; Bö. § 974, 2; Olsh. § 253: „Mit **א** in der ersten Silbe wird alte Aussprache gewesen sein“. Aber man kann doch nicht in einer einzelnen Form ein unmotivirtes Fortdauern der ursemitischen Aussprache annehmen. Er hat hinzugesetzt: „Doch ist

die Richtigkeit der Lesart hier überhaupt zweifelhaft". Stade § 391, c schreibt nun: „Statt ק, Nu. 24, 17 l. וְקָרָא“. Nach dem Context ist diese Lesung nahe gelegt; denn es heisst im masoretischen Texte „und wird zerschmettern die Seiten Moabs und umstürzen alle Söhne des Getümmels“. Den „Seiten“ würde der „Scheitel“ mehr entsprechen. Aber weder das Targ. (יְשִׁיב בְּקֶלֶבֶת וְיִשְׁמָח וְעַל מִשְׁמַח וְעַל מִשְׁמָח und er [der Messias] wird herrschen über alle Menschenkinder), noch die LXX (προνομεύσει πάντας υἱοὺς Σήθ) kennt die Lesart, welche Stade [nach Knobel z. St.] vorzieht. Kn. hatte die Lesart nach Jr. 48, 45 gewählt, weil es da von dem aus Hesbon hervorgehenden Feuer heisst „und es verzehrte die Seite Moabs und den Scheitel der Söhne des Getümmels“. Indess Jr. 48 ist die masoretische Lesart auch vom Targ. (וְיִשְׁמָח וְעַל מִשְׁמָח und die Angesehenen) wiedergegeben (LXX hat den Vers nicht); also lässt sich aus Jr. 48 kein gültiger Schluss auf 4 M 24, 17 machen.

Von שָׁבַע (umzäunen) kommt שְׁבַעַח (dicht umzäunen), Jes. 17, 11 vor.

Das Passiv davon lautet כְּלָכְלוּ (sie wurden verproviantirt) 1 Kg. 20, 27.

##### 5. Causativstämme.

Perf.	Impf.	Imp.	Inf.	Ptc.
הָקִים	יָקִים	הָקֵם	הָקִים	מָקִים
הָקִימָה	תָּקִימִי	תָּקִימִי	הָקֵם	
הָקִימוּהָ	תָּקִימֶינָהּ	תָּקִימֶנָהּ		
und	und			
הָקִימוּהָ	תָּקִימֶנָהּ			
הִקָּם	יִקָּם	—	הִיקָם	מִיָּקָם
הִקָּמָה	תִּיקָמִי		[הִיקָם]	
הִקָּמָהּ	תִּיקָמֶנָהּ			

Hiqtil. Perfect. Dass הִימִיר (vertauschen) Jr. 2, 11 neben הִמִּיר steht, kann nicht scriptio plena sein, aber, wie Bö. II. S. 505 meint, aus Verkennung der Lesart הִמִּיר geflossen sein, sodass es nicht zur Annahme eines Verb. יָמַר (vertauschen) führt, wovon sonst keine Spur vorhanden ist.

Denn es giebt zwar ein יָמַר in der Form תִּימָרִי Jes. 61, 6, aber da ist יָמַר eine Parallelbildung zu יָמַר, was ja eigentlich heisst „hervorragend, emporstreben“, und was z. B. in יִתְּמָרִי (sie überheben sich) Ps. 94, 4 diese seine Grundbedeutung noch bewahrt hat. Im

Zusammenhang mit 'מ ist 'ר Jes. 61, 6 nach dem Context „Ihr werdet Priester Jehovas genannt werden, Ministranten unseres Gottes wird man auch nennen, und das Vermögen der Heiden werdet ihr essen und mit ihrer Herrlichkeit werdet ihr euch gross machen“. In diese messianische Verheissung passt nicht „und ihre Herrlichkeit werdet ihr euch eintauschen“. Den natürlichen Sinn, welchen das Wort nach dem Context hat, hat auch ausgedrückt das Targum (תרגום ihr werdet euch ergötzen) und die LXX (ἐν τῷ πλούτῳ αὐτῶν θαυμασθήσεσθε). Diesen Zusammenhang von 'ר mit 'מ hat auch ausdrücklich angegeben Qim. im Com. z. St. „Das ' ist anstatt מ, und es ist wie מִיְהוָה וְיִהְיֶה 5 M 26, 18“. Darin fand er also die Bedeutung „und Jeh. hat dich heute hoch sein lassen, dass du ihm seiest das Volk des Eigenthums etc.“. Aber 5 M 26, 18 ist freilich nach v. 17 auszulegen „Du hast heute Jehova sagen lassen, dass er dir Gott sei“. Indess Qimchi hat im WB. s. v. auch die Parallele Ps. 94, 4 citirt, an das Trg. von Jes. 61, 6 erinnert und den פָּרַד (Deutung) gegeben: רָחֵם לִי וְתִתֵּנִי חַסְדֵּךְ. Raschi z. St. sagt: „Ihr werdet sammeln (תִּסְבְּרִי) an ihrer Statt von der Herrlichkeit, welche sie bisher fortgetragen haben“. Man kann nicht wohl mit Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. sagen, dass er damit die andere Deutung des 'ר von Jes. 61, 6 vertrete. Die etymologische Beziehung des 'ר zu מִיְהוָה halten auch richtig fest Mühlau-Volck s. v. und haben an die Parallelen יָשַׁם und מָשַׁם etc. erinnert, vgl. noch יָרַד und מָרַד. Die andere Deutung „in splendorem eorum substituemini“ vertrat Ges. Thes. s. v. מִיְהוָה; aber dieser Ausdruck „ihr werdet eingetauscht werden anstatt ihrer Herrlichkeit“ ist schon an sich nicht natürlich. Sollte מִיְהוָה mit מִיְהוָה (tauschen) in Jes. 61, 6 zusammenhängen, so könnte nur übersetzt werden „ihr werdet euch (vobis) eintauschen etwas von ihrer Herrlichkeit (א partitivum)“. — Mit dem in Jes. 61, 6 liegenden מִיְהוָה hat nun Qim. das מִיְהוָה Jr. 2, 11 zusammengebracht im WB. s. v. מִיְהוָה: „Das ' ist geschrieben zwischen dem ה des Hiphil und dem ersten Stammconsonanten des Verbs, und es ist der lange Vocal, welcher in מִיְהוָה, und in jenem Worte ist er geschrieben gegen die Gewohnheit. Und vielleicht ist es so, um das Wort aus zwei Bedeutungen zu mischen: der des Wortes מִיְהוָה, welches das Wort für „vertauschen“ ist, um auszudrücken, ob ein Volk Götter mit andern Göttern vertausche, obgleich sie nicht Götter sind; und die zweite Bedeutung stammte dann von מִיְהוָה Jes. 61, 6, und מִיְהוָה wäre nach der Analogie von מִיְהוָה, und seine Deutung wäre: hat gross gemacht d. h. verherrlicht ein Volk einen andern Gott, der nicht sein Gott war, obgleich sie [beide] nicht Gott waren, weder dieser noch jener“. Dieser Nebengedanke kann aber nicht in der Form gefunden werden, weil unmittelbar מִיְהוָה darauf folgt. Auch übersetzt



das Trg. beide Formen ganz gleichmässig mit ו״ו „Siehe, die Völker haben nicht verlassen den Cultus der Götzen, die doch Götzen sind, in denen kein Nutzen ist; aber mein Volk hat verlassen meinen Cultus, durch den ich ihm Ehre bringe, und ist denen nachgegangen, welche ihm nicht nützlich sind“. Auch die LXX übersetzen das ו״ו und das ו״ו gleichmässig: *El ἀλλήλωνται* (cod. Alex.: ἀλλάζονται) ἔθνη θεοῖς ἀντῶν, καὶ οὗτοι οὐκ εἰσὶ θεοί· ὁ δὲ λαός μου ἠλλάξατο τὴν δόξαν αὐτοῦ, ἐξ ἧς οἱ ἀὐφελήθησονται. Aus diesem Wechsel der Tempora, den wir bei den LXX beobachten, lässt sich die masoretische Lesart erklären. Denn es scheint erst ו״ו beabsichtigt gewesen zu sein, daraus dann zur Ausgleichung der parallelen Sätze das Perfect ו״ו geworden, und endlich diesem ein neues Fragewort vorausgeschickt worden zu sein. Diess wird, weil die defective Schreibart gleich darauf folgt, also die Pleneschreibung nicht für gleichgiltig erklärt werden kann, die einzige Lösung sein. Denn auch die Lesart ו״ו, die sich in vielen Codices findet (J. H. Michaelis z. St.), erklärt die Sache nicht, kann vielmehr nur als Gleichmacherei angesehen werden; denn, wenn man annähme, im ersten Satze hätte auch ו״ו anfänglich gestanden, so wäre unbegreiflich, warum man eine Correctur bloss beim ersten ו״ו und nicht auch beim zweiten angebracht hätte. — Ges. Thes.: „Ab ו״ו = ו״ו“; ebenso Mühlau-Volck. — Ges. Lgb. S. 52: ו״ו ungewöhnliche scriptio plena für ו״ו; ebenso Olsh. § 39, f; „nur verschrieben für ו״ו“ § 255, e; „beruht nur auf einem Versehen“ § 255, i; Stade § 393, a: „ist für ו״ו verschrieben“.

Wie wahrscheinlich der Inf. abs. Qal פור Jes. 24, 19, wird פור (das Brechen ausüben, also direct-causativ = brechen) Hes. 17, 19; Ps. 33, 10 richtig mit Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. von einem neben פור im Volke wirklich gebrauchten פור abgeleitet, da nun einmal dessen Existenz wegen פור (Kelter) Jes. 63, 3; Hag. 2, 16 sicher ist. Von פור auch nach Qimchi, WB., der freilich falsch überhaupt kein פור ansetzt; Olsh. § 258, b nach seiner Bemerkung über פור Sach. 11, 10, vgl. unten S. 471 beim Infinitiv; Mühlau-Volck s. v. Es ist weniger wahrscheinlich, dass diese Formen mit Bö. II. S. 518 f.; Stade § 245 von dem gewöhnlichen פור stammen. — Von פור auch פור Ps. 89, 34. Zu der Conjectur פור (ich werde entfernen; Stade § 580, d) lockt allerdings stark das folgende פור, und man könnte hinzufügen, dass der Blick auf פור in der nächsten Zeile zur Wahl des פור verleitet haben kann. LXX: οὐ μὴ διασπείρω. Trotzdem halte ich die Con-

jectur für unnöthig; denn es kann die Wahl des auffallenden **אָפּטיר** auch dadurch veranlasst sein, dass Jehova im Gegensatze zu dem bundbrüchigen Volke versichern will, er seinerseits werde dem Volke nichts von seiner Huld abbrechen. Diese Auffassung wird durch die Fortsetzung der Rede sehr begünstigt. — Das Targum **אָפּטל** (ich werde aufhören lassen = vernichten etc.) scheint so allgemein zu sein, dass daraus kein Rückschluss auf die Lesart gemacht werden zu können scheint, welche übersetzt worden ist. Ich glaube aber beweisen zu können, dass **אָפּטיר** vorgelegen hat. Denn gerade **הָפִיר, הָפִיר** wird mit **פִּטל** übersetzt 3 M 26, 15; 4 M 15, 31; 30, 9. 13. 14. 16; Ps. 33, 10; 89, 34 und nur bei folgendem Object **קִרְיִי** (meine Festsetzung = **בְּרִיתִי**) wird **הָפִיר** constant mit **אָפְטִי** (er veränderte) übersetzt: 1 M 17, 14; 3 M 26, 44; 5 M 31, 16. 20; Ri. 2, 1. — Dagegen **הָפִיר** wird constant mit **אָפְדִי** (weggehen lassen) übersetzt: 1 M 8, 13; 30, 32. 35; 38, 14; 41, 42; 48, 17; 3 M 1, 16; 3, 4. 10. 15; 5 M 7, 15; Jos. 7, 13; 1 Sm. 17, 26. 39. 46; 2 Sm. 4, 7; 5, 6; 7, 15. Nur für **הָפִיר** = „vernachlässigen ein Wort“ steht **פִּטִּיל** Jos. 11, 15, weil da **הָפִיר** eine ganz abweichende Bedeutung bekommen sollte. Vgl. die principielle Auseinandersetzung darüber, dass die genannten Formen nicht nach **ע"ו**-Analogie von **פִּיר** abgeleitet werden können, oben S. 325.

Die vocalisch afformirten Personen haben auch mit Wav consecutivum immer den Accent auf der Stammsilbe, vgl. S. 208 und die einzige Ausnahme § 42, 10, e (3 M 15, 29).

**הָפִירָה** (sie hat verführt) 1 Kg. 21, 25, welches bei Olsh. S. 565 als 2. sg. masc. steht, ist richtig nach der Person erkannt vom Trg.: **אָפְדִיָּהּ** (sie liess abirren); den LXX: *μετέπειρα* Qimchi 109, a: „Das Dagesch ist ohne Nothwendigkeit, denn die Normalform davon wird mit Raphirung gesprochen „**הָפִירָהּ**, **הָפִירָהּ** etc.“. Und so hat Rabbi Juda und Rabbi Jona geschrieben, dass das Dagesch des **ה** hinweise auf ein anderes **ה**, dem **ה** der Wurzel, und dass das geschriebene **ה** das Kennzeichen des Femininum sei, wie auch das **הָ**, und die Form also mit zwei Kennzeichen des Femininums ausgestattet sei, wie in **הָפִירָהּ** Jos. 6, 25 [vgl. § 42 nach dem Register]. Und so schrieb auch mein Vater. Und es scheint, dass das **הָ** ein Aequivalent für den langen Vocal von **הָפִירָהּ** oder **הָפִירָהּ** ist“. Ebenso 3. sg. fm. nach Ges. Thes.; Ew. § 114, a; Bō. II. S. 520; Ges.-Kautzsch § 72, Anm. 6. In der That muss aber zur Er-

klärung der Einfluss solcher Bildungen wie **הִתְחַדַּדְתָּ** (du tötetest) angenommen werden; denn ו"ע-Analogie, welche Ges. Thes. s. v. erwähnt, führt uns nur von **הִתְחַדַּדְתָּ** zu **הִתְחַדַּדְתָּ**.

Die consonantisch affirmierten Formen haben meist ihr **ה** behalten, seltener **ה**, im Parallelismus mit der Verdünnung des **a** zu **i** beim regelmässigen Verb, bekommen. Hinter dem **a** des ו consecutivum hat sich immer **a** erhalten, z. B. **וְהִתְחַדַּדְתָּ** (und ich werde auftreten lassen) 2 Sm. 7, 12; also gegenseitige Schützung der Nachbarlaute. — Mehrmals steht auch für **i** in der Stammsilbe ein **e**, meist unter dem Gegenton, wie **וְהִתְחַדַּדְתָּ** (und du sollst aufstellen) 2 M 26, 30; seltener ohne Gegenton, vgl. **וְהִתְחַדַּדְתָּ** (und wir werden aufstellen) Mi. 5, 4. Vgl. noch das von Qimchi 104, b angeführte **וְהִתְחַדַּדְתָּ** 1 Sm. 6, 8 und Hes. 34, 4.

Ges. Lgb. S. 405 „Unbedeutendere Abweichung vom Paradigma“; Olsh. S. 565: „Erheblicher ist die Abweichung, vermöge welcher an die Stelle des **t** inmitten der Wurzel ein **e**, entstanden aus **i**, erscheint, während in der offenen Silbe eine Verkürzung des schon frühzeitig eingeführten langen Vocals nicht erwartet werden konnte“. Auch Müller § 272, c giebt keine Vermuthung über die Ursache; ebensowenig Stade § 433, d: „Verkürzung und nachherige Steigerung des früher dort stehenden **i**. Ueberdiess fragt es sich wegen der defectiven Schreibart, ob nicht vom Schreiber des Consonantentextes Formen wie **וְהִתְחַדַּדְתָּ** [vielmehr plene 2 Kg. 19, 22; Ps. 89, 43] oder **וְהִתְחַדַּדְתָּ** gemeint sind“. — Nun 1) kommt aber auch **וְהִתְחַדַּדְתָּ** 1 Sm. 6, 7 vor (Bö. II. S. 506); also müsste auch diese Form nach Stade's Vermuthung vielmehr mit **t** punctirt sein; 2) warum wäre z. B. nicht **וְהִתְחַדַּדְתָּ** 2 M 20, 25 etc. punctirt? — Einen Versuch zur Erklärung hat zunächst Ewald gemacht, vgl. § 88, a: „**וְהִתְחַדַּדְתָּ**, **וְהִתְחַדַּדְתָּ** beim Weichen des Accentus. Umgekehrt aber verfärbt sich **t** in das weniger spitze und scharfe **e**, in Fällen wie **וְהִתְחַדַּדְתָּ** von **וְהִתְחַדַּדְתָּ** und **וְהִתְחַדַּדְתָּ** von **וְהִתְחַדַּדְתָּ**“. Diese Begründung fügt auch Ges.-Kautzsch § 72, 5 zu der Vorstellung Olshausen's „normale Dehnung des urspr. **i**“, indem er sagt „das Fortrücken des Tones zieht eine stärkere Enttonung des **t** nach sich“; aber er deutet auch durch Verweisung auf die oben angeführte Form aus Mi. 5, 4 auf den Mangel der Erklärung Ewalds hin. Ausserdem lässt sich nicht sicher behaupten, dass **וְהִתְחַדַּדְתָּ**, wozu allerdings kein Singular existirt, der Plural zu **וְהִתְחַדַּדְתָּ** war, weil auch **וְהִתְחַדַּדְתָּ** existirt Jr. 44, 28; Hes. 6, 8 f. etc. etc. — Böttcher II. S. 505: „Mit Ausnahme von zwei Beispielen steht dieses Sere immer nur im Nebenton, niemals aber, wo kein Suffix zutritt, vor ו“. Diess wird wohl die richtige Vorstellung sein; weil da der gepresste **e**-laut beim Druck des Gegentones sich verstehen lässt.

Der Vocalstammauslaut ist verschluckt worden, wahrscheinlich wegen leichter Verbindung des dritten Stammconsonanten mit dem Anlaut der Consonantafformative (und Häufigkeit des Gebrauchs), vgl. oben S. 441 f. und 449, in  $\text{הַנִּסְתָּ}$  (du hast geschwungen) 2 M 20, 25 (vom Steinmetzen) neben  $\text{הִנִּסְתָּ}$  (ich habe geschwungen) Hi. 31, 21 und wieder  $\text{הַנִּסְתָּ}$  2 M 29, 24, 26; 4 M 8, 13, 15 vom Priester, der das Webeopfer darbringt (Bö. II. S. 505: technisch);  $\text{וְהִנִּסְתָּ}$  (und ich werde schleudern) Jr. 16, 13; 22, 26. — Dass die leichte Verbindbarkeit des Consonantstammauslautes mit dem Afformativanlaut in erster Linie zur Verschluckung des Vocalstammauslautes geführt hat, ersehen wir daraus, dass neben  $\text{הַכִּינּוּנוּ}$  (wir haben zu Stande gebracht) 1 Chr. 29, 16 auch  $\text{הִכִּינוּ}$  2 Chr. 29, 19 steht, und hauptsächlich aus den Formen von  $\text{הָמִית}$  (töten), [ $\text{הִמִּיתָ}$  2 Chr. 22, 11 mit Suffix],  $\text{וְהִמַּתָּ}$  (und du sollst töten) 4 M 14, 15; 1 Sm. 15, 3, [ $\text{הִמַּתָּ}$ ],  $\text{וְהִמַּתָּ}$  Jes. 14, 30; Hos. 9, 16;  $\text{הִמַּתָּ}$  1 Sm. 30, 2 etc.;  $\text{וְהִמַּתָּ}$  4 M 17, 6, ebenso  $\text{וְהִמַּתָּ}$  2 Sm. 13, 28 und  $\text{וְהִמַּתָּ}$  2 M 1, 16; [ $\text{וְהִמַּתָּ}$ ]; vgl. weitere Belege für die obige Behauptung § 42, 10, e bei den Formen von  $\text{בּוֹא}$ .

$\text{וְהִסְבִּיתָ}$  (und ich werde gut sein lassen) Hes. 36, 11. — Zu dem oben S. 445 erwähnten  $\text{טֹב}$  (gut sein) existirt das regelmässige Hiqtıl  $\text{הִסְבִּיתָ}$  1 Kg. 8, 18; 2 Kg. 10, 30 und plene  $\text{הִסְבִּיתָ}$  2 Chr. 6, 8; daneben aber auch die an der Spitze dieses Absatzes stehende Form. — Es ist natürlich, diese Form zu  $\text{טֹב}$  zu stellen, weil sie zu den regelmässigen Hiqtılformen dieses Verbs nur eine geringe Abweichung bietet. So Qimchi 104, b: „Und diese Bildung [des Hiqtıl der ע"י] kommt nach zwei Analogien wie eine einzige vor: Hes. 36, 11. Und es ist möglich, dass man so gesagt hat, weil  $\text{טֹב}$  und  $\text{יָטַב}$  in derselben Bedeutung vorkommen, [dass deshalb] man gemischt hat in dem Worte zwei Wurzeln, wie eine“. So bei  $\text{טֹב}$  auch Ges. Thes. s. v.; Ew. § 122, e, der freilich ganz willkürlich auch  $\text{הִסְבִּיתָ}$  etc. anstatt von  $\text{יָטַב}$  von  $\text{טֹב}$  ableitet; Bö. II. S. 561; Muhlau-Volck s. v. — Nicht dem einfachsten Werden der Erscheinung entspricht es, die Form zu  $\text{יָטַב}$  zu stellen, weil sie von dessen regelmässigen Formen mit Consonantafformativen (nur überhaupt  $\text{הִיטַבְתָּ}$  Jr. 1, 12; Ruth 3, 10; 4 M 10, 29, 32) weit stärker abweicht. Aber bei  $\text{יָטַב}$  hat unsere Form Qimchi zwar nicht im Mikhlol 93, a, aber im WB. s. v. (Deutung: ich werde besser sein lassen eure Endzeiten, als eure Anfangs-

zeiten); Olsh. § 255, f: „Ursprünglich war wohl das regelrechte  $\text{הִשְׁבִּיתִי}$  beabsichtigt“ [indess, wie wäre man durch die scriptio defectiva des Sere, die doch auch 4 M 10, 29. 32 steht, vom  $\text{יִטב}$  abgelenkt worden; und wesshalb hätte man 4 M 10, 29. 32 nicht auch eine Form wie von  $\text{טוב}$  punctirt?]; ebenso Ges.-Kautzsch § 70, Anm. und Stade § 466, a: „Statt  $\text{רָחַץ}$  wird  $\text{הִשְׁבִּיתִי}$  zu lesen sein“. — Abraham de Balmis hat für solche Formen, wie die eben besprochene, einen besondern Abschnitt „Von denen, die zusammengesetzt sind aus mehreren Wurzeln“ pag. 203. Da zählt er die jetzt besprochene Form zuerst auf; dann die oben S. 413 besprochene aus Sach. 10, 6.

Neben  $\text{הִבִּישׁ}$  (beschämen, zu Schanden werden lassen), welches Perfect nur in den beiden Formen  $\text{הִבִּישְׁתָּה}$  Ps. 44, 8 und  $\text{הִבִּישְׁתָּהּ}$  Ps. 53, 6 vorkommt, existirt im Perfect, und zwar nur in diesem, auch  $\text{הִבִּישׁ}$  (beschämen 2 Sm. 19, 6; gewöhnlich direct-causativ „eine Schandfigur machen“, wie Nägelsbach § 18, 3 treffend übersetzt hat, d. h. zu Schanden werden). Dieses letztere Perfect ist richtig von  $\text{יָבֵשׁ}$  (vertrocknen, gleichsam des Blutes verlustig gehen, erblassen, erleichen, absterben) hergeleitet worden durch Qimchi 90, b: „ $\text{יָבֵשׁ}$  und  $\text{בִּישׁ}$  sind von derselben Bedeutung, und so kommt von der Conjugation Hiphil  $\text{הִבִּישְׁתָּה}$  2 Sm. 19, 6“; Ges. Thes. s. v. mit Vergleichung des Arabischen; Ew. § 122, e; Olsh. § 255, i Schluss; Mühlau-Volck s. v. Nur Bö. § 1136 meint, das  $\text{י}$  habe sich hier, anstatt zwischen den ersten und dritten Stammconsonanten, vor den ersten eingedrängt. Das ist eine unmögliche Auffassung, die selbst dann nicht gebilligt werden könnte, wenn nicht jene erstere möglich wäre.

$\text{הִבִּיאִשׁ}$  (ist zu Schanden geworden; Trg. „sie alle gehen dahin zum Sichschämen“; LXX lassen dies Wort weg) Jes. 30, 5 ist forma mixta. Qimchi 90, b und WB. s. v.  $\text{יָבֵשׁ}$  hat aber nur an die Bedeutungsverwandtschaft von  $\text{יָבֵשׁ}$  und  $\text{בִּישׁ}$  erinnert und hat die Form nicht bei  $\text{בִּיאֵשׁ}$  erwähnt. Er hebt auch im Commentar z. St. hervor, dass es mit zwei literae quiescentes geschrieben sei, und erklärt: Alles steht in Schanden von ihm [Israel] und ist beschimpft, weil sie zu einem Volke [als Hilfesuchende] gegangen sind, das ihnen nicht nützen wird“. Auch Raschi z. St. schreibt einfach „ $\text{כָּל הַיִּבִּישׁ}$ “. Und die Form ist jedenfalls nicht zu erklären, wie es Ges. Lgb. S. 464 thut, indem er sagt: „Der Consonantenschreiber verwechselte orthographisch

הבאיש und הוביש, הוביש, und der Punctator half nach, so gut es ging“. Aber הבאיש kann wegen des א nicht auf orthographische Verwechselung zurückgeführt werden, da es ein Verb באש (stinken) giebt. Zu solcher Behauptung, dass unsere Form aus הוביש verschrieben sei, wäre Grund vorhanden, wenn hinter ה ein ו stünde. — Vielmehr הובאיש ist die vom Consonantenschreiber mit voller Absicht geschriebene Form, weil er ausdrücken wollte „alles dünstet Gestank aus; stinkt; ist stinkend = verderbt geworden“. — Es fragt sich also auch nicht, ob die Punctuation so aufgefasst sein will, als ob in die Form הוביש irgendwie eine andere Aussprache (mit eingeschobenem Hiatus) sich eingeschlichen habe. Dieses haben angenommen Röd. im Index analyt. z. Thes., aber er beruft sich mit Unrecht auf 2 Sm. 11, 24, denn die dort stehenden Formen mit א fallen in das Gebiet des Ueberganges von ל"ה in ל"א und umgedreht; und Mühlau-Volck s. v. בוש, indem sie von einem Metaplasmus reden. Von einer solchen Veränderung der Aussprache von הוביש oder von einer solchen Ineinsbildung des Hiqtil von באש und בוש, יבוש wissen wir sonst nichts, und die Punctuation veranlasst uns nicht zu ihrer Annahme. — Die Punctuation ist jedenfalls nur so aufzufassen, dass sie ein Hinweis auf ein Qeri הוביש sein will. So Bö. II. S. 521 und Jesaja, ed. Baer-Delitzsch, indem da das „הוביש קרי“ an den Rand gesetzt ist, so auch Delitzsch im Commentar z. St. Bei Ew., Olsh., Ges-Kautzsch, Müller, Stade finde ich die Form nicht.

Imperfect. — Z. B. ימית (er wird töten) 4 M 35, 19 etc. — תבישו (ihr lasst zu Schanden werden) Ps. 14, 6 (die einzige suffixlose Form, die vom regelrechten Impf. Hi. vbi. בוש vorkommt). — Cohortativ z. B. אשיבה (ich will zurückkehren lassen = wieder wenden) 2 Sm. 17, 3 etc.; אהימה (direct-causativ: ich muss toben; Trg. אחרעם = ich donnere; Levy: ich murre; LXX: ἐταράχην) Ps. 55, 3. So Qimchi, WB. s. v. הים; Ges. Thes. s. v. הים: „nostrum ich möchte toben“; Ew. § 228, a: „Ich muss etc.“; Mühlau-Volck s. v. הים „ich muss stöhnen“. Mit welchem Rechte Olsh. § 244, e die ähnliche Form aus Ps. 77, 4 (vgl. unten nach dem Register) auch in Ps. 55, 3 setzen will, sehe ich nicht. — Mit Consonantaffirmativ giebt es drei Formen (alle drei bei Qimchi 105, b): a) תהימה (sie werden toben) Mi. 2, 12; Trg. abrupt „daselbst Vielsein von Menschen(?)“; LXX: ἐξαλοῦνται (werden herauspringen, sich aufhäumen) ἐξ

(vor) *אֲנִי מְרַוֵּן*“; Qimchi im Com. z. St. „Wegen der Menge von Menschen, welche sich an einem Punkte versammeln, werden sie toben; wegen des Feindes werden sie toben“. Wesswegen sagt Olsh. S. 526, dass der Text schwerlich unversehrt sei? Und es lässt sich (vgl. die zwei gleichgeschriebenen Formen oben S. 441. 445 [Sach. 1, 17; Hes. 13, 9]) nicht sagen, dass die Form wegen des fehlenden ׀ vielleicht ohne Vocalstamm-  
auslaut gesprochen werden sollte. Qimchi erwähnt die Form auch im WB. s. v. מְרַוֵּן, wozu es auch Olsh. a. a. O. ohne Grund stellen will. — b) מְרַוֵּן (ihr [fm.] bringt zu Stande) Jr. 44, 25.

Keinen Anstoss an dem ׀ vor *mn* nimmt (ausser denen, welche die Form nicht erwähnen) Ew. § 89, g; 196, c; er schreibt es der lebenden Sprache selbst zu, hält also die Tradition für irrthumsfrei. und Ewald ist der Einzige, welcher S. 9 die Form ins Paradigma gesetzt hat (wie schon Buxtorf, Thes. gram. p. 217, haben alle von mir verglichenen Neueren מְרַוֵּן im Paradigma; nur Müller, der die jetzt fragliche Form nicht erwähnt, hat davor auch מְרַוֵּן gesetzt § 272 und in den nachgelieferten Tabellen). Ebenso B5. II. S. 506: „Eine dem Nachdruck dienliche Härte, die bei den bequem gepaarten ׀ noch am leichtesten durchging“. — Dass aber der Consonantencomplex *mn* nicht zur Erklärung verwendet werden darf, zeigt die Form aus Mi. 2, 12. Nun kann man sagen, dass doch die doppelte Aussprache von מְרַוֵּן Mi. 2, 12 und מְרַוֵּן Jr. 44, 25 aus der lebenden Sprache stammen müsse, weil, wenn die Punctatoren von sich aus selbständig diese Consonanten vocalisirt hätten, sie dieselben doch gleichmässig behandelt hätten. Aber leichter als dass die Consonantenschreiber, die der lebenden Sprache näher standen mit der gleichen Schreibweise verschiedene Wortkörper gemeint hätten, lässt sich annehmen, dass die dem Leben der Sprache immer ferner tretende Tradition die gleichen Consonanten verschieden vocalisirt haben. Darum haben sich nach meiner Ansicht mit Recht gegen die Richtigkeit der vorliegenden Punctation erklärt Olsh. § 257, g; Ges.-Kautzsch § 72, 5; Stade 572, d. Nur muss ich hinzufügen, dass vom Consonantenschreiber, wenn wir einmal auf dessen Tendenz uns zurückziehen, bloss מְרַוֵּן beabsichtigt gewesen sein kann; dass wir ihm also nicht mit den genannten drei Gelehrten eine aussergewöhnliche Scriptio plena zur Anzeigung der Aussprache מְרַוֵּן zutrauen dürfen. Davon hält mich auch die jetzt gleich zu erwähnende Form ab, weil sie kein ׀ zur Anzeige des e-lauten zeigt, und weil auch Jr. 44, 25 nicht etwa das ׀ zur Anzeige des Hiqtilcharacters der Form nöthig war; denn dieser ergab sich aus dem Context.

c) תִּשְׁבְּרָה (sie lassen zurückkehren) Hi. 20, 10.

יָמַר hinter לֹא Hes. 48, 14 (nicht soll man vertauschen) ist von Bö. II. S. 520 richtig aus ע"ע-Analogie erklärt worden.

Denn die Punctatoren haben die Form ausdrücklich als Indicativ gefasst, weil sie das sich anschliessende Qeri יָמַר mit Chireq und nicht mit Sere punctirt haben. In לֹא יָמַר Ps. 15, 4 (so Buxtorf, J. H. Michaelis und Baer-Delitzsch) weist die Scriptio defectiva auf die beabsichtigte Aussprache יָמַר hin (Bö. II. S. 506, Anm. 1). welche auch bei Hahn steht und hier als Indicativ noch ausdrücklich durch die gewöhnliche Aussprache mit ; documentirt wird. Mühlau-Volck s. v. מֵר haben nicht ganz genau aus Ps. 15, 4 die Form יָמַר citirt; denn die scriptio defectiva ist durch die Masora bezeugt. Auch vgl. die Wirksamkeit derselben Analogie oben S. 449 in der Form aus Jr. 48, 11. Diese dort stehende Form hat, was ich jetzt nachtrage, Qimchi unter מֵר (bitter sein) aufgezählt, indem er aber ganz richtig sagt, die Form habe andere Bedeutung, als die übrigen Formen von מֵר, nämlich: לֹא יִתְּנָהּ = wechselt nicht. Buxtorf freilich, der in der Concordanz ebenfalls die Form unter מֵר aufzählt, übersetzt „amarus factus est“. Davon könnte allerdings nach dem Sinn der Stelle die Rede sein, weil מֵר als Duft und nicht als Geruchssinn gemeint ist; aber „hat gewechselt“ entspricht dem vorausgehenden קָמַר (hat Stand gehalten). So auch das Trg. לֹא קָמַר = hat nicht nachgelassen, ist nicht erschläft; die LXX: οὐκ ἐξέλειπε; Qimchi auch im Com. z. St.; ebenso Raschi: לֹא יִתְּנָהּ. — Qimchi, WB. s. v. מֵר stellt die fragliche Form einfach hinter die regelrechte Form יָמַר 3 M 27, 10. Ebensowenig sagt etwas zur Erklärung Ges. Thea. s. v. — Olshausen § 257, g, welcher allein noch die Form erwähnt, stellt sie unter die Jussivformen; denn er muss mit יָמַר die Form Hes. 48, 14 (Ps. 15, 4) meinen, weil sie nach Ausweis der Concordanz nirgends sonst steht (weder von מֵר, wovon Olsh. seine Form herleitet, noch auch von מֵר [bitter sein]).

Jussiv: z. B. יָסַר (er möge weichen lassen) 2 M 8, 4 etc.; also יָ hat keinen Einfluss ausgeübt. — Einmal אֶל-תִּשְׁבֵּר (nicht mögest du zurückweisen!) 1 Kg. 2, 20. — אָסַפְהָּ (ich will weg-raffen) Zeph. 1, 2 f. wird von Qimchi im Commentar z. St. einfach ein אִתְּנָהּ d. h. Imperfect genannt; ebenso von Ew. § 240, c; 312, b. Aber es ist richtig von Olsh. § 257, g und Stade § 580, e für Jussiv der ע"ע, unrichtig von Bö. II. S. 520 für Imperfect nach ע"ע-Analogie erklärt worden. Denn da wir das Sere aus dem Sinn der Form erklären können, vgl. רָאִיתִי (und ich will erfassen) Jes. 42, 6 [die andern Jussive der 1. sg.



u. plur. Jes. 41, 23. 28; 1 Sm. 14, 36; Hi. 23, 9. 11; Bö. II. S. 172]: so brauchen wir keinen lautlichen Factor anzunehmen.

Impf. consecutivum z. B. הָרָבָה (und er machte eine Erhebung, führte einen Schwung aus [mit dem Stab]) 2 M 7, 20 etc. Aber יָסַר (und er entfernte) 1 M 8, 13 etc., und so allemal bei schliessendem ר. — Die 1. sg. gewöhnlich wie הָסִיר (und ich entfernte) Hes. 16, 50; so der Regel gemäss auch הָשִׁיב (und ich erwiderte) Neh. 2, 20; 6, 4; aber auch einmal הָשִׁב Jos. 14, 7; aber wieder הָשִׁב (und wir brachten zurück) 1 M 43, 21.

Imperativ z. B. הָסֵר (entferne!) 1 Kg. 20, 24 etc. Einmal הָשִׁיב *plene* (erstatte zurück!) 2 Kg. 8, 6; zwar könnte dieses auch Inf. abs. sein; aber dieser kommt ebenso selten *plene* geschrieben vor. Es ist möglich, dass mit Ew. § 227, c das י als spätere Orthographie zu betrachten ist. Bö. II. S. 171 meint, durch die Schreibung mit י sei die Imperativform הָשִׁיב beabsichtigt gewesen; weil man in „zugartig verbindender Aussprache“ *haschibeth* gelesen habe, also das *i* in einer offenen Silbe sich habe ausbreiten können. Von den Fällen, die er dazu rechnet, sind aber 1 M 19, 17 und KL. 5, 1 schon oben S. 308 f. so erklärt, dass der schwere Endconsonant die Erleichterung der Form verhindert hat, und zu solcher Erklärung bekommen wir durch die ל"א die Erlaubniss, weil bei ihnen das א diese Wirkung in ziemlichem Umfang hervorgerufen hat; vgl. § 42 bei 2 Kg. 6, 29 nach dem Register. Ueber die Fälle von Nichterleichterung des *u* und *i* der ע"י durch die Veränderung des Modus siehe schon oben S. 442. Es ist mir das Wahrscheinlichste, dass gerade bei den ע"י der unerleichterte Vocal auch zum Theil blieb, weil ein Stammconsonant in ihm ruhte. Ich kann desshalb auch nicht die Vermuthung, die ich zuerst hegte, vertheidigen, dass in הָשִׁיב ein Infinitivus beabsichtigt gewesen sei, wie wir nachher einen besprechen werden (Hes. 21, 31). — In Pausa steht Jes. 42, 22 הָשִׁב mit dem breiteren *a-ä*; vgl. S. 184. — Verstärkt lautet er z. B. הָשִׁיבָה (erstatte doch zurück!) Ri. 11, 13. — Die 2. pl. fem. fehlt.

Infinitivus constructus z. B. הָסִיר וְהָרָבָה Hes. 21, 31, welche in der Concordanz als Imperative stehen. Sie sind aber als Inff. mit dem Subjecte Gott richtig gefasst vom Targum (אֶעֱרִי = ich werde vergehen lassen und אֶבְטֵל = ich werde aufhören lassen), und während Qimchi die Stelle im WB. s. v. סִיר ohne eine Bemerkung citirt, sagt er im Commentar

z. St. ausdrücklich, beide Formen hätten die Bedeutung des Infinitiv (עָנִין מְקוֹרִי), wie auch Raschi sich auf das Targum beruft, also mit demselben die Formen als Inf. fassen muss. Als Inf. sind dieselben auch verstanden von den LXX ἀφείλου [εἰς τὴν οὐρανὸν] καὶ ἐπέθου [τὸν στέφανον]), nur dass sie falsch eine zweite Person zum Subjecte machten, auch das דָּרִיחַ דְּעָטָרָה („abheben“ [Smend z. St.] die Krone) unrichtig verstanden. Auch sind die Formen als Inf. verstanden von Ew. § 328, c. — Vgl. ferner דָּרִיחַ (töten) 1 M 18, 25 etc. — Als Inf. absolutus verwendet findet sich דָּרִיחַ Jos. 4, 3; Jr. 10, 23; Hes. 7, 14 neben der regelmässigen Form דָּרַח (indem sie Posto fassten, Aufstellung nahmen) Jos. 3, 17. — Einmal der Inf. absolutus neben דָּרַח 5 M 22, 4 und Ri. 7, 19 plene דָּרִיחַ Jr. 44, 25. Es ist als ungewöhnliche Scriptio bemerkt bei Olsh. S. 584; Bō. II. S. 507. Und es wird sich auch kein besonderer Grund für diese Orthographie angeben lassen, obgleich gerade das oben S. 465 erörterte דָּרִיחַ דְּעָטָרָה folgt.

Von דָּרִיחַ דְּעָטָרָה 2 Sm. 15, 8 ist α) der erste Theil schon von den Masoreten richtig durchschaut worden, indem sie דָּרִיחַ als Randlesart anmerkten, als wenn der zweite Theil דְּעָטָרָה hiesse und das Ganze bedeutete „wenn er mich festen Wohnsitz gewinnen lässt“, wie denn wirklich דְּעָטָרָה (mein Wohnen) vorangeht. Sie hätten nur den 2. Theil auch von דָּרִיחַ ableiten sollen. — β) Es ist nicht deshalb, weil der zweite Theil kein י besitzt, mit diesem das Hi. von דָּרִיחַ gemeint, vgl. LXX „ἐὰν ἐπιστρέψων ἐπιστρέψῃ με κύριος“, und das vorausgehende דָּרִיחַ als Vorausnahme des verbum finitum zu fassen (Bō. II. S. 227); denn das ist syntactisch unannehmbar. Die Aussage des „Zurückkehrenlassens“, welche ja auch durch die Masoreten in der Aussprache des zweiten Theiles festgehalten worden ist, hat freilich auch das Targum (וְיָרִיבֵנִי יְיָ אֱלֹהֵינוּ — wenn zurückkehren, ja zurückkehren mich lassen wird Jehova) ausgedrückt. — Von Qimchi ist eine gelegentliche Aeusserung über die Stelle aus Mikhlol 68, b, wonach er דָּרִיחַ als דָּרִיחַ und das ך als transponirte Semivocalis von דָּרִיחַ fasst, schon oben S. 197 angeführt. So geschrieben wird die Stelle von ihm auch kurz fol. 96, b erwähnt; aber ausführlich handelt er über dieselbe fol. 109, b so: „Es schrieb Rabbi Juda, wie er schrieb bei רָאִי [die mit mir hadern] Ps. 35, 1, dass der zweite Stammbuchstabe zum ersten Stammbuchstaben gemacht worden sei. Es gefällt auch zu sagen, dass das ך ein Zusatzbuchstabe sei, obgleich ich nicht das ך als Zusatzbuchstaben beim Infinitiv gefunden habe; es könnte diess aber hinzugefügt sein, wie es bei Nominibus hinzugefügt ist“. Im WB. erwähnt er die Stelle weder unter דָּרִיחַ noch unter

$\text{וְיָשֹׁב}$ . Im Commentar z. St. sagt er: „ $\text{וְיָשֹׁב}$  ist das Kethib, und das Qeri ist  $\text{יָשׁוּב}$ .  $\text{יָשׁוּב}$  ist ein Wort des „Zurückkehrens“; und das Qeri  $\text{וְיָשֹׁב}$  ist ein Wort des „Wohnens“, und es ist der Infinitiv und will besagen: „Wenn er mich zurückkehren lassen wird nach Jerusalem, damit ich in demselben wohne“. Er hat also, wie die Masora, zwei Zeitwörter in der Stelle gefunden. Es kann aber nur eines ursprünglich in der Stelle gelegen haben. Ich habe nun schon gesagt, dass mir das Verb  $\text{וְיָשֹׁב}$  in beiden Formen beabsichtigt gewesen zu sein scheint, weil es sich leichter erklärt, dass aus  $\text{וְיָשׁוּב}$  ein  $\text{וְיָשֹׁב}$  nach der oftmaligen Verschreibung eines  $\text{ו}$  für  $\text{י}$  geworden sei, als dass aus  $\text{וְיָשׁוּב}$  ein  $\text{וְיָשֹׁב}$  geworden wäre. Und wenn man annähme, dass das erstere Wort absichtlich so gestaltet sei, wie es jetzt da steht, (aus  $\text{וְיָשׁוּב}$  ein  $\text{וְיָשֹׁב}$  gemacht worden wäre, um auch dem ersteren Worte die Bedeutung des Zurückführens zu geben): so würde man nicht im Sinne der Masoreten handeln, welche doch sonst solche scripturae mixtae vertreten. —  $\gamma$ ) Endlich eine zweimalige Verschreibung anzunehmen und mit Olsh. § 258 Schluss  $\text{וְיָשֹׁב}$  herzustellen, scheint zu gewagt zu sein.

$\text{וְיָשֹׁב}$  (um zu brechen [meinen Bund]) Sach. 11, 10 ist  $\alpha$ ) richtig von Olsh. § 258, b so gefasst: „Die Schreibart beruht auf einer Umwandlung des Inf. von  $\text{וְיָשׁוּב}$  (=  $\text{וְיָשׁוּב}$ ) in den von  $\text{וְיָשֹׁב}$ “; ebenso von Stade § 245: „Hier meint der Consonantentext eine Form auf  $\text{t}$ , welche die Punctatoren nicht anerkannt haben“. Diess ist die einfachste Erklärung, weil da der Consonantentext als normal anerkannt und der Punctuation eine Maasregel zugeschrieben wird, die sehr nahe lag, weil das Verb  $\text{וְיָשׁוּב}$  das herrschende war. —  $\beta$ ) Ges. Thes., welcher allerdings ein Verb  $\text{וְיָשֹׁב}$  anerkennt, setzt doch den fraglichen Inf. zu  $\text{וְיָשׁוּב}$ . Er meint also (da er nichts von  $\text{ו"ו}$ -Analogie erwähnt), die fragliche Form sei nur ungewöhnliche scriptio plena. Diess ist als weniger einfache Erklärung zu missbilligen. —  $\gamma$ ) Ebenso wenig ist zu billigen die Auffassung von Bō. II. S. 519: „ $\text{וְיָשֹׁב}$  Zach. 11, 10 Kth. (Q. unangemerkt:  $\text{וְיָשֹׁב}$ )“. Da nimmt nämlich Böttcher, welcher überhaupt nur ein Verb  $\text{וְיָשׁוּב}$  anerkennt, an, dieses Verb habe beim Leben der Sprache seinen Inf. Hiq. auch nach  $\text{ו"ו}$ -Analogie gebildet, und die daraus entstandene Bildung sei dann von den Punctatoren nicht anerkannt worden.

$\text{וְיָשֹׁב}$  Jer. 6, 7 leite ich mit Ges. Thes. und Mühlan-Volck s. v. von  $\text{וְיָשׁוּב}$  (quellen) ab; also „quellen lassen“. So jedenfalls auch die Punctatoren, indem sie das  $\text{וְיָשׁוּב}$  (Grube, Cisterne) umändern wollten und konnten, weil, wenn  $\text{וְיָשׁוּב}$  (Brunnen)  $\text{וְיָשׁוּב}$  und  $\text{וְיָשׁוּב}$  gesprochen wurde, doch auch umgedreht  $\text{וְיָשׁוּב}$  die Bedeutung „Brunnen“ erlangt hatte. Diese Ableitung von  $\text{וְיָשׁוּב}$  scheint mir deshalb richtiger, als die von  $\text{וְיָשׁוּב}$  (kalt sein), also „kalt sein lassen“, weil mir 1) von einer

Cisterne nicht gerade ausgesagt werden zu können scheint, dass sie ihr Wasser kühl halte, und 2) weil ich den Satz nicht verstehe „dass Jerusalem seine Bosheit kühl gehalten habe“, vielmehr weil mir das Bild „kühl = frisch, beständig“ von der Bosheit zu unnatürlich erscheint. — Von demselben Verb kommt nach  $\text{נ"ן}$ -Analogie  $\text{נִצְנַצ$ . So auch das Targum („gleich der Cisterne, welche in Stand erhält d. h. beständig sein lässt ihr Wasser, so haben sie lang ausgehalten und sich beständig gezeigt in Thaten der Schlechtigkeit“); so auch Raschi kurz: „ $\text{נִצְנַצ}$  ein Wort des Quellens;  $\text{נִצְנַצ} = \text{נִצְנַצ}$ ; so sprudelte ihre Bosheit beständig, indem sie fortfuhren und continuirlich handelten“; so auch Qimchi, WB. s. v. und Com. z. St.: „Gleich dem Hervorquellen aus dem Quellort eines Brunnens; wie der Brunnen sein Wasser hervorsprudelt beständig ohne Unterbrechung, so hat sie quellen lassen ihre Bosheit“. — Die gegentheilige Ansicht haben Hitzig und Graf z. St.; Bö. II. S. 489. 519. So nach der LXX:  $\omega\varsigma \psi\upsilon\chi\epsilon\iota \lambda\alpha\chi\kappa\omicron\varsigma \psi\delta\omega\rho, \sigma\upsilon\tau\omega \psi\upsilon\chi\epsilon\iota \kappa\alpha\lambda\iota\alpha \alpha\upsilon\tau\eta\varsigma$  = wie eine Cisterne kühl sein lässt Wasser, so ist kühl ihre Schlechtigkeit. — Der Einzige, welcher sonst noch die Formen erwähnt, Ewald § 114, a, spricht bloss von einem Uebergang der  $\text{נ"ן}$  und  $\text{נ"ן}$ , aber sagt nicht, was er für das zu Grunde liegende hält.

$\text{נִצְנַצ}$  (um in Schwingungen zu versetzen Nationen) Jes. 30, 28. Qimchi. WB. s. v.  $\text{נִצְנַצ}$ : „Und der Infinitiv vom Hifil ist  $\text{נִצְנַצ}$ ; oder es ist Nomen“. Es muss aber nothwendigerweise als Inf. angesehen werden, weil es nicht im Status cstr. steht, also das folgende  $\text{נִצְנַצ}$  als Object regiert. Und es sagte richtig Ges. Lgb. S. 405: „Vom Infinitiv kommt einmal die chaldäische Form mit Femininalendung vor:  $\text{נִצְנַצ}$  (mit Qames impuro); vgl.  $\text{נִצְנַצ}$  [übermüthig handeln] Dn. 5, 20“. So auch Ew. § 156, d: „Die Bildung erscheint theils dichterisch theils in späteren Schriften mit unwandelbarem  $\text{נ$  und gilt allmählich in der Bedeutung eines blossen Infinitivs:  $\text{נִצְנַצ}$  Jes. 3, 9 [„das Anerkennen = Berücksichtigen der Person; aber diess ist kein Inf., weil es im Status cstr. steht];  $\text{נִצְנַצ}$  Jes. 30, 28;  $\text{נִצְנַצ}$  Esth. 2, 18 [Ruhelassen, Beruhigung; ist auch nicht durch die Rection als Inf. erwiesen]. Auch von Olsh. S. 582 f. werden die Formen aus Jes. 3, 9 und Esth. 2, 18 unrichtig als Infinitive aufgeführt und dazu noch  $\text{נִצְנַצ}$  Esth. 4, 4 [Rettung], aber auch dieses ist als Substantiv gebraucht. Böttcher wiederum begeht den umgedrehten Fehler, indem er I. S. 585 zwar die Formen  $\text{נִצְנַצ}$ ,  $\text{נִצְנַצ}$ ,  $\text{נִצְנַצ}$  richtig als Substantiva auffasst, aber  $\text{נִצְנַצ}$  Jes. 30, 28 nicht von denselben sondert, während diess doch nach seiner Rection Infinitiv ist. Auf diese „Verbalreactionskraft“ von  $\text{נִצְנַצ}$  haben auch Mühlau-Volck hingewiesen. Auch Müller § 272, g erwähnt richtig  $\text{נִצְנַצ}$  als Infinitiv. Stade § 621, c aber giebt wieder alle vier Formen als Infinitive.

Particip z. B. מִמִּיר 1 Sm. 2, 6 etc.; מִבִּישׁ Spr. 10, 5 etc. Ueber die wahrscheinlichste Ableitung des *ē* vgl. oben das, was bei מִסֵּב gesagt ist; S. 353 f.

Das seltene Causativum mit ה, dessen beide Beispiele vom starken Verb oben § 28 Anhang erwähnt (und vgl. ein drittes Beispiel unten § 41, 5, a), scheint mir auch Jr. 25, 34 in der Form הִתְפַּצְּחוּ יְכָבֶּה (und ich werde euch zerschmeissen) vorzuliegen. So mit Hitzig und Graf z. St. Denn nur so bekommt die Stelle natürlichen Zusammenhang. Und aus dem Anstoss an jener seltenen Form lässt sich ה nach פ und das יכָבֶּה erklären. Auch Olsh. § 213, d hält eine Textänderung für nöthig; Stade § 159, b erwähnt nur die Ansicht jener beiden Exegeten. Schon Ges. Lgb. S. 254 hat bestimmt eine Verbalform gefordert; ebenso Thes. s. v. — Bö. II. S. 33 Anm. und Mühlau-Volck s. v. schützen das Substantivum.

Hoqtal. Defective הִדְבֵּן (und in Stand soll gesetzt w.) Nah. 2, 6; sonst plene: z. B. הִדְבֵּחוּ (getötet werden) 5 M 21 22 etc.; auch הִדְבִּחוּ 2 Sm 21, 9 ohne Metheg und trotzdem mit *ā*. — Imperfect z. B. יִדְבֹּחַ 1 M 26, 11 etc. Jussiv אֶל-הִדְבִּיחַ (nicht werde sie getötet!) 2 Kg. 11, 15. Impf. consecutivum הִדְבִּיחַ (und sie wurde getötet) v. 16; also Milra, vgl. oben S. 162. Infinitivus cstr. nur הִדְבִּיחַ (das Beseitigtwerden) Dn. 12, 11. Inf. abs. kommt nicht vor. Particip z. B. מִדְּבִיחַ (getötet) 1 Sm. 19, 11; zur Vergleichung mit den oben aus Ps. 78, 30; Hi. 19, 13; Ps. 58, 4; Jes. 1, 4; Hes. 14, 5 genannten Formen bemerke ich מִדְּבִיחַ (entfremdet) Ps. 69, 9.

Hi., Ho. nach ע"ע-Analogie. Von זָרַל (ausschütten, wegwerfen [זָרַל Jes. 46, 6]) kommt הִזְלִיחַ KL. 1, 8. — Ferner הִזְלִיחַ (direct-causativ = abbiegen, abweichen) Spr. 4, 21. — Ferner neben הִסִּיר 1 Sm. 26, 19 und Hi. 36, 16 sowie יָסִיר 5 M 13, 7 etc. auch הִסִּיר Jr. 38, 22, יָסִיר 2 Kg. 18, 32; Jes. 36, 18 und 2 Chr. 32, 15; מָסִיר Jr. 43, 3 und 2 Chr. 32, 11 (verführen). — Endlich יָסִיג (wegschaffen; das ganze Hiq. kommt nicht in der regelmässigen Gestalt vor, und das Perf. Hi. auch nicht mit verdoppeltem ס) 5 M 19, 14; Mi. 6, 14; Spr. 22, 28; Ptc. 5 M 27, 17; Hos. 5, 10 und הָסִיג Jes. 59, 14 können principiell richtig nur aus ע"ע-Analogie mit Ersatzverdoppelung erklärt werden; wenn es auch dem Leben der Sprache mehr zu entsprechen scheint, sie von der Verdoppelung des anlautenden Stammconsonanten abzuleiten; vgl. S. 450 über נִמְוִל

1) Qimchi 107, b: „ויל; es wird gesprochen bei dieser Wurzel ein Wort, welches fern ist von dem allgemeinen Wege וילי KL. 1, 8. Denn auf dem allgemeinen Wege [wäre es geworden zu] וילי; weil, ehe das Wort mit dem weiblichen Fürwort verbunden wurde, es וילי war, indem der lange Vocal [das Sere] als Hinweis auf den zweiten Stammconsonanten stand, wie ich dich es kennen gelehrt habe. Und als man das Wort [mit dem Suffix] verband, liess man den langen Vocal ausfallen wegen der Menge der [langen] Vocale bei der Vergrösserung des Wortes. Und in וילי ist das Dagesch ein Aequivalent für den langen Vocal, und das Wort ist zubereitet für die Zunge [Ausprache], damit wir nicht beim Lesen des ויל lang aushalten, sondern es beim ויל mit Dagesch verkürzen“. Ueber ויל sagt er nichts im Mikhlol; aber im WB. s. v.: „Das Dagesch ist Aequivalent für den langen Vocal“. Ueber וילי sagt er 109, a: „Das Dagesch ist Aequivalent des langen Vitals in וילי, וילי, obgleich der lange Vocal in ihnen nicht wurzelhaft ist“. Bei ויל bezieht er sich 109, a auf das zurück, was er bei ויל gesagt habe. Also schon Qimchi hat die meisten der genannten Formen richtig so aufgefasst, wie wir es bis jetzt thun.

2) Nur die Formen von ויל ausser dem genannten Hoqal hat er von einem ויל abgeleitet Mikhlol 75, b; WB. s. v. Er hat das nicht gethan, weil er ויל Jes. 59, 13 bestimmt von ויל abgeleitet hätte, denn darüber ist er schwankender Meinung, vgl. WB. s. v. ויל: „Und es ist möglich, dass von dieser Wurzel in einer andern Bedeutung ויל Jes. 59, 13 stammt. Und es ist Inf. vom Qal“; so auch im Com. z. St.; aber s. v. ויל führt er doch beim Niphal diese selbe Form mit Citirung der Stelle wieder auf. Jedenfalls aber hat er geglaubt, das Ni. ויל Mi. 2, 6 (es weichen zurück — hören auf nämli. die Beschimpfungen der Propheten; so mit Ges.-Kautzsch § 147 besser, als „die Schande des Volkes“; Trg. aus Missverständniss: nicht nehmen sie [den Rath] an, dass sie sich demüthigten; ebenso falsch die LXX, das Hiphil ויל lesend, οὐκ ἀπόστει οὐραϊδῃ [ὁ λέγων κτλ.]) — von ויל ableiten zu müssen, weil neben dem Perfect von ויל z. B. Jes. 50, 5 auch das regelmässige Impf. ויל steht Ps. 35, 4 etc.; wenigstens hat er ויל nur unter ויל im WB. angeführt und ist sich über diese Form nicht klar gewesen, weil er im Commentar z. St. sagt, wegen des ויל gleiche sie der Hiphilform ויל 5 M 27, 17, während doch ויל auch als regelmässiges Impf. Ni. von ויל ein ויל haben würde, wie ויל.

3) Fast so, wie Qimchi, hat die Formen auch Buxtorf in der Concordanz angesetzt; nur hat er nicht bloss ויל Jes. 59, 13 und ויל Mi. 2, 6 sondern auch ויל und ויל von einem ויל abgeleitet.

4) Wie ist über ויל Jes. 59, 13 zu urtheilen? Die Form steht

unter lauter Infinitivi; also muss auch sie ein Inf. sein. Und dagegen streitet auch nicht das Targ. וְנִשְׁבְּעוּ = wir haben uns [zurück] begeben“, weil es auch die andern Infinitivi des Verses ins Verbum finitum umsetzt, wie auch die LXX (*ἀπέστειλεν* [*ἔκτισθεν*]) thun. Sie ist aber ein Inf. abs. Niqtal. Und Bō. II. S. 504 weist auch noch ein anderes Beispiel nach: וְנִשְׁבְּעוּ Jes. 14, 31 („hinschmelzen müssest du!“, Del. z. St.); und es ist auch ganz der Analogie von וְנִשְׁבְּעוּ, וְנִשְׁבְּעוּ entsprechend, dass, wie im Perf. וְנִשְׁבְּעוּ, sich bei dem vom Perfectstatamme Niqtal abgeleiteten [zweiten] Inf. abs. das ursprüngliche *a* hinter *ו* bewahrt hat. Also ist wegen Jes. 59, 13 kein *ו* anzusetzen. Und so hat Ges. Thes. geschrieben: „*ו*: radix incerta; vide *ו*“; Bō. a. a. O.; Muhlau-Volck s. v. *ו* mit ausdrücklicher Hervorhebung, dass Jes. 59, 13 der Inf. abs. Ni. stehe. Ewald und Stade erwähnen die Form aus Jes. 59, 13 nicht. Olsh. § 267, c sagt sogar, von ו'ו komme kein Inf. abs. Ni. vor, und so auch Müller § 271. — [Ueberdiess das וְנִשְׁבְּעוּ Ps. 80, 19 wird am richtigsten mit Ew. § 229, a; Delitzsch z. St. als „plene geschriebener Voluntativ“ (Del.) gefasst. Man kann dabei auf die Jussive der ersten Pers. sg. und plur. hinweisen, welche ich S. 466 f. nach Böttcher aufgezählt habe. Vgl. noch was Abenesra im Com. z. St. sagt: „wie וְנִשְׁבְּעוּ; denn das Cholem und das Schureq wechseln unter einander wie וְנִשְׁבְּעוּ [1 M 27, 31] und וְנִשְׁבְּעוּ [Pred. 12, 4]“; denn nach der Beziehung auf 1 M 27, 31 scheint auch er in der Form den Jussiv gesehen zu haben. Nicht ist die Form [Indicativ] Imperfectum (Buxtorf in der Concordanz „retrocedemus“; Ges. Thes. und Muhlau-Volck s. v.) mit intransitiver Aussprache (Olsh. § 244, b); auch nicht Ptc. Niqtal (Hupfeld z. St.); auch nicht Perfect Niqtal. wie schon Abenesra z. St. hinter den citirten Worten fortführt „oder die Form *ו* ist Perfectum des Verbs (וְנִשְׁבְּעוּ)“, und wie Bō. II. S. 503 es fasst (? Stade, weil er § 397, b bloss als Perf. Niq. ein *ו* auf führt?). Qimchi erwähnt die Stelle nicht.]

5) Auch wegen וְנִשְׁבְּעוּ Micha 2, 6 kann kein *ו* angenommen werden, weil die ו'ו-Analogie zur Erklärung ausreicht. So auch Ges. Thes. s. v.; Bō. II. S. 520; Muhlau-Volck s. v. Und diese beiden Gelehrten fassen, während Ges. und Bō. die Form für Impf. Qal erklärten, richtig dieselbe als Impf. Niqtal. Denn das Qal kommt nur Ps. 53, 4; 50, 19; Spr. 14, 14, das Niqtal aber 11 Mal vor, und überdiess wäre aus *ו* (vgl. Ps. 80, 19) unsere Form nur durch eine doppelte Umwandlung, aus *ו* aber durch eine einfache geworden.

וְנִשְׁבְּעוּ (es wird geschleudert) steht Hi. 41, 1, also mit defectiver Schreibart, welche, vgl. Baer z. St., auch von der Masora bezeugt wird. Es fragt sich nun, ob diese scriptio defectiva a) eine gleichgiltige ist, welche nicht auf Verkürzung des Vocals

hinweist, oder ob sie b) eine kurze Aussprache dieser Silbe anzeigt, m. a. W., ob das  $\text{ר}$  a) raphirt zu schreiben, oder b) mit Dagesch forte orthovocalicum zu versehen ist. — Die Beweismomente für jede von beiden Möglichkeiten scheinen mir sich einander die Wage zu halten. Denn für a) spricht, dass die übrigen Hoqtalformen dieses Verbs Jr. 22, 28; Ps. 37, 24 und Spr. 16, 33 mit  $\text{ר}$  geschrieben sind, sodass also nicht überhaupt bei diesem Verb eine aussergewöhnliche Schärfung der  $\text{u}$ -silbe durch heftiges Hervorstossen des Dentalen (vgl. drei Fälle S. 53) bewirkt worden ist. Für a) spricht auch, dass einige Hoqtalformen der  $\text{ר"ע}$  ausnahmsweise ohne  $\text{ר}$  geschrieben werden und doch keine Schärfung der Silbe durch Dagesch f. angezeigt worden ist. Da kann zwar nicht  $\text{רַפֵּר}$ , welches überall nur defective geschrieben ist (Jes. 8, 11; Jr. 33, 21; Sach. 11, 11 vgl. S. 355) in Betracht kommen, weil bei ihm durch Einsetzung eines Dagesch f. überhaupt die Aussprache in *tuppar* umgeändert worden wäre; aber in Betracht kommt  $\text{רַפְּרִי}$  2 M 28, 11; 39, 6 neben  $\text{רַפְּרִי}$  v. 13; 4 M 32, 38; Hes. 41, 24. Freilich für b) spricht, dass nur 3 andere Hoqtalformen der  $\text{ר"ע}$  mit defectivem  $\text{u}$  geschrieben sind, also jene ausnahmsweise scriptio defectiva des  $\text{רַפֵּל}$  doch irgendwie auf eine Verkürzung des  $\text{u}$  durch doppelte Aussprache des  $\text{t}$  hinzudeuten scheint. Es hat also ebensoviel für sich, das  $\text{ר}$  mit Baer-Delitzsch raphirt, als mit Buxtorf, J. H. Michaelis etc. dageschirt zu schreiben, wie auch schon die Codices die eine oder andere Schreibweise vorgezogen haben. — Qimchi erwähnt nichts über die Orthographie des  $\text{ר}$ ; ebensowenig Gesenius; Ewald. Olsh. § 261 sagt: „Es wird einmal  $\text{רַפֵּל}$  gelesen Hi. 41, 1 mit willkürlicher Verdoppelung des ersten Radicals; doch findet sich daneben die regelrechte Lesart  $\text{רַפֵּל}$ “. Er stimmt also für die Schreibung, die oben mit a) bezeichnet wurde. Dagegen Bö. II. S. 520 bevorzugt die mit b) benannte Schreibweise und erklärt sie principiell richtig durch  $\text{ר"ע}$ -Analogie. Auch Stade zieht diese Schreibung des Wortes mit  $\text{ר}$  vor, indem er § 500, b sagt „nach § 71, 3  $\text{רַפֵּל}$ “. § 71, 3 heisst es nun bei ihm: „Die Sprache vermeidet die Verkürzung oder Verlängerung [eines Vocals] häufig dadurch, dass sie den auf den unbetonten Vocal folgenden Consonanten verstärkt ausspricht und so die offene Silbe beseitigt“. Aber die Ursache der Verdoppelung des Consonanten ist nicht das Streben, die Vokalkürze zu schützen; sonst hätten alle kurzen Vocale



geschützt werden müssen; sondern die Qualität der verdoppelten Consonanten selber.

Dass 2 Sm. 23, 1 ohne Dag. f. wegen der Regel über נָסִיג אַחֲרָיִם zu schreiben ist, ist nicht ganz sicher. Qimchi, WB. s. v.; Buxtorf, Thes. p. 224; Ges. Lgb. § 106, Anm. 25; Ew. § 131, d; Müller § 272, i; Stade § 394, b haben keinen Einwand gegen die Verdoppelung aus diesem Gesichtspuncte gemacht; aber Olsh. § 259, b; Bö. II. S. 521. 523. — In Betracht kommt: Das Wort hat Munach bei der vorletzten Silbe, ist also auf jeden Fall vornbetont und keiner von den Fällen, wo das נָסִיג אַחֲרָיִם nicht eingetreten ist, wortüber Qimchi, Mikhlol 4, b berichtet. — Nun ist die Regel, dass נָסִיג אַחֲרָיִם nur bei offener Paenultima eintritt, vgl. oben S. 83 und 247; Ges. Lgb. S. 175; Bö. I. S. 288; Delitzsch in Bickell's Outlines § 18 und Commentar zu Jesaja, 3. Aufl. S. 7, Anm. 1; Ges.-Kautzsch § 29, 3; Müller § 135. Also scheint auch die fragliche Form mit offener Paenultima gesprochen werden zu müssen. Indess habe ich S. 272 (vgl. noch Jr. 40, 15 n. d. Reg.) belegt, dass נָסִיג אַחֲרָיִם auch bei virtuell verdoppelter d. h. also nicht-offener Paenultima des ersteren Wortes eingetreten ist. Also kann vom Gesichtspuncte des נָסִיג אַחֲרָיִם aus auch kein Veto gegen die ausdrückliche Setzung eines Dagesch eingelegt werden, welches in jenen virtuell verdoppelten Silben doch factisch, obgleich latent enthalten ist.

### Schlussbetrachtung über die Flexion der ע"י.

Nachdem die einzelnen Formen vorgeführt sind, kann nun eine Betrachtung über die Grundlage und die Entstehung dieser Formen folgen.

1, a. Es war die frühere Anschauung, dass die hier behandelten Verba zwischen zwei starken Consonanten wirklich die labiale Semivocalis als mittleren Stammconsonanten haben, m. a. W., dass bei der Bildung dreiconsonantiger Stämme auch das י in einer Reihe von Stämmen zur Verwendung gekommen sei, und diese seien eben die ע"י. Von diesem Standpunct aus hat Gesenius im Lgb. § 106 die existirenden Formen im Grossen und Ganzen durch Quiescirung und Verwandlung des י in die dem a, e, i homogenen Quiescibiles (א und י) erklärt. So sei קָאֵם für קָיֵם [wie Qimchi 99, a]; מָיִת für מָיִתָּה [Qimchi 100, b „und seine Normalform wäre מָיִתָּה“]; קָיִם für קָיִים (die letzte Silbe vom Hiphil); בָּיִשׁ für בָּיִשׁ entstanden, und nur dann

ä und ê defective geschrieben worden. Ausserdem sei wegen des in der Stammsilbe liegenden o-, u-lautes die Stammsilbe mit ô gesprochen worden in יָקוֹם, נָקוֹם etc. Drittens sei der durch Vermischung mit einer Quiescibilis erzeugte unreine Vocal der Stammsilbe doch nicht vor Verkürzung (beim Zusammenreffen mehrerer Consonanten z. B. קָמָה; zur Darstellung der Jussivbedeutung z. B. יָקָם, und durch Tonwechsel z. B. יִקָּם) geschützt gewesen. Viertens hätten die Bildungselemente vor dem Stamm lange Vocale erhalten, die zum Theil die Verlängerungen der im starken Verb noch im überlieferten Hebr. auftretenden Vocale (יָבוֹשׁ für יְבוֹשׁ; הִקָּיָם für הִקְיָם; הִקָּיָם für הִקְיָם), zum Theil eines ursprünglich in der Form liegenden Vitals seien (יָקָיָם für יָקָיָם; נָקָיָם für נָקָיָם). [Qimchi 102, a meinte freilich in äusserlicher Auffassung: „Der lange Vocal, welcher zwischen den Zusatzbuchstaben [des Impf. Qal] und dem ersten Stammbuchstaben steht, ist Ersatz für den [verschwundenen] zweiten Stammconsonanten, und die Wav, welche in den Formen stehen, sind Dehnungs-ו, wie das ו von יִשְׁמְרוּ etc., welche manchmal mit ו geschrieben sind, und nicht hat man fehlen lassen das ו in יָקָיָם, wie man es gethan hat in יִשְׁמְרוּ an vielen Stellen; weil man vertauscht hat das Cholem mit Schureq, um zu erleichtern das Lesen für die vielen Fälle, wo man sich ihrer bedient; und das Schureq ist nicht ohne ו etc.; nur an wenigen Orten kommt vor יָקָם etc.“].

b) Denselben Ausgangspunct hat bei der Betrachtung dieser Verba Olshausen gehabt, vgl. § 103, e: „Die ע״י [und י״ע] führen zum Zwecke der Entwicklung der Grundformen die trilitären Wurzeln grösstentheils auf zwei Consonanten zurück, indem sie den schwachen mittleren Radical ausstossen“. Nur hat er bei der Ableitung der einzelnen hebräischen Formen zum Theil von der mit Gesenius gemeinsamen richtigen Grundlage aus einen verkehrten Weg eingeschlagen. Nämlich § 233, d lässt Olsh. die erste Form קָם aus קָם mittels einer „Ausstossung“ entstehen. So auch Bickell § 135. Mir scheint aber die von Ges. Lgb. angenommene Quiescirung richtiger den tatsächlichen Process zu bezeichnen. Denn es scheint mir das Verhalten der mittleren Semivocalis am richtigsten beschrieben zu werden als ein Zusammenwachsen derselben mit dem in der betreffenden Form liegenden charakteristischen Vocal, wobei sie zum Theil einen mehr ideellen, als

lautlich mechanischen Einfluss auf die Gestaltung der betreffenden Form ausübte. Schon wegen der Betonung קָמָה, קָמָה, קָמָה lässt sich bestimmt behaupten, dass das ״ mit dem *a* zusammengewachsen sei, weil es ihm eine solche Länge und Bedeutung verliehen hat, dass dasselbe den Accent festgehalten hat. Bei Ausstossung der Semivocalis und Zusammenfluss der beiden *a* erwächst sonst kein solcher längster Vocal, vgl. bei den ״״ § 41, 1, b, wonach aus *galajat* wurde *gālāt* und dann *gālētā*.

Wegen dieser beherrschenden Stellung, die das *a* von קָ etc. in Bezug auf den Accent einnahm (wie beim Hiqtıl des starken Verbs), ist es auch unrichtig, wenn Ges.-Kautzsch § 72, 2, obgleich er mit Olsh. „Elision des Waw“ annimmt, doch nicht das *a* von קָ wie Olsh. aus *a* + *a*, sondern aus Dehnung durch den Ton erklärt. Durch den Accent wäre eben bloss ein tonlanger Vocal entstanden. Aber freilich Ges.-Kautzsch meint, das Qames von קָ sei wirklich bloss *ā* und kein *ā*, weil dieses Qames in קָ etc. als Pathach erscheine, und das Cholem von שׁׁ sei bloss *ō* und kein *ō*, weil es bei שׁׁ in doppelt geschlossenener Silbe erscheine. — Nun ja, Ges.-Kautzsch kann daran zweifeln, dass die Sprache auch ein längstes *ā* und ein aus *a*-*u* entstandenes *ō* wegen doppelter Consonantenfolge habe kurz erschallen lassen, und er kann in Folge dessen annehmen, dass auch in קָ und שׁׁ nur tongedehntes *ā* und *ō* vorliege; aber dann muss er überhaupt einen andern Erklärungsstandpunct, nämlich den von Böttcher und Müller, vgl. Nr. 2, einnehmen und darf nicht von Elision des Waw sprechen; denn wohin ist nach dieser Elision das eine von den beiden *a* gekommen, sodass bloss das andere durch den Ton gedehnt worden wäre? Nun ist aber der Ausgangspunct von Ges. Lgb., Olsh. [und auch Ges.-Kautzsch], dass קָ von קָ komme, sicher gegenüber dem von Böttcher-Müller, wie unten gezeigt werden wird: also müssen wir uns auch in die Thatsache fügen, dass *ā* und *ō* bei mehrfacher Consonantenfolge als kurze Vocale gesprochen wurden. Ueberdiess braucht Ges.-Kautzsch bloss mit Ges. Lgb. an arabisches *aqāma*, *aqāmta* zu denken, um eine Analogie zu dieser Verkürzung radical langer Vocale zu haben. — Endlich aber: es ist gar nicht correct, קָ etc. direct von קָ, קָ abzuleiten; vielmehr sind die consonantisch affirmirten Formen von ihren eigenen nächsten Typen abzuleiten. Es bringt

uns diese richtige Ableitung allerdings in unserm Fall materiell nicht über die Schwierigkeit weg; aber sie beseitigt doch den formell unrichtigen Gedanken, dass unmittelbar aus dem längsten *ā* ein *ā* geworden wäre. Leitet man nun z. B. קָמַחַ von קָמַחַ ab, so muss man einfach zugestehen, dass z. B. in dieser Form wegen der verdoppelten Consonantenfolge nicht bloss das *ר*, sondern auch das folgende *a* übergangen worden ist; dass ferner in מָחַח der dem starken Verb (כָּבַדְתָּ) entsprechende kurze Vocal gesprochen worden sei; und ebenso ein vorauszusetzendes קָמַחַח nach קָמַחַח gestaltet worden sei.

Land hat theils den Standpunct von Gesenius, theils den von Olshausen vertreten. Denn über das Perfect Qal sagt er § 212, d: „De middelste radicaal gaat verloren. De beide stamvocalen *ā* + *ā* vormen dan een *ā*; b. v. *qām* uit *qāwām*. Ebenso wordt uit *ā* + *ū* een *au* (*ó*); b. v. *bawuštī* = *bauštī*, thans בָּשָׁחַ; מָחַ, *mī* uit *māwīt*“. Das ist also wie bei Olshausen. Aber beim Impf. Qal sagt er 210, g: „De stamvocaal wordt vóór den middelsten radicaal geplaatst, en deze daarin opgenomen“; b. v. מָחַח [aus] *jānūhos*; ebenso beim Imp. Qal § 207, g „מָחַח [aus] *muwīt*“. Das ist also eine Verbesserung der Erklärung, welche Gesenius gab.

c) Ehe wir nun weiter die einzelnen Formen erklären können, müssen erst die übrigen Standpuncte characterisirt werden. — Unwesentlich verschieden von Gesenius's Ausgangspunct ist derjenige Ewalds, vgl. § 113, a: „In vielen wurzeln vertritt ein langer vocal, z. b. *ū*, die kraft und stelle des zweiten wurzellautes. Der wurzelvocal *ū* kann nun zwar 1) wenn die bildung es erzwingt, in seinen mitlaut *v* übergehen und die wurzel dadurch den starken gleich werden; aber nur ungern entschliesst sich die sprache dazu, da dieses vom ursprunge soweit abliegt. Die bildung betrachtet solche wurzeln vielmehr 2) als wurzeln mit umgebenden festen mitlauten, in deren mitte ein blosser langer vocal *ū* schwebt, der nun mit der vocalaussprache der stämme zusammenstossen und sich irgendwie vertragen muss. Die Arabischen grammatiker nennen desshalb diese wurzeln nicht unpassend hohle wurzeln. Wo also ein betonter und wenigstens nicht unwandelbarer stammvocal nach dem zweiten wurzellaute seinen siz hat (und dahin gehören die meisten bildungen), da vereinigt er sich entweder mit dem *u* oder *v*, oder er verdrängt es, falls er nicht nur ein

abweichender sondern auch ein gewichtiger und unterscheidender ist, dieses jedoch nur só, dass er selbst ebenso unwandelbar lang wird wie der vocal, an dessen stelle er tritt“. Mir scheint Ewald den richtigen Gesichtspunct hervorgehoben zu haben, dass das ׀ dieser Verba, wie es thatsächlich beim semitischen ׀ und ׀ ist, zwischen der consonantischen und der vocalischen Natur in der Mitte steht und nach seiner vocalischen Natur eben jene freie Beeinflussung des betreffenden Silbenvocals ausübt, von der ich S. 476 f. sprach. Aber er scheint mir diese seine Entdeckung, wodurch er der mechanischen Formenerklärung entgegen arbeiten wollte, übertrieben zu haben, indem er in der Mitte dieser Verba ein *ú* [oder *î*] stehen lässt. Und zu dieser Annahme hat er kein Recht. Die von ihm sogenannten seitenvocaligen Verba [׀׀׀, ׀׀׀, ׀׀׀, ׀׀׀, vgl. nur ׀׀׀׀] beweisen, dass die von der Sprache zur Bildung der dreibuchstabigen Stämme verwandten Elemente eben Semivocales und keine Vocales waren. Denn die hebr. Sprache hat (abgesehen von der immer neu sich bildenden Umwandlung des ׀ zu *ú*) kein Wort mit einem Vocal angehen lassen, ohne den Spiritus lenis voranzuschicken; also kann sie nicht von vornherein die Idee gehabt haben, dass *wátaba* etc. vocalisch anlauteten. Und überhaupt forderte das Gesetz, wonach der einfachste hebr. Verbalstamm aus drei Consonanten besteht, dass auch diese Verba aus drei Consonanten bestehen.

Aber Stade § 143, b hat sich mit Entschiedenheit zu der neuen Auffassung des alten Ausgangspunctes bekannt, wonach das in der Mitte dieser Verba vorhandene dritte Element ein vocalisches sei, vgl. „Die Wurzeln ׀׀׀ [so schreibt er] oder die mittelvocaligen nennt man gewöhnlich ׀׀׀. Das ist falsch. Diese Wurzeln haben niemals an zweiter Stelle einen Consonant ׀ gehabt. Solche besitzt die Sprache z. B. ׀׀׀, ׀׀׀; sie sind aber sowohl nach Ursprung als nach Abbeugung von den Wurzeln ׀׀׀ verschieden“. Indess der Umstand, dass einzelne Verba mit mittlerem ׀ dieses nicht quiesciren lassen, ist kein Beweis dafür, dass in ׀׀׀ etc. nicht ein quiescirendes ׀ liegt; oben S. 451—453. Es liegt aber der Gegenbeweis gegen Stade's Annahme schon in dem, was gegen Ewald angeführt wurde. Und das, was Stade selbst in der Fortsetzung der citirten Worte berührt hat, empfiehlt seine Annahme nicht. Er erwähnt nämlich, dass bei der Bildung des Steigerungsstammes der

zwischen beiden Consonanten stehende Vocal der mittelvocaligen Wurzeln sich in einen Spiranten verwandte. Hierdurch würden die Wurzeln im Steigerungsstamme wirklich dreilautig. So bilde sich vom arab. *kāma* ein *kāwama*, im Aram. קַיִם. Das Hebr. aber habe in alter Weise קוּיַם, erst später träten in ihm solche Analogiebildungen auf. Aber abgesehen davon, dass (vgl. oben S. 450) die Form קַיִם als der allgemeinen Art das Qittel zu bilden entsprechend für älter als קוּיַם gehalten werden muss; man kann aus *kāwama* etc., mag man diese Intensivbildung für alt oder für jung erklären, weder die ursprünglich consonantische noch die ursprünglich vocalische Natur des mittleren Bestandtheils von קַיִם erweisen.

2. Wesentlich verschieden von den bisher beschriebenen Ausgangspuncten ist derjenige Böttchers, vgl. II. S. 492: „Die Verba יָע streben ihren wesentlich zweilautigen Stamm dreilautig zu verstärken oder einem dreilautigen anzunähern, aber nicht, wie bei den יָע durch Consonantvermehrung, sondern durch Vocaldehnung. Dazu wird a) in den Formen, deren Stammvocal dazu stimmt oder als noch kenntlich nicht widerstrebt, ein י eingeschoben; b) in den Formen, deren Sinnvocal als *a*, *e*, *i* widerstrebt, derselbe vielmehr selbst zur festen Länge gedehnt: *qām*, *mēt*. Ohne alle eigenthümliche Dehnung bleibt קָמָה etc., יָקָם etc., יָהִיקָם“. Während also die bisher besprochenen Ausgangspuncte die Ansicht vertraten, dass bei den zu erklärenden Verben von vornherein und überhaupt ein (semivocalisches oder vocalisches) drittes Element existirte, will Böttcher bei jeder einzelnen Form dieser Verba aus einer biliteralen Bildung eine den triliteralen analoge sich erzeugen lassen. Zur Widerlegung dieser Anschauung scheint es mir zu genügen, die Frage aufzuwerfen: Wie ist die Sprache darauf gekommen, z. B. *jaqūm* zu *jaqūm* zu verlängern, m. a. W. zur Verstärkung des Vocals ein י zu verwenden, wie es nach Böttcher sein soll? Die Antwort kann nur lauten: Weil sie die Stämme von *qāwama* aus bildete. Dieser Standpunct wiederlegt sich also selbst durch innern Widerspruch.

Aber Müller (vgl. S. 4) hat in der Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, Band XXXIII (1879) S. 698—700 den Standpunct Böttchers consequent fortbilden zu wollen erklärt. Er sagt S. 699: „Ich möchte darauf aufmerksam machen, dass die Formen der יָע, wie sie uns im Hebr. jetzt vorliegen,

genau dieselben sind, welche man erhält, wenn man aus der zweiradicaligen Wurzel mit den sonst üblichen Functionsvocalen Formen mit einsilbigem Stamme bildet, dann den Vocal der Stammsilbe einfach verlängert und die so entstandenen Formen nach den Tongesetzen des Hebr. behandelt. Dass dabei *ā* im Qal als *a*, im Nifal als *ô* erscheint, ist natürlich ohne Anstoss“. Aber diese zuletzt von Müller selbst angegebene Differenz ist schon ein Hinderniss, woran die ganze Theorie scheitert; denn sie ist nach der alten Anschauung wohl erklärt, nach dieser neuen aber ein reiner Zufall. Ferner auch Müller kann nicht erklären, weswegen z. B. *jaqûm* zu *jaqûm* geworden ist. Man kann nicht sagen: Nun das ist eben die Eigenthümlichkeit dieser Verba, dass bei ihnen der Stammvocal gedehnt und nicht dabei abgelautet worden ist. Denn hätte bloss ein „Vocal“ im Stamme existirt, so hätte er auch dem für die „Vocale“ im Hebr. giltigen Gesetze unterworfen sein müssen. Und Müller macht sich S. 700 selbst noch Einwände, die seine Anschauung widerlegen, vgl. „Die Analogie von Substantiven wie מֶלֶךְ und מֶלֶךְ, die doch von *malik* nicht zu trennen sind und gewiss zu den ältesten der Sprache gehören, ist allerdings geeignet, Zweifel [nämlich an der Richtigkeit seines Erklärungsstandpunctes] zu erwecken; und י"ו von י"ו und י"ו zu trennen, könnte in manchen Beziehungen auch nicht räthlich erscheinen“.

3. Weitere Analyse der einzelnen Formen. — Beim Impf. Qal sagt Olsh. § 244, a wieder, dass י ausgestossen, und an Stelle des kurzen Vocals der entsprechende lange getreten sei. Aber aus *jaqûm* hätte nicht *jaqûm*, sondern nur *jaqôm* werden können, wenn nicht der mittlere Stammconsonant י als quiescirender oder mehr ideell einwirkender Factor jene Verlängerung des *û* zu *ô* bewirkt hätte. Da zeigt sich also wieder ganz deutlich, dass die neue Theorie Olshausens, wonach er Elision statt Quiescirung setzt, unrichtig ist. Und es nützt nichts, wenn Ges.-Kautzsch diese Dehnung eine „abnorme“ nennt; es handelt sich doch eben um Erklärung dieser Abnormität.

Und der Jussiv Qal kann nicht als Rückkehr der normalen Dehnung des *û* bezeichnet werden, oder wenigstens nützt diese Bezeichnung nichts zur Aufhellung des zwischen Indicativ Imperfecti und Jussiv waltenden Sinnverhältnisses; sondern das *ô* des Jussiv kann nur als eine zum Ausdruck des Befehlssinnes

welcher im Jussiv liegt, dienende Verkürzung aufgefasst werden. Ausser auf S. 211, verweise ich auf die Verba  $\text{ה"ב}$ , deren Jussivbildung uns die sichere, unmissverständliche Basis bietet, von der aus wir die von der hebr. Sprache in der Modusbildung befolgte Tendenz zu erkennen vermögen. Dieselbe ging dahin, aus dem Indicativ, dem Modus der Behauptung, den Jussiv, den Modus des Wunsches, durch Erleichterung resp. Verkürzung der Form zu bilden. Diese in einer Verbalclassen offenbare Tendenz der Sprache müssen wir auch in den Verbalclassen wirksam sein lassen, wo sie ganz oder theilweise verborgen ist und eine andere Beziehung des Indicativs zum Jussiv möglich wäre. — Das Qames unter dem Präformativ ist die Dehnung des ursprünglichen  $\ddot{a}$  in der offen gewordenen Silbe.

Dasselbe gilt von der Erklärung des Imperativ Qal bei Olsh. § 235, g weil er wieder von Ausstossung des  $\gamma$  und ursachloser Dehnung des  $\ddot{u}$  spricht. Auch der besondere Zusatz, welchen Olsh. hier macht, dass nämlich aus der Nichtverkürzung des  $\text{קִים}$  zu  $\text{קָם}$  der einstmalige Gebrauch einer vocalisch auslautenden Form, vermuthlich *quma*, sich ergebe, hat keinen Grund. Vielmehr ist in der einfach geschlossenen Silbe das  $\ddot{u}$  gesprochen worden, aber in der doppelt geschlossenen Silbe  $\text{קָמָה}$  nicht. — So erklären sich auch der Infinitivus cstr.  $\text{קִים}$  aus dem verlängernden und der abs.  $\text{קָם}$  aus dem umlauterzeugenden Zusammenwachsen des  $\gamma$  mit den Vocalen in  $\text{קָם}$  und  $\text{קָה}$ .

Vom Participium activum Qal  $\text{קָם}$  sagte Qimchi 100, b: „Die Participia sind Adjectivum in der Mehrzahl; darum sind sie nach der Analogie des qamesirten Adjectivs aufgetreten:  $\text{קָמָם}$ ,  $\text{קָמָה}$ ; denn die Normalform von  $\text{קָם}$  wäre  $\text{קָה}$ “. Ebenso leitete Ges. Lgb. S. 394 es von einer Form  $\text{קָה}$ , entsprechend dem Adjectivum verbale  $\text{קָה}$ , her; ebenso Olsh. § 164, a; 245, a aus *qāwām*; ebenso Ew. § 151; Bö. II. S. 501; Bickell § 135; Land § 214; Müller § 266; Stade § 615, c. Dagegen Ges.-Kautzsch § 72, 4 legt arabisches *qātīl* zu Grunde, lässt also *qāwīm* zu *qā'im* und *qām* werden. Gegen jene Ableitung scheint mir entscheidend zu sprechen, dass das Adjectivum verbale  $\text{קָה}$  sonst nur intransitiven Sinn hat. Und was für dieselbe sprechen soll, dass die 3. sg. m. Pfi. und das Ptc. auch bei den transitiven Verben ursprünglich dieselbe Form gehabt hätten (Stade a. a. O.), ist unbewiesen; vgl. darüber S. 177 f. sowie unten S. 537 f. Für diese Ableitung spricht die Analogie aller andern tran-



sitiven Verba; ferner das Arabische und Aramäische; und gegen dieselbe kann nicht die Abnormität der Contraction geltend gemacht werden, weil diese aus dem Streben, den Stamm einsilbig zu machen, erklärlich ist. Und das ursprünglich dastehende ׀ hat gewöhnlich nicht Trübung des *ā* herbeigeführt, damit nicht Gleichheit der Form mit dem Inf. abs. hergestellt werde.

Beim Partic. passivum Qal קרם aus קרם sollte der *u*-laut als charakteristischer bewahrt werden, und ist desshalb nicht *ō* entstanden.

Ueber מַת *mēt* aus *māvūt* [mājūt, mūit] ist schon S. 478 nebenbei gesprochen; ebenso über בּוֹשׁ und יְבוֹשׁ S. 446 f.

Beim Perfect Niqtal sagt Olsh. § 263, b: „Die Derivate von hohlen Wurzeln nehmen unter Ausstossung des mittleren Radicals in der zweiten Silbe *o* an, welches aus *ā* entstanden ist“. Aber woher soll dieses *ā* stammen? Denn mag er נִקְטַל oder ein nach dem Arab. انْقَام vorauszusetzendes *inqā'wāmā* zu Grunde legen, er kann kein *ā* deduciren. Ges.-Kautzsch schreibt „*naqām*“, will also ein tongedehntes *a* zu Grunde legen; aber auch in diesem Falle wäre die Umwandlung des *ā* zu *ō* [während doch im Qal *qām* bleibt] ein Zufall. So auch bei Stade § 77, a. Vielmehr ist nur aus Transposition des ׀ hinter *a* und seine Verschmelzung mit demselben das *ō* erklärbar. So desswegen ausser Ges. Lgb., wie S. 476 angegeben ist, auch Ew. § 54, a: „Wo hinter ׀ ein *a* lauten würde, kann sich dieses mit ׀ als *ū* so vereinigen, dass es vortritt und so aus *a* + *u* gesetzmässig *ō* entsteht, wie נִסְוָר aus נִסְׁׁר *nisvar* oder *nasvar*. Es kommt auf dasselbe zurück, wenn man sagt: das *a* erhält sich, aber so, dass das ursprüngliche *u* noch durchlaute, also *ō* für *ā* gesprochen werde“. Desswegen sagte auch Böttcher trotz seines verschiedenen Ausgangspunctes II. S. 493: „*ō* ist aus ׀ oder ׀ gemischt“. So auch Bickell § 135; Land § 238, h „Een semi-vocaal als middelste radicaal neemt den laatste stamvocaal vóór zich en smelt [schmilzt] daarmede zamen“; Müller § 266. — Ueberdiess ist der Streit zwischen den beiden Erklärungsweisen nicht jung, sondern liegt bei Qimchi 103, a. b fast mit derselben Schärfe, wie heute, vor; vgl.: „Das Niphal: נִכְיָן; und es scheint angemessen, dass wir bei ihm die Meinung sagen, welche wir bei den Futurformen des Qal [oben S. 476] gesagt haben,

dass der lange Vocal Ersatz für den zweiten Stammconsonanten und das ך ein Wav der Dehnung sei und dass es auftrete in der Gestalt des ךּעול wie ךּחולום [oben S. 246] und ךּשלוך [S. 284]. Aber weil die ganze Conjugation immer so mit Cholem auftritt und nicht éine Form von ihnen entschlüpft ist, um in der Gestalt des ךּעל oder ךּעל aufzutreten: so ist es gut, dass wir sagen, dass die ך in ihnen [den Formen des Niqtal] der zweite Stammconsonant des Verbs ist, wie der weise Rabbi Juda in Bezug auf sie alle geschrieben hat, und dass die Normalform von ךּכין sei ךּכּם. Und obgleich wir sagen, dass das ך [in diesen Niqtalformen] der zweite Stammconsonant ist: so sagen wir, dass der lange Vocal, welcher zwischen dem ך des Niqtal und dem ersten Stammconsonanten ist, auf denselben [den zweiten Stammcons.] hinweist, weil derselbe [in dem Cholem magnum] verborgen ist“. Abgesehen von dem falschen Schlusssatze, sind die Worte Qimchi's eine schöne Vertheidigung der zweiten Erklärung.

Ueber die Stammsilbe des Perfect Hiqtıl sagte Qimchi 104, a: „Das ך ist das ך der Dehnung in ihnen [den Hiqtılformen], wie das ך von ךּשלוך etc.“ Olsh. § 255, i sagte, dass sie unter Ausstossung des mittleren Radicals in der Regel ך habe, wie bei den starken Verben. So auch Ges.-Kautzsch „durchaus nach der Analogie des starken Verb“; Ew. § 131, c „In ך dringt das ך von Hifil ungehindert ein: ךּקים“; Stade § 159, b. Böttcher sagt aber II. S. 492, so sehr auch dadurch der innere Widerspruch seines Standpunctes aufgedeckt wird, richtig: „ךקים, ךּקים (vgl. dagegen ךּכּשיל, ךּכּשלה); diese Zusammenstellung zeigt, dass bei ךּקים das ך als solches zwar auch nicht eingedrungen, aber, in ך umgeschlagen, das vorhandene ך fester als sonst gedehnt hat“. So auch Bickell § 135; Land § 227, g: „Een semivocaal als middelste radicaal neemt ook hier den laatsten stamvocaal ך voor zich; smelt daarmede zamen, en gaat niet verloren tenzij [es sei denn] in den verkorten vorm of [oder] bij aanhechting van -nă“; Müller § 266. Die Thatsache, gegen welche jene ersteren Erklärer das Auge verschlossen haben, ist, dass, wenn in ךּקים nur dasselbe ך läge, welches in ךּקים liegt, dann ךּקים etc. die Flexion lauten müsste. — In Bezug auf das ך unter dem ך hat Qimchi 104, a dieselbe willkürliche Begründung, wie über das Qames unter ך in ךּקים und unter ך in ךּקים, nämlich „Der lange Vocal, welcher hinter dem Conjugationscharacter des Hiqtıl, dem ך, steht, ist Ersatz

für den zweiten [hier: verschwundenen; nicht bloss, wie er beim Niqtal sagte, „verborgenen“] Stammconsonanten“. Das ist gerade so, wie er fol. 130, a von הִסֵּב sagt: „Der lange Vocal, welcher hinter dem ה der Conjugation steht, ist Ersatz für den [d. h. die Vereinfachung des 2. und 3.] identischen Stammconsonanten“. Indess, wie in הִסֵּב, so ist in הִקִּים das Sere des ה ein eben solches in der offenen Silbe gedehntes ē, wie in לֵבַב (Herz) etc. — Dieses Sere unter ה ist darum richtig als Dehnung des i betrachtet von Ges. Lgb., Olsh. a. a. O., Ges.-Kautzsch; [Ew. sagt nichts darüber]; Bö. II. S. 493; Bi. § 135; Land § 228, g; Mü. § 266. Aber Stade wendet hier zum letzten Male seinen § 108 an [vgl. oben S. 218. 351. 353 400 f.], indem er das ē aus assimilirender Rückwärtswirkung des folgenden i auf das ursprünglich hinter ה stehende a erklärt. Aber diese Erklärung ist nicht bloss unwahrscheinlich, sondern involvirt auch einen innern Widerspruch. Nämlich während inbetreff der Stammsilbe die Entwicklung des Hebr. vom Ursemitischen schon bis zur Umwandlung des a in i fortgeschritten gewesen sein soll, soll ה noch sein ursemitisches a besessen haben.

Ueber die Stammsilbe im Hoqtal הִיקֵם hat sich nicht ausgesprochen Ges. Lgb. und Ges.-Kautzsch. — Qimchi 105, b sagt: „Das zu Grunde Liegende in ihnen [den vorher genannten Formen] in ihrer Unversehrtheit wäre הִיקֵם etc. Und הִיקֵם das Perfect ist mit Pathach, um einen Unterschied zu bewirken zwischen ihm und dem Particip, welches Qames hat, wie ich es bei den starken Verben erklärt habe“. — Olsh. § 259, b hat nur das Factum berichtet, dass trotz der Ausstossung des zweiten Radical das ā unverlängert beibehalten worden sei. Dafür hat er vielleicht den Grund angeben wollen, indem er hinzufügte, dass jetzt das Lautverhältniss des Activs הִיקֵם zum Passiv הִיקֵם ganz dasselbe sei, wie bei den Derivaten starker Wurzeln. Diese Analogie des starken Verb scheint mir aber auch zur Erklärung jener Vocalkürze in der Stammsilbe auszureichen. Und das hinter ה stehende ū ist dann mit Ges. Lgb., Olsh. und Ges.-Kautzsch als Dehnung des ursprünglichen ā in offener Silbe anzusehen. Und ich glaube nicht, mit Ew. § 131, d und Bö. II. S. 493 sagen zu müssen, dass der mittlere Radical י von dem hinter ה stehenden u angezogen und zur Verstärkung desselben benutzt worden sei. Möglich ist diess aber. Jedoch nicht kann man mit Bickell § 135 („after the analogy of the

verbs *primae* v“) und Stade § 394, b einfach die Analogie der ם״ר bei diesem Hoqtal walten lassen. Auch kann man nicht mit Land § 233, b die schon oben S. 354 f. bei den ם״ר zurückgewiesene Erklärung auch hier geben: „Alleen merke men op, dat bij gelijke laatste radicalen en bij een semivocaal als middelsten radicaal de ם verlängt wordt. Dit kan verklaard worden etc.“; vgl. oben! So gut wie keine Erklärung ist auch, was Müller § 266 sagt: „Im Hof. wurde bei Wegfall des ך statt des zweiten der erste Vocal verlängert: hūqwām, hūqam“.

#### 6. Vor Suffixen.

Qal. Am Vocalismus der Stammsilbe wird nichts geändert. Vgl. als seltenen Beleg ץמחתי (ihr habt mir gefastet) Zach. 7, 5.

הָמָם (und er wird sie bestürzt machen [mit einer grossen Bestürzung םמחמה ג]) 5 M 7, 23; vgl. Qimchi, WB. s. v. הָמָם: „seine Normalform: הָמָם; und das hintere Mem ist Kennzeichen des Plurals; und das Anzeichen dafür ist, dass das erste Mem qamesirt ist nach der Art aller [Formen] מַעֲלָם; und wenn es [das hintere Mem] Radical wäre, so wäre es [das erste Mem] pathachirt nach der Art aller [Formen] מַעֲלָם“. Diess ist von den Punctatoren richtig von הָמָם abgeleitet. So Ges. Thes. s. v.; Bö. II. S. 527; Mühlau-Volek s. v. Es kann mit Ew. § 114, a die Richtigkeit dieser Aussprache bezweifelt (als wäre הָמָם richtiger gewesen) und vermuthet werden, dass nur des folgenden ם wegen sich die Aussprache mit langem a gebildet habe; weil sonst von diesem Verwirren der Feinde הָמָם steht 2 M 14, 24; 23, 27; Jos. 10, 10 etc. Jedoch ein hinreichender Gegengrund ist wohl der, dass von הָמָם [sonst] nur uncontrahirte Formen vor Suffixen erscheinen, vgl. oben S. 362 f., wo wegen dieser Frage dem הָמָם eine besondere Beachtung geschenkt worden ist.

Die Vortonvocale weichen; vgl. nur יִשְׁמָךְ (er wird dich zermalmern) 1 M 3, 15.

יִשְׁמָךְ 1 M 3, 15. — Wellhausen schreibt in der 4. Aufl. von Bleeks Einleitung in d. A. T. § 296: „Aleph findet sich bei Mesa ausserhalb des Anlautes in דא 6. 7. ראש 30 und in יאזא; in allen diesen Fällen ist es radical, םמחמה 8 ist undurchsichtig. Dagegen ist radicales Aleph ausserhalb des Anlautes ausgelassen nicht bloss in ראש 20, 24, wo es mit dem ם der 1. Sing. Impf. zusammentrifft, sondern auch in בִּי 24. 25 = באי, ראש 20 = ראש, יאזא 14, während יאזא 32 unsicher bezeugt ist. Nach der masorethischen Or-

thographie soll Aleph überall beibehalten werden, wo es etymologisch berechtigt ist, wenn es auch phonetisch nicht mehr zur Geltung kommt. Aber diese Regel ist von der älteren Zeit nicht streng befolgt, in Israel so wenig wie in Moab. Es findet sich מצרי für מצארי [4 M 11, 11; da giebt es noch anderes, vgl. alle Fälle unten § 42], גי für גיא [Jos. 8, 11; Mi. 1, 10], שי für שוא [Hi. 15, 31]; דדיומף für דדיום אף „spaltnasig“; Nomen proprium, Neh. 3, 10]; חמה für חמאה [Hi. 29, 6 einmal חמה = חמאה dicke Milch]; משרה für משררה [habe ich nicht gefunden]; וקלאה Gen. 47, 13 für וקלאה; ילמר Jr. 32, 33 für ילמר; יאמלר Hi. 27, 8 für יאמלר (Lag.); איש בשעי חזרי 2 Kg. 23, 6 für בא שעי ח' א' (zur Linken des zur Stadt Eingehenden), מלך für מלך 2 Kg. 6, 32. 33; אסף אסף Zeph. 1, 2. Die stete Verwechselung von ויסקף und ויסקף, von ביי and ביי erklärt sich aus der ursprünglich identischen Schreibung ויסקף und ויסקף; in Ezech. 5, 6 findet die LXX in ויסקף *zal êpêl*, wie Mesa ויסקף schreibt für ויסקף. In Gen. 3, 15 stand ursprünglich ויסקף . . . ויסקף geschrieben, das eine von ויסקף, das andere von ויסקף = er wird dir den Kopf zertreten und du ihm nach der Ferse schnappen“. — Wellh. hat zwei Behauptungen verknüpft, 1) dass man in älterer Zeit das מ, wenn es quiescirte, in der Schrift übergang, 2) dass man es auch da beim Schreiben vernachlässigte, wo es seine Consonantenpotenz besass. Diese zwei Behauptungen sind aber zu trennen. Denn dass man 1) das מ da, wo es nicht mehr gesprochen wurde, auch in phonetischer Orthographie nicht mehr schrieb, oder durch andere Vocalbuchstaben ersetzte, diess ist natürlich. Nur diese Erscheinung finden wir auf dem Mesastein. Denn wenn ביי in der Bedeutung von ביי (Brunnen) gelesen wird, so ist zu behaupten, dass auf dem Mesastein (wie auch in der Literatur Israels) aus dieser Schreibweise nicht eine Vernachlässigung des lautbaren מ folgt, sondern dass das Wort ביי die Bedeutung des ביי bekommen hatte, und darum im Sprachgebrauch das ביי vielfach verdrängte, vgl. oben S 469 f. über Jr. 6, 7. — Diese erste, rein orthographische Vernachlässigung des מ zeigen auch von den hebr. Beispielen Wellhausens diese: מצרי; גי; שי. Wegen der LXX zu Hes. 5, 6 hätte er sich nicht auf den Mesastein zu berufen gebraucht, sondern Imperfectformen von ממצרי finden wir ohne quiescirendes מ oder ו auch im Hebr. vgl. oben S. 385, und ebenso bei אסף S. 382. Was die Behauptung Wellhausen's, die stete Verwechselung von ויסקף und ויסקף erkläre sich aus der ursprünglichen identischen Schreibweise, anlangt, so ist die Verwechselung erstens keine stete (denn vgl. oben S. 382. 409 die vorkommenden Fälle) und zweitens ist diese Verwechselung in der Orthographie nicht auf einmalige Weglassung der matres lectionis zurückzuführen. Das ist gerade so, wie wenn Jemand sagt: „Viele Leute

verwechseln im Deutschen den Imp. *lies* und das Impf. *liess*, oder vielmehr *dreien* und *dräuen*, weil beide einstmals auf dieselbe Weise, speciell die letzteren zwei Wörter gleichmässig *drn* geschrieben wurden“. Es war vielmehr die Verwechslung der Wörter in der Orthographie die Folge davon, dass man kein Bewusstsein von der verschiedenen Herkunft der gleichlautenden Wörter hatte. Als quiescirendes wäre das *κ* auch weggelassen in *כָּבֹד* für *כָּבֹד* *κ* 2 Kg. 23, 8. Aber dass das *κ* von *כָּבֹד* weggelassen wurde, kann man wohl getrost a priori für unmöglich erklären; denn das wusste doch jeder Schriftsteller und Schreiber, dass das hebr. Wort für „er trat ein; er kam“ nicht so geschrieben wurde, wie das für „in“; und das *κ* konnte nicht weggelassen werden, weil dann *כָּבֹד* mit *כָּבֹד* zusammengefallen und wie dieses zum Präfixum geworden wäre. Etwas anderes war es, wenn von Hiqtılformen dieses Verbs das quiescirende *κ* weggelassen wurde, vgl. unten § 42, 10, e; denn da verlor mit dieser Weglassung das Wort nicht seinen Character. Ich sage darum 2 Kg. 23, 8 lieber mit Thenius „Die linke Seite ist natürlich von dem zur Stadt *Eingehenden* zu verstehen“. — 2) Bei den Fällen, wo *κ* als nichtquiescirender Consonant weggelassen worden sein soll, ist zu bedenken, dass der silbenanlautende Spiritus lenis in vielen Fällen durch die Aussprache übergangen, syncopirt worden sein mag, wo er von den correcter Sprechenden noch zu Gehör gebracht wurde. Diese Uebergangung des *κ* ist am wahrscheinlichsten beim Eigennamen *נְחֻמְיָאֵל* Neh. 3, 10 und Wellh. hätte dieses Beispiel gar nicht aufführen dürfen, weil die Eigennamen über die Regeln der sonstigen Sprachbildung und Schreibweise erhaben sind. Ebenso wird man vielfach in Israel *chēm'á* gesprochen haben *chemá*, und nur diese Aussprache ist von der Schrift Hi. 29, 6 nachgeahmt. Aber die Annahme, dass Jer. 32, 33 *יְהוֹנָדָב* für *יְהוֹנָדָב* jemals absichtlich geschrieben worden wäre, muss man für unmöglich erklären, weil das Präformativ als ein wesentlicher Bestandtheil der Wortgestalt nicht fehlen konnte und in den vielen Hunderten von Fällen ebensowenig wie ein anderes Präformativ weggelassen worden ist. Soll nun angenommen werden, dass in allen andern Fällen dieses Präformativ richtig ergänzt, aber Jr. 32, 33 übersehen worden ist? Darf die Anerkennung des Inf. abs. pro verbo finito hier verweigert werden, wo nun gerade die fragliche Theorie von der einstmaligen Vernachlässigung des *κ* angewendet werden könnte? Graf z. St. scheint mir ganz richtig auf 8, 15 verwiesen zu haben, wo die 1. plur. mit dem Inf. abs. fortgesetzt wird. Auch die Conjectur zu Hi. 27, 8 ist nach meiner Ansicht unannehmbar, vgl. unten § 41, 3 nach dem Register. Ferner bin ich so wenig wie Thenius von der Nothwendigkeit überzeugt worden, mit Ewald 2 Kg. 6, 32 f. das *כָּבֹד* als falsche Auf-

fassung eines ursprünglich gemeinten  $\text{קָלַף}$  anzusehen. Ich kann auch nicht angeben, dass in  $\text{קָלַף קָלַף}$  Zeph. 1, 2, vgl. oben S. 445, das zweite  $\text{קָלַף}$  nach der Ansicht des Consonantenschreibers  $\text{קָלַף}$  bedeuten sollte, so sehr ich auch diese Vermuthung durch Hinweis auf die gerade nur in der 1. sing. vorkommende Quiescirung des Aleph in  $\text{קָלַף}$  und  $\text{קָלַף}$ ,  $\text{קָלַף}$  etc. (oben S. 390. 391. 394. 397) stützen könnte, wenn ich vermuthete, dass diese quiescirenden Formen der falschen Auffassung eines früher anders gemeinten Consonantentextes zuzuschreiben wären. Aber nicht bloss ist nach meinem Dafürhalten (S. 126. 128) überhaupt die Annahme einer solchen unüberlegten Fortpflanzung des Consonantentextes unstatthaft; nicht bloss ist die Voraussetzung jener Annahme, dass schon bei Feststellung des masoretischen Consonantentextes die hebräische Sprache erstorben gewesen wäre, sodass man Formen nach den Consonanten ohne Befragung der lebendigen Wirklichkeit angenommen hätte, falsch; nicht bloss erklärt sich die Häufigkeit der Quiescirung gerade in der 1. sg. beim Zusammentreffen zweier Spiritus lenis; sondern wir finden auch sonst das Präformativ  $\text{קָ}$  vor dem  $\text{קָ}$  als erstem Stammconsonanten geschrieben, vgl. nur 1 M 12, 3; Jes. 45, 5; 48, 9; Hi. 6, 11; 9, 16; 16, 5; 33, 33 und wir finden gerade auch  $\text{קָלַף קָלַף}$  Mi. 2, 12. Es ist also eine grundlose Annahme, dass nur Zeph. 1, 2 das Präformativ  $\text{קָ}$  in der ursprünglichen phonetischen Orthographie weggelassen und bei der Einführung der etymologischen Orthographie in Israel nicht erkannt worden sei. — So kann endlich auch nicht eingeräumt werden, dass 1 M 3, 15 zuerst zwei verschiedene Verba gemeint und beide ohne ihre unterscheidenden mittleren Stammconsonanten geschrieben gewesen und dann falsch beide mit  $\text{קָ}$  versehen worden seien. Wir haben ja überhaupt keinen Anhalt zu der Meinung, dass Verba mediae  $\text{קָ}$  bei den Hebräern mit Vernachlässigung des  $\text{קָ}$  als eines silbenanlautenden Consonanten gesprochen worden wären, so sehr sich auch solche Syncope z. B. in  $\text{קָלַף}$  (oben S. 276) und  $\text{קָלַף}$  (deine Bitte) 1 Sm. 1, 17 findet und so sehr auch das Syrische sie zeigt, vgl.  $\text{ܩܠܦ}$  (schlecht sein), Aph.  $\text{ܩܠܦ}$  (male affixit, Act. 7, 6). Wir können überdiess nicht annehmen, dass an allen andern Stellen der richtige mittlere Stammconsonant  $\text{קָ}$  geschrieben oder (nach Wellhausen's Annahme) später ergänzt, aber gerade 1 M 3, 15 verkannt worden sei. Es bleibt viel wahrscheinlicher, dass 1 M 3, 15 in beiden Verhältnissen von vornherein dasselbe Verb  $\text{קָ}$  und zwar beide Male in der Bedeutung „schnappen nach“ (Dillm. z. St.) beabsichtigt und der Gegensatz in den beiden charakteristischen und naheliegenden Angriffspunkten der beiden Gegner gesucht worden ist.

וְאַחֲכָהּ (und ich [begoss] salbte dich [fm.]) Hes. 16, 9. — אֶצְרֶהָ (ich formte dich) soll wahrscheinlich das Kethib Jr. 1, 5 gelesen werden mit Ges. Thes. s. v.; Bō. II. S. 527; Mühlaus-Volck s. v.; weil die Existenz eines צִיר (formen) uns durch zwei Stellen gesichert ist (oben S. 443; anders war es bei der Annahme eines צִיר S. 431 f. und eines נִיץ S. 437). Freilich die Masoreten haben jenes Verb nicht erkannt, sondern in dem Kethib nur eine ungewöhnliche scriptio plena des Imperfects von יָצַר gefunden. So auch Qimchi 95, b und so vielleicht auch Ew. § 139, a; Olsh. § 242, b; Ges.-Kautzsch § 71; Müller § 264; Stade § 479, b; 633, a, weil sie das fragliche Kethib nicht erwähnen.

וַיָּבִיאוּ (und er hat uns zu Stande gebracht, hergestellt) Hi. 31, 15. Selbst wenn diese Lesart bei Baer-Delitzsch nicht bloss die älteste, sondern auch die richtigste ist, liegt darin kein unzweifelhafter Grund zu der Annahme, dass das Qal בִּיךְ mit Object gebraucht sei. Vielmehr auch bei dieser Lesart kann die Meinung, dass an jener Stelle [gewöhnlich וַיָּבִיאוּ (J. H. Michaelis) oder וַיִּבְרָאוּ oder auch mit Cholem hinter כ] das Qittel וַיִּבְרָאוּ contrahirt worden sei, vertheidigt werden, weil wir auch bei וַתִּמְדֵּנוּ (und du hast uns zerfliessen lassen) Jes. 64, 6, wenn es für וַתִּמְדֵּנוּ steht, kein Verdoppelungszeichen im ו haben. Man kann in der That schwanken. Es lässt sich nicht die Möglichkeit leugnen, dass die beiden Qal auch mit Object verbunden worden seien. Denn vgl. nachher den Imp. שִׁירָה mit Objectssuffix. Und auch wenn man nicht das Kethib Qal אֶנְיָהָ (ich lasse dich umherschweifen) 2 Sm. 15, 20, sondern die Ersetzung desselben durch Hiqtıl billigt, weil in dieser Stelle die Verschreibung wirklich leicht eingetreten sein kann: so ist man noch nicht a priori verhindert, Hi. 31, 15 das Qal anzunehmen. Und nimmt man diess wirklich an, dann kann die Lesart mit Dagesch forte im ersten ו und mit Cholem Hi. 31, 15 als Versuch erklärt werden, dieses auffallende Qal mit Object zu beseitigen. Aber es kann freilich auch eine ausserordentliche Contraction eingetreten sein; nur hat man keinen haltbaren Grund, diese zweite Ansicht zu vertheidigen; denn mehrere gleiche Laute folgten sich oft und sind nicht contrahirt worden. Die Auffassung beider Formen als Qal findet sich bei Qimchi, WB. s. vv., und ihr neigen zu Mühlaus-Volck s. vv. Aber die Contraction ist beim ersteren Verb anerkannt



von Ges. Lgb. § 106, Anm. 21; Thes. s. v. [Röd. im Index analyt.], während Ges. die zweite Form für Qal nimmt. Die Contraction ist bei beiden Formen anerkannt von Ew. § 81, a. Aendern die Lesart, das Pilel herstellen wollen Olsh. § 244, a; Bö. I. S. 157; II. S. 35. 528; Stade § 484, e in Bezug auf die erste Form, während er die zweite nicht erwähnt. Obgleich die Aenderung in zwei Fällen angenommen werden müsste, ist doch auch diese Auffassung möglich, weil eben auch zwei Mal dieselbe Veranlassung zu fehlerhafter Uebergang eines Consonanten vorlag.

שׁוּבָנִי Ps. 85, 5 ist als Qal in der Bedeutung „lass uns zurückkehren!“ nicht zu beanstanden, weil nun einmal שׁוּב nach 4 M 10, 36; Nah. 2, 3 die causative Bedeutung hat. Ebenso hat es diese in der Verbindung mit שְׁבוּרִי (Gefangene) Am. 9, 14 etc. und gerade auch Ps. 85, 2; obgleich in dieser Redensart, aber jedenfalls unrichtig, das Qal, wo die Aenderung bloss in ו' für ר' bestand, in Hiqtıl umgewandelt worden ist Joel 4, 1 etc. Nicht Buxtorf, Thes. p. 505 „reduc nos!“; Röd. Thes.; Mühlau-Volck s. v.; sondern nur Olsh. § 235, g hat שׁוּבָנִי lesen wollen. — Indess ist es gar nicht wahrscheinlich, dass die angegebene Form die causative Bedeutung mit den LXX (ἐπιστρέψον ἡμᾶς) habe. Denn nach dem Zusammenhang ist die Gefangenschaft Israels schon gewendet (v. 2 שְׁבוּרִי); in v. 5 wird gebeten, dass Jehova sich innerlich zu Israel wende (5, a) und breche seinen Aerger (5, b). Daher übersetzt das Targum richtig רְדִי לְרִנָּה = redi ad nos! — Unrichtig verbindet also auch Raschi z. St. die beiden Auffassungen „kehre du zurück und lass uns zurückkehren“ und vertritt Abenesra bloss die erstere: „Wie du hast zurückkehren lassen unsere Exulantschaft, so lass auch uns jetzt zurückkehren!“.

Vom Infinitiv bemerke wegen der seltenen defectiven Schreibart und der Suffixform וְבִנְחוּ (und bei seinem Sichniederlassen oder Ausruhen) 4 M 10, 36.

בְּשׁוּבָנִי (bei meinem Zurückkehren) Hes. 47, 7 verstösst gegen die Regel S. 229, wonach am Infinitiv das Subject auch in der 1. pers. immer durch das Nominalsuffix bezeichnet wird. Es ist dieser Fall als einzige Ausnahme (über 2 Chr. 35, 21 vgl. S. 279) schon bezeichnet von Qimchi 33, a; WB. s. v.; Ges. Lgb. S. 299, und, wie diese Beiden, hat die Richtigkeit der Lesart anerkannt Ew. § 261, b. Es wird aber richtiger

sein, eine Verschreibung wegen des vorausgehenden **יִשְׁבְּנִי** an-  
zunehmen mit Olsh. § 132; Bö. II. S. 528; Stade § 359, b.  
Müller § 271, m: „**יִשְׁבְּנִי** Ps. 85, 5 wohl falsche Lesart“; er  
meint die Form aus Hes. 47, 7, hat aber derselben einen  
falschen Fundort gegeben.

Niqtal: **בְּרַמְלִי** (bei seinem Beschnittenwerden) 1 M 17, 24 f.

Die Intensivstämme verhalten sich vor Suffixen, wie  
beim regelmässigen Verb. Bemerke nur: **שׁוֹבְרָתְךָ** (sie hat dich  
[fm.] umgewendet, abgewendet, abtrünnig gemacht) nur Jes.  
47, 10 (ohne Suffix diese Form nur Jr. 8, 5); **יִרְוַמְךָ** (und  
er wird dich erhöhen) Ps. 37, 34 mit *i* für *e* jedenfalls des  
doppelten Lippenlautes wegen; **אֲרֻמְךָ** (ich werde dich er-  
höhen) Jes. 25, 1; Ps. 30, 2; 145, 1, vgl. in Pausa **אֲרֻמְךָ**  
Ps. 118, 28; **אֲרֻמְמֶחָי** (ich werde ihn erhöhen) 2 M 15, 2. —  
**וְאִמְחֶחֱתוּנִי** 2 Sm. 1, 10 statt **וְאִמְחֶחֱתוּנִי**; Qim. 49, a; oben S. 190; unten  
546. — Imperativ: z. B. **קִימֵנִי** (richte mich auf!) Ps. 119, 28.

**בִּישְׁסָכֶם** Am. 5, 11. Da diess nicht fraglich sein kann, ob  
wir einen Infinitiv vor uns haben, so ist — a) die erste Frage,  
ob die Urheber des Consonantentextes einen Inf. Qal gemeint  
haben. Diese Frage kann aber wegen des *י* einfach verneint  
werden. Denn wir haben zwar einen Fall, wo der *o*-laut des  
Inf. Qal vor dem Suffix **כֶּם** lang gesprochen ist (1 M 32, 20;  
Qimchi 32, b; unten § 42, 9); aber da wurde die Dehnung  
des Vocals durch die eigenthümliche Schwere der folgenden  
Consonanten erzeugt, und es ist darum nicht die Form aus  
Am. 5, 11 mit der aus 1 M 32, 20 zusammenzustellen, wie es  
bei Buxtorf, Thes. gram. p. 498 geschieht: „Duo retinent  
Cholem facilioris et commodioris pronunciationis causâ: **בִּי**  
pro **בִּישְׁסָכֶם** vel **בִּישְׁסָכֶם** et **מִצְאָכֶם** 1 M 32, 20“. Nachdem Ges. Lgb.  
S. 347 diese Zusammenstellung ablehnte, habe ich sie nicht  
weiter gefunden. Also es haben die Consonantenschreiber  
nicht an ein Qal **בִּישְׁסָ** gedacht. — b) An welchen Intensiv-  
stamm, einen mit Sere oder einen mit Pathach in der Ultima,  
hat die traditionelle Aussprache gedacht, indem sie die Silbe vor  
**כֶּם** mit Pathach sprach? Es kommt nun zwar mehrmals vor,  
dass zu Status absoluti mit Sere Status constructi mit Pathach  
sich finden (vgl. die Fälle bei Bö. I. S. 563); aber kein Wort  
mit Sere in Ultima zeigt vor Suffixen ein Pathach, sondern  
nur Segol oder Chireq, soweit nicht eine Gutturalis concurrirt  
(Bö. II. S. 49). Qimchi sagt zwar WB. s. v. **בִּישְׁסָ** über die frag-

liche Form „nach der Norm von כִּי־נִכְחַם“; aber dieses existiert selbst nicht. Trotzdem ist nicht daran zu denken, dass die traditionelle Aussprache einen passiven Intensivstamm im Sinne gehabt habe; wir müssen uns vielmehr darein finden, dass in der fraglichen Form anstatt des Kleinpathach (Segol) das Grosspathach d. h. anstatt des mehr *i*-artigen Lautes *e* ein dem *a* näher stehender (ein imälirtes *a*, ein *ä*) sich gebildet hatte. Ew. § 255, c sagt zur Erklärung dieses Pathach, es trete „als der Ähnlichkeit der Verbalbildung folgend“ ein und verweist mit § 195, a auf כִּי־נִכְחַם, כִּי־נִכְחַם. Er meint also, wie vor dem Consonantafformativ sich Pathach zeige, so auch Am. 5, 11 vor dem Suffix. Damit sind selbstverständlich Heterogenea zusammengebracht, und wird nur in so fern ein Schimmer von Licht auf Am. 5, 11 geworfen, als daran erinnert wird, dass ursprünglich auch bei den activen Intensivstämmen die letzte Stammsilbe Pathach hatte, wie dieses noch vor den Consonantafformativen erklinge. Es fragt sich aber, wesshalb der Infinitiv eines solchen activen Intensivstammes gegen seine Analogie Pathach vor dem Suffix zeige. Olsh. § 187, a; 251, b hat Am. 5, 11 mit שְׁאֵנָה (dein Ruhigsein etc.), wie 2 Kg. 19, 28 und Jes. 37, 29 wegen des vorausgehenden Infinitivs mit Qimchi, WB. s. v. und Baer-Delitzsch zu lesen ist, zusammengestellt. Und da diese Form 2 Kg. wahrscheinlich von der Tradition als Infinitiv gedacht ist (obgleich Qimchi im WB. sie wegen der Bedeutung mit שְׁאֵנָה, שְׁאֵנָה verbindet), so kann sie uns allerdings ein Hinweis darauf sein, dass in den selteneren activen Intensivstämmen der ursprüngliche *a*-laut der zweiten Stammsilbe mehr als im gewöhnlichsten activen Intensivstamm erhalten ist, wie auch das Hithqattel das *ä* der zweiten Stammsilbe durch Analogie in die Formen des Imperfectstammes getragen hat, vgl. oben S. 196. Es ist wegen des vorausgehenden Infinitivs nicht wahrscheinlich, dass mit Bö. II. S. 49 das שְׁאֵנָה 2 Kg. 19 und Jes. 37 ein Substantiv (= Trotz) sein soll. Die Form Am. 5, 11 vergleicht endlich Bö. I. S. 189; II. S. 286 311 mit dem רִיבְרִיב, welches oben S. 234 besprochen ist. Er meint, durch die Zahnlaute ר, ש, ז sei der *a*-laut ebenso begünstigt worden, wie durch das gutturalverwandte ר, wenn sie von benachbarten Lingualen durch breiteren Vocal zu sondern gewesen seien. Ein solcher Einfluss der Zahnlaute lässt sich schwerlich nachweisen. — c) Was bedeutete der in Am. 5, 11

enthaltene active Intensivstamm? Das Targum übersetzt: **חלל** **דמבדכון מסבניא** = zur Vergeltung für euer Ausplündern der Armen; daraus lässt sich schliessen, dass man in dem **יען** **על-דל** **בושכם** ein **בוס** = **בזן** suchte; und ein **בוס** in seiner eigentlichen Bedeutung „niedertreten, mit Füßen treten, conculcare“ (vgl. oben S. 445) fanden in der hebr. Form noch bestimmter die LXX: **ἀνθ' ὧν κατακονδίλιζον** [mit Fäusten zerschlagen] **πρωτοίς**. Den Sinn der gewalthätigen Behandlung muss die fragliche Form auch nach dem Context haben. — d) Stammt nun der active Intensivstamm **בושם** = „gewalthätig behandeln“ von einem Qal **בָּשַׁם**? Ein solches nahm Buxtorf, Thes. pag. 498 und in der Concordanz an; scheinbar auch Mühlau-Volck im analyt. Anhang, indem sie schreiben: „ב'; inf. Po. von **בָּשַׁם**“; aber dieser Schein beruht nur auf starker Breviloquenz, denn im WB. s. v. **בָּשַׁם** sagen sie: „**בָּשַׁם**, nur Po. **בושם** (eine durch Dissimilation entstandene dialectische oder vulgäre Form für **בֹּשַׁם**)“. Es sollte aber deutlicher gesagt sein, dass ein Qal **בָּשַׁם** gar nicht für sich existirte. Ein solches Verb **בָּשַׁם** ist auch verworfen worden von Qimchi im WB. s. v. und wie Raschi im Com. z. St. sagte „**כְּמוֹ בֹּשְׁכֶם**“, indem ihr herumtretet und Schmutz bringt auf seinen [des Armen] Kopf“, so hat auch Qimchi im WB. s. v. **בוס** und mit denselben Worten im Com. z. St. die fragliche Form als Variante von **בֹּשַׁם** angesehen. So auch Ges. Thes. s. v. **בָּשַׁם**; Röd. im Index analyt. z. Thes.; Ew. § 49, d; 121, a; Olsh. § 251, b. Nur Bō. I. S. 146 sagt: „**בושם** f. **בושש** (v. **בוש** = chald. **באש**)“, und zum Vergleich bringt er **כַּעַשׂ** für **כַּעַם** etc., lauter Beispiele, wo bloss **ש** für **ס** steht, wo also nicht die Schreibung mit **ש** bestimmt eine Verschiedenheit des Lautes anzeigt. Bō. hätte seine Annahme besser vertheidigen können, wenn er an **פָּרַשׁוּ** (Hi. 26, 9; oben S. 202) erinnert hätte, weil darin in der That eine Vermeidung der beiden breiten *sch* vorliegt (Bō. freilich leitet diess I. S. 144 von **פָּרַשׁד** ab). Aber wenn auch **בושם** lautlich mit **בושש** zusammengebracht werden kann, so ist doch die gewöhnliche Bedeutung des **בושש** (beschämen = warten lassen) für den Context Am. 5, 11 zu matt, und davon dass **בושש**, wie Bō. will, nach dem Chald. **בָּאֵשׁ**, Aphel **אֲבִיאֵשׁ** „Schlechtes zufügen“ bedeute, haben wir keine Spur, und dazu stimmt auch die Praeposition **על** nicht, weil das chald. Aphel mit **ל** oder mit **ב** construiert wird. Die Andern erwähnen die Form nicht.

Hiqṭil. — Z. B. הִכִּינִי (er hat mich bestellt) 1 Kg. 2, 24 und הִמִּיתָנִי (und er wird mich sterben lassen) 2 Sm. 14, 32; הִמִּיתָהוּ (sie tötete ihn) 2 Chr. 22, 11 bei Silluq, הִמִּיתָהוּ Jer. 26, 19, und so bei der affirmativlosen und den beiden vocalisch affirmirten Personen immer mit *e*-laut, ausser bei הִשִּׁיבָהּ (und er wird dich zurückkehren lassen) 1 M 40, 13. Aber die consonantisch affirmirten Personen haben ohne und mit ו consec. vor Suffixen immer den *a*-laut, vgl. הִמִּיתִי (und ich habe ihn getötet) 1 Sm. 17, 35, wo das erste י nur als Schreibfehler angesehen werden kann; vgl. הִמִּיתָהּ (und [damit] ich [nicht] töte sie) Hos. 2, 5.

Imperfect wie יִשְׁבִּי (er wird mich zurückkehren lassen) 2 Sm 15, 8, nur gewöhnlich mit Chireq magnum, wie z. B. in אֶמִּיתָהּ (ich werde dich töten) 1 Kg. 2, 8; אֶל־יִשְׁבִּי (lass mich nicht zu Schanden werden) Ps. 119, 31. 116 (die einzige suffigirte Form des regelrechten Impfs. Hi. vbi. בּוֹשׁ). — אֶמִּילָם (ich werde sie zerhauen) Ps. 118, 10—12, wo nicht die Bevorzugung des breiteren, helleren Pathach vor Sere in Pausa sogar beim Suffix eingetreten ist; sondern Vocalstammauslaut des Perf. S. 224.

Imperativ z. B. הִמִּיתָנִי (töte mich!) 1 Sm. 20, 8 und so immer mit Chateph-Pathach. — Infinitiv: הִמִּיטָי (mein Zerstreuen) Hes. 12, 15; הִמִּיתָנִי (das Nichttöten) 1 Sm. 5, 10 und so immer mit Chateph-Pathach.

## 7. Doppelt unregelmässig.

### a) Verba primae gutt. und ע"י quiescentia.

Transitives Qal. Z. B. חָרַס ([gestreift], afficirt, geführt sein); Impf. יָחַס. יָחַס Ps. 72, 13 ist nach dem Contexte Indicativ Impf., also ע"י-Analogie; auch plene 10 Mal hinter לָא. — Jussiv יָחַס 1 M 45, 20; יָחַס Hes. 9, 5. — Impf. consec. יָחַס 1 Sm. 24, 11. — Nur zum Unterschiede von נִיָּעָה (und er flog) Jes. 6, 6 ist נִיָּעָה (und er wurde eingehüllt, ohnmächtig) Ri. 4, 21; 1 Sm. 14, 28. 31; 2 Sm. 21, 15 gebildet. Dieses Zustandsverbum hätte nicht, wie Bö. § 1142, Anm. 3 fordert, נִיָּעָה heissen müssen denn vergleiche die Formen von אָוִיר; und man kann nicht mit Böttcher für jenes נִיָּעָה ein eigenes Zeitwort עִיר annehmen, obgleich עִיר und יָעָה (müde sein) existirt, weil im Syrischen

das Verb für „matt sein“ mediae ו ist, Matth. 15, 32 *Peschitto*; weil im Hebr. die gleich nachher genannte Verbalform (Hi. 11, 17) existirt; weil *מְעִיָּה* und *מְדִיָּה* (Dunkelheit) Jes. 8, 22. 23 dem *עִיָּה* (Finsterniss) Am 4, 13 die Wage hält, und weil *עִיָּי* (ermüdet, lechzend) Eigennamen Jr. 40, 8 als Kethib älter zu sein scheint, als das Qeri *עִיָּי*. So Qimchi 103, a: „*עִיָּה* mit Qames [chatuph], um einen Unterschied zwischen ihm und *עִיָּה* hervorzubringen, welche zwei Bedeutungen haben“; ebenso WB. s. v. *עִיָּה*; Ges. Lgb. § 106, Anm. 9; Thes. s. v.; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 72, Anm. 4. Aber Ew. § 232, c „Wurzel *עִיָּה*“; Olsh. § 244, e Schluss; Bö. a. a. O.; Müller § 271, l haben ein Verbum *עִיָּה* angenommen. Stade erwähnt die Form nicht.

Ob *הַעֲמִיָּה* Hi. 11, 17 3. sg. fm. (mag es dunkeln) oder 2. sg. msc. (magst du [jetzt] im Dunkeln sein) ist, das ist weniger wichtig; jedenfalls aber ist die dastehende Form von den Punctatoren für eine Verbalform mit ה cohortativum gehalten worden. Daran haben auch keinen Anstoss genommen Qimchi, WB. s. v. *עִיָּה* beim Qal: „Und mit anderer Bedeutung [als das vorhergenannte *עִיָּה* (fliegende) Zach. 5, 1] הַ Hi. 11, 17, was heissen soll: wenn es jetzt dunkelt, so wird es werden wie der Morgen“; Ges. Lgb. § 84, 2, Anm. 1; Ew. § 173, h, Anm.; 357, b; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 48, 3; Stade § 480, c; 506, e. — Auch mir scheint diess den Zusammenhang lebendiger zu machen, als wenn man, wozu Ges. Thes. s. v., Olsh. § 228, b; Bö. II. S. 172, Anm. 4 geneigt sind, in Anlehnung an einige alte Zeugen ein Substantiv *הַעֲמִיָּה* (Dunkelheit) liest. So vielleicht das Targum, indem es frei übersetzt „denn das Dunkel der Finsterniss wird wie ein Vogel sein“. Die LXX umschreiben ganz frei mit theilweiser Umdrehung der beiden Verhältnisse: ἡ δὲ εὐχὴ σου ὥσπερ ἑωςφόρος, ἐκ δὲ μεσημβρίας ἀνατελεῖ σοι ζωή.

*הַעֲמִיָּה* (du sollst es als Brodlaib backen) Hes. 4, 12. So das Targum: *הַחֲרִיָּה*, du sollst es als Kuchen rösten (Levy, Chald. WB. s. v. חַר hält für wahrscheinliche Aussprache *הַחֲרִיָּה*); ebenso die 2. sg. masc. ist in der Form erkannt von den LXX: ἐγκρύψεις ἀττά, du sollst es als Aschkuchen backen; und an eine andere Form als die 2. sing. m. ist nach dem vorausgehenden *הַאֲכָלָה* (du sollst es essen) auch gar nicht zu denken. Nach Dikduke § 55 soll es aber nicht bloss mit einfachem

Gimel (so gegen Buxtorf auch Michaelis), sondern auch mit einfachem Nun geschrieben werden. Nachdem nämlich die Formen auf נָה, aufgezählt sind, wird mit den Worten geschlossen „ausser תִּקְרְאָה 2 M 1, 10 [nicht „4“] und רַעֲנָה Hes. 4, 12; sie sind raphirt“. Trotz dieser Zusammenstellung ist die Form Hes. 4, 12 von den Dikduke nicht als 3. plur. fem. angesehen worden. Allerdings, so unwahrscheinlich sie auch ist, treffen wir die letztere Anschauung bei Qimchi. Denn Mikhlol 102, b zählt er die Form unter den 3. plur. fm. auf und setzt ausdrücklich hinzu „Erklärung: die Weiber sollen backen“. Im WB. s. v. עִיג erwähnt er erst die richtige, dann die falsche Auffassung, vgl.: „רַעֲנָה; das Zugrundeliegende davon ist רַעֲנָה, mit Dagesch das נ, denn die Form mit abgetrenntem Pronomen ist תִּעֲנִי אִיחָה, und es kommt der lange Vocal als Variante für das Dagesch [in נ] vor“. Biesenthal und Lebrecht bemerken: „Legit scilicet רַעֲנָה seu רַעֲנָה; sie hätten aber bei Segol bleiben sollen, wenn auch Qimchi von einem „langen“ Vocal spricht; denn er meint damit jedenfalls nur das gedehnte *ä*. Diess zeigt die Fortsetzung seiner Worte: „Und es gab manchen, der sagte, dass auf diese Weise vorkomme תִּקְרְאָה. Denn diess sollte sein תָּ mit Dagesch und dem weiblichen Pronomen, auf die Stadt bezüglich, wie um zu sagen: wann ein Krieg hereinbricht über die Stadt [עַל הָעִיר]. Und es ist zu erklären: Es sollen backen die Weiber“. Diese letztere Deutung ist die von Qimchi bevorzugte gewesen. Denn im Com. z. St. sagt er: „Es sollen backen die Weiber“. Und manche sagen, dass das נ und das ה auf das Object gehen, und das נ dageschirt werden solle, und die Erklärung sei: du in eigener Person sollst es zu Aschkuchen backen; und so das Targum Jonathan“. — Die neueren Grammatiker erwähnen die Form nicht. — Uebrigens weist die defective Schreibung der Stammsilbe nicht auf ף״י-Analogie; denn wir fanden sie auch oben S. 442. — Die Form gehört hierher, weil sich im Hebr. bei den Ableitungen nur נ in der Mitte zeigt; im Arabischen ist es freilich mediae Jod.

Nicht ist חִיב Hes. 18, 7 Ptc. act. mit o, wie Hitzig z. St. und Bð. II. S. 501 annehmen. Denn die Uebersetzung der LXX ἐνεχρασμὸν ὁπεύλοντος ἀποδώσει von חִיב וְשִׁיב kann nur als Erleichterung betrachtet werden; denn, wenn חִיב als Explication des vorausgehenden Suffixes betrachtet werden sollte, müsste es den Artikel haben, vgl. das von Ew. § 291, b

citirte Beispiel Esra 2, 62; Neh. 7, 64. — Das **חוב** kann nach dem Tenor des ganzen Verses nur so gefasst werden, dass dasselbe Subject (**איש**) bleibt. So das Targum **מִשְׁכֹּן דְּחֻבָּתָא** (das Pfand der Schuld); so auch Raschi z. St. „wenn er abgepfändet hat das Kleid seines Nächsten für seine Schuld (**בְּחֻבוֹ**); so soll er es ihm zurückgeben, sowie die Sonne untergeht“; Qimchi z. St. „Das Pfand, welches ihm war für seine Schuld (**בְּחֻבוֹ**), er soll es dem Armen zurückgeben, wie die Thora befohlen hat, zurückzugeben das Pfand [5 M 24, 13]; und **חבולו** ist das Pfand und von **חוב** ist bekannt, dass es das Darlehen ist“; WB. s. v. **חוב** ist das Darlehen, und unsere Vorfahren s. G. haben über dieses Wort viel geforscht“. Als „Schuld“ haben **חוב** auch gefasst Ges. Thes. s. v.; Ew. § 291, b; Mühlau-Volck s. v.; Smend z. St.

Intransitives Qal. **אור** (licht sein), 1 M 44, 3 etc.; **וַיִּזְרְקוּ** (da waren, wurden sie [fm.] licht) 1 Sm. 14, 27; also ohne Vocalstammauslaut; darüber dass nicht das *o* der Stammsilbe den Ausfall desselben veranlasst hat, vgl. oben S. 449. Das Kethib **וַיִּזְרַק** kann trotz des vorausgehenden **וַיִּזְרַק** (v. 26) nicht die ursprünglich beabsichtigte Schreibweise sein; denn das Präformativ entbehrt der mater lectionis *i* und v. 29 steht von demselben Zustand der Augen Jonathan's **אָרִי** (sie leuchten); aber ich möchte auch das **וַיִּזְרַק** nicht als zufällige Verschreibung, sondern als Hinweis auf ein **וַיִּזְרַקוּ** (da funkelten im Feuer der Furcht), demnach als eine versteckte Glosse betrachten. Trg.: **וַיִּזְרַק עֵינָיו** = und es wurden hell seine Augen; LXX: **ἀνέβλεψαν οἱ ὀφθαλμοὶ αὐτοῦ**. — Imperativ: **אֲדִיר** (werde licht!) Jes. 60, 1.

Niqtal. Beim Perfect beruht **נִעֹר** (er hat sich geregt) Zach. 2, 17 auf **ע"ע**-Analogie mit Ersatzverdoppelung, vgl. **נָחַל** (entweicht werden) etc. S. 367 f.; nur dass hier diese Verdoppelung wegen **ע** durch Ersatzdehnung ausgeglichen ist. So Ew. § 140, a; Bö. II. S. 520; Ges.-Kautzsch § 72, Anm. 5, indem er das Impf. zum Vergleich heranzieht, worin eben auch das *e* Ersatzdehnung ist. — Keine principielle Basis hat es, vgl. darüber S. 326 f. über Ersatzverdoppelung gegen Stade, wenn man in unserer Form einfach ausnahmsweise eine Abschwächung des ursprünglichen *a* zu *i* eintreten lässt, wie sie beim starken Verb eingetreten ist [**נָקַעַל**]. So schon Ges. Lgb. § 106, Anm. 11 (= **נִעֹר**, ähnlich dem **נִבֹּשׁ**); wahrscheinlich Olsh. § 263 Schluss, weil er einfach sagt „mit *e* für *i*“, und ausdrücklich Stade



§ 397, b „nach Abschwächung des  $\alpha$  des Präfixes zu  $i$  ist dieses weiter zu  $e$  geworden“ [könnte jedenfalls nur  $e$  sein als Vorton-sere.]. — Am allerrichtigsten aber erscheint es mir, wenn man sagt, dass unsere Form aus mechanischer Nachahmung des sechsmal vorkommenden Imperfects יָעִיר (Jr. 6, 22 etc.) zu erklären sei. — Da die Alten der vollen Einsicht in die Wechselbeziehungen der schwachen Verba entbehrten, haben sie sich mit der Erklärung der vorliegenden Form gequält, vgl. Qimchi 103, b: „Und es kommt das נ [des Niqtal] mit Sere vor: נָעִיר; denn das Sere und das Qames sind gleich [geeignet], dass der quiescirende [Consonant] hinter ihnen auftritt. Und es haben Rabbi Juda und Rabbi Jona und die übrigen Grammatiker geschrieben, dass das נ von נָעִיר mit Sere wegen des ע stehe, ohne dass sie über die Conjugation des Wortes gleicher Meinung waren; denn Rabbi Juda bezeichnete es als Niqtal von den Verbis mit quiescirendem mittlerem Stammconsonanten, und Rabbi Jona bezeichnete das נ als Radical von נָעִיר Jr. 51, 38. Aber beide haben gesagt, dass das Sere an Stelle des Qames wegen des ע stehe; und ich weiss keinen vernünftigen Grund dafür, denn das נ ist auch ein Kehlbuchstabe, und es tritt [doch] bei ihm das נ mit Qames auf: נָעִיר“. Im WB. bezeichnet Qimchi das נָעִיר wieder als Niqtal von עִיר und verweist darauf, dass „Rabbi Jona und ausser ihm ein Theil der Erklärer“ die Form von נָעִיר ableite. — Beim Imperfectstamm haben alle Ersatzdehnung, vgl. ausser dem erwähnten יָעִיר noch נָעִיר (und sie wurde bestürzt) 1 Sm. 4, 5 etc.; auch יָעִיר (sich erhellen) 2 Sm. 2, 32. So mit Qimchi 104, a; WB. s. v.; Buxtorf Thes. p. 210; Ges. Thes. s. v.; Olsh. § 265, f; Mühlau-Volck s. v.; Müller § 271, s. Denn mir scheint es nicht richtig, mit Bö. II. S. 502 und Stade § 486 diese Form für Qal zu nehmen und also ein doppeltes Impf. Qal von נָעִיר aufzustellen, während dann Inf. und Ptc. Ni. eines Imperfects entbehren würden. Hierher gehört auch יָעִיר (sich vereinigen) 1 M. 34, 22; 2 Kg. 12, 9 sowie נָעִיר, נָעִיר 1 M. 34, 15. 23. So Ges. Lgb. S. 403, obgleich schwankend zwischen Qal und Niqtal; Thes. s. v. (Niqtal); (Ew. und Bö. erwähnen die Formen nicht); Olsh. § 265, f; Tuch z. St. ausführlich „von נָעִיר sich willfährig zeigen, verwandt mit נָעִיר etc.“; Delitzsch z. St. „von נָעִיר, verwandt mit נָעִיר, also Ni. sich in etwas zusammenfinden“; Dillmann z. Stelle „Impf. Ni. von נָעִיר, da נָעִיר im Rabbinischen als Ptc. vorkommt“; Mühlau-

Volck s. v.; Müller § 271, s. Stade § 585, a hat die Meinung von Hitzig festgehalten, dass die Formen Impf. Qal seien. Das ist aus dem von Dillmann angegebenen Grunde nicht wohl möglich. Ganz unmöglich ist es aber, die Formen mit Qimchi 88, a; WB. s. v.; Buxtorf, Thes. p. 187 und Conc. von einem angeblichen יָאָר (Jr. 10, 7) abzuleiten, vgl. § 41, 6, g. Infinitiv לְאֹר (damit erleuchtet werde) Hi. 33, 30 mit Syncope des ה. Particip נֹאֹר Ps. 76, 5.

Intensivstämme. Ich ziehe die Ableitung des עִוֵּל (Knabe, Kind) von עִיל (nähren), sodass es eigentlich ist „einer der es nur mit dem Sichnähren zu thun hat“ der Ableitung von עָלָל (sich über etwas hermachen etc.) bei Buxtorf, Concordanz; Mühlau-Volck; Stade § 233 vor. Ebenso ist Ptc. ohne ה das gleichbedeutende עִוֵּל; Qimchi, WB. s. v. עִיל; Ges. Thes. s. v.; Olsh. § 251, b.

Von עִיר (rege sein) und einem vorauszusetzenden עִירֵר, Impf. יַעֲרִיר stammt יַעֲרִיר (sie erregen = erheben [ein Geschrei]) Jes. 15, 5 in Pausa. Da Umwandlung von Consonantenschwere in langen Vocal vorkommt, vgl. S. 200 f. 248, so ist die Möglichkeit der angegebenen Entstehung unserer Form anzuerkennen und ist zugegeben worden von Qimchi 109, a; WB. s. v.; Ges. Lgb. S. 870; Thes. s. v.; Röd. im Index analyt. z. Thes.; Ew. § 121, b; Olsh. § 253; Bō. I. S. 146; Mühlau-Volck s. v. und im analyt. Anhang; Mü. § 272, 1; Stade § 124, b; § 528. Von diesen Gelehrten haben aber zugleich Ges. Lgb. S. 255; Thes. s. v.; Röd. und Olsh. a. aa. OO. die Vermuthung ausgesprochen, dass die Form aus einer Verschreibung des יַעֲרִיר durch Verkürzung des ר zu י entstanden sei, wie denn die scriptio plena יַעֲרִיר vielfach vorkomme. Diese Vermuthung wird immer unwahrscheinlich bleiben. — Eine blosse Beschreibung des Factischen sind die Worte von Buxtorf, Thes. p. 213 s. „יַעֲרִיר pro יַעֲרִיר; er legt überdiess statt Pilpel ein Pilel zu Grunde.

Hiqtil. הִעִירָה (du hast bezeugt) Neh. 9, 34; הִעִירוּהָ 2 M 19, 23; הִעִירוּהָ 5 M 4, 26 etc.; הִעִירוּהָ (ich habe aufgeweckt) Jes. 41, 25 und 45, 13, also mit vollem Pathach wegen der schweren Production des folgenden Guttural. — Beim Imperfect vergleiche הִתְעִירָה Spr. 23, 5 Kethib (fliegt? näml. dein Auge), welches jedenfalls wegen der Incongruenz zwischen dem Sing. des Verbs und dem folgenden Dual des Nomens in das Hiqtil הִתְעִירָה vom Qeri umgewandelt worden ist. Trg. עִירָה

אֵין הָאֵר (wenn hinblickt = gespannt ist dein Auge), also für das Kethib; aber LXX: *ἐὰν ἐπιστήσῃς τὸ σὸν ὄμμα* (wenn du richtest, hinlenkst dein Auge), also für das Qeri. Es ist die Form nicht mit dem *הָאֵר* Hi. 11, 17 (S. 496) zu verbinden, wie es Abenesra z. St. thut „es scheint zu 'ר' zu gehören und sein Sinn zu sein: wenn du licht werden lässt dein Auge, um nach dem Reichthum zu blicken“; und wie auch Qimchi, WB. s. v. sagt, die beiden Formen seien theils von Rabbi Juda in der Bedeutung des Finsterseins, theils von der Mehrzahl der Ausleger in der Bedeutung des Blitzens und Leuchtens zusammengebracht worden. — Jussiv mit Sere: יֵאָר (er lasse licht s.) 4 M 6, 25 und יָעַר Dn. 11, 25. — Impf. consecutivum: יֵאָר (und er liess licht sein) 2 M 14, 20; Ps. 118, 27; aber יֵעַר (und er bezeugte) 2 Kg. 17, 13 und Zach 3, 6; auch die 2. sg. m. Neh. 9, 29 f. sowie יָעַר (und er weckte auf) Hag. 1, 14; 1 Chr. 5, 26; 2 Chr. 21, 16. In der 1. sg. ist das *e* geblieben, welches wir (S. 467) einmal beim einfach schwachen Verb fanden: יֵאָעַר (und ich bezeugte) 1 Kg. 2, 42; Jr. 32, 10 [bei Bö. II. S. 507 steht unrichtig die Form mit ר] neben יֵאָעִיר Neh. 13, 15 und יֵאָעִירָה v. 21.

b) Verba tertiae gutturalis und ע"ו quiesc.

Qal. Perfect. Von נִיחַ (sich niederlassen, ruhen) bemerke z. B. נִקְחוּ 2 Sm. 17, 12; Impf. יִנִּיחַ etc. 2 M 23, 12 etc.; Jussiv kommt gerade nicht vor; Impf. cons.: יִינִיחַ 2 M 10, 14 etc.; יִינַע (und er wankte, bebte) Jes. 7, 2. Imperativ kommt gerade nicht vor. Infinitivus estr. auch mit *o* in כְּנִיחַ 4 M 11, 25; Jos. 3, 13; Neh. 9, 28 und כְּנִיעַ Jes. 7, 2, während auch von beiden Verben hinter ל der Inf. estr. mit *u* vorkommt; 2 Sm. 21, 10; Ri. 9, 9. 11. 13; wie לְטִיחַ 1 Chr. 29, 4. Vgl. noch יִבְקֹחוּ 4 M 10, 36.

Niq tal. Impf. יִנִּיעַ (wankend gemacht werden) Am. 9, 9; Nah. 3, 12; Inf. הִשְׁנִיעַ (übertüncht werden) 3 M 14, 43. 48 [hier ohne י].

Intensivstämme. Von יָעַ (geschüttelt werden, zittern) Esth. 5, 9, יָעַר Pred. 12, 3 findet sich das Ptc. Pilpel מְיָעָע (einer welcher erschüttert, erzittern lässt) Hab. 2, 7.

Hiqtil. Z. B. הִנִּיחַ (zur Ruhe bringen) 2 M 33, 14 etc.; יִנִּיחַ 2 M 17, 11 etc.; aber neben אָפִיחַ Hes. 21, 36 etc. ist auch יִפֹּחַ (schnaubt = keucht, hastet) Hab. 2, 3 Indicativ Impfi. nach ע"ע-Analogie. Denn die Existenz eines פִּיחַ (wehen, blasen etc.) steht fest, vgl. das Impf. Qal HL. 2, 17; 4, 6; Imp. Hiq. 4, 16;

also können wir nicht ein פוח in der Bedeutung „blasen, schnauben“ annehmen. Von פוח leitete die fragliche Form ab Ges. Thes. s. v.; Bō. II. S. 520; Mühlau-Volck s. v. Auch Qimchi sagt im WB. s. v. פוח: „Und vielleicht kommt von dieser Wurzel פוח Hab. 2, 3, und schon habe ich es geschrieben bei der Wurzel פוח; und die Bedeutung [von פוח und פוח] ist dieselbe“. Von פוח hat er die Form nicht bloss im WB. unter dieser Wurzel, sondern auch Mikhlol 95, a abgeleitet, und so noch Buxtorf in der Concordanz s. v. פוח. Nach Qimchi sollte die Form פוח [Adjectiv] von dem פוח sein, dessen Hithqattel (Jr. 4, 31) oben S. 430 erwähnt wurde. Auch Olsh. § 167, b sieht Hab. 2, 3 ein Nomen von פוח. Aber da im Parallelismus Imperfecte stehen, so ist auch die fragliche Form für ein solches zu halten. Dagegen kann nichts entscheiden, dass das Trg. (פוח = festgestellt ist das Ende) ein Partc. setzt. LXX: *καὶ ἀνατελεῖ εἰς πέρας* (wird aufsprossen etc. zum Ziel) haben also ein Verbum finitum. Ueber פוח an den andern Stellen siehe S. 504. — Jussiv פוח (er möge riechen) 1 Sm. 26, 19; פוח Jos. 21, 42 etc. und so immer wegen der Gutturalis mit a. Infinitiv: פוח 5 M 25, 19 etc.; Ptc. פוח Jos. 1, 13.

Daneben פוח (hinwerfen, hinlegen) 3 M 16, 23 etc.; פוח 3 M 7, 15 etc.; Jussiv פוח Pred. 7, 18 etc.; פוח 4 M 17, 22 etc.; Imp. פוח 2 M 16, 33 etc.; פוח 2 M 32, 10 und Ri. 16, 26; Inf. פוח 4 M 32, 15; Ptc. פוח Pred. 5, 11; Hoq. פוח (und sie wurde hingelegt) Zach. 5, 11 sowie das Ptc. פוח nach ע"ע Analogie mit Ersatzverdoppelung; oder vielleicht wegen Verdoppelungsneigung des anlautenden Stammconsonanten, vgl. S. 450 bei פוח. Diese Formen sind von פוח abgeleitet durch Ges. Thes. s. v.; Ew. § 114, c; Olsh. § 255, i am Ende; Bō. II. S. 520; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 72, Anm. 9; Müller § 272, a; Stade § 393, b. Ges. Thes. s. v. פוח sagt: „Radix spuria, unde ducunt פוח“. Damit zielt er jedenfalls zunächst auf Qimchi, welcher Mikhlol 94, a und WB. s. v. die Formen von פוח herleitete. Diess that auch Buxtorf, Thes. p. 194 sowie in der Concordanz, aber auch noch Gesenius selbst im Lgb. S. 389 ausdrücklich und ohne Erwähnung der neueren Etymologie. Ein פוח existirt aber sonst nicht und es können פוח etc. nicht von פוח etc. getrennt werden, welche oben S. 471 f. besprochen sind. — Was insbesondere פוח anlangt, so sagte Qimchi 94, a „das Wort ist gemischt [zusammen-

gesetzt] aus **וְהִיָּחָה** und **וְהִיָּחָה** und im WB. s. v. **יָחָה** erwähnte er die Form nur. Gesenius hat im Lgb. S. 389 auf die einzige Form hingewiesen, welche der fraglichen an die Seite gestellt werden kann [die oben S. 199 besprochenen sind verschieden], nämlich **וְהִיָּחָה** Dn. 7, 4; so auch Thes. s. v. **יָחָה**. Ew. § 131, d scheint mir ferner richtig auf das Kethib **וְהִיָּחָה** Dn. 8, 11 aufmerksam gemacht zu haben, weil diess ebenso unmittelbar mit einem parallelen Passivum **וְהִיָּחָה** zusammen steht, wie es Zach. 5, 11 der Fall ist. Dagegen scheint die Ewald'sche Annahme eines **וְהִיָּחָה** 2 Sm. 15, 31 mir nicht begründet, obgleich Targ. **וְהִיָּחָה** (et David, nuntiatum est) und die LXX *καὶ ἀγγέλην Δαυὶδ* (et nuntiatum est Davidi) die Form passivisch übersetzen. Ich glaube für 2 Sm. 15, 31 die Auffassung des **וְהִיָּחָה** als eines Nominativus absolutus und für **וְהִיָּחָה** die unpersönliche Fassung (man meldete, vgl. 1 M 48, 1. 2) vorschlagen zu dürfen. — An die beiden Danielstellen erinnert auch Olsh. § 259, b Schluss als an Parallelen für Zach. 5, 11. Aber Bö. I. S. 106 will bloss Dn. 7, 4 und 5 (wo schon Ges. Thes. s. v. chald. **קִים** die Lesart **קִים** vertheidigte) gelten lassen, während er für Dn. 8, 11 das Kethib als Activum vertheidigt, indem er es an **וְהִיָּחָה** anknüpfen will. Da hat er nicht beachtet, dass mit dem **וְהִיָּחָה** die passive Construction beginnt. Mühlau-Volck sagen nichts zur Erklärung. Stade schreibt: „Zach. 5, 11 ist zu emendiren“. Vielleicht meint er, dass für das seltene Passivum aus Versehen das geläufige Activum geschrieben worden sei. Das wäre an sich nicht unmöglich; aber die Formen aus dem Daniel rathen doch, dass man diese Emendation unterlässt.

Zwar **וְהִיָּחָה** (und ihr sollt Lärmsignale geben) 4 M 10, 9 kann sein Sere nach der oben S. 461 beschriebenen selteneren Bildung der ע"י haben; aber bei **וְהִיָּחָה** (sie lärmten; Trg. **וְהִיָּחָה** = sie machten Lärm etc.; LXX: *ἡλάλασαν*) 1 Sm. 17, 20 muss das Sere aus ע"י-Analogie erklärt werden. Denn man kann nicht sagen, dass die Tradition sich verirrt habe, weil die Form an dieser Stelle im Gegensatz zu Ri. 15, 14 und Esra 3, 11 defective geschrieben war; da auch die beiden einzigen Formen, die vom Imperfectstamm defective Schreibart haben (**וְהִיָּחָה** 1 Sm. 4, 5; 10, 24), trotz derselben mit *i* gesprochen worden sind. Man kann in jener Form 1 Sm. 17, 20 zwar auch das Sere der ersten Silbe als Factor geltend machen, sodass Assimilation eingetreten wäre, aber das hat keinen principiellen

Hintergrund. Qimchi ist das Abweichende der genannten Form nicht zum Bewusstsein gekommen, weil er überhaupt kein רָעַע für „schlecht sein“ annimmt, sondern alle Formen von רָעַע ableitet, Mikhlol 104, a; WB. s. v. So auch auffallenderweise Ges. Lgb. § 106, Anm. 23: „רָעַע *übelthun*, von רָעַע, die Form von רָעַע“; richtig im Thes.: רָעַע, Hi. רָעַע, semel רָעַע 1 Sm. 17, 20“; [Ew. § 193, b erwähnt nicht die fragliche Form; ebensowenig Stade § 420, b]; Olsh. § 255, i; Bō. II. S. 520, nur dass er auch die Form aus 4 M 10, 9 auf ע-ע-Analogie zurückführt; Muhlau-Volck s. v. רָעַע; Mü. § 272, b.

Das רָעַע (blasend, athmend, schnaubend), dessen St. cstr. Ps. 27, 12 gelesen wird und welches nach ע-ע-Analogie mit רָעַע wechselt (z. B. Spr. 6, 19), ist kein Participium Hi. mit Bō. II S. 246. 520 zu nennen; vgl. dagegen schon oben S. 404 bei יִרְסָה. So von רָעַע, dem für die angegebenen Bedeutungen gebräuchlichen Verb, ist die Form Ps. 27, 12 abgeleitet worden auch von Stade § 259, b, nur hat dieser § 90, 1 im Unterschied von Böttcher das Sere als Steigerung eines aus dem *i* von רָעַע verkürzten *i* erklärt, also einen besonderen Fall auf eine allgemeine Regel zurückgeführt. — רָעַע stammt weniger wahrscheinlich von dem nur einmal (Jr. 4, 31) vorkommenden Verb רָעַע. Davon ist es aber abgeleitet worden durch Qimchi, 95, a; WB. s. v.; Buxtorf, Concordanz; Ges. Thes. s. v.; Ew. § 169, a; Olsh. § 167, b; Muhlau-Volck s. v.; Müller § 182. — Das רָעַע ist als Nomen und zwar Nebenform des von רָעַע stammenden Adjectivs angesehen von Ew. § 169, a (*i* gedehnt aus *e*); Olsh. § 245, a (*i* gedehnt aus *ē*, wie in יִרְסָה; vgl. oben S. 403) und Müller § 182. — רָעַע ist aber gar nicht als Nomen, sondern überall als 3. sg. m. Impf. Hiqtıl gefasst von Qimchi, WB. s. v. רָעַע; Buxtorf, Concordanz; Ges. Thes.; Muhlau-Volck s. v. Es ist aber die Form Verbum finitum zwar, wie im Plural רָעַע Spr. 29, 8, so auch im Sing. Hes. 21, 36; Ps. 10, 5; 12, 6; jedoch der Ausdruck רָעַע קָרָבִים Spr. 6, 19; 14, 5. 25; 19, 5. 9 sowie רָעַע אֲמִינָה 12, 17 ist zu häufig, als dass man ihn als verkürzten Relativsatz mit weggelassenem אֲשֶׁר fassen könnte.

### § 39. Verba ע-רי quiescentia.

a) Von בִּין (unterscheiden, merken, einsehen) finden wir: בִּינָה (du merkst; perf. graecum) Ps. 139, 2; aber auch בִּין (er

merkte) Dn. 10, 1 [nicht mit Bö. II. S. 511 Inf. cstr.] und **בִּינְתִּי** (ich merkte) 9, 2. — Impf. **יִבֵּן** (er merkt) Ps. 19, 13 etc. Jussiv: **יִבֵּן** (er merke) Jr. 9, 11 etc. Impf. consec. **יִבְנֶן** (und er merkte) 1 Sm. 3, 8. Doch könnten diese Imperfectformen auch als direct-causatives Hiqtıl betrachtet werden (= das Unterscheiden, das Bemerken ausüben) und brauchten also nicht von denjenigen getrennt zu werden, welche als Hiqtıl angesehen werden, weil in ihnen die indirect-causative Bedeutung „Jemanden einsehen lassen“ vorliegt. — Imperativ **בִּין** Dn. 9, 23. — Als Inf. abs. ist **בִּין** gebraucht Spr. 23, 1. Es braucht aber deshalb nicht als Form des Inf. abs. angenommen zu werden, weil auch sonst die Form des Inf. cstr. in der Function des Inf. abs. erscheint. — Participium activum **בִּין** (einsichtig) Jr. 49, 7. — Niqtal **בִּינְתִּי** (ich bin gescheidt [geworden]) Jes. 10, 13; Ptc. **בִּינְתִּי** (gescheidt) sehr oft z. B. Jes. 3, 3. — Pilel **יִבְנֶנּוּ** (Aufmerksamkeit beweist er ihm; also direct-causativ) 5 M 32, 10. Hithpalel **יִבְנֶנּוּ** (sich aufmerksam zeigen; bemerken). — Hiqtıl **יִבְנֶן** theils direct-causativ, also in den Bedeutungen des Qal (Mi. 4, 12 etc.), theils indirect-causativ „Jemanden aufmerken, einsehen lassen“ (Ps. 119, 27 etc.); **יִבְנֶן**, **יִבְנֶן**, **יִבְנֶן**, **יִבְנֶן**.

b) Auch **נִצַּח** gehört hierher, von welchem vorkommt das Impf. **יִנִּיחַ** (es bricht hervor) Hi. 40, 23, **נִצַּח** (und du brachst hervor) Hes. 32, 2; der Imp. **נִצַּח** (transitiv: treib hervor; von der Gebärenden) Mi. 4, 10 mit *o* und zwar hinter einer Form mit *u*; also wie zur Dissimilation; das ist wahrscheinlich, weil in einem zweiten Falle, vgl. unter f), das Verhältniss genau dasselbe ist. Inf. **נִצַּח** (bei seinem Hervorbrechen) Hi. 38, 8 [auch wieder in Verbindung mit dem „Mutterschoos“]. Eben wegen dieser Form muss dieses Verb hierher gezogen werden; denn man kann nicht mit Bö. II. S. 511, Anm. 6 diese Form als Verkürzung aus **נִצַּח** betrachten; vgl. über den parallelen Fall unter f) und schon S. 340. Weil sich also in diesem Infinitiv der Uebergang von ע"י in ע"י zeigt, sind auch die angeführten Imperfectformen, die auch Hi. sein könnten, zum Qal zu ziehen. Das Ptc. act. zeigt hier wieder einmal *o* in **נִצַּח** (hervorbrechen lassend oder hervortreibend) Ps. 22, 10. — Das Hi. kommt vor in **נִצַּח** (direct-causativ: das Hervorbrechen ausübend = einen Hervorstoss machend [von Kämpfenden]) Ri. 20, 33. — Böttcher sagt a. a. O., um seine Anschauung über

בְּיָחוּד zu vertheidigen, in גָּרָה habe das י gar nicht in י übergehen können; aber gerade bei diesem Verb zeigt sich der Uebergang in den Nominibus propriis גָּיָה 2 Sm. 2, 24 und גִּיחוּן 1 M 2, 13 etc.

c) גָּיַל (u. ich w. Freudentanz aufführen) Jes. 65, 19; גָּיַל Spr. 23, 24 Kth.; aber wie dort das Qeri zweimal י einsetzt [also wieder גָּיַל in der Function des Inf. abs.], so auch גָּיַל z. B. Ps. 21, 2 Kth., wo das Qeri den Jussiv mit zurückgezogenem Accent מְהִי־יָגֵל meint. Hiervon kommt auch מְהִי־יָגֵל Ps. 48, 12 etc. vor (sie führen Freudentanz auf), während keine Form mit Vocalstammauslaut, auch nicht מְהִי־יָגֵל, vorkommt.

d) Von דָּיַג (fischen) auch דִּיגָּה Jr. 16, 16.

e) Die sinnliche Bedeutung von דָּוָן (unten sein) geht in die causative „unterwerfen, herrschen“ über, vgl. מְדָוֶן (Herrscher, Herr). Darum kann יָדָוֶן 1 M 6, 3 wie „er wird erniedrigt sein“, so auch „er wird herrschen“ heissen. Noch zeigt sich דָּוָן, דָּוָה; Ptc. דָּוֶן, דָּוֶה, Imp. דָּוֶן, Inf. דָּוֶן Ps. 50, 4; Niq. Ptc. דָּוֶן (gegenseitig richtend d. h. rechtend, streitend) 2 Sm. 19, 10.

f) דָּרַשׁ (dreschen); דָּרַשׁ 1 Chr. 21, 20; דָּרַשׁ Ri. 8, 7; Impf. דָּרַשׁ vgl. Hi. 39, 15. Imperativ 2. sg. fm. דָּרַשׁ, vgl. den andern Fall oben bei b), Mi. 4, 13 und zwar hinter einer Form mit װ, also wie zur Dissimilation. Inf. דָּרֵשׁ (bei dem Dreschen lassen ihn) 5 M 25, 4. Es ist nicht bloss inconsequent von Böttcher, wenn er II. S. 511, Anm. 6 diese Form als abgekürzten Inf. Hiqt. ansieht, sondern die Abkürzung aus דָּרֵשׁ ist auch trotz דָּרַשׁ Ps. 73, 20 u. a. unwahrscheinlich. Die Bedeutung freilich würde keine unüberwindliche Schwierigkeit machen, weil דָּרַשׁ dir.-caus. bedeuten könnte „das Dreschen verrichten = dreschen“; vgl. oben unter b) und S. 340. Niq. Inf. cstr. ausnahmsweise mit װ statt ם, also דָּרַשׁ (gedroschen werden) Jes. 25, 10, vielleicht unter dem Einfluss des folgenden שׁ und ם, wie Bö. II. S. 504 meint.

g) דָּוָל (sich drehen, winden etc.); דָּוָל etc. Impf. Qal דָּוָל und דָּוָל (wegen des Imp. dürfen wir diess annehmen). Und davon kann דָּוָל (und er machte Drehungen = er wartete) 1 M 8, 10 ebensogut stammen (Ges. Thes.), wie vom Hiqt. (Bö. II. S. 512), welches in דָּוָל Ps. 29, 8 indirect-causativ bedeutet „in Drehungen versetzen = erzittern lassen“. Also das Segol ist hinter der vorausgehenden Gutturalis geblieben; vgl. S. 264. 419. 501. Nur Bö. I. S. 258 meinte ohne Grund, es sei דָּוָל ,



also Impf. Pi. von יחל mit Syncope des י zu lesen. נִחַל Ps. 97, 4; Nachahmung von נָחַל? Imperativ: חִילִי (empfinde Wehen!) Mi. 4, 10, aber auch חִילִי Ps. 96, 9; 1 Chr. 16, 30. Infinitiv לְחִיל Ri. 21, 21; חִיל auch in der Function des Inf. abs. Hes. 30, 16. Particip. act. mit ם חִיל Jr. 4, 31. — Hiq. אֶחֱזָלָה Jr. 4, 19 ist Vermischung aus אֶחֱזָלָה (Wehe empfinden muss ich) und אֶחֱזִילָה (harren will ich). — נִחַחֲלִל (und du kreisestest) Ps. 90, 2 ist wegen אַחֲרֵי נִסְגָּה auf der Paenultima betont, hat aber sein Sere durch ein Metheg (הַעֲמִידָה S. 86) geschützt bekommen, jedenfalls damit die beiden ל auseinandergehalten werden. Hithpapel: נִחַחֲלָלָה (und sie empfand Wehe; betrübte sich) Esth. 4, 4, wo das ם in der letzten Silbe nach § 25, 4 (S. 196) nicht auffallend ist; also nicht mit Bō. II. S. 288 aus dem folgenden ה erklärt zu werden braucht.

h) Auch חִישָׁה (eilen) gehört hierher. Denn zwar חִישָׁה (eile doch!) Ps. 71, 12 Kth. könnte neben siebenmaligem חִישָׁה (1 Sm. 20, 38 etc.) ein Schreibfehler sein. Aber es bleibt immer noch חִישָׁה (eilend) Ps. 90, 10, und dieses wird doch sicherer [zwar nicht für Infinit. abs. mit Mühlau-Volck s. v.] für Ptc. passivum mit activem Gebrauche wie חִישָׁה (eilende) 4 M 32, 17, als für Adjectivum wie מְחִישָׁה gehalten, was Bō. II. S. 514 für möglich hält. Qimchi, WB. s. v. nennt es ein Nomen (חִישָׁה); Trg.: מְחִישָׁה = (sie gehen hin) in Erregtheit, Eile; Raschi etwa: im Eifer des Eilens; Abenesra: eilig. LXX: *ὅτι ἐπὶ ἡλθε παραύτης ἐφ' ἡμᾶς καὶ παύειν ἐθρομεθα*; das kann nur als Umdeutung der etwas dunklen Worte aufgefasst werden. Bei den Andern, selbst bei Ges. Thes., fehlt die Form; nur nebenbei bei נָח übersetzt Ges. mit „cito“. — יְחִישָׁה Jes. 5, 19 bedeutet „es beschleunige sich doch!“, also Qal oder direct-causatives Hiq., wie Jes. 28, 16; Ri. 20, 37; nicht „er beschleunige doch!“ (z. B. Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v.), weil da nicht dasselbe Subject wie im vorausgehenden יְחִישָׁה (es eile!) bleiben könnte und auch der Parallelismus mit dem Folgenden zerstört würde. Trg. frei: „Wann wird er eilen und offenbaren sein Besonderes (seine eigenthümlichen Pläne), damit wir es sehen etc.“; ebenso mit Vereinigung der beiden Verba des Eilens die LXX: *τὸ τάχος ἐγγισάτω ἃ ποιήσει*. Raschi und Qimchi sprechen im Com. nicht über die Form, aber der letztere hat sie im Mikhloṭ 18, b als Cohortativ erwähnt. — Da ist also ה cohortativum an die 3. sg. gehängt, vgl. oben S. 190; Buxtorf, Thes. p. 222;

Ges. Lgb. § 84, 2; Ew. § 228, a; Olsh. § 228, b; Bō. II. S. 172; Ges.-Kautzsch § 48, 3; Stade § 480, c; 499, g.

יָחִישׁ (und sie eilte, stolperte, stiess an) Hi. 31, 5 kann, da ein Impf. Qal יָחִישׁ vorausgesetzt werden kann, Impf. Qal für יָחִישׁ sein, indem das ח mit seiner Neigung zu virtueller Verdoppelung [vgl. nur z. B. אָחִיר, אָחִיר, אָחִיר] einen kurzen Vocal *ā* vor sich hat erklingen lassen. So Qimchi, WB. s. v. חִישׁ; Ges. Thes. s. v.; Ew. § 232, c [der aber wie auch Buxtorf, Thes. p. 207, falsch Verwandlung eines *o* in *a* annimmt, die vom vorausgehenden Guttural nicht gewirkt wird, vgl. oben S. 495]; Olsh. § 244, e; Ges.-Kautzsch § 72, weil er keine besondere Conjugation angiebt. — Da aber das Hiq. יָחִישׁ genau in derselben Bedeutung (direct-causativ = stolpern, anstossen) Jes. 28, 16 vorkommt, so halte ich es für richtiger, die Form als Imperf. Hiq. anzusehen, wie Bō. II. S. 520 thut, der übrigens wegen Verkürzung des *a* die ע"ע-Analogie zu Hilfe ruft. Diese ist mir unwahrscheinlich, ganz abgesehen von dem unbegründeten Einwand wegen der bei virtueller Verdoppelung doch gebliebenen Mildebetonung, welchen sich Böttcher selbst gemacht hat. — Olsh. erwähnt die Form wie bei Qal a. a. O. so bei Hiq. § 257, g, ohne sich über diese doppelte Ansetzung auszusprechen. Die Kürze des *a* hat bewirkt, dass Mühlau-Volck und Stade § 515, d die Form von einem sonst nicht vorkommenden יָחִישׁ (eilen) ableiten. Zur Annahme eines besondern Verb. scheint die Form aber nicht zu zwingen. Schon Qimchi 103, a sagte allerdings: „Vielleicht gehört die Form zu den Verben mit quiescirendem drittem Stammconsonanten [ל"ד]; obgleich nicht das ע"ן [d. 2. Stammcons.; richtig aber sagt die Nota „es ist hier ein Irrthum, und man muss sagen: obgleich nicht die Bedeutung (ע"ן)] darauf hinweist, giebt es zwei Wurzeln mit einer Bedeutung, denn viele werden so gefunden, wie ich bei der Wurzel יָבֵשׁ [fol. 88. 89] geschrieben habe. Und bei den Wurzeln ל"ד allen haben die Zusatzbuchstaben [hier = Praeformativa] nach dieser Art ein Pathach“.

i) Von לָיַח (übernachten) bemerke לָיַח (und sie wird übernachten) Zach 5, 4; einziges Beispiel davon, dass die Endung *ā* der 3. sg. fm. Pfi. in *ā* verändert worden ist; (über *ā* für *a* am Fem. vgl. Jes. 59, 5; am Cohortativ und Imp. S. 190. 318. 422); לָיַח (und wir wollen übernachten) Ri. 19, 13; Impf. לָיַח u. s. w.; Jussiv: לֹא-לָיַח (übernachte nicht!) 2 Sm. 17, 16; aber

in der Pausa auf der Letzten betont und mit Pathach Ri. 19, 20; und Hi. 17, 2 das blossе תלך auf der Letzten betont und mit Pathach für Sere, vielleicht wegen des folgenden ע (Bö. II. S. 512), vielleicht wegen der nahen Pausa (Olsh. § 244, e). Imperativ לִיךְ etc. Inf. לִלֵךְ 1 M 24, 25 etc., aber einmal לִלִיךְ v. 23; Particip לֵיךְ (Uebernachtende) Neh. 13, 21. — Niqtal nur „sich beharrend, halsstarrig, widerspenstig zeigen“ ילִיךְ 2 M 15, 24 etc. Hiqtal. Perf. 4 M 14, 29 הִלִיכָם (direct-causativ: Halsstarrigkeit zeigen). Impf. einmal = „übernachten lassen“, also indirect-causativ, ילִיךְ 2 Sm. 17, 8; sonst nur direct-causativ „Halsstarrigkeit zeigen“ und zwar einmal הִלִיךְ (und es zeigte Halsstarrigkeit), sonst aber in dieser Bedeutung ילִיכֵי 2 M 16, 2, תלִיכֵי v. 7 Qeri, תלִיךְ 4 M 14, 27 etc. Die Verdoppelung kann für ע"ע-Analogie mit Ersatzverdoppelung erklärt werden; aber richtiger scheint die Ursache in Verdoppelungsneigung des anlautenden Stammconsonanten gesucht werden zu müssen, vgl. S. 450 bei נִמְלִיךְ.

k) Von ריב (hadern, processiren) רִיב etc., aber auch רִיבֹהָ Hi. 33, 13; Impf. הָרִיב Spr. 3, 30 Kth.; aber sonst יָרִיב etc. Imp. רִיב etc. רִיבָה mit Milrabetonung theils vor einem Gut-tural (Ps. 35, 1), theils zur Herstellung gleichen Tonfalls (43, 1; 74, 22; 119, 154); vgl. oben S. 443. Inf. לָרִיב Ri. 21, 22 Kth., sonst aber mit י und einmal wegen Zusammensprechens zweier ב mit י Am. 7, 4; so jedenfalls richtig Bö. II. S. 513. רִיב wieder als Inf. abs. Jr. 50, 34; aber nicht ist mit Bö. § 994, 9 neben רִב und מְרִיב (Haderer) 1 Sm. 2, 10; Hos. 4, 4 auch יָרִיב Particip; vgl. S. 403 f. bei יוֹסֵף und S. 504 bei יִשְׁחָר.

l) שִׁיחַ (bei sich sinnē etc.), nicht im Perf.; beim Impf. nur יִשְׁיחַ etc. Imp. שִׁיחַ etc. Inf. לְשִׁיחַ 1 M 24, 63; Trg. Onk.: לְצִלְעָה (ad orandum); LXX: τοῦ ἀπολασχεῖσαι (um zu plaudern); Vulg.: ad meditandum; jedenfalls nicht mit Bö. II. S. 508 = τοῦ φερυγανίζειν, was ich im Lexicon nicht finde, aber jedenfalls von φερίγανον (Reisig) ebenso denominirt sein soll, wie Bö. jene hebr. Form als Denominativ von שִׁיחַ (Strauch) 1 M 2, 5; 21, 15 etc. ansieht. Auch לְשִׁיחַ (ad meditandum) Ps. 119, 148. יִשְׁחֹחַ („ausreden“ Luther) Jes. 53, 8; אִשְׁחֹחַ (ich contemplire) Ps. 143, 5; beide Male in Pausa.

m) Von שׂוּם (stellen, legen, lenken, zu etwas machen) be-merke z. B. שָׂמְדֹהי Hes. 7, 20 mit dem uncontrahirten Suffix;

Impf. einmal יָשַׁם 2 M 4, 11, sonst יָשִׁים etc. Bemerge יָשַׁם (er wird sie legen) 5 M 7, 15 mit dem Verbalstammauslaut des Perfects, vielleicht zum Gleichklang mit dem folgenden Perfect (Bö. II. S. 31); vgl. oben S. 224. Vom Jussiv bemerge אֶל־תָּשֶׁם (nicht stelle d. h. richte!) 1 Sm. 9, 20. Imp. יָשִׁים etc. Inf. cstr. שִׁים fast immer und nur 2 Mal mit י (2 Sm. 14, 7 Qeri und Hi. 20, 4). Ptc. act. שֹׁם; passivum שִׁמָּה 2 Sm. 13, 32 Qeri; Kethib שִׁמָּה.

n) שָׂשׂ (hüpfen vor Freude): שָׂשׂ etc. Impf. mit *u* nur in יִשְׂשֹׁם Jes. 35, 1. Das *m* kann nicht für den älteren Vertreter des *n* in *ân* gehalten werden oder, wie man früher sagte, für *m* paragogicum; auch nicht für das Suffix (= „dass freue sich“) Ges. Lgb. S. 279. Diese zweite Auffassung vertritt Qimchi WB. s. v.: „י; Erklärung: sie freuen sich unter ihnen oder mit ihnen (בְּמִן עֲמֵדָם), und so ist בְּשִׂלֹם הַבָּשָׂר 1 Kg. 19, 21 soviel wie „er kochte ihnen“. [Dieses hatte Raschi z. St. angeführt, um seine Zustimmung zur zweiten Auffassung zu begründen]. Und es giebt welche, die erklären, dass das ם sei an Stelle des ן und es sei = יִשְׂשֹׁן“. Im Com. z. St. entscheidet er sich nicht. Diese zweite Auffassung ist unmöglich, weil nicht ein greifbarer Gegenstand vorher genannt ist, worauf sich das angebliche Suffix beziehen könnte. Auch das Targum (יִרְדִּיךָ = laetentur!), die LXX (ἐὺφραίνῃται) haben in dem ם kein Object gesehen. Man kann das *m* nur aus Assimilation des alten *n* an den folgenden Labialen (Ew. § 91, b; Bö. II. S. 514) erklären, denn die Beweise für diesen Vorgang sind mannichfaltig, vgl. vorderhand bei Ewald a. a. O.; der auch den umgedrehten Fall von Assimilation (Hes. 33, 26) allein erwähnt, vgl. unten § 41, 5, a; — einen Schreibfehler kann man nicht mit Olsh. § 244, a annehmen. — Sonst das Impf. יָשִׁישׂ etc. Imp. שִׁישׂ etc. Inf. cstr. לְשִׁישׂ 5 M 30, 9. Ptc. act. שֹׁשׂ.

o) שָׁר (singen). Vom Perfect überhaupt nur שָׁר Ps. 7, 1. Vom Imperfect mit *u* zeigt sich nur vielleicht eine Spur in יָשָׁר (er singt = erhebt seine Stimme, LXX ἀπομένυσται) Hi. 33, 27; erleichtertes Impf., gebraucht als Indicativ; daher kein Einfluss von ע"ע-Analogie anzunehmen. Aber die Ableitung Böttchers II. S. 183, Anm. 12 und S. 519 von שָׁר (blicken) kann nicht als unmöglich bezeichnet werden, wenn sie auch

noch nicht anerkannt ist. Olsh. § 244 Schluss hält die Ableitung von שר (singen) für ungenügend, sagt aber nicht, welches Wort er gelesen haben will. Targum: יְחַרִּיץ = er macht gerade, weist zurecht (Variante יְחַרִּיץ, also Pael, bei Levy, Chald. WB.). Abenesra z. St.: „יְשֹׁר; er umgiebt (יָסֹב), wie in der Stelle [Jr. 5, 26] „er geht herum, wie Vogelsteller sich ducken“; darum ist auch die Mauer שר genannt vgl. „die Töchter steigen über die Mauer“ [1 M 49, 22], weil sie die Stadt umgeben“. — נָתַשַׁר (und sie sang) Ri. 5, 1 kann ebensowohl von einem Impf. mit *u-o* kommen, wie von dem sonst nur vorkommenden יָשַׁר etc. z. B. 2 M 15, 1. — Imperativ שִׁיר 2 M 15, 21 etc. Inf. cstr. לְשַׁר (um zu singen) nur 1 Sm. 18, 6 Kth. und mit *i* nur im Qeri dieser Stelle. Ptc. act. שֹׁר oft. Pilel יְשַׁר (er singt) Zeph. 2, 14; Ptc. מְשַׁר oft.

שָׁחַ (gleichbedeutend mit שָׁחַ); Perfect שָׁחַ; שָׁחַ Ps. 8, 7, aber auch שָׁחַ bei folgendem ע Ps. 90, 8; שָׁחַ Ps. 73, 28, ohne dass sich ein Grund für die Milrabetonung angeben liesse; שָׁחַ 2 M 33, 4, aber auch שָׁחַ Ps. 49, 15; 73, 9 nach ע"ע-Analogie bei Ew. § 114, a; Olsh. § 223, d; Bö. II. S. 519; Stade § 413, d; — richtiger, wie mir scheint, in Nachahmung der Singularformen mit Doppel-ת; — nicht von einem sonst unnachweisbaren שָׁחַ mit Ges. Lgb. S. 364; Röd. Thes.; Mühlau-Volck s. v. Qimchi 110, a: „Das Dagesch darin ist Aequivalent des |langen Vocals; und manche sagen, dass sie [die beiden Stellen] zu den Verben mit verdoppeltem Radical gehören“; schwankend zwischen beiden Ansichten Buxtorf, Thes. p. 203; er führt aber doch auch in der Concordanz die beiden Stellen bei שָׁחַ auf und setzt kein שָׁחַ an. — Imperfect nur יִשַׁח etc. Jussiv z. B. אֶל־נָא תִשַׁח 4 M 12, 11, aber אֶל־תִּשַׁח 2 M 23, 1. Imperativ שִׁח etc. Inf. cstr. nur לְשַׁח Hi. 30, 1; in der Function des Inf. abs. im Qeri zu Jr. 13, 16, wenn dieses nicht wahrscheinlicher 3. sing. masc. Pfi. sein soll.

[מִישַׁ (weichen) hätte Bö. II. S. 512 f. nicht mit aufzählen sollen; denn es könnte nur wegen des mit יָמִישׁ in derselben Bedeutung vorkommenden Imperfects יָמִישׁ zu den ע"י gerechnet werden. Das Imperfect allein aber ist, wie S. 505 bei בִּין gesagt wurde, ein unsicheres Merkmal dafür, dass ein Verb ע"י und nicht reines ע"י sei, selbst wenn die Bedeutung dieses Imperfects mit *i* nur intransitiv wäre. Denn dann könnte

immer noch angenommen werden, dass das Hiq. zufällig nur im Impf. vorhanden wäre und eben nur direct-causative Bedeutung hätte. Es hat aber auch  $\text{שׁוּבָה}$  wenigstens Mi. 2, 3 indirect-causative Bedeutung „weichen lassen“].

#### Schlussbetrachtung über die $\text{גִּיּוּר}$ .

1, a handelt es sich zuerst um die Frage, ob die Formen des Perfects Qal  $\text{גָּרַח}$ ,  $\text{גָּרַחַי}$ ;  $\text{גָּרַחְתָּ}$ ;  $\text{גָּרַחְתָּהּ}$ ; die Imperative z. B.  $\text{גָּרַח}$ ; die Infinitive z. B.  $\text{גָּרַח}$  ursprüngliche, ächte Flexionen des Qal sind, durch welche das  $j$  als eigenthümlicher Mittelconsonant dieser Verba zur Anschauung gebracht werden sollte, oder ob sie Abkürzungen aus dem Hiqtıl sind. Gegen jenes kann aber gesagt werden, dass, wenn das Bestreben der Sprache vorhanden gewesen wäre, die Eigenthümlichkeit der  $\text{גִּיּוּר}$  im Unterschiede von den  $\text{גִּיּוּרִים}$  zu veranschaulichen, sie dieses in mehr Fällen hätte thun müssen. Und für dieses kann noch angeführt werden, worauf Ew. § 127, a hingewiesen hat, dass nicht bloss thatsächlich im Neuarabischen und Syrischen der Spiritus des Causativstammes unterdrückt worden ist, sondern dass auch dieses Stammbildungselement gerade bei den Verbis mediae semivocalis wegfallen konnte, weil es da in offener Silbe steht. Abgekürzte Hiqtılformen sind die jetzt fraglichen Formen für Qimchi 104, b, vgl. „Es giebt welche, deren Conjugationscharacter  $\text{ה}$  abgefallen ist:  $\text{גִּיּוּרִים גָּרַחַי}$ “; so auch über  $\text{גָּרַח}$ , was er im Mikhlol nicht erwähnt, im WB. s. v.  $\text{גָּרַח}$ ; ebenso in Bezug auf die Imperative fol. 105, a „Und es fehlt von ihnen das  $\text{ה}$  der Conjugation in zahlreichen Fällen“; und ebenda sagt er in Bezug auf die fraglichen Infinitive: „ $\text{גָּרַחַי}$  wie  $\text{גָּרַחַי}$  etc.“ Ebenso urtheilt Buxtorf, Thes. p. 218—220 und desshalb bringt er die jetzt fraglichen Formen in der Concordanz unter dem Hiqtıl. — Wenn sich also das Urtheil dahin neigen zu müssen scheint, dass die angeführten Formen Abkürzungen aus dem Hiqtıl seien, so muss aber doch eingewendet werden, wesshalb denn diese Abkürzung, wenn sie stattgefunden haben soll, so selten eingetreten sei. Dieser Einwand kann nicht mit der Bemerkung zurückgewiesen werden, dass die Gleichheit der Bedeutung bei Qal und Hiq. hinzukommen musste, wenn die Abkürzung Statt finden sollte; denn vgl. nur  $\text{גָּרַח}$ ;  $\text{גָּרַחַי}$ ;  $\text{גָּרַחְתָּ}$ ;  $\text{גָּרַחְתָּהּ}$  Ps. 119, 51;  $\text{גָּרַח}$  Ps. 35, 20. — Zwar der Umstand spricht nicht entscheidend gegen die Herleitung dieser Formen vom Hiqtıl, dass bei  $\text{גָּרַחַי}$  nur eine intransitive Bedeutung vorhanden ist, die also nur als direct-causative des Hiq. früher vor der fraglichen Abkürzung existiren hätte können; während doch auch unabgekürzte Hiqtılformen die direct-causative Bedeutung neben der indirect-causativen zeigen. Denn es ist immerhin möglich, dass man das Hiq. nicht in allen denjenigen Fällen abgekürzt

sprach, in denen seine Bedeutung [eben die direct-causative] zu der des Qal zurückkehrte, also das Bildungselement des Causativstammes nicht mehr zur Unterscheidung nöthig gewesen wäre. — Wenn aber auch die Bedeutung keinen Entscheidungsgrund gegen die Ableitung dieser Formen aus dem Hiq. bildet, so liefert auch die Bedeutung keinen Entscheidungsgrund dafür, weil keine von den möglicherweise abgekürzten Formen indirect-causative Bedeutung hat, vgl. zu ״ג. § 40, g. — Also es bleibt immer die Frage, weshalb wir bei andern Zeitwörtern mediae ׳ keine solche fragliche Abkürzung des Hiqtil finden, und weshalb gerade bei Zeitwörtern, welche auch in Formen, die nicht vom Hiqtil kommen können, eine Hinneigung zu ׳ zeigen, vgl. das Ptc. act. ״ג; pass. ״ג (gelegt); ״ג (Gericht). — Also scheint es, dass die genannten Formen nicht als Abkürzungen aus dem Hiq. aufzufassen sind, obgleich auch Stade sie so auffasst, vgl. § 143, c „Die sogenannten Verba mediae ׳ der hebr. Sprache sind nur abgekürzte Causativstämme von Wurzeln ״ג. ״ג entstand aus ״ג. Aehnlich bilden in vulgärarabischen Dialecten Wurzeln mediae ׳ die Causativstämme zu Wurzeln ״ג. Vgl. diesen Standpunkt in seiner ganzen Entschiedenheit auch bei Schick, Übungsbuch zu Nägelsbachs Grammatik II. § 23; Seffer, Elementarbuch § 47. Auch für Ges.-Kautzsch § 73, 1 hat es „mehr Wahrscheinlichkeit, dass wir es thatsächlich mit verkürzten Hiqtilformen zu thun haben“. Auch Bē. II. S. 510 nimmt, was von den jetzt fraglichen Formen die wenigen Perfecte anlangt, „eine Uebertragung der abgekürzten Hiqtilformen auf das Perfect“ an.

1, b. — Die angeführten Formen sind also wahrscheinlicher directe Umbildungen aus dem Qal ״ג etc. Ich knüpfe an folgende Worte von Ges. Lgb. S. 408 „Das im Stamm befindliche [nach Ges. ursprüngliche] Jod hat dahin gewirkt, dass unter mehreren möglichen Formen die mit dem E- und I-Tone gewählt wurde, wie im Inf. cstr., Fut. u. s. w.“ und an die von Olshausen § 233, d Schluss an: „Endlich sind hier einige Perfecte mit ursprünglichem ׳ zu erwähnen, die bei ursprünglichem ׳ nach dem zweiten Radical anders behandelt sind, als die übrigen bisher aufgeführten Formen. Bei Ausstossung des zweiten Radicals ist nämlich nicht eine Verschmelzung der Vocale ׳ und ׳ vollzogen, sondern das ׳, verlängert, jedoch in ׳, auf den ersten Radical übertragen. So in der 3. pers. ״ג etc.“ Bickell § 136 sagt nichts über die Herkunft der fraglichen Formen, die auch er für Qal erklärt; ebenso wenig Land § 213, b. Müller § 271, d sagt: „eine andere, wie es scheint, spätere Bildung [des Qal] mit demselben ׳, welches die betreffenden Verba im Impf. etc. zeigen“; also er leitet das ׳ aus Analogie-wirkung des Imperfectstammes her. Einen solchen Einfluss der Analogie-

gie des Imperfectstammes auf den Vocal des Perfectstammes kann man wohl nicht anerkennen. Muss man nun auch, vgl. Nr. 2, zugeben, dass  $\text{קָן}$ ,  $\text{כָּן}$ ,  $\text{בָּן}$  wie kein aus dem Hiq. stammendes, so auch kein ursprüngliches, sondern ein aus der allgemeinen Zuspitzung des  $\text{u}$  zu  $\text{i}$  hervorgehendes  $\text{v}$  besitzen; aber woher sollen sie hinter diesem  $\text{v}$  auch ein  $\text{i}$  d. h. neben ihrem transitiven Vocalismus (*bajan, bān*), auch einen intransitiven (wie *māwīt, mē*) besessen haben? Abgeleitet wenigstens kann dieses  $\text{i}$  aus intransitiver Bedeutung nicht werden: es kann dieser  $\text{i}$ -vocal aber wohl aus dem Einfluss des  $\text{j}$  hergeleitet werden, welches, nachdem es eben infolge jenes allgemeinen Ueberganges von  $\text{v}$  in  $\text{v}$  entstanden war, sich, um sich zu bewahren und geltend zu machen, auch den homorganen Vocal  $\text{i}$  erzeugt hat, sodass  $\text{קָן}$ ,  $\text{בָּן}$  etc. entstand. Meine Ableitung des  $\text{i}$  der fraglichen Formen ist also verwandt mit der von Ges. im Lgb., nur dass er sagt, das Jod habe die Auswahl unter mehreren möglichen Formen [während doch für die Sprache die unmotivirte Existenz mehrerer möglicher Formen eine unbekannte Grösse war] beeinflusst; aber von mir die Anschauung empfohlen wird, dass das entstandene Jod zu seiner Selbstbehauptung im Perfect sich gedehnt, im Impf., Imp. und Inf. aber sich das  $\text{u}$ , welches nach der Analogie des starken Verbs mit ihm zusammentraf (*jabjunu* etc.) assimiliert hat. B5. II. S. 510 brauchte nicht über den Einfluss des Jod auf den Charactervocal der Impff., Imp., Inf. zu sprechen, weil er den Vocal  $\text{u}$  in  $\text{קָן}$  als einheitliche Grösse ansieht, also meint, es habe sich  $\text{קָן}$  u. s. w. gleich als Einheit in  $\text{קָן}$  etc. verwandelt. Dagegen gilt das, was oben bei den  $\text{קָן}$  S. 480 bemerkt ist. Was das Impf., Imp., Inf. anlangt, so spricht sich nicht Olsh. § 244, e; 235, g; ebensowenig Bickell § 136; Land § 207 g; 210, g aus; aber Müller § 266 transcribirt richtig: *jabjun* = *jabin*; *b'jun* = *bin*.

1, c. — Weshalb die angeführten Formen nicht von Verben mit ursprünglichem mittlerem  $\text{v}$  stammen, wie Ges., Olsh., Bickell Land, Müller annehmen, siehe unter Nr. 2.

2, a. — Es handelt sich jetzt zweitens um  $\text{קָן}$ ,  $\text{קָן}$  etc.; kurz um alle Formen, welche von den in diesem § behandelten Verben die Flexion der  $\text{קָן}$  zeigen. Doch kommen dabei alle diejenigen Formen der  $\text{קָן}$  nicht in Betracht, welche ohne Mitwirkung eines  $\text{v}$  erklärlich sind. Also nicht die Infinitivi absoluti Qal mit  $\text{o}$ ; auch nicht der Inf. cstr. Qal und das Ptc. pass. mit  $\text{u}$ , weil da auch ein ursprüngliches  $\text{j}$  einen ideellen (vgl. oben S. 476 f.) verlängernden Einfluss auf den charakteristischen Vocal der Form ausgeübt haben könnte; auch nicht das Hiq., weil sich dessen  $\text{i}$  vielmehr leichter bei den ursprünglichen  $\text{קָן}$  als bei den  $\text{קָן}$  erklären würde. Die Hoqtalformen sind nur dann ein Beweis für  $\text{קָן}$ -flexion, wenn man



annimmt, dass das  $\aleph$  hinter  $\eta$  etc. durch das  $\iota$  der ״״ verstärkt sei. Weil dieses aber unnöthig, jedenfalls zweifelhaft ist, vgl. oben § 38 Schlussbetrachtung S. 485, so habe ich die Hoqtalformen nicht bei den einzelnen Verben bemerkt. Auch die Intensivformen mit  $o$  werden diejenigen nicht aus ״״-flexion ableiten, welche dieses  $o$  nicht aus  $au$  erklären. Ein fester Anhalt für ״״-flexion ist aber das Niqtal, vgl. unter 2, b. — Es fragt sich, ob die angegebenen Formen von angeblich abgekürzten Hiqtalformen, oder von ursprünglichen ״״, oder von ursprünglichen ״״ stammen. — Man kann zunächst sagen, die Erscheinung der Abkürzung von Hiqtalformen habe die Sprache weiter zu solcher Selbstvergessenheit geführt, dass sie diese abgekürzten Hiqtalformen, wie zunächst z. B.  $\eta\iota\eta$  zu  $\eta\eta\eta$  gemacht, also nach ״״-Analogie flectirt habe, endlich auch Formen wie  $\eta\eta$  gebildet habe. Das ist die Vorstellung von Ewald § 127, a; obgleich er in unklarer Halbheit die ״״-Analogie zwar ins Qal eindringen lässt, aber von den abgeleiteten Verbalstämmen ( $\eta\eta$ ,  $\eta\eta$ ) sagt, dass sie von  $\iota$  ausgingen, wie auch Stade § 249, a  $\eta\eta$  von  $\iota$  herleitet. Auch Ges.-Kautzsch sagt § 73, 2 „Die angeführten Hiphilformen  $\eta\eta$  etc. lassen sich eben so leicht auf Verba ״״ zurückführen und mögen zum Theil wirklich zu solchen gehören. Dasselbe gilt vom Niph.  $\eta\eta$ , Pil.  $\eta\eta$  und Hithpal.  $\eta\eta$  (von  $\eta\eta$  oder  $\eta\eta$ ).“ Diese Anschauung Ewalds ist unannehmbar. Er scheint auch zu seinem, nunmehr nach Ausgangspunct (1, a) und Consequenzen (2, a) beschriebenen Standpunct nur gekommen zu sein, weil er einem andern Extrem entgehen wollte. Nämlich er tadelt es § 127, a, Anm., dass

2, b — seit Schultens die neueren Grammatiker bei  $\eta\eta$  etc. ursprüngliche Verba ״״ angenommen hätten. Das hat allerdings Gesenius Lgb. gethan, indem er § 107, 2 schrieb: „Es erhellt hieraus, dass diejenigen Formen, in welchen hier das radicale Jod, dort das radicale Vav weggefallen ist, mit einander zusammentreffen z. B.  $\eta\eta$  für  $\eta\eta$  und  $\eta\eta$  für  $\eta\eta$ ; so im Inf. abs. Kal; ganz Hiphil. Dazu kommt aber noch, dass diese Verba wirklich von jenen in gewissen Formen das Vav entlehnen z. B. in  $\eta\eta$  und  $\eta\eta$ ,  $\eta\eta$ .“ Dieses zweite Extrem ist ebenso zu verwerfen. Denn wir beobachten nicht bloss im Allgemeinen eine Tendenz des  $\iota$  zum bequemeren  $\iota$  hin, vgl. S. 128 f. 193. 215. 398. 436; sondern wir bemerken auch bei den Verbis tertiae  $\iota$  ganz deutlich einen Uebergang in verba tertiae  $\iota$  § 41.

Aber lässt sich nicht die Anschauung, dass z. B. in  $\eta\eta$  ein Verb mit ursprünglichem mittlerem  $\iota$  vorliege, so festhalten, dass trotzdem in  $\eta\eta$  etc. kein Uebergang dieser Verba in die Flexion der ״״ Statt findet, wie es Olshausen § 233, d; § 263 Schluss an-

sieht? Wir wissen schon aus der Schlussbetrachtung über die Flexion der  $\text{נ"י}$ , oben S. 478. 480, wie Olshausen dieser Standpunkt möglich geworden ist. Er nimmt ja an, dass zur Bildung von  $\text{נִקַּץ}$  nicht die Mitwirkung des  $\text{י}$  von  $\text{נִקַּץ}$  nöthig gewesen sei, sondern dass  $\delta$  einfach Trübung eines langen  $a$  sei; folglich braucht er auch bei  $\text{נִבֵּן}$  und  $\text{נִרֵּן}$  nicht die Mitwirkung eines  $\text{י}$ ; folglich beweisen ihm diese Nigtalformen nicht den Uebergang der angenommenen  $\text{נ"י}$  in die Flexion der  $\text{נ"ז}$ . So auch hier wieder Bickell (vgl. oben S. 476), indem er § 32 sagt: „נִקַּץ, נִבֵּן from *naqam, nabyan*“. Land spricht von den in diesem § fraglichen Verbis nicht bei den Verbalstämmen ausser Qal. Müller § 266 sagt bloss: „Die abgeleiteten Stämme zeigen keinen Unterschied zwischen  $\text{נ"י}$  und  $\text{נ"ז}$ “. — So sicher aber nun in  $\text{נִקַּץ}$  das  $\delta$  nicht ohne Concurrenz eines  $\text{י}$  entstanden sein kann, so sicher beweist auch das  $\delta$  von  $\text{נִבֵּן}$  und  $\text{נִרֵּן}$  Uebergang von angeblichen  $\text{נ"י}$  in die Flexion der  $\text{נ"י}$ ; oder vielmehr diese Formen führen uns überhaupt zu einer andern Anschauung über den ursprünglichen mittleren Bestandtheil dieser Verba.

2, c. — Es bleibt nur die Auffassung übrig, dass diejenigen Verba, bei denen anerkanntermaassen Bildungen wie von  $\text{נ"י}$  vorkommen, auch ursprünglich  $\text{י}$  als mittleren Bestandtheil besessen haben, dass aber das  $\text{י}$  als mittlerer Bestandtheil ebenso wie als erster und letzter Bestandtheil (bei den  $\text{נ"י}$  und  $\text{נ"ז}$ ) dem bequemen  $\text{י}$  in einer Anzahl von Bildungen gewichen ist. Das ist der Standpunkt, der von Böttcher II. S. 510—516 vertheidigt worden ist. Und da auch ich auf Grund der vorhergehenden Erwägungen dieser Anschauung zustimmen muss, so habe ich derselben durch Bezeichnung dieser Verba als  $\text{נ"י}$  Ausdruck gegeben. — Zur Anerkennung dieses Standpunctes ist nur noch das Zugeständniss nöthig, dass das Arabische nicht in allen Stücken die ältere Gestalt des Hebräischen darstelle, sondern dass, ebenso wie *jábisa* mit dem durchgängigen *j* gegenüber  $\text{יָבֵס}$ ,  $\text{יָבֵשׁ}$ , auch z. B. *bána mediae* Je eine jüngere, völliger Durchdringung des *i-j* anstatt des *u-w* enthalte. — Ueberdiess entsprechen den meisten zu den  $\text{נ"י}$  gehörenden Verben auch im Arab. solche, welche *w* als mittleren Laut haben; vgl.  $\text{יָרָח}$ , arab. *gácha* (abrupit fluxus terrae partem);  $\text{יָגַל}$ , *gála* med.  $\text{י}$  (saltavit);  $\text{יָדָן}$  *dána* med.  $\text{י}$  (inferior fuit);  $\text{יָדָס}$  *dása* med.  $\text{י}$  (calcavit pedibus; trivit);  $\text{יָחַל}$  *chála* med.  $\text{י}$  (conversa fuit res etc.);  $\text{יָחַס}$  *chása* med.  $\text{י}$  (traxit humi syrmam, den Boden streifen, pervasit);  $\text{יָלַן}$  vgl. mit *lana* med.  $\text{י}$  (lenis, mollis fuit);  $\text{יָרַב}$  *rába* med.  $\text{י}$  (coagulatum fuit lac; mentem turbatam habuit vir; etc.); zu  $\text{יָרַח}$  vgl. syrisches *sch.wách* (pullulavit);  $\text{יָחַס}$  *schása* med.  $\text{י}$ , was auch bedeutet „commotus fuit [in utero foetus]“;  $\text{יָרַח}$  hängt zusammen mit *sára* med.  $\text{י}$  adscendit und circumivit, vgl. arab. *sárun* (murus);

*siwdrun* (armilla); mit ש"י lässt sich kein arabisches Verb unmittelbar verbinden, wenn man nicht *sdda* med. י (princeps fuit) mit der Bedeutung von ש"י „dirigere, lenken“ zusammenbringen will.

#### § 40. Verba ע"י quiescentia.

Nicht quiesciren lassen ihr *אֶיבְךָ* (anfeinden), vgl. *אֶיבְךָ*.  
2 M 23, 22; *עֵינֶיךָ* (ermatten), vgl. *עֵינֶיךָ* Jr. 4, 31.

Aber ihr *י* lassen quiesciren:

a) *יֵיד* (sieden, aufwallen, übermüthig sein). Es fragt sich, ob ein *יֵיד* anzunehmen sei wegen der Verwandtschaft mit *יֵיד* (Topf). So Mühlau-Volck, welche auch *יֵיד* (Liebe) vergleichen. Aber Böttcher II. S. 510, Anm. 2 hat wenigstens insoweit Recht, wenn er kein *יֵיד* im Wörterbuch angesetzt wissen will, als keine hebr. Verbalform sicher ע"י-flexion zeigt; denn es existirt nur das Pf. Qal *יָד* 2 M 18, 11; Jr. 50, 29; Impf. *יֵיד* 2 M 21, 14 etc.; Hi. *יֵיד* (direct-causativ: Uebermuth zeigen) Neh. 9, 10. 16. 29; *יֵיד* (indirect-causativ: und er liess siedend) 1 M 25, 29. Diese letzte Form ist von *יֵיד* auch abgeleitet bei Olsh. § 244, e; von „*יֵיד* vel *יֵיד*“ abgeleitet durch Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v. Aber von einem Verb *יָד* ist die Form hergeleitet bei Qimchi 75, a. b „für *יָד*“; der lange Vocal ist Aequivalent für das Dagesch“; ebenso WB. s. v. *יָד*; Buxtorf, Thes. p. 157, und in der Concordanz steht darum diese Form unter *יָד*. Man glaubte, das 1 M 25, 29 folgende Nomen *יָד* nicht von *יָד* oder *יֵיד* herleiten zu können. Die Andern haben die Form nicht.

b) *עֵיב* (losstürmen, anfahren), vgl. *עֵיב* (Stösser). Davon steht *עֵיב* 1 Sm. 25, 14; aber *עֵיב* 14, 32 Qeri, *עֵיב* 15, 19; so nach der Neigung des ע zu virtueller Verdoppelung. Dieses ist die Ableitung von Qimchi 103, a; WB. s. v.; Buxtorf, Thes. p. 207 und in der Concordanz, die aber über das Pathach unter dem Präformativ nicht sprechen; Ges. Thes. s. v.; [Ew. erwähnt die Form nicht]; Olsh., der die Form bei Qal § 244, e und bei Hiq. § 257 erwähnt [zu letzterer Ansetzung liegt kein Grund vor; vgl. dasselbe Verfahren von ihm oben S. 508]; Bö. II. S. 520, der unwahrscheinlicher Weise die Verkürzung des *a* aus ע"י-Analogie ableitet; Mühlau-Volck im analyt. Anhang, die also hier eine andere Position einnehmen, als bei *עֵיב* S. 508; Ges.-Kautzsch § 72, Anm. 9,

nur dass er die Wahl zwischen „עִיר oder עִיר“ lässt. Stade § 499, b legt ein עִיר zu Grunde und erklärt darum die Form für Hiqtıl; überdiess urtheilt auch er hier anders als bei יִתְחַשׁ, obgleich doch bei letzterer Form das kurze *a* hinter dem Präformativ sich bei der grösseren Neigung des ה zu virtueller Verdoppelung leichter erklärt als bei unserm יִתְעַשׂ. Da überdiess die Form mit Pathach nur einmal als Qeri für יִתְעַשׂ und das andere Mal unmittelbar vor יִתְחַשׁ erscheint, so kann man vermuthen, dass eine Art Assimilation in der Aussprache beider Formen stattgefunden hat. So sagt auch Müller § 271, 1 „vermuthlich nach der Analogie der häufigen Form von den לִיָּה“.

c) עִיר (heiss sein). In מְעִיר Hos. 7, 4 ist zwar nicht mit Qimchi z. St. „wie מְדַעִיר“; Ges. Thes. s. v. עִיר und Böttcher § 1142 der Inf. עִיר mit der Präposition מֵן zu suchen, sondern es ist Ptc. Hi., Ew. § 298, b. Dieses Ptc. Hi. ist aber weniger wahrscheinlich mit Mühlau-Volck s. v. עִיר von diesem abzuleiten (wie es schon manche zu Qimchi's Zeit thaten, WB. s. v. עִיר) in der gewagten Bedeutungsentwicklung „den Backofen anregend, aufweckend, schürend“; vielmehr ist es Ptc. Hi. von עִיר (heiss sein), wovon bei demselben Hosea 11, 9 עִיר (Hitze, nämlich des Zornes) steht.

d) שֵׁב (graue Haare haben); vgl. שֵׁב und שֵׁבָה (graues Haar etc.); Ptc. שֵׁב Hi. 15, 10.

e) שָׁן, vgl. שָׁן, vielmehr Plural שָׁנִים (Urin). Denn davon ist jedenfalls, obgleich nicht unmittelbar als Ptc. Hithpael = מְשַׁחֵן abzuleiten das מְשַׁחֵן (pissend) 1 Sm. 25, 22 etc. Als wenn die vorhandene Form unmittelbar von שָׁן käme, spricht darüber Ew. § 132, d; vgl. den für mich undurchsichtigen Ausdruck bei Stade § 162 „es könnte eine Spur eines Reflexivs vom Causativstamme sein“. Gegen unmittelbare Ableitung der vorliegenden Form von שָׁן spricht, dass man dabei annehmen müsste, aus מְשַׁחֵן sei vom Volke, weil es fast wie Ptc. Hi. klang, vielmehr מְשַׁחֵן gemacht worden. — Vielmehr stammt das vorliegende Particip nur mittelbar von שָׁן, insofern der Hithpaelstamm מְשַׁחֵן überhaupt zu מְשַׁחֵן wurde, dieses als Hiqtıl aufgefasst und darum das Particip unter dem מ mit *a* gesprochen wurde. So Röd. in Ges. Thes. s. v. שָׁן; Mühlau-Volck s. v.; vielleicht auch Olsh. § 258, a, obgleich er vom Hithpael als Vermittler einer Secundärbildung aus שָׁן nichts sagt. — Eben erst aus dem verkannten Hithpael kann

das nachbiblische Qal עָתָן abgeleitet werden, wovon unsere Form bei Qimchi, WB. mit ausdrücklicher Citation einer Mischnastelle und bei Buxtorf in der Concordanz abgeleitet ist. Böttcher erwähnt unsere Form nicht.

f) Von עָתָן nach ע"י-Analogie עָתָן, in Pausa עָתָן (abschneiden) Jes. 18, 5. Dies ist, da es im Arab. *tāza* mediae Je wirklich giebt und im Talmud עָתָן, עָתָן (abschneiden) gebraucht ist, eine sicherere Ableitung, als wenn man mit Röd. in Ges. Thes. ein Verb עָתָן aufstellt. Die erstere Ableitung wird auch ausser von Ges. selbst von Mühlau-Volck s. v.; Olsh. § 255, i „vermuthlich“; Bö. § 1142. 1147; Müller § 272, a; — die zweite jedoch von Ewald § 141, b Schluss; Stade § 393, b, β vertreten; wie es scheint, auch von Ges.-Kautzsch § 29, 4, c, Anm. Die erstere Ableitung hat auch Qimchi vorgezogen. Denn er führt zwar Mikhlol 130, b die Form bei den ע"י auf, aber fügt hinzu: „Und es scheint zu den Verben mit quiescirendem mittlerem Radical zu gehören, wie עָתָן [was er ja unrichtig von עָתָן ableitet; oben S. 351]“; und so stellt er auch im WB. die Form unter עָתָן, sagt aber nach Erwähnung der Mischnaformen: „Und es gefällt, noch zu sagen, dass עָתָן zu den Verbis mit quiesc. mittl. Rad. gehört; aber Rabbi Juda hat es zu den Verben mit verdoppeltem 2. Radical gestellt“. Buxtorf, Thes. p. 175 erwähnt aber nur die Ableitung von עָתָן und darnach in der Concordanz.

g) Denominativa:

עָתָן (pflügt einen Neubruch!) Jr. 4, 3; Hos. 10, 12. Diese Verbalform ist, weil sie, mit dem Substantiv עָתָן zu einer Redensart verknüpft, auftritt, wahrscheinlicher erst von diesem עָתָן abgeleitet, als dass umgedreht עָתָן als Verkürzung des indirect-causativen Hiq. עָתָן (lasst leuchten, nämlich den Acker d. h. macht urbar!) den Anlass zur Entstehung des Substantivs עָתָן gegeben hätte. Es konnte auch ein zum ersten Male umgeackertes Stück Land, als ausgelichtet und hellscheinend, eher eine „Leuchte“ genannt werden, als dass man zu dem allgemeinen Verb עָתָן gerade das Hauptwort „Land, Acker“ ergänzte. Endlich giebt es auch wirklich, abgesehen von diesem עָתָן (Auslichtung), das Hauptwort עָתָן (Leuchte) im Hebr. gegenüber dem arab. und aram. *nūr*. So hoffe ich den wahrscheinlicheren Denominativcharacter der Form עָתָן erwiesen zu haben, den auch Bö. § 1142 behauptet gegen Ges. Thes.

und Mühlaus-Volek s. v.; Stade § 609, b (Ew. § 127; Olsh. § 235, g; Ges.-Kautzsch § 73 erwähnen die Form nicht). Ges. Thes. s. v. ניר hat dabei in Abweichung von seinem Standpunct (oben S. 513) geschrieben „fortassis radix secundaria ducta a Hiphil verbi ניר“; so auch Mühlaus-Volek s. v. ניר in Inconsequenz, weil auch sie (wie hier nachträglich bemerkt werden soll) die Perfecte גִּיר, דִּיר, רִיר nicht als Abkürzungen des Hiqtıl erklären; Stade a. a. O. aber in Consequenz seines oben S. 513 beschriebenen Standpunctes. Als abgekürzte Hiqtılform ist ניר auch gefasst von Qimchi 105, a; WB. s. v. ניר. Vielleicht meinte Buxtorf in der Concordanz das ניר als Denominativum, weil er gleich die ganze Redensart נִירָא be-  
sonders aufführt.

קָז Jes. 18, 6 hat Ges.-Kautzsch § 73, 2 richtig hierher gestellt; denn es ist Denominativ von קָזָא (Sommer), und es wäre

## § 41. Verba

(Gewöhnlich: Verba ל"ה).

Paradigma: גָּלָה, entblößen; und „[ein Land] entblößen“ heisst: auswandern; נִי, sich entblößen, enthüllen; enthüllt

Perf.	גָּלָה	נָגַלָה	גָּלָה
	גָּלְתָה	נָגַלְתָה	גָּלְתָה
	גָּלִיתָ	נָגַלִיתָ (יָתָ)	גָּלִיתָ (יָתָ)
Impf.	יִגְלֶה	יִנְגַּלֶה	יִגְלֶה
	תִּגְלֶי	תִּנְגַּלֶי	תִּגְלֶי
	תִּגְלִינָה	תִּנְגַּלִּינָה	תִּגְלִינָה
Imp.	גִּלֵּה	הִגְלֵה	גִּלֵּה
	גִּלִּי	הִגְלִי	גִּלִּי
	גִּלִּינָה	הִגְלִינָה	גִּלִּינָה
Inf. cstr.	גָּלוּת	הִגְלוּת	גָּלוּת
„ abs.	גָּלָה	נָגַלָה	גָּלָה
Ptc. act.	גֹּלֶה	נֹגֵל	מִגְלֵה
„ pass.	גָּלוּי		

auch, wenn es unmittelbar vom arab. *qāza* (ferbuit, aestatem transegit; vgl. Stade, De Isaiæ vaticiniis Aethiopicis, p. 125) käme, hierher zu ziehen, weil das arab. Verb mediae Je ist. So auch Buxtorf, Concordanz „et aestivabit“; Ges. Thes. s. v.; Ew. § 114, c; Mühlau-Volck s. v. (Olsh. und Stade erwähnen die Form nicht). Wie Qimchi im WB. s. v. קרץ, hat auch Böttcher die Form unrichtig zu den ע"י gestellt § 1132 Anf.

יִשְׁדֶּה (und du sollst überkalken) 5 M 27, 2 gehört hierher, mag es nun Denominativ von שִׁיד (Kalk) [so Ges. Thes. „videtur“ und Bö. § 1142; Stade § 433, e] sein, oder mag es unmittelbar mit dem arab. *schâda* mediae Je (mit Kalk überziehen) zusammenhängen [so Mühlau-Volck]. Qimchi im WB. und Buxtorf in der Concordanz führen die Form unter שִׁיד auf. Ewald § 146, e erwähnt das Nomen; Olsh. § 151. 233 weder Verb noch Nomen.

### ל"י und ל"י.

werden; weggeführt werden; Qi. entblößen; Qu. entblösst werden; Hithq. sich entblößen, enthüllen; Hi. auswandern lassen, wegführen; Ho. weggeführt werden.

גָּלָה	הִגָּלָה	הִגָּלָה	הִגָּלָה.
גָּלְתָה	הִגָּלְתָה	הִגָּלְתָה	הִגָּלְתָה.
גָּלִיתָ	הִגָּלִיתָ (יָתָ)	הִגָּלִיתָ (יָתָ)	הִגָּלִיתָ.
יִגָּלָה	יִהְיֶה גָּלָה	יִגָּלָה	יִגָּלָה.
תִּגָּלִי	תִּהְיֶה גָּלִי	תִּגָּלִי	תִּגָּלִי.
תִּגָּלִינָה	תִּהְיֶינָה גָּלִינָה	תִּגָּלִינָה	תִּגָּלִינָה.
—	הִתְגָּלָה	הִגָּלָה	—
—	הִתְגָּלִי	הִגָּלִי	—
—	הִתְגָּלִינָה	הִגָּלִינָה	—
גָּלּוּת	הִתְגָּלּוּת	הִגָּלּוּת	הִתְגָּלּוּת.
(גָּלָה)	(הִתְגָּלָה)	הִגָּלָה	הִתְגָּלָה.
מִגָּלָה	מִהִתְגָּלָה	מִגָּלָה	מִהִתְגָּלָה.

## 1. Flexion im allgemeinen.

Die Verba, welche jetzt im Hebräischen mit  $\eta$  non-mappiqatum als drittem Stammconsonanten erscheinen, haben dieses  $\eta$  im Wortauslaut nur als Vocalbuchstaben für ein verlorengegangenes  $\gamma$  oder  $\gamma$ ; vgl. noch  $\eta\gamma\eta$  und  $\eta\gamma\eta$  (ruhig sein). — Abgesehen von diesem fast gänzlichen Verschwinden der ursprünglichen Semivocales am Wortende, ist im Wortinnern das  $\gamma$ , gemäss der allgemeinen Tendenz nach Vermeidung des schwierigeren  $\gamma$  zu Gunsten des bequemerem  $\gamma$  (vgl. S. 128 f. 193. 215. 398. 436. 515), auch hier bis auf wenige Spuren dem  $\gamma$  gewichen. — Weil bei diesen Verben die Analogie des Qal einen beherrschenden Einfluss auf die Gestaltung der andern Verbalstämme ausgeübt hat, empfiehlt es sich bei diesen Verben, alle Verbalstämme zusammen gleichsam in horizontaler Richtung zu überschauen.

a) Dritte Person Sing. masc. Perfecti. Der ursprüngliche dritte Stammconsonant  $\gamma$  oder  $\gamma$  ist zwischen  $a$  und  $a$  übergangen worden. Daher ist aus *galawa* und *galaja* geworden *galā*, *niglā* etc.

Ueber die Entstehung dieser 3. sg. msc. sagte  $\alpha$ ) Qimchi 111,  $\alpha$  nichts, sondern diese Form nahm er als gegebene Grösse hin; auch Buxtorf, Thes. p. 251 sagte nur, dass  $\eta$  darin quiescere. —  $\beta$ ) Noch Ges. Lgb. S. 421 sagte, indem er einen Versuch zur Erklärung machte: „ $\eta\gamma\eta$  steht für  $\gamma\gamma\eta$  zur Vermeidung des Diphthongs“. Dieser Grund zielt also wahrscheinlich darauf, dass am Wortende  $\gamma$  in  $\alpha$  übergegangen ist, vgl. oben S. 438; da aber sonst die Endung *aj* am Wortende im ächten Hebräisch gegenüber dem Aramäischen meist geblieben ist, so ist jene Motivirung von  $\eta\gamma\eta$  zu verwerfen. Diese Motivirung hat auch B5. I. S. 266 nicht, sondern er sagt: „ $\alpha$  hat als Sinnvocal einer ohne eigene Vorsilbe gebildeten Tempusform die Stammendlaute  $\gamma$ ,  $\gamma$  verschlungen und statt *ai*, *au* nur einfach *a* übriggelassen“; so auch II. S. 400 „mit blosser Dehnung zu *a*, bei erloschenem *i*-laute“. Aber der  $\alpha$ -laut wäre auch in  $\gamma$  deutlich genug gewesen. Auch Land § 212, d geht noch von der hebräischen, also der consonantisch auslautenden 3. sg. masc. aus ( $\eta\gamma\eta$  = *ra'aj*) und sagt § 50, b einfach „Aan het slot van een woord gaan de semivocalen in den regel verloren“. So auch Ges.-Kautzsch § 75, 1 „Das Jod oder Waw wird abgestreift“; „ $\eta\gamma\eta$  für ( $\gamma$ ) $\gamma\eta$ “; Müller § 285 „sämmliche Perfecte gehen auf  $\alpha$  aus (§ 101 E)“ und dort heisst es: „In einem Falle fällt  $\gamma$  hinter  $\alpha$  am Ende des Wortes einfach weg, und der Vocal wird in  $\alpha$  verlängert (§ 285, 1)“; also er macht



eine Regel *ad hoc*. Vom alten hebr. Standpunct ging auch Ewald aus, welcher überdiess ebenso falsch den semivocalen Character des 3. Stammconsonanten bei diesen Verben leugnet und ihn für einen Vocal erklärt, wie oben bei den מ"ב, S. 478 f. Er sagt § 142, a: „Die מ"ב behalten ihr ursprünglich schliessendes *α*, in *é* abgeschliffen, überall treu bei; und nur zur allgemeinen Unterscheidung des perf. vom imperf. lassen sie im perf. das *é* in *α* übergehen, da *α* ursprünglich recht eigentlich den Ausgang des perf. aller Stämme unterschied“. Aber das Perf. ist aus sich selbst zu erklären. — γ) Es ist der grosse Fortschritt der hebr. Sprachwissenschaft seit Olsh., dass er auch bei מ"ב von der vocalisch auslautenden ursem. Form ausging. Aber freilich hat er hier gerade einen unmotivirten Wegfall des 3. Radicals und des folgenden Vitals angenommen, vgl. § 233, b „Der 3. Radical ist schon frühzeitig sammt dem Vocal, der ihm folgen sollte, abgefallen“. Ebenso Bickell § 137: „מ"ב *gālā* = *gālā[ya]*“; Stade § 385, a „Der letzte Wurzellaute wird nebst dem Wortauslaute zu Gunsten des betonten transitiven *α* der zweiten Silbe übergangen, worauf sich dieses zu *ā* dehnt“. Aber was berechtigt uns, für jene Zeit, wo noch der vocalische Auslaut gesprochen wurde, eine Betonung der Paenultima anzunehmen? Vielmehr ist auch bei der 3. sg. msc. Pfl. diejenige Uebergang des *j* zwischen *α* und *α* anzunehmen, welche doch Olsh. § 165, h—l so vielfach zur Erklärung verwendet.

Doch beim Hiqtıl ist zu bemerken, dass zwei Factoren, das unmittelbar folgende lange *α* und der zerdrückende Einfluss der Gutturalis, anstatt *hī* mehrmals *hā* haben erklingen lassen: מ"ב 2 Kg. 17, 11 etc.

Die מ"ב haben vielfach die מ"ב-Analogie angenommen, und zwar lassen sich alle Fälle in folgende drei Abtheilungen bringen: a) Die מ"ב nehmen ohne Veränderung ihrer normalen Flexion die Schreibweise mit מ an; b) die מ"ב behalten, obgleich sie die Flexion der מ"ב annehmen, doch ihre Schreibweise; c) die מ"ב nehmen Schreibweise und Flexion der מ"ב an. Kürzer: Die מ"ב ahmen nach die מ"ב

- a) nicht in Flexion, aber in Schreibweise;
- b) in Flexion, aber nicht in Schreibweise;
- c) in Schreibweise und in Flexion.

Ich werde darnach die einzelnen Fälle mit a, b, c bezeichnen. — Die Fälle, wo מ"ב (begegnen) auch in מ"ב-Analogie übergangen zu sein scheint, nehme ich aber nicht alle auf, weil wegen מ"ב (obviam) der Uebergang in so frühe Zeit

hinaufreicht, dass auch ein קרא (begegnen) angesetzt werden muss. Dieses Urtheil ist entsprechend dem allgemeinen Grundsatz, welcher oben S. 325 aufgestellt wurde. Ebenso ist es bei נשא und נשא; נכח und נכח; נשה und נשה.

נשא (er änderte) 2 Kg. 25, 29, א"ל-Anal., a (Qimchi 127, a).

b) Die vocalisch affirmirten Formen des Perfects. — In der 3. sing. feminini gab es zuerst *galawat* oder dann *galajat*. Aber nur in höherer Stilart hat sich der auslautende Consonant zwischen den beiden *a* als י erhalten und zwar indem das vorhergehende *a* betont wurde, also wie in גלית, gebildet nach Ps. 57, 2 ausser Pausa; vgl. unten 5, a. — Für gewöhnlich wurde aus *galawat* oder *galajat* zunächst *gālāt*. Dieses findet sich noch in גלית (und sie soll zufriedenstellen, bezahlen) 3 M 26, 34, גלית (sie ist weggeführt worden) Jr. 13, 19; vgl. die andern Beispiele unten 5, a (3 M 25, 21); 5, b (Hes. 24, 12); 6, d (2 Kg. 9, 37). — Aber die Sprache hatte das Bestreben, die alte Femininendung *at*, welche sie fast überall bei den suffixlosen Formen getilgt hat, auch hier zu beseitigen und eine Uniformität der 3. sg. fem. dieser Verba mit der 3. sg. fem. der andern Verba herbeizuführen. Hätte die Sprache nun das auslautende *t* einfach, wie sonst, unausgesprochen gelassen, so wäre die 3. sg. fem. der 3. sg. m. gleich geworden. Daher musste die jüngere Femininendung *ā* noch an jene Form *gālāt* angefügt werden, und es entstand in Pausa *gālā tā*, ausser Pausa *gālētā*.

Qimchi 111, b sagte: „Das Femininum נשא tritt auf mit נ als Aequivalent des נ, des 3. Stammconsonanten; denn man war genöthigt, es [den 3. Stammcons.] sehen zu lassen; denn wenn man verborgen hätte den 3. Stammconsonanten im Femininum, wie man es that in נשא, so wäre das Fem. dem Masculinum gleich gewesen [in der 3. sg.], denn wir würden sagen נשא beim Fem., wie נשא beim Masc.; und nicht wäre in ihnen eine Unterscheidung, dass das נ von dem נשא, welches Femininform [sein würde, das נ femininum wäre] und dass das נ von dem נשא, welches Masculinform ist, der dritte Stammconsonant ist. Desswegen waren sie genöthigt in allen Stämmen an der 3. sg. fem. den 3. Stammconsonanten sehen zu lassen, und das נ [selbst nun, der vermeintliche 3. Stammconsonant für Qimchi] war zu schwer, um es sehen zu lassen [נשא wäre zu schwer gewesen]; darum musste man es mit נ vertauschen, und man sagte נשא, und einige Male wird das נ [fem.] vermisst und es ist

übrig [am Wortende] das ת". Genau so Buxtorf, Thes. p. 253: „Tertia radicalis ת mutatur per omnes conjugationes in ת, ne duae aspirationes concurrentes difficultatem pronuntiationis pariant“. — Das Richtige hat hier im Wesentlichen schon Ges. Lgb. S. 422: „Vielleicht liesse sich der Ursprung der Form so erklären, dass es

ת"ב wie רָמַת, עָרַת (f. תָּרַת, עָרַת) mit dem He parag. war. Eine ähnliche Erklärung giebt Vater (S. 285)“. Nur ist das ת, das ת femininum. Aber noch Bö. I. 169; II. S. 401 nimmt das ת, als bloße „Verlängerung“. Das ת, ist als zweite Femininendung angesehen von Ew. § 194, a „an die Vocalendung ā des Stammes [unhistorische Ableitung, vgl. S. 523] trat das harte ת“; Olsh. § 233, b „nach dem Abfallen des letzten Radicals [unhistorisch; vgl. S. 523] tritt zunächst die Endung at an die Masculinform hinan“; so auch Müller § 288. — Die ganz richtige historische Erklärung gaben: Bickell § 137 „aus gala[y]a-“; Land § 212, a; Ges-Kautzsch § 75, 4; Stade § 400.

Vor dem andern Vocalafformativ ā ist das ת, ִ ge-  
wöhnlich einfach übergegangen worden. Als Beleg vergleiche:  
תָּלַי בְּעֵשֶׂן בְּלִי Ps. 37, 20, LXX: ἐκλείποντες ὡσεὶ καπνὸς ἐξέλκων,  
wo also das zweite Verb auch von תָּלַי stammt, aber doch Mil-  
elbetonung hat. Bö. § 499 hat aber darauf hingewiesen, dass  
bei Wiederholung desselben oder sinnverwandter Wörter mehr-  
fach solche Abwechselung in der Betonung vorhanden sei, vgl.  
Delitzsch oben S. 376; wir haben dieses Gesetz auch S. 443 f.  
bei der Betonung des Imperativ der ת"ב kennen gelernt. —  
Aber in höherer Stilart hat sich der dritte Stammconsonant  
mehrfach als ת erhalten, indem das vorausgehende a betont  
wurde, auch wo diese Betonung keinen andern Grund hat; also  
wie תָּלַי, vgl. die Beispiele unten 5, a (5 M 32, 37); 5, c (Ps.  
73, 2; 4 M 24, 6); 5, d (Jes. 21, 14).

Schon Qimchi 111, a gab die beiden Belege aus Ps. 37, 20 und  
Jes. 16, 8, welches oben S. 376 besprochen worden ist, sagt aber zur  
Erklärung nur: „Und die Normalform von תָּלַי ist תָּלַי“. Damit hat  
er einen richtigen Schritt zur historischen Erklärung gethan; denn  
die Consequenz aus seiner unhistorischen Anschauung des ת von תָּלַי  
als dritten Stammconsonanten zog Buxtorf, Thes. p. 254: „Tertia  
radicalis ת per omnes conjugationum formas hic abjicitur, facta con-  
tractione facilioris pronuntiationis causa, pro תָּלַי, quomodo ad ana-  
logiam est תָּלַי Extulerunt se, Jesa. 3, v. 16“. — In Consequenz ihrer  
S. 523 bei Besprechung der 3. sg. masc. charakterisirten Erklärungs-

weisen sagen Ew. § 194, a „in der echtHebräischen bildung fällt der endlaut *é* oder *a* vor andringendem vocale der nachsätze ohne spur aus“; Olsh. § 233, b „die Endung *û* verdrängt nach dem Abfallen des letzten Radica's den Vocal des vorletzten“; B5. II. S. 401 „die Vocalafformative haben die Vocalendungen der ledigen [afformativlosen] Formen elidirt“; so auch Ges.-Kautzsch § 75, 3; Müller § 276 ähnlich: „Vor vocalisch beginnenden Endungen, sowie unmittelbar vor allen Suffixen, ist der schwache Consonant nebst dem ihm vorangehenden Vocal einfach ausgefallen“. — Die noch vorhandenen Formen mit bewahrtem *ˆ* müssen uns aber, wie schon Qimchi, zur richtigen historischen Erklärung von *בָּ* durch Uebergehung (Syncopirung) des *ˆ* zwischen den beiden Vocalen führen. So Bickell § 137 „*gālā* = *gala[y]á*“; Land § 212, g „*בָּ* mit *šāšjū*“; Stade § 413, a.

Auslaut anstatt auf *a* vielmehr auf *i*, wie im Aramäischen, in *בָּ* (sie liessen zerfliessen = machten verzagen) Jos. 14, 8; einen zweiten, aber fraglichen Fall vgl. unten 5, a (Jes. 53, 10). Schon Qimchi 121, a sagt: „Es schrieb Rabbi Juda, dass *בָּ* auftrate nach der Art der aramäischen Sprache, näml. *בָּ* [sie tranken] Dn. 5, 3 f.; *בָּ* [sie warfen] 3, 21; *בָּ* [sie brachten] 5, 3. Aber mein Bruder, der Rabbi Moses segensreichen Gedenkens, schrieb, dass *בָּ* jüdische Sprache sei, und dass es nach der Analogie von *בָּ* gehe, und das *ˆ* ein Aequivalent für das *בָּ*, den 3. Stammconsonanten, sei, und das *ˆ* zur Dehnung diene“. Für die Erklärung aus dem Aramäischen hat sich Buxtorf, Thes. p. 276 und die Neueren entschieden, welche die Form erwähnen: Ges. Lgb. S. 431 f.; Ew. § 194, a; Olsh. § 255, g „doch ist es möglich, dass nur ein Schreibfehler vorliegt“; B5. II. S. 406; Mühlau-Volck s. v. Es wird dem Moses Qimchi nur das Zugeständniss wahrscheinlich gemacht werden müssen, dass die fragliche Form nicht von einem späteren Abschreiber in den Text gebracht sei, dass auch nicht der Redactor des Josnabuches den Aramaismus als bewusst angelernte, fremdsprachliche Ausdrucksweise geschrieben habe, sondern dass auch bei den Hebräern in den nördlichen Landschaften und im Volksausdruck vielleicht diejenige Bildung von *בָּ* bekannt war, wonach das *ˆ* soweit dominirte, dass schon in der 3. sg. msc. *בָּ* oder *בָּ* entstand und nun die Pluralendung *ˆ* sich hinter *ı* zu ihrem Semivocal dissimilirte: das ist eben die aramäische Bildung.

*בָּ* Jes. 18, 2. 7 (sie spalten, durchlaufen spaltend); vgl. besonders Stade, De Isaiæ vaticiniis Aethiopicis, pag. 108 s. Es wird von Qimchi im WB. s. v. *בָּ* behandelt: „Und eine andere Bedeutung [nämlich als *בָּ* hat „verachten“, zeigt sich in] *בָּ* Jes. 18. Denn es ist nach meiner Erkenntniss von dieser Wurzel [*בָּ*], und

das  $\text{א}$  ist Aequivalent für das  $\text{א}$ , den 3. Stammconsonanten [der פ"ב nach seiner Anschauung], wie vorkommt das  $\text{א}$  in der Form פ"ב [5 M 32, 37] als Aequivalent für  $\text{א}$ , den 3. Stammcons. Und seine Bedeutung ist die des Raubes und der Beute, und es giebt [also] zwei Wurzeln mit derselben Bedeutung [פ"ב in dieser einzigen Form und sonst פ"ב]. Und die Mehrzahl der Grammatiker sagt, dass das  $\text{א}$  Aequivalent für den mit dem 2. identischen dritten Stammconsonanten, und dass es gleich פ"ב sei". Diese haben also geglaubt, hier die Erscheinung der Ersetzung des einen identischen Stammconsonanten der פ"ב, oben S. 359 f., finden zu können. Auf die Seite dieser Grammatiker stellte sich aber Qimchi selbst ausdrücklich, indem er im WB. s. v. פ"ב sagt: „פ"ב Ps. 58, 8 [oben S. 358] mit  $\text{א}$  als Aequivalent des identischen 3. Stammconson. wie פ"ב = פ"ב; und ebenso פ"ב Hi. 7, 5". Dieselbe Meinung, dass die einzelne Form פ"ב zu der Jes. 18 stehenden umgewandelt worden sei, hat noch Buxtorf, Thea. pag. 162 vertreten und darum die Form bei פ"ב aufgeführt. Aber eine solche Umbildung der פ"ב, wonach der eine identische Stammconsonant vermieden und durch einen Spiritus lenis ersetzt wird, finden wir bloss so im Hebr. und Aramäischen, dass der Hiatus innerhalb des Stammes eintrat. Darum haben die neueren Grammatiker die Form nicht mehr erwähnt (bei Stade § 110, a dient sie nur als zufälliges Beispiel für den Spiritus lenis). Die Form zu erklären, ist Sache des Lexicons. Und da hat Ges. Thea. noch פ"ב als umgebildet aus פ"ב genommen (parallel dem angeblichen פ"ב aus פ"ב Hes. 1, 14, vgl. oben S. 444); aber richtiger ist פ"ב als schwächere Potenz des aram. פ"ב gefasst von Knobel und Delitzsch z. St.

c) Die consonantisch afformirten Formen des Perfect. Vor Consonantafformativen hat sich das ursprüngliche פ nur in einer Form פ"ב (ich bin ruhig gewesen) Hi. 3, 26 erhalten. — Im übrigen hat das aus פ entstandene und das ursprüngliche פ mit dem vorausgehenden  $\text{א}$  zunächst einen Diphthong gebildet, also *galaita* etc.

Qimchi 111, a: „פ"ב; das פ darin ist der 3. Stammconsonant, nämlich als Aequivalent für das פ; denn so ist es das Normale, dass die Consonanten פ"ב als Aequivalent für einander auftreten in der ganzen Schrift und die [für פ"ב] zunächst vorauszusetzende Form (פ"ב) ist mit Sichtbarsein des פ in der Aussprache פ"ב nach der Analogie von פ"ב, und manchmal fehlt das פ in der Schreibweise, wie פ"ב 1 Kg. 8 [v. 44]". Das ist also im Ganzen die richtige Anschauung. Dagegen Buxtorf, die starre Consequenz des Grundsatzes,

dass das  $\pi$  von  $\pi\pi$  wirklich der 3. Stammconsonant sei, ziehend, sagte Thea. p. 254: „Ad analogiam est  $\pi\pi$ : *Extulisti te Ezech. 31, v. 10.* At haec pronuntiatio incommoda et ambigua est. Unde communiter tertia radicalis  $\pi$  in secunda et prima persona utriusque numeri, per omnes conjugationum formas, mutatur in  $\nu$ , nunc in Chirek, nunc in Tzere quiescens, propterea quod  $\pi$  in media voce raro soleat vel quiescere, vel cum quiescente Scheva usurpari“. Dagegen die schon von Qimchi geahnte richtige historische Erklärung bei Ges. Lgb. S. 421 f.; Ew. § 198, a; Oleh. § 233, b; Bō. II. S. 401; Bickell § 197; Land § 212, a; Ges.-Kautzsch § 75, 2; Müller § 286; Stade § 428, a. — Vgl. meine Anschauung auch schon oben S. 321 f.

Bei der Monophthongisirung dieses Doppellautes hat sich die positive Verwandtschaft der Vocale geltend gemacht.

a) Nur neben dem  $u-o$  der rein passiven Verbalstämme Qu. und Hoq. hat sich die gewöhnliche Contraction des  $ai$ , nämlich  $\bar{e}$  bewahrt.

β) Ni., Qi., Hithq. und Hi. zeigen neben  $\bar{e}$  auch  $\bar{i}$ . Vgl. hierbei  $\pi\pi$  Jes. 57, 8 bei Baer-Del.; vgl. andere Beispiele von dieser Orthographie unten 5, a (Jes. 57, 8); 6, d (2 Sm. 14, 2). — Bemerke noch  $\pi\pi$  Jes. 10, 13, Poel von  $\pi\pi$ , welches hier einmal für das gewöhnliche  $\pi\pi$  steht, also = ich plünderte. So Qimchi 117, b; WB. p. 398; Ges. Thea. p. 1455; Olsh. § 254; Bō. I. S. 86; Mühlau-Volck s. v. Ew. § 125, a bemerkt ohne Grund, dass die Form aus  $\pi\pi$  geworden sei. Stade § 158: „Zu dem „Zielstamme“ würde auch  $\pi$  Jes. 10, 13 gehören, falls der Text richtig ist“. — Bemerke noch  $\pi\pi$  (und du [fm.] sollst dich verstellen) 1 Kg. 14, 2, mit Metathesis der Sibilanten. — Dabei hat Bō. II. S. 410 hauptsächlich noch beobachtet, dass vor  $\pi$  immer und ebenso vor  $\pi$  fast immer  $i$  steht.

γ) Qal zeigt hinter seinem  $a$  immer  $i$ . — Bemerke dabei  $\pi\pi$  (und ich werde Wohlgefallen haben) Hes. 43, 27 nach  $\pi$ -Analogie, a (Qimchi 127, a).

d) Imperfectum. Bei der Form  $\pi\pi$  geben Qimchi 112, b und Buxtorf, Thea. p. 258 keine Erklärung; da hat also die Anschauung vom  $\pi$  als ursprünglichem Endradical ein Hinderniss geboten. Nach der neuerdings herrschenden Anschauung ist ein Einfluss des auslautenden  $\nu$  auf die Wahl des Imperfectstammvocals anzunehmen, sodass kein  $u$  und  $i$ , sondern immer  $a$  gewählt wurde. Ges. Lgb. § 109, 1, Anm. 2 dachte sich aus dem für  $ai$  zunächst zu erwartenden  $\bar{e}$  das  $\bar{a}$  entstanden, indem

er mit der Form קטל die Form יקח verglich. Da sieht man die Unrichtigkeit der Parallele auf den ersten Blick, weil doch dem *e* der ersteren Form ein *i*, dem *ä* der letzteren Form ein *a* zu Grunde liegt. Ew. § 142, a redet gleich von einem „ursprünglich schliessenden *ae*“, ohne dieses irgendwie erklärt zu haben. Bö. II. S. 400 lässt das *a* vom Perfect her bleiben; vgl. „Als Vocal ist das Jod in dem *a* der Endsilbe, welches bei dieser Verbalclassen, ohne einen Ablaut nach Genus- und Tempuswechsel zuzulassen, voraussetzlich überall *a* geblieben ist, theils aufgegangen etc.“. Auch Müller § 101. 285 und Stade § 489, a nehmen einfach als unbezweifelt an, dass das *ä* aus *ai* entstanden sei. — Die herrschende Anschauung ist aber halb verlassen worden von Olsh. § 240, a, indem er in יגלה zwar den Laut *ä* annimmt, aber diesen folgendermaassen entstehen lässt: „Auch hier [wie bei den א'ב; also über die Herkunft des *a* sagt auch Olsh. nichts] ist der Vocal des Imperfects beständig *a*; bei der Verlängerung tritt aber regelmässig nicht *ä*, sondern *ā* an dessen Stelle, hinter welchem der letzte Radical י oder י, obgleich er mit dem ursprünglichen *ä* einen Mischlaut hätte bilden können, abgeworfen wird“. Denselben Standpunct nehmen Bickell § 137 „יגלה = *yagla[yu]*“; Land § 210, d und Kautzsch ein, welcher letzte sich § 75, 1 deutlicher so darüber ausspricht: „Es fragt sich, ob hinsichtlich der Imperfecta die Consequenz nicht darin zu erblicken ist, dass durchweg zunächst *a* als Vocal der Endsilbe zu Grunde gelegt wurde. Bei Pu. und Ho. würde sich dieses von selbst verstehen; aber auch sonst, besonders im Qal [vgl. z. B. יִשְׁלִי] tritt *a* gelegentlich als ursprünglicher Vocal hervor. Darnach wäre das betonte Segol durchweg als Umlaut und Dehnung des *ä* in offener Silbe zu betrachten (wie in מְלִי für מְלִי) statt der vollen Dehnung zu *ā*“. Diese Annahme beruht auf der Voraussetzung, dass folgende Theorie von Olsh. § 165, d richtig sei: „Die nach der Grundform *qätül* gebildeten Derivate der ה'ב werfen gewöhnlich den schliessenden schwachen Radical in der Hauptform [Status abs.] ganz ab und nehmen ה als orthographischen Vertreter an; das zweite *ä* der Grundform aber wird in der Tonsilbe nicht zu *ä*, sondern zu *ā* verlängert“. „In der Verbindungsform [Status cstr.] ist dagegen das י in *i* umgewandelt und mit dem vorhergehenden *ä* in *é* vereinigt, z. B. שָׁרָה, שָׁרָה“. Es wird aber stets als eine unnatürliche Vorstellung erscheinen, dass aus dem noch existirenden שָׁרָה

die Hauptform  $\text{הָיָה}$  ohne Concurrrenz des  $\text{י}$  entstanden sei, während bei  $\text{הָיָה}$  das  $\text{י}$  gewirkt habe. Vielmehr wird man dabei bleiben müssen, dass im Status abs. die Sprache dem ursprünglichen Diphthong  $ai$  näher blieb und daher das  $\ddot{a}$  sprach, im Status cstr. aber sich weiter davon entfernte und das dem  $i$  nähere  $e$  *fermé* sprach. Darauf, dass sonst  $ai$  nur in  $\hat{e}$  contrahirt sei, darf man sich nicht berufen, wo eine sichere Ausnahme vorliegt. Und wenn Olsh. (sowie Kautzsch) das  $\ddot{a}$  von  $\text{הָיָה}$  ohne Concurrrenz des  $\text{י}$  entstehen lassen, nehmen sie ja eine viel unwahrscheinlichere Ausnahme von einem allgemein giltigen Gesetze an, dass nämlich  $\ddot{a}$  in betonter offener Silbe zu  $\bar{a}$  gedehnt worden ist, vgl.  $qāṭēlā$  für  $qātālūt$ . Auf  $\text{הָיָה}$  darf man sich aber zur Begründung dieser Ausnahme nicht berufen; denn da haben wir es gar nicht mit Dehnung einer ganz offenen Silbe, sondern mit halber Oeffnung einer geschlossenen Silbe zu thun. Und will man sagen, dass eine geschlossene Silbe auch bei  $jiglāj$  zerdehnt worden sei, so stehen wir vor einem entweder-oder. Denn entweder war, als die Umbildung eintrat, die Endsilbe von  $jiglaj$  geschlossen, und dann musste Diphthong eintreten, oder sie war offen, und dann musste Dehnung zu  $\bar{a}$  eintreten. Die neue Aufstellung Olshausens über die Endsilbe von  $\text{הָיָה}$  ist allerdings zunächst von Land § 143, a acceptirt worden, indem er schreibt „ $\text{הָיָה} = \text{hāza}(j)$ “; und ebenso von Bickell § 101. 106 „ $\text{הָיָה} = \text{hāza}[yam]$ ;  $\text{הָיָה} = \text{hāza}[y]i$ “. Aber aus  $aj$  hat diese Endung  $\text{הָיָה}$  erklärt [? Ges.-Kautzsch § 85, V; 93, 3] Müller § 337. Auch Stade § 99 hat jene neue Theorie Olshausens über  $\text{הָיָה}$  etc. nicht angenommen, wenn auch die Begründung, durch welche Stade seinen Dissensus stützen will, nicht haltbar ist, dass nämlich im Status abs.  $\hat{a}$  entstanden sei aus  $ai$ , weil da ursprünglich ein Wortauslaut gefolgt, im Status cstr. aber  $\hat{e}$ , weil da kein Wortauslaut gefolgt sei. Das liegt historisch nicht vor und braucht wegen Erklärung dieser Nomina nicht postulirt zu werden. — Die herrschende Anschauung, dass in  $\text{הָיָה}$  ein  $\ddot{a}$  liege, ist aber ganz verlassen worden von Rödiger, indem er darin das Segol für einen stumpfen, dumpfen Laut [ $\ddot{o}$ ] als unbestimmten Vertreter der ursprünglichen Imperfectstammvocale  $u$ ,  $a$ ,  $i$ , ( $jigluj$ ,  $jigluj$ ,  $jiglāj$ ) nahm, weil im Arabischen  $jag'lū$  etc. existirt. Indess im Hebr. zeigt sich nun einmal das  $a$  als Imperfectstammvocal in allen Stellen, wo derselbe in und ausser der Pausa hervortritt. Und man



kann doch nicht annehmen, dass in diesen Fällen ein unorganisches *a*, etwa in Nachahmung des Perfects, sich zur Stütze des auslautenden *י* eingestellt habe. Freilich die unten zu begründende richtige Ableitung des Particips spricht sehr für diese mit dem allgemein Semitischen harmonirende Anschauung Rödigers.

Einzelheiten: z. B. יִרְצֶה (es wird mit Wohlgefallen angenommen werden [das Opfer]) 3 M 22, 23 etc., und so ist vor *י* immer Ersatzdehnung eingetreten; vgl. noch אֶרְצֶה (ich werde zerstreuen) 3 M 26, 33; Hes. 5, 12; 12, 14; also dieselbe Erhöhung des *a* zu *ä* vor einem Sibilanten, wie oben S. 279 aus Zach. 7, 14. — Hithqa. mit Zusammensprechen der beiden Dentalen in אֶרְצֶה (ich werde mich gleich machen [dem Höchsten]) Jes. 14, 14. Zusammensprechen des *ר* mit *כ* in תִּכְסֶּה (sie wird bedeckt) Spr. 26, 26.

Dass für ה, auch ה, am Impf. erscheint (von Qimchi 113, a nur erwähnt; von Müller § 289, f nur als eigenthümlich bezeichnet), ist als Aramaismus, welcher mit der im Aram. eingetretenen Combinirung der ה"ל und א"ל zusammenhänge, betrachtet worden von Ges. Lgb. § 109, Anm. 20. Das ist eine zu oberflächliche Betrachtung der Stellen. — Ew. § 224, c und Bö. II. S. 407 haben aber dagegen richtig geltend gemacht, dass das Sere theils Dehnung in der Pausa (3 M 18, 7—17 bei Athnach; ebenso Nah. 1, 3; bei Tiphcha 3 M 5, 9), theils eine nach Art des Imperativs und Status cstr. beabsichtigte sinnvolle Verkürzung sei (hinter לָ 2 Sm. 13, 12; Jr. 17, 17; 40, 16 Qeri; hinter ׀ als Schwurpartikel 1 M 26, 29; hinter dem ausrufenden הָ Jos. 7, 9; vor einem Imperativ mit Assimilation an denselben Dn. 1, 13; hinter י consecutivum Jos. 9, 24). Stade § 143, e, Anm. 3 hat unrichtig alle Fälle als von den Punctatoren beabsichtigte Verlängerung in Pausa oder vor Guttural dargestellt, wovon ja keines von Beiden Jer. 17, 17 der Fall ist. — Olsh. § 240, a: „Es ist der letzte Radical als י mit dem vorausgehenden *a* als Mischlaut verschmolzen, wenn nicht etwa eine blosse Ausartung in späterer Zeit anzunehmen ist“. Da soll also auf ganz unmotivirte Weise das Imperfect so gebildet sein, dass י concurrirte, während es in der normalen Bildung nach Olsh., vgl. S. 529, nicht concurrirt haben soll. — Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 17 combinirt die ersten drei Ansichten, lässt aber die von Olshausen dahingestellt sein.

Das  $\eta$  ist nach  $\aleph$ -Analogie, a auch  $\aleph$  geschrieben in  $\eta\aleph\aleph$  (er verändert sich) KL. 4, 1 und  $\eta\aleph\aleph$  (er verändert sich) Pred. 8, 1. —  $\eta\aleph\aleph$  (es wird begegnen) Dn. 10, 14 nach  $\aleph$ -Analogie, b. Ebenso  $\eta\aleph\aleph$  (es wird alle werden) 1 Kg. 17, 14. —  $\eta\aleph\aleph$  (er trägt Frucht) Hos. 13, 15 nach  $\aleph$ -Analogie, c.

$\eta\aleph\aleph$  Mi 6, 11 ist auf Grund der allgemeinen Voraussetzungen, welche S. 315 f. angegeben worden sind, als falsche Auffassung von  $\eta\aleph\aleph$  =  $\eta\aleph\aleph$  (ist es rein?) anzuerkennen. Denn diess verlangt der Context, wonach das Subject „das Haus des Frevlers“ ist. Ferner, die Frage giebt auch, bezogen auf Jehova, an und für sich keinen Sinn. Und nur auf Jehova könnte die angebliche 1. sg. bezogen werden, weil dieser der Sprechende ist nach V. 9, wie auch das  $\eta$  durchaus mit den LXX in  $\epsilon$  zu verwandeln ist. Nicht könnte die 1. sg. auf ein menschliches Subject (= man) bezogen werden. Endlich haben die LXX:  $\epsilon\lambda\ \delta\iota\alpha\lambda\omega\sigma\theta\eta\sigma\epsilon\tau\alpha\iota$ . Ueberdiess geht v. 10  $\eta\aleph\aleph$  =  $\eta\aleph\aleph$  voraus, also konnte die abweichende Orthographie ( $\aleph$  für  $\eta$ ) um so leichter angewandt werden. Diese Auffassung bei Ew. § 53, c; B5. I. S. 271; Stade § 123, b, welche allein von den neueren Grammatikern die Form erwähnen. — Auch das Trg. übersetzt die 3. Pers.:  $\eta\aleph\aleph$  = werden sie rein sein? Raschi z. St. erwähnt die Form nicht. Qimchi z. St. sagt:  $\eta\aleph\aleph$ ; wie um zu sagen „allen, einem wie dem andern, war es zu Herzen zu nehmen“, und er sagt: bin ich rein. Also auch für Qimchi ist die Wahl der 1. sing. befremdlich. Aber Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. haben nichts von einer Aenderung der 1. sing. erwähnt.

Die einzigen drei Beispiele von Cohortativ siehe unten 5, a (Ps. 77, 4) und 5, b (Ps. 119, 117 sowie Jes. 41, 23).

Bei den drei vocalisch afformirten Imperfectformen ist das  $\eta$  gewöhnlich spurlos übergangen worden; doch hat sich mehrmals das  $\eta$  erhalten — 1) bei der Endung  $\aleph$ , die dann immer betontes  $a$  vor sich hat, vgl.  $\eta\aleph\aleph$  (sie sind ruhig) Ps. 122, 6; Hi. 12, 6, beide Male ausser Pausa; das andere dreimal vorkommende Beispiel siehe unten 5, d (Ps. 68, 32; Hi. 16, 22; 30, 14); ebenso ist es einmal vor dem Cohortativ, vgl. unten 5, a (Ps. 77, 4) in Pausa; — 2) bei der alten schweren Endung  $\aleph$ , die auch dabei immer den Ton trägt und ausser Pausa keinen Vortonvocal hat, wohl aber in Pausa, vgl.  $\eta\aleph\aleph$  (sie werden sich mehren) 5 M 8, 13;  $\eta\aleph\aleph$  (ihr lasst gleich sein) Jes. 40, 18; zwei andere Beispiele unten 5, e (Hi. 19, 2) und 5, f (Ps. 36, 9); nur Jes. 21, 12, vgl. unten 5, b, auch

ausser Pausa mit Vortonqames; — יִבְכּוּן (weinen) Jes. 33, 7; Hi. 31, 38; יִבְלִיִן (den Untergang finden) Jes. 31, 3; יִשְׁתּוּן (trinken) Ps. 78, 44; vgl. die andern Beispiele unten 5, a (Jes. 26, 11; Ps. 36, 8; Jes. 17, 12; Ps. 39, 7; 83, 3); 5, d (Jes. 41, 5); — 3) mehrmals vor Suffixen, vgl. die Beispiele unten Nr. 4 dieses § (Jes. 40, 25; 46, 5; 2 M 15, 5); 5, d (Hi. 3, 25); 5, f (Jes. 16, 9).

Vor dem Consonantafformativ נָה ist der Vocalstamm-  
auslaut *ä* mehrmals defective geschrieben, vgl. נִתְחַלְּקוּ (und sie  
schöpften) 2 M 2, 16; ebenso Hi. 17, 5; Spr. 23, 26 Kethib;  
vgl. noch unten 5, a über Hi. 5, 12 und 6, d über Jr. 18, 21; 48, 6.

e) Imperativ. — Auch über das Sere dieser Form gaben  
Qimchi 112, b und Buxtorf, Thes. p. 257 keine Erklärung. —  
Gegenüber dem *ä* der Imperfectendung lässt sich das weniger  
schallende *ē* des Imperativs nicht als Dissimilation, aber wohl  
als Verkürzung begreifen. — Gerade das umgedrehte Ver-  
hältniss gab Ges. Lgb. § 45, 2, Anm. 2 an, vgl. „Auffallend ist  
die Verlängerung von ה, am Ende gewisser Wörter und Formen  
in ה, wo man gerade Verkürzung erwarten sollte, als [חַיְהוּ,  
St. cstr. חַיְהוּ]. Der Grund der Verlängerung liegt hier wahr-  
scheinlich darin, dass sich der Ton im St. cstr. mehr auf die  
letzte Silbe neigte und durch Sere diese einen festeren Halt  
bekam. Dahin gehört auch יִגְלוּ, vgl. den Imperativ יְגַלוּ, wo  
derselbe Grund waltet“. Das ist selbstverständlich falsch; denn  
der Status cstr. hat ja überhaupt nur einen halben Wortton,  
und der Imperativ zieht, wie der Vocativ, überall den Accent  
von der letzten Silbe weg, und wenn nicht der Stelle nach, so  
doch dem Gewichte nach; vgl. den Imp. Hi. überhaupt und  
die Apocope des Imp. bei den לִי insbesondere unten Nr. 3. —  
Ebenso, wie ich, hat das Verhältniss von Imperfect- und Im-  
perativendung aufgefasst Ew. § 115, b; vgl. besonders Müller  
§ 101, a: „Im Allgemeinen findet sich *ä* vorzugsweise wo die  
bezügliche Silbe den Hauptton hat und keine engere Ver-  
bindung des Wortes mit dem folgenden die freie Entfaltung  
des breiteren *ä*-Lautes hinderte. Geschieht letzteres (Status  
constructus; Imperativ), so tritt sofort *ē* ein“. Böttcher II. S. 400  
hat sich nicht darüber ausgesprochen. Stade § 592, d leitet  
durch Zurückverweisung auf § 99 das *e* des Imperativs im  
Unterschied vom *ä* des Imperfects so ab, wie S. 530 bei der  
Besprechung des Imperfects angegeben wurde. Olsh. § 235, e

nimmt hier, im Unterschied vom Impf. vgl. S. 529, Diphthongisirung des *a* und *j* an, ohne dass er dieses verschiedene Verhalten der Sprache zu erklären suchte. Ebenso Bickell § 137 „גַּלַּי = glay“; Land § 207, d, welcher auch noch, treu dem Standpuncte Olshausens, hinzufügt, dass vor dem Consonant-affirmativ das *j* verloren gehe, also in גַּלַּיִךְ das *ä* wieder Umlaut des *a* selbst sei; ebenso Kautzsch § 75, 1, nur dass er unter Nr. 2 bei den Imperfect- und Imperativformen mit גַּלַּי zwischen der alten Auffassung des גַּלַּי und derjenigen Olshausens schwankt.

Einzelheiten: גַּלַּיִךְ (und nimm gefangen!) Ri. 5, 12 mit Chateph zur Schützung des langen Vocals vor Dauerlaut S. 73. — גַּלַּיִךְ (fügt hinzu!) Jes. 29, 1; Jr. 7, 21 kommt sicherer als von גַּלַּיִךְ (wegraffen, hinzuraffen), weil von diesem ein Inf. גַּלַּיִךְ (addere) Jes. 30, 1 gebildet worden ist. — גַּלַּיִךְ (mehrere doch!) Ri. 9, 29 hat wahrscheinlich ה cohortativum, weil ein solches an dem damit verbundenen Imperativ ist. Die Form ist wahrscheinlich zum Unterschied von גַּלַּיִךְ (multa, magna) gebildet worden; vgl. S. 422 und 508. — גַּלַּיִךְ (reinigt euch!) Jes. 1, 16 mit Assimilation des Dentalen an den Sibilanten ist von גַּלַּיִךְ abgeleitet (ausser von Böttcher, vgl. oben S. 345 f.) von Allen, vgl. Qimchi 69, b; WB. s. v.; Ges. Lgb. S. 246; Ew. § 80; Olsh. § 68, h; Bickell § 119 (Curtiss); Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 54, 2; Müller § 290, o. Bei Stade fehlt die Form § 610 f. — גַּלַּיִךְ (wendet euch!) Jr. 49, 8 ist das zweite Beispiel von Imp. Hoq., welches existirt, vgl. S. 215.

Auch der Imperativ zeigt den dritten Stammconsonanten als י mit vorher betontem *a*; vgl. die Beispiele unten 5, b (Jes. 21, 12) und 5, d (Jes. 21, 12; 56, 9. 12; Jr. 12, 9).

f) Der Infinitivus constructus, welcher ursprünglich wie גַּלַּיִךְ (beschaffen) Spr. 16, 16 oder גַּלַּיִךְ (trinken) Spr. 31, 4, vgl. die andern Beispiele unten, lautete, hat gewöhnlich die Femininendung ה angenommen, also גַּלַּיִךְ für גַּלַּיִךְ, vgl. die drei Infinitive mit der alten Femininendung גַּלַּיִךְ S. 174; גַּלַּיִךְ, גַּלַּיִךְ S. 406 f., und auch behalten wahrscheinlich zur deutlicheren Unterscheidung vom Infinitivus absolutus. Qimchi 112, b bemerkte bloss nach Aufzählung der Infinitivi absoluti und der wenigen constructi mit o: „Und er kommt vor mit Verwandlung des letzten Stammconsonanten in ruhendes ו und mit hinzugefügtem ה“ — Ges. Lgb. § 109, 1 sagte schon: „Der Inf. cstr. hat

die Femininalform וִיר für וִירָה — z. B. גִּלְיָה für גִּלְיָהָ. Ew. § 238, e „An diese Vocalendung tritt auch sehr leicht und schon sehr häufig das ך des Feminin (schon wegen grösserer Leichtigkeit im Gefüge der Suffixe [aber desswegen ist sonst nicht die alte Endung beibehalten worden])“. So auch Bö. § 1074. Ges.-Kautzsch begnügt sich mit Folgendem § 75, 1 „Der Inf. cstr. hat immer die Endung וִיר (mit ך feminini)“ und dazu Anm. 2 „Umgekehrt findet sich statt des Inf. cstr. גִּלְיָה einige-male auch die Schreibung[?] mit ם“. — Olshausen hält § 173, g am Ende diese gewöhnliche Ableitung für möglich, vgl. „Als Femininformen könnten die Infinitive der Verba ל"ה hierher [zu וִירָה, וִירָה etc.] gehören; doch sprechen wohl stärkere Gründe für die Entstehung auf dem oben angedeuteten Wege“. Damit bezieht er sich auf § 165, k zurück, wo er *gäläwöt* als Urform angenommen hat, wie מִקְרָה (Theil) entstanden sei aus *mänwöt*. Aber entscheidend dagegen ist wohl der Grund, den Olsh. gleich selbst hinzufügen muss: „In andern Fällen [nämlich ausser מִקְרָה etc.] sind die nach Ausstossung des letzten Radicals zusammengefloßenen *a* vor dem ך der Femininendung schon frühzeitig in das dunklere *o* übergegangen, z. B. גִּלְיָה etc.“. Also man kann bei dieser Ableitung das *o* nicht erklären. Wie Olsh. aber auch, und zwar ohne ein Bedenken anzudeuten, Bickell § 137; Land § 213, a; Müller § 285. Ebenso Stade § 201, b; nur dass er, um die von מִקְרָה etc. mit *a* abweichende Aussprache von גִּלְיָה etc. mit *o* zu erklären, sich auf § 77, a beruft, wo er von der vielfach herrschenden Tendenz des Hebräischen zur Trübung des *a* zu *o* spricht. Aber für eine besondere Erscheinung kann doch nicht der Grund in einer in andern besondern Fällen wirkenden Ursache gesucht werden. — Was hat nun Olsh. bewogen, jene Erklärung von גִּלְיָה aus גִּלְיָה aufzustellen? רָאָה (sehen) Hes. 28, 17 (Qimchi 112, a), wie es scheint, nicht; denn § 245, e sagt er in Bezug auf diese Form: „Statt רָאָה findet sich zwar einmal ך Hes. 28, 17 (nach der Weise von רָאָה); wahrscheinlich ist aber die gewöhnliche Form dafür herzustellen“. Doch wenn dieses textkritische Urtheil auch nicht berechtigt ist, so kann von dieser vereinzelt Bildung nicht die allgemeine Formation des Inf. cstr. abgeleitet werden. Vielmehr muss diejenige Normalform קָשָׁל = קָשָׁל, welche dem Inf. cstr. überhaupt zu Grunde liegt, auch hier zu Grunde gelegt werden. Aus גִּלְיָה ist dann parallel

mit der allgemeinen Umwandlung des קָטַל in קָטַל ein בָּלָה oder vielmehr wahrscheinlich gleich בָּלָה geworden.

הִקְצֹר (abkratzen) Inf. cstr. mit Perfectvocalisation 3 M 14, 43, bemerkt bei Qimchi 116, a; Ges Lgb. § 94, 4; Ew. § 238, d; Olsh. § 258, b; Bō. II. S. 226; Ges.-Kautzsch § 53, Anm. 2; Stade § 244 „wenn der Text richtig ist“.

Der Infinitivus absolutus Qal meist wie בָּלָה, selten wie בָּלָה geschrieben. — Im Niq. kommt nur einmal die Form auf Sere vom Imperfectstamm vor, also wie הִבָּלָה, vgl. unten 5, c (Jr. 25, 29); sonst nur die Form mit o vom Perfectstamm, wie im Paradigma steht. — An diesem Inf. abs. Qal und Ni. auf o kommt einige Male das ה vor: הִשְׁחָרַר Jes. 22, 13 unter lauter Inff. abs., also auch als solcher vom Consonantentext gemeint; aber man kann mit Bō. II. S. 227 sagen, dass ein Anklang an das vorhergehende הָשַׁח erstrebt sei, obgleich drei Wörter dazwischen stehen. Ebenso in בְּהִבָּלָה בְּלֹא אֶחָד רֵג (wie sich entblösst ganz und gar einer [von den Lumpen]) 2 Sm. 6, 20; vgl. die andern drei Fälle unten 5, a (Hab. 3, 13); 5, b (Jes. 42, 20) und 5, d (Hos. 10, 4). — Im Qi. hat der Inf. abs. mit einer Ausnahme, vgl. unten 5, f (Ps. 40, 2) seinen regelmässigen Vocal e. — Im Hi. hat der Inf. abs. immer e.

Von הִבָּה kommt neben dem regelmässigen Inf. constructus Hi. הִבִּיחַ (5 M 17, 16 und noch 5 Mal; darunter 2 Mal [Am. 4, 9 und Spr. 25, 27] in der Function des Inf. absolutus = viel, sehr) auch einmal in der Function des Infinitivus constr., parallel mit הִבִּיחַ, vor הִבִּיחַ Hes. 21, 20. Diess wird richtig vom Targum (הִבִּיחַ) sowie von den LXX (πληθυντικῶς) als Inf. (Vertreter des verbum finitum) gefasst und dafür erklärt von Raschi z. St. (= הִבִּיחַ) und Qimchi z. St. (הִבִּיחַ), wie dieser die Stelle auch im WB. s. v. bei den Inff. aufführt. So auch Buxtorf, Concordanz; Ew. § 315, c. Nicht ganz richtig sagen also Ges. Thes. s. v.; Bō. II. S. 408; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 15; Müller § 289, pp., dass הִבִּיחַ durchaus, bloss adverbelle Bedeutung habe. Allerdings ausser Hes. 21, 20 ist הִבִּיחַ nur Nomen in dessen verschiedenen Functionen (mit dem richtigen Kethib Ps. 51, 4 zählt die Concordanz 49 Mal). So steht auch einmal הִבִּיחַ Jr. 42, 2 (wenig von vielem). Es ist von Rödiger in den Additamenta zum Thes. nachgetragen. Ew. § 240, e hat darauf hingewiesen, dass das Wort „einem vollen nomen gleiche“, [weil das Segol nicht auf den Einfluss der kleinen Pausa: des Zaqeph qaton, zurückgeführt werden könne, denn] „sonst bleibe auch in pausa die form mit Sere Qoh. 12, 9; Neh. 3, 33.“ Olsh. nun §

258, c hat wohl (während Stade § 99. 244 unrichtig die Form mit *a* als Status absol. zum cstr. mit *z* fassen will) richtig die Form als Masculinum [also als selbständiges Nomen neben הַזָּרָה] gefasst, dessen Femininform als eine neue Form des Inf. abs. zum Gebrauch vor dem verb. fin. dient: הַזָּרָה 1 M 3, 16; 16, 10; 22, 17. — Von letzterer Form ist im Qeri 2 Sm. 14, 11 einmal ein Status cstr. gebildet הַזָּרָה[ו] (sodass nicht viel sein lässt — sodass nicht noch mehr macht [der Bluträcher das Blut etc.]). Die Form ist so gesetzt, wie sonst der regelrechte Inf. cstr. Die Stelle ist nicht erwähnt bei Ges. im Lgb. und Thes. etc.; aber wohl bei Qimchi 116, a; Ew. § 240, e, Anm.; Olsh. § 258, b; Bō. II. S. 408. Aber man kann wohl mit Olsh. a. a. O. urtheilen, dass das Kethib הַזָּרָה richtiger im Qeri in die regelrechte Form des Inf. cstr. hätte umgewandelt werden müssen; obgleich sich kein Grund absehen lässt, wesshalb die Verschreibung des *z* für *h* hier von den Masoreten verkannt worden ist. — הַזָּרָה 1 Sm. 1, 9 ist kritisch verdächtig, vgl. die LXX (ἐνώπιον κυρίου). — In הַזָּרָה 2 Kg. 13, 17. 19 und הַזָּרָה 2 Chr. 31, 1 ist der Inf. abs. ein Substantiv (Beendigung) geworden, wie הַזָּרָה, das auch von Präpp. regiert wird, vgl. Hag. 1, 9. Anders aber ist es bei הַזָּרָה (um verschwinden zu lassen) Dn. 9, 24, weil da ein Object [Abfall] davon abhängt; und da ist die Form Inf. constr. und ist nach der ה'ב-Analogie, c gebildet. — Als Infinitivus absolutus Hoqtal erwähnt Bō. II. S. 407 bloss הַזָּרָה 3 M 19, 20. Wenn wir hierbei noch, ausser auf oben S. 252 f., auch auf הַזָּרָה (mit Salzwasser gewaschen werden) Hes. 16, 4 und הַזָּרָה (verkündigt werden) Jos. 9, 24 hinweisen dürfen, dann sind nach Bō. II. S. 229 alle vorkommenden Infinitivi absoluti Hoqtal erwähnt.

g) Beim Participium activum Qal sagte Qimchi 111, b: „Das Mittelwort; die meisten davon mit Segol, um zwischen ihnen und den [Participien von] Verben mit *z* eine Trennung zu bewirken, welche mit Sere lauten הַזָּרָה etc. Und die geringere Anzahl von ihnen werden mit Sere gesprochen הַזָּרָה 2 M 15 [v. 11]“. Diess ist als richtig anerkannt von Buxtorf, Thes. p. 255, obgleich schon dieser darauf hinweist, dass Qimchi andere Fälle aufführe, wo das Ptc. als Nomen im Status cstr. stehe. Ein Ptc. mit Sere (im St. absol.) ist aber nicht erwähnt von Ges. Lgb. S. 429; Ew. § 169, a; Olsh. § 245, a; Bō. II. S. 409; Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 5; Stade § 615, a. Ueber Ps. 64, 9 siehe (S. 561) 5, b. — Unter den Neueren dachte sich Ges. Lgb. § 109, 1, Anm. 2 „das Segol offenbar aus dem normalen Sere vom Particip des regulären Verb entstanden“. Ew.

§ 151 stellt ebenso זָרַח und זָרַח einfach neben einander; ebenso § 169, a. Erst Olsh. hat § 245, a [vgl. aber über Ges. und Ew. schon S. 177 f.] diese Bildung von *qätäl*, *qätäl* abgeleitet. Und Bickell § 137; Land § 214; Ges.-Kautzsch § 75, 1, Anm. [bei den זָרַח hat er sich ja ablehnend verhalten; vgl. oben S. 482]; Mü. § 285; Stade § 213 sind ihm gefolgt. Auch Bö. II. S. 235 ist auf dieser Bahn halb mitgegangen, indem er bei den זָרַח und זָרַח eine ursprüngliche Form *qätäl*, für die andern Verba aber eine zum Ausdruck des Activs verstärkte Form *qät* zu Grunde legt, über den ursprünglichen Vocal der letzten Silbe von זָרַח aber sich nicht ausspricht. Ich kann aber Olsh. in dieser Anschauung nicht folgen. Ich kann also nicht annehmen, dass aus ursprünglichem *qätäl* geworden sei *qätäl*, *qätäl*, *qätäl*, weil ich eine Umwandlung eines ursprünglich kurzen Vocals in einen allerlängsten Vocal *ä* nicht annehmen kann. Ich glaube also daran festhalten zu müssen, dass von Anfang an verschiedene Typen neben einander bestanden haben: *qätäl* vgl. זָרַח; *qätäl* vgl. זָרַח; *qätäl* vgl. זָרַח und diese Adjectiva beschreiben alle einen Zustand, sind so zu sagen „Nomina status“, verschieden von dem „Nomen actionis“ *qätäl*, vgl. זָרַח. Ueber die Beziehung dieser Typen zur Participialbildung habe ich schon S. 177 f. gehandelt. — Ich muss wegen der Unmöglichkeit, den Uebergang des *ä* von *qätäl* in das *ä* eines supponirten *qätäl* zu erklären, bei der alten Anschauung stehen bleiben, dass auch in זָרַח der trans. Participialtypus *qätäl* zu Grunde liegt, und dass das Segol nach der Analogie anderer von den זָרַח abgeleiteten Nomina anstatt eines zu erwartenden Sere im Status absolutus Sing. gesprochen worden ist.

זָרַח (schlaff machend) Jer. 38, 4 nach זָרַח-Analogie, c. Ebenso bei dem Feminin זָרַח (eine widerspenstige) Zeph. 3, 1; ebenso in dem Plural זָרַח (aufgewogen) KL. 4, 2.

זָרַח 1 Sm. 15, 9 wird von Qimchi, WB. s. v. זָרַח einfach mit den Worten erwähnt: „Und von dieser Bedeutung [des Verachtens] ist זָרַח, mit Zusatz von זָרַח und זָרַח“, von Buxtorf im Thes. nicht erwähnt, in der Concordanz einfach unter den Partec. Ni. von זָרַח aufgeführt. Es ist forma mixta und ein symbolon [nicht wie Ges. Lgb. S. 463 schreibt „eine symbola“] duarum lectionum. Zunächst liegt die Vermuthung, dass ursprünglich זָרַח dastand, welches Partec. Ho. (זָרַח) sein sollte, weil das Hiq. direct-causativ = verachten Esth. 1, 17 vorkommt. Dann wäre aber זָרַח vorgesetzt worden, weil das Ni. זָרַח



näher lag. 'Aber Ges. Lgb. a. a. O. und Thes. s. v., ebenso Mühlaus-Volck meinten, dass ein Substantiv מַחֲלִי beabsichtigt gewesen sei, aber dieses wird durch das parallele מַחֲלִי (schlappig. verfallen) unwahrscheinlich. Ew. § 126, b, Anm. und Bö. II. S. 406 meinten, dass zuerst מַחֲלִי (= ausgesogen) dagestanden habe. Dieses ist das Wahrscheinlichste, weil ein solches Wort sehr zum Context passt, und weil die Anwendung eines so seltenen Wortes die Entstehung einer erleichternden Lesart erklärlich macht. Nur Olsh. § 266, a und Müller § 289, ee meinten, dass die Form bloss verschrieben sei. Bei Stade nicht.

h) Beim Participium passivum Qal finden sich, wenn dieses noch eines Beweises bedürfte, deutliche Spuren davon, dass diese Verba zum Theil früher auf י ausgingen, indem das Kethib noch in zwei Fällen das auslautende י bewahrt hat, vgl. die Formen unten 5, a. c (1 Sm. 25, 18; Jes. 3, 16). Ein negativer Beweis für dieselbe Sache ist עָצָה (erspäht) Hi. 15, 22, indem da das י hinter ה nicht zur Aussprache gekommen ist; vgl. ein zweites Beispiel Nr. 5, a (Hi. 41, 25). — Sonst hat sich in allen Participia passiva das ursprüngliche י hinter ה zu י dissimilirt oder das ursprüngliche י bewahrt. — מְלִיץ (gehängt, hängend) 5 M 28, 66 und Hos. 11, 7 wird principiell richtig auf מ"ל-Analogie, c zurückgeführt; denn vgl. 2 Sm. 21, 12 Qeri. So schon Qimchi 127, a; WB. s. v. מְלִיץ „א als Ersatz für den 3. Stammconsonanten [ח von מְלִיץ]“; ebenso Buxtorf, Thes. p. 256; Ew. § 252, a; Bö. II. S. 422; Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 22. Principiell unrichtig sagt Stade § 143, e „ח erklärt sich nach § 122“, wo er vom Uebergang eines zwischen zwei Vocalen und zwar hinter a stehenden י in ח handelt. Dass י auch hinter u, in ח übergehe, zeigt er nicht. Und was hätte er gesagt, wenn er מְלִיץ erwähnt hätte? Wie hätte er da aus מְלִיץ die 2 Sm. 21, 12 im Qeri stehende Form erklärt, um die Wirksamkeit der מ"ל-Analogie bei מְלִיץ zu leugnen? Principiell unrichtig ist es auch, ein besonderes Verb מְלִיץ anzunehmen mit Röd. in Ges. Thes.; Olsh. S. 480; Mühlaus-Volck s. v.

2. **Jussivbildung.** Der Trieb des Jussiv gegenüber dem Indicativ, eine leichtere und auf dem Wortanfang betonte Gestalt zu zeigen, konnte bei den vocalisch ausgehenden Imperfecten der מ"ל voll zur Geltung kommen. Der Jussiv hat die Wegwerfung (Vernachlässigung, das Verklingen) des auslauten-

den *ä* bewirkt, und eben von dieser Apocope hiess der Jussiv früher Imperfectum apocopatum.

Allerdings kommt auch bei diesen Verben die unverkürzte Form in der Jussivbedeutung, und beim Impf. consecutivum kommt ebenfalls die unverkürzte Form nicht selten vor (allerdings im Pentateuch nur zwei unverkürzte Beispiele, nach Bö. § 972: 1 M 24, 48; 5 M 1, 16 ff.) z. B. וַיִּבְנֶה (und er baute) Jos. 19, 50 etc. — Hier ist noch an das zu erinnern, was S. 531 1, d über die Imperfectformen auf ן als eine Art Erleichterung der Indicativformen gesagt worden ist.

וַיִּבְנֶה Jr. 3, 6 steht für „und sie hurte“, wie es der ganze vorausgehende Satz, wo ebenfalls die 3. sg. fem. Subject ist, und die unmittelbare Fortsetzung der Rede, wo wieder die 3. sg. fem. Subject ist, verlangt. Auch indem das Trg. den Satz mit dem Infinitiv abkürzte (וַיִּבְנֶה = um Götzendienst zu treiben), zeigte es, dass es für den Satz dasselbe Subject, wie im Nächstvorausgehenden, also die 3. Person annahm; dieselbe bei den LXX (καὶ ἐπόρευεν). Auch Qimchi 112, b sagt „das *ν* an Stelle des *ן* in וַיִּבְנֶה“; so auch im Com. z. St. Die Form ist als richtig überlieferte 3. sg. fem. für וַיִּבְנֶה angesehen worden von Ges. Lgb. S. 432; Thes. s. v. und s. v. וַיִּבְנֶה; Röd. im Index analyt. z. Thes.; Ew. § 224, c; Bö. II. S. 406. Man hat gemeint, dass die Erleichterung des Imperfects von *ä* über *ē* zu *i* fortgeschritten sei. Ich kann mich aber zu dieser Anerkennung nicht entschliessen, weil doch die regelrechte Form וַיִּבְנֶה gleich im 8. Verse folgt und Hes. 23, 5 steht und weil mit Anfügung dieses *i* die 3. fm. [und 2. masc.] der 2. fem. gleich geworden wäre; vergl. Raschi z. St. „wie וַיִּבְנֶה; das *ν* ist überflüssig“. — Und der Vorgang wird nicht dadurch leichter möglich gemacht, dass man dieses an die 3. sg. [oder 2. masc.] angehängte *i* mit dem *ν*, dem dritten Stammconsonanten, zusammenbringt; denn es war nun einmal die ganz und gar herrschende Analogie, dass dieser 3. Stammconsonant bei den 5 affirmativlosen Formen des Imperfects in *ä* [*ē*] sich auflöste und verschwand und darum kann auch nicht dieses *ν* als Vocalbuchstabe für *ē* gemeint sein. Man hat auch kein Recht, mit Bö. a. a. O. und Mühlau-Volck im analyt. Anhang das *i* als Aramäismus zu betrachten, weil im Aramäischen gerade das Imperfect der Verba וַיִּבְנֶה auf *e* ausgeht. Endlich die Berufung auf Jr. 18, 23 ist unten 5, b, die auf 5 M 32, 18 unten 5, f (welche beide Stellen schon Qimchi im Com. z. St. als Parallelen citirt) als unrichtig erwiesen; die Berufung auf den Imperativ Jes. 26, 20 (vgl. § 42, 10, a) gilt nicht, weil zwar beim Imp. Peal die Endung *i* im Aramäischen üblich ist, aber, wie gesagt, nicht beim Impf. (Péal). — Wahrschein-

licher hat sich, wenn auch nicht schon der Prophet, so doch ein Späterer mit einem schnellen Subjectswechsel am Ende des Satzes anredend an die abtrünnige Nation gewandt, und ist die dastehende Form für die 2. sg. fem. zu nehmen. — Olsh. § 240, a: „Es beruht sicherlich auf einem Fehler irgend welcher Art“; Stade erwähnt die Frage nicht.

Der Jussiv Qal erscheint in vier Formen:

a)  $\text{יִישָׁב}$  (und es war einfältig) Hi. 31, 27;  $\text{וַיִּשָּׁב}$  (und er nahm gefangen) 4 M 21, 1; Jr. 41, 10.

b)  $\text{וַיִּבֶךְ}$  (weinen);  $\text{וַיִּרֶד}$  (niedertreten) 4 M 24, 19; Ps. 72, 8;  $\text{וַיִּשָּׁב}$  (er weiche ab!) Spr. 7, 25;  $\text{וַיִּשָּׂא}$  (er trinke!); indem unter dem Druck des Wortaccentes der kurze Vocal gedehnt worden ist.

c) Aber öfter hat der Trieb, die schwierige Consonantenverbindung aufzulösen, das unbestimmte  $\text{ע}$  als Hilfsvocal erzeugt; daher  $\text{וַיִּבְזֶה}$  (und er verachtete);  $\text{וַיִּבֶן}$  (er baue!),  $\text{וַיִּבְנוּ}$  (und er baute) und so auch von  $\text{גָּלָה}$ ,  $\text{זָרָה}$ ,  $\text{זָרָה}$  (3. sg. m.)  $\text{מָצָה}$  (3. sg. m.),  $\text{רָצָה}$ ,  $\text{רָצָה}$  (3. sg. m.),  $\text{קָרָה}$ ,  $\text{קָרָה}$ ,  $\text{קָרָה}$  (3. sg. m.),  $\text{רָצָה}$ .

d)  $\text{וַיִּתְקַל}$  (vollendet werden) 2 M 39, 22, und so auch von  $\text{סָה}$  (sich wenden; ausser der 3. sg. m.),  $\text{רָבָה}$  (viel sein; in der 3. sg. fm.),  $\text{שָׁלָה}$  (herausziehen) Hi. 27, 8.

$\text{וַיִּצֵּל}$  Hi. 27, 8. — Der masoretische Text heisst „denn was ist die Hoffnung des Gottlosen, wenn er Gewinn macht, dann wann Gott seine Seele herausziehen wird [aus ihm, seinem Körper]“; das Trg. „denn was ist die Hoffnung des Unheilstifters, wenn er Mammon des Betrugs sammelt, wann Gott seine Seele hinfallen lässt“. Also da werden  $\text{וַיִּצֵּל}$  und  $\text{וַיִּשָּׁל}$  übersetzt, und die LXX:  $\text{τις γὰρ ἐστὶν ἐλπίς ἀσεβείας οὗ ἐπέχει}$  [dass er sich geduldet];  $\text{κεκοιθῶς ἐπὶ κύριον ἄρα σωθήσεται}$ ; setzen mit dem letzten Verb nicht etwas anderes als  $\text{וַיִּשָּׁל}$  voraus. Es hat aber Wellhausen, Einleitung in das A. T. S. 615, vgl. oben S. 487, die Conjectur von de Lagarde acceptirt, dass  $\text{וַיִּשָּׁל}$  zu lesen sei. Aber durch unsere ältesten Zeugen ist das  $\text{וַיִּצֵּל}$  und das  $\text{וַיִּשָּׁל}$  gestützt. Und dass  $\text{וַיִּשָּׁל}$  vom Consonantenschreiber etwa als  $\text{וַיִּצֵּל}$  gemeint und nur von der Tradition falsch aufgefasst worden sei, diese Annahme ist als unstatthaft schon oben S. 488 f. nachgewiesen worden.

Jussiv Niqtal:  $\text{תִּגְלַל}$  (sie werde aufgedeckt) Jes. 47, 3;  $\text{וַיִּתְקַר}$  (und ich wurde überredet) Jr. 20, 7;  $\text{וַיִּקְרַע}$  (und er liess sich herbei zu begegnen) 4 M 23, 4. 16.

Jussiv Qittel:  $\text{תִּגְלַל}$  (mögest aufdecken!) Spr. 25, 9 [andere Zeugen:  $\text{וַיִּתְקַל}$ ;  $\text{וַיִּתְקַל}$  4 M 22, 31 etc. etc. Und so z. B.  $\text{וַיִּתְקַשׁ}$ .

(und sie hatte es schwer) 1 M 35, 16 (Qimchi 117, a) und nicht ist dieses mit Bō. II. S. 412 für umgestelltes Hi. (= חִקֵּשׁ) zu nehmen, weil im 17. V. von derselben Sache das Hiq. allerdings gebraucht ist. Denn das Hi. hat, wo es verändert wird, wie das Qal zur Beseitigung der harten Doppelconsonanz am Ende ein Hilfssegol eingeschoben, und wir haben kein Recht, davon eine einzelne Ausnahme ohne Noth anzunehmen. Und die Form יִרֶד Ri. 5, 13 ist auch nach Ansicht der Punctatoren nicht, wie Bō. a. a. O. meint, = יִרֶד, welches Jes. 41, 2 unzerdehnt und untransponirt gelesen wird. Böttcher selbst will übrigens, während er die Aussprache der Punctatoren aus der angegebenen Auffassung ableitet, Ri. 5, 13 יִרֶד ausgesprochen und „descendit“ übersetzt haben; vgl. oben S. 399.

Jussiv Hithqa. יִרְדֵּל (und er deckte sich auf) 1 M 9, 21 etc.

Jussiv Hiqtil: a) יִסֵּחַ (er lasse weit sein!) 1 M 9, 27; יִרֶד (er lässt niedertreten!) Jes. 41, 2; יִשְׁקַךְ (und er tränkte) 1 M 29, 10 etc.; aber gewöhnlich — b) mit Zerdehnung des Präformativ-*a* zu *ā* und Hilfsvocal zwischen dem ersten und zweiten Stammconsonanten, also יִרְדֵּל 2 Kg. 17, 6 etc. Eine Verwechselung mit dem Qal ist also nicht möglich.

### 3. Verkürzter Imperativ.

Qi. z. B. גַּל (deck auf!) Ps. 119, 18 (Qimchi 117, a). — Dieselbe Form sehe ich mit Qimchi, WB. s. v. גִּלָּה; Buxtorf in der Concordanz; Bō. II. S. 412 und Stade § 592, d auch in v. 22: lass wegwandern = lass fern sein! Man kann auch die Bedeutung „aufdecken“ beibehalten und übersetzen: „Decke weg von über mir etc. = decke ab die auf mir wie eine Decke liegende Schmach der Verachtung!“ Also es ist keine Nöthigung vorhanden, diese Form als einzigartigen Imperativ Qal mit *a* von גָּל (wälzen) zu fassen, wie Buxtorf, Thes. p. 164 „devolve!“ (er weicht also von sich selbst ab); Ges. Lgb. S. 365; Thes. s. v.; Olsh. § 235, f; Mühlau-Volck s. v.; Müller § 279, n; Land § 207, f: „גַּל (en eenmal גַּל)“ thun.

Vom Hithqa. kommt die 2. sg. m. Imperativi überhaupt nur in zwei verkürzten Beispielen vor (gewiss nur zufällig; Bō. II. S. 174). Das eine ist הִרְצֵךְ (entrüste dich!) 5 M 2, 24, also mit Ersatzdehnung wegen des ר. Das andere unten 5, a (2 Sm. 13, 5).

Hiqtil. — Neben dem einmaligen הִרְבֵּה Hes. 24, 10 steht הִרְבֵּה = הִרְבֵּה (lass viel sein = gieb Menge, Heftigkeit!) Ri. 20, 38

(sonst bloss noch Ps. 51, 4 im unberechtigten Qeri für den adverbiell gebrauchten Inf. absol. הִרְבֵּה) und neben dem zweimaligen הִרְבֵּה (lass nach, lass!) Ri. 11, 37; 2 Kg. 4, 27 steht sechsmal הִרְבֵּה 5 M 9, 14; 1 Sm. 11, 3; 15, 16; 2 Sm. 24, 16 Ps. 37, 8; 1 Chr. 21, 15.

4. **Vor Suffixen:** קָנִי nach 1 M 24, 27; aber auch ausser Pausa mit *āni*, vgl. קָנִי (er hat mich bereitet) Spr. 8, 22. Qimchi 26, a. b sagt: „פָּקְדִי, z. B. auch הִפְקִדִי [er hat mich Frucht tragen lassen] 1 M 41[, 52]; und in Pausa sind sie qamesirt z. B. רָמִיתִי [du hast mich getäuscht] 1 M 29[, 25]; und so bei Zaquph Jos. 15[, 19]; 2 Sm. 12[, 10]; Ruth 2[, 13]; 1 Sm. 17[, 9]; 2 Sm. 14[, 19]; Jes. 49[, 1]. Und es kommen [Formen] mit Qames ausserhalb der Pausa vor, um zu lehren, dass so das Normale sei wegen des verborgenen [am Ausgang der Verbalform stehenden] langen Vocals: 2 Sm. 28[, 12]; Ps. [17, 3]; Spr. 8[, 22]; Ps. 118[, 5]; Hi. 30[, 19]“. Auf diese Worte hat besonders Delitzsch z. Ps. 118, 5 hingewiesen. Von den letzten fünf Stellen enthalten die ersten beiden die 2. sg. masc., und da ist es erklärlich, dass das Qames der suffixlosen Form auch hie und da vor dem Suffix als Vocalstammauslaut gesprochen wurde. Die letzten drei Beispiele sind die 3. sg. masc. von לִיָּה; eine Vermuthung über das Qames in ihnen habe ich nach der Aufzählung der suffigirten Beispiele gegeben. — פָּדֶה (er hat dich [m.] befreit) Hi. 5, 20; vgl. noch קָרָה (er ist dir entgegengetreten) 5 M 25, 18; קָנָה in Pausa 5 M 32, 6, aber auch פָּדֶה (er hat dich [m.] befreit) nach Jes. 30, 19; Jr. 23, 37. Von Anfügung des Suffixes für „dich [fem.]“ findet sich kein Beleg. קָנָה (erwerben) 3 M 27, 24 und so stets; קָנָה (er hat sie [eam] bereitet) nach Hi. 28, 27; קָנִי nach Ps. 100, 3 und קָנָה nach 2 M 13, 17. — Also auch vor dem Suffix ist die Semivocalis immer unterdrückt worden. Vielleicht Spuren von diesem Process sind es, dass für „mich“ das *āni* auch ausser Pausa steht, und dass die Pausalform für „dich [m.]“ neben הָ auch הֵ, heisst. Um zu grosse Verkürzung der Form zu verhüten, hat hier *ā'hi* sich immer bewahrt. — Praktisch kann man auch sagen: Die Suffixe treten, wie beim regelmässigen Verb an den dritten Stammconsonanten, so hier an den zweiten, und *ahu* ist immer geblieben. So bei der 3. sg. m. Pfi. aller Verbalstämme.

Die 3. sg. feminini Pfi. hat vor Suffixen das zweite *ā* gar nicht angenommen; also *galat* nimmt ganz wie eine Form des regelmässigen Verb die Suffixe an, גָּלַתְּ, גָּלַתְּ etc., und so bei allen Verbalstämmen; vgl. נָסְתָּתְּ (sie hat mich bedeckt) Ps. 44, 16 bei Silluq; וְנִכְלָתָהּ (und sie wird es vernichten) Sach. 5, 4. Die andern vorkommenden Beispiele folgen unten bei den doppelt schwachen Verben (nach Bö. II. S. 432). Auch גָּלַתְּ nach Ps. 118, 13 regelmässig, und so weiter und bei allen Verbalstämmen.

Ebenso גָּלַתְּ nach 1 Sm. 19, 17, wo das Qittel גָּלַתְּ (du [fm.] hast mich getäuscht) steht; 1. sg. תָּרִיתִי (ich habe dich befreit) nach Mi. 6, 4; 3. plur. wie בָּנִינָה (sie haben es gebaut) Neh. 3, 13; also das Vortonqames konnte bei diesen Verben bleiben. Von תָּלָה (sie haben gehängt) Jes. 22, 24 steht תָּלִיָּה (sie haben sie [eos] gehängt) 2 Sm. 21, 12 im Kethib, aber das Qeri hat תָּלִיָּה nach לִ"א-Analogie, c daraus gemacht. Die Stellung der Grammatiker zu dieser Form ist ganz dieselbe, wie oben S. 539 bei der Participialform aus 5 M 28, 66; Hos. 11, 7. — Die 1. plur. jedenfalls גָּלַתְּ, ohne Vortonvocal, obgleich sie im Qal nicht vorkommt.

Auch die Imperfectformen haben die Suffixe mit übergangenem Semivocal gleich hinter dem zweiten Stammconsonanten: יִנְיָלָם (und er liess sie auswandern) 2 Kg. 15, 29; 1 Chr. 5, 26.

יִנְיָ Hi. 16, 11 ist ohne Metheg geschrieben, und es ist eine vergebliche Forderung von Mühlau-Volck s. v., dass die Form mit Metheg zu schreiben sei. Denn das Fehlen des Metheg ist ja nur ein nebensächliches Hinderniss, die Form — *a*) für Impf. von dem Perfect יָנָה (so auch Buxtorf, Concordanz) abzuleiten, welches in der Bedeutung „abschüssig sein, verwerflich sein“ 4 M 22, 32 steht. Haupthinderniss ist, dass die Form nicht יִנְיָ heisst, also das *a* nicht vor dem Suffix bewahrt hat. Und es ist eine grundlose Annahme Böttcher's I. S. 304, dass die beiden Verkürzungen „zum Ausdruck des Lebhaften, Raschen, Ungestümen“ eingetreten seien. — *β*) Es ist ebenso grundlos, mit Ges. Thes. s. v. יָנָה die Form für Perfect Piel zu erklären, denn mittleres *h* hat sonst immer Ersatzdehnung vor sich, und es müsste das Perfectsuffix stehen, also יִנְיָ heissen. (Denn zwar Qimchi 26, b hat יִנְיָ Jes. 8, 11, vgl. oben S. 432, für Perfect Qittel gehalten, und Buxtorf, Thes. p. 489 und in der Concordanz sowie Ges. Thes. s. v. haben beigestimmt; aber

Ew. § 249, d, Anm.; B5. II. S. 460; Mühlaus-Volck s. v.; Stade § 696, b haben mit Recht gemeint, dass die Annahme dieser Anomalie unnöthig sei). Das Streben, unsichere Wurzeln auszuscheiden, darf nicht dazu führen, die festesten Gesetze der hebräischen Sprachbildung umzustossen. — γ) Die Form kann nur als Impf. Qal eines Synonymums von jenem ירש, nämlich ירש „abschüssig sein lassen, stürzen“ betrachtet werden. Diese Auffassung muss auch Qimchi als möglich hinstellen, weil er jedenfalls selbst einsah, dass seine Vertheidigung von Auffassung α) nicht gelungen war. Er sagt Mikhlo 96, b: „ירשׁ ohne ירשׁ [oben S. 86] des י, weil es auftritt nach der Art derer [der Verba], welche verschlingen die ersten Stammconsonanten durch Dagesch, wie ירשׁ Jes. 8, 11 [da sieht er also wieder diese Form als Impf. Qal an], und wenn nicht das י wäre, so wäre es [jene Form aus Hi. 16, 11] dageschirt; — oder es ist die Normalform zu ירשׁ [vielmehr] ירשׁ und es ist seine Wurzel ירשׁ“; vgl. im WB. s. v. ירשׁ : ירשׁ, und wenn nicht das י wäre, so wäre es dageschirt, wie ירשׁ; und manche sagen, dass die Wurzel von ירשׁ sei ירשׁ. — Ew., Olsh., Ges.-Kautsch, Stade erwähnen die alte Streitfrage nicht.

יָקָח (es soll dich [fm.] treffen) 1 Sm. 28, 10 mit Dagesch medium orthoconsonanticum der ersten Art (S. 69 f.); Qimchi 121, a; vergl. יָקָח (es wird dir begegnen) 4 M 11, 23. — Ebendasselbe Dagesch wie in jener Form ist in יָקָח (und ich kaufte sie [eam]) Hos. 3, 2 von יָקָח; Qimchi 120, b „Das Dagesch des כ ist zur Verzierung“.

Im Qittel hat ל als mittlerer Stammconsonant doch einmal vor dem Schewa sein Dagesch forte verloren:

אֶלֶךְ (ich werde dich verschwinden lassen) 2 M 33, 3. Qimchi 120, b: „Es tritt Kleinpathach anstatt Grosspathach auf, und seine Normalform wäre אֶלֶךְ, und es wurde erleichtert [des Dagesch im ל beraubt] wie אֶלֶךְ Hi. 15, 17“; WB. s. v. אֶלֶךְ: „seine Normalform wäre אֶלֶךְ, mit Pathach das כ und Dagesch das ל“. Mehr als den Thatbestand constatirt auch Buxtorf, Thes. p. 510 nicht. — Parallel mit jenem Verklingen der ausdrücklichen Verdoppelung ist eine ungewöhnliche Imāla des α, ein Uebergang desselben in ä eingetreten. Mit andern Fällen dieses Ueberganges hat die Form schon Ges. Lgb. S. 169 zusammengestellt; es muss aber genauer gesagt werden, dass es ein Fall der Dissimilation des α zu ä vor ā ist, und auch das muss hinzugefügt werden, was B5. I. S. 190 hervorhebt, dass der „Mittelmundlaut“ l die Entstehung dieses ä veranlasst hat. Ew. § 252, a betrachtet durch Verweisung auf § 115, c das Segol als Ersatz für den Verlust des auslautenden Segol[!]; Olsh. § 248, b hebt nur das Auffallende der Bildung hervor; Stade hat die Form nicht.

יָדָע (und er veränderte ihn, seinen Verstand) 1 Sm. 21, 14 kann ja als Form mit dem Perfectsuffix vertheidigt werden, und es können

auch Parallelen zu dem Suffix als einer Vorausnahme des folgenden Objectes  $\text{וְהָיָה אִתְּךָ}$  beigebracht werden, vgl. Qimchi, WB. s. v.  $\text{הָיָה}$ : „Es kommt das genannte Object hinter dem Pronomen, und so bei „und sie sah es, das Kind“ 2 M 2, 6“. Indess haben wir sonst keine Imperfectform der  $\text{הָיָה}$  mit dem Suffix  $\text{י}$ . Darum und zugleich wegen der syntaktischen Schwierigkeit [LXX auch nur:  $\text{ἡλλοίωσε τὸ πρόσωπον αὐτοῦ}$ ] ist die Form als verstümmelt aus  $\text{הָיָה}$  zu beurtheilen. Dazu ist geneigt Ew. § 252, a; dafür bestimmt B5. II. S. 33; Olsh. § 248 Schluss; Stade § 143, e. Ueber 2 Sm. 14, 6 vgl. S. 574.

$\text{הָיָה}$  als Impf. consec. statt  $\text{הָיָה}$  (und ich bedeckte dich) Hes. 16, 10 wird von den Dikduke § 71 bemerkt. Diess ist die zweite Form (oben S. 190. 492), welche Qimchi 49, b mit der Bemerkung erwähnt „das  $\text{י}$  ist pathachirt, und die Bedeutung ist perfectisch“.

Der dritte Stammconsonant hat sich bewahrt in  $\text{הָיָה}$  (ihr werdet mich ähnlich sein lassen) Jes. 40, 25; 46, 5 und in  $\text{הָיָה}$  (sie werden sie [eos] bedecken) 2 M 15, 5, wo auch noch das gewöhnliche  $\text{וּ$  (eos) aus Assimilation an das vorhergehende  $\text{וּ$  selbst ein  $\text{וּ$  bekommen hat. Aethiopische Analogie kann man nicht mit Ges. Lgb. S. 210 heranziehen. Die vorwärtsschreitende Assimilation ist richtig geltend gemacht von Ew. § 247, d. B5. I. S. 305: „Ton der Wehklage in Pausa“. Olsh. § 98 und Ges.-Kautzsch § 58, 3 heben nur das Factum hervor; Stade hat auch diess nicht. — Bemerge noch das Qeri  $\text{וְהָיָה}$  Ps. 140, 10; LXX:  $\text{καλύψει αὐτοῦς}$ .

Beim Imperativ wieder  $\text{הָיָה}$  nach 2 M 32, 32 und so in allen Verbalstämmen.

Infinitiv z. B.  $\text{הָיָה}$  (mein Abgelebtwerden) 1 M 18, 12; etc. Nur zeigt sich hier:  $\text{הָיָה}$  (bei deinem [fem.] Bauen) Hes. 16, 31, eine forma mixta, die von Ges. Lgb. S. 463 richtig in die 3. Classe (vgl. oben S. 160) gebracht worden ist; denn es ist ein blosser Mangel des Sprachbewusstseins, dass das Suffixum nominis pluralis an die Infinitivendung  $\text{י}$  gehängt worden ist. So auch Ew. § 259, b. Olsh. § 131, k; B5. II. S. 45; Stade § 356, d; 357, d. So auch neben dem regelmässigen  $\text{הָיָה}$  Hes. 23, 30 wieder  $\text{הָיָה}$  (euer Zerstreutwerden) 6, 8, also Inf. Niqtal. — Qimchi constatirt nur 112, b „Und es kommt der Inf. mit dem Jod der Mehrzahl vor: Hes. 16. 6“. — Vergleiche noch  $\text{הָיָה}$  (um mich zu täuschen) 1 Chr. 12, 17 (Qimchi 119, a). —  $\text{הָיָה}$  (und bei ihrem Widerspruche [bringt hin die Nacht mein Auge]) Hi. 17, 2 mit Dag. med. orthoconsonanticum der ersten Art (S. 69 f.).

### 5. Doppelt schwache $\text{הָיָה}$ .

#### a) Verba primae gutturalis und $\text{הָיָה}$ .

Ich halte es für aus mehr als einem Grunde lehrreich, sich einmal alle Verba dieser Art vorzuführen:  $\text{מָלַה}$  II wehklagen;  $\text{מָלַה}$  I



senfzen; II. begegnen; איה pfücken; — הנה knurren, murmeln, weg-schenehen; nachdenken; היה werfen, strecken; היה phantasiren; היה dröhnen, brausen, toben; היה schwanger werden; — היה sich freuen; היה schauen; היה warten; היה krank sein; היה lagern; היה seine Zu-flucht suchen; היה bedecken; היה halbiren; היה einschneiden; היה glühen; היה schweigen; היה abschneiden, wegnehmen; — היה dick sein; היה schreiten, überziehen; היה zusammenwickeln, herumlegen; היה hinaufsteigen; היה I antworten; II. niedergedrückt sein; היה festigen, verschliessen; היה nackend sein; היה machen, thun.

Qal. Perfect. — Z. B. von היה finden sich noch zwei Formen mit dem dritten Stammconsonanten: הָתִירָה (sie hat ver-traut) Ps. 57, 2 ausser Pausa und הָתִירָה (sie haben vertraut) 5 M 32, 37 ausser Pausa, mit der Mildebetonung nicht wegen תִּכְוֹן. Ferner עָשָׂה (machen). Davon findet sich die alte unverlängerte Form עָשָׂה (und sie soll schaffen) 3 M 25, 21; vor Suffix einmal עָשָׂהִי (sie hat mich geschaffen) Hi. 33, 4 bei Athnach; sonst עָשָׂה etc. Auch עָשִׂיתָ 1 M 3, 13 aber nicht bei Baer-Del.; vgl. הָתִירָה Jes. 57, 8 bei Baer-Del. und עָשִׂיתָ (du [fm.] legtest an [Schmuck עָשִׂיתָ]) Hes. 23, 40. Für עָשִׂיתָ steht auch einmal עָשִׂיתָ Hes. 33, 26 im Parallelismus mit der Form auf m in Assimilation an den folgenden Dentalen. Diess hat nur Ew. § 91, b bemerkt, vgl. den umgedrehten Fall oben § 39, l. Eine Aenderung des n in m, welche Smend z. St., der nichts von Ewalds Erklärung bemerkt, fordert, ist unnöthig.

Imperfect. — Die mit ע haben immer ihr a gewahrt, und zwar mit straffem Silbenschluss, wie הָתִירָה Jes. 61, 10; Jr. 4, 30; 31, 3; יַעֲשֶׂה Jr. 43, 12, oder mit lockerem Silbenschluss: יַעֲשֶׂה; יַעֲשֶׂה, vgl. הָתִירָה Ri. 5, 29. Diess die eine von den zwei Formen, welche nach Dikduke § 55 (anstatt mit Jod vielmehr) mit Da-gesch forte geschrieben werden, vgl. die andere (Mi. 7, 10) unter 5, b (S. 559 f.). Ueber Qimchi, welcher die Form im WB. s. v. erwähnt, siehe unten bei Mi. 7, 10. — יַעֲשֶׂה, vgl. הָתִירָה Hi. 5, 12, wo Baer-Delitzsch nach der Masora das in andern Ausgaben fehlende י wieder hergestellt haben. Nur die 1. sg. hat immer e unter dem Präformativ: אֶעֱשֶׂה etc.

אֶעֱשֶׂה Hi. 32, 17; Trg. אֶעֱשֶׂה = ich werde antworten; LXX: ἀπο-  
λαβὼν δὲ ἑλίου λέγει πάλιν λαλήσω; Raschi, Abenesra, Levi  
ben Gerson z. St. nichts; Qimchi 116, a sagt beim Impf. Hiqil: „Und  
wenn der erste Stammbuchstabe ein Guttural ist, so werden die Zu-  
satzbuchstaben mit Pathach punctirt, אֶעֱשֶׂה 2 M 3, 17; und bei

[Praeformativen]  $\text{קָרַח}$  ist kein Unterschied zwischen dem Qal und dem Hiqtıl, aber beim  $\text{אָרַח}$  ist ein Unterschied, denn beim Qal ist es mit Segol, und es kommen vom Qal mit Pathach vor  $\text{אָרַח}$  Hi. 32, 17 und  $\text{אָרַח}$  Jr. 46, 8; und manche sagen, dass auch diese zum Hiqtıl gehören, obgleich sie Intransitiva sind“ [Bei Jr. 46 ist keine Nöthigung vorhanden, ans Qal zu denken; denn das Object des Emporsteigens, der Nil Aegyptens, ist im Verse genannt]. Es ist als Qal genommen von  $\text{אָרַח}$  I (= ich werde antworten) von Buxtorf, Concordanz; Ges. Thea. s. v., und Bö. § 380, 1 glaubt das abweichende  $\alpha$  als Anklang an die folgenden Wörter  $\text{אָרַח}$  erklären zu können. Das kann nicht für möglich gehalten werden, obgleich auch die 1. ps. sing. hinter  $\text{אָרַח}$  consecutivum in Folge von Vocalassimilation ihr altes  $\alpha$  zeigt. Olsh. § 240, a hält es für möglich, dass die Form Qal sei, aber auch, dass die Form als Hiq. gelten soll; und Ew. § 192, e, Anm. hat genauer gesagt, wie er sich die Sache denkt. Nach ihm soll die Form wahrscheinlich als Hiq. bedeuten: „Furche auch ich meinen Acker!“ sprichwörtlich; also von  $\text{אָרַח}$  II. Diess halte ich für richtig, obgleich die Tradition von dieser Ansicht der Punctatoren kein Bewusstsein zeigt. Denn zwar das Targum, aber nicht die LXX nehmen auf das Object  $\text{אָרַח}$  Rücksicht. Und dieses Wort hat auch den speciellen Sinn „Stück Land“ 2 Kg. 9, 10 etc. Auch nach meiner Ansicht sollte durch die Aussprache mit  $\alpha$  das direct-causative Hiqtıl von  $\text{אָרַח}$  II. (submittam etc.) im Unterschied von  $\text{אָרַח}$  (respondebo), welches gleich v. 20 (und zwar zum Theil in straffer Aussprache) folgt, angezeigt werden. Eine eben solche vocalische Unterscheidung haben wir bei demselben Verb im Imperativ. So ist das sonst ausnahmslos geltende Gesetz geschützt, dass in der 1. sing. [abgesehen vom Impf. cons.] das  $\alpha$  dem  $e$  gewichen ist. Und wollte man sagen, das in v. 15. 16 stehende „sie haben nicht mehr geantwortet“ verlange auch in v. 17 für  $\text{אָרַח}$  die Bedeutung des „Antwortens“; so ist darauf hinzuweisen, dass das  $\alpha$  (auch) s. 17 diesen Vers nicht unmittelbar an v. 15. 16 sich anschliessen lässt, sondern dass schon dadurch, wie durch das Object  $\text{אָרַח}$ , dem  $\text{אָרַח}$  in v. 17 eine abweichende Bedeutung vindicirt zu werden scheint.

Von denen mit  $\text{ח}$  haben  $\alpha$   $\text{חָחַח}$  (wird er wegnehmen?) Spr. 6, 27 ( $\text{חָחַח}$  er reisst dich weg Ps. 52, 7) und  $\text{חָחַח}$  2 M 14, 2 etc.; dagegen Segol [das aus Eigennamen mit Ew. § 65, d und Bö. II. S. 414 zu erschliessende  $\text{חָחַח}$ ];  $\text{חָחַח}$ , vgl.  $\text{חָחַח}$  Jes. 26, 11 bei Athnach;  $\text{חָחַח}$  2 Chr. 16, 12,  $\text{חָחַח}$ -Analogie, a];  $\text{חָחַח}$  (sechsmal), vgl.  $\text{חָחַח}$  Ps. 36, 8 bei Silluq, diess auch mit straffem Silbenschluss Ps. 57, 2; 91, 4;  $\text{חָחַח}$  Jes. 30, 28 etc.;  $\text{חָחַח}$  2 M 32, 11 etc.;  $\text{חָחַח}$  Jes. 62. 1 etc.

Von denen mit ה hat *a* וְהָרָה und zwar mit lockerem Silbenschluss, nur וְהָרָה Jes. 33, 11; die andern Verba aber *e*, und zwar immer straff יִהְיֶה (er sinnt) Ps. 1, 2 etc. etc. und immer (auch Ps. 42, 6) locker יִהְיֶה etc., vgl. ein Beispiel von Cohortativ אֶחְמֶיָה (ich will stöhnen, klagen) Ps. 77, 4 mit beibehaltenem י in Pausa; יִהְיֶיךָ Jes. 17, 12 bei Athnach, ebenso Ps. 39, 7; 83, 3. Jene Form ist nicht das einzige Beispiel von Cohortativ, der ל"ה, wie Ges. Lgb. § 101, Anm. 5 schrieb; sondern es giebt drei Beispiele, vgl. unten 5, b; so Qimchi 113. 117, b; Röd. Thes. s. v. שָׁעָה; Ew. § 228, c; Olsh. § 228, b; Bö. II S. 170; Ges.-Kautzsch § 75, 6; Stade § 480, c.

Inbetreff derer, welche mit *a* anlauten, vgl. unten e); S. 576.

Jussiv und Impf. consec. — Alle mit ע haben Pathach und zwar auch in der ersten singularis; also וְעָלָה (und sie zog über als Schmuck) Hos. 2, 15; וְעָלָה Hes. 16, 13; bemerke noch וַיֵּשֶׁב (und er legte sich [sibi] um) Jes. 59, 17, verschieden von der oben § 40, b besprochenen Form; — וַיֵּאָרָם Hes. 16, 11; וַיֵּאָל (und ich stieg hinauf) nur 5 M 10, 3; וַיֵּאָנֶה (und ich antwortete) Jer. 11, 5; Sach. 4, 4. 11. 12; 6, 4; וַיֵּאָשֶׁשׁ (und ich that) 5 M 10, 3; Hes. 12, 7; 20, 9. 22; 24, 18; aber auch וַיֵּאָשֶׁה Hes. 20, 14; Dn. 8, 27. — Von denen mit ה haben *a* und lockeren Silbenschluss וְהָרָה (sie möge schauen) Mi. 4, 11, vgl. וְהָרָה Hi. 23, 9 in Pausa; aber וְהָרָה Spr. 24, 32 und וְהָרָה 2 M 24, 11; KL. 2, 14; וְהָרָה (und er erkrankte) 2 Kg. 1, 2 in Pausa, vgl. 2 Chr. 16, 12; וְהָרָה (und er halbirt) 1 M 32, 8; 33, 1; Ri. 7, 16; aber וְהָרָה Ri. 9, 43. Nur drei haben die spätere Erhöhung des *a* zu *i*: וְהָרָה = *j'chad*, mit אָל „er freue sich nicht!“ Hi. 3, 6, also mit straffem Silbenschluss, wie das Dag. lene und das Schewa quiescens beweist; noch וְהָרָה 2 M 18, 9; — aber mit stärkerer Zerdehnung, weil das Schewa fehlt, וְהָרָה (und er lagerte) 1 M 26, 17 etc.; aber alle andern Personen haben auch hinter ו consec. *a*, z. B. וְהָרָה Esra 8, 15; — וְהָרָה (es entbrenne Zorngluth, oder in Zorngluth) mit אָל 1 M 18, 30 etc., וְהָרָה (und es entbrannte Zorngluth, oder in Zorngluth, je nachdem der blosser Dativ der Person oder אָה [Nase] folgt) 1 M 4, 5 etc. — Mit ה: וְהָרָה (und sie wurde schwanger) 1 M 4, 1 etc.; sonst nur noch וְהָרָה 1 M 19, 36.

Beim Imperativ haben aber alle *a*, also nicht bloss die mit ע, vgl. עָלֵה (steig hinauf!) 1 M 35, 1 etc. etc.; nur neben עָנֵה (antwortet = sagt aus!) 1 Sm. 12, 3 findet sich עָנֵה (hebt

an = singt!) 4 M 21, 17; Ps. 147, 7 (Qimchi 112, b; Bō. II. S. 376. 415; Stade § 606, b). Ebenso die mit ח: חָזַק (schau!) Jes. 33, 20; 48, 6; 30, 10; Ps. 46, 9; חָזַק 2 Sm. 12, 28; חָזַק 4 M 31, 19; Jr. 50, 29; חָזַק (flüchtet!) Ri. 9, 15. Nur die einzige hierhergehörige Form mit א hat e: אָלַי (wehklage [fem.]!); Joel 1, 8 von אָלַי II wehklagen, Nebenform von אָלַל, אָלַל.

Beim Infinitiv haben alle a; nicht bloss alle mit ע, vgl. nur bei ע die Beispiele von Inff. cstr. ohne ח: עָשָׂה 1 M 50, 20; Ps. 101, 3; Spr. 21, 3; עָשָׂה 1 M 31, 28; mit Suffix עָשִׂיהוּ 2 M 18, 18 (facere id); — sondern auch alle mit ח: לְחַזֹּק Ps. 27, 4; לְחַזֹּק (beim Schauen) Hes. 21, 34; von חָזַק Jes. 38, 9; Ps. 35, 13; von חָזַק 4 M 1, 51; 10, 31; 5 M 1, 33; Ri. 19, 9; לְחַזֹּק (um zu vertrauen) Ps. 118, 8 f.; Ruth 2, 12; לְחַזֹּק Jes. 30, 2; חָצִי (das Halbsein) 2 M 11, 4; Ps. 119, 62; Hi. 34, 20; בְּחַרֹּק (beim Entbrennen in Zorngluth) Ps. 124, 3; 2 Sm. 24, 1; לְחַשֹּׁק (um zu schweigen) Pred. 3, 7. Und ebenso das einzige Beispiel mit ח: בְּחַמֹּק (gleich dem Dröhnen, Brausen etc.) Jes. 17, 12.

חָזַק Hes. 7, 11. Man kann nicht annehmen, dass diese allgemeine Analogie der Infinitivbildung verlassen sei in einem vorauszusetzenden חָזַק, wie Ewald § 238, e meint, vgl. unten S. 600 über Hes. 21, 15. Das haben auch die hebr. Interpreten nicht angenommen, vgl. Trg.: „nicht von ihren Kindern und nicht von den Kindern ihrer Kinder“; das ist doch blosser Erleichterung, denn die LXX (ὁὐ μετὰ θορύβου οὐδὲ μετὰ σπουδῆς) verrathen unsere Lesart. Dem Trg. folgt Raschi (וְלֹא בְּבָנֵיהֶם וְלֹא בְּבָנֵיהֶם). Qimchi z. St.: „Von ihnen — nicht wird übrig bleiben einer von ihnen, der nicht ins Exil wandert oder stirbt; — und nicht von ihrer Menge — und nicht von der Vielheit des Mammon, der ihnen ist etc.; — וְלֹא מִמָּוֶה — וְלֹא מִמָּוֶה und er verdoppelte darin das מ und das ו, wie wenn er sagte zweimal וְלֹא מִמָּוֶה; er wollte sagen: ihre Kinder und die Kinder ihrer Kinder; oder es ist וְלֹא מִמָּוֶה von וְלֹא מִמָּוֶה, indem er sagen will, dass der Mensch sei stöhnend darüber, und zwar die Kinder“. WB. s. v.: „Es schrieb der weise Rabbi Jacob ben Eleasar zu dieser Wurzel und Bedeutung [die Qimchi bei חָזַק als die des חָזַק bestimmt hat] חָזַק Hes. 7, 11, und es [ist oder sei?] ein Nomen חָזַק nach der Analogie von חָזַק, חָזַק und mit dem Pronomen der Mehrzahl וְלֹא מִמָּוֶה, wie man sagt וְלֹא מִמָּוֶה; — und Jonathan übersetzte „וְלֹא מִמָּוֶה“. In der That scheint es allein richtig zu sein, mit Ges. Thes. ein Nomen חָזַק oder חָזַק [vergl. חָזַק Feld] anzunehmen und „Hilfsmittel“, „Schätze“ zu übersetzen. So auch Mühlau-Volck. Auch Olsh. § 245, e hält es für befremdlich, dass in jener Form ein Infinitiv liegen soll, und nimmt eine Ent-

stellung des Textes an. Bei Böttcher finde ich auch § 987, 7 nichts darüber; ebensowenig bei Stade.

Beim Particip bemerke עשׂוֹר (gemacht; plur. fem.) 1 Sm. 25, 18 Kth.; עָשָׂה (gemacht) Hi. 41, 25.

Ueber עָשָׂה sagen die Dikduke ha-teamim in § 35, dass alle Formen desselben, welche den Accent beim ע hätten, mit einem Gaja [Metheg] vorher geschrieben würden, wie עָשָׂה 5 M 34, 9; — wenn aber der Accent vom ע weggerissen sei und nicht bei demselben befestigt sei, so würden die Formen ohne das bekannte Gaja gelesen, (sondern durch Munach dieses vertreten).

Niqtal. = נִקְלָה (er erhob sich) 4 M 9, 21 etc., und so haben die mit ע immer das *a* festgehalten, vgl. z. B. auch נִעְשָׂה (er ist zubereitet worden) Ri. 16, 11; aber nur נִעְשָׂה (sie ist geworden; es ist geschehen) 4 M 15, 24 etc. — Von denen mit ו hat nur das Ptc. von וָלָה (krank sein) *a* behalten, vgl. נִוָּלָה (krank = schlimm geworden) Jr. 10, 19 etc. (Qimchi 114, b), נִוָּלָה (Erkranktes = Erkrankung) Jes. 17, 11. Sonst ist vor ו Erhöhung des *a* zu *i* eingetreten, vgl. die einzige Form נִוָּרָה (sie sind entbrannt in Zornluth) HL. 1, 6.

Diess ist nach seiner Bedeutung richtig von וָרָה abgeleitet durch Bō. II. S. 379. Die Begründung aus der Form, welche Mühlan-Volck, die auch die Form richtig zu וָרָה stellen, geben, dass nämlich die entsprechende Form von וָרָה hätte וָרָה (mit compensirter Verdoppelung) lauten müssen, ist nicht richtig, wie man oben aus S. 368 (Hes. 7, 24) ersieht. Denn wenn man einmal annähme, dass die Form ein Niqtal von וָרָה mit Ersatzverdoppelung wäre, würde man zu gleicher Zeit angenommen haben, dass das ו bei der Entstehung dieser Ersatzverdoppelung einfach gewesen wäre, also auch keinen langen Vocal besessen hätte, der seine doch nach der Analogie gar nicht vorhandene Verdoppelung hätte compensiren sollen. Also nur der Bedeutung wegen ist die Form unrichtig zu וָרָה gezogen von Ges. Thes.; Ew. § 140, a; Olsh. § 263, b; Stade § 425, b; denn וָרָה von וָרָה heisst „verbrannt, ausgedörrt sein“, vergl. S. 368. Neben dem dort citirten Perfect Niqtal ohne Ersatzverdoppelung aus Jr. 6, 29 existirt ohne Ersatzverdoppelung vom Perfectstamm noch das Ptc. וָרָה (adustum) Hes. 15, 4. Mit Ersatzverdoppelung existiren die beiden Formen aus Ps. 69, 4; 102, 4. Die letztere Form habe ich S. 368 unpunctirt gelassen, weil sie gerade in Pausa steht: וָרָה. Es ist aber kein Zweifel, dass sie nach Hes. 7, 24 ausser Pausa וָרָה gelautet hat. — Auch Ges.-Kautzsch erwähnt richtig

HL. 1, 6 nicht mit da, wo er das  $\text{זרז}$  von  $\text{זרז}$  bespricht, § 67, Anm. 3. Auch Qimchi hat die beiden Formen aus Ps. 69. 102 richtig von  $\text{זרז}$ , die aus HL. 1, 6 von  $\text{זרז}$  abgeleitet, vgl. Mikhlol 115. 129; WB. s. v.

Sonst ist dieses neuentstandene  $\text{ז}$  auch noch zerdrückt, wie gleich in dem Particip des besprochenen Perfects:  $\text{נְהַרְיִים}$  (in Zorngluth gerathene) Jes. 41, 11; 45, 24; aber neben  $\text{נְהַרְיִי}$  Dn. 8, 27 auch mit straffem Silbenschluss  $\text{נְהַרְיִי}$  Jr. 12, 13; Am. 6, 6 (Qimchi 115, a).

Beim Imperfect Ni. immer Ersatzdehnung, also  $\text{יַעֲשֶׂה}$  (es wird gethan werden) 1 M 29, 26 etc.

$\text{זָרַז}$  2 M 25, 31 ist als auffallende scriptio plena betrachtet worden von Ges. Lgb. S. 52. 331; Ew. § 15, b, Anm.; Olsh. § 39, f; — aber es hat wahrscheinlich Böttcher II. S. 379 Recht, wenn er die Form als Vereinigung zweier Lesarten, der ursprünglichen  $\text{זָרַז}$ , wie 31, 15 ebenso unmittelbar vor einem femininen Subjecte ( $\text{זָרַזְתָּ}$ ), und der erleichternden Lesart  $\text{זָרַזְתָּ}$ , betrachtet. Das masoretische  $\text{זָרַזְתָּ}$  übersetzen zwar die LXX activ:  $\text{τορευτεν ποιησεις}$   $\text{την λυχναν}$ ; aber das Targum  $\text{זָרַזְתָּ}$  — als Gedrechseltes soll gemacht werden der Leuchter. Und so passivisch fasste die Form  $\text{זָרַזְתָּ}$  auch Raschi: „ $\text{זָרַזְתָּ}$  :  $\text{זָרַזְתָּ}$  (von sich aus); weil Mose sich abmühte ( $\text{זָרַזְתָּ}$ ), so sagte zu ihm der Heilige, gepriesen sei er!: Wirf hin den Centner zum Licht, und es soll dir gemacht werden ( $\text{זָרַזְתָּ}$ ) von sich aus [= von selbst]; darum ist nicht geschrieben  $\text{זָרַזְתָּ}$ “. Abenesra bemerkt im Com. z. St.: „Ich habe Bücher gesehen, welche ausgebessert haben [Birk 2 Chr. 34, 10] die Weisen von Tiberias, und es haben geschworen fünfzehn von ihren Greisen, dass sie drei Mal sich angesehen jedes Wort und jeden Punct und jede scriptio defectiva und jede scriptio plena, und siehe, es war  $\text{ז}$  im Worte  $\text{זָרַז}$  geschrieben; aber ich habe es nicht so gefunden in den Büchern von Spanien und Frankreich und des jenseit vom Meere liegenden Gebietes. Und die früheren haben angedeutet gefunden ( $\text{זָרַזְתָּ}$ ), dass die Hinzufügung des  $\text{ז}$  hinweise ( $\text{זָרַזְתָּ}$ ) auf die zehn Leuchter, welche Salomo machte; und die Summa [der Auseinandersetzung] ist: wenn dort ein  $\text{ז}$  steht, so ist es eine fremdartige Form und zwar mit der Andeutung „es soll dir gemacht werden von sich aus“ [?]“. Was ich wörtlich übersetzt habe, hat auch Buxtorf, Thes. p. 266 s., nachdem er Abenesra's Worte mit Ausschluss des letzten Satzes lateinisch gegeben, folgendermaassen besprochen: „Fieri potest, ut mysterii alicuius causâ interpositum sit, aut ad indicandam lectionem per Tzere ex forma passiva, ne quis, dum puncta abessent,

legeret ךָּךָ, quod facile fieri potuisset, cum toto isto capite inbeat Deus Mosén facere, quae ad Tabernaculi instructionem requirebantur, ut et eodem versu dicit ךָּךָ *Et facies candelabrum ex auro puro*, (mox locutionem mutans, ait formâ passivâ) *solidum ךָּךָ fiet candelabrum istud*. Hic absentibus vocalibus et literâ ך Tzere indice, facilis secuta fuisset lectio eodem sermonis genere, ךָּךָ *Facies*. Rursus ergo ab Hebraeis quaesitum, quare potius dixerit *Fiet* quam *Facies*? Responsum ab iis, qui mysteria scrutantur et allegoricas expositiones proponunt, Mosi difficiliorem Candelabri istius fabricaturam visam fuisse, quam ut eam praestare posset. Deum itaque dixisse Mosi: Projice massam istam auri in altum, et ex ea decedente fiet candelabrum istud a seipso. Meminerunt R. Salomo [Raschi] et Abenesra, alique. Nugae, quas comminisci istis, quando veras causas ignorant, familiare, ne ipsorum acumen ingenii quidquam subterfugisse videatur\*.

Für ךָּךָ (ich bekomme Antwort) Hi. 19, 7 erscheint ךָּךָ vergl. J. H. Michaelis; Baer-Delitzsch z. St.; zur Erklärung oben S. 246. — Nebenbei bemerkt: das oben S. 246 besprochene ךָּךָ Ruth 1, 13 leitete man von ךָּ ab, das nicht existirt (noch Buxtorf, Concordanz); Qimchi 115, a bemerkt aber dagegen: „Ich sage, dass seine Wurzel ךָּ ist“; aber „es war nöthig, dass das ךָּ mit Dagesch stehe“, fügt die Nota hinzu; Qimchi plaidirte für ךָּ auch ausführlich WB. s. v. ךָּ; und ךָּ setzte auch Buxtorf, Thes. p. 115 an.

Neben ךָּךָ (und sie wurden weggehoben) 4 M 16, 27 steht ךָּךָ (und ihr wurdet gebracht [auf die Lippe der Sprache und in das Gerücht der Leute]) Hes. 36, 3. Aus dem ךָּךָ des Targums lässt sich nicht ersehen, ob es die Form als Niqtal gefasst. Die LXX übersetzen aber activ: καὶ ἀνέβητε. Raschi im Com. z. St. hat sich nicht ausgesprochen. Qimchi 115, a führt die Form beim Niqtal auf (Nota: es gehört zum Qal; nur ist das ך Futuri mit Sere, und es giebt von ihm viele Brüder); ebenso im WB. s. v. und im Com. z. St.; ebenso Buxtorf, Thes. p. 267 und in der Concordanz; aber Thes. p. 260 betrachtet er die Form als Qal. Man kann aber nur mit dem Adnotanten zum Mikhlol sagen, dass das Sere als ausschlaggebendes Merkmal die Form dem Niqtal zuweist. Die Verkürzung des bei der Niqtalform erwarteten Qames unter ך zu Chateph-Pathach lässt sich eher verstehen, als die Umwandlung eines Qal ךָּךָ zu ךָּ. Es ist zu wenig gesagt, wenn Bō. II. S. 415 bemerkt: „ך ist nur zwischen Qal und Ni. schwankend geblieben“. Eine neue Erklärung hat Ewald, welcher allein noch von den Neueren die Form erwähnt, gebracht § 193, c, wo er von der Ersatzverdoppelung der ךָּ handelt [oben S. 337 f.]. Er sagt: „Eben dahin muss man ךָּךָ Hes. 36, 3 ziehen, als intrans. imperf. Qal von ךָּ,

welches Aramäisch etwa soviel als *eindringen, eingehen* bedeutet und mit dem Hebr. עלה *aufgehen* nichts gemein hat“. Aber hätte die Tradition mitten im Hebr. Texte an ein aramäisches Verb gedacht, so hätte sie dasselbe auch wirklich aramäisch flektirt mit doppeltem ל nach עלה 4 M 5, 22; 8, 14.

Jussiv Ni. regelmässig, z. B. ירעש (und es werde gethan) Esth. 5, 6 etc. — Imp. ירעלו (erhebt euch!) 4 M 16, 24 (Qimchi 115, a). — Inf. z. B. ירעלו (sich erheben, erhoben werden) 2 M 40, 36 etc. Neben ירעשו Hes. 43, 18 die Lesart יר (Mich. z. St.); vgl. oben S. 246.

Bei den Intensivstämmen können auch diese Verba primae gutturalis keine durchgehende Eigenthümlichkeit zeigen. An Einzelheiten bemerke: ירערו (und sie leerten aus) 2 Chr. 24, 11 (von ירערו) mit Milclbetonung ausser ירערו kann höchstens mit Bö. I. S. 302 auf Streben nach nachdrücklichem Wortton zurückgeführt werden, demnach als besondere Hervorhebung des Begriffes „leermachen“ (nämlich die Lade) betrachtet werden, sodass die Vollständigkeit des Leermachens hervorgehoben würde. Olsh. § 248, b „ohne erkennbaren Grund für diese Abweichung“. Stade § 525, a erwähnt die Form, aber nicht die abweichende Betonung; ebensowenig Qimchi, WB. s. v. Am Wortende ist in ירערו Ps. 141, 8 und ירערו 1 M 24, 20 ein kurzer Vocal gesprochen worden, Qimchi, WB. s. v. ירערו 2 Kg. 17, 9; LXX: ἡμυσιόσαντο; ירערו-Analogie, c; Qimchi 120, a: ירערו; es kommt von ihm im intensiven Verb eine Form vor, wie von den Alephbesitzern [ל"י]. ירערו (warten, lauern) Hos. 6, 9 ist als Inf. cstr. gebraucht. Das ist das Hervorzuhebende, aber nicht darf man mit Stade § 620, a sagen: „Einmal ist die alte männliche Form noch als gewöhnlicher Inf. gebraucht“; denn diese Worte involviren die Anschauung, dass die gewöhnliche Form des Inf. cstr. Qi. auf יר aus ירערו geworden sei; vgl. darüber oben S. 534 f. Der als Inf. cstr. gebrauchte Inf. abs. ist nun ungewöhnlicher Weise anstatt mit (vgl. ירערו 2 M 22, 22) ה viel mehr mit dem ursprünglicheren י als Vocalbuchstaben geschrieben. Diess bloss hat hervorgehoben Qimchi 117, a „Das י Vertreter des ה“; Buxtorf, Thes. p. 269; Ew. § 238, e; Olsh. § 249, b; „doch muss die Richtigkeit des Textes bezweifelt werden“; Bö. II. S. 406 „Ephraimism“; Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 17 „Aramaismus“; aber der Inf. Pi. heisst im Aramäischen



בָּלֵאָה. — עָרִירָה (blosslegen) Hab. 3, 13 Inf. abs. Qi. mit der Femininendung; wahrscheinlich nach Bō. II. S. 227 zum Anklang an das folgende יֶסֶד (Grund); von Qimchi, WB. s. v. nur erwähnt; von Buxtorf, Conc. richtig aufgeführt; ebenso Ges. Thes.; Ew. § 240, b; Olsh. § 170, d; Stade § 624, c. — הִתְחַלַּל (stelle dich krank!) 2 Sm. 13, 5 bei Athnach ist das andere Beispiel der 2. sg. m. Impi. Hithq., welches überhaupt zufällig vorkommt; vgl. oben S. 542; ebenso bei Athnach הִתְחַלַּל 2 Sm. 13, 6.

הָרִירָה (empfangen [sich schwängern mit] und murmeln) Jes. 59, 13 sind Inf. abs. Qotel (Poel), vgl. S. 528 die Form aus Jes. 10, 13, nach Ges. Thes.; Ew. § 125, a; Olsh. § 254; Mühlau-Volck; Mü. § 290, q; Stade § 229. Nur Bō. § 353, c meint, die Formen seien Infinitive Qal, wie in v. 4 und 11 desselben Capitels, und hätten ihren Vocal der ersten Silbe durch Assimilation dem zweiten gleich gemacht. Aber solche Assimilation lässt sich nicht beweisen; die hätte oftmals eintreten müssen, und warum wäre sie nicht v. 4 und 11 eingetreten? Auch Qimchi, der die Form aus Jes. 10, 13 doch als Qotel anerkannt hat (Mikhlol 117, b), führt dort die Formen aus Jes. 59, 13 nicht mit auf, sondern beurtheilt diese im WB. s. v. הָרִירָה so: „Und es tritt mit Cholem das ה auf, um die Wörter zu verbinden (paaren, יָצַי); denn הָרִירָה mit Cholem ist nach der Norm, weil es von הָרָה kommt und ist = הָרִירָה 3 M 10, 11 [und zu lehren]; und es tritt [nun in Folge dessen] הָרִירָה ebenso mit Cholem auf, um die Wörter zu paaren, wie הָרִירָה וְהָרִירָה 2 Sm. 3, 25. So hat es geschrieben mein H. Vater s. G.“. Die Berufung auf 2 Sm. 3, 25 ist richtig; denn da will das Qeri wirklich eine Assonanz herstellen; aber Jes. 59, 13 fehlt die richtige Basis eines solchen Wortpaares, weil das erste Glied הָרִירָה nicht als Hiqtıl von הָרָה gelten kann. Daran hat auch die erste Tradition nicht gedacht, vgl. Targum „und Abfall beschleunigend הָרִירָה“; ptc. Aqtel von הָרִירָה; LXX: καὶ ἐκλύομεν. Aber wie Qimchi im WB., schon Raschi z. St.: הָרִירָה vom Verb הָרָה; andere Auslegung: הָרִירָה = der Lehrer und der Schüler; dort ist es der Inf., und הָרִירָה ist wie [in der Stelle] 2 Sm. 20, 13 [vgl. darüber unten nach dem Register] und Spr. 25, 4\* [wo הָרִירָה = wegblasen, wegpusten steht]. Qimchi hat im WB. s. v. הָרִירָה eine andere Auffassung vertreten, vgl. „הָרִירָה Hi. 15, 35; הָרִירָה Jes. 59, 13; Inf. wie הָרִירָה Jes. 59, 4, und Cholem ist an Stelle des Qames, und ebenso ist הָרִירָה Inf., und mein Herr Vater s. G. [gab die] Erklärung, dass הָרִירָה von der Wurzel הָרָה“. Ebendieselbe Auffassung gab Qimchi endlich im Com. z. Jes. 59, 13. Buxtorf setzt die Formen in der Concordanz einfach mit Qames unter dem ה an. — Bemerke zum Unterschied das Quttıl mit Ersatzdehnung הָרִירָה (conceptus est) Hi. 3, 3.

Beim Hiqtil zeigt sich hinter ה das alte *a* fast nur (obgleich nicht immer), wo der Accent über den dritten Stammconsonanten hinausgerückt ist, wie oben S. 237. 243; Qimchi 115, b: „nur wenn sich das ו copulativum mit ihnen verbindet“; Elias Levita „nur bei ו conversivum“; keines von beiden ganz richtig. Also z. B. הִעֲלֶה (er hat hinaufgeführt) 4 M 8, 3 etc.; einmal הִעֲלֶה Hab. 1, 15 mit Befestigung des *e*, vgl. oben S. 250 f. den ersten Fall dieser Erscheinung; aber auch הִעֲלֶה Neh. 9, 18; — die 3. sing. fem. mit Suffix הִעֲלֶתָּ (sie hat sie [eos] hinaufsteigen lassen) Jos. 2, 6; aber ohne Suffix הִעֲלֶתָּ (und sie brachte hinauf) 1 Sm. 2, 19; — wieder הִעֲלֶתָּ 2 M 32, 7, aber Pf. consec. הִעֲלֶתָּ 2 M 40, 4; nur neben הִעֲלֶתָּ 2 M 33, 1; 4 M 14, 13; Ps. 30, 4 hat הִעֲלֶתָּ 5 M 27, 6; Ri. 6, 26; Jr. 38, 10 (alle drei Mal ו consec.) gegen die allgemeine Regel den *a*-laut, jedenfalls wegen der positiven Verwandtschaft zwischen *a* und *i* [allerdings auch הִעֲלֶתָּ (du hast gedeckt) Ps. 89, 46 und sogar הִעֲלֶתָּ 2 M 17, 3; 4 M 16, 13]; aber wieder הִעֲלֶתָּ Jes. 57, 6; dann הִעֲלֶתָּ Ri. 6, 8 etc., aber הִעֲלֶתָּ Am. 8, 10 etc.; aber Mi. 6, 4; הִעֲלֶתָּ Jos. 24, 32 etc. und auch הִעֲלֶתָּ Hes. 16, 40; 43, 24, weil da der Accent beim Vortreten des ו consec. nicht rücken konnte; endlich הִעֲלֶתָּ 1 M 50, 25 etc., allerdings auch הִעֲלֶתָּ (ihr habt uns heraufgeführt) 4 M 20, 5; 21, 5; beachte nebenbei, dass die 2. plur. Pfi. ein *tu* vor dem Suffix zeigt! — In der Endsilbe bemerke mit *i* wie im Aramäischen הִעֲלֶתָּ (er liess krank sein) Jes. 53, 10; vgl. den andern Fall oben S. 526 (Jos. 14, 8). Die Form Jes. 53, 10 kann freilich auch durch *l*-Analogie, c vermittelt sein, indem von einem הִעֲלֶתָּ ein הִעֲלֶתָּ entstand.

Impf. immer *a*, auch in der 1. sg. — Jussiv: יַעַל (er lasse aufsteigen!) 2 Sm. 24, 22, und Hes. 14, 7 für den Indicativ (er macht seine Götzen zu einem Gegenstand seiner Aufmerksamkeit); Smend hat diese Worte übergangen; und so auch יַעַל (und er liess aufsteigen) 1 M 8, 20 etc., also vom Qal nur nach dem Sinne unterscheidbar. So auch יִהְיֶה (und er liess schweigen, also indirect-causativ) 4 M 13, 30 und יִהְיֶה (und er liess entbrennen in Zornluth [seine Nase]) Hi. 19, 11.

Imperativ vgl. unapocopirt mit Suffix הִעֲלֶתָּ (lass ihn aufsteigen [als Brandopfer]!) 1 M 22, 2; mit Apocope הִעַל 2 M 8, 1 etc.; הִעַל 1 Sm. 28, 8. 11; aber הִהַרְשֵׁה (beobachtet Still-schweigen! also direct-causativ) 2 Kg. 2, 3 ff. — Inf. und Ptc. immer vorn *a*, und zwar das Ptc. mit straffem Silbenschluss in

מִתְחַשֵּׁה (sich schweigend d. h. unthätig verhaltend) Jes. 57, 11 [mit Dg. lene orthosyllabicum bei Baer-Delitzsch; oben S. 63 ff.] u. s. w.; ebenso in מְהַגִּים (Murmeln) Jes. 8, 19; bei den andern Verben mit lockerem Silbenschluss (חָלָה; עָלָה; עָמָה; vgl. מַעֲטָה [Ueberwurf] Jes. 61, 3).

Seltener Causativstamm. Hier begegnet uns wieder die Causativstammbildung mit ח, wovon die beiden Beispiele vom starken Verb S. 216 f. mitgeteilt worden sind; vgl. auch eine wahrscheinliche andere Spur davon S. 471 (Jr. 25, 34). Hier kommt von חרה, von einem vorauszusetzenden Perfect חָרַח in der Bedeutung „wetteifern“ vor: das Impf חֹרֵחַ (2. sg. m.) Jr. 12, 5 und das Ptc. מְחַרְחֵה 22, 15. Bei dieser Causativstammbildung kann selbstverständlich nicht das Stammbildungselement beim Vortreten von Präformativen und ח syn- copirt werden, wie sonst gewöhnlich das ח verschluckt worden ist. — Die Formen sind als richtig anerkannt von Ges. Lgb. S. 254, welcher aber falsch sagt „חֹרֵחַ wetteifern“; Ges. Thes. s. v.; Röd. im Index analyt.; Ew. § 122, a, der, wie Graf zu Jr. 25, 34, das Perfect richtig angiebt; Olsh. § 255, a; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 55, 5, der das vorauszusetzende Perfect unrichtig mit חָרַח angiebt; Stade § 159, b „wenn der Text richtig ist“. — Es ist auch, weil wir jene Formen vom starken Verb haben; ferner weil die Punctatoren das Hithqa. „sich zornglühend geberden“ gekannt und punctirt haben, und weil jene Causativformen eine andere Bedeutung als das Hithqa. besitzen, nicht mit Bö. II. S. 406 daran zu denken, dass die Consonanten an unsern Stellen nur falsch anstatt des Hithqa. ausgesprochen seien. — Qimchi, 118, a hat die fragliche Form mit dem Jussiv אֶל-חֹרֵחַ Ps. 37, 1. 7. 8; Spr. 24, 19 verbunden, indem er diesen wegen des א [welches doch an den aus 1 M 24, 20; Ps. 141, 8 S. 554 citirten Pielformen Analogien hat] einem Qal wie חָרַח gleichstellte. Das Perfect der fraglichen Form sei חָרַח oder חֹרַח und, wenn es vollständig wäre, חֹרְחַח. So ist er wegen des Pathach auch im WB. s. v. חרה geneigt, für jene Hithpaelformen eine Wurzel חרה anzunehmen, und dazu stellt er die jetzt fragliche Form pag. 416.

Hoq̄tal. Mit straffem Silbenschluss und daraus hervorgegangener Dehnung des Vocals findet sich חֹלְחָה (er ist zum Aufsteigen gebracht worden [in verschiedener Beziehung]) Ri. 6, 28; 2 Chr. 20, 34 und חֹלְחָה bei Athnach Nah. 2, 8; vgl.

über die Erscheinung S. 250 f. 262. 556. Mit lockerem Silbenschluss  $\text{הִחַלְתִּי}$  (ich bin zum Aushalten des Krankseins [zum  $\text{הִחַלָּה}$  im direct-causativen Sinne] gebracht worden) 1 Kg. 22, 34 etc.

### b) Verba mediae gutturalis und ל"ה.

Solcher Verba sind folgende vorhanden:  $\text{נָפַח}$  anschwellen, begehren;  $\text{נָפַח}$  hohl sein, sich wölben, sich erheben;  $\text{נָפַח}$  weichen;  $\text{נָפַח}$  brüllen [vom Rinde];  $\text{נָפַח}$  dahinstossen, dahintreiben, schweben;  $\text{נָפַח}$  stossen;  $\text{נָפַח}$  stossen, schießen;  $\text{נָפַח}$  irren;  $\text{נָפַח}$  heftig anfahren, kleinmüthig machen;  $\text{נָפַח}$  matt sein;  $\text{נָפַח}$  lechzen, müde werden;  $\text{נָפַח}$  ermüdet, erschöpft sein;  $\text{נָפַח}$  I streichen, stossen, abstreichen, abwischen, wegwischen = tilgen;  $\text{נָפַח}$  II markig sein;  $\text{נָפַח}$  abkehren;  $\text{נָפַח}$  laufen, stürzen, reissend sein;  $\text{נָפַח}$  spalten, gespalten sein, eine häufige Spaltung machen, nämlich mit dem Mund, um zu athmen, hauchen, blasen;  $\text{נָפַח}$  klaffen, nach Luft schnappen, keuchen, zischeln;  $\text{נָפַח}$  beugen (= umschütten), gekrümmt sein, sich neigen, mit zurückgebogenem Halse einhergehen;  $\text{נָפַח}$  matt, stumpf werden;  $\text{נָפַח}$  sehen;  $\text{נָפַח}$  beben;  $\text{נָפַח}$  weiden;  $\text{נָפַח}$  schwimmen;  $\text{נָפַח}$  I lärmern, toben, rauschen, krachend zusammenstürzen, verwüstet werden;  $\text{נָפַח}$  II mit den Augen umherstreichen, -streifen, gucken, blicken;  $\text{נָפַח}$  sich bücken;  $\text{נָפַח}$  mit den Augen umherstreifen, gucken, blicken;  $\text{נָפַח}$  bezeichnen;  $\text{נָפַח}$  irren.

Qal. Perfect. —  $\text{נָפַח}$  5 M 34, 7;  $\text{נָפַח}$  Spr. 30, 20;  $\text{נָפַח}$  1 M 38, 14 etc.; vgl.  $\text{נָפַח}$  (sie hat dich gesehen) Hi. 42, 5 mit Silluq bei der Vorletzten, also auf dieser betont. — In  $\text{נָפַח}$  Hes. 16, 50 haben die Punctatoren nach Ew. § 190, c, Anm. die 2. sg. fm. verkannt; aber diess ist nicht wahrscheinlich; vgl. dass auch das Trg. „wie es war offenhart vor mir“ und die LXX:  $\text{ἐνώπιον}$  die 1. sg. bieten. — Von  $\text{נָפַח}$  I  $\text{נָפַח}$  (sind wüste geworden) Jes. 6, 11.

Imperfect. —  $\text{נָפַח}$  Hi. 10, 16;  $\text{נָפַח}$  Hos. 5, 13;  $\text{נָפַח}$  Hi. 6, 5;  $\text{נָפַח}$  Jr. 48, 40; 49, 22;  $\text{נָפַח}$  Jes. 42, 4;  $\text{נָפַח}$  2 Kg. 21, 13;  $\text{נָפַח}$ ;  $\text{נָפַח}$ ;  $\text{נָפַח}$ ;  $\text{נָפַח}$ ;  $\text{נָפַח}$  —  $\text{נָפַח}$  Jes. 64, 1;  $\text{נָפַח}$  Hi. 4, 2. —  $\text{נָפַח}$  Jes. 60, 5 ist eine falsche Lesart nach Elias Levita z. Qimchi, WB. s. v.; J. H. Michaelis und Baer-Delitzsch z. St. Bei Hahn steht falsch 1 M 18, 21  $\text{נָפַח}$ ;  $\text{נָפַח}$  1 M 6, 7;  $\text{נָפַח}$  Jes. 42, 14; bemerke noch  $\text{נָפַח}$  2 M 33, 20 und  $\text{נָפַח}$  4 M 22, 33 mit dem Vocalstammauslaut des Perfects; oben S. 224. —  $\text{נָפַח}$  ist Ps. 78, 72 mit Baer-Delitzsch (schon 1861) zu lesen

und nicht mit Pathach unter Jod, nach welcher auch vorkommenden Lesart die Stelle zu Hiqtıl gezogen ist von Ges. Thes. und noch Mühlau-Volck. — ילֵאֵי 1 M 19, 11. — תִּרְדֵּי Jes. 44, 8 ist nach seiner scriptio ohne Metheg zu einem רִדֵּי zu ziehen mit Qimchi, WB. s. v.; Hitzig z. St.; Bö. II. S. 444; Mühlau-Volck; vgl. oben S. 544 über Hi. 16, 11; nicht zu einem יִרְדֵּי mit Ges. Thes.; und mit Olsh. § 240, d תִּרְדֵּיבִי zu lesen, ist kein Anlass. — Ueber die Abwesenheit des Metheg bei יִרְאֵי vgl. unten § 42, 10, d. — תִּבְעִיךָ Jes. 21, 12 mit bewahrtem י und zwar mit Vortonqames, obgleich ausser Pausa [bei Bö. II. S. 405 steht es falsch mit Silluq]. — 3. plur. fem. תִּקְרִיךָ Jr. 31, 29; Hes. 18, 2; aber תִּרְאִיךָ Mi. 7, 10, vgl. Baer-Delitzsch z. St., mit Dg. f. orthoconsonanticum nonpausale [S. 53]; — wieder regelrecht תִּשְׁעִיךָ Jes. 32, 3, wo שְׁעָה die Bedeutung des „blossen Guckens“ des „Starrblickens“ hat. Es genügt, diesen Bedeutungsübergang anzunehmen, und wegen des Parallelismus ist diess wahrscheinlich. Denn dieser heisst „und die Ohren Hörender werden steif = aufmerksam sein“, also nicht „und die Ohren Hörender werden geöffnet sein“. Wäre der Parallelismus dieser, dann wäre es wahrscheinlicher, dass שְׁעָה hier bedeutete „verklebt sein“.

וַיִּרְאוּ Mi. 7, 10. — Oben S. 547 ist bei der Form וַיִּרְאוּ Ri. 5, 29 die Darstellung der Ansicht Qimchi's bei Seite gelassen worden, damit dieselbe hier im Zusammenhang vorgeführt werde. Ueber וַיִּרְאוּ sagt er WB. s. v. וַיִּרְאוּ: „Deutung: Die eine von ihren [der Mutter Sissera's] Fürstinnen hob es an, und sie liess ihre Worte zu ihr zurückkehren. Aber es ist zu deuten וַיִּרְאוּ als Form der weiblichen Mehrheit, und es tritt das ם mit Dagesch auf, wie [in] וַיִּרְאוּהָ, und die Deutung „und sie liess ihre Worte zu ihr zurückkehren“ beziehen sich bei dieser Auffassung auf die Person [die vielen weiblichen Subjecte von וַיִּרְאוּ] selbst“. — Ueber וַיִּרְאוּ sagt er WB. s. v. bloss „Das ם mit Dagesch, was nicht gemäss der Norm ist“. Im Mikhlol 112. 113 sagt er: „Das ם mit Dagesch, was nicht gemäss der Norm ist; denn es ist nicht Norm beim ם des weiblichen Plurals, dass es immer dageschirt werde; sondern [das dageschirte ם] ist das ם des weiblichen Objectes, wie das ם von וַיִּשְׁמְלוּהָ [Jes. 26, 5] etc. Aber das ם des weiblichen Plural ist immer unbeschwert (קָלָה), wie וַיִּרְאוּהָ [Jes. 33, 20; die Concordanz führt diese Form zwölfmal, ausser Mi. 7, 10, auf]. Und im übrigen habe ich schon diess alles bei den starken Verben geschrieben“. Damit bezieht er sich auf fol. 34, b zurück: „אִתְּכֶם etc.; und es findet sich in correcten Büchern אִתְּכֶם

1 M 30 [oben S. 420], das  $\text{נ}$  mit Sere, und es kommt einmal das  $\text{:}$  raphirt vor [in]  $\text{רָפְּחִירְתִּי}$  Hes. 4 [oben S. 496 f.]. Und das Normale von ihnen allen [allen diesen Formen] wäre, dass das  $\text{:}$  quiescirte und das  $\text{ן}$  qamesirt wäre:  $\text{רָפְּחִירְתִּי}$  etc., wie  $\text{יִסְבְּבוּרִי}$  [oben S. 359],  $\text{יִצְחָקִי}$  [oben S. 310; 5 M 32, 10]“. Endlich ganz deutlich sagt, während Raschi die Worte nicht berührt, Qimchi im Com. z. St.: „Das  $\text{:}$  ist dageschirt, was gegen die Gewohnheit ist; sondern wenn es so ist, so ist  $\text{נ}$  das Object; er hat [also] gesagt: mein Auge sieht auf meine Feindin nach meiner Neigung und meinem Gefallen; denn jetzt, wenn mir der Rächer kommt, so wird sie zum Zertretplatz, wie der Schmutz der Strassen, und so hat mein Auge auf meine Feindin gesehen“. — Er kann aber mit dieser Deutung des Punctes im  $\text{:}$  von Mi. 7, 10, so auffallend derselbe auch ist, nicht das Richtige getroffen haben, denn vorher ist  $\text{עֵינִי}$  punctirt, und das Object zu  $\text{רָאִיתִי}$  folgt unmittelbar in  $\text{בָּהּ}$ . Auch hat das Targum übersetzt:  $\text{עֵינִי בָּהּ}$  — meine Augen werden sehen; ebenso die LXX:  $\text{o\`i \phi\`e\phi\`a\lambda\`m\`ol \mu\`ou \epsilon\nu\phi\`o\r\nu\tau\`ai \alpha\nu\tau\`h\`n}$ . — Richtig sagt also § 55 der Dikduke ha-teamim: „Wisse, dass jedes Wort in der Schrift, welches auf  $\text{נ}$  ausgeht, wenn es lehrt und erscheint bei einer Form des Plurals, stets raphirt ist (auch bei  $\text{מִנָּה}$ ); ausser den folgenden erwähnten, welche eine Form des Plurals sind und doch mit Dagesch stehen:  $\text{חַנּוּכָה}$  Ri. 5, 29;  $\text{חֲסִידָה}$  Hes. 32, 16 [oben S. 453 f.];  $\text{חֲרִידָה}$  Mi. 7, 10. Und jede Singularform ist dageschirt:  $\text{חֲכִילָה}$  1 M 6, 16 etc.; ausser  $\text{חֲסִידָה}$  2 M 1, 10 [vgl. unten § 42 nach dem Register] und  $\text{חַנּוּכָה}$  Hes. 4, 12 [oben S. 496 f.]“.

Jussiv und Impf. consecutivum.  $\text{יִרְאֶה}$  Ps. 18, 11;  $\text{יִתְּלֵא}$  Hi. 4, 5;  $\text{יִרְאֶה}$  2 M 5, 21 etc.,  $\text{יִתְּלֵא}$  Obad. 12 etc.,  $\text{יִרְאֶה}$  Jes. 41, 28, [ $\text{יִרְאֶה}$ ]; Impf. consec. aber  $\text{יִרְאֶה}$  1 M 1, 4 etc.,  $\text{יִתְּלֵא}$  1 M 3, 6; Neh. 9, 9,  $\text{יִרְאֶה}$  1 M 31, 10 etc. [ $\text{יִרְאֶה}$ ]; also nur in der 3. sg. m. wird nicht die regelrechte Form des Jussiv zur Bildung des Impf. consec. verwendet, sondern eine ältere Form des Indicativ mit bewahrtem ursprünglichem  $\alpha$  beim Präformativ; aber daneben kommt hinter  $\text{נ}$  consecutivum auch der unveränderte Indicativ vor:  $\text{יִרְאֶה}$  1 Sm. 17, 42; 2 Kg. 5, 21; bei den andern Personen öfter; und nur  $\text{יִתְּלֵא}$  1 Sm. 10, 14 und zwar nur dort. — Die andern mittleren Gutturale haben aber sich ein homorganes  $\alpha$  erzeugt:  $\text{יִתְּלֵא}$  Hi. 17, 7;  $\text{יִתְּלֵא}$  1 M 47, 13; —  $\text{יִתְּלֵא}$  1 M 7, 23 (vgl. Qimchi 113, a; WB. s. v.; Michaelis und Baer-Delitzsch z. St. und Delitzsch, Commentar S. 217 f.) auf der Vorletzten betont, wie der dabei stehende Accent Geresch (Nr. 13 des pro-saischen Systems; oben S. 77) angiebt. Also schon der Betonung

nach ist die Form nicht יִיחַד zu lesen, das auf der Letzten accentuirt sein müsste. Also ist die Form nicht Impf. consec. Ni., was allerdings der Construction nach stehen könnte und der Form nach wirklich so vorkommt; vgl. S. 562 beim Ni. — יָרַע Hi. 20, 26; יִיחַד 1 M 4, 4; יִיחַד 2. sg. m. Spr. 7, 25; יִיחַד 3. sg. fm. 1 M 21, 14.

Gerade, wo der Jussiv Qal verbi ראא unter den 8 Malen, welche er vorkommt, zum ersten Mal gelesen wird, 1 M 41, 33, wird er auf Ultima betont und in einem Theil der Tradition auch noch in Ultima mit Sere geschrieben; so J. H. Michaelis und Baer-Delitzsch z. St. Qimchi 121, b erwähnt nur die Milrabetonung; diese aber bezeugt er auch von ראא Mi. 7, 10; Sach. 9, 5; nur als Milra bezeichnet er die drei Formen auch im Com. z. Mi. 7, 10 und Sach. 9, 5; vom Sere sagt er nichts.

Der Cohortativ bietet hier wieder ein Beispiel in אֶשְׁכֵּחַ Ps. 119, 117. Qimchi sieht Mikhlol 91, a das Qames gadol als einen Verwandten des Pathach qaton [Segol] an, wie es beim Imperativ z. B. יִדְעָה Spr. 24, 14 sich zeige, vgl. oben S. 422. 508; also betrachtet er unsere Form als Indicativ. Elias Levita bemerkt aber, dass die Form Cohortativ sei. Als Indicativ zählt Qimchi die Form auch 113, a auf, indem er einfach sagt „mit Qames anstatt Segol“; WB. s. v. „Qames Variante von Segol“.

Beim Imperativ bemerke יִדְעָה Jes. 21, 12, wo der Ton durch נִסִּיב אַחֲרָיו auf die Vorletzte geschoben sein könnte.

Infinitivus cstr. Bemerke ראא 1 M 48, 11; aber gewöhnlich ראית, wie שָׁחַת Jes. 25, 11; einmal רָאָה Hes. 28, 17; — absolutus: רָאָה Ps. 118, 13; רָאָה 1 Sm. 6, 12; ראא und ראו; einmal ראית Jes. 42, 20 Qeri, vielleicht zum Anklang an das folgende רְבוֹת.

Participium: z. B. יִדְעָה Ps. 35, 5; שָׁחַת Jes. 25, 11; — dass in dem Brunnennamen Beer lachaj roi selber 1 M 16, 14; 24, 62; 25, 11 d. h. in dem vor der Cap. 16 erzählten Geschichte als schon bestehend angenommenen Namen die Form ראי nur alte Form für ראא ohne Suffix sei, wie Bö. II. S. 53. 406 meint, kann nicht angenommen werden, weil sonst hinter dem determinirten lachaj auch haroi erwartet werden müsste. — Auch ראא בם ([jeder,] der auf sie sieht) Ps. 64, 9 ist nicht (vgl. oben S. 537) ein Status absolutus des Particips, also ein Beweis, dass dieser auch mit Sere gesprochen worden wäre (wie Qimchi

111, b meinte), sondern kann als Beispiel von der Erscheinung gefasst werden, dass zwischen Status cstr. und dem regierenden Nomen auch eine Präposition stehen kann. Vgl. zwar nicht unsern Fall, aber ganz parallele bei Ges. Lgb. § 176: Jr. 33, 22; Ri. 5, 10. סָעָה (רִיחַ) = ein daher stürzender, reissender Wind Ps. 55, 9. Es ist nicht mit den LXX (ὀλιγοπιστία) auf psychologische Erschütterung zu beziehen.

Niqtal. — Perf. נִכְחָה (und angefahren = niedergedonnert (attonitus), eingeschüchtert wird sein) Dn. 11, 30; נִכְחִיתִי Jes. 1, 14; נִכְחָה 1 M 48, 3 etc., נִכְחָתָה (conspicuum se praeberere) 1 M 9, 14; Ri. 19, 30. — Imperfect: יִנְחָה Spr. 14, 32; נִכְחָה 3. sg. fem. Spr. 6, 33; נִכְחָתָה 3. sg. fem. (sie wird in sich zusammenkrachen) Jes. 6, 11; יִנְחָיו (sie werden zusammengekracht: krachen in sich zusammen) Jes. 17, 12 in grosser, v. 13 in kleiner Pausa; נִכְחָה mit Ersatzdehnung 1 M 22, 14 etc. — Jussiv und Impf. consecutivum: אֶל־נִכְחָה (nicht möge sie ausgetilgt werden) Ps. 109, 14 bei Silluq; während v. 13 יִנְחָה (er möge ausgetilgt werden) sein kurzes *a* der Neigung des ה zu virtueller Verdoppelung (vgl. nur אָחִים, אָחֵר) verdankt. — יִנְחָה 2 M 34, 3; 3 M 9, 6, נִכְחָה 1 M 12, 7 etc.; apocopirt bloss noch נִכְחָה und zwar nur 2 M 6, 3. — Imperativus: הִנְחָה (zeige dich!) 1 Kg. 18, 1 ist überhaupt die einzige Imperativform 2. sg. m., welche im Ni. der לִי vorkommt (Bö. II. S. 174). — Infinitivus: הִנְחָה Jes. 19, 14; הִנְחָה 3 M 13, 14 etc.; aber auch zweimal הִנְחָה Ri. 13, 21; 1 Sm. 3, 21. — Participium; נִכְחָה (eingeschüchtert) Ps. 109, 16, dort im Status cstr. mit לִבִּי; נִכְחָה 1 M 12, 7; 35, 1.

Intensivstämme: Neben כָּדָה 1 Sm. 3, 13; כָּדָה Hes. 21, 12 (direct-causativ in zweifachem Sinne) nahm Ges. Thes. auch für 3 M 13, 6. 56 ein Piel כָּדָה an und wollte es aus dem Parallelismus erweisen; aber ich glaube nicht, dass der Nachweis zwingend ist, und es bleibt immer unwahrscheinlich, dass in demselben Tempus und bei derselben Bedeutung in einem Verb mediae gutturalis sollte doppelte Aussprache existirt haben. Bö. § 1078 und Mühlau-Volck s. v. haben zwar der Ansicht von Ges. beigestimmt; ja letztere haben das Verb auch für die Verse 21. 26. 28 angenommen, in denen Gesenius das Adjectiv anerkannte, welches v. 39 steht. Aber Olsh. 246, b führt richtig nur כָּדָה auf; ebenso Stade § 387, a. Auch Qimchi, WB. s. v. hat, weil die mit ה in der Mitte Chireq [meist] hätten und gerade auch כָּדָה vorkomme, sich dafür entschieden, dass in כָּדָה הִנְחָה



v. 6 das תִּצָּר (Adj.) vorliege, obgleich נָצַר ein masculines Wort sei; es stehe ja vielleicht als Fem. v. 9, wenn da nicht das תִּצָּר auf צָרָה sich zurückbeziehe. — Mit virtueller Verdoppelung auch וְסִחִיתִי (und ich werde wegkehren) Hes 26, 4; aber mit Ersatzdehnung קָקַה 3. sg. m. (stumpf sein) Pred. 10, 10; וְצָקְהוּ [ich werde schicken (Fass)beuger, -umschütter], und sie werden es beugen = umköpfen, umschütten Jer. 48, 12; רָצָה Ri. 14, 20 ist aber Denominativ von רָצָה (Genosse, Freund), also: sich Jemanden zum Freunde machen. — תִּחְצֹר (ihr sollt mit Zeichen versehen d. h. mit Marksteinen abgrenzen) 4 M 34, 7 f. stammt von חָצַר und nicht von חָצָה III (vgl. dagegen Ges. Thes. pag. 39 s.), wie die Form v. 10, welche unten 6, c erwähnt ist. — Etwas ähnliches erwähnt schon Qimchi, WB. s. v. חָצַר: „חָצַר; Deutung: ihr sollt abgrenzen; und vielleicht ist das ח eine Abwechselung für ו, wie Rabbi Juda schrieb“. Aber damit ist nur auf den Zusammenhang dieses Verbs חָצַר mit חָצָה hingewiesen. Nur diess will er auch Mikhlol 122, a betonen: „חָצַר; wir sagen, dass von diesem Stamm (עָקַר) sei חָ; oder es ist dessen Wurzel חָצָה von חָצִית Hes. 9, 4, und es tritt ח als Abwechselung für ו auf“.

Quttal. — Mit virtueller Verdoppelung: מְמַחֵם Jes. 25, 6 von מָחָה II; Ges. Thes. „[pinguedines] emedullatae i. e. e medulla ossium depromptae“; er nimmt also Pual im privativen Sinne; aber Mühlau-Volck bemerken richtig, dass, da Pual sonst nicht privativen Sinne habe, derselbe auch hier nicht angenommen werden könne; daher übersetzen sie „medullosa“, markige [Fettspeisen]. — Die Form hat eine Spur des dritten Stammconsonanten; Bö. § 1073, 2, IV; Ew. § 115, d; 189, e; Olsh. § 206, e „von der Grundform ausgehend“; Ges.-Kautzsch § 93, 3, 3. — Auffallenderweise ist diese virtuelle Verdoppelung geblieben und keine Ersatzdehnung eingetreten vor ח in חָחִי (sie wurden gesehen) Hi. 33, 21. Ich habe schon S. 41 den Punct unter ח für einen Hinweis auf die virtuelle Verdoppelung erklärt mit Qimchi, WB. s. v. „und das ח ist dageschirt“ und Olsh. § 81, d, also für Dag. f., wie dasselbe auch einige Male im ח steht; nicht ist derselbe für Mappiq zu halten mit Ges. Lgb. S. 97 und Thes. s. v. („Dag. f. vel, quod malim, Mappiq“); Ges.-Kautzsch § 14; Stade § 42, b, denn hinter ח brauchte der Consonantenwerth des ח nicht hervorgehoben zu werden; auch nicht für Zeichen der aramäischen Aussprache des ח zwischen zwei Vocalen

wie *j*, was Ew. § 21, e annimmt. — Mit Ersatzdehnung **דָּוָר** (sie sind niedergestossen) Ps. 36, 13. Olsh. § 250, a hat diese Form auf der Vorletzten betont und bemerkt „Mit zurückgezogenem Accente, wie es scheint, wegen des grösseren Pausalaccentes“; und Müller § 290, k schreibt: „דָּוָר Ps. 36, 13 in p.“. Aber es trägt Rebia mugrasch auf Ultima bei Mich., Baer (anders Hahn) und es gilt der Satz von Baer, Psalmi 1861, p. 13 (= editio 1880, p. 11): „Si accentus nota duplici constat, semper posterior tonum indicat“, und er zählt unter den Beispielen auch eins auf, das Rebia mugrasch trägt. [Vgl. noch die oben S. 386 über Hi. 32, 6 gemachte Bemerkung]. Ges. Thes.; Bō. II. S. 367 etc.; Mühlau-Volck; Stade § 415, b haben daher richtig nichts von einer abweichenden Betonung erwähnt. Und Qimchi, WB. s. v. **דָּוָר** sagt sogar ausdrücklich: „So haben wir es in correcten Büchern als Milra gefunden. Und Rabbi Juda schrieb es zu den Verben mit ruhendem mittlerem Stammconsonanten“. Aber diess war nur eine Verkennung der Form wegen der Ersatzdehnung.

Hithqattel. — **הִתְרָאָה** (sich umsehen = zaudern) 1 M 42, 1; Cohortativ ohne *ā* **נִתְרָאָה** „wir wollen uns Auge in Auge sehen = mit einander messen im Kampfe“ 2 Kg. 14, 8; ebenso Impf. consec. **נִתְרָאָה** v. 11. — **אַל־תִּתְרַעַרְעַר** (nicht mögest du dich befreunden [mit einem Zornmüthigen]) Spr. 22, 24, Reflexiv von jenem S. 563 erwähnten Qi. aus Ri. 14, 20; mit virtueller Verdoppelung des *ר*. — Von **שָׂאָה** II ein Hithqa. mit Metathesis des Dentalen und Sibilanten: **מִשְׂתַּאָּה לָּהּ** (er war sich umblickend nach ihr) 1 M 24, 21; mit Sere (Qimchi, WB. s. v. **שָׂאָה**); also falsch mit Segol bei Ges. Thes., obgleich er die ganze Phrase mit dem folgenden **לָּהּ** abdruckt. Olsh. § 209, a erklärt die Form richtig für Status cstr. und ebenso § 270, a; Bō. § 1075, 3; (Müller § 290, p); Stade § 288; Delitzsch z. St., welcher treffend auf die Parallele Ps. 64, 9 [oben S. 561] verweist. Weder Ges. Lgb. § 176, noch Ew. § 289, b, worauf Dillmann z. St. verweist, noch Nägelsbach § 63, 4, c, noch Ges.-Kautzsch § 116, 1 haben diesen Fall in der Syntax erwähnt. Ueber Qimchi's Annahme eines Sere im Stat. absolutus des Particips vgl. oben S. 537. — Als Hithqa. mit Metathesis wird auch gewöhnlich gefasst **אַל־תִּשְׂתַּחֲוֶה** (sieh dich nicht um, nämlich ängstlich!) Jes. 41, 10. Die Schreibweise mit Qames fordert ausdrücklich Qimchi 118, a: „**תִּתְרַעַרְעַר** etc.: desswegen weil sie, als sie unapocopirt waren, waren gamesirt

zur Compensirung des Dagesch in ihnen **תִּתְּנוּ**, so sind sie auch, als si apocopirt waren, qamesirt aufgetreten; und ebenso **תִּשְׁתַּחֲוּ**, welches sein sollte **תִּשְׁתַּחֲוּהוּ**. Biesenthal und Lebrecht haben also unrichtig im WB. s. v. **שָׁחָה** mit Pathach **שָׁחָה** drucken lassen. Und davon wird auch gewöhnlich abgeleitet **תִּשְׁתַּחֲוּהוּ** Jes. 41, 23 und übersetzt „damit wir uns einander ansehen, nämlich verwundert, vgl. S. 559 beim Qal die Form aus Jes. 32, 3; so besser als mit Nägelsbach „so wollen wir uns mit einander messen“. Da gilt es aber, [Müller § 290, m betont unrichtig auf Ultima] die abweichende Betonung und Vocalisirung zu erklären. Qimchi, WB. s. v. **שָׁחָה** erwähnt sie nicht, sondern sagt bloss gemäss seiner allgemeinen Verkennung des Cohortativs bei den ל"ו: „Mit Qames das ו anstatt Segol“. Olsh. § 228, b notirt bloss die auffallende Betonung; ebenso Stade § 480, c; 589, c. Bö. § 1075, 4 will sie aus „dem Ungewohnten der Form“ erklären. Aber das ist unwahrscheinlich; denn bei **שָׁחָה** Ps. 119, 117, vgl. S. 561 beim Qal, ist auch keine auffallende Betonung angewendet. Wegen der formalen Schwierigkeit habe ich oben S. 377 f. eine andere Ableitung in Vorschlag gebracht.

Seltene Intensivstämme. Qitlél (Pilel), Ptc. im Status cstr. Plur. von **נָחָה** ist **נִכְחָה** (Stossende, Schiessende [des Bogens = mit dem Bogen]) 1 M 21, 16. Nach dem Vorgang von Rabbi Jona hatte auch Qim. die Ahnung eines solchen Pilel, nur dass unrichtig ein **נָחָה** statt **נִכְחָה** vorausgesetzt ist im WB. s. v. — Hithqatlél (Hithpalel) mit Metathesis von **נָחָה** ist **תִּשְׁתַּחֲוּהוּ** (sich verneigen); Impf. **תִּשְׁתַּחֲוּהוּ** 3. plur. masc. **תִּשְׁתַּחֲוּהוּ**; Jussiv: für **תִּשְׁתַּחֲוּהוּ**, da kein ו vocallos am Wortende stehen kann, **תִּשְׁתַּחֲוּהוּ**; so als die 3. sg. m.; nur ist missbräuchlich oder der Kürze wegen diese Form auch für den Plural geschrieben, aber vom Qeri beseitigt: 1 M 27, 29; 43, 28; 1 Kg. 9, 9; aber die 3. plur. wieder (mit ו consec.) **תִּשְׁתַּחֲוּהוּ**. Bei diesen Formen hatte Qimchi 122, a ein ganz deutliches Bewusstsein von ihrer Entstehung, vgl.: „**שָׁחָה**; und als Hithpael davon hat man es gesagt mit der Verdoppelung des letzten Stammconsonanten, indem man ihn erst als sichtbaren und dann als quiescirenden auftreten liess“. — Inf. **תִּשְׁתַּחֲוּהוּ**; einmal **תִּשְׁתַּחֲוּהוּ**, vielmehr 2 Kg. 5, 18 steht mit Suffix **תִּשְׁתַּחֲוּהוּ**. Qimchi erwähnt es nur im WB. s. v. **שָׁחָה** einfach als Nomen (שם). Man kann aber nicht mit Olsh. § 96, b und 195, b dieses als einen Fall der

Erscheinung aufführen, dass das Suffix der 1. sing. tonlos sei; denn es folgt dort ein einsilbiges Wort, also können wir nur sagen, dass נָסֹבֵן אַחֲרַי vorliege. Abgesehen davon ist aber kein Zweifel, dass die Form aramäisch sei. So Röd. Thes.; Mühlau-Volck s. v.; und man kann jedenfalls nicht mit Bö. II. S. 224 die Form aus dem Sprachleben selbst als einen Ephraimismus, oder mit Ew. § 156, d für Hebr. mit einfacher Femininendung erklären. Vielmehr urtheilt Olsh. § 195, b richtig, dass ursprünglich die regelrechte Form מִשְׁתַּחֲוִיִּיתִי beabsichtigt war, dass aber nach Verschreibung des zweiten ך eine aramäische Bildung punctirt worden sei. — Particip: מִשְׁתַּחֲוִיָּהּ. — יָרְפוּ מִשְׁתַּחֲוִיָּהּ Hes. 8, 16 „und sie verneigten sich [nach Osten gegen die Sonne]“ ist forma mixta, wie Qimchi 122, a sagt „zusammengesetzt aus מִשְׁתַּחֲוִיָּהּ und יָרְפוּ; und der Sinn der Zusammensetzung ist: Es sagte der Prophet, dass er sie, die Männer, fand als sich verneigende nach Osten zur Sonne, und er sagte zu den Versammelten nach Art einer Frage „ihr verneigt euch“, und gemischt ist das Wort aus zwei Wörtern, um den Sinn abzukürzen; und mein H. Vater s. G. sagte, das ך sei der Zusatzbuchstabe ה von הִשְׁתַּחֲוִיָּהּ und zur Erscheinung gekommen, wie in צָהָה Ps. 8, 8 etc.“. Dieselben Worte über seine eigene Erklärung hat Qimchi im WB. s. v. שָׁחָה. Ges. Lgb. S. 464 hat die Form in die dritte Classe [vgl. oben S. 160] gebracht, weil er die Form für ein Versehen anstatt מִשְׁתַּחֲוִיָּהּ erklärte, welches durch das vorausgehende Pronomen der dritten Person pluralis verlangt wird. Er hat auch hinzugesetzt, dass die Form nicht aramäische Flexion des Particips sein könne, weil sie sonst מִשְׁתַּחֲוִיָּהּ heißen müsse. Er hat für möglich gehalten, dass der auch sonst grammatisch incorrecte Prophet Hesekiel selbst die Form geschrieben habe. Ew. aber § 118, d hält es selbst bei einem so kühnen Schriftsteller wie Hes. nicht für möglich und erklärt desshalb die Form für Schreibfehler. So auch Röd. im Index analyt. z. Thes. „Das versteht sich von selbst“, sagt Olsh. § 272, b. Bö. II. S. 404: „Eine durch Glossen verderbte Lesart“. Mühlau-Volck im analyt. Anh.: „Wahrscheinlich Versehen des Concipienten oder der Abschreiber“. Stade § 451 „ist Schreibfehler“; ebenso Smend z. St. Ich erlaube mir aber doch einen Hinweis auf den Uebergang von der besprochenen in die angesprochene Person, welcher oben S. 540 bei Jr. 3, 6 vorkam. Mir scheint die Möglichkeit vorhanden zu sein, dass beim Vor-

lesen dieser Stellen ein Uebergang in die angeredete Person gemacht wurde, damit die Zuhörer die Stellen leichter auf sich bezögen, sich um so mehr in ihren Vorfahren getroffen fühlten. — Es scheint auch in der That der Erwähnung werth, was Raschi z. St. bemerkt: „Im Talmud jeruschalmi [ist es erklärt als] מִשְׁחִיתִים הָיִיכָל וּמִשְׁחִיִּים“, und was auch Qimchi im Com. z. St. zu seiner oben gegebenen Auffassung hinzufügt: „Und Jonathan deutete das Wort als zusammengesetzt aus מִשְׁחִיִּים וּמִשְׁחִיִּים, indem er übersetzte מִתְחַבְּלִין סָבִיב, und so ist es in den Worten unserer Vorfahren: לְחַפּוֹה מִשְׁחִיִּים וּמִשְׁחִיִּים“. Dann bezeichnete also ח keine Wendung zum verbum finitum.

Causativstämme. Perf. הִסְעִי Hes. 13, 10 (sie haben abirren lassen); הִלְאֵנִי Hi. 16, 7 bei Athnach; הִלְאָה (sie hat müde gemacht) Hes. 24, 12, also eine unverlängerte 3. sg. fm.; הִלְאֵהָ Mi. 6, 3, das ל scheint bei dieser Form, wo kein Qames folgt, die Erhöhung zu i hin veranlasst zu haben; vgl. oben S. 545, Qittel (2 M 33, 3); — הִרְאָה 1 M 41, 28 etc., zwar הִרְאֵנִי 2 Kg. 8, 13 ausser Pausa, aber immer mit *hā*, wenn in der folgenden Silbe Qames steht, wie הִרְאֵנִי Hes. 11, 25 in Pausa und sogar הִרְאָה 5 M 4, 36. — הִרְאֵיתִי Perf. consec. Nah. 3, 5 (Qim. 115, b; WB. s. v. „gegen die Gewohnheit“) kann man nur mit Ew. § 234, e; Olsh. § 255, g; (Bö. II. S. 205 erwähnt die Form nur) zu der Erscheinung stellen, dass bei Hiqtilformen von Verbis I. gutt. hinter Wav consec. sich der alte *a*-laut erhalten hat, vgl. oben S. 237. 243. 251. 556. — Imperfect: vgl. הִלְאֵהָ Jr. 12, 5; הִרְאָה etc.; אֶשְׁחֹה (ich lasse schwimmen = ich schwemme) Ps. 6, 7; יִחְצֶה.

אֶפְחֹה (ich werde sie weghauchen) 5 M 32, 26. So Ges. Lgb. S. 433; Thes. s. v.; Röd. im Index analyt.; Ew. § 252, a; Olsh. § 257, e; Bö. II. S. 12. 433; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 58, 1; 75, Anm. 19 (Stade hat die Form nicht). Da hat also das Impf. seine Endung *aj*, *ai*, *ē* vor dem Suffix bewahrt, wie diess die Nomina von ל"ה öfter gethan haben, vgl. נִפְחִים (expansor eorum) Jes. 42, 5, welches ebenso Sing. ist, wie das vorausgehende זִרְא. Noch deutlicher: Diese Verbalform hat als vocalisch auslautende ebenso das Suffix הָם an sich genommen, wie vocalisch auslautende Nomina z. B. אֲבִיהֶם, und nicht הָם, welches an consonantisch auslautende Formen tritt. Weil aber unter den Formen des verbum finitum die 5 M 32, 26 stehende den Vocalauslaut allein zeigt, ist sie umgedeutet vom Samaritaner und Onk. in אֶפְחֵי הָם; רִנְיָי לְיִהוֹן; Vulgata

אִיבִּינָא ubinam sunt? Aber Qimchi leitet die Form richtig von אָבָא ab; vgl. 119, a: „אָבָא oder mit ה וּב, wie 'א 5 M 32 vom Hiqtıl“; WB. s. v. אָבָא „und das Hiqtıl hiervon ist 'א; Deutung: ich werde sie zertheilen (אָבָא) nach jeder Seite (אָבָא)“. Von אָבָא leitet die Form jedenfalls auch R. Schröter in Merx' Archiv, S. 460—62 ab, nur dass er dem אָבָא die Bedeutung nicht des „Blasens“, sondern des „Zerspaltens, Vernichtens“ giebt.

Jussiv und Impf. consec. Von מְרַחֵם das Hi. direct-causativ „das Wegwischen, Vertilgen ausüben = austilgen“. Davon regelmässig מְרַחֵם אֱלֹהֵינוּ Neh. 13, 14.

מְרַחֵם kommt Jr. 18, 23 in Anrede an Gott vor. Es ist aber an dieser Stelle ohne Zweifel aus Versehen das ׀ hinangeschrieben worden, welches in der nächsten Form מְרַחֵם fehlt (vgl. oben S. 540 über Jr. 3, 6). Auf diese Erklärung leitet bestimmt der Umstand hin, dass in der Tradition sich sogar die Betonung und das ׀ der regelmässigen verkürzten Form erhalten hat. Denn wäre die Form von vorn herein unverkürzt gewesen (und mit der ungewöhnlichen Endung ׀ versehen), so hätte sie מְרַחֵם heißen müssen, und das ׀ bei der unverkürzten Form in Pausa hat Bö. II. 424 nur rechtfertigen können, indem er diese eine Form, welcher er das Qal מְרַחֵם zu Grunde legte, mit Formen zusammenbrachte, welche nach einer allgemeinen Regel dieses ׀ haben (מְרַחֵם etc.). Also in vollkommen bewusster Weise deutet die Tradition durch die Aussprache auf einen Fehler im Consonantentext hin. — Qimchi 120, b: מְרַחֵם; das ה, der dritte Stammbuchstabe ist mit ׀ vertauscht, und seine Normalform ist מְרַחֵם. Und Rabbi Juda und die meisten übrigen Grammatiker schrieben, es gehöre zum Qal, obgleich das ה mit Segol stehe, und das Segol sei anstatt Sere, und so sagte man מְרַחֵם Neh. 13, welches mit Segol steht. Aber das Sichere ist, dass sie [die beiden angeführten Formen] zum abgeleiteten Verb gehören nach der Regel, dass [im Hiqtıl] Segol bei den Präformativen des Impfs. steht, und so schrieb Rabbi Jacob ben Eleasar. Und so ist מְרַחֵם Jr. 3, 6 wie מְרַחֵם, indem das ה, der dritte Stammconsonant, mit ׀ vertauscht ist, oder er redet das Femininum an [= es ist zweite sg. fm.], obgleich der Vers ohne Anrede beginnt, indem es heisst: מְרַחֵם. Vielfach findet es sich so in der Schrift, dass in demselben Verse man spricht in der angeredeten Person und nicht in der angeredeten Person z. B. Mi. 7, 15.“ — Anerkannt worden ist die Form als aus dem Sprachleben stammend von Ges. Lgb. S. 432; Thes. s. v.; Röd. im Index analyt. z. Thes. (überdiess von allen dreien richtig als Hiq); aber, wie es scheint, nach der Umgebung, als Qal von Ew. § 224, c „mit zurückgezogenem Tone“ und bestimmt als Qal von Bö. II.

S. 406 und Mühlan-Volck „aramäische Bildung für חִלּוּ“; aber das Peal geht nicht auf i aus, und woher dann für Chireq unter ח das Segol? — Richtig urtheilt Olsh. § 257, c „Die Form beruht auf einer Verunstaltung des Textes“ [er hat sie überdiess richtig beim Hiq.]. — Stade hat unsere Form bei der 2. sg. feminini § 559, b „mit abnormer Verkürzung und Tonrückgang חִלּוּ Jr. 18, 23“; aber richtig beim Hiqtil.

חִלּוּ (und er liess sehen), 2 Kg. 11, 4; also genau so wie im Qal; חִלּוּ (und er liess abirren) 2 Chr. 33, 9. — Imperativ: חִלּוּ 2 M 33, 18; חִלּוּ Ri. 1, 24; Ps. 85, 8; חִלּוּ HL. 2, 14.

Bei חִלּוּ Mi. 7, 15 haben wir Imperativ mit Spiritus lenis für Spiritus asper, vgl. oben S. 213 (Jr. 25, 3); S. 275 (Jes. 63, 3); S. 293 (Jes. 19, 6), nach Ew. § 122, a und Stade § 159, b. Aber Olshausen § 255, b sagt nach meiner Ansicht richtig, dass sich diese Annahme eines Ueberganges von ח in כ Micha 7, 15 nicht erweisen lasse. Es müssen aber auch die andern Gelehrten die Form für 1. sg. Impf. (= ich werde es sehen lassen) gehalten haben, weil sie die Form nicht als auffallend erwähnen. Und das Targum übersetzt die 1. sg.: חִלּוּ = ich werde sie sehen lassen; und das ὁψεσθαι der LXX schliesst die Auffassung der fraglichen Form als 1. sg. ein, die als Imperativ ziemlich sicher aus. Und Qimchi führt nicht bloss (vgl. die Verwendung von Mi. 7, 15 Mikhlol 120, b) im WB. s. v. die Form unter den Imperfecten auf, sondern er sagt auch im Com. z. St., wie er sich den Fortschritt der Rede denkt: „Wie in den Tagen deines Ausziehens: Es antwortet [mit diesen Worten] Gott, gepriesen werde er, dem Propheten: sage ihnen: wie in den Tagen deines Ausziehens aus dem Lande Aegypten will ich es sehen lassen Wunder; und der Sinn von „deines Ausziehens“ ist, dass ihre Väter auszogen, wie diese sollen sie ausziehen“. Man kann einwenden, diese Auffassung der Form als 1. sg. Impf. sei nach dem ganzen Zusammenhange der Stelle, wonach noch v. 14 Jehova angeredet ist nicht haltbar. Der einzige Ausdruck „als du herausgingest“ anstatt „als du herausgehen liessest“ sei gar nicht von der Art, dass man v. 15 als Gegenrede Jehovas auffassen könnte. Da müsste es wenigstens heissen „als es herausging“. Da es aber heisse „als du herausgingst“, so sei auch v. 15 Anrede an Jehova und חִלּוּ Imperativ, und da einmal כ für ח beim Hiq. vorkomme, könne es auch hier stehen. Aber sicher nimmt v. 15 mit „wie in den Tagen deines Ausziehens“ eine besondere Wendung, sodass nicht mehr Gott, sondern Israel die angeredete Person ist, und nach diesem nächsten Context

muss das folgende אָרַאָ gefasst werden als Gegenrede Gottes, und es ist ohne Belang, dass nicht אָרַאָ steht und v. 17. 18\* Gott wieder angeredet ist; denn 18 b. 19 steht Gott wieder in der 3. Person und v. 20 in der 2., also ist der Personenwechsel sehr rasch.

Infinitiv: הִכְאִיר (einschüchtern; direct-causativ) Hes. 13, 22, auch hier mit לֵב (Herz); הִלְאִיר (ermüden) Jes. 7, 13; לִמְחֹר לִמְחֹר Spr. 31, 3 ist so, wie es dasteht, Inf. cstr. mit der öfter vorkommenden Syncope des ה = um zu vertilgen; — לִהְשָׁאִיר (zusammenkrachen zu lassen; von שָׁאָ I) Jes. 37, 26; aber in der Parallelstelle 2 Kg. 19, 25 hat nur das Qeri diese volle Form, das Kethib jedoch לִהְשִׁיר, wozu sich im Volksmunde jene längere Form sehr leicht umbildete. Da ist der Vorgang, welcher oben bei seinem ersten Vorkommen S. 276 (Formen von שָׁמַל) beschrieben ist, nämlich dass die Gutturalis ihren Vocal an den vorausgehenden vocallosen Consonanten abgibt, zweimal eingetreten: Das ה hat sein *a* an ל, und das ש hat sein *o* an ה abgegeben. So im wesentlichen schon Qimchi 121, b; vgl. im WB. s. v. נִשָּׂא: „לִהְשֹׁר“ 2 Kg. 19, 25 mit Pathach das ה und das ש dageschirt. Aber es giebt correcte Bücher [und die] Punctuation ist in ihnen לִהְשֹׁר, das ל pathachirt und das ה ruhend nach der Analogie von לִהְשֹׁר und nach dieser Lesart ist es von der Wurzel שָׁאָ und seine Norm לִהְשָׁאִיר, wie geschrieben ist anstatt seiner im Buche Jesaja“. — In כְּמִרְעִיהֶם (indem sie weideten) Hos. 13, 6 ist ein Nomen mit מ Vertreter des Inf. Noch nicht erwähnt bei Ges. Lgh. S. 304; aber bei Ew. § 239, a; Bö. II. S. 235.

Hoqtal: הִרְאָה etc. entweder „es ist sehen gelassen worden Jemanden“, also ganz richtig mit dem Accusativ der Person, wofür man auch im Deutschen sagen kann „es ist gezeigt worden Jemandem“ z. B. 3 M 13, 49; oder die Person ist Subject und die Sache ist Accusativus der Beziehung z. B. אֲשֶׁר הִרְאִיתָ 2 M 26, 30 „in Bezug worauf du zum Sehen gebracht worden bist“ = welche dir gezeigt worden ist. Auch defective: הִרְאָה 5 M 4, 35: das Particip מִרְאָה 2 M 25, 40 „in Bezug worauf du ein zum Sehen Gebrachter warst auf dem Berge“ = welche man dich hat sehen lassen auf dem Berge; welche dir gezeigt worden ist auf dem Berge.



## c) Verba ך״ט und ך״ל.

Solcher Verba kommen vor: ך״ט fortstossen (nur Ptc. Qi. 2 mal und Hi. Impf. einmal); ך״ל springen, aufspringen, sprengen (Qal und Hi.); ך״ט ausstrecken; ausspannen; neigen; ausbiegen (Qal, Ni., Hi., Ho.); ך״ט zerschlagen (Ni., Qu., Hi., Ho.); ך״ל erreichen (nur Hi. einmal Jes. 33, 1); ך״ט aufhebend prüfen (nur Qi.); ך״ל fliegen, flüchten, zerfliegen, zerfetzt werden (Qa., Ni., Hi.); ך״ט ausgestochen, rein, leer sein; Qal nur Inf. abs. einmal Jer. 49, 12 neben Ni., welches für „rein, leer sein“ oft gebraucht wird; Qi. = ungestraft lassen, für unschuldig erklären; erledigen = sühnen mit dem Acc. des Verbrechens Joel 4, 21; ך״ט fortstossen, daher: versäumen, vergessen; drängen, daher: darleihen (Qal, Ni., Qi., Hi.).

Qal. Perfect: bemerke ך״ט Ps. 73, 2 Qeri, ausser Pausa, und ohne dass der Accent hätte auf der Vorletzten liegen müssen. — Imperfect: ך״ט; ך״ל. ך״ל (sie [fm., deine Städte] werden auseinanderfliegen = verfallen, zerstört werden) Jr. 4, 7 ist als Qal angesehen worden von Ges. Thes. s. v. ך״ל; Mühlau-Volck s. v. [Ges. Lgb. erwähnt nichts darüber; Ew. § 252, a nichts ausdrückliches; Olsh. § 240, d; 265, d; Stade § 536, b; 542, b nichts; jedenfalls weil die Zugehörigkeit der Form zu Qal für selbstverständlich gilt]. Aber Qimchi, WB. s. v.; Buxtorf, Concordanz; Bö. § 1172 hat die Form für Ni. = ך״ל erklärt; bloss weil die Form wegen ihrer intransitiven Bedeutung im letzten Resultat zusammentrifft in der Bedeutung mit Niqtalformen desselben Zeitwortes. Aber nicht nur kommt dieses Zusammentreffen der Bedeutungen auch sonst vor, vgl. nur ך״ט gravis = dives und ך״ט dasselbe Spr. 8, 24, sondern wenn auch dieses Zusammentreffen sonst nicht vorhanden wäre, könnte wegen dieses Zusammentreffens nicht eine so einzigartige und nach allen Voraussetzungen der Assimilation ganz unmögliche Abnormität von Assimilation des ך״ט im Imperfectstamm Ni. angenommen werden. — Jussiv und Impf. consecutivum. ך״ט Jes. 63, 3, also hinter ך״ט der zerdrückte ך״ט-laut. ך״ט steht jetzt nicht mehr bei Ew. § 232, d, wo es Bö. II. S. 540, Anm. 1 getadelt hat [nur dass aus Versehen § 233, d geschrieben ist], sondern die richtige Form; aber die falsche Form, nämlich ך״ט mit ך״ט consec. steht jetzt bei Olsh. § 240, b; Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 3, d; § 76, 2, b, richtig Ges. Lgb. § 110, b; Thes. s. v., falsch Mühlau-Volck s. v.; aber richtig bei Mü. § 289, k; Stade § 126, a, nur dass dieser hinzufügt „lies ך״ט“; richtig auch

§ 489, b, Anm. 2. — Dagegen  $\text{יָיָה}$  2 Kg. 9, 33, also hinter  $\alpha$  ist das positiv verwandte  $\text{י}$  geblieben bei folgendem leisen Sibilanten. Qimchi 122, a giebt richtig der Form aus Jes. 63 ein Sere [nur dass in der Ausgabe von Rittenberg falsch ein  $\text{י}$  consec. punctirt ist], der aus 2 Kg. 9 ein Chireq. —  $\text{יָיָה}$  Zeph. 2, 13,  $\text{אֶל־הָיָה}$  Spr. 4, 5, 27, ebenso  $\text{יָיָה}$  (und er spannte aus) von 1 M 12, 8 an;  $\text{יָיָה}$  (und sie bog aus) 4 M 22, 23, 33; Ps. 44, 19. — Imperativ:  $\text{יָיָה}$  2 M 7, 19 etc.; Inf.  $\text{יָיָה}$  2 M 7, 5 etc.;  $\text{יָיָה}$  (avolando) Jr. 48, 9 hat schon Qimchi 122, b; WB. s. v. als  $\text{יָיָה}$ -Analogie bezeichnet. Ptc. pass.  $\text{יָיָה}$  (ausgestreckt, gereckt; plur. fem.) Jes. 3, 16 Kethib;  $\text{יָיָה}$  Qeri; vgl. Ps. 62, 4 etc.; 2 M 6, 6 etc.

Niqtal. Perfect.  $\text{יָיָה}$  4 M 24, 6 in kleiner Pausa mit erhaltenem Jod;  $\text{יָיָה}$  nur 2 Sm. 11, 15;  $\text{יָיָה}$  etc., z. B. 4 M 5, 28; Jes. 3, 26. — Impf.  $\text{יָיָה}$  Sach. 1, 16; Jr. 6, 4;  $\text{יָיָה}$  2 M 21, 22; 5 M 25, 11;  $\text{יָיָה}$ , mit doppeltem Paschta (oder vielmehr Paschta und Qadma, oben S. 87) steht 3 M 24, 10 bei Hahn, soll also Milel sein, ohne dass  $\text{יָיָה}$  vorhanden wäre. Der Fall ist nirgends erwähnt; auch Qimchi, WB. s. v. bemerkt nichts; aber J. H. Michaelis sagt: „ $\text{יָיָה}$  milra per Paschta simplex [in codice] 3. 4. 5. 15. 17. 18, at geminatum Paschta habent reliqui contra analogiam grammaticam“. Aber 2 Sm. 14, 6 hat auch Michaelis das Mahpakh [oben S. 77] bei der Paenultima. —  $\text{יָיָה}$  Spr. 6, 29 etc.;  $\text{יָיָה}$  (du sollst mir unvergessen sein) Jes. 44, 21. Inf. abs. Jr. 25, 29 einzige Form des Inf. abs. Ni. auf Sere bei den  $\text{יָיָה}$ .

Qittel.  $\text{יָיָה}$  kann man in den Formen des Perfectstammes äusserlich nicht vom Ni. unterscheiden (indess steht es bloss Joel 4, 21); aber in den Formen des Imperfectstammes:  $\text{יָיָה}$  etc., z. B. Jer. 30, 11. — In  $\text{יָיָה}$  (er hat mich vergessen lassen) 1 M 41, 51 ist der  $\alpha$ -laut der Stammsilbe nicht ursprünglicher Vocal, sondern neu gewählt als Anklang an den Eigennamen  $\text{יָיָה}$ , welcher etymologisch erklärt werden soll. Qimchi 122, b: „Seine Normalform  $\text{יָיָה}$  mit Chireq, und es tritt das Pathach als eine Variante davon auf, und es ist noch [möglich?] zu sagen, dass seine Wurzel  $\text{יָיָה}$  sei, und dass es nach der Analogie von  $\text{יָיָה}$  1 M 33, 11“. An diesem unnöthigen Erklärungsversuch hält er auch im WB. s. v.  $\text{יָיָה}$  fest, indem er auf  $\text{יָיָה}$  verweist und unter dieser Wurzel die fragliche Form als einzige aufstellt. Auch Buxtorf ist ihm auf dieser Spur nicht gefolgt Thes. p. 268; obgleich in der Concordanz.

In יָצַח אֶתְּךָ מִן־הַיָּד 4 M 22, 6 hat Buxtorf, Concordanz den Infinitiv Qi. erkannt, und so auch Bō. § 1074 Schluss; 1087, b, obgleich er meint, dass man das Segol nicht mit יָצַח 1 M 19, 2 erklären dürfe, und zugiebt, dass schon die Punctatoren die Form als 1. plur. Impf. Hi. (=wir werden schlagen) verstanden haben. Diese letztere Meinung vertreten auch Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v.; auch Ges.-Kautzsch § 142, 3, c; Ew. 285, c. Diese nehmen also einen Uebergang von der 1. sg. zu der 1. plur. an. Ich halte aber diesen Subjectswechsel in diesem Falle für unmöglich. Denn zunächst ist Jes. 47, 1 „nicht sollst du fortfahren, dass sie dich nennen“, welches Gesenius-Kautzsch citirt [schon Gesenius Lgb. § 222, 2] nicht mit unserer Stelle zu vergleichen, weil im Jes. der abhängige Satz gleich ist dem passiven „genannt zu werden“ [also יָצַח יָצַח], was man wegen Schwierigkeit des Verständnisses zu sagen vermied. Ausserdem kommt an unserer Stelle unmittelbar hinter dem angeblichen Plural wieder die 1. sg. Desswegen halte ich die Form für den Inf. Qi. und meine, dass das hellere *ä* vor dem Dagesch forte coniunctivum gesprochen worden sei, also wie 1 M 19, 2. Aus dem יָצַח אֶתְּךָ מִן־הַיָּד יָצַח (= wenn etwa ich vermag zu stossen ihn) des Trg. u. dem *ἐὰν δυνάμειθα παράσαι ἐξ αὐτῶν* der LXX lässt sich nichts Sicheres über die Verbalform entnehmen. Raschi hat sie als 1. plur. gefasst „יָצַח = ich und mein Volk, wir werden unter ihnen einen Schlag thun“. Aber Abenesra z. St. scheint die Form als Inf. gefasst zu haben, vgl. „Es ist da das Verb, und es ist keine Beschwerde desswegen weil es mit יָצַח ist [er denkt an das Verb יָצַח schlagen], denn siehe, gleich ihm ist יָצַח יָצַח [Dn. 9, 24]“. Er meint, da sei der entsprechende umgedrehte Wechsel zwischen יָצַח und יָצַח(?). — Olsh. und Stade erwähnen die Form nicht.

יָצַח (prüfen, versuchen), welches oftmals vorkommt (1 M 22, 1 etc.) hat Bō. § 1168—1172 weggelassen, weil es, als nur im Qi. vorkommend, keine Assimilation oder Aphaeresis des יָצַח zeigt.

Quttal in folgenden beiden Formen, die ich der Praxis wegen erwähne: יָצַח (sie wurde geschlagen) 2 M 9, 31 in Pausa; יָצַח (sie wurden geschlagen) v. 32.

Hiqtıl. Perfect: יָצַח (aufspringen lassen; sprengen) 2 M 29, 21 etc.; יָצַח direct-causativ: ausstrecken, ausspannen; indirect-causativ: zum Neigen, Abbiegen bringen = niederbeugen, verleiten; 1 Kg. 11, 4 etc.; vgl. יָצַח (sie hat ihn zum Abbiegen [devertete, einkehren] gebracht) Spr. 7, 21; יָצַח (das ist eben der für „Schlagen“ gebräuchliche Verbalstamm) 1 M

19, 11 etc.; **הָרָצָה** 4 M 26, 9; **הָרָשָׁה** ((denn Gott) hat sie [eam] vergessen lassen [die Weisheit]) Hi. 39, 17. — Imperfect: **רָצָה** 3 M 16, 14; Jes. 52, 15; **רָשָׁה** z. B. Ps. 49, 5; **רָכָה**, bemerke **יִרְכְּכָה** [er wird dich schlagen] 5 M 28, 22. 27. 28. 35; **יִרְכְּכָה** Jes. 10, 24 bei Zaqeph qaton; Jer. 40, 15 bei Munach in **אָחֹרֶר** **נִסְרַנְיָהוּ** [vgl. S. 475]; Ps. 121, 6 bei Rebia; **רָשָׁה** Hi. 11, 6. — Jussiv und Impf. consec.: **רָצָה** 2 Kg. 17, 21 Kethib = und er entfernte; direct-causativ; anstatt **רָצָה** nach **לֹא**-Analogie, c; **רָצָה** 3 M 8, 11. 30; **אֶל־רָצָה** Ps. 27, 9; 141, 4; **אָט** Hos. 11, 4; in Pausa **אָט** Hi. 23, 11; **רָצָה** 2 Sm. 19, 15; Esra 9, 9; **רָצָה** Jer. 15, 6; — **רָצָה** Hos. 14, 6; **רָצָה** 2 M 2, 12 etc.; **רָצָה** 2 Kg. 15, 16 bei Athnach; bemerke **רָצָה** (und er schlug ihn) 2 Sm. 14, 6 ausnahmsweise mit dem kürzeren Perfectsuffix. Diese Auffassung der Punctatoren kann trotz der Fortsetzung des Satzes „und er tötete ihn“, trotzdem dass 3 M 5, 7; 4 M 6, 24 vor demselben Subject der Sing. steht und trotz Qimchi z. St. nicht geschützt werden [auch die LXX: *καὶ ἐκράτησεν*] gegen die Verwandlung der Form in den Plural, welche Targum (**רָצָהוּ**); Ewald § 252, a, Anm.; Böttcher II. S. 33 fordern (**רָצָהוּ**). Allerdings Olshausen § 257, e hat die überlieferte Form nicht angegriffen; auch nicht Müller § 289, kk. **רָצָהוּ** Jona 4, 7 f.; **רָצָהוּ** 5 M 2, 33. — Imperativ nach Erwartung; bemerke **רָצָה** 4 M 8, 7; **רָצָה** 2 Kg. 19, 16 etc. achtmal und **רָצָה** Ps. 17, 6 etc. sechsmal; **רָצָה** Hes. 6, 11 aber **רָצָה** 2 M 8, 12 etc. sechsmal; mit Suffix **רָצָהנִי** (schlage mich!) 1 Kg. 20, 35. 37, worin sich ausnahmsweise der 3. Stammconsonant zeigt. — Infinitivus cstr.: **רָצָה** 2 M 23, 2 etc.; **רָצָהוּ** 1 M 4, 15 etc.; **רָצָהוּ** (rixare, certare) 4 M 26, 9; Ps. 60, 2.

**רָצָה** Jes. 33, 1 (Trg. **רָצָה**, wann du müde wirst; LXX schliesst ganz frei den Vers mit „*καὶ ὡς σῆς ἐφ' ἡμαρτων οὕτως ἡττηθήσονται*“) gehört hierher, wenn diese Form, wie ich denke, als Inf. Hiq. für **רָצָה** mit syncopirtem **ה** und Dagesch forte orthoconsonanticum der 1. Art [oben S. 69. f.; schon Ges. Lgb. S. 87 führte es als Beispiel dieser Erscheinung auf] von einem Verb **רָצָה** abgeleitet werden kann. So Qimchi 121, a: „**רָצָה**; es geht aus von dieser Wurzel (**רָצָה** hier) als Inf. in der Conjugation Hiphil **רָצָהוּ** Jes. 33. Seine Normalform wäre nach der Analogie von **רָצָהוּ** nach der Analogie von **רָצָהוּ** und beim Abhandenkommen des **ה** wurde sein Vocal auf die litera servilis **ו** geworfen; und dageschirt wurde das **ו** wegen seines [des **ה**] Mangel“. Ebenso im WB. s. v.; nur fügt er hinzu: „Seine Erklärung: Gleich

deinem Vollständigseinlassen (ח'השליש); ebenso im Com. z. St. Gegen die Annahme eines solchen Verb erhebt Stade § 151, a. Anm. von vorn herein Protest, weil „sich 2 demselben Organe angehörige Laute in derselben Wurzel schlecht vertragen“. Daher sagt er, unsere Form wie auch ח'השליש Hi. 15, 29 seien verdorbene Lesarten und zu emendiren. Indess haben wir auch ח'ה, ח'ל, ח'ה, und gerade der Umstand, dass zweimal ein und dieselbe Corruption des Textes in Bezug auf dieselbe Wurzel angenommen werden müsste, scheint mir diese Entscheidung unmöglich zu machen, vgl. S. 491. — Als solche Emendation ist für den Inf. Jes. 33, 1 durch Lud. Capellus vorgeschlagen worden ח'השליש [schon Raschi sagte im Com. z. St.: „Und es scheint, dass es ein Wort des Beendens (ח'ה) ist nach der Bedeutung; ח'השליש ein Wort für ח'השליש“]. Und indem Ges. Thes. gleich andern Gelehrten diese Conjectur billigte, vermuthete er für die Hiobstelle dieselbe Verschreibung eines ח' für ח. Eine solche Verschreibung wäre nun wenigstens an sich, wenn sie, wie gesagt, nicht gerade gleichmässig zweimal im nämlichen Worte angenommen werden müsste, möglich; aber unmöglich ist die Verbesserung, welche Bö. § 292, 1, a, β etc. vorschlägt, dass die beiden fraglichen Formen aus ח'השליש und ח'השליש erst durch Assimilation [nämlich Verwandlung des labialen Nasal in den dentalen] entstanden seien. Denn dagegen sprechen drei Schwierigkeiten so stark, dass die Conjectur abgelehnt werden muss: Das Hi. von ח'ה kommt sonst nicht vor, sondern immer das Piel; wir beobachten in ח'השליש und allen Fällen, wo in Formen dieses Verbs ח'ה unmittelbar neben einander stehen, keine Assimilation; und vollends ח'השליש mit Verschluckung des ח' vor dem Suffix, während wir Syncope des ח' bei diesem Verb oder vielmehr ח'ה-Analogie nur im Inf. Qal beobachten. — Das Verb ח'ה nun, welches wegen des zweimaligen Vorkommens angenommen werden muss, ist schon von Schultens, vgl. Ges. Thes. s. v. aus dem Arabischen — „erreichen“ gedeutet worden; so auch Fleischer bei Delitzsch. Job z. St.; Mühlau-Volck s. v. — Allzu vorsichtig drückt sich Ewald § 244, b aus, indem er sagt: „Es fragt sich hier [Jes. 33, 1], ob die Lesart richtig sei“. Olshausen erwähnt die Frage gar nicht.

Hoqtal. Perf. ח'ה (geschlagen werden) 4 M 25, 14 etc.; auch einmal plene ח'ה Ps. 102, 5, aber trotzdem ח'ה zu sprechen. — Imperfectum z. B. ח'ה (ihr werdet [sollt] geschlagen werden) Jes. 1, 5. — Ptc. ח'ה (perversum) Hes. 9, 9; ח'ה (Ausdehnungen) Jes. 8, 8; ח'ה (geschlagen) 4 M 25, 14 etc.

## d) Verba כ"א quiescentia und ל"ה.

Diese sind: אָבֵן wollen; אָבַח backen, kochen; אָלֵה kräftig sein, bekräftigen; אָיִה kommen; diess nur in gehobener Rede.

Qal. Perfect: אָבִירִי Jos. 24, 10; 1 Sm. 26, 23; אָבִי Ri. 19, 25 etc. achtmal; aber אָבִירָא (sie wollten) Jes. 28, 12 mit א; vgl. darüber die Meinungen der Gelehrten im Allgemeinen oben S. 414 f. über Jos. 10, 24. Speciell bei unserer Form ist das א vielleicht mit dem Anfangslaut der Form in Zusammenhang zu bringen; אָבִירָם 5 M 1, 26 etc. — Neben אָרָה 5 Mose 33, 2 kommt אָרָא Jes. 21, 12 vor (א"ל-Analogie, a) und davon leitet sich אָרָנִי (wir sind gekommen) Jer. 3, 22 ab.

Imperfect: יֵאָבֶה 5 M 29, 19 etc.; יֵאָשֶׁה 2 M 12, 39; Hes. 46, 20. Jedenfalls ist an der Dehnung des ursprünglichen *a* und Trübung desselben zu *o* auch hier die Häufigkeit des Gebrauches schuld, während אָרָה als selten gebrauchtes Wort sein *a* kurz behalten und gemäss der Neigung des א zu *e* schliesslich *e* bekommen hat. Denn diese verschiedene Aussprache des אָרָה lässt sich nicht als intransitive bezeichnen, weil sonst bei den ל"ה transitive und intransitive Aussprache nicht unterschieden worden ist. — יֵאָרָה Hi. 37, 22; תֵּאָרָה 3. sing. fem. Micha 4, 8; יֵאָרָי ausser Pausa Ps. 68, 32; in Pausa Hi. 16, 22; 30, 14.

Jussiv und Impf. consecutivum: אֶל־חֵבָא (wolle nicht!) Spr. 1, 10; es ist diess aber nicht wahrscheinlich mit Bō. II. S. 536 verschrieben für תֵּחָב, sondern von einem voraussetzenden אָבָא; vielmehr nach א"ל-Analogie, c, wie schon Qimchi 86, a sagt: „א Variante für ל"ה; ebenso WB. s. v. und dazu „der erste Stammbuchstabe ist verborgen“. — תֵּיָקְדִי (und sie buk es), also mit Weglassung des א, 1 Sm. 28, 24. — תֵּיָאֵר (und er kam) Jes. 41, 25 mit Zaqeph qaton, also nicht geradezu, wie Bō. § 1164 sagt, in Pausa. Allerdings schrieb auch Qimchi 119, b, worauf er von 86, a verweist: „Und die Futurformen mit Apocope [des ה] sind mit Quiescirung des ersten Stammconsonanten אָאֵר, יָאֵר, תָּאֵר, תֵּאֵר [vgl.] תֵּיָאֵר Jes. 41, 25; denn es war schwer für die Zunge, lautbar werden zu lassen das א nach der Analogie von יָסֵן etc.“ Auch Buxtorf, Thes. p. 261 und in der Concordanz schrieb Qames; und das lange *a* ist auch naturgemäss bei der Quiescirung des א in diesen

Imperfecten, vgl. oben S. 383. Indess haben wir auch א bei Quiescirung des א gerade vor folgendem Dentalen in אֶלְדִּירִי u. s. w. 1 M 24, 36 etc. Auch ist zu beachten, was Müller § 108, a sagt: „Es ist wohl wegen der Neigung des Jussiv zur Kürze ein א geblieben“. Und es haben bei dem fraglichen Impf. Jes. 41, 25 nur wenige Codices das Qames (J. H. Michaelis z. St.). Dass der a-laut aber überhaupt, abgesehen von seiner Quantität, sich noch einmal zeigt, muss als Wirkung des vorausgehenden *wa* betrachtet werden, wie wir sie S. 549 beobachtet haben. — Daneben אֶלְדִּירִי 5 M 33, 21. Qimchi 86, a: „Und es giebt Parteiungen im Lesen dieses Wortes: Ben Ascher liest es als Milel mit zwei Paschta, und Ben Naphtali als Milra mit éinem Paschta nur. Und es giebt Codices mit éinem Paschta [bei diesem Worte], und sie lassen keinen Wechsel dabei zu“. Von verschiedenen Vocalen spricht Qimchi nicht. Aber wegen der Milelbetonung schrieb man auch die letzte oder beide Silben mit Segol (J. H. Michaelis z. St.). Die Form ist nicht wahrscheinlich mit Bö. II. S. 537 verschrieben für אֶלְדִּירִי, sondern von אֶלְדִּירִי, und die Letzte hat das Sere und den Accent nach der Analogie aller Verba auf א. Spricht man die Letzte mit Segol und ohne Accent, so ist das eine irrthümliche Verwechselung des אֶלְדִּירִי mit einem Verb אֶלְדִּירִי. Ueber Spr. 1, 10 und 5 M 33, 21 noch dieses: Weil zwei Fälle derselben Art gerade von ähnlichen Zeitwörtern vorkommen, kann man nicht ein zufälliges Verschreiben annehmen (S. 491. 575). Auch Ges. Lgb. § 104, Anm. 5 und 5 M 33, 21 § 110, 2, c nimmt nur incorrecte Schreibart des א für ה an, aber nicht, wie Bö. a. aa. OO., willkürliche, unorganische Hinzufügung eines א, wo gar kein Consonant stehen sollte, oder sinnlose Metathesis des א. So, wie Gesenius, auch Ew. § 139, b: „רִבְאָה Spr. 1, 10 von אֶבְרָה oder nach § 116, c von אֶבְרָה“; so auch Olsh. § 241, a. b; Ges.-Kautzsch § 76, 2, c. So auch Stade § 143, e, Anm. 1; 545, d in Bezug auf רִבְאָה; aber was den andern Fall anlangt, so schreibt er § 112, c ohne Bemerkung אֶלְדִּירִי; aber § 489, b hinter אֶלְדִּירִי von אֶלְדִּירִי [vgl. oben S. 560 bei 5, b] steht אֶלְדִּירִי, als wenn diess eine gleich richtige und überhaupt probable Aussprache wäre. Es war aber nicht genügend, im Druckfehlerverzeichnis dieses Segol in Sere zu verwandeln, sondern die Form muss überhaupt § 489 gestrichen werden, da sie nicht von אֶלְדִּירִי kommt. — אֶלְדִּירִי Jes.

41, 5 mit Silluq bei Ultima; vgl. noch **וַיֵּאָחֲזִי** Hi. 3, 25 bei Athnach, damit alle Formen dieses Verbs genannt seien.

Imperativ. **אָמַר** (buckt!) 2 M 16, 23, also mit gedehntem e; ebenso **אָתִיר** (kommt!) Jes. 21, 12 in Pausa; 56, 9. 12 ausser Pausa.

Infinitiv. **אָלִיר** (bekräftigen, beeidigen) Hos. 10, 4 Inf abs. mit der Femininendung, vielleicht im Anklang an das folgende **בָּרִיר** (Bö. II. S. 227).

Hiqtil. Perfect. **הִתִּיר** (sie haben gebracht) Jes. 21, 14 mit erhaltenem י ausser Pausa, aber bei א' נִסְיָא. Qimchi fasste die Form im Mikhlol 119, b als Imperativ Qal: „Und es wurde א' mit ה' vertauscht“; und im WB. s. v. sagte er nicht bloss eben dieses, sondern fügte hinzu: „Erklärung: er sagt zu den Wassern, dass sie kommen sollten entgegen dem Durstigen, und das ist der, welcher von seinem Orte wegfieht wegen der Trockenheit“. Also er sieht die Form als Imp. Qal an. Ganz so Buxtorf, Thes. p. 258 und Conc. Aber richtig als Perfect Hiqtil steht sie bei Ges. Thes.; Ew. § 141, a, nur dass dieser meint, die Form solle Imperativ sein, und es sei desswegen im Folgenden anstatt **קָרַמִּי** vielmehr **קָרַמִּי** zu lesen; richtig als Perfect bei Olsh. § 256, b; Bö. II. S. 537; Müller § 289, ii; richtig als Perfect bei Stade § 420, b, aber auch unrichtig als Imperativ § 609, b; ebenso unrichtig als Imperativ bei Ges. Lgb. S. 435 und Ges.-Kautzsch § 68, 2.

Impf. consecutivum. **וַיֵּאָל** (und er liess bekräftigen, beeidigen) 1 Sm. 14, 24, anstatt **וַיֵּאָל** aus **וַיֵּאָל** (oben S. 383). Qimchi zog diese Form nicht zu **אָלִיר** Mikhlol 86, a; WB. s. v., sondern zu **וַיֵּאָל**, indem er nach Aufzählung von dessen Hiqtil-formen fortfährt: „Und eine andere Bedeutung [ist in] **וַיֵּאָל** [auch bei Biesenthal und Lebrecht steht das Cholem falsch über dem א] 1 Sm. 14; Erklärung: er liess sie schwören“. Aber richtig hat die Form als Impf. Hi. verbi **אָלִיר** schon Buxtorf in der Concordanz. — Ges. Lgb. § 110, 2, c giebt keine Erklärung für jene Zweiselbigkeit der Form; aber Ew. § 75, d: „So leicht א' seinen hauch auch ganz verhallen lassen kann, so besitzt es doch immer noch die kraft, sogar in denselben wortbildungen ihn neu aufzunehmen, wenn eine neue letzte umbildung des wortes eintritt. [Er meint die Bildung des Jussiv und Impf. consec.]“. Aber das ist ja eben die Frage, ob ein quiescirendes א' noch irgendwelche Veränderung hervorrufen könne;



denn ein quiescirendes א ist einfach nicht mehr vorhanden. Ob das א noch dasteht, oder auch weggelassen ist, oder durch ׀ ersetzt ist (was ja alles in der Orthographie auftritt), das ist für den Lautbestand ganz gleichgiltig; vgl. schon oben S. 382. 388 f. Olsh. § 257, e: „Dem א ist sein Consonantenwerth wiedergegeben“; er deutet aber auch die Möglichkeit einer äusserlichen Gleichmachung mit dem häufigen אָ׀ (et suscepit), vgl. oben S. 420; an; und dieses bleibt der einzige denkbare Grund zur Entstehung der Form, wie auch einige Codices und Ausgaben אָ׀׀ haben. Auch Land § 227, e sagt: „eenvoudig door verwarring met אָ׀׀ van אָ׀׀“; obgleich er doch hinzufügt, dass sich die Consonantenpotenz des א könne erhalten haben. Bö. § 426, g: „Zur deutlicheren Annäherung an אָ׀׀“; aber das kann kein Anlass zur Bildung gewesen sein. Ges.-Kautzsch § 76, 2, c giebt keine Vermuthung über die Entstehung der Zweisilbigkeit. Müller § 289, mm: „mit ungewöhnlicher Auflösung der zu erwartenden Form wajjöl = wajj'al; s. ab. 263, p“; dort erwähnt er das אָ׀׀ von אָ׀׀. Stade hat § 499 und sonst die Form überhaupt unerwähnt gelassen.

Imperativ: וָיָרַע (bring!) mit ursprünglichem Jod ausser Pausa Jer. 12, 9. So richtig als Imp. bei Ges. Lgb. S. 435; Thes. s. v.; Ew. § 141, a; Olsh. 256, b; Ges.-Kautzsch § 68, 2; Stade § 609, b; aber falsch als Perfect bei Bö. II. S. 405. 537.

Infinitivus וָיָרַע (um ihn bekräftigen, beeidigen zu lassen) 1 Kg. 8, 31; 2 Chr. 6, 22.

#### e) Verba וָיָרַע und zugleich וָיָלַע.

Diese sind: וָיָרַע gedrückt, betrübt sein (nur Ni.; Qi. [indirect-causativ] und Hi.); — וָיָרַע werfen, niederwerfen (Qal und Qi. selten; aber häufig Hi.: etwas herauswerfen d. h. vorbringen, bekennen, gestehen); — וָיָרַע weich, schlaff machen, unterdrücken. Gewalt ausüben, und in dieser Bedeutung häufig das Hi.; — וָיָרַע hervorragend, vollkommen, schön sein (Qal); Qi. indirect-causativ; Hithq. sich schön machen; Qotqatal einmal Ps. 45, 3; — וָיָרַע werfen, schiessen; den Grund legen; besprengen; Ni. erschossen werden; Hi. direct-causativ, also wie Qal, werfen, schiessen; besprengen; dann, mit Weglassung von ׀ (Hand): ein Zeichen geben, zeigen, unterweisen, lehren.

Qal. Imperfect. וָיָרַע (wir werden sie [eos] unterdrücken) Ps. 74, 8. Bö. § 881, ζ will den a-laut des Suffixes auf den

vorausgehenden Nasal zurückführen; aber das scheint mir keine Begründung. Vielleicht aber hat das folgende Wort mit mittlerer Gutturalis und zwei *a* die Wahl des Perfectsuffixes begünstigt; vgl. oben S. 224. Ges. Lgb. S. 435 nichts über das Suffix; Ew. § 249, b weist aber auf das vorausgehende [dem *a* positiv verwandte] *i* hin. Olsh. § 242, c hatte hinzugefügt: „Wenn nicht der Text hier beschädigt ist“. Stade § 631, d: „Mit *יָנִים* Ps. 74, 8 meinen die Punctatoren das Nomen *יָנִים* mit Suffix“. Wie ist er darauf gekommen? Das Suffix mit *a* veranlasst keineswegs zu solcher Deutung, vgl. nachher die Form aus 4 M 21, 30 etc. etc., wie richtig schon Qimchi 123, b sagt „nach der Analogie von *יָנִים* 4 M 21“; ebenso WB. s. v. Die LXX haben ihn zu der Behauptung bewogen, weil sie schreiben: *ἔλεον ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτῶν ἡ συγγένεια αὐτῶν ἐπὶ τὸ αὐτό δεῦτε καταπαύσωμεν τὰς ἐξορτὰς κυρίου ἀπὸ τῆς γῆς*. Aber es kann bestimmt behauptet werden, dass diese Uebersetzung der LXX vollständig falsch ist. Denn die am Versanfang stehende 3. plur. ist schon vorher im Psalm vorhanden, und sie bezeichnet die Feinde Jehovas selbst und nicht deren Nachkommenschaft; ferner die LXX machen ihre Uebersetzung überhaupt nur möglich durch Einschlebung eines im hebr. Texte gar nicht stehenden *δεῦτε* und Verwandlung des folgenden Perfects, das doch wegen der vorausgehenden Perfecte richtig ist und bleiben muss, in den Cohortativ. Auch das Targum hat diese substantivische Fassung des *יָנִים*, näml. „es haben gesagt in ihrem Herzen ihre Kinder zugleich; es haben in Brand gesteckt ihre Väter alle Zusammenkunftsstätten Gottes im Lande“. Weil das Trg. nicht das Verb der zweiten Vershälfte in einen Cohortativ umzuwandeln wagte, ist seine Auffassung der ersten Vershälfte vollends sinn-, weil objectslos. Und zwar Raschi hat die targumische Fassung des *יָנִים* vertreten, vgl. „allen ihren [der Israeliten] Beherrschern war ein Gedanke, den früheren wie den späteren, sich zu verbünden zur Fortschickung Israels; früher und später verbündeten sie sich dazu“; aber Abenesra hat trotz des Fehlens der Copula vor *אָמַר* und der daraus sich ergebenden Unsicherheit über das Subject von *אָמַר* (wie er sagt) das *יָנִים* als Verbalform und zwar als Qal wie *יָנִים* gefasst, weil ja das Ptc. Qal *יָנִים* in der Bedeutung vorkomme, die sonst das Hiqtıl ausdrücke [Jr. 46, 16; 50, 16; vgl. 25, 38; Zeph. 3, 1]. Und wie Qimchi,

Buxtorf, Thes. p. 510 und Concordanz und die oben angeführten Neueren, hat auch Müller § 289, f die Form als eine verbale anerkannt.

וַיִּיָּרֶךְ (und er war schön) Hes. 31, 7, wie Bö. § 1166 hat, nicht, wie bei Ges. Lgb. § 110, 2, e steht „13, 7“; — וַיִּתְּתִי (und du [fm.] wurdest schön) Hes. 16, 13; auffallenderweise auf der Vorletzten betont, obgleich die Letzte einen langen Vocal hat. Qimchi 124, a: „Es ist nach der Lesung Ben Aschers Milel mit zwei Paschta, und nach der Lesung Ben Naphtalis Milra mit einem Paschta“; ebenso WB. s. v.; vgl. denselben Gegensatz S. 577 bei 5 M 33, 21. Die auffallende Betonung hat Olsh. § 241, d; 242, c bemerkt; aber nicht Bö. § 1166; ebensowenig Stade § 556, d. Es ist also die Tonzurückziehung, welche sonst nur beim Zusammentreffen zweier Wortaccente eintritt, hier auf das Impf. consec. übertragen; jedenfalls unter Begünstigung der Zweisilbigkeit gerade dieser Verbalform und in Nachahmung von וַיִּתְּתִי.

וַיִּירָם (und wir bewarfen, beschossen sie) 4 M 21, 30. Hier kann man an das ר als Veranlassung denken, wesshalb der Vocalstammauslaut des Perfects vorgezogen wurde; vgl. oben S. 224. Stade § 631, d sagt hier stärker, als vorhin S. 580 bei Ps. 74, 8: „Wahrscheinlich liegt ein Textfehler vor“. Damit bezieht er sich jedenfalls wieder auf die LXX, welche καὶ τὸ σπέρμα αὐτῶν ἀπολείται καὶ u. καὶ αἱ γυναῖκες für das hebr. וַיִּירָם (oben S. 353) haben. Aber die Schwierigkeiten des alexandrinischen Textes scheinen mir, wenn ich alles erwäge grösser als die des palästinischen; und die Alexandriner scheinen bloss durch die 2. Hälfte des 29. Verses auf ihre Umdeutung des 30. geführt worden zu sein. Und obgleich auch das Targum für וַיִּירָם setzt „und das Königthum hörte auf von Hesbon; es ging vorüber die Herrschaft von Dibon“, so fährt es doch fort „und sie verwüsteten bis Nophach“, hat also „die Weiber“ der LXX nicht für möglich gehalten. Qimchi, WB. s. v. „wir beschossen sie und kämpften mit ihnen, bis zu Grunde ging Hesbon“.

Imperativ: יָרֵם Jr. 50, 14. So Qimchi 123, a; WB. s. v.; Ges. Thes. s. v.; Olsh. zwar nicht im Index, aber doch § 235, e; Bö. § 1166; Mühlau-Volck s. v. Ges.-Kautzsch aber hat § 76, 2, e: יָרֵם. Ist das nun Versehen, oder nimmt er an, dass Jer.

50, 14 so zu lesen sei, weil ירה für „schiessen“ gebräuchlich ist und auch Codices so lesen? Stade hat die Form weder im Index noch im Text § 606. — ירה 2 Kg. 13, 17.

Infinitivus: Neben לִירוֹת Ps. 11, 2 oder ohne ו Ps. 64, 5 kommt vor auch, wie von ירא, לִירוֹא 2 Chr. 26, 15; לִ'א-Analogie, c, wie schon Qimchi, WB. s. v. sagt; bemerke den Inf. abs. ירה 2 M 19, 13.

Niqtal. Impf. יִירֶה (es soll totgeschossen werden [mit Pfeilen oder Wurfspießen] vgl. Knobel-Dillmann z. St.) 2 M 19, 13; vgl. oben S. 419. Diese Umwandlung des ו in י ist anerkannt von Qimchi, WB. s. v.; wenigstens hat er da die Form ausdrücklich als Niphal bezeichnet, obgleich er im Mikhlol 123, a sagt: „Es gehört nicht zur Conjugation Niphal, denn [da] wäre es ihm auszusprechen יִירֶה; denn jedes Niphal von den Verben mit quiescirendem 1. Stammconsonanten hat ו [als Aequivalent] für den 1. Stammcons.; sondern es gehört zur Conjugation Hithpael und seine Normalform ist יִירִירֶה“; Buxtorf, Thes. p. 266, der auch p. 285 anführt, dass manche die Form für Hithpael hielten; auch noch, ausser von den oben S. 419 angeführten Gelehrten, von Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 5; Ew. § 140, b; Land § 237, b. — Participium: יֹרֵי [Status cstr. plur. masc.] Zeph. 3, 18, wahrscheinlich mit u für o nach der häufigen Erscheinung eines solchen Umlautes beim Tonloswerden der Silbe; und יֹרֵי (gedrückte, betäubte) KL. 1, 4, wahrscheinlich mit u für o zur Vermeidung der beiden aufeinanderfolgenden ô(?). Keine Erklärung versucht Qimchi 123, a; WB. s. v.; Buxtorf, Thes. p. 265; Ges. Lgb. erinnerte S. 385 an יֹרֵי [oben S. 406. 433]; aber ist diess nicht ganz anders? Ew. § 188, d erinnerte an מְרוֹק, מְרוֹק etc.; Bö I. S. 274 an מְרוֹק etc. „vor Gaum- und Zahnlauten“; Olsh. § 192, a sagt nichts.

Qittel. Impf. consec. יִירֶה (und er drückte, betäubte) KL. 3, 33 mit Verschluckung (Syncope) eines י und in Folge dessen unterbliebener Apocope. Vgl. oben S. 412. Die dort angeführten Meinungen der Gelehrten gelten auch für unsern Fall. — יִירֶה (und sie warfen) KL. 3, 53 mit derselben Syncope. So schon Qimchi, WB. s. v.: „Seine Normalform ist יִירֶה; seine Deutung יִירֶה [et proiecerunt]; und beim Verlustgehen des ersten Stammlautes des Verbs ist zurückgeblieben sein Vocal beim Jod praeformativum; und nach der Ansicht

meines Herrn Vaters segensreichen Gedenkens gehört es zur Conjugation Hiphil und ist seine Normalform יִשְׁמְרֶנּוּ; vgl. oben S. 428. — Aber kein Anlass zu solcher Unterdrückung eines *j* lag vor in יִשְׁמְרֶהוּ (er macht ihn schön) Jr. 10, 4. — Infinitiv יִשְׁמֹר (niederwerfen) Zach. 2, 4.

Hithqattel. הִתְרַחֵץ (sich hinwerfen, von sich aussagen, bekennen); aber הִתְרַחֵץ (du [fem.] machst dich schön) Jr. 4, 30.

רָחַץ Ps. 45, 3. Raschi z. St. hatte nichts über die Verbalform bemerkt; aber Abenesra: „Manche sagen, dass es verdoppelt sei wie שִׁחַרְחִיץ [HL. 1, 6] und שִׁחַרְחִיץ [oben S. 274], um einen geringeren Grad des Weiss-röthlichen zu bezeichnen, sodass es nicht menschengemäss war; wenn so, so diene רָחַץ zur Herabsetzung. Und die Antwort ist, dass die Verdoppelung des zweiten und dritten Stammconsonanten zur Bezeichnung eines geringeren Grades dient; jedoch wenn der erste und zweite Stammconsonant verdoppelt ist, so dienen sie zur Steigerung“. Qimchi 135, a: „Der erste Stammbuchstabe wird mit Qames chateph gelesen, und es ist eine Verbalform, dessen Nomen agentis nicht erwähnt wird [wie er sonst Pual und Hophal nennt d. h. also eine passive Conjugation], und es ist der Fall, dass sein zweiter Stammbuchstabe einen langen Vocal vor sich hat und verdoppelt ist“; WB. s. v. „Mit Verdoppelung des *ר* und des *ח*; und der erste Stammbuchstabe mit Chateph-Qames“. Verdoppelung des ersten und zweiten Stammconsonanten ist auch von Buxtorf, Thes. p. 272 angenommen worden. Ebenso ist die Form für Qutqatal (Pu3pa3al) von Ges. Lgb. § 73, 5 gehalten worden d. h. nach seiner Auffassung ist das vorletzte Jod der angeführten Form der wiederholte erste Stammconsonant, wie er auch im Thes. s. v. bei Pual schreibt: „geminatis duabus prioribus radicalibus“. — Gegen solche Erklärung der Form aus Verdoppelung des ersten und zweiten Stammconsonanten hat sich Ewald § 120, a ausgesprochen, indem er auf den Mangel an Belegen für solche Stammbildung hinweist, und er hat § 131, g die Form mit רָחַץ, vgl. oben S. 248 f., in Verbindung gebracht, indem er sagt, es habe sich von dem zu erwartenden Activum רָחַץ eine neue passive Aussprache so gebildet, dass das *o*, in eine volle Silbe tretend, deutlich werde und das folgende *a* vom Vorton gehalten sei. Nach dieser Erklärung ist also in unserer Form der zweite und dritte Stammconsonant reduplicirt, und das vorletzte Jod ist der ursprünglich das Verb רָחַץ (schön sein) schliessende Radical, ebenso wie dann wieder das letzte Jod der vorliegenden Form. Darnach wäre also unsere Form ein Qutaltal (Pu3al3al), Passiv von Pealal. Der Erklärung Ewalds sind gefolgt Muhlau-Volck s. v. „רָחַץ mit passiver Umlautung“ [Ges.-Kautzsch

hat die Form weder § 55 noch § 76]. Olsh. § 252 sagt, dass vielleicht  $\text{רָרַר}$  beabsichtigt, wahrscheinlich  $\text{רָרַר}$  herzustellen, die vorliegende Form ganz abnorm [aber wie?] gebildet sei. Nach ihm Müller § 227 „Auch  $\text{רָרַר}$  Ps. 45, 3 kann eine ähnliche Form (wie  $\text{רָרַר}$ , mit Verdoppelung der beiden letzten Radicale) sein, ist aber ganz abnorm punctirt“. Stade § 156, Anm.; 432, a, Anm.: „Ein Pealal kann in  $\text{רָרַר}$  gefunden werden, falls dafür  $\text{רָרַר}$  zu lesen ist“. Wie die Form Ps. 45, 3 aber zu erklären ist, falls keine andere dafür zu lesen ist, hat er nicht gesagt. — Bō. II. S. 105 will den o-laut, sowenig wie bei  $\text{רָרַר}$ , aus der passiven Stammbildung, sondern aus Ableitung des Wortes von  $\text{רָר}$  erklären. Freilich habe ich nun oben S. 241 bei Gelegenheit der Erklärung von  $\text{רָרַר}$  mich selbst darauf berufen, dass die Aussprache von  $\text{רָרַר}$  auf Einwirkung des häufigen Substantivs  $\text{רָר}$  beruhe; vgl. dieselbe Erklärungsart oben S. 240. 244. Aber hier in unserm Falle brauchen wir keine Einwirkung des  $\text{רָר}$  zur Erklärung des o, und wir dürfen sie nicht annehmen, weil wir nun einmal die Verbalform  $\text{רָרַר}$  besitzen (oben S. 248 f.). An diese Form müssen wir uns anschliessen, wenn es bloss den o-laut zu erklären gilt. — Indess es gilt etwas anderes zu erklären. Nämlich wesshalb hat man nicht  $\text{רָרַר}$  gesprochen, wenn die Form nach  $\text{רָרַר}$  gebildet sein soll? Dass man nicht diese Silbenabtheilung gebraucht habe, diess kann Ewald nicht damit erklären, dass er sagt, das o sei in eine volle Silbe getreten, damit es deutlich werde. Die Silbenabtheilung erklärt sich nur daraus, dass die Form mit  $\text{רָר}$  in Zusammenhang steht und etwa bedeutet „Schönheitsbesitzer bist du“. Also bleibt es bei der Ansicht Aben Ezra's etc., dass der erste und zweite Stammconsonant reduplicirt sei, und ich denke mir, dass man vor das Qal  $\text{רָר}$  eine Silbe gesetzt, welche an  $\text{רָר}$  (Schönheit) erinnerte. Ich weise auf den Ausdruck des Superlativ durch Wiederholung, wie  $\text{רָרַר}$  etc., hin.

Hiqtil. Perfect:  $\text{רָרַר}$  (bedrücken) KL. 1, 5. 12; 3, 32 und noch das Ptc. Jes. 51, 23. — Und von  $\text{רָרַר}$  in der Bedeutung „wegdrücken, wegstossen“ stammt auch  $\text{רָרַר}$  2 Sm. 20, 13. Denn weder die defective Schreibart kann ein Gegengrund sein, noch das Fehlen des Objectes, welches schon vom Targum ( $\text{רָרַר} = \text{בְּרָרָה}$  = als er ihn weggewandt hatte) ergänzt worden ist. So Rabbi Juda und Rabbi Jona, wie Qimchi im Com. z. St. erwähnt; Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v., und auch Bō. II. S. 103 giebt diese Möglichkeit zu. Activ ist auch die Bedeutung, wenn die Form in einer Nota zu Mikhlol 123, a von  $\text{רָרַר}$  als Qal[?]

nämlich nach der Analogie des וילדה [1 M 16, 11, was doch, wenn es verbum finitum sein sollte, vielmehr Poel sein müsste] abgeleitet wird. — Passiv ist aber die Form schon von den LXX (ἡνίκα ἐφθασε ἐκ τῆς τριβου) gefasst worden. Ebenso als Hophal von ינה durch Qimchi 117, b. 123, a „nach der Analogie von ונלה Esth. 2, 6“ [er hätte vielmehr an הודיע, oben S. 427 erinnern sollen, vgl. Z. 3 v. u. über Spr. 11, 25]; ebenso WB. s. v. ינה, wie im Com. z. St. (= הוסיף). Wie dieses möglich wäre, so auch die Meinung von Qimchi's Vater, dass die Form das Passiv des Poel sei (Mikhlol 117, b; WB. s. v.), nämlich von dem ונה, welches auch Jes. 27, 8; Spr. 25, 4 f. die Bedeutung des Wegblasens, Wegscheuchens hat. Unmöglich ist aber die Meinung von Buxtorf, Thes. p. 272, die Form sei einfach „Pual pro ונה, Dagesch praeter necessitatem ejecto“. Endlich der von Bö. a. a. O., wie schon vorher von Olsh. § 245, 1 bevorzugten und von Müller § 289, a acceptirten Auffassung der Form als Passivum von Qal stehen zunächst die Bedenken gegenüber, welche überhaupt in Bezug auf dieses Passivum oben S. 192 f. 214 f. geäußert worden sind. Aber die Erklärung ist ebenso unmöglich, wie die von Buxtorf; denn zwar in ורי Jes. 1, 6 [oben S. 334] konnte bei dieser Auffassung das Cholem aus Ersatzdehnung für *zurru* deducirt werden; aber bei ונה gar nicht. Ew. und Stade erwähnen die Form nicht, und auch Thenius z. St. verliert kein Wort über die alte Streitfrage. — וודי 1 Kg. 8, 33 etc; וודי Hes. 18, 12 etc.; z. B. וודי (und ich werde lehren) 2 M 4, 15; 1 Sm. 12, 23; ודי (er hat mich geworfen) Hi. 30, 19; ודי (er hat ihn gelehrt) 2 Kg. 12, 3.

Imperfect: ודי Hi. 19, 2 mit beibehaltenem Jod vor der alten Endung *an*. — Z. B. ודי Ps. 6, 6; auch mit dem unsyncopirten ה des Imperfectstammes ודי Neh. 11, 17; ודי Ps. 28, 7 und ודי Ps. 45, 18. Vgl. über diese Formen oben S. 294 f. — ודי etc. Hes. 18, 7 etc. — ודי etc. Ps. 25, 8 etc. — Impf. consecutivum ודי 2 Kg. 13, 17; ודי (und es schossen die Schützen), wie das Kethib 2 Sm. 11, 24 zu lesen ist, ist nach ל"א-Analogie, c gebildet für das Qeri ודי; so schon Qimchi, WB. s. v. ודי.

Ein Hoqtal ist zu erkennen in ודי (er wird besprengt) Spr. 11, 25 mit א, also nach ל"א-Analogie, a, wie von ודי, welches wir, wie eben vorhin 2 Sm. 11, 24, so auch oben S. 582 beim

Inf. Qal gefunden haben. Und der *o*-laut ist uns schon S. 427 (vgl. S. 585 bei 2 Sm. 20, 13) einmal im Hoq. eines *וירי* begegnet. Hierbei sei nachträglich erwähnt, was Land § 233, b über *וירי* urtheilt: „Een vorm als *וירי* von *ויר* = *יר* kan door § 50 c verontschuldigd [?; denn dort spricht er von *וירי*]; en uit het voorbeeld van het activum verklaard worden; vgl. § 222 b“. Da sagt er: „In vormen als *וירי* „hij wordt gebaard“ (van *ויר* „draaijen“) *jāhūwāl* is door uitstooting der *w* (§ 50 c) een *ó* (*ū*) ontstaan, waarschijnlijk door verkeerd begrepen analogie met het active *וירי*, waarvan de *ó* uit *āo* ontstaan is“. Diese Bemerkung ist beachtenswerth (vgl. das passive *וירי* Pa. 51, 7; Spr. 8, 24. 25; Hi. 26, 5 und = „dolore affectus“ Jes. 53, 5). — So Ges. Thes. s. v. *וירי*; Ew. § 132, f; Olsh. § 261; „doch mag die Richtigkeit des Textes hier überhaupt zweifelhaft sein“; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 7. Weil das passive Prädicat im parallelen Glied auch für 11, b ein passives Prädicat verlangt, kann die Form nicht mit Buxtorf, Thes. p. 279 u. Conc. als *Hiqtil* = „jacet“ gefasst werden. Diese Fassung wird aber auch schon durch 11, b allein verboten, weil es keinen Sinn giebt „und ein reichlich Tränkender, auch er wird regnen“. Eben desswegen kann nicht mit Qimchi, WB. s. v. *וירי* gesagt werden, *וירי* sei = *וירי* „Frühregen“, nämlich = „wer die Armen reichlich tränkt, der wird auch ein Frühregen genannt, wie der Regen, welcher die Erde nass werden lässt“; fast ebenso s. v. *וירי*. — Auch das *א* am Ende, welches doch die herrschende Lesart ist, hält mich ab, denen beizustimmen, welche die Form von *וירי* ableiten. Nämlich B5. § 1167 will *וירי* herstellen, „als passiver Gegensatz noch durch *א* verdeutlicht“. Aber woher das *א*? Mühlau-Volck wollen im analyt. Anhang die Form stehen lassen, wie sie ist, aber trotzdem von *וירי* ableiten, indem sie eine Metathesis des *י* annehmen, also die Form für *וירי* ansehen. Aber eine solche Metathesis eines vocalisirten silbenanlautenden *י* nach Aehnlichkeit der Verba mediae semivocalis, anzunehmen, ist doch zu gewagt.

f) Verba *ע"י* oder *ע"י* quiescentia und zugleich *ל"ה* giebt es nicht. Die Sprache hat die mittlere Semivocalis vom Quiesciren zurückgehalten, damit die Wortgestalt nicht zu sehr verstümmelt werde. Die Verba nun, welche als mittleren Stammconsonanten eine Semivocalis mobilis haben und zugleich Verba *ל"ה* sind, sind folgende:



דרה langsam fließen; matt, siech, krank sein; vgl. דרו  
3 M 12, 2.

אדרה Jes. 38, 15 und אדרם Ps. 42, 5 sind durch Qimchi, WB. von דרה abgeleitet worden; ebenso von Buxtorf, Thes. p. 285 und in der Concordanz. Diesen Verbalstamm zurückzuweisen, wäre aber für Buxtorf mehr Grund gewesen, als seinen oben S. 299 citirten Satz aufzustellen. — Um die Form zu er-

klären, hat Ges. Thes. p. 321 an das arabische <sup>ف</sup>اَدَّ erinnert, welches auch „tarde venit, vacillavit in incessu“ bedeute, hat aber doch noch ein Verb דרה angesetzt. Davon leitet es noch Müller § 290, m ab. Ebenso hat Ew. § 118, a an jenes arabische Verb erinnert, aber doch richtig einen Reduplicationsstamm דרה aus דרה mit Assimilation des ר (er erinnert § 117, e an רצק) angenommen. So auch Bö. II. S. 404, der דרר als weichere Ausbildung des רבב (sich langsam fortbewegen) betrachtet. Dagegen Mühlau-Volck S. 183 und Stade § 150, a gehen von der Reduplicirung eines דא aus, vgl. bei Letzterem „הדרה aus הדרה für „הדרה“. Aber der Uebergang des ל"א in ל"ה bleibt dabei störend. Olsh. § 269, d stellt die Entstehung der secundären Wurzel דרר oder דרר als unklar hin. Aber es handelt sich nicht um Entstehung einer neuen „Wurzel“, sondern um das Pilpel דרה = דרה, vielmehr דרה, wovon das Reflexiv הדרה heißen musste. Ist diese Ableitung richtig, so bedeutet die Form Jes. 38, 15 „ich bewege mich langsam dahin“; Ps. 42, 5 „ich bewegte mich langsam dahin für sie“, als ihr Führer (Mühlau-Volck). Weder Ps. 42, 5 ist wegen des Suffixes Herstellung des Pilpel אדרם nöthig (mit Olsh. a. a. O.), vgl. ein Reflexiv mit Suffix oben S. 316; noch sind beide Formen mit Bö. a. a. O. als Pilpel aufzufassen, indem er die Verdoppelung des ersteren ד so erklärt, wie in מדרב, das er ja, vgl. oben S. 197 f., für bloss mimisch verstärkt aus מדרב hält

סרה zusammendrehen, spinnen; nur Qal Perf.: סר 2 M 35, 25 f.

כרה brennen; nur Ni. Impf. sich verbrennen, verbrannt werden: כרה 2. masc. Jes. 43, 2; כרה Spr. 6, 28.

לרה winden, sich winden um Jemanden = Jemandem anhängen im schlimmen Sinne; auch: Jemandem abborgen; Ni. sich Jemandem anschliessen; Hi. Jemanden abborgen lassen = darleihen. Vgl. z. B. לרה Pred. 8, 15; לרה Jes. 24, 2; Ni. לרה Jes. 14, 1. In Bezug auf

צִוְיִי כְבוֹדִי Jer. 50, 5, welches von Qimchi, WB. s. v. „הִלָּרִי“; Ew. § 226, c; Olsh. § 264; Ges.-Kautzsch § 51, Anm. 3 für Imperativ erklärt wird, bleibe ich bei dem Urtheil stehen, welches oben S. 184 f. begründet wurde, dass ich nämlich mit Ges. Lgb. § 92, 6 und Bö. II. S. 173 diese Form für Perfectum halte, als welche sie 4 M 18, 4; Zach 2, 15; Dn. 11, 34 in der Bedeutung „se adiungent“ steht. Der Subjectwechsel scheint mir in unserer Stelle ganz und gar nahe gelegt zu sein. Denn im ganzen vierten Verse heisst es „sie sollen kommen, gehen, suchen“; v. 5 „sollen nach Zion fragen, den Weg hierher soll ihr Angesicht gerichtet sein, kommt, und sie sollen sich [man soll sich] hängen an Jehova“. Da scheint mir בָּאֵי mehr eine Interjection zu sein. Das Wahrscheinlichste ist mir aber, dass diese Form aus יָבֹאֵי verstümmelt sei. Denn das Targum übersetzt einfach יִיתֵינן וְיִתְקַסְמוּן = venient et se adiiciant, ebenso die LXX: *zai* ἵσθῶσι. Darnach könnte es auch יָבֹאֵי geheissen haben. Und Qimchi, welcher auch im Com. z. St. die Form für צִוְיִי erklärt hat, der nach Art des Perfects aufträte, und an נִקְבְּצִי [Joel 4, 11; denn über Jes. 43, 9 sagt er im Com. z. St. „Perfect an Stelle des Futurs“] erinnert, muss, um den Imperativ ans Vorausgehende anzuknüpfen, einschieben „Ein jeder wird sagen zu seinem Genossen: kommt und hängt euch an etc.“. — Ni. Impf. יִלָּרִי 4 M 18, 2; Ptc. נִלָּרָה Esth. 9, 27; Hi. z. B. מִלָּרָה Jes. 24, 2.

צִוְיִי fest, hart sein; nur Qi. צִוְיִי feststellen, bestellen, heissen 1 M 6, 22 etc.; צִוְיִי *siwetha* Esth. 4, 17. Bemerke צִוְיִי (sie hat ihr befohlen) Ruth 3, 6. Qimchi 29, a hat hervorgehoben, dass das ה als Femininsuffix an der 3. sg. feminini immer ohne Mappiq geschrieben sei. Freilich meint er falsch: „Und die Normalform von פִּקְדוֹתָהּ ist פִּקְדוֹתָהּ, und das letzte ה und das ה sind Zeichen der Verbalwirkung (des Objectes)“. Das Raphirtsein des ה erklärt sich naturgemäss daraus, dass die 3. sg. fem. in Nachahmung des nothwendigen (oben S. 219) קִטְלָתָהּ etc. auch vor ה (und הֵ) (eam) den alten Vocalstamm-  
auslaut verlor, also קִטְלָתָהּ bildete, darauf die oben S. 221 (am Ende) beschriebene Assimilation erlitt (קִטְלָתָהּ), und dass endlich das auslautende α durch die mater lectionis ה angezeigt wurde, welche selbstverständlich raphirt ist. — יָצִיָּהּ 1 M 18, 19 etc.; Jussiv יָצִי 5 M 28, 8; יָצִי 1 M 2, 16 etc.; auch יָצִי 5 M 3, 18 neben fünfmaligem יָצִיָּהּ 5 M 1, 16. 18; Jer. 32, 13; Esra 8, 17

Qeri; Neh. 7, 2. Imp. צַוֵּה Jos. 4, 16; 1 Kg. 5, 20; Ps. 44, 5, aber zehnmal abgekürzt צַו 3 M 6, 2 etc. — Qu. צַוֵּה er ist bestellt, befehligt worden = ihm ist befohlen, geheissen worden 4 M 3, 16 etc. — צַוֵּה mit folgendem Subjects- und Objects-nomen [wie David befahl Salomo, seinem Sohne], also Ersatz des Infinitiv, Neh. 12, 45. Noch nicht erwähnt bei Ges. Lgb. S. 304, aber bei Ew. § 239, a; Bö. II. S. 235; vgl. über die Verwandtschaft des Infinitivs und gewisser Substantiva bei Qimchi 112, b.

קָרָה gespannt sein, vom Qal nur das Ptc. = harrend Jes. 40, 31 etc.; Ni. sich anspannen d. h. auch sich zusammen häufen, daher יִקְרֶה Jr. 3, 17 und יִקְרֶה 1 M 1, 9. — Qi. = harren, Perf. z. B. Ps. 130, 5; Jussiv יִקְרֶה Hi. 3, 9; יִקְרֶה Jes. 5, 2, 7; aber nur unverkürzt יִקְרֶה Ps. 69, 21. Neben קָרָה Jr. 8, 15; 14, 19 ist קָרָה Ps. 40, 2 einer der vier Fälle, wo der Inf. abs. Qi. nicht *e*, sondern *o* hat; vgl. oben S. 432 (Ps. 118, 18) und § 42, 4 (1 Kg. 19, 10. 14; 2 M 21, 19).

קָרָה speien muss wegen קָרָה (speiet!) Jr. 25, 27 angenommen werden. So Olsh. § 236, e und Graf z. St. Vgl. die Besprechung der gegentheiligen Ansicht unten § 42, 10, e.

רָרָה nass sein, sich benetzen = reichlich trinken: רָרָה Jr. 46, 10; יִרְרָה Ps. 36, 9 mit beibehaltenem *j* vor der alten Endung *un* ausser Pausa; רָרָה Spr. 7, 18. — Qi. 1) intensiv: sehr nass, benetzt sein, vgl. רָרָה Jes. 34, 5, 7; 2) indirect-causativ: netzen, benetzen, letzen: רָרָה Jr. 31, 14; יִרְרָה Spr. 5, 19. Und hierher gehört auch

אַרְרָה (ich benetze dich [fm.]) Jes. 16, 9. Qimchi 117, a: „Und es tritt das Wort אַרְרָה auf, indem sich der dritte Stamm-buchstabe zeigt, und das ist das ר, welches ein Aequivalent für das ה; und das י ist Aequivalent für das ר, den zweiten Stamm-consonanten; und es sollte nach der Gewohnheit das י mit Schewa sein, aber es tritt so auf, um zu zieren die Lesart, und es ist Milel mit zwei Paschta“. Ebenso im WB. s. v. und im Com. z. St.; fast ebenso Buxtorf, Thes. p. 270: „Pro אַרְרָה, ubi media radicalis י ר commutata et tertia ה in ר, praeter morem: Kametz autem est propter accentum in paenultima“. Das sind nur Beschreibungen des Thatbestandes. — α) Zu erwarten wäre gewesen אַרְרָה, oder mit beibehaltenem Jod אַרְרִיךְ, oder, vgl. oben S. 546 beim Suffix am Infinitiv, אַרְרִיךְ. Und nur aus der Zugrundelegung dieser Form erklärt sich die Betonung

auf der Vorletzten. Da ist nun, was auch sonst im Hebr. vorkommt (vgl. Ges. Lgb. § 36, 2 z. B. גַּאֲרִיר [Thäler] Hes. 7, 16; 31, 12; 32, 5 für גַּאֲרִיר) eine Metathesis von ך und ך eingetreten. Bö. § 474, 2, α will die Metathesis aus einem Streben nach Sonderung der Gaumenlaute ך erklären, wie bei dem eben angeführten Beispiele ך sich sondern. Und das ist richtig, und man würde bei unserer Form besser, als von Metathesis des ך und ך, von Auseinanderstreben der Palatalen ך und ך reden. Zwar kann eingewendet werden, dass solches Streben, wenn es vorhanden gewesen wäre, oftmals sich hätte befriedigen müssen, nämlich so oft das Suffix ך vorhanden war. Indess ein ך, welches mit dem ך transponirt werden konnte, war seltener vorhanden, und wenn es vorhanden war, so wurde nicht durch Ausführung der Transposition eine so wenig analogielose Form geschaffen, wie hier, wo der Uebergang des ך in ך, obgleich diese Form sonst nicht vorkommt, doch an קִים etc. seine Analogie hat. Metathesis haben darum auch angenommen Mühlau-Volck s. v. Ges.-Kautzsch erwähnt zwar ך § 72 Schluss, aber nicht unsere Form. — β) Dagegen Ewald nimmt keine Metathesis von ך und ך an, sondern hält das ך für ein unorganisches, „zur stärkeren Trennung zweier Vocale sich eindringendes v“ § 45, d. Nämlich er nimmt, wie er § 253, a genauer sagt, ein ך an, während doch sonst nur ך vorkommt. (Es sind von mir alle existirenden Qittelformen angeführt). Daran sei die Endung getreten, also אַרְרִיך; aber darauf sei das a des Voluntativs an den Stamm getreten, also eigentlich *arajjā-ēkh* entstanden, und zur Trennung der beiden Vocale sei v eingedrungen, also *arajjavekh* geworden. Aber dass in eine suffigirte Form das a des Cohortativs eingedrungen sei, ist ganz ohne Analogie, und vollends bei einem Verb לִי, wovon nur drei Cohortative existiren, und indem אַרְרִיך am Versanfang vorausgeht. Freilich könnte jenes Eindringen des Cohortativ-a angenommen werden, dann wäre die Entstehung eines ך zur Beseitigung des Hiatus erklärlich, weil es dem a als näherem Verwandten des o mehr homorgan ist als ך, wie Ewald selbst durch Verweisung auf das Arabische belegt, und wie ich beim Aethiopischen ausführlich dargestellt habe, vgl. meine Aethiop. Studien S. 129 f. — Aber auch die Mitlebetonung der Form bleibt unerklärt. — γ) Mit Hitzig z. St. einen Intensivstamm ךִיך, also ein Qittalal, anzunehmen, ist monströs. — δ) Olsh.

§ 248, b: „Die Form ל"ו beruht vermuthlich nur auf einem Schreibfehler; die regelrechte Form wäre אָרָוָה gewesen; vielleicht aber auch אָרָוָה zulässig“. Und so ist auch nach Stade § 634, e zu lesen Müller § 290, f; „ל"ו ist wohl einfach in אָרָוָה zu corrigiren“.

Imperativ רָוֵה Ps. 65, 11; Hi. רָוֵה (benetzen, tränken) Jes. 55, 10; 43, 24; Jr. 31, 25; KL. 3, 15.

רָוֵה gesetzt, geebnet, gleich, passend sein. So im Qal an folgenden Stellen Perf. Hi. 33, 27; Impf. רָוֵה Spr. 26, 4; אָרָוָה Jes. 40, 25; רָוֵה Spr. 3, 15; 8, 11; Ptc. רָוֵה Esth. 3, 8; 5, 13; 7, 4.

רָוֵה in Spr. 27, 15 mit Silluq. Qimchi 117, b: „Zusammengesetzt aus Niphal und Hithpacl; und es ist Perfectform fürs Masculinum im Singular und ist bezüglich auf רָוֵה [die stets rinnende Dachtraufe], welches Masculinum ist; er sagt [dann] aus, dass eine rinnende Dachtraufe und ein zänkisches Weib gleich ist; oder es ist Particip fürs Femininum, obgleich es Milcl ist; er sagt [dann] aus, dass ein zänkisches Weib mit einer stets rinnenden Dachtraufe gleich ist. Und es ist das ו, der erste Stammbuchstabe, dem ה des Hithpacl vorausgesetzt nach der Norm der Buchstaben ו"ש, wie ich geschrieben habe [fol. 69, a], und das ו sollte dageschirt sein, und es wurde erleichtert [vereinfacht], wie andere von dieser Conjugation erleichtert worden sind, wie ich geschrieben habe“ [fol. 68, b]. Zum Nithpacl rechnet er die Form im WB. s. v. Auch Ges. Lgb. § 71, 4 nahm sie für Nithqattel (mit Metathesis des Dentalen und Sibilanten), welches ja nach dem Zeugniß der Punctatoren zweimal im A. T. vorkommt, vgl. oben S. 203 am Ende und S. 409. Aber diese Form müsste רָוֵה heißen. Man kann nun nicht mit Buxtorf, Thes. p. 284 das Dagesch „euphoniae causa“ ausgefallen sein lassen, kann aber doch vielleicht trotz des fehlenden Dagesch die Form für Nithqattel erklären; denn bei רָוֵה Ri. 21, 9, welches schon Abulwalid (Röd. im Thes.) verglichen hat, ist der Ausfall des Dag. f. bei folgendem Vocal auch eingetreten, und eine ähnliche Stellung wie p hat auch ו zur Verdoppelung und Ersatzdehnung, vgl. S. 594 die Formen von רָוֵה; auch S. 596 f. von רָוֵה und hauptsächlich die Pausalform von רָוֵה ohne Dag. forte. — Darnach könnte also die Form Nithqattel sein, aber nicht von רָוֵה als einer Nebenform von רָוֵה (krachen, böse sein), sodass die Form = „beunruhigt, sehr bewegt, rasend“ wäre (Levy, Chald. Wörterbuch s. v. רָוֵה), weil

wir von diesem Verb im A. T. (vgl. aber S. 593 zu Hi. 30, 22) keine Spur haben, und dieses Verb nicht einmal vom Targumisten gewählt wurde, vgl. Levy s. v. **הִינָחֵת**. Vielmehr müsste dieses Nithqattel dann vom gewöhnlichen Verb **נָחַת** kommen, also „gleichgestellt, gleichgeordnet sein“ bedeuten, wie auch der Targumist **הִינָחֵת** und die LXX *ὡσαύτως* übersetzt haben. Vgl. Land § 248, b: „Mogeligg ook [gehört zum Nithqattel] **וְ** „het weegt tegen elkander op“ Spr. Sal. 27: 15, doch dan met verwaarloosde verdubbeling (§ 243, wo er von **הִנָּחֵת** handelt)“. — Es ist aber die Betonung auf der Vorletzten, welche die meisten Auctoritäten haben, Hauptgrund gegen die Auffassung der Form als Nithqattel; vgl. Bō. II. S. 404 und Anm. dazu. Olshausen behauptete deshalb § 275, die Form sei fehlerhaft überliefert und müsse vielmehr als 3. sg. femini Niqtal **נִשְׁחָתָה** in richtiger Pausalform für **נִשְׁחָתָה** abgeändert werden. Stade § 410, b „Für **נִשְׁחָתָה** Spr. 27, 15 lies **נִשְׁחָתָה**“. Böttcher hat aber a. a. O. die Form nicht auf eine Corruption des Textes, sondern auf eine Metathesis des **וְ** im ursprünglichen **נִשְׁחָתָה** mit dem **ח** zurückgeführt. Und diese Meinung hat nicht bloss jene negativen Gründe für sich, dass nämlich die Auffassung der Form als Nithqattel kaum möglich ist, sondern auch viele positive. Denn silbenanlautendes **וְ** ist auch in der Flexion der **עִי** von seinem Platze weg hinter den folgenden Vocal getreten, und Bō. hat § 474 die andern Transpositionen des **וְ** zusammengestellt, vgl. nur dass aus **עִיָּה** (Verdrehtheit, Sünde) ein **עִיָּה** geworden ist; silbenanlautendes vocalloses **וְ** hat sich am Wortende nicht erhalten. Ausserdem kam bei der hier zu erklärenden Form noch die oftmalige Zusammenstellung des **ח** hinzu. Dieser Herleitung Böttchers haben auch Mühlau-Volck s. v. zugestimmt.

Qittel. — **שָׁחַת** setzen, beschaffen, gleich machen; ebenen; gesetzt machen Jes. 28, 25; 38, 13; Ps. 16, 8; 89, 20; 119, 30; 131, 2; **שָׁחַתָּה** Hos. 10, 1; Ps. 21, 6; Ptc. 2 Sm. 22, 34; Ps. 18, 34; Hiqtıl „gleichstellen“: Impf. **שָׁחַתְךָ** KL. 2, 13; **שָׁחַתְךָ** Jes. 46, 5.

In **רוּשָׁתָהּ** Hi. 30, 22 Kethib ist von den Masoreten ein Schreibfehler für **רוּשָׁתָהּ** erkannt worden und auch die LXX haben „*ἀπὸ σωτηρίας*“ (Röd. im Thes. pag. 1376 „quoad salutem“). Auch Raschi folgt dieser Spur, indem er einfach das Wort plene **רוּשָׁתָהּ** schreibt (und als weibliches Wort zum Subjecte des vorausgehenden Verbs macht, sodass das **ח** von **רוּשָׁתָהּ** nicht

sei wie das **ו** von **רושני** (רשני); ausdrücklich so Abenesra: „Und die **רושני**, welche ist wie die Quelle der Weisheit, lässt mich zerfließen“; aber nicht so Rabbi Levi ben Gerson, welcher vielmehr Gott als Subject des ganzen Verses betrachtet, indem er umschreibt: „sie zerfließt(?) und Du entfernst von mir die **רושני**“. Gott wird richtig als Subject auch von 22, b betrachtet durch das Targum **בְּרוּשְׁנִי בְּרוּשְׁנִי** = „du lösest mich auf in Schwäche“. Denn so ist wahrscheinlich das Substantiv mit Levy, Chald. WB. zu lesen. Denn mit Buxtorf **רושני** zu lesen und etwa zu meinen, das Wort sei eine Nachbildung des masoretischen **רושני**, ist unerlaubt, weil das Trg. das hebr. **רושני** anders übersetzt, wie eine Vergleichung aller vorkommenden Stellen zeigt. Das Trg. setzt für das genannte hebr. Wort Jes. 28, 28 „seine Weisheit“; Mi. 6, 9 „die Lehrer“; Spr. 2, 7 „Glanz, Herrlichkeit“; 3, 21 „das Wissen“; 8, 14; 18, 1 „der Rath“; Hi. 5, 12 „den Rath ihrer Weisheit“; 6, 13; 11, 6; 12, 16; 26, 3 „die Weisheit“. Aber dem Parallelismus entspricht etwa „in Sturmeskrachen“ (Ew.), oder etwas ähnliches. Aber es ist nicht, wie unter Andern Röd. Thes. p. 1376; Mühlau-Volck S. 452. 911 thun, ein **רושני** voranzusetzen, welches zur Vermeidung des Hiatus aus dem gewöhnlichen **רושני** gebildet wäre. Denn dieser Vorgang zeigt sich nicht etwa in **שני** Spr. 1, 27 Kethib (als wäre es von **שני** und = **שני**), weil dieses vielmehr von **שני** stammte und = **שני** war, oder wirklich verschrieben ist für das Qeri **שני**. Vielmehr war Hi. 30, 22 ein **רושני** [wie **רושני** Hoffnung] = „Aufregung, Unruhe“ beabsichtigt (Bö. I. S. 257) von dem Verb **רושני** II = chaldäischem **רושני** (beunruhigt, betäubt sein). Ein Qittel **רושני** von demselben Verb = „du versetzest mich in Unruhe“ mit Ges. u. A. anzunehmen, entspricht nicht dem Parallelismus, hat auch den Mangel eines Suffixes an der Form gegen sich.

Von **רושני** ist **רושני** 5 M 32, 18 als Pausalform für **רושני** abzuleiten, welches aus **רושני** nach einem oftmals im Hebr. angewendeten Gesetze entstanden ist, dass nämlich ein vocallos am Wortende stehendes י zu ם wird und der vorausgehenden Silbe ihren Vocal raubt. Die Form bedeutet also „du vernachlässigtest, vergassest“. So Röd. im Thes. s. v.; Ew. § 233, a; Mühlau-Volck s. v. Targum: **אֲרוּשְׁנִי** = du vergassest; LXX: *ἐγκατέλιπες*; Raschi **רושני** = **רושני**. — Aber als Hiqtil von **רושני** (vergessen), welches oben 5, c (S. 574) behandelt worden ist,

also im direct-causativen Sinne = „Vergesslichkeit übtst du“ ist die Form aufgefasst von Ges. Lgb. § 109, 17, Anm. 1, indem er  $\text{תָּשִׁי}$  lesen wollte und sich wegen des auslautenden  $\text{י}$  und wegen des Segol auf die beiden Formen  $\text{תָּשִׁי}$  Jr. 3, 6 und  $\text{תָּשִׁי}$  Jer. 18, 23 berief, welche schon unter Nr. 2 und 5, b S. 540. 68 als beweisunkräftig besprochen worden sind. — Als Qal von  $\text{נָשָׂה}$  hat die Form angesehen Abenesra im Commentar z. St.: „Und sie haben vergessen; das ist das, was geschrieben ist  $\text{רָשִׁי}$ ; vgl.  $\text{לֹא רָשָׁה}$  [? bezüglich auf Jes. 44, 21]; und der verborgene lange Vocal hinter  $\text{ר}$  steht anstatt des Dagesch, welches [seinerseits wieder] ist das verschluckte (syncopirte)  $\text{א}$  [? leitete man es von  $\text{נָשָׂא}$  oder  $\text{שָׂאָה}$  ab]; und das  $\text{י}$  steht anstatt  $\text{ה}$ , und so ist  $\text{רָשִׁי}$ , und es treten beide Formen als Milēl auf, um zu unterscheiden zwischen dem Masculin und dem Feminin bei Verben, deren letzter Stammconsonant ein  $\text{ה}$  quiescens ist; aber das Sichere in meinen Augen ist, dass das  $\text{י}$  hinzugefügt ist, und dass die Form ist nach der Norm von  $\text{אֵל רָשָׁה}$  [Spr. 4, 5. 27]<sup>a</sup>. Ebenso Qimchi 122, b: „ $\text{רָשִׁי}$ ; das  $\text{ר}$  mit Segol, denn seine Normalform bei Unversehrtheit des ersten Stammconsonanten wäre  $\text{רָשִׁי}$  nach der Norm von  $\text{רָשִׁי}$ ; und nach dem Wissen der meisten Grammatiker gehört es zu Qal, und ist das Segol an Stelle des Sere wie in  $\text{רָשִׁי}$ ; und das ist sicher, weil es nicht eine Verbalform ist, welche übergeht auf einen Dritten [= ein doppeltes Object hat], wie  $\text{הִשָּׁה}$  Hi. 39, 17<sup>a</sup>; WB. s. v.  $\text{נָשָׂה}$ : „Das  $\text{י}$  ist an Stelle des  $\text{ה}$ , des dritten Stammconsonanten, und seine Normalform wäre  $\text{רָשָׁה}$  und sein nächster Vorgänger  $\text{תָּשָׁה}$ “. Ebenso hat Bö. § 454, d; 490, 2; 494 die Form aufgefasst, ebenfalls mit Berufung auf die beiden Stellen aus Jer., weil er meinte, dass die Wurzel  $\text{שִׁיה}$  für  $\text{שָׂהָה}$  = arabischem *sahā* nicht gesichert sei. Aber diese Etymologie ist viel gesicherter, als seine unmögliche Erklärung der Form aus  $\text{תָּשָׁה}$ . — Eine Entstellung der Textesform für  $\text{תָּשָׁה}$  nimmt Olsh. § 240, b, Anm. an, und Stade schreibt § 545, d „Der Text scheint beschädigt“.

Von  $\text{תָּהָה}$  kommt das Qittel  $\text{תָּהָה}$  (und er machte Zeichen = kritzelte) 1 Sm. 21, 14. Also war, wenn auch nur ausnahmsweise beim Verb, die Dehnung des  $\text{a}$  bei folgendem  $\text{י}$  im Volksmunde üblich. Diese Dehnung braucht zunächst als Ersatzdehnung für die am Wortende unterbliebene Verdoppelung keine besondere Begründung; aber bei einer Verbalform



### 6. Verba mit drei schwachen Stammconsonanten.

b) Aber wir haben ein Verb primae gutt., צ"ע und tertiae Semivocalis (wenn man so sagen will): קרי. Es ist besonders von Ges. im Thes. gegenüber Severinus Vater ausführlich begründet worden, dass die Form קרי 1 M 3, 22; 5, 5; 11, 12 etc. (wo sie nicht deutlich und nothwendig Nomen ist) die 3. sg. m. Pfi. und nicht das Adjectivum ist. Zugestimmt haben Ewald § 142, b; Olsh. § 233, b, Anm.; Bō. § 1118, 1;

1181, f; Mühlaus-Volck, nur dass diese die Formen gleich mit zu *חיה* genommen haben; Ges.-Kautzsch § 76 Schluss; Stade § 385, b. Als Verb nahmen das *חי* an den betreffenden Stellen auch die Alten, nur dass sie in ihrer äusserlichen Art die Form von *חיה* ableiteten; vgl. Qimchi 120, a: „Und es schrieb Rabbi Juda, dass wegen der Häufigkeit des Sichbedienens dieser Wurzel sie haben wegfallen lassen das *ה* in vielen Stellen und gesagt *חי* 1 M 5; 3 M 18[, 5]; ihre Normalform ist *חיה*. Und ebenso haben sie wegfallen lassen das *ה* beim Feminin und gesagt *וחיה* 2 M 1; seine Normalform *ויהיה*; im WB. setzt er ein besonderes *חיי* an, zieht aber freilich nicht alles, was ohne Piel zu sein doppeltes Jod hat, dazu, sondern *חי*, *חיה*, *חיים* auch noch zu *חיה*. — Einmal ist *aj* zu *ai* geworden und dann als *a* gesprochen: *חַיִּי אֶחָיָהּ* (et vivat frater tuus) 3 M 25, 36 (öfter so das Nomen *חי* 1 M 42, 15 etc.; 16 Mal).

*יְחִיָּהּ* (so lebe sie) 2 M 1, 16 in Pausa ist als 3. sg. fem. Pfi. aufzufassen. Die Aufhebung der Verdoppelung haben wir bei *ע"ע* S. 325 f. 38. 52 gefunden; also ist sie bei einem vocalartigen Consonanten wie *י* und unter dem Druck des Satztones hinter langem Vocal um so leichter zu verstehen. Daran, dass *בְּנֵה*, *בְּנֵה* nachgeahmt worden sei, kann nicht gedacht werden. Ewald, welcher nach Ges. Thes. früher diese Meinung vertrat, hat sie jetzt nicht mehr § 194, a. Olsh. begründet die gewöhnliche Meinung sehr gut § 82, b, indem er auf die übrigen Beispiele aufmerksam macht, in denen hinter langem Vocal die doppelte Aussprache des folgenden Consonanten sich vereinfacht hat. Ebenso Bö. § 1123, 3; Mühlaus-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 76, Schluss; Müller § 279, a. b; Stade § 401, a. Nebenbei bemerkt, scheint es mir nur auf einer Nachahmung jener Verbalform zu beruhen, wenn die Tradition in demselben Capitel 2 M 1, 19 ein einziges Mal vom Adjectiv *חי* ein *חיה* (= vivae, vivaces) zeigt. Es scheint mir nicht mit Qimchi 120, a; WB. s. v. etc. von *חיה* zu stammen.

c) Verba primae gutt., mediae *ו* und *ל"ה*.

Von *ארה* sich wohin begeben, nachsuchen, begehren, welches nur im Qi. und Hithq. vorkommt, heisst Qi. *ארה* Ps. 132, 13; *אֶרְהָהּ* Hi. 23, 13 etc.; Impf. *אֶרְהָהּ* 5 M 12, 20 etc.; Hithq. *אֶרְהָהּ* Spr. 21, 26; *אֶרְהָהּ* Jer. 17, 16; z. B. auch

וַיִּחַתְּךָ 2 Sm. 23, 15; sonst aber Jussiv und Impf. consec. וַיִּחַרְךָ und וַיִּחַרְךָ an fünf Stellen: Ps. 45, 12; Spr. 23, 3. 6; 24, 1; 1 Chr. 11, 17. Qimchi 117. 118: „יִחַרְךָ etc.; der erste Stammbuchstabe mit Pathach, und wenn in Pausa, mit Qames, z. B. וַיִּחַחֵל [oben S. 555], aber es sind auch einige aufgetreten mit Qames ausserhalb der Pausa: וַיִּחַחֵל Ps. 45; וַיִּחַחֵל Spr. 23; וַיִּחַחֵר, וַיִּחַחֵר [oben S. 542; 5 M 2, 9. 19. 24]; וַיִּשְׁחַחֵר Jes. 41 [S. 564 f.]. Und der Grund, wesshalb וַיִּחַחֵר, וַיִּחַחֵר gamesirt auftreten, ist, weil sie nach der Analogie von וַיִּדְרִי ausgehen, und so alle die vielen י mit verborgenem י, welche gamesirt sind um des Quiescirenden willen, der in ihnen wohnt. Und der Grund von וַיִּחַחֵר, וַיִּחַחֵר ist, dass sie waren ebenso bei ihrem Unapocopirtsein gamesirt zum Ersatz für das Dagesch[, das] in ihnen [sein sollte]. Und ebenso ist es bei וַיִּשְׁחַחֵר, welches sein sollte וַיִּשְׁחַחֵר. — Da der dehnende Einfluss des י auf vorhergehendes α z. B. durch die Segolata וַיִּחַחֵר etc. gesichert ist, vgl. oben (S. 594 f.); da ferner diese Dehnung auch zur Vermeidung der Diphthongisirung natürlich ist (vgl. auch וַיִּחַחֵר HL. 2, 11): so halte ich die Aussprache dieser 5 Formen mit Pathach, welche Baer zu Ps. 45, 12 vertheidigt („quae omnia, ut par est[?], pathachata sunt“), nicht für richtig. Die Nota zur angeführten Stelle des Mikhlol „es scheint, dass es [das Qames] wegen des י ist“ enthält vielleicht auch ein richtiges Moment.

Von einem andern א"ח findet sich Hithq. וַיִּחַחֵרְךָ (und bezeichnet euch [vobis]!) 4 M 34, 10. So Qimchi, WB. s. v. א"ח; während Buxtorf in der Concordanz diese Form zu וַיִּחַחֵר stellte.

Von וַיִּחַחֵר gähnen, schweben, fallen, vorfallen, sich ereignen, der Fall sein, sein kommt vor der Jussiv Qal

וַיִּחַחֵר (er möge sein!) Pred. 11, 3 mit י as graphischem Abschluss, vgl. oben S. 414. 576, also für וַיִּחַחֵר. Dieses wurde aus וַיִּחַחֵר nach dem Gesetze, dass, ebensowenig wie י, vgl. S. 593 bei וַיִּחַחֵר, ein י vocallos am Wortende stehen konnte, sondern in seinen Vocal u übergang und dadurch den vorausgehenden Consonanten vom Schluss der vorausgehenden Silbe losriss und zum Silbenanlaut machte. — Richtig ist die Form וַיִּחַחֵר als entferntere Grundlage genannt von Buxtorf, Thes. p. 259; Ges. Lgb. § 101, Anm. 3, d; Mühlau-Volck im analytischen Anhang; auch jedenfalls von Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 3 nach dem Zusammenhang, in den er die Form gestellt hat. Weniger

י, welches an Stelle des dritten Stammconsonanten ist; aber weil es geschrieben ist mit ה am Ende, so hat es der Masoret nicht unter die *scriptiones defectivae* aufgenommen; und die sichere Masora über 2 Sm. 15, 33 ist [deshalb] „es ist sonst nicht ganz defective“. הִיירָ (auch הִיירָה 2 Sm. 14, 2) etc.; הִיירָם, aber הִיירָם.

Impf. הִיירָה, sodass also ה als fester Consonant auftritt, und so ganz durch wie יִגְלֶה; über das feststehende leichte Metheg bei diesen Formen vgl. oben S. 86. Bemerke nur הִיירָה Jer. 18, 21; 48, 6 wegen der ausnahmsweisen *scriptio defectiva*. — Jussiv und Impf. consec.: הִיירָה anstatt הִיירָה, nach der Analyse oben S. 593 über שִׁירָה; הִיירָה; הִיירָה 3. fem. und 2. masc.; הִיירָה; הִיירָה. — Imperativ: הִיירָה, הִיירָה (und sei!) 1 M 12, 2 etc.; הִיירָה 1 M 24, 60, diess mit *a* jedenfalls wegen der positiven Verwandtschaft zwischen *a* und *i*; welche hier bei der Betontheit des *i* wirkte; הִיירָה, הִיירָה (und seid!). — Infinitivus cstr. הִיירָה (sein) und בְּהִיירָה (im Sein), לְהִירָה (zu sein), מִהִירָה (vom Sein); הִיירָה (mein Sein), ebenso בְּהִיירָה (bei meinem Sein) etc.

הִיירָה Hes. 21, 15 in der Verbindung לְמַעַן הִיירָה לָהּ (damit ihr [der חֶרֶב, Schwerdt] sei [ein blanker Blitzschein]). Targ.: בְּדִיל לְמַעַבְדִּי = um zu machen Vergeltung wurde es (das Schwert) geschärft, auf dass sich freuen etc.; LXX: ὁπώρας γέγνηται εἰς στίλβειν (Glänzen); Raschi = להִיירָה; Qimchi z. St. הִיירָה ist Infinitiv wie הִיירָה und ebenso ist יִמִּין וְרֵאָה [Ps. 142, 5; aber diess הִיירָה ist Imperativ; oben S. 308, folglich auch הִיירָה]; ebenso Mikhlol 112, a „nach der Analogie des Imperativ“. — Schon Buxtorf, Thes. p. 257; Ges. Thes. hat auf aramäische Analogie hingewiesen; Bö. § 987, 7 hat sogar Dn. 2, 28 ff citirt, wo לְהִירָה steht, welches früher für eine Zusammensetzung eines sonst nicht existirenden Inf. הִירָה und der Präposition ל erklärt wurde, welches aber für eine Variation der syrischen Imperfectform *nēhwo* zu halten ist, vgl. Winer, Grammatik § 23, Anm. 2; Luzzatto § 109. Und wir haben auch keinen Grund anzunehmen, dass im Altaramäischen, was Böttcher betont, der Inf. anders von הִירָה gebildet worden sei, als im targumischen Aramäisch, wo er ganz regelmässig nach dem Paradigma מְלִיכָא heisst מְלִיכָה. — Nun hat Ewald § 238, e daran erinnert, dass auch im Qi. der Inf. cstr. einmal Hos. 6, 9 (vgl. die Form oben S. 554) mit der Endung *e* versehen sei; und diese Angabe ist richtig (bei der andern von ihm angeführten

Form, vgl. S. 599,  $\text{היה}$  Jer. 9, 4, ist es gerathener, sie für Inf. abs. zu nehmen). Indess im Qi. kommt diese Endung  $e$  beim Inf. überhaupt als die regelmässige Endung des Inf. abs. in Betracht, und bei diesem Fall im Qi. muss man also sagen, wie es auch oben geschehen ist, dass einmal die Form auf  $e$  als Inf. cstr. gebraucht sei. Jedoch beim Qal kommt diese Infinitivendung  $e$ , abgesehen von  $\text{היה}$  Hes. 7, 11 [vgl. oben S. 550 u. S. 572 zur Lesart Ewalds Hes. 5, 7  $\text{היה}$  (euer euch Zählen)] und von unserem Fall, gar nicht in Betracht. — Es scheint mir desshalb kein Ausweg zu bleiben, als die leichte Verschreibung eines  $\text{ה}$  für  $\text{ה}$  anzunehmen, und also  $\text{היה}$  zu lesen. So Smend z. St. Ferner liegt es, mit Olsh. § 245,  $\text{היה}$  zu lesen. — Mühlau-Volck schreiben aber s. v.  $\text{היה}$  „Inf. einmal  $\text{היה}$  Hes. 21, 15“; Ges.-Kautzsch, Müller und Stade erwähnen die Form nicht. — [Ewald will a. a. O. erklären, wie anstatt Segol des Imperfects beim Inf. cstr. ein Sere eingetreten sei, und beruft sich da auf die Analogie von  $\text{היה}$  und  $\text{היה}$  (bei ihm § 213, e). Er schreibt in Bezug darauf: „Die  $\text{ל"ה}$  behalten nur sehr selten noch das  $e$  vom Impf. und zwar durch die Bildung wie im St. cstr. in  $\bar{e}$  verändert“. Auf Grund dieser Worte bemerkt Smend zu Hes. 21, 15: „ $\text{היה}$  von Ew. § 238,  $e$  für einen St. cstr. erklärt“].

Infinitivus abs.  $\text{היה}$  oder  $\text{היה}$ ; Participium act. fem.  $\text{היה}$  2 M 9, 3; Qimchi, WB. s. v. — Niqtal  $\text{היה}$  (sich zu-tragen, ereignen, vorkommen, geschehen, werden) z. B. 5 M 4, 32; auch Micha 2, 4 mit Qimchi, WB. s. v.  $\text{היה}$ ; Dn. 2, 1,  $\text{היה}$  Dn. 8, 27; Participium fem.  $\text{היה}$  (facta, orta) Spr. 13, 19.

Von  $\text{היה}$  (leben) Jer. 21, 9 etc.  $\text{היה}$  1 M 12, 13; Jer. 38, 17;  $\text{היה}$  5 M 30, 16; aber auch  $\text{היה}$  Jr. 38, 17;  $\text{היה}$  4 M 4, 19; 14, 38; Sach. 10, 9. Die 2. plur. kommt bloss mit  $\text{ו}$  consecutivum vor:  $\text{היה}$  Hes. 37, 5. 6. 14; vgl. über das feststehende leichte Metheg oben S. 86. Wir wissen also nicht, ob sie ohne  $\text{ו}$  mit Chateph-Segol oder mit Chateph-Pathach gelautet hat. Nach der sonstigen Kräftigkeit des  $\text{ה}$  gegenüber dem  $\text{ה}$  von  $\text{היה}$  und nach der Analogie des Inf. cstr. ist aber wahrscheinlicher Chateph-Pathach gesprochen worden, also  $\text{היה}$ . — Imperfectum:  $\text{היה}$  1 M 17, 18 etc. etc. — Jussiv und Impf. consecutivum:  $\text{היה}$  (für  $\text{היה}$ ) 5 M 33, 6 etc.;  $\text{היה}$  1 M 5, 3 etc.; auch  $\text{היה}$  1 M 19, 20 etc.;  $\text{היה}$  1 M

45, 27. — Imperativ wieder bloss **חַיֶּה** (und lebe!) 1 M 20, 7; Spr. 4, 4; 7, 2 (**חַיֶּה**); die fehlende Form ohne **ו** hat wahrscheinlich **חִי** gelautes; so richtig Böttcher § 1181, Anm.; 2. sg. feminini **חִי** Hes. 16, 6 (zweimal); 2. plur. masc. **חִי** 1 M 42, 18 etc. — Der Infinitivus cstr. kommt nicht ganz allein vor, sondern entweder mit Präfixen **לְחַיֶּה** (um zu leben) Hes. 33, 12 oder mit Suffixen **חַיֵּיהֶם** (reviviscere eorum, ihr Wiederaufleben d. h. Gesundwerden) Jos. 5, 8. Inf. abs. **חִי** 2 Kg. 8, 10 etc. 7 Mal oder **חִי** Hes. 3, 21; 18, 28; 33, 16.

Qittel: **חַיֶּה** (am Leben erhalten; wiederbeleben) z. B. **חַיֶּה** (sie [dein Wort] hat mich wieder belebt) Ps. 119, 50 in Pausa; — **חַיֶּה** etc. 1 Sm. 27, 9 etc., auch **חַיֶּה** 5 M 32, 39; Jr. 49, 11. Vor Suffixen erhält sich auch mitunter das Jod als dritter Stammconsonant: **יְחַיֵּינוּ** (er wird uns wiederbeleben) Hos. 6, 2; **יְחַיֵּינוּ** Ps. 71, 20; 80, 19; 85, 7. Aber Baer lässt Hos. 6, 2 diesen dritten Stammconsonanten Jod weg. Die dort zu Ps. 143, 11 in Aussicht gestellte Bemerkung steht aber bei Ps. 71, 20. Darnach haben die älteren Texte nur einfaches Jod, und bezeugt die Masora doppeltes Jod nur Hab. 3, 2 und für das Hiqtıl Jes. 38, 16. — Imperativ nur mit Suffixen: **חַיֵּנִי**, aber auch mit bewahrtem Jod **חַיֵּיהֶוּ** (belebe es!) Hab. 3, 2. — Infinitivus cstr. **חַיֶּה** 1 M 7, 3 etc.; Participium **חַיֶּה** 1 Sm. 2, 6; Neh. 9, 6.

Hiqtıl: **חַיֶּה** (am Leben erhalten; wiederbeleben) Jos. 6, 25 etc.; **חַיֵּינוּ** 4 M 22, 33, aber **חַיֵּיהֶם** Jos. 2, 13; Ri. 8, 19; also Segol und Pathach wechseln ganz nach der oben 5, a, Hiqtıl S. 556 wieder bewährten Regel; nur zeigt sich vor dem Suffix die Ausnahme **חַיֵּינוּ** (du hast uns am Leben erhalten) 1 M 47, 25. Imperfect kommt nicht vor. Imperativ **חַיֵּנִי** (lass mich wieder aufleben!) Jes. 38, 16; **חַיֶּה** (erhältet am Leben!) 4 M 31, 18. Infinitivus cstr. **חַיֶּה** oder auch ohne **ו** 1 M 6, 19 etc. Inf. abs. **חִי** Jos. 9, 20.

e) Verba **חַי**, mediae gutturalis und **חַי**.

Von **חַי** giebt es das Qittel (Pile) **חַי** (zweckentsprechend, geziemend, hübsch, lieblich sein) Ps. 93, 5. Qimchi, WB. s. v. **חַי**: „Das **ח** wird ausgesprochen mit Chateph-Pathach, und es ist Niphal im Perfect“. Baer giebt **חַי** (schon 1861). Und auch diess soll 3. sg. fm. Pf. und nicht Femininum des Adjectivum sein; denn der Parallelismus **חַי** verlangt Ps. 93, 5

eine Verbalform und das Feminin des Adjectivum heisst נָחַד Spr. 17, 7; 26, 1; HL. 1, 5 (gegen Stade § 155, b). Diese Aussprache, die Mühlau-Volck noch nicht erwähnt haben, ist mit נָחַד etc. oben S. 250 f. zusammenzustellen. — Die 3. plur. masc. נָחַד mit Verlängerung des *a* und gleichzeitigem Stummwerden des *א* Jes. 52, 7; HL. 1, 10. Qimchi a. a. O. „In ihnen allen ist das *א* quiescierend . . . Und es gefällt, dass diese [Formen] sind von der Wurzel נָחַד, indem sich der dritte Stammconsonant zeigt“.

Von נָחַד (er [man] klagt) Mi. 2, 4 steht der Imperativ נָחַד Hes. 32, 18. — Vom Niqtal steht נָחַד 1 Sm. 7, 2 [Olsh. § 265, d ist der Einzige, der die Form erwähnt], und es bedeutet nach der Bedeutung des Qal, die doch eben „klagen“ und nicht einfach „schreien, rufen“ ist, nicht mit Ges. Thes. „und sie wurden zusammengerufen“, sondern „und sie klagten bei sich [Dativus des Interesses]“; vgl. Thenius z. St.; Mü.-V. s. v. Qimchi, WB. s. v. נָחַד lässt freilich die Wahl zwischen beiden Bedeutungen: „wie um zu sagen, dass sie trauerten über ihre schlechten Thaten und sich wieder zur Nachfolge Jehovas wandten; oder es ist = und sie versammelten sich“.

נָחַד richten, leiten, führen. Dass neben dem Perfect Qal, vgl. z. B. נָחַד (duxit eos) 2 M 13, 17, nicht auch das Perfect vom direct-causativen, also mit dem Qal gleichbedeutenden Hiqtıl gebraucht werde, wie Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. sagen, ist unrichtig. Denn das Perfect Hiq. נָחַד (duxisti eos) steht Neh. 9, 12. Die Concordanz zeigt auch noch נָחַד (duxit me) 1 M 24, 48 an. Die Imperfectbedeutung wird aber nur durch die Hiqtılform ausgedrückt, nämlich נָחַד (ducat me) 4 M 23, 7 etc.; נָחַד (ducat me) Ps. 139, 10 etc. u. = duces me Ps. 31, 4 etc.; נָחַד ducam eum Jes. 57 18, vgl. Hi. 31, 18; נָחַד Ps. 43, 3. Der Imperativ wird wieder vom Qal genommen, also נָחַד 2 M 32, 34, vgl. נָחַד (duc me!) Ps. 5, 9; 27, 11; 139, 24. Der Infinitivus existirt wieder nur vom Hiqtıl, vgl. לְנָחַד (um sie zu führen) Neh. 9, 19 und לְנָחַד 2 M 13, 21. — Dass die Assimilation bei diesem Verbum mediae gutturalis unterbleibt, stimmt mit unserer Erfahrung oben S. 310—315.

f) Verba נָחַד, mediae נָחַד und לָחַד.

Von נָחַד (einen Ort erstreben und innehaben, sitzen; zweckentsprechend, angemessen, lieblich sein) kommt vor נָחַד

Hab. 2, 5 (er hat einen festen Sitz, er hat Bestand). Qimchi, WB. s. v.: „Deutung: Er wird nicht wohnen (שכן) in einem  $\text{בֵּית}$ , und  $\text{בֵּית}$  wird genannt eine Wohnung (בֵּיתוֹ) des Menschen“. Vom indirect-causativen, genauer: declarativen Hiqtıl:  $\text{אֶנְחִידֶה}$  (ich erkläre ihn für lieblich = ich verherrliche ihn) 2 M 15, 2. Qimchi, WB. s. v., starr an der äusserlichen Grundbedeutung festhaltend: „Deutung: Ich werde ihm einen Sitz ( $\text{בֵּית}$ ) und eine Wohnung machen“. So auch das Targum „und sich werde ihm erbauen ein Heiligthum“; den Begriff der „Wohnung“ hält auch fest Raschi z. St. und Abenesra sagt kurz  $\text{אֶנְחִידֶה בֵּיתוֹ}$ ; aber dem Parallelismus und der augenblicklichen Situation der Worte angemessen übersetzen die LXX:  $\delta\iota\sigma\tau\acute{\alpha}\sigma\epsilon\iota\varsigma\ \alpha\upsilon\tau\acute{o}\varsigma$ . Qimchi erklärt freilich auch das  $\text{בֵּית}$  adj. fem. Jr. 6, 2 von der ersten Grundbedeutung aus: „Und man beschreibt das Weib mit diesem Wort, weil sie beständig im Hause sitzt“. Darin hat er wahrscheinlich richtig geurtheilt. — Die Sprache hat die Assimilation nicht eintreten lassen, damit das Verb nicht unkenntlich werde.

g) Verba  $\text{עָרַר}$ , mediae gutturalis und  $\text{עָרָה}$ .

Von  $\text{עָרַר}$  kommt vor  $\text{עָרָה}$  (es ist angemessen) Jer. 10, 7 in Pausa. Nicht einfach weil sie diese Pausalstellung der Form verkannten, sondern weil sie eine Wurzel zu den oben S. 499 f. genannten Formen suchten, haben Qimchi 88, a; WB. s. v. und Buxtorf, Concordanz die fragliche Form von einem  $\text{עָרַר}$  abgeleitet. Nicht bloss existirt nun aber dieser Stamm nicht, sondern das Aramäische zeigt uns auch deutlich ein  $\text{עָרַר}$ . Darum ist richtig diess zu Grunde gelegt worden von Ges. Thes.; Bö. II. S. 461; Muhlau-Volck s. v.

$\text{עָרַר}$  kommt als Perfectum consecutivum vor Jes. 28, 17 „und er weggraffen wird“. So Qimchi 123, b; WB. s. v. =  $\text{עָרַר}$ ; Buxtorf, Concordanz; Ges. Thes. etc.

**Schlussbemerkung.** Dass in Verben mit mehreren schwachen Consonanten diese seltener zu Unregelmässigkeiten Anlass geben, hat seinen Hauptgrund darin, dass der unbewusst schaffende Sprachgenius die Formen der betreffenden Verben nicht allzusehr von ihren Typen abweichen lassen wollte. Als Nebengrund mag mitgewirkt haben, dass die schwachen Consonanten in der Nachbarschaft anderer schwacher Consonanten leichter sich behaupten konnten, als in der Nachbarschaft starker Consonanten.



## § 42. Verba נ"ב.

Vorbemerkung: „quiescentia“ braucht man nicht mit Ges. Lgb. § 108 hinzuzusetzen, weil nicht, wie die נ"ב, sich auch die נ"ב in non-quiescentia und quiescentia theilen, vielmehr alle Verba נ"ב zur dritten Hauptclasse der schwachen Verba, nämlich den Verbis quiescentibus, gehören, deren Darstellung § 35 beginnt. Qimchi 124, a giebt folgende Vorbemerkung: „Und diejenigen, deren letzter Stammconsonant ein נ ist, gehören zu den Verben mit quiescirendem 3. Stammconsonanten. Wisse, dass diese Verba sich mit denjenigen unter den Verben mit quiescirendem drittem Stammconsonanten vermischen, deren dritter Stammconsonant ה ist; denn sie sind verwandt, wie du bei denjenigen sehen wirst, welche ich dir erwähne“. Und nun giebt er in alphabetischer Reihenfolge eine Anzahl Verba נ"ב (und ה"ב).

Paradigma: נָפְּץ treffen, erreichen, finden.

## 1. Transitives Qal.

Perf.	Impf.	Imp.	Inff.	Ptcc.
נָפַץ	יִנְפֹּץ	נָפֹץ	נִפְּץ	נִפְּץ
נִפְּצָה	תִּנְפֹּצִי	נִפְּצִי	נִפְּצִי	נִפְּצִי
נִפְּצָה	תִּנְפֹּצִי	נִפְּצָה		
נִפְּצָה				

Aus dem Paradigma abstrahirte Regeln:

Dass diese נ"ב ursprünglich Verba tertiae gutturalis sind, zeigt der a-laut des Imperfects und des Imperativs. Der Gutturalecharacter des נ ist also der erste Trieb, welcher in der Flexion dieser Verba waltet.

Der schwache Laut der Gutturalis נ ist aber im Silbenschluss später nicht zur Aussprache gekommen d. h. quiescirt, und indem die Aussprache des Spiritus lenis angestrebt, aber nicht vollzogen wurde, wurde das vorausgehende homorgane a zum Ersatz gedehnt (daher נָפַץ, נִפְּצָה etc., יִנְפֹּץ etc., נִפְּצִי, und am Wortschluss hinter den nichthomorganen Vocalen e, i, o, u das Pathach furtivum verschmährt (נָפַץ, נִפְּצִי, נִפְּצִי etc. etc.). Quiescirung des נ ist Trieb 2, a. — Bemerke קָרָא (rufen) 2. sg. fem. Jr. 3, 4 Kethib mit der alten Endung Jod. Aber gewöhnlich heisst die Form קָרָא (und du [fm.] sollst nennen)

nach der Lesart von Baer 1 M 16, 11 (1869) und der Bemerkung von Delitzsch zu 1 M 20, 16 (1872). Aber bei derselben Form „und du (fm.) wirst nennen“ Jes. 60, 18 hat Baer (1872) kein Schewa drucken lassen und Delitzsch im Com. z. St. (1879) nichts bemerkt.

Im weiteren Verlauf der Sprachentwicklung hat auch das silbenanlautende  $\aleph$  mehrfach seinen Vocal an den vorausgehenden vocallosen Consonanten abgegeben und ist also hinter seinen eigenen früheren Vocal getreten: **Syncope des  $\aleph$ ; Trieb 2, b.** Vgl. darüber schon S. 276 bei den Formen von  $\text{מִכָּל}$ . War der dabei auf das silbenanlautende  $\aleph$  folgende Vocal ein plene geschriebener, so ist der Chireqpunct allerdings unter den dem  $\aleph$  vorausgehenden Conson. (z. B.  $\text{מִשְׁמַחַל}$  1 Chr. 12, 2), der Cholempunct aber auf die rechte obere Ecke des nunmehr quiescirenden  $\aleph$  gerückt (z. B.  $\text{מִשְׁמַחַתְךָ}$  deine Sünden Jes. 44, 22). War der folgende Vocal aber Schureq, so konnte der Schureqpunct nicht gerückt werden und er blieb daher mit sammt dem  $\gamma$  hinter dem syncopirten  $\aleph$  (z. B.  $\text{מֵאִים}$  Dn. 1, 4); vgl. oben S. 45. 120; unten S. 612. 629.

Das nach Trieb 2, a oder 2, b nicht mehr ausgesprochene  $\aleph$  ist auch öfters nicht mehr geschrieben worden: **Ellipse des  $\aleph$ ; Trieb 2, c;** beim transitiven Qal:  $\text{מִצָּחִי}$  4 M 11, 11; die andern Fälle unten.

Der  $\bar{a}$ -laut von  $\text{מִצָּחִי}$  und  $\text{מִצָּחִי}$  könnte aus Dissimilation der beiden  $\alpha$  erklärt werden, welche nach der Erwartung zusammenstossen sollten. So sagt Olsh. § 235, d: „Während sich das ursprüngliche  $\alpha$  im Sing. masc. [ $\text{מִצָּחִי}$ ] in  $\bar{a}$  verlängert, findet im Plur. fem. nur die schwächere Verlängerung in  $\bar{a}$  Statt, vielleicht aus Anlass der lautlich verwandten Formen von  $\text{לִי}$ “. Er will also das Material zur Entstehung des  $\bar{a}$ , welches nicht, wie er sagt, eine Verlängerung, sonder wesentlich ein Umlaut von  $\alpha$  ist, aus den Verbis  $\text{לִי}$  selbst hernehmen und nur den Anlass der Bildung von den  $\text{לִי}$  herholen. Diese Erklärung wird aber nicht Stich halten; denn  $\text{מִצָּחִי}$  musste, wenn es sich aus sich selbst entwickeln sollte; zu  $\text{מִצָּחִי}$  werden, wie das Perfect  $\text{מִצָּחִי}$  zeigt. Es ist zwar an die häufige Begünstigung des  $\alpha$  durch  $\aleph$  zu erinnern (S. 237. 243. 394. 397. 576); aber es lässt sich kein verschiedener Einfluss des  $\aleph$  in  $\text{מִצָּחִי}$  und  $\text{מִצָּחִי}$  etc. annehmen. Wäre  $\aleph$  der Factor gewesen, so hätte es gleichmässig das  $\bar{a}$  zu  $\bar{a}$  ge-

dehnt. Also aus sich selbst können diese Verbalformen nicht erklärt werden. Muss man aber die ה"ל zu Hilfe nehmen, dann genügt es nicht zu sagen, dass sie den Anlass zu dieser Dissimilation von *ā* und *ā* gegeben hätten; sondern man muss sagen, dass sie das Vorbild gegeben haben. — Noch weniger lassen sich also jene Formen erklären, wenn man mit Land § 207, e; 210 e; Bickell § 127. 42; Müller § 293. 76; Gesenius-Kautzsch § 74, 2, Anm. jenen Zusatz Olshausen's von dem durch die ה"ל gegebenen Anlass zur Entstehung des *ā* streicht und die א"ל rein aus sich allein erklären will. — Dieses Streben der genannten Gelehrten nach organischer Erklärung der א"ל aus ihnen selbst führt also schon beim Qal nicht zum Ziel, führt bei den andern Verbalstämmen, wie wir sehen werden, zu unrichtigen Vorstellungen und widerspricht der thatsächlichen Geschichte der beiden Verbalclassen ה"ל und א"ל, welche zu einer immer stärker werdenden Vermischung und schliesslichen Vereinigung beider geführt hat. Deshalb muss man bei der alten Erklärung bleiben, dass der dritte Trieb, welcher die Flexion der א"ל bewegte, die Verwandtschaft derselben mit den ה"ל ist. So Qimchi, indem er zwar nicht besonders über dieses *ā* spricht, aber nach der oben citirten Vorbemerkung die א"ל überhaupt als nahe Verwandte der ה"ל behandelt, sie auch richtig hinter die ה"l setzt (und so richtig alle ausser Buxtorf, Ges. Lgb., Olsh., Bickell, Ges.-Kautzsch); ferner ausdrücklich Buxtorf, Thes. p. 234: „קראת; Saegol in penultima est ex forma Quiescentium tertiā קראת; Ges. Lgb. § 108, 2, Anm.; Ew. § 198, b; Bö. § 1079; Stade § 537. Dieses *ā* ist nachgeahmt worden in den übrigen Verbalstämmen.

Einzelheiten: Beim Perf. consecutivum ist die 2. sg. m. theils auf der Vorletzten betont geblieben, theils auf der Letzten betont worden; vgl. קראת (und du wirst rufen) 1 M 17, 19 etc., aber קראת Jr. 2, 2; 3, 12. Die 1. sg. aber ist immer auf der Vorletzten betont geblieben, vgl. קראתי (und ich werde rufen) 2 M 2, 7; 33, 19; Jes. 22, 20; Hes. 36, 29; 38, 21 (nach der Concordanz; dass zweimal ein ein- oder anderthalbsilbiges Wort folgt, ist gleichgiltig). So Bö. § 974, 3.

Zu קראת 2 M 1, 10, vgl. oben S. 182 f. 285—87. 323. 402, ist das folgende מלחמה als Collectivum „Kriege“ gedacht (also = „werden sich ereignen, eintreten“), wie in אשר סבהי מלחמה

(die Kriegsereignisse, welche ihn umgeben haben) 1 Kg. 5, 17. So Ges. Lgb. S. 800. Aehnlich Buxtorf, Thes. p. 412: „Quum evenerint bellum hoc est, ulla bella“; und vgl. schon Abenesra z. St. „Wenn sich ereignen die Ereignisse eines Krieges (כִּי קִרְרוּ מִן הַקָּרָר); Raschi z. St. erwähnt die Form nicht; ganz wie Ges. Lgb. auch Müller § 507 „wenn sich erheben Streitigkeit(en)“; und ganz so schon Qimchi, WB. s. v.: „Er will sagen: Krieg und Krieg“, d. h. Krieg auf Krieg [welche unmögliche Deutung der fraglichen Form Qimchi an einem andern Orte gegeben hat, ist oben S. 497 bemerkt; und dass auch die Dikduke § 55 die Form falsch als Singular betrachten, ist im Zusammenhang oben S. 560 erörtert]. Daran können die Punctatoren gedacht haben, und dieses erklärt ihre Punctuation, die doch allemal zuerst zu erklären ist, ganz natürlich. Es ist also auch diese Form kein Beweis dafür, dass an die 3. sg. fem. das קָ gehängt worden sei, wie ausser Früheren Ew. § 191, c annimmt, nur halb von Bö. I. S. 133 secundirt. — Eine ganz andere Frage ist, ob das Schluss-ה־ an jener Form ursprünglich und nicht aus ו־ verderbt ist; vgl. solche Verschreibung oben S. 152. 159. Dieses letztere ist sicher, weil der Samaritaner, das Targum (אָרִי יַעֲרֶמְנָא קָרִב = wenn uns treffen wird Krieg) und die LXX [συνβῆν ἡμῖν] das Suffix für „uns“ an jener Form voraussetzen, und nicht angenommen werden kann, dass umgedreht die fast unerklärliche Lesart der Masoreten in diese natürliche Lesart der Versionen verändert worden sei. So Knobel z. St.; Bö. II. S. 418; Stade § 536, b; Dillmann z. St. Olsh. und Ges.-Kautzsch erwähnen die Stelle nicht.

Der Cohortativ findet sich nur selten: נִסְכְּמָה (wir wollen schlürfen, zechen) Jes. 56, 12 und hinter Wav consecutivum in וְנִקְרָא (und ich rief) 1 Sm. 28, 15, wo ausnahmsweise das *a* der Stammsilbe beibehalten und dem ה־ cohortativum zur Dissimilation *ä* gegeben ist. Qimchi 18, a: „Weil diese [ausser der jetzt fraglichen Form noch יִדְשֶׁה, oben S. 190; Ps. 20, 4] nach der Art von לִי־ ausgehen, welche in Segol auslauten, lauten diese ebenso aus“; das wäre nicht bloss eine ganz äusserliche Gleichmacherei der Sprache, sondern wird auch durch das Vorhandensein dreier Cohortative der לִי־, S. 532 widerlegt. Richtig schon Buxtorf, Thes. p. 235: „Cum Saegol loco Kametz euphoniae causa“; Bö. I. S. 194. Ges. Lgb. S. 286; Ew. § 228, c, Anm.; Olsh. § 228, b; Ges.-Kautzsch § 48, 3; Müller § 294, c;

Stade § 132 haben bloss an die andern Fälle erinnert, wo  $\bar{a}$  für  $\bar{a}$  steht; vgl. dieselben, soweit sie die Verballehre betreffen, oben S. 190. 318. 432. 508. 534.

Verstärkter Imperativ nur in  $\text{רפא}$  (heile doch!) Ps. 41, 5. Qimchi 15, a sagt, nachdem er  $\text{שאלה וסעודה}$  oben S. 262,  $\text{סלחה}$  S. 289 und  $\text{ירשה}$  S. 406 aufgezählt hat: „sie alle sind Milel; und es kommt ein Milra vor:  $\text{רפא}$ “; im WB. s. v. will er der Form die Bedeutung des Verzeihens ( $\text{סליחה}$ ) zusprechen, sie also zu  $\text{רפה}$  ziehen; Buxtorf, Thes. p. 234 erwähnt die Form nur; ebenso Müller § 294, e. Bö. II. S. 173 meint, es sei nach Analogie von  $\text{רפאני}$  (Ps. 6, 3) gebildet; aber das ist zu weit hergeholt, und solcher Einfluss ist unbewiesen. Aber behaupten lässt sich mit Ewald § 228, c, dass das  $\text{א}$  das  $\alpha$  festgehalten habe, weil diess durch den eben vorher behandelten Cohortativ 1 Sm. 28, 15 bewiesen ist. Olsh. § 235, d erinnert durch Verweisung auf 228, c an  $\text{קמח}$  [vgl. oben S. 443] vor Gutturalen etc. Doch diese Erscheinung hat keine Beziehung zu unserm Fall, weil in diesem die Betonung auch auf der Letzten gewesen wäre, wenn das  $\text{ה}$  regelrecht angehängt wäre. Und auch Stade hat kein Recht, unsern Fall § 592, c mit  $\text{קמח}$  etc. in Verbindung zu bringen, obgleich er im Unterschied von Olsh., der in Betreff jener verstärkten Imperative der herkömmlichen Anschauung folgt, die Ansicht Hupfelds theilt [vgl. oben S. 143. 443]; denn auch, wenn diese Ansicht richtig wäre, so würde sich doch daraus für unsern Fall keine Aufklärung darüber ergeben, wesshalb das  $\alpha$  der Stammsilbe als Vortonvocal behalten worden wäre.

Neben  $\text{מזאן}$  und  $\text{קראן}$  Ruth 1, 9. 20 ist  $\text{קראן}$  punctirt 2 M 2, 20. Qimchi 126, b: „ $\text{קראן}$  Ruth 1, 20; es ist weggenommen das  $\text{ה}$  femininum aus der Schreibweise, und das  $\text{א}$  ruht, und das  $\text{ר}$  mit Sere; und ebenso  $\text{מזאן}$  Ruth 1, 9; aber  $\text{קראן}$  2 M 2, da zeigt sich das  $\text{א}$  und zwar mit Segol, und es ist nur mit einem Zeichen des Genus femininum“. Buxtorf, Thes. p. 234 erwähnt nur die Form. Ges. Lgb. S. 290 billigt die Form, und so auch Ew. § 226, c; Stade § 612, a. Man kann sich zur Erklärung der Form auf die Eigenheit des  $\text{א}$  (und der Gutturalen überhaupt), den Vocal an sich zu reißen, mit scharfem Ansatz einzusetzen, berufen, vgl. darüber S. 279. 318. 394; auch  $\text{מזאן}$  HL. 8, 10 und  $\text{שאר}$  sowie  $\text{נשאן}$  unten S. 631 f. Aber in unserm Falle wäre dazu keine Gelegenheit

gewesen, weil das  $\aleph$  in der regelrechten Form קראן schon quiescirte. Daher merkt Olsh. § 235, d die Form als ganz abnorm an; bemerkt Bö. II. S. 139 „קראן ist wahrscheinlich herzustellen“ [S. 418 freilich spricht er inconsequent von einem „lebhaft aufgelösten קראן“], und Ges.-Kautzsch § 46, Anm. 3 sagt: „Es ist vielleicht wie Ruth -1, 20 zu lesen“. So halte auch ich es für richtig, die Form aus einer Verirrung der Tradition zu erklären; vgl. oben über שמען 1 M 4, 23 § 32, 5 (S. 289 f.). — Ueber den Anlass, aus welchem sich gerade an diesen beiden Stellen die Tradition verirrt, glaube ich eine plausible Vermuthung aussprechen zu können. Nämlich 1 M 4, 23 steht im parallelen Satztheile der Imperativ קראנה (merket auf!). Weil da also in zwei parallelen Sätzen die nämliche Verbalendung erst defective und dann plene geschrieben war, so glaubte man sie verschieden aussprechen zu müssen. Dass aber nicht etwa umgedreht die verschiedene Schreibweise von vornherein eine verschiedene Aussprache anzeigen sollte, liegt auf der Hand, weil das zweite Mal die Endung  $na$  nur wegen der Contraction der beiden  $n$  plene geschrieben ist und nicht ebenfalls defective geschrieben werden konnte. In 2 M 2, 20 aber geht der Form קראן fast unmittelbar vorher עזבתן. Da lag es wieder nahe, dass man die folgende Verbalendung auch *en* aussprach. Chald. קרן ist Nachahmung, wie שמען; vgl. chald. שמענה Jes. 32, 9; syr. مَعْنَه führte nur zu קראן, wenn es herbeizuziehen wäre.

למקרא für den Infinitiv 4 M 10, 2; so Ges. Lgb. S. 304; Ew. § 239, a; Bö. II. 234.

Einzelne Formen folgen der ל"ה-Analogie im besonderen Sinne. a) Die ל"ה nehmen ohne Veränderung ihrer Flexion die Schreibweise der ל"ה an; b) sie nehmen die Flexion der ל"ה an, obgleich sie ihre Schreibweise beibehalten; c) sie nehmen Schreibweise und Flexion von den ל"ה an. Wie oben bei den ל"ה S. 523 füge ich ein Schema dieser ל"ה-Analogie bei:

Die ל"ה ahmen nach die ל"ה

a) nicht in Flexion, aber in Schreibweise;

b) in Flexion, aber nicht in Schreibweise;

c) in Schreibweise und Flexion.

d) Es muss aber noch eine vierte Art der Beziehung der ל"ה und ל"ה unterschieden werden, nämlich diejenige, wonach einer Form von ל"ה die Flexionsendungen der ל"ה bloss

äusserlich angefügt sind [vgl. diesen vierten Fall Hes. 23, 49; Ri. 8, 1; Jr. 25, 12 etc.; 2 Sm. 1, 26; Jr. 50, 20; Zach. 13, 4; Jos. 6, 17]. Ich werde die einzelnen Fälle in die vier Classen bringen, indem ich sie mit ל"י, a, b, c, d bezeichne.

Beim Qal: וְקָרָאת (und sie wird nennen) Jes. 7, 14; ohne Schewa unter dem ו zur Unterscheidung von der gleichlautenden 2. sg. fm. (oben S. 606); ל"י, b und zwar Nachahmung der unverlängerten 3. sg. fem. גָּלָה. — Dieselbe Form in der Bedeutung „sie wird begegnen“ 5 M 31, 29. Qimchi 126, a; WB. s.v.; er erwähnt aber nichts von der Unterscheidung dieser 3. sg. fem. durch Abwesenheit des Schewa von der regelmässigen zweiten sing. fem. — בָּלַתִּי (ich habe zurückgehalten) Ps. 119, 101; ל"י, b. — בָּלַתִּי (du [fm.] hast mich abgehalten) 1 Sm. 25, 33; ל"י, c. — בָּלַי (sie haben zurückgehalten) 1 Sm. 6, 10 nach Trieb 2, b und c; aber principiell richtiger nach ל"י, c. — יָבֵלָה (er wird verschliessen = vorenthalten) 1 M 23, 6; ל"י, c. — הִרְפִּינָה (sie heilen) Hi. 5, 18; ל"י, a. — רָפָה (heile!) Ps. 60, 4; ל"י, a; קָרָאוּ (rufen) Ri. 8, 1; ל"י, d; מָרָא Pred. 7, 26; ל"י, b; בִּוְסָה (hohler Schwätzer) Spr. 12, 18; ל"י, c. Diese Einwirkung der ל"י auch auf einzelne Formen im besondern Sinne ist schon von Qimchi anerkannt worden, vgl. z. B. über die erste der aufgezählten Formen קָרָא. Da verweist er Mikhlol 126, a auf eine andere analoge Form קָרָא, b und sagt da über דִּבְרָא 2 M 5, 16, unten S. 622: „Wie דִּבְרָא, und es wurde vertauscht das ו mit ו, und das א zum Quiesciren gebracht, und es trat auf nach der Analogie von דִּבְרָא [oben S. 547]“. So hat er auch 125, a bei כָּלָא gesagt: „Und es kommen vor nach Art der ו-besitzer Ps. 119; 1 M 23“; und er hat auch schon verschiedene Arten von ל"י-Analogie unterschieden, vgl. 126, a: „Und es wird geschrieben mit ו, aber ausgesprochen wie die א-besitzer רָפָה“. Ausdrücklich sagt auch schon Buxtorf, Thes. p. 229: „Verba in א finita saepe cum altera specie in ו desinentium formam commutant, sicut et illa vicissim horum formam non raro subeunt“. — Die richtige Grenze zwischen den Verben, welche als wesentlich ל"י, und denen, welche als wesentlich ל"א zu bezeichnen sind, wird durch den Grundsatz oben S. 325. 523 f. gezogen.

## 2. Intransitives Qal.

טָמָא unrein sein; מָלָא voll sein; צָמָא dürsten; שָׂנָא hassen. Bloss das Perfect unterscheidet sich in der Flexion vom tran-

sitiven Verb; vgl. מָלַא 2 M 40, 34 etc.; מָלְאָה 1 M 6, 13 etc.; מָלְאָה Hi. 36, 17; מָלְאָרִי Jr. 6, 11; Mi 3, 8; מָלְאָר mit Silluq Jes. 1, 15 gemäss oben S. 170. 230. 296. Weil also hier der letzte Stammconsonant quiescirte, demnach auch vor den Consonantaffirmativen die letzte Stammsilbe nicht auf zwei Consonanten schloss, hat sich (im Unterschied vom starken Intransitivum) auch vor Consonantaffirmativen das *i* zerdrückte *e* erhalten; vgl. gegen die falsche Anschauung, als hätte sich bei diesen Verben ausnahmsweise das *e* der 3. sg. msc. in die consonantisch affirmirten Formen hineingezogen, unten beim Qittel S. 615. — Bemerke מָלְאָר (er hat ihn erfüllt) Esth. 7, 5. In מָלְאָרִי Hi. 32, 18 und צָמְאָרִי Ri. 4, 19 ist das stummgewordene א ungeschrieben geblieben (Trieb 2, c). — Der Imperfectstamm zeigt bei diesen Verben schon wegen seiner Bedeutung ein *a* in der Stammsilbe und lässt dieses ebenfalls durch silbenschiessendes א verlängern; also entsteht hier dieselbe Gleichheit zwischen transitiven und intransitiven Verben, wie bei den Verba tertiae gutturalis überhaupt. — Infinitivus cstr. mit Femininendung: צָמְאָה (unrein sein) 3 M 15, 32 etc. (Bö. II S. 225); also mit beibehaltenem ursprünglichem *u-o* vor ח, wie wir es auch S. 240. 245 bemerkt haben; aber mit Erhöhung des *u* zu *i* in שָׁחַח 5 M 1, 27 etc. (Qimchi 125, a). — Infinitivus absolutus שָׁחַח Ri. 15, 2 ist eines der wenigen Beispiele, worin der Inf. abs. Qal bei den ל"א defective geschrieben ist — Beim Perf. consecutivum bleibt das *a* immer betont; Bö. § 974, 3. — צָמְאָה (und du dürstest) Ruth 2, 9; לִי־הָ, c; מָלִי (sie füllten sich) Hes. 28, 16 nach Trieb 2, b und c, oder principiell richtiger nach לִי־הָ-Analogie, c; מָלְאָר 4 M 6, 5. 13 etc.; לִי־הָ, b; oder מָלְאָרִי Jr. 25, 12 etc. [מָלְאָרִי Esth. 1, 5 ist von den Masoreten als Verschreibung corrigirt, wird aber trotzdem von Qimchi 125, a citirt „es ist geschrieben mit ו und mit א, während er sonst nur die Qeri behandelt]; לִי־הָ, d; שָׁחַח Spr. 8, 13; לִי־הָ, b.

### 3. Niqtal.

Perf.	Impf.	Imp.	Inf.	Ptc.
נִמְצָא	יִמְצָא	הִמְצָא	הִמְצָא	נִמְצָא
נִמְצָאָה	יִמְצָאִי	הִמְצָאִי	נִמְצָא	
נִמְצָאָה	הִמְצָאָה	הִמְצָאָה		



נִמְצָא (ihr seid verunreinigt) 3 M 11, 43 nach Trieb 2, c. Das *ē* der consonantisch afformirten Formen des Perfects ist von Qimchi nicht erklärt worden, und auch Buxtorf, Thes. p. 238 sagt ohne Erklärungsversuch: „נִמְצָא; hic et in sequentibus Conjugationibus *æ* fere quiescit in Tzere“. Aber Ges. Lgb. S. 413: „Der Grund des Sere von נִמְצָא etc. liegt wahrscheinlich nur in der Aehnlichkeit dieser Verba mit den נ"ל, worin dieselbe Punctuation Statt hat“. — Ewald sagt von dem Sere im Niqtal § 198, b, nachdem er wie auch § 116. 142 von der zunehmenden Annäherung der נ"ל und נ"ל gesprochen hat: „Ferner wird das perf. Nif. beständig schon mit *ē* in der letzten sylbe für *ā* gesprochen: נִמְצָא neben der 3ten person sg. נִמְצָא ohne endung“. So sagt auch Bō. II. S. 416 deutlich „bei dem נ etc. der Perf., ausser dem Qal und den Passiven [vgl. S. 617. 620], nach Vorgang der נ"ל nur Sere“. Bickell § 127 spricht nicht über das Niqtal. — Dagegen will Olsh. § 263, b das *ē* mit den Worten erklären: „Abschwächung des *ā* der 2. Silbe in *ī*, jetzt *ē*“. Ebenso Land § 238, f. Das ist eben ein Machtspruch; aber keine Erklärung. Kautzsch a. a. O. ist vorsichtiger gewesen, indem er eine Erklärung wenigstens gesucht hat. Er will zwar nicht auf Formen wie נִמְצָא von נִמְצָא (vgl. oben S. 342) verweisen, und daran hat er auch Recht gethan, weil diese Niqtalbildungen ihren dortstehenden Anlass haben; aber er meint, dass sich nun eben Ni. der durchgreifenden Analogie von Qittel, Hithqattel und Hiqtıl gefügt habe. Da müssen wir also zuwarten, bis wir gesehen haben werden, ob in diesen Verbalstämmen die נ"ל sich aus sich selbst ihre Flexion gesucht haben und auf diesem Wege zufällig mit den נ"ל in vielen Puncten zusammengetroffen sind. — Vor derhand sei bemerkt, dass auch Müller dem Erklärungsversuche Olshausens nicht gefolgt ist, obgleich auch er nicht das fragliche Sere aus der Verwandtschaft der נ"ל und נ"ל ableitet, vergl. § 292: „In allen abgeleiteten Stämmen haben die consonantischen Endungen stets *ē* vor sich. Der Grund liegt in einer auch sonst dem *æ* eigenen Vorliebe für den e-Laut“. Dass diese Begründung nicht Stich hält, glaube ich beim Qal S. 606 f. nachgewiesen zu haben. — Stade sagt beim Niqtal § 437, a: „Es haben die נ"ל auch hier Sere“, nämlich wie im Hiqtıl § 433, a. e und im Qittel § 429, b, Anm., und diese habe ich unten S. 616 beim Qittel besprochen.

Einzelheiten: Das einzige Beispiel von Perf. consecutivum, welches B5. § 974, 3 aufführt (וְיִקְרָאָהּ Jer. 29, 14), hat also den Ton auf der Vorletzten behalten. — Ueber die Lesart וְיִקְרָאָהּ (und sie wurde gerufen) Esth. 2, 14 gilt dasjenige, was oben S. 189 über die Form aus Ruth 2, 2. 7 auseinandergesetzt ist; vgl. die andern Formen S. 284 f. 301 f. — וְיִרְפָּא (und sie wurden heilsam gemacht) Hes. 47, 8; Trieb 2, b; über die Aussprache schon S. 120. — אֶמְלֵא (ich will mich füllen) Hes. 26, 2 ist das einzige Beispiel von Cohortativ Ni., welches vom einfach schwachen ל"א existirt. — Die Verba mit anlautendem ר haben bei den Formen des Imperfectstammes Ersatzdehnung, vgl. וְאֶרְפָּא (so werde ich geheilt) Jr. 17, 14 etc.; Inf. הִרְפָּא 5 M 28, 27.

ל"ה-Analogie: נִפְלְאָה (es ist wunderbarlich) Ps. 118, 23; ל"ה, b und zwar Nachahmung der alten unverlängerten 3. sg. fm. — נִרְפְּתָה (sie ist geheilt) Jer. 51, 9 in kleiner Pausa; ל"ה, c. — נִפְלְאָתָה (sie war ausserordentlich) 2 Sm. 1, 26; ל"ה, d; denn es ist die Endung an das Verb ל"א nur äusserlich angefügt; vgl. Genaueres unten S. 624 f. über Jos. 6, 17. — נִפְלִיתִי (ich bin wunderbarlich gemacht) Ps. 139, 14; ל"ה, a. — נִטְמִינִי Hi. 18, 3 und נִפְלִינִי 2 M 33, 16, ל"ה, c. — נִרְפְּוּ (und sie wurden heilsam, gesund gemacht) 2 Kg. 2, 22; ל"ה, c. — הִמְצְאוּהָ (sie werden gefunden werden) Jr. 50, 20; ל"ה, d. — הִרְפְּוּ (geheilt werden) Jr. 19, 11; ל"ה, a.

#### 4. Qittel.

Perf.	Impf.	Imp.	Inf.	Ptc.
מִצָּא	יִמְצָא	מִצָּא	מִצָּא	מִמְצָא
מִצָּאָה	יִמְצָאִי	מִצָּאִי	מִצָּא	
מִצָּאָה	יִמְצָאָה	מִצָּאָה		

Wir haben nunmehr gesehen, dass über den Vocal *e* vor den consonantischen Perfectafformativen in den Verbalstämmen ausser Qal 1) bei Qimchi, Buxtorf, Bickell sich keine ausdrückliche Erörterung findet. Und es ist hinzuzufügen, dass auch Land beim Piel und Hiphil § 219, c. 228, *e* die blosse Thatsache constatirt. 2) Gesenius und Böttcher haben das *e* bei allen Verbalstämmen, Ewald wenigstens beim Niqtal, aus Nachahmung der ל"ה erklärt. 3) Ewald sagt § 195, a: „Von wurzeln ל"א erscheint nach § 75, b statt *a* sogleich *e*, וְרָאָה intrans. Qal,

טמאָה Piel“; § 75, b sagt er nun: „Wo in der tonsylbe  $\tilde{a}$  bloss des tones wegen für  $\tilde{e}$  aufkommt, da verlängert sich bei den א"ל das ursprüngliche  $\tilde{e}$  folgerichtig gleich in  $\tilde{e}$ , ohne dass jene umwandlung des lautes [ $\tilde{e}$  in  $\tilde{a}$ ] hier veranlassung hätte, vgl. ausser ירא von ירא (aber כבד von כבד) noch טמאָה = פֿתּוּחָה. Da zeigt es sich, wie unrichtig Ewald vom vorliegenden hebr. Lautbestande aus die Erklärung sucht. Er meint also, קטל hätte vor Consonantaffirmativen קטל etc. werden müssen, und bloss des Accentis wegen sei קטל etc. entstanden; anstatt dass er in dem Pathach der letztgenannten Form den ursprünglichen (arab.) Vocal der Form erkennt. Ist nun die Vorstellung Ewalds von einem zu erwartenden קטל unrichtig, so kann auch das Sere in מַצֵּחַ nicht als Dehnung des  $\tilde{e}$  betrachtet werden. In ירא, ירא ist überdiess ein  $i$  in regelrechter Weise zerdrückt und gedehnt. 4) Müller geht bei מַצֵּחַ richtig von מַצֵּחַ aus, aber er führt das  $e$  auf Vorliebe des א"ל für  $e$  zurück. Ebenso richtig gehen Andere von מַצֵּחַ mit hamzirtem (nichtquiescirendem) א"ל aus, aber auch ihre Ableitung des  $e$  ist unrichtig. Nämlich Olsh. meint § 246, b, dass bei diesen Verben ausnahmsweise das  $\tilde{e}$  der 3. pers. Pfi. auch in der 2. und 1. erscheine. Also um die א"ל aus ihnen allein zu erklären, geht man von dem Grundsatz ab, dass jede einzelne sprachliche Form aus ihrem eigenen Typus zu erklären ist, also מַצֵּחַ aus קטל, vgl. die ausführliche Erörterung dieses Satzes in meinen Aethiopischen Studien S. 83—86. Kautzsch stimmt Olsh. bei, indem er § 74, 2, Anm. sagt: „Das  $\tilde{e}$  der Perfectformen in Piel, Hi. und Hithp. lässt sich auf ein zu Grunde liegendes  $i$  zurückführen (wie die gewöhnliche 3. pers. sing. dieser Conjugationen), mag dasselbe immerhin erst aus ursprünglichem  $\tilde{a}$  verdünnt sein“. Er meint also, das zweite  $a$  vom arabischen *qáttala* habe sich zu  $i$  verdünnt und dieses sei zu  $\tilde{e}$  geworden. Dagegen ist im voraus zu bemerken, dass ich diese Erklärung des  $\tilde{e}$  von קטל aus unmotivirtem Uebergang des ursprünglichen  $a$  in  $i$  oben S. 187 f. und S. 207 f. durch die Herleitung des  $\tilde{e}$  unmittelbar aus imälirtem  $a$  zu vermeiden gesucht habe. Sodann ist festzuhalten, dass dieser Uebergang des arabischen  $\tilde{a}$  ( $a$ ) in hebräisches  $\tilde{e}$  beim regelmässigen Verb nur in der 3. sing. masc. Statt fand; in der 2. und 1. Pers. aber das regelmässige Verb immer wegen der folgenden Doppelconsonanz das ursprüngliche  $\tilde{a}$  bewahrt

hat. Von dieser Gewohnheit, die 2. und 1. Pers. nach deren eigenen Bedingungen [nämlich der dem Vocal folgenden Doppelconsonanz] entstehen zu lassen, soll nun die Sprache hier bei den א"ל abgewichen sein. Das ist nicht annehmbar. Vielmehr ist dieses ē aus der Verwandtschaft der א"ל mit der ה"ל abzuleiten. — Und Stade hat dafür einen neuen Grund gebracht § 429, b; vgl. „Man könnte meinen, dieses ē sei aus imperfectischem i entstanden [Stade leitet, wie oben S. 208 angedeutet ist, den Vocal der Stammsilbe im Perfect des Qi., Hithq., Hi. aus dem arab. Imperfect ab § 154, b; 159, b; 163, b]. Doch folgen hier die א"ל vielleicht nur der Analogie der ה"ל, welche hier früher ē hatten, aus welchem erst i entstand. Hierfür dürfte auch sprechen, dass nach Waw consecutivum der Ton rückt (יִמְלֵאֲךָ), wie bei den ה"ל, während es bei den intransitiven einfachen [= Qal-]Stämmen nicht geschieht“. Er meint mit den letzten Worten Formen, wie מְלֵאֲךָ, deren ē thatsächlich aus i geworden und so schwer ist, dass es hinter ׀ consecutivum nicht den Accent an die letzte Silbe abgegeben hat. Dagegen das ē im Qi. der א"ל hat beim ׀ consecutivum immer den Accent auf die letzte Silbe rücken lassen, vergl. יִמְלֵאֲךָ (und du sollst füllen) 2 M 28, 41 etc.; יִמְלֵאֲךָ 1 Kg. 1, 14 etc. (Bö. § 974, 3).

קָטַף (eifern) 1 Kg. 19, 10. 14 sowie רָפָא (heilen lassen) 2 M 21, 19 sind das 3. und 4. Beispiel (vgl. S. 432 [Ps. 118, 18] und S. 589 [Ps. 40, 2]), in denen der Inf. absol. Qi. nicht e, sondern o hat. — Bei mittlerem ׀ immer Ersatzdehnung: יִבְרָא (und schneide, haue nieder!) Jos. 17, 15. 18; Imp. בִּרָא (haue ein, grabe ein!) Hes. 21, 24; Inf. absol. als Fortsetzung des Perf. consecutivum יִבְרָא (und sie hauen nieder!) 23, 47.

זָכַח (zermalmen) Ps. 143, 3 und מָלַח Jr. 51, 34 neben 18 Mal מָלַח 2 M 35, 35 etc. Man kann zweifelhaft sein, ob man darin Beispiele von dem ursprünglichen a der zweiten Stammsilbe, welches auch beim starken Verb sich öfter zeigt, oder ה"ל-Analogie, b sehen soll. Die erstere Ansicht ist die zuerst berechtigte, hat aber keinen Vertreter gefunden; die letztere Auffassung bei Qimchi 124, b: „Und es treten mit Qames nach Art der ה-besitzer auf: [nun nennt er auch die beiden Beispiele vom einfach schwachen א"ל mit]; und Rabbi Jacob ben Eleasar schrieb מָלַח [Jr. 51, 34] mit Sere; aber wir haben es mit Qames in allen correcten Büchern gefunden“;

Buxtorf, Thes. p. 241; Ges. Lgb. S. 418; Ew. § 121, a (nur dass er von Uebergang zwischen ל"ה und ל"ו in umgedrehter Weise spricht); Olsh. § 246, b; Bö. II. S. 422; Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 21, a; Müller § 294, s; Stade § 143, e, 1, δ. — רָפְאֵתִי (ich habe heilsam gemacht) 2 Kg. 2, 21; ל"ה, b; ebenso רָפְאֵנִי Jer. 51, 9 (wir haben geheilt); — יָמְלֶהָ Hi. 8, 21; ל"ה, a; — יִנָּמָה (er schlürft = rafft weg [den Erdboden]) Hi. 39, 24; ל"ה, b; — יִרְפֶּי (und sie heilten) Jer. 8, 11; ל"ה c; — מִלְאֵה (füllen) 2 M 31, 5; 35, 33; ל"ה, b; oder מִלְאוּהָ Dn. 9, 2; 1 Chr. 29, 5; 2 Chr. 36, 21; ל"ה, d; קָנְאוּ (eifern) 2 Sm. 21, 2; ל"ה, b.

### 5. Quttal.

Perf.	Impf.	Imp.	Inff.	Ptc.
מָצָא	יִמְצָא	—	(מָצָא)	מִמְצָא
מִצָּאָה	חִמְצָאִי		(מָצָא)	
מִצָּאָה	חִמְצָאָה			

Eine consonantisch afformirte Form des Perf. Qu. kommt nicht vor, und vom Hoq. nur eine einzige von einem zweifach schwachen Zeitworte: הִבְאֵתָה (du bist gebracht worden) Hes. 40, 4. Diese zeigt nun vor dem Consonantafformativ ein *a* und nicht *e*. Daraus zieht Böttcher II. S. 418 den Schluss, dass die beiden rein passiven Conjugationen Qu. und Ho. vor den Consonantafformativen den Vocal *a* bewahrt hätten. Aber aus dieser Form von בָּוֵא lässt sich kein Schluss ziehen, weil dieses seine Vocale nach seiner Hauptanalogie קִיב und nicht nach seiner Nebenanalogie מִצָּא gebildet hat, wie יָצָא sich hauptsächlich nach יָשָׁב (vgl. יָצָא) gerichtet und nur in zweiter Linie (vergl. יָצָא mit יִישָׁב) durch das Quiesciren des א seine Bildung hat beeinflussen lassen. Also nicht richtig hat Böttcher in seinem Paradigma z. B. מִצָּאָה punctirt. Dagegen Ges. Lgb. S. 412 (mit Berufung auf die ל"ה); Ew. S. 7 (ohne Begründung in § 195); Land im angehängten Paradigma (ohne Begründung in § 223. 233) und Kautzsch, der das Vorkommen jener einzigen Form Hes. 40, 4 in § 74, 2, Anm. erwähnt, haben richtig im Perf. Qu. und Ho. vor den Consonantafformativen ein aus der Analogie von מִצָּאָה sich ergebendes *e* gesetzt, wenn auch der letztgenannte Gelehrte ebenfalls keine Begründung giebt. Müller hat die Perfectformen Pu. und Ho-

mit Consonantafformativen in den nachgelieferten Paradigmen weggelassen.

Mit mittlerem ר Ersatzdehnung: קָרָא (es ist gerufen worden) Jes. 48, 8; 58, 12; 61, 3; 62, 2; 65, 1 und Ptc. 48, 12; ausser dem Deuterojesaja nur noch Hes. 10, 13.

### 6. Hithqattel.

Perf.	Impf.	Imp.	Inff	Ptc.
הִתְמַצָּה	יִתְמַצֵּה	הִתְמַצֵּה	הִתְמַצֵּה	מִתְמַצֵּה
הִתְמַצְּהָ	תִּתְמַצֵּה	הִתְמַצְּהָ	הִתְמַצְּהָ	
הִתְמַצְּהוּ	תִּתְמַצְּהוּ	הִתְמַצְּהוּ		

In יִתְמַצֵּה (sie werden zermalmt) Hi. 5, 4; 34, 25 zeigt sich Assimilation des ה; überdiess für יִתְ Ben Aschers sprach Ben Naphtali יִתְ; vgl. Baer z. St.; oben S. 302 (1 M 27, 28); S. 419 (Hi. 29, 21). — Dieselbe Assimilation ist in יִטְמֵה (er verunreinigt sich) 3 M 21, 1 etc. Ueber das Qames, welches sich in dieser Form, wie in תִּתְפַּלֵּה (du wirst dich wunderbar erweisen) Hi. 10, 16, ausser Pausa zeigt, kann wieder eine doppelte Meinung sein: a) es ist dasjenige ursprüngliche α, das uns auch beim starken Verb in der letzten Stammsilbe öfter entgegen tritt; b) es beruht auf ה"ה-Analogie; b; vgl. dieselbe Frage oben S. 616 beim Qi. Hier ist nun die Entscheidung der Gelehrten anders als oben beim Qi.; weil beim starken Verb das α in der letzten Stammsilbe des Hithqa. sich öfter zeigt, als in der des Qi. Nämlich die erstere Ansicht haben gebilligt (Qimchi 68; WB. s. vv.; Ges. Lgb. S. 418; Müller § 294, v sprechen nicht über das Qames dieser Formen) Ew. § 141, c; Olshausen § 269, c; Böttcher II. S. 420; Stade § 501, a. Wenn ich schon oben beim Qittel die erstere Ansicht für richtiger zu erklären geneigt war, so bin ich hier um so mehr für dieselbe; also hier in Uebereinstimmung mit den Andern.

Huthqattel: הִתְמַצְּהָ (sie ist verunreinigt) 5 M 24, 4 in kleiner Pausa; überdiess mit Assimilation des ה. Dieses ist die erste Form dieses Passivstammes, welche uns seit § 25, 8 (S. 199) begegnet, und sie ist vom schwachen Verb überhaupt die einzige. Qimchi hat diese Formen Mikhlol 67, a bezeichnet und als Zusammensetzungen aus Ho. und Hithq. betrachtet; „und es ist nicht fremdartig, wie Viele gedacht haben“.

## 7. Hiqtıl.

Perf.	Impf.	Imp.	Inff.	Ptc.
הִמְצִיאַ	יִמְצִיאַ	הִמְצִא	הִמְצִיאַ	מִמְצִיאַ
הִמְצִיאָה	תִּמְצִיאַי	הִמְצִיאִי	הִמְצִא	
הִמְצִיאָהּ	תִּמְצִאנָהּ	הִמְצִאנָהּ		

Vom einfach schwachen ״ל kommt das Perf. consecutivum, wie beim Qu. und Hithqa., so auch beim Hiq. nicht vor; vom doppelt schwachen Verb hat es mit éiner Ausnahme den Accent auf die letzte Silbe geschoben; vgl. unten S. 641 — הִמְצִיאַ (sie lasse grünen, sprossen) 1 M 1, 11 nicht wegen des Metheg, das die Masora fordert (J. H. Michaelis und Baer-Delitzsch z. St.) erwähnt bei Qimchi, WB. s. v., Buxtorf, Thes. p. 247; Ges. Lgb.; erwähnt als mit schwebender Silbe versehen bei Ew. § 96, a; Müller § 294, o „mit ungewöhnlicher Silbenabtheilung“; — aber die Ursache des Metheg und der schwebenden Silbe hat Olsh. § 257, d angegeben: „es wird die dem Ohre nicht angenehme unmittelbare Verbindung von d und ״ vermieden“; und so auch Bö. I. S. 133 „z[um] Unt[erschied] vom barbarischen *dsch*“.

וַיַּמְצִיאֵהוּ (und er wird ausserordentlich machen) 5 M 28, 59; ל"ה-Analogie, b. — הִמְצִיאָהּ (ich habe dich gelangen lassen) 2 Sm. 3, 8; ל"ה, c. — מְקַנֶּה (eifererregend) Hes. 8, 3. So das Targum „Eiferbild der zum Zorn Reizenden = ״מְרַגֵּז״, und nur so gefasst giebt der Zusatz als Erklärung des „Eiferbildes“ einen ungezwungenen Sinn. So Raschi z. St.; Qimchi, WB. s. v. und im Commentar z. St. „Es geht nach Art der ל"ה, nach der Analogie von מְשַׁנֵּא [Hi. 12, 23, vgl. mein Urtheil über שָׁנָא oben S. 524], und die Deutung davon ist, dass das Bild Gott zum Eifer anreizt, indem es in seinem Hause ist, an dem Ort, wo seine Ehre wohnt, wie er gesagt hat [5 M 32, 21]: Sie haben mich eifern gemacht gegen etwas das nicht Gott ist“. So Olsh. § 258, a „vielleicht“; Bö. II. S. 422; Muhlau-Volck s. v. — Die Uebersetzung der LXX: τοῦ κραιμένου ist bedeutungslos, und auch die Auffassung von Ges. Thes. „welches zum Verkauf brachte, nämlich die Israeliten“ wäre ein sehr fern liegendes Wortspiel, wenn sich auch die Bedeutung „kaufen lassen = verkaufen“ für הִקְנִיָה hier Hes. 8, 3 [Zach. 13, 5 ist diess unmöglich; vgl. Köhler z. St.] aufstellen liesse. Hier

wäre dann הִקְדָּה indirect-causativ; aber Zach. 13, 5 direct-causativ gebraucht (= das Kaufen vollbringen).

### 8. Hoqtal.

Perf.	Impf.	Imp.	Inf.	Ptc.
הִמְצָא	יִמְצָא	—	הִמְצֹא	מִמְצֵא
הִמְצָאָה	תִּמְצָאִי		הִמְצֹאִי	
הִמְצָאָהּ	תִּמְצָאֶנָּה			

Wie schon beim Quttal erwähnt ist, kommt vom Perfect Ho. nur die eine Form הִמְצָאָה vor. Da steht das Qibbus für Schureq, welches die andern Formen dieses Verbs zeigen: הִיכָא (er ist gebracht worden) etc. Und dieses *u* ist ganz selbstverständlich, weil das Verb בִּיאַח nach קִיחַ geht, also das Hoq. הִיכָא gebildet werden musste. Folglich war aus dieser Form nicht zu entnehmen, dass das Hoq. aller Verba אָח das ursprüngliche *u* hinter ה besessen habe. Daher ist es ganz richtig, dass Buxtorf, Thes. p. 247; Ewald im Paradigma S. 7; Seffer S. 389; Nägelsbach; Müller § 294 und in den Paradigmen; Hollenberg, Hbr. Schulbuch (1880) auf S. 79 im Gegensatz zu Ges. Lgb. S. 416; Ges.-Kautzsch S. 355; Bö. II. Tabelle XLI; Gelbe S. 141; Land, Tabelle VII die Formen mit *o* schreiben. Neben *hō* etc. kann und wird allerdings auch *hū* etc. gesprochen worden sein, weil dieses ja beim starken Verb oft vorkommt, vgl. S. 215, und insofern ist es richtig, wenn Seffer, Elementarbuch § 52 hinter *ho* ein *hu* in Klammer setzt; nur nicht etwa aus jener Form Hes. 40, 4 ist ein solches *hu* zu entnehmen. — Dass die Form Hes. 40, 4 auch nicht gegen die Ansetzung des *e* vor den Consonantafformativen Perfecti zu verwenden ist, habe ich schon S. 617 beim Qu. auseinandergesetzt.

### 9. Vor Suffixen.

Beim Antreten von Suffixen wird das am Wortende stehende א silbenanlautend und erhält vor ה, כּ, כֵּן ein Chateph-Pathach, also מִצְאָהּ, מִצְאָהּ nach 5 M 1, 31 etc. — Ob dabei das Qames dasselbe ist, wie in קִטְלָה, oder die beharrende Wirkung der früheren Quiescirung des א, kann nicht ganz ausgemacht werden, weil wir Formen mit כּ und כֵּן nicht besitzen, also auch nicht wissen können, ob sie mit Pathach oder mit Qames vor א gesprochen wurden: ob מִצְאָכֶם, oder מִצְאָכֶם. Wegen מִרְאָכֶם (die



Furcht vor euch) 1 M 9, 2 von מִרְאָה ist aber das erstere so gut wie sicher, dann ist also die erstere Auffassung über das Qames von מִרְאָה die richtige. — קָרָאָה (er hat dich [fm.] gerufen) Jes. 54, 6 ist der andere von den beiden Fällen, wo ה den Vocalstammauslaut *a* vor sich hat; vgl. S. 218. 278. — קָרָאָהּ (es trifft ihn) 1 M 42, 38; Qimchi 126, b. Dieses ist die dritte Perfectform mit *ahu* (S. 297 und 509, Z. 2 v. u.); nämlich abgesehen von den ל"ה S. 543.

Imperfect: Bemerke z. B. יִמְצְאֶנּוּ (er wird dich finden) 1 Kg. 18, 10. — יִקְרָאֵי (man wird ihn nennen) Jr. 23, 6, Qimchi 35, a; ganz auffallend wegen des Mangels von *a* in der Stammsilbe; zugleich die letzte von den wenigen Imperfectformen mit Perfectsuffix (S. 224. 253. 545 f. 574). — Das Perfectsuffix in יִמְצְאֶנּוּ 1 M 16, 7; 1 Chr. 20, 2 ist nicht auffallend, weil es in vielen Fällen an Impf. und Imp. vorkommt; S. 224. — יִקְרָאֵנִי (sie rufen mich) und יִמְצְאֵנִי (sie finden mich) Spr. 1, 28 mit dem alten *ûn* (S. 222 f.); Qimchi 35, b, woraus ich noch das oben S. 297 unerwähnt gebliebene יִשְׁבַּחֶנּוּ Ps. 63, 4 (laudabunt te) nachtrage; ebenso יִמְצְאֶנּוּ Jr. 2, 24; aber gegen die Gewohnheit steht dieses *ûn* mit dem Vocalstammauslaut in יִרְכַּאֲנִי (ihr zermalmet mich) Hi. 19, 2 (überdiess mit Syncope des א; Qimchi, WB. s. v. „mit Quiescirung des א“; J. H. Michaelis und Baer-Delitzsch z. St.); jedenfalls in Nachahmung der Endung *anni*. Trotzdem ist das erste נ (nicht das zweite) dageschirt, wie Michaelis bemerkt „Nun prius geminant per Dag. [codices] 2. 3. 4. 7. 8. 16“, und desshalb erscheint auch die Form mit Qibbus unter כ geschrieben.

Infinitiv. מִצְאָכֶם (euer Finden) 1 M 32, 20. Ges. Lgb. S. 347 verglich die Form mit הִעֲבִרְתָּ (oben S. 250) etc, indem er meinte, dass das *ö* der eigentlich zu erwartenden Form מִצְאָכֶם vor dem *z* gedehnt und daher dieses ein Chateph erhalten habe, und die Dehnung, meinte er, sei durch die Plenarschreibung des *ö*, welche sich noch in einigen Codices finde, veranlasst worden. So auch Mühlau-Volck im analyt. Anhang, indem sie הִעֲלֶה (vgl. oben § 41, 5, a) vergleichen; ebenso Müller § 294, f durch Verweisung auf § 133, b. Da hätte also *z* den Anstoss gegeben; diess lässt sich nicht wahrscheinlich machen. — Ew. § 63, a hat nichts zur Erklärung bemerkt; ebensowenig Olsh. § 160, b. — Bö. I. S. 222 will umgedreht die Form vom Ende herein wesentlich vom א aus erklären; vgl.: „Dicht vor

Pausa ist bei dem schwachen א mit dem überlegenen o vor sich der lose Silbenschluss noch mehr aufgelockert, das medium vor , statt auszufallen, wie sonst zu \_ geworden, und danach das ö vorher, die offene Silbe mit Nebenton zurückgewichen, zu Cholem verlängert“. Das א erwähnte schon Qimchi 32, b als Erklärungsgrund: „Und es kommt das Wort חַי vor, was gegen die Gewohnheit ist, welches sein sollte חַיָּה, wie חַיָּה, 5 M 5, 20, und es tritt so auf, um beim א Verbreiterung zu schaffen und das Wort zu zieren [eine bei Qimchi beliebte Zufluchtsclausel]“; WB. s. v. „es ist gedehnt seine Aussprache, um beim א Erweiterung zu bewirken“. Das scheint mir richtiger, als die Erklärung von Gesenius; vgl. noch die Form unten S. 627 aus Hes. 25, 6. Dass Buxtorf die Dehnung des o im allgemeinen „facilioris pronunciationis causa“ hat entstehen lassen, ist schon oben S. 492 erwähnt worden. Ges.-Kautzsch und Stade haben die Form nicht.

Niqtal. חַיָּה (dein Geschaffenwerden) Hes. 28, 13 und in Pausa חַיָּה v. 15; vgl. oben S. 218, letzte Zeile v. u.

Qittel: חַיָּה (euer Verunreinigen) 3 M 18, 28. Da hat also das א, wie eine andere Gutturalis (vgl. S. 297, Qittel), anstatt des Segol das homorgane a vor sich erklingen lassen.

#### 10. א“ל mit zwei schwachen Consonanten.

a) **Verba primae gutturalis und א“ל.** Es sind im wesentlichen nur folgende zwei: חַיָּה verstecken und חַיָּה sich verfehlen, sündigen.

Qal. Perfect. חַיָּה viermal 3 M 5, 15 etc. Auch חַיָּה 2 M 5, 16 soll, wie es dasteht, die 3. sg. fem. sein nach חַיָּה-Analogie, b und zwar Nachahmung der unverlängerten Formen der 3. sg. fem.; oben S. 611. Darüber, dass die Form im Unterschied von der gleichlautenden 2. sg. fem. richtig ohne Schewa unter dem ח geschrieben wird, siehe oben S. 611. Was Qimchi 124, b über die Form gesagt hat, ist schon oben S. 611 erwähnt. Im WB. s. v. sagt er „Mit Vertauschung des ח femini mit ח und Raphirung [hier = Quiescirung, Syncope] des א“. — Bei der Frage, ob diese Form ursprünglich beabsichtigt war, kommt es zunächst darauf an, ob חַיָּה auch genus femininum hat. Diess hat Ges. Lgb., obgleich er S. 417 gesagt hatte „zweifelhaft ist חַי 2 M 5, 16“, doch S. 718 f. zugegeben, und so auch im Thes. s. v. חַיָּה und s. v. חַיָּה „m. rarius f. (et col-

lect.) Ex. 5, 16; Jud. 18, 7; Jr. 8, 5 (quae quidem tria exempla satis se invicem confirmant)"; ebenso Ew. § 174, b; Bō. I. S. 444. 450, indem er an den drei Stellen das Wort als „Völkchen d. h. armes, kleines, leidiges Völkchen“ fasst; Mühlaus-Volck s. v. „selten f., z. B. 2 M 5, 16; Richt. 18, 7“. Mir scheint aber zwar nicht mit Olsh. S. 223 gesagt werden zu können, dass an allen drei Stellen der Text zweifelhaft sei; aber mir scheint, wie schon Ges. Lgb. S. 718, Anm. angab, Ri. 18, 7 das יוֹשְׁבָנָה auf לֵישׁ bezogen zu sein, und ebenso ist Jr. 8, 5 das שׂוֹרְבָנָה (abtrünnig ist) durch<sup>1</sup> die Apposition יְרִי־שָׁלֹם veranlasst. Darum scheint mir auch 2 M 5, 16 nicht עָם als Subject vom Consonantentext beabsichtigt zu sein. Vielmehr glaube ich, dass עָם nur zum Subjecte gemacht worden ist (Trg. עֲלֵיהֶוּן וְהָטָאן עֲלֵיהֶוּן), weil das Volk des angeredeten Pharao directer sich an dem geschlagenen Israel (מִקֵּי־ם) versündigte, als Pharao selbst. Also scheint mir gemäss den LXX (ἀδικήσεις οὐκ ἐν τῷ λαῷ σου) וְהָטָאן beabsichtigt zu sein und übersetzt werden zu müssen „und du machst zu Sündern, belädst mit Schuld dein Volk“. Auch Dillmann z. St. zieht die Wendung der LXX vor. Man kann auch, um eine vorkommende Bedeutung von הָטָא anzuwenden, nach 3 M 6, 19; 9, 15; 2 Chr. 29, 24 (Ges. Thes.) übersetzen „und du machst dein Volk zum Sündopfer“. — Jedenfalls aber sind die Aegypter, nicht Israel als das Volk gemeint.

Imperfect. וְהָטָא etc. nach וְהָטָא, was das Vocalzeichen unter ה anlangt; immer aber mit dem e-laute.

Imperativ. In חֲבִי (verstecke dich [m.]!) Jes. 26, 20 liegt erstens ל"ה-Analogie vor und zweitens beruht die Endung ם für e auf Aramaismus. Bei einem Verb חָבַה steht die Form bei Qimchi, WB. s. v.; Ges. Thes. s. v.; Röd. im Index analyt.; Mühlaus-Volck s. v. Das ist nach S. 325 oben möglicherweise richtiger. Ewald § 224, c stellte die Form wegen des ם mit Jr. 3, 6 und 18, 23 zusammen, aber diese Berufung ist oben S. 540 und 568 als unrichtig erwiesen. Auf Aramaismus finde ich zuerst hingewiesen bei Olsh. § 235, e; dann bei Bō. II. S. 406. Stade § 592, a verweist auf § 143, e zurück, wo von der ל"ה-Analogie die Rede ist.

Infinitivus cstr. הָטָא 2 M 9, 34 etc. oder auch plene geschrieben הָטָא Ps. 39, 2 und dann mit Ellipse des ם (Trieb 2, c) הָטָא 1 M 20, 6. Auch mit Femininendung nach ל"ה-Analogie, b הָטָא (das Sündigen) Hes. 33, 12. Qimchi 125, a:

„Es ist geschrieben, wie die  $\aleph$ -besitzer, und gelesen, wie die  $\eta$ -besitzer“.

Particip  $\text{חָסֵא}$ ; Jes. 1, 4 und zum Theil Pred. 9, 2; sonst plene; aber  $\text{חָסֵא}$  nach  $\text{לִי}$ , b Jes. 65, 20, oder defective Pred. 8, 12 und wieder plene 9, 18.

Niqtal. Perfect.  $\text{נִחְבֵּא}$  Ri. 9, 5 etc. Auch  $\text{נִחְבֵּה}$  ( $\text{לִי}$ , a) = „und versteckt er sich [, so kann er es nicht]“ Jr. 49, 10, soll nach den Punctatoren Perfects ein (Olsh. S. 591), nicht Infinitiv, wie Raschi z. St. „und er sucht sich zu verbergen“; Qimchi 124, a „Inf.“; WB. s. v. „Perf. oder Inf.“; Buxtorf, Thes. p. 240 und Concordanz; Ges. Lgb. § 108, Anm. 10 und Ew. § 240, d meinten (vgl. unten S. 633 über 2 Sm. 19, 43); aber wahrscheinlich ist der Consonantentext als Inf. absolutus zu sprechen (Trg. „wenn er sucht sich zu verstecken“; LXX:  $\alpha\phi\upsilon\beta\eta\tau\alpha\iota$ )  $\text{נִחְבֵּה}$ ; so Graf z. St.; Bö. II. S. 228. So wird die Construction natürlich. —  $\text{נִחְבֵּא}$  Jos. 10, 27,  $\text{נִחְבֵּא}$  Hi. 29, 8. 10 in Pausa; aber  $\text{נִחְבֵּא}$  1 M 31, 27; 1 Sm. 19, 2;  $\text{נִחְבֵּה}$  Jos. 2, 16; Trieb 2, c. Was den verschiedenen Vocal des  $\aleph$  anlangt, so vergleiche dieselbe Unentschiedenheit der Sprache im Festhalten des ursprünglichen  $\alpha$  im Perfect Ni. vor  $\eta$  oben S. 521 f.

Imperfect.  $\text{חָסֵב}$  etc. Hi. 5, 21; 1 M 3, 10; Jos. 10, 16; Am. 9, 3. Infinitiv  $\text{חָסֵב}$  2 Chr. 18, 24, auch  $\text{חָסֵב}$  1 Kg. 22, 25; 2 Kg. 7, 12;  $\text{לִי}$ , a. Particip  $\text{נִחְבֵּאִים}$  Jos. 10, 17, aber  $\text{נִחְבֵּה}$  (Entferntes) Mi 4, 7.

Qittel.  $\text{חָסֵא}$  (sühnen; als Sündopfer darbringen; entschuldigen) 3 M 14, 52 etc. etc. — Von  $\text{חָסֵא}$  kommt mit Suffixum einmal eine syncopirte Form vor  $\text{אֶחְסֵה}$  (ich sühnte es) 1 M 31, 39. Man kann diese Form auf Trieb 2, b und c zurückführen, aber auch als  $\text{לִי}$ -Analogie, c ansehen. Qimchi 124, b: „Es fehlt das  $\aleph$ , der letzte Stammbuchstabe“.

Quttal.  $\text{חָסֵב}$  (sie mussten sich verstecken) Hi. 24, 4.

Hithqattel:  $\text{חָסֵב}$  (sich verstecken) 1 M 3, 8 etc. — Ueber  $\text{יִחְסֵה}$  (sich entschuldigen) 4 M 19, 12 f. 20 ausser Pausa mit Qames vgl. oben S. 618.

Hiqtil von  $\text{חָסֵב}$  hat immer straffen Silbenschluss:  $\text{חָסֵבָהּ}$  Jes. 49, 2 bei Athnach;  $\text{חָסֵבָהּ}$  (sie hat versteckt) Jos. 6, 25. Die Form  $\text{חָסֵבָהּ}$  (sie hat versteckt) v. 17 bei Zaqeph qaton ist so mit Pathach zu schreiben nach der Masora, wie ausdrücklich schon Qimchi 124, b; Ges. Lgb. § 78, Anm. 8 gelehrt

hat, was aber, wie nicht Buxtorf, Thes. p. 244, so nicht die neueren Grammatiker (ausser Olsh. S. 449), auch nicht Mühlau-Volck im analyt. Anh. aufgenommen, und jetzt Delitzsch erst wieder in der Praefatio zu Baer's Kleinen Propheten (1878) pag. III. in Erinnerung gebracht hat. Stade hat Pathach § 406, a, Qames § 143, e. In dieser Form ist die Verlängerung der Endung der 3. sg. fm. Pfi., welche bei den ל"ה Statt hat, bei dem א"ל in äusserlicher Weise nachgeahmt, insofern das א nicht dabei syncopirt worden ist, wie es doch in Betreff des ה geschieht. Desshalb haben wir hier ל"ה-Analogie, d. Qimchi 124, b: „Und es kommt das Wort ה mit zwei Zeichen des Femininen vor, wie wir geschrieben haben bei תבארה [fol. 110, a, vgl. seine dort stehenden Worte unten S. 646], und ebenso in den Nominibus ושיערה, עזרה, und dort haben wir den Grund der Doppeltheit geschrieben. Und beim Verlängern [Vermehren] der Vocale in dem Worte ה wegen der Doppeltheit [der Femininendung], kehrte der Vocal des ב zu Schewa zurück [reducirte sich], um Erleichterung [der Aussprache] zu schaffen, denn seine Normalform ist mit Chireq nach der Gewohnheit der א"ל, und das א von ה ist mit Pathach, und die Masora darüber lautet „es giebt nicht seines gleichen“; und man hat das א mit Pathach punctirt, wie wenn es mit dem ה, beim Fehlen des ה, gelautet hätte הוהה wegen des erklingenden, zur Erscheinung kommenden Lautes, welcher hinter dem א [steht]“. — Bei der Erklärung der fraglichen Form kann man nun aber nicht mit Ges. Lgb. § 78, Anm. 8 ein ה paragodicum (wie das ה locale) angehängt sein lassen; das ist sinnlos. Man kann auch nicht mit Ew. § 194, a; Bō. II. S. 422 f. von der 3. sg. fm. קראה ausgehen, weil sonst sich die Mobilität des א nicht erklärt. Es ist auch eine falsche Wirkung der historischen Erklärungsweise, wenn Olsh. § 255, f, Anm. sagt, das ē der Stammsilbe gehe auf die ursprüngliche Bildung des Hi. mit a in der Stammsilbe zurück. Denn im Perfect des Hi. finden wir sonst keinen solchen Rückgang auf die ursemitische Form *haqtal*; kann derselbe also in einer Form angenommen werden, welche doch gewiss einem spätern Entwicklungsstadium der Sprache angehört? Man kann auch nicht, was ich erst als Erklärung vorschlagen wollte, sagen, dass vor der wuchtigen Endung sich das i der Stammsilbe zu e verkürzt habe; vielmehr wird das Richtige sein, dass das aramäische אגלי, אגליר den Anlass zu

der Aussprache mit *ē* gegeben hat. Die Schwierigkeit der Form ist gar nicht erklärt, wenn Ges.-Kautzsch § 75, 20, a und Stade § 143, e einfach auf ל"ה-Analogie verweisen.

Neben יִתְקַבֵּץ (und er versteckte sie) 1 Kg. 18, 4 kommt noch יִתְקַבֵּץ v. 13 vor. Dessen *i* ist das Herrschende in der 1. sg. und ist gegen Böttcher, vgl. oben S. 211, vor Verwandlung in *e* zu schützen. יִתְקַבֵּץ (und sie versteckte) 2 Kg. 6, 29 ist das erste der Beispiele vom Jussiv יִתְקַבֵּץ mit *i* (Bö. II. S. 171. 197). Im Jussiv ist ja die schwere Endung des Indicativ auch sonst geblieben, vgl. oben S. 308. 442. 467 (bemerke dabei, dass das von mir S. 442 erwähnte falsche Citat bei Bö. II. S. 499 steht, und dass II. S. 171 ebenso unrichtig ein „Spr. 13, 6“ genannt ist); — im Imperfect consecutivum aber haben, ausser den beiden Fällen oben S. 251 f., bloss die יִתְקַבֵּץ im Hiqtıl das schwerere *i* mehrmals festgehalten. Eben das *i* hat das *i* vor der sonstigen Erleichterung geschützt, wie es auch in יִתְקַבֵּץ etc. etc. eine Verkürzung des Sere zu Segol verhindert hat. — Obgleich nun auch da in den allermeisten Fällen יִתְקַבֵּץ, יִתְקַבֵּץ folgt, hat doch Bö. I. S. 254; II. S. 171. 197 bei den Formen von יִתְקַבֵּץ mit *i* eine andere Erklärung. Nämlich er meint, dass nicht bloss יִתְקַבֵּץ eine Neigung zum Uebergang in *i* zeige [wir nennen das Mouillirung], sondern auch יִתְקַבֵּץ quiescens. Er meint also, z. B. obige Form sei *wattachbijet* ausgesprochen worden. Dagegen ist nun zuerst wieder zu sagen, was schon oben S. 442 in Betreff von יִתְקַבֵּץ bemerkt worden ist, dass wenigstens ein Wort mit anlautendem יִתְקַבֵּץ nicht als vocalisch anlautend zu denken ist. Und da auch in je einem Falle ein יִתְקַבֵּץ, יִתְקַבֵּץ folgt, so ist dieser Gedanke an die Mouillirung des auslautenden יִתְקַבֵּץ quiescens ganz zurückzuweisen. Auch der Einfluss des Anlautes des nächsten Wortes auf die Erhaltung des *i* wird geleugnet werden müssen, denn wie sollte z. B. Gimel einen solchen besitzen? — Bei Qimchi finde ich keine Aussprache über diese Frage, ebensowenig bei Buxtorf, Thes.; Ges. Lgb. Aber Ew. § 224, b hat fleissig die Stellen gesammelt; nur ist seine Begründung unrichtig: „Bisweilen behauptet sich merkwürdigerweise gleich das *i* vor einem Gutt. als letztem wzl., als wäre dieser schon überhaupt hier ein zu schwacher mitlaut geworden“. Denn bei den beiden Fällen mit auslautendem יִתְקַבֵּץ ist anders zu urtheilen (oben S. 425 f.), und ferner nicht „die Schwäche“ des יִתְקַבֵּץ, sondern nur eine gewisse Schwierigkeit

seiner Production kann verhindert haben, dass die gewöhnliche Erleichterung des Vocals der Endsilbe eintrat. Olsh. § 257, d sagt: „Die Erscheinung lässt sich daraus erklären, dass das schwache א, seinen Consonantwerth verlierend, das ursprüngliche ז in ז umwandeln konnte, ohne die sonst nach den neueren Lautgesetzen eintretende Verlängerung in ז abzuwarten“. Das א hat aber nicht das ז umgewandelt in ז, sondern dieses ז des Indicativ geschützt; und das ז von יִקְטֹל ist nicht „Verlängerung“, sondern Erleichterung, vgl. oben S. 211. Müller § 272, e; 294, o hat die Erscheinung nur erwähnt. Stade § 481; 498, c; 499, f; 515, c stellt diese Hiphil-fälle mit der Erscheinung zusammen, dass auch bei den ה"ל hinter ו consec. die unverkürzte Form erscheint (oben S. 540. 560); aber das sind zwei verschiedene Dinge. Denn die א"ל stehen in Bezug auf die Bildung des Hiqtıl mit den starken Verben auf gleicher Stufe. Wenn aber bei den ה"ל die Apocope auch unterlassen wurde, so ist diess daraus erklärlich, dass dieselbe eine sehr starke Veränderung der Wortgestalt war.

Von חטא dagegen hat das Hiq. immer lockeren Silbenschluss, also חֲחֻטִּי 1 Kg. 14, 16 etc.; einmal חֲחֻטִּי 2 Kg. 13, 6 Kethib bei folgendem א; ebenso חֲחֻטִּי als Inf. Jr. 32, 35 Kethib bei folgendem א; beide Male nicht sowohl Wirkung von Trieb 2, c, als vielmehr Verschreibung. Qimchi 111, a; 124, b einfach: „Es fehlt das א, der dritte Stammconsonant“. — Ueber יִחְסֹא גֵם 2 Kg. 21, 11 und יִחְסֹא א' 1 Kg. 16, 2; 21, 22 vgl. die eben angestellte Erörterung.

Hoqtal חֲחֻטִּי, also mit straffem Silbenschluss Jes. 42, 22; in Pausa; „sie wurden zum Verstecken veranlasst“.

#### b) Verba mediae gutturalis und א"ל.

Es giebt nur ein Verb: מָחָא schlagen; in der Redensart „die Hand zusammenschlagen“ vor Freude.

Qal. Imperfect: יִמְחֹא Jes. 55, 12; Ps. 98, 8; Qimchi, WB. s. v.: „= כָּה“. Infinitiv

מִמְחָה יד (dein Zusammenschlagen [die Hand]) Hes. 25, 6. Qimchi, WB. s. v. und Buxtorf, Conc. haben die beiden Formen unter מָחָה behandelt. Qimchi 33, a führt die Form unter den Inf. Qal von Verbis med. und tertiae gutt. auf; und so als Qal führt er auch im WB. die Form auf und bemerkt nur „es tritt das א als Variante für das ה, den letzten Stammconsonanten

auf<sup>6</sup>; aber im Com. z. St. rechtfertigt er ausführlich das Pathach unter מ. Buxtorf betrachtet gleichfalls die Form als Qal und schreibt Thes. p. 502: „Speciale est, et extra omnem rationem; מְחַאֵה *Plaudere te*, *Ezech. 25, v. 6.* pro מְחַאֵה vel מְחַאֵה, ut ibidem sequitur רָקַעַה. Primum Chatephpathach omnino pravam videtur, cum duplex Scheva mobile se consequi nunquam possit. Santes [Pagninus] in Thesaurο suo habet Pathach et recte. Kimchi in libro Radicum ultimae editionis habet Chatephpathach. sed in Comment. nihil de eo monet“. J. H. Michaelis hat im Text מְחַאֵה und dazu die nota: מְחַאֵה sic ח per Pat. (quasi in Piel) 8. 12. 16. 17. 18. At per Chatephpat. mendose 6. 7. 9. 10. 11. 13. 19. 20. 21. 22. 23“. Ew. § 63, a schreibt מְחַאֵה und sagt in der Anmerkung, dass die Aussprache מְחַאֵה sich nach § 60, c seiner Grammatik [רַעַמִּי, רַעַמִּי etc.] gar nicht ertragen lasse. Das ist eine unrichtige Behauptung, weil das Schewa medium von רַעַמִּי in מְחַאֵה unter א ein Chateph-Pathach werden musste. Und desswegen weil für ein zu erwartendes מְחַאֵה ein מְחַאֵה gesprochen wurde, oben S. 394, lässt sich nicht behaupten, dass מְחַאֵה unmöglich gewesen wäre. Seine Verurtheilung kann sich nur auf מְחַאֵה beziehen, vgl. Buxtorf und Michaelis. So die Form für Qal nimmt Ew. auch § 255, d. Und so schreibt auch Olsh. § 160, b; 245, b מְחַאֵה als Inf. Qal und verwirft die Lesart mit zwei Chateph § 35, g. Bō. I. S. 222 sagt: „Erst Neuere haben ein unerhörtes Qi. מְחַאֵה angenommen“. Nun kommt freilich das Qal auch nur an den genannten beiden Stellen vor, aber ganz in derselben Redensart mit יָד; also scheint das Qal auch Hes. 25, 6 festgehalten werden zu müssen. Was mich aber am meisten zu dieser Ansicht bewegt, ist, dass Hes. 25, 6 רָקַעַה (dein Stampfen [mit dem Fusse]) folgt, also auch ein Inf. Qal mit א (vgl. oben S. 297); da scheint die vorausgehende Form auch als Inf. Qal gemeint zu sein. Ist dieses so, dann ist die Zerdehnung der Form מְחַאֵה eine Wirkung der schweren Verbindbarkeit des חא. Nicht richtig also, wie mir scheint, ist die Form für Inf. Qi. gehalten worden von Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. [Ges.-Kautzsch und Stade u. s. w. haben die Form nicht]. Als Qittel freilich wäre die Form ganz regelmässig; vgl. oben S. 622 die Form aus 3 M 18, 28. Bō. I. S. 222 schreibt: „Wie מְחַאֵה [oben S. 621], ebenso ist Ez. 25, 6 die schlechtere Lesart מְחַאֵה für מְחַאֵה gebildet“ und Anm. „Für מְחַאֵה haben erst Neuere מְחַאֵה von



einem unerhörten ך״וה. Aber die Lesart mit Qames (und Metheg) unter ך״ו habe ich sonst nicht erwähnt gefunden, so sehr sie sich auch (wenn die Form als Qal gefasst wird) als Wirkung der Silbenöffnung wie bei ך״וה, oder (wenn die Form als Qittel gefasst wird) als Verkennung der virtuellen Verdoppelung des ך״ו erklären liesse.

c) Verba ך״ו und ך״ב.

ך״ב sich hervordrängen, hervorquellen; nur in Ni. (weissagen und in Prophetenweise reden) und Hithq. (dasselbe); — ך״ב schlagen ist gemäss dem allgemeinen Grundsatz, vgl. oben S. 325. 523 f., wegen seiner Ableitungen als existirend festzuhalten; — ך״ב heben, erheben, aufheben; tragen; nehmen; — ך״ב I stossen, vernachlässigen, vergessen; drängen, darleihen, nur Ptc. Qal; ך״ב II nur Ni. überrumpelt, getäuscht sein; Hi. überrumpeln, in Irrthum führen, täuschen. (Die Ansetzung geschieht gemäss dem Grundsatz oben S. 325. 523 f.).

Qal. Perfect regelmässig z. B. auch ך״ב zehnmal 2 M 18, 22 etc.; aber doch auch einmal ך״ב Ps. 139, 20. Diese Form ist zu denjenigen gestellt, welche „Elif der Wahrung“ zeigen, von Ges. Lgb. § 78, Anm. 2 und wieder von Olsh. § 38, q und Stade § 31, nur mit dem für die jetzige Untersuchung unwesentlichen Unterschied, dass diese Beiden in dem fraglichen ך״ב nicht Elif der Wahrung, sondern ein fehlerhaftes ך״ב sehen. Olshausen giebt für seine Auffassung in § 38, b die Begründung, dass im übrigen das Schureq, wenn sein vorausgehendes ך״ב syncopirt worden sei, hinter dem ך״ב stehen geblieben sei (vgl. oben S. 606 bei Trieb 2, b). Da er darin Recht hat, und da bei den andern Fällen, wo in der 3. plur. die ך״ב-Analogie bei den ך״ב eingetreten ist (vgl. oben 1 Sm. 6, 10; Hes. 28, 16; 2 Kg. 2, 22; Jr. 8, 11 und dagegen Hes. 47, 8; Hi. 19, 2), das ך״ב nicht hinter ך״ב sich zeigt: so scheint es unrichtig, in dem ך״ב Ps. 139, 20 den dritten Stammconsonanten zu erblicken, welcher ausnahmsweise bei der Syncopirung hinter Schureq gesetzt worden sei. Das Letztere ist aber die Meinung von Qimchi, weil er seine Worte Mikhlol 125, b „Und das ך״ב ist hinzugefügt“, welche als Zeugniß der ersteren Meinung gedeutet werden könnten, im WB. s. v. durch „und die Normalform davon ist ך״ב“ erläutert (wirklich schwankt aber Buxtorf, Thea. p. 231. 240 zwischen beiden Auffassungen); Ew. § 16, c; 73, b; 194, b; Bö. § 429, B; 928, A, 1; Ges-Kautzsch § 23, 3, 3;

§ 75, 20, a. Wieder schwankt zwischen beiden Ansichten Müller, indem er § 294, a sagt „mit ausnahmsweiser Stellung des א hinter dem ו (oder nach 40, d E)“, und da heisst es: „Es ist jüngerer Gebrauch, hie und da zu einem auslautenden langen Vocal ein bedeutungsloses א hinzuzufügen: נָקִיא [innocens, Joel 4, 19; Jona 1, 14, beide Male Kethib], אָבִיא [Jes. 28, 12; oben S. 576]“. Für die erstere Meinung spricht, vgl. S. 639, besonders נָשִׂי Hes. 39, 26 nach Trieb 2, b und c, oder לִיז-Analogie, c.

So schon Qimchi 125, b „nach Art der auf ה ausgehenden Verba“.

Imperfect יִשָּׂא etc. Mit Suffixen z. B. יִשָּׂאֲךָ 1 Kg. 18, 12; יִשָּׂאֲנִי bei Athnach Ps. 91, 12; יִשָּׂאֲרִי Jes. 46, 7 und so immer nach der Regel mit bewahrtem א. Das vocallos gewordene ו steht immer ohne Dag. forte; vgl. z. B. Hes. 16, 54; 36, 15; 4 M 14, 34, aber Mi. 6, 16; 2 M 28, 43 aber 3 M 20, 19. Statt יִשָּׂאֲךָ Ruth 1, 9 auch יִשָּׂאֲךָ Jr. 9, 17; Zach. 5, 9; (diese Stelle fehlt bei Qimchi 126, a; WB. s. v.; Buxtorf, Thes. p. 235; Ges. Lgb. S. 435; Ew. § 198, b; aber sie steht Olsh. § 239); Ruth 1, 14 (Trieb 2, c) und יִשָּׂאֲנִי Hes. 23, 49; לִיז-Analogie, d. Einmal נָשִׂי (wir werden, sollen, dürfen anheben) Hi 4, 2, also mit einem andern Sibilanten und nach לִיז-Analogie, a. Diese Auffassung hat in der jetzt gleich zu erwähnenden Form aus Ps. 4, 7 eine hinreichende Parallele und vermeidet die drückende Schwierigkeit der 3. sg., welche bei der Auffassung der Form als Qi. נָשִׂי (= versucht man) entsteht. Die erstere Auffassung bei Abenesra z. St. „das נ ist der Ausdruck des Plurals, und das ו ist an Stelle des ש, und das ה ist an Stelle von א, und seinesgleichen ist נָשִׂי [Ps. 4, 7]; und manche sagen: הִנֵּנוּ מְנַסֵּי [also die zweite Deutung]“; Qimchi WB. s. v. נָשִׂי „mit Verwechslung des ש mit ו und des א mit ה“; Ew. § 116, b; Bō. II. S. 421; — die andere im Targum הִנֵּנוּ מְנַסֵּי = „etwa wegen Versuchung durch ein Wort (Levy, Chald. WB. s. v.), welches dich trifft, wirst du müde?“; bei Qimchi, WB. s. v. נָשִׂי: „Deutung: wenn irgend jemand versucht (מְנַסֵּי) zu dir zu reden, so wissen wir, dass du ermüdest; und obgleich es so ist, wer kann sich der Worte enthalten?“; ebenso bei Ges. Thes. s. v. נָשִׂי; [Olsh. wahrscheinlich, weil er § 40, i nur die Form aus Ps. 4, 7 anführt; ebenso Stade § 143, e]; Mühlau-Volck s. v. Die Schwierigkeit der zweiten Auffassung lässt sich aus der verzweifelten Uebersetzung der LXX (Μὴ πολλὰ κίς σοι λελάτται ἐν κόπῳ) ersehen.

Imperativ einmal **שׂוּא** Ps. 10, 12 und einmal **רָוַח** Ps. 4, 7. Allerdings die LXX (*ἐσημειώθη ἐφ' ἡμᾶς τὸ φῶς τοῦ προσώπου σου*) haben an **וַי** (Zeichen, Flagge, Panier) und an **וַיִּשׂוּ** gedacht, aber davon kommt nur das (Poel Jes. 10, 18; 59, 19 und) das Hithpoel Sach. 9, 16 (schimmern) und Ps. 60, 6 (sich erheben) vor. Auch Raschi z. St. sagt „erhebe über uns als Panier das Licht deines Antlitzes“; und Müller § 294, e sagt „ob **וַיִּשׂוּ** Ps. 4, 7 dasselbe ist wie **שׂוּא** Ps. 10, 12, nur mit ungewöhnlicher Schreibung, ist sehr zweifelhaft“. Aber, wie schon das Targum übersetzte: **שׂוּא עֲלֵנוּ**, so sagt Abenesra z. St.: „Manche sagen, dass das Wort **וַיִּשׂוּ** zu den Verben gehöre, die verborgen sind in Bezug auf den dritten Stammconsonant(?), und dass es sein sollte nach der Analogie von **וַיִּרְאוּ** und **וַיִּשְׁאוּ** und dass es in dér Art aufträte, dass es sei wie **וַיִּשְׁעוּ** [Ps. 119, 117, oben S. 561]; aber das Sichere ist, dass das **ו** gleich **א** und das **ו** gleich **שׁ** ist“; ebenso Qimchi 125, b; Buxtorf, Thes. p. 234; Ges. Lgb. S. 418; Thes. s. v.; Ew. § 116, b; Olsh. § 40, i; Bō. I. S. 254; Muhlau-Volck s. v.; Stade § 143, e; 592, a. — Oft aber steht **שׂוּא** 1 M 13, 14 etc., vgl. **שׂוּאֵרִי** 4 M 11, 12; 2 Kg. 4, 19; **שׂוּאֵי**, **שׂוּאֵי**, vgl. **שׂוּאֵי** Jon. 1, 12; Hi. 21, 3.

Infinitiv selten **שׂוּא** oder **שׂוּאָ** 1 M 4, 13; Jes. 1, 14; 18, 3 und **שׂוּאֵי** (mein Erheben) Ps. 28, 2. **שׂוּא** (das Sicherheben) Ps. 89, 10 ist als Inf. gefasst von Qimchi 125, b; WB. s. v.; Buxtorf, Thes. p. 233; Ges. Thes. und Muhlau-Volck s. v.; und so auch Olsh. § 77, f; 160, b; Müller § 294, f sowie Stade § 125, a, nur dass diese Drei die Richtigkeit des Textes in Frage stellen, weil sonst vor Inf. mit *u-o* die Aphaeresis des **ו** nicht eintrete. Und obgleich ein **שׂוּא** (Erhebung) Hi. 20, 6 existirt und obgleich ein **שׂוּאָ** (Hochmuth) Ps. 89, 10 parallel steht, so wird jene Form nicht mit Ew. § 153, b und Bō. II. S. 545 anders denn als ein in Folge des Gebrauches abgekürzter Infinitiv aufgefasst werden können. Es wäre für die lautliche Entstehung auch gleichgiltig, ob die Form als Infinitiv oder als sonstiges Nomen (wie eben Ew. und Bō. wollen) gedacht sei. — Gewöhnlich aber **שׂוּאֵרִי** anstatt **שׂוּאֵי**, vgl. über dieses Einsetzen des **א** oben S. 609 beim Imp. **קָרָאֵן**; ferner S. 394 **שׂוּאֵרִי**; S. 318 **קָרָאֵרִי**; S. 279 über **רָאֵס** aus Zach. 7, 14. — **שׂוּאֵרִי** Ps. 89, 51; Jr. 15, 15; **שׂוּאֵרִי** 5 M 14, 24 etc.; nur einmal **שׂוּרִי** (sein Sicherheben) Hi. 41, 17 (Qimchi 126, a); ebenso **שׂוּאֵרִי** 2 M 27, 7 etc.; aber immer **שׂוּאֵרִי** 1 M 36, 7 etc. Da-

neben **נִשְׁמָה** als Inf. 4 M 4, 24; 2 Chr. 20, 25; 35, 3 und **נִשְׁמָהוּ** Hes. 17, 9 [oder auch ohne Dagesch forte bei J. H. Michaelis; Bō. II. S. 235]. So Ges. Lgb. S. 304; Ew. § 239, a; Bō. II. S. 234. Bei diesem ist S. 235 falsch aus 2 Chr. 19, 7 citirt **נִשְׁמָה**, während dort **נִשְׁמָה** steht (auch Qimchi, WB. s. v.), was allerdings auch noch hierher als Vertreter des Infinitiv gehört. — Infinitivus absolutus **נִשְׁמָה** Jer. 10, 5 oder **נִשְׁמָה** 4 M 4, 2, 22; Hos. 1, 6. — **וְנִשְׁכַּחְתִּי נִשְׁמָה** (und ich werde [euch] vergessen ganz und gar) Jr. 23, 39.

Participium activum **נִשְׁמָה** (Feminin **נִשְׁמָה** 1 Kg. 10, 22 neben **נִשְׁמָה** Esth. 2, 15, ohne dass diese Formen mit Bō. I. S. 597 als Status cstr. und abs. unterschieden werden können). — **נִשְׁמָה** (Dränger, Gläubiger) 1 Sm. 22, 2 nach ל"ה-Analogie b; aber mit Sere Jes. 24, 2, vgl. Baer-Delitzsch z. St. — Ptc. passivum **נִשְׁמָה** Jes. 3, 3 etc. oder defective Jes. 33, 24; 2 Kg. 5, 1; einmal **נִשְׁמָה** (Status cstr.) Ps. 32, 1 nach ל"ה-Analogie, c.

Niqtal. Perfect **נִשְׁמָה** (vaticinatus est) Jr. 20, 1 etc.; aber neben **נִשְׁמָה** auch **נִשְׁמָה** Jr. 26, 9; ל"ה, a. — **נִשְׁמָה** (percussi sunt) Hi. 30, 8. — **נִשְׁמָה** (portatus est) 2 M 25, 28 etc. — **נִשְׁמָה** (decepti sunt) Jes. 19, 13. — Imperfect **נִשְׁמָה** Jr. 28, 9 etc. — **נִשְׁמָה** Jes. 40, 4 etc.; neben **נִשְׁמָה** Hes. 1, 19 etc. (viermal) und **נִשְׁמָה** Jes. 66, 12 einmal **נִשְׁמָה** Jr. 10, 5; vgl. oben S. 629 über Ps. 139, 20. — Imperativ **נִשְׁמָה** Hes. 6, 2 etc.; **נִשְׁמָה** Ps. 7, 7 etc. — Infinitivus: Neben **נִשְׁמָה** Sach. 13, 3 etc. einmal **נִשְׁמָהוּ** (sein Weissagen) Sach. 13, 4; das ist bloss äusserliche Anfügung der ל"ה-Endung, also ל"ה-Analogie, d. — **נִשְׁמָה** Hes. 1, 19. — Participium: **נִשְׁמָה** Jr. 32, 3 etc.; **נִשְׁמָה** Jes. 2, 2 etc. Indem daran die alte Femininendung trat, entstand **נִשְׁמָה** oder vielmehr die syncopirte Form **נִשְׁמָה**. Dieses feminine Particip steht unangezweifelt Sach. 5, 7, war aber zu erwähnen, weil es an zwei andern Stellen anders aufgefasst worden ist. Indess dieses **נִשְׁמָה** ist nicht 1 Chr. 14, 2 mit Ewald § 194, b für die 3. sg. fem. Perfecti [also für **נִשְׁמָה**; **נִשְׁמָה**] anzusehen, denn das Fehlen der Copula kann nicht dazu nöthigen. Die Form ist vielmehr auch da Ptc. So Buxtorf, Concordanz; Olsh. § 266, a; Bō. § 1178; Mühlau-Volck s. v. Stade § 410, a giebt zu, dass die Punctatoren die Form als Ptc. gemeint haben, will aber unnöthigerweise die Form geändert haben. — Ferner dieselbe Form ist 2 Sam. 19, 43, wo allerdings der Inf. abs. mit verbum finitum vorausgeht und nun im andern Theile

der Doppelfrage **נָשָׂא נָשָׂא** folgt, von Ew. § 240, d für den Inf. abs. genommen worden [also für **נָשָׂא, נִשְׂאָה**]. Es ist von ihm zunächst daran erinnert worden, dass im Inf. abs. der י"ו beim Qal, Ni. und Qi. die Femininendung **ת** vorkomme. Das ist richtig; vgl. oben S. 536. 554. 561. 578 [von ihm weggelassen]. Dagegen seine weitere Berufung auf **נִקְחָה** Jer. 49, 10 ist nicht richtig, weil diese Form, wie sie dasteht, nicht Inf. abs. ist, vgl. oben S. 624. Endlich **נִשְׂאָה** KL. 3, 47 ist ein Nomen mit Artikel, vgl. unten S. 636. Aber wenn die fragliche Form für Infinitivus absolutus gehalten werden soll, muss nicht bloss vorausgesetzt werden, dass die Femininendung auch bei א"ל an den Infinitivus absolutus gehängt worden sei [an den Inf. constructus von א"ל ist sie ja mehrfach angefügt, vgl. oben S. 611. 612. 617. 631]. Es müsste auch vorausgesetzt werden, dass die der Form **נִקְחָה** und **נִקְחָה** zu Grunde liegende Form mit *a* sich noch erhalten habe und dieses *a* vor der Femininendung in *e* verwandelt worden sei. Dieses anzunehmen, heisst aber erklären, dass die Form **נָשָׂא** eben nicht der Analogie der Inf. absoluti gefolgt sei. Obgleich desshalb auch Bö. § 988 Anf. und Muhlau-Volck s. v. der Auffassung Ewalds zugestimmt haben, ist doch die Form für das Feminin des Particips zu halten, zu welchem man griff, um dem vorausgehenden Inf. abs. in der andern Hälfte der Doppelfrage eine ähnliche Verstärkung entgegenzusetzen. Als Ptc. sieht auch Olsh. die Form an § 266, a, und Müller § 294, m sagt richtig „Inf. abs. kann die Form 2 Sm. 19, 43 kaum sein, obwohl der Zusammenhang es zu fordern scheint“. Stade hat die Frage übergangen § 249, b; 410, a. — Das Trg. **אִם מִתְּנָה מְנִי לָנָה** = oder hat er eine Gabe uns zugezählt d. h. festgesetzt, verabreichen lassen?; LXX: ἢ δόμα ἐδόσαν ἢ ἄρσιν ἤρεν ἡμῖν (erst ist ebendasselbe unwörtlich und dann wörtlich übersetzt); Raschi: „ו, wie **מִשְׂאָה** hat er ausgetheilt aus dem Hause des Königs?“, Qimchi, Commentar z. St.: „**מִשְׂאָה** habe ich empfangen? hat er sie ausgetheilt aus dem Hause des Königs? Und es dient um auszudrücken „**אִם מִשְׂאָהי מִמְּנוּחָה**“, wie in dem Ausdruck [1 M 43, 34] **מִשְׂאָה מִמְּנוּחָה**, und es [נָשָׂא] ist ein Nomen nach der Analogie von **מִלְּאָה** [HL. 5, 12]“; im WB. s. v.: „**נָשָׂא** ist eine Adjectivbildung für **תְּשֻׁבָה** [Geschenk 1 Sm. 9, 7], welche gebracht worden ist. Aber **נָשָׂא** gehört zum Intensivstamm. Und es ist möglich, dass auch ebenso

נשאַר ein Nomen vom Intensivstamm ist nach der Analogie von מלאַר HL. 5, 12; so auch Mikhlol 126, a. Und das Nomen für Geschenk ist nach einer andern Analogie מְשַׁחַר 2 Sm. 11, 8 u. s. w.<sup>4</sup>. Diese haben also Alle in נשאַר ein Wort für „Ab-hub etc.“ gesehen, d. h. mit andern Worten, sie haben in der Form keinen Infinitivus absolutus, sondern eine Participialbildung gesehen (Buxtorf, Concordanz = donativum). Denn das ist nur Nebensache, dass Qimchi auch die Analogie von מלאַר HL. 5, 12 heranzog; jedenfalls ist dieselbe aber abzulehnen, und מלאַר ist mit Delitzsch z. St. als „Fassung, Einfassung“ zu verstehen.

Qittel. נָשָׂא (erheben, unterstützen, wegtragen) 2 Sm. 5, 12; aber auch נִשָּׂא 1 Kg. 9, 11; Am. 4, 2; so Ges. Thes. Olsh. § 246, b; Bö. § 1083, 11; 1178; Stade § 386, c. Ueber die richtige Auffassung des Qames vgl. oben S. 616 f. Das 2 Sm. 19, 43 stehende נִשָּׂא ist als Niqtal ausdrücklich gefasst von Böttcher, indem er § 1178 2 Sm. 19, 43 und Am. 4, 2 für Ni. erklärt, also überdiess in Bezug auf Am. 4, 2 von sich selbst abweicht; ebenso von Stade, indem er § 386, c schreibt „נִשָּׂא, aber 2 mal נִשָּׂא“;? von Olsh. § 246, b und Ges.-Kautzsch § 75, 20, a, indem sie bloss die zwei andern Stellen als Piel nennen. Für Piel ist die Form angesehen, wie vom Trg., LXX, Raschi, Qimchi (auch Mi. 124, b), so von Buxtorf, Concordanz; Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v. — Impf. יִנָּשֵׂא Jes. 63, 9 etc.: Imp. נִשָּׂא Ps. 28, 9; Ptc. מִנָּשֵׂא Jr. 22, 27 etc.

Hithqattel. הִתְנַשֵּׂהוּ 1 Sm. 10, 6 (לִי, c; Qimchi, WB. s. v.) neben הִתְנַשֵּׂהוּ Hes. 37, 10, also mit Assimilation des ה. Bei Bö. § 1177 steht falsch הִתְנַשֵּׂה; richtig § 1081, e. — § 1177 und 1081, e steht auch הִתְנַשֵּׂה Jr. 23, 13 als Imperativ, während es doch Perfect ist; richtig so Buxtorf, Concordanz; Olsh. § 267, b; Stade § 422, a; 468, a. — Imperfect. יִתְנַשֵּׂה 1 Sm. 10, 10 etc. Neben יִתְנַשֵּׂה (4 M 23, 24 in Pausa mit Qames) etc. steht auch יִנָּשֵׂה 2 Chr. 32, 23, so J. H. Michaelis z. St.; יִתְנַשֵּׂה 4 M 24, 7 und יִנָּשֵׂה Dn. 11, 14. — Infinitivus הִתְנַשֵּׂהוּ 1 Sm. 10, 13; לִי, c; הִתְנַשֵּׂה Hes. 17, 14 etc. — Participium מִתְנַשֵּׂה 4 M 11, 27 etc.; מִנָּשֵׂה 1 Kg. 1, 5 etc.

Hiqtil. Perfect nur הִשָּׂא 3 M 22, 16 (indirect-caus.: tragen (büssen) lassen); 2 Sm. 17, 13 (direct-causativ: aufheben, tragen). — הִשָּׂא (decepit) Jer. 49, 16; הִשָּׂא Jr. 4, 10; auch הִשָּׂא 1 M 3, 13 plene (gegen Bö. § 1178); das Perf. noch

Obad. v. 3. 7. — Imperfect ישיא Ps. 89, 23. — Ueber den Jussiv mit ישיא Jes. 36, 14, aber plene in den beiden Parallelstellen 2 Kg. 18, 29 und 2 Chr. 32, 15 siehe das Urtheil oben S. 626. Mit Suffix ישיא Jes. 37, 10 und defective auch in der Parallelstelle 2 Kg. 19, 10. Plural Jer. 29, 8; 37, 9. Indicativ oder Jussiv Hi. von diesem ישיא ist auch ישי (es soll oder möge überrumpeln!) Ps. 55, 16 mit Ellipse des ך' nach Trieb 2, c. Diese Schreibweise führte weiter zum Zusammenschreiben mit dem folgenden מרת; aber das Qeri hat richtig auf den Ausfall des ך' hingewiesen; Trg. „es erkläre sie für schuldig das Gericht des Tötens“; LXX: ἐλέγω θάνατος ἐπ' αὐτοίς. So die Ableitung bei Raschi z. St.; Ges. Lgb. S. 435; Thes. s. v., nur dass er hier das Kethib ישימרת als richtiger vorzieht; Ewald § 224, b; auch Mühlau-Volek s. v., nur dass auch sie s. v. ישימרת das Kethib vorziehen, weil dieses Substantiv gesichert sei. Aber von der unzweifelhaften Existenz dieses Substantivs hängt nicht die Richtigkeit des Kethibs Ps. 55, 16 ab (Müller und Stade haben die Form nicht). — Abenesra z. St.: „Rabbi Moses sagte, der Sinn sei ישי מרת, und der Sinn von ישי, dass der Tod ihnen sein solle ein נשד [Wucherer], welcher ihre Seele nehmen soll; und Andere haben gesagt, es sei nach der Art von נשני אלהים [1 M 41, 51], dass sie vergessen sollen den Tod und ihn nicht zu Herzen nehmen, bis sie lebendig in die Scheol hinabsteigen; wenn so, dann wäre die Art von ישי wie die Art von רמורי אל [Jr. 18, 23; oben S. 568], רשי [5 M 32, 18; oben S. 593], welches Wort Milra ist; und Manche sagen, dass es ermangelt des ך' von השיאני [1 M 3, 13], und das liegt nahe, und der Sinn ist, er möge sie täuschen, bis sie nicht mehr lärmten und lebendig in die Hölle fahren“. Qimchi, WB. s. v. נשד: „לא ישיא Ps. 89, 23 [während er die andern aufgezählten Formen auch wie wir bei נשד bringt]; es ist geschrieben und gelesen wie die ל״א, wie um zu sagen: nicht soll er ihm gleich einem נשד [Wucherer] sein, welcher seinen Mammon nimmt; und ebenso ישי מרת Ps. 55, 16, wie um zu sagen, dass der Tod ihnen wie ein Wucherer sein soll, welcher sie nehmen soll; und es ist mit Mangel des ך' wie יני Ps. 141, 5 und יהני Jes. 53, 10 [oben S. 556]“; ebenso Mikhlol 111, a. — Olsh. § 257, f Schluss: „Wahrscheinlich ist von ישי ein ך' vor dem ך' des folgenden מרת weggefallen“; er leitet also die Form von שמו ab, vgl. oben S. 353 die Form aus 4 M 21, 30; aber

„er möge verwüsten“ passt nicht zu dem folgenden על. — Bō. II. S. 552: „יָשַׁר für יָשָׁר“; das ist eine bodenlose Conjectur; vgl. oben S. 353; auch S. 570. 94. — Infinitivus absolutus יָשַׁר Jr. 4, 10. Also das Wort ist fast nur bei Jeremia gebräuchlich; vgl. andere sprachliche Eigentümlichkeiten dieses Propheten in meiner Schrift *De Criticae Sacrae argumento e linguae legibus repetito*, p. 61 s. — Nun hat Ewald § 240, d, wie schon S. 633 beim Niq. erwähnt wurde, auch יָשַׁר KL. 3, 47 für den Inf. abs. genommen; aber da zwei Substantiva mit Artikel vorangehen und eins folgt, so kann kein Zweifel sein, dass auch in der genannten Form ein Substantiv (und zwar von יָשַׁר) mit Artikel vorliegt. So Trg.: יָרִיחָא = das Zittern, Beben; LXX: ἔπαρσις = das Sicherheben (? Geschwulst, Hitzblattern); Raschi z. St.: ein Ausdruck für שְׂאִירָא [Trümmer, Jes. 24, 12]; Abenesra: „וְהָיָה כִּי יִשְׁאָרָהּ [Jes. 22, 2; Hi. 36, 29]; es sollte das א sich zeigen [d. h. nicht quiesciren, sondern silbenanlautend sein]“; Qimchi, WB. s. v. יָשַׁר: „Und das Nomen יָשַׁר [nämlich kommt von יָשַׁר in derselben anderen Bedeutung, in welcher davon auch לִדְשֹׁרָה 2 Kg. 19, 25 durch Qimchi abgeleitet worden ist, oben S. 570]; so auch Ges. Thes. s. v. (pag. 1346); Olsh. § 153; Bō. § 806; Mühlau-Volck s. v. Stade hat das Wort nicht.

d) Verba ע"ע und ל"א kann es nicht geben; Verba מ"א quiescentia und ל"א giebt es nicht; also sind die nächste Classe:

d) Verba מ"י and ל"א.

יָצָא herausgehen, Qal, Hiq., Hoq. — יָרָא fürchten, Qal, Ni, Qi. Auch letzteres hat ursprüngliches י, wie aus dem Ni. und dem Substantiv מִיָּרָא hervorgeht; und auch im Arabischen kommt *waraʿa* in seiner Bedeutung dem Hebräischen nahe. So Ges. Lgb. § 105, Anm. 1; Olsh. § 242, c „darf hierher [zu den מ"י] gezogen werden“; Bō. § 1096; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 1; Müller § 294, c; Stade ausdrücklich § 487, c; Hollenberg, Hebr. Schulbuch (1880), S. 35. Nur Ewald rechnet es § 139, c ausdrücklich zu den מ"י und Nägelsbach hat es § 33 zu den מ"י; § 34 zu den מ"י gestellt.

Qal. Perfect. יָצָא etc.; bemerke nur יָצָא Hi. 1, 21; Trieb 2, c. — יָרָא etc. immer mit dem auch vor Consonant-affirmativen bewahrten i (e) des Intransitivums, vgl. z. B. die 1. plur. Hos. 10, 3; oben S. 612. Bemerke in Pausa und vor



Suffixen (oben S. 170. 230. 296) 1 M 18, 15; Mal. 3, 5; Ps. 119, 63; Hi. 37, 24. Nur neben יִרְאֶתֶם 4 M 12, 8; 5 M 5, 5; Hes. 11, 8 steht auch יִרְאֶתֶם Jos. 4, 24. Dieses erzwingt allerdings vom Standpunct der Formenlehre aus keine Beseitigung, weil auch von מִלֵּא eine Form mit Qames vorkommt, vgl. oben S. 612. Vgl. Qimchi 98, a „mit Qames“; WB. s. v. „mit Qames und es giebt nicht seinesgleichen“; [bei Ges. Lgb. § 108, Anm. 1 übersehen; nicht so bei Ew. § 195, a „überall י“], weil er Jos. 4, 24 anders fasst, vgl. unten] Olsh. § 233, a; Ges.-Kautzsch § 74, Anm. 1; Stade § 447, a. Diese haben keine Aenderung verlangt. — Aber vom Standpunct der Syntax aus haben richtig eine Beseitigung oder vielmehr eine andere Auffassung der Form gefordert Ewald § 337, b (schon 1826), Knobel z. St. [was Bö. unerwähnt lässt] und Bö. § 1081, a, indem sie meinten, dass in der vorliegenden Punctuation die Lesart יִרְאֶתֶם neben יִרְאֶתֶם versteckt angedeutet sei, und hinzufügten, dass dieser Gebrauch des Inf. יִרְאֶתֶם hinter der vorausgehenden Conjunction לְמַעַן einzig richtig sei. Und darin haben die genannten Gelehrten Recht, dass לְמַעַן entweder das Impf. oder im abgekürzten Satz den Inf. hinter sich hat, wie in der ersten Hälfte des genannten Verses selbst; und die Grammatiken und Wörterbücher erwähnen nicht einmal jene Stelle Jos. 4, 24, als wo ausnahmsweise hinter לְמַעַן das Perfect stehe, obgleich sie doch יִרְאֶתֶם als Perfect anführen, geschweige denn andere Stellen, in denen hinter לְמַעַן das Perfect stände. Auch der Zusammenhang der Stelle verlangt nach meiner Ansicht die ursprüngliche Lesart יִרְאֶתֶם „damit alle Völker der Erde fürchten Jehova alle Zeit“. Denn nur so entspricht der Absichtssatz dem übergeordneten Satze „damit alle Völker der Erde kennen lernen, dass die Hand Jehova's stark ist“. Und nur weil diese Absicht in Betreff der Heidenvölker zu kühn erschien, wurde diese Absicht auf die Israeliten gewendet und durch Punctirung des ת mit Segol, auch יִרְאֶתֶם zu lesen erlaubt. — Aus dem Targ. בְּדִיל דְּתִתְּחִילִין (= damit ihr fürchtet) und der LXX *ἵνα ὑμεῖς ἐβήσθητε* lässt sich nichts über die Auffassung der Form ersehen; Raschi übergeht die Form; aber Qimchi sagt im Commentar z. St.: „יִרְאֶתֶם nach Art des Verbs, denn יִרְאֶתֶם [nämlich mit Segol] ist nach Art des Verbs, und es ist Perfect an Stelle des Futurs gleich תִּרְאֶי ו vielen seinesgleichen“.

Imperfect: יֵצֵא 1 M 15, 4 etc., vgl. Am. 4, 3 die 2. plur. fem.; יֵצֵא 1 M 8, 7; 14, 8. 17; 19, 6; 24, 63; 25, 25; 28, 10; 31, 33 etc. immer auf der Letzten betont, weil das א die Vocallänge schützte. Nur kann אָחֹרֶר נָסִיב eintreten, vgl. 1 M 4, 16; 8, 18: aber auch 19, 14; 4 M 20, 20; 21, 33; Jos. 18, 11; ob also Ri. 9, 35 auf Paenultima zu betonen sei (während doch Paschta nicht die Tonstelle anzeigt), lässt sich nicht bestimmt sagen. Während nun יֵצֵא im wesentlichen (nämlich abgesehen von der Vocalquantität) sich nach יֵשֶׁב richtete, bildete sich יֵרָא im wesentlichen nach יֵיָשׁ: also יֵיָרָא etc. יֵיָרָא 1 M 28, 17 etc., selten defective 1 Sm. 18, 12; 28, 5; 2 Sm. 6, 9; Jer. 26, 21; 2 Chr. 20, 3; vgl. noch die 3. pl. fem. 2 M 1, 17. Die affirmativlosen Formen sind immer Milra. Ebenso nur plene חִירָאֵי 1 M 21, 17 etc., denn über Jes. 60, 5 vgl. S. 558. Ebenso immer חִירָאֵי, auch Jr. 42, 11. Aber statt יֵיָרָא 1 M 20, 8 etc. häufig יֵרָא גִּלְגִּלֵּי וְיֵרָא, und so immer durch das Metheg von יֵרָא (sie werden sehen) unterschieden. Vgl. dieselbe Function des Metheg oben S. 406, Z. 14 v. u. (Spr. 4, 16); S. 434, Z. 12 v. u. (Hab. 2, 7); vgl. darüber § 32 der Dikduke ha-teamim: „Das ganze Wort des Fürchtens ist mit Gaja, wie יֵיָרָאֵי 1 M 20, 8; יֵיָרָאֵי 2 Kg. 10, 4; יֵיָרָאֵי 2 Kg. 17, 28 [meist defective, vgl. J. H. Michaelis z. St.]. Und das ganze Wort des Sehens ist mit Chateph [d. h. mit Chireq chateph, entsprechend dem Qames chateph (chatuph); so ist es parallel zu נִעִיר construiert], wie יֵרָאֵי 4 M 17, 24; 2 M 16, 15; 4 M 14, 23; ausser einem Verse, denn er hat das Wort „Sehen“ und hat [doch] Gaja: יֵרָאֵי Hi. 6, 21; und das ganze übrige Wort „sehen“ ist mit Chateph“. Auch Qimchi, WB. s. v. sagt: „יֵרָאֵי חִירָאֵי חִירָאֵי Hi. 6, 21; beide sind mit י geschrieben, und von dieser Wurzel [יָרָא] ist die Bedeutung“. Aber die Dikduke geben jedenfalls der fraglichen Form richtig die Bedeutung des „Sehens“, vgl. Trg. חִמְיָתִין = ihr schautet: LXX: ὥστε δρόντες τὸ ἐμὸν τραῦμα φοβήσθητε; Abenesra כִּאֲשֶׁר רָאִיתֶם = als ihr saht, da fürchtetet ihr euch. Die Plene-schreibung ist ein Versehen wegen des folgenden Wortes. Richtig Olsh. § 39, e. „jedenfalls nur Schreibfehler“.

Imperativ: יֵצֵא 1 M 8, 16 etc., יֵצֵאֵי Ri. 9, 29; יֵצֵאֵי HL. 1, 8; יֵצֵאֵי 1 M 19, 14 etc. יֵצֵאֵי Jr. 50, 8 Kethib lässt nicht mit Bō. § 1174 auf die Existenz einer Imperativform schliessen, welche noch nicht die Aphaeresis erlitten hätte, sondern ist

von den Masoreten richtig als Schreibfehler bezeichnet; daher auch nicht von Ges. Thes.; Olsh. § 235, d; Stade § 607 aufgeführt. — צִיִּיָּה HL. 3, 11; ל"ה-Analogie, c und dort folgt auch gerade ein Imperativ von ל"ה; vgl. Qimchi, 97, b: „Und es tritt so auf, um zu paaren die Wörter, wie 2 Sm. 3, 25; aber um ein wenig zwischen ihnen beiden zu unterscheiden, welche zwei Wurzeln sind, ist das א von צ mit Segol, und das א von ר mit Sere“. — יִרְאָה Spr. 3, 7 etc.; יִרְאָה = *jer-û*; Trieb 2, b; die drei Stellen, wo diess steht, sind schon oben S. 120 gelegentlich der Aussprache genannt; unrichtig Stade § 606, a יִרְאָה. Vgl. Qimchi 98, a: „Und sie sagten den Imperativ mit Verbergung des א, damit er nicht mit יִרְאָה von רִאָה verwechselt werde“; WB. s. v. „damit es nicht gleich sei dem Worte יִרְאָה von רִאָה“.

Infinitivus cstr. צִיִּיָּה 1 M 12, 4 etc.; יִרְאָה Jos. 22, 25 und לִרְאָה 1 Sm. 18, 29 mit Weglassung des quiescirenden י. So Targum לְרִמְדָּה; LXX *εὐλαβεῖσθαι*; Raschi = לִירְאָה; Qimchi 98, a; WB. s. v.; Commentar z. St.: „Es ist verborgen das י; daher das ל mit Sere“. Ges. Lgb. § 105, Anm. 3 und Mühlau-Volck ohne Anstoss und ohne Erklärungsversuch. Ewald schreibt § 238, c: „1 Sm. 18, 29 findet sich noch לִרְאָה, indem sich ל mit einem vocale spricht, dessen laut ein rest von dem des ersten wzl. zu sein scheint, vgl. § 243, c“, und hier steht, nachdem von לִשְׁמֹרַת etc. gesprochen ist: „In לִרְאָה dient aus der § 238, c angegebenen ursache *ē* als vorton“. Da meint er also, dass das ursprüngliche *ā* von ל sich mit dem י des folgenden Infinitiv zu *ai*, *ē* verschmolzen habe. Aber eine solche ausnahmsweise Bewahrung des *la* vor einem Infinitiv, welcher den Accent nicht auf der ersten Silbe trägt, lässt sich nicht annehmen. Olshausen § 69, a sagt: „In der Form לִרְאָה aus *li-j'ró* haben die Punctatoren höchst wahrscheinlich eine Assimilierung des י angenommen“. Er denkt dabei jedenfalls an לִיסֹד, vgl. oben S. 432 = *lissod*, nimmt also eine Form *lirro* an, setzt dann weiter voraus, dass das ר Ersatzdehnung hervorgerufen habe und so *lêrô* entstanden sei. Aber dass die Punctatoren diese Meinung gehabt hätten, ist nicht wahrscheinlich; denn solche Assimilation des י an den zweiten Stammconsonanten [um jetzt diese alte Anschauung einmal zu befolgen, vgl. S. 434] ist nur bei den scharfen Sibilanten und dem heftigen *p* und dem Dauerlaute ל vorgekommen, konnte also bei

dem fast gar nicht der Verdoppelung fähigen ך den Punctatoren nicht in den Sinn kommen. Olsh. hat aber Zustimmung gefunden bei Land § 51, a, wo er von der „assimilatie“ spricht und sagt „Ook met semivocalen; b. v. יָצַע in pl. v. יִצְעוּ: לִירָא [!] in pl. v. לִירְאוּ“; ebenso bei Müller § 294, f: „לִירָא st. לִירְאוּ [beachte den Cholempunct] § 124, b [wo er von לִירְאוּ u. s. w. spricht] siehe § 92, a“, und hier heisst es „In יִרָא 1 Sm. 18, 29 ist, wenn die Lesart richtig, das ך der ך dem ך assimilirt (= lirro 129)“, wo er von der Ersatzdehnung für Doppelresch spricht. Ebenso wenig wahrscheinlich ist, was Böttcher § 463, γ gegeben hat, indem er an יִרְחוּ neben יִרְחוּ sowie מְרַמֵּז erinnert, also meint, dass unter dem Einfluss des gutturalartigen ך und wegen der positiven Verwandtschaft zwischen e und o sich i zu e umgebildet habe. So auch Stade § 123, c. Freilich diese Erscheinungen sind an sich richtig; aber es bleibt sehr unwahrscheinlich, dass bei יִרָא diese Wirkung eingetreten sei, während doch bei dem ebenfalls sehr gebräuchlichen יִרָא vielmehr לִירְחוּ, לִירָא, לִירָא gesprochen worden ist, oben S. 582. Es ist also anzunehmen, dass das zufällige Fehlen des ך die Tradition zur Aussprache eines Sere anstatt eines Chireq verleitet habe. Und dass doch die Tradition trotz fehlenden ך oft Chireq festgehalten habe, kann gegen diese Kritik nicht eingewendet werden (vgl. oben S. 391 f): es kann nur diess gesagt werden, dass bei den Fällen ausser 1 Sm. 18, 29 die Tradition sich selber besser geleitet hat. Also ist mit Olsh. § 69, a; 160, b als wahrscheinlichste Form der lebenden Sprache לִירָא zu lesen. — Ausser jenen beiden Stellen aber heisst der Inf. cstr. יִרְאוּ 5 M 4, 10 etc. (im Deuteronomium 9 Mal; ausserdem 2 Sm. 3, 11; 1 Kg. 8, 43; Jr. 32, 39; Ps. 86, 11; Neh. 1, 11; 2 Chr. 6, 33), wie schon bei der Besprechung von Jos. 4, 24 angedeutet wurde. — Inf. absolutus יִצְאוּ 1 M 8, 7 etc. und יִצְאוּ 1 M 27, 30 etc. — Participium יִצְאוּ 2 M 8, 16 etc. oder יִצְאוּ 1 M 2, 10 etc.: Verbaladjectivum = Participium: יִרָא 1 M 32, 12 etc.

Niqtal nur יִרְאוּ (Luther: [dass] man dich fürchte) Ps. 130, 4 und Ptc. לִירְאוּ 1 M 28, 17 etc.

Qittel יִרְאוּ 2 Sm. 14, 15; לִירְאוּ Neh. 6, 19; לִירְאוּ 2 Chr. 32, 18; Ptc. מִירְאוּ Neh. 6, 9, 14 (alle indirect-causativ: in Furcht versetzen).

Hiqtil. Perfect. הִצִּיחַ 1 M 14, 18 etc.; [הִצִּיחָה], הִצִּיחָה 2 M 32, 11 etc.; auch Hi. 15, 13, vgl. Baer-Delitzsch z. St.; הִצִּיחַ 1 Kg. 17, 13; vgl. wegen des Schewa oben S. 606 und S. 528. Das Perf. consecutivum hat mit Ausnahme von Hi. 15, 13 den Accent auf die Letzte geschoben in der 2. sg. m. und 1. sg. (Bö. § 974, 3); vgl. oben S. 619. Was ist Hi. 15, 13 früher gewesen: das Weglassen des Qames unter ה, oder diese ausnahmsweise Accentuation, und stehen überhaupt beide Erscheinungen in Wechselbeziehung zu einander? — Imperfect הִצִּיחַ 3 M 16, 27 etc. — Jussiv הִצִּיחַ (sie lasse hervorgehen!) 1 M 1, 24. — Impf. consecutivum הִצִּיחַ 1 M 15, 5 etc. wegen des ה auf der Letzten betont; aber vier [denn Ri. 19, 25 ist die erleichterte Form zu sprechen] Mal mit הִצִּיחַ 5 M 4, 20 und 2 Kg. 11, 12 vor ה; Ps. 105, 43 vor ה; aber Ps. 78, 16 vor ה; also ist der Anlaut des folgenden Wortes nicht die Ursache, vgl. oben S. 626 f. In der 1. sg. ist das ה nach Erwartung: הִצִּיחַ Jos. 24, 6; Ri. 6, 8 und ohne ה Hes. 28, 18. — Imperativ. Neben dem oftmaligen הִצִּיחַ von 1 M 8, 17 Kethib an ist das dort stehende Qeri הִצִּיחַ die letzte der Spuren, welche in der Verballehre die Neigung des ה zum Uebergang in das bequemere ה beweisen. So richtig Ew. § 122, e; Bö. II. S. 461. Allerdings Olsh. S. 568 sagt: „Der Grund ist nicht klar“. Stade hat die Form nicht im Index, aber wohl § 595, a, wo er auf § 120 zurückweist. Da nun sagt er, die Form sei bedenklich, erkennt aber an, dass über diese Form, wie die andern vier Formen mit ה (drei im Kethib und eine im Qeri; vgl. oben S. 433. 437. 438, wo die richtige Correctur der Masoreten הִצִּיחַ Ps. 5, 9 für Kethib הִצִּיחַ weggelassen ist) eine „feste masoretische Tradition“ bestanden haben müsse; vgl. oben S. 391 f. 640. Ich meinerseits aber möchte trotzdem nicht glauben, dass diese Formen (weder die von ursprünglichen ה"ל noch auch die von ursprünglichen ה"י) schon der lebenden Sprache angehört haben; syrisches *au, ai* (Nöldeke, Syr. Gram. § 175; Winer § 20) scheint mir bei der späteren Aussprache dieser Formen eine Rolle gespielt zu haben. — Auch הִצִּיחַ Jes. 43, 8 ist am besten als Imperativ aufzufassen [so auch Buxtorf, Concordanz; Ges. Thes. (und zwar gegen Hitzig, der das Pf. annahm, sich auf Ps. 94, 1 berufend; vgl. oben S. 425 f.); Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 7; Stade § 120] und zwar, ohne mit Bö. II. S. 543 den Wegfall eines verstärken-

den *ā* anzunehmen. Da im Jussiv Hiq. der *א* das *i* unter dem Einfluss des *א* so oft bewahrt erscheint: so ist nicht mit Olsh. S. 568 zu urtheilen, dass die Form auf einem Versehen beruhe. Vgl. noch die beiden Fälle nachher S. 651 unter e. Das Targum sagt freilich erleichternd *האמין* = welcher hat herausgehen lassen; LXX sogar mit Gleichmachung der Person *καὶ ἐξήγαγον*; Raschi „wie *להוציא*“, also Inf.; Qimchi z. St.: „Infinitiv, wie um zu sagen: ich habe befohlen herauszuführen u. s. w.“; Buxtorf, Thes. p. 246 „Inf. = educere“, also von sich selbst abweichend. — *הוציא* Ps. 142, 8.

Infinitivus: *הוציא*. In *להוציא* Jer. 39, 14 liegt der einzige Fall vor, dass ausserhalb der 1. pers. sing. das Object am Infinitiv durch ein anderes Suffix als das Subject bezeichnet wird; Bö. II. S. 32. Diess ist nicht so, wie die analoge Ausnahme oben S. 494, bei Qimchi 32, b bemerkt, weil er im Gegentheil sagt, an den Inf. werde *י* oder *הי* angehängt, indem er sich für letzteres auf *עשיתי* 2 M 18, 18 [oben S. 550] beruft, das doch nur ganz ausnahmsweise am vocalischen Auslaut das consonantisch anlautende Pronomen besitzt. Auch Buxtorf, Thes. erwähnt nicht den fraglichen Fall, aber einen andern p. 503: „Speciale est; *להוציאנו* *Ad educendum nos*, Exod. 14. 11 cum Kametz loco Tsere, ut recte observavit Aben Esra“.

Participium: *מוציא* 2 Sm. 5, 2 etc. Kann man in *מוציא* *ריח* (der herausführt den Wind [aus seinen Schatzkammern]) Ps. 135, 7 (von Qimchi nicht aufgeführt; von Buxtorf, Thes. p. 246 und Concordanz; Ges. Thes. einfach erwähnt) eine Form erkennen, die allerdings nicht der lebenden Sprache angehörte, aber doch sich im Vortrage der Psalmen lautphysiologisch erzeugte und dann sich durch Weglassung des *י* im Texte fixirte? Böttcher thut es II. S. 543, indem er meint, dass nach der Enttonnung der letzten Silbe *א* und *י* um so leichter ihren zerdrückenden Einfluss auf das *i* hätten ausüben können. Er hätte dabei an das oben S. 639 f. besprochene *לרא* 1 Sm. 18, 29 erinnern können. Trotzdem ist es mir unwahrscheinlich, dass die Enttonnung und der Einfluss des *י* ausnahmsweise einmal diese Wirkung gehabt haben. Eher ist es wahrscheinlich, dass die zufällige defective Schreibart, die der Singular nur an dieser Stelle zeigt, zur Aussprache mit *e* den Anlass gegeben hat. Olsh. schwankt zwischen beiden Auffassungen § 208, b und § 258, a. Ew. § 131, b sieht auch in der eben besprochenen

Form einen Aramaismus, vgl. aber dagegen schon die Bemerkung oben S. 252. Stade hat die Form nicht im Index, aber wohl im Texte § 285 mit den Worten „מִיָּצָא Ps. 135, 7 ist nach מִיָּצָא Jer. 10, 13; 51, 16 punctirt worden“. Dieses hatte Olshausen in seinem Psalmencommentare (1853) z. St. bemerkt, wie Bö. II. S. 543 erwähnt. Nun steht allerdings מִיָּצָא an den beiden genannten Stellen in ganz derselben Redensart, wie Ps. 135, 7. Trotzdem ist nicht anzunehmen, dass die ganz regelmässige Punctuation der Jeremiastellen eine unregelmässige Punctuation der Psalmenstelle veranlasst hat. Müller § 294, q „Ps. 135, 7 מִיָּצָא [falsch von ihm betont] unsicher weshalb“.

Hoqtal. Perfect מִיָּצָא (educta est) in kleiner Pausa Hes. 38, 8. Particip מִיָּצָא Hes. 14, 22 etc.

e) Verba ו"ו quiescentia und מ"ל.

מִיָּצָא eintreten, kommen; (מִיָּצָא? hin- und hergehen); קִיָּא speien; שִׁיָּא steigen.

Qal. Perfect: מִיָּצָא 1 M 6, 13 etc., מִיָּצָא 1 M 15, 17 etc. und so auch meist als Perf. consec. betont; bemerke מִיָּצָא (evenit nobis) Ps. 44, 18, Milel (das Dechi, vgl. oben S. 80 f., zeigt nicht die Tonstelle an); מִיָּצָא 2 Sm. 3, 7 oder gewöhnlich מִיָּצָא Jos. 13, 1 etc. und beim Perf. consec. ebenso oft auf der Vorletzten (5 M 6, 18; 12, 5 [מִיָּצָא]; 26; 1 Sm. 10, 3; 2 Sm. 5, 23; 1 Kg. 19, 15; 2 Kg. 9, 2 [מִיָּצָא]; Hes. 38, 15; 1 Chr. 14, 14) wie auf der Letzten (1 M 6, 18; 2 M 3, 18; 5 M 17, 9; 26, 3; 1 Sm. 20, 19; [22, 5]; Jr. 36, 6) betont; מִיָּצָא und einmal מִיָּצָא 2 Sm. 14, 3. Auch Michaelis hat das Schewa nur an dieser einen Stelle, aber nicht 1 M 16, 8; 1 Kg. 14, 3; 2 Kg. 4, 4; Mi. 4, 10; Ruth 2, 12; 3, 4; aber Baer-Delitzsch haben es 1 M 16, 8; Mi. 4, 10; vgl. oben S. 641. 606. 528. מִיָּצָא, auch als Perf. consecutivum auf der Vorletzten betont 1 Kg. 17, 12; 18, 12, wie Dn. 10, 14. Ebenso ist es bei מִיָּצָא 2 M 7, 28; (4 M 5, 22. 24. 27); 5 M 26, 2. 15. 45; Ri. 6, 5; Jes. 2, 19 etc. Eben sowenig wie bei מִיָּצָא 1 M 26, 27; 45, 19 u. s. w. kann bei מִיָּצָא 1 M 32, 7 etc. auch im Perf. consec. (2 Sm. 17, 12) die Betonung fraglich sein. Für diese 1. plur. steht einmal מִיָּצָא 1 Sm. 25, 8; Trieb 2, c; Qimchi 110, a; WB. s. v. — מִיָּצָא (sie hat ausgespien) 3 M 18, 28 auf מִיָּצָא bezüglich, von welchem in demselben Verse das feminine Verb steht,

also jedenfalls 3. sing. feminini, und die vocalisch afformirten Perfectformen der ע"י sind ja ausnahmsweise als Milra betont, vgl. noch בָּחַר 2 Kg. 19, 21; Jes. 37, 22 etc.; Qimchi 100, b. Darum hat auch Qimchi 110, b die Form von קָרָא abgeleitet; aber sagt auch, wie im WB. s. v. קָרָא: „ק' nach Analogie von עָשָׂה etc., und er hat benannt קָרָא mit der männlichen Form und ebenso ist נָשָׂא 1 M 13, 6“; aber dieser Fall ist anders. Trotzdem hat auch Buxtorf, welcher Thes. p. 232 die Form als fem. Particip ansieht, in der Concordanz dieselbe Form s. v. קָרָא, demnach als 3. sg. msc. Von קָרָא die Form bei Ges. Thes.; Bö. II. S. 503; Mühlau-Volck; Stade § 401, c.

Imperfect: יָבִיא 1 M 32, 9. 12 etc. oder יָבֵא 1 M 49, 10 u. s. w. Die 99 Mal normal vorkommende 3. sing. fem. יָבִיא 1 M 41, 50 etc. soll einmal mit dem Affirmativ der 3. sg. fem. Pfi. versehen sein in der Form

תְּבִיאָהּ Hi. 22, 21, sodass die Form bedeutete „wird dir kommen [nämlich Gutes]“. Targum יָבִיאָהּ תְּבִיאָהּ = obvenit tibi bonum; Abenesra יָבִיא לָךְ ט'; Qimchi 110, b „es ist zusammengesetzt aus יָבִיא und בָּחַר, oder vielleicht ist das ת ein Aequivalent für das ה, welches hinzugefügt ist in dem Worte Jes. 5, 19; vgl. S. 645. Anerkannt ist das Wort als Verbalform auch von Buxtorf, Thes. p. 236 und Concordanz. So auch Ew. § 191, c, welcher es erklärlich findet, dass zur Unterscheidung der 3. sing. fem. Impfi. von der 2. sing. msc. Impfi. im Laufe der Zeit verschiedene Mittel angewendet worden seien, und unter diesen auch die Anfügung der Femininendung ה. So auch Bö. II. S. 133 f.; Mühlau-Volck im analyt. Anhang. Aber wenn die Sprache in vielen Hunderten von Fällen solche Mittel der Unterscheidung nicht gebraucht hat, dann muss man sich besinnen, ob nicht die wenigen Fälle, in denen sie ein י oder ה oder ה fm. angewendet zu haben scheint, Verderbnisse des Textes sind. Vergl. nun die Reihe von Stellen, an denen darüber gehandelt ist: S. 159. 182 f. 285 ff. 323 f. 402. 607[? 645 unt. 646]. — Ges. Lgb. S. 464 lässt ה cohortativum zu Grunde liegen und meint, dieses sei verkannt und dann das Suffix angehängt worden. Da soll wohl die Stelle erst gar keine Angabe dessen enthalten haben, welchem das Gute angewünscht wird? Er behandelt die Form unter den formae mixtae. Weswegen sollen wir eine so ganz unnatürliche Vermischung annehmen, während z. B. die LXX



[ $\acute{o}$   $\alpha\alpha\rho\eta\acute{o}s$   $\sigma\sigma\eta$ ] ein Nomen in der Form erkannt haben? So Olsh. z. St. im Hiobcommentare; dann Röd. im Index analyt. zu Ges. Thes.; Olsh. § 226, c. Stade erwähnt die Form nicht.

$\text{בָּא}$  2. sg. fem. HL. 4, 8; Ruth 3, 17.

In  $\text{בָּא}$  (damit sie nicht kommen) Jr. 27, 18 liegt ein leicht erklärlicher Schreibfehler für  $\text{בָּא}$ . Targ.  $\text{בָּא}$   $\text{בָּא}$  = damit nicht gebracht werden. Freilich die Alten sahen die Form als Perfect an: Qimchi 110, a; WB. s. v.; Commentar z. St.: „von der Art des  $\text{בָּא}$  nach der Analogie von  $\text{בָּא}$  [4 M 24, 5, oben S. 445] und  $\text{בָּא}$  [1 Sm. 14, 29; oben S. 498], und es ist Perfect an Stelle des Futurs; und er hat gesagt „kommen“ in Bezug auf die Gefässe, obgleich es sich bei ihnen nicht um ein Nichtkommen [um die eigentliche Ausübung dieser Thätigkeit] handelt, wie  $\text{בָּא}$  [1 Sm. 23, 6] und  $\text{בָּא}$  [Jr. 14, 3]“; Buxtorf, Thes. p. 232 und Concordanz. Von den Neueren sah nur Ges. Lgb. § 106, Anm. 2 die Form als Perfect an; aber die Verschreibung ist anerkannt von Ew. § 337, b, Anm.; Olsh. § 233, d mit dem bei ihm bemerkenswerthen Zusatze „durch die ungewöhnliche Punctuation des scheinbaren Perfects hat man sich der ursprünglich beabsichtigten Form einigermaassen zu nähern gesucht“; da hat also Olsh. den Punctatoren auch einmal einen Gedanken zugeschrieben; Bö. I. S. 241; Mühlaus-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 72, Anm. 1; Stade § 23, b.

$\text{בָּא}$  heisst die 3. plur. fem. einmal 1 M 30, 38 oder  $\text{בָּא}$  (1 Sm. 10, 7 Qeri; 1 Kg. 3, 16; Jes. 44, 7; 47, 9), auch  $\text{בָּא}$  Jer. 9, 16; 2 Chr. 9, 21 und die Form ohne Vocalstammauslaut steht öfter als die Form mit solchem  $\text{בָּא}$  (1 Sm. 10, 7 Kethib; Ps. 45, 16;  $\text{בָּא}$  Jr. 9, 16), weil das Ausfallen des Vocalstammauslautes bei diesem Verb durch die Abwesenheit eines Consonantenzusammenstosses begünstigt war, vgl. oben S. 442.

Jussiv:  $\text{בָּא}$  oder auch  $\text{בָּא}$  etc. Cohortativ  $\text{בָּא}$  Ri. 15, 1 oder  $\text{בָּא}$  1 M 29, 21; 2 Kg. 19, 23; Ps. 43, 4; 2 Chr. 1, 10;  $\text{בָּא}$  2 Kg. 7, 9 oder  $\text{בָּא}$  Jr. 4, 5; Ps. 132, 7. Und hier ist wieder einer von den Fällen, wo das cohortative  $\text{בָּא}$  auch in einer andern als der ersten Person erscheint:  $\text{בָּא}$  (sie komme!) Jes. 5, 19; vgl. alle Fälle oben S. 159 Z. 3 v. u. 190. 243, wo nachzutragen ist  $\text{בָּא}$  (und sie war liebesbegierig) Hes. 23, 20, dessen  $\text{בָּא}$  [fm.] und Pathach mir

auf v. 16 und v. 5 zurückgetragen erscheint; ferner S. 496. 507. Auf dieser Thatsache fusst die Erklärung, welche die Meisten von der Form

תְּבוּאָה 5 M 33, 16 geben. — α) Targum יִרְדּוּן בְּלִאֲלֵין = kommen sollen alle diese Dinge; Raschi z. St. wiederholt einfach die Form und ergänzt nur als Subject זֶה בְּרַכָּה = dieser Segen; Abenesra z. St.: „ז', nämlich הַזֶּה הַבְּרָכָה dieser Segen, und es sind zwei Zeichen, das ז' und das ה' verbunden, wie in עֲזָרְתָּה, יִשְׁעֶךָה. Diese haben sich also nicht genau über die Bedeutung der beiden Endungen erklärt. — β) Knobel z. St. übersetzt „es kommt“ also den Indicativ, als wenn die Form eine doppelte Femininendung ה' besässe. Er hat das aber nicht genau überlegt, weil die Form den Accent auf der Vorletzten trägt und weil er sich dabei auf Gelehrte beruft, welche eine andere Erklärung der Form geben, z. B. auf Ges. Lgb. S. 464. — γ) Dieser übersetzt ausdrücklich „sie komme!“ und ist ein Antipode von Knobel in der Auffassung der Form, indem er meinte, dass die Form eine doppelte Cohortativendung ה' besässe (vgl. den Optativ der LXX: ἐλθοῖσαν), indem die Sprache gleichsam vergessen habe, dass sie schon einmal das ה' cohortativum angehängt gehabt habe. Aber das ist unannehmbar, dass die Hebräer, wenn die Form תְּבוּאָה dagestanden hätte, darin nicht, wie sie doch Jes. 5, 19 gethan haben, das cohortative ה' erkannt hätten. Und überdiess, indem Gesenius annimmt, dass die Hebräer das ה', welches eigentlich Cohortativendung sein sollte, als Femininendung angesehen hätten, leitet er zu der Erklärung über, welche jetzt diejenigen Gelehrten von der Form geben, die sie überhaupt für einen Theil der hebräischen Sprachbildung halten. — δ) Diese meinen, der Form liege jene Femininform תְּבוּאָה (Milel) zu Grunde, welche dieselben Gelehrten in Hi. 22, 21 annehmen und an diese Form sei das Cohortativ-ה' angefügt und dabei das Ganze verkürzt worden. So schon Qimchi 110, a: „ז'; es scheint[?] das Wort רַבִּיא, und das ז' ist das Zeichen des Feminins der 3. singularis; es will besagen: aller Segen über Segen soll kommen auf das Haupt Josephs; und das ה' ist hinzugefügt am Ende des Wortes, wie das ה' von תְּבוּאָה Jes. 5 und אֲשַׁמְרָה Ps. 39, 2; und das ז' ist hinzugefügt wie das ז' von תְּלַאֲחָה 2 Sm. 1, 26 u. הָה' Jos. 6, 17 [S. 614. 624], u. den Nominibus יִשְׁעֶךָה Ps. 3, 3, עֲזָרְתָּה 44, 27; und meinem Wissen gemäss

ist es, dass jede Hinzufügung zur Verdoppelung der Bedeutung dient, und wie **יְשׁוּעָה עֲזָרָה**, **יְשׁוּעָה עֲזָרָה** besagen will „viel Heil, viel Hilfe“, ebenso dient **נְפִלְאוּתָהּ**, um als gross darzustellen die Liebe, und [eben] um dieselbe als ausserordentlich darzustellen ist in dem Worte die Hinzufügung verdoppelt; und ebenso heisst **כִּי הִתְבַּחַתָּה** weil sie sie aufs schönste verborgen hatte, sodass man ihren Ort nicht erkannte, wenn man sie auf dem Dache suchte; und ebenso will **תְּבִיאָתָהּ** besagen: es soll kommen, ja kommen in Menge“. Die Unklarheit, welche hier waltet, weil die zweite Endung bald als Cohortativ- bald als Femininendung betrachtet wird, findet sich auch bei Buxtorf, Thes. p. 236; aber nicht bei Ew. § 191, c; Bö. II. S. 134; Mühlau-Volck im analyt. Anhang. Sollte diese Ansicht acceptirt werden, so müsste nicht bloss die Voraussetzung über Hi. 22, 21 gebilligt, sondern auch eine ganz ausnahmsweise Verkürzung der nach jener Zusammensetzung eigentlich resultirenden Form **תְּבִיאָתָהּ** zur dastehenden Form **תְּבִיאָתָהּ** angenommen werden. Auf **קָרְאתָ** (3. sg. fem.; oben S. 611) kann man sich zur Erklärung dieser Verkürzung, dieser Streichung des Vocals unter ל, nicht berufen, weil bei **קָרְאתָ** das Wegrücken des Vocals von ל unter den vorausgehenden vocallosen Consonanten ganz normal ist, hier aber dem ל kein vocalloser Consonant vorausgegangen wäre, wie auch in Hi. 22, 21, falls die Form eine verbale wäre, keine solche Syncope des ל sich zeigt. Ich halte es daher für richtiger — ε) anzunehmen, dass bei der Entstehung dieser Form das **תְּבִיאָתָהּ** v. 14 mitgewirkt hat. So Olsh. § 226, c; Röd. im Index analyt. z. Thes.; Stade § 510, h [S. 284; nicht 289, wie im Index steht]. Ges.-Kautzsch § 48, 3 trifft keine bestimmte Entscheidung über die einzelnen Möglichkeiten der Auffassung. Ich denke mir also, dass **תְּבִיאָתָהּ** (es komme!) dastand, und dass durch Abirren des Auges auf v. 14 ein ת eingeschaltet wurde. Mit **תְּבִיאָתָהּ** 14 beginnt nun 16, a. b.

Imperfectum consecutivum: **תִּבְּאֵה** oder auch mit ו etc.; selbstverständlich wegen des ל immer auf der Letzten betont 1 M 7, 7 etc.; einmal **תִּבְּאֵה** 1 Kg. 12, 12; Trieb 2, c. — **תְּבִיאָתָהּ** Hes. 22, 4 steht, wo das Subject als 2. sing. feminin vorher schon mehrmals bezeichnet ist, für **תְּבִיאָתָהּ** Hes. 16, 7; vgl. über den Cholempunct, der auch bei J. H. Michaelis über dem ל steht, oben S. 45.

**תְּבִיאָתָהּ** 1 Sm. 25, 34 Kethib ist zwischen **תְּבִיאָתָהּ** (du [fem.]

bist geeilt) und לִקְרָאתִי (mir entgegen) doch nur Schreibfehler, obgleich die Masoreten das רִי als Affirmativ der 2. sing. Pfi. ansehen und deshalb קָרַבְתָּ, also קָרַבְתָּרִי lesen wollen. So Olsh. z. Hi. 22, 21; dann mit besonderm Nachdruck Röd. im Index analyt. z. Thes.; Olsh. § 226, c; 244, b; Bö. II. S. 134, der sich also in Bezug auf diese Form mit auf der negativen Seite findet; Müller § 271, g „unerklärliche und falsche Form“; Stade § 556, d. Freilich Ges. Lgb. § 114, 3; Thes. s. v.; Ew. § 191, c und Mühlau-Volck im analyt. Anhang halten die Entstehung einer solchen Form im Sprachleben für möglich. Qimchi 110, a: „Das Wort ist zusammengesetzt aus zwei Zeichen des Femininen, dem des Perfects und dem des Futurs; denn wenn es ganz zum Futur gehörte, so wäre es קָרַבְתִּי, weil so das Kethib ist וְקָרַבְתִּי mit Jod; und wenn es zum Perfect gehörte: קָרַבְתָּ; und wegen der Grösse ihrer Hurtigkeit im Kommen hat man so gesagt“; dieselben Worte im Commentar z. St. — Darnach wären also alle drei auffallenden Formen von קָרַב as Fehler anzusehen, während doch Ges. Lgb. S. 464 sagt, dass diese drei Formen, weil sie einander so ähnlich sind, „sich gegenseitig kritisch sichern“. Allerdings frappirt dieser Umstand, dass drei abweichende Formen gerade bei demselben Zeitwort vorkommen, und Ew. § 191, c („das äusserst kurz klingende, häufige Verb etc.“) sowie Bö. II. S. 134 („der stumpfe und kurze Stamm“) haben darauf hingewiesen, dass gerade dieses Verb durch seine Kürze und Häufigkeit zur Annahme von Affirmativen einlud. Aber diesem Umstand steht gegenüber, dass doch dieses Zeitwort an Hunderten von Stellen ganz normal gebildet ist und keinen Anlass zur Zerbrechung der sprachlichen Formen bietet. Also ist das Vorkommen der drei auffallenden Formen nicht durch dieses Zeitwort, sondern durch die angegebenen Umstände angeregt.

Imperativ: קָרַב 1 M 7, 1 etc.; קָרַבִּי 2 Sm. 16, 21; Jes. 2, 10; 30, 8; קָרַבְתָּ 1 Sm. 20, 21; 1 Kg. 13, 7; über die Orthographie oben S. 45; קָרַבְתִּי 1 M 19, 34 etc., קָרַבְתָּ 1 M 45, 17 etc.

Von קָרַב müsste also diese Form קָרַבִּי lauten. Wie soll nun, während קָרַב niemals abgeändert worden ist, diese Form zu קָרַי Jr. 25, 27 [vgl. die richtige Ableitung schon oben S. 589] geworden sein, wie Buxtorf Thes. p. 235; Ges. Thes.; Bö. § 1188; Mühlau-Volck annehmen? [Ew. und Stade haben die Form nicht]. Böttcher meint, es habe ein gleicher Tonfall mit den

zwei vorausgehenden Imperativen שְׂרֹוּ וְשָׂכְרוּ (trinkt und berauscht euch!) hergestellt werden sollen; indess dieser Rücksicht kann an sich keine so stark umgestaltende Kraft zugestanden werden, denn sonst hätte sie sich häufiger äussern müssen, und dann hätte sie auch nicht zur Bildung von קָאִי und weiter קִי, sondern nur eben zur Veränderung des Accentues geführt, die doch bei den ע"י nicht so selten gewesen wäre. Der Fall ist gar nicht mit זָאִיקָה וְרָאִיקָה HL. 3, 11 [oben S. 639] zu vergleichen; denn in dem letzteren Falle wirkt ein Trieb, welcher auch sonst in vielen Fällen sich wirksam erwiesen hat, die ל"א-Analogie. — Da also קִי nicht accentuelle und vocalische Umgestaltung des קָאִי ist, so ist es auch kein Beleg für die consonantische Umgestaltung des א zur Vermeidung des Hiatus in י, und man kann nicht mit Qimchi, WB. s. v.; Buxtorf, Thes. p. 258; Bö. § 430 die Form von einem קָאִי (vgl. oben S. 644) ableiten, sodass die Form doch ein Symptom des angegebenen Processes wäre. Vgl. Qimchi 110, b: „Und es tritt auf gegen die Regel קִי, und seine Normalform wäre וקִי nach der Analogie von בָּאִי, und der zweite Stammconsonant fiel aus, und es trat י als Ersatz für das א von קָאִי auf; und sicherer, als diess, ist, dass die Wurzel von קִי ist קָאִי oder קִיָּה, und dass es auftritt nach der Art der Verba mit quiescirendem drittem Stammconsonanten nach seiner Norm“.

Infinitivus cstr. בֹּאִי oder בֹּאִי 1 M 37, 10 etc.; auch einmal mit der Femininendung בֹּאִיָּה 1 Kg. 14, 12 (über dessen Orthographie oben S. 45). Bemerke neben בָּאִי 1 M 30, 38, plene Hes. 42, 12, auch בֹּאִיָּה (venire earum) Jr. 8, 7 und defective sowie plene Ruth 1, 19; Qimchi 110, a erinnert an Stellen mit demselben verlängerten Pronomen für „earum“: 1 M 21, 29; 42, 36; 41, 21. — Inf. absolutus בֹּאִי Dan. 11, 10. 13 oder בֹּאִי Jr. 36, 29; Hab. 2, 3; Ps. 126, 6. Participium בֹּאִי 1 M 32, 14 etc.; femin. בֹּאִיָּה 1 M 29, 6 etc. (18, 21, welches Buxtorf, Concordanz zum Ptc. stellt, ist wegen der Mitlebtonung 3. sg. fem. Pfi.).

Hiqtil. Perfect: הִבִּיאָה 1 M 4, 4 etc.; הִבִּיאָה 1 Sm. 25, 35 etc.; הִבִּיאָה (und sie soll bringen) 3 M 15, 29 ist die einzige vocalisch afformirte Form vom Hiqtil ע"י, bei welcher der Ton hinter י consecutivum fortgerückt ist; vgl. S. 208. 440. 460. — הִבִּיאָה 1 M 20, 9 etc., also ohne Vocalstammauslaut, und nur zweimal ist die Form mit Vo-

calstammauslaut durch die Consonantschrift beabsichtigt, also **הִבִּיאָהּ** 2 Kg. 9, 2; Jes. 43, 23, wo aber die Punctatoren auch **הִבִּיאָהּ** vocalisirt haben; vor Suffixen aber, wo ebenfalls die kurze Form 5 M 21, 12; 2 Sm. 14, 10; Ps. 66, 11 steht, haben sie die längere Form anerkannt 4 M 16, 14; 2 Sm. 7, 15; 1 Chr. 17, 16; wie denn vor Suffixen ein Mal durch eingeschaltetes **י** die längere Aussprache vom Consonantentext gefordert wird: Jr. 35, 2. — **הִבִּיאָהּ** 1 M 27, 12 etc.; nur zweimal ist durch **י** (4 M 14, 31) oder **י** (Jr. 25, 13) die Form mit Vocalstammauslaut angedeutet, also **הִבִּיאָהּ** und **הִבִּיאָהּ**. Vor Suffixen aber, vor denen auch die kurze Form Jes. 37, 26; Hes. 23, 22; HL. 3, 4 (ohne **י** und **י**; Michaelis) steht, erscheint die längere Form öfter als die kürzere, und zwar ohne und mit **י**. — **הִבִּיאָהּ** auch mit **י** consec. nach Erwartung Milel 3 M 4, 14 etc. — Für das gewöhnliche **הִבִּיאָהּ** 4 M 20, 4 etc. ist auch von den Punctatoren einmal 1 Sm. 16, 17 die Form mit Vocalstammauslaut vocalisirt worden **הִבִּיאָהּ**. An dieser 2. plur. kommen überhaupt keine Suffixe vor. — Die 1. plur. kommt nicht ohne Suffix vor, aber einmal mit Suffix in der längeren Form **הִבִּיאָהּ** 4 M 32, 17 mit Chateph-Pathach, wie in den Formen der 2. und 1. Person immer hinter **י** consecutivum und vor Suffixen. So richtig die Form 4 M 32, 17 in der Concordanz; bei Olsh. § 255, i und Stade § 475, b; aber falsch mit Chateph-Segol bei (Qimchi 110, b und) Bö. § 1187. Die 3. sg. masc. [z. B. Ri. 18, 3 (fm. kommt nicht mit Suffix vor)] und die 3. plur. [z. B. Hes. 27, 26] haben vor Suffix unter **ה** ein Chateph-Segol. — **הִקְאָהּ** (und du in Bezug auf ihn das Ausspeien ausübest; direct-causativ) Spr. 25, 16. Die als daneben bestehend auch von J. H. Michaelis; Olsh. § 255, i und Bö. II. S. 555, aber nicht Qimchi, WB. s. v. und Stade § 433 erwähnte Lesart ohne Vocalstammauslaut **הִקְאָהּ** ist nun auch von Baer-Delitzsch edirt worden; vergl. Baer. z. St.

Imperfect: **יִבִּיאַ** 3 M 4, 32 etc., auch selten defective geschrieben 4 M 6, 10 etc. Für **יִבִּיאַ** zweimal **יִבִּיאַ** 1 Kg. 21, 29; Mi. 1, 15; Trieb 2, c. Auch die 3. plur. fem. kommt einmal vor: **יִבִּיאַהּ** ([seine Hände] sollen tragen) 3 M 7, 30; Qimchi 111, a. — **יִקְאַ** (sie wird ausspeien) 3 M 18, 28; 20, 22.

Jussiv existirt nicht, wie Bö. 1187 richtig gegen Ew. § 224, b bemerkt; wenigstens nicht suffixlos.

Impf. consecutivum gewöhnlich **הִבִּיא** 1 M 2, 19 etc.; einmal **הִבִּיא** Hes. 40, 3, wo also von den Punctatoren die Form mit *i* nicht anerkannt worden ist, während dieses Neh. 8, 2 in **הִבִּיא** geschehen ist. Ueber diese schwereren Formen mit *i*, vgl. oben S. 626 f. **הִבִּיא** (et attulit) Hes. 8, 3; 11, 1; aber nach Erwartung **הִבִּיא** Jos. 24, 8 etc., auch **הִבִּיא** 2 M 19, 4; Jr. 35, 4; die 1. plur. kommt nicht mit ו cons. vor. — Ebenso neben **הִקָּא** (und er spie aus) Jon. 2, 11 steht **הִקָּא** (und sie spie aus) 3 M 18, 25.

Imperativ: **הִבִּיא** 1 M 43, 16; 2 M 4, 6, aber auch **הִבִּיא** 1 Sm. 20, 40. Bö. meint § 956, d, da sei ursprünglich **הִבִּיאָה** beabsichtigt gewesen und nur aus Versehen das verstärkende ה wegen des folgenden Artikels weggeblieben und dann der Fehler von den Punctatoren nicht erkannt worden. Das ist ja möglich. Aber Jer. 17, 18, wo nach Bö. I. S. 241 ebenfalls (wie Jes. 43, 8; oben S. 641 f.) ein ה vor ו weggeblieben sein soll, steht **הִבִּיא** und ist auch von den Masoreten anerkannt, und zwar jedenfalls einfach als Imperativ (nicht mit der künstlichen Auffassung als Inf., die ich oben S. 425 f. vorschlug), denn vgl. das Targum **אִיהָא** = lass kommen; LXX: ἐνάγαγε; Qimchi z. St.: **הִבִּיא** = lass kommen über sie! Man kann desshalb in Zweifel sein, ob nicht auch 1 Sm. 20, 40 die Form **הִבִּיא** beabsichtigt war. Dazu neigt sich auch Olsh. S. 569. Ew. § 224, b und Stade § 595, e haben an der Form Jr. 17, 18 als Imp. keinen Anstoss genommen, und zu dieser Anerkennung der Form neigt auch Graf zur Stelle. Ges.-Kautzsch enthält sich § 72, Anm. 7 einer Entscheidung, vergl. „Abnorm ist **הִבִּיא** Jr. 17, 18; vielleicht ist **הִבִּיא** gemeint (wie 1 Sm. 20, 40), oder es stand ursprünglich **הִבִּיאָה**“. Buxtorf, Thes. p. 246 führt Jer. 17, 18 als Imp. auf = *Adduc*; in der Concordanz hat er die Form unter den Infinitiven, und auch Ges. Thes. führte bloss 1 Sm. 20, 40 als auffälligen Imp. auf. Vgl. nunmehr oben S. 308 f. 425 f. 467. 641 f. — Die verstärkte Form nach Erwartung **הִבִּיאָה** 1 M 27, 4 etc.; dann **הִבִּיאָה** 2 Sm. 13, 10 etc.; **הִבִּיאָה** 1 M 42, 19 etc.

Infinitivus constr. **הִבִּיא** 1 M 18, 19 etc. — **לִפְנֵי הִבִּיאָה** 2 Sm. 3, 13 ist mit Ew. § 238, d; Bö. II. S. 226 gegen The-nius z. St. zu schützen. Das überflüssige **פִּי־אֵם** erkläre ich mir als eine vom ursprünglichen Schreiber oder von einem späteren Leser hineingesetzte stärkste Hervorhebung, dass nur

beim Kommen und nicht vor dem Kommen des Abner mit Michal David einen Bund mit ihm schliessen will. Bei den andern Grammatikern habe ich nichts darüber gefunden. Trg.: קדם מִיְחִיאלָהּ = vor deinem Bringen; LXX: οὐκ ὅψει τὸ πρόσωπόν μου ἐὰν μὴ ἀγάγῃς; Raschi: vor deinem Sehen mein Angesicht soll sein dein Bringen die Michal; Qimchi z. St.: vor irgend einem Ding soll sein dein Bringen die Michal. — Inf. absolutus הִבֵּא nur Hag. 1, 6. — Particip מִבֵּיא; viermal ist wegen eines darauf folgenden א der Endconsonant א vom Schreiber weggelassen: 2 Sm. 5, 2; 1 Kg. 21, 21; Jr. 19, 15 (Qimchi 110, b); 39, 16. Die Masoreten haben immer darauf aufmerksam gemacht.

Hoqtal. Perfect הִבֵּא (er ist gebracht worden) 2 M 27, 7 etc.; הִבְאָה (sie ist gebracht worden) 1 M 33, 11; לִיָּה Analogie, b und zwar Nachahmung der unverlängerten 3. sg. fem. Qimchi 111, a „Mit ה an Stelle des ה von הִבְאָה, und ebenso ist וְקִרְאָה 5 M 31 [oben S. 611] und andere ausser diesen, wie ich geschrieben habe in der ersten Abtheilung bei der Form קָלְלָה [fol. 7. 8]“; vgl. die analogen Formen von לִיָּה ausser S. 611 noch 614. 622. (5 M 31, 29; Jes. 7, 14; Ps. 118, 23; 2 M 5, 16). — הִבְאָהוּ (du [m.] bist gebracht worden) Hes. 40, 4 (Qimchi 111, a; WB. s. v.); vgl. die Besprechung wegen des a-lautes vor dem Consonantafformativ oben S. 617. 620. הִיבְאָה 1 M 43, 18. — Imperfect יִיבֵא 3 M 6, 23 etc.; יִיבְאָה Jer. 27, 22 in kleiner Pausa. — Particip מִיבֵא 2 Kg. 12, 10 etc.

יִטְטֵאֲהוּ Jes. 14, 23 ist vielleicht von dem mit angeführten Verb טָוֵא das Qilqel (Pilpel) = fortschaffen, zum Weggehen bringen. Jene Schreibung steht bei Qimchi 135, a; ist vielfach bezeugt (J. H. Michaelis) und ist von Baer-Delitzsch aufgenommen. Gewöhnlich schrieb man das erste ט mit Chireq. Bō. § 1188 wollte dieses Chireq mit der Form טָטֵעַ aus Jes. 11, 8, vgl. oben S. 378, begründen. Aber das ist ein ganz anderer Fall, weil in der Form Jes. 11, 8 die folgende Gutturalis nicht quiescirt, in der Form aus 14, 23 das א aber quiescens ist. Wie sehr die Form Jes. 14, 23 mit Chireq eine Ausnahme wäre, hat Ew. § 75, a besonders scharf hervorgehoben, hat aber gemeint, es erkläre sich vielleicht daraus, dass gerade nur die Form יִטְא vorkommt, weil da im Gegentheil vielleicht der scharfe Vocal i gewählt worden



sei. Ein solches Gesetz scheint mir aber von ihm § 88, d nicht begründet worden zu sein, und es wird dieses mein Urtheil in der Allgemeinen Bildungslehre motivirt werden. Stade erklärt § 110, b, worauf er § 464 zurückverweist, das Sere unter dem zweiten ט, welches sich nach טצחק von selbst versteht, aber nicht das Chireq, welches er unter dem ersten ט schreibt und welches eben zu erklären gewesen wäre. — Was nun die Herleitung der fraglichen Form betrifft, so ist die obige von Gesenius im Commentar z. St. gegeben, während er im Thesaurus die Form in undurchsichtiger Weise mit טיט (Lehm, Koth) zusammenbringt; von Olsh. § 253 „von einer hohlen Wurzel“ und von Bö. § 1188 „von טרא“; ebenso hat es Müller § 272, k bei den Verba mediae semivocalis; und es giebt ja auch ein arabisches طأ ivit venitque. — Bei der fraglichen Verbalform lässt sich aber nicht sicher eine andere Ableitung verwerfen. Qimchi, WB. p. 131: „Wenn die Wurzel des Wortes טרא ist, so ist in ihm der erste und dritte Stammconsonant verdoppelt, und es ist sein Paradigma יטללחיה; oder es ist das letzte א an Stelle eines ה als letzten Stammconsonanten, und es ist die Wurzel des Wortes טאה, und es ist in ihm der erste Stammconsonant allein verdoppelt, und sein Paradigma ist dann יטעלחיה; oder es ist das Wort eine Quadriliteralbildung von den ט"ע. Und seine Deutung ist: ich werde es entfernen von seinem Orte. Und in den Worten unserer Väter s. G. (ראש השנה fol. 26, pag. 2): Es wussten nicht die Rabbinen, was sei רטאטחיה [רג]; eines Tages [dieses יומא חד hat Qimchi weggelassen] hörten sie es von einer Magd im Hause Raschi's, dass sie sagte zu ihrer Nebenmagd: Nimm den Besen und kehre das Haus“. Ew. § 121, b redet bloss von einer sehr kurzen Wurzel und vergleicht in der Anmerkung arabisches طأ, womit verwandt sei טאטא, ebenso wie auch سأل (laufen)

= سعى. Ausdrücklich eine Wurzel ט"ע legt zu Grunde Stade § 464, und auch Mühlau-Volck geben S. 310 bloss eine zweilautige Wurzel טא an, von welcher auch טיט stamme, während sie doch S. 316 bei eben diesem טיט das arabische Wort für coenum, lutum طأ<sup>5</sup> erwähnen, welches ja auf ein Verbum mediae semivocalis zurückgeht. — Abgesehen nun von diesem Widerspruch haben also, wie Gesenius im Thes., auch Mühlau-

Volck das fragliche hebräische Verb und  $\text{סִיט}$  in Zusammenhang gebracht, ohne dass man durchschauen könnte, wie von jenem (mag es auf  $\text{סִיט}$  oder  $\text{סִיט}$  zurückgehen) dieses abstammen soll. Es sind aber vielmehr die Verbalform  $\text{סִיט}$  und das Substantiv  $\text{סִיט}$  in der Etymologie zu scheiden, indem jenes auf  $\text{סִיט}$  (oder  $\text{סִיט}$ ) und ebendarauf auch  $\text{סִיט}$ ; dieses aber auf eine Wurzel  $\text{סִיט}$  zurückgeht, wie das Arabische und Aethiopische bezeugt.

$\text{וְשִׂיטְאֲחִירָה}$  (und ich werde dich zum Steigen bringen) Hes. 39, 2. Zunächst stammt diese Form nicht von einem angeblichen  $\text{שִׂיט}$  (in sechs Theile theilen), welches in  $\text{וְשִׂיטְרָה}$  45, 13 vorliegen soll, wo aber ohne Zweifel das  $\text{ס}$  falsch aus der Nachbarschaft hinzugekommen ist; so Röd. Thes. p. 1369 und Olsh. § 246, b [Ew. und Stade haben die Form nicht] gegen Bö. II. S. 422 und Mühlau-Volck s. v. Vgl. Qimchi, welcher die Form Hes. 39, 2 im Mikhlol 125, a nur neben andern Piel-formen erwähnt, im WB. pag. 362: „Und eine andere Bedeutung [als in dem vorher erwähnten  $\text{וְשִׂיטְרָה}$  45, 13 ist in]  $\text{וְשִׂיטְחִירָה}$   $\text{וְשִׂיטְחִירָה}$ ; seine Deutung entsprechend seinem Orte [Context] ist: ich werde dich verwüsten ( $\text{אֶחֱרִיבְךָ}$ ). Und Jonathan verdolmetschte:  $\text{וְאֶחֱרִיבְךָ וְאֶחֱרִיבְךָ}$  [= und ich werde dich überreden und dich irre gehen lassen], d. h.  $\text{אֶחֱרִיבְךָ}$ ; und das ist es, was er eben dort gesagt hat  $\text{וְהִבְרִיחְתִּים אֶל הָרִי י'$  [nicht genau citirt]. Und es giebt Leute, die es von der Bedeutung  $\text{שִׂיט}$  deuten, wie wenn er sagen wollte, dass von ihnen nur der sechste Theil übrig bleiben sollte. Und mein Herr Vater s. G. erklärte, dass er uns richten wird mit sechs Gerichten, wie er in dem Verse 38, 22 gesagt hat“. Nicht viel besser ist die Bemerkung Raschi's z. St.: „ $\text{וְשִׂ}$  = ich werde dich hereinbrechen lassen ( $\text{וְהִשְׂאֲחִירָה}$ ) [mit  $\text{עַל}$  construiert wie Ps. 55, 16, oben S. 635)] über mein Volk, wie nicht hereinbrach ( $\text{וְשִׂיטָה}$ ) ein Feind über dasselbe“. Die richtige Uebersetzung geben die LXX:  $\alpha\iota\ \alpha\alpha\text{-}\beta\omicron\sigma\delta\eta\gamma\gamma\omega\ \sigma\epsilon$ . — Unsere Form ist für ein Pilpel von „einer hohlen Wurzel“, also  $\text{שִׂיט}$  erklärt worden durch Olsh. § 253. — Freilich durch die Anwesenheit des  $\text{ס}$  ist nicht geradezu unmöglich gemacht, dass die Form von einem  $\text{שִׂיט}$  stamme, wie Ew. 118, a „aus  $\text{שִׂיט}$ , einfache Wurzel  $\text{שִׂיט}$  oder  $\text{שִׂיט}$ “, Bö. II. S. 422 und Mühlau-Volck s. v. annehmen, indem sie voraussetzen, dass das Verbum  $\text{לִיט}$  die Orthographie der  $\text{לִיט}$  an-

genommen habe. (א"ל-Analogie, a wäre dieses). Wie gesagt, ist diess nicht geradezu unmöglich, nur muss man bei der Voraussetzung einer Wurzel שׁוּ und eines Pilpel שׁוּשׁוּ stehen bleiben und darf nicht einen Stamm שׁוּר mit Mühlau-Volck in Klammer setzen, wie auch bei דוּר [S. 587] Bö. II. S. 404 ein דוּר geschrieben hat. Denn der Reduplicationsstamm Pilpel kommt von den ל"ה nicht vor, sondern ist nur von Verben ע"ע und ע"י oder ע"י vorhanden. Und das einzige קר־קר Jes. 18, 2. 7, welches von einem ל"ה käme, ist von den Punctatoren, und nach meiner Ansicht mit Recht, nicht als Pilpel anerkannt, sondern nach meiner Meinung richtig für „harre, harre“ gehalten worden, vgl. LXX: ἀνέλπιστον, ἐλπίζον und das קב־קב (gieb, gieb!) Spr. 30, 15. — Was aber bewegt überhaupt dazu, eine Wurzel שׁוּ zu Grunde zu legen? Die äthiopische Form [saosdwa, sdsdwa] *ansdsdwa* (einerschreiten). Auch Röd. in Ges. Thes. s. v. pag. 1485 verweist auf das äthiopische Wort, scheint also שׁוּ zu Grunde zu legen. Indess bleibt es immerhin misslich, gerade bei dieser einzelstehenden Form die א"ל-Analogie wirken zu lassen. Es ist deshalb gerathener, der oben angegebenen Ableitung Olshausens zu folgen. Das Aethiopische aber verhindert uns nicht an der Ansetzung eines solchen Stammes, weil es uns bloss auf die beiden Bestandtheile der zweilautigen Wurzel aufmerksam macht, aus welcher einerseits das äthiopische Verb, andererseits das hebräische שׁוּא, שׁוּא hervorgewachsen ist. — Stade (vgl. dessen Schrift „Ueber den Ursprung der mehrlautigen Thatwörter in der Ge'ezsprache“ 1871, S. 12. 17; Lehrbuch § 112, a; 150, a) geht bloss auf ein שׁוּ zurück, aber damit entfernen wir uns von der Richtung, welche uns das äthiopische Wort anweist.

Endlich fragt es sich noch, ob in

בִּסְאִסְאִר Jes. 27, 8 eine hierher gehörige Verbalform enthalten ist. Darin ist das Nomen סְאִר (der dritte Theil eines Ephra) gesehen worden vom Targum: בִּסְאִרָא דְּהִירָאָא כְּאֵל גְּמָה = mit dem Seah (Maasse), mit welchem du gemessen [vgl. oben 455 f.] hast, werden sie dir messen [und es fährt fort:], der du fortschicktest und Drangsal ihnen bereitetest; er sprach zu ihnen mit mächtigem Worte am Tage der Verwünschung“; das Targum hat also nicht Gott als die angeredete Person erkannt, welche dann in die besprochene Person umschlägt. [Wie soll מְגִי Ptc. Aphel sein, wie Levy, Chald. WB.

s. v. **הָגִי** sagt? Soll **הָ** syncopirt sein?). Das Targum hat die Verdoppelung des Nomens nicht erkannt; hat aber jedenfalls gerade durch diese Verkennung die Bahn gebrochen für die Anschauung, dass in der fraglichen Form überhaupt das Nomen **סָאָה** stecke, sodass dann die genaueren Uebersetzer Aquila, Symmachus, Theodotion und nach ihnen Hieronymus jene Form für die Verdoppelung des genannten Nomen ansahen. Und dieses ist auch die Auffassung der Punctatoren, weil sie das **הָ** nicht mit Mappiq versahen (vergl. dagegen das folgende **הָשִׁלְחָה**), demnach dasselbe ganz deutlich nicht als **הָ** suffixi betrachteten, und weil auch das **הָ** nicht als **הָ** fem. d. h. Verlängerung des Infinitiv von ihnen gemeint sein kann. Raschi: **בְּאַחֲרָהּ מִדָּה** = mit eben demselben Maasse; Qimchi, WB. s. v. **סָאָה**: „Und das Wort **בָּסֵךְ** Jes. 27, 8 ist von dieser Bedeutung [des Seah]. Und es ist möglich, dass es ein Nomen an Stelle von **סָאָה** ist, und dass in ihm der erste und zweite Stammconsonant verdoppelt wurde, und das **הָ** am Ende der dritte Stammconsonant ist, wie in **יְהִיֶּה** Ps. 45, 3, welches eine Verbalform von dem Sprachtheil **יָהֵא** ist, und in welchem der erste und zweite Stammconsonant verdoppelt ist [oben S. 583], und wo das zwischen **נ** und **ת** stehende **י** der dritte Stammconsonant ist. Und noch kann man sagen, dass es [סֵ Jes. 27, 8] zur Intensivconjugation gehört, indem es besagen will: **בְּמִסְכָּהּ** [?] = durch Messen [Hi. 7, 4 etc.], und darin der erste Stammconsonant allein verdoppelt wurde, wie er in dem Worte **זִרְיָה** [Regenguss Ps. 72, 6] verdoppelt ist, welches von der Wurzel **זָרַה** stammt, wie ich es an seinem Orte geschrieben habe, und das erste **ז** ist [dann, bei dieser letzten Ableitung von **סָאָה**] der zweite Stammconsonant, und das letzte hat sich vertauscht mit **הָ** als drittem Stammconsonanten, und das Paradigma des Wortes ist [dann] **בְּמִסְכָּהּ**. Im Commentar z. St. giebt er aber bloss die allererste Erklärung: „**בָּסֵךְ**; seine Bedeutung ist **סָאָה**, und es ist der erste und zweite Stammconsonant verdoppelt; er sagt: nicht hat Gott mit Israel gehandelt, wie er mit seinen Feinden gehandelt hat, auf welche er seine Zorngluth ausgegossen und welche er von Ewigkeit her verderbt hat; nicht hat er so Israel gethan, sondern als sie vor ihm sündigten, hat er sich mit Maassen von ihnen losgesagt, nicht über das Maass hinaus, dass es eine Zorngluthausgießung gewesen wäre, sondern mit Maassen, in kleinem Maasstabe

[קר לקר Jes. 28, 10, vgl. Qimchi zu dieser St.] hat er sich von ihnen losgesagt“. — Dass nun in der Form das Nomen סָאָה liege, ist auch noch die Anschauung von Ges. Thes. s. v. סָאָה; Mühlau-Volck; Delitzsch und Nägelsbach z. St. — Mir ist aber nicht sowohl die Möglichkeit fraglich, ob die Form סָאָה, wenn sie dastünde, „mit Maass = mässig, gelinde“ bedeuten könne, und auf den Nachweis dieser Möglichkeit durch Citation von Jr. 10, 24; 30, 11; 46, 26 bei Ges. Thes., Mühlau-Volck und den Auslegern scheint mir ein unnützer Nachdruck gelegt zu werden. — Es handelt sich ja nicht um die Erklärung dieser Form סָאָה, sondern um die Frage, ob eine Verdoppelung dieser Maassbezeichnung überhaupt denkbar ist, also „Maassmaass“. Die Wortstellung allerdings spricht nicht gegen diese Auffassung, wonach der Satz hiesse „Nach dem Drittdrittelmaass [bloss], durch Fortschicken derselben [nämlich der Nation Israel, der Ehegemahlin Jehova's] processirtest du mit ihr“; denn die Worte „durch Fortschicken derselben“ können als erklärende Apposition zur vorausgehenden Angabe des Maassstabes aufgefasst werden. — Also nach meiner Ansicht ist, obgleich die mitgetheilte Uebersetzung ganz wohl zum Zusammenhang zu stimmen scheint, jene Verdoppelung der Maassbezeichnung zu einem neuen einheitlichen Worte undenkbar, und sie ist nur angenommen worden, weil die Herkunft des Wortes wegen dessen Seltenheit nicht erkannt wurde. Wir haben aber oben S. 501 das Verb צִרַע mit seinem Pilpel Ptc. צִרְעִיר kennen gelernt, und neben einem ganz entsprechenden Verb kommt im Arabischen auch eine Form mit  $\text{زَايَ}$

(movit, terrefecit) vor. Es muss nun im Hebräischen auch von סָאָה ein Pilpel existirt haben, und davon ist unsere Form der mit dem Suffix versehene Infinitiv סָאָה־סָאָה. Die Verdoppelung des mittleren ס können wir aus der Punctuation, die doch für die Zusammensetzung von סָאָה berechnet ist, auch für unsere Ableitung beibehalten in Nachahmung anderer Formen mit quiescirendem ס und folgender Sibilans; vergl. vorderhand darüber z. B. Land § 51, a, wo er von der „assimilatie“ spricht: „Nog zeldamer [tritt sie ein] met ס en ה; b. v. סָאָה־סָאָה in pl. v. בְּסָאָה־סָאָה; סָאָה in pl. v. סָאָה־סָאָה“; ebenso Müller § 324, d „סָאָה־סָאָה mit ausnahmsweiser Assimilation des ס“. So die LXX: μαχώμενος [καὶ οὐκ ἐδίδων ἐξαποστελεῖ αὐτοῖς, indem sie die

letzten zwei Worte umdrehen]; unter den Neueren Ew. § 121, b; Olsh. § 253, nur dass er das ך non mappiqatum der Punctuation auch für die neue Ableitung acceptirt, also doch für die Femininendung des Infinitiv halten muss; Bö. I. S. 293; Land und Müller a. aa. OO.; ebenso Stade § 112, a; unter den Auslegern z. B. Hitzig, Knobel. Die Stelle lautete also etwa: „Indem du sie [die Nation Israel, die Ehegattin] aufjagtest, indem du sie fortschicktest, processirtest du mit ihr“. Diese Auffassung scheint mir noch besser, als jene erstere dem Zusammenhang zu entsprechen. Denn einerseits liegt auch in ihr die Milde der Bestrafung, welche Israel im Gegensatz zur Erschlagung, Ermordung Assurs und Babels bei seiner blossen Landesverweisung erfahren hat. Andererseits aber ist der Ernst, welcher auch in dieser Bestrafung lag, angemerkt und auf die Fortsetzung der Rede hingedeutet, welche eben diesen Ernst der Bestrafung ausdrückt: „Er scheuchte mit seinem schweren Hauche am Tage des Ostwindes“, nämlich die Exulanten.

#### 11. Ein Verb mit drei schwachen Consonanten ist

נִיָּא. Dessen Qal scheint im Kethib תִּנְיָאוֹן 4 M 32, 7 vorzuliegen, welches Böttcher § 1188 nach יִבְאוֹן Ps. 95, 11 richtiger mit o in der Mitte, als die Andern (z. B. Buxtorf Conc. edidit Bernhard Baer, Stettin 1861 s. v.) mit u, ausspricht. Es wird aber von den Punctatoren mit Recht als ein Schreibfehler anerkannt, weil v. 9 und sonst überall das Hiqtıl steht, auch die indirect-causative Bedeutung „warum bringt ihr das Herz der Kinder Israel zum Neinsagen, Sich weigern?“ in jenem Verse 7 einzig passt; Targum: לָמָּה רוֹנְנִין יִרְיָא לְפָנָא = warum wollt ihr abwenden das Herz der Kinder Israel?; LXX: ἵνα τί διαστρέφετε τὰς διανοίας τῶν υἱῶν Ἰσραὴλ; Raschi: חֲסִירֵי רִחְמֵינֵינוּ לָבָם; Abenesra = חֲשִׁבְרִין = ihr brecht; vgl. Qimchi, WB. s. v.: „Ihre [der genannten Formen] Bedeutung ist: Brechen die Worte und die Absichten und deren Vereitelung“. — Eben dieses Hi. theils in direct-causativer Bedeutung „das Neinsagen ausüben“, absolut oder in Bezug auf ein Object = vernichten; theils in indirect-causativer Bedeutung „zum Neinsagen veranlassen“ kommt im Perfect תִּנְיָא 4 M 30, 6; Ps. 33, 10; Impf. יִנְיָא 4 M 30, 9; תִּנְיָאוּ 32, 9; Jussiv יִנְיָא(ל) Ps. 141, 5 vor, dessen i als nicht wahrscheinlich

im folgenden ך begründet schon oben Nr. 10, a dieses § (S. 626) mit besprochen ist, und dessen ם nach Trieb 2. c fehlt. Qimchi 111, a: „Mit Ermangelung des ם, denn es ist das Futur von ךׁ 4 M 30; und es tritt auf ermangelnd des ם, wie etc.“ [die folgenden Beispiele stehen schon oben S. 556. 627 635.].

### Excuse.

1) Ueber die Setzung des Cholempunctes. Auf S. 49 habe ich bemerkt, dass ich falsche Cholempuncte in den Beigaben zu den Editionen biblischer Texte von Baer und Delitzsch bemerkt hätte. Ich habe nun auch wenigstens die zwei neuesten Ausgaben solcher Texte in Bezug auf die Orthographie der Cholempuncte einer Durchsicht unterworfen und dabei Folgendes bemerkt. In dem Liber Psalmorum (1880) steht יְהוָה 16, 5, aber die Verdrängung des Cholem durch Rebia war nicht nothwendig, und da sie auch 40, 10; 41, 4; 89, 16 nicht eingetreten ist, so liegt 16, 5 ein Versehen vor. Ein Versehen ist auch in אֵיבִי 18, 4; יְהוָה 27, 4; und 40, 9 durfte der Punct des Sin durch das Illuj ebensowenig weggedrückt sein in לְעִשׂוֹת, wie v. 6 das Cholem von עָרַף weggedrückt ist. — Falsch ist אֶלְדִּי 18, 7; denn vgl. 13, 4; 18, 22. 29 etc. (richtig 18, 7 bei J. H. Michaelis, Hahn, Theile 1873); — יִיעָה 18, 11 (richtig Michaelis, Hahn, Theile); — בִּי 18, 21. 26; denn vgl. יְבִלִי 18, 46 etc. — גִּלְגִּי 19, 15; richtig גִּלְגִּי bei Delitzsch im Commentar z. St.; richtig auch Baer-Delitzsch גִּלְגִּי 78, 35; den Fehler 19, 15 haben auch Buxtorf, Biblia Rabbinica und Michaelis; dagegen Hahn und Theile waren wegen Scriptio plena (גִּלְגִּי) ausser Versuchung, das Cholem falsch zu setzen. — עֵינִי 32, 2; vgl. richtig v. 5 etc.; richtig auch עֵינִי 51, 7 (richtig 32, 2 bei Buxtorf, Michaelis, Hahn, Theile). — Inconsequent ist שְׁשִׁים Ps. 45, 1 bei Michaelis, Hahn, Theile, Baer-Delitzsch anstatt שְׁשָׁנִים, wie es richtig bei Buxtorf steht; שְׁשִׁים steht 80, 1 falsch auch bei Buxtorf, wie bei Michaelis,

Hahn, Theile, aber hier richtig שׁ bei Baer-Delitzsch. — לֹא 91, 5; in den verglichenen Ausgaben richtig. — יִבְאֵן 95, 11, während die Regel z. B. v. 6 beobachtet ist; derselbe Fehler bei Hahn und Theile, aber nicht bei Buxtorf und Michaelis — יִבְאֵן 119, 77 auch Hahn und Theile, aber richtig bei Buxtorf und Michaelis — עֲשֵׂה 103, 6 wie bei Buxtorf, während dieselbe Schreibung bei Hahn und Theile durch den zwischen den beiden Puncten stehenden Asteriscus erklärlich, obgleich nicht entschuldigt ist; richtig עֲשֵׂה bei Mich. — תִּירְחִי 105, 45 nur bei Baer-Delitzsch. — יִתְבֹּא 109, 18 auch bei Hahn und Theile; nicht bei Buxtorf und Michaelis. — יִבְא 121, 1, wo Buxtorf, Michaelis, Hahn, Theile יִבְא have. — Im Liber Proverbiorum (1880) habe ich bemerkt: 7, 20 hat Buxtorf יִבְא; Michaelis richtig יִבְא; ebenso Hahn trotz eines dabei stehenden Asteriscus; Theile falsch יִבְא, denn der Asteriscus hätte die richtige Setzung des Cholem nicht verhindert, wie Hahn bewiesen hat; Baer-Delitzsch יִבְא und zwar ohne Asteriscus. — 15, 5 Buxtorf תִּוְכַח; ebenso Michaelis, Hahn Theile; aber Baer-Delitzsch תִּבְחַח. — 16, 17 beruht שֹׁמֵר auf unnöthiger Verdrängung des Cholem durch den Accent, wie 17, 9; 19, 5. 10 beweist. Nebenbei habe ich אֶחָדָה 24, 32 bemerkt.

Während aber die Ausgaben von Baer-Delitzsch auf Hundert Seiten, also etwa in dem 12. Theile des ganzen hebr. Alten Testaments nur die wenigen Abweichungen von den oben S. 44–49 auseinandergesetzten Regeln zeigen, wird ein grosser Theil derselben in den bei Adolf Holzhausen in Wien erscheinenden Bibeln (mir liegt eine von 1878 vor) ignorirt. Denn da steht zwar in glücklicher Inconsequenz לֹא 1 M 2, 5. 25; 4, 5; aber לֹא 2, 17; יִאמֵר 1, 3. 6 etc.; זֶה 2, 23 etc.; צֶאֱן 4, 3 etc.; לִקְרָא 4, 26; בָּרָא 5, 1; בָּא 7, 1; יִבְאֵן 6, 4. 20. Und von den auf das Zusammenfallen von Cholem und Sin-, Schinpunct bezüglichen vier Regeln werden zwar drei beobachtet, aber die eine vernachlässigt, vgl. עֲשֵׂה 1, 11; חֲרַמְשׁ 9, 2. Dagegen andererseits liest man אֶחָלִה 9, 21. — Gerade dieser letzte ist ein Fehler, der eine besondere Erwähnung verdient. Denn es scheint vielfach die Meinung zu herrschen, dass, wie ein auf Cholem folgendes quiescirendes א, so auch ein darauf folgendes quiescirendes ה den Cholempunct auf sich nähme. So findet man falsch יִבְנֶה 4 M 10, 36 zwar nicht bei Buxtorf, aber, wie es scheint, bei Michaelis und aus-



drücklich bei Hahn; aber wieder nicht bei Theile. — Ebenso findet sich חָלוּה 5 M 3, 11 bei Hahn (aber nicht bei Theile), und so auch in dem relativ correct gedruckten Lehrbuch von Olshausen (§ 40, i), der aber gerade über diesen speciellen Fall sich im Irrthum befunden haben muss. Denn er setzt § 40, h überhaupt das Cholem, auf welches quiescirendes ה folgt, auf das rechte obere Ende dieses folgenden Buchstaben: neben richtigem עֶשֶׂה setzt er falsch שִׁלֹּה, שִׁלֹּה [1 Kg. 4, 10], עִירָה, עִירָה 1 M 49, 11; כָּלוּה Jr. 8, 6. 10 [so freilich auch bei Hahn; aber richtig bei Theile]; so auch § 96, e; ebenso עִירָה § 142, e; richtig aber im Index. So steht auch bei dem sonst fast fehlerfreien Ges.-Kautzsch [חָלוּה S. 108; יָבֹאִי S. 159; מָצֵא S. 354; לֹא im Register] קָה S. 170. So auch Ew. § 240, b. — Doch ich will nicht etwa hier nachträglich das Verzeichniss von Fehlern gegen die richtige Setzung des Cholem bringen, auf welches ich S. 49 hingewiesen habe. Nur diess will ich noch bemerken, dass auch ein Buch, wie das von Land, durch die falschen Cholempuncte ganz entstellt ist. Denn da findet sich sogar im Druckfehlerverzeichnis שִׁלֹּה. — Mein einziger Zweck ist aber dieser, dass auf diese Seite der hebr. Orthographie einmal die volle Aufmerksamkeit gelenkt wird, und dass bald ein correcter Codex zu dem billigen Preise hergestellt wird, um dessentwillen jetzt der incorrecte Codex der Wiener Officin von den Lernenden gekauft wird.

2) Ueber die Vocale. Uebersetzung des ersten Abschnittes von Abenesra's סֵפֶר צְחִירִי, edidit Lippmann 1827.

Folio 1, a „Desswegen weil die Seele des Menschen nach dem Bilde Gottes geschaffen ist, gleichen ihre Erzeugnisse seinen Erzeugnissen. Und siehe, der Kreis aller Bewegungen [vollzieht sich] auf drei Wegen: Die eine Bewegung [vollzieht sich] vom Mittelpuncte aus, welcher gleich dem Puncte in der Mitte des Kreises ist, und diess ist die Bewegung der Luft und des Feuers, welche Bewegung von unten nach oben [geht]; denn die Erde ist die Mitte zwischen den Weltkugeln, und ihr Mittelpunct ist der Mittelpunct der Bahn der Thierkreisbilder. Und die zweite Bewegung [geht] nach dem Mittelpuncte hin, und diess ist die Bewegung des Wassers und der Erde, welche Bewegung von oben nach unten [geht]. Und die dritte Bewegung [geht] um den Mittelpunct herum, und diess ist die Bewegung der Weltkugeln, welche Bewegung

weder nach oben noch nach unten geht. Und als ich die Verhältnisse der Bewegungen [Lufterschütterungen] durchforschte, welche die sieben Könige genannt werden, habe ich gefunden, dass die grundlegenden unter ihnen drei sind: Cholem und Chireq und Pathach gadol, und die übrigen vier sind aus diesen zusammengesetzt.

Und siehe die Lufterschütterung [oder deren Resultat: der Laut] des Cholem vollzieht sich oben; desswegen ist sein Abbild ein Punct oben, am Ende des Wortes [d. h. links oben vom Buchstaben], damit er nicht mit dem Puncte vermengt werde, welcher Rebia genannt wird, welches einer von den zwölf Accenten ist. Und es ist Cholem genannt, weil sein Laut ein vollkommener [ungeschwächter] ist, nach der Art von וְחַלְמִי [und du mögest mich fleischig, kräftig sein lassen!], Jes. 38, 16 und [des Ausdruckes] in den Worten unserer Vorfahren s. G. עֲרִים חֵלִים (Lippmann: ראש השנה ע"א דף כ"ח) (Warschauer Ausgabe, 1864, Z. 6 v. u.): עֲרִים חֵלִים). Und manche nennen es מְלֵא פִּים [Vollsein des Mundes]; denn so ist es. Und niemals ist ein Dagesch hinter Cholem; jedoch ein silbenschiessender Unwahrnehmbarer, nämlich ׀, in der Aussprache; manchmal wird es [dieses fulcrum lectionis] geschrieben und manchmal wird es nicht geschrieben, wann [je nachdem] es unsere Hilfe bei der Aussprache sein soll. Und manchmal wird ׀ statt des Dehnungs-ו geschrieben, ohne dass es [das ׀ irgendwie wurzelhaft ist, wie שְׁאֵסֶרָה Jr. 30, 16 [S. 47]; auch wird es mit ׀, [fol. 1, b] und zwar dem Radical, geschrieben, wie ראשׁ; und am Ende des Wortes ist es manchmal in ׀ verborgen, wie עֲשׂוֹ 1 M 31, 28, und manchmal steht ein quiescirendes, unwahrnehmbares ה, wie עֲשֵׂה Ps. 101, 3, und manchmal ׀, wie מְחַטָּא 1 Sm. 12, 23, und manchmal ist ׀ mit ׀ geschrieben, weil das ׀ wurzelhaft ist, wie das ׀ von חֲטָא, welches in der Schrift allein [existirt], aber nicht in der Aussprache, und das [ist der Fall in] מְחַטָּא Ps. 39, 2, und schon ist diess auch geschrieben mit Mangel des ׀ מְחַטִּי 1 M 20, 6. Und es sagte Rabbi Juda, der erste Grammatiker, dass dieses Dehnungs-ו anstatt des Radical ׀ stehe. [In seiner Schrift אֲחִיּוֹת הַנּוֹחַ herausgegeben von Dukes in s. Beiträgen etc., 1844, Bd. III, S. 27 „היו הזאת היא העקר והיא במקם האלה אשר במחטא והיא למד, והפעל“].

Und der Laut des Chireq ist unten, desshalb ist das

Vocalzeichen des Chireq unten. [Man sieht, dass Abenesra nur den Umstand, dass der Cholempunct über, der Chireqpunct unter den Consonanten geschrieben wird, ausdeutet. In Wirklichkeit wird umgedreht das *o* bei niedergedrücktem Gaumen, das *i* bei emporgehobenem Gaumen gesprochen, und in Wirklichkeit hat *o* einen tiefen, *i* einen hohen Eigenton; vgl. Helmholtz, Die Lehre von den Tonempfindungen, 3. Aufl. 1870, S. 167 f.]. Und weil bei seinem Hervorbringen aus dem Munde der Lesende wie einer, der mit seinen Zähnen knirscht, erscheint, hat man es „Knirschen“ genannt, und die Weisen der Grammatik der Sprache Ismaels [Arabiens] nennen es שִׁכָּר [fractio, كَسْرَة]. Desswegen[?] ist sein Abbild ein Punct unter dem Buchstaben. Und es ist so benannt nach Art von יִתְחַקְקוּ-שֶׁן [und sie knirschten mit den Zähnen] KL. 2, 16. Und es ist correct, dass hinter ihm ein silbenschiessender Unwahrnehmbarer [steht], welcher י ist, wie רִיב [Streit] Hab. 1, 3; und manchmal lässt man es in der Schrift fehlen, wie רִב 2 M 21, 3, und es kommt vor, dass man א statt י geschrieben hat, weil es wurzelhaft ist, wie ראשון [erster] 2 M 12, 2, und es kommt vor, dass es anstatt י steht, wie רִצָּאִתִּי Hes. 43, 27 [S. 528]. Und es ist correct, wenn hinter ihm ein Dagesch steht, wie אֶזְנִי יִחְקֹר [erwäge und forsche] Pred. 12, 9; jedoch ein Dagesch hinter einem silbenschiessenden unwahrnehmbaren י kommt nur in einem befremdlichen Worte vor, nämlich סְעִירָתִי [meine Gedanken] Hi. 20, 2 [vgl. Baer-Delitzsch z. St.].

Und der Laut des Pathach ist weder oben noch unten, sondern er ist in der Mitte, und sein Abbild ist eine Linie, um auf die Linie [Peripherie] des Kreises hinzudeuten, und es ist Pathach [fol. 2, a] benannt, weil man den Mund bei seinem Lesen öffnen muss. Und die Grammatiker konnten es weder in die Mitte noch oberhalb des Buchstaben setzen, [letzteres nicht], damit es nicht mit dem Raphe (רֶפֶי) vermengt werde, welches man über die Buchstaben בִּנְדָכָה setzt, weil sie bald stark bald schwach sind. Und siehe, immer steht das Pathach, wenn ihm kein silbenschiessender Unwahrnehmbarer folgt, wie bei dem מ von שִׁמְרִי, weil [in diesem Worte] hinter ihm [dem Pathach] ein silbenschiessender Wahrnehmbarer, nämlich der schewairte [das nach der Grundregel mit Schewa zu ver sehende ך] ist. Denn die schewairten [Consonanten] theilen

sich in zwei Theile: der eine sind die schewairten Consonanten, welche den Anfang der Aussprache [der Silbe] am Beginn oder in der Mitte des Wortes bilden, wie das  $\text{ש}$  von  $\text{שָׁמַר}$  und das  $\text{מ}$  von  $\text{מִשְׁמַרְתִּיךָ}$ . Denn der schewairte Consonant wird nicht an sich, sondern aus Veranlassung des Vocals hinter oder vor ihm [= sondern je nach dem Umstande, ob ein Vocal hinter oder vor ihm steht] gelesen. Nämlich wenn der Vocal hinter ihm steht, siehe so wird der schewairte Consonant ausgesprochen [wie eben in  $\text{שָׁמַר}$  und  $\text{מִשְׁמַרְתִּיךָ}$ ]; wenn aber der Vocal vor ihm ist, siehe so ist der schewairte Consonant silbenschiessend, obgleich wahrnehmbar in der Aussprache, denn das  $\text{ר}$  von  $\text{שָׁמַר}$  ist nicht gleich dem  $\text{ה}$  von  $\text{שָׁה}$  in Bezug auf die Aussprache [wenn auch das  $\text{ר}$  in der Hinsicht gleich dem  $\text{ה}$  ist, dass beide auf den Vocal folgen]. Und am Ende des Wortes verbinden sich zwei schewairte Consonanten, wie  $\text{נִישָׁה}$  1 M 9, 21;  $\text{יָפָה}$  v. 27. Und Rabbi Juda, der Grammatiker, sagte [a. a. O. S. 20:  $\text{הַמֶּלֶךְ הָרִאשׁוֹן מִתְּחִלָּה עָם הַשְּׁנִי וְאֵין הַדָּבָר נִסְמָךְ אֲבָל בְּחֻסְק הַטֶּעַם וְהַפֶּדֶר הַמִּלִּים הָיָה גַם הַשְּׁנִי נִחָה כְּמִי נִסְמָךְ מִן הָיָה אֶחָד קִלּוֹ וַיִּבְדַּק$ ], dass das  $\text{ח}$  von  $\text{נִישָׁה מִן}$  als ein ausgesprochener schewairter Consonant zu lesen wäre im Zusammenhange mit dem Worte  $\text{מִן}$  [sodass beide Wörter nur ein Wort bilden]; aber siehe, was würde er bei dem Worte  $\text{יָפָה אֱלֹהִים}$  sagen, weil doch nicht die Fähigkeit in der Zunge ist, zwei ausgesprochene schewairte Consonanten [hintereinander] auszusprechen, denn der Punct [des  $\text{א}$ ] von  $\text{אֱלֹהִים}$  ist Schewa [wenn auch zusammengesetzt] mit Pathach qaton. Und es sagte der erwähnte Gelehrte, dass die Männer von Tiberias das ausgesprochene Schewa, wenn hinter ihm ein  $\text{י}$  steht, mit dem Vocal Chireq lesen ( $\text{יְחִיָּהוּ}$ ?  $\text{יְחִיָּה}$  Esra 10, 15; Juda Chajjug hat a. a. O. in Abenesra's Uebersetzung S. 6 ebendasselbe Wort, aber in des Mose hakkohen Uebersetzung S. 20 das 1 Chr. 24, 20 stehende  $\text{יְחִיָּהוּ}$  =  $\text{יְחִיָּהוּ}$ ;  $\text{יְרֵמְיָהוּ}$  =  $\text{יְרֵמְיָה}$ ); und sie lesen den schewairten Consonanten, auf welchen Qames gadol folgt, wie  $\text{בְּרָכָה}$ ,  $\text{שְׁמָרִים}$ , mit Pathach Chateph d. h. dem Accent Schewa nebst Pathach [also =  $\text{בְּרָכָה}$  etc.]; und wenn auf das ausgesprochene Schewa einer von den Buchstaben  $\text{א, ה, ו, ז}$ , welches die Kehlbuchstaben sind, folgt, so ist immer der Laut des Schewa entsprechend dem Vocale, welcher ihm folgt, z. B.  $\text{דָּעִי}$  2 Kg. 10, 10, dessen  $\text{ד}$  nach der Aehnlichkeit des Schureq gelesen wird, und in dem Worte  $\text{דָּעִי}$  [wird es]

gleichsam mit Chireq, und in dem Worte **דָּעָה** gleichsam mit Pathach qaton [gelesen]. Und es ist [in der That] die Gewohnheit des Lesens der Grammatiker so, wie er gesagt hat, bei den Buchstaben der Kehle [Juda Ch. a. a. O. S. 5 „חֲנוּכָה מִן, וְיִשְׁמְרוּ כְּפִתּוֹ וְחֲנוּכָה מִן יִשְׁמְרוּ כְּקִבּוּץ לְקִבּוּץ הָעֵץ אַחֲרָיו“] und bei Jod; jedoch bei dem Laute des auf ein anderes Schewa folgenden Schewa sollst du ihm nicht willfahren und nicht auf ihn hören. Nämlich siehe, die Hebr. sind gezwungen, wenn zwei ausgesprochene Schewa zusammentreffen, das zweite quiesciren [stumm sein] zu lassen, und sie haben [in Folge dessen] auch [bloss] das erste ausgesprochen beim Zusammentreffen eines der Buchstaben **בִּרְכָּה** [fol. 2, b], welche zum Ausdruck des Gedankenzusammenhanges dienen, [mit einem Worte]; wie **בְּשִׁמְעוֹן** etc., haben sie [also] gesagt **בְּרִאיוֹן** etc., und siehe, der zweite schewairte Consonant [in diesem letzten Beispiele] ist ein silbenschiessender Wahrnehmbarer [er schliesst also die Silbe; ist nicht silbenanlautend; wird nicht mit einem *ā* gesprochen, wie man nach der Regel Juda's über **דָּעָה** = **דָּעָה** erwarten könnte].

Die wichtigen Worte des Juda Chajjug, worauf sich Abenesra bezieht, lauten nach der knapperen hebr. Uebersetzung des Abenesra a. a. O. S. 4 f. so: „Und ich sage, dass die Hebräer nicht [ein Wort] mit einem ruhenden (שִׁינָה) Vocallosen (נִיחָה) anfangen; und nicht stehen bleiben [nicht das Wort enden] bei einem Ausgesprochenen [Vocalbegabten]; und es finden sich in ihrer Sprache ein Silbenschiessender (נִיחָה) oder zwei zusammenstossende Silbenschiesser nur hinter einem ausgesprochenen Laute von den sieben Vocalen. Denn jeder schewairte Consonant am Anfange eines Wortes (eines Nomens oder Verbums) ist ausgesprochen [vocalbegabt], und sein Vocallaut hat seine feststehende Art. Denn es giebt welche, deren Vocallaut ist gleich den ihnen folgenden Vocallauten, wenn [nämlich] hinter ihnen [den schewairten Consonanten] einer von den Buchstaben **אֵת** steht. Und der Sinn [dieser Regel] ist: Wenn hinter dem schewairten Cons. einer von den 4 Buchst. steht, und dieser wird ausgesprochen mit Pathach, so sprechen sie auch den ihm vorausgehenden schewairten Cons. wie Pathach aus; und wenn er ausgesprochen wird mit Qibbus und Melophum, so sprechen sie auch den schewairten Cons. so aus; und wenn mit Scheber d. h. Chireq, so sprechen sie den schew. C. auch so: z. B. **יָאֵד** Spr. 29[, 3], denn das **י** wird mit Pathach ausgesprochen, weil das ihm folgende **א** pathachirt ist; und z. B. **יָאֵד**, weil das **י** zu Sere neigt, indem das ihm folgende **א** ein

Sere hat; und ebenso ist von קח das פ qibbusirt, weil so das ח ist: von קח das פ schebrirt wegen des ח, welches Scheber hat; und ebenso in דעו [S. 422], דעו, דעו, דעו, דעו, דעו ist die Aussprache des schewairten Cons. stets entsprechend der Aussprache des Folgenden. Es ist Gewohnheit des im Anfange stehenden und von einem der 4 Buchstaben gefolgtten schewairten Cons., dass sein Vocallaut entspricht dem Vocallaut des ihm Folgenden bei allen Vocalen ausser dem Qames gadol; denn es ist zu schwer für die Zunge bei der Menge ihrer Wörter, den ihm vorausgehenden schewairten Cons. mit Qames auszusprechen; desshalb sprechen sie das Schewa mit Pathach aus, z. B. נערה, קערה, טערים, נערים, רחבים, להבים, נחמה, נחמה, נחמה, נחמה, נחמה. Nicht sprechen sie den schewairten Cons. mit dem ihm folgenden Qames aus, sondern mit Pathach, damit es für die Zunge leicht sei. Und es giebt schewairte Cons., welche sie mit Scheber d. h. Chireq allein aussprechen; [näml.] wenn ihm ein ausgesprochenes ם folgt; und man ist nicht in Bekümmerniss darüber, bei welchem Vocale das ם ausgesprochen wird [seinen Vocal zurückwirft], sondern bei allen Vocalen [es mag dem ם ein Vocal folgen, welcher wolle] wird dieser [einem ם vorausgehende] schewairte Consonant von vorn herein mit Scheber gelesen, z. B. נידעו, נידעו, נידעו, נידעו, נידעו: die Vocallaute des schewairten Cons. sind immer Scheber. Und es giebt schewairte Cons., die sie mit Pathach aussprechen, und deren sind viele, wenn ihm nicht einer von den Buchstaben אהה״ע und das ם folgt, und es ist der [folgende] Buchstabe einer von den übrigen Buchstaben, z. B. רשעים, קללה, בקרה, ריבנים, גלילים, כברים, רשנים, נבונים, נודרים. die Vocallaute des schewairten Cons. sind immer Pathach; ausser den Pluralformen, deren Singular mit Cholem versehen ist: nämlich bei diesen Nomina, deren Anfangscons. Cholem hat, ist der erste schewairte Cons., womit sie anfangen, der Buchstabe, welcher in der Mehrzahl ihrer Worte mit Qames ausgesprochen wird, wie קדשים, dessen Sing. קדש; חרשים, dessen Sing. חרש; גרנות, dessen Sing. גרן; und ebenso אניה, dessen Wurzel אני; רואי, dessen Wurzel ראי, Milel; und ebenso ist die Art von קמי, dessen Wurzel קמי mit Cholem ist. Und nicht ist es so, wenn der schewairte Cons. selbst zu den אהה״ע gehört; denn für ihren Vocallaut giebt es andere Festsetzungen [näml. er ist Chateph-Pathach etc.], und wie der Laut des Gaja [der methegirten Silbe: קמו etc.], welches bei dem schewairten Gutt. und zwar vor ihm ist, welches bei ihm auf diesem Wege lagert und siehe es das Gaja ist (Erklärung) für alles was ich gesagt habe [? — in der flüssigeren hbr. Uebersetzung desselben Abschnittes vom Werke des Juda Chajjūg durch Mose hakkohen a. a. O. S. 19 f. heisst die letzte Stelle verständlicher: und durch den Vocallaut des Gaja, welcher

bei dem schwairten [Guttural] am Anfang des Wortes ist, bist du unterrichtet über alles, was ich dir gesagt habe] — Und weiter sage ich, dass die Hebräer zwei Silbenschiessende, die nicht [von denen nicht einer] unausgesprochen sind [אִם etc.], nur am Orte der Pause und des Abschlusses der Rede verbinden. Wenn also ein schwairter Cons. mit dem andern in der Mitte des Wortes oder an seinem Ausgange zusammenkommt, so wird der 2. ausgesprochen, ausser am Orte der Pausa [wo der 2. schwairte Cons. also unausgesprochen ist. Mose hakkohen S. 20 hat diese Worte nicht. Das S. 5 noch folgende „welches ist am Anfange des Wortes“ muss eine Dittographie aus der nächsten Zeile sein], und sein Vocallaut ist in allen Wörtern nach der Art, die ich bei dem am Wortanfange stehenden schwairten Cons. erwähnt habe, d. h. wie יִשְׁמַר, יִשְׁמֹר, denn das שׁ ist silbenschiessend (שׁוֹקֵץ) und das מ ist ausgesprochen (silbenanlautend, vocalbegabt); der Vocallaut des שׁ von יִשְׁמֹר ist wie Pathach, und der Laut des מ von יִשְׁמֹר ist wie Qibbus wegen des ihm folgenden Qibbus. Und ebenso sind יִדְרֹה, יִדְרֹהּ das ר und das ה silbenschiessende Ausgesprochene [שׁוֹכְנִים נִרְיָם]; anstatt dessen hat S. 20 Mose hakkohen nur יִדְרֹה, und das מ und das ו mit Scheber Ausgesprochene wegen des ihnen folgenden ר. Und ebenso יִשְׁמֹר, יִשְׁמֹר, יִשְׁמֹר, יִשְׁמֹר, יִשְׁמֹר: sie alle werden an ihrem Ausgange ausgesprochen wegen ihrer Anlehnung an das ihnen Folgende; aber am Orte der Pausa sind sie silbenschiessend und werden nicht gesprochen (יִשְׁמֹר יִדְרֹה), z. B. יִשְׁמֹר 1 M 27, 38. Und du musst wissen, dass die Hebräer nicht drei silbenanlautende Consonanten zusammenkommen lassen in einem Worte, worin nicht ein schwairter und ein dageschirter ist, ausser wenn sie darin einen Buchstaben אֵי, oder zwei identische Consonanten sich folgen lassen; vgl. oben S. 114 f. [Mose hakkohen sagt S. 20 ausführlicher: Und du musst es wissen und daran festhalten, dass die Hebräer in ihrer Sprache drei Vocalbegabte (Silbenanlauter) hinter einander, bis ein silbenschiessender Buchstabe zwischen ihnen einen Abschluss bewirkt, nur in einem Worte verbinden, in dessen Mitte einer von den Buchstaben אֵי, oder zwei einander gleiche Buchstaben sind, z. B. יִשְׁמֹר, יִשְׁמֹר, welche vier Buchstaben אֵי mit Pathach Chateph und Segol Chateph gesprochen werden, und vor welchen [a- und e-lauten] zwei Silbenanlauter hinter einander stehen [also mit dem מ, ל, ר, שׁ zusammen drei in jedem Worte]; wenn aber an ihrer Stelle ein anderer Buchstabe wäre, so wäre er silbenschiessend, z. B. יִשְׁמֹר, יִשְׁמֹר, und es würde der Silbenschiessende einen Abschluss zwischen den Silbenanlautern bewirken. Und ebenso ist es wenn zwei gleiche Buchstaben vorhanden sind, z. B. קָלָל [Ri. 9, 57], יִבְנוּ [4 M 10. 36], deren erstes ל und ב pathachirt ist und [auf diese

Weise] verbunden [in Zusammenhang gebracht, der Trennung beraubt] werden die vor und nach ihnen stehenden Silbenanlauter; wenn sie aber einer von den übrigen Buchst. wären [wenn der 2. Buchst. von קלל, רבוי, nicht identisch mit dem 3. wäre], so wäre er ein schwairter Silbenschiesser und würde einen Abschluss [Trennung] zwischen den Silbenanlautern bewirken, z. B. צדק [1 Sm. 12, 7].]

Und wenn es [der zweite von zwei aufeinanderfolgenden schwairten Consonanten] ein י ist, so lassen sie ihn sich verbergen [nicht bloss silbenschiessend (נה), sondern auch un- wahrnehmbar נעלם sein], wie בימינו, לימי, בימי, auch das מ von מימינו 5 M 33, 2, auch das ו von וימינה Ps. 18, 36. Denn das Zusatz-מ steht sammt den übrigen [Zusatz-]Buchstaben mit Chireq, und [nur] wenn es [der auf מ folgende Consonant] zu den אהחע"ר gehört, so steht anstatt seiner Qames qaton, wie מראובן, מיהודה [1 M 24, 50, weil der zweite schwairte Consonant [in diesen Fällen] ein ausgesprochener [silbenanlautender] ist [und sein soll], und siehe, hinter dem ה [wäre er doch] ein silbenschiessender, unwahrnehmbarer; desshalb ist das מ qamesirt [mit Qames qaton = Sere versehen]. Und das Gesetz des ו [über das ו copulativum] ist, ein Schureq in seine Mitte zu setzen, und es wird gelesen, wie wenn es ein א wäre [ein Spiritus lenis dastünde] וראובן, ושמרה. So haben wir es überkommen von unsern Vätern, Generation auf Generation. Und wisse, dass das Wort שנה nach der Art von שנה (gleich sein) Spr. 27, 15 [S. 591] ist; denn es entspricht der obersten Weltkugel, weil ihm ein und derselbe gleiche (שה) Laut zukommt. (In Mose hakkohen's Uebersetzung von des Juda Chajjug אחיזה הנה steht שבא; aber nicht „in allen den ältesten Quellen“ wie Ewald in seinen und Dukes' Beiträgen (1844). Bd. I, S. 124 sagt).

Und die sieben Vocale entsprechen den Theilen der [den einzelnen unter den] sieben Wandelsternen כל ה"כ וכל, und die zwei grossen Lichtträger unter ihnen sind die Sonne und der Mond, und fünf sind die Diener; auch die zwölf Accente entsprechen [ja] den einzelnen Weltkugeln des Thierkreises.

Und siehe, der Vocal Pathach entspricht dem obersten Stern. Und wie der Buchstabe pathachirt wird, hinter welchem ein silbenschiessender, wahrnehmbarer Consonant steht, wie [pathachirt ist] das מ von אמר, so wird er mit Qames gadol



gamesirt, wenn er bei Soph Pasuq, oder Athnach steht; denn ihnen [beiden] gilt dasselbe Gesetz, und es [Athnach] ist gleichsam die Hälfte des Verses; und er ist gamesirt, weil ein Stillstand ist. Und wundere dich nicht über jedes **וַיֵּאמֶר**, welches pathachirt ist, obgleich es bei Athnach sowie Soph Pasuq steht; denn es war ursprünglich mit Pathach qaton (**וַיֵּאמֶר**), und es ist eine Treppe[nstufe] hinaufgestiegen, um zu Pathach gadol zu werden, und das genügt ihm [es steigt nicht weiter vollends zu Qames gadol fort]. Und ebenso ist das Gesetz von **וַיַּעַר**, **וַיִּשַׁעַר**, denn [fol. 3, a] ursprünglich sind sie nach der Analogie von **וַיִּצְרַח**; und ebenso ist das Gesetz von **רוֹחֵב** [Breite], denn ursprünglich lautet es nach der Analogie von **חֹקֶשׁ**, **קֶשׁ**, und wegen des Kehlbuchstaben ist es mit Pathach, obgleich sich Beispiele nach der Norm von **קֶשׁ** finden, während doch der Buchstabe zu den Gutturalen gehört, wie **בָּהֶן**, **אֶהָל** [Daumen] 3 M 8, 23. Nur beim **ה** allein findet es sich so; es wird [allerdings] auch **צָהָר** [Lichtöffnung] 1 M 6, 16 gefunden nach der Norm seiner Genossen **הָאָר** [Gestalt], **נֶעַר** [Jugend, Ps. 88, 16 etc.]. Und ferner während das **א** des Futurs mit Schewa und Pathach ausgesprochen wird, weil es aus der Kehle stammt, neben seinen Genossen d. h. **יִנִּית**, werden sie mit Schewa allein ausgesprochen, wie **אֶדְבַּר**, **יִדְבַּר**, **חִדְבַּר**, **כִּדְבַּר**. Denn diese vier sind die Diener [Servilbuchstaben]: und das **א** heisst das Zeichen des Fürsichselbstredenden [1. Person sg.], und das **י** das Zeichen des Nichtgefundenen [Abwesenden; 3. Person], und das **נ** das Zeichen der 1. Pers. plur., und das **ח** das Zeichen des Gegenüber [des Angeredeten; 2. Person]. Und siehe, wenn man ein **ו** hinzugefügt hat, um den Gedanken zu verbinden, so steht es, obgleich wahrgenommen wird der ihm folgende quiesc. Unwahrnehmbare [**א**, das hinter **ו** silbenschiessend und stumm sein könnte], z. B. **וַיִּדְבַּר** Hes. 2, 1, immer mit Pathach [und nicht, wie man in der offenen Silbe erwarten könnte, mit Qames], um zwischen ihm, welches das Futur ist, und **וַיִּדְבַּר** 24, 18 zu scheiden, welches Perfect und deshalb gamesirt ist. Und ebenso ist das Gesetz von **וַיִּשְׁיֶבֶת** Jr. 15, 19, **וַיִּסְכַּח** Ps. 26, 6. Und wisse, dass es niemals correct ist, dass das Zeichen **אִינִי** im Worte fehlt. Desshalb hat Rabbi Juda der Grammatiker geirrt, welcher sagte [a. a. O. S. 30 f.], dass das **א** von **וַיִּדְבַּר** Hes. 28, 16 [S. 388] das **א** der Wurzel sei und der Servilbuchstabe fehle wegen des Zusammentreffens zweier **א**, denn dessen Lesen

ist für die Zunge schwer; und die Sache ist umgedreht, denn das  $\aleph$  der Wurzel [fol. 3, b] ist dasjenige, welches fehlt entsprechend dem Fehlen des  $\aleph$  in dem Worte מְלֶכֶּךְ Hi. 35, 11 [S. 388].

Und siehe ich wende mich dazu, die zusammengesetzten Vocale zu erwähnen. Wisse, dass der Laut des Qames gadol aus Cholem und Pathach gadol zusammengesetzt ist [S. 91 ff.]. Desswegen ist sein Abbild gleich dem Abbild von ihnen beiden; denn es ist zusammengefasst (3 M 2, 2) aus ihnen, wie auch der Mund bei seinem Lesen zusammengedrückt wird; und er ist nicht offen, wie beim Pathach gadol, wie wir es lesen in diesen Gegenden [in Spanien]; nur die Männer von Tiberias, wie auch die Gelehrten von Aegypten und Afrika verstehen das Qames gadol zu lesen. Und es geht nicht an, dass hinter ihm irgendwie ein Dagesch steht; sondern nur wenn es Chateph [chatuph] ist, wie חָתֵף [jubelt!] Jes. 44, 23, חֲזִי [feiere!] Nah. 2, 1; denn ursprünglich sollte es nach der Norm von חֲזִי sein, wie auch in der Form des Imperativ [Beispiele] mit Cholem gefunden werden, wie חֲבֵי Ps. 48, 13, חֲבִי Jes. 23, 16; [fol. 4, a] nur sind [diese Beispiele] immer Milē wegen des Cholem und des ihm folgenden Dagesch. Deshalb [weil auf Qames gadol nie ein Dagesch folgt] ist das Stillstehenlassen [der Stimme], wie beim Schliessen der Silbe auf einen unwahrnehmbaren Consonanten, gleichviel ob es in der Schrift [durch  $\aleph$ , ה, angezeigt] ist, oder nicht; denn die zu Grunde liegende Form [das Paradigma] giebt die Aussprache an; deshalb ist das  $\psi$  von חֲמִיר qamesirt mit Qames gadol[?]. Und ebenso steht jede Form mit dem Pathach gadol (weil hinter ihm [dem betreffenden Consonanten dieses Wortes] ein silbenschiessender Wahrnehmbarer steht), wie חָרַר sowie חֲטָאָה, falls es als Status cstr. steht nach seinem Gesetz; falls es aber nicht als Status cstr. steht nach dem Sinn des Gedankens, so wird es qamesirt mit Qames gadol, um zwischen dem angelehnten und dem selbständig [absolute] stehenden Worte zu scheiden. Und ebenso ist das Gesetz von allen  $\aleph$ [?] wie jene im Status cstr. das Pathach gadol, so hält  $\aleph$  im Status cstr. sein Qames gadol meist fest]; vielleicht hat sich  $\aleph$  סִיָּה verändert [S. 96], weil סִיָּה ein Nomen adjectivum für  $\aleph$  ist [sodass in dieser Verbindung  $\aleph$  nicht im Status cstr. stünde. Welche äusserliche Erklärung einer Vocal-kürze, die ich mir aus der Häufigkeit dieser Bezeichnung deute!, etwa wie חֲסִיד, z. B. סִיד Spr. 14, 14 [S. 445]; חֲסִיד [Beschnit-

tene] Jos. 5, 5, wie ich expliciren werde. Und siehe **וְשָׁחַטְתָּ** 2 M 12, 6 nach der Norm; jedoch **וְשָׁחַטְתָּ** v. 21 ist pathachirt, weil unter dem **ש** ein Chireq sein sollte, wie in **שָׁמַרְתָּ**, es jedoch verbreitert ist [im Silbenbau] wegen des darauffolgenden Kehlbuchstaben, denn so ist ihre Norm, wie ich expliciren werde.

Ferner das Schureq ist zusammengesetzt aus Cholem und Chireq. Desshalb ist es in der Mitte des **ו** punctirt; denn das Cholem ist hoch und das Chireq niedrig. [fol. 4, b]. Und an einer Stelle, wo kein **ו** vorhanden ist, setzt man als sein Abbild drei Punkte: den einen wegen des Cholem, den zweiten wegen des Chireq und den dritten wegen des mittleren, welcher in der Mitte des **ו** wie ein sichtbares Anzeichen ist, dass das Wort des **ו** ermangelt, denn es kommt [auch] **ה** statt **ו** vor, wie **שָׁחַבְהָ** Ps. 73, 2 [S. 152]; denn die Buchstaben **אָהֳרָי** vertauschen sich als unausgesprochene sowie ausgesprochene, wie ich expliciren werde, und es ist kein Zweifel, dass **שָׁחַבְהָ** ein **ו** in der Aussprache hat, wie das **ו** von **וְרָגְלִי** וְרָדִי, welche mit einem verborgenen **א** in der Aussprache sind. Desshalb sind sie [die Formen auf **ו**] alle gamesirt; denn die Aussprache ist eine grosse Grundlage[?] eine reiche Quelle der Erkenntniss über die bei einem Worte voranzusetzende Schreibweise]. Und es ist „Schureq“ benannt worden nach der Art von **שָׁרָקִי** KL 2, 16 [S. 44]; denn so ist es [ein Pfeifen ertönt bei seiner Hervorbringung]. Und manche nennen es **קִיבוּץ פִּי** [Zusammenfassung des Mundes]. Und siehe, wir haben **א** am Wortende hinter **ו** hinzugefügt gefunden: **אָבִיא**; **הָלַכְיָא** [S. 576. 414], obgleich keine Nothwendigkeit für das **א** in der Aussprache oder in der Wurzel ist; und es ist nicht ebenso das **ה** von **וְרָדִי**, **וְרָגְלִי**, denn hinter ihm [hinter dem auf das **ה** folgenden *a*-laute] ist ein silbenschiessendes, unwahrnehmbares **א**, und es wird [auch wirklich] **אָחִיקִידָא** [S. 220] gefunden; desshalb ist das **ה** gamesirt mit Qames gadol; und so ist das Gesetz von **וְרָדִי**, **וְרָדָה**, **הָלַכְיָה**, **הָלַכְיָה** 2 Kg. 7, 2; **אָחִיקָה** 2 M 29, 35 mit **ה**; denn das Gesetz in Bezug auf **ה** und **א** ist, dass sie am Wortende in der Aussprache gleich sind. Desshalb hat man gesagt, dass die Buchstaben der Quiescirung vier sind: **אָהֳרָי**, und die Buchstaben der Dehnung entsprechend der Aussprache **אָי** allein [und] nur entsprechend der Lesung [dem Ansehen] vier sind, und [fol. 5, a] dass wegen der Grösse ihres Vortheils der geehrte und zu fürchtende Name [**יְהוָה**] aus ihnen besteht.

Das Qames qaton ist [ebenfalls] zusammengesetzt aus dem Cholem und dem Chireq; und es giebt einen Unterschied zwischen dem Schureq und ihm, denn jenes neigt sich dem Cholem zu, und so lehren die Gelehrten der Grammatik der Sprache Ismaels [Arabiens]; aber das Qames qaton ist dem Chireq zugeneigt; desswegen sind sein Abbild zwei Punkte [nämlich ein Chireqpunct neben dem andern]; und sie sind so gemacht [gestellt] worden, um zwischen ihm und dem Schewa zu scheiden, denn es war correct, dass man das Schewa als zwei gleiche [übereinanderstehende; שְׁוָא] Punkte setzte, damit es der obere Bogen von zwei Bewegungen werde, nämlich der grossen Bewegungen[?], und nicht setzte man es als nur einen Punct, damit es nicht mit dem Chireq vermengt werde. Und es wurde Qames qaton benannt, weil immer hinter ihm ein silbenschiessender, verborgener [Vocalbuchstabe: י, wie beim Qames gadol ein א] steht, wie bei dem י von יָדָיו Hos. 9, 7; יָרָאָה 2 M 23, 17. Und weil jedes בֵּן als angelehntes [St. cstr.] mit drei Puncten steht, wie בֵּן 1 Sm. 25, 17; 2 Sm. 20, 1, so mussten alle בֵּן, die nach dem Sinn des Gedankens unverbundene [מִיכָרָת; St. abs.] sind, mit Qames qaton stehen, wie בֵּן 1 M 30, 7, wenn es auch mit מִכָּה ist [Michaelis z. St., weil שָׁנִי ein Adjectiv für בֵּן ist. Das א von אֲמַעַל, wie אֲשֵׁלָה, אֲזַכֹּר hat Pathach qaton, weil hinter ihm [fol. 5, b] ein silbenschiessender, wahrnehmbarer ist; und so ist das Gesetz von יָדִיכֶן, יָדִיחֶם; nur hat am Wortausgang eine Singularform, hinter welcher das כ der angeredeten Person steht, Qames qaton, wie יָדָה, יָגִלָה. Und es ist nicht befremdend für uns; denn siehe bei Qames gadol giebt es [auch] befremdende Formen, welche pathachirt aufgetreten sind; denn siehe von שְׁמִרְנִי ist das י qamesirt, [ebenso] von שְׁמִרְחֶם, שְׁמִרְחָם 1 M 31, 32; jedoch שְׁמִרְנִי und überhaupt jede Verbalform, die mit dem Zeichen der 1. sg., d. h. נ und י, am Wortausgange auftritt, ist immer pathachirt. So haben wir es gefunden, und so giebt es viele Wörter unter den Nominibus, welche nach der Analogie von אָרַךְ gehen, wie סָפַר, welches Qames qaton hat, und das ist das Richtige, und so sind viele. Und siehe viele andere gehen nach seiner Analogie, und der erste Buchstabe hat trotzdem Pathach qaton wie חָסַד[?; hat doch nicht חָ], צָדִק; und noch giebt es welche von ihnen, die sich zu Qames gadol an einer Stelle mit Athnach und Soph Pasuq verwandeln, wie חָסַד; und ein Theil von

ihnen verwandelt sich nicht, wie **תָּבֵן** [Stroh], **צָדֵק**; und manche von ihnen verändern sich, wie **אָרֶץ**, **אֶרֶץ**, und ebenso **בָּסָה**, **בִּסָּה**, und es giebt doch Stellen, wo sie sich nicht in sich verändern, wie Ps. 35, 20; 68, 14. Und wenn sie verbunden [suffigirt] werden, haben manche von ihnen Pathach gadol (**וַסִּי** Joel 1, 7), manche Chireq (**וְצִדְקִי**), manche Pathach qaton bei Kehlbuchstaben (**וְהִלְדִּי**, Ps. 39, 6) und manche Pathach gadol (**וְחִסְדִּי**), und das ist die Mehrzahl; auch haben manche Chireq, und das ist die Minderheit, wie **וְהִעֲבִירִי** 1 M 39, 7. Und wisse, dass ein grosser Unterschied zwischen den Flexionen (**בְּיָיִי**) der Verba und den Nominibus ist; denn diese treten in verschiedenen Analogien (Bildungen), die bei uns unzählig sind, auf; aber nicht so verhält es sich mit den Analogien der Verba, wie ich dir entfalten werde; deshalb lernen wir eine Bildung des Verbs aus einer andern Bildung desselben; aber nicht lernen wir eine Bildung des Nomens von einer andern Bildung. Und jeder Buchstabe vor ם in einer Pluralform im Status cstr. hat stets Qames qaton, weil ihm ein silbenschiessender Unwahrnehmbarer folgt [**וְסִי**]. Und wenn [fol. 6, a] das Ende des Wortes ein silbenschiessendes, unwahrnehmbares ך ist und das Wort ist Nomen, weder Perfect noch Futur, und es ist St. cstr. gemäss dem Sinn der Bedeutung (**וְסִי טַעַם וְהִעֲבִירִי** ist zu lesen), siehe so hat es Qames qaton (**וְמִקְנֶה** 1 M 47, 18), aber wenn es St. abs. ist, hat es Pathach qaton (**וְמִקְנֶה** 4 M 32, 1). Und wenn das Ende des Wortes ם ist, ist es stets silbenschiessend, unwahrnehmbar; deshalb ist nie unter dem ihm vorangehenden Buchstaben Pathach gadol, sondern Qames gadol; und wenn das Wort Milra ist, so hat es Qames qaton, wie **וְיָרָא** [S. 561], wenn es aber Milel ist, hat es Pathach qaton: **וְיִרְאָה** [S. 560].

Das Pathach qaton ist aus Qames qaton und Pathach gadol gemischt, und so ist seine Lesung im Gebiete des Orients. Und siehe, sein Abbild sind 2 Punkte, um auf das Qames q. hinzuweisen, und man setzte einen Punkt unter sie in die Mitte, wie wenn es eine kleine Weltkugel wäre, wie ich dir gezeigt habe, dass das Pathach gadol der Bewegung der Weltkugel[n] entspricht. Und die meisten Fälle des Pathach qaton sind, wo ihm ein silbenschiessender Wahrnehmbarer d. h. ein mit [geschriebenem, oder ungeschriebenem] Schewa Versehener folgt Nämlich siehe, das Ende jedes Vocals [Silbe] ist ein silbenschiessender Wahrnehmbarer, oder Unwahrnehmbarer. Dess-

halb spottete Rabbi Mose Hakkohen aus Spanien s. G. über Rabbi Juda den Grammatiker, weil er in seiner Schrift [vgl. oben S. 665] gesagt hat, dass die Hebräer weder mit einem Quiescirenden anfangen, noch mit einem Lautbaren (קָ) aufhörten. Und das [richtige] Urtheil [über den 2. Theil von Juda's Behauptung] ist bei Rabbi Mose Hakkohen [indem er, wie Abenesra, sagte: Das Ende jedes Vocals, also auch des Wortes kann wie ein קָ נִרְאֶה ebenso gut ein קָ נֶעְלָם sein]; denn es ist keine Kraft in dem Redenden, ausser so [es sein zu lassen. Und wenn der letzte Buchst. des W. ein קָ נֶעְלָם ist, dann schliesst in Wirklichkeit das hebr. Wort mit einem קָ, Silbenanlauter, also dann hat der 2. Theil von Juda's Behauptung nur Scheinwahrheit. Anders habe ich mir die Differenz nicht zurechtlegen können]. Und siehe, wenn das Wortende ein א ist, so ist es stets ein silbenschiessender Unwahrnehmbarer; wenn es aber ה ist, und vor ihm ist Pathach gadol, so ist es stets ein silbenschiessender Wahrnehmbarer, wann Mappiq im ה ist, und dessen Bedeutung ist מוֹצִיא [S. 41], weil es [ה] ein Verborgener und [doch zugleich] Wahrnehmbarer ist. Und diess [fol. 6, b] kann man erkennen: Wenn ה am Wortausgange Radical ist, ist es stets pathachirt nach der Norm aller seiner Genossen (קָטָל wie קָטָל); wenn aber ה das Zeichen der 3. sg. fem. ist, wie יָדָה, so ist es stets qamesirt mit Qames gadol, um zwischen dem ה als Radical und dem ה als Servil-[Flexions-]buchstaben zu scheiden. Und ich brauche nicht [weiter] zu erwähnen, dass, wenn ה am Ende silbenschiessender Unwahrnehmbarer ist, es nur Qames gadol hat, mag das ה Zeichen des Fem. sein, wie das ה von קָטָה, קָטָה, oder mag es am Ende sein [eine blosse, nichtsbedeutende Endung bilden], wie אֲשַׁמְרֶה Ps. 85, 9, oder mag es Radical sein, wie das ה von קָטָה. Und wenn der Vocal Cholem bei ה ist, und es ist Radical, so ist es stets ein silbenschiessender Wahrnehmbarer, und man fügte im Lesen ein pathachirtes א [ein mit Spiritus lenis anlautendes Pathach] hinzu, und desshalb schrieben sie Pathach zwischen den dem ה vorangehenden Buchstaben und das ה, wie אֲלֹהֵי, אֲלֹהֵי. Und wenn es eine Schwierigkeit macht, warum denn ein Buchstabe gelesen wird, der nicht geschrieben ist, so ist zur Antwort dagegen zu fragen: Warum lesen wir יְרוּשָׁלַם mit י, ohne das es im Geschriebenen ist, weil man diess Wort in der ganzen Schrift nur fünf Mal [S. 120] mit י findet?

Nun wegen des Chireq, das zwischen ל und מ geschrieben ist, lesen wir das י; so haben wir es von unsern Vätern überkommen. Und gesetzt sogar, dass wir diess nicht aus der Kraft [Anlage] der Zunge [der Sprachorgane; näml. zwischen α und i unwillkürlich zur Hiatusvermeidung ein j erklingen zu lassen] und nach der Methode der Wahrscheinlichkeit wüssten, falls nicht die Ueberlieferung darüber vorhanden wäre, was der vernünftige Grund des י ist, obgleich die Meisten gesagt haben, es solle auf die Zweizahl hinweisen: so würden wir doch ohne Ueberlieferung wissen, dass die Kehlbuchstaben weit sind und weit sein lassen den ihnen vorausgehenden Laut [ihn in einer weiteren Mundhöhle entstehen lassen und dadurch ihm unwillkürlich den α-laut anfügen], wie ich es entwickeln werde. Desshalb haben die Schreiber dieser Gegenden geirrt, welche unter das ה von הַבִּיחַ ein Schewa setzten; denn es ist unnöthig; sieht man denn nicht, dass es nicht Sitte ist, unter das ר von רִיאַמֶּר ein Schewa zu setzen? Es ist ja bekannt, dass jedes Wort nur auf einen wahrnehmbaren Schewairten [obgleich das Schewa ungeschrieben bleibt], den Silbenschiessenden, ausgeht, falls nicht der [schliessende] Buchstabe zu den Buchstaben אֶהֱיֶה gehört; abgesehen von den Punctatoren, welche die Gewohnheit haben, ein Schewa [fol. 7, a] unter dem ח von חֲשִׁית, der Femininform, zu punctiren [S. 528. 606], damit sie nicht mit der Masculinform vermenget werde; und ebenso ist es bei den Wörtern יִרְדּוּ 1 M 32, 26; יִרְדּוּ und den ihnen ähnlichen. Und wenn es eine Schwierigkeit macht, warum sie genöthigt gewesen sein sollen, ein Schewa zu setzen, [wenn man etwa sagt:] da wir doch unter dem ח von חֲשִׁית nicht Qames gadol finden, so wissen wir, dass es mit einem wahrnehmbaren Schewairten, Silbenschiessenden, gelesen wird, weil es der Endbuchstabe des Wortes ist: so ist zu erwidern: siehe der Buchstabe ש giebt die Erklärung [dieser überflüssigen Setzung eines Schewa bei חֲשִׁית, יִרְדּוּ etc.; weil man sich bei ihm ebensowenig begnügt, nur durch Einen Punct die Laute sch und s zu unterscheiden]; denn was den Punct anlangt, so setzt man ihn[?] an seinem Anfang oder nahe an seinem End[streich]e, welcher der Anfang des dritten Zahnes ist (ש hat die Gestalt dreier Zähne); so ist die Gewohnheit der Gelehrten von Tiberias, und sie sind die Grundlage, denn zu ihnen gehörten die Masoreten, und wir haben von ihnen die ganze Punctuation überkommen;

vielleicht thaten sie so, damit nicht Jemand denke, der Punctator habe [das Qames von עשית, oder den Punct von ש<sup>1</sup> vergessen, und ihm ein Zweifel entstehe. Und siehe, nach dem Wissen dieser Schreiber[, welche bei גבורה ein Schewa setzen wollten], wären unter das ה von גבורה drei Puncte zu setzen, hintereinander in einer Reihe: der eine wegen des Mappiq und die zwei als Zeichen des Schewa. Und wie ich über das Wort גבורה, welches Cholem hat, gesagt habe, so sage ich bei dem Worte דגבנה Jes. 7, 11, welches Qames qaton hat, und ebenso יגיה Ps. 18, 29, welches Chireq bei sich hat. Und wir haben nicht gefunden, das ein ה so [mit Pathach furtivum] bei Schureq steht, wie [doch] seine Genossen מדינע, אגונה, und die sagen נגיה, תמיה, die irren im Verstand, weil es nicht richtig ist, dass ein Ptc. pass. von Verben des Zustands, den Intransitiven stammt [S. 177], wie ich entwickeln werde.

[fol. 7, b] Und schon habe ich gesagt, dass bei Cholem silbenschiessendes, unwahrnehmbares ה gefunden wird, wie פרעה, פרעה, [S. 295], ברעה [bei seinem Lärm] 2 M 32, 17: ebenso bei Schureq: יקרעה 3 M 21, 5 [S. 159]. Und wenn am Wortende ו und vor ו ein י, das Zeichen der Pluralform, steht, so ist es wahrnehmbar, wie ידיו, und es hat immer ein Qames gadol [vor sich]. Und wenn kein י da ist, und das ו ist Radical, wie in קו, so hat es Pathach gadol, falls es St. cstr., falls es aber nicht St. cstr. ist, ist es qamesirt [mit Qames gadol] in der Regel. Es kommt [allerdings] auch mit Qames qaton das wahrnehmbare ו vor, wie שול. Und nie ist das ו am Ende silbenschiessender Unwahrnehmbarer, ausser bei Cholem oder Schureq: ידו, עשו, und zwar, siehe, [als Träger] des Cholem, des Zeichens der 3. sg. masc., und des Schureq, des Zeichens des Plurals, mit Ausnahme des Wortes ישתחו [S. 565]“ etc. Er erwähnt als Hauptsatz „es giebt Verbalformen, die nach der Analogie von Vierbuchstabigen gehen, obgleich sie dreibuchstabig sind“; bemerkt fol. 8, b die principielle Unterscheidung des Hebr. „zwischen jeder Perfectform und dem Nomen adj. (הכם u. חכם)“, vgl. oben S. 154, und schliesst fol. 9, a mit der Bemerkung, dass י nur in Chireq, Qames qaton und Pathach qaton unwahrnehmbar sei, die Lautlehre, um zur Formenlehre überzugehen (ואחר שדברתי על התנועות אדבר על משקלים).

3) Zu S. 62. — Wenn ich dort gesagt habe, dass bei Baer, Liber Proverbiorum, § 4 aus Versehen Caph für Pe



### 3. Excurs: Vermeidung der Aufeinanderfolge mehrfacher Aspiration. 677

gedruckt sei, so war mein erster Grund, dass in den von Baer gegebenen Beispielen zwar solche, wo ב und פ zusammenstossen, sind, aber keines ist, wo ב und כ zusammenstösst; mein zweiter, dass auf jeden Fall ב und פ eher von Baer aufgezählt werden mussten, als כ und ב kommen konnten; mein dritter kommt im Folgenden. Denn Qimchi 80, b sagt, nachdem er schon von fol. 78, b an ausführlich über die ganze von Baer behandelte Materie geschrieben hat: „Wenn zwei Buchstaben von den בנכפת am Anfang des Wortes stehen, und der zweite ist raphirt, so wird der erste dageschirt, obgleich er auf אורִי folgt, und zwar wenn der erste Buchstabe mit Schewa versehen ist; und es sind zwei [solche] Buchstaben[, deren Aufeinanderfolge in ganz gleicher Aussprache durch Dageschirung des einen vermieden wird]: ב und ב, oder כ und כ, oder ב und פ, oder כ und ב, oder כ und פ; z. B. נִשְׁכְּבָה בְּשִׁמְנוֹ Jr. 3[, 25]; בַּחֲכָדִי קִטְנָה בְּכֶה אִישׁ 3 M 25[, 53]; יִרְדְּעוּ בְּפִקֻּךְ 2 M 14[, 18]; הָלֵא כְּכֹרְמִישׁ 1 Kg. 18[, 44]; וַיְהִי כְּבֹאֵךְ שֵׁם 1 Sm. 10[, 5]; קָרוֹחַ כְּפָתִים Ps. [147, 17]; הֵן אֲנִי כְפִירָה Hi. 33[, 6]. Und noch eins giebt es, aber der Masoret hat es nicht eingetragen: וְהָרָא כְּפִרְחָה 1 M 40[, 10]. Und was כ und ג anlangt, so ist man darüber getheilter Meinung; z. B. הָלֵא כְּנִעַת בֵּה Hes. 17[, 10]; אֲזִרְנָא כְּנָבֵר Hi. 38[, 3]. Manche lesen [in den zuletzt genannten Beispielen die erste Begadkephath] raphirt, und das ist die Lesung Ben Ascher's, und Manche lesen sie dageschirt, und das ist die Lesung Ben Naphtali's. Aber כ und ד, oder כ und ד, oder ב und כ sind raphirt; z. B. אוֹ בְּדֵל אֵין Am. 3[, 12]; גַּם עִתָּה כְּדִבְרֵיכֶם 1 M 44[, 10]; בְּכֶרֶם Jes. 1[, 8]; בְּכֶתֶה 11[, 14]; בְּכָבוֹד 14[, 18]. Und ebenso, wenn die (zweite) Hälfte des Wortes raphirt ist, obgleich der erste Buchstabe wurzelhaft ist in dem Worte, so ist er dageschirt; z. B. בְּדָלֶךְ Jes. 54[, 12]; פְּלִכֵל Jr. 20[, 9]. Und sie sind aufgetreten mit Raphä in beiden, ähnlichen oder unähnlichen, Buchstaben, wenn der erstere von einem Vocale bedient [= mit ihm versehen] ist; z. B. בְּרוּחִיָּה 3 M 21[, 13] etc.; z. B. auch כְּנִבֵּה Ps. [103, 11]; darüber ist man getheilter Meinung. — Und wenige finden sich mit Dagesch ausserhalb der Kategorie, welche ich geschrieben habe: גֹּאֵה גֹאֵה 2 M 15[, 1]; מִי כִמְכָה v. 11; עַם זֶה גֹּאֵלָה v. 13; יִדְמוּ v. 16; שֹׁבְכָא פִסְתִּיחִין Dn. 3[, 5]; גְּדִבְרִיא v. 2 f.; וְהִכְמָה פִּחְמָה א' 5[, 11]; und in einem Theile

der Ausgaben der Bücher der Masora ist geschrieben: **באלף** Ps. 77[16]. Doch was [von diesen Ausnahmefällen zunächst] **דחבריא** anlangt, so ist möglich, dass es zu der Kategorie gehört, deren ich gedacht habe, dass sie zwei Buchstaben **בדכפת** am Anfange des Wortes haben. Trotzdem habe ich es nicht inmitten d[ies]er Kategorie erwähnt, weil nicht der erste Buchstabe [von **דחבריא**] ein Servilbuchstabe [nicht also die Partikel **ד**] ist, wie bei denen, die wir erwähnt haben, und ferner weil es [die ausnahmsweise Dageschirung] nicht in allen beliebigen zwei aufeinanderfolgenden **בדכפת** Statt findet, wie ich ja geschrieben habe. Obgleich es nun so ist, so ist die Aussprache des raphirten **ד** vor **ח** schwer; desswegen hat man das **ד** dageschirt. Und ebenso ist **בְּחִכְמָה** dageschirt wegen der Schwierigkeit der Aussprache des raphirten **כ** bei **ח** [S. 37]; und übrig sind fünf [Fälle als unerklärt], bis einer kommt und das Richtige [über diese fünf Fälle aus 2 M 15 und Dn. 3] lehrt“. Ich habe wenigstens den Versuch einer Erklärung der aus 2 M 15 entnommenen Ausnahmefälle oben S. 63 gemacht. Das **פִּסְתָּהוּן** Dn. 3 erklärt sich daraus, dass das griechische **ψ** ausgedrückt werden sollte, und dass dieser Ausdruck nicht wegen des zufällig vorausgehenden Vocals verwischt werden durfte.

4) Zu **אָנָה** S. 97. — Qimchi 189, a. b geht von **אָנָה** (wohin?) aus und sagt davon: „qamesirt und Milel; und es kommen zwei als Milra vor: **אָנָה אָנָה** 5 M 1, 18; **אָנָה אֵלֶךְ** Ps. 139, 7“. Darauf fährt er fort: „**אָנָה**, qamesirt und Milel, und der zweite Buchstabe ist dageschirt, und manchmal wird es mit **ה** geschrieben **אָנָה**; z. B. Ps. 116; und diese Fälle sind sechs nach der Masora“. Diese sechs sind: 2 Kg. 20, 3 (nicht „I Reg.“); Jes. 38, 3; Jona 1, 14; 4, 2; Ps. 116, 4. 16; vgl. Baer-Delitzsch zu Ps. 116, 4. Im WB. s. v. **אָן** drückt sich Qimchi noch stärker aus **אָנָה** ist immer (לעיל) Milel; denn das **א** ist qamesirt, und das **נ** ist dageschirt, und es ist mit **א** am Ende geschrieben; und manchmal ist es mit **ה** etc.“ Zu dieser Behauptung, dass das Wort immer auf Paenultima betont sei, kann Anlass gegeben haben, dass dasselbe, vgl. 1 M 50, 17; 2 M 32, 31; Jona 1, 14; 4, 2; Ps. 116, 4. 16; 118, 25; Dn. 9, 4; Neh. 1, 5. 11, einen doppelten Accent trägt; indess der Coniunctivus bei der vorletzten Silbe vertritt nur das Metheg, welches auch in den Codices an den genannten Stellen vielfach statt des Coniunctivus erscheint, wie J. H. Michaelis zu den

Stellen belegt. Die Millelbetonung ist für die richtige angesehen von Ges. Lgb. S. 637; Thes. s. v.; Fürst, Wörterbuch: „מִלְרָא, auch מִלֵּל geschrieben; durch die Schreibung מִלְרָא wird מִלֵּל schon etwas verwischt, und als man מִלֵּל oder מִלְרָא weniger als enclit. מִלֵּל ansah, hat man auch מִלְרָא, מִלֵּל betont oder ihm doppelte Accente gegeben מִלְרָא“; Bö. I. S. 167; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 373. Aber die Milrabetonung ist als die richtige anerkannt von Buxtorf, Thes. p. 317, denn er setzt keinen Accentstrich zur Vorletzten, wie er doch bei מִלְרָא Z. 3 v. u. thut; J. H. Michaelis; Olsh. § 93; Land § 51, a „מִלְרָא [?] in pl. v. מִלְרָא“; Ges.-Kautzsch § 16, 3. Zu unbestimmt drückt sich Ew. § 96, a, Anm. 4 aus: „מִלְרָא oder מִלֵּל wird gern als wirklich aus zwei wörtern bestehend behandelt, Gen. 50, 17“. Man kann auch nicht die Fälle mit Milra- und die mit Millelbetonung so theilen, wie es bei Baer-Delitzsch zu Jona 1, 14 geschieht: „מִלְרָא aequae ac 4, 2 cum He pro Aleph (מִלְרָא) atque ut semper ubi exclamantis est cum accentu ultimae. Metheg priori adjectum Kamez producendum indicat“. Denn einen Ausruf bezeichnet מִלְרָא, מִלֵּל allemal. Man kann nur mit Qimchi, WB. s. v. sagen: „Und es hat die Bedeutung des Flehens und des Begehrens; und manchmal steht es beim Ausdruck der [erzählenden] Aussage, wie מִלְרָא הִלַּח הָעַם וְהָיָה 2 M 32, 31, was das Bekenntniss inbetreff ihrer Sünde ist; מִלְרָא יִי כִי אֵינִי עֲבָדֶךָ [Ps. 116, 16]; damit hat man ihm ein Dankbekenntniss für seine Huld abgelegt, welche er seinem Volke um desswillen erwiesen hat, weil es sein Knecht ist“. Genauer ist zu sagen: Auf מִלְרָא, מִלֵּל folgt der Optativ Jona 1, 14; Neh. 1, 5. 11; der Imperativ 1 M 50, 17; 2 Kg. 20, 3; Jes. 38, 3; Ps. 116, 4; das Perfect 2 M 32, 31; Dn. 9, 4, beide Male ohne Conjunction; ein Nominalsatz mit כִּי Ps. 116, 16, mit Fragepartikel Jona 4, 2. Aber auch in diesen letzten Fällen, wo eine erzählende Behauptung scheinbar unmittelbar folgt, ist doch eine Bitte per ellipsin verschwiegen. Und die Betonung ist an allen Stellen fast gleich stark durch die Tradition auf die Ultima gelegt; nur bei Ps. 118, 25 lässt sich mit J. H. Michaelis sagen: „Milel requirere videtur Masora impressa“. Da aber auch an dieser Stelle das Wort in vielen Codices als Milra erscheint, so ist dieses auch dort festzuhalten. Die Millelbetonung scheint nur auf Vermengung des Wortes mit מִלְרָא (wohin?) zu beruhen.

5) Vom Dagesch forte hinter dem Artikel. — S. 134, Z. 7 sind die eingeklammerten Worte, welche auf eine Schranke dieses Ausfalls des Dagesch forte aus מ hinweisen sollten, gar zu kurz gerathen. Bei Qimchi 41, a b heisst es: „Der Consonant wird verdoppelt, wie הַמְלִיךָ, הַדָּבָר, הַמְנַאֲמָה [adultera, Hes. 16, 32]; הַמְעַנֶּה [deliciis dedita, Jer. 6, 2]; הַמְשֻׁנֶּה [insaniens 2 Kg. 9, 11]. Und manchmal, wenn der Anfang des Wortes ein [mit] Schewa [versehener Buchstabe] ist, so ist er raphirt: הַמְכַסֶּה [obtegens, das Chateph-Pathach setze ich oder lasse ich bei den Beispielen weg gemäss der Regel, welche oben S. 72 steht] 3 M 9, 19; הַמְתַּעֲבִים [qui abominantur] Mi. 3, 9; הַמְלַקְקִים [lambentes] Ri. 7, 6 f.; הַמְרַצֵּחַ [occisor] 2 Kg. 6, 32; הַמְלַמֵּד [docens] Ps. 144, 1; הַמְסַכֵּן [indigus] Jes. 40, 20; הַמְעֻשָּׁקָה [oppressa] Jes. 23, 12; הַמְדַּבֵּר [loquens] 2 Sm. 14, 10; הַמְבַשְּׂרוֹת [nuntiantes] Ps. 68, 12; sie alle sind raphirt beim מ und gestützt beim ה mit Gaja“. „Und ebenso alle הָלִיִּים [Jos. 21, 1 ff.], welche in der Schrift vorkommen, sind raphirt beim ל“. Dann wo es sich um die Verbindung der Praepositiones praefixae mit dem Substantiv handelt, sagt er: „בְּדָבָר etc.; und manchmal fällt das Dagesch aus, um eine Erleichterung zu bewirken; wenn der Anlaut des Wortes schewairt war, dann liess man das Dagesch ausfallen und der Servilbuchstabe ist mit Gaja gesetzt: לְמַסְלָה [ad tritam viam] Jr. 31, 21; לְמַתִּיחִים [interficiētibz] Hi. 33, 22; לְמַאֲחִירִים [morantibus] Spr. 23, 30; בְּמַעֲרָה [in procella] 2 Kg. 2, 11; das ב ist gesetzt mit Gaja, und das ס mit Qames Chateph. Und manchmal fällt auch so das Gaja weg, z. B. בְּשֹׂאֵת [an der erhöhten Stelle, dem Fleck] 3 M 13, 10; הַמְעַט [das Wenige] 4 M 35, 8; 5 M 7, 7; לְמַצֵּד, לְמַצֵּד [zur Bergfeste] 1 Chr. 12, 8. 16; בְּמַעֲוִיל [wie einen Ueberwurf] Jes. 59, 17; Ps. 109, 29; הַמְלַמֵּד Ps. 144, 1 [er weicht also von sich selbst ab]; לְשֹׂאֵת 3 M 14, 56; בְּמַלְאָכָה [in negotio] 2 Chr. 13, 10; לְמָנִי [dem Schicksal] Jes. 65, 11“. — Die Dikduke ha-teamim geben in § 34 folgende Beispiele von einfachem מ mit Metheg unter ה und Chateph unter מ: הַמְדַּבְּרִים; הַמְבַקְשִׁים; הַמְלַקְקִים Ri. 7, 6 f.; הַמְתַּעֲבִים Mi. 3, 9; הַמְשַׁלְּחִים [removētes] Am. 6, 3; הַמְצַחֲקִי 1 Kg. 21, 20; הַמְצַרִּים 2 Chr. 32, 31; הַמְצַרְעִים [leprosi] 2 Kg. 7, 8; הַמְלֵאִים [pleni] Jes. 51, 20; הַמְלֵאָה [plena] 5 M 22, 9. Die nun folgenden Beispiele, welche auch einfaches מ und Metheg unter ה, aber kein Chateph unter מ besitzen, sind alle schon oben S. 72 genannt.

## Uebersicht

der hauptsächlichsten Besonderheiten in der Flexion des starken Verbs (nach der Reihenfolge, in welcher zu ihrer Erwähnung im System ein Anlass ist, und soweit in der Abhandlung gemäss deren inductiver Methode nicht alle analogen Fälle zusammengestellt sind).

S. 151, Z. 6: 3. sg. fm. Pfi. auf נ, ה, ה; S. 284. 387. 440. 508; vgl. dagegen S. 181. 291. 423. 440 f. 632.

S. 156: Perf. consecutivum; S. 208. 251. 372, Z. 9 v. u. 390. 456. 556. 567. Bei den פ"ע S. 323 ist das Fortrücken des Accentus in den vocalisch afformirten Personen ebenso unregelt, wie bei den Verbis mediae semivocalis S. 439 f. und bei den consonantisch afformirten Personen der ה"ו (Bö. II. S. 203—5). Ueber die נ"ו siehe S. 607. 612. 614. 616. 619. 641. 643. 649 f.

S. 156: Doppeltes Praeformativ; S. 421 f. 437.

S. 159, Z. 19: über die Frage, ob es Afformative an der 3. sg. fm. Impfi. giebt; vgl. alle in Betracht kommenden Stellen S. 644.

S. 159, Z. 15 v. u.: ה an der 2. sg. fm. Impfi.; S. 170; dieselbe Form Ruth 2, 21; dieselbe Endung 3, 4. 18; ferner S. 197; vgl. noch Jes. 45, 10; Jr. 31, 22.

S. 159, Z. 12 v. u. über Weglassung des ה von der 2 sg. fm. Impfi.; S. 162. 407. 647.

S. 161, Z. 14: Jussivbildung; vgl. hauptsächlich S. 308. 442. 467. 539 ff. 626.

Jussiv vor Suffix S. 310. 427 f.

Jussivformen in der ersten Person sing. und plur. siehe S. 466 f.

ה cohortativum mit *ä* gesprochen; vgl. S. 608 f.

Cohortativendung ausserhalb der ersten Person; vgl. 159, Z. 3 v. u. 190. 243. 496. 507 f. 645.

S. 162, Z. 6: ך statt ך beim Impf. consecutivum; vergl. S. 190 und füge auf S. 310 hinzu Ri. 20, 6; ferner S. 492. 546.

S. 162, Z. 10; Impf. consec. in der ersten Person; vergl. S. 211. 252. 358 f. 401. 415 f. 422 f. 435. 442 f. 467. 501. 626.

S. 162, Z. 18: Betonung des Impf. consec.; vgl. S. 183 f. 190. 194. 264 f. 271 f. 306. 328. 339. 349. 352. 355. 362. 372. 376. 379 ff. 385 f. 387. 390. 393. 394, Z. 12. 397. 401. 406 f. (Impf. consec. von לָלֵךְ kommt nur in Pausa vor: 1 M 32, 29; Jr. 3, 5; 20, 7; Hos. 12, 4). 409 f. 415. 419 f. 423. 425. 431. 435. 437. 442. 467. 471. 495. 499. 501. 505. 507 f. 511. 517. 541 f. 549. 556. 560 f. 562. 565. 569. 577 f. 581. 638. 641. 647. 651.

S. 166: Infinitiv mit Femininendung; S. 174. 190. 240. 245. 263 f. 290. 304. 316. 318. 402. 406 f. 415. 423. 432 f. 565 f. 612. 649.

Ersetzung des Inf. constructus durch Substantiva; S. 240. 316. 319. 376 f. 445, Z. 2. 456. 570. 589. 610. 632.

Abnorme Bildung oder Ersetzung des Infin. absolutus; S. 185. 306 f. 312. 402 f. 444 f. 468 f. 572, Z. 8 f. 632 f.

S. 167: Participialbildung im Qal; S. 177 f. 403 f. 482 f. 537 f.

S. 167: Participia passiva Qal mit intransitiver Bedeutung; S. 176; auch das ebendasselbst aus 2 Sm. 20, 19 erwähnte אֲמִינִים (treue) findet sich noch Ps. 12, 2; 31, 24 (im Unterschied von אֲמִינִים [Treue] Jes. 26, 2; Spr. 13, 17; 14, 5; 20, 6); בָּטָח, בְּטִיחָה (vertrauend) Jes. 26, 3; Ps. 112, 7 ergänze auf S. 290; ferner S. 308; יָדָרַע (peritus, expertus) 5 M 1, 13. 15; Jes. 53, 3 ergänze auf S. 423; ferner S. 445. 507; שָׂבִי אֵין (getrunken habend, trunken) ergänze Nah. 1, 10 auf S. 610.

S. 169, Z. 7: Consonantisch afformirte Perfectformen der Intransitiva mit *ē*; vgl. S. 612. 614 f.

S. 174: Inf. constr. des intrans. Qal ausnahmsweise mit *a*; vgl. S. 263. (284). 339 f. 358. 366 f.

S. 178: Das fragliche Passivum Qal; S. 215. 293. 309. 319. 334. 431. 585.

S. 185: Inff. abs. Niqtal mit ך; S. 246; vgl. von Verbis

mediae gutturalis noch Ri. 11, 25; S. 284. 306. 450, Z. 7 v. u. 536 (1 Sm. 2, 27; 20, 6. 28; 2 Sm. 1, 6; Hos. 10, 15). 624.

S. 190: Inf. constr. Qittel mit *i* in der ersten Silbe; S. 247. 297.

S. 191: Inf. absolutus Qittel nur viermal mit *o*; S. 616.

S. 191: Participien von Intensivstämmen ohne *q*; S. 194.

268. 270. (aber nicht 292). 319. 347. 349. 389. 408. 454 f.

S. 195: Inf. absol. Hithqattel nach Bö. II. S. 229 nur 4 M 16, 13; Nah. 3, 15; Esra 8, 3.

S. 199: Huthqattel; S. 618.

S. 200 ff.: Seltene Intensivstämmen überhaupt; S. 247 ff.

254. 272 ff. 279 ff. 307. 313. 346 ff. 372. 378 f. 388. 404. 424. 450 ff. 492. 500. 507. 583. 586 ff. 652 ff.

S. 203, Z. 2 v. u.: Nithqattel; S. 409. 591.

S. 207: *א* als Bildungselement des Causativstammes; S. 213. 275. 293; vgl. *א* statt *ת* am Hithqattel S. 247. 350.

*ת* als Bildungselement des Causativstammes; S. 216 f. 471. 557. (569).

Verhältniss des Vocals der 2. Stammsilbe Impf. zur 2. Stammsilbe Pfi.; S. 208. 616.

S. 208: Nichtsyncopirung des *ת* des Causativs; S. 294 f. 352. 425. 437. 585.

S. 210: Indicativ Impf. Hiqtıl ohne *i* zwischen dem 2. u. 3. Stammcons.; vgl. noch *יִקְטֹר* Mi. 3, 4; Hi. 34, 29 (Bö. II. S. 278); ferner S. 275; vgl. noch S. 415, Z. 3 v. u.; S. 506, Z. 8 f.

S. 210: Impf. Hiqtıl ohne Vocal zwischen dem 2. und 3. Stammcons.; S. 251. 258, wo wegen der declarativen Bedeutung „als verkehrt hinstellen“ mit Ges. Thes. s. v.; Bö. II. 278; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 53, Anm. 4 noch *יִקְטֹר* Hi. 9, 20 hinzuzufügen ist; aber nicht mit Bö. a. a. O. allein auch *יִקְטֹר* 2 Chr. 28, 23 wegen des dort stehenden Particips; ferner S. 391.

S. 211: Unerleichterte Imperfectform als Jussiv; S. 308. 442. 467. 626.

Unerleichterte Form im Impf. consec. Hiqtıl; 626 f.

S. 212: Unerleichterte Formen Imperativi Hiqtıl; S. 651.

Inf. constr. Hiqtıl mit *i* in erster Silbe; S. 252. 276. 293. 309. 651.

S. 213: Inf. constr. Hiqtıl ohne *i* zwischen dem 2. und 3.

Stammconsonanten; es kann auch mit Böttcher II. S. 278 und Delitzsch zu Jes. 53, 3 für Jes. 29, 15 ein  $\text{לִּחַר}$  conjiciert werden; S. 234. 252. 309. 315. 426. 430.

Particip Hictil nicht mit י statt ח gebildet; S. 403 f. 504. 509.

Particip Hictil ohne י zwischen dem 2. und 3. Stammcons. So scheint es mir wegen der parallelen Participien am sichersten, dass  $\text{לִּחַר}$  (welcher verbergen lässt) Jes. 53, 3 mit Ges. Thes. s. v.; Bö. II. S. 278 auch von den Punctatoren als Ptc. gemeint ist; ferner S. 252. 416. 642.

S. 214, Z. 5: Inf. abs. Hoqtal; S. 253. 537.

S. 216 über  $\text{לִּחַר}$  vgl. S. 588.

S. 218, Z. 16: Die 2. sg. fem. Pfi. vor Suffixen; vgl. S. 410 f. 412 f.; vgl. noch 2 Sm. 14, 10 auf S. 650.

S. 218, Z. 18: Die 2. plur. Pfi. vor Suffixen; S. 486. 556.

S. 220, Z. 11 f.: Vocalstammauslaut vor Suffix betont; S. 231, Z. 2 v. u.

S. 221, Z. 2:  $\text{י}$  statt  $\text{י}$  am Perfect; S. 297. 509. 621.

S. 221, Z. 4:  $\text{ח}$  statt  $\text{י}$  am Perfect; S. 295. 356; noch 2 Kg. 6, 10.

S. 222, Z. 1 f.: Suffix  $\text{י}$  und  $\text{י}$ ; vgl. S. 543.

S. 222, Z. 7 v. u.: Alte Endung  $\text{י}$  vor Suffix; S. 232. 253. 279, wo Hos. 5, 15 nachzutragen ist; 621.

S. 224: Perfectsuffix am Impf.; vgl. noch S. 231. 253. 310. 394, Z. 1 v. u. 545 f. 574. 621.

S. 225: Unassimilirtes  $\text{י}$  energicum vor Suffix; vgl. S. 232. 253. 310. 359. 492.

S. 227 f.: Vererbungschateph-qames vor Suffix; S. 253. 310.

S. 231: Verbum finitum Niqtal mit Suffix; S. (254). 278.

S. 233: Verbum finitum Hithqattel mit Suffix; S. 316.



## Verzeichniss

einiger bemerkenswerther Formen, bei denen nicht alle Stellen ihres Vorkommens angegeben sind, von denen daher nicht alle Stellen ihres Vorkommens im Stellenregister gefunden werden können.

Uebrigens wird man nach kurzer Benutzung des Buches alle Formen zu finden wissen, weil auch die doppelt und dreifach schwachen Verba ganz consequent in der nämlichen Reihenfolge, in welcher die einfach schwachen Verba aufeinander folgen, angeordnet sind.

אָקָה	318	הָעָה etc.	502	וַיִּנָּח	501 f.
בָּעַר	267	הָעִיחַ etc.	502	וַיִּצָּר	339
בִּרְכָה	231	הָעִיר etc.	351	וַיִּשְׁתַּחֲוֶה	565
נָעַת	316	הָעִיב etc.	429	וַיִּחַלּוּם	499
נָשָׂה, נָשׂ	303	הָעִירָה etc.	431	וַיִּתְּהַר	549
נָשָׂה 304. 310		הָעִירָה etc.	434	נָעַת	316
חָבִי	418	הָרְבוּת	536	וַיִּאָּבֶה etc.	576
חָבַט	308	הָרִיעַ etc.	503	וַיִּבּוֹשׁ etc.	446 f.
חָבַט etc.	463	הָשְׁתַּחֲוָה etc.	565	וַיִּנָּשׁ etc.	302
חֻלְלִים	349	הָחַלְלִי	350	וַיִּדָּד, וַיִּדֹּד	381
חֻלָּה etc.	585	הָחַלְלָה etc.	347	וַיִּדָּל	337 f.
חָטָה, חָטָא	574	וַיִּיגֵר	443	וַיִּדָּם etc.	327
חֻלָּל etc.	437 f.	וַיִּיחַן	549	וַיִּדָּד, וַיִּדֹּד etc.	301
חָץ	574	וַיִּיחַר	549	וַיִּחַל etc.	302
חָלַל etc.	346 f.	וַיִּיחַ	572	וַיִּיחַר	549
חָמוּץ	450	וַיִּיחַ	574	וַיִּיחַ etc. (er-	
חָמַם	364	וַיִּיחַר	272	schreckt sein)	366

יִעַד	418	יָשַׁק etc.	302	נָעַשְׂחָה	551
יָפַד	337 f.	יִשְׁחַוְמִם etc.	350	נָפַץ	344
יָלִינִי etc.	509	יָתַף etc.	302	נָצַב etc.	429
יָלַנִי etc.	509	יָתַפּוּ	338	נָצַח etc.	431
יָתַח etc.	312	יָתַן etc.	302. 10	נָקַחַה	318
יָתַח, בְּנִיחָ etc.	502	יָתַן	309	נָקַל	342
יָנַז etc.	301	כָּלְכַל etc.	455 f.	עִוְנֵן	349
יָסַב etc.	327	לָקַחַה	318	צוּ	589
יָסַד	432	לָתַח	305	קַח etc.	318
יָסַע etc.	316	מָאָדָם	247	קָחַח etc.	318. 20
יָעוּר etc.	499	מָשַׁחַה	290	קָיָם etc.	452 f.
יָעִתַר	244	מָשַׁחִין	518	רָחַצַה	263
יָצוּ	588	נָאָה etc.	312	שָׁאֲלָתָם	260
יָצַק etc.	431	נָאָץ etc.	312	שָׁכַחִינִי	296
יָקַב etc.	327	נָגְרַה	306	שָׁלַחַה	288
יָקַח etc.	318	נָדְדַה etc.	316	שָׁמַעַה	288
יָקַח etc.	319	נָהֵג etc.	312	שָׁמַעַה	290
יָקַל etc.	336	נָחַל etc.	312	שָׁמַעִי	283
יָרָא etc.	560	נָחַם etc.	312	תָּן, תֵּן etc.	303. 10
יָרַף	336	נָטַעַו	316	תָּעַצַר	246
יָרַע (er wird böse sein) etc.	376	נָמַם	342	תָּעַשׂ	554
יָשַׁל	302	נָמַסּוּ	342	תַּח etc.	304. 10

# Register

der wichtigeren unter den citirten Schriftstellen.

1 Mose	Seite	1 Mose	Seite	1 Mose	Seite
1	1 . . . . . 60	3	21 . . . . . 75	9	18 . . . . . 136
	2 . . . 61. 75. 76		22 . . . . . 595		19 . . . . . 344
	3 . . . . . 600	4	1 . . . . . 549		21 . . . 542. 660
	4 . . . . . 560		4 . . . 561. 649		22 . . . . . 14
	5 . . . 61. 83. 122		5 . . . . . 549		23 . . . . . 87
	9 . . . 76. 83. 589		13 . . . . . 46. 631		24 . . . . . 435
	10 . . . . . 122		15 . . . . . 574		25 . . . . . 14
	11 . . . . . 619		16 . . . . . 638		26 . . . . 19. 131
	13 . . . . . 75		23 . . 289. 390. 610		27 . . . . . 542
	14 . . . . . 75		25 . . . . . 96	10	2 ff. . . 10. 14. 18
	18 . . . . . 73		26 . . . . . 375		7 . . . . . 66
	21 . . . . . 76	5	3 . . . . . 601		21 ff. . . 10. 15. 18.
	22 . . . . . 76		5 . . . . . 595		19. 21. 22.
	24 . . . . 76. 641		29 . . . . . 372	11	2 . . . . . 317
	26 . . . . 61. 266	6	3 . . 339. 358. 506		6 . . 215. 325. 375
2	1 . . . . . 75		13 . . . 612. 643		7 . . . . . 325
	4 . . . . . 76		16 . . . . . 61	10	ff. . . 15. 18. 20
	7 . . . 316. 431		18 . . . . . 643		12 . . . . . 595
	9 . . . . . 76		19 . . . . . 602		28 . . . . . 15
	10 . . . . . 640		22 . . . . . 588		31 . . . . . 16
	12 . . . . 73. 119	7	1 . . . . . 648		32 . . . . . 118
	14 . . . . 73. 136		2 . . . . . 136	12	1 ff. . . . . 16
	16 . . . . . 588		3 . . . . . 602		2 . . . . . 600
	19 . . . 431. 651		7 . . . . . 647		3 . . . . 232. 362
	20 . . . . . 76		13 . . . . . 44		4 . . . . . 639
	21 f. . . . . 122		23 . . . . 41. 560 f.		7 . . . . . 87. 562
	23 . . 74. 114. 319	8	1 . . . . . 339		8 . . . . . 572
	25 . . . . . 454		7 . . 406. 638. 640		13 . . . . . 601
3	1 . . . . . 76		10 . . . . . 506	13	5 . . . . . 87
	6 . . . . . 560		12 . . . . . 419		9 . . . . 276. 437
	8 . . . . . 624		13 . . . . . 467		14 . . . . . 631
	10 f. . . . . 76		16 . . . . . 638	14	13 . . . . . 22
	12 f. . . . . 385		17 . . . 118. 641		16 . . . . . 73
	13 . . . 547. 634		18 . . . . . 638		18 . . . . . 641
	15 . . . . 486—89		20 . . . . . 556	15	4 . . . . . 638
	16 . . . . . 537		21 . . . . . 409		5 . . . . . 641
	17 . . 37. 59. 71. 385.	9	3 . . . . . 136		7 . . . . . 305
	392.		14 . . . 372. 562		17 . . . . . 643

1 Mose	Seite	1 Mose	Seite	1 Mose	Seite
<b>16</b> 4 . . . . .	339	<b>22</b> 22 . . . . .	15	<b>30</b> 24 . . . . .	409
5 . . . . .	121	<b>23</b> 6 . . . . .	611	28 . . . . .	302
7 . . . . .	621	9 . . . . .	37. 71	38 71. 416 f.	435.
8 . . . . .	643	<b>24</b> 7 . . . . .	90	645. 649.	
10 . . . . .	537	9 . . . . .	90	39 . . . . .	417 f.
11 . . . . .	404 f. 606	12 . . . . .	76	41 . . . . .	420
14 . . . . .	561	20 . . . . .	554	<b>31</b> 6 . . . . .	289
<b>17</b> 11 . . . . .	344	21 . . . . .	564	10 . . . . .	560
14 . . . . .	351	23 . . . . .	142. 509	11 . . . . .	24
17 . . . . .	84 f. 96	33 . . . . .	119. 435	20 . . . . .	16
18 . . . . .	601	48 . . . . .	540. 603	27 . . . . .	297. 624
19 . . . . .	607	60 . . . . .	600	28 . . . . .	550
24 f. . . . .	492	62 . . . . .	561	30 . . . . .	185
26 f. . . . .	450	63 . . . . .	509	32 . . . . .	138. 296
<b>18</b> 3 . . . . .	121	<b>25</b> 2 . . . . .	18	36 . . . . .	55
6 . . . . .	272	11 . . . . .	561	39 . . . . .	624
9 . . . . .	122	16 . . . . .	136	53 . . . . .	121
12 . . . . .	546	29 . . . . .	517	<b>32</b> 5. 7 . . . . .	397. 643
15 . . . . .	267. 272. 637	30 . . . . .	281	8 . . . . .	549
19 . . . . .	588. 651	31 . . . . .	166	9. 12 . . . . .	644
21 61. 71. 123. 402.		<b>26</b> 11 . . . . .	471	11 . . . . .	63
559. 649.		13 . . . . .	175	12 . . . . .	640
30 . . . . .	549	17 . . . . .	549	14 . . . . .	649
<b>19</b> 2 . . . . .	56. 59. 121	27 . . . . .	643	18 . . . . .	101. 106. 260
9 . . . . .	303	29 70. 297. 317.		20 . . . . .	621
11 . . . . .	574	531.		26 . . . . .	422
14 . . . . .	54. 638	<b>27</b> 4 . . . . .	651	27 . . . . .	297
16 . . . . .	76. 240. 379	10 . . . . .	232	<b>33</b> 1 . . . . .	549
17 . . . . .	308	12 . . . . .	356. 650	4 . . . . .	122
18 . . . . .	121	19 . . . . .	61. 232. 386	11 . . . . .	652
19 224. 230. 235		20 . . . . .	55	12 . . . . .	316
20 . . . . .	601	21 . . . . .	356	14 . . . . .	313
33 . . . . .	122. 231	26 . . . . .	303	<b>34</b> 15 . . . . .	499
34 . . . . .	648	28 . . . . .	302	16 . . . . .	90. 300
35 . . . . .	231	29 119. 565. 598		19 . . . . .	397
36 . . . . .	549	30 . . . . .	640	21 . . . . .	136
<b>20</b> 1 . . . . .	443	31 . . . . .	232. 442	22 . . . . .	450
3 . . . . .	59	33 . . . . .	385	22 f. . . . .	499
6 . . . . .	623	38 . . . . .	72. 136	<b>35</b> 1 . . . . .	562
7 . . . . .	602	40 . . . . .	118	2 . . . . .	271
8 . . . . .	638	41 . . . . .	237	7 . . . . .	121
9 . . . . .	649	42 . . . . .	253	16 . . . . .	542
13 . . . . .	121	43 . . . . .	61	<b>36</b> 7 . . . . .	631
16 . . . . .	291. 423	<b>28</b> 2. 5—7 . . . . .	90. 113	12 . . . . .	18
<b>21</b> 6 . . . . .	261	4 . . . . .	302. 412	23. 40 . . . . .	90
8 . . . . .	183	6 . . . . .	233	<b>37</b> 10 . . . . .	649
12 . . . . .	376	12 . . . . .	429	12 . . . . .	122
14 . . . . .	561	17 . . . . .	638. 640	20 . . . . .	40. 237. 365
16 . . . . .	565	<b>29</b> 3 . . . . .	71. 321	38 9 . . . . .	59
17 . . . . .	638	6 . . . . .	649	14 . . . . .	556
21 . . . . .	18	10 . . . . .	542	17 . . . . .	297
23 . . . . .	440	13 . . . . .	62	<b>39</b> 10 . . . . .	123
29 . . . . .	136	21 . . . . .	418. 645	14. 17 . . . . .	267
<b>22</b> 1 . . . . .	573	25 . . . . .	543	<b>40</b> 10 . . . . .	41. 677
2 . . . . .	556	26 . . . . .	552	13 . . . . .	495
13 . . . . .	72	32 . . . . .	224. 394	20 . . . . .	433
14 . . . . .	562	<b>30</b> 15 . . . . .	318	25 . . . . .	194
17 . . . . .	537	18 . . . . .	118. 120	<b>41</b> 8 . . . . .	265

1 Mose	Seite	2 Mose	Seite	2 Mose	Seite
41 33 . . . . .	561	2 16 . . . . .	533	15 12 . . . . .	296
43 . . . . .	213	17 . . . . .	224. 427	13 . . . . .	312
50 . . . . .	644	20 . . . . .	290. 609 f.	15 . . . . .	393
51 . . . . .	572	23 . . . . .	298	16 . . . . .	63. 677 f.
52 . . . . .	543	3 2 . . . . .	389	17 . . . . .	69. 317
42 1 . . . . .	584	5 . . . . .	303	24 . . . . .	509
15 . . . . .	596	14 . . . . .	139	16 2. 7 . . . . .	509
18 . . . . .	602	18 . . . . .	73	13 . . . . .	175
21 . . . . .	372	4 2 . . . . .	55. 142	14 . . . . .	249
25 . . . . .	41	6 . . . . .	651	20 . . . . .	328
28 . . . . .	55	11 . . . . .	510	23 . . . . .	578
38 . . . . .	621	18 . . . . .	73	33 . . . . .	502
43 10 . . . . .	378	19 . . . . .	443	18 4 . . . . .	40
16 . . . . .	282. 651	5 7 . . . . .	409. 487	9 . . . . .	549
18 . . . . .	652	16 . . . . .	622	11 . . . . .	517
21 . . . . .	74. 467	6 3 . . . . .	562	18 . . . . .	550
26 . . . . .	41	10. 29 . . . . .	59	19 . . . . .	420
28 . . . . .	565	28 . . . . .	191	22 . . . . .	629
29 . . . . .	362	7 20 . . . . .	467	23 . . . . .	406
44 2 . . . . .	90	27 . . . . .	268	26 . . . . .	164 f.
3 . . . . .	498	28 . . . . .	643	19 2 . . . . .	73
10 . . . . .	677	8 1 . . . . .	556	4 . . . . .	651
16 . . . . .	196	4 . . . . .	466	9 . . . . .	48
45 1 . . . . .	424	11 . . . . .	73	12. 23 . . . . .	205
4 . . . . .	303	12 . . . . .	574	13 . . . . .	582
17 . . . . .	648	9 2 . . . . .	268	19 . . . . .	245
20 . . . . .	495	3 . . . . .	601	23 . . . . .	500
27 . . . . .	601 f.	18 . . . . .	432	20 5 . . . . .	259
46 3 . . . . .	303. 402	23 . . . . .	415	25 . . . . .	462
29 . . . . .	66. 70	27 . . . . .	73	21 8 . . . . .	231
47 11 . . . . .	410	31 f. . . . .	573	10 . . . . .	90
13 . . . . .	487. 560	10 4 . . . . .	268	19 . . . . .	616
25 . . . . .	602	8 . . . . .	141	22 . . . . .	572
48 9 . . . . .	232. 296. 320	24 . . . . .	430	28. 32 . . . . .	316
11 . . . . .	189. 561	28 . . . . .	409	22 4 . . . . .	275
20 . . . . .	87	11 4 . . . . .	550	27 . . . . .	362
49 6 . . . . .	416	12 15 . . . . .	54	29 . . . . .	310
10 . . . . .	70. 644	25 . . . . .	188	23 1 . . . . .	511
11 . . . . .	188. 661	27 . . . . .	310	2 . . . . .	574
19 . . . . .	356	31 . . . . .	54	3 . . . . .	243
23 . . . . .	172. 334	36 . . . . .	281	12 . . . . .	306
24 . . . . .	59	39 . . . . .	379. 576	16 . . . . .	392
27 . . . . .	172	13 1 . . . . .	59	19 . . . . .	71
50 17 . . . . .	678 f.	8 . . . . .	141	20 . . . . .	229
20 . . . . .	47. 550	17 . . . . .	603	22 . . . . .	517
25 . . . . .	556	21 . . . . .	603	24 . . . . .	259
26 . . . . .	435	14 1 . . . . .	60	31 . . . . .	220. 231
2 Mose		4 . . . . .	62	24 14 . . . . .	146
1 7. 20 . . . . .	243	6 . . . . .	70	25 5 . . . . .	247
10 . . . . .	287. 607 f.	11 . . . . .	642	24 . . . . .	632
16 . . . . .	462. 596	18 . . . . .	231. 677	29 . . . . .	309
17. 19 . . . . .	72. 596. 638	20 . . . . .	501	31 . . . . .	552 f.
2 3 . . . . .	234. 253	24 . . . . .	362	40 . . . . .	570
4 . . . . .	423. 429	15 1. 21 . . . . .	63. 677 f.	26 1 . . . . .	214
7 . . . . .	607	2 . . . . .	492. 604	30. 33 . . . . .	208. 461. 570
9 . . . . .	416. 437	5 . . . . .	343. 533. 546	27 7 . . . . .	631. 652
12 . . . . .	574	8 . . . . .	82	28 14 . . . . .	216
		11. 13 . . . . .	63. 537. 677 f.	40 . . . . .	75

2 Mose	Seite	3 Mose	Seite	3 Mose	Seite
28 41 . . . . .	618	11 7 . . . . .	337 f.	25 53 . . . . .	677
29 1 . . . . .	318	35 . . . . .	309	26 6 . . . . .	208
21 . . . . .	573	43 . . . . .	613	15 . . . . .	360
24. 26 . . . . .	462	44 . . . . .	196	18 . . . . .	432
30 . . . . .	224. 230	12 2 . . . . .	587	21 . . . . .	90
35 . . . . .	131	13 6. 21. 28. 56 .	562	26 . . . . .	229
42 . . . . .	419	10 . . . . .	680	33 . . . . .	279. 531
30 18 . . . . .	263	14 . . . . .	562	34 . . . . .	172. 361. 524
32 . . . . .	432	49 . . . . .	570	35 . . . . .	361
36 . . . . .	371	51 f. . . . .	359	43 . . . . .	361 f.
31 5 . . . . .	617	55 f. . . . .	199. 618	27 10 . . . . .	466
17 . . . . .	306	14 13 . . . . .	136		
32 1 . . . . .	453	43 . . . . .	247. 501. 536	4 Mose	
4 . . . . .	443	44 . . . . .	359	1 18 . . . . .	255. 409
10 . . . . .	502	46 . . . . .	212	47 . . . . .	199
11 . . . . .	548. 641	48 . . . . .	501	2 33 . . . . .	199
25 . . . . .	295	52 . . . . .	187. 624	3 1 . . . . .	191
31 . . . . .	678 f.	56 . . . . .	680	4 . . . . .	272
33 . . . . .	146	15 11 . . . . .	90	16 . . . . .	589
34 . . . . .	603	16 . . . . .	175	27 . . . . .	74
33 3 . . . . .	545	29 . . . . .	90. 649	38 . . . . .	123
4 . . . . .	511	31 . . . . .	308	39 . . . . .	122
16 . . . . .	614	32 . . . . .	612	4 2. 22 . . . . .	47. 48. 74.
18 . . . . .	569	16 1 . . . . .	174		632.
19 . . . . .	607	4 . . . . .	230	19 . . . . .	601
20 . . . . .	224. 558	13 f. . . . .	175	24 . . . . .	632
34 3 . . . . .	562	14 . . . . .	574	5 18 . . . . .	72. 372
6 . . . . .	123	27 . . . . .	641	22 . . . . .	123. 309
7 . . . . .	48	17 11 . . . . .	136	27 . . . . .	261
19 . . . . .	164	18 7 — 17 . . . . .	531	28 . . . . .	74. 572
35 25 f. . . . .	587	9. 11 . . . . .	410	6 5. 13 . . . . .	612
26 . . . . .	131	20 . . . . .	174	10 . . . . .	650
33 . . . . .	617	23 . . . . .	290. 297	25 . . . . .	362. 501
35 . . . . .	616	25 . . . . .	651	7 85 . . . . .	74
36 2 f. . . . .	43. 174	28 622. 643 f. .	650	89 . . . . .	197
39 22 . . . . .	541	19 5 . . . . .	40	8 3 . . . . .	556
40 32 . . . . .	174	20 2 . . . . .	40	7 . . . . .	271. 574
34 . . . . .	612	3 . . . . .	208	13. 15 . . . . .	462
36 . . . . .	554	7 . . . . .	196	9 10 . . . . .	122
		16 . . . . .	290	21 . . . . .	551
3 Mose		22 . . . . .	650	10 2 . . . . .	316
4 14 . . . . .	650	26 . . . . .	211	9 . . . . .	503 f.
23. 28 . . . . .	427. 585 f.	21 1 . . . . .	618	21 . . . . .	74
32 . . . . .	650	4 . . . . .	78. 370	36 355. 491 (bis). 501. 660 f.	
5 9 . . . . .	531	5 . . . . .	159		
15 . . . . .	261	9 . . . . .	369	11 11 . . . . .	606
22 . . . . .	272	10 . . . . .	431	12 . . . . .	631
6 2 . . . . .	589	13 . . . . .	62. 677	16 . . . . .	386
14 . . . . .	214	22 16 . . . . .	634	23 . . . . .	545
20 . . . . .	182	23 . . . . .	531	25 . . . . .	390. 501
21 . . . . .	192	23 17 . . . . .	41	27 . . . . .	634
23 . . . . .	652	22 . . . . .	164. 229	31 . . . . .	442
7 6 . . . . .	38	39 . . . . .	392	12 6 . . . . .	424
30 . . . . .	650	24 10 . . . . .	572	8 . . . . .	637
35 . . . . .	191. 212	25 21 . . . . .	524. 547	11 . . . . .	511
8 11. 30 . . . . .	574	34 . . . . .	73	13 27 . . . . .	55
9 6 . . . . .	562	35 . . . . .	251	30 . . . . .	556
19 . . . . .	680	36 . . . . .	596	14 11 . . . . .	312

4 Mose	Seite	4 Mose	Seite	5 Mose	Seite
14 15 . . . . .	462	24 22 . . . . .	113	5 5 . . . . .	687
23 . . . . .	312	24 . . . . .	18 f.	9 . . . . .	259
27 . . . . .	509	25 4 . . . . .	425	24 . . . . .	73. 288
31 . . . . .	650	14 . . . . .	575	6 7 . . . . .	231
35 . . . . .	338	26 9 . . . . .	574	7 1 . . . . .	59
38 . . . . .	601	62 . . . . .	199	2 . . . . .	362
15 24 . . . . .	551	28 26 . . . . .	78	7 . . . . .	680
31 . . . . .	351	29 4 . . . . .	122	13 . . . . .	87
16 5 . . . . .	425	30 8 . . . . .	263. 372	15 . . . . .	224. 510
13 . . . . .	347. 352. 683	6 . . . . .	90. 658	23 . . . . .	486
14 . . . . .	650	9 . . . . .	658	24 . . . . .	212
24 . . . . .	554	13 f. . . . .	359	8 2. 15. . . . .	71. 416
27 . . . . .	553	31 16 . . . . .	85	3. 16. . . . .	151. 420
17 6 . . . . .	462	18 . . . . .	602	13 . . . . .	532
10 . . . . .	449	32 5 . . . . .	59	9 14 . . . . .	543
13 . . . . .	246	7. 9 . . . . .	658	21 . . . . .	61. 211
23 . . . . .	59	15 . . . . .	63. 268. 502	26 . . . . .	275
28 . . . . .	322 f.	17 . . . . .	507. 650	27 . . . . .	71
18 2 . . . . .	588	30 . . . . .	393	10 3 . . . . .	549
4 . . . . .	588	32 . . . . .	69	6 . . . . .	272
19 12 f. 20 . . . . .	624	35 . . . . .	40	11 . . . . .	316
20 3 . . . . .	284	33 54 . . . . .	313	11 22 . . . . .	174
4 . . . . .	650	34 4 . . . . .	152	12 15 . . . . .	38
5 . . . . .	556	6 f. 9 . . . . .	55	13 8 . . . . .	259
20 . . . . .	638	7 . . . . .	558	18 . . . . .	278
21 1 . . . . .	541	7 f. . . . .	563	14 24 . . . . .	631
5 . . . . .	556	10 . . . . .	597	15 18 . . . . .	297
17 . . . . .	550	11 . . . . .	96. 110	16 13 . . . . .	392
20 . . . . .	181	18 . . . . .	312	17 14 . . . . .	411
27 . . . . .	454	35 5 . . . . .	77	16 . . . . .	536
30 122. 224. 353. . . . .	581.	6 . . . . .	444	19 1 . . . . .	411
33 . . . . .	638	8 . . . . .	680	14 . . . . .	471 f.
35 . . . . .	276	19. 21 . . . . .	297	20 2 . . . . .	231
22 6 104. 364. 375. . . . .	573.	20 . . . . .	253	7 . . . . .	247
11. 17. 104. 329 . . . . .	572	38 . . . . .	192	8 . . . . .	338
23 . . . . .	265	5 Mose		19 . . . . .	316
25 . . . . .	138	1 16 ff. . . . .	540	21 7 . . . . .	152
30 . . . . .	541	27 . . . . .	612	8 . . . . .	203
31 . . . . .	544	44 . . . . .	353	12 . . . . .	650
32 . . . . .	544	2 7 . . . . .	231	22 9 . . . . .	680
33 224. 558. 572. . . . .	602.	13 . . . . .	364	23 20 . . . . .	301
23 3 . . . . .	146	24 . . . . .	54. 316. 542	24 4 . . . . .	199. 618
4. 16 . . . . .	541	33 . . . . .	574	13 . . . . .	231
7 . . . . .	262. 364. 603	35 . . . . .	321	20 . . . . .	267
8 . . . . .	261. 356	3 . . . . .	276	25 2 . . . . .	84 f. 96
13 . . . . .	357. 415	11 . . . . .	661	4 . . . . .	506
15 . . . . .	73. 288	18 . . . . .	588	11 . . . . .	572
19 . . . . .	313	24 . . . . .	137. 372	18 . . . . .	543
24 . . . . .	694	26 . . . . .	409	26 5 . . . . .	17
25 . . . . .	356	4 1 . . . . .	406	12 . . . . .	252
24 5 . . . . .	445	10 . . . . .	640	18 . . . . .	45 <sup>p</sup>
6 . . . . .	525. 572	15 . . . . .	191	19 . . . . .	188
7 . . . . .	99. 634	20 . . . . .	641	27 2 . . . . .	521
17 . . . . .	456 f.	25 . . . . .	275	6 . . . . .	556
19 . . . . .	541	32 . . . . .	601	8 . . . . .	267
		35 . . . . .	570	17 . . . . .	471 f.
		36 . . . . .	567	28 8 . . . . .	588
				21 . . . . .	210

5 Mose	Seite	Josua	Seite	Richter	Seite
28 22. 27 f. 35 .	574	4 3 . . . . .	468	4 18 . . . . .	144
24. 45. 51 .	231	24 . . . . .	637	19 . . . . .	612
27 . . . 121.	614	5 2 . . . . .	329	20 . . . 218.	260
30 . . . 121.	171	8 . . . . .	602	21 . . . . .	495
37 . . . . .	315	15 . . . . .	303	5 1 . . . . .	511
42 . . . . .	408	6 17 . 611. 624 f.		4 . . . . .	278
48 . . . . .	212	25 . . . 602.	624	5 . . . . .	343
52 . . . . .	351	7 7 . . . . .	250	7 53. 151.	243.
55 . . . . .	276	8 . . . . .	985	440.	
56 . . . . .	430	9 . . . . .	531	11 . . . . .	347
59 . . . . .	619	10. 13 . . . . .	443	12 . 73. 444.	534
63 . . . . .	316	23 . . . . .	430	13 . 303. 399.	542
66 . . . . .	539	8 8 . . . . .	229	15 . . . . .	71
29 28 . . . . .	122	22 . . . . .	276	23 . . . . .	364
30 9 . . . . .	510	24 . . . . .	62	26 . . . . .	287
16 . . . . .	601	9 4 . . . 347.	452	28 . 397. 428.	453
20 . . . . .	174	12 . . . . .	452	29 . . . . .	547
31 3 . . . . .	411	20 . . . . .	602	6 8 . . . . .	641
29 . . . . .	611	24 . . . 531.	537	9 . . . 190.	308
32 6 . . . 54.	543	29 . . . . .	534	18 . . . . .	442
7 . . . . .	310	10 10 . . . . .	363	19 . . . . .	306
8 . . . . .	315	17 . . . . .	624	26 . . . . .	556
10 . 310. 359.	505	24 . 141. 151.	414	28 . . . 194.	557
13 . . . . .	437	33 . . . . .	276	38 . . . . .	328
17 . . . . .	121	11 8 . . . . .	276	7 6 f. . . . .	347.
18 . . . . 593 f.		14 . . . . .	212	16 . . . . .	549
21 . . . . .	121	12 20 . . . . .	120	8 1 . . . 611 (bis)	
22 . . . . .	406	14 7 . . . . .	467	7 . . . . .	506
26 . . . . 567 f.		8 . . . . .	526	11 . . . . .	176 f.
35 . . . . 190 f.		15 4 . . . . .	152	19 . . . . .	602
36 . . . 313. 387		19 . . . . .	543	9 6 . . . . .	429
37 . . . 525. 547		38 . . . . .	100	8 . . . . .	163
39 . . . . .	602	56 . . . . .	100	9. 11. 13 . 240—42	
50 . . . . .	447	16 9 . . . . .	214 f.	9. 11. 13 .	501
33 2 59. 131. 425.		17 15. 18 . . . . .	616	10 . . . . .	166
576.		18 5 . . . . .	254	12 . . . . .	166
6 . . . . .	601	11 . . . . .	638	22 . . . 328.	352
16 . . . . 646 f.		12 ff. . . . .	152	28 . . . . .	142
17 . . . . .	71	19 51 . . . . .	123	29 . . . . .	638
21 . . . . .	577	22 5 . . . . .	174	34 . . . . .	390
23 . . . . .	406	9 . . . . .	393	35 . . . . .	636
34 9 . . . . .	551	17 . . . . .	271	43 . . . . .	549
Josua		25 . . . . .	639	48 . . . . .	146
1 6 f. . . . .	244	23 5 . . . . .	253	59 . . . . .	352
13 . . . . .	502	24 6 . . . . .	641	11 25 . . . . .	683
18 . . . . .	225	8 . . . . .	651	37 . . . . .	543
2 4 . . . . .	224	10 . . . 191.	308	12 3 . . . . .	435 f.
6 . . . . .	556	14 . . . 120. 639		13 5. 7 . . . .	404 f.
13 . . . . .	602	Richter		6 . . . . .	260
16 . . . 444. 624		1 14 . . . . .	62	8 . . . 408. 433 f.	
17 . . . . .	135	24 . . . . .	569	15 . . . . .	40
17. 20 . . . . .	410	2 15 . . . . .	539	21 . . . . .	562
18 . . . . .	412	17 . . . . .	283	25 . . . . 70. 278	
22 . . . . .	212	3 24 . . . . .	354	14 15 . . . . .	101. 412
3 9 . . . . 302 f.		25 . . . . .	447	20 . . . . .	563
13 . . . . .	501	26 . . . . .	379	15 1 . . . . .	645
17 . . . . .	468	4 4 . . . . .	201	2 . . . . .	612
				13 . . . 237.	300



Richter	Seite	1 Samuells	Seite	1 Samuells	Seite
16 8 . . . . .	253	4 19 ff. . . . .	319. 402	18 4 . . . . .	195
10. 13. 15 . . . . .	352	5 9. 12 . . . . .	121	6 . . . . .	511
11 . . . . .	551	6 5 . . . . .	121	7 . . . . .	72
13 . . . . .	237	8 . . . . .	461	12 . . . . .	638
16 . . . . . 72.	253	10 . . . . .	611	25 . . . . .	40
26 . . . . . 360.	502	12 . . . . . 435.	561	29 409. 487. 639 f.	
28 . . . . .	68	7 2 . . . . .	603	30 . . . . .	406
30 . . . . .	40	14 . . . . . 441 f.		19 2 . . . . .	624
17 2 . . . . .	124	8 19 . . . . .	59	11 . . . . .	471
18 7 . . . . .	623	9 6 . . . . .	73	17 . . . . .	544
11 . . . . .	393	20 . . . . .	510	24 . . . . .	172
19 . . . . .	54	24 . . . . .	141	20 6. 28 . . . . .	683
23 . . . . .	353	10 5 . . . . .	677	21 . . . . .	648
29 . . . . .	434	6 . . . . .	634	22 . . . . . 70.	297
19 5 . . . . . 84 f. 95.	261	7 . . . . .	645	36 . . . . .	443
8 . . . . .	378	8 . . . . .	420	40 . . . . .	651
11 . . . . .	300. 399	10 . . . . .	634	21 3 . . . . .	424
13 . . . . . 415.	508	13 . . . . .	634	14 . . . . . 545 f. 594 f.	
17 . . . . .	298	14 . . . . .	560	22 2 . . . . .	632
20 . . . . .	509	18 . . . . .	308	23 1 . . . . .	74
22 . . . . .	196	23 . . . . .	282	24 11 . . . . . 71. 108 (bis).	
25 . . . . .	641	11 3 . . . . .	543	109. 253. 495.	
30 . . . . .	562	12 3 . . . . .	549	15 . . . . .	47
20 6 . . . . .	682	13 . . . . .	260	19 . . . . .	124
13 . . . . .	120	24 . . . . . 120.	639	25 7 . . . . .	207. 233
15. 17 . . . . .	198	13 8 . . . . .	419 f.	3 . . . . .	643
31 f. . . . .	309	10 . . . . . 100.	233	14 . . . . .	517
33 . . . . .	505	11 . . . . .	344	18 . . . . .	539. 551
37 . . . . .	507	21 . . . . .	99	22 . . . . .	518
38 . . . . .	542	14 19 . . . . .	438	29 . . . . .	229
39 . . . . .	306	22 . . . . .	210	32 . . . . .	218
43 . . . . . 205 f.	233	24 . . . . .	578 f.	33 . . . . .	611
21 1 . . . . .	665	27 . . . . .	498	34 . . . . .	647 f.
9 . . . . .	198	28. 31 . . . . .	495	35 . . . . .	649
21 . . . . .	507	32 . . . . .	517 f.	26 10 . . . . .	310
22 . . . . .	509	36 . . . . .	326. 467	19 . . . . .	502
		38 . . . . .	302 f.	27 1 . . . . .	182. 419
1 Samuells		15 1 101. 108 f.	297	28 5 . . . . .	638
1 6 . . . . .	234. 281	3 . . . . .	462	8 74. 166. 174.	
8 . . . . .	144	5 . . . . .	390	556.	
9 . . . . .	537	6 . . . . .	54. 382	9 . . . . .	407
14 . . . . .	197	9 . . . . .	346. 538 f.	10 . . . . .	69. 545
20 . . . . .	260	16 . . . . .	543	11 . . . . .	556
28 . . . . .	281	17 . . . . .	296	12 . . . . .	543
2 1 . . . . .	40	19 . . . . .	517 f.	15 . . . . .	608
5 . . . . .	53. 243	23 . . . . .	213. 234	24 . . . . .	576
6 . . . . .	471. 602	16 6 . . . . .	62	29 3 . . . . .	310
9 . . . . .	344	11. 19 . . . . .	288	31 2 . . . . .	210
10 . . . . .	366. 509	14 . . . . .	278		
19 . . . . .	556	17 . . . . .	650	2 Samuells	
26 . . . . .	175	23 . . . . .	439	1 6 . . . . .	683
27 . . . . .	683	17 9 . . . . .	543	8 . . . . .	384. 386
3 8 . . . . .	409	20 . . . . .	503 f.	10 . . . . .	310. 492
11 . . . . .	337	25 . . . . .	258	16 . . . . .	453
13 . . . . .	347. 562	35 . . . . .	251. 495	26 . . . . .	611. 614
21 . . . . .	562	42 . . . . .	560	2 32 . . . . .	499
4 5 . . . . .	499	47 . . . . .	425	3 1 . . . . .	245
11. 17. 22 . . . . .	319	18 1 . . . . .	394	7 . . . . .	643

2 Samuelis	Seite	2 Samuelis	Seite	1 Könige	Seite
<b>3</b> 8 . . . . .	619	<b>17</b> 3 . . . . .	464	<b>7</b> 6 . . . . .	95
11 . . . . .	640	8 . . . . .	509	15 . . . . .	443
13 . . . . .	651 f.	10 . . . . .	346	16 . . . . .	431
25 . . . . .	555. 639	12 . . . . .	501. 643	50 . . . . .	72
<b>5</b> 2 . . . . .	642. 652	13 . . . . .	634	<b>8</b> 18 . . . . .	462
12 . . . . .	634	16 . . . . .	508	31 . . . . .	379
<b>6</b> 1 . . . . .	382. 487	23 . . . . .	387	33 . . . . .	585
6 . . . . .	286	25 . . . . .	40	43 . . . . .	640
9 . . . . .	639	<b>18</b> 20 . . . . .	120	44 . . . . .	527
14. 16 . . . . .	350	<b>19</b> 6 . . . . .	463	48 . . . . .	151
20 . . . . .	536	10 . . . . .	506	<b>9</b> 9 . . . . .	565
22 . . . . .	342	14 . . . . .	385	11 . . . . .	634
<b>7</b> 12 . . . . .	461	15 . . . . .	574	27 . . . . .	103
14 . . . . .	599	20 . . . . .	122	<b>10</b> 22 . . . . .	632
18 . . . . .	141 f. 650	25 . . . . .	188	<b>11</b> 4 . . . . .	573
29 . . . . .	420	38 . . . . .	103	16 . . . . .	212
<b>8</b> 3 . . . . .	120	43 387. 632 f. 634		22 . . . . .	59
4 . . . . .	410	<b>20</b> 5 . . . . .	997	26 . . . . .	104
10 . . . . .	233	9 . . . . .	304. 393	<b>12</b> 6 . . . . .	419
<b>10</b> 11 . . . . .	599	11 . . . . .	146	10 . . . . .	103 f.
<b>11</b> 15 . . . . .	572	13 . . . . .	584 f.	12 . . . . .	647
24 . . . . .	585	18 f. . . . .	176 f. 682	<b>13</b> 7 . . . . .	262. 648
<b>12</b> 1. 4 . . . . .	445	<b>21</b> 2 . . . . .	617	12 . . . . .	145
10. 14 . . . . .	543. 312	6 . . . . .	427	<b>14</b> 2 . . . . .	124. 528
15 . . . . .	387	9 . . . . .	471	3 . . . . .	318. 643
28 . . . . .	228	10 . . . . .	501	12 . . . . .	649
<b>13</b> 5 f. . . . .	555	12 . . . . .	539. 544	16 . . . . .	627
12 . . . . .	531	15 . . . . .	495	21 . . . . .	73
17 . . . . .	312	21 . . . . .	190. 247	<b>15</b> 29 . . . . .	212
28 . . . . .	462	<b>22</b> 1 . . . . .	191. 309	<b>16</b> 2 . . . . .	627
32 . . . . .	510	8 . . . . .	272	25 . . . . .	379 f.
33 . . . . .	120	26 f. . . . .	348	<b>17</b> 11 . . . . .	318
<b>14</b> 2 . . . . .	528. 600	27 . . . . .	197	12 . . . . .	643
3 . . . . .	643	40 f. . . . .	300. 304. 387 f.	13 . . . . .	641
6 . . . . .	572. 574	43 . . . . .	359 f.	14 . . . . .	305. 532
7 . . . . .	510	<b>23</b> 1 . . . . .	475	15 . . . . .	127
10 650. 680. 684		6 . . . . .	381	<b>18</b> 1 . . . . .	562
11 . . . . .	537	15 . . . . .	597	4. 13 . . . . .	626
13 . . . . .	316	<b>24</b> 1 . . . . .	550	10 . . . . .	621
14 . . . . .	316	16 . . . . .	543	12 . . . . .	643
15 . . . . .	640	22 . . . . .	556	27 . . . . .	352. 434
19 . . . . .	276. 543			34 . . . . .	431
30 . . . . .	431	<b>1 Könige</b>		38 . . . . .	268
32 . . . . .	495	<b>1</b> 1 . . . . .	365	43 . . . . .	443
<b>15</b> 2 . . . . .	145	5 . . . . .	634	44 . . . . .	62. 239. 677
5 . . . . .	105	14 . . . . .	616	<b>19</b> 10. 14 . . . . .	616
8 197. 468. 495		47 . . . . .	437	20 . . . . .	301 f.
14 . . . . .	317	<b>2</b> 15 . . . . .	420	<b>20</b> 14 . . . . .	70
20 . . . . .	490	20 . . . . .	466	15 . . . . .	70
21 . . . . .	120	24 224. 414. 495		24 . . . . .	467
28 . . . . .	379	42 . . . . .	501	27 . . . . .	199. 457
31 . . . . .	503	<b>3</b> 14 . . . . .	40	33 . . . . .	251
33 . . . . .	599	15 . . . . .	434	35. 37 . . . . .	574
34 . . . . .	352	<b>4</b> 4 . . . . .	267	<b>21</b> 8 . . . . .	120
37 . . . . .	444	10 . . . . .	661	20 . . . . .	72. 680
<b>16</b> 14 . . . . .	306	<b>5</b> 17 . . . . .	608	21 . . . . .	652
21 . . . . .	648	23 . . . . .	59	22 . . . . .	627
23 . . . . .	120	<b>6</b> 19 . . . . .	305	25 . . . . .	460

1 Könige	Seite	2 Könige	Seite	Jesaja	Seite
21 29 . . . . .	650	10 11 . . . . .	276	1 8 . . . . .	677
22 12. 15 . . . .	282	17 . . . . .	212	14 . . . . .	47. 562. 631
25 . . . . .	624	19 . . . . .	98	15 . . . . .	233. 612
34 . . . . .	558	27 . . . . .	121	16 . . . . .	345. 534
35 . . . . .	253. 431	30 . . . . .	462	18 . . . . .	423
49 . . . . .	152	11 4 . . . . .	569	24 . . . . .	313
		12 . . . . .	641	2 2 . . . . .	632
		15 f. . . . .	471	9 . . . . .	377
2 Könige		12 3 . . . . .	585	10 . . . . .	648
1 2 . . . . .	549	9 . . . . .	318. 499	19 . . . . .	643
13 f. . . . .	406	10 . . . . .	652	3 3 . . . . .	632
2 1. 11 . . . . .	262	13 6 . . . . .	627	9 . . . . .	470
3 ff. . . . .	556	17. 19 . . . .	537. 582.	15 . . . . .	55
10 . . . . .	319		585.	16 . . . . .	539. 572
11 . . . . .	680	14 7 . . . . .	100	26 . . . . .	572
12 . . . . .	267	8. 11 . . . . .	564	5 2 . . . . .	187. 589
17 . . . . .	447	13 . . . . .	197	7 . . . . .	589
21 . . . . .	617	22 . . . . .	174	15 . . . . .	377
22 . . . . .	614	15 10 . . . . .	103	19 . . . . .	507. 645
3 3 . . . . .	175	16 . . . . .	574	29 f. . . . .	310
8 . . . . .	145	29 . . . . .	544	30 . . . . .	305
18 . . . . .	342	16 4 . . . . .	283	6 6 . . . . .	495
19 . . . . .	359	7 . . . . .	445	7 . . . . .	317
25 . . . . .	276	17 4 . . . . .	253	8 . . . . .	296
4 4 . . . . .	643	6 . . . . .	542	10 . . . . .	380
5 . . . . .	431	9 . . . . .	554	11 . . . . .	558. 562
8 . . . . .	441	11 . . . . .	523	13 . . . . .	190
16. 23 . . . . .	124	13 . . . . .	501	7 2 . . . . .	501
19 . . . . .	631	15 . . . . .	130	4 . . . . .	184
23 . . . . .	151	21 . . . . .	574	8 . . . . .	366
24 . . . . .	312	28 . . . . .	638	11 . . . . .	107. 262
27 . . . . .	543	38 . . . . .	53. 155	13 . . . . .	570
35 . . . . .	349	18 26 ff. . . .	18	14 . . . . .	611
40 f. . . . .	431	27 . . . . .	121	8 1. 3 . . . .	268 f.
5 1 . . . . .	632	29 . . . . .	635	8 . . . . .	575
18 . . . . .	120. 565 f.	32 . . . . .	471 f.	9 . . . . .	366
21 . . . . .	560	19 10 . . . . .	635	11 245. 432. 474.	
6 10 . . . . .	670	16 . . . . .	73. 574	544 f.	
25 . . . . .	121	25 . . . . .	570	19 . . . . .	72. 557
29 . . . . .	626	28 . . . . .	493	23 . . . . .	351
32 f. . . . .	488. 680	31 . . . . .	120	9 6 . . . . .	39. 278
7 8 . . . . .	206. 680	20 3 . . . . .	678 f.	16 . . . . .	380
9 . . . . .	645	10 . . . . .	342	17 . . . . .	431
12 . . . . .	624	21 6 . . . . .	312	19 . . . . .	172. 283
18 . . . . .	262	11 f. . . . .	627. 338	10 1. 9 . . . .	72. 62. 677
8 1 . . . . .	124	22 13 . . . . .	136	13 . . . . .	505. 528
2 . . . . .	443	19 . . . . .	339	16 . . . . .	406
6 . . . . .	467	23 5 . . . . .	72	18 . . . . .	631
10 . . . . .	602	6 . . . . .	352	19 . . . . .	71
11 . . . . .	447	8 . . . . .	488	24 . . . . .	574
13 . . . . .	567	15 . . . . .	351	28 . . . . .	205
19 . . . . .	85	24 10 . . . . .	152	33 . . . . .	287
21 . . . . .	332	25 29 . . . . .	524	34 . . . . .	90. 107
9 2 . . . . .	650			11 8 . . . . .	378
11 . . . . .	680			12 . . . . .	317
17 . . . . .	73	Jesaja		13 . . . . .	323
33 . . . . .	572	1 4 . . . . .	447. 471. 624	14 . . . . .	677
37 . . . . .	524. 599	5 . . . . .	106. 143. 575	15 . . . . .	96. 110
10 4 . . . . .	638	6 . . . . .	333 f. 585		

Jesaja	Seite	Jesaja	Seite	Jesaja	Seite
12 5 . . . . .	427	24 7 . . . . .	298	33 23 . . . . .	85
13 12 . . . . .	409	9 . . . . .	336	24 . . . . .	632
14 . . . . .	317	19 40. 376 f. 378.		34 4 . . . . .	342
16 . . . . .	121	459.		5 . . . . .	187. 589
17 . . . . .	243	25 1 . . . . .	492	6 . . . . .	199
18 . . . . .	189	6 . . . . .	563	7 . . . . .	589
19 . . . . .	240	7 . . . . .	445	11 . . . . .	62. 411
20 . . . . .	396	9 . . . . .	141	35 1 . . . . .	510
14 1 . . . . .	587	10 . . . . .	506	4 . . . . .	428
2 . . . . .	316	11 . . . . .	561	36 8 . . . . .	247
11 . . . . .	432	26 2 f. . . . .	682	11 . . . . .	17
14 . . . . .	531	10 . . . . .	375. 453	14 . . . . .	635
18 . . . . .	677	11 . . . . .	533. 548	18 . . . . .	471 f.
23 . . . . .	652 f.	16 151. 431. 440		37 10 . . . . .	635
30 . . . . .	462	20 . . . . .	623	17 . . . . .	73
31 . . . . .	473	27 3 . . . . .	310	26 . . . . .	570. 650
15 2 f. . . . .	437	4 . . . . .	284. 431	29 . . . . .	493
5 . . . . .	500	8 . . . . .	585. 655 ff.	38 3 . . . . .	678 f.
16 4 . . . . .	598	11 183. 287. 362		5 . . . . .	403
7 . . . . .	437	28 9 . . . . .	183. 287	12 . . . . .	316
8 . . . . .	376. 525	12 . . . . .	151. 576	14 . . . . .	99 108. 350
9 . . . . .	533. 589 f.	16 403. 432. 507 f.		15 . . . . .	587
17 10 . . . . .	316	17 . . . . .	604	16 . . . . .	602
11 317. 457. 551		22 . . . . .	243	40 4 . . . . .	632
12 f. 533. 549 f.		27 . . . . .	355	7 . . . . .	301
562.		28 . . . . .	444	12 . . . . .	96. 455
18 2. 7 . . . . .	194. 526 f.	29 1 . . . . .	301. 534	18 . . . . .	532
3 . . . . .	47. 631	4 . . . . .	350. 377	20 . . . . .	680
4 . . . . .	161	9 . . . . .	376. 379	24 201. 293. 316	
5 . . . . .	41. 519	14 . . . . .	403	25 533. 546. 591	
6 . . . . .	520 f.	15 . . . . .	684	28. 30 f. 418. 422.	
7 . . . . .	410	21 . . . . .	446	589.	
19 3 . . . . .	343	22 . . . . .	438. 447	41 2 . . . . .	542
5 . . . . .	306	30 1 . . . . .	534	5 . . . . .	533. 577 f.
6 53. 170. 293.		2 . . . . .	444. 550	10 . . . . .	978. 564 f.
333.		5 . . . . .	131. 463 f.	11 . . . . .	552
13 . . . . .	632	8 228. 364. 648		17 . . . . .	53. 300
14 . . . . .	562	12 . . . . .	109. 278	23 377 f. 467. 532.	
18 . . . . .	17	18 . . . . .	279. 387	565.	
21 2 . . . . .	123. 444	19 278. 362. 543		25 . . . . .	500. 576
3 . . . . .	599	21 . . . . .	276. 438	28 . . . . .	467. 560
10 . . . . .	40	28 . . . . .	470. 548	42 4 . . . . .	325
12 532. 534. 559.		33 . . . . .	127	6 . . . . .	466
561. 576. 578.		31 3 . . . . .	533	11 . . . . .	439
14 . . . . .	525. 578	5 . . . . .	212	14 . . . . .	341
22 4 . . . . .	947	32 3 . . . . .	171. 559	20 . . . . .	536. 561
5 . . . . .	456	7 . . . . .	256	22 380. 467. 627	
10 . . . . .	301	9 . . . . .	289. 390	43 2 . . . . .	587
13 . . . . .	536	11 163. 174. 363		8 . . . . .	641 f.
17 . . . . .	456	33 1 322. 355. 380.		9 . . . . .	184 f. 588
18 . . . . .	101	571. 574 f.		23 . . . . .	650
20 . . . . .	607	3 . . . . .	344	24 . . . . .	591
24 . . . . .	544	7 . . . . .	533	44 8 . . . . .	559
23 12 . . . . .	72. 680	9 . . . . .	170	9 . . . . .	122
13 . . . . .	15	10 . . . . .	454	12 . . . . .	431
15 . . . . .	291	11 . . . . .	549	13 . . . . .	102. 279
24 2 46. 587 f. 632		12 . . . . .	53. 431	14 . . . . .	157
3 . . . . .	345 f.	19 . . . . .	419	15 . . . . .	131

Jesaja	Seite	Jesaja	Seite	Jesaja	Seite
<b>44</b> 18 . . . . .	439	<b>55</b> 5 . . . . .	278	<b>66</b> 9 . . . . .	214
21 . . . . .	572	10 . . . . .	591	12 . . . . .	378. 632
22 . . . . .	45. 606	12 . . . . .	627	13 . . . . .	313. 315
27 . . . . .	244	<b>56</b> 3 . . . . .	224. 234		
28 . . . . .	432	8 . . . . .	317	<b>Jeremia</b>	
<b>45</b> 1 . . . . .	339	9 . . . . .	534. 578	1 5 . . . . .	431. 490
2 . . . . .	437. vgl. 641	10 . . . . .	710	2 2 . . . . .	607
10 . . . . .	681	12 318. 534. 578.		11 . . . . .	457 f.
13 . . . . .	500	608.		12 . . . . .	244
14 . . . . .	73	<b>57</b> 5 . . . . .	371	15 . . . . .	152
24 . . . . .	552	6 . . . . .	69	20 . . . . .	151. 307
<b>46</b> 1 . . . . .	290	8 162. 528. 547		21 . . . . .	445
5 533. 546. 592		11 . . . . .	557	24 . . . . .	621
6 . . . . .	471	13 . . . . .	278	27 . . . . .	410
7 . . . . .	630	17 . . . . .	454	32 . . . . .	296
8 . . . . .	47	18 . . . . .	603	36 . . . . .	387
<b>47</b> 1 . . . . .	573	20 . . . . .	213	<b>3</b> 2 . . . . .	121. 192
2 . . . . .	240	<b>58</b> 2 . . . . .	174. 243	4 . . . . .	605
3 . . . . .	541	3 . . . . .	301	5 . . . . .	301. 407
10 . . . . .	492	5 . . . . .	432	6 . . . . .	540
12 . . . . .	138	9 . . . . .	284	12 . . . . .	443. 607
14 . . . . .	366 f.	12 . . . . .	618	17 . . . . .	589
<b>48</b> 8 172. 187. 618		<b>59</b> 3 . . . . .	265	22 . . . . .	71. 576
11 . . . . .	369	10 . . . . .	347	25 . . . . .	677
12 . . . . .	618	12 . . . . .	427	<b>4</b> 2 . . . . .	232
<b>49</b> 1 . . . . .	543	13 . . . . .	472 f. 555	3 . . . . .	519
2 . . . . .	624	14 . . . . .	471 f.	7 . . . . .	571
7 . . . . .	267	17 . . . . .	549. 680	10 . . . . .	634. 636
8 . . . . .	431	19 . . . . .	631	11 . . . . .	45. 353
14 . . . . .	296	<b>60</b> 1 . . . . .	498	19 . . . . .	507
19 . . . . .	337	4 . . . . .	246	20 . . . . .	347
21 . . . . .	176. 445	5 160. 558. 638		24 . . . . .	350
<b>50</b> 5 . . . . .	472	7. 10 . . . . .	232	30 124. 547. 583	
<b>51</b> 9 . . . . .	444	8 . . . . .	449	31 430. 507. 517	
13 . . . . .	187	9 . . . . .	218. 278	<b>5</b> 5 . . . . .	73
16 . . . . .	432	11 . . . . .	187. 193	6 . . . . .	356
19 . . . . .	316	14 . . . . .	312. 376	7 . . . . .	145. 282
20 . . . . .	680	18 . . . . .	606	13 . . . . .	190 f.
23 . . . . .	584	<b>61</b> 3 . . . . .	618	22 . . . . .	253. 272
<b>52</b> 1 . . . . .	444	6 . . . . .	409. 457 f.	26 . . . . .	339
2 . . . . .	313	10 . . . . .	547	<b>6</b> 2 . . . . .	604. 680
5 . . . . .	313. 437	<b>62</b> 1 . . . . .	548	4 . . . . .	71
7 . . . . .	603	2 . . . . .	310. 618	6 . . . . .	214
11 . . . . .	345	9 . . . . .	201. 388	7 . . . . .	469 f. 487
14 . . . . .	277	11 . . . . .	48	8 . . . . .	422
15 . . . . .	574	<b>63</b> 3 . . . . .	275. 571 f.	11 . . . . .	612
<b>53</b> 2 . . . . .	237	9 . . . . .	240. 634	16 . . . . .	145
3 . . . . .	682. 684	16 . . . . .	224. 310	29 . . . . .	368
5 . . . . .	586	19 . . . . .	343	<b>7</b> 18 . . . . .	309
7 . . . . .	410	<b>64</b> 2 . . . . .	343	21 . . . . .	534
8 . . . . .	131. 509	5 . . . . .	381	<b>8</b> 5 316. 492. 623	
10 . . . . .	526. 556	6 . . . . .	490	6. 10 . . . . .	661
<b>54</b> 6 . . . . .	218. 621	<b>65</b> 1 . . . . .	618	7 . . . . .	649
11 . . . . .	313	11 . . . . .	680	9 . . . . .	143
12 . . . . .	63. 677	14 . . . . .	437	11 . . . . .	617
14 . . . . .	454	19 . . . . .	506	13 . . . . .	445
16 . . . . .	430	20 . . . . .	624	14 . . . . .	327. 359
17 . . . . .	431	23 . . . . .	422	21 . . . . .	214

Jeremia	Seite	Jeremia	Seite	Jeremia	Seite
<b>9</b> 2 . . . . .	205. 210	<b>23</b> 6 . . . . .	621	<b>38</b> 1 . . . . .	407
4 . . . . .	352. 599	12 . . . . .	377	4 . . . . .	538
16 . . . . .	645	13 . . . . .	634	9 . . . . .	138
17 . . . . .	268. 630	17 . . . . .	312	10 . . . . .	556
19 . . . . .	289	29 . . . . .	48	16 . . . . .	120
25 . . . . .	40	37 . . . . .	543	17 . . . . .	601
<b>10</b> 4 . . . . .	583	39 . . . . .	48	21 . . . . .	266
5 . . . . .	151. 632	<b>25</b> 8 . . . . .	213	22 . . . . .	471 f.
7 . . . . .	604	12 . . . . .	45. 611 f.	<b>39</b> 12 . . . . .	120
13 . . . . .	643	13 . . . . .	650	14 . . . . .	229. 642
17 . . . . .	386	16 . . . . .	272	16 . . . . .	652
18 . . . . .	352	27 . . . . .	589. 648 f.	17 . . . . .	178
19 . . . . .	551	29 . . . . .	536. 572	<b>40</b> 5 . . . . .	443
20 . . . . .	343	34 . . . . .	471	7 . . . . .	204
23 . . . . .	468	<b>26</b> 6 . . . . .	135	8 . . . . .	496
25 . . . . .	355	9 . . . . .	632	15 . . . . .	574
<b>11</b> 5 . . . . .	549	18 . . . . .	120	16 . . . . .	531
20 . . . . .	321	19 . . . . .	495	<b>41</b> 10 . . . . .	541
<b>12</b> 1 . . . . .	283	21 . . . . .	638	<b>42</b> 2 . . . . .	536 f.
2 . . . . .	201 f.	<b>27</b> 18 . . . . .	645	6 . . . . .	129
5 . . . . .	557	22 . . . . .	652	10 . . . . .	300. 402 f.
9 . . . . .	534. 579	<b>29</b> 8 . . . . .	252. 635	11 . . . . .	636
<b>13</b> 16 . . . . .	511	14 . . . . .	614	<b>43</b> 3 . . . . .	471
19 . . . . .	524	17 . . . . .	270	12 . . . . .	547
21 . . . . .	393	23 . . . . .	312	<b>44</b> 17 ff. . . . .	309
25 . . . . .	282	<b>30</b> 10 . . . . .	274	18 . . . . .	322
<b>15</b> 6 . . . . .	574	11 . . . . .	572	21 . . . . .	190
15 . . . . .	631	15 . . . . .	261	25 . . . . .	465. 468
<b>16</b> 13 . . . . .	462	16 . . . . .	358	<b>46</b> 3 . . . . .	303
16 . . . . .	506	<b>31</b> 3 . . . . .	235. 547	5 . . . . .	355
<b>17</b> 13 . . . . .	445	12 . . . . .	263	6 . . . . .	442
14 . . . . .	614	14 . . . . .	589	7 f. . . . .	272. 391. 546
17 . . . . .	531	20 . . . . .	85	10 . . . . .	589
18 . . . . .	366. 651	21 . . . . .	680	27 . . . . .	274
23 . . . . .	254	22 . . . . .	454. 681	<b>47</b> 7 . . . . .	159
<b>18</b> 14 . . . . .	306	25 . . . . .	591	<b>48</b> 2 . . . . .	327
21 . . . . .	533. 600	32 . . . . .	137. 252	6 . . . . .	533. 600
23 . . . . .	214. 565	33 . . . . .	71. 227	7 . . . . .	297
<b>19</b> 3 . . . . .	338	38 . . . . .	120	9 . . . . .	572
11 . . . . .	614	<b>32</b> 3 . . . . .	632	11 . . . . .	274. 449. 466
13 . . . . .	309	9 . . . . .	172	12 . . . . .	563
15 . . . . .	652	10 . . . . .	501	18 . . . . .	402
<b>20</b> 7 . . . . .	541	19 . . . . .	137	31 . . . . .	437
9 . . . . .	63. 677	21 . . . . .	67	45 . . . . .	457
12 . . . . .	321	29 . . . . .	308	<b>49</b> 2 . . . . .	431
15 . . . . .	297	33 . . . . .	488	3 . . . . .	197. 454 f.
<b>21</b> 9 . . . . .	601	35 . . . . .	627	4 . . . . .	454
13 . . . . .	310	39 . . . . .	447. 640	7 . . . . .	505
<b>22</b> 6 . . . . .	152	<b>33</b> 6 . . . . .	321	8 . . . . .	252. 534
15 . . . . .	557	21 . . . . .	474	10 . . . . .	624
17 . . . . .	297	<b>34</b> 11 . . . . .	206	11 . . . . .	224. 288. 602
20 . . . . .	70. 263	<b>35</b> 2 . . . . .	650	12 . . . . .	571
23 . . . . .	368. 404	4 . . . . .	651	16 . . . . .	634
24 . . . . .	310	<b>36</b> 20 . . . . .	205	20 . . . . .	328. 353
25 . . . . .	178	29 . . . . .	649	21 . . . . .	310
26 . . . . .	220. 410. 462	<b>37</b> 3 . . . . .	407	23 . . . . .	212
27 . . . . .	634	9 . . . . .	635	28 . . . . .	331
28 . . . . .	474	21 . . . . .	204	30 . . . . .	54. 252

Jeremia	Seite	Hesekiel	Seite	Hesekiel	Seite
49 37 . . . . .	372	9 11 . . . . .	120	20 36 . . . . .	182
50 5 . . . . .	185. 588	10 13 . . . . .	618	38 . . . . .	321
6 . . . . .	152	15 ff. . . . .	449	43 . . . . .	448
8 . . . . .	402. 638	16 f. . . . .	444	21 11 f. . . . .	298
14 . . . . .	561	11 1 . . . . .	651	12 . . . . .	562
20 . . . . .	611. 614	17 . . . . .	448	15 . . . . .	600 f.
21 . . . . .	240	25 . . . . .	567	16 . . . . .	175
26 . . . . .	357	12 7 . . . . .	549	20 . . . . .	536
27 . . . . .	240	14 . . . . .	531	21 276 281. . . . .	438
29 . . . . .	120. 517	19 . . . . .	336	24 . . . . .	616
34 . . . . .	212. 293. 509	22 . . . . .	243	26 . . . . .	350
40 . . . . .	240	13 10 . . . . .	567	29 . . . . .	230 f. 234
44 . . . . .	356	19 . . . . .	445	31 . . . . .	467
51 3 . . . . .	120	20 . . . . .	130	33 . . . . .	390
9 . . . . .	614. 617	22 . . . . .	570	34 . . . . .	350
13 . . . . .	405	23 . . . . .	172	36 . . . . .	504
16 . . . . .	643	14 3 . . . . .	182. 185	22 4 . . . . .	647
25 . . . . .	350	5 . . . . .	447. 471	6 . . . . .	256
30 . . . . .	300	7 . . . . .	556	7 . . . . .	351
33 . . . . .	212	22 . . . . .	643	12 . . . . .	318
34 . . . . .	362. 616	15 4 . . . . .	551	16 . . . . .	368
37 . . . . .	123	5 . . . . .	370	20 . . . . .	309. 316
50 . . . . .	415	16 4 194. 252. 433. . . . .	537.	26 . . . . .	369
56 . . . . .	187	5 . . . . .	240. 433	27 . . . . .	297
58 . . . . .	53. 372. 431	6 . . . . .	602	23 5 . . . . .	645 f.
52 18 . . . . .	72	7 . . . . .	187. 647	11 . . . . .	275
Hesekiel		9 . . . . .	490	16 . . . . .	645 f.
1 10 . . . . .	45	10 . . . . .	315. 546	17 f. 22. 28 . . . . .	422
14 292. 444. . . . .	527	11 . . . . .	549	20 . . . . .	645 f.
19 . . . . .	632 (bis)	13 . . . . .	549. 581	22 . . . . .	650
2 2 . . . . .	197	20 . . . . .	296	30 . . . . .	47. 546
3 15 . . . . .	354	31 . . . . .	546	39 . . . . .	264. 278
21 . . . . .	602	32 . . . . .	680	40 . . . . .	547
4 9. 10. 12 . . . . .	37. 71. 392.	33 . . . . .	241. 261	42 . . . . .	62
12 . . . . .	496 f.	34 . . . . .	710	47 . . . . .	616
5 6 . . . . .	487	50 . . . . .	288. 558	48 . . . . .	409
7 . . . . .	601	52 . . . . .	190. 233	49 . . . . .	611. 630
12 . . . . .	531	55 . . . . .	442	24 10 . . . . .	370. 542
13 . . . . .	313	57 . . . . .	439	11 . . . . .	328
16 . . . . .	279	59 . . . . .	151	12 . . . . .	524. 567
6 2 . . . . .	632	17 5 . . . . .	300. 317	18 . . . . .	549
6 . . . . .	49. 436	9 . . . . .	40. 46. 632	25 3 . . . . .	367 f.
8 . . . . .	546	10 . . . . .	62. 677	6 . . . . .	297. 627 f.
9 . . . . .	344. 447 f.	14 . . . . .	634	26 2 252. 342. . . . .	614
11 . . . . .	574	19 . . . . .	459	4 . . . . .	563
7 11 . . . . .	550	23 . . . . .	160. 228	9 . . . . .	103
14 . . . . .	468	18 7 . . . . .	497	15 . . . . .	246
20 . . . . .	509	28 . . . . .	602	16 . . . . .	172
24 . . . . .	368. 551	19 7 . . . . .	339	17 . . . . .	347
8 3 . . . . .	619. 651	12 . . . . .	309	18 . . . . .	243
6 . . . . .	142. 263	15 . . . . .	419	21 . . . . .	73. 194
16 . . . . .	566 f.	20 5 7.102. 109. . . . .	278	27 19 53. 246. 300. . . . .	389.
9 4 . . . . .	595	9 . . . . .	370. 549	26 . . . . .	218. 439
5 . . . . .	495	14 . . . . .	549	34 . . . . .	151
8 . . . . .	266. 291	22 . . . . .	549	34 . . . . .	181. 291
9 . . . . .	575	27 . . . . .	278	28 9 . . . . .	387
		34 . . . . .	448	13. 15 . . . . .	622

Hesekiel	Seite	Hesekiel	Seite	Hosea	Seite
23 16 . 113. 388. 612		40 43 . . . 99. 106 f		9 10 . 109. 111. 395	
17 . . . 535. 561		41 7 . . . . 343		11 . . . . 402	
18 220. 392. 641		20 . . . . 122		16 . . . . 462	
23 . . . . 307		25 . . . . 95		10 3 . . . . 636	
24 . . . 359. 439		42 5 . . . 176. 385		4 . . . . 536. 575	
29 3 . . . . 220		12 . . . . 649		10 . . . . 432	
7 . . . . 345		43 6 . . . . 197		11 . . . . 406	
30 16 . . . 47. 507		18 . . . . 554		12 . . . . 519	
25 . . . . 251		27 . . . . 528		14 . . . 355. 439	
31 3 . . . . 354		45 13 . . . . 654		15 . . . . 683	
5 . 40. 243. 284		46 17 . . . 291. 440		11 1 . . . . 394	
6 . . . . 347		20 . . . . 576		3 . 217. 300. 319	
7 . . . . 581		22 . . . 122. 294		4 . . . . 392. 574	
15 . . . . 211		24 . . . . 72		7 . . . . 539	
32 2 . . . . 505		47 2 . . . . 359		10 f. . . . 243	
16 . . . . 453 f.		7 . . . 229. 491		12 5 . 225. 328. 352	
18 . . . . 603		8 . . . 120. 614		13 3 . . . . 272	
19 . . . . 215		48 14 . . . . 466		6 . . . . 570	
20 . . . . 166		16 . . . . 120		9 . . . . 278	
28 . . . . 184				14 . . . 104. 111	
30 . . . . 447		Hosea		15 . . . 447. 532	
33 6 . . . . 319		1 2 . . . . 191		14 2 . . . . 443	
12 . . . 602. 623		6 . . . . 47. 632		4 . . . . 135	
16 . . . . 602		6 8 . . . . 270		5 . . . . 394	
28 . . . . 547		2 3. 25 . . . 270		6 . . . . 574	
34 4 . . . . 461		5 . . . . 495		10 . . . . 40	
11 . . . . 71		7 . . . . 64			
35 6 . . . . 228		15 . . . . 549		Joel	
9 . . . 401. 442		3 2 . . . . 545		1 8 . . . . 550	
10 . . . . 411		4 4 . . . 425. 509		18 . . . . 298	
12 . . . . 152		6 . . . . 277		2 5 . . . . 240	
36 3 . . . 340. 553		7 . . . . 358		4 1 . . . . 491	
5 . . . . 166		11 . . . . 90		3 . . . . 428	
11 . . . . 462		13 f. . . . 312		11 184 f. 234. 314.	
13 . . . . 124		14 . . . . 188		588.	
23 . . . . 72		15 . . . . 49		21 . . . . 571 f.	
29 . . . . 607		17 . . . . 90			
31 . . . . 448		18 . . . . 395		Amos	
35 . . . 135. 241		19 . . . . 321		1 11 . . . 152. 221	
38 . . . 241. 244		5 2 . . . . 70. 263		13 . . . . 297	
37 2 . . . . 123		10 . . . . 471 f.		2 4 . . . 109. 278	
5 f. 14 . . . 601		15 . . . . 71. 684		6 . . . . 229	
7 . . . 170. 224		6 2 . . . . 602		3 11 . . . . 342	
9 . . . . 316		9 . . . . 554		12 . . . . 677	
10 . . . . 634		7 4 . . . 245. 518		4 2 . . . . 634	
13 . . . . 297		5 . . . . 454		3 . 59. 152. 638	
16 . . . . 318		7 . . . . 365		9 . . . . 536	
17 . . . . 190		12 . 50. 433. 641		10 . . . . 47	
22 . . . . 159		14 . . . . 437		11 . . . . 240	
38 8 . . . . 643		16 . . . . 135		5 10 . . . . 267	
21 . . . . 607		18 . . . 135. 141		11 . . . . 492—94	
23 . . . . 196		8 2 . . . . 427		15 . . . 366. 395	
39 2 . . . . 654		3 . . . . 224		6 3 . . . . 680	
7 . . . . 372		4 . . . . 352		7 4 . . . . 509	
15 . . . . 72		7 . . . . 296		8 8 . . . . 290	
26 . . . . 630		10 . . . 54. 372		13 . . . . 197	
40 3 . . . . 651		12 . . . . 59		9 1 . . . . 296	
4 . . . 620. 652		9 2 . . . . 272		5 . . . . 290	



Amos	Seite	Nahum	Seite	S(Z)acharja	Seite
9 9 . . . . .	501	1 2 ff. . . . .	30	2 8 . . . . .	443
13 . . . 197.	454	3 . . . . .	531	15 . . . . .	588
14 . . . . .	491	4 . . . . .	412	17 . . . . .	498 f.
		10 . . . . .	682	3 1 . . . . .	229
<b>Obadja</b>		12 . . . . .	342	6 . . . . .	501
v. 3. 7 . . . . .	634	2 3 . . . . .	491	7 . . . . .	416
v. 10 . . . . .	181	5 . . . . .	350	4 2 . . . . .	386
v. 11 . 101. 108 f.	428	6 . . . . .	471	4. 11. . . . .	549
v. 13 . . . . .	285	8 . . . 349.	557	10 . . . . .	439
v. 16 . . . . .	376	3 5 . . . . .	567	12 . . . . .	67
v. 20 . . . . .	40	7 . . . . .	347	5 4 . . . 508.	544
		8 . . . . .	437	7 . . . . .	632
<b>Jona</b>		10 . . . . .	428	9 . . . . .	630
1 5 . . . 107.	184	12 . . . . .	501	11 . . . . .	502 f.
8 . . . . .	145	15 . . . . .	683	6 4 . . . . .	549
12 . . . . .	631			7 . . . . .	197
14 . . . . .	678 f.	<b>Habakuk</b>		7 5 . . . . .	486
2 11 . . . . .	651	1 5 . . . . .	293	14 . . . 272.	279
4 2 . . . . .	678 f.	12 . . . . .	426	8 3 . . . . .	74
7 f. . . . .	574	15 . . . 356.	556	14 f. . . . .	321
11 . . . . .	67	16 . . . . .	283	9 3. 5 . . . 70.	561
		2 3 56. 378. 501 f.		11 . . . . .	151
<b>Micha</b>		649.		16 . . . . .	631
1 5 . . . . .	142	5 . . . . .	604	10 5 . . . . .	445
7 . . . 193.	355	7 . 434. 501.	638	6 . . . 413 f.	463
8 . 401. 415.	437	8 . . . . .	357	9 . . . . .	601
10 . . . 151.	290	13 . . . . .	422	11 5 . . . . .	251
15 . . . . .	650	17 . . . 224.	374	10 . . . . .	469
16 . . . . .	289	3 2 . . . . .	602	11 . . . 355.	474
2 4 . 342. 601.	603	9 . . . . .	370	12 . . . . .	244
6 . . . 450. 472 f.		13 . . . 536.	555	12 10 . . . . .	138
8 . . . . .	445	16 . . . 333.	356	13 3 . . . . .	632
12 . 53. 464 f.	489			4 . . . 611.	632
3 4 . . . . .	653	<b>Zephanja</b>		5 . . . . .	619 f.
6 . . . . .	99	1 2 445. 466. 487.		7 . . . . .	444
8 . . . . .	612	89.		14 2 . . . . .	121
9 . . . . .	680	3 . . . . .	466	5 . . . . .	441
11 . . . . .	172	6 . . . 168.	190	6 . . . . .	364
4 6 . . . . .	382	12 . . . . .	379	10 . . . . .	439
7 . . . . .	624	14 . . . . .	268 f.	12 . . . . .	345
8 . . . . .	576	17 . . . . .	352		
9 . . . . .	218	2 8 . . . . .	357	<b>Malacchi</b>	
10 . 505. 507. 643		13 . . . . .	572	1 2 . . . . .	394
11 . . . . .	549	14 . . . . .	511	7. 12 . . . . .	265
12 . . . . .	505	3 1 . . . . .	538	13 . . . . .	430
13 . 151. 251. 506		7 . . . . .	318	2 2 . . . . .	362
5 4 . . . . .	461	11 . . . 284.	290	5 . . . . .	368
6 2 . . . . .	424	14 . . . . .	240	8 . . . . .	268
3 . . . . .	567	15 . . . . .	582	10 . . . . .	172
4 . . . . .	556			15 . . . . .	172
6 . . . . .	344	<b>Haggai</b>		3 5 . . . . .	637
11 . . . . .	532	1 6 . . . . .	175. 652	8 . . . . .	295
13 . . . . .	354	9 . . . . .	143. 537	9 . . . . .	371
14 . . . . .	471 f.	14 . . . . .	501	10 . . . . .	278
16 . . . . .	196			20 . . . . .	441
7 1 . . . . .	100	<b>S(Z)acharja</b>			
10 . 53. 559 f.	561	1 17 . . . . .	441		
15 . . . 275. 569 f.		2 4 . . . . .	583		

Psalmen	Seite	Psalmen	Seite	Psalmen	Seite
1 2 . . . . .	549	18 10 . . . . .	401	34 10 . . . . .	120. 639
3 . 85. 247. 301		11 . . . . .	560. 659	35 1 . . . . .	468. 509
2 2 . . . . .	432	17 . . . . .	286	2 . . . . .	443
7 . . . . .	130	21 . . . . .	659	8 . . . . .	224
10 . . . . .	432 f.	26 f. . . . .	347 f. 659	10 84 f. 95 f. 109.	
3 7 . . . . .	71	27 . . . . .	197	455.	
8 . . . . .	144	35 . . . . .	312	15 . . . . .	321
4 2 . . . . .	364	41 . . . . .	72	25 . . . . .	297
3 . . . . .	143	43 . . . . .	360	36 8 . . . . .	533. 549
7 . . . 88. 631		47 . . . . .	442	9 . . . . .	532. 589
5 7 . . . . .	267	48 . . . . .	205	13 . . . . .	564
9 . 234. 603. 641		19 3 . . . . .	60. 599	37 1 f. 7 . . . . .	344. 557
6 3 . . . . .	247 f.	8 . . . . .	250	8 . . . . .	543. 557
4 . . . . .	124	14 . . . . .	336	9 . . . . .	46
5 . . . . .	144	15 . . . . .	659	20 . . . . .	525
6 . . . . .	585	20 4 . . . . .	190	24 . . . . .	474 492
7 . . . . .	567	21 2 . . . . .	506	38 3 . . . . .	310. 312
8 . . . . .	364	14 . . . . .	443	7 . . . . .	189. 599
7 1 . . . . .	510	22 10 . . . . .	505	11 . . . . .	274
5 . . . . .	175	15 . . . . .	342	17 . . . . .	444
6 . . . . .	160	16 . . . . .	214	21 101. 108 f. 165.	
7 . . 443 f. 632		23 2 . . . . .	312. 315	229.	
8 . . . . .	443	3 . . . . .	62 f.	39 2 . . . . .	623
17 . . . . .	74	25 2 . . . . .	447	7 . . . . .	533. 548
18 . . . . .	61	3 . . . . .	46	13 . 74. 114. 298	
8 2 . . 137. 303 f.		5 . . . . .	40	14 . . . . .	380
7 . . . . .	511	7 . . . . .	130	40 2 . . . . .	536. 589
9 2 . . . . .	58	26 2 . . . . .	163	9 . . . . .	659
14 . 256. 364. 366		6 . . . . .	349	11 . . . . .	355
17 . . . . .	406 f.	27 2 . . . . .	71	18 . . . . .	130
10 5 . . . . .	504	4 . . . . .	659	41 5 . . . . .	609
10 . . . . .	376	9 . . . . .	574	42 5 . . . . .	587
12 . . . . .	631	11 . . . . .	603	6 f. 12 . . . . .	378. 549
11 2 . . . . .	582	12 . . . . .	504	10 . . . . .	144. 385
12 2 . . . . .	682	13 . . . . .	122	43 1 . . . . .	509
5 . . . . .	206	28 2 . . . . .	631	2 . . . . .	144
6 . . . . .	504	7 . . . . .	585	3 . . . . .	603
7 . . . . .	73	8 . . . . .	131	5 . . . . .	378
8 . . . . .	135	9 . . . . .	72. 634	44 8 . . . . .	463
9 . . . . .	444	29 8 . . . . .	506	16 . . . . .	544
14 1 . . . . .	114	9 . . . . .	237	18 . . . . .	295. 643
3 . . . . .	298	30 2 . . . . .	492	19 . . . . .	572
6 . . . . .	464	4 101. 108 f. 200.		26 . . . . .	375
15 4 . . . . .	466	411 f.		27 . . . . .	443
5 . . . . .	85	31 2 . . . . .	447	45 1 . . . . .	659
18 1 . 101. 108—110		4 . . . . .	603	3 . . . . .	431. 583 f.
2 . . . . .	151	6 . . . . .	205	12 . . . . .	597
5 96. 105. 110.		10 f. . . . .	364	18 . . . . .	585
167. 659.		12 . . . . .	73	46 3 . . . . .	444
17 1 . . . . .	288	14 . . . . .	432	47 4 . . . . .	205
3 . . . . .	341. 543	24 . . . . .	395. 682	5 . . . . .	132
6 . . . . .	574	32 1 . . . . .	632	48 6 . . . . .	280
1 . . . . .	73	2 . . . . .	659	12 . . . . .	506
18 1 . . . . .	309	8 . . . . .	418	49 5 . . . . .	574
2 . . . . .	100. 277	33 10 . . . . .	459. 658	9 . . . . .	406
4 . . . . .	659	14 . . . . .	85	15 . . . . .	511
7 . . . . .	73. 659	34 1 . . . . .	282	50 4 . . . . .	506
8 . . . . .	272	2 . . . . .	62	13 . . . . .	384

Psalmen	Seite	Psalmen	Seite	Psalmen	Seite
50 23 . . . . .	71. 225	71 11 . . . . .	90	89 46 . . . . .	556
51 4 . . . . .	536. 543	12 . . . . .	307	51 . . . . .	631
7 . . . . .	85. 419. 586	20 . . . . .	602	90 2 . . . . .	507
52 7 . . . . .	231. 548	72 4 . . . . .	425	8 . . . . .	511
53 2 . . . . .	114	5 . . . . .	541	10 . . . . .	442. 507
4 . . . . .	298. 473	13 . . . . .	495	91 4 . . . . .	548
6 . . . . .	463	14 . . . . .	401. 406	5 . . . . .	660
54 7 . . . . .	380	15 . . . . .	232	6 . . . . .	325
55 2 . . . . .	247	17 . . . . .	232	12 . . . . .	630
3 . . . . .	464	73 2 . . . . .	152. 525. 571.	93 5 . . . . .	602
9 . . . . .	562	671.		94 1 . . . . .	426
10 . . . . .	190	6 . . . . .	253	4 . . . . .	457 f.
16 . . . . .	635	9 . . . . .	415. 511	7 . . . . .	56
19 . . . . .	96. 104 f.	10 . . . . .	131	12 . . . . .	54
20 . . . . .	123	16 . . . . .	127	19 . . . . .	378
22 . . . . .	73. 96. 105	20 . . . . .	506	20 . . . . .	100. 257
57 1 . . . . .	275	27 . . . . .	264	21 . . . . .	323
2 . . . . .	524 547 f.	28 . . . . .	174. 511	95 10 . . . . .	448
58 1 . . . . .	275	74 2 . . . . .	141	11 . . . . .	658. 660
4 . . . . .	445. 471	8 . . . . .	224. 579 f.	97 4 . . . . .	507
8 . . . . .	358. 527	10 . . . . .	312	5 . . . . .	342
59 1 . . . . .	275	22 . . . . .	509	98 8 . . . . .	627
5 . . . . .	454	75 1 . . . . .	275	100 3 . . . . .	130. 543
60 2 . . . . .	132. 574	5 . . . . .	349	101 3 . . . . .	550
4 . . . . .	611	11 . . . . .	454	5 . . . . .	100. 200
6 . . . . .	631	76 5 . . . . .	500	102 4 . . . . .	368. 551
10 . . . . .	278	6 . . . . .	550	5 . . . . .	575
62 4 . . . . .	100	77 2 . . . . .	390	14 . . . . .	367
63 2 . . . . .	280	4 . . . . .	532. 549	28 . . . . .	338. 345
4 . . . . .	621	10 f . . . . .	341	103 6 . . . . .	660
64 5 . . . . .	582	16 . . . . .	57. 678	11 . . . . .	62. 677
7 . . . . .	323. 332	18 . . . . .	200	14 . . . . .	167
9 . . . . .	561 f.	78 2 . . . . .	317	3 . . . . .	73
65 10 . . . . .	258	16 . . . . .	641	8. 26 . . . . .	141
11 . . . . .	312. 591	26 . . . . .	317	25 . . . . .	85. 96.
66 8 . . . . .	123	30 . . . . .	445. 471	29 . . . . .	382
11 . . . . .	650	41 . . . . .	595	105 28 . . . . .	251
67 2 . . . . .	362	44 . . . . .	533	43 . . . . .	641
68 3 . . . . .	301. 306 f. 346	54 . . . . .	141	45 . . . . .	660
5 . . . . .	240	63 . . . . .	347	106 7 . . . . .	101
8 . . . . .	278	72 . . . . .	558 f.	40 . . . . .	267. 271
12 . . . . .	72. 680	80 1 . . . . .	659	108 10 . . . . .	278
18 . . . . .	62	14 . . . . .	202	109 3 . . . . .	278
21 . . . . .	123	16 . . . . .	331	10 . . . . .	267
24 . . . . .	73	19 . . . . .	473. 602	13 f . . . . .	562
26 . . . . .	349	81 8 . . . . .	100. 277	16 . . . . .	562
29 . . . . .	363	83 3 . . . . .	533. 548	18 . . . . .	660
31 . . . . .	243	85 5 . . . . .	491	22 . . . . .	364
32 . . . . .	532. 576	7 . . . . .	602	23 . . . . .	312. 415
69 4 . . . . .	368. 551	8 . . . . .	569	29 . . . . .	680
9 . . . . .	471	86 2 . . . . .	74. 101. 108 f.	7 . . . . .	682
16 . . . . .	244	11 . . . . .	640	115 7 . . . . .	352
19 . . . . .	174	88 17 . . . . .	202 f.	116 4. 16 . . . . .	678 f.
21 . . . . .	74. 589	89 8 . . . . .	246	6 . . . . .	425
24 . . . . .	276	10 . . . . .	631	118 5. 18 . . . . .	54. 543
70 6 . . . . .	130	23 . . . . .	634	10—12 . . . . .	495
71 4 . . . . .	453	34 . . . . .	459 f.	13 . . . . .	561
6 . . . . .	445	40 . . . . .	312	16 . . . . .	454

Psalmen	Seite	Psalmen	Seite	Sprüche	Seite
<b>118</b> 18. . . . .	432	<b>142</b> 5. . . . .	308	<b>9</b> 4. 16. . . .	442
23. . . . .	614	8. . . . .	642	8. . . . .	425
25. . . . .	426. 678 f.	<b>143</b> 3. . . . .	616	13. . . . .	146
27. . . . .	501	5. . . . .	509	15. . . . .	72
28. . . . .	492	11. . . . .	602	<b>10</b> 4. . . . .	445
<b>119</b> 16. 47. . . .	379	<b>144</b> 1. . . . .	680	27. . . . .	171
19. 22. . . . .	542	5. . . . .	316	<b>11</b> 3. . . . .	356
31. 116. . . . .	495	<b>145</b> 1. . . . .	492	15. . . . .	377
43. 74. 81. 114		<b>147</b> 1. . . . .	190	25. . . . .	585 f.
147. . . . .	189	2. . . . .	317	<b>12</b> 8. . . . .	599
50. . . . .	602	7. . . . .	550	17. . . . .	504
52. . . . .	313	17. . . . .	677	18. . . . .	611
60. . . . .	378 f.			<b>13</b> 17. . . . .	682
61. . . . .	452	<b>Sprüche</b>		19. . . . .	601
62. . . . .	550	<b>1</b> 10. . . . .	576 f.	20. . . . .	377
63. . . . .	637	11. . . . .	390	<b>14</b> 3. . . . .	164
70. . . . .	378	20. . . . .	287. 323 f.	5. . . . .	504. 682
77. . . . .	660	22. . . . .	394	10. . . . .	247
101. . . . .	611	28. . . . .	71. 279. 621	14. . . . .	445. 473
117. . . . .	532. 561	33. . . . .	274	25. . . . .	504
126. . . . .	352	<b>2</b> 11. . . . .	225	32. . . . .	562
128. . . . .	189	<b>3</b> 7. . . . .	639	<b>15</b> 5. . . . .	660
148. . . . .	509	12. . . . .	110. 132	12. . . . .	426
154. . . . .	509	15. . . . .	591	25. . . . .	316
156. . . . .	123	30. . . . .	442. 509	<b>16</b> 7. . . . .	567
167. . . . .	394	<b>4</b> 4. . . . .	602	16. . . . .	534
171. . . . .	317	5. 27. . . . .	572	17. . . . .	660
<b>121</b> 1. . . . .	660	6. . . . .	225	19. . . . .	174
6. . . . .	574	8. . . . .	231. 350	30. . . . .	710
7. . . . .	100 f.	12. . . . .	336	33. . . . .	474
<b>122</b> 6. . . . .	532	13. . . . .	310	<b>17</b> 4. . . . .	391
<b>124</b> 3. . . . .	550	16. . . . .	406. 638	7. . . . .	603
<b>126</b> 1. . . . .	414	21. . . . .	471 f.	10. . . . .	310 f.
6. . . . .	649	24. . . . .	276	12. . . . .	292
<b>130</b> 4. . . . .	640	25. . . . .	437. 641	<b>19</b> 5. 9. . . .	504
5. . . . .	589	<b>5</b> 8. . . . .	276	7 84 f. 95. 109 f.	
<b>132</b> 6. . . . .	295	19. . . . .	589	455. . . . .	
12. . . . .	141	22. . . . .	222	25. . . . .	425
<b>135</b> 7. . . . .	642 f.	<b>6</b> 3. . . . .	61	<b>20</b> 6. . . . .	682
<b>136</b> 15. . . . .	312	19. . . . .	504	16. . . . .	256. 318
<b>137</b> 6. . . . .	220	27. . . . .	182. 287. 548	22. . . . .	425
<b>138</b> 6. . . . .	421	28. . . . .	587	25. . . . .	375 f.
<b>139</b> 2. . . . .	504	33. . . . .	562	<b>21</b> 3. . . . .	550
8. . . . .	301. 432	<b>7</b> 2. . . . .	602	4. . . . .	263
10. . . . .	603	13. . . . .	372. 385	7. . . . .	356
14. . . . .	614	18. . . . .	589	<b>22</b> 24. . . . .	564
16. . . . .	431	20. . . . .	660	28. . . . .	471 f.
19. 21. . . . .	123	21. . . . .	573	<b>23</b> 1. . . . .	505
20. 151. 385. 629		25. . . . .	541, 561	3. 6. . . .	597
21. . . . .	455	<b>8</b> 3. . . . .	287. 324	5. . . . .	500 f.
24. . . . .	603	11. . . . .	591	7. . . . .	85
<b>140</b> 6. . . . .	74	13. . . . .	74. 612	22. . . . .	141
10. . . . .	546	17. . . . .	71. 394	24. . . . .	506
13. . . . .	151	22. . . . .	543	26. . . . .	533
<b>141</b> 3. . . . .	302	24 f. . . . .	586	30. . . . .	680
4. . . . .	574	27. . . . .	364	32. . . . .	301
5. . . . .	658 f.	28. . . . .	364	<b>24</b> 1. . . . .	597
8. . . . .	554	29. . . . .	364	3. . . . .	454

Sprüche	Seite	Hieb	Seite	Hieb	Seite
24 14 . . . . .	422	5 18 . . . . .	611	17 5 . . . . .	533
19 . . . . .	557	20 . . . . .	543	7 . . . . .	560
23 . . . . .	909	23 . . . . .	214	16 . . . . .	287. 402
24 . . . . .	261	27 . . . . .	63	18 3 . . . . .	614
28 . . . . .	321	6 3 . . . . .	375 f.	4 . . . . .	387
32 . . . . .	549. 660	9 . . . . .	308. 420	5 . . . . .	316
25 2 . . . . .	213	16 . . . . .	247	7 . . . . .	337
4 . . . . .	555. 585	17 . . . . .	364	16 . . . . .	344
9 . . . . .	541	21 . . . . .	638	18 . . . . .	253. 360. 381
16 . . . . .	650	22 . . . . .	263. 418	19 2 . . . . .	532. 585. 621
17 . . . . .	410	25 . . . . .	427	3 . . . . .	251
19 . . . . .	269 f.	26 . . . . .	426	7 . . . . .	553
26 . . . . .	277	7 5 . . . . .	358. 527	11 . . . . .	556
27 . . . . .	586	11 . . . . .	339	13 . . . . .	445. 471
28 1 . . . . .	603	14 . . . . .	279. 372	17 . . . . .	341. 445
4 . . . . .	591	19 . . . . .	297	19 . . . . .	141
7 . . . . .	332	20 . . . . .	144 f.	23 . . . . .	375
18 . . . . .	378	8 14 . . . . .	344. 441. 448	24 . . . . .	273
21 . . . . .	372	16 . . . . .	175	20 2 . . . . .	663
26 . . . . .	531	18 . . . . .	272	4 . . . . .	510
27 13 . . . . .	256	21 . . . . .	617	7 . . . . .	71
15 . . . . .	591 f.	9 13 . . . . .	375	8 . . . . .	381
17 . . . . .	373	15 . . . . .	201	10 . . . . .	466
28 14 . . . . .	187	18 . . . . .	224. 297	26 100. . . . .	388. 430.
21 . . . . .	309	20 . . . . .	96. 683	561.	
29 2 . . . . .	298	30 . . . . .	271	28 . . . . .	346
6 . . . . .	283. 324	33 . . . . .	85	21 3 . . . . .	631
8 . . . . .	504	34 . . . . .	278	5 . . . . .	355
30 4 . . . . .	401	10 1 . . . . .	344. 448	13 . . . . .	53. 311
6 . . . . .	409	16 . . . . .	618	22 10 . . . . .	279
8 . . . . .	276	22 . . . . .	425	12 . . . . .	53. 440
9 . . . . .	408	11 6 . . . . .	574	16 . . . . .	431
17 . . . . .	73	12 . . . . .	345	21 . . . . .	644
22 . . . . .	558	15 . . . . .	430	28 . . . . .	103. 172
31 3 . . . . .	200. 570	17 . . . . .	496	23 7 . . . . .	423
4 . . . . .	534	12 6 . . . . .	532	9. 11. . . . .	467. 549
14 . . . . .	107	15 . . . . .	82	11 . . . . .	574
Hieb		17 . . . . .	349	17 . . . . .	181
1 10 . . . . .	124	18 . . . . .	70	24 4 . . . . .	624
15—17. 19 . . . . .	87. 101	13 3 . . . . .	426	21 . . . . .	437
21 . . . . .	636	9 . . . . .	352	24 53. . . . .	335. 344.
2 7 . . . . .	120	21 . . . . .	276. 278	355.	
9 . . . . .	447	14 2 . . . . .	337 f.	25 5 . . . . .	373
3 2 . . . . .	386	15 10 . . . . .	518	26 5 . . . . .	586
3 . . . . .	384. 555	13 . . . . .	641	6 . . . . .	23
4 . . . . .	425	16 . . . . .	298	9 . . . . .	202
6 . . . . .	549	17 . . . . .	141. 599	27 2 . . . . .	351
9 . . . . .	589	22 . . . . .	539	4 . . . . .	182
18 . . . . .	274	29 . . . . .	575	8 . . . . .	541
25 . . . . .	533. 578	31 . . . . .	119	21 . . . . .	415
26 . . . . .	527	32 . . . . .	273	28 2 . . . . .	431. 441
4 2 . . . . .	630	16 5 . . . . .	253	4 . . . . .	332
5 . . . . .	560	6 . . . . .	243	8 . . . . .	205
10 . . . . .	316	11 . . . . .	456. 544	27 . . . . .	231. 543
5 4 . . . . .	618	12 . . . . .	350	29 3 . . . . .	340
7 . . . . .	434	16 . . . . .	152. 249	6 . . . . .	431. 441. 488
12 . . . . .	533. 547	22 . . . . .	532. 576	14 . . . . .	230
		17 2 . . . . .	509. 546	21 . . . . .	53. 419

<b>Jiob</b>		<b>Seite</b>	<b>Jiob</b>		<b>Seite</b>	<b>Ruth</b>		<b>Seite</b>
<b>29</b>	25 . . . . .	73	<b>39</b>	30 . . . . .	298	<b>3</b>	12 . . . . .	120
<b>30</b>	1 . . . . .	511	<b>40</b>	2 . . . . .	292		13 . . . . .	109. 278
	8 . . . . .	632		22 . . . . .	357		15 . . . . .	393. 418
	12 . . . . .	248		23 . . . . .	505		17 . . . . .	645
	14 . 350. 532. 576			24 . . . . .	301	<b>4</b>	15 . . . . .	394
	19 . . . . .	543. 585		32 . . . . .	409			
	22 . . . . .	592 f.	<b>41</b>	1 . . . . .	473 f.	<b>Klagelieder</b>		
	27 . . . . .	321		15 f. . . . .	431. 441	<b>1</b>	4. 11. . . . .	298. 582
<b>31</b>	5 . . . . .	508		17 . . . . .	631		5. 12. . . . .	584
	7 . . . . .	120. 146		25 . . . . .	539. 551		8 . . . . .	298. 471 f.
	11 . . . . .	127		26 . . . . .	132		20 . . . . .	249
	15 . . . . .	225. 490	<b>42</b>	1 . . . . .	403. 407		21 . . . . .	298
	18 . 230. 235. 603			2 . . . . .	151	<b>2</b>	7 . . . . .	312
	22 . . . . .	67		5 . . . . .	220. 558		11 . . . . .	246. 249
	27 . . . . .	541		6 . . . . .	359		13 . . . . .	592
	34 . . . . .	374					16 f. . . . .	30
	35 . . . . .	84 f. 96	<b>Hoheslied</b>			<b>3</b>	5 . . . . .	308
	38 . . . . .	533	<b>1</b>	5 . . . . .	603		15 . . . . .	591
	39 . . . . .	430		6 . . . . .	551 f.		22 . 323. 332.	357
<b>32</b>	6. 10 . . . . .	599		8 . . . . .	638		32 . . . . .	584
	11 . . . . .	390		10 . . . . .	603		33 . . . . .	582
	17 . . . 547 f. 599			16 . . . . .	273		47 . . . . .	636
	18 . . . . .	612	<b>2</b>	5 . . . . .	233		53 . . . . .	582
	20 . . . . .	439. 548		11. 14. . . . .	50. 589	<b>4</b>	1 . . . . .	196. 375. 532
<b>33</b>	4. 5 . . . . .	547. 240		15 . . . . .	393		2 . . . . .	538
	6 . . . . .	677	<b>3</b>	4 . . . . .	650		14 . . . . .	265
	13 . . . . .	509		8 . . . . .	393	<b>5</b>	1 . . . . .	308
	19 . . . . .	427		11 . . . . .	288. 639		6 . . . . .	300
	21 . . . . .	41. 563	<b>4</b>	8 . . . . .	645			
	22 . . . . .	680		10 . . . . .	445	<b>Prediger</b>		
	24 . . . . .	362	<b>5</b>	9 . . . . .	410	<b>1</b>	9 . . . . .	146
	25 . . . . .	203		12 . . . . .	633 f.		17 . . . . .	136
	27 . . . . .	510. 591	<b>6</b>	11 . . . . .	381		18 . . . . .	404
	30 . . . . .	500	<b>7</b>	9 . . . . .	393	<b>2</b>	2 . . . . .	349
<b>34</b>	8 . . . . .	298		12 . . . . .	187		22 . . . . .	136. 598
	10 . . . . .	73		13 . . . . .	381		23 . . . . .	136
	20 . . . . .	550	<b>8</b>	1 . . . . .	101	<b>3</b>	7 . . . . .	550
	24 . . . . .	376		2 . . . . .	71		8 . . . . .	595
	25 . . . . .	618		5 . 220. 253. 410			18 . 136. 339.	358
	29 . . . . .	683				<b>4</b>	2 . . . . .	292
<b>35</b>	6 . . . . .	261	<b>Ruth</b>				12 . . . . .	224
	11 . . . . .	388	<b>1</b>	9. 20 . . . . .	609 f.		15 . . . . .	72
<b>36</b>	2 . . . . .	599		9 . . . . .	630		17 . . . . .	175
	17 . . . . .	612		13 . 182. 246. 553		<b>5</b>	7 . . . . .	282
<b>37</b>	6 . . . . .	40. 598		14 . . . . .	630		8 . . . . .	127
	18 . . . . .	40		19 . . . . .	649		10 . . . . .	392
	22 . . . . .	578		20 . . . . .	351		11 . . . . .	406. 502
	24 . . . . .	637	<b>2</b>	2. 7 . . . . .	189		14 . . . . .	415
<b>38</b>	3 . . . . .	62. 677		8 . 164. 170. 239		<b>6</b>	11 . . . . .	85
	8 . . . . .	505		9 . . . . .	612	<b>7</b>	16 . . . . .	197. 350
	24 . . . . .	145		12 . . . . .	643		22 . . . . .	124
	38. 40 . 431. 376			13 . . . . .	543		26 . . . . .	611
<b>39</b>	2 . . . . .	411		14 . . . . .	302 f. 410		28 . . . . .	188
	8 . . . . .	303. 441		21 . . . . .	681	<b>8</b>	1 . . . . .	532
	15 . . . . .	356. 506	<b>3</b>	4 . . . . .	643		12 . . . . .	624
	17 . . . . .	574		4. 18 . . . . .	681		15 . . . . .	587
	23 . . . . .	324		5. 17 . . . . .	120	<b>9</b>	1 . . . . .	331
	24 . . . . .	617		6 . . . . .	598		2 . . . . .	624

<b>Prediger</b>	<b>Seite</b>	<b>Daniel</b>	<b>Seite</b>	<b>Esra</b>	<b>Seite</b>
9 12 . . .	59. 408	5 . . .	677 f.	9 9 . . .	574
18 . . .	624	21 . . .	526	10 14 . . .	141. 409
10 10 . 206.	350. 563	4 31 . . .	232	16 . . .	191. 332
16 f. . . .	137	5 3 f. . . .	526		
11 3 . . .	597 f.	6 . . .	40	<b>Nehemia</b>	
6 . . .	145	11 . . .	63. 678	1 5 . . .	678 f.
12 3 . . .	501	20 . . .	470	11 . . .	640. 678 f.
4 . . .	174. 377	6 9. 13 . . .	108	2 3 . . .	137. 337
5 . . .	313	23 . . .	73	7 . . .	385
6 . . .	325. 342	24 . . .	301	12 . . .	442
9 . . .	536	8 1 . . .	141	20 . . .	467
11 . . .	99	7 . . .	350	3 8 . . .	241
		13 . . .	74. 284. 349	10 . . .	488
<b>Esther</b>		17 . . .	264	13 . . .	544
1 5 . . .	612	22 . 230. 417.	435	33 . . .	536
16 . . .	599	27 . . .	549. 601	4 3 . . .	251
22 . . .	332. 352	9 2 . . .	46. 505. 617	9 . . .	252. 443
2 1 . . .	339	4 . . .	678 f.	5 9 . . .	386
5 . . .	75	5 . . .	599	6 3 . . .	172
6 . . .	120	16 . . .	103	4 . . .	467
9 . . .	272	19 . . .	289	6 . . .	598
12 . . .	317	23 . . .	505	9. 14 . . .	640
14 . . .	74. 614	24 . . .	537	10 . . .	253
15 . . .	188. 632	27 . . .	349	19 . . .	640
18 . . .	470	10 1 . . .	505	7 3 . . .	386
3 8 . . .	591	9 . . .	297	47. 52 . . .	294
13 . . .	264	14 . . .	532. 643	63 . . .	241
14 . . .	113	11 2 . . .	245	64 . . .	265. 420
4 3 . . .	432	10. 13 . . .	649	8 2 . . .	651
4 . . .	507	11 . . .	350	5 . . .	297
8 . . .	85. 96. 108	14 . . .	634	9 6 . . .	124. 602
11 . . .	409	25 . . .	501	9 . . .	560
12 . . .	75	30 . . .	562	10. 16. 29 . . .	517
14 . . .	317. 470	34 . . .	588	12 . . .	603
17 . . .	588	35 . . .	213	18 . . .	556
5 2 . . .	409	12 11 . . .	349. 471	19 . . .	603
6 . . .	554			28 . . .	501
9 . . .	501	<b>Esra</b>		29 f. . . .	501
13 . . .	591	2 44. 50 . . .	294	10 38 . . .	72. 247
6 13 . . .	54	61 . . .	241	39 . . .	252
7 4 . . .	591	62 . . .	265. 420	11 17 . . .	585
5 . . .	612	69 . . .	40	12 30 . . .	271
8 4 . . .	409	3 11 . . .	432	44 . . .	39
8 . . .	246	4 7 . . .	217	45 . . .	589
17 . . .	420	8 ff. . . .	13	13 6 . . .	254
9 1 . . .	246. 292	9 . . .	62	13 . . .	391
27 . . .	588	23 . . .	62	14 . . .	568
		6 9 . . .	123	15 21 . . .	501
<b>Daniel</b>		20 . . .	271	15 . . .	61
1 4 . . .	120. 606	7 6 . . .	27	18 . . .	404
10 . . .	452	12 ff. . . .	13	19 . . .	333
13 . . .	531	26 . . .	47	21 . . .	509
2 1 . . .	271. 601	8 1 . . .	420	23 f. . . .	18
4 ff. . . .	13	3 . . .	683		
9 . . .	196	15 . . .	549	<b>1 Chronica</b>	
10. 36 . . .	108	18 . . .	41	1 31 . . .	136
39 . . .	108	25 . 74. 75. 162.	172	3 5 . 120. 408.	433
3 2 f. . . .	63. 678	26 . . .	172	4 33 . . .	420

<b>1 Chronica</b>	Seite	<b>1 Chronica</b>	Seite	<b>2 Chronica</b>	Seite
<b>5</b> 17 . . . . .	420	<b>29</b> 18 . . . . .	108 f.	<b>25</b> 1 . . . . .	120
18 . . . . .	176	23 . . . . .	282	16 . . . . .	300
20 . . . . .	248			17 . . . . .	415
26 . . . . .	501. 544	<b>2 Chronica</b>		19 . . . . .	206
<b>8</b> 8 . . . . .	297	<b>1</b> 4 . . . . .	141	<b>26</b> 15 . . . . .	582
<b>9</b> 1 . . . . .	420	<b>2</b> 7 . . . . .	73	16 . . . . .	245
33 . . . . .	72	<b>3</b> 3 . . . . .	432	19 . . . . .	278
<b>10</b> 2 . . . . .	210	<b>4</b> 22 . . . . .	72	<b>28</b> 4 . . . . .	263
<b>11</b> 11 . . . . .	103 f.	<b>5</b> 12 f. . . . .	248	15 . . . . .	313
17 . . . . .	597	<b>6</b> 8 . . . . .	462	23 . . . . .	252. 683
<b>12</b> 2 276. 498. 606.		22 . . . . .	579	<b>29</b> 5 . . . . .	296
641.		33 . . . . .	640	19 . . . . .	462
8. 16 . . . . .	680	<b>7</b> 6 . . . . .	248	28 . . . . .	245
17 . . . . .	425. 546	<b>10</b> 10 . . . . .	103 f.	31 . . . . .	302
<b>14</b> 2 . . . . .	632	<b>12</b> 1 . . . . .	245	36 . . . . .	62. 141
<b>15</b> 13 . . . . .	144	10 . . . . .	205	<b>30</b> 3 . . . . .	144
24 . . . . .	248. 252	<b>13</b> 3 . . . . .	70	14 . . . . .	72
26 . . . . .	240	10 . . . . .	680	18 . . . . .	271
27 . . . . .	202. 249	14 . . . . .	248	<b>31</b> 1 . . . . .	537
<b>17</b> 16 . . . . .	650	<b>14</b> 10 . . . . .	40. 264	7 . . . . .	432
<b>18</b> 4 . . . . .	410	<b>15</b> 6 . . . . .	362	<b>32</b> 9 . . . . .	120
10 . . . . .	233	<b>16</b> 7 . . . . .	278	11 . . . . .	471
<b>19</b> 12 . . . . .	243	12 . . . . .	548	15 . . . . .	471 f. 635
<b>20</b> 8 . . . . .	408. 433	<b>17</b> 3 . . . . .	40	18 . . . . .	640
<b>21</b> 3 . . . . .	61	12 . . . . .	175	23 . . . . .	634
15 . . . . .	543	<b>18</b> 23 . . . . .	145	30 . . . . .	436
20 . . . . .	506	<b>19</b> 2 . . . . .	394	31 . . . . .	680
<b>22</b> 3 . . . . .	123	7 47. 90. 319. 632		<b>33</b> 9 . . . . .	569
5 . . . . .	123	<b>20</b> 3 . . . . .	638	18 . . . . .	72
<b>23</b> 6 . . . . .	100. 254	25 . . . . .	632	<b>34</b> 7 . . . . .	370
<b>24</b> 3 . . . . .	254	34 . . . . .	557	27 . . . . .	297
<b>25</b> 4. 24 . . . . .	100	35 . . . . .	247	28 . . . . .	382
<b>27</b> 30 . . . . .	245	<b>21</b> 8 . . . . .	106	<b>35</b> 3 . . . . .	632
<b>29</b> 4 . . . . .	501	16 . . . . .	501	21 . . . . .	229. 279
5 . . . . .	46. 617	<b>22</b> 11 . . . . .	462. 495	<b>36</b> 16 . . . . .	379
14 . . . . .	300	<b>23</b> 12 . . . . .	72	21 . . . . .	46. 361. 617
16 . . . . .	462	<b>24</b> 11 . . . . .	311. 554		



## Berichtigungen und Zusätze.

- S. 6, Z. 5 lies 1. Band.  
S. 37: Ueber den Laut des aspirirten  $\text{ח}$  siehe noch S. 63. 678.  
S. 44, Z. 20 f. vgl. S. 668.  
S. 47, Z. 20 lies 22.  
S. 48, Z. 14 v. u. lies 22.  
S. 51: Von den Paenultima $\text{e}$ , welche, als kurzen betonten Vocal habend, offen sind, sind noch ausdrücklich die Silben vor den Consonant-affirmativen ( $\text{חַיִּים}$  etc. etc.) auszunehmen.  
S. 63, Z. 6 v. u. vgl. S. 678.  
S. 63, Z. 2 v. u. füge zu dem die gegebene Erklärung in Frage stellenden Hinweis auf Ges.-Kautzsch noch den Hinweis auf den Excurs S. 677.  
S. 71, Z. 19 lies 1 Sm. 24, 11.  
S. 72, Z. 16 lies „die Verderbte“.  
S. 83, Z. 4 verweist „§ 31, 5“ vielmehr auf S. 247.  
S. 122, Z. 1 v. u. ist  $\text{לִשְׁמֹרֶת לַחֲשׁוֹן}$  richtig zu übersetzen „mit dem Laut des Flüsterns“; denn vgl.  $\text{הַנִּיחִים}$  — „lautbar werden lassen“, Dikduke ha-teamim § 53, Z. 6.  
S. 128, Z. 21 lies *qatalak*.  
S. 129, Z. 10 lies **עֲלֵה**.  
S. 130, Z. 8 ist in praktischem Interesse allzusehr der vorausgehenden Zeile angeähnelt worden. Bemerke von  $\text{וְיָ$ , dass es nur in Zusammensetzungen mit Präfixen vorkommt und auch nicht so häufig, wie  $\text{וְיָהּ}$ , ist.  
S. 139, Z. 3 v. u. lies **قَرْنَيْنِ**.  
S. 151, Z. 4 und 2 v. u. findet eine genauere Besprechung bei der Erörterung der Stellen weiter unten; vgl. das Register.  
S. 172, Z. 10 lies 168.  
S. 174, Z. 1 v. u. lies Jes. 58, 2.  
S. 194, Z. 17 lies *jebō-rekhá*.  
S. 198, Z. 17 v. u. lies  $\text{וְיָהּ}$ .

